


SIR EDWARD BULWER LYTTON

MON ROMAN

 **TRADUIT DE L'ANGLAIS**

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR H. DE L'ESPINE

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887

Droits de propriété et de traduction réservés.

Mon roman

Edward Bulwer-Lytton



Hachette, Paris, 1887

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

PREMIÈRE PARTIE

[LIVRE I](#)

[LIVRE II](#)

[LIVRE III](#)

[LIVRE IV](#)

[LIVRE V](#)

DEUXIÈME PARTIE

[LIVRE VI](#)

[LIVRE VII](#)

[LIVRE VIII](#)

PREMIÈRE PARTIE

LIVRE I.

CHAPITRE I.

« On n'a jamais eu l'occasion de s'en servir depuis que je suis dans la paroisse, dit le curé Dale.

— Qu'est-ce que cela prouve ? dit sèchement le squire en regardant le curé entre les deux yeux.

— Ce que cela prouve ? répéta M. Dale avec un sourire de bonhomie, qui trahissait cependant un peu trop de confiance dans sa supériorité. Et que prouve l'expérience, s'il vous plaît ?

— Que vos aïeux étaient de grands fous, et que leur petit-fils n'est guère plus sage.

— Squire, répliqua le curé, quoique ceci soit une triste conclusion, si vos paroles s'appliquent à tout le monde sans exception, et non aux Dale en

particulier, elles ne sont pas de celles que ma sincérité comme logicien et mon humilité comme mortel me permettent de réfuter.

— Je vous en défie, dit M. Hazeldean, d'un ton triomphant. Mais pour rester dans la question (ce qui est terriblement difficile avec un curé), je vous prie seulement de regarder là-bas, et de me dire, en conscience, je ne dis pas même comme prêtre, mais comme simple paroissien, si vous avez jamais vu de spectacle plus honteux ? »

Et le squire, s'appuyant lourdement sur l'épaule gauche du curé, étendit sa canne en ligne parallèle avec l'œil droit de l'ecclésiastique disputeur, de façon à lui faire diriger sa vue vers l'objet qu'il avait décrit d'une façon si peu flatteuse.

« J'avoue, dit le curé, qu'aux yeux du premier venu c'est un objet qui, dans ses meilleurs jours, avait peu de prétentions à la beauté, et que l'abandon et la ruine n'ont pas rendu plus pittoresque ; mais, mon ami, aux yeux d'un philosophe des champs, d'un législateur ecclésiastique, cet objet, dans son abandon, dans sa ruine, devient des plus agréables au point de vue de la statistique morale de la paroisse, si je puis m'expliquer ainsi. »

Le squire regarda le curé comme s'il eût eu furieusement envie de le battre ; il est de fait que l'objet en question, aux yeux d'un homme d'ordre, d'un gentleman de campagne, d'un juge de paix, offrait un spectacle scandaleux et déshonorant. Il était couvert de mousse, mangé des vers, fendu par le milieu ; à travers ses quatre yeux sans orbite et entourés d'orties, perçait un chardon. Que dis-je, un chardon ! une forêt de chardons. Pour compléter la dégradation du tout, ces chardons avaient attiré l'âne du chaudronnier ambulant, et l'irrévérencieux animal était occupé à tirer son goûter des yeux et des mâchoires des ceps de la paroisse.

Le squire, dis-je, regarda le curé comme s'il eût eu furieusement envie de le battre ; mais ne manquant pas d'une certaine dose de patience et accoutumé à se maîtriser, d'ailleurs ayant là, sous la main, un objet sur lequel il pouvait décharger sa colère, il dévora son ressentiment qui alla tomber... sur le baudet.

Or le baudet avait le pied de devant embarrassé dans une corde à laquelle était attaché un morceau de bois appelé, de son nom technique, *entrave* ; de sorte qu'il n'avait guère de chance d'échapper à l'attaque que son goûter

sacrilège avait justement provoquée. Mais comme l'âne, au premier coup de canne, s'était retourné avec une légèreté inaccoutumée, le squire se prit le pied dans la corde et alla tomber, tête en bas, jambes en l'air, au beau milieu des chardons. Le baudet pencha gravement la tête, et par trois fois flaira ou renifla son ennemi terrassé ; puis, bien convaincu qu'il n'avait plus rien à craindre pour le moment et désireux de tirer le meilleur parti possible de la trêve, suivant le conseil du poète, qui nous engage à cueillir les roses pendant qu'il en est temps, il tondit un chardon tout en fleur près de l'oreille du squire, si près même que le curé pensa que l'oreille avait suivi le chardon, d'autant plus que le squire, sentant la chaude haleine de la bête, hurla de toute la force de ses poumons.

« Grand Dieu ! est-elle enlevée ? dit le curé s'interposant entre l'âne et le squire.

— Mille diables ! cria le squire, qui se frictionnait tout en se remettant sur ses pieds.

— Chut ! doucement ! fit le curé. Quel horrible juron !

— Un horrible juron ? si vous aviez comme moi une culotte de nankin, dit le squire, en se frictionnant toujours, et que vous fussiez tombé dans un buisson de chardons, avec les dents d'un baudet à un pouce de votre oreille...

— Elle n'est donc point enlevée ? interrompit le curé.

— Non !... C'est-à-dire, je ne crois pas, fit le squire d'un ton d'hésitation, et il passa sa main sur l'organe en question. Non, elle n'est pas enlevée.

— Grâce au ciel ! dit le bon ecclésiastique avec douceur.

— Hum ! grommela le squire, qui recommençait de nouveau à se frictionner. Oui ! c'est ça, dites grâce au ciel ! quand je suis comme un porc-épic. Je serais vraiment bien aise de savoir à quoi servent les chardons.

— À la nourriture des baudets, si vous voulez bien le leur permettre, squire, répondit le curé.

— Vilaine brute ! » s'écria M. Hazeldean, dont la colère se ranima. Était-ce la vue du baudet, l'impossibilité de répondre au curé, ou l'effet d'une piqure soudaine, piqure trop aiguë pour qu'un homme, un homme en culotte

de nankin surtout, pût l'endurer sans frapper du pied. « Vilaine brute ! s'écria-t-il, en brandissant sa canne vers le baudet qui, au moment de l'intervention du curé, avait respectueusement reculé de quelques pas, et qui en ce moment remuait sa maigre queue, et tentait vainement de lever une de ses pattes de devant que les mouches tourmentaient.

— Pauvre bête, dit le curé d'un ton de compassion. Voyez ! Il a sur l'épaule une écorchure que les mouches ont bien su trouver.

— J'en suis, pardieu ! bien aise, dit le squire, animé par la vengeance.

— Fi ! fi !

— C'est fort bon de dire, fi ! fi ! Ce n'est pas vous qui êtes tombé au milieu des chardons. Allons ! voyons ! qu'est-ce qu'il fait maintenant ? »

Le curé avait fait quelques pas vers un noisetier qui se trouvait sur la grand'place. Il en coupa une branche, revint vers le baudet, chassa les mouches et plaça avec une tendre sollicitude les larges feuilles sur la blessure. Le baudet tourna la tête et le regarda avec une douce surprise.

« Je parierais un shilling, dit le curé d'une voix douce, que voici la première fois depuis longtemps que tu es traité avec bonté. Et certes, c'est bien peu de chose ! »

Le curé mit sa main dans sa poche et en tira une pomme. C'était une belle pomme, bien grosse, bien colorée, une des pommes de la provision d'hiver, cueillie au plus bel arbre du presbytère. Le curé la portait à un petit garçon du village qui s'était particulièrement distingué au catéchisme. « En bonne justice, Lenny Fairfield devrait avoir la préférence, murmura le curé (l'âne releva une de ses oreilles et avança timidement la tête) ; mais Lenny Fairfield sera tout aussi content d'une pièce de quatre sous. Et quel plaisir pourrait te faire à toi une pièce de quatre sous ? » Le nez de l'âne touchait en ce moment la pomme. « Prends-la, au nom de la charité, dit le curé, la justice a l'habitude d'être servie la dernière ; » et l'âne prit la pomme. « Comment avez-vous eu le cœur... » dit le curé, en montrant la canne du squire.

L'âne cessa un moment de mâcher et regarda le squire de travers

« Bah ! mange donc. Il ne te battra plus maintenant.

— Non, dit le squire, comme pour s'excuser. Mais, après tout, ce n'est pas un âne de la paroisse, c'est un vagabond ; il faudrait le mettre en fourrière, mais la fourrière est en aussi mauvais état que les ceps, grâce à vos doctrines du jour.

— Doctrines du jour ! s'écria le curé presque avec indignation ; car il professait un souverain mépris pour les nouveautés. Ces doctrines-là sont aussi vieilles que le christianisme ; que dis-je ! aussi vieilles que le paradis, qui, je vous le ferai remarquer, vient d'un mot grec ou plutôt d'un mot persan, et signifie quelque chose de plus que jardin. Cela correspond, continua le curé, non sans un certain pédantisme, au mot latin *vivarium*, c'est-à-dire bocage, ou parc rempli d'innocentes créatures. Et, soyez-en sûr, les ânes avaient la permission d'y manger des chardons.

— C'est très-possible, dit le squire sèchement, mais Hazeldean, tout charmant qu'il soit, n'est pas le paradis : les ceps seront réparés demain ; oui ; et la fourrière aussi. Et le premier âne qu'on rencontrera y sera mis, aussi vrai que mon nom est Hazeldean.

— Eh bien ! dit le curé gravement, je souhaite que la paroisse voisine ne suive pas votre exemple et que nous ne soyons pris ni l'un ni l'autre en flagrant délit de vagabondage. »

CHAPITRE II.

Le curé Dale et le squire Hazeldean se séparèrent : celui-ci pour inspecter ses troupeaux ; celui-là pour visiter quelques-uns de ses paroissiens, y compris Lenny Fairfield, que le baudet avait frustré de sa pomme.

Lenny Fairfield ne devait pas être loin, car sa mère louait quelques acres de prairie au squire, et l'on était alors au temps de la fenaison. Léonard, communément appelé Lenny, était fils unique d'une mère veuve.

L'habitation de celle-ci était quelque peu isolée et située dans un des nombreux enfoncements de la longue rue du village : c'était un cottage anglais dans toute l'acception du terme. Il datait au moins de trois siècles ; les murs étaient faits de moellons encadrés par des charpentes de chêne et bien blanchis chaque été ; le toit était de chaume, de petits carreaux y laissaient pénétrer le jour, et la vieille porte était élevée de deux marches au-dessus du sol. Autour de cette petite habitation se remarquait cette rustique et simple élégance que permet la campagne : un chèvre-feuille grimpait au-dessus de la porte ; quelques pots de fleurs étaient placés sur le rebord des fenêtres ; le petit parterre, en face de la maison, était entretenu avec le plus grand soin, et même avec goût. De grosses pierres de chaque côté du petit chemin avaient été disposées en forme de rocher et garnies de plantes grimpantes, alors en fleurs. Le champ de pommes de terre était caché aux regards par une haie de pois de senteur et de lupins ; tout cela, il est vrai, n'était qu'une élégance bien simple : mais que cette élégance en dit long sur le paysan et le propriétaire ! Le paysan qui aime son chez lui, trouve du temps pour embellir sa demeure et se complaît à l'orne, est à coup sûr une mauvaise pratique pour le cabaret, et un voisin sans danger pour les chasses réservées du squire.

En présence d'un pareil spectacle, le curé éprouvait un plaisir égal à celui d'un touriste à la vue des plus beaux paysages de l'Italie. Il s'arrêta un moment au guichet pour regarder autour de lui et aspira avec volupté les parfums des pois de senteur, qui se mêlaient à celui du foin fraîchement coupé dans les champs voisins et qu'une douce brise apportait jusqu'à lui. Il entra alors, frottant soigneusement sur le paillason ses souliers, qui cependant étaient propres et luisants, car M. Dale était un fashionable parmi les ecclésiastiques ; il leva le loquet.

Ainsi que le touriste regarde avec un plaisir d'artiste la figure de quelque nymphe peinte sur un vase étrusque, et occupée à verser de son urne classique le jus du raisin, le curé éprouva un plaisir aussi innocent, sinon aussi distingué, à contempler la veuve Fairfield remplissant jusqu'aux bords un broc bien reluisant qu'elle destinait aux moissonneurs altérés.

Mistress Fairfield était une femme d'un certain âge, propre, aux mouvements vifs et précis. En tournant la tête au bruit des pas du curé, elle laissa voir une figure avenante, quoique ses traits ne fussent point d'une

beauté remarquable ; un visage sur lequel un sourire agréable et ouvert effaçait en ce moment quelques rides, qui disaient ses chagrins, mais ses chagrins passés. Sa joue pâle, plus pâle qu'il n'est ordinaire aux femmes de la campagne, portait à croire qu'elle avait passé les premiers temps de sa vie dans la lourde atmosphère des villes.

« Que je ne vous dérange pas, dit le curé à mistress Fairfield, qui lui faisait vivement la révérence. Si vous allez aux champs, j'irai avec vous. J'ai quelque chose à dire à Lenny, cet excellent garçon.

LA VEUVE. Merci, monsieur ! vous êtes bien bon. Mais c'est la vérité.

LE CURÉ. Il lit d'une façon remarquable, écrit passablement : c'est le plus sage de toute l'école au catéchisme et aux instructions.

LA VEUVE (essuyant ses yeux avec le coin de son tablier). En vérité, monsieur, quand j'ai perdu mon pauvre Mark, je ne pensais pas pouvoir vivre comme je l'ai fait. Mais cet enfant est si aimable et si bon, qu'en le voyant assis là dans le cher fauteuil de Mark, et qu'en me rappelant combien Mark l'aimait et tout ce qu'il me disait de lui, je ne sais comment cela se fait, mais il me semble que mon bon mari me sourit encore, comme s'il voulait me voir rester sur terre, jusqu'à ce que notre garçon soit devenu grand et n'ait plus besoin de moi.

LE CURÉ (détournant ses regards de la veuve et après un moment de silence). Vous n'avez jamais eu de nouvelles de Lansmere ?

LA VEUVE. Non, monsieur ; depuis la mort de mon pauvre Mark, mes parents ne me regardent plus, ni moi ni mon garçon ; ce n'est pas, ajouta la veuve avec tout l'orgueil des paysans, que j'aie besoin de leur argent : seulement il est dur de se trouver en face de son père et de sa mère aussi mal à l'aise que devant des étrangers.

LE CURÉ. Il faut les excuser. M. Avenel, votre père, a bien changé depuis le triste événement qui... Mais vous pleurez, mistress Fairfield : pardonnez-moi si je renouvelle votre douleur. Votre mère est un peu fière ; mais vous l'êtes aussi, à votre manière.

LA VEUVE. Moi fière ! Dieu m'est témoin que je n'ai pas un brin d'orgueil, et voilà pourquoi ils m'ont toujours méprisée.

LE CURÉ. Vos parents doivent être à leur aise. Je m'adresserai à eux dans un an ou deux pour Lenny ; car ils m'ont promis de pourvoir à ses besoins (comme c'est leur devoir) quand il serait plus grand.

LA VEUVE (les yeux étincelants). J'espère, monsieur, que vous n'en ferez rien ; car je ne voudrais pas que Lenny fût le débiteur de ceux qui ne lui ont jamais adressé une seule bonne parole depuis qu'il est au monde. »

Le curé sourit et se mit à hocher la tête avec gravité en voyant l'empressement de la pauvre mistress Fairfield à se contredire si vite, elle qui prétendait n'avoir pas d'orgueil ; mais il comprit que ce n'était pas le moment d'essayer de calmer la plus implacable des rancunes, c'est-à-dire celle qu'on nourrit contre ses proches parents. Il coupa court à ce sujet de conversation et dit : « C'est bon, nous avons le temps de penser à l'avenir de Lenny ; mais nous oublions les faneurs ; venez donc ! »

La veuve ouvrit la porte de derrière qui conduisait aux champs à travers un petit verger rempli de pommiers.

LE CURÉ. Vous avez là un endroit agréable et je vois que mon ami Lenny ne manquera pas de pommes. Je lui en avais apporté une ; mais je l'ai donnée en route.

LA VEUVE. Oh ! monsieur ! c'est l'intention qui fait tout. Je l'ai bien senti, quand le squire, que Dieu bénisse ! m'a déchargée de deux livres sur le loyer, l'année où il... je veux dire, où Mark mourut.

LE CURÉ. Si Lenny continue à vous aider ainsi, le squire pourra bientôt vous redemander les deux livres.

« Oui, monsieur, dit la veuve avec simplicité, j'espère que cela arrivera ! »

CHAPITRE III.

Ils furent bientôt dans le champ, et un garçon d'environ seize ans, mais d'apparence beaucoup plus jeune, comme il arrive à la plupart des enfants de la campagne, releva la tête de dessus son râteau et les regarda de ses beaux yeux bleus, qui étincelaient sous les boucles épaisses de superbes cheveux châains.

Léonard Fairfield était en vérité un fort beau garçon ; s'il n'avait ni cette extrême vigueur, ni ce teint coloré qui forment l'idéal de la beauté rustique, il n'avait pas non plus les membres aussi délicats, la physionomie aussi fine que les enfants des villes, chez lesquels on cultive l'esprit aux dépens du corps ; et cependant, ses joues brillaient de la santé que donne la campagne, tandis que sa figure mignonne et ses mouvements agiles ne manquaient pas de la grâce des villes. Sa physionomie empruntait à son caractère particulier d'innocence et de simplicité quelque chose d'intéressant. On pouvait deviner qu'il avait été élevé par une femme, loin du contact familial des autres enfants ; son intelligence, au lieu de s'être développée au milieu des plaisanteries et des coups de poings des enfants de son âge, semblait avoir été nourrie des leçons de ses aînés dans la vie.

LE CURÉ. Approchez, Lenny. Vous savez, je le vois, le profit qu'on peut tirer de l'école : devenir le soutien de votre mère est ce que vous pouvez y apprendre de mieux.

LENNY (baissant timidement les yeux et rougissant). Monsieur, cela viendra un de ces jours.

LE CURÉ. À la bonne heure, Lenny ! Voyons, vous ne tarderez pas à être un homme. Quel âge avez-vous ?

Lenny lève vers sa mère un œil interrogateur.

LE CURÉ. Vous devez le savoir, Lenny. Répondez vous-même. Laissez-le dire, mistress Fairfield.

LENNY (tournant dans ses mains son chapeau d'un air embarrassé). Eh bien ! voilà Flop, le vieux chien de notre voisin Dutton. Il se fait très-vieux maintenant.

LE CURÉ. Je ne vous demande pas l'âge de Flop, mais le vôtre.

LENNY. C'est que, monsieur, j'ai entendu dire que Flop et moi, nous étions tous les deux tout petits à la même époque. C'est-à-dire que je... je... j'ai un peu plus de quinze ans.

Et Lenny releva fièrement la tête.

« Vous aimez beaucoup Flop, je suppose ?

— Oh ! certainement ! dit la veuve, Flop comme toutes les autres bêtes.

— Très-bien. Je suppose, mon garçon, que vous avez une belle pomme et que vous rencontrez un ami qui en ait plus besoin que vous, qu'en feriez-vous ?

— Ne vous déplaît, monsieur, je lui en donnerais la moitié. »

La figure du prêtre s'allongea. « Vous ne lui donneriez pas tout, Lenny ? »

Lenny réfléchit. « Un ami, monsieur, ne serait pas content si je lui donnais tout.

— En vérité, maître Léonard, vous parlez si bien qu'il faut que je vous dise, moi, toute la vérité. Je vous apportais une pomme pour vous récompenser de votre bonne conduite à l'école, mais je rencontrai en chemin un pauvre baudet qu'on avait battu pour avoir mangé un chardon, et j'ai pensé le consoler en lui donnant la pomme. Aurais-je dû ne lui en donner que la moitié ? »

L'innocente figure de Lenny devint souriante et exprima l'intérêt : « Et le baudet a-t-il été content de manger la pomme ? dit-il.

— Très-content, » fit le curé en fouillant dans sa poche. Mais songeant à l'âge de Léonard Fairfield et à son intelligence ; remarquant de plus, dans l'orgueil de son cœur, qu'il y avait là de nombreux témoins de son action, il pensa que ses deux sous étaient insuffisants, et dans sa générosité tira de sa bourse un six pence d'argent.

« Tenez, mon garçon, cela vous récompensera de la moitié de pomme que vous auriez gardée pour vous. » Le curé caressa la chevelure de l'enfant ; et après un ou deux mots affectueux adressés aux autres faneurs, et un bonjour amical à mistress Fairfield, il disparut dans un sentier qui conduisait à son propre champ.

Il venait de passer la barrière, quand il entendit un pas vif, mais timide, derrière lui. Il se retourna et vit son ami Lenny.

LENNY (à moitié pleurant et tendant sa pièce d'argent). Non, monsieur j'aimerais mieux ne pas l'avoir. Je préférerais donner tout à Neddy.

LE CURÉ. Eh bien, alors, mon garçon, vous avez encore plus de droit à votre pièce.

LENNY. Non, monsieur, parce que vous ne me l'avez donnée que pour me consoler de la moitié de pomme. Et si j'avais donné la pomme tout entière, comme j'aurais dû le faire, je n'aurais eu aucun droit au six pence. Je vous en prie, monsieur, que cela ne vous offense pas : mais reprenez la pièce. »

Le curé hésita et le jeune garçon glissa le six pence dans sa main, comme l'âne y avait fourré son nez pour y prendre la pomme.

« Je vois, dis le curé Dale en *a parte*, que si l'on ne donne pas à la justice la première place, toutes les autres vertus mangent sa part. »

En vérité, le cas était difficile : la charité, la coquine hardie et impudente qu'elle est, se jetant toujours au milieu du chemin et prenant la pomme des gens pour en faire son butin, avait frustré Lenny de ce qui lui revenait ; et voilà que la délicatesse, cette vertu timide, rougissante, craintive comme une enfant, et qui néanmoins est toujours occupée à vider les poches de ses sœurs, essayait de lui dérober sa juste récompense. La chose était embarrassante ; car le curé tenait la délicatesse en grand honneur, en dépit de ses façons hypocrites, et n'aimait pas à lui donner au visage un coup qui pût l'effrayer à jamais. Aussi M. Dale restait-il irrésolu ; ses yeux allaient du six pence à Lenny, et de Lenny au six pence.

« Buon giorno, » dit une voix par derrière avec un accent légèrement étranger, et une figure singulière apparut à la barrière.

Figurez-vous un homme grand et excessivement maigre, vêtu du haut en bas d'habits noirs et râpés, le pantalon, étroit sur le mollet et la cheville, s'étend à cet endroit pour former une large guêtre sur de gros souliers noués fort haut ; un vieux manteau, bordé de rouge, est jeté sur une épaule, quoique le temps soit étouffant ; l'étranger porte sous le bras un parapluie rouge, de forme bizarre, avec un manche de cuivre ciselé, bien que pas un nuage ne se voie au ciel ; de chaque côté d'un chapeau de paille, aux bords prodigieusement larges, s'échappe une profusion de cheveux noirs, dont les

boucles flottantes semblent aussi souples que la soie ; un teint jaune et basané, et des traits qui, sans être dépourvus de beauté pour un artiste, non-seulement diffèrent de ce que nous autres Anglais bien nourris, à la peau blanche et lisse, nous avons l'habitude de regarder comme beau, mais encore se rapprochent terriblement de ce que nous sommes disposés à regarder comme effrayant et diabolique ; pour m'expliquer enfin, vous avez devant vous un long nez, des joues creuses, des yeux noirs qui brillent d'un éclat perçant derrière de larges lunettes, et pour terminer le portrait, une bouche autour de laquelle se joue un sourire ironique, empreint d'une finesse singulière et d'un certain mystère. Représentez-vous ce personnage grotesque, étranger et vraiment diabolique aux yeux d'un paysan ; puis placez-le sur la barrière au milieu de ces champs verdoyants de l'Angleterre, en face de ce primitif village anglais ; asseyez-le là à califourchon, ses longues jambes pendantes ; qu'une courte pipe allemande laisse échapper de ses lèvres sardoniques des nuages de fumée, que ses yeux noirs lancent à travers ses lunettes tout leur éclat sur le curé questionnant encore Lenny, et vous croirez sans peine que Lenny fut pris d'une peur horrible.

« Vraiment, docteur Riccabocca, dit M. Dale en souriant, vous venez fort à propos pour résoudre une question digne d'un casuiste tel que vous. » Et le curé raconta le cas et posa la question : « Lenny Fairfield doit-il, oui ou non, avoir la pièce de douze sous ? »

— *Cospetto !* dit le docteur, si la poule voulait se taire, personne ne saurait qu'elle a pondu un œuf. »

CHAPITRE IV.

« Accordé, dit le curé ; mais que s'en suit-il ? Le proverbe est bon, mais je n'en vois pas l'application.

— Mille pardons ! répliqua le docteur Riccabocca, avec toute l'urbanité d'un Italien ; mais il me semble que si vous aviez donné le six pence au *fanciullo* — je veux dire à ce bon petit garçon — sans lui raconter l'histoire de l'âne, vous ne vous seriez embarrassés ni lui ni vous dans ce maladroit dilemme.

— Mais, mon cher monsieur, dit tout bas le curé avec douceur, en se penchant vers l'oreille du docteur, j'aurais alors perdu l'occasion d'inculquer une leçon de morale, vous comprenez. »

Le docteur Riccabocca haussa les épaules, remit sa pipe à sa bouche et aspira une longue bouffée. C'était une bouffée éloquente, bien que cynique, une bouffée particulière à notre fumeur philosophe, une bouffée qui manifestait l'incrédulité la plus absolue, sur l'effet de la leçon de morale du curé.

« Enfin vous ne nous avez pas encore fait part de votre avis ! » dit le curé après une pause.

Le docteur retira sa pipe : « *Cospetto* ! dit-il, quiconque lave la tête d'un âne perd son savon.

— Quand vous laveriez la mienne cinquante fois avec vos proverbes qui sont des énigmes, dit le curé avec impatience, vous ne la rendriez pas plus sage.

— Mon bon monsieur, dit le docteur en s'inclinant sur son perchoir, je n'ai jamais eu l'intention de dire qu'il y eût plus d'un âne dans l'histoire ; mais j'avais cru ne pouvoir mieux expliquer ma pensée, qui est simplement celle-ci : vous avez lavé la tête de l'âne, donc vous devez perdre le savon. Donnez le six pence au *fanciullo*, et c'est une grosse somme vraiment pour un petit garçon, qui peut la dépenser tout entière en menus plaisirs !

— Venez, Lenny, vous entendez ? dit le curé en lui tendant le six pence. Mais Lenny recula et jeta sur l'arbitre un regard de grande aversion et de profond dégoût.

— S'il vous plaît, monsieur Dale, dit-il avec obstination, j'aime mieux ne pas la prendre.

— C'est une question de sentiment, vous voyez, dit le curé en se tournant vers l'arbitre ; et je crois que l'enfant a raison.

— Si c'est une question de sentiment, répondit le docteur Riccabocca, il n'y a plus rien à dire. Quand le sentiment paraît à la porte, la raison n'a plus qu'à se sauver par la fenêtre.

— Allez, mon bon garçon, dit le curé en mettant la pièce dans sa poche ; mais attendez ! donnez-moi d'abord votre main. Là, je vous comprends ; — adieu ! »

Les yeux de Lenny brillèrent de satisfaction quand le curé lui serra la main, et ne se sentant pas la force de parler, il s'éloigna brusquement. Le curé s'essuya le front et s'assit sur la barrière à côté de l'Italien.

La vue qui s'offrait à eux était belle, et tous deux l'apprécièrent assez (quoique différemment) pour rester silencieux quelques instants. De l'autre côté du sentier que l'on apercevait à travers les éclaircies des vieux chênes et des noisetiers qui bordaient les palissades moussues du parc d'Hazeldean, s'élevaient de gracieuses et verdoyantes collines tachetées de moutons et de troupeaux de daims ; une belle avenue s'étendait au loin vers la gauche et venait se terminer à droite à quelques mètres environ d'un saut-de-loup qui séparait le parc d'une pelouse unie, parsemée de bouquets d'arbrisseaux et de corbeilles de fleurs, dont la beauté était encore rehaussée par deux cèdres majestueux. Sur cette plate-forme, que l'on ne voyait qu'en partie, s'élevait l'antique manoir du squire, avec ses briques rouges, ses fenêtres en ogive, ses pignons, et ses cheminées aux formes bizarres. De ce côté de la route, juste en face des deux personnages, apparaissaient au détour du chemin les blancs cottages, tandis qu'au loin le terrain en pente laissait la vue se perdre sur un horizon immense de bois, de prés, de clochers et de fermes. Par derrière, à travers un rideau de lilas et d'arbres verts, on apercevait le presbytère, se détachant sur un fond de verdure. Les oiseaux étaient encore dans les haies, seulement de temps à autre, et comme sortant du plus profond des bois lointains, se faisait entendre le doux chant du coucou.

« Vraiment, dit M. Dale avec douceur, le Seigneur m'a donné un bel héritage. »

L'Italien ramena brusquement son manteau sur lui et poussa un léger soupir. Peut-être pensait-il à son ciel brûlant et sentait-il qu'au milieu de cette fraîche verdure du Nord l'étranger n'avait pas d'héritage.

Cependant, avant que le curé eût pu remarquer le soupir ou en deviner la cause, les lèvres minces du docteur Riccabocca prirent une expression presque méchante.

— *Per Bacco !* dit-il, je remarque que dans tous les pays les corbeaux font leurs nids sur les arbres les plus beaux. Je suis sûr que Noé, lorsqu’il s’arrêta sur l’Ararat, trouva quelque noir gentleman déjà installé à l’endroit le plus agréable de la montagne et attendant son dixième du bétail à la sortie de l’arche.

Le curé arrêta ses yeux pleins de douceur sur le philosophe, et son regard avait quelque chose de si suppliant, que le docteur Riccabocca se détourna et se remit à bourrer sa pipe. Le docteur Riccabocca abhorrait les prêtres ; mais, quoique le curé Dale fût un prêtre dans toute l’acception du mot, il semblait en ce moment si différent de l’idée que le docteur Riccabocca se faisait d’un prêtre, que le cœur de l’Italien s’indigna lui-même de sa plaisanterie irrévérencieuse sur l’habit ecclésiastique. Un incident vint heureusement faire diversion à ce malencontreux début de conversation : ce n’était rien moins que l’arrivée de l’âne lui-même... j’entends de l’âne qui avait mangé la pomme.

CHAPITRE V.

Le chaudronnier était un gaillard au teint basané, bon vivant et de plus musicien, car il chantait tout en faisant tournoyer son bâton, et à chaque *refrain* le bâton retombait sur le dos du baudet. Le chaudronnier marchait derrière et chantait, l’âne cheminait devant et était rossé.

« Votre pays est singulier, dit le docteur Riccabocca ; dans le mien, l’âne qui reçoit les coups n’est pas celui qui marche le premier dans le cortège. »

Le curé sauta à bas de la barrière, et regardant par-dessus la haie qui séparait le champ de la route : « Doucement, doucement, dit-il ; le sifflement du bâton gâte la chanson ! Ô monsieur Sprott ! monsieur Sprott ! un brave homme doit avoir pitié de sa bête. »

L'âne parut reconnaître une vois amie, car il s'arrêta court, dressa vivement une oreille et leva la tête.

Le chaudronnier mit la main à son chapeau et leva aussi la tête : « Dieu bénisse Votre Révérence ! il n'y pense seulement pas, il est accoutumé à ça. Je ne voudrais pas te faire de mal, n'est-ce pas, Neddy ?... »

Le baudet secoua la tête et frissonna : peut-être une mouche s'était-elle posée sur la plaie, que les feuilles de noisetier ne protégeaient plus.

« Je suis bien persuadé que vous ne vouliez pas lui faire de mal, Sprott, dit le curé plutôt politiquement que poliment (car il avait assez étudié le cœur humain, pour savoir qu'il faut ménager, amadouer, flatter, si l'on veut s'interposer avec succès entre un homme et son âne) ; je suis bien persuadé que vous ne vouliez pas lui faire de mal ; mais il a déjà sur le dos une plaie large comme la main, la pauvre bête !

— Ah ! bon Dieu, oui ; il s'est fait ça en jouant avec la mangeoire, le jour que je lui ai donné de l'avoine, » dit le chaudronnier.

Le docteur Riccabocca ajusta ses lunettes et examina l'âne ; l'âne dressa l'autre oreille et examina le docteur Riccabocca. Dans cette mutuelle revue de qualités physiques, l'extérieur de chacun étant mis en balance, nous ne saurions affirmer que l'avantage appartînt au philosophe.

Le curé faisait grand cas de la sagesse de son ami dans toutes les matières purement séculières.

« Dites une bonne parole pour l'âne, murmura-t-il.

— Monsieur, dit le docteur, en s'adressant à M. Sprott, auquel il fit un salut respectueux, j'ai chez moi, au Casino, une grande cafetière qui a besoin d'être soudée, pourriez-vous me recommander un chaudronnier ?

— Eh ! mais c'est mon affaire, dit M. Sprott, et il n'y a pas dans le pays de chaudronnier que je puisse mieux recommander que moi-même.

— Vous plaisantez, mon bon monsieur, dit le docteur en souriant avec bonhomie, un homme qui ne peut pas raccommoder un trou dans le dos de

son âne ne peut s'abaisser à souder ma grande cafetière.

— Par Dieu, monsieur, dit le chaudronnier d'un air malin, si j'avais su que le pauvre Neddy eût de si grands amis en cour, je me serais douté que c'était un gentleman, et je l'aurais traité comme tel.

— *Corpo di Bacco* ! fit le docteur, quoique la plaisanterie ne soit pas neuve, il me semble que le chaudronnier ne s'en tire pas mal.

— C'est vrai ; mais l'âne ! dit le curé ; j'ai grande envie de l'acheter.

— Permettez-moi de vous raconter une anecdote à ce sujet, dit le docteur Riccabocca.

— Voyons ? fit le curé d'un air interrogateur.

— L'empereur Adrien, se rendant un jour aux bains publics, vit un vieux soldat qui avait servi sous lui se frotter le dos contre un mur. L'empereur, qui était un sage et par conséquent curieux et avide de s'instruire, envoya chercher le soldat et lui demanda pourquoi il avait recours à ce genre de friction.

— Ah ! répondit le vétéran, c'est que je ne suis pas assez riche pour me faire frotter par des esclaves.

« L'empereur fut touché : il lui donna de l'argent et des esclaves.

« Le lendemain, quand Adrien se rendit aux bains, il put voir tous les vieillards de la ville se frottant à qui mieux mieux contre le mur. L'empereur les fit venir et leur adressa la même question qu'il avait faite au soldat. Les vieux rusés, comme de juste, lui firent la même réponse que celui-ci.

— Mes amis, dit Adrien, puisque vous êtes si nombreux, je vous engage à vous frotter les uns les autres. M. Dale, si vous ne désirez pas qu'on vous amène tous les baudets du pays avec une plaie sur le dos, vous ferez bien de ne pas acheter celui du chaudronnier.

— C'est vraiment la chose du monde la plus difficile que de faire un peu de bien, » murmura le curé en arrachant avec colère une petite branche qu'il rompit en deux et jeta loin de lui : un des fragments atteignit le nez du baudet. Si l'âne avait pu parler, il se fût sans doute écrié : *Et toi aussi, Brutus* ! Quoi qu'il en soit, il baissa les oreilles et continua son chemin.

Hue donc ! fit le chaudronnier, et il suivit l'âne ; puis, s'arrêtant, il regarda par-dessus son épaule, et voyant les yeux du curé fixés tristement sur son *protégé*. Ne craignez rien, Votre Révérence, cria le chaudronnier avec bonhomie, je ne lui garderai pas rancune. »

CHAPITRE VI.

« Quatre heures ! s'écria le curé en regardant à sa montre. Me voici en retard d'une demi-heure pour le dîner, et mistress Dale m'avait particulièrement recommandé d'être exact, à cause de la belle truite que le squire nous a envoyée. Voulez-vous risquer, docteur, de partager ce que nous appelons familièrement *la fortune du pot* ? »

Riccabocca, en sa qualité de profond philosophe, avait la prétention de pénétrer les secrets mobiles de la conduite humaine. Quand le curé l'invita à partager la fortune du pot, il sourit d'un air d'orgueilleuse satisfaction, car mistress Dale passait pour avoir ce que ses amis appelaient *ses petites humeurs* et, comme il arrive rarement aux femmes bien élevées de s'abandonner à *leurs petites humeurs* en présence d'une tierce personne qui n'est pas de la famille, le docteur Riccabocca en concluait fortement qu'il était invité à se placer entre le pot et la fortune : néanmoins, comme il était amateur de truites et bien meilleur qu'il n'aurait dû l'être d'après ses principes, il accepta l'hospitalité du curé. Mais il le fit avec un malin regard lancé par-dessus ses lunettes, regard qui fit monter le rouge aux joues du coupable. Certainement cette fois Riccabocca avait touché juste dans son adresse à deviner les mobiles secrets des actions humaines.

Tous deux marchant côte à côte, traversèrent un petit pont jeté sur le ruisseau et entrèrent dans le jardin du presbytère. Deux chiens qui semblaient avoir fait le guet dans l'attente de leur maître s'élancèrent vers lui en aboyant. Le bruit attira l'attention de M^{me} Dale qui, l'ombrelle à la

main, se précipita d'une porte vitrée ouvrant sur la pelouse. Ô lecteur ! sans doute qu'au fond de ton cœur tu te ris du peu de connaissance qu'a l'auteur des petits mystères de la vie domestique : tu te dis : Joli moyen, en vérité, de calmer *les petites humeurs* de mistress Dale que de venir ajouter à l'offense d'avoir fait attendre ce poisson, le crime d'amener à l'improviste un ami pour le manger. *La fortune du pot*, malepeste ! quand le pot a bouilli une demi-heure de trop !

Mais à ta honte, à ta profonde confusion, ô lecteur, apprends que l'auteur et le curé Dale savaient parfaitement tous deux ce qu'ils faisaient.

Le docteur Riccabocca était le favori de mistress Dale ; et la seule personne de tout le comté qui ne la mît pas hors d'elle en lui tombant des nues au moment du dîner. De fait, quelque étrange que cela puisse paraître, à première vue, le docteur Riccabocca avait en lui ce mystérieux je ne sais quoi que nous autres hommes nous comprenons si peu, mais que les femmes admirent. Il devait cela en partie à sa politique profonde, mais hypocrite, car il regardait la femme comme l'ennemie naturelle de l'homme, ennemi contre lequel il était nécessaire de se tenir toujours en garde, qu'il était prudent de désarmer par l'apparence de la servilité la plus flatteuse et de la plus humble complaisance. Il le devait aussi en partie à la nature compatissante et tendre de celles qu'il traitait si mal ; car les femmes aiment ceux qu'elles peuvent plaindre sans les mépriser, et dans la pauvreté du signor Riccabocca, dans son abandon, dans son exil volontaire ou forcé, il y avait quelque chose qui excitait la pitié ; et en dépit de son habit râpé, de son parapluie rouge, de ses cheveux ébouriffés, il avait, surtout en s'adressant aux femmes, un air de gentleman et de courtois chevalier, plus naturel surtout alors à un Italien bien élevé, de quelque condition qu'il fût, qu'aux plus hauts personnages de toute autre contrée de l'Europe : car, si j'accorde qu'il n'y a rien de plus parfait que la politesse des marquis français de l'ancien régime, rien de plus franchement gracieux que le cordial empressement d'un gentleman anglais, rien de plus agréablement prévenant que le bon cœur naturel de quelque patriarche allemand qui veut bien oublier ses seize quartiers pour avoir le plaisir de vous accorder une faveur, cependant je dois dire que ces exemples de douce urbanité dans ces différentes nations sont rares ; tandis que l'amabilité et la politesse sont les attributs naturels de presque tous les Italiens. Ils semblent leur avoir été

transmis de temps immémorial par des ancêtres, émules de l'urbanité de César et policés par la grâce d'Horace.

« Le docteur Riccabocca consent à dîner avec nous, s'écria vivement le curé.

— Si madame le permet, dit l'Italien, en s'inclinant sur la main qui lui était tendue et qu'il omit cependant de prendre, en voyant la place déjà occupée par la montre.

— Je crains seulement que la truite ne soit tout à fait manquée, commença mistress Dale d'une voix plaintive.

— Ce n'est pas à la truite que l'on pense, quand on dîne avec vous, madame, dit l'infâme hypocrite.

— Mais je vois James qui vient nous annoncer que le dîner est prêt, dit le curé.

— Il y a trois quarts d'heure qu'il l'a annoncé, cher Charles, répondit mistress Dale en prenant le bras du docteur Riccabocca.

CHAPITRE VII.

Le soir venu, Riccabocca retourna chez lui à travers champs. M. et mistress Dale l'avaient accompagné à moitié chemin, et en revenant vers le presbytère, ils se retournèrent pour regarder encore la grande taille de l'étranger se perdant lentement au milieu des ondulations du blé vert.

« Pauvre homme ! dit mistress Dale avec compassion : il manquait un bouton à son poignet de chemise. Quel malheur qu'il n'ait personne pour prendre soin de lui ! C'est vraiment un homme d'intérieur. Ne pensez-vous pas, Charles, que ce serait bien heureux, si nous pouvions lui trouver une bonne femme.

— Hum ! fit le curé. Je doute qu'il fasse du mariage tout le cas qu'il devrait.

— Que voulez-vous dire, Charles ? je n'ai de ma vie vu un homme plus galant auprès des dames.

— Oui, mais....

— Mais quoi ? Vous êtes toujours si mystérieux !

— Mystérieux ! non ! Carry ! Mais si vous pouviez entendre ce que le docteur dit quelquefois des femmes !

— Oui, quand les hommes sont ensemble, mon cher, je vous comprends, on en dit de belles sur nous. Mais vous êtes tous les mêmes, n'est-il pas vrai, mon ami ?

— Je sais, dit le curé simplement, que j'ai de bonnes raisons de dire du bien de votre sexe, quand je pense à vous et à ma pauvre mère. » Mistress Dale, qui, malgré *ses humeurs*, était une excellente femme, et aimait son mari de toute la force de son ardent petit cœur, fut vivement touchée. Elle lui serra la main et ne l'appela pas une seule fois *cher* pendant tout le trajet.

Cependant l'Italien avait traversé les champs, et était arrivé sur la grande route environ à deux milles d'Hazeldean. D'un côté s'élevait une vieille auberge solitaire, telle qu'étaient les auberges avant qu'on en eût fait des hôtels du chemin de fer, de bonnes maisons carrées, massives, antiques, vous promettant l'hospitalité et le confortable avec leurs grandes enseignes qui se balançaient au-dessus de la porte, attachées à une branche d'orme ; puis la longue suite d'étables qui s'étendait par derrière avec une chaise de poste ou deux dans la cour et le joyeux aubergiste causant de la récolte avec quelque robuste fermier, dont le vigoureux poney s'arrêtait de lui-même à la porte bien connue.

En face de cette auberge, de l'autre côté du chemin, s'élevait la demeure du docteur Riccabocca.

Quelques années avant la date de ce récit, la diligence, se rendant d'un port de mer à Londres, s'arrêta devant l'auberge suivant sa coutume pendant une bonne heure, afin que les voyageurs pussent dîner comme des Anglais chrétiens et non pas engouffrer une assiettée de soupe bouillante, comme des païens de Yankees avec ce maudit sifflet qui se fait entendre

comme un démon à leurs oreilles. C'était le meilleur endroit de toute la route pour faire un bon dîner, car la truite du ruisseau voisin était renommée et renommés aussi les moutons du seigneur d'Hazeldean.

De l'intérieur de la diligence étaient descendus deux voyageurs qui, seuls insensibles aux attraits du mouton et de la truite, refusèrent de dîner. C'étaient deux étrangers à la figure mélancolique : l'un était le docteur Riccabocca, presque tel que nous le voyons maintenant, sinon que ses vêtements noirs étaient moins usés, son grand corps moins maigre et qu'il ne portait pas encore de lunettes : l'autre était son domestique. Ils voulaient marcher un peu pendant que la voiture était arrêtée. En ce moment l'œil de l'Italien s'était fixé sur une maison délabrée et presque en ruines, qui néanmoins était bien située. À mi-côte, sur une verte colline, tournée en plein midi avec une petite cascade tombant d'un rocher artificiel ; une terrasse avec une balustrade, quelques urnes et quelques statues brisées devant son portique ionien. Sur la route se trouvait un écriteau avec des caractères à demi effacés annonçant que la maison était à louer non meublée avec ou sans terrain.

L'habitation qui paraissait si abandonnée et qui évidemment devait être restée longtemps à la charge du propriétaire appartenait au squire Hazeldean. Elle avait été bâtie par son grand-père maternel, gentilhomme campagnard, qui était allé en Italie (voyage assez rare alors pour qu'on pût s'en vanter). À son retour dans ses foyers, il avait tenté d'imiter en miniature une villa italienne. Il laissa pour héritière une fille unique qui épousa le père du squire Hazeldean. Depuis cette époque, la maison, délaissée par ses propriétaires pour la résidence plus vaste des Hazeldean, était restée inhabitée et abandonnée. Plusieurs locataires s'étaient présentés, mais les honnêtes squires de campagne admettent difficilement dans leurs propriétés un voisin rival. Les uns désiraient chasser : « pour cela, disaient les Hazeldean, qui étaient grands chasseurs et fort avarés de gibier, c'est tout à fait hors de question. » Les autres étaient de grands personnages de Londres : « les domestiques de Londres, disaient les Hazeldean, gens prudents et sévères sur la morale, corrompraient les nôtres et apporteraient ici les prix de Londres. » D'autres encore étaient des négociants retirés : sur quoi les Hazeldean relevaient leurs nez d'agriculteurs. Bref, les uns étaient de trop haute volée, les autres de trop basse condition. Ils refusaient les uns

parce qu'ils les connaissaient trop bien, « les amis valent mieux à distance, » disaient-ils. Ils refusaient les autres parce qu'ils ne les connaissaient point du tout. « Les étrangers ne portent pas bonheur, » disaient-ils encore. À la fin, comme la maison tombait de plus en plus en ruines, personne n'en voulut à moins qu'elle ne fût réparée au fond en comble, « comme si l'on était cousu d'argent, » disaient les Hazeldean. Si bien que la maison restait inhabitée et ruinée. C'est alors que parurent sur la terrasse les deux Italiens solitaires, se regardant avec un sourire : on eût dit que pour la première fois depuis qu'ils avaient mis le pied en Angleterre, ils reconnaissaient dans des piliers à moitié renversés, dans des statues brisées, dans une terrasse où l'herbe croissait, dans une orangerie en ruines, un souvenir de la patrie qu'ils avaient quittée.

En retournant à l'auberge, le docteur Riccabocca apprit de l'aubergiste lui-même, locataire du squire, diverses particularités relatives à l'habitation en question. Peu de jours après, M. Hazeldean reçut une lettre d'un avoué célèbre de Londres qui lui donnait avis qu'un étranger très-respectable l'avait chargé d'entrer en affaires pour Clump-Lodge, autrement appelé le Casino. On prévenait en même temps que ledit gentleman ne chassait pas, qu'il vivait dans la plus grande retraite, et, que n'ayant pas de famille, il ne demanderait aucune réparation, pourvu toutefois que le toit fût à l'épreuve de la pluie. Il espérait qu'en se montrant aussi accommodant, il trouverait le loyer accessible à ses modiques ressources. L'offre arriva à un heureux moment : l'intendant venait de représenter au squire la nécessité de faire quelques travaux pour empêcher le Casino de tomber complètement ; et le squire maudissait le destin qui avait fait du Casino un bien substitué, de telle sorte qu'il ne pouvait le démolir pour en utiliser les matériaux. M. Hazeldean saisit au vol la proposition, comme une belle dame qui a refusé les meilleurs prétendants du royaume finit par accepter quelque vieux capitaine à demi-solde, criblé de blessures, et il répondit que pour ce qui était du loyer, si le client de l'avoué était un homme paisible et honorable, il n'y tenait guère : il laisserait la maison au gentleman sans exiger de loyer pour la première année, à la condition seulement pour le locataire de payer les impôts et de réparer un peu l'habitation. Si tous deux se convenaient, ils pourraient s'entendre ensuite. Dix jours après cette gracieuse réponse, le signor Riccabocca et son domestique arrivèrent : et

avant la fin de l'année, le squire fut si content de son locataire qu'il lui fit un bail de sept, quatorze ou vingt et un ans à un prix purement nominal, pourvu que le signor Riccabocca consentît à tenir les lieux en un bon état, à consolider les toits et les palissades que le squire avait généreusement remis à neuf à ses frais. Ce fut chose surprenante de voir combien l'Italien embellit peu à peu l'habitation et à combien peu de frais. Il est vrai qu'il avait peint de ses propres mains les murailles de la salle d'entrée, de l'escalier et des chambres de son appartement. Son domestique avait fait la plus grande partie des tapisseries : tous deux s'étaient partagé les soins du jardin : les Italiens semblaient s'être unis dans leur amour pour cet endroit et ils cherchaient à l'embellir, comme ils auraient pu faire de quelque chapelle favorite en l'honneur de leur sainte madone.

Il fallut aux habitants du pays beaucoup de temps pour s'habituer aux manières singulières des étrangers. Ce qui les offensa d'abord ce fut la parcimonie avec laquelle ils vivaient. En effet, trois jours sur sept, le domestique et le maître ne mangeaient que des légumes du jardin et des poissons du ruisseau voisin. Quand ils ne pouvaient point attraper de truites, ils faisaient frire des vérons ; dans tous les cours d'eau, les vérons sont plus abondants que les truites. Le second point qui excita la colère des naturels, celle des femmes surtout, ce fut le peu d'occupation que ces deux hommes donnaient à un sexe regardé habituellement comme indispensable dans les affaires du ménage. D'abord, ils avaient commencé par se passer complètement de femmes ; mais il s'éleva contre eux un tel cri d'horreur, que le curé Dale s'aventura à toucher un mot sur ce sujet. Riccabocca prit la chose en bonne part et une vieille femme fut conséquemment engagée à trois shillings par semaine, prix débattu, pour laver et frotter autant qu'elle le pourrait pendant la journée. Elle rentrait toujours coucher chez elle. Le domestique mâle, que l'on appelait dans le voisinage Jackeymo, remplissait tous les autres offices auprès de son maître. Il balayait sa chambre, époussetait ses papiers, préparait son café, faisant cuire son dîner, brossait ses habits et nettoyait ses pipes. Or le docteur en avait une ample collection. Mais quelque caché que soit le cœur d'un homme, il finit toujours par se faire connaître peu à peu. En bien des petites circonstances l'Italien avait fait preuve de bonté, de générosité même, quoique plus rarement ; tout cela avait servi à imposer silence à ses calomniateurs, et il s'était fait

insensiblement une bonne réputation. On le soupçonnait bien, il est vrai, d'avoir quelque penchant pour la magie noire et une inclination singulière à laisser mourir de faim Jackeymo et lui-même ; sous tout autre rapport, il avait la réputation d'un homme assez inoffensif.

Le signor Riccabocca était devenu, comme nous l'avons vu, un habitué du presbytère. Il n'en était pas de même au château ; car, quoique le squire fût très-liant avec tous ses voisins, il était, comme la plupart des gentilshommes de campagne, fort susceptible : Riccabocca avait refusé avec force politesse, mais néanmoins avec obstination, les invitations à dîner de M. Hazeldean. Quand le squire s'aperçut que l'Italien refusait rarement de dîner au presbytère, il se sentit blessé au vif, lui, Hazeldean, si fier de l'hospitalité qu'il offrait aux étrangers, et il cessa les invitations si grossièrement refusées. Néanmoins, comme il était impossible au squire, malgré sa susceptibilité, d'en vouloir longtemps à quelqu'un, il donnait de temps à autre signe de vie en envoyant à Riccabocca du gibier et il serait venu le voir plus souvent qu'il ne faisait, si Riccabocca ne l'avait reçu avec une politesse si affectée, que le brusque et franc gentilhomme campagnard s'en allait penaud et décontenancé, et avait l'habitude de dire que se présenter chez Rickeybockey était aussi difficile que de se présenter à la cour.

Mais revenons au docteur, que nous avons laissé sur la route. Pendant ce temps il avait gravi un étroit sentier, qui tournait autour de la cascade, puis avait passé devant un treillage garni de vigne dont Jackeymo était positivement parvenu à faire ce qu'il appelait du vin, c'est-à-dire une espèce de liqueur dont le goût aigre eût fait tressaillir d'effroi le membre le plus calme de la société hygiénique, si le choléra avait été connu alors. Aussi, malgré sa robuste constitution, le squire Hazeldean, qui buvait impunément tous les jours sa bouteille de Porto, s'y trouva pris : ayant un jour rapidement avalé quelques gouttes de cet affreux liquide, il fût resté sur la place, si l'apothicaire ne lui eût donné une ordonnance longue comme le bras. Dépassant les treilles, le docteur Riccabocca entra sur la terrasse dont les dalles étaient propres et luisantes. Ici c'étaient ses fleurs favorites gracieusement rangées sur des étagères ; là quatre orangers étaient en pleine floraison, plus loin une espèce de kiosque ou de belvédère, qu'il avait construit avec Jackeymo, lui servait de cabinet de travail depuis le mois de

mai jusqu'au mois d'octobre, et du haut du belvédère la vue s'étendait sur un vaste espace de verdure : on eût dit que la nature hospitalière présentait son frais gazon comme un banquet à l'exilé.

Un homme, qui avait jeté son vêtement sur la rampe de la terrasse, était occupé en ce moment à arroser les fleurs : ses mouvements étaient si mécaniques, sa figure basanée si impassible, si grave, qu'on l'eût pris pour un automate d'acajou.

« Giacomo, » fit Riccabocca, avec douceur.

L'automate s'arrêta et tourna la tête.

« Laisse ton arrosoir et viens ici, » continua Riccabocca en italien, puis il se dirigea vers la rampe, sur laquelle il s'appuya. Monsieur l'historien Mitford n'a pas hésité à appeler Jean-Jacques John-James. Nous suivrons cet illustre exemple, en changeant à l'anglaise le nom de Giacomo en celui de Jackeymo. Jackeymo donc vint aussi vers la balustrade et resta debout à quelque distance derrière son maître.

« Mon ami, dit Riccabocca, les entreprises ne nous ont pas toujours réussi. Ne crois-tu pas que ce serait braver notre mauvaise étoile que de louer ces champs à notre propriétaire ? » Jackeymo se signa et fit un mouvement bizarre avec une petite amulette de corail qu'il portait enchâssée dans une bague à son doigt.

« Si la madone nous protège et que nous puissions trouver un garçon bon marché ! dit Jackeymo d'un air de doute.

— *Più vale un presente che dui futuri*, dit Riccabocca. (Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras.)

— *Chi non fa quando puo, non puo fare quando vuole* (qui ne fait quand il peut, ne peut plus quand il veut), répondit Jackeymo d'un ton aussi sentencieux que son maître. Et, de plus, le padrone devrait songer à temps qu'il lui faut amasser quelque chose pour la dot de la pauvre signorina. »

Riccabocca sourit et ne répondit pas.

« Elle doit être haute comme ça, maintenant, » dit Jackeymo en élevant sa main jusqu'à un point imaginaire un peu au-dessus de la rampe. Les yeux de Riccabocca suivirent par-dessus ses lunettes la main de Jackeymo.

« Si le padrone pouvait seulement l'avoir ici. Il ne la laisserait jamais le quitter que pour aller avec un mari, continua Jackeymo.

— Mais ce climat, elle ne pourra jamais le supporter, dit Riccabocca en s'enveloppant de son manteau, tandis que le vent du nord soufflait.

— Les orangers mêmes fleurissent ici avec des soins, dit Jackeymo en se retournant pour tirer un rideau qui protégeait les orangers du côté du nord. Voyez ! » ajouta-t-il en se retournant avec une branche pleine de boutons.

Le docteur Riccabocca se pencha sur la fleur et la plaça dans son sein.

« *L'autre* pourrait être aussi là, dit Jackeymo.

— Pour y mourir, comme celle-ci le fait déjà, répondit Riccabocca ; n'en parlons plus. »

Jackeymo haussa les épaules, et, lançant un regard vers son maître, il passa sa main sur ses yeux.

Il se fit un moment de silence. Jackeymo le rompit le premier.

« Mais ici comme là-bas la beauté sans argent est un oranger sans abri. Si l'on pouvait trouver un garçon bon marché, je louerais la terre et mettrais ma confiance dans la madone pour la récolte.

— Je crois que Je connais un garçon qui ferait l'affaire, dit Riccabocca en se remettant ; et un sourire sardonique plissa de niveau les deux coins de sa bouche. Un garçon fait exprès pour nous.

— *Diavolo !*

— Non, pas *diavolo !* Ami, j'ai vu aujourd'hui un garçon qui a refusé un six pence.

— *Cosa stupenda !* (ô merveille !) s'écria Jackeymo en ouvrant ses yeux et laissant tomber l'arrosoir.

— C'est vrai, mon ami.

— Prenez-le, padrone, au nom du ciel, et le champ produira de l'or.

— J'y songerai ! car il faut quelque ménagement pour attirer un pareil garçon, dit Riccabocca. En attendant, allume une bougie dans le petit salon, et portes-y mon grand in-folio de Machiavel.

CHAPITRE VIII.

J'ai dessein de présenter, dans mon prochain chapitre, le squire Hazeldean dans son état patriarcal, non pas absolument sous le figuier qu'il a planté, mais devant les ceps qu'il a rétablis ; le squire Hazeldean et sa famille sur la grande place du village. La toile est prête à recevoir les couleurs.

Mais, dans ce chapitre, je dois jeter un coup d'œil en arrière, pour prévenir le lecteur qu'il y a un membre de la famille qu'il ne rencontrera pas alors sur la place du village d'Hazeldean, si toutefois il l'y rencontre jamais.

Notre squire perdit son père deux ans après sa naissance ; sa mère était fort belle, et pourvue d'une dot qui ne l'était pas moins. Elle se remaria à l'expiration de son année de deuil, et l'objet de son second choix fut le colonel Egerton.

Dans chaque génération anglaise (du moins depuis le règne animé de Charles II), il se trouve un petit nombre d'individus que le monde élégant choisit dans la nature humaine pour en faire la crème de la société. Le colonel Egerton était un de ces mortels *ter quaterque beati* ; c'était une de ces crèmes fines que l'on place soigneusement à l'écart dans un vase de délicate porcelaine, où jamais le petit lait n'est admis, et que les gens de la fashion appellent le *grand monde*. Grand fut l'étonnement à *Pall-mall*, grande fut la pitié de *Park-Lane*, quand ce personnage éminent voulut bien s'abaisser jusqu'au rôle de mari. Mais le colonel Egerton n'était pas seulement un papillon étourdi, il avait encore la prévoyance généralement attribuée à l'abeille. Sa jeunesse s'était enfuie, et, en s'enfuyant, elle avait emporté une bonne partie de sa fortune. Il voyait venir le moment très-prochain où il ne serait pas fâché d'avoir une compagne pour tenir sa maison et lui faire passer de temps en temps au coin du feu une de ces soirées paisibles et somnolentes si salutaires à la santé ! Pendant une saison

de Brighton, joli endroit où il avait accompagné le prince de Galles, il avait vu une veuve qui, bien qu'en vêtements de deuil, ne paraissait pas inconsolable. La personne lui plut, la dot le satisfît ; il essaya d'une présentation et mena à bonne fin ses préliminaires matrimoniaux. Feu M. Hazeldean avait si bien prévu l'éventualité d'un second mariage de la jeune veuve, que dans son testament il avait nommé, en remplacement de sa mère, pour tuteurs de ses enfants, deux squires désignés comme ses exécuteurs testamentaires. Cette circonstance contribua à éloigner le cœur de mistress Hazeldean du gage de ses premières amours, et, lorsqu'elle eut donné un fils au colonel Egerton, ce fut sur cet enfant que se concentra peu à peu toute son affection maternelle.

William Hazeldean fut envoyé par ses tuteurs dans une grande académie de province, où, depuis un temps immémorial, ses ancêtres avaient reçu leur éducation. D'abord il vint passer ses jours de congé chez mistress Egerton, mais cette dame résidait tantôt à Londres, tantôt à Brighton, où elle suivait son mari pour jouir des plaisirs du *Pavillon* ; en outre, William grandissait : comme il aimait beaucoup la vie champêtre, et que ses manières rustiques faisaient rougir mistress Egerton, devenue femme du monde, il demanda et obtint la permission d'aller passer ses vacances chez ses tuteurs au vieux château. Il entra tard dans un petit collège de Cambridge, qui avait reçu au quinzième siècle une dotation de quelque Hazeldean, l'un de ses ancêtres, et le quitta à sa majorité sans avoir pris ses grades. Quelques années après, il épousa une jeune fille élevée à la campagne, et de goûts analogues aux siens.

Cependant, son frère, Audley Egerton, avait pour ainsi dire fait son entrée dans le beau monde, avant d'avoir quitté son hochet et ses joujoux ; il avait été bercé sur les genoux des duchesses et avait galopé dans la chambre à cheval sur les cannes des ambassadeurs et des princes. En effet, le colonel Egerton n'était pas seulement très-bien apparenté dans la haute société, ce n'était pas seulement un des *Dii majores* de la mode, il était encore (fortune des plus rares) très-populaire parmi tous ceux qui le connaissaient ; si populaire, que les belles dames qu'il avait adorées et délaissées lui pardonnèrent son mariage, sa mésalliance, et continuèrent avec lui leurs amicales relations, absolument comme s'il n'était pas marié. Lorsque le moment fut venu pour Audley de quitter l'école préparatoire où sa fleur

s'était épanouie au milieu des plus beaux et des plus tendres lis de la campagne, pour aller à Eton, on choisit l'élite de la cinquième et de la sixième pour présenter ses civilités empressées au jeune Egerton. L'enfant ne tarda pas à montrer qu'il avait hérité du talent de son père pour acquérir la popularité et pour la mettre à profit.

Sans se distinguer précisément dans ses études, il s'efforça d'obtenir à Eton la réputation dont un élève doit se montrer le plus jaloux, c'est-à-dire qu'il sut se faire considérer parmi ses camarades comme un enfant qui ferait quelque chose lorsqu'il serait devenu homme. Comme membre de l'Université d'Oxford, il continua à réaliser les hautes espérances qu'on avait fondées sur lui, quoiqu'il ne remportât pas de prix et qu'il se bornât à se faire recevoir bachelier ; à Oxford, ce *quelque chose* futur se dessina davantage : il devint *quelque chose dans la vie publique*, carrière que ce jeune homme devait parcourir.

Il était encore à l'Université lorsque son père et sa mère moururent à quelques mois d'intervalle. Parvenu à sa majorité, il hérita de la fortune de son père, fortune qu'on supposait considérable, et qui, en effet, l'avait été autrefois ; mais le colonel Egerton avait été trop prodigue pour enrichir son héritier, et, tout compte fait, après la vente et la purge des hypothèques, on ne trouva guère que quinze cents livres sterling de rentes, là où auparavant ou aurait pu en espérer dix mille.

Cependant, Audley passait pour un homme opulent, et il se garda bien de dissiper le prestige qui l'entourait en affichant une imprudente avarice. À son entrée dans le monde, les clubs de Londres lui ouvrirent leurs portes, et, un beau matin, il se réveilla, je ne dirai pas célèbre, mais à la mode. Il sut donner à la mode même une certaine gravité et une certaine valeur ; il se lia, autant que possible, avec des hommes publics et des femmes politiques ; il réussit à confirmer chez tous l'opinion qu'il était né pour ruiner ou pour gouverner l'État.

L'ami intime d'Audley Egerton, son inséparable à Eton, était lord L'Estrange, et si Audley Egerton était à la mode, on peut dire que lord L'Estrange faisait fureur à Londres.

Harley, lord L'Estrange, était le fils unique du comte de Lansmere, gentilhomme de grande noblesse et puissamment riche, allié en outre par de

doubles mariages aux plus hautes et aux plus influentes familles d'Angleterre. Lord Lansmere, néanmoins, n'était que peu connu dans les cercles de Londres. Il vivait principalement dans ses domaines, se livrant à diverses occupations de grand propriétaire, et, quand il venait dans la capitale, c'était plutôt pour économiser que pour dépenser ; aussi était-il en position de faire une belle pension à son fils, lorsque celui-ci à l'âge de seize ans, ayant déjà atteint la sixième classe d'Eton, quitta l'école pour un régiment des gardes.

Peu de gens savaient que penser de Harley L'Estrange, et c'était peut-être la raison pour laquelle on pensait tant à lui. Il avait été de beaucoup le plus brillant écolier d'Eton, non-seulement au jeu, mais à l'étude ; avec cela, il était rempli de caprices et de bizarreries ; ses dernières victoires semblaient si peu dues à une application soutenue qu'il ne laissa pas de lui une aussi bonne opinion de solide supériorité que son aîné et ami Audley Egerton. Ses excentricités, ses maximes singulières, sa manière d'agir toujours autrement que les autres, lui firent une réputation dans le grand monde, comme elles lui en avaient fait une à l'école. Sa capacité n'était pas douteuse ; l'originalité et l'indépendance de son caractère témoignaient même d'une intelligence du premier ordre. Il éblouissait le monde, sans paraître se soucier de son approbation ou de ses critiques ; il l'éblouissait en quelque sorte, parce qu'il ne pouvait s'empêcher de briller. Il avait, au point de vue de la politique et de l'économie sociale, des idées singulières, qui effrayaient son père. Southey a dit : « Un homme ne devrait pas plus rougir d'avoir été républicain, qu'il ne rougit d'avoir été jeune. La jeunesse et l'extravagance dans les opinions marchent de pair. » Je ne sais si Harley L'Estrange avait été républicain à l'âge de dix-huit ans ; mais il n'y avait pas un seul jeune homme à Londres qui parût se soucier moins que lui d'avoir reçu en héritage, avec un nom illustre, quarante ou cinquante mille livres de rente. Il était alors de mode de se montrer exclusif et de refuser le salut aux gens qui portaient des habits râpés et se nommaient Smith ou Johnson. Lord L'Estrange, lui, ne dédaignait personne : il suffisait qu'un homme honorable eût été raillé au sujet de son habit ou de sa naissance pour devenir l'objet des civilités marquées de l'excentrique successeur des Belfort et des Wildair.

Le père d'Harley désirait que son fils, parvenu à sa majorité, représentât le bourg de Lansmere (lequel bourg était le perpétuel tourment de la vie du comte). Mais ce désir ne se réalisa jamais. Deux ou trois ans avant d'avoir atteint sa majorité, le jeune homme parut tout à coup saisi d'un nouveau caprice. Il se retira entièrement du monde, laissa sans réponse les cartes de visite et d'invitation, et ces cartes, avec leur trois cornes sacramentelles, étaient les plus pressantes qui eussent jamais couvert la table d'un jeune officier des gardes : on ne le voyait plus que rarement dans les endroits qu'il fréquentait précédemment : quand on le rencontrait, il était seul ou avec Egerton, et sa gaieté semblait l'avoir complètement abandonné. Une mélancolie profonde était empreinte sur sa physionomie et s'exhalait en paroles languissantes. À cette époque, une place vacante étant survenue dans la représentation de Lansmere, Harley pria instamment son père de reporter ses vues sur Audley Egerton : cette prière était appuyée de toute l'influence de lady Lansmere qui partageait l'estime que son fils avait pour son ami. Le comte accéda à la demande : Egerton, accompagné de Harley, se rendit au château de Lansmere, pour être présenté aux électeurs. Cette visite fait époque dans l'histoire de plusieurs personnages qui figurent dans mon récit : pour le moment, je me contenterai de dire que, par suite de certaines circonstances, L'Estrange et Audley, le jour même de l'examen des candidats, s'absentèrent du théâtre de l'action, et qu'Egerton adressa à lord Lansmere une lettre dans laquelle il lui exprimait son intention de se retirer de la lutte.

Heureusement pour la carrière parlementaire d'Audley Egerton, l'élection était devenue aux yeux de lord Lansmere non plus seulement une affaire d'intérêt public, mais une affaire d'amour-propre. Il résolut de livrer bataille même en l'absence du candidat et à ses propres frais. Jusque-là, la lutte pour obtenir le titre de représentant du noble bourg de Lansmere avait été dirigée avec une dignité de gentleman, comme le disait lord Lansmere, c'est-à-dire que les seuls adversaires des Lansmere se trouvaient dans l'une des deux familles rivales du même endroit. Comme le comte était hospitalier, courtois, très-respecté et très-aimé des gens du voisinage, le candidat hostile intercalait toujours dans ses discours de longs compliments à l'adresse du caractère élevé de Sa Seigneurie, et des expressions pleines de civilités pour le candidat présenté par elle. Mais après de nombreuses

élections successives, le représentant actuel de l'une de ces deux familles faisait partie du conseil du gouvernement ; le chef de l'autre famille siégeait à la chambre et, par amitié pour les Lansmere, il resta aussi neutre dans les débats que peut le faire un membre de la chambre au milieu d'une commission turbulente. En conséquence, on avait espéré qu'Egerton passerait sans opposition, lorsque le jour même où il avait si brusquement quitté la place, une affiche signée Haverill Dashmore, capitaine de la marine royale, Baker-street, Portman-square, annonça en style pompeux l'intention où était ce gentleman d'affranchir le bourg de l'illégale domination exercée par une coterie. Ce qui, disait-il, le faisait parler, n'était pas l'espérance d'agrandir son rôle politique, car de cet agrandissement résulteraient pour lui de grands embarras personnels : il était uniquement inspiré par sa haine pour la tyrannie et par le patriotique désir de voir des élections honnêtes et loyales.

Il y avait à peine deux heures que cette profession de foi était affichée, lorsqu'on vit arriver le capitaine Dashmore en personne ; sa voiture à quatre chevaux était ornée de rubans jaunes, remplie au dedans et au dehors d'écervelés qui venaient avec lui briguer l'élection et prendre part au divertissement.

Le capitaine Dashmore était un marin déterminé et qui néanmoins avait pris son état en dégoût le jour où il avait vu donner au neveu d'un ministre le commandement d'un navire auquel il croyait avoir des droits incontestables. Il est juste de dire à la décharge du ministre que le capitaine Dashmore une fois en pleine mer, suivant l'immortel exemple donné par Nelson lui-même, avait toujours tenu fort peu de compte des ordres qu'il avait reçus ; mais cet acte de désobéissance n'avait pas été expié par le capitaine comme il l'avait été par Nelson ; et il aurait dû se trouver fort heureux de n'être pas autrement puni qu'en se voyant frustré dans ses espérances d'avancement ; mais personne ne sait apprécier sa position. Mis à la demi-solde au moment où il faisait un héritage inespéré de quarante ou cinquante mille livres sterling, que lui avait laissées un parent éloigné, le capitaine Dashmore, sous l'influence d'une idée de vengeance, désirait entrer au parlement pour infliger un châtiment oratoire à l'administration.

Quelques heures suffirent à prouver que le capitaine était le plus habile faiseur d'élections du monde. Il est vrai qu'il débitait les plus grandes

absurdités qu'on eût jamais entendues sur une place publique ; mais ses plaisanteries étaient si joyeuses, ses manières si gaillardes, ses poumons si solides, qu'il aurait battu tous nos radicaux philosophes et nos démocrates moralistes. En outre, il embrassait toutes les femmes, vieilles ou jeunes, avec l'entrain d'un marin qui vient de passer trois ans sur mer sans voir un seul menton imberbe : il entra dans toutes les auberges, invitait tous les jours nombreuse compagnie à dîner et, en lançant sa bourse en l'air, il déclara qu'il resterait à sa pièce tant qu'il y aurait des boulets dans le *parc*. Jusque-là, il n'y avait eu qu'une très-petite différence politique entre le candidat appuyé par lord Lansmere et ses adversaires ; car, à cette époque, les gentlemen provinciaux avaient à peu près tous la même manière de voir ; ce n'était qu'un débat de clocher ; il s'agissait de savoir si les prétentions de la maison de Lansmere l'emporteraient sur celles des deux antiques familles de squires qui jusque-là s'étaient seules présentées pour combattre la candidature des Lansmere. Mais quoique le capitaine Dashmore fût réellement un homme très-loyal et beaucoup trop vieux pour s'imaginer que le vaisseau de l'État, comme on dit, admettrait Jack sur le gaillard d'arrière, il faut convenir que dans ses attaques contre les lords et l'aristocratie, dans ses discours, remplis des épithètes les plus énergiques qu'il puisait dans un vocabulaire peu délicat, sa colère l'emportait plus loin que sa volonté, il se grisait, pour ainsi dire, de sa propre éloquence. Il était aussi innocent de jacobinisme qu'incapable de mettre le feu à la Tamise, et cependant, à l'entendre parler, vous l'auriez pris pour le boute-feu le plus déterminé qui eût jamais enflammé réunion électorale ; peu habitué à respecter ses adversaires, il n'aurait pas traité le comte de Lansmere avec moins de cérémonie, se fût-il agi d'un Français. Il désignait ordinairement ce respectable lord, qui était encore dans la vigueur de l'âge, par le sobriquet de *Vieux boursofflé*. L'élection, comme je l'ai dit plus haut, était donc devenue une affaire personnelle pour lord Lansmere. Il semblait que sa couronne de comte même fût en jeu. L'homme de Baker-street, avec son audace surnaturelle, lui apparaissait comme un être de sinistre augure, qu'on devait envisager moins avec colère qu'avec un sentiment de terreur superstitieuse : il éprouva les mêmes sentiments que l'illustre Montézuma, lorsque l'aventurier Cortez, avec une poignée de vauriens espagnols, vint prendre sa capitale à son nez et à sa barbe, au milieu de ses splendeurs mexicaines. C'était outrager le ciel que d'être insolent à ce point ; aussi lord

Lansmere disait-il d'un ton de voix lamentable : « C'en est fait de la constitution si l'homme de Baker-street triomphe à Lansmere. »

Néanmoins l'élection, pendant l'absence d'Audley Egerton, prenait mauvaise tournure, et le capitaine Dashmore gagnait du terrain d'heure en heure, lorsqu'un avocat de Lansmere suggéra l'idée de substituer quelque personnage notable au candidat absent. Le squire d'Hazeldean, ainsi que sa jeune femme, avait été invité par le comte en l'honneur de la représentation d'Audley ; l'avocat croyait que le squire était le seul homme qui pût entrer en lice avec le capitaine de vaisseau : le squire avec sa belle voix et sa physionomie pleine de hardiesse, le squire qui pouvait, si mistress Hazeldean voulait bien se prêter à la circonstance, embrasser toutes les femmes d'aussi bon cœur que faisait le capitaine ; le squire qui était, en outre, grand, beau et jeune, trois titres importants dans une élection où les embrassades jouaient un aussi grand rôle. Certes, pour briguer les voix du bourg de Lansmere et pour pérorer du haut des fenêtres, le squire Hazeldean aurait été un député beaucoup plus populaire qu'Audley Egerton lui-même.

Le squire, interpellé et pressé de tous côtés, commença par dire avec une brusque franchise : « Je suis disposé à tout pour servir mon frère, mais je n'aime pas à me présenter, même par procuration, comme le protégé d'un lord ; et de plus, si je dois répondre pour Audley, je promettrai et jurerai en son nom d'être fidèle à l'intérêt territorial. Puis-je affirmer qu'Audley, une fois entré à la chambre, ne l'oubliera pas ? et si jamais pareil malheur arrivait, William Hazeldean passerait donc pour un imposteur et un renégat ! »

Mais ces scrupules furent étouffés par les arguments des gentlemen et par les instances des dames qui prenaient à l'élection le puissant intérêt que ces douces créatures prennent habituellement à tous les sujets de lutte et de discussion ; le squire consentit donc enfin à se présenter comme adversaire de l'homme de Baker-street ; et il mena alors l'affaire avec tout l'entrain et l'enthousiasme qu'il savait mettre au service des causes qu'il avait une fois embrassées.

L'opinion qu'on s'était formée de ses talents pour une élection populaire fut pleinement justifiée. Il dit autant de sottises que le capitaine Dashmore sur tous les sujets, excepté sur celui de l'intérêt territorial.

Là, il se montra vraiment supérieur, car il connaissait le sujet à fond : il le connaissait comme homme pratique dont le bon sens faisait justice de ces brillantes théories, légères comme une toile d'araignée et fugitives comme un rayon de la lune.

Les électeurs campagnards dont bon nombre étant de petits yeomen s'étaient jusque là enorgueillis de leur indépendance et mis du parti contraire au lord, ne pouvaient voter contre un homme en tout point l'ami du fermier. Ils commencèrent à embrasser les intérêts du comte contre l'homme de Baker-street. De grands gaillards, aux jambes plus grosses que le petit corps du capitaine Dashmore, avec des fouets à la main, furent bientôt aperçus dans les tavernes, *intimidant les électeurs*, comme le disait le capitaine avec indignation.

Ces nouvelles recrues apportèrent une grande différence sur la liste des Lansmere et quand le jour de l'élection arriva, le résultat devint un sujet de paris. Au dernier moment, après un combat acharné, M. Audley Egerton l'emporta sur le capitaine de deux voix. Les noms de ces deux derniers votants étaient John Avenel, bourgeois indépendant, et son beau-fils Mark Fairfield, de l'opposition, qui, yeoman de Lansmere, s'était établi à Hazeldean, où il avait obtenu la place de maître charpentier dans les domaines du squire.

Ces votes étaient inespérés, car bien que Mark Fairfield fût venu à Lansmere pour soutenir le frère du squire, quoique les Avenel eussent été de tout temps les zélés défenseurs des Lansmere, un malheur cruel, dont je me garderai bien d'attrister le lecteur au commencement de cette histoire, était venu fondre sur ces deux personnes, et toutes deux avaient quitté la ville le lendemain du jour où lord L'Estrange et M. Egerton avaient quitté le parc de Lansmere.

Quelque grande qu'eût été la satisfaction du squire, comme agent électoral et comme frère, en apprenant le triomphe de M. Egerton, cette satisfaction se trouva bien diminuée lorsqu'en sortant du repas donné en l'honneur de la victoire, au restaurant des Armes de Lansmere, et au moment où tout tranquillement il allait entrer dans la voiture qui devait le conduire à la demeure de Sa Seigneurie, une lettre fut placée dans ses mains par un des gentlemen qui avaient accompagné le capitaine sur le théâtre de la lutte. Le contenu de cette lettre et les quelques mots que lui glissa à

l'oreille le porteur du billet, ramenèrent le squire à M^{me} Hazeldean, beaucoup plus calme qu'elle n'avait osé l'espérer. Le fait est que le jour de la nomination, le capitaine ayant honoré M. Hazeldean de plusieurs épithètes poétiques et figurées, telles que : *gros bœuf, vampire, suceur de sang, bassinoire fraternelle*, le squire avait répondu à ces facéties en l'appelant *hareng saur* ; le capitaine, comme tous les satiristes, était extrêmement susceptible et, ayant l'épiderme délicat, n'avait pu se résigner à s'entendre appeler *hareng saur* par un *bœuf gras, un vampire, un suceur de sang*.

La lettre remise à M. Hazeldean, par un gentleman qui, natif de l'île Sœur, avait été jugé le messenger le plus convenable pour une affaire où il s'agissait de la mort d'un frère, ne contenait rien moins qu'un cartel : le porteur de la présente avec la délicate politesse qu'exige l'étiquette dans ces rencontres homicides et comme il faut, donna l'idée de fixer le lieu du rendez-vous dans le voisinage de Londres, afin d'écarter les soupçons des autorités de Lansmere.

Certains peuples, les belliqueux Français en particulier, se font un jeu de la grave et cérémonieuse opération qu'on appelle duel. Tandis qu'il n'y a rien au monde qu'un Anglais véritable abhorre davantage que le sang-froid et l'étiquette qui accompagnent toutes les circonstances d'un combat singulier. Le duel n'est pas dans la manière de voir habituelle de l'Anglais ; il préfère recourir à la loi, procédé qui est de beaucoup le plus meurtrier des deux. Cependant, s'il faut qu'un Anglais se batte, il se bat. Il dit que *c'est insensé* ; il est convaincu que *c'est ce qu'il y a au monde de plus anti-chrétien* ; il approuve tout ce que la philosophie, la chaire, la presse ont débité sur ce sujet, n'importe : il fait son testament, dit sa prière, et se rend sur le terrain... comme un païen.

Aussi le squire ne voulut-il pas trop se mettre en évidence en cette fâcheuse circonstance. Le lendemain, sous prétexte d'assister à une vente de chevaux de chasse au Tattersall, il se dirigea tristement vers Londres, après avoir pris congé de sa femme avec une certaine émotion. Notre squire était bien convaincu qu'il ne reviendrait chez lui que dans un cercueil. Il va de soi, se dit-il à lui-même, que celui qui a été payé par le gouvernement pour tuer les gens, depuis le jour où il était un gamin en veste d'aspirant de marine, doit tuer son homme à coup sûr. Cependant le squire, après avoir

mis ordre à ses affaires d'ici-bas, et déterré un vieil ami de collègue qui consentit à lui servir de second, se rendit dans un coin écarté de Wimbledon Common, et se posta, non pas de côté, comme on doit le faire dans de telles rencontres, manière d'agir que le squire jurait être une supercherie déloyale, mais juste en face du pistolet de son adversaire, et cela avec tant de résolution que le capitaine Dasbmore qui, bien qu'excellent tireur, était au fond le meilleur garçon de la terre, témoigna son admiration en gratifiant son courtois adversaire d'une balle dans la partie charnue de l'épaule, après quoi, il se déclara complètement satisfait. Les parties échangèrent alors des poignées de mains, on se fit mutuellement des excuses, et le squire, fort surpris de se trouver encore en vie, fut transporté à Limmer-Hôtel, où après de cruelles souffrances, la balle fut extraite et la blessure pansée. Maintenant que tout cela était passé, le squire se sentait rehaussé à ses propres yeux, et quand il était d'humeur plus féroce que d'ordinaire, il faisait de fréquentes allusions au danger qu'il avait couru.

Il réfléchit, néanmoins, que son frère avait contracté envers lui d'éternelles obligations ; qu'ayant procuré à Audley l'entrée du parlement, et défendu ses intérêts, au risque de sa propre vie, il avait le droit absolu d'imposer à ce gentleman sa façon de voter sur toutes les questions liées aux intérêts ruraux. Quelque temps après, Audley vint prendre place au parlement, et il jugea bon de voter et de parler tout à la fois dans un sens contraire aux promesses que le squire avait faites pour lui. M. Hazeldean lui adressa alors une mercuriale telle, qu'elle devait naturellement amener une réponse irritée. Peu de temps après, l'exaspération du squire fut portée à son comble. Ayant eu à passer par Lansmere un jour de marché, il fut hué par les mêmes fermiers qu'il avait décidés à voter pour son frère ; imputant avec justice cette disgrâce à Audley, il ne put jamais entendre le nom de ce déserteur des intérêts ruraux sans rougir de colère et sans pousser un cri d'indignation. M. de Ruqueville, qui était le plus grand esprit de son temps, avait, comme le squire, un beau-frère avec lequel il n'était pas dans les meilleurs termes et dont il parlait toujours comme de son *frère éloigné*. Audley Egerton était donc le *frère éloigné* du squire Hazeldean. Mais trêve d'explications sur ces antécédents et revenons aux ceps.

CHAPITRE IX.

Les charpentiers du squire furent enlevés aux palissades du parc et dirigés sur les *ceps* de la paroisse. Puis vint le peintre qui les peignit d'un beau bleu d'outremer avec une bordure blanche, et une petite raie blanche autour des trous. Le milieu fut enjolivé et couvert d'ornements gracieux : ce fut le plus gai de tous les édifices publics du village, qui cependant n'en possédait pas moins de trois autres dus au génie des Hazeldean, les Vitruve de l'endroit : le bureau de bienfaisance, l'école et la pompe de la paroisse.

Jamais paire de *ceps* plus élégante, plus engageante, plus coquette ne réjouit le regard d'une justice de paix.

L'œil du squire Hazeldean fut satisfait : dans l'orgueil de son cœur, il conduisit toute sa famille voir les ceps. La famille du squire, en omettant son *frère de loin*, se composait de mistress Hazeldean, sa femme, puis de miss Jemima Hazeldean, sa cousine germaine, troisièmement de M. Francis Hazeldean, son fils unique, et quatrièmement du capitaine Barnabé Higginbotham, parent éloigné qui, à strictement parler, n'était pas de la famille, mais un simple visiteur pendant dix mois de l'année. Mistress Hazeldean était le type véritable d'une dame de paroisse. Sur sa physionomie aimable, fraîche, et quelque peu hâlée par le soleil, se lisait une expression de majesté et de bienveillance. Ses yeux bleus attiraient l'affection et son nez aquilin commandait le respect. Mistress Hazeldean n'affectait pas les grands airs, ne cherchait pas à paraître plus grande, plus belle, plus capable qu'elle n'était : elle connaissait sa valeur, son rang et en remerciait le ciel. Il y avait dans ses paroles, dans ses manières quelque chose du laconisme et de la franchise hardie qui souvent caractérisent la royauté ; car si la châtelaine d'une paroisse n'est pas reine dans son petit cercle, ce n'est jamais la faute de la paroisse. Mistress Hazeldean remplissait son rôle dans la perfection ; elle portait des vêtements de soie, qui semblaient venir de ses ancêtres, tant ils étaient épais, solides et imposants. Et par-dessus ces vêtements quand elle était dans son domaine, elle avait le plus blanc des tabliers ; à son côté ne se voyait pas l'inutile *châtelaine* avec de niaises breloques, mais une honnête montre d'or qui lui

indiquait l'heure et une longue paire de ciseaux pour couper les feuilles mortes de ses fleurs ; car elle était grande jardinière, quand l'occasion s'en présentait ; cependant, mistress Hazeldean savait échanger ses vêtements les plus somptueux et les plus princiers contre un solide habit de chasse de drap bleu et caracoler aux côtés de son mari pour voir les chiens se lancer. Bien plus, quand M. Hazeldean conduisait sa légère carriole au marché de la ville, il était rare de ne pas voir sa femme au côté gauche de la voiture : elle se souciait aussi peu que son mari du vent et de la pluie, et au milieu d'une violente bourrasque, on aurait pu voir son aimable figure s'élever au-dessus du long collet de sa grossière houppelande et s'épanouir en frais sourires, comme une belle rose, qui ouvre ses pétales à la pluie et se réjouit à la fraîcheur. Il était facile de voir que le digne couple s'était marié par amour : ils se séparaient aussi peu que possible et maintenant encore, aux premiers jours de septembre, si la maison n'était pas pleine de monde qui réclamait sa présence, mistress Hazeldean traversait les champs aux côtés de son mari d'un pas aussi léger, d'un œil aussi riant que la première année de ses noces, alors qu'elle avait charmé le squire par ses goûts champêtres.

C'est ainsi que nous voyons en ce moment Henriette Hazeldean debout, une main appuyée sur la large épaule du squire, l'autre enfoncée dans la poche de son tablier, et faisant de son mieux pour partager l'enthousiasme de son mari à la vue des *ceps* nouvellement restaurés. Un peu en arrière, deux doigts légèrement posés sur le bras maigre du capitaine Barnabé, se tient miss Jemima, fille orpheline de l'oncle du squire. Cet oncle s'était imprudemment mésallié avec une jeune dame appartenant à une famille brouillée avec les Hazeldean depuis le règne de Charles I^{er}. La cause de cette querelle était un droit de passage pour aller à un petit bois d'environ un arpent, à travers une pièce de terre en friche, louée douze shillings à un tuilier. Le bois appartenait aux Hazeldean, la pièce de terre aux Sticktorights, vieille famille saxonne s'il en fût. Tous les douze ans, au moment de la coupe des fagots et du bois de haute futaie, la querelle se renouvelait ; car les Sticktorights refusaient aux Hazeldean le droit de charrier lesdits fagots et ledit bois par le seul chemin carrossable. Il est juste de dire, en faveur des Hazeldean, qu'ils avaient offert de payer le terrain dix fois sa valeur, mais les Sticktorights, avec une égale magnanimité, avaient déclaré qu'ils ne voulaient pas aliéner des biens de famille pour la

convenance même du meilleur squire qui fût sous la calotte des deux. Tous les douze ans donc avait lieu une nouvelle rupture entre les Hazeldean et les Sticktorights, tout magistrats et députés qu'ils fussent. La lutte était vaillamment soutenue par les champions des deux partis, et accompagnée d'attaques et de contraventions. Comme la question de droit était extrêmement obscure, elle n'avait jamais été convenablement éclaircie, et, de fait, ni l'une ni l'autre des parties ne désirait la voir résolue, car chacun doutait, au fond, de ses droits respectifs. Un mariage entre un fils des Hazeldean et une fille des Sticktorights fut vu avec une égale indignation par les deux familles ; il en résulta que le couple mésallié, poursuivi par une haine implacable, avait suivi, comme il avait pu, le sentier de la vie, avec la modique paye du mari, qui était au régiment, en service actif, et avec l'intérêt de mille livres sterling, provenant de la fortune personnelle de la femme. Ils moururent, laissant une fille unique, au profit de laquelle avaient été assurés les mille livres sterling de la mère : c'était juste au moment de la majorité du squire, qui prenait alors possession de ses biens. Quoiqu'il eût hérité de la haine de ses ancêtres pour les Sticktorights, il n'était pas dans sa nature de se montrer dur envers une pauvre orpheline, qui était, après tout, l'enfant d'un Hazeldean. Il avait donc élevé et soigné Jemima comme si elle eût été sa sœur ; il avait placé ses mille livres sterling et avait trouvé moyen, avec le revenu qui s'était accru pendant sa minorité, d'élever sa fortune, avec les intérêts composés, à la somme de quatre mille livres sterling, dot ordinaire des filles de la famille d'Hazeldean. Quand Jemima eut atteint sa majorité, il laissa cette somme à son entière disposition, pour qu'elle se sentît indépendante et qu'elle pût voir plus de monde qu'elle n'en voyait à Hazeldean, afin de choisir un époux, s'il lui convenait de se marier. Miss Jemima avait parfois profité de cette liberté, en passant quelque temps aux eaux de Cheltenham ou dans maint autre endroit. Mais son affection et sa reconnaissance pour le squire étaient telles, qu'elle ne pouvait s'éloigner longtemps du château ; et ceci était d'autant plus à la louange de son bon cœur, qu'elle était loin d'accueillir volontiers l'idée de rester fille. Il y avait cependant si peu de jeunes gens dans les environs d'Hazeldean qu'elle ne pouvait guère avoir d'autre perspective, quand elle regardait par les fenêtres du château. Miss Jemima avait, en effet, l'un des meilleurs et des plus tendres cœurs de femme, et si elle ne pouvait se faire à l'idée de vivre dans le célibat, c'est qu'elle avait tous ces affectueux instincts sans lesquels une

femme, quelque estimable qu'elle soit d'ailleurs, ne vaut pas beaucoup mieux qu'une Minerve de bronze. Mais en dépit de sa fortune et de son visage, qui, sans être beau, était fort agréable et aurait pu être charmant, si on l'avait vue rire plus souvent (car lorsqu'elle riait, on y apercevait de ravissantes fossettes, invisibles quand elle était sérieuse), mais en dépit de sa fortune et de son visage, disais-je, que ce fût la faute de notre froideur ou de son dédain, miss Jemima approchait de sa trentième année et était encore miss Jemima. On entendait donc rarement son rire charmant, et elle s'était récemment confirmée dans deux opinions qui la portaient peu à la gaieté : la première était une conviction de la corruption générale et progressive du sexe masculin ; la seconde, la lugubre persuasion que le monde approchait de sa fin. Miss Jemima était en ce moment accompagnée d'un petit chien caniche favori, un vrai Blenheim, au nez camard, d'un certain âge et un peu obèse. Jemima et le capitaine Barnabé étaient liés d'une solide amitié platonique. Le capitaine était, comme elle, célibataire, et il avait, chère lectrice, aussi mauvaise opinion de votre sexe que miss Jemima du nôtre. C'était un homme d'une taille élancée et gracieuse. Moins nous parlerons de son visage, mieux vaudra ; c'est là une vérité dont le capitaine lui-même semblait convaincu, car il avait pour maxime favorite qu'une taille élevée et distinguée est la seule chose qui importe chez un homme. Le capitaine Barnabé ne niait pas absolument que le monde n'approchât de sa fin, mais pensait qu'il durerait probablement autant que lui.

Loin du reste de la société, dans la pose nonchalante d'un dandy en herbe, Frank Hazeldean, du haut d'une de ces larges cravates empesées alors de mode, regardait le paysage : c'était un beau garçon, qui venait de quitter Eton pour les vacances d'été ; il était à cet âge intermédiaire où l'on dédaigne les jeux de l'enfant, et où on n'est pas encore arrivé aux occupations de l'homme.

« Je serais bien aise, Frank, dit le squire en se tournant tout à coup vers son fils, de te voir prendre un peu plus d'intérêt à des devoirs que tu peux être appelé à remplir d'un jour à l'autre. Je ne puis me faire à l'idée de voir ma propriété passer entre les mains d'un fashionable, qui laissera tout aller à l'abandon, au lieu d'entretenir les choses comme je fais. »

Et le squire montrait du doigt les *ceps*.

L'œil de maître Frank suivit la direction de la canne autant que sa cravate voulut bien le lui permettre, puis il dit sèchement :

« Oui, monsieur ; mais comment se fait-il que les *ceps* soient restés si longtemps sans réparation ?

— C'est qu'on ne peut tout faire à la fois, répliqua aigrement le squire. Quand un homme a huit mille acres de terre à surveiller, il ne peut faire les choses que petit à petit.

— Oui, dit le capitaine Barnabé, je sais cela par expérience.

— Le diable vous emporte ! s'écria le squire, avec une brusque franchise, comment, l'expérience de huit mille acres de terre ?

— Non, c'est une expérience acquise dans mes appartements d'Albany, n° 3. A. Je les ai occupés dix ans, et c'est seulement l'année dernière, à Noël, que j'ai acheté mon chat du Japon.

— Mon Dieu ! dit miss Jemima, un chat du Japon ! ce doit être bien curieux. Quelle espèce de bête est cela ?

— Ne le savez-vous pas ? c'est une machine à trois pieds qui sert à faire les rôties. Je n'y avais jamais pensé jusqu'au jour où mon ami Corsey me dit, un matin que nous déjeunions dans ma chambre : « Higginbotham, comment se fait-il que vous, qui aimez tant le confortable, vous n'ayez pas un chat ? » Par ma foi ! m'écriai-je, on ne peut penser à tout à la fois : absolument comme vous, squire.

— Non ! dit M. Hazeldean d'un ton bourru, ce n'est pas du tout comme moi, et je vous prierai une autre fois, cousin Higginbotham, de ne pas m'interrompre quand je parle de choses importantes. Venir jeter votre chat à travers mes *ceps* ! Ils ont l'air de quelque chose maintenant, mes *ceps*, qu'en dites-vous, Henriette ? J'affirme que tout le village en a l'air plus respectable. C'est incroyable comme un petit embellissement ajoute au... au...

— Aux charmes du paysage, » dit miss Jemima d'un ton sentimental, pour achever la phrase.

Le squire n'approuva ni ne désapprouva, mais, laissant sa proposition incomplète, brisa là, en disant :

« Et si j'avais écouté le curé Dale ?...

— Vous auriez agi très-sagement, dit une voix par derrière. Et en même temps le curé parut.

— Très-sagement ! En vérité, monsieur Dale... dit mistress Hazeldean avec chaleur, car elle se montrait toujours sensible au moindre démenti donné à son seigneur et maître ; peut-être y voyait-elle un empiétement sur ses droits et prérogatives. En vérité, s'il est nécessaire d'avoir des *ceps*, il doit être nécessaire de les réparer.

— C'est vrai, cela ! Allez toujours, Henriette ! s'écria le squire, éclatant de rire et se frottant les mains, comme s'il eût voulu lancer son chien contre le curé. Xi ! xi ! sautez sur lui ! Eh bien ! monsieur Dale, qu'avez-vous à répondre ?

— Ma chère mistress Hazeldean, dit le curé s'adressant de préférence à la dame, il y a dans le pays bien des institutions qui sont fort vieilles, qui semblent en fort mauvais état et ne paraissent pas fort utiles. Malgré cela, je ne voudrais pas les renverser.

— Vous les rétabliriez alors, dit mistress Hazeldean d'un ton de doute, et lançant à son mari un regard qui semblait dire : Il entame des questions politiques maintenant, cela vous regarde.

— Non, madame, je ne les rétablirais pas, dit le curé, d'une voix ferme.

— Que diable feriez-vous donc alors ? dit le squire.

— Je les laisserais tranquilles, dit le curé. M. Frank, il y a une maxime latine qui était souvent dans la bouche de sir Robert Walpole, et qu'on aurait bien dû mettre dans la grammaire d'Eton : *non quieta movere* ! Je ne renverserais pas les *ceps*, parce que cet acte pourrait sembler aux gens mal intentionnés une permission de se mal conduire, et je ne réparerais pas les *ceps*, parce que cela donne aux gens l'idée de s'y faire mettre. »

Le squire, politique endurci de l'ancien régime, n'aimait pas à croire qu'en réparant les *ceps* il devenait complice des principes révolutionnaires.

« Ce désir constant de faire des innovations, dit miss Jemima, enfourchant tout à coup le plus triste de ses deux dadas favoris, est un des plus grands symptômes de la prochaine catastrophe : nous changeons, nous corrigeons, nous réformons, quand dans vingt ans au plus le monde lui-même sera détruit. »

Le bel orateur s'arrêta, et... le capitaine Barnabé dit d'un ton pensif.

« Vingt ans ! la compagnie d'assurances sur la vie suppose que la durée moyenne de la vie d'un homme ne dépasse guère plus de quarante ans. » Il frappa les *ceps* de sa main et ajouta avec sa consolante conclusion habituelle : « Je gagerais que ça durera autant que nous. »

Mais soit que le capitaine Barnabé eût voulu parler des *ceps* ou du monde, il ne s'expliqua pas plus clairement et personne ne se donna la peine de l'interroger.

« Monsieur, dit Frank à son père, avec cet esprit de controverse qu'il avait acquis à Eton entre autres qualités distinguées, monsieur, il n'est pas nécessaire d'examiner s'il y a eu lieu ou non de rétablir les *ceps*. La seule question est de savoir qui vous aurez à y mettre.

— C'est vrai, dit le squire, avec beaucoup de gravité.

— Oui, c'est là la question ! dit le curé avec tristesse. Si vous vouliez seulement apprendre à *non quieta movere*. — Allons, curé, ne m'éclaboussez pas de votre latin, s'écria le squire d'un ton de mauvaise humeur. Je pourrais prendre ma revanche un de ces jours.

« Propria quæ maribus tribuuntur mascula dicas.
As in præsentī, perfectum format in *avi*. »

« Là ! ajouta le squire, en se tournant d'un air triomphant vers son Henriette, toute ébahie d'un accès de science jusque-là sans précédent de la part de M. Hazeldean, vous voyez que vous avez trouvé à qui parler. Maintenant que nous avons vu les *ceps*, nous pouvons retourner à la maison et prendre le thé. Voulez-vous venir faire un robre, Dale ? Touchez-là, je n'ai pas voulu vous offenser ; vous connaissez mon caractère.

— Certainement, et voilà encore une des choses que je ne voudrais pas changer, » dit le curé en avançant gaiement la main.

Le squire lui donna une cordiale poignée de main et mistress Hazeldean se hâta d'en faire autant.

« Allons, venez ; je crains que nous n'ayons été très-incivils ; venez, vous serez ce qui s'appelle un brave homme, et cette pauvre mistress Dale aussi bien entendu. (*Pauvre* était l'épithète favorite de mistress Hazeldean en

parlant de mistress Dale, et cela pour des raisons que nous expliquerons ci-après.)

— Je crains que ma femme n'ait encore une de ses maudites migraines, mais je ferai auprès d'elle votre aimable commission, et en tout cas vous pouvez compter sur moi.

— C'est bien, dit le squire, je compte sur vous dans une demi-heure, n'est-ce pas ? Et comment vous portez-vous, mon petit ami, dit-il en s'adressant à Lenny Fairfield, qui, revenant de faire une commission dans le village, resta à l'écart et ôta son chapeau à deux mains. Tenez, vous voyez ces *ceps*, n'est-ce pas ? Eh bien, dites à tous les mauvais sujets de la paroisse de prendre garde qu'on ne les mette là-dedans : quel déshonneur ? Vous ne vous mettez jamais dans ce cas-là, n'est-ce pas ?

— Pour cela, j'en réponds, dit le curé.

— Et moi aussi, ajouta mistress Hazeldean, en caressant les cheveux bouclés de l'enfant. Dites à votre mère que j'irai causer avec elle demain soir. »

La société s'éloigna, et Lenny restait toujours sur la route, regardant fixement les *ceps* qui, à leur tour, le regardaient avec leurs quatre grands yeux.

Mais Lenny ne demeura pas longtemps seul. À peine les grands personnages eurent-ils disparu, qu'on vit sortir timidement des chaumières voisines une foule d'enfants qui vinrent examiner les *ceps* avec un étonnement mêlé de crainte et de curiosité.

De fait la réapparition de ce monstre, à propos de bottes, comme on dit, avait déjà excité une grande sensation dans la population d'Hazeldean. Semblables aux moineaux qui à l'aspect inattendu d'un chat huant en plein jour quittent les arbres et les buissons pour se grouper autour de leur sinistre ennemi, tous les villageois émus s'attroupèrent autour du menaçant phénomène.

« Savez-vous pour qui le squire a fait cela, Gaffer Salomon ? demanda la mère d'une nombreuse famille. Elle portait un petit enfant dans les bras, tandis qu'un marmot de trois ans la tenait par son jupon et que sa main maternelle ramenait vers elle un jeune héros de six ans qui, plus audacieux, paraissait éprouver un vif désir de passer sa tête par l'une des terribles

ouvertures. Tous les yeux se tournèrent du côté du sage vieillard, l'oracle du village, qui, les deux mains sur sa béquille, secoua la tête d'un air prophétique.

— Peut-être bien, dit Gaffer Salomon que, queuq's'un de ces gars aura chipé des fruits dans les vergers.

— Dans les vergers ? s'écria un gros garçon qui se crut attaqué personnellement. Allons donc ! les bourgeons sortent à peine des arbres.

— Ah bien ! ce n'est que ça !... dit la mère de famille, et elle respira plus librement.

— Peut-être bien, dit Gaffer Salomon, que queuqs'un de vous a tendu des pièges.

— Pourquoi faire ? dit un jeune garçon, vigoureux et à l'air en dessous, et dont la conscience inquiète le poussait à se défendre. Pourquoi faire ? puisque ce n'est pas encore la saison. Et si un pauvre homme était surpris avec un lièvre dans sa poche pendant le temps de la moisson, je voudrais bien savoir si le squire le mettrait dans les *ceps* pour ça, hein ? »

Cette dernière question semblait faite avec une assurance qui fit perdre cinquante pour cent à la sagesse de Gaffer Salomon dans l'opinion publique de Hazeldean.

« Peut-être bien, dit Gaffer, cette fois d'un ton hardi qui rétablit sa réputation, peut-être bien que queuq's'uns de vous ont bu un coup de trop et fait queuq' bêtises ? »

Il se fit un morne silence, car cette supposition touchait trop généralement les paysans pour amener une réponse isolée. Enfin une des femmes lançant un regard significatif à son mari, s'écria : « Dieu bénisse le squire ! il rendra queuq's'unes de nous bien heureuses ! »

Il s'éleva alors un murmure unanime d'approbation parmi les femmes de l'assemblée : les hommes se regardèrent d'abord l'un l'autre, puis tournèrent les yeux vers le phénomène avec une expression des plus hargneuses.

« Ou peut-être bien, conclut Gaffer Salomon, encouragé à une quatrième supposition par le succès de la troisième, peut-être bien que queuq's'unes de ces dames auront fait du tapage et auront querellé leurs bourgeois. J'ai

entendu dire du temps de mon grand-père qu'après le fâcheux accident arrivé à la vieille mère Bang qui avait manqué de mourir en faisant le plongeon dans l'étang, on avait inventé les ceps pour les femmes, par pure compassion, et tout le monde sait que le squire a bon cœur ; Dieu le bénisse, le digne homme !

— Oui, Dieu le bénisse ! » s'écrièrent gaiement tous les hommes ; puis ils se groupèrent avec avidité autour des ceps comme autrefois les païens autour d'un temple tutélaire.

Mais en ce moment une bruyante clameur s'éleva parmi les femmes, qui, reculant par un mouvement involontaire sur le bord du gazon, lancèrent à Salomon et aux ceps des regards furibonds accompagnés de gestes menaçants : il n'en serait peut-être pas resté un seul morceau pour offusquer désormais les yeux du beau sexe d'Hazeldean justement irrité si maître Stirn, le bras droit du squire, n'était arrivé sur les entrefaites.

Maître Stirn était un personnage formidable, plus formidable que le squire lui-même : car le bras droit d'un squire est en général plus formidable que ne l'est la tête.

Il inspirait la plus grande terreur, parce que, comme les ceps, dont il était le gardien, ses fonctions étaient vagues et indéterminées et qu'il n'avait pas de place particulière dans l'établissement. Il n'était pas intendant et pourtant il remplissait une grande partie des fonctions d'un intendant : il n'était pas le fermier du squire, puisque le squire s'intitulait lui-même son propre bailli ; néanmoins M. Hazeldean semait et labourait, taillait et rognait, achetait et vendait, généralement suivant les conseils que daignait lui donner M. Stirn. Il n'était pas le gardien du domaine, car il ne tirait pas le daim et ne surveillait pas les réserves, mais c'était toujours lui qui découvrait celui qui avait cassé un pieu ou dérobé un lapin dans le parc. Bref, tout ce qu'il y a de pénible dans les devoirs d'un grand propriétaire revenait de fait et de droit à M. Stirn. S'agissait-il de renvoyer un journalier, d'une contrainte à exercer pour le paiement du terme, comme le squire n'ignorait pas qu'on chercherait à le prendre par de bonnes paroles et que son intendant serait aussi facile à fléchir que lui, M. Stirn, était certain d'être choisi comme l'ἄγγελος ou le messenger vengeur, chargé de prononcer l'arrêt du destin : aussi apparaissait-il aux habitants d'Hazeldean, à l'image de la *Sæva necessitas* du poète, comme une vague incarnation de

l'impitoyable puissance armée de fouets, de clous et de coins. Les brutes elles-mêmes étaient saisies de terreur à la vue de M. Stirn. Les veaux savaient que c'était lui qui venait choisir parmi eux la victime destinée au boucher, et, le cœur palpitant, ils se blottissaient dans un coin, au seul bruit de ses pas redoutables ; à l'approche de M. Stirn, la truie grognait, la cane barbotait, la poule hérissait ses plumes et appelait ses poussins. La nature avait gravé sur son front une empreinte de terreur. On ne saurait vraiment dire si le grand M. de Chambray lui-même, surnommé le terrible, avait l'air aussi rébarbatif que M. Stirn. Tel était cependant l'aspect effrayant de ce héros, qu'un homme, autrefois son laquais, voyant son portrait vingt ans après sa mort, ne put s'empêcher de trembler comme la feuille.

« Et que diable faites-vous tous ici ? dit M. Stirn en faisant claquer un grand fouet qu'il tenait à la main, quel tapage vous faites vous autres femmes ! je ne serais pas étonné que le squire envoyât voir si le village est en feu. Faites-moi le plaisir de retourner chacun chez vous. Certes il est bien à propos de remettre les *ceps* en état, quand vous venez vociférer et conspirer sous le nez même de la justice de paix, absolument comme les révolutionnaires français le firent avant de couper la tête à leur roi. Mes cheveux se dressent sur ma tête, rien qu'à vous regarder. » Mais avant la fin de cette allocution, la foule s'était dispersée dans toutes les directions, les femmes en troupes, les hommes, l'oreille basse, se dirigeant vers le cabaret. Tel fut le bienfaisant effet du fatal instrument de supplice, le premier jour de sa résurrection.

Cependant dans tout rassemblement qui se sépare, il y a toujours quelqu'un qui reste le dernier. Il arriva que notre ami Lenny Fairfield qui s'était approché machinalement des *ceps* pour mieux entendre les prédictions de Gaffer Salomon, s'était glissé non moins machinalement à la brusque apparition de M. Stirn derrière le tronc d'un orme qui ombrageait en partie les *ceps*, se croyant bien caché, et là, comme fasciné, il se tenait coi, n'osant s'échapper en face de M. Stirn, et juste à portée du fouet, quand l'œil perçant du bras droit du squire découvrit sa retraite.

« Que diable faites-vous là, monsieur, vous venez sans doute creuser la mine pour faire sauter les *ceps*, juste comme Guy Fox lors de la conspiration des poudres, j'en jurerais. Qu'avez-vous donc là ?

— Rien, monsieur, dit Lenny en ouvrant la main.

— Rien ! hum ! » dit M. Stirn, fort mécontent, et comme il regardait plus attentivement, en reconnaissant l'enfant modèle du village, un nuage plus sombre obscurcit son front ; car M. Stirn, qui se prévalait de sa science et qui avait dû à son instruction et à son esprit, bien supérieur à celui de ses voisins, la position éminente qu'il occupait, désirait ardemment que son fils fût aussi un savant : ce souhait :

S'était évanoui comme une ombre légère...

Le jeune Stirn s'était montré un âne fieffé à l'école du curé, tandis que Lenny Fairfield en était l'orgueil et la gloire. M. Stirn était donc tout naturellement, et presque de droit mal disposé pour Lenny Fairfield, qui s'était approprié les louanges que M. Stirn convoitait pour son fils.

« Hum ! fit le bras droit en lançant un regard malin sur Lenny. Vous êtes le modèle du village, vous, n'est-ce pas ? Fort bien, monsieur. Eh bien ! je mets ces *ceps* sous votre garde. Vous aurez soin d'empêcher les autres enfants de s'asseoir dessus, d'en gratter la peinture, d'y jouer au triangle ou au bouchon, comme j'affirme qu'ils l'ont fait souvent pendant même qu'on les construisait. Maintenant vous connaissez votre responsabilité, mon garçon, et c'est un grand honneur que je vous fais là. Au moindre dégât, c'est à vous que je m'adresserai : comprenez-vous ? Ce sont là les ordres du squire. Vous voyez ce que C'est que d'être un enfant modèle, maître Lenny. »

Sur ce M. Stirn fit bruyamment claquer son fouet au-dessus de la tête du vice-gérant qu'il venait de créer, comme pour lui rendre les honneurs militaires.

CHAPITRE X.

La table à jeu était dressée dans le salon du château d'Hazeldean, et cependant la petite société flânait encore dans l'embrasement d'une large fenêtre. Cette embrasure à peu près de la dimension d'un petit salon de Londres, contenait la grande table ronde pour prendre le thé, avec tous ses accessoires. Personne ne songeait encore à quitter cette place, car on était en été ; la lune brillante répandait sur la pelouse son éclat argenté, les arbres y étendaient leur paisible ombrage, les fleurs et le foin nouvellement fauché envoyaient dans l'air leurs délicieux parfums ; aussi l'idée de fermer les fenêtres, de tirer les rideaux et d'emprunter d'autres lumières que celles du firmament, était une de ces idées prosaïques que le capitaine Barnabé, lui-même, qui regardait le whist comme l'occupation de la ville et la distraction de la campagne, n'eût osé suggérer. Au dehors, la scène éclairée par les rayons de la lune avait cette beauté particulière aux jardins qui entourent les maisons de campagne du vieux style, dont le caractère original a subsisté malgré quelques innovations. C'était toujours ce gazon velouté garni par place d'énormes bouquets de fleurs et ombragé d'arbustes odoriférants. Ici, à gauche, des lilas, des cytises, des seringas au feuillage luxuriant ; là, à droite, des échappées qui permettent à l'œil d'embrasser, par-dessus des ifs taillés en haie, une allée servant de tapis vert avec les blanches colonnes d'une villa d'été, bâtie selon le style hollandais sous le règne de Guillaume III et en face l'œil pouvait glisser sous la voûte ombragée des paisibles cèdres dans la partie la plus agreste du parc où se balançaient les arbres de haute futaie. À l'intérieur, toujours éclairée par les paisibles rayons de la lune, la scène n'était pas moins caractéristique : c'était bien la demeure de cette race, qui n'a pas sa pareille dans les autres pays et qui dans le nôtre, hélas ! perd chaque jour quelque chose de sa nature primitive : je veux parler du robuste squire campagnard et non du gentleman élégant ; du gentleman aux manières plus douces et plus civilisées que celles du chasseur ou du fermier, mais qui conserve toujours sa franchise et sa brusquerie, renonçant à la vieille salle pour le salon et ayant sur sa table des livres qui n'ont pas plus de trois mois d'existence, au lieu des *Martyrs de Fox* et de la *Chronique de Baker*, mais conservant

cependant beaucoup de ces vieux préjugés qui, semblables aux nœuds des chênes de son pays, ajoutent à la beauté de l'arbre sans lui enlever de sa force. En face de la fenêtre s'élevait jusqu'au plafond la haute cheminée dont les noirs chambranles contrastaient avec la pâle clarté de la lune. Les larges, et je dirais presque les grossiers sofas et fauteuils en perse, datant du règne de Georges III, contrastaient aussi çà et là avec ces fauteuils au dossier élevé d'une date beaucoup plus ancienne, remontant à l'époque où les dames avec leurs paniers et les gentlemen avec leurs culottes semblaient devoir ignorer la position horizontale. Les luisantes boiseries des murailles étaient principalement tapissées de portraits de famille. De distance en distance, il est vrai, quelques *marchés de Flandre*, quelques *batailles navales* montraient que le premier propriétaire avait été moins exclusif dans son goût pour les arts. Le piano-forte était ouvert à côté de la cheminée. Au bout du salon, une longue bibliothèque mêlait son grave sourire au reste de l'ameublement. On l'appelait la bibliothèque de *Madame*. Cette collection commencée par la grand'mère du squire, de pieuse mémoire, complétée par sa mère, qui avait plus de goût pour la littérature légère, n'avait guère été augmentée par mistress Hazeldean, qui, n'aimant pas beaucoup à lire, se contentait de s'abonner à un cabinet de lecture. Dans cette bibliothèque féminine, les sermons recueillis par mistress Hazeldean, la grand'mère, se trouvaient côte à côte avec les romans achetés par mistress Hazeldean, la mère.

Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho.

Mais à coup sûr ces romans, malgré leurs titres enflammés tels que *l'Amour funeste*, les *Illusions du cœur*, étaient si inoffensifs, qu'il est douteux que les sermons aient jamais eu beaucoup à se plaindre de leurs voisins.

Un perroquet dormant sur son perchoir, des poissons rouges sommeillant dans leur bocal, deux ou trois chiens couchés sur le tapis du foyer, et Flimsey, l'épagneul de miss Jemima, roulé en boule sur le sofa ; la table à ouvrage de mistress Hazeldean un peu en désordre, comme si on venait de s'en servir ; la *Chronique de Saint-James* posée sur un petit guéridon, près du fauteuil du squire ; un écran de cuir doré et gaufré garantissant du feu la

table de jeu ; tous ces objets dans une pièce assez grande pour les contenir sans qu'elle parût en être encombrée, permettaient aux yeux de se reposer souvent et avec plaisir toutes les fois qu'ils se détournaient du spectacle de la nature pour rentrer au foyer.

Mais le capitaine Barnabé, fortifié par sa quatrième tasse de thé, se risque à dire tout bas à M^{me} Hazeldean : « Ne voyez-vous pas que le curé est impatient de commencer la partie ? » Mistress Hazeldean regarde le curé et sourit : mais en même temps elle donne le signal au capitaine ; on sonne, les lumières sont apportées et les rideaux tirés ; encore quelques minutes, et le groupe se rassemble autour de la table. Les meilleurs d'entre nous ne sont que des hommes après tout : cette vérité n'est pas neuve, je l'avoue, ce qui n'empêche pas que bien des gens l'oublient tous les jours, et je suppose que, parmi mes lecteurs, il y en a beaucoup qui pensent charitablement que mon curé n'aurait pas dû jouer au whist ; je me contenterai de répondre à ces austères moralistes que chaque homme a son faible et que le whist était celui du curé Dale, — Mesdames et messieurs, quel est le vôtre ? Je ne prétends pas après tout donner mon pauvre curé comme un curé modèle ; dans un village aussi peu considérable qu'Hazeldean un individu modèle suffit, et nous savons tous que Lenny Fairfield est en possession de ce titre, et qu'il a obtenu la surveillance des ceps pour émoluments. Le curé Dale était entré dans les ordres, il n'y a pas un siècle, mais cependant à une époque où l'on prenait les choses plus aisément que de nos jours. Le vieux curé d'alors faisait sa partie de whist comme une chose qui allait de soi, et on rencontrait parfois le curé d'un certain âge à cheval, s'en allant chasser. (J'ai connu un professeur, docteur en théologie, vraiment excellent homme et dont les élèves appartenaient aux plus illustres familles anglaises, qui chassait régulièrement trois fois la semaine pendant la saison.) Et souvent le jeune curé chantait quelque bonne chanson que n'avait pas composée David, et se mêlait à ces danses rotatoires que certainement David n'avait jamais dansées devant l'arche.

Faut-il donc un si long exorde, pauvre curé Dale, pour t'excuser d'avoir retourné cet as de pique avec un sourire si triomphant adressé à ton partenaire ? Je dois avouer que tout conspirait à rendre le curé plus coupable. D'abord il ne jouait pas charitablement et purement dans l'intention d'obliger les autres ; il aimait le jeu, c'était un plaisir qu'il

savourait, il était tout entier à sa partie et n'était pas indifférent à l'enjeu, comme eût dû l'être un pasteur chrétien. C'était d'un air maussade qu'il tirait ses shillings de sa bourse ; et avec la plus joyeuse physionomie qu'il y faisait entrer ceux des autres. Enfin, par suite de ces combinaisons habituelles aux gens mariés qui jouent à la même table, M. et mistress Hazeldean étaient invariablement partenaires et on vit rarement deux personnes jouer plus mal. Le capitaine Barnabé qui avait joué à Graham avec honneur et profit, était nécessairement le partenaire du curé Dale qui lui-même jouait bien et serré. En sorte, qu'à parler franchement, c'était à peine un jeu honnête, c'était presque une friponnerie, que la réunion de ces deux capacités contre cet innocent ménage. M. Dale, à dire vrai, avait conscience de cette disproportion de forces et avait souvent offert ou de changer les partenaires ou de rendre des points, propositions rejetées avec mépris par le squire et sa femme ; en sorte que le curé avait été obligé de rempocher sa conscience avec les fiches qui constituaient sa part de bénéfice.

Ce qu'il y a de plus étrange c'est de voir les impressions diverses que le whist produit sur les caractères. Ce n'est pas, comme on le prétend, un moyen de les connaître. Les meilleures gens du monde s'aigrissent au whist ; et j'ai vu des gens maussades et bourrus, dans le cours ordinaire de la vie, supporter leurs pertes avec le stoïcisme d'Épictète. Ce contraste était remarquable entre les adversaires du château et le presbytère. Le squire, regardé comme le gentleman le plus irascible du comté, était le meilleur enfant du monde lorsqu'il était battu en face du souriant visage de sa femme. Jamais on n'entendait ces incorrigibles étourdis se gronder l'un l'autre ; bien au contraire on les voyait rire quand ils perdaient avec quatre honneurs dans la main. Les reproches les plus graves qu'ils s'adressassent étaient ceux-ci : « Oh ! Henriette, voilà le coup d'atout le plus singulier ! oh ! oh ! oh ! » ou bien « Dieu vous bénisse, Hazeldean ! Comment ils ont fait trois levées de trèfle tandis que vous aviez l'as en main ? ah ! ah ! ah !... »

Et le capitaine Barnabé de faire de tout son cœur chorus aux oh ! oh ! oh ! du squire, et aux ah ! ah ! ah ! de mistress Hazeldean.

Il n'en était pas de même du curé. Il prenait au jeu un intérêt si profond, si acharné que les fautes mêmes de ses adversaires le mettaient hors de lui.

Il fallait l'entendre exposer à voix haute, avec les gestes les plus expressifs, les règles du jeu, citer Hoyle, en appeler à tout ce que la mémoire et le bon sens pouvaient lui fournir contre les erreurs même qui l'enrichissaient ; prodigalité d'éloquence qui ajoutait encore à l'hilarité de M. et de mistress Hazeldean. Tandis que ces quatre personnages étaient ainsi occupés, mistress Dale qui, malgré sa migraine avait accompagné son mari, était assise à côté de miss Jemima, ou plutôt à côté du chien de miss Jemima, Flimsey, qui s'était emparé du milieu du sofa, et grognait à l'idée d'être dérangé. M. Frank assis seul devant une table s'amusait à regarder ses bottes vernies, et de temps à autre, les caricatures de Gibray que sa mère s'était procurées dans le but de pourvoir à ses besoins intellectuels. Mistress Dale, au fond du cœur aimait mieux miss Jemima que mistress Hazeldean, qui lui inspirait une certaine crainte quoiqu'elles se fussent connues enfants et s'appelassent encore parfois Henriette et Caroline. Mistress Dale était encore une fort jolie personne de même que mistress Hazeldean était encore une très-belle femme. Mistress Dale peignait à l'aquarelle et chantait ; elle faisait des porte-cartes et des manches de plume et avait la réputation d'une femme élégante et distinguée. Mistress Hazeldean tenait les livres du squire, faisait la majeure partie de sa correspondance, tenait dans un ordre parfait une grande maison et avait la réputation d'une femme habile et sensée. Mistress Dale avait des migraines et des nerfs. Mistress Hazeldean n'avait ni l'un ni l'autre. Mistress Dale disait : « Henriette n'est certainement pas méchante, mais elle est vraiment trop masculine. » Mistress Hazeldean disait : « Caroline serait une bonne personne si elle ne cherchait à se donner des airs et des grâces. » Mistress Dale disait que mistress Hazeldean était justement faite pour être la femme d'un squire de campagne. Mistress Hazeldean disait que mistress Dale était la personne du monde la moins propre à être la femme d'un curé. Caroline quand elle parlait d'Henriette à un tiers disait : « *Cette chère mistress Hazeldean.* » Henriette quand elle venait par hasard à parler de Caroline disait : « *Cette pauvre mistress Dale.* » Et maintenant le lecteur sait aussi bien que moi pourquoi mistress Hazeldean appelait mistress Dale *pauvre*. Car après tout le mot appartenait à cette classe du vocabulaire féminin qu'on peut appeler *sens caché*, et qui ressemble au *Koès ompax*, mots qui ont tant embarrassé ceux qui ont fait des recherches sur les mystères d'Éleusis ; il vaut mieux dire comment on les appliquait que de chercher à les définir exactement.

« Vous avez là réellement un bon petit chien, Jemima, » dit mistress Dale qui était occupée à broder le nom de Caroline au coin d'un mouchoir de batiste ; mais elle se recula un peu en ajoutant : « Il ne mord pas, n'est-ce pas ? — Oh ! non, ma chère ! dit miss Jemima ! mais elle ajouta d'un ton confidentiel : Ne dites pas il, c'est une chienne ! — Oh ! dit mistress Dale en se reculant encore comme si cette confession touchant le sexe de l'animal eût augmenté ses craintes. Oh ! vous étendez votre aversion pour les hommes jusque sur les chiens ; c'est être conséquente, en vérité, Jemima !

MISS JEMIMA. J'ai eu un chien une fois, un king-charles..., les king Charles deviennent très-rares maintenant. Je croyais qu'il m'était très-attaché ! quand une autre personne que moi approchait, il aboyait toujours. Que de batailles j'ai soutenues pour lui ! Eh ! bien qui le croirait... j'avais passé quelque temps à Cheltenham avec mon amie miss Smilecox. Sachant William peu endurant, et ses bottes si épaisses, je tremblais à l'idée d'un coup de pied ; aussi en venant ici, j'ai laissé Buff... c'était son nom, avec miss Smilecox (une pause).

MISTRESS DALE (levant au ciel des yeux langoureux). Eh bien, mon amour ?

MISS JEMIMA. Qui le croirait, quand je retournai à Cheltenham, trois mois seulement plus tard, miss Smilecox m'avait enlevé son cœur, et l'ingrate créature ne me reconnut même pas. Un king-charles cependant ! et l'on dit les king-charles fidèles !... Depuis je n'ai jamais eu de chien ; ils sont tous les mêmes, croyez-moi, des êtres sans cœur, des égoïstes...

MISTRESS DALE. Les king-charles ? Oh ! certainement !

MISS JEMIMA (avec chaleur). Les hommes ! Je vous ai dit que c'était un mâle.

MISTRESS DALE. C'est vrai, chère amie, mais tout cela était tellement embrouillé !

MISS JEMIMA. Vous avez lu dans les journaux cette rupture de promesse de mariage faite avec le plus grand sang-froid par un vieux scélérat de soixante-quatre ans. L'âge ne les rend pas d'un iota meilleurs. Et quand on pense que la fin du monde approche, et que....

MISTRESS DALE (vivement, car elle préfère l'autre dada de miss Jemima à celui sur lequel celle-ci se prépare à ouvrir la tombe universelle). Ah ! chère amie, changeons de sujet s'il vous plaît. M. Dale a ses opinions, et il ne conviendrait pas, vous le comprenez, à la femme d'un ministre d'être d'un autre avis que lui — en théologie s'entend. Dites-moi, que pensez-vous de l'habitant du Casino, du signor Riccabocca ? C'est un homme bien intéressant, n'est-il pas vrai ?

MISS JEMIMA. Intéressant ! non pas pour moi ! Intéressant ? En quoi donc est-il intéressant, je vous prie ? »

Mistress Dale garde le silence et retourne son mouchoir dans sa jolie main blanche, comme pour contempler l'*r* du nom Caroline.

MISS JEMIMA (moitié riant, moitié boudant). Pourquoi est-il intéressant ? Je ne l'ai jamais bien regardé ; mais on dit qu'il fume, qu'il ne mange pas et qu'il est très-laid.

MISTRESS DALE. Laid ! Non. Une belle tête, dans le genre de Dante. Mais qu'est-ce que la beauté ?

MISS JEMIMA. C'est vrai. Qu'est-ce que la beauté ? Comme vous le disiez, je crois qu'il a quelque chose d'intéressant. Il a l'air mélancolique, mais c'est peut-être parce qu'il est pauvre.

MISTRESS DALE. C'est étonnant comme on sent peu la pauvreté quand on s'aime. Charles et moi nous étions très-pauvres avant que le squire... » Mistress Dale s'arrête, regarde le squire, murmure une bénédiction avec un sentiment qui lui fait venir les larmes aux yeux. « Oui, ajouta-t-elle après un silence, nous étions très-pauvres, mais nous étions très-heureux même alors, grâce à Charles plutôt qu'à moi... » Et des larmes vinrent de nouveau mouiller les beaux yeux brillants de la petite femme qui regardait avec amour son mari, fronçant en ce moment le sourcil en face d'un mauvais jeu.

MISS JEMIMA. Il n'y a que ces vilains hommes qui regardent l'argent comme une source de bonheur. Je serais certainement la dernière à avoir moins d'estime pour un gentilhomme parce qu'il serait pauvre.

MISTRESS DALE. Je m'étonne que le squire n'invite pas plus souvent le signor Riccabocca. Ç'a été pour nous une vraie trouvaille ! »

La voix du squire de la table de jeu : « Qui devrais-je inviter plus souvent, mistress Dale ?

LE CURÉ (avec impatience). Allons, allons, squire, jouez sur ma dame de carreau, jouez.

LE SQUIRE. Voilà je coupe ; ramassez la levée, mistress Hazeldean.

LE CURÉ. Arrêtez, arrêtez ! Vous coupez ma dame de carreau ?

LE CAPITAINE (d'un ton solennel). La levée est faite ; jouez, squire.

LE SQUIRE. Roi de carreau.

MISTRESS HAZELDEAN. Bon Dieu, Halzedean, voilà bien la renonce la plus audacieuse que j'aie jamais vue... Ha ! ha ! ha ! couper la dame de carreau et jouer ensuite le roi ! Oh ! non, jamais !... Ha ! ha ! ha !...

LE CAPITAINE BARNABÉ (de sa voix de ténor). Ha ! ha ! ha !

LE SQUIRE. Ho ! ho ! ho ! Bon Dieu ! Ho ! ho ! ho !...

LE CAPITAINE BARNABÉ (de sa voix de basse). Ho ! ho ! ho ! »

Le curé élève la voix, mais il ne peut dominer les éclats de rire de ses adversaires et la voix ferme et claire du capitaine Barnabé, qui dit : « Trois points à marquer ; la partie est à nous !

LE SQUIRE (s'essuyant les yeux). Ce n'est point ma faute, Henriette, Donnez pour moi, je vous prie. Qui devrais-je inviter à venir ici, mistress Dale ? (D'un ton irrité.) C'est la première fois que j'entends mettre en doute l'hospitalité d'Hazeldean !

MISTRESS DALE. Mon cher monsieur, je vous demande mille fois pardon, mais vous savez le proverbe : Ceux qui écoutent...

LE SQUIRE (grognant comme un ours). Je n'entends plus que proverbes depuis que nous avons parmi nous ce monsignor. Je vous prie, madame, de vous expliquer franchement.

MISTRESS DALE (mécontente de s'entendre ainsi interpellé). Je parlais justement du monsignor, comme vous l'appellez, monsieur Hazeldean.

LE SQUIRE. Quoi ! de Rickeybockey ?

MISTRESS DALE (visant à la vraie prononciation italienne). Du signor Riccabocca.

LE CURÉ (jetant ses cartes sur la table avec désespoir). Jouons-nous au whist, oui ou non ? »

Le squire qui est quatrième, jette le roi sur l'as de cœur du capitaine Higginbotham qui a joué le premier. Le capitaine a la dame de cœur, le valet de cœur et deux autres cœurs, avec la dame d'atout, quatre atouts, mais pas de levée à faire dans les deux autres couleurs. Ce coup est précisément un coup très-délicat. Une fois le roi de cœur tombé de la main de l'adversaire, on peut raisonnablement se demander s'il faut jouer atout ou non. Le capitaine hésite ; il ne veut pas se défaire de ses cœurs qui sont bons, parce qu'il est certain de les voir prendre par les atouts du squire. D'un autre côté, il ne tient pas à entrer dans les autres couleurs parce qu'il n'a pas de cartes pour aider son partenaire. Dans une pareille alternative, il prend la résolution, en vrai militaire qu'il est, de faire un coup de tête et de jouer ses atouts avec l'espoir de trouver de fortes cartes chez son partenaire et d'entrer dans la longue couleur de celui-ci.

LE SQUIRE (profitant du moment de réflexion du capitaine). « Mistress Dale, il n'y a pas de ma faute. J'ai invité Rickeybockey je ne sais combien de fois ; mais apparemment je ne suis pas assez aimable pour attirer ces chalands étrangers. Il ne veut pas venir, voilà tout ce que je sais. »

Le curé est hors de lui en voyant le capitaine jouer ses atouts ; il n'en a que deux et il espérait s'en servir pour couper les piques, car il a dans cette couleur un singleton. Il n'a pas dans la main de quoi faire une seule levée.

« En vérité, squire, nous ferions mieux de jeter les cartes si vous troublez ainsi mon partenaire. Quel babil ! quel babil !

LE SQUIRE. Allons ! Henriette, soyons sages. Comment ! des atouts, Barney ? Bien obligé. » Et le squire en effet peut être reconnaissant du coup, car son infortuné adversaire a fait tomber sur l'as, le roi, le valet et un autre atout. Le squire prend le dix du curé avec son valet et joue l'as. Puis après avoir fait tomber tous les atouts à l'exception de la dame du capitaine et des deux qui lui restent, il joue la tierce majeure de pique, couleur dans laquelle le curé a un singleton et le capitaine deux cartes. Il force la dame du capitaine et gagne la partie d'emblée.

LE CURÉ (jetant au capitaine un regard semblable à celui de Jupiter se préparant à lancer la foudre). « Je suppose que c'est là une nouvelle

manière de jouer inventée à Londres ! De mon temps la règle était : sauvez d'abord la partie, ensuite tâchez de la gagner.

LE CAPITAINE. Mais cela était impossible, monsieur.

LE CURÉ (éclatant). Impossible ! J'avais deux points dans la main, deux levées sûres, si vous ne me les aviez pas enlevées. C'est monstrueux ! je n'ai de ma vie vu plus imprudent coup d'atout ! » Il saisit les cartes, les étend sur la table, et les lèvres agitées, les mains tremblantes, il essaye de démontrer qu'on aurait pu faire cinq levées, mais ne réussit à en trouver que quatre. Le capitaine sourit d'un air triomphant. Le curé en colère, et non tout à fait convaincu, remêle les cartes, puis se rejetant en arrière pousse un gémissement et s'écrie avec des larmes dans la voix : « Quel cruel coup d'atout ! quelle folie !

LES HAZELDEAN (en chœur). Ho ! ho ! ho ! Ha ! ha ! ha !... »

Le capitaine, qui ne rit pas cette fois, et qui doit donner les cartes, les bat pour faire la belle avec le soin, l'attention minutieuse d'un Fabius qui va placer ses hommes. Le squire se lève pour allonger un peu les jambes, et, revenant à l'accusation dirigée contre son hospitalité, il crie à sa femme :

« Henriette, écris toi-même demain à Rickeybockey et demande-lui de venir passer deux ou trois jours ici. Vous m'entendez, mistress Dale ?

— Oh ! oui, je vous entends, dit mistress Dale en portant les mains à ses oreilles, reproche indirect à l'adresse du squire qui se permet de parler trop haut : cher monsieur, souvenez-vous que je suis malheureusement très-nerveuse.

— Je vous demande pardon, madame, dit le squire en se tournant vers son fils qui, fatigué des caricatures, avait atteint le grand in-folio de l'histoire du comté, seul livre de la bibliothèque que le squire estimât et qu'il gardait habituellement sous clef dans son cabinet avec des traités d'agriculture et les comptes de son intendant. Mais ce jour-là il avait consenti, malgré lui, à le descendre au salon pour obliger le capitaine Higginbotham. Les Higginbotham, vieille famille saxonne, comme le nom le prouve, avaient autrefois possédé des terres dans ce comté, et le capitaine, quand il était au château d'Hazeldean, avait l'habitude de demander régulièrement l'histoire du comté pour se rafraîchir la vue et renouveler en lui le sentiment de la dignité de ses ancêtres par la lecture du

paragraphe suivant : « À gauche du village de Dunder, et agréablement situé dans une vallée, se trouve le château de Botham, résidence de l'ancienne famille de Higginbotham, comme on l'appelle maintenant. D'après les archives du comté et d'après plusieurs anciens actes, il paraît que cette famille se nommait primitivement Higgès, jusqu'au moment où elle habita le château de Botham. Peu à peu elle prit le nom de Higgès-en-Botham, et dans la suite des temps, Higginbotham par corruption. »

« Eh ! quoi, Frank, mon histoire du comté ! s'écrie le squire. Mistress Hazeldean, il a pris mon histoire du comté !

— Eh ! bien Hazeldean, il est temps qu'il sache quelque chose du comté !

— Et de l'histoire aussi, dit malicieusement mistress Dale, car ses nerfs ne sont pas encore calmés.

FRANK. J'en aurai grand soin, je vous le promets, mon père, cette histoire m'intéresse beaucoup en ce moment.

LE CAPITAINE (posant les cartes sur la table pour faire couper). Vous avez lu le passage sur le château de Botham, page sept cent six, n'est-ce pas ?

FRANK. Non, je voulais savoir à quelle distance nous sommes du château de Rood, habitation de M. Leslie. Le savez-vous, ma mère ?

MISTRESS HAZELDEAN. Je ne puis vous le dire. Les Leslie ne fréquentent pas les personnes du comté ; et Rood est fort loin de la route.

FRANK. Pourquoi ne fréquentent-ils pas les personnes du comté ?

MISTRESS HAZELDEAN. Ils sont très-pauvres, et je suppose qu'ils sont fiers, c'est une ancienne famille.

LE CURÉ (frappant sur la table avec une grande impatience). Quelle niaiserie !... aller parler d'anciennes familles quand les cartes sont battues depuis plus d'un quart d'heure.

LE CAPITAINE BARNABÉ. Voulez-vous couper pour votre partenaire, madame ?

LE SQUIRE (qui a écouté les questions de Frank d'un air soucieux). Pourquoi cherches-tu à connaître la distance d'ici au château de Rood ?

FRANK (avec hésitation). Parce que Randal Leslie y passe ses vacances, mon père.

LE CURÉ. Votre femme a coupé pour vous, monsieur Hazeldean. Bien que ce ne soit tout à fait dans les règles, et mon partenaire a joué un deux... un deux de cœur. Venez donc s'il vous plaît, du moins si vous avez l'intention de jouer. »

Le squire revient à la table et en quelques minutes la partie est décidée, grâce à l'adresse déployée par le capitaine contre les Hazeldean. La pendule sonne dix heures ; les domestiques entrent avec un plateau, le squire additionne ses pertes et celles de sa femme et le capitaine et le curé se partagent seize shillings.

LE SQUIRE. Voyons, curé, j'espère que vous allez être de meilleure humeur. Vous gagnez assez pour vous payer une voiture à quatre chevaux.

— Bah ! répondit le curé, au bout de l'année je n'en ai pas un sou de plus. »

Et de fait, quelque étrange que paraisse cette assertion, elle était parfaitement vraie, car le curé partageait en trois ses bénéfices. Il donnait un tiers à mistress Dale pour sa bourse particulière ; ce qu'il faisait du second tiers il ne l'avoua jamais, même à sa moitié ; mais, ce qui est bien certain, c'est que chaque fois que le curé gagnait sept demi-shillings, une demi-couronne, dont personne ne pouvait dire la provenance, s'en allait dans le tronc des pauvres ; quant au dernier tiers, le curé, il est vrai, se l'appropriait ostensiblement ; mais je suis bien certain qu'au bout de l'année il allait retrouver les pauvres aussi sûrement que s'il y avait été mis dans le tronc.

La société s'était alors réunie autour du plateau et chacun offrait à l'autre de l'eau et du vin, ou du vin sans eau, excepté Frank qui restait penché sur la carte du comté, la tête appuyée sur ses mains et les doigts enfoncés dans ses cheveux.

« Frank, dit M. Hazeldean, je ne t'ai jamais vu si studieux. »

Frank se releva vivement et rougit comme s'il eût été honteux d'être accusé de montrer trop d'application à quoi que ce fût.

LE SQUIRE (d'une voix légèrement altérée). Je vous prie, Frank, que savez-vous de Randal Leslie ?

— Mais, monsieur, il est à Eton.

— Quelle espèce de jeune homme est-ce ? » demanda mistress Hazeldean.

Frank hésita, comme pour réfléchir, et répondit : « Il passe pour le premier élève de l'école ; mais aussi il est obligé de piocher ferme.

— En d'autres termes, dit M. Dale avec la gravité convenable à un ministre, il comprend qu'il a été envoyé à l'école pour étudier et il étudie. Mais qui est donc ce Randal Leslie pour vous intéresser si fort, squire ?

— Qui il est ? répéta le squire d'une voix sourde. Vous savez que M. Audley Egerton a épousé miss Leslie, la riche héritière ; ce jeune homme est un de ses parents. Je puis même dire, ajouta le squire, que c'est aussi un des miens, car sa grand'mère était une Hazeldean. Tout ce que je sais des Leslie, c'est que M. Egerton, n'ayant pas eu d'enfants, a, m'a-t-on dit, adopté le jeune Randal, à la mort de sa femme ; paye sa pension, et je suppose qu'il lui laissera sa fortune. Il n'y a rien à dire à cela. Frank et moi n'avons, Dieu merci, nullement besoin de M. Egerton.

— Je crois volontiers à la générosité de votre frère envers les parents de sa femme, dit le curé avec une brusque franchise. Je suis sûr que M. Egerton est un homme qui a de nobles sentiments.

— Que diable savez-vous de M. Egerton ? Je ne pense pas que vous lui ayez jamais parlé.

— Si, dit le curé en rougissant avec embarras. J'ai eu occasion de m'entretenir avec lui une fois ; » puis, remarquant la surprise du squire, il ajouta : « Quand j'étais curé à Lansmere, il s'agissait d'une affaire assez triste concernant la famille d'un de mes paroissiens.

— Oh ! un de vos paroissiens de Lansmere ! un des électeurs que M. Audley Egerton a si bien mis de côté après toute la peine que je m'étais donnée pour le faire nommer. Il est vraiment singulier que vous ne m'ayez jamais parlé de cela, monsieur Dale !

— Mon cher monsieur, dit le curé en baissant un peu la voix, vous vous fâchez si facilement quand on prononce le nom de M. Egerton !

— Je me fâche, monsieur ! Je le crois bien. Un homme pour lequel j'ai répondu aux élections, monsieur !... Un homme pour qui j'ai été appelé *gros bœuf* ! monsieur !... Un homme pour qui j'ai été sifflé, hué en place

publique, monsieur !... Un homme pour qui je me suis battu de sang-froid avec un officier au service de Sa Majesté, qui m'a logé une balle dans l'épaule droite, monsieur !... Un homme qui a eu l'ingratitude, après tout cela, de tourner le dos aux intérêts de la propriété foncière, de venir nier l'état déplorable de l'agriculture dans une année qui a ruiné trois de mes meilleurs fermiers, monsieur !... Un homme qui a fait sur le cours des monnaies un discours dont il a été complimenté par Ricardo, un juif !... Dieu du ciel ! vous êtes un joli curé de venir prendre la défense d'un homme qui reçoit les éloges d'un juif ! Vous devez avoir de belles idées sur le christianisme ! Je me fâche, monsieur, gronda le squire en accompagnant le tonnerre de sa voix d'un froncement de sourcils d'une férocité digne de Bussy d'Amboise ou de Fitzgerald. Sachez que si cet homme n'avait pas été mon beau-frère je l'aurais appelé sur le terrain. J'ai fait mes preuves ; j'ai reçu une balle dans l'épaule droite. Oui, monsieur, je l'aurais provoqué en duel.

— Monsieur Hazeldean ! monsieur Hazeldean ! vous me faites de la peine, s'écria le curé ; » puis approchant ses lèvres de l'oreille du squire, il lui dit tout bas : « Quel exemple vous donnez à votre fils ! Vous le verrez se battre en duel un de ces jours et vous ne pourrez en accuser que vous-même. »

Cet avertissement calma soudain M. Hazeldean ; et tout en murmurant : « Que diable aussi, vous m'avez mis hors de moi ! » il se laissa tomber sur une chaise, puis commença à s'éventer avec son mouchoir.

L'impitoyable curé profita sur-le-champ de l'avantage qu'il avait obtenu. « Et maintenant, dit-il, qu'il est en votre pouvoir de témoigner des égards et des bontés à un jeune homme que M. Egerton a adopté, qui, dites-vous, est de vos parents, et ne vous a jamais offensé, à un jeune homme qui, d'après son zèle pour l'étude, doit être un excellent compagnon pour votre fils... Frank (ici le curé éleva la voix), je suppose que vous seriez bien aise d'aller voir ce jeune Leslie, si j'en juge par l'attention avec laquelle vous étudiez la carte du comté.

— Certes, oui, répondit Frank, avec un peu de timidité. Si mon père ne le trouve pas mauvais. Leslie a toujours été très-bon pour moi, quoiqu'il soit dans la première classe et presque à la tête de l'école.

— Ah ! dit mistress Hazeldean, les jeunes gens studieux se recherchent, et quoique vous profitiez bien de vos vacances, Frank, je suis sûre que vous travaillez bien à l'école. »

Mistress Dale ouvrait de grands yeux d'un air de profond étonnement.

Mistress Hazeldean répondit à ce regard avec beaucoup d'animation.

« Oui, Caroline, dit-elle en secouant la tête, quoique vous puissiez ne pas trouver Frank capable, ses maîtres le trouvent tel. Il a eu un prix au dernier semestre. Ce beau livre, Frank... Relevez la tête, mon ami. Pourquoi vous l'a-t-on donné ?

FRANK (avec répugnance). Pour des vers, madame.

MISTRESS HAZELDEAN (d'un air triomphant). Pour des vers, oui, c'est bien cela, Caroline, pour des vers.

FRANK (vivement). Oui, mais c'est Leslie qui me les avait faits.

MISTRESS HAZELDEAN (avec un mouvement de surprise). Ô Frank ! un prix pour le devoir qu'un autre avait fait ! Cela est déloyal.

FRANK (avec ingénuité). Vous ne sauriez être plus honteuse, ma mère, que je ne l'ai été quand on m'a donné ce prix.

MISTRESS DALE (chez qui la générosité triomphe de la colère). Je vous demande pardon, Frank. Votre mère doit être aussi fière de votre honte qu'elle l'a été de votre prix. »

Mistress Hazeldean, passant son bras autour du cou de Frank, regarde d'un air radieux mistress Dale et s'entretient à voix basse avec son fils de Randal Leslie. Miss Jemima s'est approchée de Caroline et lui a dit tout bas : « Mais nous oublions ce pauvre Riccabocca. Mistress Hazeldean, quoiqu'elle soit la meilleure personne que je connaisse, a une façon si brusque d'inviter les gens : ne feriez-vous pas bien de lui dire un mot, Caroline ?

MISTRESS DALE (avec bonté et s'enveloppant dans son châle). Écrivez vous-même la lettre qui sera censée de mistress Hazeldean. Cependant, je le verrai, soyez-en sûre.

LE CURÉ (posant la main sur l'épaule du squire). Vous me pardonnez mon impertinence, mon bon ami. Nous autres curés, vous le savez, nous sommes

portés à prendre d'étranges libertés, quand nous honorons et aimons les gens.

— Laissez donc ! fit le squire ; mais malgré lui son bon sourire lui revint aux lèvres. Vous en arrivez toujours à vos fins, et je suppose qu'il faudra que Frank aille voir le protégé de mon...

— De votre frère, » dit le curé ; et en terminant la phrase de son interlocuteur par un mot si doux, il donna aussi tant de douceur à sa voix que le squire n'osa pas reprendre le curé comme il se disposait à se reprendre lui-même.

M. Dale fit un pas en avant, mais en passant devant le capitaine Barnabé, son aimable physionomie s'attrista.

« Quel cruel coup d'atout ! capitaine Higginbotham, » lui dit-il d'un air sombre.

La soirée était si belle que le curé et sa femme, pour rentrer au logis, firent un petit détour à travers la charmille.

MISTRESS DALE. J'espère que j'ai bien travaillé ce soir.

LE CURÉ (sortant comme d'un rêve). Vraiment, Caroline ? Ce sera un fort joli mouchoir.

MISTRESS DALE. Un mouchoir ! il s'agit bien de cela, mon cher. Ne pensez-vous pas que ce serait chose fort heureuse pour tous deux, si Jemima et le signor Riccabocca pouvaient se rencontrer.

LE CURÉ. Se rencontrer !

MISTRESS DALE. Ne vous fâchez pas, mon ami. Je songe à faire un mariage.

LE CURÉ. Je pense que Riccabocca est de taille à se défendre, non-seulement contre Jemima, mais encore contre vous.

MISTRESS DALE (avec un sourire d'orgueilleuse confiance). C'est bien : c'est ce que nous verrons. La fortune de Jemima ne se montait-elle pas à quatre mille livres sterling environ ?

LE CURÉ (qui est retombé dans sa rêverie). Oui, oui... je crois que oui.

MISTRESS DALE. De plus, elle a dû faire des économies. En sorte que j'oserais presque affirmer que cette fortune se monte maintenant à près de

six mille livres ! Eh ! Charles, mon cher ami, vous êtes si... Ciel ! que vois-je là ? »

Au moment où mistress Dale poussait cette exclamation, elle et son mari sortant d'un petit bois, entraient dans le pré communal.

LE CURÉ. Quoi donc !

MISTRESS DALE (pinçant fortement son mari). Ceci... là... là...

LE CURÉ. Ce sont tout bonnement les nouveaux *ceps*, Caroline. Je ne suis pas étonné qu'ils vous effrayent, car vous êtes très-sensée. Je voudrais seulement qu'ils effrayassent aussi le squire. »

CHAPITRE XI.

Lettre supposée écrite par mistress Hazeldean à M. Riccabocca, Esq., au Casino ; mais rédigée de fait par miss Jemima Hazeldean.

« Cher monsieur, pour un cœur sensible il est toujours pénible de causer quelque peine à un autre, et, bien que ce soit, j'en suis sûre, sans intention, vous avez causé la plus grande peine au pauvre M. Hazeldean et à moi-même, j'ajouterai même à toute notre société en refusant si cruellement nos invitations, qui toutes tendaient à nous faire faire plus ample connaissance avec un gentleman pour lequel nous avons la plus haute estime. Veuillez, je vous prie, nous faire amende honorable, et nous faire le plaisir de venir passer quelques jours au château. Pouvons-nous vous espérer samedi prochain ? Nous dînons à six heures.

« Recevez, je vous prie, les compliments affectueux de M. Hazeldean et de miss Jemima Hazeldean, et croyez-moi, mon cher monsieur, votre toute dévouée,

« H. H.

« Château d'Hazeldean. »

Miss Jemima ayant soigneusement cacheté le billet que mistress Hazeldean lui avait très-volontiers permis d'écrire, le porta elle-même jusqu'à l'écurie, afin de donner au porteur l'ordre d'attendre la réponse ; mais, pendant qu'elle parlait au domestique, Frank, dans une toilette plus recherchée que d'habitude, entra dans la cour, demandant son poney à haute voix, et s'adressant à ce même groom auquel miss Jemima donnait ses instructions, car c'était le plus alerte des domestiques du squire ; Frank lui cria donc de seller le cheval gris pour accompagner le poney.

« Non, Frank, dit miss Jemima, il ne faut pas emmener Georges ; votre père a besoin de lui pour une commission, mais vous pouvez prendre Mat.

— Ah ! bien oui, Mat ! s'écria Frank avec un mouvement légitime de mauvaise humeur ; car Mat était un vieux garçon grognon, sujet à porter des cravates inexcusables, et qui s'arrangeait toujours de façon à avoir une grande pièce à ses bottes. De plus, il avait coutume d'appeler Frank *maître Frank* ! et refusait obstinément de descendre les côtes au trot. Ah ! bien oui, Mat ! que Mat fasse la commission et que Georges vienne avec moi ! »

Mais miss Jemima avait aussi ses raisons pour rejeter Mat. Le faible de Mat n'était pas la soumission, et il faisait toujours preuve de sa véritable indépendance anglaise dans toutes les maisons où il n'était pas invité à prendre un verre de bière dans la cuisine. Mat pouvait donc offenser le signor Riccabocca et tout gâter. Il s'ensuivit une altercation assez animée, au milieu de laquelle le squire et sa femme entrèrent dans la cour avec l'intention de monter dans le cabriolet conjugal pour se rendre à la ville. L'affaire fut portée devant l'arbitre naturel par les deux parties. Le squire jeta sur son fils un regard de profond mépris.

« Eh ! qu'as-tu donc besoin d'un groom ? Crains-tu donc de tomber du poney ?

FRANK. Non, mon père. Mais, quand je vais faire une visite à un gentleman, j'aime à me présenter en gentleman.

LE SQUIRE (courroucé). Mauvais petit fat, je crois être un aussi bon gentleman que tu le seras jamais, et je voudrais bien savoir quand tu m'as vu me rendre à cheval chez un voisin avec un domestique sur mes talons,

comme ce parvenu de Ned Spankie, dont le père a une manufacture de coton. C'est la première fois que j'entends dire qu'un Hazeldean a besoin d'une livrée pour prouver sa noblesse.

MISTRESS HAZELDEAN (qui voit Frank rougir et sur le point de répliquer). Chut, Frank, ne réponds jamais à ton père... Tu allais faire une visite à M. Leslie, dis-tu ?

— Oui, ma mère ; et je suis bien reconnaissant à mon père de me l'avoir permis, dit Frank, en prenant la main du squire.

— Mais, Frank, continua mistress Hazeldean, je croyais que tu savais que les Leslie sont très-pauvres.

FRANK. Eh bien ! ma mère.

MISTRESS HAZELDEAN. Voudrais-tu donc risquer de blesser l'orgueil d'un gentleman, ton égal, en faisant montre d'une fortune plus grande que la sienne ?

LE SQUIRE (avec un accent de profonde admiration). Henriette, je donnerais dix livres sterling pour avoir dit cela !

FRANK (quittant la main de son père pour aller prendre celle de sa mère). Vous avez raison, ma mère ; cela serait tout à fait parvenu.

LE SQUIRE. Donne-moi aussi la main, Frank ; malgré tout, tu chasses de race. »

Frank serra la main du squire et se dirigea vers son poney.

MISTRESS HAZELDEAN, à miss Jemima. Est-ce là la lettre que vous deviez écrire pour moi ?

MISS JEMIMA. Oui. J'ai pensé qu'il était inutile de vous la montrer. Aussi je l'ai cachetée et je l'ai donnée à Georges.

MISTRESS HAZELDEAN. Mais Frank va passer tout près du Casino pour se rendre chez les Leslie. Il serait peut-être plus poli qu'il portât le billet lui-même.

MISS JEMIMA (avec hésitation). Croyez-vous ?

MISTRESS HAZELDEAN. Oui, certainement. Frank... Frank... puisque tu passes par le Casino, entre chez M. Riccabocca ; donne-lui ce billet, et dis-lui que nous serions charmés qu'il voulût bien venir. »

Frank fait un signe de tête.

« Un moment, s'écria le squire. Si Rickeybockey est chez lui, il y a dix à parier contre un qu'il t'offrira un verre de son vin ; garde-toi d'accepter. J'ai failli mourir pour en avoir bu quelques gouttes.

— Je m'en garderai bien, monsieur, » dit Frank en riant, et il disparut dans l'écurie. Miss Jemima le suivit, et d'un ton doux, faisant la paix avec lui, elle lui recommanda d'être extrêmement poli avec le pauvre gentleman étranger.



LIVRE II.

CHAPITRE I.

« C'est un charmant endroit, pensa Frank, en ouvrant la porte qui conduisait à travers un champ au Casino, dont les blanches colonnes semblaient lui sourire de loin. Je suis néanmoins surpris que mon père, qui en général est si minutieux, laisse tant de trous et d'ornières sur cette route. Monsignor ne reçoit pas de nombreuses visites, à ce qu'il paraît. »

Mais quand Frank pénétra dans le jardin qui précédait immédiatement la maison, il vit que rien n'y avait besoin de réparations. Tout y était tenu avec tant de soin, que Frank regrettait les trous que faisaient dans le sable les sabots de son cheval. Il sauta à terre, attacha l'animal à un arbre, et se dirigea vers la porte vitrée du milieu.

Il tira la sonnette une fois, deux fois, mais personne ne répondit ; car la vieille servante, qui avait l'oreille dure, était au fond de la cour à la recherche de quelques œufs que la poule avait peut-être cachés sournement, et dont elle avait besoin pour sa cuisine. Pour Jackeymo, il était occupé à pêcher des épinoches et des vérons, qui devaient, quand ils seraient pris, aider les œufs, quand ils seraient trouvés, à soutenir le corps et l'âme du maître, aussi bien que le corps et l'âme du serviteur. Frank tira une troisième fois la sonnette avec l'impétuosité de son âge.

« *Diavolo !* se dit Riccabocca, qui était dans son belvédère, on dit que les jeunes coqs chantent haut quand ils sont sur leur propre fumier ; mais celui-ci doit être un coq de haute volée pour chanter si haut sur le fumier d'un autre. »

Sur quoi, dégringolant de la serre, il apparut tout à coup devant Frank. Il était vêtu d'une robe de chambre de serge noire, assez semblable à celle des

magiciens ; un bonnet rouge était posé sur sa tête, et un nuage de fumée s'échappait rapidement de ses lèvres, comme si, avant d'ôter sa pipe de sa bouche, il lançait une bouffée dernière et consolatrice. Frank avait déjà vu le docteur, mais jamais sous un costume si scolastique, et il tressaillit à son apparition.

« Signorino, dit l'Italien en ôtant son bonnet avec sa politesse habituelle, veuillez excuser la négligence de mes gens ; je suis du reste trop heureux de recevoir moi-même vos ordres.

— Docteur Rickeybockey, balbutia Frank, confus de ces paroles pleines de politesse et du salut profond, mais digne qui les avait accompagnées ; je... j'ai une lettre pour vous du château. Maman... c'est-à-dire ma mère et ma tante jemima vous présentent leurs sincères compliments et espèrent que vous voudrez bien venir. »

Le docteur prit le billet en saluant de nouveau et ouvrant la porte vitrée, il invita Frank à entrer.

Le jeune homme, avec le brusque sans façon d'un écolier, allait dire qu'il était très-pressé et qu'il n'en avait pas le temps ; mais les manières nobles de l'Italien lui imposèrent, le peu qu'il avait vu du Casino excitait d'ailleurs sa curiosité ; aussi obéit-il à l'invitation sans mot dire.

Le vestibule, d'une forme octogone, était garni de panneaux, sur chacun desquels l'Italien avait peint des paysages, resplendissants de la chaude lumière du soleil de son pays. Frank n'était pas en état de juger du talent de l'artiste, mais il fut profondément frappé par les sujets des peintures : toutes représentaient des points de vue de quelque lac réel ou imaginaire ; dans tous des eaux d'un bleu d'azur réfléchissaient des ciels d'un bleu d'azur. Ici des degrés conduisaient au lac et un groupe joyeux déjeunait sur le bord ; là, un soleil couchant jetait ses rayons dorés sur une vaste villa ou plutôt sur un palais adossé aux Alpes et bordé de longues arcades de vignes, tandis que dans le bas des gondoles se balançaient sur les vagues. Bref, dans chacun des huit panneaux le sujet différent sous le rapport des détails, conservait le même caractère général, comme si on eût voulu représenter quelque lieu favori. L'Italien ne parut point avoir le moindre désir de faire les honneurs de son talent, mais précédant Frank en passant dans le vestibule, il ouvrit la porte de son cabinet de travail et le pria d'y entrer. Frank entra presque

malgré lui et s'assit, de l'air le plus embarrassé du monde, sur le bord d'une chaise. Mais là de nouvelles preuves du talent du docteur attirèrent bientôt son attention. La chambre avait été dans le principe tendue de papier, mais Riccabocca avait attaché des toiles sur les murs, et y avait peint divers sujets satiriques. Chacun d'eux était séparé de son voisin par des arabesques fantastiques de papier découpé. Ici se voyait un amour, traînant une brouette pleine de cœurs, qu'il semblait vouloir vendre à un vieux bonhomme fort laid portant un sac d'écus dans sa main (c'était sans doute Plutus). Ici c'était Diogène se promenant sur un marché, sa lanterne à la main, à la recherche d'un honnête homme, tandis que les enfants se moquaient de lui et que les chiens lui mordaient les talons. Dans un autre endroit se voyait un lion à demi revêtu de la peau d'un renard et un loup à figure de mouton causant amicalement avec un jeune agneau. Ici c'étaient des oies allongeant leurs cous du haut du Capitole et caquetant de toutes leurs forces, tandis que dans le lointain les terribles ennemis fuyaient à toute vitesse ; dans chacun de ces petits compartiments, on découvrait quelque amer sarcasme sous une allégorie. Au-dessus de la cheminée seulement se trouvait un sujet plus grave et plus touchant : c'était la figure d'un homme sous les vêtements d'un pèlerin enchaîné à la terre par des fils fort petits, mais innombrables : son image, son ombre semblait suivre en se hâtant une avenue sans fin, et au-dessous étaient écrits ces lignes touchantes d'Horace :

Patriæ quis exul
Se quoque fugit ?

L'ameublement de la pièce était extrêmement simple et même pauvre, mais tout y était arrangé de manière à donner à l'ensemble un air de bon goût et d'élégance. Quelques bustes, quelques statuettes, bien qu'achetées à des marchands ambulants, produisaient leur effet classique, on les voyait sortir du milieu de fleurs qui les entouraient ou bien s'appuyer sur de petits treillages d'osier, auxquels se trouvaient attachées des auges en bois pleines de terre, destinées à recevoir des plantes parasites dont les fleurs, aux vives couleurs, contrastaient avec les feuilles épaisses du lierre et donnaient à toute la pièce l'apparence d'un bosquet.

« Oserais-je vous demander la permission ? dit l'Italien... en mettant un doigt sur le cachet de la lettre.

— Oh ! sans doute, » dit Frank avec naïveté.

Riccabocca rompit le cachet, et un léger sourire glissa sur ses lèvres ; puis il détourna un peu la tête, se couvrit le visage de ses mains et parut réfléchir.

« Mistress Hazeldean, dit-il enfin, me fait beaucoup d'honneur ; je n'avais pas reconnu son écriture, sans quoi j'eusse été plus impatient d'ouvrir la lettre. »

Ses yeux noirs regardaient par-dessus les lunettes et dardaient en plein sur le cœur naïf de l'inexpérimenté jeune homme. Le docteur leva le billet et montra l'écriture du doigt.

« C'est l'écriture de ma cousine Jemima, » dit Frank aussi naturellement que si une question lui eût été adressée.

L'Italien sourit : « M. Hazeldean a donc du monde chez lui ? »

— Non, c'est-à-dire, il y a seulement Barney... le capitaine. Il y a rarement beaucoup de monde avant la chasse, ajouta Frank avec un léger soupir ; et alors comme vous le savez, les vacances sont terminées. Pour ma part, je pense que nous devrions entrer en vacances un mois plus tard. »

Le docteur parut rassuré par la première assertion de Frank, et s'asseyant devant sa table, il écrivit sa réponse, non pas promptement, comme nous faisons, nous autres Anglais, mais avec soin et précision, comme un homme accoutumé à peser ses mots, et de cette grande et roide écriture italienne qui donne à celui qui écrit tout le temps de réfléchir. Il ne répondit donc pas d'abord à la remarque de Frank relativement aux vacances, mais il garda le silence jusqu'à ce qu'il eût terminé sa lettre ; puis, il la relut trois fois, la cacheta, après avoir allumé lentement une bougie, et la remettant alors à Frank, il dit :

« Je regrette pour vous, jeune homme, que les vacances commencent si tôt ; mais je m'en réjouis, pour moi, puisque cela me permet d'accepter la charmante invitation que vous avez rendue doublement agréable en rapportant vous-même.

— Au diable soit l'homme avec ses beaux discours ! On ne sait de quel côté regarder, » pensa l'Anglais Frank.

L'Italien sourit de nouveau, comme si cette fois il avait lu dans le cœur du jeune homme sans le secours de ses yeux noirs et perçants, et dit d'un ton moins cérémonieux qu'auparavant :

— Vous n'aimez pas beaucoup les compliments, jeune homme ?

— Franchement, non, répondit Frank.

— Tant mieux pour vous, puisque votre chemin dans le monde est tout fait, ce serait tant pis, si vous aviez à le faire. »

Frank parut embarrassé ; la pensée était trop profonde pour lui, il se retourna vers les tableaux.

« Ces peintures sont vraiment drôles, dit-il. Elles me semblent admirablement faites. De qui sont-elles ?

— Signorino Hazeldean, vous me donnez ce que vous avez refusé pour vous-même.

— Eh ? dit Frank, d'un ton interrogateur.

— Des compliments.

— Oh ! moi, non ! mais vraiment, ces peintures sont jolies. N'est-ce point votre avis, monsieur ?

— Elles ne sont point remarquables. Vous parlez à l'artiste.

— Quoi ! c'est vous qui les avez faites.

— Oui.

— Et les peintures du vestibule ?

— Aussi.

— C'est pris d'après nature, n'est-ce pas ?

— La nature, dit l'Italien, d'un ton sentencieux et d'une manière peut-être évasive, ne se laisse rien prendre.

— Oh ! dit Frank embarrassé de nouveau. Maintenant, monsieur, il faut que je vous dise adieu ! je suis enchanté que vous acceptiez.

— Sans compliments ?

— Sans compliments.

— *A rivedersi*. Adieu pour aujourd'hui, signorino. Par ici, dit-il. en voyant que Frank se trompait de porte.

« Puis-je vous offrir un verre de vin ? Il est pur et de notre façon.

— Non, je vous remercie bien, monsieur, s'écria Frank, se rappelant la recommandation de son père. Adieu, monsieur, ne vous dérangez pas ; je connais mon chemin maintenant. »

Mais l'Italien, toujours poli, suivit le jeune homme jusqu'à la barrière où celui-ci avait laissé son poney. Frank craignant qu'un hôte si courtois ne vînt lui tenir l'étrier, saisit vivement la bride et s'élança à cheval sans même demander à l'Italien s'il pourrait le mettre dans le chemin de Rood-Hall, dont il ignorait complètement la route ; l'Italien suivit de l'œil le jeune homme, tandis qu'il montait l'avenue et soupira profondément.

« Plus nous devenons sages, se dit-il, plus nous regrettons l'âge de nos folies. Il vaut mieux galoper avec un cœur léger en gravissant l'âpre colline que de rester assis à s'écrier en face des âpres maximes de Machiavel : que c'est vrai ! » En disant ces mots, il rentra au belvédère, mais il ne put reprendre ses études. Il resta quelques minutes à contempler le paysage jusqu'à ce que cette vue le fît songer aux champs que Jackeymo voulait louer et que les champs lui rappelassent Lenny Fairfield. Il rentra à la maison et reparut quelques moments après, avec son manteau et son parapluie ; puis rallumant sa pipe, il se dirigea vers le village d'Hazeldean.

Cependant Frank, après avoir galopé à une certaine distance, s'arrêta devant un cottage et apprit là qu'un chemin de traverse conduisant à Rood-Hall pouvait abrégé sa route de près de trois milles. Frank, cependant, ne trouva pas ce chemin et suivit la grande route. Un garde-barrière, après avoir reçu son droit de péage, le remit dans le chemin de traverse, et il arriva enfin dans de verts sentiers où un écriteau effacé lui indiqua le chemin de Rood-Hall. La soirée était très-avancée, et il avait fait plus de quinze milles dans le désir d'en réduire dix à sept, il se trouva tout à coup au milieu d'un terrain agreste et sauvage qui paraissait être à moitié privé, à moitié public, avec de mauvaises petites cabanes en ruines, nichées dans des enfoncements ; des enfants déguenillés et désœuvrés faisaient des pâtés de terre glaise sur la route ; des femmes malpropres, assises au seuil des maisons, tressaient de la paille : sur l'un des côtés de la route se dressait

dans une fière simplicité une vaste église presque en ruines dont l'abandon semblait dire que la génération qui l'avait vu bâtir était plus religieuse que celle qui la fréquentait alors.

« Est-ce là le village de Rood ? » demanda Frank à un vigoureux jeune homme qui cassait des pierres sur le chemin ; ce qui malheureusement prouvait qu'on n'avait pu lui trouver de meilleure occupation.

L'homme fit d'un air maussade un signe affirmatif et continua son travail.

« Et où est le château de... de M. Leslie ? »

L'homme le regarda d'un air hébété et surpris, et cette fois, porta la main à son chapeau.

« C'est y là q'vous allez ? »

— Oui, si je pouvais le découvrir.

— Je vas l'indiquer à Vot'Seigneurie, » répondit le paysan.

Frank ralentit le pas de son poney, et l'homme marcha à côté de lui.

Frank tenait beaucoup de son père, et malgré la différence d'âge et malgré cette délicatesse de manières qui semble caractériser les générations nouvelles, à mesure que la civilisation fait des progrès. Notre élégant écolier d'Eton était familier avec les paysans et avait pour les choses de la campagne la vivacité de coup d'œil de l'homme élevé aux champs.

« Vous ne me paraissez guère heureux dans ce village, mon garçon ? lui dit Frank, de l'air d'un homme qui demande ce qu'il sait.

— Nenni : il y a bien de la misère ici en hiver ; en été tout de même et la paroisse ne peut pas faire beaucoup pour un homme qui n'a ni femme ni enfants.

— Mais les fermiers doivent avoir besoin de bras ici tout comme ailleurs ?

— C'est vrai ; mais y n'y a pas beaucoup de quoi travailler pour les fermiers ici : presque toutes les terres sont en friche.

— Les pauvres ont un droit de pacage, je suppose ? dit Frank, en examinant avec soin des troupeaux errants de volailles et de quadrupèdes.

— Oui, le voisin Timmins mène ses oies sur le terrain de la commune, un autre y a une vache ; vous voyez là les cochons du voisin Jowla. Je ne sais pas si c'est un droit tout d'même ; en tout cas, les gens du château font tout ce qu'ils peuvent pour nous aider, quoique ce ne soit pas beaucoup ; ils ne sont guère riches eux-mêmes, mais, ajouta le paysan avec fierté, il n'y a pas dans tout le comté de sang qui vaille celui-là.

— Je suis heureux de voir que malgré tout, vous les aimez.

— Oui, je les aime assez ; sans doute que vous êtes à l'école avec le jeune monsieur de la maison ?

— Oui, dit Frank.

— Ah ! j'ai bien souvent entendu dire à monsieur le curé que M. Randal fils, était un bon sujet et qu'il deviendrait riche. Ce qui y a de sûr, c'est que j'en serai bien aise ; car avec un squire pauvre, la paroisse est misérable.

« Voici le château, monsieur. »

CHAPITRE II.

Frank regarda devant lui et aperçut une maison carrée, remontant évidemment, malgré ses fenêtres à la moderne, à une date assez ancienne ; recouverte d'un toit qui s'élevait en cône, elle était surmontée de hautes et bizarres cheminées en terre rouge, dans le genre de celles de Sulton, dans le comté de Surrey, et ces cheminées dominaient les misérables tuyaux isolés qu'a consacrés la mode actuelle. Sous un porche à la Tudor, entouré d'ornements gothiques en ruines, se voyait une porte qui devait dater du règne somptueux de Georges III. La couleur noirâtre, l'air de vétusté des petites briques finement travaillées qui avaient servi à la construction de la maison, tout indiquait l'habitation de générations antérieures appropriée avec une ignorance profane aux habitudes de descendants, ignorants de l'art

de Pugin ou indifférents à la poésie du passé. La maison était soudain apparue aux yeux de Frank du milieu de cette triste lande ; car elle était placée dans un creux et masquée par un bouquet de sapins chétifs et rabougris, et ce n'était qu'au moment où la route faisait brusquement un coude que l'œil découvrait cette demeure triste et désolée. Frank mit pied à terre et chargea l'homme qui l'avait accompagné de tenir son cheval ; puis après avoir soigneusement arrangé sa cravate, le jeune écolier d'Eton s'avança légèrement vers la porte et étonna la solitude du lieu par un violent coup de marteau. À ce bruit, un sansonnet tout surpris, qui avait bâti son nid sous le pignon, sortit tout à coup de sa demeure, et l'on vit s'envoler une nuée de pierrots, de mésanges et de bruants qui festoyaient dans le fumier d'une basse-cour placée à droite de la maison dont elle n'était séparée que par une palissade en mauvais état. Enfin, une truie suivie de sa florissante progéniture se montra à la porte de la palissade, et appuyant son groin sur la dernière barre, se mit à contempler le visiteur avec une curiosité mêlée de défiance.

Pendant que Frank est encore à la porte, frappant avec impatience son pantalon blanc du bout de sa cravache, nous jetterons un coup d'œil sur les divers membres de la famille qui se trouve à l'intérieur. M. Leslie, le *pater familias*, est dans une petite chambre appelée son cabinet de travail, dans laquelle il se retire régulièrement tous les matins après le déjeuner pour ne reparaître qu'au moment du dîner, c'est-à-dire vers une heure. À quelles occupations mystérieuses M. Leslie passe-t-il ces deux heures ? C'est ce que personne n'a jamais pu deviner. En ce moment, il est assis devant un petit bureau bancal dont un pied plus court que les autres est soutenu par une quantité de vieilles lettres et de vieux journaux. Le bureau est ouvert et laisse voir un grand nombre de tiroirs et de compartiments remplis de toutes sortes d'objets, collection d'un grand nombre d'années. Dans quelques-uns de ces compartiments sont des liasses de lettres jaunies par le temps et attachées avec des rubans passés ; dans un autre se trouve toute seule une pierre que M. Leslie a ramassée dans ses promenades et qu'il considère comme un minéral rare. Elle est proprement étiquetée : « Trouvée dans Hollow-Lane, 21 mai 1804, par Maunder Slugge Leslie, Esq. » Le compartiment voisin contient différents morceaux de fer sous la forme de clous, des fragments de fer de cheval, etc., que M. Leslie a aussi rencontrés

dans ses excursions, et que suivant une innocente superstition, il a ramassés et soigneusement gardés pour que la chose ne lui portât pas malheur. Item, dans le petit tiroir voisin, une belle collection de cailloux remplis de trous et conservés pour la même raison. En compagnie d'un six pence tordu, item quelques coquilles proprement arrangées en mosaïques variées, des dents de nègre (je veux parler du coquillage de ce nom) et d'autres échantillons de conchyliologie dont une partie lui venait d'une vieille tante, et dont il avait ramassé lui-même l'autre partie pendant une excursion qu'il avait faite dans sa jeunesse au bord de la mer. Puis c'étaient des notes de fermier, plusieurs liasses de mémoires, un vieil étrier, trois paires de boucles de jarretières et de souliers qui avaient appartenu au père de M. Leslie, quelques cachets liés ensemble par un cordon de souliers, un étui à cure-dents en peau de chagrin, une coupe en écaille, les premiers cahiers de son fils aîné, dito de son second fils, dito de sa fille, et une mèche de cheveux de sa femme formée en nœud d'amour encadré sous verre. On y voyait aussi une petite souricière, un tire-bouchon breveté, trop précieux pour qu'on s'en servît habituellement ; les morceaux d'une cuiller à thé, qui par suite d'une décadence naturelle était arrivée à la disjonction de ses parties ; une petite bourse de toile écrue contenant des half-pence de dates différentes depuis la reine Anne, accompagnés de sous français et d'un *silber-gros* allemand, mélange que M. Leslie appelait emphatiquement ses médailles. On y voyait encore un grand nombre d'autres curiosités du même genre et de la même valeur *quæ nunc describere longum est*. M. Leslie était occupé en ce moment à ranger son cabinet, soin dont il s'occupait avec une exactitude exemplaire une fois chaque semaine : c'était son jour de rangements ; il venait de compter ses médailles et rattachait lentement le sac qui les contenait, quand le coup de marteau donné par Frank vint frapper ses oreilles.

M. Maunder Slugge Leslie s'arrêta, puis secoua la tête avec un mouvement d'incrédulité et se préparait à reprendre ses occupations quand il fut pris d'une envie de bâiller qui l'empêcha pendant deux grandes minutes de lier le sac de toile.

Quittons ces graves occupations du cabinet de travail pour examiner les occupations récréatives du salon ou plutôt de la salle. Il y avait bien un salon au premier étage dont la vue agréable s'étendait non pas sur les

sombres sapins, mais sur les têtes ondoyantes des arbres de la forêt ; mais on ne s'était point servi de ce salon depuis la mort de la dernière M^{me} Leslie. Il avait paru trop beau pour être habité, si ce n'est lorsqu'il y avait du monde ; or, comme il n'y avait jamais de monde, on n'y entrait jamais. À cette époque, le papier moisi y tombait en lambeaux, et les rats, les souris et les vers, ces *edaces rerum*, avaient rongé le crin et l'étoffe des fauteuils plus une grande partie du parquet. La salle à manger était donc le seul lieu de réunion générale, et comme on y déjeunait, qu'on y dînait, qu'on y soupait, et que M. Leslie y fumait avec accompagnement de grog, on ne peut nier que cette pièce n'eût ce que l'on appelle « une odeur, » une odeur témoignant qu'il y avait eu du monde, des mets et un mélange varié d'habitants. Il y avait deux croisées, l'une donnait sur les sapins, l'autre sur la basse-cour, et la vue de ce côté se trouvait bornée par le têt à porcs. Près de la fenêtre donnant sur les sapins était assise mistress Leslie ; devant elle, sur un tabouret élevé se trouvait une corbeille remplie de vêtements à raccommoder. Une table à ouvrage en bois de rose incrusté de cuivre, qui avait été un présent de noces et avait dû coûter fort cher, était placée près d'elle. Le cuivre sortait en plusieurs endroits et faisait de temps à autre de grands accrocs aux doigts des enfants et aux robes de M^{me} Leslie. De fait, c'était le meuble le plus agité de la maison, grâce à ce cuivre pétulant, et il n'aurait pu jouer plus de mauvais tours quand c'eût été un singe. Sur la table à ouvrage se trouvaient une ménagère et un dé, des ciseaux et des écheveaux de laine et de fil, et de petits morceaux de toile et de drap pour mettre des pièces ; mais M^{me} Leslie n'était pas encore à l'ouvrage ; elle allait se mettre à travailler ; il y avait une heure et demie qu'elle s'y préparait ; sur ses genoux était un roman composé par une dame qui a beaucoup écrit pour la génération précédente, sous le nom de mistress Bridget Blac-Mantle. Mistress Leslie tenait dans sa main gauche une petite aiguille et dans sa main droite un très-gros bout de fil. De temps en temps elle mettait le fil entre ses lèvres et les yeux fixés sur le roman, elle faisait en aveugle et d'une main incertaine une tentative infructueuse pour le faire entrer dans le trou de l'aiguille ; il eût été tout aussi facile d'y faire entrer un chameau. Quant au roman, il ne paraissait pas captiver entièrement l'attention de mistress Leslie ; car de temps à autre elle s'interrompait pour gronder les enfants, pour demander quelle heure il était, pour faire observer

que Sara ne ferait jamais l'affaire, et pour s'étonner que M. Leslie ne fît pas raccommorder la table. Mistress Leslie avait été une assez jolie femme. Malgré des vêtements sales et étriqués, elle avait encore l'air d'une grande dame ; peut-être trop même, si l'on songe aux devoirs pénibles de sa position. Elle était fière de l'ancienneté de sa famille des deux côtés : sa mère sortait de la vénérable souche des Daudle, de Daudle-Place, famille qui existait avant la conquête. Tandis que la mère était certainement de race saxonne, le père avait non-seulement un nom normand, mais il avait encore le caractère propre aux Normands et eût pu servir à confirmer l'erreur du brillant auteur de *Sibyl, ou les Deux-Nations*, quant à la distinction qui continue d'exister entre la race conquérante et la race conquise. Le père de mistress Leslie se faisait gloire de porter le nom de Montfydget ; il était sans doute par les liens allié à ces grands barons de Montfichet qui possédaient autrefois de si vastes provinces et de si terribles châteaux forts.

Aux pieds de mistress Leslie, une petite fille, les cheveux pendants (et par parenthèse de fort beaux cheveux), jouait avec une poupée qui n'avait plus de nez. Dans le coin le plus éloigné de la chambre, et devant un pupitre, était assis le camarade d'école de Frank à Eton, le fils aîné de la maison. Une minute ou deux avant que le carillon de Frank ne fût venu troubler le calme de l'habitation, il avait levé les yeux de dessus son livre pour regarder un exemplaire en lambeaux du Testament grec où son frère Olivier avait rencontré une difficulté dont il était venu lui demander la solution. Le premier sentiment que vous eût fait éprouver la physionomie du jeune écolier d'Eton, alors en pleine lumière, eût été une tristesse mêlée de respect et d'intérêt ; car son visage avait déjà perdu l'enjouement du jeune âge : son front avait des rides ; autour des yeux et dans les contours de la bouche se révélait la fatigue ; il avait le teint blême, les lèvres pâles. Les années, consumées dans de laborieuses études, avaient déjà jeté dans cette frêle organisation des germes de plus d'une maladie, de plus d'un souci ; mais si vos yeux s'étaient arrêtés plus longtemps sur ce visage, votre pitié se serait insensiblement évanouie pour faire place à quelque sentiment pénible et sinistre, un sentiment voisin de la crainte. Il y avait dans son expression générale une énergie si froide et si calme qu'elle démentait la débilité du corps. On ne pouvait douter qu'on ne fût en présence d'un esprit cultivé et l'on sentait dans cet esprit je ne sais quoi de formidable. Cette

physionomie formait un contraste frappant avec la ronde et florissante figure d'Olivier dont les yeux bleus demeuraient fixés sur les yeux pénétrants de son frère, comme s'il eût fait tous ses efforts pour leur dérober cette science qui les faisait briller de l'éclat vif et froid d'une étoile.

En entendant le coup frappé par Frank, les yeux d'Olivier s'animèrent et il s'élança de la place qu'il occupait auprès de son frère. La petite fille rejeta en arrière les tresses qui lui tombaient sur le visage, et regarda fixement sa mère d'un air d'étonnement et d'effroi.

Le jeune étudiant fronça le sourcil, puis reprit son livre d'un air de fatigue.

« Mon Dieu, s'écria mistress Leslie, qui ce peut-il être ? Olivier, retire-toi de la fenêtre tout de suite ; on va te voir. Juliette, cours sonner la cloche : ou plutôt non. Cours à l'escalier de la cuisine et appelle Jenny. « Il n'y a personne, il n'y a personne, quelque soit le visiteur, » répéta mistress Leslie hors d'elle-même, car en ce moment le sang des Montfydget bouillonnait dans ses veines.

Au bout de quelques instants, on entendit distinctement du dehors la voix jeune et forte de Frank.

Randal tressaillit légèrement.

« C'est la voix de Frank Hazeldean, ma mère, dit-il, je désirerais le voir.

— Le voir ! répéta mistress Leslie surprise, le voir ! lorsque la chambre est dans cet état. »

Randal aurait pu répondre que la chambre n'était pas plus en désordre qu'à l'ordinaire, mais il se tut. Une légère rougeur anima et quitta instantanément son pâle visage : il appuya sa tête sur sa main, et serra énergiquement les lèvres.

La porte inhospitalière se referma au dehors avec un bruit sourd, et une servante en savates entra tenant une carte à la main.

« Pour qui est-ce ? donnez-la-moi, Jenny, » cria mistress Leslie.

Mais Jenny secouant la tête, déposa la carte sur le pupitre de Randal et disparut sans mot dire.

« Oh ! regarde donc, Randal, regarde donc, s'écria Olivier en retournant précipitamment vers la fenêtre, le joli poney ! »

Randal leva la tête, il se décida même à aller à la fenêtre, il contempla un moment le poney ardent et son jeune et élégant cavalier. En un instant mille expressions diverses passèrent sur sa physionomie plus rapidement que les nuages ne traversent le ciel dans un jour d'orage : tantôt c'était une expression d'envie et de colère, alors il pinçait les lèvres et son visage devenait sombre ; un moment après, c'était l'espoir et une orgueilleuse satisfaction de lui-même qui rassérénaient son front et ramenaient un hautain sourire sur ses lèvres ; enfin, il reprit sa physionomie froide, énergique et taciturne, puis revenant à ses livres, il s'assit avec résolution et dit d'une voix assez haute : « Patience : savoir, c'est pouvoir. »

CHAPITRE III.

Le matin qui suivit la visite de Frank Hazeldean à Rood-Hall, le très-honorable Audley Egerton, membre du parlement, conseiller privé, sous-secrétaire d'État, chargé d'un important département, était assis dans sa bibliothèque, attendant l'heure de la poste, avant de se rendre au ministère. Pendant ce temps il buvait son thé à petites gorgées et jetait sur les journaux ce rapide et dédaigneux coup d'œil que nos hommes politiques accordent à grand'peine aux critiques et aux éloges du quatrième pouvoir.

Il y a fort peu de ressemblance entre M. Egerton et son beau-frère, sinon que tous deux sont d'une haute stature, que tous deux ont cette charpente forte et musculeuse particulière aux Anglais. Mais sous ce rapport même ils ne se ressemblent pas ; car les formes athlétiques du squire commencent à prendre ce bel *embonpoint* qui semble le développement naturel des hommes heureux voisins de la cinquantaine. Audley, au contraire, est disposé à la maigreur, et quoique ses muscles aient la solidité du fer, il est assez élancé pour satisfaire l'idée que l'on se fait à la ville d'un homme élégant. Ses vêtements, son regard, tout l'ensemble de sa personne annonce

le Londonien. Au premier abord on trouve même chez lui plus de recherche qu'il n'est habituel aux membres actifs de la Chambre des communes. Mais Audley Egerton n'est pas seulement un membre actif de la Chambre des communes, il a toujours été un personnage marquant dans la meilleure compagnie, et le secret de son succès, c'est la réputation qu'il a d'être avant tout un gentleman.

Penchée en ce moment sur les journaux, sa tête a un caractère particulier de noblesse et de distinction ; son profil est beau, et de ce genre de beauté qui impose aux hommes en même temps qu'il plaît aux femmes, et qui, à l'opposé de celui des jolis hommes, est d'un avantage positif dans la vie publique. C'est un profil aux traits accentués, mâles et un peu sévères. Son visage n'est pas ouvert comme celui du squire, mais il ne reflète pas non plus la froide discrétion du jeune Leslie ; sa physionomie est empreinte de cette réserve, de cette dignité de cet empire sur soi qui est particulier aux hommes habitués à réfléchir avant de parler. Quand on le regarde, on n'est point étonné qu'il ne soit pas un orateur au style fleuri, aux arguments ingénieux : c'est un orateur solide, sans être ce qu'on appelle spirituel ; il a ce genre d'esprit qui convient à l'ironie grave et sérieuse. Son imagination n'a rien de remarquable et ses raisonnements ne sont pas des plus subtils ; mais s'il n'éblouit pas, du moins il n'ennuie jamais, il est trop homme du monde pour cela. Il a la réputation de posséder un bon sens solide et un jugement fin. Et maintenant qu'il met de côté le journal, et que ses traits sévères se détendent, vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'il a été fort aimé des femmes et qu'il exerce encore une grande séduction dans les salons et les boudoirs. Personne, du moins, ne fut étonné, lorsque Clémentine Leslie, riche héritière, parente et pupille de lord Lansmere, qui avait refusé trois comtes et l'héritier présomptif d'un duché, donna la préférence à Audley Egerton. Ç'avait été le plus cher désir de lord et de lady Lansmere de voir cette jeune fille épouser leur fils, lord L'Estrange. Mais on ne put jamais décider ce jeune gentleman, qui avait sur le mariage des idées tout à fait en rapport avec son caractère excentrique, à se mettre sur les rangs, et, s'il en faut croire les on dit de la ville, il aida tout le premier à négocier le mariage de Clémentine avec son ami Audley ; car ce mariage, malgré l'inclination de la jeune héritière eut besoin d'être négocié. M. Egerton avait des scrupules de délicatesse : il avoua d'abord que sa

fortune était beaucoup moins grande qu'on ne le croyait généralement, ajoutant qu'il ne pouvait supporter l'idée de devoir tout à une femme, quelles que fussent d'ailleurs l'estime et l'admiration qu'il eût pour elle. Puis lord L'Estrange (peu de temps après les élections qui avaient donné à Audley Egerton son premier siège au parlement) avait tout à coup quitté le bataillon des gardes dont il faisait partie, et qui restait caserné, pour un régiment de cavalerie en service actif sur la Péninsule. Néanmoins, même au loin et parmi toutes les distractions de la guerre, l'intérêt qu'il prenait à tout ce qui pouvait avancer la carrière d'Egerton n'avait jamais faibli, et par sa correspondance avec son père et sa cousine Clémentine, il avança les négociations du mariage de celle-ci et de son ami. Aussi avant la fin de l'année qui devait ramener Audley à Lansmere, le jeune sénateur obtint la main de la riche héritière, et il fut stipulé que dans le cas où l'un des deux viendrait à mourir sans enfant, la fortune passerait tout entière au survivant. Miss Leslie, malgré toutes les observations que lui avait faites son notaire, avait décidé cette clause avec l'avocat intime de M. Egerton, un certain M. Lévy, dont nous reparlerons plus tard. Egerton ne devait en être instruit qu'après le mariage. En témoignant à M. Egerton une si généreuse confiance, miss Leslie ne faisait aucun tort réel à ses parents, car elle n'en avait pas qui fussent assez proches pour se croire des droits à sa succession. Son héritier naturel était Harley L'Estrange, et si celui-ci était satisfait, personne n'avait le droit de se plaindre. Les liens de parenté qui l'unissaient aux Leslie de Rood-Hall étaient fort éloignés, comme nous l'allons voir.

Ce ne fut qu'après son mariage que M. Egerton prit une part active aux affaires de la Chambre des communes. Il se trouvait alors dans la position la plus avantageuse pour un ambitieux. Tout ce qu'il disait sur l'état du pays prenait de l'importance à cause de la position qu'il y occupait. Ses talents trouvaient des auxiliaires dans l'opulence et la dignité d'un établissement princier, la considération attachée à un homme aussi bien posé, la réputation d'une fortune en effet considérable, mais que la renommée grossissait encore. Audley Egerton réussit au parlement au delà de tout ce que l'on avait pu espérer. Il obtint tout d'abord dans la chambre cette réputation qu'il faut tant de tact pour acquérir, mais qui, une fois établie, impose surtout par la rareté de son indépendance : c'est-à-dire la réputation d'un homme modéré, qui appartient assez à un parti pour y trouver un appui, mais qui

cependant a conservé assez de liberté pour faire de son vote ou de son discours, sur certaines questions, un sujet de doute et d'inquiétude.

Quoique tory (le mot conservateur qui lui aurait mieux convenu, n'était pas encore inventé), il se séparait du parti des propriétaires fonciers et témoignait toujours un profond respect pour les opinions des grandes villes. On disait d'Audley Egerton qu'il avait des vues éclairées. N'étant pas trop en avance sur les passions du temps, ni trop en arrière sur son mouvement, il avait cette fine pénétration que la connaissance parfaite du monde donne parfois aux hommes politiques ; il appréciait le pour et le contre d'une question, et touchait droit au but, malgré vents et marée. Il était un baromètre si sûr des variations de l'opinion publique, qu'il aurait pu écrire dans *le Times*. Il se mit bientôt et à dessein, en opposition directe avec ses constituants de Lansmere et ne reparut jamais dans ce village ; peut-être lui rappelait-il des souvenirs peu agréables, sous la forme des épîtres grondeuses du squire, et de ses propres effigies, que les électeurs campagnards avaient brûlées sur la place du marché au blé. Mais les discours qui avaient tant indigné Lansmere avaient ravi l'une de nos plus grandes villes de commerce, qui, aux élections suivantes, le proclama son représentant. À cette époque, avant le bill de la réforme, les grandes villes commerçantes se choisissaient généralement des députés marquants, et c'était un poste fort envié que d'être l'orateur des princes-marchands d'Angleterre.

Mistress Egerton ne vécut que peu d'années après son mariage. Elle ne laissa pas d'enfant ; elle en avait eu deux, qui étaient morts presque aussitôt leur naissance. Sa fortune passa donc tout entière et sans opposition aux mains de son mari.

Quelle que fût la douleur d'Egerton, il dédaigna de la montrer. Il avait appris de bonne heure à cacher ses émotions. Pendant quelques mois il alla s'enterrer à la campagne, personne ne sut dans quel lieu. Quand il revint, des rides plus profondes sillonnaient son front ; mais on ne remarqua aucun changement ni dans ses habitudes, ni dans ses occupations, sinon que peu de temps après il accepta un portefeuille et fut alors plus occupé que jamais.

M. Egerton avait toujours été généreux, prodigue même. Un homme riche, dans la vie publique, reçoit fréquemment des demandes d'argent : personne n'accédait à ces demandes d'une manière plus princière

qu'Audley Egerton. Mais parmi ses nombreuses actions libérales, la plus digne d'éloges était la conduite généreuse qu'il tenait à l'égard du fils d'un parent pauvre et éloigné de sa femme, M. Leslie de Rood-Hall.

Quelques générations auparavant avait vécu un certain squire Leslie, homme qui possédait de nombreux arpents de terre et un esprit actif. Il avait eu sujet de se plaindre de son fils aîné, et, sans le déshériter entièrement, avait laissé la moitié de son bien à son second fils.

Celui-ci avait de l'esprit et de l'activité, ce qui justifiait la décision du père. Il accrut sa fortune et s'attira l'estime et la considération de ses concitoyens par des services publics et par la noble alliance qu'il contracta. Ses descendants suivirent son exemple, et prirent rang parmi les membres les plus importants des communes, jusqu'au dernier mâle, qui, en mourant, laissa pour unique héritière de ses biens, sa fille Clémentine, qui épousa M. Egerton.

Cependant le fils aîné du squire ci-dessus mentionné avait mangé et bu sa part de la fortune des Leslie, et avili le nom qu'il portait par ses rapports familiers avec les basses classes de la société.

Ses successeurs l'imitèrent, si bien qu'il ne resta au père de Randal, M. Maunder Slugge Leslie, qu'une maison en ruines, qui était ce que les Allemands appellent le *Stamen-Schloss* ou la maison souche de la race, avec les terres incultes qui l'entouraient.

Cependant, quoique tout rapport entre les deux branches de la famille eût cessé, le cadet des Leslie avait toujours conservé du respect pour son aîné, le chef de sa maison ; et l'on supposa que mistress Egerton, avait en mourant recommandé à son mari le pauvre parent, représentant de son nom, car Audley à son retour à Londres, après la mort de sa femme, avait envoyé à M. Maunder Slugge Leslie la somme de cinq mille livres sterling que celle-ci, disait-il, l'avait prié de vive voix de donner à ce gentleman. Il lui demanda de plus la permission de se charger de l'éducation de son fils aîné.

M. Maunder Slugge Leslie aurait pu, avec ces cinq mille livres sterling, améliorer beaucoup sa petite propriété, ou bien placer sur le trois pour cent cette somme, dont le revenu aurait grandement ajouté à son bien-être intérieur ; mais un homme d'affaires du voisinage, ayant eu vent de cet héritage, obtint qu'il le lui remît, sous prétexte de le placer

avantageusement, et une fois en possession des cinq mille livres, s'enfuit en Amérique.

Randal, placé par M. Egerton dans une excellente école préparatoire, ne donna d'abord aucun signe d'habileté ou de talent. Mais au moment où il allait en sortir, un professeur, jeune ambitieux venu d'Oxford, entra dans l'école. C'était un maître excellent, et son zèle produisit un grand effet sur les élèves en général, et sur Randal Leslie en particulier. Il leur parlait en tête-à-tête des avantages de l'instruction, et peu de temps après il prouva lui-même combien étaient grands ces avantages. Ayant publié une tragédie grecque traduite avec talent, son collègue, qu'il avait mécontenté par certaines irrégularités, le rappela dans son sein, en lui offrant une *fellowship*. Il prit ensuite ses grades, devint professeur à l'université, s'y fit remarquer par un ouvrage sur l'accentuation grecque, obtint de magnifiques émoluments, et on le croyait généralement sur la route de l'épiscopat. Ce jeune homme communiqua à Randal la soif du savoir, et quand le jeune homme entra à Eton, il travailla avec tant d'ardeur et d'obstination, que le bruit en arriva bientôt jusqu'à Audley ; celui-ci, qui éprouvait une vive sympathie pour le talent, et surtout pour ces caractères ambitieux qui n'ont qu'un but, vint à Eton pour le voir. À partir de ce moment, Audley témoigna au brillant élève d'Eton le plus grand intérêt, et Randal venait toujours passer avec lui quelques jours pendant le temps des vacances.

J'ai dit que la conduite d'Egerton à l'égard de ce jeune homme était plus digne d'éloge que la plupart des actions généreuses dont on lui faisait gloire, car le monde n'applaudissait pas à celle-ci. Le bien qu'un homme fait dans le cercle de sa famille ne répand point sur lui *l'éclat* qui rayonne autour d'un acte généreux fait en public. On ne s'en occupe pas, car l'on pense qu'il s'agit tout simplement d'un devoir. Il était vrai aussi, comme l'avait fait remarquer le squire, que Randal Leslie était un parent moins éloigné des Hazeldean que de mistress Egerton, puisque le grand-père de Randal avait épousé une Hazeldean (alliant la plus illustre que cette branche de la famille eût jamais contractée depuis la grande rupture dont nous avons parlé). Mais Audley Egerton ne parut jamais s'apercevoir de ce fait. Comme il ne descendait pas lui-même des Hazeldean, il se préoccupait peu de leur généalogie, et il prit soin de faire comprendre aux Leslie que sa générosité à leur égard n'était due qu'au respect qu'il avait pour le souvenir de sa

femme. Le squire avait pensé que son *frère éloigné* lui faisait un reproche indirect de l'abandon dans lequel il laissait les pauvres Leslie en étendant sur eux sa générosité. C'est pourquoi il s'était senti doublement affligé quand le nom de Randal Leslie avait été prononcé. Mais le fait est que les Leslie de Rood étaient tombés si bas que le squire avait oublié leur existence jusqu'au moment où Randal devint le protégé de son frère. Il éprouva alors un remords cuisant à la pensée qu'un autre que le chef de la famille avait tendu une main secourable au petit-fils d'une Hazeldean.

Après m'être ainsi étendu, peut-être trop longuement, sur la position d'Audley Egerton, soit dans le monde, soit dans ses rapports avec son *protégé*, je puis maintenant lui laisser recevoir et lire ses lettres.

CHAPITRE IV.

M. Egerton jeta un coup d'œil sur la pile de lettres placées auprès de lui, brisa le cachet de quelques-unes, les parcourut à peine, et les jeta dans le panier aux paperasses. Les hommes qui occupent un poste public reçoivent tant de lettres bizarres et excentriques, que ce panier n'est chez eux jamais vide : lettres de financiers amateurs, proposant de nouveaux modes d'amortissement pour la dette publique ; lettres d'Amérique (jamais affranchies) demandant des autographes ; lettres de bonnes mères de famille demandant pour leur fils (véritable prodige !) une place au service de Sa Majesté ; lettres de quelques esprits forts censurant la bigoterie ; lettres de bigots censurant les esprits forts, etc., etc.

Après avoir ainsi trié sa correspondance, M. Egerton choisit d'abord les lettres d'affaires, qu'il plaça par ordre dans un des compartiments de son portefeuille, puis celles qui l'intéressaient particulièrement, qu'il plaça soigneusement dans un autre compartiment. Ces dernières n'étaient qu'au nombre de trois : l'une de son intendant, l'autre de Harley L'Estrange, et la

troisième de Randal Leslie. Il avait coutume de faire son courrier au ministère, et quelques minutes après il s'y rendit lentement. Plus d'un passant se retournait pour regarder ce grave personnage, dont l'habit, malgré la chaude température de la saison, était boutonné jusqu'au menton. En entrant dans la rue du Parlement, Audley Egerton fut rejoint par un de ses collègues, qui se rendait aussi à son ministère.

Après quelques remarques sur les derniers débats, ce gentilhomme lui dit :

« À propos, pourriez-vous venir dîner chez moi samedi prochain avec Lansmere ? Il vient à Londres, afin de voter pour nous lundi.

— J'avais invité quelques personnes à dîner, mais je les remettrai à un autre jour. Je vois trop rarement lord Lansmere pour perdre l'occasion de me remontrer avec un homme que j'estime autant.

— Rarement !... Il est vrai qu'il vient fort peu à Londres ; mais pourquoi n'allez vous pas le voir chez lui ? Il a un vieux manoir fort agréable, où l'on fait de belles chasses.

— Mon cher Westbourne, sa maison est : *nimum vicina cremonæ*, trop près d'un lieu où l'on m'a brûlé en effigie.

— Ha ! ha ! oui... il m'en souvient ; c'est ce joli petit village qui vous a, le premier, envoyé au parlement ; mais Lansmere lui-même n'a jamais blâmé vos votes.

— Il s'est fort bien conduit, et m'a dit qu'il n'avait jamais eu l'intention de me regarder comme son instrument ; d'ailleurs, je suis l'ami intime de lord L'Estrange.

— Ce singulier personnage revient-il quelquefois en Angleterre ?

— Il vient habituellement tous les ans passer quelques jours ici pour voir son père et sa mère, puis s'en retourne sur le continent.

— Je ne le vois jamais.

— Il vient toujours pendant le mois de septembre ou d'octobre, époque à laquelle vous n'êtes pas à Londres, et c'est à Londres qu'il voit sa famille.

— Pourquoi ne va-t-il pas à Lansmere ?

— Je pense qu'un homme qui ne vient qu'une fois par an en Angleterre, et pour quelques jours seulement, a beaucoup à faire à Londres.

— Est-il toujours aussi amusant ? »

Egerton secoua la tête.

« Quand on songe que c'eût pu être un homme si distingué, fit lord Westbourne.

— Mais c'est un homme distingué, dit gravement Egerton ; un officier d'élite, remarqué même à Waterloo, et en même temps un homme instruit, du goût le plus délicat, un gentleman accompli, sans pareil !

— Je suis heureux d'entendre un homme en louer un autre avec autant de chaleur, dans un temps où l'amitié est si rare, répondit lord Westbourne. Mais cependant, bien que lord L'Estrange mérite, j'en suis certain, les éloges que vous lui donnez, n'êtes-vous pas d'avis qu'il perd son temps à vivre ainsi au loin ?

— Et à chercher le bonheur, Westbourne ! Êtes-vous bien sûr que ce n'est pas nous qui perdons notre temps ? Mais je ne puis écouter votre réponse. Nous voici arrivés à la porte de ma prison.

— À samedi donc.

— À samedi. Adieu. »

Une heure ou deux plus tard, M. Egerton était occupé des affaires de l'État. Il profita ensuite d'un moment de répit pour faire sa correspondance. Il en eut bientôt fini avec les lettres d'affaires, et, jetant de côté ses réponses, qu'un subordonné devait cacheter, il tira les lettres qu'il avait placées à part, comme traitant d'intérêts personnels.

Il s'occupa d'abord de celle de son intendant ; elle était longue : la réponse ne fut que de trois lignes. Audley Egerton se montrait presque aussi insoucieux de ses intérêts propres que le grand Pitt, et cependant les ennemis d'Audley Egerton disaient de lui que c'était un égoïste.

Sa seconde lettre était adressée à Randal, et, quoique plus longue que la première, elle était bien loin encore d'être prolix. Voici ce qu'elle contenait :

« Cher monsieur Leslie, j'apprécie la délicatesse que vous avez mise à me consulter avant d'accepter l'invitation de Frank Hazeldean. Puisque l'on vient vous chercher, je ne vois pas pourquoi vous refuseriez ; bien qu'en thèse générale je pense qu'un jeune homme qui a son chemin à faire doit éviter toute intimité avec les jeunes gens de son âge qui n'ont ni le même but ni les mêmes habitudes que lui.

« Aussitôt que vous aurez fait cette visite, je désire que vous reveniez à Londres. D'après le rapport que je reçois de vos progrès à Eton, il me paraît inutile que vous y retourniez. À moins que votre père ne s'y oppose, je désire que vous entriez à Oxford. En attendant, je me suis arrangé avec un professeur, agrégé au collège de Baliol, qui travaillera avec vous. À en juger par la réputation que vous vous êtes faite à Eton, il pense que vous pourriez obtenir une bourse dans ce collège. Si vous l'obtenez, je regarde votre carrière comme assurée.

« Votre ami sincère,

A. E. »

Le lecteur remarquera dans cette lettre un certain ton de formalité. M. Egerton n'appelle pas son protégé « *cher Randal*, » comme cela semblerait naturel, mais « cher monsieur Leslie. » Il laisse aussi entrevoir que le jeune homme a sa carrière à faire. Est-ce pour le prémunir contre des espérances que sa générosité pourrait avoir fait naître ?

La lettre adressée à lord L'Estrange était toute différente des autres. Elle était longue et pleine de ces mille nouvelles, de ces bavardages de nature à intéresser un ami en pays étranger. Le style en était léger, et l'on y devinait l'intention d'égayer celui auquel elle s'adressait. C'était évidemment une réponse à une lettre mélancolique, et dans le ton et le caractère de cette réponse se montraient une affection, une tendresse, dont ceux qui aimaient le plus Audley Egerton ne l'eussent pas cru capable. Il régnait cependant aussi dans cette lettre une sorte de contrainte, que peut-être le tact seul d'une femme eût pu y apercevoir. On n'y trouvait pas cet abandon, cet élan du cœur qu'on se serait attendu à rencontrer dans la correspondance de deux amis qui avaient été camarades d'enfance ; ces sentiments pourtant se révélaient dans toutes les phrases abruptes du correspondant d'Audley. Mais où sont donc les marques de cette contrainte ? La plume d'Egerton est légère quand il parle des autres, mais il ne dit rien de lui-même ; il évite

toute allusion à ses sentiments intérieurs. Qui sait ? Peut-être n'a-t-il ni affection ni tendresse. Comment peut-on s'attendre à ce qu'un grave personnage politique, qui passe ses jours dans Downing-street et ses nuits à reviser les bills du parlement, puisse avoir le même style qu'un indolent rêveur au milieu des pins de Ravenne ou sur les rives de Côme ?

Audley venait de terminer cette épître, quand le garçon de bureau annonça l'arrivée de la députation d'une ville de commerce. C'était aux membres de cette députation qu'Egerton avait donné rendez-vous à deux heures. Il n'y avait pas à Londres de ministère où l'on fît moins attendre les députations qu'à celui de M. Egerton.

La députation entra : elle se composait d'une vingtaine d'hommes d'un certain âge, aux figures heureuses et florissantes, venant néanmoins exposer leurs doléances. Ils regardaient leurs intérêts et ceux du pays comme gravement compromis par certaine clause ajoutée à un bill par M. Egerton.

Le maire de la ville était le principal orateur, et il parlait bien, mais dans un style auquel n'était pas habitué le haut fonctionnaire ; un style sans gêne, libre et facile, en un mot, complètement américain. On sentait même, dans les allures du maire, l'homme qui a longtemps résidé dans la grande république. C'était un bel homme, au regard perçant et dominateur ; le regard d'un homme qui se moque d'un président ou d'un monarque, et qui est accoutumé à dire librement sa façon de penser et à rosser son nègre quand bon lui semble.

Ses concitoyens avaient évidemment pour lui le plus profond respect, et M. Egerton avait assez de pénétration pour deviner qu'il fallait que M. le maire fût riche aussi bien qu'éloquent pour avoir pu triompher des impressions de susceptibilité et de jalousie que son ton avait dû exciter chez ses égaux.

M. Egerton était trop sage pour se sentir blessé par des manières un peu cavalières, et bien qu'il se redressât avec quelque roideur en voyant ses remarques dédaignées, il se laissa convaincre. Les arguments de M. le maire étaient pleins de sens et de justice, et l'homme d'État promit poliment de les prendre en sérieuse considération.

Il salua la députation ; mais à peine avait-il fermé la porte qu'elle se rouvrit de nouveau devant M. le maire, qui se présenta seul en disant à ses

compagnons : « J'ai oublié certaine chose que j'avais à dire à M. Egerton ; attendez-moi en bas.

— Eh bien, monsieur le maire ! dit Audley en indiquant un siège, qu'avez-vous à me dire ? »

Le maire regarda autour de lui pour s'assurer que la porte était bien fermée, puis, rapprochant sa chaise de celle de M. Egerton, il posa son doigt sur le bras de ce gentleman en disant : « Je crois parler à un homme qui connaît le monde, monsieur ? »

M. Egerton salua sans répondre, mais il écarta doucement la main de son interlocuteur.

M. LE MAIRE. Vous remarquez, monsieur, que je n'ai pas demandé aux membres que nous envoyons au parlement de nous accompagner. Vous savez que tous deux sont de l'opposition la plus prononcée.

M. EGERTON. C'est un malheur que le gouvernement ne peut se rappeler quand il s'agit de servir ou de ruiner le commerce d'une ville.

M. LE MAIRE. Vous parlez fort bien, monsieur. Mais vous ne seriez pas fâché d'avoir deux membres de plus pour soutenir les ministres dans la prochaine session.

M. EGERTON (souriant). Incontestablement, monsieur le maire.

M. LE MAIRE. Cela dépend de moi, monsieur Egerton. J'ose dire que je tiens toute la ville entre mes mains. Et c'est bien juste, car j'ai dépensé beaucoup d'argent pour cela. Maintenant, comme vous voyez, monsieur Egerton, j'ai passé une partie de ma vie dans un pays de liberté, aux États-Unis, et je vais droit à mon but quand je parle à un homme intelligent. Je suis moi-même homme du monde, monsieur ; et si le gouvernement veut faire quelque chose pour moi, à mon tour je ferai quelque chose pour lui. Deux votes dans une ville libre comme la nôtre, c'est quelque chose, n'est-ce pas ?

M. EGERTON (pris au dépourvu). Réellement je...

M. LE MAIRE (rapprochant encore sa chaise et interrompant le ministre). Le fait est que j'ai mis dans ma tête d'être baronnet. Je conçois que cela vous étonne, monsieur. C'est une chose assez insignifiante ; mais enfin chacun a son faible, et j'avoue que le mien est de m'entendre appeler sir

Richard. Eh bien ! si vous voulez y contribuer, vous serez maître de choisir à votre gré deux membres pour les prochaines élections, c'est-à-dire deux hommes de votre bord, qui soient éclairés et à la hauteur des circonstances. N'est-ce point parler franchement et loyalement ?

M. EGERTON (se redressant). Je ne sais vraiment, monsieur, pourquoi vous vous adressez à moi pour une proposition si insolite.

M. LE MAIRE (secouant la tête avec bonhomie). Voyez-vous, c'est que je ne suis pas ami du gouvernement, et que, selon moi, vous êtes encore le meilleur de la bande. Peut-être ne seriez-vous pas fâché de renforcer votre parti. Ceci est tout à fait entre nous, vous comprenez ; l'honneur est une chose sacrée.

M. EGERTON (avec beaucoup de gravité). Monsieur, je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi ; mais je m'entends toujours avec mes collègues pour toutes les questions qui touchent au gouvernement du pays, et....

M. LE MAIRE (interrompant). Ah ! il est juste que vous parliez ainsi, tout à fait juste. Mais j'imagine que les choses iraient tout autrement si vous étiez premier ministre. Cependant j'ai une autre raison pour vous parler de ma petite affaire. Vous avez été jadis le représentant de Lansmere, et je crois que vous n'y avez dû la majorité qu'à deux voix.

M. EGERTON. Je ne connais aucune des particularités de cette élection ; j'étais absent.

M. LE MAIRE. C'est vrai ; mais, heureusement pour vous, deux de mes parents qui étaient présents, votèrent en votre faveur, et c'est à ces deux votes que vous avez dû d'entrer au parlement. Depuis lors vous avez assez joliment fait votre chemin, et je crois que nous avons bien quelques droits...

M. EGERTON. Monsieur, je ne reconnais pas de tels droits. J'étais et je suis encore étranger à Lansmere, et si les électeurs m'ont fait l'honneur de m'envoyer au parlement, c'était plutôt pour...

M. LE MAIRE (interrompant de nouveau son interlocuteur). Pour lord Lansmere, alliez-vous dire ; voilà, il me semble, une doctrine tout à fait inconstitutionnelle. Un pair du royaume ! Mais peu importe, je connais le monde, et j'aurais bien demandé à lord Lansmere de se charger de mon

affaire s'il n'était trop orgueilleux ; il eût pu avoir des scrupules : il est de l'ancien temps.

M. EGERTON (d'un ton de mépris et en arrangeant des papiers). Monsieur, il n'entre pas dans mes fonctions de recommander à Sa Majesté des candidats au titre de baronnet, et il entre encore moins dans ces fonctions de faire marché des sièges au parlement.

M. LE MAIRE. Oh ! si c'est là le cas, vous voudrez bien m'excuser ; je ne connais pas l'étiquette sur ces matières. J'avais pensé que si je vous mettais entre les mains deux sièges pour vos amis, vous vous arrangeriez pour que l'affaire fût de votre ressort. Mais puisque vous vous entendez avec vos collègues, cela revient peut-être au même. Maintenant n'allez pas supposer que je veuille vendre la ville et changer d'opinions pour le but que je me propose. Non, non. Je ne suis pas partisan de nos membres actuels. Bien que j'aime le progrès ; je trouve cependant qu'ils vont trop loin, et puisque le gouvernement est disposé à faire un pas en avant, je le soutiendrai volontiers. Mais la reconnaissance veut qu'en retour je sois fait baronnet ! Je saurais soutenir cette dignité et faire honneur à Sa Majesté.

M. EGERTON (sans lever les yeux de dessus ses papiers). Je ne puis que vous renvoyer, monsieur, à la division qui s'occupe de ces affaires.

M. LE MAIRE (avec impatience). À la division !... Eh bien ! puisqu'il y a tant de formalités dans votre vieux pays et qu'il faut passer par toutes les filières pour arriver à son but, dites-moi qui je dois aller trouver.

M. EGERTON (diverti malgré son indignation). Si vous désirez devenir baronnet, monsieur le maire, adressez-vous au premier ministre ; si vous avez quelques communications à faire touchant les sièges au parlement, faites-vous présenter à M. X. X., secrétaire du trésor.

M. LE MAIRE. Et si je m'adresse à ce dernier, que pensez-vous qu'il me dise ?

M. EGERTON (chez qui le divertissement l'emporte sur l'indignation). Il vous dira, je suppose, qu'il ne faut pas présenter l'affaire sous le jour où vous me l'avez présentée ; que le gouvernement sera fier d'avoir votre confiance et celle de vos coélecteurs, et qu'un gentleman comme vous, dans un poste aussi élevé que celui de maire, peut espérer d'être nommé baronnet dans quelque occasion favorable, mais qu'il ne faut pas parler de cela quant

à présent, et que vous devez vous borner à convertir les opinions erronées de la ville.

M. LE MAIRE. Très-bien ; je vois que ce garçon-là aurait envie de me refaire. Je ne suis pas si innocent que ça, monsieur Egerton. Peut-être ferais-je mieux de m'adresser tout de suite au chef. Comment croyez-vous que le premier ministre prendrait la chose ?

M. EGERTON (chez qui l'indignation l'emporte de nouveau). Probablement comme je vais la prendre moi-même.

M. Egerton sonna : un huissier parut.

« Reconduisez monsieur le maire, » dit le ministre.

Le maire se retourna vivement ; son visage était pourpre ; il alla droit vers la porte ; mais, laissant l'huissier le précéder dans le corridor, il revint sur ses pas et, serrant les poings, il s'écria d'une voix tremblante de colère : « Aussi vrai que je m'appelle Dick Avenel, vous vous repentirez un jour de cette insolence.

— Avenel ! répéta Egerton en reculant... Avenel ! »

Mais le maire était sorti.

Audley tomba dans une profonde rêverie qui dura jusqu'au moment où un domestique vint le prévenir que ses chevaux étaient à la porte.

Il releva la tête d'un air distrait, et vit sa lettre à Harley L'Estrange encore ouverte sur la table. Il l'attira à lui et écrivit : « Un homme vient de me quitter, il dit se nommer Aven... » Mais il s'arrêta court. « Non, non, murmura-t-il, quelle folie de rouvrir une vieille blessure ! » et il effaça soigneusement les mots qu'il avait écrits.

Audley Egerton n'alla pas se promener dans le parc suivant son habitude ; il congédia son groom et, tournant la bride de son cheval du côté de Westminster Bridge, il alla faire dans la campagne une promenade solitaire. Il marcha d'abord au pas, comme absorbé par ses pensées, puis au galop comme pour y échapper. Il arriva ce jour-là plus tard que de coutume à la chambre et parut pâle et fatigué ; mais il avait à parler, et il parla bien.

CHAPITRE V.

En dépit de sa sagesse machiavélique, le docteur Riccabocca n'avait pu réussir à attirer Léonard Fairfield à son service, quoiqu'il fût quasi parvenu à gagner la veuve, à laquelle il avait fait comprendre tous les avantages de sa proposition. Lenny s'élèverait au-dessus des simples journaliers, apprendrait le jardinage dans toutes ses parties et deviendrait un jour chef jardinier. « Et puis, disait Riccabocca, j'aurais soin de son instruction et je lui apprendrais les choses pour lesquelles il a de l'aptitude.

— Il en a pour tout, dit la veuve.

— Eh bien ! dit le sage, tout entrera dans sa tête. »

La veuve fut évidemment éblouie ; car la science lui inspirait un grand respect et elle savait que le curé considérait Riccabocca comme un homme prodigieusement savant. Mais, néanmoins, Riccabocca était papiste et passait pour être magicien ; l'Italien qui était versé dans l'art de flatter le beau sexe, fût, sans nul doute, parvenu à dissiper les scrupules de la veuve sur ces deux points, si la chose eût été nécessaire, mais Lenny coupa court à toutes les négociations. Il détestait Riccabocca : il avait peur de lui, ... de ses lunettes, de sa pipe, de son manteau, de ses longs cheveux, de son parapluie rouge, et il répondit si péremptoirement à toutes les propositions : « Monsieur, j'aime mieux rester ici ; j'aime mieux rester avec ma mère, » que Riccabocca fut contraint de suspendre ses tentatives diplomatiques. Il ne se tint pas cependant pour battu ; il était, au contraire, de ceux que les obstacles ne font que stimuler, et ce qui d'abord n'avait été suggéré que par la raison devint pour lui l'objet d'un vif désir. Bien d'autres jeunes garçons sans aucun doute auraient pu faire son affaire tout comme Lenny Fairfield, mais dès l'instant que celui-ci se refusait à entrer dans les vues qu'avait sur lui l'Italien, l'acquisition de Lenny devenait pour notre philosophe de la plus haute importance.

Cependant Jackeymo cessa de prendre le moindre intérêt aux lacs, filets et pièges que son maître se proposait de tendre autour de Léonard Fairfield quand il eut appris (nouvelle étrange qui le jeta dans la plus grande

surprise), que le docteur Riccabocca avait accepté l'invitation d'aller passer quelques jours au château !

« Il n'y aura absolument que la famille, dit Riccabocca. Pauvre Giacomo, une petite causerie avec les domestiques te fera du bien et le rosbif du squire est après tout plus nourrissant que les vérons et les épinoches ; cela te redonnera des forces.

— Le padrone plaisante, dit Jackeymo avec fermeté ; comme si l'on ne manquait jamais de rien à son service.

— Hum ! dit Riccabocca, du moins, fidèle ami, tu as soutenu l'épreuve aussi loin qu'il est possible à la nature humaine ! » et il tendit la main à son compagnon d'exil avec cette familiarité que les usages du continent autorisent entre le maître et le serviteur. Jackeymo se pencha et une larme tomba sur la main qu'il approcha de ses lèvres.

« *Cospetto* ! dit le docteur Riccabocca, mille perles fausses ne valent pas une seule perle fine. Les larmes des femmes... nous en savons la valeur, mais une larme d'honnête homme... Ah ! Giacomo !... j'ai peur de ne pouvoir jamais payer celle-ci. Allons, va visiter notre garde-robe. »

Quant à ce qui concernait la garde-robe de son maître, cet ordre était assez agréable à Jackeymo ; car le docteur avait dans ses tiroirs des vêtements que Jackeymo affirmait être aussi bons que neufs, quoique bien des années se fussent écoulées depuis celle où ils étaient sortis des mains du tailleur. Mais quand Jackeymo en vint à visiter ses propres habits, son visage s'allongea démesurément. Ce n'était pas qu'il n'en eût d'autres que ceux qu'il portait en ce moment.... la quantité y était, mais la qualité !... Il examina d'un œil morne deux vêtements complets, complets quant aux trois parties dont se compose l'habillement d'un homme. L'un des vêtements gisait étendu tout de son long sur le lit, comme un vétérinaire auquel des mains amies ont rendu après la mort les derniers devoirs ; l'autre apparaissait pièce par pièce à l'impitoyable lumière du jour ; le *torso* était placé sur une chaise, et les jambes pendaient tristement sur les bras du mélancolique Jackeymo. Un corps depuis longtemps exposé à la Morgue aurait donné plus de signe de vie que ces respectables défunts ! C'est que Jackeymo avait été moins soigneux que son maître, plus *profusus sui* de tout son appareil. Pendant les premiers temps de leur exil, il avait endossé l'habit de

cérémonie pour servir à table ; c'était un respect dû au padrone ; cet habit avait duré jusqu'au moment où les deux habits qui le relayaient avaient montré les premiers symptômes de décadence. Les habits du soir devinrent alors habits du matin, et c'est pendant ce service pénible qu'ils rendirent le dernier soupir.

Le docteur, toujours absorbé dans ses pensées philosophiques, ne s'occupait guère de ces détails, mais il avait dit souvent, plutôt par compassion pour Jackeymo que pour sauvegarder la dignité que les vêtements du domestique font rejaillir sur le maître :

« Giacomo, tu as besoin d'habits ; va chercher dans ma garde-robe ceux qui te conviendront. »

Et Jackeymo avait témoigné sa reconnaissance comme s'il eût accepté le présent. Mais le fait est qu'il était plus facile de parler de vêtements à sa convenance que d'en trouver ; car, si Jackeymo et Riccabocca, grâce à une existence qu'ils devaient principalement aux vérons et aux épinoches, en étaient arrivés tous deux à cet état que la longévité des avares prouve le plus propice à la santé, je veux dire, ils n'avaient plus que la peau sur les os, la peau du docteur Riccabocca contenait des os qui s'étendaient en longueur, tandis que ceux de Jackeymo s'étendaient en largeur. Aussi eût-il été plus facile d'envelopper dans l'écorce d'un peuplier de Lombardie le tronc de quelque vieux chêne têtard que de trouver dans la garde-robe de Riccabocca un vêtement convenable pour Jackeymo. Mais quand bien même un tailleur habile eût pu accomplir cette merveilleuse transformation, le fidèle Jackeymo n'aurait jamais eu le cœur de se prévaloir de la générosité de son maître. Il éprouvait pour les vêtements du padrone une sorte de respect religieux. On sait que les anciens, lorsqu'ils avaient échappé à un naufrage, suspendaient dans le temple les vêtements avec lesquels ils avaient lutté contre les flots ; Jackeymo avait pour ces reliques du passé une superstitieuse affection. Ce manteau, le padrone l'avait porté dans telle circonstance.

« Je me rappelle, pensait-il, le soir où le padrone a quitté ce pantalon. »

Et il brossait affectueusement manteau et pantalon et raccommodait pieusement leurs restes sacrés.

Mais, en ce moment, que faire ? Jackeymo était trop fier pour se présenter devant le maître d'hôtel du squire, vêtu de façon à discréditer le padrone et lui-même. Au moment où il était plongé dans cette cruelle perplexité, un coup de sonnette retentit, et il descendit au salon.

Riccabocca était debout sur le seuil, juste au-dessous de son tableau symbolique : *Patriæ exul*.

« Giacomo, dit-il, je pensais que tu n'as jamais fait ce que je t'ai dit ; tu n'as jamais rien pris du superflu de ma garde-robe ; mais nous allons nous présenter dans le grand monde ; la première visite faite, Dieu sait où nous nous arrêterons ! Va-t'en à la ville et achète des habits. Tout est très-cher en Angleterre. Ceci suffira-t-il ? »

Et Riccabocca tendit un billet de cinq livres sterling.

Jackeymo, nous l'avons dit, était plus familier avec son maître que nos usages anglais ne le permettent à nos domestiques ; mais sa familiarité était toujours respectueuse. En cette occasion, cependant, tout respect l'abandonna.

« Le padrone est fou ! s'écria-t-il ; il jetterait par la fenêtre toute sa fortune ! Cinq livres sterling ou cent vingt-six francs milanais ! Sainte Marie ! père dénaturé ! Et que deviendra la pauvre signorina ? Est-ce en agissant ainsi que vous lui amasserez une dot ?

— Giacomo, dit Riccabocca baissant la tête devant l'orage, demain on songera à la signorina, aujourd'hui il faut songer à l'honneur de la maison. Tes hauts-de-chausses, Giacomo ; tes hauts-de-chausses, malheureux !

— C'est juste, dit Jackeymo en se remettant et prenant un ton plus humble, le padrone a raison de me blâmer, mais il ne devrait pas le faire d'une façon aussi cruelle. C'est juste ; le padrone me loge et me nourrit, il me donne de bons gages, il a le droit de s'attendre à ne pas me voir sortir ainsi.

— Quant à la nourriture et au logement, fort bien, dit Riccabocca. Pour ce qui est des bons gages, ils n'existent que dans ton imagination !

— Non, non, dit Jackeymo, il n'y a là qu'un retard. Ne dirait-on pas que le padrone ne pourra pas me les payer un jour ! Comme si j'irais m'abaisser à servir un maître qui n'aurait pas l'intention de payer ses domestiques ! Et

ne puis-je pas attendre ! N'ai-je pas mes économies ? Ne vous tourmentez pas, ne vous tourmentez pas ; vous serez content de moi. J'ai encore deux beaux habits. J'étais en train de les arranger quand vous m'avez sonné. Vous verrez ! vous verrez ! »

Et Jackeymo retourna dans sa chambre. Là, il ouvrit une caisse placée à la tête de son lit, en enleva pêle-mêle une foule de petits objets, et, du plus profond de la boîte, il tira une bourse de cuir. Il en vida le contenu sur le lit. C'étaient surtout des pièces italiennes, quelques pièces de cinq francs, un médaillon d'argent renfermant l'image de son patron, saint Giacomo, une guinée anglaise, et un peu plus d'une livre en petite monnaie. Jackeymo fit rentrer dans la bourse les pièces étrangères, disant prudemment : « On perdrait sur celles ici. » Puis il prit les pièces anglaises et les compta. « Mais suffirez-vous, chiennes de pièces ? » dit-il avec colère en les secouant violemment. Son œil aperçut le médaillon ; il s'arrêta, et après avoir réfléchi longuement en regardant l'image du saint, il ajouta ces mots, qu'il avait retenus sans doute des maximes proverbiales de son maître :

« Quelle différence y a-t-il entre un ennemi qui ne me fait point de mal et un ami qui ne me fait point de bien ? *Monsignore san Giacomo*, mon saint patron, vous m'êtes de peu d'utilité dans ma bourse de cuir, mais si vous pouviez m'aider dans cette importante circonstance à me procurer une paire de hauts-de-chausses, vous seriez un bon ami. *Alla bisogna, monsignore.* » Puis, baisant le médaillon, il le fit glisser dans une poche, mit les pièces dans une autre, fit un paquet des deux vêtements défunts, et murmurant : « Misérable que je suis de déshonorer le padrone, quand j'ai pu faire de telles économies à son service ! » il descendit en courant à l'office, y prit son chapeau et son bâton, et, quelques moments après, il marchait à grands pas vers la ville.

Le pauvre Italien réussit apparemment dans ses emplettes, car il rentra le soir à temps pour préparer le maigre gruaux qui servait de souper à son maître, rapportant un vêtement noir complet, un peu râpé, mais encore fort convenable, deux devants de chemises et deux cravates blanches. Mais de tout ce luxe de vêtements, c'était le haut-de-chausses que Jackeymo tenait surtout en vénération : il avait coûté juste le prix que Jackeymo avait tiré du médaillon, et il lui semblait que saint Jacques avait entendu sa prière quant à la partie du vêtement sur laquelle il avait surtout dirigé l'attention du

saint. Les autres vêtements, il les avait acquis par la voie ordinaire de vente et d'échange ; le haut-de-chausses, il le devait à la généreuse intervention de *san Giacomo*.

CHAPITRE VI.

On a fait de la vie bien des comparaisons ingénieuses, et si nous ne la comprenons pas mieux, ce n'est pas faute de ce que l'on appelle « les raisonnements par illustration. » Entre autres ressemblances, il y a des moments où, aux yeux d'un observateur paisible, elle offre l'image d'un de ces jeux tournants des foires connus sous le nom de *tourniquets* ou *jeux de bagues*, dans lesquels chaque joueur, assis sur son cheval, semble toujours occupé à poursuivre quelqu'un qui est devant lui, tandis qu'il est poursuivi lui-même par celui qui le suit. L'homme, et la femme aussi, sont naturellement des animaux chasseurs. Le plus haut placé trouve encore quelque chose à poursuivre, et il n'y a si humble personnage qui ne puisse être un objet de proie pour un autre. C'est ainsi qu'en arrêtant nos regards sur le village d'Hazeldean, nous voyons assis sur son cheval de bois le docteur Riccabocca à la poursuite de Lenny Fairfield ; et miss Jemima sur sa selle de côté poursuivant le docteur Riccabocca. Pourquoi miss Jemima, après avoir conservé si longtemps l'intime conviction de la scélératesse de notre sexe, avait-elle résolu de donner aux hommes une nouvelle chance de sa racheter à ses yeux ? C'est une question à laquelle je laisserai répondre ces gentlemen qui prétendent trouver « leurs seuls livres dans les yeux d'une femme. » Peut-être cela tenait-il à la bonté naturelle de miss Jemima ; peut-être, n'ayant encore éprouvé que la scélératesse de l'homme né et élevé dans les froides contrées du nord, avait-elle lieu d'espérer que sur la terre de Pétrarque et de Roméo, au milieu des myrtes et des citronniers, ce monstre indigène serait plus susceptible de s'apprivoiser, et moins endurci

dans ses iniquités. Sans approfondir davantage ces hypothèses, il suffit de dire qu'à l'entrée du signor Riccabocca dans le salon d'Hazeldean, miss Jemima se sentit plus heureuse que jamais de s'être relâchée en sa faveur de sa haine générale pour le sexe masculin. De fait, quoique Frank pût trouver quelque chose à ridiculiser dans la coupe antique et étrangère des vêtements sévères de l'Italien, dans ses longs cheveux, dans le *chapeau bras* sur lequel il s'inclinait si courtoisement, pour le presser ensuite comme s'il le serrait sur son cœur avant de le replier sous son bras de la même manière que l'on voit le gésier reposer sous l'aile d'une poularde rôtie ; malgré toutes ces petites critiques, il était impossible à Frank de refuser à Riccabocca les louanges que l'on donne au grand air et aux belles manières d'un vrai gentilhomme. Puis, après le dîner, lorsque le curé et mistress Dale, que l'on avait invités à se trouver avec leur ami, eurent fait de leur mieux pour l'égayer, sa conversation, quoique parfois un peu trop élevée pour ses auditeurs, devint animée et fort agréable. C'était la conversation d'un homme qui, outre la science qu'il a acquise dans les livres et dans le commerce de la vie, a étudié l'art qui convient par excellence à un gentleman, celui de plaire dans une société distinguée.

En conséquence tout le monde fut enchanté de Riccabocca, et le capitaine Barnabé ne parla du whist qu'une grande heure plus tard que de coutume. Le docteur ne joua pas, et devint ainsi la propriété exclusive de miss Jemima et de mistress Dale.

Assis entre elles deux, à la place qui appartenait de droit à Flimsey, en ce moment délogé, à sa grande surprise et à son grand mécontentement, le docteur était l'emblème de la Félicité domestique, placée entre l'Amitié et l'Amour.

L'Amitié, comme il convenait, travaillait tranquillement à son mouchoir brodé, et laissait à l'Amour des occupations plus animées.

« Vous devez être bien seul au Casino ? dit l'Amour d'un ton de voix sympathique.

— Madame, répliqua galamment Riccabocca, je le penserai quand je vous aurai quittée. »

L'Amitié lança un regard malin à l'Amour, qui rougit ou baissa les yeux sur le tapis, ce qui revient au même.

« Cependant, reprit l'Amour, la solitude pour un cœur sensible... »

Riccabocca pensa à la lettre d'invitation, et involontairement boutonna son habit comme pour protéger ce cœur qu'on attaquait si ouvertement.

« La solitude, pour un cœur sensible, a bien ses charmes. Il est déjà difficile, même pour nous, pauvres femmes ignorantes que nous sommes, de trouver une compagne qui nous soit sympathique. Mais, pour *vous*. » L'Amour s'arrêta court comme s'il en avait trop dit, et, tout troublé, respira son bouquet.

Le docteur Riccabocca abaissa avec précaution ses lunettes, et sembla, d'un rapide coup d'œil, faire l'inventaire entier des attraits personnels de son interlocutrice. Miss Jemima, comme je l'ai déjà fait observer, avait une physionomie douce et mélancolique ; elle aurait été positivement jolie, si sa douceur avait eu un peu plus de vivacité, et si sa mélancolie eût été un peu moins languissante. De fait, quoique miss Jemima fût naturellement douce, elle n'était pas mélancolique de nature. Elle avait dans les veines trop de sang des Hazeldean pour être de cette humeur triste et sombre, et, de plus, l'air pensif qu'elle se donnait nuisait réellement à ses traits, auxquels il ne manquait que d'être éclairés par un sourire pour paraître extrêmement agréables. On pouvait appliquer à son corps la même remarque. Grâce à son attitude d'affaissement, il perdait cette grâce ondulante que le mouvement et l'animation donnent aux formes de la femme. Examinée en détail, sa taille était jolie, un peu maigre peut-être, mais aucunement étiolée ; les proportions en étaient justes et élégantes, fines et gracieuses. Mais cette même mélancolie malencontreuse donnait à toute sa personne un caractère d'inertie et de langueur. Quand miss Jemima se reposait sur le sofa, ses nerfs et ses muscles étaient si complètement détendus, qu'on eût cru qu'elle avait perdu l'usage de ses membres. L'œil du docteur Riccabocca glissa rapidement sur ce visage, sur ces formes, ainsi privées des charmes dont les avait doués la Providence, et, se rapprochant de mistress Dale :

« Défendez-moi, dit-il (et il s'arrêta un moment), contre l'accusation d'être incapable d'apprécier une compagne sympathique.

— Oh ! je n'ai pas dit cela ! s'écria miss Jemima.

— Pardonnez-moi alors, dit l'Italien, d'être assez maladroit pour ne pas vous avoir compris. On peut bien perdre la tête dans un voisinage comme

celui-ci. » Il se leva en disant ces mots, et se pencha sur l'épaule de Frank pour examiner quelques vues d'Italie que miss Jemima, par une attention qui, si elle eût été désintéressée, eût été vraiment délicate, avait tirées de la bibliothèque pour charmer l'exilé.

« C'est un homme fort aimable, soupira miss Jemima, mais il est par trop, par trop flatteur !

— Dites-moi, ma chère, dit mistress Dale d'un ton sérieux, pensez-vous pouvoir ajourner un peu la fin du monde, ou faut-il nous hâter pour être prêts à temps ?

— Méchante que vous êtes ! » fit miss Jemima en se détournant.

Quelques minutes après, mistress Dale s'arrangea si bien, qu'elle se trouva près du docteur Riccabocca dans un coin de la chambre, à regarder avec lui un tableau de Wouvermans.

MISTRESS DALE. Jemima est bien aimable, n'est-ce pas ?

RICCABOCCA. Excessivement. Un beau tableau de bataille !

MISTRESS DALE. Elle est si bonne !

RICCABOCCA. Toutes les dames le sont. Comme ce guerrier se frayant une route désespérée vers les fuyards est naturel !

MISTRESS DALE. Elle n'est pas ce que l'on appelle régulièrement jolie, mais elle a quelque chose de bien séduisant.

RICCABOCCA (avec un sourire). Si séduisant, qu'il est vraiment étrange qu'elle n'ait encore séduit personne. Cette jument grise, sur le premier plan, a une pose hardie !

MISTRESS DALE (se méfiant du sourire de Riccabocca, et tirant sur lui à boulet rouge). Non, elle n'a encore séduit personne, et c'est étrange ! Elle aura une jolie fortune.

RICCABOCCA. Ah !

MISTRESS DALE. Six mille livres sterling, je crois, mais au moins quatre, j'en suis sûre.

RICCABOCCA (réprimant un soupir, et avec son adresse habituelle). Si mistress Dale n'était pas mariée, elle n'aurait pas besoin qu'une amie parlât

de sa dot ; mais miss Jemima est si bonne, que je suis bien sûr que ce n'est pas sa faute si elle est encore... miss Jemima ! »

L'étranger se recula en disant ces mots, et alla s'asseoir auprès des joueurs de whist.

Mistress Dale fut désappointée, mais non pas offensée. « Ce serait une si bonne chose pour tous deux ! » murmura-t-elle si bas qu'on put à peine l'entendre.

« Giacomo, dit Riccabocca le soir en se déshabillant dans une de ces chambres à coucher anglaises, confortable, garnie de bons tapis, avec un grand lit à colonnes qui semble se moquer des célibataires ; Giacomo, on m'a fait ce soir l'offre de six mille livres sterling probables et de quatre assurées.

— *Cosa maravigliosa !* Chose merveilleuse ! s'écria Jackeymo, qui se signa dévotement. Six mille livres sterling anglaises ! ça doit faire cent mille... imbécile que je suis, plus de cent cinquante mille livres milanaises ! »

Et Jackeymo, que la bière du squire avait fort égayé, commença à gesticuler et à gambader. Puis, tout à coup, il s'arrêta pour s'écrier :

« Mais pour rien ?... »

— Pour rien ! Oh ! non pas.

— Ces mercenaires anglais !... Le gouvernement voudrait vous séduire ?

— Ce n'est pas cela.

— Les prêtres voudraient vous amener à l'hérésie ?

— Pis que cela, dit le philosophe.

— Pis que cela ! ô padrone ! Quelle honte !

— Allons ! ne perds pas la tête et ôte-moi mon pantalon... On voudrait que je ne portasse plus jamais culotte !

— Ne plus porter culotte ! s'écria Jackeymo en regardant avec de grands yeux effarés les longues jambes de son maître dans leur caleçon de toile. Ne plus jamais porter...

— Culotte ! dit Riccabocca laconiquement.

— Les barbares ! fit Jackeymo d'une voix faible.

— Mon bonnet de nuit !... Et l'on voudrait que je ne trouvasse plus aucun charme à cela, dit Riccabocca en enfonçant son bonnet de coton ; que je ne dormisse plus tranquillement dans ceci, et il indiquait le lit à colonnes ; que je fusse enfin un esclave, un nègre ! continua Riccabocca en s'échauffant ; que je fusse câliné, dorloté, griffé, mordu, grondé... Que je fusse aveugle, sourd, bridé, enchaîné, endiablé ; en un mot... marié !

— Marié ! dit Jackeymo un peu calmé ; c'est triste, il est vrai ; mais plus de cent cinquante mille livres, et par-dessus le marché peut-être une jeune et jolie demoiselle, et...

— Une jeune et jolie demoiselle ! grommela Riccabocca en sautant dans son lit et en attirant avec colère ses draps sur lui. Emporte la lumière et file bien vite... Allons, dépêchons, infâme incendiaire !... »

CHAPITRE VII.

Les malheureux *ceps* n'étaient ressuscités que depuis peu de jours et déjà il était clair pour tout le monde que tout allait de travers dans le village. Les paysans avaient une expression de tristesse quand le squire passait, ils ôtaient leurs chapeaux d'une manière plus cérémonieuse qu'autrefois, mais ils ne répondaient plus par le même sourire franc et ouvert, à son gai et affectueux : « Bonjour, mon ami. » Les femmes le regardaient à la dérobée du seuil ou de l'intérieur de leur demeure ; mais elles ne venaient plus, comme c'était auparavant leur coutume (au moins celle des plus jolies), recevoir en passant ses compliments sur leur frais minois, ou sur leur gentille habitation. Et les enfants qui avaient l'habitude de jouer après leur travail tout auteur des vieux *ceps* fuyaient maintenant cet endroit, et semblaient avoir en même temps renoncé à leurs jeux.

D'autre part, personne n'aime à bâtir ou à rebâtir pour rien un grand monument public. Maintenant que le squire avait reconstruit les *ceps* et qu'il les avait faits si beaux, il était naturel qu'il désirât y mettre quelqu'un. De plus, son orgueil et son amour-propre avaient été blessés par l'opposition du curé, et c'eût été justifier sa prévoyance, et triompher du jugement de monsieur Dale que de prouver d'une manière juste et satisfaisante qu'il n'avait pas été inutile de réparer les *ceps*.

Aussi, malgré lui, le squire était-il plus roide, plus impérieux, plus menaçant que par le passé. « Le vieux Gaffer Salomon quait que l'on ferait bien de ne pas broncher ; car le squire avait un mauvais regard dans le coin de l'œil, juste comme le taureau brun, avant de lancer en l'air le petit garçon du voisin Barne. »

Il y avait deux ou trois jours que ces signes muets d'un changement dans l'atmosphère avaient été plutôt sentis que visibles, sans aucun acte bien prononcé de tyrannie d'un côté ou de rébellion d'un autre. Mais le samedi même où le docteur Riccabocca fut installé dans le lit à colonnes de la chambre perse, l'orage, qui grondait sourdement éclata. À la fin de la soirée un outrage direct fut commis contre les *ceps* ; et, le dimanche matin, M. Stirn, qui était l'homme le plus matineux de la paroisse, aperçut, en se rendant à la ferme, que le chapiteau de la colonne qui soutenait la planche avait été traîtreusement brisé ; que les quatre ouvertures avaient été remplies de boue et que quelque manant de jacobin avait gravé sur le milieu de l'écriteau ou du tableau : *Au diable soient les ceps !* M. Stirn était un bras droit trop vigilant, un ami beaucoup trop zélé de l'ordre et de la loi pour ne pas voir avec horreur de tels procédés, et quand le squire entra dans son cabinet de toilette à sept heures et demie, son sommelier (qui remplissait en même temps les fonctions de valet de chambre) l'informa d'un air de mystère « que M. Stirn avait quelque chose de tout à fait particulier à lui communiquer. »

Le squire, au comble de l'étonnement, ordonna qu'on fît entrer M. Stirn.

« Eh bien ? » s'écria le squire en cessant de repasser son rasoir.

M. Stirn fit entendre un sourd grognement.

« Eh bien ! voyons, qu'y a-t-il ? »

— Je n'avais jamais vu chose pareille dans notre paroisse, commença M. Stirn, et je ne puis m'expliquer ça qu'en supposant que ces papistes étrangers ont progé...

— Ont... quoi ?

— Progé....

— Propagé, imbécile ; voyons, propagé, quoi ?

— *Au diable soient les ceps*, » commença M. Stirn, plongeant droit *in media res* par un habile emploi de la plus noble des figures de rhétorique.

— Monsieur Stirn, s'écria le squire, rouge de colère, au diable soient les *ceps* ? ... avez-vous dit ? Au diable mes beaux ceps tout neufs !

— Dieu m'en préserve, monsieur. C'est eux qui ont dit ça, c'est ça qu'ils ont creusé dessus avec leurs couteaux et leurs serpettes, puis ils ont fourré de la boue dans les quatre trous, et brisé le chapiteau de la colonne. »

Le squire enleva la serviette de dessus son épaule et déposa le cuir et le rasoir, puis il s'assit d'un air majestueux dans son fauteuil, croisa les jambes et dit avec une feinte tranquillité :

« Remettez-vous, Stirn ; vous avez une déposition à faire touchant une attaque contre... puis-je en croire mes oreilles... contre mes nouveaux *ceps*. Remettez-vous... soyez calme... Voyons, qu'est-il survenu dans la paroisse ?

— Ah ! monsieur, ce qui est survenu ?... répondit M. Stirn, étendant son index droit sur la paume de sa main gauche, et il raconta le cas.

— Et qui soupçonnez-vous ? soyez calme... parlez sans colère... vous êtes témoin, monsieur, un témoin doit être sans passion, sans prévention... mille tonnerres !... c'est la plus insolente, la plus... la plus Inexcusable, la plus diabolique... mais qui soupçonnez-vous, vous dis-je ? »

Stirn tourna son chapeau entre ses doigts, fronça le sourcil, fit passer son pouce par-dessus son épaule et dit tout bas : « J'ai ouï dire que les deux papistes ont couché chez Votre Honneur la nuit dernière.

— Eh ! quoi, butor, supposes-tu que le docteur Rickeybockey ait quitté son lit pour aller boucher les trous de mes *ceps* ?

— Nenni ; il est trop rusé pour l'avoir fait lui-même ; mais il peut bien avoir... il est très-lié avec le curé Dale et Votre Honneur sait que le curé voit les ceps d'un mauvais œil. Attendez un moment, monsieur ; ne reculez pas comme ça. Il y a un garçon dans cette paroisse...

— Un garçon... ah ! imbécile, tu approches de la vérité, maintenant. Le curé écrire : « Au diable soient les *ceps*, » ah ! vraiment... Voyons, de quel garçon parles-tu ?

— D'un garçon très-choyé par M. Dale ; le papiste est venu chez sa mère causer une grande heure l'autre jour ; et ce garçon est aussi profond qu'un puits. Eh bien, je l'ai vu tourner autour de l'endroit et se cacher dessous l'arbre, le jour que les *ceps* ont été élevés ; et ce garçon-là, c'est... Lenny Fairfield.

— Hu, hu... siffla le squire, Stirn, vous n'avez pas le sens commun aujourd'hui, mon garçon ; Lenny Fairfield... le modèle du village ! allons, taisez-vous. Je jurerais après tout que l'acte n'a été commis par personne de la paroisse, mais, sans doute par quelque mauvais drôle ambulante... ce maudit chaudronnier, peut-être qui rôde toujours avec son âne vicieux... un âne que j'ai vu manger des chardons dans les trous même des vieux *ceps*. Cela donne une idée de la façon dont le chaudronnier élève ses baudets. Allons, ayez l'œil ouvert. C'est aujourd'hui dimanche, le jour de la semaine où, je regrette et je rougis de le dire, il se fait le plus de bruit et de vacarme. Entre les services et après l'office du soir, il se trouve toujours ici un tas de fainéants de tous les villages voisins, comme vous savez. Soyez sûr qu'on trouvera les vrais coupables rôdant autour des *ceps* et ils se trahiront d'eux-mêmes. Soyez tout yeux, tout oreilles, tout attention, et je ne doute pas qu'avant la fin de la journée, nous n'ayons tiré la chose au clair. Si nous réussissons, ajouta le squire, nous ferons un exemple du coupable.

— En attendant, dit Stirn, si nous ne le trouvons pas, il faudra que nous fassions tout de même un exemple. C'est cela, monsieur. C'est pour ça qu'on n'a pas respecté les *ceps* ; c'est qu'on n'a pas encore fait d'exemple, il nous faut un exemple.

— Sur l'honneur, je crois que vous avez raison, nous fourrerons dedans le premier fainéant que nous prendrons en faute, et nous l'y laisserons deux heures au moins.

— Bien volontiers, monsieur ; c'est là ce qu'il faut. »

Et M. Stirn ayant obtenu ce qu'il regardait comme un plein pouvoir sur toutes les jambes et sur tous les poignets des paroissiens d'Hazeldean, prit congé du squire.

CHAPITRE VIII.

« Randal, dit Mistress Leslie, ce mémorable dimanche, Randal as-tu l'intention d'aller chez mistress Hazeldean ?

— Oui, mère, répondit Randal. M. Egerton n'y voit point d'inconvénient ; et comme je ne dois pas retourner à Eton, je n'aurai d'autre occasion de voir Frank d'ici quelque temps. Il ne serait pas bien à moi de manquer de respect à l'héritier naturel de M. Egerton.

— Bonté divine ! s'écria mistress Leslie qui semblable à beaucoup de femmes de sa caste et de son rang, montrait dans ses paroles une certaine avidité, qu'elle ne laissait jamais voir dans sa conduite, bonté du ciel ! l'héritier naturel des anciennes terres de Leslie !

— Il est le neveu de M. Egerton, et, ajouta Randal découvrant ingénument le fond de sa pensée, et moi je ne lui suis rien.

— Mais, dit la pauvre mistress Leslie les larmes aux yeux, il serait bien mal de la part de l'homme qui paye ta pension, qui t'envoie à Oxford, qui te garde auprès de lui pendant les vacances, de n'avoir aucun but en agissant ainsi.

— Il en a un, ma mère... oui... mais ce n'est pas celui que vous pensez ; qu'importe. Il suffit qu'il m'ait donné des armes pour entrer dans la vie, je m'en servirai le mieux possible. »

La conversation fut interrompue par l'entrée des autres membres de la famille tout prêts à partir pour l'église. « Il ne peut pas être encore l'heure d'aller à l'office ! non, c'est impossible, » s'écria M^{me} Leslie, » qui n'était jamais à temps pour rien.

« Voici le dernier coup qui sonne, » dit M. Leslie qui, malgré sa lenteur, était méthodique et ponctuel.

M^{me} Leslie s'élança vers la porte (le sang des Montfydget était en ébullition), elle escalada l'escalier, se précipita dans sa chambre, arracha son plus beau chapeau du porte manteau, tira précipitamment son châle le plus neuf de sa commode, aplatit son chapeau sur sa tête, jeta le châle sur ses épaules, fixa à tort et à travers une épingle dans les plis pour cacher la place de boutons manquant au corsage de sa robe, et descendit comme un tourbillon.

Au sortir de l'office la famille Leslie dîna, et aussitôt après Randal se rendit à pied au château d'Hazeldean.

Quoique délicat et faible de constitution, il avait l'énergie et la vivacité naturelles aux tempéraments nerveux, et ce n'est qu'avec peine qu'il mesurait son pas sur la marche lente et uniforme du paysan qu'il avait pris pour guide. Quoique Randal n'eût pas avec les pauvres gens l'air aimable, les manières ouvertes que Frank tenait de son père, il était assez gentleman (en dépit de plus d'un défaut hypocrite en désaccord avec le caractère d'un gentleman) pour n'être pas grossièrement orgueilleux avec ses inférieurs. Il parlait peu, mais il laissait parler son guide ; et le paysan (c'était le même que Frank avait accosté) se mit à louer le poney de ce jeune gentleman, puis du poney en vint à faire l'éloge du jeune homme lui-même. Randal enfonça silencieusement son chapeau sur ses yeux. Nos paysans ont un tact et une finesse étranges, et quoique Tom Stowell ne fût qu'un spécimen fort ordinaire de sa classe, il s'aperçut aussitôt qu'il avait causé de la peine au jeune homme. Il s'arrêta, se gratta la tête, et regardant son compagnon d'un air doux, il s'écria :

« Mais, je vous verrons quelque jour sur une plus belle bête que Ce petit poney, monsieur Randal ; oui, bien sûr, car vous êtes meilleur gentilhomme que pas un.

— Je vous remercie, dit Randal ; mais j'aime mieux aller à pied qu'à cheval, j'y suis plus habitué.

— Oui, et vous marchez courageusement ; il n'y a pas peut-être d'aussi bon marcheur que vous dans tout le comté ; d'ailleurs il est agréable de marcher, la campagne est si jolie, tout le long du chemin pour aller au château ! »

Randal pressa le pas, comme impatient de ces flatteries, et entrant enfin dans une route plus large : « Je crois pouvoir trouver mon chemin maintenant. Je vous remercie mille fois, Tom, » dit-il, en mettant de force un shilling dans la main calleuse de son guide. Le paysan prit la pièce à regret et une larme brilla dans ses yeux. Il fut plus reconnaissant de ce shilling qu'il ne l'avait été de la demi-couronne que lui avait donnée Frank. Il pensa à la pauvre famille déchue, et oublia sa propre lutte avec la faim toujours à sa porte.

Il resta tout pensif dans le sentier jusqu'à ce qu'il eût vu disparaître Randal, puis revint lentement sur ses pas. Le jeune Leslie hâta sa course. Toute sa culture intellectuelle, ses aspirations inquiètes, n'eussent pu lui suggérer une pensée aussi généreuse, un sentiment aussi poétique que celui qui avait traversé l'âme de ce pauvre paysan.

En arrivant au château, Randal apprit que toute la famille était à l'église ; et, suivant le sens patriarcal, la famille embrassait presque tous les domestiques. Ce fut donc une vieille servante impotente qui vint ouvrir la porte. Elle était très-sourde et semblait si stupide que Randal ne lui demanda pas la permission d'entrer pour attendre le retour de Frank. Il se contenta de dire qu'il allait se promener sur la pelouse et qu'il reviendrait quand l'office serait terminé.

La vieille femme, ouvrant de grands yeux, se rapprocha de lui pour l'entendre ; mais Randal lui tournant le dos se dirigea vers le jardin qui s'étendait d'un côté de l'antique manoir.

C'était un charmant coup d'œil que le doux gazon de cette immense pelouse, les parterres de fleurs variées, la beauté imposante de deux grands cèdres qui projetaient leur ombre paisible sur le gazon, l'architecture pittoresque du château avec ses meneaux en saillie et ses lourds pignons ;

mais le vieux jeune homme, en présence du spectacle qui s'offrait à ses regards, n'éprouva ni l'admiration du poète ni celle de l'artiste.

Tout cela n'était pour lui qu'une preuve de la fortune du squire, et l'envie de devenir riche tortura son cœur.

Croisant les bras sur sa poitrine, il s'arrêta un moment en promenant ses regards autour de lui, les lèvres serrées et fronçant le sourcil. Puis il marcha lentement les yeux baissés vers la terre, murmurant tout bas : « L'héritier de cette propriété n'est qu'un sot. On m'a dit à moi que j'avais des talents, de l'instruction, et j'ai pris pour devise au fond de mon cœur : *Savoir c'est pouvoir*. Et pourtant, malgré tous mes efforts, la science m'élèvera-t-elle jamais au niveau de cet imbécile ? Je ne m'étonne point que le pauvre haïsse le riche, mais entre tous les pauvres qui peut haïr le riche comme le pauvre gentilhomme ? Je suppose qu'Audley Egerton a l'intention de me faire entrer au parlement et de faire de moi un *tory* comme lui. Eh quoi ! laisser les choses dans l'état où elles sont ! Non, la démocratie ne me suffirait même pas, à moins qu'elle ne fût précédée d'une révolution. Je comprends le cri d'un Marat : « Encore du sang ! » Marat avait vécu pauvre et il avait cultivé la science... en face du palais d'un prince. »

Il se retourna avec un sourire amer et lança un regard vindicatif sur le vieux manoir, qui, bien qu'une habitation confortable, n'avait cependant rien d'un palais. Les bras toujours croisés sur sa poitrine, Randal marcha à reculons comme pour ne point perdre le fil des idées éveillées en lui par la vue de ce château.

Mais ses réflexions furent tout à coup interrompues. Profondément absorbé par ses pensées, le jeune homme continuant à marcher était arrivé sur le bord de la pente où la pelouse se terminait par un saut de loup, et juste au moment où il s'appuyait sur le fameux axiome de lord Bacon : « La science c'est le pouvoir, » la terre lui manqua et il tomba dans le fossé.

Le squire, dont le génie actif s'occupait toujours de réparer ou d'embellir, avait, quelques jours auparavant, fait élargir et remettre en talus le fossé juste à cet endroit, de sorte que la terre encore fraîche et humide n'avait été encore ni aplatie ni recouverte de gazon. Aussi, quand Randal, remis de la secousse qu'il avait éprouvée, se fut relevé, il s'aperçut que ses vêtements étaient couverts de boue, et la force de sa chute lui fut démontrée par la

forme fantastique et bizarre qu'avait prise son chapeau. Enfoncé d'un côté, froissé de l'autre, déformé partout, il ressemblait aussi peu au chapeau d'un jeune gentleman distingué, bon travailleur et *protégé* de l'honorable M. Egerton, qu'eût pu faire le premier chapeau venu ramassé dans un ruisseau, à la suite d'une rixe d'ivrognes.

Randal était étourdi, brisé, rompu, et il se passa quelques moments avant qu'il s'inquiât de ses vêtements. Quand il l'eut fait, son spleen s'accrut considérablement. Il était assez jeune pour reculer à l'idée de se présenter devant le squire qu'il ne connaissait pas, et devant le dandy Frank sous un tel accoutrement. Il résolut donc de s'en retourner sans accomplir le but de son voyage. Voyant devant lui un sentier aboutissant à une porte qu'il supposait devoir le conduire plus directement à la grande route que le chemin par lequel il était venu, il le prit sans hésiter.

CHAPITRE IX.

Le squire fut de mauvaise humeur au déjeuner. Il avait trop de sang anglais dans les veines pour supporter patiemment une insulte, et il considérait comme une insulte personnelle l'outrage fait au présent dont il venait de gratifier la paroisse. Son cœur était blessé aussi bien que son orgueil. Il y avait dans cette action tant d'ingratitude, et cela au moment où il s'était donné tant de peine, non-seulement pour le rétablissement des *ceps*, mais encore pour leur embellissement ! Quoi qu'il en soit, la mauvaise humeur du squire n'était pas chose assez rare pour attirer l'attention ; Riccabocca et mistress Hazeldean sentirent que l'hôte était refrogné et le mari hargneux ; mais l'un était trop discret, l'autre trop sensée pour réveiller la douleur quelle qu'elle fût, et immédiatement après le déjeuner, le squire se retira dans son cabinet et n'alla pas à l'office du matin.

M. Forster dans sa *Vie d'Olivier Goldsmith*, a soin de nous toucher par la manière dont il excuse son héros de n'être pas entré dans les ordres : « Il ne s'en trouvait pas digne, » dit-il. Ton vicaire de Wakefield, pauvre Goldsmith, t'a remplacé, et le docteur Primrose sera plus que digne du monde, tant que les craintes de miss Jemima ne seront pas réalisées. Le squire avait des scrupules bien moins raisonnables que ceux de Goldsmith. Il y avait certains jours où il se trouvait indigne, je ne dis point d'entrer dans les ordres, mais même de se joindre aux fidèles ; des jours où, il disait avec sa brusque franchise : « je n'irai point prendre place dans le banc de famille. Non, je n'irai pas chanter des répons hypocrites dans le paroissien de ma pauvre grand'mère. » Ainsi le squire et son mauvais génie restèrent tous deux à la maison. Mais le mauvais génie fut chassé avant la fin du jour ; et quand la cloche sonna pour le service du soir, il est probable que le squire s'était raisonné et que le calme était rentré dans son esprit, car on le vit sortir du château, bras dessus bras dessous avec sa femme, à la tête de sa maison. L'office de l'après-midi (comme c'est assez l'habitude dans les campagnes), était plus suivi que celui du matin, et c'était aussi l'habitude de notre curé de garder pour ce service son sermon le plus important.

Le curé Dale, quoique très-savant, n'était ni profond théologien ni archéologue érudit comme nos ministres de la génération actuelle. Je doute fort qu'il eût été capable de passer ce que l'on appellerait maintenant un examen honorable sur les Pères, et quant aux formalités de la rubrique, ce n'est pas lui qui eût jamais divisé une congrégation ou embarrassé un évêque à ce sujet. Le curé Dale n'était pas non plus érudit en fait d'architecture religieuse. Il se souciait peu que les ornements de l'église fussent d'un gothique plus ou moins pur, mais il avait un secret qui est peut-être aussi important que ces subtilités mystérieuses, ce secret c'était de savoir remplir son église ! Même à l'office du matin il ne s'y trouvait pas un banc de vide et à l'office du soir l'église regorgeait de monde.

De nos jours le curé Dale passerait peut-être pour n'avoir qu'une idée mesquine de l'autorité spirituelle de l'Église. Jamais on ne l'avait entendu discuter sur les rapports exacts de l'Église avec l'État... Faisait-elle corps avec l'État ou était-elle au-dessus de l'État ? Avait-elle existé avant la papauté ou avait-elle été formée par elle ? etc., etc. Il s'inquiétait peu de tout cela. Il était cependant parfaitement convaincu du droit qu'a le prêtre

d'avertir, de détourner, de persuader, de réprimander. C'était pour l'office du soir qu'il préparait ces sortes de sermons qu'on peut appeler « des sermons directs. » Il préférait l'office du soir pour ces salutaires exhortations, non-seulement parce que les fidèles y étaient plus nombreux, mais encore parce que l'expérience lui avait appris que l'homme qui a dîné écoute, supporte plus aisément une réprimande que l'homme qui est à jeun, et que le cœur est plus facilement touché quand l'estomac est satisfait. Il y avait dans la manière de prêcher du curé Dale un grand fonds de bonté. Il réprimandait d'un ton si paternel qu'il ne blessait jamais personne. Il y mettait tant d'art que le coupable seul sentait à la voix de sa conscience que le sermon s'appliquait à lui. Mais il ne ménageait ni le riche ni le pauvre. Il avertissait le squire, et M. Bullock, le marguillier, avec la même hardiesse qu'Hodge, le laboureur, et Scrub, le journalier. Quant à M. Stirn, il avait prêché pour lui plus souvent que pour qui que ce fût dans la paroisse ; mais Stirn, qui avait assez de bon sens pour le comprendre, n'avait jamais eu assez de vertu pour se corriger.

Dans la circonstance actuelle, le curé, qui avait toujours l'œil sur son troupeau, et qui avait vu avec un profond chagrin ses craintes se réaliser au sujet du rétablissement des *ceps*, en présence du sourd mécontentement qui animait les paysans, en présence des projets dominateurs et tracassiers qui assombrissaient le caractère si naturellement bienveillant du squire, le curé, dis-je, voyant des signes d'une rupture entre les classes et les avant-coureurs de ces haines implacables entre le riche et le pauvre qui désolent tant de paroisses, ne médita rien moins qu'un grand sermon politique, un sermon qui devait extraire de la racine des vérités sociales, un baume salubre destiné à guérir la plaie cachée au fond du cœur de ses paroissiens d'Hazeldean. Et voici quel fut LE SERMON POLITIQUE DU CURÉ DALE.

CHAPITRE X.

« Car chacun portera son propre fardeau. »
(Épît. de saint Paul aux Galates, VI. 21.)

« Mes frères, chacun portera son fardeau. Si Dieu eût voulu que notre vie se terminât à la tombe, ne nous est-il pas permis de croire qu'il eût pu écarter d'une vie si courte les soucis et les peines auxquels, depuis le commencement du monde, l'humanité est sujette ? Traitant donc cette vie comme notre enfance, et notre seconde vie comme notre maturité spirituelle, où « dans les âges futurs il nous inondera des trésors infinis de sa grâce, » il nous donne la preuve de sa tendresse aussi bien que de sa sagesse, lorsqu'il nous condamne au travail et à la douleur qui, en éprouvant nos forces et en développant nos vertus, préparent notre âme au bonheur éternel. C'est pourquoi chacun portera son fardeau. Mes frères, si vous croyez que Dieu est bon, que dis-je, si vous le croyez père aussi tendre qu'indulgent, vous comprendrez que les peines de la vie sont une preuve de notre destinée future. Mais chacun croit toujours son fardeau plus lourd que celui des autres. Le pauvre gémit de sa pauvreté, le riche des soucis qui augmentent avec ses richesses. Car, bien loin que la richesse nous affranchisse de toute peine, les philosophes de tous les siècles ont unanimement répété, d'accord avec le plus célèbre des sages : « Où il y a beaucoup de bien, il y a beaucoup de gens qui le mangent ; et quel profit en a celui qui le possède, sinon qu'il le voit de ses yeux ? » Cette parole est littéralement vraie, mes frères, car supposez un homme immensément riche, riche comme l'était le grand roi Salomon lui-même, s'il n'enferme tout son or dans une cassette, son or se répandra pour passer en diverses mains ; car il aura beau, comme Salomon, faire de grandes œuvres, bâtir des maisons et planter des vignes, faire des jardins et des vergers, l'or qu'il dépense ne fera toujours que nourrir ceux qu'il emploie. Salomon lui-même ne pouvait pas manger avec plus de plaisir que le pauvre artisan qui bâtissait son palais ou que l'humble laboureur qui plantait sa vigne. C'est donc une vérité, mes frères que, « où il y a beaucoup de bien il y a beaucoup de gens qui le mangent. » Cette parole doit nous enseigner la tolérance et la compassion

pour les riches. Qu'ils le veuillent ou non, nous prenons part à leurs richesses sans en partager les soucis. L'histoire profane de notre pays nous dit qu'une princesse, destinée à devenir la plus grande reine qui se soit jamais assise sur le trône d'Angleterre, portait envie à une pauvre laitière qu'elle entendait chanter. Un poète profane, qui n'est inférieur pour la sagesse qu'à nos saintes Écritures, représente l'homme qui, par sa force et son intelligence, s'est élevé jusqu'au trône, soupirant après le sommeil, ce trésor accordé au dernier de ses sujets, et justifiant ainsi les paroles du fils de David : « Le sommeil de celui qui laboure est doux, qu'il mange peu ou beaucoup, mais le rassasiement du riche ne le laisse pas dormir. »

« Parmi mes très-chers frères ici présents, il s'en rencontre sans doute quelques-uns qui ont été pauvres et qui doivent à un honnête travail une aisance relative. Que leur conscience me réponde quand je leur adresse cette question : Leurs inquiétudes ne viennent-elles pas de l'aisance même qu'ils ont acquise ? Leur courage et leur vertu ne sont-ils pas exposés à des épreuves qu'ils ignoraient quand ils se rendaient à leur travail sans souci du lendemain ? Mais il est juste, mes très-chers frères, qu'à chaque condition soient attachés des soucis particuliers, que chaque homme ait son fardeau. Car sans les peines de la pauvreté, le pauvre ne chercherait pas à améliorer sa position, et, pour me servir du langage du monde, à s'élever dans la société ; de précieuses facultés demeureraient assoupies et nous ne verrions pas ce consolant spectacle, si commun dans notre pays ; le triomphe du travail de l'homme sur la mauvaise fortune, triomphe qui donne des espérances à des milliers d'autres hommes. On a dit que la nécessité est la mère de l'invention et les avantages sociaux qui appartiennent à chacun de nous aussi bien que l'air et que la lumière du soleil, nous sont venus de cette loi de notre nature qui fait que nous gravitons sans cesse vers un perfectionnement indéfini, que chaque génération s'enrichit des travaux des générations précédentes et que dans les pays libres, on voit souvent le fils du laboureur prendre place dans les conseils du gouvernement. Oui, si la nécessité est la mère de l'invention, la pauvreté est la créatrice des arts ; s'il n'y avait pas eu de pauvreté, que deviendrait ce qui à nos yeux constitue la richesse ? Supprimez de la civilisation les résultats obtenus par le travail du pauvre, que reste-t-il ? L'état sauvage. Où vous voyez maintenant l'artisan et le prince, vous verriez l'égalité sans doute, mais l'égalité des sauvages ;

et encore, je me trompe, vous ne verriez même pas là d'égalité ; car chez les sauvages la force brutale fait la noblesse, et malheur aux faibles ! Où vous voyez maintenant des hommes en blouse et des hommes revêtus de pourpre, vous ne verriez que des êtres dans un état de nudité complète. Vous ne verriez ni palais ni chaumières, rien que des buttes et de misérables cabanes. Autant le paysan l'emporte sur celui qui est roi parmi les sauvages, autant une société ennoblie et enrichie par le travail l'emporte sur un État où la pauvreté ne voit rien au-dessus d'elle, où le travail ne soupire pas après l'aisance. D'un autre côté si les riches étaient parfaitement contents de leur fortune, leur cœur s'endurcirait dans les grossières jouissances du corps qu'elles procurent. C'est le sentiment, implanté dans le cœur de l'homme par la divine sagesse, qui fait que le riche éprouve encore des aspirations vers le ciel et cherche le bonheur dans cette bienfaisance qui lui fait distribuer sa fortune au profit des autres. Supprimez l'air d'un foyer, le feu s'éteindra malgré tout ce qui peut l'alimenter. Il en est de même de la jouissance que la fortune fait éprouver au riche, elle est vivifiée par l'air qu'il chauffe.

« Et ceci, mes frères, me conduit à une seconde manière d'envisager les paroles de l'apôtre : « Car chacun portera son fardeau. » Les conditions sociales de la vie sont inégales. Pourquoi ? Ô mes très-chers frères, ne le voyez-vous pas ? Autant vaudrait demander pourquoi la vie est la sphère du devoir et la pépinière des vertus. Car si tous les hommes étaient égaux, s'il n'y avait ni souffrance, ni bonheur, ni pauvreté, ni richesse, la moitié au moins des vertus humaines ne disparaîtrait-elle pas d'un seul coup ? S'il n'y avait ni indigence, ni chagrin, que deviendrait le courage ? Que deviendrait la patience ? Que deviendrait la résignation ? S'il n'y avait ni grandeur, ni richesse, que deviendraient la bienveillance, la charité et la douce compassion, la tempérance au milieu du luxe, et la justice dans le maniement de l'autorité. Allons plus loin : supposons toutes les conditions égales : pas de revers de fortune, pas d'élévation, pas de chute, mais aussi rien à espérer, rien à craindre ; ne voyez-vous pas que vous tuez d'un coup toutes les facultés de l'âme et que vous brisez la chaîne qui rattache le cœur de l'homme à la providence de Dieu. Si nous pouvions anéantir le mal, nous anéantirions l'espérance, et l'espérance, mes très-chers frères, est le chemin de la foi. Ah ! mes frères, s'il était possible d'anéantir les inégalités

sociales, ce serait bannir nos plus belles vertus, frapper de torpeur notre nature spirituelle, ce serait paralyser les facultés de notre esprit. Le monde moral comme le monde physique emprunte sa force et sa beauté à la diversité, au contraste.

« Chacun portera son fardeau. » Oui, c'est vrai. Mais prenons un des derniers versets du même chapitre. « Portez les fardeaux les uns des autres et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. » Oui ; tandis que le ciel donne à chacun sa part de souffrance, il fait de l'humanité tout entière une seule famille, grâce à ce sentiment qui, plus que tout autre, distingue l'homme de la brute : la sympathie, l'affection qui nous lie les uns aux autres ! Le troupeau ne s'inquiète point de la brebis qui va mourir dans son coin ; mais l'homme ne garde pas pour lui seul sa joie et sa douleur, et il partage la douleur et la joie de tous ceux qui l'entourent. Quiconque ne pense qu'à soi, abjure son titre d'homme ; car ne disons-nous pas d'un homme qui n'a aucune pitié pour ses semblables qu'il est *inhumain* ? Et ne disons-nous pas de celui qui s'afflige avec ceux qui pleurent, qu'il est *humain* ?

« Mes frères, ce qui a particulièrement caractérisé la divine mission de Notre-Seigneur, c'est l'appel direct qu'il a fait à ce sentiment qui nous distingue de la brute : Il s'empare, non pas de quelque rare faculté accordée seulement à un petit nombre d'hommes de génie, mais de ce vif élan du cœur qui nous est donné à tous ; et quand il dit : « Aimez-vous les uns les autres. — Portez les fardeaux les uns des autres, » il fait de la plus douce de nos émotions, la plus sacrée de ses lois. Le pharisien demande à Notre-Seigneur : « Qui est mon prochain ? » Notre-Seigneur répond par la parabole du bon samaritain : « Portez donc les fardeaux les uns des autres et ainsi vous accomplirez les préceptes du Christ. » Ne croyez pas, ô mes frères, que ceci s'applique seulement aux aumônes ; à ces secours donnés aux malheureux et que l'on appelle charité ; à l'obligation imposée à tous de donner à un frère dans le besoin un peu de notre superflu. Non. J'en appelle aux plus pauvres d'entre vous, les plus cruels fardeaux sont-ils ceux du corps ? Un mot affectueux, une pensée tendre n'ont-ils pas souvent bien plus allégé vos cœurs que le pain donné comme à regret, et que la charité qui vous humilie de sa hauteur ? La sympathie est une aumône que nous pouvons tous faire, et la sympathie est la richesse du Christ. On dit que les

riches doivent être charitables pour les pauvres et l'on ordonne aux pauvres d'être respectueux envers leurs supérieurs. Fort bien : je ne dis pas le contraire. Mais je dis aussi aux pauvres : *À votre tour soyez charitables pour les riches* ; et je dis aux riches : *À votre tour soyez respectueux envers les pauvres*.

« Portez les fardeaux les uns les autres. » Toi, pauvre, n'envie pas à ton frère ses biens temporels. Crois qu'il a aussi ses chagrins, ses inquiétudes, et que, pour être plus délicatement nourri il n'en est pas moins sensible à la douleur. N'a-t-il pas aussi ses tentations, puisque Notre-Seigneur s'est écrié : « Combien il sera difficile à un riche d'entrer dans le royaume des deux. » Et que sont les tentations sinon des épreuves ? Que sont des épreuves sinon des périls et des chagrins ? Ne vous croyez pas dispensés de la charité à l'égard de l'homme riche quand vous recevriez la subsistance de ses mains. Un écrivain païen souvent cité par les premiers prédicateurs de l'Évangile, a dit avec vérité : « Partout où il y a de la place pour un homme, il y a de la place pour un bienfait. »

« J'interroge ici ceux d'entre vous qui sont riches, mes frères : lorsque vous sortez pour aller visiter vos granges et vos greniers, vos jardins et vos vergers, si tout à coup au milieu du fol orgueil de votre cœur, vous voyez le laboureur froncer le sourcil, si vous vous sentez l'objet de la haine au milieu de votre abondance, si vous sentez que vos moindres fautes vous sont reprochées avec une grossière malice, et que vos bienfaits les plus sincères sont reçus avec une envieuse ingratitude, je vous le demande, toutes les jouissances que vous trouvez dans ces possessions mondaines ne s'évanouissent-elles pas de votre cœur ? Ne sentez-vous pas enfin tous les trésors de satisfaction que le pauvre est capable de vous donner ? Toutes ces richesses de Mammon passent sans retour. Mais il y a dans le sourire de celui à qui nous avons été utiles quelque chose que nous emportons avec nous dans les deux. Si donc vous voulez porter les fardeaux les uns des autres, il faut que les pauvres aient pitié des erreurs, et compassion des soucis du riche. Il a été dit à tous : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. » Mais ne crois pas, ô riche, que nous ne prêchions ici que pour le pauvre. S'il est de son devoir de ne pas envier tes richesses, il est du tien de faire tout ton possible pour adoucir ses travaux. Souviens-toi que lorsque Notre-Seigneur disait : « Combien il est difficile qu'un riche entre dans le

royaume des cieux, » il répondait à ceux qui lui demandaient qui serait sauvé : « Les choses impossibles à l'homme sont possibles à Dieu. » Ce qui veut dire, mes frères, que l'homme abandonné à ses propres forces succombera, mais que l'homme fortifié par Dieu sera sauvé.

« Nous avons constamment sur les lèvres ce précepte si simple : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fit. » Pourquoi y manquons-nous si souvent dans la pratique ? Parce que nous négligeons de cultiver cette sympathie que la nature implante en nous comme un instinct, et que le Sauveur exalte comme un commandement. Si tu aimes ton prochain comme toi-même, considère d'avance ce que ton voisin pensera de ce que tu veux lui faire. Mets-toi à sa place ; si tu es fort et qu'il soit faible, daigne descendre de ta force pour entrer dans sa faiblesse. Dépose ton fardeau un instant pour prendre le sien. Fais cela, et tu avoueras souvent que ce qui te paraissait juste dans ta force te semblerait dur dans sa faiblesse. Ainsi donc, si vous voulez porter les fardeaux des petits, vous autres grands, ne sentez pas seulement pour eux, mais avec eux. Prenez garde que votre orgueil ne les irrite, que votre pouvoir ne les froisse de gaieté de cœur. Votre inférieur ici-bas est de la classe de ceux parmi lesquels furent choisis les apôtres, parmi lesquels est descendu de son trône, le Seigneur de la création. »

Ici le curé s'arrêta un moment et jeta un coup d'œil vers le banc voisin de la chaire où était assis le seigneur d'Hazeldean. Celui-ci, d'un air pensif, appuyait son menton sur sa main ; son front était penché et son visage plus coloré que de coutume.

« Mais, reprit le curé avec douceur, sans regarder son cahier et inspiré par la circonstance ; mais celui qui a pratiqué la sympathie ne tombe pas dans de telles erreurs, ou s'il y tombe il se hâte d'en sortir. La sympathie est si naturelle à l'homme de bien qu'il y obéit instinctivement quand il permet à son cœur d'écouter la voix de sa conscience. C'est la sympathie qui constitue le lien entre le riche et le pauvre. Par cette sympathie, nos différentes conditions ici-bas, quelles qu'elles soient, deviennent pour nous ce qu'elles doivent être selon la volonté de Dieu, c'est-à-dire des moyens pour chacun de nous d'exercer nos vertus. Par conséquent, si chacun en particulier porte son fardeau, tous, dans la communauté des âmes, doivent l'alléger en s'aidant mutuellement.

« Telle est la loi du Christ. Accomplissez-la, mes chères brebis ! »

Ici le curé termina son sermon, et les assistants inclinèrent la tête.

LIVRE III.

CHAPITRE I.

Ce fut grand dommage que M. Stirn n'entendît pas le sermon du curé ; mais ce digne fonctionnaire avait bien d'autres occupations ; et, de fait, pendant l'été on le voyait rarement à l'office du soir ; non pas qu'il craignît les sermons ; non, M. Stirn se serait ri des foudres mêmes du Vatican, mais il préférait s'occuper de nombreux travaux gratuits le jour du repos. Le squire permettait à tous ceux qui le désiraient de se promener dans son parc le dimanche, et bien des gens venaient de loin pour naviguer sur son lac ou se reposer à l'ombre de ses vieux hêtres. Ces visiteurs éveillaient les soupçons de M. Stirn ; bien plus, étaient pour lui une cause de tourment véritable, et cela non sans raison. Nous autres Anglais, nés avec l'amour de la liberté, nous sommes plus disposés à en faire l'abus sur les terres de notre prochain que sur les nôtres. Quelquefois, à sa grande satisfaction, M. Stirn tombait à l'improviste sur une bande de gamins occupés à assiéger les cygnes ; d'autres fois il s'apercevait qu'un jeune plant manquait et le trouvait dans des mains impies, converti en canne ; ou découvrait un hardi gaillard escaladant le saut de loup pour venir cueillir, dans une des plates-bandes chéries de la pauvre mistress Hazeldean, un bouquet pour sa bonne amie, et il arrivait même souvent, quand toute la famille était à l'église, que quelques curieux impertinents pénétraient jusque dans les jardins pour venir regarder aux croisées. C'était pour de tels crimes et pour d'autres aussi graves que M. Stirn avait depuis longtemps, mais en vain, fait tous ses efforts pour engager le squire à retirer une permission dont on abusait avec tant d'infamie. Mais, bien que M. Hazeldean grondât, tempêtât, jurât quelquefois « qu'il fermerait le parc ou qu'il le remplirait (malgré la loi) de pièges, de fusils à ressort, » sa colère s'évaporait toujours en paroles. Le

parc restait ouvert au public le dimanche, et ce jour de repos se changeait pour M. Stirn en jour de peine et d'anxiété. Mais c'était depuis les derniers tintements de la cloche du service du soir jusqu'au coucher du soleil que l'âme de ce vigilant fonctionnaire était surtout agitée ; car, parmi les fidèles qui venaient des hameaux voisins se réunir à la voix du pasteur, il se trouvait toujours quelque brebis égarée, ou plutôt quelque bouc sautant, bondissant, gambadant, qui s'en allait vagabonder à tort et à travers, connue pour désespérer l'énergique surveillance de M. Stirn. Aussitôt l'office terminé, si le temps était beau, tout le parc devenait une scène animée, bigarrée de manteaux rouges, de châles aux couleurs vives, d'habits du dimanche et de chapeaux garnis de fleurs des champs, fleurs que M. Stirn soutenait souvent avoir été enlevées aux corbeilles de mistress Hazeldean. Ce dimanche-là surtout, le surintendant se trouvait contraint à une vigilance extraordinaire : il n'avait pas seulement à découvrir les déprédateurs et les violateurs de la propriété, il lui fallait encore, 1^o atteindre les auteurs de la conspiration contre les ceps, 2^o faire un exemple.

Il avait donc commencé sa ronde dès le matin et au moment où la cloche du soir faisait entendre ses derniers tintements, sortant d'une haie derrière laquelle il avait guetté ceux qui s'arrêtaient devant les ceps, il fit tout à coup son apparition sur la place du village. En ce moment, elle était déserte. L'intendant aperçut au loin comme des ombres qui couraient, quelques groupes attardés se rendant en toute hâte à l'église ; devant lui étaient les *ceps*, avec leurs quatre yeux mélancoliques que l'on avait débarrassés de la boue, mais qui conservaient encore les taches et les souillures, preuves du récent outrage qu'ils avaient subi. Là, M. Stirn s'arrêta, ôta son chapeau et fronça le sourcil.

« Si seulement j'avais quelqu'un pour surveiller, pensa-t-il, pendant que je vais faire un tour du côté de la rivière, peut-être qu'on découvrirait quelque chose ; peut-être que ceux qui ont fait le coup ne seront pas allés à l'église et qu'ils reviendront de ce côté pour contempler leur infamie ! On dit bien que les meurtriers sont toujours ramenés fatalement au lieu où ils ont laissé le corps de leur victime ; mais dans ce village il n'y a ni homme, ni femme, ni enfant qui prenne les intérêts du squire ou de la paroisse, excepté moi. » M. Stirn était arrivé à cette conclusion misanthropique, quand il aperçut Léonard Fairfield. Le surintendant enfonça son chapeau sur

sa tête et appuya son bras droit sur sa hanche. « Hé ! là-bas ! dit-il, quand Lenny fut à portée d'entendre sa voix. Où allez-vous donc si vite ?

— Je vais à l'église, monsieur.

— Arrêtez, arrêtez, monsieur Lenny. Vous allez à l'église, mais la cloche a cessé de sonner et vous savez que M. le curé se met en colère contre ceux qui arrivent trop tard, et qui troublent ainsi les fidèles. Vous ne pouvez aller à l'église maintenant.

— Plaît-il, monsieur ?

— Je dis que vous ne pouvez aller à l'église maintenant. Il vous faut apprendre à penser un peu aux autres, mon garçon. Vous voyez comme je m'éreinte au service du squire ! Il faut le servir aussi, vous. Votre mère a une maison et des terres presque pour rien. Il faut être reconnaissant, Léonard Fairfield, et prendre ses intérêts ! Pauvre homme ! son cœur se brise, j'en suis sûr, en voyant ce qui se passe. »

Léonard ouvrit ses grands yeux bleus innocents pendant que M. Stirn essayait mélancoliquement les siens.

« Regardes un peu cette créature, dit Stirn tout à coup en montrant les *ceps* ; regardez-la. Si elle pouvait parler, qu'est-ce qu'elle dirait, Léonard Fairfield ? Répondez un peu !... *Au diable soient les ceps !*

— Ah ! c'est bien mal d'avoir écrit d'aussi vilains mots, dit Lenny gravement. Ma mère a été bien peinée d'apprendre ça ce matin.

M. STIRN. Sans doute qu'elle a dû l'être, quand on songe à ce qu'elle paye pour les terres. (D'un ton sentimental). Tu ne sais pas qui a fait cela, hein, Lenny ?

LENNY. Non, vraiment, monsieur !

M. STIRN. Mais tu ne peux pas aller à l'église maintenant, l'office est presque fini. Tu te rappelles que j'avais mis ces *ceps* sous ta responsabilité ; vois un peu comme tu as fait ton devoir. J'ai presque envie de... » Et M. Stirn jeta un regard sur les *ceps*.

« S'il vous plaît, monsieur... dit Lenny qui commençait à avoir peur.

— Non, il ne me plaît pas, il ne me plaît pas du tout. Mais je te pardonne pour cette fois ; seulement, mon garçon, aie l'œil ouvert à l'avenir. Maintenant, mets-toi ici... non... là sous cette haie, et tu feras bien

attention, si quelqu'un vient flâner par là, ou regarder les ceps, ou s'en moquer pendant que je fais ma ronde. Je reviendrai avant la fin du service, ou juste après ; comme ça tu attendras là que je revienne et tu me feras ton rapport. Aie l'œil ouvert, mon garçon, ou bien il t'en cuira, à toi et à ta mère. Songe que dès demain je puis vous augmenter de quatre livres. »

Un quart d'heure environ après le départ de M. Stirn, un jeune garçon sortit du parc par une petite porte, juste en face de l'endroit où s'était posté Lenny : il paraissait fatigué de marcher ou accablé par la chaleur du jour. Après s'être arrêté quelques instants sur le gazon, il s'avança sous l'ombre du grand arbre qui abritait les ceps.

Lenny dressa les oreilles ; il n'avait jamais vu ce jeune homme, son visage lui était tout à fait inconnu.

Léonard Fairfield n'aimait pas les étrangers, je dirais même qu'il avait comme un vague soupçon que les étrangers avaient dû être pour quelque chose dans la profanation des *ceps*. Ainsi ce jeune homme était un étranger ; mais quel était son rang ? Appartenait-il à une classe de la société qui pût justifier les outrages dont les *ceps* avaient été victimes ? Là-dessus Lenny Fairfield ne savait que penser. Selon son expérience de villageois, le jeune homme n'était pas vêtu comme un gentleman. Aux yeux de Lenny le type du costume aristocratique était celui de Frank Hazeldean : pantalon blanc, habit bleu, cravate incomparable. Or les vêtements de cet étranger, sans être ceux d'un paysan ou d'un fermier, ne répondaient nullement à l'idée que se faisait Lenny du costume d'un jeune gentleman. Ce devait être un homme peu comme il faut : son habit était couvert de boue, son chapeau défoncé affectait des formes bizarres.

Lenny était fort intrigué. Tout à coup il lui vint à l'idée que la porte par laquelle était sorti le jeune homme se trouvait sur le chemin qui conduisait du parc à une petite ville voisine, dont les habitants n'étaient pas en odeur de sainteté au château. De ce pays étaient venus de temps immémorial les plus audacieux braconniers, les plus insupportables vagabonds, les voleurs les plus éhontés, les sophistes les plus chicaniers au sujet du droit de passage. Sans doute on pouvait par le même chemin venir de la maison du squire, mais un tel accoutrement ne permettait guère de penser que celui qui le portait eût jamais fait de visite au squire ; aussi, toutes réflexions faites, Lenny n'hésita pas à croire que l'étranger n'était qu'un commis ou un

apprenti de la ville de Thomdyke. La mauvaise réputation de cette ville, jointe à l'extérieur de l'étranger, confirmait Lenny dans l'idée qu'il avait très-probablement devant lui un des profanateurs nocturnes des *ceps*. Une circonstance vint encore augmenter ses soupçons. Le jeune homme, qui se tenait debout devant les *ceps*, se baissa et lut l'incendiaire anathème qui les déshonorait. Lorsqu'il eut fini de lire, il répéta les mots tout haut ; et en ce moment Lenny le vit sourire ; mais quel sourire ! qu'il était déplaisant et sinistre ! Lenny jusque-là n'avait jamais su ce que c'était que le rire sardonique.

Mais de quel trouble, de quelle sainte horreur Lenny ne fut-il pas saisi, lorsqu'il vit l'étranger s'asseoir bel et bien sur les *ceps*, lorsqu'il le vit planter ses talons profanes sur le bord de deux de leurs yeux, puis prendre son calepin et son crayon et se mettre à écrire comme si de rien n'était. Cet inconnu effronté dressait-il, en vue de ses projets incendiaires, l'inventaire de l'église et du château ? Il regardait l'une, il regardait l'autre avec un œil étrangement distrait tout en écrivant : que signifiait cela ? il ne tenait pas les yeux sur son papier, comme Lenny l'avait appris à l'école. La vérité c'est que Randal Leslie se sentait faible et fatigué, et que le contrecoup de sa chute se faisait assez sentir pour qu'il trouvât agréable de se reposer un peu. Il profitait de l'occasion pour écrire un billet à Frank et s'excuser de ne pas revenir le voir : il avait l'intention de déchirer la feuille, et de la laisser dans la première chaumière devant laquelle il passerait, avec les instructions nécessaires pour la faire parvenir au château.

Pendant que Randal était ainsi innocemment occupé, Lenny s'avança de son côté du pas ferme et résolu d'une personne qui est décidée, coûte que coûte, à remplir son devoir. Lenny, quoique brave, n'était pas féroce, aussi la colère à laquelle il était en proie, les soupçons qu'il nourrissait, ne s'exprimèrent que par l'appel solennel qu'il adressa aux propres sentiments du coupable.

« N'avez-vous pas honte de ce que vous faites-là ? Vous asseoir sur les *ceps* tout neufs du squire ! Levez-vous et passez votre chemin ! »

Randal se retourna vivement et, bien qu'en toute autre circonstance il eût eu assez de présence d'esprit pour se tirer facilement de sa fausse position ; cependant *nemo Mortalium*, etc., etc., on n'est pas toujours sage, et Randal était en ce moment de fort mauvaise humeur. L'affabilité à l'égard de ses

inférieurs, dont je le louais tout à l'heure avait entièrement disparu devant le mépris qu'un paysan insolent devait naturellement inspirer à un Etonnien insulté ! « Insolent polisson ! » s'écria Randal en regardant Léonard avec dédain.

Cette énergique rebuffade fit monter le sang au visage de Lenny. À première vue, il s'était dit que l'étranger était quelque apprenti ou quelque commis rebelle aux prescriptions de la loi ; tout contribuait à confirmer ses présomptions. D'abord ce langage impoli et surtout ce regard dédaigneux qui n'empruntait certes aucune dignité à ce mauvais chapeau tout défoncé sous lequel étincelaient ces yeux sinistres et menaçants.

Or chacun sait qu'il n'y a pas d'être plus antipathique à un paysan qu'un commis de magasin ; même dans les grandes occasions politiques on a rarement pu apprivoiser assez la classe ouvrière de la campagne pour l'amener à fraterniser avec la classe commerçante de la ville. Le vrai paysan anglais sera toujours un aristocrate ; je dis plus, indépendamment de cette immémoriale antipathie de race, il y a quelque chose d'hostile dans les relations de paysan à citadin, quand ils sont en face l'un de l'autre, faisant le gros dos sur le même pavé. Il y a quelque chose du sentiment du coq qui va se battre ; quelque chose qui contribue à maintenir, dans notre population insulaire, ordinairement si douce et si pacifique, la propension belliqueuse qu'elle a à fermer vigoureusement la main pour en former ce que l'on appelle un poing. Ces sentiments d'hostilité se manifestèrent vivement chez Lenny Fairfield lorsqu'il entendit les paroles et qu'il vit le regard du malencontreux étranger. Celui-ci s'en aperçut ; car il pâlit et son œil sombre devint de plus en plus fixe et défiant.

« Vous allez me faire le plaisir de quitter les *ceps*, » dit Lenny, dédaignant de répondre à la grossière épithète qui lui était adressée ; puis accompagnant la parole du geste, il poussa l'étranger.

Prompt comme l'éclair, l'Etonnien furieux s'élança sur Lenny, et, en un tour de main, lui fit perdre l'équilibre et l'envoya, les quatre fers en l'air, de l'autre côté des *ceps*. Enflammé de rage, le jeune paysan se releva prestement et courut vers Randal frappant à tort et à travers.

Randal était d'un an ou deux plus âgé que Lenny, mais il n'avait ni sa taille ni sa force, ni même sa vivacité, et, après le premier engagement,

quand les deux jeunes gens se furent arrêtés pour reprendre haleine, Lenny, remarquant le corps frêle et les joues pâles de son adversaire, et voyant le sang s'échapper des lèvres de Randal, fut saisi d'un prompt et généreux sentiment de remords.

« C'est mal, pensa-t-il, de se battre contre une personne qu'on peut si aisément renverser. »

Aussi se reculant un peu et laissant retomber ses bras, il dit avec douceur :

« Tenons-nous-en là ; mais retournez chez vous et soyez raisonnable. »

Randal Leslie n'avait pas à un très-haut point cette qualité naturelle que nous nommons courage physique, mais il avait quelques-unes des qualités morales qui en tiennent lieu : il était fier, vindicatif et avait l'instinct de la destruction plutôt que celui du combat. Il avait soif d'écraser ce qui avait une fois provoqué sa colère. Aussi quoique tout son corps tremblât, que des larmes brûlantes s'échappassent de ses yeux, il s'approcha de Lenny avec le sang-froid du gladiateur et dit entre ses dents convulsivement serrées, comprimant un sanglot de rage et de douleur :

« Vous m'avez frappé, vous ne bougerez pas d'ici, que je ne vous aie fait repentir de votre conduite... défendez-vous. »

Lenny obéit machinalement et l'avertissement n'était pas inutile ; car si, tout d'abord il avait en l'avantage, il n'en fut pas de même maintenant que Randal était revenu de sa surprise.

Quoique Leslie n'eût pas été à Eton très-batailleur, cependant son caractère l'avait parfois entraîné dans quelques conflits, quand il était dans les petites classes, et il avait appris quelques notions de la théorie et de la pratique du pugilat, excellente chose ! nous sommes assez féroce pour le croire.

Randal, en ce moment, employait toute son expérience et tout son art à rester sur la défensive : il écartait les coups violents qui pleuvaient sur lui, ripostant à sa manière avec promptitude et agilité, compensant la faiblesse naturelle de son bras par les ressources de la tactique. Le bras ne resta pas longtemps faible, car c'est une force singulière, que celle qui vient de la colère et de la rage.

Le pauvre Lenny, qui ne s'était jamais battu auparavant, était abasourdi : il perdit tellement l'usage de ses sens qu'il ne put jamais se souvenir complètement de ce qui s'était passé. Il se rappelait vaguement comme une espèce de cauchemar, où il lui semblait s'être élancé, hors d'haleine et impuissant, s'être senti subitement aveuglé, puis avoir été tout à coup ébloui par mille clartés insupportables, enfin il était tombé dans un évanouissement dont il n'était sorti qu'avec de cruelles angoisses. Où s'était passée cette scène ? Ici... là.... partout : enfin, tout ce dont il put se souvenir, c'est qu'il était resté gisant sur la terre, comme un paquet et tout haletant, tandis que son adversaire penchait sur lui un visage aussi sombre que celui de Lara sur le corps d'Othon terrassé.

Car Randal Leslie n'était porté ni par instinct, ni par nature à souscrire à la noble maxime anglaise : « Ne frappe jamais l'ennemi une fois qu'il est à terre, » et il lui en coûta beaucoup, pour ne pas frapper de son talon de botte cette masse inerte qu'il avait sous les pieds. Ce fut l'esprit et non le cœur, qui fit taire en lui le barbare, lorsque, cessant de frapper et murmurant en lui-même quelque chose qui n'était certes pas le charitable et chrétien oubli des injures, le vainqueur se disposa d'un air sombre à quitter le théâtre de la lutte.

CHAPITRE II.

Qui apparut au moment même, sinon M. Stirn ?

Dans son désir de faire perdre à Lenny les bonnes grâces du squire, il avait espéré que le jeune villageois aurait déserté le poste qui lui avait été confié, et ce noble bras droit revenait à pas de loup voir si ses espérances charitables s'étaient réalisées. Il aperçut Lenny, qui se relevait avec difficulté, tout haletant, laissant échapper une espèce de cri nerveux : son bel habit neuf était souillé du sang qui coulait à flots de son nez ; encore

était-ce un nez ? le pauvre Lenny Fairfield croyait avoir à la place une excroissance bouffie, énorme, grosse comme une montagne ! De sorte que tout, sous sa main, devenait nez ! M. Stirn, hors de lui, détourna les yeux et vit avec le même sentiment d'horreur qu'avait manifesté Lenny, le jeune étranger qui s'était assis de nouveau sur les *ceps*, soit pour reprendre haleine, soit pour montrer que sa victoire était complète.

« Holà, dit M. Stirn, qu'est-ce donc... ? Qu'est-ce que cela signifie, Lenny, petit imbécile ?

— Il voulait s'asseoir là, répondit Lenny, d'une voix entrecoupée de sanglots, et il m'a battu parce que je ne voulais pas le laisser faire ; mais ça m'est égal, ajouta le villageois, en s'efforçant de retenir ses larmes, je suis encore tout prêt à recommencer... oui, tout prêt.

— Et vous, que faites-vous là à vous dandiner sur nos *ceps* ?

— Je regarde la campagne. Retirez-vous un peu, vous me gênez, mon brave homme. »

Ce ton fit pressentir à M. Stirn qu'il y avait là quelque méprise ; l'étranger lui parlait d'un ton si peu respectueux qu'il se sentit par contre saisi pour lui d'un respect involontaire. Qui eût osé parler ainsi à M. Stirn, sinon un gentleman ?

« Puis-je vous demander qui vous êtes ? dit M. Stirn, d'une voix douce et en s'inclinant pour porter la main à son chapeau. Comment vous appelez-vous, s'il vous plaît ? Que demandez-vous ?

— Mon nom est Randal Leslie, et je venais faire une visite à votre maître, si vous êtes, comme je le soupçonne, l'intendant de M. Hazeldean ! »

En disant ces mots, Randal se leva, et faisant quelques pas, il se retourna, jeta une demi-couronne sur le chemin, et dit à Lenny :

« Prends ça pour les coups que tu as reçus, et rappelle-toi une autre fois comment on doit parler à un gentleman. Quant à vous, mon garçon, et il dirigeait, d'un air plein de mépris, sa main vers M. Stirn qui, bouche bée, tête nue, s'inclinait jusqu'à terre... Quant à vous, présentez mes compliments à M. Hazeldean, et dites-lui que lorsqu'il nous fera l'honneur

de venir nous voir à Roodhall, j'espère que les façons de nos paysans le feront rougir de ceux d'Hazeldean. »

Ô pauvre squire ! Hazeldean rougir devant Roodhall ! Si l'on vous eût reporté ce message, jamais vous n'eussiez relevé la tête !

En achevant ces paroles amères, Randal sauta par-dessus la barrière qui conduisait dans les champs du curé, laissant Lenny toujours occupé à tâter son nez et M. Stirn toujours incliné jusqu'à terre.

CHAPITRE III.

Si Lenny Fairfield avait cru, dans la simplicité de son cœur et dans la naïveté de son expérience, que M. Stirn lui adresserait quelques éloges sur sa valeur, quelques paroles de sympathie pour les coups qu'il avait reçus, il s'aperçut bientôt qu'il s'était fortement trompé. Cet homme vraiment grand, ce digne premier ministre d'Hazeldean, eût pu, à la rigueur, pardonner une infraction à ses ordres, si une telle infraction eût été avantageuse aux intérêts du service, ou eût pu tourner à l'honneur du chef ; mais il était inexorable pour ce qui est le comble de la maladresse en affaires, une soumission inopportune, aveugle, outrée, qui, si elle est la preuve du dévouement de l'employé, met le patron dans l'embarras. À ceux qui n'ont pas approfondi les mystères du cœur humain et qui ignorent les sentiments naturels à des premiers ministres, ou à ceux qu'on appelle des bras droits, il pourrait paraître naturel que M. Stirn, toujours chapeau en main, au beau milieu du chemin, blessé, humilié, exaspéré par la mortification que venait de lui infliger Randal Leslie, fît retomber sur le jeune gentilhomme tout le poids de son ressentiment. Loin de là : un manque d'étiquette aussi grand qu'un ressentiment envers un supérieur était la dernière pensée qui eût pu naître dans la tête intelligente du premier ministre d'Hazeldean. Cependant comme la rage, semblable à la vapeur, doit trouver une issue, M. Stirn,

sentant, comme il le dit plus tard à sa femme, que son cœur était en ébullition, chercha, avec l'instinct naturel de la conservation, une soupape de sûreté, et la vapeur qui était en lui se déchargea sur Lenny Fairfield. Il enfonça fièrement son chapeau sur sa tête et soulagea ainsi son cœur :

« Petit coquin ! maudit serpent ! Et tout cela pendant le saint office du soir, quand tu devais être à l'église à prier pour tes supérieurs ! Au lieu de ça, tu es là à te battre avec un jeune gentilhomme qui venait faire visite à ton maître ! Cet établissement de la paroisse que tu devais garder, protéger, venir l'ensanglanter avec ton polisson de nez ! »

Et en disant ces mots, M. Stirn, comme pour arranger les choses, se disposa à lancer un nouveau coup au pauvre nez meurtri ; mais Lenny mit machinalement ses deux mains devant son visage pour le protéger, et la main de M. Stirn alla frapper contre les larges boutons de cuivre qui ornaient la manche de son habit. Lenny, dont l'humeur s'échauffait à la pensée d'une injustice aussi criante (c'était du moins ce qu'il pensait dans son cerveau étroit), mit un tronc d'arbre entre M. Stirn et lui et entreprit de se justifier, acte aussi impolitique qu'imprudent ; car, dans un cas pareil, se justifier, c'était récriminer.

« Ah ! monsieur Stirn, ça m'étonne de votre part ; si ma mère vous entendait ! Vous savez bien que c'est vous qui m'avez empêché d'aller à l'église, c'est vous qui m'avez dit...

— Battre un jeune gentilhomme, et encore un dimanche ! s'écria M. Stirn avec un rire sardonique. Oui, sans doute, je vous ai dit de déshonorer le squire, moi et la paroisse, et de mettre tout sens dessus dessous. Mais le squire m'a dit de faire un exemple, et j'en ferai un. »

En disant ces mots, une pensée lumineuse, prompte comme l'éclair, jaillit de la tête de M. Stirn. Il mettrait Lenny dans ces mêmes *ceps* que le pauvre garçon avait trop fidèlement gardés. Eurêka ! l'exemple était trouvé. Il allait enfin pouvoir satisfaire sa haine cachée contre le modèle du village. En choisissant le meilleur garçon de la paroisse, il frapperait de terreur les plus mauvais ; il pourrait ainsi apaiser la dignité offensée de Randal Leslie ; il pourrait offrir au squire une expiation palpable de l'affront fait à son jeune visiteur. Enfin, il donnerait au squire la preuve d'une prompte obéissance au désir exprimé par celui-ci, à savoir : que les *ceps* fussent pourvus aussitôt

que possible d'un locataire. Joignant l'action à la pensée, M. Stirn s'élança aussitôt sur sa victime, la saisit par le collet de sa jaquette, et quelques instants après, les grandes mâchoires des *ceps* s'étaient ouvertes et Lenny Fairfield y avait été englouti. Triste exemple des vicissitudes de la fortune ! Cela fait, et pendant que l'enfant était trop étonné, trop saisi par un malheur aussi soudain pour résister, comme il aurait pu le faire, M. Stirn se hâta de quitter la place, sans oublier toutefois, de ramasser et d'empocher la demi-couronne destinée à Lenny, que celui-ci avait presque oubliée, tant avaient été violentes ses émotions. Stirn se rendit de là à l'église avec l'intention de se placer tout près de la porte, de mettre la main sur le squire aussitôt qu'il sortirait, de lui dire à l'oreille tout ce qui s'était passé, et de le conduire, suivi de tous les fidèles, vers la victime offerte en expiation aux deux divinités Némésis et Thémis.

CHAPITRE IV.

Je le dis en toute conscience, sur mon honneur de gentleman, sur ma réputation d'auteur, il me serait impossible de rendre les sentiments qu'éprouva Lenny Fairfield, quand il se vit seul dans ce lieu de pénitence. Il avait oublié la douleur physique des coups ; la torture de son âme étouffait, anéantissait toute souffrance corporelle ; c'était une de ces tortures poignantes comme en éprouvent les enfants. Ce qu'il ressentait le plus profondément, c'était l'impression d'une injustice criante : il avait rempli, en se trompant peut-être, mais du moins avec honnêteté et avec zèle, les fonctions qui lui avaient été confiées. Il était resté fièrement à son poste pour s'acquitter de son devoir ; il avait combattu, souffert, son sang même avait coulé, et telle était sa récompense ! Lenny possédait cet instinct caractéristique de la race anglo-saxonne, un vif sentiment de la justice ; c'était peut-être le principe le plus fort de ses vertus morales. Ce principe

n'avait jamais perdu chez lui ni sa virginité, ni sa fraîcheur dans les actes d'oppression et d'injustice auxquels les enfants d'une naissance plus élevée sont soumis par des parents sévères ou par des maîtres rigides. C'était donc pour la première fois que le fer pénétrait dans son cœur et, à sa suite, le sentiment de sa rage et de sa haine impuissantes : on l'avait maltraité, et il ne pouvait se faire justice lui-même. Puis venait un autre sentiment qui, pour n'être pas aussi profond, était peut-être plus poignant, plus amer : le sentiment de la honte. Lui, le plus sage de tous les enfants de son âge ; lui, le modèle de l'école, l'orgueil du curé ; lui, que le squire, devant tous ses camarades, avait souvent honoré d'une petite tape sur la joue ; lui, que la châtelaine avait daigné caresser en le félicitant de sa belle et précoce réputation ; lui, qui avait déjà appris à estimer la douceur d'un nom honoré, devenir en un clin d'œil un objet d'opprobre et de mépris ! Le nom de Lenny exciter les rires ! devenir un sobriquet ! Sa vie était empoisonnée dans sa source ! Puis il pensait avec attendrissement à sa mère : « Quel coup pour elle, se disait-il ; pour elle, qui commençait déjà à me regarder comme son soutien, son appui. » Il baissa la tête et des larmes longtemps contenues s'échappèrent enfin de ses yeux.

Puis, entendant un bruit de pas qui s'approchaient, il fit mille efforts des pieds et des mains pour s'arracher à ces ignobles entraves ; il se figura voir arriver tous les villageois au sortir de l'église ; il vit l'œil triste du curé, le sourcil froncé du squire, les ris moqueurs et à demi étouffés de tous ses camarades jaloux de sa réputation sans tache, réputation qui ne pourrait jamais, jamais reprendre son éclat primitif. C'en était fait ! il serait toujours le prisonnier des *ceps* ; et des paroles prononcées par le squire revinrent à sa mémoire, comme la voix de la conscience aux oreilles d'une Macbeth coupable :

« Triste disgrâce, Lenny ! Ce n'est pas vous qu'on verra jamais dans une telle passe ! »

Une telle passe ! ce mot ne lui était pas connu ; mais il devait signifier quelque chose de déshonorant. Le pauvre garçon eût voulu que la terre s'ouvrît pour l'engloutir.

CHAPITRE V.

« *Per Bacco !* fit le docteur Riccabocca, en passant la main sur l'épaule de Lenny, et se penchant pour le regarder en face, *per Bacco !* mon jeune ami, es-tu assis là de gré ou de force ? »

Lenny frissonna au toucher d'un homme qu'il avait jusque-là regardé avec une sorte d'horreur superstitieuse.

« Je crains, reprit Riccabocca, après avoir vainement attendu une réponse à sa question, je crains, quoique la place soit des plus agréables, que tu ne l'aies pas choisie toi-même. Mais que vois-je ? (et le ton ironique avait disparu) que vois-je, mon pauvre garçon ? Ton sang a coulé, et je m'aperçois que ces larmes que tu t'efforces de retenir sont causées par une blessure. Dis-moi, *povero fanciullo mio* (quoique Lenny ne comprît pas les douces voyelles de l'Italien, elles résonnaient à son oreille comme une tendre mélodie qui calmait sa douleur), dis-moi, enfant, comment tout cela t'est arrivé ? Peut-être pourrai-je te venir en aide. Nous avons tous eu nos moments d'erreur ; nous devons nous aider les uns les autres. »

Le cœur de Lenny, qui jusqu'alors semblait serré comme dans un étau, se détendit au ton affectueux de l'Italien, et des larmes s'échappèrent de ses yeux ; mais bientôt il les contint de nouveau et dit d'une voix entrecoupée :

« Je n'ai fait aucun mal... ce n'est pas ma faute... et c'est ça qui m'enrage !... termina Lenny avec une explosion d'indignation.

— Tu n'as rien fait de mal ? Alors, dit le philosophe en dépliant son mouchoir de poche avec une attention scrupuleuse et en l'étendant par terre, alors je puis m'asseoir auprès de toi. Je ne pouvais que m'apitoyer sur le sort du pécheur, mais je puis prendre part au sort du malheureux. »

Lenny Fairfield ne comprit pas complètement le sens de ces paroles, mais leur signification générale était assez facile à saisir pour lui faire tourner vers l'Italien un regard de reconnaissance.

Riccabocca reprit, en arrangeant son mouchoir de poche :

« J'ai droit à ta confiance, mon enfant, car j'ai eu mes afflictions dans mon temps, et pourtant je puis dire comme toi : Je n'avais rien fait de mal,

cospetto ! »

Et le docteur s'assit résolument, en appuyant un bras sur un des supports des ceps, de manière à toucher l'épaule du captif, pendant que ses yeux erraient sur le beau paysage qui se déroulait tout autour.

« *Cospetto !* ma prison, si l'on m'avait attrapé, n'aurait pas eu une vue aussi belle que la tienne ; mais, qu'importe ! il n'y a ni laides amours ni belles prisons. »

En achevant cette maxime, dite en italien, Riccabocca se retourna vers le prisonnier et l'engagea de nouveau avec douceur à lui faire ses confidences. Quand on est dans la peine, un ami, qu'il vienne sous les traits d'un papiste ou même d'un sorcier, n'en est pas moins un ami. La répulsion que Lenny avait éprouvée pour l'étranger s'évanouit, et il lui conta sa lamentable histoire.

Le docteur Riccabocca était trop fin pour ne pas comprendre bien vite les motifs qui avaient poussé M. Stirn à incarcérer son employé (mettant de côté le motif de jalousie que le récit de Lenny ne pouvait faire soupçonner). Qu'un haut fonctionnaire fît un bouc-émissaire de son chien de garde pour un coup de dent maladroit ou pour un aboiement indiscret, ce n'était pas là un fait de nature à surprendre l'homme expérimenté qui avait approfondi Machiavel. Cependant il reprit sa tâche de consolateur avec la même philosophie et la même douceur. Il commença par rappeler ou plutôt par raconter à Lenny tous les exemples qui lui revenaient à la mémoire d'hommes illustres accablés par l'injustice de leurs semblables. Il lui raconta que le grand Épictète, étant esclave, avait un maître qui se faisait un jeu de lui pincer la jambe, et comment ce jeu avait fini par lui faire perdre ce membre, ce qui était, ma foi, bien pis que les *ceps*. Il lui raconta aussi l'histoire du brave amiral Byng, dont l'exécution donna lieu au mot célèbre de Voltaire : *En Angleterre on tue un amiral pour encourager les autres*. Son érudition lui fit retrouver dans l'histoire mille autres faits encore plus en rapport avec la situation de Lenny. Mais, s'apercevant que l'enfant n'éprouvait pas la moindre consolation au récit de ces mémorables exemples, il changea ses batteries, et, réduisant sa logique à un strict *argumentum ad rem*, il commença à prouver 1^o qu'il n'y avait aucun déshonneur dans la position de Lenny ; que les gens équitables

reconnaîtraient facilement l'injustice de M. Stirn et l'innocence de sa victime ; 2^o que si l'on se trompait, car l'opinion publique n'est pas toujours infaillible...

« Qu'est-ce que l'opinion publique, après tout ? Un souffle, un rien, s'écria le docteur Riccabocca ; une chose sans consistance qui n'a ni longueur ni largeur ; une ombre, un fantôme de notre imagination. La conscience de l'homme est son seul juge, et il ne doit pas plus craindre l'opinion publique, ce vain fantôme, qu'il ne doit redouter la rencontre d'un revenant quand il traverse le soir un cimetière. »

Malheureusement pour l'argument, rien n'était plus capable d'effrayer Lenny que la rencontre nocturne d'un revenant dans le cimetière ; aussi le pauvre enfant secoua-t-il la tête d'un air mélancolique. Le docteur Riccabocca se disposait à entamer une troisième espèce de raisonnement, à la suite duquel Léonard eût sans doute été disposé à rester dans les ceps jusqu'au jugement dernier ; mais tout à coup notre prisonnier dressa l'oreille et promena autour de lui des regards effarés. Il avait compris que l'office était terminé et que dans quelques secondes les fidèles allaient affluer de son côté. Son esprit égaré voyait à travers les arbres des chapeaux d'hommes et de femmes que Riccabocca ne pouvait apercevoir, malgré ses excellentes lunettes ; il entendait des sons et des murmures imaginaires que n'entendait pas non plus Riccabocca, malgré une expérience théorique des complots, de stratagèmes et de trahisons, qui eût dû rendre l'ouïe de l'Italien aussi délicate que celle d'un conspirateur ou d'une taupe. Puis, faisant un second, mais inutile effort pour s'échapper, le prisonnier s'écria :

« Oh ! si je pouvais me sauver avant qu'ils n'arrivent. Faites-moi sortir, faites-moi sortir. Ô, mon bon monsieur, ayez pitié de moi ! faites-moi sortir !

— *Diavolo !* dit le philosophe, je suis étonné de n'avoir pas pensé à cela plus tôt. Parbleu ! je crois qu'il a mis le doigt sur la chose. » Puis, s'approchant, il remarqua que les deux morceaux de bois entre lesquels Lenny était emprisonné faisaient ressort, et le serraient assez pour rendre tous ses efforts inutiles, mais que l'instrument n'était pas fermé ; le cadenas et la clef en étaient soigneusement serrés chez le squire, qui n'eût de sa vie pensé qu'on pouvait exécuter ses ordres à la lettre et d'une manière aussi

expéditive sans avoir directement recours à lui. Cette découverte une fois faite, le docteur Riccabocca, voyant que tous les raisonnements de la scolastique ne parviendraient jamais à faire goûter au jeune homme sa fâcheuse position, résolut de l'aider à en sortir. Sans plus de façons il souleva donc la planche, qui cria sous l'effort, et Lenny Fairfield sortit de sa prison comme un oiseau de sa cage ; il s'arrêta un moment, soit pour respirer, soit pour jouir de son bonheur, puis, prenant ses jambes à son cou, il s'enfuit jusqu'à la demeure de sa mère avec la rapidité d'un lièvre qui regagne son gîte.

Le docteur Riccabocca laissa retomber la planche, ramassa son mouchoir, et le remit dans sa poche ; puis un certain sentiment de curiosité le poussa à examiner de plus près l'espèce de prison qui avait causé tant d'angoisses à la victime qu'il venait de délivrer. « L'homme est un animal tout au moins illogique, se dit le philosophe ; il s'effraye de pures bêtises. Qu'est-ce que cela, après tout ? un morceau de bois ! Je vous demande un peu le mal que ça peut faire : ces trous reposent les jambes et empêchent les pieds de tomber dans la boue ; on est assis à l'ombre d'un orme ! Vraiment, la position est au contraire fort agréable ! J'aurais grande envie... » Ici le docteur promena ses regards autour de lui, et, se voyant bien seul, il lui vint l'idée la plus étrange ! Étrange, non, si on la considère au point de vue philosophique ; car toute philosophie a pour hase l'expérience pratique, et le docteur Riccabocca éprouvait un irrésistible désir de connaître ce que pouvait être en réalité le supplice des ceps. « Je ne veux qu'essayer une minute, se dit-il comme pour se justifier. J'ai encore le temps avant qu'on arrive ! » Il releva la planche ; mais les ceps sont bâtis sur le principe fondamental de la législation anglaise, qui ne permet pas au coupable de s'incriminer lui-même ; il n'était pas aisé d'y entrer sans le secours d'un ami.

Nous avons déjà eu l'occasion de le faire remarquer, les obstacles ne faisaient généralement qu'exciter le génie inventif du docteur Riccabocca. Il regarda autour de lui et aperçut sous l'arbre une branche sans feuilles ; il l'introduisit dans la fente pratiquée au milieu des ceps, comme font les enfants qui chassent aux moineaux ; lorsque le morceau de bois fut planté, le docteur Riccabocca s'assit gravement sur le banc et glissa ses pieds dans les ouvertures.

« Ce n'est que cela ! s'écria-t-il d'un ton triomphant après un moment de réflexion. Le mal n'est que dans l'idée qu'on s'en fait. La voilà donc cette raison humaine si vantée ! » Tout en faisant ces réflexions, il s'apprêtait à retirer ses pieds du dilemme dans lequel il les avait volontairement placés, lorsque le bâton, trop faible, venant à manquer, la planche retomba tout à coup. Le docteur Riccabocca était bel et bien pris :

Facilis descensus : sed revocare gradium !

Ses mains étaient libres, mais ses jambes étaient si longues, que, malgré l'usage de ses mains, il ne put les dégager.

Le docteur n'était pas doué d'une grande élasticité, et les deux planches adhéraient l'une à l'autre avec cette force que possèdent les objets nouvellement peints ; aussi, après de vains efforts et d'inutiles contorsions, il se résigna à sa destinée. Riccabocca n'était pas homme à faire les choses à moitié. Quand je dis qu'il se résigna, je ne parle pas seulement d'une résignation chrétienne, mais d'une résignation philosophique. La situation n'était pas aussi agréable qu'il se l'était figuré théoriquement ; mais il résolut de s'y mettre aussi à l'aise que possible. D'abord, suivant une habitude bien naturelle dans toutes les peines à ceux qui se sont familiarisés avec l'usage du consolateur odoriférant, importé, dit-on, par sir Walter Raleigh chez les races caucasiennes, le docteur, faisant usage de ses mains, tira de sa poche sa pipe, sa boîte à allumettes et sa blague à tabac, puis il promena ses regards autour de lui, et s'aperçut que son parapluie de soie rouge, qu'il avait quitté pour s'asseoir auprès de Lenny Fairfield, était à la portée de son bras. S'emparant de ce trésor, il se hâta de l'étendre au-dessus de sa tête. Ainsi doublement fortifié au dedans et au dehors, abrité par son parapluie, et tenant tranquillement sa pipe entre ses lèvres, le docteur Riccabocca contempla ses jambes incarcérées, avec un certain sentiment de satisfaction.

« Celui qui dédaigne tout } possède tout, se dit-il en exprimant un de ses apophtegmes favoris ; donc celui qui dédaigne la liberté, est libre. »

Sur quoi Riccabocca se laissa entraîner si loin dans l'espace et dans le temps, que, peu de minutes après, il ne se souvenait pas plus qu'il était dans

les ceps, qu'un amant ne se souvient que la chair n'est que cendre ; un avare, que les richesses sont périssables ; un philosophe, que la sagesse n'est que vanité. Le docteur Riccabocca était dans les nuages !

CHAPITRE VI.

Le plus sot animal qui ait jamais écrit un roman (et, *entre nous*, lecteur, il y a beaucoup de ces animaux-là qui ne sont pas des Munitos^[1]), le plus sot anima dis-je, qui ait jamais écrit un roman, se fût aisément aperçu que le discours du curé avait produit sur l'auditoire un effet des plus heureux. Lorsque après l'office on se leva pour laisser passer d'abord M. Hazeldean et sa famille, qui, suivant la coutume, sortaient par un des bas-côtés, des yeux humides se portèrent sur la mâle figure du squire ; il y avait dans ces regards une expression de reconnaissance qui semblait faire revivre le souvenir de plus d'un généreux bienfait, de plus d'un service empressé. On avait pu, de temps à autre, avoir eu mauvaise tête, mais le cœur était toujours resté bon. La dame, qui s'appuyait sur le bras du squire, avait une large part dans ces sentiments d'affectueux respect. Sans doute, il lui arrivait parfois de gronder lorsque les chaumières n'étaient pas aussi propres que, selon elle, elles eussent dû l'être (et les pauvres gens n'aiment pas plus que les riches qu'on se mêle de leur intérieur). Sans doute, elle n'était pas auprès des femmes aussi populaire que le squire : un homme fréquentait-il par trop le cabaret, elle ne manquait pas d'en rendre la femme responsable, en disant : « Un mari ne va pas chercher de distractions au dehors, quand il a chez lui un visage souriant et un intérieur confortable. » Le squire était plus galant dans ses opinions : « Si Jeanne est une mégère, disait-il, c'est parce que Jack ne l'embrasse pas aussi souvent que devrait le faire un bon mari. » Cependant, malgré les reproches qu'on pouvait faire à mistress Hazeldean et un certain effroi inspiré par cette robe de soie qui se

tenait toute droite et ce beau nez aquilin, il était impossible de ne pas s'adoucir à la vue de cette physionomie si honnête, si indulgente, si rayonnante, physionomie à laquelle s'associait invinciblement le souvenir, de potages, de gelées, de la bouteille de vieux vin dans les maladies, des bons de pain et des couvertures en hiver, de paroles consolantes, de visites affectueuses dans chaque petit malheur, de petits travaux donnés par mistress Hazeldean, soit à un bon vieillard qui n'était pas fâché de gagner encore quelques sous, soit à quelque chétif adolescent ayant grandi trop vite. Frank avait aussi sa part de la muette bénédiction des assistants. Quant à miss Jemima, ses faibles ne venaient que d'un besoin trop prononcé de s'attacher comme le lierre à un chêne vigoureux, et la tendresse naturelle à son cœur était si peu égoïste, qu'elle avait aidé plus d'une jeune fille du village à trouver un époux, grâce à l'appât d'un cadeau de noces donné sur ses économies : elle avait donc de chauds partisans surtout parmi la jeunesse. Il n'y avait pas jusqu'au gros et gras valet de pied, qui venait le dernier portant le livre du squire, qui n'eût sa part de la bienveillance générale qui rattachait le château au village. D'ailleurs, il était né et avait été élevé à Hazeldean comme les deux tiers des domestiques du squire, qui sortaient en ce moment de leur large banc situé sous la galerie.

Le squire, de son côté, était visiblement touché. Au lieu de marcher droit devant lui sans prendre garde aux saluts ni aux révérences, il baissait un peu la tête et une légère rougeur colorait ses joues. Quand il regarda autour de lui avec un certain embarras et que ses yeux rencontrèrent ces regards amis, il y répondit avec une effusion touchante et cordiale, avec un regard qui disait clairement : Je ne mérite pas tout à fait cela, je le crains, voisins. Mais je vous remercie de tout mon cœur de votre bon vouloir. Et ce regard fut si vite compris que, si la scène ne se fût passée dans l'église, il y eût eu, j'en suis sûr, un hurra quand le squire s'éloigna.

À peine M. Hazeldean était-il hors de l'église que M. Stirn lui parla à l'oreille. À mesure que son factotum parlait, la figure du squire s'allongeait et se colorait. Les fidèles qui sortaient en masse de l'église échangèrent des regards. Ce colloque de mauvais augure entre le squire et son homme d'affaires atténua fâcheusement l'effet du sermon de M. Dale. Le squire furieux frappait la terre de sa canne. « J'aurais mieux aimé apprendre que Black avait la morve ! s'écria-t-il. Un jeune gentleman, qui venait faire une

visite à mon fils, battu et insulté à Hazeldean ! Un jeune gentleman... Mille diables... monsieur, c'est mon parent... Sa grand'mère était une Hazeldean. Je crois vraiment que Jemima a raison et que le monde touche à sa fin ! Mais Léonard Fairfield dans les ceps !... Que va dire le curé et après un tel sermon ! « Riches, respectez les pauvres ! » Et la veuve donc ? et le pauvre Mark qui a pour ainsi dire rendu le dernier soupir dans mes bras ? Stirn, vous avez un cœur de roc ! Misérable imbécile, ignorant ! idiot ! Mais qui diable vous a donné le droit d'emprisonner un homme ou un enfant dans ma paroisse... sans jugement... sans autorisation ? Courez délivrer l'enfant avant que personne ne le voie ; courez, ou sinon... » Le squire leva sa canne et ses yeux lancèrent des éclairs. M. Stirn ne courut pas, mais il partit lestement. Le squire se retira un peu à l'écart et reprit le bras de sa femme.

« Attendez un moment le curé, pendant que je vais parler aux paysans. Il faut que je les empêche tous, si je puis, de se répandre dans le village, mais comment ? »

Frank entendit la question et répondit vivement :

« Faites-leur donner de la bière, mon père.

— De la bière, un dimanche ! fi donc, Frank ! s'écria mistress Hazeldean.

— Taisez-vous, Henriette ; merci, Frank ! dit le squire et son front s'éclaircit et devint aussi pur que le beau ciel qui était au-dessus de sa tête. Je doute que Riccabocca se fût tiré de ce dilemme aussi facilement que Frank.

« Arrêtez ! mes amis, hommes et femmes, filles et garçons, arrêtez un moment,... mistress Fairfield, entendez-vous ?... arrêtez ! » cria M. Hazeldean. Je trouve que M. le curé nous a fait un magnifique sermon. Allez tous au château boire un coup à sa santé. Frank, allez avec eux et dites à Spruce de mettre en perce une des barriques destinées aux moissonneurs. Henriette (ceci fut dit à voix basse), tâchez de trouver le curé et dites-lui qu'il vienne me rejoindre à l'instant même.

— Mon cher Hazeldean, qu'est-il arrivé ? Êtes-vous fou ?

— Faites ce que je vous dis.

— Mais, où le curé vous retrouvera-t-il ?

— Où ? aux *ceps*, parbleu ! »

CHAPITRE VII.

Le docteur Riccabocca tiré de sa rêverie par un bruit de pas était si peu sensible à l'ignominie de sa situation, qu'il se divertit fort, avec sa malice habituelle, de l'étonnement, de la stupeur que témoigna M. Stirn, quand ce digne fonctionnaire reconnut la transformation singulière que les destins et la philosophie avaient opérée. Au lieu d'un captif tout en larmes, accablé, brisé de douleur qu'il venait délivrer à contre-cœur, il s'arrêta, bouche béante, devant cette figure grotesque, mais calme et tranquille. Le docteur fumait sa pipe à l'ombre de son parapluie avec un sang-froid qui avait vraiment quelque chose d'effrayant et de diabolique. Si l'on réfléchit que Stirn avait toujours soupçonné le papiste d'avoir trempé dans l'affaire mystérieuse des ceps mutilés, enduits de terre et voués à la destruction ; et que le dit papiste avait la réputation d'être habile dans la magie noire, on comprendra que la manière dont Lenny Fairfield, qu'il avait emprisonné, se trouvait escamoté et remplacé par le docteur, était de ture à faire naître dans le cœur du tyran de la paroisse un frisson de terreur superstitieuse, surtout si l'on se rappelle l'extérieur étrange, l'air de Méphistophélès de Riccabocca. Aux exclamations incohérentes de M. Stirn, à ses paroles et à ses questions balbutiées, Riccabocca répondit d'un air si tragique et par des phrases si mystérieuses, si ambiguës et en même temps si longues, que Stirn fut de plus en plus convaincu que Lenny s'était vendu à l'esprit des ténèbres ; et que lui, Stirn, en chair et en os, se trouvait prématurément face à face avec l'ennemi du genre humain.

M. Stirn n'avait pas encore recouvré l'usage de toute son intelligence, qui, nous devons lui rendre justice, était ordinairement assez nette, lorsque arriva le squire, suivi de près par le curé. Le fait est que l'appel pressant communiqué par mistress Hazeldean à M. Dale, l'air décontenancé de cette dame, l'invitation, jusque-là sans exemple, adressée à ses paroissiens, tout avait donné des ailes au bon curé, dont les mouvements étaient d'ordinaire

si calmes et si mesurés. Le squire, partageant la stupéfaction de Stirn, vit en effet deux grands pieds sortant des ceps, puis la grave figure du docteur Riccabocca, abritée par son majestueux parapluie, tandis que le seul être qu'il s'attendît à voir dans les ceps, ne s'y trouvait pas. M. Dale, tout haletant, le prit par le bras, et avec une violence de gestes qu'on ne lui avait jamais vue, si ce n'est au whist, s'écria :

« M. Hazeldean, M. Hazeldean, je suis vraiment scandalisé. Je suis disposé à endurer bien des choses de vous, comme c'est mon devoir ; mais inviter tous mes paroissiens, aussitôt après l'office divin, à se rendre au château pour y boire à ma santé, comme si j'avais fait un discours sur une foire, ceci est par trop fort. J'en rougis pour vous et pour la paroisse. Que vous est-il donc arrivé ?

— C'est précisément la question que j'adresserais volontiers au bon Dieu ! murmura le squire d'un ton contrit. Que nous est-il donc arrivé ! Demandez à Stirn : puis, s'emportant tout-à-coup, il ajouta : Stirn, infernal coquin que tu es, me diras-tu ce qui nous est arrivé ?

— Au fond de tout cela, il y a du papiste, voyez-vous, monsieur, répondit Stirn, poussé à bout et ne gardant plus aucun ménagement : je fais mon devoir, mais à fin de compte, je ne suis qu'un mortel, après tout.

— Mais enfin, où est Léonard Fairfield ?

— Celui-ci le sait mieux que personne, » répondit Stirn, se reculant avec une prudence instinctive derrière le curé et montrant du doigt Riccabocca.

Jusque-là, le squire et le curé avaient bien reconnu l'Italien, mais ils l'avaient cru assis sur le banc ; il ne leur était pas venu à l'idée qu'un homme aussi respectable, pût jamais de gré ou de force devenir prisonnier des ceps. Le squire avait bien vu, juste sous son nez passer à travers les trous deux énormes semelles. Et il avait été confondu et troublé de voir que le corps et la figure de Lenny Fairfield ne suivaient pas ces pieds comme cela eût dû être. Ces semelles lui semblaient l'effet d'une illusion d'optique, les fantômes d'un cerveau surexcité ; mais en ce moment, empoignant Stirn, pendant que lui-même était empoigné par le curé non moins ébahi, le squire balbutia ces mots : « Voici qui est au-dessus de tout ! cet imbécile n'a-t-il pas pris le docteur Rickeybockey pour le petit Lenny ?

— Mais, dit le docteur, en rompant le silence, et accompagnant sa réponse d'un aimable sourire et d'un salut aussi gracieux que sa situation pouvait le lui permettre ; si cela vous est égal, peut-être serez-vous assez bon pour m'aider à sortir des ceps avant de procéder à de plus amples informations. »

Le curé, malgré sa perplexité et sa colère, ne put s'empêcher de sourire, lorsqu'il s'approcha de son docte ami pour le délivrer.

« Que le bon Dieu vous protège ! votre révérence ferait mieux de n'y pas toucher, s'écria M. Stirn. Ne vous laissez pas tenter ; il ne demande qu'à vous tenir dans ses griffes. Ah ! par exemple, ça n'est pas moi qui voudrais m'approcher de lui pour tout... »

Ces paroles furent interrompues par le docteur Riccabocca qui, grâce au curé, apparut dans toute sa hauteur, c'est-à-dire plus grand de la tête que tous les assistants et même que le squire qui pourtant était d'une taille élevée. Il s'approcha de M. Stirn et lui tendit gracieusement la main. M. Stirn recula vivement vers la haie, parmi les broussailles, où il disparut aussitôt.

« Je vois pour qui vous me prenez, M. Stirn, dit l'Italien en ôtant son chapeau avec la politesse qui le caractérisait, certainement vous me faites beaucoup d'honneur, mais vous reconnaîtrez votre méprise, le jour où le personnage en question vous accordera une audience personnelle dans un monde plus chaud que celui-ci. »

CHAPITRE VIII.

« Mais comment se fait-il que vous vous trouviez dans mes ceps ? demanda le squire en se grattant la tête.

— Mon cher monsieur, Pline l'ancien est bien descendu dans le cratère du mont Etna....

— Oui, et pourquoi ?

— Pour voir ce que c'était, je suppose, » répondit Riccabocca.

Le squire éclata de rire.

« Ainsi vous êtes entré dans les ceps pour voir ce que c'était. Eh bien ! cela ne m'étonne pas. Ce sont de fort jolis ceps, continua le squire en jetant un regard d'amour sur l'objet de cet éloge. On ne doit point rougir d'être vu dans de tels ceps. Je ne m'en plaindrais pas moi-même.

— Avançons, dit le curé, sans quoi nous risquons fort d'avoir bientôt tout le village contemplant le seigneur de la paroisse dans la position dont nous venons de tirer le docteur. Mais, dites-moi, je vous prie, ce que fait Lenny Fairfield dans tout ceci ? Je ne puis comprendre un mot de ce qui s'est passé. Vous ne voulez pas dire sans doute que le brave Lenny, qui, par parenthèse, était absent de l'église, ait fait quelque chose de nature à mériter un châtement ?

— Si fait, s'écria le squire. N'est-ce pas, Stirn ? Dis-donc, Stirn ? »

Mais Stirn avait filé et disparu derrière la haie. Obligé de s'en tenir, pour la narration, à ce qui lui avait été raconté, M. Hazeldean rapporta l'attaque dont Randal Leslie avait été l'objet et le prompt châtement infligé par Stirn : il parla de l'indignation que lui-même avait éprouvée à la nouvelle de l'affront fait à son jeune parent, et du désir charitable que néanmoins il avait eu d'épargner au coupable une humiliation publique.

Le curé apaisé à l'endroit de la brusque invitation faite aux fidèles d'aller boire de la bière au château, prit le squire par la main, en lui disant d'un ton de regret : « Ah ! monsieur Hazeldean, pardonnez-moi : j'aurais dû n'attribuer qu'à l'effervescence de vos sentiments généreux votre oubli du décorum ; mais pour Lenny c'est une triste histoire, et tellement en désaccord avec son caractère, que je ne sais vraiment qu'en penser.

— Que ce soit ou non en désaccord avec son caractère, dit le squire, une offense grave n'en a pas moins été commise envers le jeune Leslie, et, ce qu'il y a de plus fâcheux là-dedans, c'est qu'Audley et moi, nous ne sommes pas les meilleurs amis du monde. Je ne sais comment cela se fait,

mais il me semble, continua M. Hazeldean d'un air méditatif, qu'une bataille quelconque doive toujours s'associer avec ce qui concerne mon beau-frère. Moi, par exemple, le fils de sa propre mère... J'aurais pu recevoir à cause de lui, un coup de feu dans les poumons, si heureusement la balle ne se fût logée dans l'épaule... Et maintenant voilà qu'un parent de sa femme... mon parent aussi, puisque sa grand'mère était une Hazeldean... un garçon studieux, rangé, à ce que l'on m'a dit, ne peut mettre le pied dans la paroisse la plus tranquille des trois royaumes, sans que le garçon le plus inoffensif qu'on ait jamais vu, ne vienne tomber sur lui comme un taureau furieux. C'est la *Fatalité* ! s'écria le squire d'un ton solennel.

— On trouve dans les anciennes légendes de pareils exemples de fatalité dans certaines familles, remarqua Riccabocca : la famille de Pélops, entre autres, puis Étéocle et Polynice, les fils d'Œdipe.

— Allons donc ! fit le curé ; mais que faire ?

— Il faut avant tout, que réparation soit faite au jeune Leslie, dit le squire, et quoique j'aie voulu épargner à Lenny une disgrâce publique, à cause de vous, curé, et de mistress Fairfield, cependant une bonne bastonnade à huis clos...

— Arrêtez, monsieur, dit Riccabocca avec douceur. Écoutez-moi ! »

L'Italien plaida alors avec un tact consommé la cause de son pauvre protégé, et il expliqua comment l'erreur de Lenny n'était venue que de son zèle outré pour le service du squire, de sa fidélité à exécuter les ordres que lui avait donnés M. Stirn.

« Ceci change la thèse, dit le squire d'un ton adouci... et il suffira maintenant que Lenny fasse ses excuses à mon parent.

— Cela est juste, répondit le curé, mais je ne comprends pas encore comment Lenny est sorti des ceps. »

Riccabocca acheva alors son histoire, et après avoir avoué la part qu'il avait prise à la délivrance de Lenny, il fit une peinture touchante de la honte du pauvre enfant et de sa cruelle mortification. « Marchons contre Philippe ! » crièrent les Athéniens lorsqu'ils eurent entendu Démosthène. « Allons consoler l'enfant, » s'écria le curé, sans laisser achever Riccabocca.

Dans cette bienveillante intention, tous trois se dirigèrent à grands pas vers la demeure de la veuve. Mais Lenny les avait aperçus par la fenêtre, et ne doutant pas, qu'en dépit de l'intercession de Riccabocca, le curé ne fût venu pour le réprimander, le squire pour le réincarcérer, il s'échappa par une porte de derrière et s'enfonça dans les bois, où il resta toute la soirée.

Ce ne fut que longtemps après le coucher du soleil que mistress Fairfield, qui se tordait les mains de désespoir dans la petite cuisine, sans pouvoir écouter les paroles de consolation qu'étaient venus lui donner le curé et mistress Dale, après avoir fait des recherches demeurées infructueuses, entendit un léger coup à la porte et comme un tâtonnement dans la serrure. Elle se leva précipitamment, ouvrit la porte et Lenny s'élança dans ses bras, en se cachant le visage et en sanglotant.

« Il n'y a pas de mal, mon enfant, dit le curé d'un ton affectueux. Tu n'as rien à craindre ; tout est expliqué et déjà pardonné. »

Lenny releva la tête, les veines de son front étaient gonflées.

« Monsieur, dit-il résolûment, je n'ai pas besoin qu'on me pardonne... je n'ai rien fait de mal. On m'a déshonoré... je ne veux plus jamais retourner à l'école, jamais, jamais...

— Chut, Caroline, dit le curé à sa femme, qui avec sa vivacité naturelle se disposait à adresser des reproches à l'enfant. Bonsoir, mistress Fairfield. Je reviendrai te parler demain matin, Lenny ; d'ici-là, tu réfléchiras. »

Le curé reconduisit sa femme chez lui, et retourna au château pour y annoncer que Lenny était rentré chez sa mère, car le squire était fort inquiet, et avait fait des recherches de son côté. Quand il eut appris que Lenny était sain et sauf : « Bien, dit-il, qu'il commence demain matin par se rendre à Roodhall pour demander pardon à monsieur Leslie, et nous oublierons tout.

— Le mauvais drôle ! s'écria Frank, les joues en feu, frapper un gentilhomme, un élève d'Eton, qui était venu *me* faire visite. Je suis surpris que Randal l'ait laissé s'échapper ainsi. Tout autre élève de rhétorique l'aurait tué sur la place.

— Frank, dit le curé d'un ton sévère, nous nous sommes tous le sort que nous méritons, quel châtement devrait être infligé à celui qui non-seulement conserve sa colère après le coucher du soleil, mais qui cherche à rallumer celle d'un autre ? »

Et le curé tourna le dos à Frank, qui se mordit la lèvre d'un air contrit ; sa mère elle-même n'essaya pas de le défendre ; car lorsque le curé donnait à ses réprimandes ce ton sévère, la majesté du château s'inclinait devant l'autorité de l'Église. Surprenant le regard interrogateur de Riccabocca, M. Dale prit le philosophe à part, et lui avoua qu'il craignait que ce ne fût chose fort difficile d'amener Lenny à faire des excuses à Randal Leslie ; car le cœur orgueilleux de cet enfant ne pouvait digérer les *ceps* aussi facilement que celui du sage, nourri au régime fortifiant de la philosophie.

« Giacomo, dit Riccabocca en enfonçant son bonnet de nuit et en montant majestueusement sur son lit à colonnes : Je crois que nous pouvons maintenant compter sur ce jeune garçon pour le jardin ! »

CHAPITRE IX.

La sagacité machiavélique qui avait porté l'Italien à compter sur les services du jeune Lenny Fairfield obtint un prompt et éclatant triomphe.

Aucune parole du curé, quelle qu'en fût la sagesse persuasive, ne put décider le jeune paysan à aller demander pardon au gentleman cause de son humiliante incarceration. Ce qui accrut encore la douleur de mistress Dale, c'est que la veuve prit fait et cause pour l'enfant. Profondément blessée de l'injuste emprisonnement de Lenny, mistress Fairfield partageait son orgueil et approuvait hautement sa fière résistance. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on obtint de Lenny qu'il retournerait à l'école : il ne voulait plus bouger du foyer maternel. Malheureusement, les appréhensions de Lenny, au sujet des moqueries et des railleries de ses condisciples, ne tardèrent pas à se réaliser. Bien que Stirn se fût d'abord montré discret, le chaudronnier, qui avait eu vent de l'affaire, n'avait pas tardé à l'ébruiter. Après toutes les recherches faites pour trouver Lenny dans cette nuit fatale, il eût d'ailleurs été impossible de cacher ce qui s'était passé. Stirn raconta l'histoire à sa

manière, le chaudronnier à la sienne, et les deux récits furent également défavorables à Léonard Fairfield. L'enfant modèle avait violé le saint jour du dimanche, s'était battu avec un supérieur, et par-dessus le marché avait été rossé. Lenny, le paysan s'était mis du côté de Stirn et des autorités pour espionner les méfaits des autres paysans ses égaux : donc Léonard Fairfield dégradé comme enfant modèle et hué comme espion ne devait attendre aucune pitié ; l'enfant-modèle était devenu un objet de raillerie et l'espion un objet de haine.

Sans doute en présence du maître d'école et sous les yeux de M. Dale, personne n'osait manifester ouvertement ces sentiments malveillants ; mais lorsqu'une fois ces motifs de contrainte avaient disparu, la persécution générale recommençait.

Les uns montraient Lenny du doigt et lui faisaient la grimace. Les autres l'appelaient lâche, et tous le fuyaient. Le soir, en traversant le village, il entendait des voix qui disaient derrière les haies : Qu'est-ce qui a été mis dans les ceps ?... ha ! ha ! ha ! ha !... Qu'est-ce qui a reçu une volée pendant qu'il espionnait pour le compte de Nick Stirn ?... ha ! ha ! ha !

De plus sages et de plus modérés que notre pauvre enfant modèle auraient inutilement essayé de résister à cette sorte de persécution. Il prit tout d'un coup une résolution que sa mère approuva. Deux ou trois jours après le retour de Riccabocca au Casino, Lenny Fairfield se présenta sur la terrasse avec un petit paquet sous le bras. « Monsieur, dit-il au docteur, qui était assis les jambes croisées sur la rampe tenant son parapluie de soie rouge ; monsieur, si vous avez la bonté de me prendre à votre service, et de me donner un trou pour coucher, je travaillerai nuit et jour pour Votre Excellence. Et, quant aux gages, ma mère m'a dit que ça serait comme vous voudriez.

— Mon enfant, dit le docteur en prenant Lenny par la main, et en le regardant d'un œil pénétrant, je savais que tu viendrais, et Giacomo est déjà tout prêt à te recevoir. Quant aux gages nous en parlerons tantôt. »

Lorsque Lenny fut ainsi installé, sa mère contempla pendant plusieurs soirées, la chaise vide où elle avait vu si longtemps l'enfant occuper la place de son cher Mark. Ce spectacle était pour elle si triste et si désespérant qu'elle ne put le supporter. Le village lui était devenu aussi

désagréable qu'à Lenny. Un matin, elle appela l'intendant du squire qui passait au trot devant la porte, sur un gros cheval de ferme, et le pria de dire à son maître, qu'elle lui serait bien obligée, s'il voulait lui résilier les six mois de bail pour les champs et les dépendances qu'elle tenait à loyer, ajoutant qu'il en trouverait aisément un meilleur prix.

« Vous êtes folle, dit l'intendant, qui était brave homme, et je suis bien aise que vous m'ayez parlé plutôt qu'à Stirn. Vous faites bien vos affaires ici et vous avez ça, on peut dire, pour rien.

— Ce n'est pas tout que le loyer, faut aussi le contentement, dit la veuve, et maintenant que Lenny est allé travailler chez le monsieur étranger, je voudrais aller vivre près de lui.

— Ah ! oui, j'ai entendu dire que Lenny s'en est allé au casino... Quelle folie ! Mais Dieu merci, ça n'est pas bien loin, deux milles ou à peu près... Ne peut-il pas revenir ici chaque soir après son ouvrage ?

— Non, monsieur, s'écria la veuve, avec vivacité..., non, il ne reviendra pas ici pour qu'on l'injurie, qu'on s'y moque de lui... Lui, que mon pauvre mari défunt aimait tant et dont il était si fier... Non, monsieur... nous autres pauvres gens, voyez-vous, nous avons aussi notre fierté, comme je le disais à mistress Dale, et je le dirais bien au squire lui-même... non pas que je ne sois reconnaissante de toutes ses bontés... Ça serait un bon gentilhomme, sans son entourage, mais il dit qu'il ne reviendra plus nous voir, tant que Lenny ne sera pas allé faire des excuses. Des excuses, de quoi ? Je serais curieuse de le savoir ? Pauvre agneau ! je voudrais que vous eussiez vu son nez, monsieur... aussi gros que vos deux poings. Faire des excuses ! Si le squire avait eu un nez comme celui-là, je ne crois pas que ce serait des excuses qu'il aurait été faire. Mais la colère m'emporte. Je vous demande pardon, monsieur ; je ne suis pas une savante, comme mon pauvre Mark l'était ou comme l'aurait été Lenny, si Dieu ne nous avait pas éprouvés. Ayez donc la bonté de demander au squire de me laisser partir le plus tôt possible. Quant au petit brin de fenaïson et à ce qui reste de la récolte dans les terres et dans le verger, le nouveau venu s'arrangera sans doute de tout cela. »

L'intendant ne se sentant pas une éloquence capable d'amener la veuve à renoncer à sa résolution, se chargea de la commission auprès du squire.

M. Hazeldean, réellement offensé du refus obstiné de l'enfant au sujet de l'amende honorable à Randal Leslie, se livra d'abord à de violentes imprécations, contre l'orgueil et l'ingratitude de la mère et du fils. On peut croire cependant que la réflexion le ramena à des sentiments plus doux ; car ce soir-là, quoiqu'il n'allât pas lui-même chez la veuve, il lui envoya son Henriette. Bien qu'Henriette fût quelquefois austère et brusque dans les affaires qu'elle traitait pour son propre compte avec les paysans, elle n'apparaissait jamais lorsque déléguée par son mari, que comme une messagère de paix, un ange médiateur. Ce fut de bon cœur qu'elle se chargea de cette mission, puisque, comme nous l'avons vu, la mère et le fils étaient de ses amis. Le regard le plus affectueux brillait dans son grand œil bleu, quand elle entra dans la maisonnette et ce fut de son ton de voix le plus doux et avec des paroles pleines d'une franche cordialité qu'elle aborda la veuve. Mais elle ne réussit pas mieux que l'intendant. Je ne crois pas que le duc le plus orgueilleux des trois royaumes soit plus fier qu'un simple paysan anglais, ni moitié aussi difficile à apaiser, quand le sentiment de sa dignité est une fois blessé.

Mistress Fairfield et son fils étaient de ces fières natures. La châtelaine eût-elle possédé l'éloquence de Platon, elle n'aurait pu adoucir l'amertume dont le cœur de la pauvre veuve était rempli. Mais mistress Hazeldean, tout excellente qu'elle fût, avait une franchise un peu rude ; et, après tout, elle se sentait un faible pour le fils d'un gentilhomme, d'un gentilhomme déchu qui, même au dire de Lenny, avait été assailli sans aucune provocation intelligible. Avec son solide bon sens, elle n'attachait pas non plus autant d'importance que mistress Fairfield aux grossières railleries de quelques petits rustres, railleries qui, disait-elle, tomberaient bientôt d'elles-mêmes, si on n'y faisait pas attention. Mais le parti de la veuve était pris, et mistress Hazeldean se retira affligée et mécontente.

Mistress Fairfield, comprit qu'on avait tacitement accédé à sa demande, et un matin de bonne heure, on trouva sa porte fermée, elle en avait laissé la clef à un voisin pour la remettre à l'intendant, et après de plus amples recherches, on acquit la certitude que le mobilier et les effets avaient été emportés au point du jour par le voiturier. Lenny avait réussi à trouver une petite habitation sur la route, non loin du casino, et là, le visage joyeux, il attendait avec impatience le moment de souhaiter le bonjour à sa mère, à

l'heure du déjeuner, et de lui montrer comment il avait employé la nuit à ranger le mobilier.

« Ah ! curé, c'est bien votre faute, » s'écria le squire en apprenant ces nouvelles pendant qu'il inspectait avec M. Dale quelques travaux d'amélioration dans l'hospice. « Oui, c'est bien votre faute. Pourquoi n'êtes-vous pas allé parler à cet imbécile de garçon et à son entêtée de mère ?

— Comme si je ne leur avais pas parlé, et même durement à tous les deux, dit le curé tristement surpris d'une telle accusation ; mais tout a été vain. Ô squire ! que n'avez-vous suivi mon avis à propos des ceps : *Quieta non movere*.

— C'est cela, dit le squire. Je vois qu'on va me faire passer ici pour un tyran, un Néron, un Richard III ou un grand inquisiteur, parce que j'ai tout bonnement voulu faire des choses propres et convenables. Mes ceps ! Mais votre ami Rickeybockey dit que jamais de sa vie il ne s'est trouvé plus à son aise que dans les ceps ; qu'il a été enchanté de s'y reposer. Et il me semble que ce qui n'avait pas blessé la dignité de Rickeybockey, ne devait pas être une si grande affaire pour Léonard Fairfield. Mais il est inutile de revenir là-dessus. Il faut malgré tout, savoir ce que devient cette femme, je n'ai pas envie qu'on vienne m'accuser de l'avoir fait mourir de faim.

CHAPITRE X.

De toutes les denrées et marchandises qui se vendent et s'achètent dans notre société moderne, il n'en est pas qui soit aussi soigneusement pesée, aussi rigoureusement mesurée, aussi minutieusement épluchée, grattée, versée à un milligramme près, que l'indispensable article qu'on appelle : *Excuse*. Si les chimistes étaient de moitié aussi circonspects dans la vente

de leurs poisons, il se produirait annuellement une diminution notable dans la liste des individus morts par l'arsenic ou par l'acide prussique.

Mais le squire et son fils Frank avaient l'âme grande et généreuse sur l'article des excuses, aussi bien que sur les choses qu'on mesure moins avaricieusement. Voyant que Léonard Fairfield ne voulait mettre aucun baume sur la plaie de Randal Leslie, ils s'efforcèrent d'y porter eux-mêmes le remède. Le squire accompagna son fils à Roodhall, et toute la famille ayant jugé à propos de faire dire qu'elle était absente, le squire écrivit de sa propre main une épître capable de panser toutes les blessures qu'avait jamais reçues la dignité des Leslie.

Cette lettre d'excuses se terminait par de vives instances pour que Randal vînt passer quelques jours avec Frank. Celui-ci écrivit également quelques lignes tout aussi pressantes quoique beaucoup moins lisibles.

On ne reçut la réponse de Randal que quelques jours après. Elle était datée d'un petit village proche de Londres, et annonçait que le jeune homme travaillant avec un professeur pour se préparer à entrer à Oxford, ne pouvait conséquemment accepter l'invitation qui lui était faite.

Quant au reste, Randal s'exprimait avec beaucoup de bon sens, bien qu'avec peu de générosité. Il s'excusait de la part qu'il avait prise à une rixe aussi vulgaire, par une amère, mais courte allusion à l'entêtement et à l'ignorance des paysans. Il ne fit pas ce que vous eussiez sans doute fait, cher lecteur, en pareille occasion, je veux dire qu'il n'intercéda pas en faveur de son brave et malheureux antagoniste ; et le squire irrité de ne pouvoir réparer l'injure qu'avait subie son jeune parent, cessa d'éprouver un sentiment de regret, en passant devant le cottage désert de mistress Fairfield.

CHAPITRE XI.

Lenny Fairfield continuait à donner beaucoup de satisfaction à ses nouveaux maîtres, et à profiter sous bien des rapports de la bonté familière avec laquelle on le traitait. Riccabocca, qui se piquait de lire dans les cœurs, avait vu du premier coup d'œil dans le caractère et dans l'intelligence du jeune paysan anglais le germe de qualités peu communes. Quand il le connut mieux, il s'aperçut que sous l'innocente simplicité de l'enfant se cachait une profonde pénétration qui ne manquait que de développement et de direction. Il s'assura que les progrès de l'enfant modèle à l'école du village provenaient d'autre chose que d'une docilité mécanique et même d'une compréhension facile. Lenny avait une soif ardente de s'instruire et les désavantages de sa naissance et du milieu dans lequel il vivait n'avaient été pour lui que d'énergiques stimulants au travail. Mais en même temps que les germes d'excellentes qualités, se trouvait en lui le principe de défauts qui en sont presque inséparables et gâtent souvent les produits du sol le plus fertile. À une généreuse fierté il joignait une susceptibilité ombrageuse et beaucoup d'entêtement ; vivement sensible aux bons procédés, il n'oubliait que malaisément une injure.

Cette riche et puissante nature d'un paysan sans culture intéressait Riccabocca. Quoique depuis longtemps séparé du commerce des humains, il considérait l'homme comme l'œuvre la plus variée et la plus intéressante qui pût s'offrir aux curieuses investigations du philosophe. Il habitua bientôt l'enfant à un genre de conversation assez subtile et de nature à élargir le cercle de ses idées ; insensiblement, le langage et les pensées de Lenny perdirent de leur rusticité et gagnèrent en élévation. Alors Riccabocca tira de sa bibliothèque, toute petite qu'elle fût, des livres, élémentaires sans doute, mais d'une plus haute portée que ceux que Lenny avait à sa disposition chez mistress Fairfield. Riccabocca avait une connaissance plus complète de la grammaire et du génie de la langue anglaise que bien des Anglais fort instruits. Il l'avait étudiée avec cette minutieuse attention qu'un savant apporte à l'étude d'une langue morte, et parmi ses livres, il s'en trouvait beaucoup qui lui avaient servi dans ce but.

Ce furent les premiers qu'il prêta à Lenny. En même temps Jackeymo communiqua à l'enfant une foule de recettes pratiques pour le jardinage et la culture. Car à cette époque, sauf dans quelques comtés favorisés, les fermes en Angleterre étaient loin d'être cultivées avec le soin qui a caractérisé de temps immémorial les fermiers du nord de l'Italie. Dans ce pays en effet on peut voyager longtemps et se croire continuellement dans des jardins. Tout considéré, il semblait donc que Léonard Fairfield eût changé pour le mieux. Il est vrai qu'en regardant d'un peu plus près, la chose paraîtra douteuse. La même raison qui avait engagé le jeune homme à fuir son village natal, l'empêcha de retourner à l'église d'Hazeldean. Ses anciennes et intimes relations avec le curé furent nécessairement interrompues. De temps à autre cependant, M. Dale venait lui faire une visite amicale, mais ces visites devenaient de plus en plus rares et de moins en moins familières, car le digne pasteur voyait que son ancien élève n'avait plus besoin de ses services ; il le trouvait sourd à ses charitables avis quand il l'engageait à oublier et à pardonner le passé et à venir reprendre son ancienne place dans l'église de la paroisse. Lenny allait bien à l'église, mais au loin, dans une autre paroisse ; les sermons d'un étranger n'avaient plus sur lui la salutaire efficacité des sermons du curé Dale ; et le ministre de cette paroisse n'avait pas comme M. Dale, la patience d'expliquer à cette brebis étrangère, dans une conversation particulière, les passages qui avaient pu lui paraître obscurs, ni d'appuyer de nouveaux arguments les réflexions de nature à lui être utiles.

CHAPITRE XII.

Le docteur Riccabocca s'était assuré les services de Lenny Fairfield ; on peut donc dire qu'il avait dirigé son dada avec adresse et habileté, mais miss Jemima conduisait toujours son char, les rênes en main et faisant

claquer son fouet sans paraître s'être approchée d'une ligne de l'ombre toujours fugitive de Riccabocca.

Cette excellente mais trop sensible demoiselle, malgré l'expérience qu'elle possédait de la scélératesse de l'homme, n'avait jamais cru ce sexe trompeur si incapable de toute rédemption que le jour où le docteur Riccabocca fit ses adieux pour aller s'enterrer de nouveau dans les solitudes du casino, sans avoir parlé de renoncer à son criminel célibat. Pendant quelques jours elle s'enferma dans sa chambre et médita avec plus de satisfaction que jamais sur la certitude de la prochaine fin du monde. Bien des signes de cette calamité universelle, qui, pendant le séjour du docteur Riccabocca lui avaient paru douteux, devenaient maintenant clairs comme le jour. Les journaux eux-mêmes, qui pendant cette heureuse période d'espoir contenaient une demi-colonne de naissances et de mariages, n'offraient plus maintenant qu'un long et triste catalogue de décès ; il semblait que la population découragée eût perdu l'espoir de réparer ses pertes journalières. Les premiers Londres parlaient avec une obscurité digne de la pythie, d'une crise imminente. De monstrueux canards remplissaient les paragraphes consacrés aux faits divers. Les vaches mettaient bas des veaux à deux têtes ; des baleines venaient échouer dans l'Humber ; des pluies de grenouilles tombaient dans la grande rue de Cheltenham.

Tous ces symptômes de décadence et de ruine, sur l'authenticité desquels la présence fascinatrice de Riccabocca avait pu jeter quelques doutes, venaient maintenant se joindre au pire de tous les symptômes, le progrès effrayant de la scélératesse de l'homme ; miss Jemima n'avait plus d'autre espérance que celle d'assister à ce grand cataclysme sans éprouver le moindre regret.

Mistress Dale ne partageait aucunement le découragement de sa charmante amie ; après avoir réussi à pénétrer dans sa chambre, elle parvint non sans quelque difficulté à relever un peu ses esprits abattus. Dans son bienveillant désir de faire parvenir promptement le char de miss Jemima au bout de la carrière, c'est-à-dire à l'hyménée, mistress Dale ne se montrait pas non plus aussi cruelle à l'égard de son ami, le docteur Riccabocca, que son mari paraissait le croire. Car mistress Dale était fine et pénétrante, comme le sont la plupart des femmes vives : elle savait que miss Jemima était une de ces excellentes personnes qui estiment d'autant plus un mari,

qu'elles éprouvent plus de difficultés à l'obtenir. Mes chers lecteurs et mes chères lectrices ont sans doute parfois rencontré dans le cours de leur existence cette espèce particulière de femmes dont les bonnes qualités naturelles demandent pour se développer la chaleur du foyer conjugal ; il ne faut pas en vouloir à ces natures-là, si d'instinct et très-innocemment, elles cherchent le terrain le plus favorable à leur perfectionnement, en vertu de cette même loi qui fait que le tournesol se penche vers le soleil et le saule vers les rivières. Si on contrarie ces tempéraments, dans leurs inclinations, ils languissent et produisent ces excentricités anormales qu'on désigne sous le nom général de bizarreries ou de singularités. Replacez-les au contraire dans le sol qui leur convient et vous serez étonnés de l'état florissant qui succédera à cet affaissement général ; vous verrez ce pauvre cœur qui s'étiolait et périssait, faute d'aliment, pousser de nouveaux rejetons et s'épanouir en une riche moisson de fleurs et de fruits.

Selon toute probabilité, c'est à ce point de vue que s'était placée mistress Dale ; et indépendamment des vertus jusque-là assoupies qu'elle espérait voir se réveiller dans miss Jemima, une fois qu'elle serait devenue bel et bien M^{me} Riccabocca, elle songeait aussi aux avantages matériels qu'une pareille union procurerait à l'exilé. Une alliance aussi respectable avec une des familles les plus anciennes, les plus riches et les plus respectées du comté, lui donnerait une position qui n'était pas à dédaigner : quoique la dot de miss Jemima ne fût pas bien considérable, envisagée au point de vue des livres anglaises et non des lire milanaises, elle devait suffire pour arrêter ce qu'avait amené le régime prolongé des vérons et des épinoches, c'est-à-dire les progrès graduels de volatilisation qui menaçaient de réduire à néant le corps du philosophe.

Comme toutes les personnes qui sont convaincues de l'utilité d'une chose, mistress Dale pensait qu'il ne manquait au succès de son entreprise qu'une occasion favorable. Pour la mener à bonne fin, non-seulement elle renouvela plus fréquemment et plus instamment ses amicales invitations à Riccabocca de venir passer la soirée et prendre le thé, mais encore elle irrita avec tant d'art le côté vulnérable du squire à l'endroit de l'hospitalité, que le docteur reçut toutes les semaines l'invitation pressante de venir dîner et coucher au château.

L'Italien commença par pousser des bah ! des mon Dieu ! mon Dieu ! des *Cospetto*, des *per Bacco*, des *Diavolo*, et essaya de se soustraire à ces gracieuses avances. Mais comme tous les célibataires, il subissait l'influence despotique de son fidèle domestique, et Jackeymo, qui se sentait capable de supporter la diète aussi bien que son maître, lorsque cela était nécessaire, n'en préférait pas moins, quand il avait le choix, une tranche de rosbif et du plumpudding : il faut dire aussi que l'inutile et maladroite confiance de Riccabocca au sujet de la somme considérable que d'un seul mot il pouvait s'approprier, avait singulièrement excité la cupidité du domestique italien, cupidité d'autant plus âpre qu'elle oubliait ses intérêts personnels et matériels, pour se reporter tout entière sur ceux de son maître.

Ainsi séduit par son ennemie et trahi par son domestique, l'infortuné Riccabocca tomba, bien qu'avec connaissance de cause, dans les pièges hospitaliers tendus à sa condition de célibataire. Il alla souvent au presbytère, souvent au château, et peu à peu les douceurs du foyer domestique, dont il avait été si longtemps privé, commencèrent à exercer leur influence énervante sur le caractère stoïque de notre pauvre exilé.

Le docteur Riccabocca cependant ne soufflait mot de mariage. Si une idée semblable se présentait à son esprit, elle était immédiatement chassée par un *Diavolo* si énergiquement articulé que bien probablement la fin, sinon du monde, au moins des prétentions de miss Jemima serait arrivée, sans que le moindre changement fût survenu dans l'état civil de la demoiselle, si un mardi matin le docteur n'avait reçu une certaine lettre, marquée d'un timbre d'étranger.

CHAPITRE XIII.

« Ami ! dit Riccabocca à Giacomo d'une voix émue, après avoir lu la lettre ; ami, je voudrais te parler de mon enfant.

— La lettre concerne donc la signorina ? Se porte-t-elle bien ?

— Oui... elle se porte bien maintenant. Elle est dans notre Italie. »

Jackeymo leva involontairement les yeux sur les orangers, dont la brise matinale lui apportait le parfum.

« Ces orangers fleurissent même ici, quand on les soigne, dit-il en montrant les arbustes. Je crois l'avoir déjà dit au padrone. »

Mais Riccabocca, qui regarda encore une fois la lettre, ne remarqua ni le geste ni l'observation de son domestique.

« Ma tante est morte, dit-il après un moment de silence.

— Nous prierons pour son âme ! répondit Jackeymo d'un ton solennel. Mais elle était bien vieille ; elle souffrait depuis longtemps. Que le padrone ne s'attriste pas trop ; à cet âge, au milieu de telles infirmités, la mort est une amie.

— Paix à ses cendres ! reprit l'Italien. Si elle a eu des défauts, qu'ils lui soient à jamais pardonnés ! À l'heure du danger et de l'infortune, elle a donné asile à mon enfant. Mais cet asile n'existe plus. Cette lettre est du confesseur de ma tante ; et cette maison, dont mon enfant est privée, c'est mon ennemi qui en hérite !

— Le traître ! murmura Jackeymo ; et sa main sembla chercher instinctivement l'arme que les Italiens de condition inférieure portent ordinairement à leur ceinture.

— Le prêtre, reprit Riccabocca d'un ton calme, a bien fait d'emmener mon enfant d'une maison dont ce traître est devenu le maître.

— Et où est la signorina ?

— Chez le pauvre prêtre. Tiens ! regarde... Giacomo ! vois sa signature à la fin de cette lettre ; ce sont les premières lignes qu'elle m'ait jamais écrites. »

Jackeymo ôta son chapeau, et regarda avec respect les gros caractères formés par la main de l'enfant. Mais quelle qu'en fût la grosseur, l'écriture était peu lisible, car le papier était taché de larmes, et aux endroits qui n'avaient pas été mouillés se voyaient de grosses gouttes toutes récentes, tombées des yeux du père. Riccabocca reprit :

« Ce prêtre me conseille de la mettre au couvent.

— Au diable soit le prêtre ! » s'écria Giacomo. Puis, se signant rapidement, il ajouta :

« Ce n'est pas cela que je veux dire, monsignore san Giacomo... pardonnez-moi ! Mais Votre Excellence n'a sans doute pas l'intention de faire une nonne de son unique enfant !

— Et pourquoi pas ! dit Riccabocca avec tristesse. Qu'ai-je au monde à lui donner ? La terre étrangère est-elle un meilleur abri qu'une demeure paisible dans le pays natal ?

— C'est sur la terre étrangère que bat le cœur de son père !

— Mais si tout d'un coup ce cœur cessait de battre, que deviendrait-elle ? La vie est triste quand une seule mort peut la priver de tout. Dans un couvent, au moins (et l'influence du prêtre pourra lui obtenir un asile au milieu de personnes de son rang), dans un couvent, elle sera à l'abri des dangers et du besoin... jusqu'au tombeau.

— Du besoin ! Mais songez donc comme nous allons être riches quand nous prendrons possession de ces champs, à la Saint-Michel.

— *Pazzie* ! dit Riccabocca avec insouciance. Le soleil d'ici est-il plus beau que le nôtre ? Le sol y est-il plus fertile ? Et, dans notre Italie, le proverbe dit pourtant : « Celui qui sème récolte plus de soucis que de blé. » Ce serait tout autre chose, continua le père après un moment de réflexion et d'un ton de voix plus résolu, ce serait tout autre chose si j'avais une indépendance quelconque, si petite qu'elle fût... si, dans ma tribu de riches parents, il se trouvait une seule femme qui consentît à accompagner Violante au foyer de son père exilé. Si Ismaël avait son Agar ! Mais comment deux hommes comme nous pourraient-ils subvenir aux mille soins que réclame une frêle enfant ? Elle a été élevée si délicatement ! Une jeune fille a besoin de la main protectrice et des regards affectueux d'une femme.

— Et dire que d'un mot, répondit Jackeymo d'un ton résolu, le padrone pourrait s'assurer les ressources nécessaires pour sauver son enfant de cette mort du couvent ! et qu'avant l'automne, elle pourrait être là assise sur ses genoux ! Padrone, ne croyez pas que vous puissiez me cacher la vérité. Je sais que vous aimez votre enfant plus que toute chose au monde. Maintenant, la patrie est aussi morte pour vous que les restes de vos pères,

et votre cœur se briserait s'il vous fallait condamner au couvent cette chère enfant. Comment, padrone, ne plus entendre sa voix ! ne plus voir son visage innocent ! Songez donc à ces petits bras qui entouraient votre cou dans cette nuit sombre où nous prîmes la fuite, et dont la douce étreinte vous fit dire : « Ami, tout n'est pas encore perdu ! »

— Giacomo ! » s'écria le père d'un ton de reproche ; et il paraissait suffoqué. Riccabocca se détourna et se promena avec agitation sur la terrasse ; puis, levant les bras avec un geste d'une énergie sauvage, il murmura en marchant à grands pas : « Oui, le ciel m'en est témoin, j'aurais supporté sans murmure les revers et le bannissement, si j'eusse emmené dans mon exil cette pauvre enfant. Le ciel m'est témoin que si j'hésite encore maintenant, c'est parce que je ne veux pas écouter la voix d'un cœur égoïste. Et cependant ne plus la revoir jamais !... Moi qui ne l'ai connue que tout enfant ! Ô mon ami, mon ami... » Puis arrêté court par une émotion qu'il ne put maîtriser, il pencha la tête sur l'épaule de son serviteur. « Tu sais ce que j'ai enduré et souffert à mon foyer comme dans ma patrie. L'outrage, la perfidie... la... » Et la voix lui manqua de nouveau.

« Mais votre enfant, elle qui est innocente, ne pensez qu'à elle ! balbutia Giacomo s'efforçant de retenir ses larmes.

— C'est vrai, répondit l'exilé en relevant la tête ; ne pensons plus qu'à elle. Rassemble tes idées, mon ami ; conseille-moi. Si je faisais venir Violante, et que, transplantée dans cet air trop vif, elle vînt à languir et à mourir... Songes-y donc !... Le prêtre dit qu'elle a besoin de soins délicats ! Et si je viens à quitter cette terre, la laissant seule, sans ami, sans foyer et sans pain à l'âge où la femme est le plus exposée aux tentations, ne gémira-t-elle pas de l'égoïsme cruel qui lui aura fermé les portes de la maison de Dieu ? »

Ces paroles étonnèrent Giacomo. Jamais il n'avait entendu Riccabocca parler du cloître avec ce respect. Dans ses boutades de philosophe, le sage se raillait des moines et des nonnes, des prêtres et de leurs superstitions. Mais, dans ce moment d'émotion, l'antique religion reprenait ses droits, et, en songeant à son enfant, le sceptique redevenait croyant.

CHAPITRE XIV.

Riccabocca, que Giacomo avait laissé à ses réflexions, était depuis quelque temps seul dans le belvédère, lorsque Lenny Fairfield, qui ignorait la présence de son maître, entra pour déposer un livre que celui-ci lui avait prêté, en lui recommandant de le remettre sur une certaine table lorsqu'il aurait achevé de le lire. Riccabocca releva la tête en entendant le pas du jeune paysan.

« Pardon, Son Excellence !... je ne savais pas... »

— N'importe ; pose là ton livre, je désire te parler. Tu as bonne mine, mon garçon ; l'air d'ici te réussit aussi bien que celui d'Hazeldean ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Et cependant, nous sommes plus élevés..., plus exposés au froid.

— Je ne crois pas, monsieur, car il vient ici beaucoup de plantes qui ne fleurissent pas chez le squire. La colline, là-bas, nous garantit du vent d'est, et le casino est situé au midi.

— De quoi se plaint-on principalement dans ce pays ?

— Comment, monsieur ?

— Je demande quelles sont les maladies, les indispositions dont on se plaint le plus généralement ?

— Les rhumatismes, monsieur.

— Il n'y a pas de fièvres lentes, de consommations ?

— Je n'ai jamais entendu parler de ça, monsieur. »

Riccabocca poussa un soupir, comme s'il se sentait soulagé d'un grand poids.

« Ils ont l'air de bien braves gens au château ? »

— Je n'ai rien à dire contre eux, répondit Lenny avec une naïve franchise. Je n'ai pas été traité avec justice : mais, comme dit ce livre : « Il n'est pas donné à tout le monde de naître coiffé. »

Le docteur ne pensait guère à tout ce qu'il y avait d'amertume sous les sages maximes que débitait le pauvre enfant. Il était trop préoccupé du cher objet de ses pensées, pour songer à celles de Lenny Fairfield.

« Oui, il paraît que c'est une bien bonne famille, un bon intérieur anglais. As-tu vu souvent miss Hazeldean ?

— Pas autant que madame.

— Dis-moi, est-elle aimée au village ?

— Mies Jemima ! Oh ! oui. Elle n'a jamais fait de mal à personne. Son petit chien m'a mordu une fois, et, au lieu de me forcer à demander pardon à l'animal, c'est elle qui me l'a demandé. C'est une très-bonne personne ! Les jeunes filles la disent fort affable, et, ajouta Lenny avec un sourire, il y a toujours plus de mariages en train quand elle est au château.

— Oh ! fit Riccabocca. Puis il reprit, après avoir lancé une longue bouffée de fumée : L'as-tu jamais vue jouer avec les petits enfants ? Aime-t-elle les enfants ?

— Dieu ! comme vous devinez juste, monsieur ! Elle n'est jamais si contente que lorsqu'elle joue avec les petits enfants.

— Hum ! murmura Riccabocca, c'est d'une bonne nature. Tiens, Lenny, va me chercher mon chapeau dans le cabinet, et apporte-moi la brosse à habits. Voici une bien belle journée pour se promener !

Après s'être rendu coupable sans la moindre honte de cette espèce d'inquisition sur le caractère et la réputation de miss Hazeldean, le signor Riccabocca parut aussi content de lui-même que s'il eût commis la plus noble action ; et lorsqu'il se dirigea du côté du château, ce fut d'un pas plus leste et plus allègre que lorsqu'il se promenait sur la terrasse.

« *Monsignore San Giacomo*, grâce à ton appui et à l'influence de la pipe, le padrone aura son enfant ! » murmura le domestique en regardant du haut du jardin son maître qui s'éloignait.

CHAPITRE XV.

Cependant le docteur Riccabocca ne précipita rien. L'homme qui veut un habit de noce bien ajusté doit donner le temps nécessaire pour prendre la mesure. Mais, à partir de ce jour, l'Italien changea complètement de manières à l'égard de miss Hazeldean. Il laissa de côté cette profusion de compliments au moyen desquels il avait su échapper à toute conversation sérieuse. Car le docteur Riccabocca considérait les compliments d'un célibataire comme le liquide noirâtre que la seiche répand autour d'elle pour se dérober à son ennemi en troublant l'eau. Il n'évitait plus comme auparavant les conversations prolongées avec la jeune dame, et ne cherchait plus à esquiver une promenade solitaire à ses côtés. Il saisissait au contraire toutes les occasions de se rapprocher d'elle, et, quittant le langage de la galanterie, il prenait souvent le ton sérieux de l'amitié. Il mettait tous ses soins à examiner, à approfondir son caractère. Pour me servir d'une comparaison bien simple, il souffla sur cette mousse qui se trouve à la surface de tous les rapports entre connaissances, surtout de sexes différents, mousse qui, tant qu'elle reste, empêche presque de distinguer la petite bière de l'excellent porter. Riccabocca fut sans doute satisfait de ses observations, ou du moins sous la mousse ne trouva-t-il aucun goût d'amertume. S'il ne découvrit pas un grand fonds d'intelligence chez miss Jemima, il pensa du moins que, débarrassée de quelques petites lubies, de quelques petits faibles, qu'il avait le bon sens de regarder comme innocents s'ils duraient, et qu'il ne croyait pas du reste assez invétérés pour ne pouvoir être guéris par une main affectueuse, il pensa, dis-je, que miss Jemima avait assez d'intelligence pour comprendre tous les devoirs qu'impose le mariage ; et que si l'intelligence venait à lui faire défaut, elle trouverait un puissant auxiliaire dans ses simples et solides principes anglais et dans ses instincts de douceur et de bonté.

Lorsque son examen fut terminé, notre philosophe indiqua d'une manière symbolique et fort simple le résultat auquel il était arrivé. Cette manière d'exprimer ses conclusions aurait fort étonné quelqu'un qui n'eût pas réfléchi à tout ce qu'elle impliquait. *Le docteur Riccabocca ôta ses*

lunettes ! Il les essuya soigneusement, les mit dans leur étui de peau de chagrin et les enferma dans son bureau, c'est-à-dire : il cessa de porter des lunettes.

Il y avait une pensée profonde dans cette manière délicate de s'exprimer, soit qu'on prît cette explication à la lettre, soit qu'on en approfondît l'esprit. À ce dernier point de vue, cela signifiait que le rôle des lunettes était fini, et que mieux vaut pour un philosophe qui s'est mis en tête de se marier être myope que de voir toujours le bonheur domestique, auquel il va se résigner, à travers de froides lunettes, capables de détruire toutes ses illusions. D'autre part, si on prend à la lettre l'action du docteur Riccabocca, elle indiquait qu'en mettant de côté ses lunettes il se préparait à l'heureux apprentissage de tout amoureux qui, quelle que soit sa dose de philosophie, désire toujours paraître aussi jeune et aussi beau que le lui permettent le temps et la nature. Vain effort que celui de parler le doux langage des yeux par l'intermédiaire de ces interprètes de verre !

Il est certain qu'une fois ses lunettes ôtées, on ne pouvait refuser à l'Italien des yeux remarquablement beaux. Même à travers ses lunettes, ou sans ses lunettes, quand il les soulevait un peu, ses yeux étaient toujours brillants et expressifs. Mais sans elles le regard était plus doux et plus tempéré ; il était, comme disent les Français, *velouté*, et le docteur paraissait avoir dix ans de moins. Si notre Ulysse, ainsi rajeuni par l'inspiration de sa Minerve, n'avait pas encore parfaitement résolu de faire de miss Jemima sa Pénélope, on peut dire qu'auprès de lui Polyphème était un homme civilisé, car Polyphème ne mangeait que les hommes, tandis que lui allait porter la mort et le carnage dans les rangs du sexe faible.

CHAPITRE XVI.

« Ainsi, vous me chargez de parler à notre chère Jemima ? dit Mistress Dale d'un ton joyeux.

LE DOCTEUR RICCABOCCA. Avant de parler à miss Hazeldean, il serait convenable, ce me semble, de savoir si ma demande peut être agréée de sa famille,

MISTRESS DALE. Ah !

LE DOCTEUR RICCABOCCA. Le squire est, comme de juste, le chef de la famille.

MISTRESS DALE, *préoccupée et distraite*. Le squire... Oui, c'est vrai... Ce serait convenable. (*Elle relève la tête et dit avec naïveté.*) Me croirez-vous si je vous dis que je n'avais pas encore pensé au squire. C'est un si drôle d'homme ! Il a tant de préjugés qu'en vérité... Oh ! mon Dieu ! que c'est contrariant de n'avoir jamais réfléchi que M. Hazeldean avait voix au chapitre. Sa parenté est si éloignée.... Ce n'est pas comme s'il était son père. Jemima est majeure et peut faire ce qui lui plaît. Et... Mais cependant comme vous le disiez, il est convenable de le consulter comme chef de la famille.

LE DOCTEUR RICCABOCCA. Et vous pensez que le squire d'Hazeldean repousserait mon alliance ?... Oh ! voilà un grand mot en vérité ! Je veux dire qu'il pourrait fort justement faire des objections au mariage de sa cousine avec un étranger. Un étranger sur lequel il n'a d'autre renseignement que sa pauvreté, chose peu honorable dans tous les pays et qui passe pour un crime dans le vôtre.

MISTRESS DALE, *avec bonté*. Vous nous jugez mal et vous faites tort au squire ; car nous étions bien pauvres quand il a choisi mon mari pour en faire le recteur de sa paroisse, son ami et son voisin. Je lui parlerai sans crainte...

LE DOCTEUR RICCABOCCA. Et franchement. Maintenant que j'ai employé ce mot de franchise, permettez-moi de terminer la confession que vous avez interrompue, ma bonne dame, par votre affectueuse vivacité ! Je disais que si je pouvais espérer voir ma demande agréée de miss Hazeldean et de sa famille, j'étais trop sensible à ses aimables qualités pour n'être pas... pour n'être pas...

MISTRESS DALE. Pour n'être pas le plus heureux des hommes. C'est la phrase consacrée, docteur.

LE DOCTEUR RICCABOCCA, *galamment*. Je n'aurais pu en trouver une meilleure. Mais, continua-t-il d'un ton sérieux, je désire avant tout qu'on sache que j'ai été... que j'ai été marié.

MISTRESS DALE, *stupéfaite*. Marié !

LE DOCTEUR RICCABOCCA. Et que j'ai une fille unique qui m'est chère... au delà de toute expression. Cette enfant a jusqu'à ce jour vécu en pays étranger. Certaines circonstances me font désirer qu'elle habite maintenant avec moi. Et j'avoue sincèrement que rien ne m'a autant attaché à miss Hazeldean, que rien ne m'a fait autant désirer notre mariage que l'espérance de trouver en elle une mère bonne et affectueuse pour mon enfant.

MISTRESS DALE, *avec feu et sentiment*. Vous la jugez bien !

LE DOCTEUR RICCABOCCA. Maintenant, quant aux affaires d'argent, vous pouvez penser d'après ma manière de vivre que je n'ai rien à offrir à miss Hazeldean qui soit en rapport avec sa fortune.

MISTRESS DALE. Cette difficulté se trouve levée en laissant miss Hazeldean maîtresse de sa fortune, ce qui se fait en pareil cas.

La figure du docteur Riccabocca s'allongea. « Et mon enfant ? » dit-il avec émotion. Il y avait dans ces mots quelque chose de si étranger à tout motif sordide et égoïste que mistress Dale n'eut pas le cœur de lui répondre ce qui était juste : Cette enfant n'est pas l'enfant de Jemima, et vous pouvez avoir d'autres enfants.

Elle fut touchée et répondit en hésitant :

« Mais sur vos revenus et sur ceux de Jemima vous pouvez annuellement économiser quelque chose et assurer votre vie au profit de votre fille. Nous avons fait cela pour l'enfant que nous avons perdu (et les yeux de mistress Dale se remplirent de larmes), et je crains que Charles n'ait fait de même pour moi, quoique Dieu me soit témoin que... que... »

Les larmes débordèrent.

Ce petit cœur vif et pétulant n'était pas formé de ces fibres fortes et solides que le ciel accorde aux épouses prédestinées au veuvage. Le docteur Riccabocca ne put continuer plus longtemps ce sujet des assurances sur la

vie. Mais cette idée qui jamais ne s'était présentée à son esprit, et qui nous est si familière à nous autres Anglais, quand nous n'avons qu'un petit revenu, cette idée, dis-je, lui plut beaucoup. Je lui rendrai la justice de reconnaître qu'il préféra cette pensée à celle d'approprier à lui ou à son enfant une portion de la dot de miss Hazeldean.

Peu de temps après, il se retira, et mistress Dale se hâta d'aller trouver son mari pour l'informer du succès de ses plans matrimoniaux et le consulter sur les intentions probables du squire.

« Quoique le squire pût être content de voir Jemima se marier avec un Anglais, dit-elle en hésitant, s'il me demande ce qu'est ce docteur Riccabocca, que lui répondrai-je ?

— Vous auriez dû penser à cela auparavant, dit M. Dale avec une brusquerie inaccoutumée. Et vraiment si j'avais cru qu'il pût résulter quelque chose de sérieux d'une idée qui me paraissait si absurde, je vous aurais priée depuis longtemps de ne pas vous mêler de telles affaires. Bonté divine ! continua le curé en changeant de couleur ; si nous avons aidé à introduire pour ainsi dire clandestinement dans la famille de l'homme à qui nous devons tout, une personne qui lui déplût, quelle ingratitude | »

La pauvre mistress Dale fut consternée de ce discours et plus encore du mécontentement et de l'inquiétude de son mari. Il faut rendre à mistress Dale cette justice, que toutes les fois que le curé était chagrin ou blessé, ses petites humeurs disparaissaient, et elle devenait douce comme un mouton. Revenue de son premier désappointement elle se hâta de dissiper les appréhensions du curé. Elle était convaincue, lui dit-elle, que si le squire désapprouvait les prétentions de Riccabocca, l'Italien se retirerait sur-le-champ, et en ce cas miss Hazeldean ignorerait à jamais ces propositions. Il n'y aurait donc aucun mal de fait. Cette assertion de mistress Dale étant conforme à la confiance que M. Dale avait dans la délicatesse de Riccabocca, en matière d'honneur, contribua à apaiser le digne homme ; et si, comme s'y attendent sans doute mes lectrices, il ne s'effraya pas à l'idée que le cœur de miss Jemima fût engagé irrévocablement, et en songeant que le bonheur de celle-ci pouvait être compromis par le refus du squire, ce n'est pas que le curé manquât de sentiment, mais il avait peu d'expérience des femmes et il croyait bien à tort que miss Jemima Hazeldean n'était pas de celles sur qui un désappointement de ce genre dût produire une

impression durable. Aussi M. Dale après quelques moments de réflexion répondit avec bonté :

« Eh bien ! ne vous tourmentez pas, je suis tout aussi blâmable que vous ; mais vraiment j'aurais cru qu'il était plus facile au squire de transplanter un des vieux cèdres de son parc dans son potager, qu'à vous d'attirer le docteur Riccabocca dans vos pièges matrimoniaux. Après tout, de quoi n'est pas capable un homme qui se met volontairement dans les ceps pour en faire l'expérience ? Néanmoins je crois qu'il est préférable que ce soit moi, qui parle au squire, plutôt que vous, et j'y vais sur-le-champ.

CHAPITRE XVII.

Le curé prit son tricorne et se dirigea vers la ferme, où il espérait trouver le squire. Mais à peine arrivé sur la grande place du village, il aperçut M. Hazeldean, les deux mains appuyées sur sa canne, regardant fixement les ceps.

Je regrette de dire que depuis l'hégire de Lenny et de sa mère, l'esprit révolutionnaire et ennemi des ceps, que le mémorable sermon de notre curé avait pendant quelque temps détourné ou suspendu, faisait de nouveau explosion.

Quelques jours après le départ de la veuve, les ceps furent de nouveau l'objet d'une attaque nocturne : on les barbouilla, on les salit, on y fit des entailles et on y écrivit des lamentations au sujet de Lenny, et des malédictions énergiques contre les tyrans. Nuit après nuit, de nouvelles inscriptions vinrent témoigner de l'esprit sarcastique et des sentiments vindicatifs qui animaient la paroisse. Et si les ceps échappèrent à la hache et au feu, c'est que les paysans trouvèrent plus de plaisir à en faire le but de leur malice. Cet instrument devint le *pasquin* d'Hazeldean.

Tout esprit de révolte provoque naturellement de la part de l'autorité un redoublement de vigueur. Aussi, depuis les scènes récentes, l'administration avait déployé plus de sévérité que n'en avaient montré jusque là le squire et ses prédécesseurs. Ainsi, par exemple, trois châtaigniers, un noyer et deux cerisiers qui se trouvaient dans le bas du parc et dont, de temps immémorial, les fruits avaient été abandonnés à la jeunesse d'Hazeldean, furent solennellement placés sous le régime privilégié de la propriété particulière. Le crieur annonça que dorénavant, tout individu qui dévasterait les arbres fruitiers du parc, serait puni selon toute la rigueur des lois. Stirn, il est vrai, recommandait des mesures encore plus sévères qui, disait-il, ne manqueraient pas de faire revenir la paroisse à son bon sens. Entre autres, l'interruption d'une foule de petits travaux improductifs auxquels le squire occupait les bras désœuvrés du village. Mais ici le squire tombant dans le département et sous la bienfaisante influence de son Harry, ne se trouva pas suffisamment endurci pour lui résister. Quand on en vint à une question qui affectait directement la quantité de pain consommée par ces bouches ingrates qu'il nourrissait, les trésors de charité que la Providence avait mis dans l'âme du squire balayèrent soudain l'indignation du trop sévère bras droit.

Néanmoins cette politique de demi-mesures, qui irrite les victimes sans les abattre, qui frappe un nid de guêpes avec un mouchoir de poche au lieu de le faire sauter avec un peu de poudre ; cette politique, dis-je, réussit rarement ; et après que trois autres victimes beaucoup plus coupables que Léonard eurent été emprisonnées dans les ceps, la paroisse d'Hazeldean était mûre pour quelque énormité. D'incendiaires brochures démocratiques nées dans la fange des villes manufacturières, trouvèrent, Dieu seul sait comment, le chemin du cabaret. Le chaudronnier fut généralement soupçonné d'être l'auteur de ce méfait, excepté par Stirn, qui en accusait tout bas les papistes. Et à la fin parmi les autres enjolivements qu'avaient reçus les pauvres *ceps*, apparut l'image d'un gentleman portant un chapeau à larges bords et des bottes à revers, pendu à une potence avec cette inscription : *Avairtisements à tout les tirent — qu'on ç'en souviene !*

C'était devant ce significatif et emblématique portrait que rêvait le squire quand le curé le rejoignit.

« Eh bien ! curé, dit M. Hazeldean avec un sourire qu'il voulait rendre gracieux et aimable, mais qui était forcé et n'exprimait qu'un profond chagrin, je vous fais mon compliment de votre troupeau... Vous le voyez, ils m'ont pendu en effigie ! »

Le curé recula, et quoique profondément indigné, contint son émotion : il s'efforça avec l'adresse du serpent et la douceur de la colombe de trouver un autre original à l'effigie.

« C'est fort mal, dit-il, mais non pas aussi mal que vous le supposez, squire. Ce n'est point là la forme de votre chapeau. C'est évidemment M. Stirn qu'ils ont voulu représenter.

— Croyez-vous ? fit le squire adouci. Cependant ces bottes à revers... Stirn ne porte jamais de bottes à revers.

— Ni vous non plus, si ce n'est quand vous allez à la chasse. Si vous regardez de plus près vous verrez que ce ne sont pas là des bottes, ce sont des guêtres... et Stirn en porte. De plus ce trait, qui veut signifier un nez, est une espèce de bec de perroquet dans le genre de celui de Stirn ; tandis que votre nez, sans être le moins du monde camus, est cependant un peu retroussé dans le genre de celui d'Apollon dont vous pouvez voir le buste dans le cabinet du docteur Riccabocca.

— Pauvre Stirn ! fit le squire d'un ton de compassion qui cependant n'était pas exempt d'une certaine satisfaction ; voilà ce qu'on gagne dans ce monde à être un serviteur fidèle, à faire son devoir avec zèle. Mais vous voyez que les choses ont pris une singulière tournure et qu'il s'agit maintenant de savoir quelle route suivre. Les mécréants ont jusqu'à présent défié toute vigilance, et Stirn est d'avis qu'il faut établir un guetteur de nuit avec une lanterne et une trique.

— Cela, sans aucun doute, pourra protéger les ceps ; mais sera-ce un moyen de saisir les brochures qui se glissent dans le cabaret ?

— À la prochaine session nous ferons fermer le cabaret.

— Les brochures pénétreront ailleurs.

— J'ai envie de m'enfuir à Brighton ou à Leamington ; il y a de belles chasses à Leamington... Je resterai absent pendant un an ou deux pour voir un peu comment ces gueux-là feront pour se passer de moi. »

Et les lèvres du squire tremblaient.

« Mon cher monsieur Hazeldean, dit le curé en prenant la main de son ami, je ne veux pas me prévaloir de ma sagesse ; mais que n'avez-vous suivi mon avis : *quieta non movere* ! Y avait-il au monde une paroisse plus tranquille que la nôtre ou un squire plus aimé que vous, avant que vous n'eussiez entrepris une tâche qui a détrôné des rois et ruiné des États ? Oui, il est dangereux de ressusciter de gaieté de cœur un passé depuis longtemps oublié, soit pour réparer des choses dont on n'a que faire, soit pour remettre au jour des usages qui ne sont plus de mode. »

En entendant ce reproche, le squire, loin de se laisser aller à l'impatience qui lui était naturelle, répondit presque avec humilité : « Si c'était à recommencer, je vous jure que je laisserais la paroisse jouir en paix, de la plus misérable paire de ceps qui ait jamais déshonoré un village. J'avais eu une bonne intention : je voulais en faire un embellissement pour la place ; et n'empêche que maintenant qu'ils sont réparés, il faut qu'on les supporte. William Hazeldean n'est pas homme à se laisser mener par un tas de mauvais garnements.

— Vous m'accorderez, je pense, dit le curé, que la maison de Tudor, quelles qu'aient été ses fautes, fut une dynastie qui n'a manqué ni de courage, ni de résolution ; il y avait dans cette famille, on peut le dire, de la tête et du courage. Jamais un Tudor ne serait tombé dans les malheurs qui assaillirent les pauvres Stuarts.

— Et qu'a de commun, je vous prie, la maison de Tudor avec mes ceps ?

— Vous allez le voir. Henri VIII trouva un impôt si impopulaire qu'il le retira ; et le peuple, en retour, lui permit de couper toutes les têtes qu'il voulut, outre celles de sa famille. Notre bonne reine Élisabeth, qui, je le sais, est votre idole...

— Certainement ! elle arma chevalier mon ancêtre à Tilbury-Fort.

— Eh bien ! notre bonne reine Élisabeth lutta avec acharnement pour maintenir un certain monopole. Elle vit qu'elle ne réussirait pas, elle y renonça avec cette cordiale franchise qui sied à une souveraine et qui double le prix du sacrifice.

— Ah ! et vous voudriez que je renonçasse à mes ceps ?

— Je préférerais beaucoup que les ceps fussent restés tels qu'ils étaient avant que vous n'y touchassiez ; mais dans l'état actuel des choses, si vous pouviez trouver un prétexte plausible... et j'en ai un excellent sous la main : les monarques le plus sévères ouvrent les portes des prisons, et octroient des faveurs, dans les grandes occasions, comme un mariage par exemple. »

Admirez l'artifice oratoire du curé ! Riccabocca n'aurait pas mieux dit ! Il faut avouer que M. Dale avait su tirer bon parti de son commerce avec cet esprit machiavélique.

« Un mariage, sans doute, mais Frank est encore sur les bancs.

— Ce n'est pas de Frank que je veux parler, mais de votre cousine Jemima ! »

CHAPITRE XVIII.

Le squire chancela comme si on lui eût coupé la respiration, et à défaut d'autre siège, s'assit sur les ceps.

Toutes les têtes féminines des maisons du voisinage regardèrent, sans se laisser voir, à travers leurs fenêtres. À quoi se préparait le squire ? Quel nouveau coup d'état méditait-il ? Voulait-il par hasard fortifier les ceps ? Le vieux Gaffer Salomons, qui avait une idée exorbitante du pouvoir des squires, et qui était sur le seuil de sa porte depuis dix bonnes minutes, hocha la tête en disant : « Je vois ce que c'est ! ils sont en train de couper la corde.

— Quelle corde, bon papa ? lui demanda sa petite fille.

— La corde de la potence ! répondit Salomons. Le squire veut la faire attacher là-bas, à ce grand orme. Et le curé, ce bon monsieur, lui cite l'Écriture contre une idée pareille. Tiens, vois-tu, il ôte ses gants, et joint les deux mains, comme il fait quand il prie pour un malade, Jeanny. »

Cette description de l'attitude et des gestes du curé, peut donner au lecteur une idée de l'ardente insistance avec laquelle le curé plaidait la cause, dont il s'était chargé. Il appuya beaucoup sur la déférence qu'avait montrée l'étranger en priant qu'on parlât de l'affaire au squire avant de s'adresser à sa cousine. Il répéta la déclaration de Mistress Dale : « Riccabocca, dit-il, avait tant de respect pour les droits sacrés de l'hospitalité, que si le squire refusait son consentement, l'Italien retirerait immédiatement sa demande. » Miss Hazeldean à vrai dire, était majeure depuis longtemps ; le squire avait remis à sa complète disposition la fortune qu'elle possédait. M. Hazeldean était donc forcé d'avouer avec le curé qu'un prétendant anglais n'aurait peut-être pas eu des procédés aussi délicats que l'Italien. Après avoir ainsi préparé le terrain, le curé insinua avec beaucoup de tact que miss Hazeldean, devant, selon toute probabilité, se marier tôt ou tard, mieux valait pour les deux parties qu'elle épousât un homme qui, bien qu'étranger, était fixé dans le pays et présentait par ce que l'on connaissait de son caractère, de solides garanties. Cela surtout valait mieux pour elle que de s'exposer, dans les endroits où tous les ans elle allait prendre les eaux, à s'unir à quelque aventurier, quelque Irlandais, coureur de dot, qui ne l'épouserait que pour son argent. M. Dale parla ensuite des qualités louables de l'Italien. Enfin, dans une habile péroraison, il fit ressortir l'excellente occasion qu'offrirait ce mariage pour amener la réconciliation du château et de la paroisse, par le sacrifice spontané des ceps.

Lorsqu'il eut fini, le front du squire, jusque-là rêveur, se rasséréna. Il faut tout dire : le squire mourait d'envie de se débarrasser des *ceps* ; il ne demandait qu'à faire ce sacrifice gracieusement et avec dignité ; si toutes les étoiles du firmament se fussent réunies pour donner à miss Jemima l'assurance qu'elle trouverait un mari, elles ne l'auraient pas mieux servi auprès du squire, que ne fit le curé en lui présentant cette conjonction de l'autel et des *ceps*.

Aussi, lorsque M. Dale fut au bout de son discours, le squire répondit avec beaucoup de calme et de bon sens « que M. Rickeybockey s'était conduit en vrai gentleman, qu'il lui en avait beaucoup d'obligations, que pour lui, squire, il n'avait pas le droit de s'immiscer dans cette affaire, si ce n'est en donnant son avis ; que Jemima était d'âge à faire un choix elle-

même ; que, comme l'avait fait entendre le curé, elle pouvait après tout rencontrer pis. J'avoue cependant, continuais squire, que malgré toute l'amitié que m'inspire Rickeybockey, je n'aurais jamais pensé que Jemima vînt à s'éprendre de sa longue figure, mais il ne faut pas disputer des goûts. Henriette a été plus fine que moi ; bien des fois, elle m'a fait des insinuations, dont je n'ai fait que rire. J'aurais cependant bien dû me douter qu'il y avait quelque anguille sous roche, lorsque l'italien s'est mis à se déguiser en ôtant ses lunettes. Ah ! ah ! je suis curieux de savoir ce qu'Henriette va dire : allons lui conter l'aventure.

Le curé, charmé de voir la facilité avec laquelle le squire prenait la chose, accrocha son bras au sien ; et tous deux se dirigèrent amicalement vers le château. La première personne qu'ils rencontrèrent en entrant dans le jardin, ce fut mistress Hazeldean, occupée à couper les branches mortes ou les fleurs fanées de ses rosiers. Le squire se glissa tout doucement derrière elle, et la fit tressaillir en lui passant son bras autour de la taille et en déposant un baiser sur ses joues fraîches et douces : c'était une liberté conjugale que, pour le dire en passant, il croyait pouvoir se permettre, toutes les fois qu'il était question d'un nouveau mariage.

« Fi donc ? William ! dit M^{me} Hazeldean qui rougit en apercevant le curé. Eh bien ! qui donc va se marier ?

— Seigneur Dieu ! a-t-on jamais vu une femme pareille ! elle l'a pourtant deviné, s'écria le squire, transporté d'admiration. Racontez-lui tout, curé. »

Le curé obéit.

Mistress Hazeldean, comme le lecteur peut le supposer, montra beaucoup moins de surprise que ne l'avait fait son mari ; mais elle reçut la nouvelle gracieusement, et fit à peu près la même réponse que le squire, seulement avec plus de réserve et de restrictions.

Le signor Riccabocca s'est conduit en galant homme ; sans doute une fille de la famille des Hazeldean d'Hazeldean aurait pu, comme position, trouver un bien meilleur parti ; mais comme la demoiselle avait tardé si longtemps à se décider, il serait à la fois inutile et malséant de lui chercher querelle sur son choix, si elle acceptait le signor Riccabocca. Quant à la manière de disposer de sa fortune, cela doit regarder les deux parties contractantes. Cependant il serait bon de faire remarquer à Jemima que

cette fortune ne produira qu'un intérêt très-minime. L'état de veuvage du docteur Riccabocca était aussi une chose qui demandait de la réflexion, et l'on était en droit de concevoir quelques soupçons à l'égard d'un homme qui jusque-là avait été si réservé sur sa vie antérieure. Certainement les apparences étaient en sa faveur, et tant qu'il n'avait été qu'une simple connaissance, et un locataire, on n'avait pas eu le droit de s'enquérir de sa vie privée ; mais aujourd'hui qu'il se disposait à se marier avec une Hazeldean d'Hazeldean, il était tout au moins du devoir du squire d'en savoir un peu plus long sur son compte. Qu'était-il ? que faisait-il ? Pourquoi avait-il quitté son pays ? Quand un Anglais veut économiser, il va vivre à l'étranger ; aucun étranger ne choisit l'Angleterre pour y faire des économies. Mistress Hazeldean supposait qu'un docteur étranger n'était pas grand'chose : probablement il avait été professeur dans quelque université italienne. Quoi qu'il en soit, si le squire intervenait, c'était sur tous ces points qu'il devait prendre des informations.

« Ma chère madame, dit le curé, ce que vous dites est extrêmement juste. Quant aux motifs qui ont amené l'exil de notre ami, je ne crois pas que nous ayons besoin de les chercher bien loin. Il est évidemment du nombre de ces réfugiés italiens que les troubles politiques ont amené dans un pays qui a la gloire d'offrir un asile à tous les exilés, de quelque parti qu'ils soient. Quant à l'honorabilité de sa naissance et de sa famille, il devra certainement fournir des répondants. Et si c'est là votre seule objection, je crois que nous pourrons bientôt féliciter miss Hazeldean de son mariage avec un homme, qui, malgré son extrême pauvreté, a su endurer de grandes privations sans murmurer ; avec un homme qui a préféré la vie la plus pénible à la honte de faire des dettes, qui a repoussé dédaigneusement la pensée de séduire la jeune fille et d'entretenir avec elle des rapports clandestins ; avec un homme enfin qui s'est montré si loyal et si honnête, que vous lui pardonnerez, j'espère, mon cher monsieur Hazeldean, de n'être que docteur, en droit probablement, et non marquis, ou tout au moins baron, titre que se donnent volontiers la plupart des étrangers.

— Oh ça, oui, s'écria le squire, ce que j'aime surtout dans Rickeybockey, c'est qu'il ne cherche pas à jeter de la poudre aux yeux en se donnant des titres. Et moi qui n'ai jamais couru après un lord, je serais diablement ennuyé d'avoir un cousin qui s'intitulât comte ou marquis, car je serais

presque sûr, dans ce cas, d'avoir pour parent un courrier ou un ex-valet de chambre. »

Cette idée fit rire le squire et sa femme, et le curé regardant l'affaire comme arrangée, s'en alla au plus vite annoncer son succès à Riccabocca.

CHAPITRE XIX.

L'Italien n'apprit pas sans une certaine émotion qu'il n'avait à redouter aucun obstacle de la part des préjuges insulaires ou des espérances ambitieuses de la famille de miss Jemima. Non qu'il fût assez timide, assez poltron pour reculer devant ce bonheur pur et sans nuage, qu'il avait voulu voir sans lunettes et avec des yeux grands ouverts ; non, là-dessus son parti était pris ; mais son expérience de la vie l'avait rendu misanthrope, et il était touché non-seulement de l'intérêt qu'un prêtre schismatique lui témoignait, mais encore de la générosité avec laquelle il était agréé par une famille riche et honorable, malgré sa pauvreté notoire et son origine étrangère. Il consentit volontiers à la seule condition qui lui était imposée et que le curé lui avait communiquée avec les précautions les plus délicates : cette unique stipulation, consistait à indiquer un ami ou un parent, dont le témoignage vînt confirmer l'honorabilité de son caractère ; il accepta, disons-nous, cette condition, mais sans empressement. Son front se rembrunit. Le curé se hâta de le rassurer : il lui dit que le squire n'était pas un homme *qui stupet in titulis* (infatué des titres honorifiques). Jamais il n'avait espéré, ni même désiré trouver dans son beau-frère une origine ou un rang au-dessus de cette décente médiocrité à laquelle Riccabocca, par son éducation et ses qualités, pouvait facilement prétendre. Et, ajouta M. Dale en souriant, le squire est sans doute ardent quant à la politique nationale : je crois qu'il ne reverrait jamais sa sœur si elle épousait un ennemi de notre constitution ; mais il ne se soucie pas le moins du monde de la politique étrangère, et si, comme je

le présume, votre exil ne vient que de quelque démêlé avec votre gouvernement, vous ne serez après tout à ses yeux que ce que serait un Saxon échappé à la main de fer de Guillaume le Conquérant, ou un Lancastrien proscrit par les yorkistes dans nos guerres des deux roses.

L'Italien sourit.

« M. Hazeldean sera satisfait, dit-il avec simplicité. J'ai lu dans le journal qu'un Anglais, qui m'a connu dans mon pays, vient d'arriver à Londres. Je vais le prier de vouloir bien témoigner au moins de ma probité et de ma bonne réputation ; probablement, son nom vous est connu : car c'est un officier qui s'est distingué dans la dernière guerre : je veux parler de lord L'Estrange. »

Le curé tressaillit.

« Vous connaissez lord L'Estrange : mais c'est un dissipateur, un libertin
1

— Un libertin ! s'écria Riccabocca. Si méchant que soit le monde, je n'aurais jamais cru que de pareilles épithètes pussent s'appliquer à un homme, qui m'est peu connu à la vérité, car je ne l'ai connu qu'à l'occasion d'un service qu'il m'a rendu autrefois, mais qui m'a appris le premier à aimer et à révéler le nom anglais.

— Il se peut qu'il ait changé depuis... Ici le curé s'arrêta.

— Depuis quoi ? » demanda Riccabocca avec une curiosité visible.

M. Dale parut embarrassé.

« Excusez-moi, dit-il, il y a bien des années de cela : l'opinion que je me suis faite de lord L'Estrange se rattache à des circonstances que je ne puis rapporter. »

Le discret Italien s'inclina sans rien dire : mais on voyait qu'il brûlait du désir de continuer ses questions.

Après un moment de silence, il dit au curé : « Quelles que soient vos impressions au sujet de lord L'Estrange, il n'y a rien, je suppose, dans sa conduite qui ait pu vous faire douter de son honneur et diminuer l'autorité d'un témoignage qu'il croirait pouvoir donner en ma faveur ?

— Quant à sa moralité d'homme du monde, dit M. Dale en appuyant sur ces mots, je ne sais rien qui puisse me faire supposer que lord L'Estrange,

en cette circonstance ne voulût point dire la vérité. Je ne puis contester qu'il jouit d'une grande réputation militaire, et qu'il occupe dans le monde une position élevée. »

En disant ces mots le curé se retira.

Quelques jours après, le docteur Riccabocca adressa, sous enveloppe, au squire, une lettre qu'il avait reçue de lord L'Estrange. Évidemment elle avait été écrite pour être mise sous les yeux du squire ; mais elle n'avait rien des formes banales usitées en pareil cas : on y sentait quelque chose de plus que la politesse naturelle à un homme aussi haut placé que lord L'Estrange : un certain ton de tendre respect (que le squire y démêla instinctivement) prouvait plus en faveur de Riccabocca que n'eût fait le certificat le plus en règle de ses qualités et de ses antécédents. Ce respect affectueux se retrouvait d'un bout à l'autre de la lettre et aurait suffi pour éloigner tout scrupule d'un esprit plus soupçonneux et plus exigeant que celui du squire d'Hazeldean,

CHAPITRE XX.

Il y a dans les apprêts d'un mariage quelque chose qui éveille la sympathie générale. Aucun événement dans la vie des gens haut placés n'excite une émotion aussi grande parmi leurs inférieurs.

Aussitôt que la nouvelle du mariage de miss Jemima se fut répandue dans le village, toute l'affection que l'on portait au squire et à sa famille, se réveilla avec une nouvelle ardeur, et les hostilités furent sur-le-champ suspendues. Qui pouvait penser aux ceps dans un pareil moment ? Le règne des ceps était passé... banni de tous les esprits aussi complètement que la question du rappel de l'union, le fut des cœurs irlandais, quand le doux visage de la jeune et royale fiancée rayonna sur l'île sœur.

Le squire en se rendant à sa ferme, reçut de nouveau les gracieuses révérences des femmes sur le seuil de leurs cottages ; les fronts, brunis par le soleil, se découvraient devant lui, non plus avec une froide cérémonie, mais d'un air de joyeuse satisfaction. Les petits enfants eux-mêmes recommencèrent à se donner rendez-vous pour leurs jeux, auprès des ceps, comme par le passé. On eût dit qu'ils s'étaient familiarisés avec le monstre, ou qu'ils étaient convaincus, en voyant le contentement général, qu'il avait perdu sa puissance malfaisante.

Le squire goûta de nouveau les douceurs de l'unique popularité qui ait réellement de la valeur et dont la perte doit être sensible à tout homme raisonnable ; je veux parler de cette popularité, qui fait qu'on croit en notre bonté et qu'on hésite à nous rappeler nos fautes. On jouit toujours plus vivement d'un bonheur qui a été interrompu : Ainsi en fut-il pour le squire : il savoura les délices de ce renouvellement d'affection autour de lui, comme un homme heureux de se sentir vivre : son cœur battit plus vite ; sa démarche devint plus dégagée ; sa bonne physionomie devint plus aimable que jamais : il était impossible de n'être pas gai pendant toute une semaine, quand on avait entendu ses francs et joyeux éclats de rire.

Sa pensée reconnaissante se retourna vers Jemima et Riccabocca qui avaient été dans cet *integratio amoris* général les principaux instruments de la Providence. À le voir, vous eussiez cru que le squire allait se marier une seconde fois avec son Henriette.

Le mariage fut donc célébré d'abord, à huis clos, par un prêtre catholique qui demeurait à quelques milles de là, ensuite publiquement dans l'église d'Hazeldean.

Ce fut la noce champêtre la plus gaie qu'on puisse imaginer ; les jeunes filles du village jonchèrent la terre de fleurs : une tente fut placée à l'endroit le plus pittoresque du parc, au bord du lac, car on devait danser jusqu'à une heure avancée de la journée : un bœuf tout entier était à la broche. Et jusqu'à M. Stirn ? Qu'est-ce que je dis ? non, M. Stirn n'était pas présent ! le spectacle de tant de bonheur eût été son coup de mort. Le papiste, qui, par ses sorcelleries, avait dégagé Lenny des ceps et qui s'y était mis lui-même afin de les discréditer ! Il eût préféré voir miss Jemima épouser le diable. D'ailleurs il était bien convaincu que c'était tout un. Aussi Stirn

avait-il demandé la permission d'aller soigner son oncle, le prêtre sur gages, qui devait subir la cruelle opération de la pierre.

Le capitaine Higginbotham avait été invité, mais au grand étonnement de Jemima, il avait répondu à cette invitation par une lettre *confidentielle* exprimant sa douleur que miss Jemima, qui n'était pas sans connaître l'attachement dévoué qu'il avait pour elle, fût contrainte par ses parents de contracter un mariage *barbare* avec un étranger de *la mine la plus repoussante* et de la condition la plus abjecte ; mais laissant là les sentiments du capitaine, je reviens au mariage d'Hazeldean juste à temps pour voir le marié aidant la mariée, dont la physionomie, à travers ses larmes et ses affectueux sourires, était aimable et touchante, à monter dans une voiture que le squire avait mise à leur disposition, et partant pour la classique excursion nuptiale au milieu des bénédictions de la multitude assemblée.

Peut-être paraîtra-t-il étrange, aux gens superficiels, de voir ces spectateurs campagnards applaudir et bénir le mariage contracté par une Hazeldean d'Hazeldean avec un pauvre étranger exilé ; mais outre que Riccabocca était devenu pour ainsi dire un homme du pays, et passait pour un gentleman bien élevé, il est à remarquer qu'en général dans les cérémonies du mariage la mariée accapare tellement l'intérêt, la curiosité et l'admiration du public que le marié passe quasi inaperçu. C'est un être purement passif, la cause occasionnelle et non remarquée de la satisfaction générale. Ce n'était pas Riccabocca lui-même qu'ils applaudissaient et bénissaient : c'était le monsieur en gilet blanc qui avait fait de miss Jemima madame Rickeybockey !

Le squire était appuyé sur le bras de sa femme. Car il avait pour habitude, surtout quand il était content de s'appuyer sur son Henriette, au lieu que ce fût elle qui s'appuyât sur lui : c'était un spectacle touchant que de voir ce corps robuste et bien découplé, chercher instinctivement dans ses moments de bonheur, le frêle appui d'une femme. Le squire donc, appuyé sur le bras de sa femme, se dirigea avec elle, à l'heure du soleil couchant, du côté de la tente placée au bord du lac.

Toute la paroisse y était réunie : jeunes et vieux ; hommes, femmes, enfants : toutes ces figures, en se retournant du côté du franc et paternel sourire du squire, empruntaient à l'émotion commune un air de parenté. Le

squire d'Hazeldean était debout à l'extrémité de la longue table : il promena ses regards sur l'assemblée, leva la main comme pour réclamer le silence, puis monta sur une chaise pour être mieux vu de tous. Il avait Henriette, à sa droite, et Frank, à sa gauche. À l'autre extrémité de la table, se trouvait le curé Dale, comme vice président : derrière lui, sa petite femme qu'on apercevait à peine et qui pleurait déjà à chaudes larmes, tenait son mouchoir devant ses yeux.

CHAPITRE XXI.

Discours du squire.

« Voisins et amis, je vous remercie sincèrement de vous êtes groupés autour de moi en ce jour, et d'avoir témoigné un si vif intérêt pour moi et pour les miens. Ma cousine n'est pas née comme moi au milieu de vous, mais vous l'avez connue depuis son enfance. Cette figure, qui vous est familière et qui ne se montra jamais à vous que souriante, vous regretterez de ne plus la voir, quand vous serez sur le pas de votre porte, comme moi et les miens nous la regretterons longtemps encore au vieux château. »

Ici on entendit les sanglots de quelques femmes, et l'on ne vit plus rien de mistress Dale que son mouchoir blanc. Le squire lui-même s'arrêta, essuyant une larme du revers de sa main. Puis, il reprit avec un changement subit de ton qui électrisa l'auditoire.

« Car personne de nous n'apprécie justement un bonheur que lorsqu'il l'a perdu. Voisins et amis, il y a quelque temps, il semblait que l'esprit de malveillance se fût glissé dans le village ; — de la malveillance entre vous et moi ! Certes, voilà une chose nouvelle pour Hazeldean ! »

Les auditeurs baissèrent la tête d'un air de honte et de confusion. Le squire continua :

« Je ne dis pas qu'il y ait uniquement de votre faute ; peut-être y a-t-il eu de la mienne.

— Non, non..., s'écrièrent en chœur les assistants.

« Permettez, mes amis, » continua le squire d'un ton modeste, et employant pour s'expliquer des aphorismes qui, s'ils étaient moins profonds que ceux de Riccabocca, étaient plus à la portée des intelligences populaires. « Permettez, nous sommes tous des hommes, et chaque homme a son dada favori, quelquefois il le mène, quelquefois il est mené par le dada, pour peu que celui-ci soit dur à conduire. L'un a un dada qui a la mauvaise habitude de s'arrêter toujours au cabaret. (Rires.) Le dada d'un autre refuse de dépasser d'une cheville la porte où la semaine précédente la main d'une jolie fille lui a caressé le cou : c'est un dada que j'ai enfourché assez souvent, lorsque je faisais la cour à mon excellente femme ici présente. (Rires nombreux et applaudissements.) D'autres ont un dada paresseux, avec lequel il n'y a pas moyen d'avancer ; d'autres, au contraire, ont pour dada un coureur qu'on ne peut retenir ; mais, pour en finir, mon dada favori à moi, comme vous le savez fort bien, trotte dans mes propriétés partout où il est besoin de la main et de l'œil du maître. J'ai horreur, s'écria le squire s'échauffant, des choses malpropres et en mauvais état. La terre qui nous fait vivre est une bonne mère pour nous, et nous ne saurions trop faire pour elle. Il est vrai, chers voisins, que je lui suis redevable d'une bonne quantité d'hectares, et que je dois n'en dire que du bien ; mais je vis au milieu de vous ; et ce que je reçois d'une main, je le répands de l'autre parmi vous. (Murmures sourds, mais approbateurs.) Or donc, plus j'apporte d'améliorations dans ma propriété, plus il y a de bouches qui en vivent. Mon aïeul tenait un livre de comptes sur lequel se trouvaient inscrits non-seulement les noms de tous les fermiers, mais la quantité de terre qu'ils avaient à loyer et le chiffre moyen des ouvriers que chacun employait. Mon grand-père et mon père ont suivi son exemple. J'ai fait comme eux et je trouve, chers voisins, que nos fermages ont doublé depuis que mon aïeul a commencé ce livre. Oui, mais il y a quatre fois plus d'ouvriers employés, et de bien meilleurs gages aussi pour chacun ! Eh bien, mes enfants, voilà ce qui prouve l'avantage d'améliorer ses propriétés et de ne pas les laisser

dans l'abandon. (Applaudissements.) Voilà pourquoi, chers voisins, j'espère que vous voudrez bien me pardonner aussi d'avoir mon dada : il fait venir de l'eau au moulin, (Les applaudissements recommencent.) Mais vous allez dire : Où donc le squire veut-il en venir ? À ceci, mes amis : Il n'y avait dans la paroisse d'Hazeldean qu'une chose qui fût en mauvais état, délabrée et tombant en ruines ; elle me blessait les yeux. Je sellai mon dada et j'y courus au galop. Ah ! ah ! vous savez ce que je veux dire maintenant ! Oui ; mais, voisins et amis, il ne fallait pas prendre la chose aussi à cœur que vous l'avez fait. C'était mal à vous de vouloir me pendre en effigie, comme on dit. »

— Ce n'était pas vous, s'écria une voix dans l'assemblée ; c'était Nick Stirn. »

Le squire reconnut la voix du chaudronnier ; il devina alors quel était le chef de l'émeute ; mais dans ce jour d'amnistie générale, il eut la prudence et la magnanimité de ne pas ajouter : « Sors d'ici, Sprott, c'est toi qui es le coupable. » Et cependant sa loyauté ne lui permit pas épargner celui-ci aux dépens de son serviteur.

« Si c'était Nick Stirn, ajouta-t-il avec gravité, ce n'en est que plus honteux pour vous. Il y avait quelque courage à pendre le maître ; mais pendre le pauvre serviteur qui ne songeait qu'à remplir son devoir, sans penser aux dangers qui le menaçaient, c'est un fort vilain tour ; c'est une lâcheté si peu digne des jeunes gens d'Hazeldean, que je soupçonne l'homme qui leur a appris à se conduire ainsi, de n'être pas né dans la paroisse. Mais ce qui est fait est fait. Une seule chose est claire pour moi, c'est que vous interprétez à mal la réparation de mes ceps. Les ceps ont été la pierre d'achoppement entre nous, votre principal grief contre moi ; on ne peut nier qu'avant cela nous n'ayons vécu très-amicalement ensemble. Eh bien donc, amis et voisins, continua le squire en levant son verre, j'ai la satisfaction de vous annoncer que j'ai donné ordre de détruire les ceps, et d'en faire un banc pour la cheminée de notre vieil ami Gaffer Salomon, que je vois là-bas. Mais faites y bien attention, mes enfants, si jamais la paroisse en arrivait à regretter la perte des ceps, et si les gardiens venaient me trouver avec des figures allongées pour me dire : Il faut rétablir les ceps... » (En ce moment, il s'éleva du sein de la jeunesse du village de si bruyantes protestations, que le squire aurait été le plus maladroit des orateurs s'il eût

dit un mot de plus.) Élevant donc son verre à la hauteur de sa tête, il s'écria : « Je reconnais mon vieil Hazeldean. Santé et longue vie à tous ! »

Ô jeune héritier de l'illustre maison de Habsbourg, comme vous auriez pu faire un autre Hazeldean de votre Hongrie, et provoquer devant votre nouveau règne un chaleureux : *Moriamur pro rege nostro*, si seulement vous aviez su faire un discours comme celui du squire !

1. [↑] Munito était le nom d'un chien célèbre par son intelligence.

LIVRE IV.

CHAPITRE I.

Le mariage est, à coup sûr, un grand changement dans la vie ; on s'étonne de ne pas trouver un ami ou une amie, sensiblement modifiés, n'eussent-ils été mariés que depuis une semaine. Chez le docteur et mistress Riccabocca, le changement fut manifeste. À commencer par la dame, comme il est du devoir d'un galant chevalier : mistress Riccabocca avait entièrement renoncé à la mélancolie qui avait caractérisé miss Jemima ; elle était même devenue gaie et enjouée, et sa beauté y avait beaucoup gagné. Elle n'hésitait pas à avouer à mistress Dale, qu'à ses yeux maintenant le monde était encore très-éloigné de sa fin. Mais néanmoins elle ne négligea pas le devoir inculqué par la doctrine qu'elle abandonnait. Elle mit sa maison en ordre ; la froide et mesquine élégance qui avait caractérisé le casino, disparut comme par enchantement, ou plutôt l'élégance persista ; mais ce qu'elle avait de froid et de mesquin s'évanouit au sourire d'une femme, comme le chat botté disparut après les noces de son maître. Jackeymo ne prenait plus de vérons ni d'épinoches que pour son plaisir. Il engraisa et Riccabocca aussi. En un mot, la belle Jemima devint une excellente épouse. Riccabocca *in petto* la trouvait dépensière, mais en homme sage, il se gardait de jeter les yeux sur les factures des fournisseurs, et mangeait en silence et sans lui faire de reproches son morceau de rosbif.

Il y avait une bonté si vraie chez mistress Riccabocca ; sous la réserve de ses manières, le cœur des Hazeldean battait si bien dans sa poitrine, qu'elle justifia pleinement les anticipations favorables de mistress Dale. Et bien que le docteur ne se vantât pas tout haut de sa nouvelle félicité et qu'il n'imitât pas ces nouveaux mariés qui jettent insolemment leur bonheur aux *nimis*

unctis naribus, c'est-à-dire aux nez refrognés des vieux mariés, qu'il n'étalât pas non plus sa satisfaction avec orgueil aux yeux des célibataires jaloux ; cependant il était facile de voir qu'il était plus gai et de meilleure humeur qu'autrefois. Il y avait moins d'ironie dans son sourire ; sa politesse était moins froide. Il n'étudiait plus Machiavel avec autant d'ardeur et ne reprit pas ses lunettes, symptôme du plus favorable augure. Dans l'amélioration de son extérieur et de sa toilette on apercevait l'influence civilisatrice de l'épouse anglaise. Ses vêtements paraissaient lui aller mieux : il est vrai qu'ils étaient neufs. Mistress Dale ne lui voyait plus de poignets sans boutons, ce qui était pour elle une grande satisfaction. Quoiqu'il en soit, le philosophe resta cependant fidèle à sa pipe, à son manteau et à son parapluie rouge. Mistress Riccabocca, disons-le à son honneur, employa tous les moyens imaginables pour faire disparaître ces derniers vestiges du célibataire, mais elle n'y put réussir. « *Anima mia*, lui dit le docteur avec tendresse, je conserve mon manteau, mon parapluie et ma pipe comme les seuls souvenirs qui me restent de mon pays natal. Épargnez-les, je vous prie. »

Mistress Riccabocca, attendrie, eut le bon sens de comprendre qu'un homme, si marié qu'il soit, conserve certains signes de son indépendance, certaines marques de son identité, que la femme la plus despote fait bien de lui laisser.

Elle accorda le manteau, se soumit au parapluie et surmonta son aversion pour la pipe. Il faut dire aussi que, considérant la perversité de notre sexe, elle s'avoua qu'elle aurait pu rencontrer de pires déboires. Cependant, malgré ce calme et cette gaieté de Riccabocca, il était visible que quelque chose le tourmentait. Dès la seconde semaine de son mariage il parut préoccupé et son agitation alla toujours croissant, jusqu'à ce qu'un jour qu'il était debout sur la terrasse, regardant la route où était Jackeymo : une diligence vint à s'arrêter. Le docteur bondit, portant les deux mains à son cœur, comme s'il eût été traversé d'une balle. Il s'élança par-dessus la balustrade, et sa femme, qui était à la fenêtre, le vit descendre rapidement la colline, avec ses longs cheveux flottant au vent, jusqu'à ce qu'un rideau d'arbres l'eût dérobé à ses yeux.

« Ah ! se dit-elle avec une sorte de jalousie conjugale, maintenant je n'ai plus que la seconde place dans son cœur. Il est allé au-devant de sa chère

enfant. » À cette pensée, mistress Riccabocca ne put retenir quelques larmes.

Mais elle était si naturellement bonne, qu'elle se hâta de vaincre son émotion et d'effacer autant que possible les traces de son chagrin de belle-mère. L'épouse murmura une prière de repentir, puis descendant promptement l'escalier, elle parut sur la terrasse souriante et gracieuse.

Elle en fut récompensée, car à peine y était-elle qu'elle sentit deux petits bras entourer son cou et une voix, la plus douce qui fut jamais, lui dire en mauvais anglais :

« Chère maman, aimez-moi un peu.

— Que je vous aime ? Ah ! de tout mon cœur ! s'écria la belle-mère avec un élan de sentiment maternel. Et elle pressa l'enfant sur son sein.

— Dieu vous bénisse, ma femme ! » dit Riccabocca d'une voix émue.

CHAPITRE II.

Violante était en effet une charmante enfant, une enfant telle que mistress Caudle elle-même (l'immortelle mistress Caudle !) n'eût pu être pour elle une marâtre.

Voyez-la maintenant au sortir des bras affectueux qui l'ont accueillie : elle est debout, tenant toujours d'une main sa nouvelle maman et tendant l'autre à Riccabocca ; ses grands yeux noirs sont mouillés de larmes. Quel aimable sourire ! quel front candide et pur ! Elle semble délicate ; évidemment elle a besoin de soins ; il lui faut une mère, et quelle est la femme qui, pour cette raison même, ne l'aimerait davantage encore ! Malgré cette délicatesse, quelle délicieuse fraîcheur sur ces joues roses et transparentes ! et dans cette taille mince quelle grâce exquise !

Pendant les premiers jours, Riccabocca quitta à peine sa fille. Il ne voulait pas même la laisser seule avec sa femme. Ils sortaient ensemble, passaient ensemble des heures entières dans le belvédère. Mais peu à peu il l'abandonna aux soins de Jemima, à sa surveillance, surtout pour la langue anglaise, dont l'enfant ne savait guère que quelques phrases (appries sans doute par cœur auparavant) et à peine intelligibles.

Il y avait dans la maison du docteur Riccabocca une personne qui n'était contente ni du mariage de son maître, ni de l'arrivée de Violante : c'était notre ami Lenny Fairfield. Avant que Riccabocca ne fût entièrement absorbé par les nombreux devoirs imposés à un homme qui fait sa cour, le jeune paysan avait souvent été l'objet de l'attention de son maître. Le philosophe s'était intéressé au développement de cette intelligence qui cherchait la lumière. Mais pendant les préliminaires du mariage, et après la noce, Lenny Fairfield avait perdu son rang temporaire d'élève pour reprendre son rôle naturel de jardinier en second ; et après l'arrivée de Violante, il vit avec un sentiment d'amertume bien naturel qu'il était complètement oublié, non-seulement de Riccabocca, mais même de Jackeymo. Il est vrai que son maître lui prêtait encore des livres, et que le domestique lui donnait toujours à lire des passages sur l'horticulture. Mais Riccabocca n'avait ni le temps ni le désir de s'amuser à répandre la lumière dans le chaos de pensées créées par ces mêmes livres. Quant à Jackeymo, s'il avait de tout temps convoité les mines d'or enfouies sous les acres de terre du squire (qui les avait abandonnées sans loyer pour grossir la dot de Jemima), s'il les avait, dis-je, convoitées avant l'arrivée de la jeune fille, pour que le produit pût grossir sa dot à venir, maintenant qu'elle était là, sous les yeux du fidèle serviteur, il ne pensait plus qu'à la terre et à la révolution qu'il se proposait d'apporter dans la façon dont on l'avait jusqu'ici cultivée. Le jardin, sauf l'orangerie, fut abandonné entièrement à Lenny, et des journaliers furent appelés pour aider aux travaux des champs. Jackeymo avait découvert qu'une partie du terrain convenait à la lavande, que dans un autre endroit viendrait la camomille, il avait au fond de son cœur affecté à la culture du lin un beau champ fort riche ; mais le squire se refusa avec obstination à cet ensemencement. M. Hazeldean avait sur ce sujet de vieux préjugés qui forent invincibles.

Pour compenser la perte du lin, Jackeymo résolut de convertir en verger un pré qui, d'après ses calculs, devait rapporter net dix livres sterling par acre au moment où miss Violante se marierait.

Tous ces changements laissaient le pauvre Lenny Fairfield abandonné à lui-même au moment où les nouveaux horizons que lui ouvrait la connaissance des livres rendaient pour lui plus désirables que jamais les conseils d'un esprit supérieur.

Un soir qu'après sa besogne faite Lenny retournait à la maison de sa mère le cœur triste et pesant, il rencontra tout à coup Sprott le chaudronnier.

CHAPITRE III.

Le chaudronnier était assis sous une haie, raccommodant une vieille casserole ; un petit feu brûlait devant lui, et tout auprès son âne se livrait à un paisible somme. Quand Lenny passa, M. Sprott leva la tête, fit un signe amical et dit :

« Bonsoir, Lenny ; je suis bien aise de te savoir si bien placé chez le monsignor. Mais assieds-toi là un peu, Lenny ; j'ai un avis à te donner.

— À moi....

— À toi. Tiens, repousse un peu la bête et assois-toi là. »

Lenny, quoique d'assez mauvaise grâce et avec quelque appréhension, se rendit à cette invitation.

« J'ai entendu dire, commença le chaudronnier d'une voix que deux clous placés entre ses dents rendaient presque inintelligible, j'ai entendu dire que tu étais fou de lecture. J'ai là dans mon sac quelques gentils petits livres pas chers... pour un penny, quoi, tu peux t'en payer un.

— Je serais bien aise de les voir, » dit Lenny dont les yeux étincelèrent.

Le chaudronnier se leva, ouvrit un des paniers placés sur le dos de son âne, prit son sac qu'il mit devant Lenny en lui disant de choisir son affaire. Le jeune paysan ne demandait pas mieux. Il vida le couteau du sac sur le gazon et il eut devant lui une provision variée de nourriture intellectuelle, de nourriture et de poison, *serpentes avibus*, du bon et du mauvais. Ici, *le Paradis perdu* de Milton ; là, *l'Âge de la raison* ; à côté, des *Traité methodistes* ; les *Vrais principes du socialisme* ; là, le livre des *Connaissances utiles*, ouvrage d'une société de gens instruits poussés par une pensée philanthropique ; puis l'*Appel aux ouvriers* par des écrivains de bas étage poussés par la même ambition qui conduisit Érostrate à brûler le temple de Diane ; des œuvres immortelles d'imagination comme *Robinson Crusoé*, ou innocentes comme *le Vieux baron anglais* ; enfin des traductions de ces mauvais romans qui avaient perverti la jeunesse française sous Louis XV. Bref, il y avait là un abrégé du *Monde des livres*, de cette immense cité de la presse, avec ses palais et ses bouges, ses aqueducs et ses égouts, qui se présentent tous de la même manière à l'œil novice, à l'esprit curieux de celui auquel on dit : Choisissez.

Mais le premier mouvement d'un cœur pur et plein de vie n'est pas de s'asseoir dans les bouges et de se perdre au milieu des égouts ; et Lenny Fairfield se détournant instinctivement des mauvais livres en choisit deux ou trois des meilleurs, les apporta au chaudronnier et lui en demanda le prix.

« Mais, dit M. Sprott, en mettant ses lunettes, tu as justement pris les plus chers. Ceux-ci sont bien moins chers et bien plus intéressants.

— Mais ils ne me plaisent pas, dit Lenny ; je ne sais pas de quoi ils parlent, tandis qu'en voilà un qui dit comment sont faites les machines à vapeur, et il a de plus de belles gravures ; cet autre c'est *Robinson Crusoé*, que le curé m'a promis de me donner ; mais j'aime mieux l'acheter de mon argent.

— Eh bien ! prends à ton goût, dit le chaudronnier, je te laisserai les livres pour quatre ronds et tu me payeras le mois prochain.

— Quatre ronds ! — quatre shillings ? C'est une grosse somme, dit Lenny ; mais je les économiserai, puisque vous avez la bonté de vous fier à moi. Bonsoir, M. Sprott.

— Attends un peu, dit le chaudronnier ; je vas te donner ces deux petites brochures par-dessus le marché ; elles ne valent qu'un shilling la douzaine, ainsi ça ne fera que deux pence de plus, et quand tu auras lu ça, vas, tu seras un fier connaisseur.

Le chaudronnier donna à Lenny les n^{os} 1 et 2 de l'*Appel aux ouvriers* que le jeune paysan reçut avec reconnaissance.

Lenny continua son chemin à travers les vertes prairies et sous le feuillage d'automne des haies vives. Il regarda d'abord un livre, puis un autre ; il ne savait auquel s'arrêter.

Le chaudronnier se leva et fit un feu de feuilles, de genêts, de branches vertes et sèches.

Lenny avait ouvert le n^o 1 des brochures ; ce sont les livres les plus courts, et pour les comprendre il ne faut pas faire autant d'efforts que lorsqu'il s'agit de la description des machines à vapeur.

Le chaudronnier avait tendu ses gluaux et le pauvre oiseau était bien près de s'y laisser prendre.

CHAPITRE IV.

À mesure que Violante se familiarisait avec sa nouvelle demeure et que les personnes qui l'entouraient se familiarisaient avec elle, elle se faisait remarquer par une certaine dignité de manières et de maintien, dignité qui, si elle n'eût été naturelle et évidemment innée, eût semblé déplacée chez la fille d'un pauvre exilé et peu convenable à son âge. On eût dit une petite princesse quand elle présentait sa main délicate à un ami, ou qu'elle permettait qu'on déposât un baiser sur sa joue calme et rosée. Mais elle était si gracieuse, ses grands airs étaient si charmants, si attrayants qu'on ne l'en aimait pas moins pour cela. Et vraiment elle méritait bien d'être aimée, car,

bien qu'elle fût plus fière que M. Dale ne l'aurait voulu, son orgueil n'était pas égoïste, et c'est là une sorte d'orgueil peu commun : elle avait une sollicitude instinctive pour les autres ; on voyait qu'elle était capable de cet héroïsme de la femme, qui consiste dans l'abnégation complète de soi-même. Bien que ce fût une enfant singulière, souvent grave et réfléchie, elle ne laissait pas d'avoir en d'autres moments la gaieté des enfants de son âge. Seulement ses francs éclats de rire, ses élans de gaieté n'avaient pas la vivacité des enfants, habitués à jouer avec de nombreux compagnons. Mistress Hazeldean l'aimait beaucoup quand elle était sérieuse, et disait qu'elle serait plus tard une femme de cœur. Mistress Dale la préférait quand elle était gaie, et disait qu'elle était née pour faire bien des victimes, phrase qui lui attira de sévères reproches de la part de son mari. Mistress Hazeldean lui donna un assortiment d'outils de jardinage, Mistress Dale un livre d'images et une belle poupée. Pendant longtemps le livre et la poupée eurent la préférence, mais mistress Hazeldean ayant fait remarquer à Riccabocca que la pauvre enfant était pâle et qu'elle avait besoin du grand air, le bon père dit ingénieusement à Violante que mistress Riccabocca raffolait du livre d'images, et que pour lui il serait bien heureux d'avoir la poupée. Violante aussitôt leur donna ses jouets, et elle n'était jamais plus heureuse que, lorsque sa maman, comme elle appelait mistress Riccabocca, admirait le livre d'images et que Riccabocca, avec une gravité sévère, berçait dans ses bras la poupée. Puis Riccabocca assura à Violante qu'elle lui rendrait de grands services dans le jardin, et la petite fille s'arma sur-le-champ de sa bêche, de son râteau et de sa brouette.

Ce nouveau genre de travail la mit en contact immédiat avec Léonard Fairfield ; et celui-ci trouva un matin, à sa grande consternation, miss Violante occupée à arracher tout un plan de céleri que, dans son ignorance, elle avait pris pour de mauvaises herbes.

Lenny entra dans une grande colère. Il lança bien loin la binette et dit brusquement : « Cela est bien vilain, mademoiselle ; je le dirai à votre papa, si vous... »

Violante recula : jamais on ne lui avait ainsi parlé, et si la surprise qu'exprimaient ses beaux yeux était vraiment comique, il y avait quelque chose de tragique dans son air offensé.

« Oui, c'est mal de votre part, mademoiselle, continua Lenny d'un ton plus calme, car le regard de l'enfant l'avait adouci et son maintien l'avait effrayé, j'espère que vous ne recommencerez plus.

— *Non capisco* (je ne comprends pas), » murmura Violante, dont les yeux noirs se remplirent de larmes.

En ce moment arriva Jackeymo ; et Violante, lui montrant Léonard, dit, en s'efforçant de cacher son émotion : « *Il fanciullo è multo grossolano.* » (Le garçon est très-grossier.) »

Jackeymo se retourna vers Léonard, et lui lançant un regard de tigre furieux :

« Comment oses-tu, rebut de la terre, s'écria-t-il, comment oses-tu faire pleurer la signorina ? » Et la langue anglaise ne lui fournissant pas assez de mots humiliants, il fit pleuvoir sur Lenny une telle grêle d'invectives italiennes, que le jeune garçon en pâlit et rougit tour à tour de rage et de perplexité.

Violante eut à l'instant pitié de sa victime, et, par un caprice naturel aux femmes, elle se mit à gronder Jackeymo de sa colère, puis s'approchant de Lenny, elle posa sa main sur le bras du jeune garçon, et dit avec une bonté d'enfant et de reine à la fois, et dans un charmant mélange de mauvais anglais et de pur italien (idiome que je n'ai pas la prétention de pouvoir rendre et que je vais traduire) :

— Ne vous tourmentez pas de ce qu'il dit. Tout cela est ma faute ; seulement je ne vous comprenais pas : ne sont-ce donc pas des mauvaises herbes ?

— Non, ma chère signorina, dit Jackeymo en italien en regardant avec tristesse la planche de céleri ; ce ne sont point de mauvaises herbes, et le céleri se vend très-cher à cette époque de l'année. Mais s'il vous plaît de l'arracher, je voudrais bien savoir qui a le droit de s'y opposer ? »

Lenny s'éloigna. Il avait été appelé « rebut de la terre, » et par un étranger encore ! Il était de nouveau maltraité pour avoir fait ce qu'il croyait son devoir. Il sentait encore une fois la distinction qui existe entre le riche et le pauvre, et il s'imaginait maintenant que cette distinction devait entraîner une guerre à mort ; car il avait lu depuis le premier mot jusqu'au dernier les deux maudites brochures que le chaudronnier lui avait données. Mais au

milieu du trouble de son âme, il sentit la douce pression de la main de la petite fille, la tendre influence de ses paroles conciliatrices, et il rougit presque d'avoir parlé si durement à une enfant.

Cependant, n'osant point dire ce qu'il pensait, il s'en alla s'asseoir au loin. « Je ne vois pas, se dit-il, pourquoi il y aurait des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, » Lenny, qu'on s'en souvienne, n'avait pas entendu le sermon politique du curé.

Une heure après, Lenny un peu apaisé, retourna à son ouvrage. Jackeymo n'était plus au jardin ; il était parti aux champs ; mais Riccabocca était auprès de la planche de céleri, tenant sur la tête de Violante son grand parapluie rouge. L'enfant était assise par terre, et levait vers son père ses yeux pleins d'intelligence et d'affection.

« Lenny, dit Riccabocca, ma fille m'a dit qu'elle avait été méchante et que Giacomo avait été injuste à ton égard. Pardonne-leur à tous deux. »

La tristesse de Lenny s'évanouit à l'instant, et les brochures n^{os} 1 et 2 ne laissèrent pas plus de traces dans son esprit que n'en laissent dans l'air :

Ces fantômes légers
Qu'un souffle a dissipés.

Il tourna vers le philosophe un regard empreint de cette bonté qui lui était naturelle, et le reporta avec reconnaissance vers l'enfant. Puis il détourna la tête et versa de douces larmes. Le curé avait raison : « Vous pauvres, ayez de la charité pour les riches ; vous riches, respectez les pauvres ! »

CHAPITRE V.

À partir de ce jour, l'humble Lenny et la superbe Violante devinrent grands amis. Avec quel orgueil il lui apprenait à distinguer le céleri des mauvaises herbes ! Et comme elle était fière, elle aussi, quand il lui disait qu'elle lui rendait service ! On ne peut faire de plus grand plaisir à une enfant, surtout à une petite fille, que de lui faire sentir qu'elle est déjà utile dans le monde, et que si elle a besoin de protection, on peut aussi avoir besoin d'elle. Des semaines et des mois s'écoulèrent, et Lenny continuait à lire non-seulement les livres que lui prêtait le docteur, mais encore ceux qu'il achetait à M. Sprott. Quant aux bombes, aux obus contre la religion, que le chaudronnier portait dans son sac, Lenny n'était nullement disposé à en incendier son cœur. Dès le berceau on lui avait appris à aimer, à respecter le divin Père et le Sauveur ; le Sauveur, qui, par sa vie toute de bonté, par sa mort plus belle que celle des plus grands héros des poèmes épiques, ne peut devenir un objet de raillerie et de mépris, sans que ceux qui ont appris dès leur enfance à implorer le Tout-Puissant et à adorer l'Éternel, ne soient ébranlés dans leur conscience et émus d'indignation. De même que le daim se dérobe instinctivement à la poursuite du tigre, de même qu'on recule terrifié à la vue du scorpion, dont on ne connaît pas même la forme, ainsi à la lecture de quelques mots profanes que lui indiqua le doigt noir du chaudronnier, Lenny sentit son sang se glacer dans ses veines. Les ouvrages grossiers, licencieux, ne tentèrent pas non plus le jeune paysan, non-seulement grâce à l'innocence de sa vie rustique, mais grâce surtout à un gardien bien autrement sûr, — le génie ! Le génie qui, fort, robuste, plein de vie, conserve longtemps son instinctive et dorientale modestie. Timide parce qu'il est sensible à la gloire, le génie se plaît à rêver, mais auprès des touffes de violettes et non sur un fumier. C'est pourquoi, jusque dans les égarements des sens, il cherche à se soustraire au matérialisme pour se réfugier en imagination dans une atmosphère plus pure et plus sereine.

Le génie de Lenny était en ce moment exclusivement dirigé vers le positif et l'utile. Il avait pris la direction naturelle à la sphère où il vivait, à savoir l'étude des arts que nous appelons mécaniques. Il éprouvait le besoin de comprendre quelque chose aux machines à vapeur et aux puits artésiens, et, pour arriver à cette connaissance, il lui fallait avoir quelques notions de mécanique et d'hydrostatique. Aussi acheta-t-il les livres élémentaires qui traitent de ces sciences, et toute l'énergie de son esprit s'y concentra.

Nobles et généreux esprits qui, dédaigneux de la gloire comme des richesses, avez ouvert à l'intelligence des pauvres les portails du temple de la science, je vous honore et vous révère ! Seulement, ne croyez pas avoir fait tout ce qui est nécessaire. Considérez, je vous prie, si un jeune homme que la religion n'aurait pas mis à l'abri des influences pestilentiellles, et que le génie personnel n'aurait pas poussé au perfectionnement moral de son être, eût fait d'aussi bons choix dans le sac du chaudronnier ; et cependant Lenny n'échappa pas entièrement à ce qu'il y avait de nuisible dans les éléments bigarrés d'où son esprit tirait sa nourriture. Ne croyez pas qu'il n'y eut que de l'oxygène pur dans cette atmosphère que ses lèvres aspiraient avec ardeur. Non. Il y avait là encore des livres incendiaires. Je ne les appellerai pas des livres politiques, car le mot de politique implique un gouvernement quelconque, et les traités dont je parle attaquaient toutes les formes de gouvernement reconnues jusqu'ici par le genre humain.

CHAPITRE VI.

Le printemps était revenu, et par une belle journée du mois de mai, Léonard Fairfield était assis auprès de la petite fontaine qu'il avait réussi à construire dans le jardin. Les papillons voltigeaient sur la plate-bande de fleurs dont il avait entouré la fontaine, et les oiseaux chantaient dans les airs. Léonard Fairfield se reposait des fatigues de la journée en prenant son frugal repas sur les bords de la fontaine qui reflétait les rayons du soleil, et plus que jamais possédé du désir de s'instruire, il dévorait un livre tout en mangeant son pain.

La brochure à un sou, voilà pour la littérature le grand moyen de propagande : grâce à elle, une foule de livres, qui seraient demeurés inconnus au grand nombre, font leur chemin dans le monde. La brochure à un sou cite un écrivain célèbre... on est avide de le lire ; elle appuie une

assertion étrange d'une autorité grave : vous êtes impatient d'y recourir. Pendant les soirées de l'hiver qui venait de s'écouler, l'esprit de Léonard avait fait de rapides progrès. Il s'était enseigné à lui-même la mécanique, dont il avait poussé l'étude plus loin que les éléments, et avait appliqué les principes qu'il avait acquis. Il ne s'était pas contenté de consacrer à sa fontaine les connaissances qu'il avait sur les machines hydrauliques, ni d'appliquer sa science d'une manière encore plus remarquable en faisant servir la rivière où Jackeymo pêchait des vérons, à arroser deux champs ; il avait encore imaginé mille moyens ingénieux de faciliter et d'abrégé les travaux de la campagne, qui avaient excité une grande admiration parmi les habitants du pays et lui avaient valu leurs félicitations. D'un autre côté, les brochures furibondes qui disposaient si sommairement des destinées de l'humanité, même alors que sa raison croissante et son intelligence, familiarisées avec des œuvres plus classiques et plus rationnelles, l'avaient amené à penser qu'elles étaient l'ouvrage de gens ignorants, et à deviner que l'auteur sautait des prémisses aux conclusions avec une célérité peu conforme aux procédés sévères de la logique, l'avaient néanmoins, par les citations qui y abondaient, entraîné à étudier les ouvrages de philosophes plus spécieux, partant plus dangereux. Il avait pris dans le sac du chaudronnier une traduction de l'ouvrage de Condorcet, intitulé : *Esquisse des progrès de l'esprit humain*, et une autre du *Contrat social*, de Rousseau. Ces éloquents ouvrages l'avaient conduit à rechercher parmi les brochures du chaudronnier celles qui abondaient en professions de philanthropie et en prophéties relatives à la prochaine arrivée d'un âge d'or en comparaison duquel celui du vieux Saturne ne serait qu'une plaisanterie, brochure dont l'accent était si doux et si paternel qu'il eût fallu avoir bien autrement d'expérience que n'en avait Lenny pour s'apercevoir qu'il y avait un fleuve de sang à traverser avant d'avoir le moindre espoir de mettre le pied sur les rives fleuries où l'écrivain vous conviait au repos ; brochures qui fardaient les joues du pauvre christianisme, le couronnaient d'innocents narcisses et lui faisaient danser un pas de zéphyr dans le ballet pastoral où saint Simon joue du chalumeau aux brebis qu'il tond.

C'était avec une de ces brochures que Lenny assaisonnait son morceau de pain et ses radis, quand Riccahocca, penchant sa longue figure basanée sur l'épaule du jeune homme, s'écria brusquement :

« *Diavolo*, mon ami, qu'as-tu donc là ! donne-moi ça que je le voie, s'il te plaît ? »

Léonard se leva respectueusement, il remit en rougissant la brochure à Riccabocca.

Le philosophe lut la première page attentivement, la seconde un plus rapidement et ne fit que parcourir le reste. Il avait étudié une série trop variée de problèmes politiques pour n'avoir pas, lui aussi, passé sur ce vénérable *pons asinorum* du socialisme duquel Fourier et Saint-Simon crient à tue-tête qu'ils sont arrivés aux dernières limites de la science.

« Tout cela est vieux comme le monde, dit Riccabocca d'un ton peu respectueux, mais le monde existe encore et ceci s'en va où va cette fumée, ajouta le sage en montrant le nuage qui s'échappait de sa pipe. As-tu jamais lu les *Erreurs d'optique*, de sir David Brewster ? Non... Eh bien ! je te le prêterai. Tu y liras l'histoire d'une dame qui voyait toujours un chat noir devant son foyer. Ce chat noir n'existait que dans son imagination, mais l'hallucination n'avait rien que de naturel et de raisonnable, hein ?... qu'en dis-tu ?... »

— Mais ! dit Léonard, qui ne saisissait pas la pensée de l'Italien, je ne vois pas que ce fût naturel et raisonnable.

— Mais si, mon ami, parce qu'au moins les chats noirs sont chose possible et connue. Mais qui a jamais vu au monde une communauté d'hommes tels que ceux qui s'assoient au foyer de MM. Owen et Fourier ? Si l'hallucination de la dame n'était pas raisonnable, que dirons-nous de l'esprit qui croit à de pareilles visions ! »

Léonard se mordit les lèvres.

« Mon cher garçon, dit Riccabocca avec bonté, le seul résultat certain et palpable auquel te conduiraient ces écrivains-là se rencontre au premier pas : c'est ce qu'on appelle généralement une révolution. Je sais ce que c'est qu'une révolution, j'en ai traversé une. »

Léonard leva les yeux vers son maître d'un air de profond respect et de vive curiosité.

« Oui, ajouta Riccabocca, et la physionomie, sur laquelle le jeune homme dirigeait ses regards, quitta l'air railleur et goguenard qui lui était habituel

pour s'animer d'une expression de noblesse et d'héroïsme, oui, mon enfant, et ce n'était pas une révolution entreprise pour des chimères, mais pour une cause que les plus indifférents eux-mêmes jugent légitime, et qui, lorsqu'elle est couronnée de succès s'appelle sainte dans tous les siècles : pour délivrer notre pays natal du joug de l'étranger ! J'ai pris part à cette tentative. Et, continua l'Italien d'un ton de tristesse, lorsque je me rappelle toutes les mauvaises passions qu'un tel événement soulève, tous les liens qu'il brise, les flots de sang qu'il fait couler, la salutaire activité qu'il arrête, les insensés qu'il arme, les victimes qu'il trompe, je me demande si un cœur réellement honnête, pur et humain, qui a une fois traversé une semblable épreuve, doit se hasarder à recommencer, à moins d'être certain de la victoire et assuré d'avance que l'objet pour lequel il combat ne lui sera pas arraché des mains dans le désordre des éléments soulevés par la bataille. »

L'Italien s'arrêta, appuya le front sur sa main et garda un long silence. Enfla, revenant peu à peu à son ton de voix ordinaire, il continua :

« Les révolutions qui n'ont pas un objet bien défini et d'une utilité reconnue par l'expérience pratique de l'histoire, les révolutions, en un mot, qui tendent moins à substituer une loi ou une dynastie à une autre, qu'à changer tout le plan d'une société, ces révolutions-là n'ont guère été tentées par les hommes d'État sérieux. On a récemment prouvé que Lycurgue lui-même était un mythe, qui n'avait jamais existé. Des changements si complets ne sont que les rêves de philosophes sans expérience.

« Tiens, Lenny, écoute mon conseil ! tu es jeune, intelligent, ambitieux : les hommes parviennent rarement à changer le monde ; mais il est rare qu'un homme ne réussisse pas, quand il laisse le monde tranquille et qu'il s'efforce d'en tirer le meilleur parti possible. Tu es arrivé à la grande crise de ton existence, c'est-à-dire à la lutte entre les nouveaux désirs qu'excite en toi le savoir, et le sentiment de la pauvreté que ces désirs peuvent changer, soit en espérance et en émulation, soit en jalousie et en désespoir. J'accorde que c'est une montagne bien escarpée que celle qui se dresse devant toi. Mais ne penses-tu pas qu'il est toujours plus facile de gravir une montagne que de la niveler ? Or ces livres t'invitent à niveler la montagne, et cette montagne est la propriété des autres, subdivisée entre un grand nombre de propriétaires et partagée par la loi. Au premier coup de pioche, il y a dix à parier contre un qu'on t'emprisonnera pour contravention à la loi,

tandis que personne ne te contestera le droit de suivre le sentier qui conduit au haut de la montagne. Tu seras arrivé au sommet en moins de temps qu'il ne t'en faudrait pour niveler la montagne d'un mètre (en supposant que les propriétaires fussent assez fous pour te laisser faire). *Cospetto* ! il y a plus de deux mille ans que le pauvre Platon a commencé à niveler la montagne, et la montagne est aussi haute que jamais. »

Ce disant, Riccabocca arrivé à la fin de sa pipe, s'éloigna d'un air pensif, et laissa le pauvre Léonard s'efforçant d'apercevoir la lumière au travers de la fumée.

CHAPITRE VII.

Peu de temps après ce discours de Riccabocca, un incident vint donner une nouvelle direction aux pensées de Léonard. Un soir que sa mère était sortie, il s'occupait à construire une nouvelle petite machine, et il eut le malheur de casser un des instruments dont il se servait. On se souvient que son père avait été maître charpentier du squire : sa mère avait soigneusement conservé les outils du pauvre Mark, et, quoique de temps en temps elle consentît à les prêter à Lenny, elle ne voulait pas les lui abandonner tout à fait. Parmi ces outils, Léonard savait qu'il trouverait celui dont il avait besoin ; et comme sa petite invention l'intéressait vivement, il ne put attendre le retour de sa mère. Les outils et les autres souvenirs du pauvre défunt, étaient renfermés dans une grande malle, placée dans la chambre à coucher de M^{me} Fairfield. La malle n'était pas fermée, et Léonard l'ouvrit sans le moindre scrupule. En cherchant l'instrument ses yeux tombèrent sur une liasse de manuscrits. Il se rappela aussitôt qu'étant encore enfant, et avant qu'il comprît la différence qui existe entre les vers et la prose, sa mère lui avait montré ces manuscrits et lui avait dit : « Un jour, quand tu liras bien, je te donnerai ces papiers, Lenny. C'est mon pauvre

Mark qui a écrit ces vers... Ah ! c'était un savant, *lui*. » Léonard pensa, avec assez de raison, que le moment était venu où il était digne de lire ces lignes, tracées par son père, et ce fut avec un intérêt mêlé de tristesse qu'il ouvrit le manuscrit. Il reconnut l'écriture de son père qu'il avait déjà vue auparavant dans des livres de comptes ou dans des mémorandum, et il lut avec avidité quelques petits poèmes qui ne témoignaient pas d'un grand génie, ni d'une grande habileté dans le maniement du rythme et du langage ; bref de petits poèmes qu'un homme à demi instruit, ayant le goût et le sentiment de la poésie plutôt que l'inspiration d'un poète ou le génie artistique, peut s'honorer d'avoir composés, sans prétendre pour cela à la renommée. Mais voici qu'en feuilletant ces « *Morceaux de circonstance*, » les yeux de Léonard tombèrent sur une autre écriture, une écriture de femme, petite, fine, et parfaitement formée. À peine eut-il lu cinq ou six lignes de ces autres poèmes que son attention fut complètement captivée. Bien supérieurs à ceux du pauvre Mark, ils étaient incontestablement marqués au sceau du génie. C'était d'un bout à l'autre le récit d'un sentiment vif et profond ; comme toutes les poésies féminines, ce n'était pas le miroir du monde entier, c'était la peinture fidèle d'un cœur isolé. Et ce genre de poésie est celui qui plaît toujours le plus à la jeunesse. Les vers en question avaient de plus un profond intérêt pour le jeune jardinier : ils peignaient un combat semblable à celui que Lenny se livrait à lui-même. L'auteur semblait gémir de sa condition actuelle, et murmurer d'un ton mélodieux des plaintes sur les injustices du sort.

Léonard était encore absorbé par la lecture de ces poèmes, quand mistress Fairfield entra dans la chambre.

« Qu'as-tu fait, Lenny ? Tu as fouillé dans ma boîte ?

— J'étais venu chercher un outil dans ceux de mon père, et j'ai trouvé ces papiers, ma mère ; vous m'aviez dit que je les lirais un jour.

— Ah ! je ne suis plus surprise que tu ne m'aies pas entendue entrer ! dit la veuve en soupirant. Je restais là des heures entières quand mon pauvre Mark me lisait ses poèmes. Il y en avait un si joli sur le *Foyer du paysan*, Lenny, l'as-tu lu ?

— Oui, chère mère, et j'ai remarqué les allusions qui se rapportent à vous. Les larmes m'en sont venues aux yeux. Mais ces vers-ci ne sont pas

de mon père ; de qui sont-ils ? On dirait une écriture de femme. »

Mistress Fairfield ouvrit de grands yeux, pâlit, trembla, et s'assit tout émue.

« Pauvre, pauvre Nora ! dit elle d'une voix étouffée. Je ne les savais pas là : Mark les avait pris ; ils étaient avec...

LÉONARD. Qui était Nora ?

MISTRESS FAIRFIELD. Qui ? enfant... qui ?... Nora était ma... ma propre sœur....

LÉONARD (au comble de la surprise, tant l'idéal qu'il s'est formé de l'auteur de ces vers écrits d'une si belle main, contraste avec sa mère si simple, et qui ne sait ni lire ni écrire). Votre sœur... Est-ce possible ! Ma tante, alors ? Comment se fait-il que vous ne m'ayez jamais parlé d'elle ; vous devriez en être si fière, ma mère !

MISTRESS FAIRFIELD (serrant les mains l'une contre l'autre). Oui, nous étions fiers d'elle, tous... père, mère, tous ! Elle était si belle, si bonne, point du tout haute et pourtant on aurait dit la plus grande dame du monde. Ô Nora ! Nora !

LÉONARD (après un moment de silence). Mais elle avait dû recevoir une belle éducation ?

MISTRESS FAIRFIELD. Oh, certes !

LÉONARD. Comment cela ?

MISTRESS FAIRFIELD (s'agitant sur sa chaise). Milady était sa marraine. J'entends lady Lansmere. Elle l'avait prise en affection, quand elle n'était pas plus haute que ça. Elle la gardait au château, et Nora ne quittait pas Sa Seigneurie. Et puis elle l'envoya à l'école, et Nora était si intelligente, que rien ne put l'empêcher de se rendre à Londres pour être gouvernante. Mais ne parle pas de cela, mon enfant ! ne parle pas de cela !

LÉONARD. Pourquoi non, ma mère ? Qu'est-elle devenue ? Où est-elle ?

MISTRESS FAIRFIELD (éclatant en sanglots). Dans la tombe ! Sous une pierre du cimetière. Elle est morte ! morte ! »

Léonard fut douloureusement affecté. Il semble qu'un poète doive toujours vivre, doive toujours être un ami. Léonard éprouvait un chagrin

aussi cuisant que si une personne bien chère lui eût été tout d'un coup enlevée. Il voulait consoler sa mère ; mais l'émotion le gagna et il pleura avec elle.

« Et combien y a-t-il de temps qu'elle est morte ? demanda-t-il enfin d'un ton de profonde tristesse.

— Il y a bien, bien des années ! mais, ajouta mistress Fairfield, se levant et posant sa main tremblante sur l'épaule de Léonard, il ne faut plus me parler d'elle ; cela me fait mal ; cela me brise le cœur. Je souffre moins en parlant de Mark ; viens, viens en bas ! Viens !

— Ne puis-je prendre ces vers, ma mère ! permettez-le moi, je vous en prie.

— Ces feuilles de papier sont tout ce qu'elle a laissé. Oui, prends-les ! mais serre les papiers de ton père ! sont-ils tous là ? bien sûr ! »

Et la veuve, quoiqu'elle ne pût lire les vers de son mari, regarda d'un œil jaloux les manuscrits tout couverts de longs jambages irréguliers, puis les roulant soigneusement, elle les replaça dans la malle, après avoir remis dessus quelques branches de lavande, que Léonard avait enlevées sans le vouloir.

« Mais, dit Léonard, dont l'œil s'était de nouveau arrêté sur la belle écriture de sa tante, mais vous l'appellez Nora et je vois qu'elle signe L.

— Elle se nommait Léonora ; je t'ai dit qu'elle était la filleule de milady. Nous l'appelions Nora par amitié.

— Léonora ! Et moi je m'appelle Léonard. Est-ce de là que vient mon nom ?

— Oui... oui ! tais-toi, enfant, » sanglota la pauvre mistress Fairfield, et rien ne put la calmer ni l'amener à reprendre un sujet auquel s'associait évidemment un profond chagrin.

CHAPITRE VIII.

Il serait difficile de dire tout l'effet que produisit cette découverte sur l'esprit de Léonard. Ainsi donc il avait dans son humble famille une parente qui l'avait devancé dans son laborieux essor vers les hautes régions de la pensée et du désir. On eût dit un marin, qui au milieu des mers inconnues trouve grossièrement inscrits dans une île déserte, quelques noms familiers de sa patrie. Cette créature de génie qui avait souffert, dont l'existence ne lui avait été révélée que par ses poésies et dont la mort réveillait dans le cœur naïf de sa sœur un chagrin si violent après tant d'années ; cette tante fournissait au jeune cœur de Léonard l'idéal qu'il cherchait sans le savoir. Il était heureux d'apprendre qu'elle avait été bonne et belle ; il quittait ses lectures pour penser à elle, pour se la représenter. Il y avait un mystère dans sa destinée, cela était évident, et cette idée ne faisait qu'augmenter l'intérêt qu'il portait à l'inconnue. Le mystère prit insensiblement une forme séduisante qu'il était jaloux de garder en lui-même ; il subit avec résignation le silence obstiné de mistress Fairfield. Il avait du plaisir à ranger la défunte parmi ces saintes images, au nom ineffable, que nous ne cherchons pas à dévoiler. La jeunesse et l'imagination ont des trésors secrets de pensées qu'elles ne désirent communiquer à personne, pas même à leurs plus intimes confidents. Quand un homme n'a pas dans l'âme quelques-uns de ces recoins inaccessibles où nul ne peut pénétrer, je doute qu'il sente profondément.

Jusqu'ici, je l'ai dit, les facultés de Léonard Fairfield s'étaient plutôt tournées vers des objets positifs que vers l'idéal. Il avait étudié les faits, il n'avait pas encore cherché cette vérité céleste qui sert de base à la poésie. Il avait lu nos grands poètes, mais sans songer à les imiter ; un sentiment de curiosité générale lui avait fait passer en revue tous les monuments célèbres de l'esprit humain, mais sans prédilection spéciale pour les vers, ce plaisir si commun à l'enfance et à la jeunesse qu'il ne peut être regardé comme un signe certain de penchant poétique. Mais maintenant ces mélodies inconnues de tout le monde bourdonnaient sans cesse à ses oreilles, mêlées à ses propres pensées. Maintenant il lisait la poésie avec un sentiment tout

nouveau ; il lui semblait qu'il en avait découvert le secret ; et en lisant avec une telle ardeur, la passion s'empara de lui et le rythme lui vint.

Je suis assez vandale pour croire qu'au commencement de notre pèlerinage sérieux et pratique le goût de la poésie et les habitudes rêveuses font à beaucoup d'esprits un mal grand et durable. Ce penchant contribue à énerver le caractère, à donner de fausses idées sur la vie, et à faire envisager comme un humiliant labeur, les nobles travaux et les nobles fatigues de l'homme actif et industriel. Sans doute tous les genres de poésie ne produisent pas ce résultat : les classiques, par exemple, personnifiés par leurs divins maîtres n'ont pas ce pernicieux effet ; ni Homère, ni Virgile, ni Sophocle, ni même peut-être l'indolent Horace. Mais la poésie qu'aime ordinairement la jeunesse, la poésie de pur sentiment, voilà celle que je redoute pour des esprits déjà trop disposés au sentimentalisme et qui auraient plutôt besoin de fortifiant pour parvenir à une florissante virilité.

D'un autre côté, j'avoue que ce genre de poésie, qui est particulièrement moderne, convient à beaucoup d'esprits d'une tout autre trempe, à ces esprits que l'état actuel de notre société matérielle et positive tend à produire. Ainsi que dans certains climats les plantes et les herbes, qui ont la propriété de guérir les maladies régnantes dans l'atmosphère, sont semées pour ainsi dire avec profusion par la douce prévoyance de la nature : peut être cette poésie suave et romantique, née à une époque matérialiste, avide et prosaïque, est-elle destinée à nous servir de remède et de contre-poison aujourd'hui que ce monde est tout pour nous et que nous avons besoin de quelque chose qui nous parle, fût-ce dans un langage emphatique, de la lune et des étoiles.

Quoi qu'il en soit, la douce influence de l'Hélicon descendit sur l'âme de Léonard Fairfield comme une rosée salubre, au moment où une ambition inquiète troublait son cœur, où il se trouvait en lutte intérieure avec les gigantesques problèmes de la politique, dans sa disposition à appliquer uniquement la science à un but pratique et immédiat.

Cette douce vision de la muse lui apparut sous le blanc et gracieux vêtement d'un ange de paix ; levant le doigt en haut, et lui montrant les célestes régions, elle lui découvrit les perspectives infinies du beau idéal, spectacle accordé au paysan tout aussi bien qu'au prince ; elle lui fit comprendre que sur cette terre, il y a quelque chose de plus noble que la

fortune, et que celui qui peut envisager le monde en poète est toujours souverain par l'âme.

Léonard porta ses regards dans son cœur, après que l'enchanteresse l'eut embaumé de son souffle, et à travers les vapeurs d'une vague et tendre mélancolie, traces de son passage, il vit luire comme un nouveau soleil, dont les rayons répandaient le bonheur et la joie sur le paysage de la vie humaine.

Ainsi, quoique cette mystérieuse parente n'existât plus, quoique Léonard ne l'eût jamais connue, qu'elle ne fût qu'une voix, et rien de plus, elle lui avait parlé ; elle avait consolé son âme, l'avait encouragée, et avait rétabli l'harmonie dans tout son être. Présomptueux que nous sommes !

Nous qualifions d'obscures la majeure partie des existences humaines ! Savons-nous quelles existences ont trouvé dans une seule pensée, sauvée de la poussière de tombeaux sans nom, la lumière qui leur montra le chemin de la gloire !

CHAPITRE IX.

Une année environ s'était écoulée depuis la découverte que Léonard Fairfield avait faite des manuscrits de sa famille, quand le curé Dale vint emprunter au squire sa jument de selle la plus douce pour entreprendre une excursion. Il prétexta une affaire avec l'un de ses anciens paroissiens de Lansmere, car, ainsi que nous l'avons dit dans un précédent chapitre, il avait habité ce bourg en qualité de vicaire, avant d'avoir obtenu la cure d'Hazeldean.

C'était chose si rare de voir le curé quitter son domicile, que ce voyage de plus de vingt milles fut regardé, tant au château qu'au presbytère, comme une aventure extraordinaire. Mistress Dale ne put dormir de toute la

nuît qui précéda le départ de son mari, et, quoiqu'elle eût le matin, tout naturellement, une migraine des plus affreuses, elle ne permit à personne de remplir le sac de nuit que le curé avait emprunté avec la jument. Elle s'imaginait qu'il devait être si impossible au bon curé de faire sans son secours la moindre des choses qui eût le sens commun, qu'elle le força à rester près d'elle tout le temps qu'elle fit le paquet, lui montrant la place exacte où elle mettait la chemise blanche, et lui faisant voir comment ses vieilles pantoufles étaient soigneusement enveloppées dans un de ses sermons. Elle le supplia de ne pas confondre les sandwiches avec son savon à barbe, et lui fit remarquer comment elle avait pris la peine, pour éviter toute confusion, d'éloigner ces deux objets l'un de l'autre autant que le permet un sac de nuit. Le pauvre curé, qui n'était nullement distrait, et qui était aussi incapable de se faire la barbe avec des sandwiches que de goûter à un morceau de savon, écouta néanmoins ces recommandations avec une patience maritale, en pensant que jamais homme avant lui n'avait eu pareille femme ; et ce ne fut pas sans verser quelques larmes qu'il s'arracha aux tendres embrassements de sa Caroline éplorée.

J'avoue cependant qu'il eut quelque appréhension quand il mit le pied à l'étrier et qu'il se confia à la merci d'un animal qui ne lui était pas familier. Quelles que fussent les qualités de M. Dale comme homme et comme curé, l'équitation n'était pas son fort. Vraiment, je ne sais s'il avait pris deux fois les rênes en main depuis son mariage.

Mat, le vieux groom maussade du squire, tenait la jument ; et quand le curé lui demanda avec douceur s'il était bien sûr que la bête fût inoffensive, il répondit laconiquement :

« Oui, oui, soyez tranquille ; laissez-la aller. »

Le curé lâcha aussitôt les rênes, et mistress Dale, qui s'était tenue à l'écart pour cacher ses larmes, accourut vers la porte afin d'ajouter quelques paroles d'adieu. Le curé fit un signe de la main, lui sourit avec une courageuse gaieté, et s'élança sur la route.

Notre cavalier fut d'abord tout entier absorbé par l'étude qu'il faisait des habitudes de la jument, pour arriver à une connaissance intime de son caractère. Il se demanda pourquoi elle levait une oreille et baissait l'autre ; pourquoi elle allait tant vers la gauche, qu'elle risquait de s'embarrasser les

pieds dans la haie ; pourquoi, quand elle arrivait dans les champs à une petite porte qui conduisait à la ferme, elle prenait une allure plus vive et allait se frotter le nez contre la grille. Le cure n'ayant pu, malgré ses remontrances les plus civiles, la détourner de ce genre d'occupation, se décida enfin à lui appliquer un timide coup de fouet.

Une fois ce moment difficile passé, la jument sembla comprendre qu'elle avait du chemin à faire, et, agitant violemment la queue, se mit au petit trot, et conduisit bientôt le curé sur la grande route presque en face du casino.

Là, il aperçut devant sa porte, à l'ombre de son grand parapluie, le docteur Riccabocca.

L'Italien leva les yeux de dessus le livre qu'il lisait, et regarda fixement le curé. Celui-ci ne se risqua pas à perdre de vue sa monture, car la bête, en voyant apparaître Riccabocca, avait dressé les oreilles et manifesté ces symptômes de surprise et de superstitieuse résistance que les chevaux éprouvent devant les objets inconnus ; disposition qu'on exprime généralement par l'épithète d'ombrageux. Notre curé ne regardait donc Riccabocca que du coin de l'œil.

« Ne bougez pas, je vous en prie, dit le curé, ou vous allez faire peur à cette bête, qui est craintive et timide. Allons ! doucement !... doucement !... »

Et il se mit à caresser l'animal avec onction.

La bête, ainsi encouragée, surmonta le premier mouvement d'étonnement que lui avait causé la vue de Riccabocca et de son parapluie rouge. Comme elle était déjà venue au casino plusieurs fois, et qu'elle préférait prudemment les endroits qu'elle connaissait à ceux qu'elle ne connaissait pas, elle s'avança gravement vers la porte où était assis l'Italien ; et, après l'avoir regardé comme pour lui dire : « Vous me feriez bien plaisir de vous en aller, » elle vint donner de la tête sur une fausse porte.

« Eh bien ! dit Riccabocca, puisque votre cheval semble disposé à être plus poli que vous à mon égard, monsieur Dale, je profite de votre présence involontaire pour vous féliciter de votre élévation ; je forme des vœux sincères pour que Votre Éminence ne tombe pas par terre.

— Comment donc, dit le curé affectant un ton dégagé, tout en ne perdant par de vue la bête qui semblait faire un petit somme. Il est vrai que, depuis

longues années, je ne suis pas monté à cheval, et que les chevaux du squire sont bien nourris et qu'ils ont du feu. Mais, il n'y a pas plus à craindre d'eux que de leur maître, quand une fois on connaît leurs façons.

Chi va piano va sano,
E chi va sano va lontano,

dit Riccabocca en montrant le sac de nuit. Vous allez lentement et par conséquent sûrement ; et celui qui va sûrement peut aller loin. Vous vous disposez donc à un voyage ?

— Oui, dit le curé, et pour une affaire qui vous concerne un peu.

— Moi ! s'écria Riccabocca ; qui me concerne !...

— Oui ; si toutefois vous êtes sensible au risque de perdre un serviteur que vous aimez et que vous estimez.

— Oh ! dit Riccabocca, je comprends. Vous m'avez souvent donné à entendre que moi ou la science, ou tous les deux réunis, avions rendu Léonard impropre au service.

— Je n'ai pas dit cela tout à fait. J'ai dit que vous l'aviez rendu capable d'occupations plus nobles ; mais ne le lui répétez pas, je ne puis pas encore vous en dire davantage, car je doute beaucoup du succès de ma mission ; et il ne faut pas déplacer le pauvre Léonard avant de savoir d'une manière certaine que nous pouvons améliorer sa position.

— C'est là une chose dont vous ne pouvez jamais être sûr, dit le philosophe en hochant la tête ; il est vrai que je suis trop intéressé dans la question pour ne pas vous en vouloir de chercher à éloigner de moi un serviteur inappréciable ; un garçon fidèle, rangé, intelligent, et, ajouta Riccabocca en s'échauffant à mesure qu'il approchait de l'épithète la plus excessivement bon marché. N'importe ! allez, et que le ciel vous conduise ! Je ne suis pas assez Alexandre pour me mettre entre un homme et le soleil.

— Signor Riccabocca, vous êtes un noble cœur, malgré votre flegme sentencieux et vos infâmes bouquins. » En disant ces mots, le curé abaissa son fouet avec une si imprudente ardeur sur l'épaule de la jument, que la pauvre bête, réveillée en sursaut, fit un mouvement impétueux en avant, et faillit précipiter Riccabocca de la barrière sur laquelle il était assis ; puis, se

mettant à cabrioler sous l'étreinte désespérée du curé qui tirait la bride, elle prit le mors aux dents et s'élança au galop.

Le curé perdit les étriers, et lorsque, profitant du moment où la bête ralentissait le pas, il put se rasseoir solidement, respirer et promener ses regards autour de lui, il avait perdu de vue Riccabocca et le casino.

CHAPITRE X.

Le bourg de Lansmere était situé dans la province contiguë à celle où se trouvait le village d'Hazeldean. La journée était déjà avancée lorsque le curé traversa le petit ruisseau qui séparait les deux comtés, et arriva à une auberge qui formait un angle à l'endroit où la grand route se partageait en deux chemins, l'un conduisant à Lansmere, l'autre allant directement à Londres. Ce fut devant cette auberge que la jument s'arrêta. Elle baissa les oreilles d'un air indiquant qu'elle se disposait à se restaurer. Le curé lui-même, sentant qu'il avait chaud et qu'il était quelque peu fatigué, dit à sa bête avec bonté :

« Tu as bien gagné ton picotin et ton seau d'eau. »

Descendant donc de cheval et se trouvant les membres fort roides, le curé, dès qu'il eut touché *terra ferma*, remit son cheval au garçon d'écurie et entra dans le salon sablé de l'auberge pour s'étendre sur un fauteuil très-peu moelleux.

Il était là depuis plus d'une demi-heure, lisant le journal de la localité, qui exhalait une odeur assez forte de tabac, et s'évertuant à chasser les mouches, qui l'assiégeaient comme si elles eussent voulu savoir positivement quel goût avait la chair d'un curé. En ce moment une diligence s'arrêta devant l'auberge. Un voyageur en sortit, qui tenait à la main un sac de nuit, et se présenta dans le salon.

Le curé le salua poliment.

Le voyageur porta le doigt à son chapeau, sans se découvrir, et examina M. Dale de la tête aux pieds ; puis il marcha vers la fenêtre, siffla d'un air impatienté, se dirigea vers la cheminée, tira le cordon de la sonnette et regarda de nouveau fixement le curé ; celui-ci ayant courtoisement déposé le journal, le voyageur s'en saisit, se jeta sur une chaise, lança négligemment une de ses jambes sur la table et l'autre sur le manteau de la cheminée, puis se mit à lire ; enfin il pencha sa chaise en arrière avec un oubli si imprudent des lois de l'équilibre, que le curé, qui s'attendait à chaque instant à le voir tomber à la renverse, lui dit d'un ton de compassion :

« Ces chaises sont bien perfides, monsieur. Je crains que vous ne tombiez.

— Eh ! dit le voyageur levant des yeux étonnés, que je ne tombe ! Vous êtes mordant, monsieur.

— Mordant ! Sur l'honneur, telle n'est pas mon intention, s'écria le curé d'un air grave.

— Il me semble, continua le voyageur avec humeur, que tout homme libre a bien le droit de s'asseoir chez lui comme il l'entend ; or, à l'auberge, il est chez lui, je présume, quand il paye. Élisabeth, ma bonne ! »

Car une servante avait répondu au coup de sonnette.

« Je ne suis pas Élisabeth, monsieur. Avez-vous besoin d'elle ?

— Non, Sarah ! Un grog froid et un biscuit.

— Je ne m'appelle pas Sarah, » murmura la servante.

Mais le voyageur, en se retournant, laissa voir une si jolie cravate, une si aimable figure, qu'elle sourit, rougit et disparut.

Le voyageur, ayant déposé le journal, avisa le chapeau à larges bords du curé, qui se trouvait sur une chaise.

« Vous êtes ecclésiastique, à ce que je vois, monsieur, » dit le voyageur d'un air narquois.

Et M. Dale de saluer de nouveau avec modestie et en même temps avec dignité. Un salut qui disait : « Il n'y a pas là d'offense, monsieur ; je suis

ecclésiastique et je n'en rougis pas.

— Allez-vous loin ? demanda le voyageur.

LE CURÉ. Pas très-loin.

LE VOYAGEUR. En chaise de poste ou en diligence ?

— Je voyage à cheval, dit le curé avec une nuance de fierté.

— À cheval ! Eh bien, franchement, je ne l'aurais pas deviné. Vous n'avez pas l'air d'un cavalier. Où disiez-vous que vous alliez ?

— Je ne vous ai pas dit où j'allais, monsieur, » dit le curé d'un ton sec, car il était blessé de l'observation inconvenante de l'étranger au sujet de ses talents équestres.

Le curé prit son chapeau, et, après avoir fait un salut plus majestueux que le premier, sortit pour voir si son cheval avait terminé son repas.

L'animal avait en effet mangé le peu d'avoine qu'on lui avait donné. Quelques minutes après, M. Dale se remit en selle. À peine avait-il fait trois milles, qu'un bruit de roues lui fit tourner la tête ; il aperçut une chaise de poste avançant avec rapidité ; par la portière passaient deux jambes d'homme. La jument se mit à bondir en entendant derrière elle les grelots des chevaux de poste ; au même moment, le curé s'aperçut qu'une figure humaine avait remplacé les jambes. Le voyageur regarda en passant M. Dale ballotté sur sa selle, et lui cria :

« Comment se trouve votre cuir ?

— Mon cuir ! répéta tout seul le curé, lorsque le cheval eut repris son allure paisible. Que veut-il dire ? Mon cuir ! Quel homme commun ! Mais je m'en suis adroitement débarrassé. »

M. Dale, arrivé sans rencontre à Lansmere, descendit à l'auberge principale, se rafraîchit par une ablution générale, et s'assit de fort bon appétit devant son bifteck et sa pinte de porter.

Le curé se connaissait mieux en hommes qu'en équitation, et, après un regard de satisfaction jeté sur le civil et souriant aubergiste qui vint ôter le couvert et apporter le vin, il se risqua à entamer la conversation.

« Milord est-il au château ?

L'AUBERGISTE (redoublant de politesse). Non, monsieur ; sa seigneurie et milady sont allées à Londres pour y voir lord L'Estrange.

— Lord L'Estrange ! Il est donc en Angleterre ?

— Je l'ai entendu dire, répliqua l'aubergiste ; mais nous ne le voyons jamais ici maintenant. Je me rappelle que c'était un fort joli garçon ; tout le monde l'aimait et était fier de lui. Que d'espiègleries il a faites quand il était enfant ! Nous espérions le voir revenir dans le bourg un de ces quatre matins ; mais il est allé à l'étranger. C'est bien dommage ! Je suis un vrai bleu, monsieur, comme ça doit être. Les candidats bleus me font toujours l'honneur de descendre aux *Armes de Lansmere*. Il n'y a que les gens du commun qui fréquentent *le Sanglier*, ajouta l'aubergiste avec un regard d'inexprimable dédain. J'espère que vous trouverez ce vin bon, monsieur ?

— Très-bon ! Il me paraît vieux.

— Il est en bouteille depuis dix-huit ans, monsieur. Je l'avais en pièce au moment de la grande élection de Dashmore et d'Egerton. Il ne m'en reste plus que fort peu, et je le réserve pour les vieux amis comme... car, malgré que vous ayez pris de l'embonpoint, il me semble que j'ai déjà eu le plaisir de vous voir.

— C'est vrai, monsieur ; et cependant je ne pense pas avoir été pour vous une bien bonne pratique.

— Ah !... c'est à monsieur Dale que j'ai l'honneur de parler. Je l'avais pensé quand vous êtes entré dans la salle. J'espère que madame se porte bien, et le squire aussi, le bon gentilhomme ! Ce n'est pas sa faute si M. Egerton a mal tourné. Nous ne l'avons jamais revu depuis, j'entends M. Egerton. Je ne m'étonne pas qu'il se tienne à l'écart ; mais le fils de notre seigneur qui a été élevé ici, n'aurait jamais dû se tourner contre nous ! »

M. Dale ne répondit pas, et l'aubergiste allait se retirer, quand le curé lui dit en se versant un second verre de vin :

« Il doit y avoir de grands changements dans la paroisse. M. Morgan, le médecin, est-il encore ici ?

— Non, vraiment ; il a pris son diplôme après votre départ, et est devenu un vrai docteur. Il avait même déjà une jolie clientèle, quand il se prit tout

d'un coup de fantaisie pour un nouveau genre de médecine ; je crois que l'on appelle cela la méo... je ne sais quoi.

— L'homœopathie ?

— C'est cela. Quelque chose qui n'a pas le sens commun. Aussi il perdit toute sa clientèle ici et s'en alla à Londres. Je n'en ai pas entendu parler depuis.

— Les Avenel habitent-ils encore leur ancienne demeure ?

— Oui, certes ; et ils sont bien à leur aise, à ce que l'on dit. John ne se porte toujours pas très-bien, quoique de temps en temps il aille au café des *Bons viveurs* prendre son petit verre ; mais sa femme vient toujours l'y chercher, de crainte qu'il ne se fasse du mal.

— M^{me} Avenel est toujours la même ?

— Je crois qu'elle tient la tête plus haut encore, dit l'aubergiste en souriant. Elle est toujours restée je ne dirai pas fière, mais enfin elle ne se regarde pas comme de la petite bière. Vous comprenez, monsieur.

— Oui, dit le curé avec un demi-sourire... Il me semble que les Avenel n'ont plus que deux enfants, leur fille qui a épousé Mark Fairfield, et un fils qui est parti en Amérique ?

— Mais il y a fait fortune, et en est revenu.

— Vraiment ! j'en suis bien aise. S'est-il fixé à Lansmere ?

— Non, monsieur, j'ai ouï dire qu'il avait acheté une propriété loin d'ici. Mais il vient souvent voir ses parents, John me l'a dit du moins ; cependant je ne puis dire que l'aie jamais vu. Je crois que Dick n'aime pas à être rencontré par les gens qui se souviennent l'avoir vu jouer dans le ruisseau.

— Ce n'est pas étonnant, dit le curé avec indulgence ; mais puisqu'il vient voir ses parents, il est bon fils paraît-il ?

— Je n'ai rien à dire contre lui. Dick était un mauvais garnement avant son départ. Je ne pensais pas qu'il dût jamais faire fortune ; mais ces Avenel sont d'habiles gens. Vous rappelez-vous la pauvre Nora, la rose de Lansmere comme on l'appelait ? Ah ! non, il me semble qu'elle était déjà à Londres avant votre arrivée ici, monsieur.

— Hum ! fit le curé,... Vous pouvez desservir. Il sera bientôt nuit et je vais aller faire un tour. »

Le curé mit son chapeau et sortit. Il regardait les maisons à droite et à gauche avec l'intérêt vif et triste à la fois d'un homme arrivé à la maturité de l'âge, et qui revoit des lieux tout pleins de ses souvenirs d'enfance ; surpris de trouver ou si peu ou tant de changements, il voyait soudain apparaître devant lui quelque vieille connaissance, ou se rappelait tout à coup une émotion passée. La grande rue qu'il suivait commença peu à peu à perdre son caractère bruyant pour se changer insensiblement en une rue de faubourg. À gauche, les maisons faisaient place aux palissades, couvertes de mousses, du parc Lansmere. À droite se voyaient encore des maisons, mais séparées par des jardins et ayant l'apparence de villas ; de villas telles que les choisissent, pour le soir de leur vie, les commerçants retirés ou leurs veuves, les vieilles filles et les officiers en retraite.

M. Dale regarda ces villas en homme qui cherche à rappeler tous ses souvenirs, et à la fin il s'arrêta devant l'une d'elles. C'était la dernière de la route et elle faisait face à la longue allée verte qui s'étendait devant la loge du garde de Lansmere. Un vieux saule étêté s'élevait près de la porte et il en sortait un bruit sourd et discordant ; c'étaient les cris de jeunes corbeaux affamés, attendant le tardif retour de leur mère. M. Dale passa la main sur son front, s'arrêta un moment, puis il traversa le petit jardin d'un pas vif et frappa à la porte. Une lumière éclairait la salle, et M. Dale put apercevoir à travers la fenêtre l'ombre de trois personnes. Au coup qu'il avait frappé, il se fit un mouvement à l'intérieur. Une des personnes se leva et disparut. Une servante propre et soignée, entre deux âges, parut sur le seuil et demanda d'un ton roide ce que voulait le visiteur.

« Je désire parler à monsieur ou à mistress Avenel. Dites-leur que j'ai fait plusieurs milles pour les voir et remettez-leur cette carte. »

La servante prit la carte et referma à demi la porte. Trois minutes s'écoulèrent avant son retour.

« Mistress dit qu'il est bien tard, monsieur, mais que vous entriez cependant. »

Le curé se rendit à cette invitation peu gracieuse, et entra dans la salle.

Le vieux John Avenel, homme à la figure ouverte et qui semblait légèrement paralysé, se leva lentement de son fauteuil. Mistress Avenel coiffée d'un bonnet d'une propreté et d'une roideur toutes puritaines, et vêtue d'une robe grise dont chaque pli témoignait de son austère honnêteté, se tenait droite dans la chambre, et fixant sur le curé un regard froid et circonspect, elle lui dit :

« Vous nous faites grand honneur, monsieur Dale. Prenez un siège. Vous avez à nous parler d'affaires ? »

— J'ai déjà prévenu M. Avenel, par lettre, de ce dont il s'agit.

— Mon mari est fort souffrant.

— C'est une pauvre créature ! dit John d'une voix faible, et comme ayant pitié de lui-même. Je ne puis plus m'occuper comme je ne le faisais. Mais ce n'est pas encore l'époque des élections, monsieur ?

— Non, John, dit mistress Avenel en plaçant le bras de son mari sous le sien. Allez vous reposer un peu pendant que je vais parler à monsieur.

— Je suis toujours un bon bleu, dit le pauvre John ; mais je suis plus ce que j'étais autrefois. S'appuyant lourdement sur sa femme, il quitta la chambre, puis se retournant sur le seuil, il dit avec une grande urbanité : Nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour vous obliger, monsieur ! »

Monsieur Dale fut touché ; il se rappelait avoir vu John Avenel, l'homme le plus beau, le plus actif, le plus enjoué de Lansmere, l'orateur le plus écouté et le plus influent dans les élections. « Voilà le dernier acte, murmura le curé... Pauvre, pauvre humanité ! »

Quelques minutes après mistress Avenel entra ; elle se plaça sur un siège en face du curé et appuyant une main sur le bras du fauteuil, elle arrangea de l'autre, avec un mouvement plein de raideur, sa robe aussi roide qu'elle.

« Maintenant, monsieur... »

Ce *maintenant, monsieur*, avait quelque chose de sinistre et de provocateur. Le malin curé s'en aperçut avec son tact ordinaire ; il rapprocha sa chaise de mistress Avenel et plaçant sa main sur la sienne : « Maintenant donc, dit-il, nous voici entre amis. »

CHAPITRE XI.

M. Dale s'était entretenu plus d'un quart d'heure avec mistress Avenel et avait vraisemblablement gagné peu de terrain en faveur de sa mission diplomatique, car tirant lentement ses gants, il dit :

« Je regrette vivement, mistress Avenel, de voir que votre cœur se soit ainsi endurci. Il faut me pardonner ; mais c'est ma vocation de dire la franche vérité. Vous ne pouvez point m'accuser de n'avoir pas tenu ma parole envers vous, mais je dois maintenant vous prier de vous rappeler que je m'étais spécialement réservé le droit d'agir quand je jugerais le moment propice aux intérêts de l'enfant. Ce fut d'après cette convention que vous m'avez fait la promesse (promesse que vous voulez maintenant rétracter) de pourvoir à tous ses besoins, quand il aurait cessé d'être un enfant.

— Je consens à venir à son aide et je vous dis que vous pouvez le mettre en apprentissage dans quelque ville éloignée, et qu'un jour, nous lui achèterons une boutique. Que pouvez-vous demander de plus, monsieur, à des gens comme nous qui avons tenu boutique nous-mêmes.

— Ma chère mistress Avenel dit le curé, ce que je vous demande pour le moment, c'est tout simplement de le voir... de le recevoir avec bonté... d'écouter sa conversation et de le juger par vous-même. Nous ne pouvons avoir qu'un même but, celui de voir votre petit-fils réussir et vous faire honneur. Et je vous avoue que je doute fort que nous puissions atteindre ce but en faisant de lui un petit boutiquier.

— Jeanne Fairfield qui a épousé un simple charpentier, aurait-elle appris à son fils à mépriser les petits commerçants, s'écria mistress Avenel avec colère.

— Le ciel l'en préserve ! Parmi les hommes les plus célèbres de l'Angleterre, il y en a beaucoup qui étaient fils de boutiquiers. Mais est-ce un crime à eux ou à leurs parents, si leurs talents les ont parfois élevés si

haut que les ducs les plus fiers pouvaient leur porter envie. L'Angleterre ne serait pas l'Angleterre, si l'homme devait forcément rester où son père a commencé !

— Bien dit ! grommela une voix approbatrice que ni mistress Avenel, ni le curé n'entendirent.

— Tout cela est fort beau, dit brusquement la matrone, mais envoyer un garçon comme lui à l'Université... où trouver tout l'argent qu'il faudra ?

— Ma chère mistress Avenel, dit le curé d'un ton conciliant, la dépense ne sera pas bien grande dans un petit collège de Cambridge, et si vous voulez en payer la moitié je payerai l'autre. Je n'ai pas d'enfants, et mes moyens me permettent de le faire.

— C'est fort bien à vous, monsieur, dit mistress Avenel, un peu touchée, seulement l'argent n'est pas tout.

— Une fois à Cambridge, continua M. Dale, avec rapidité, à Cambridge où les études sont toutes mathématiques, partie pour laquelle il a montré une grande aptitude, je n'ai aucun doute qu'il ne se distingue. S'il en est ainsi, il obtiendra à sa sortie ce que l'on appelle son titre de *fellow*, c'est-à-dire un rang universitaire, accompagné d'un traitement qui suffira à tous ses besoins. Allons, mistress Avenel, vous êtes dans une bonne position ; vous n'avez point de parents plus proches que lui. Votre fils, m'a-t-on dit, a réussi ?

— Monsieur, dit mistress Avenel, en interrompant le curé, ce n'est pas une raison, parce que mon fils Richard fait notre orgueil, qu'il est bon fils et qu'il a fait fortune, pour que nous lui volions ce qu'il aura après nous pour le donner à un enfant que nous ne connaissons pas, et qui, en dépit de tout ce que vous dites, ne nous fera jamais honneur.

— Et pourquoi ? Je ne vois pas cela.

— Pourquoi ? s'écria mistress Avenel avec emportement. Pourquoi ? vous le savez bien. Non, je ne désire pas qu'il s'élève dans le monde ; je ne tiens pas à ce qu'il fasse parler de lui. Je crois que c'est une très-mauvaise chose de lui avoir mis toutes ces belles sciences dans la tête ; et je suis certaine que ma fille Fairfield ne l'eût jamais fait d'elle-même. Maintenant, quant à dépouiller Richard, pour produire un jeune homme, qui a été

jardinier ou valet de charrue, vous devriez savoir que ce n'est pas possible. Non, je ne le ferai pas ! laissons-là ce sujet. »

On se rappelle que quelques instants avant que les mots : bien dit ! n'eussent été prononcés par une voix approbative qui répondait ainsi mystérieusement aux bienveillants sentiments exprimés par le curé, une porte qui communiquait avec l'intérieur de l'appartement s'ouvrit doucement et demeura entrebâillée : cette circonstance n'avait été remarquée ni du curé, ni de mistress Avenel. Tout à coup cette porte s'ouvrit brusquement, et le voyageur que M. Dale avait rencontré dans l'auberge s'avança vers lui en disant : « Non, il ne faut pas laisser là ce sujet. Vous dites donc que ce garçon est laborieux et intelligent ?

— Richard ! auriez-vous écouté ? s'écria mistress Avenel.

— Oui, depuis quelques minutes.

— Et qu'avez vous entendu ?

— J'ai entendu que ce digne monsieur a une si haute opinion de l'enfant de ma sœur, qu'il offre de payer la moitié de sa pension à l'Université. Monsieur, je vous suis très-obligé ; touchez-là, s'il vous plaît. »

Le curé bondit de joie, et jetant un regard triomphant sur mistress Avenel, il serra cordialement la main de Richard.

« Maintenant, monsieur, dit Richard, mettez votre chapeau ; nous ferons un tour ensemble, et nous discuterons l'affaire. Les femmes, voyez-vous, n'y entendent rien. »

En disant ces mots, Richard tira son porte-cigares, en choisit un, qu'il alluma à la chandelle, et s'avança dans le vestibule.

Mistress Avenel prenant le bras du curé, lui dit : « Monsieur, soyez sur vos gardes avec Richard. Souvenez-vous de votre promesse.

— Il ne sait donc pas tout ?

— Non, certes. Et vous voyez qu'il n'en a pas entendu plus qu'il n'a dit. Vous êtes gentleman, vous ne manquerez pas, j'en suis sûre à votre parole.

— Ma parole était conditionnelle : mais ce que je puis vous promettre, c'est de ne pas rompre le silence à moins de raison majeure.

— Eh bien ! venez-vous, monsieur ? » cria Richard en ouvrant la porte de la rue.

CHAPITRE XII.

Le curé rejoignit Richard. La nuit était belle, et la lune brillait au ciel.

« Ainsi, dit Richard, d'un air grave, cette pauvre Jeanne, qui a toujours été le souffre-douleur de la famille, a fait tout ce qu'elle a pu pour bien élever son garçon : et ce jeune homme est réellement ce que vous dites, hein ? il pourrait réussir à l'Université.

— J'en suis certain, dit le curé, en s'appuyant sur le bras que M. Avenel venait de lui offrir.

— Je voudrais bien le voir, dit Richard. A-t-il bonne tournure, ou n'est-ce qu'un lourdaud ?

— Il parle si correctement, il a à la fois tant de dignité et de modestie que plus d'un riche gentilhomme serait fier de l'avoir pour fils.

— C'est singulier, dit Richard ; comme il y a des contrastes dans les familles ! Ainsi voilà Jeanne qui ne sait ni lire, ni écrire, et qui était bien bonne à être la femme d'un ouvrier ; et quand je songe à ma pauvre sœur Nora, vous ne le croiriez pas, monsieur : mais c'était la femme la plus distinguée du monde, même quand elle était tout enfant ; car ce n'était qu'une enfant lorsque je partis pour l'Amérique. Et souvent, bien souvent, en avançant dans la vie, je me disais : Ma petite Nora deviendra une belle dame ! Pauvre enfant ! elle est morte bien jeune ! »

La voix de Richard s'était altérée. Le curé pressa affectueusement le bras sur lequel il s'appuyait, et dit, après un moment de réflexion :

« Rien n'élève les sentiments comme l'éducation, monsieur. Je crois que votre sœur Nora avait reçu de l'instruction et qu'elle avait tous les talents nécessaires pour en tirer parti : il en serait de même de votre neveu.

— Je le verrai, dit Richard, en frappant du pied avec force, et s'il me plaît, je serai pour lui un père. Voyez-vous, monsieur... Monsieur... quel est votre nom, s'il vous plaît ?

— Dale.

— M. Dale, voyez-vous : je suis garçon. Un jour peut-être me marierai-je : peut-être aussi ne me marierai-je pas. Je ne veux pas prendre de brusque résolution. Mais quoi qu'il arrive, je serai toujours charmé d'avoir un neveu dont je n'aie pas à rougir. Comme vous voyez, monsieur, je suis l'artisan de ma propre fortune. J'ai bien ramassé par-ci par-là, je ne sais trop comment, quelques bribes d'instruction, et ayant acquis une certaine position après bien des efforts, je reviens dans mon vieux pays : mais je sais que je ne suis pas de force à tenir tête à ces diables d'aristocrates, et que je ne ferais pas, dans un salon, aussi bonne figure que je le voudrais. Je pourrais entrer au parlement, s'il me plaisait : mais je pourrais bien m'y faire gouailler : aussi, tout bien considéré, si je puis trouver un jeune associé propre à traiter avec le public, je pense que la maison Avenel et compagnie pourra faire honneur à notre pays. Vous me comprenez, monsieur ?

— Oh ! très-bien, répondit M. Dale, souriant, quoiqu'il conservât une certaine gravité.

— Maintenant, continua le parvenu, je ne rougis pas de devoir ma position à mon propre mérite, et je ne cache pas ce que j'ai été. Quand je suis dans mon hôtel, j'aime à me dire, j'ai débarqué à New-York avec dix livres sterling dans ma bourse, et voici ce que je suis devenu. Mais il ne faudrait pas avoir de vieux parents avec soi. On vous prend avec vos défauts, quand vous êtes riche, mais on n'englobe pas votre famille dans le marché. Par conséquent, si je ne puis pas avoir chez moi, mon père et ma mère, que j'aime tendrement et que je voudrais voir assis à ma table, avec des domestiques derrière leurs sièges, je pourrais encore moins prendre ma sœur Jeanne. Je me la rappelle fort bien, elle ne peut pas avoir gagné de bonnes manières en vieillissant. Je vous supplie donc de ne pas exiger qu'elle accompagne son fils ; cela ne serait convenable en aucune façon. Ne

lui dites pas un mot de moi. Mais envoyez l'enfant à son grand-père, et je le verrai tranquillement, vous me comprenez.

— Il sera bien dur de la séparer de son enfant.

— Bah ! tous les enfants se séparent de leurs parents, pour entrer dans le monde. Ainsi c'est entendu. Maintenant ; dites-moi, je sais que mes parents ont toujours méprisé Jeanne, ma mère du moins, car mon pauvre cher père n'a jamais méprisé personne. Mais si ma mère ne s'est pas toujours très-bien conduite envers Jeanne, il ne faut pas lui en vouloir pour cela. Nous étions nombreux, nos parents tenaient boutique dans High-Street : il fallait nous caser comme on pouvait. Jeanne qui était très-utile et qui avait du courage, fut placée quand elle était encore toute petite ; elle n'eut pas le temps de rien apprendre. Plus tard mon père fit de bonnes affaires : après une élection, où il se remua beaucoup pour les bleus, (car c'était un fameux faiseur d'élections que mon pauvre père !) il obtint la pratique de lord Lansmere. Milady devint la marraine de Nora : C'est alors que tous mes frères et que deux de mes sœurs moururent et que mon père quitta les affaires, et quand il retira Jeanne qui était placée, elle avait des manières communes et ma mère ne pouvait s'empêcher de la comparer avec chagrin à Nora. Les parents ont de la prédilection pour ceux de leurs enfants qui réussissent le mieux dans le monde. C'est naturel. Ainsi il ne se sont occupés de moi que lorsqu'ils m'ont vu revenir tel que je suis aujourd'hui. Mais pour parler de Jeanne je crains qu'ils ne l'aient trop délaissée. Dans quelle position est-elle ?

— Elle gagne sa vie ; elle est pauvre, mais contente.

— Eh bien ! ayez la bonté de lui remettre ceci, (et Richard tira de sa poche un billet de banque de cinquante livres.) Vous pouvez lui dire que ce sont ses parents qui le lui envoient, ou bien que c'est un cadeau de Richard, sans lui dire que je suis revenu d'Amérique.

— Cher monsieur, dit Je curé, je remercie de plus en plus le ciel de m'avoir fait faire votre connaissance. Vous envoyez là un généreux présent ; mais le mieux serait de le faire parvenir à Jeanne par l'entremise de madame votre mère. Car bien que je ne sois pas obligé de révéler la confiance que vous avez mise en moi, je ne saurais que répondre à mistress Fairfield, si elle me faisait des questions sur son frère. Je n'ai jamais eu

qu'un secret à garder, et je désire n'en avoir jamais d'autre. Le secret est bien voisin du mensonge !

— On vous a donc confié un secret, dit Richard, en reprenant le billet de banque. Il avait appris, en Amérique peut-être, à être très-curieux, Aussi, sans autre circonlocution, il dit à M. Dale : Quel est ce secret, je vous prie ?

— Mais ce n'en serait plus un, si je vous le disais, répondit le curé avec un rire contraint.

— Eh bien ! soit, nous sommes dans un pays de liberté. Faites ce que bon vous semble. Maintenant, vous devez me trouver bien singulier de sortir ainsi de ma coquille pour venir me jeter brusquement à votre tête, mais votre figure m'a plu, même quand nous étions tous les deux à l'auberge. J'ai été singulièrement charmé de voir que, tout curé que vous êtes, vous ne forcez pas les gens à baisser le nez quand ils se sentent bons à quelque chose. Vous n'êtes pas de ces aristocrates...

— Ah ! dit le curé avec une imprudente ardeur, ce n'est pas le caractère de notre aristocratie, d'empêcher les gens de s'élever. Elle ouvre ses rangs à tout homme, quelle que soit sa naissance, qui a assez de talent et d'énergie pour monter à son niveau. Voilà ce dont à juste titre peut se glorifier la constitution anglaise, monsieur.

— Ah ! ah ! c'est là votre opinion, dit Richard, en lançant au curé un regard malveillant. Ce sont sans doute là les idées dans lesquelles vous avez élevé l'enfant. Eh bien ! gardez-le et que votre aristocratie se charge de lui ! »

Ces paroles glacèrent tout d'un coup la généreuse et patriotique chaleur de notre brave curé. Il s'aperçut qu'il avait fait fausse route ; et comme en ce moment, l'important pour lui n'était pas de défendre la constitution anglaise, mais de servir Léonard Fairfield, il déserta la cause de l'aristocratie avec la plus scandaleuse couardise. Saisissant le bras que M. Avenel venait de retirer, il s'écria :

« Mais, monsieur, vous ne m'avez pas compris. Je n'ai jamais cherché à influencer les opinions politiques de votre neveu. Au contraire, s'il est possible d'avoir des opinions à son âge, je crains bien... c'est-à-dire je crois bien que ses opinions ne sont pas du tout bonnes... non, pas du tout constitutionnelles, veux-je dire. Mais non ? » Et le pauvre curé de s'arrêter

court dans la déplorable confusion de ses idées ne sachant quels termes employer pour ne pas blesser son interlocuteur.

M. Avenel jouit un moment de son embarras, puis il lui dit :

« Eh bien, mettons qu'il soit radical, c'est assez naturel, puisqu'il n'a pas un liard à perdre ; enfin tout vient en son temps. Je ne suis pas radical, je suis trop sage pour cela, je la crois du moins. Mais je souhaite voir les choses devenir autres qu'elles ne sont. Je ne demande pas, croyez-le bien, que le bas peuple qui n'a rien, fasse la loi aux classes élevées. Je ne le désire pas, non, quoiqu'il me répugne de voir une petite fraction de la population qu'on appelle lords et squires avoir la haute main sur tout. Je pense, monsieur, que ce sont des hommes comme moi qui devraient tenir le haut de l'échelle. Voilà le fin mot de la chose ! Qu'en dites-vous ?

— Je n'ai pas la moindre objection à faire là dessus, » dit avec humilité le curé, dont les oreilles étaient singulièrement basses.

Mais pour lui rendre justice, je dois ajouter qu'il ne savait plus le moins du monde ce qu'il disait.

CHAPITRE XIII.

Ignorant complètement les démarches diplomatiques du curé Dale pour amener un changement dans sa destinée, Léonard Fairfield savourait les premières douceurs de la gloire. La principale ville du voisinage avait, suivant la mode du temps, fondé un institut mécanique ; des personnes considérables, intéressées à la fondation de cet Athénée, avaient proposé un prix pour le meilleur essai sur la propagation des lumières, sujet bien rebattu et sur lequel pourtant il reste encore beaucoup à dire. Ce prix venait d'être remporté par Léonard Fairfield. Son essai avait reçu des éloges publics en présence de l'assemblée générale des membres de l'institut ; il

avait été imprimé aux frais de la société qui avait décerné à l'auteur une médaille représentant Apollon couronnant le mérite : ce pauvre mérite n'avait pas même un méchant habit sur le dos ; il ne faut pas s'en étonner : car le mérite, quand Apollon seul s'en occupe, n'est jamais une très-bonne pratique pour le tailleur. Enfin la *Gazette* de la localité avait annoncé que la Grande-Bretagne venait de donner naissance à un nouveau prodige, dans la personne du garçon jardinier de Riccabocca, qui s'était instruit tout seul.

L'attention publique se porta dès lors sur les inventions mécaniques de Léonard. Le squire, toujours avide de perfectionnements, avait fait venir un mécanicien pour examiner le nouveau système d'irrigation imaginé par le jeune homme. Ce mécanicien fut vivement frappé des procédés fort simples employés par Léonard pour triompher d'une très-grande difficulté. Les fermiers du voisinage appelaient maintenant Léonard monsieur Fairfield — et l'invitaient (sur un pied d'égalité) à venir dîner chez eux. M. Stirn l'ayant rencontré sur la grand'route, avait porté la main à son chapeau espérant qu'il ne lui gardait pas rancune. Telles étaient les premiers fruits de la renommée, savourés par Lenny ; et si jamais il devient un grand homme, ceux qui lui sont réservés n'auront certes jamais la même saveur. Le succès obtenu par le jeune homme avait suggéré les démarches faites par le curé, démarches qui avaient été l'objet de longues et inquiètes réflexions. Pendant l'année qui venait de s'écouler, M. Dale avait renoué ses anciennes relations avec la veuve et l'enfant, et il avait suivi avec de grandes espérances, il est vrai, mais non sans appréhension, les rapides progrès d'une intelligence qui s'élevait d'un vol audacieux dans des régions si étrangères à son existence normale.

Le soir de son retour le curé se dirigea en flânant vers le casino. Il mit dans sa poche l'essai couronné de Léonard Fairfield, car, il eût regardé comme une grande imprudence de lancer le jeune homme dans le monde sans lui adresser un sermon préparatoire, mais, pour cela, il avait besoin de l'aide de Riccabocca, ou plutôt il craignait que s'il n'avait pas le philosophe de son côté, celui-ci ne défit tout son ouvrage.

Le curé s'arrêta donc au casino, y prit Riccabocca qu'il emmena et l'informa, chemin faisant, que Léonard devait prochainement aller à Lansmere pour y trouver des parents qui avaient les moyens de faciliter, s'ils le voulaient, le développement de ses remarquables facultés. Mais la

grande affaire en attendant, dit le curé, ce serait de l'éclairer un peu sur ce qu'il appelle... les *lumières*.

« Ah ! dit Riccabocca, charmé et en se frottant les mains, j'écouterai avec intérêt ce que vous direz à ce sujet.

— Et aussi vous m'aidez, car le premier pas dans cette marche du progrès des lumières consiste à laisser les pauvres curés en arrière ; et si l'un d'eux s'écrie : attendez ! regardez au moins l'écriteau ! le voyageur court encore plus vite en se disant : bah ! ce n'est qu'un curé. Aussi mon gentleman qui se méfie peut-être de moi vous écouterait... » car vous êtes un philosophe.

— Les philosophes sont donc parfois bons à quelque chose, même pour les curés !

— Si vous n'étiez une classe orgueilleuse de pauvres créatures qui s'illusionnent, je vous répondrais : oui » dit généreusement le curé. Et s'emparant du parapluie de Riccabocca, il se servit de son manche de cuivre comme d'un marteau pour frapper à la porte du cottage.

Léonard tressaillit en entendant frapper ; la voix bien connue du curé le rassura, et il fit entrer les visiteurs avec quelque surprise.

« Nous sommes venus pour causer avec toi, Léonard, dit M. Dale, mais je crains que nous ne dérangions mistress Fairfield.

— Oh ! non ; monsieur, la porte de l'escalier est fermée, et elle a le sommeil dur.

— Tiens ! voici un livre français. Tu comprends donc le français ? demanda Riccabocca.

— Je n'ai pas trouvé beaucoup de difficulté, monsieur, une fois la grammaire connue, la langue est claire : on dirait que c'est le langage même du raisonnement.

— C'est vrai ; Voltaire a dit avec beaucoup de justesse : tout ce qui n'est pas clair n'est pas français.

— Je voudrais pouvoir en dire autant de l'anglais, murmura le curé.

— Mais que vois-je ? du latin aussi ? Virgile ?

— Oui, monsieur. Mais de ce côté-là je marche bien lentement n'ayant pas de maître. Je crains bien d'être obligé de l'abandonner (ici Léonard pousse un soupir). »

Les deux gentleman échangèrent un regard et s'assirent. Le jeune paysan resta modestement debout. Son air et son maintien avaient je ne sais quoi qui touchait le cœur tout en plaisant à l'œil.

« Allons ! prends une chaise et assieds-toi entre nous deux, Léonard, dit le curé.

— S'il y a quelqu'un qui ait le droit de s'asseoir, c'est bien celui qui doit entendre le sermon, dit Riccabocca.

— Ne t'effraye pas, ajouta le curé avec bonté, il ne s'agit que d'une critique, non pas d'un sermon, et il tira de sa poche l'essai de Léonard. »

CHAPITRE XIV.

LE CURÉ. Tu prends pour épigraphe cet aphorisme de Bacon : *Savoir c'est pouvoir*.

RICCABOCCA. Bacon, l'auteur d'un pareil aphorisme ! c'est le dernier homme du monde qui eût débité quelque chose d'aussi creux et d'aussi absurde.

LÉONARD (surpris). Voulez-vous dire, monsieur, que cet aphorisme n'est pas dans lord Bacon ? eh bien, je l'ai vu cité comme de lui dans presque tous les journaux, dans presque tous les discours prononcés en faveur de l'éducation populaire.

RICCABOCCA. Eh bien, que cela te serve de leçon et t'apprenne à ne plus retomber dans l'erreur commune à tous les prétendus savants, c'est-à-dire à faire des citations de seconde main. Lord Bacon a composé un grand

ouvrage pour montrer en quoi savoir c'est pouvoir, comment ce pouvoir doit être défini, et comment il peut être mal compris. Crois-tu, par hasard, qu'un homme intelligent aurait jamais pris la peine d'écrire un grand ouvrage sur une question, s'il avait pu se résumer dans cette brève devise, savoir c'est pouvoir. Allons donc ! je défie qu'on trouve un tel aphorisme dans ses écrits.

LE CURÉ (avec candeur). Eh bien ! je suis charmé d'apprendre que cet aphorisme ne peut s'abriter sous une telle autorité.

LÉONARD (se remettant de sa surprise). Mais pourquoi donc ?

LE CURÉ. Parce que c'est dire trop ou rien du tout.

LÉONARD. Pour moi, du moins, cette vérité me semble incontestable.

LE CURÉ. Eh bien ! admettons que ce soit une vérité incontestable. Cela prouve-t-il beaucoup en faveur du savoir. L'ignorance n'a-t-elle pas son pouvoir aussi ?

RICCABOCCA. Et un pouvoir qui a tenu longtemps le meilleur bout du bâton ?

LE CURÉ. Tout mal est un pouvoir : ses effets en sont-ils meilleurs pour cela ?

RICCABOCCA. Le fanatisme est un pouvoir... et un pouvoir qui a souvent balayé le savoir comme le tourbillon de la tempête balaye les feuilles sèches. Le musulman brûle la bibliothèque d'une civilisation et promène par la violence le Coran et l'épée des écoles de Byzance jusqu'aux collèges de l'Hindoustan.

LE CURÉ (apportant une nouvelle pierre à l'édifice de l'argumentation). La faim est un pouvoir. Les barbares, poussés hors de leurs forêts par la famine résultant d'un excès de population, se jettent sur l'Italie et en deviennent les maîtres. Les Romains avaient pourtant plus de savoir que les Gaulois et les Visigoths.

RICCABOCCA (amenant la réserve). Et même en Grèce, dans les luttes de Grec à Grec, les Athéniens, nos maîtres en fait de savoir, furent battus par les Spartiates qui tendent l'instruction en mépris.

LE CURÉ. Tu vois donc bien Léonard, que si le savoir est une puissance, ce n'est qu'une puissance parmi toutes celles qui remplissent le monde,

qu'il y en a d'autres aussi fortes et souvent même beaucoup plus fortes ; ainsi, ou l'aphorisme n'exprime qu'une vérité banale et stérile, qui ne mérite pas qu'on l'énonce, ou ce qu'il signifie est très-difficile à prouver.

LÉONARD. Une nation peut être battue par une autre qui soit matériellement plus forte et qui ait plus de discipline militaire ; or, permettez-moi de vous dire, monsieur que la discipline militaire est une sorte de savoir.

RICCABOCCA. Oui ; mais vos propagateurs de savoir d'aujourd'hui nous invitent à effacer de la liste des arts utiles la discipline militaire et les qualités qui la constituent. Et dans ton essai, tu insistes sur le savoir comme étant la force la plus capable de disperser les armées, et l'ennemi de toute discipline militaire.

LE CURÉ. Laissez avancer le jeune homme dans ses raisonnements. Ainsi, tu le reconnais : des nations peuvent être battues par d'autres nations moins instruites et moins civilisées.

LÉONARD. Mais le savoir élève les hommes. J'invite ceux qui appartiennent à mon humble classe à acquérir le savoir, parce que le savoir les élèvera au pouvoir.

RICCABOCCA. Qu'avez-vous à dire là-dessus, monsieur Dale ?

LE CURÉ. D'abord, est-il vrai que la classe qui a le plus de savoir ait le plus de pouvoir ? Je prends par exemple les philosophes, tels que mon ami le docteur Riccabocca : je suppose qu'ils représentent la partie la plus savante de l'humanité ; fais-moi le plaisir de me dire à quelle époque les philosophes ont gouverné le monde ? Ne se plaignent-ils pas tous les jours de n'être pas écoutés ?

RICCABOCCA. *Per Bacco !* si on nous avait écoutés, le monde aurait une drôle de tournure aujourd'hui !

LE CURÉ. Très-probablement. Mais, en thèse générale, ceux-là ont le plus de science qui s'y adonnent le plus. Au surplus, laissons de côté les philosophes, qui ne sont souvent que d'ingénieux lunatiques, et ne parlons que des érudits, des hommes de lettres et de sciences, des professeurs, et des agrégés de collèges. Je crois que tous les membres du Parlement seraient d'accord pour dire qu'il n'y a pas de classe d'hommes qui ait actuellement moins d'influence sur les affaires publiques. Ces savants ont

plus de connaissances que des manufacturiers, des armateurs, des squires et des fermiers ; mais crois-tu qu'ils aient plus de pouvoir ?

— Ils le devraient, dit Léonard.

— Ils le devraient, dit le curé : Eh bien ! examinons ce dernier point. Mais d'abord il ne faut pas t'écarter toi-même de ta proposition qui est celle-ci : savoir, c'est pouvoir, et non, savoir devrait être pouvoir. Maintenant, même en admettant ton corollaire, c'est-à-dire que le pouvoir d'une classe de la société est proportionné à son savoir, crois-tu que pendant que ta classe, la classe ouvrière, s'instruirait, tout le reste de la communauté demeurerait immobile ? Répandez les connaissances tant que vous pourrez, vous ne produirez jamais l'égalité du savoir. Ceux qui ont le plus de loisir, d'application, d'aptitude, ceux-là seront toujours les plus savants. En vertu d'une loi très-naturelle, plus le goût du savoir se répandra, plus la concurrence, qui augmente toujours, favorisera les hommes les plus avantagés par les circonstances et la nature. Aujourd'hui une grande somme de connaissances est répandue dans la société, si l'on compare notre époque à celle du moyen âge ; mais n'y a-t-il pas aussi une plus grande différence entre le gentleman qui a reçu une belle éducation et l'ouvrier intelligent, qu'il n'y en avait alors entre le baron qui ne savait pas signer et le garçon de charrue ? Ce que le progrès des lumières a produit jusqu'ici il le produira toujours. Il en est du savoir comme du capital : plus il y en a dans un pays, plus grandes sont les inégalités d'homme à homme. Par conséquent si les classes laborieuses croissent en savoir, les autres en font autant, et si les classes laborieuses croissent paisiblement et légalement en pouvoir, ce n'est pas seulement en proportion de leur savoir, mais plutôt parce que les autres classes éclairées de la société comprennent que cet accroissement de pouvoir proportionnel est juste, sans danger et même politique. »

Placé entre le curé et le philosophe, Léonard se sentit mal à l'aise pour déployer ses forces. Peu à peu il parvint à dégager sa chaise et dit d'un ton mélancolique :

« Ainsi, suivant vous, le règne du savoir ne contribuerait pas à favoriser la liberté et le bien-être de l'homme ?

LE CURÉ. Définissons les termes. Par savoir, entends-tu la culture intellectuelle ? Par le règne du savoir, entends-tu l'ascendant des esprits les

plus cultivés ?

LÉONARD (après un moment de réflexion). Oui.

RICCABOCCA. Oh ! imprudent jeune homme, tu fais là une malheureuse concession, car l'ascendant des esprits les plus cultivés constitue une terrible oligarchie !

LE CURÉ. C'est parfaitement vrai ; et nous allons répondre à ton assertion, que les gens qui, par état, ont le plus d'instruction, doivent avoir plus d'influence que les squires et les marchands, les fermiers et les artisans. Remarque que toute la science que nous autres mortels, nous pouvons acquérir, n'est pas une science positive et parfaite, mais une science relative et sujette aux erreurs et aux passions humaines. Suppose que tu puisses établir, seuls arbitres des affaires, ceux qui ont reçu la plus grande culture intellectuelle, penses-tu qu'ils n'aimeraient pas assez cette autorité pour employer à la conserver tous les moyens que leur suggérerait leur intelligence ? L'épreuve a été faite jadis par les prêtres égyptiens. Dans l'empire chinois, de nos jours, la noblesse est choisie parmi ceux qui se sont distingués dans les collèges. S'il m'est permis de me ranger dans la classe *du peuple*, je préfère mon titre de citoyen anglais, même mécontent d'un mauvais ministère et d'un parlement maladroit, au titre de citoyen chinois, régi par les sages d'élite du Cèleste-Empire. Il est donc heureux, mon cher Léonard, que les nations soient gouvernées par toute autre chose que ce qu'on appelle généralement la science ; les plus grands ministres pratiques qui, comme Thémistocle, ont rendu grands de petits États, et les peuples les plus dominateurs qui, sortis d'un village ont, comme les Romains, donné des lois à la moitié du monde, se sont distingués par des qualités dont rirait un philosophe et qu'un érudit appellerait *tristes préjugés*, ou *déplorables erreurs*.

LÉONARD (amèrement). Monsieur, vous faites de la science même un argument contre la science.

LE CURÉ. Je me sers du peu que je sais pour prouver la sottise de l'idolâtrie. Je n'argumente pas contre la science, j'argumente contre les adorateurs de la science : car je vois, dans ton *Essai*, que tu ne te contentes pas d'élever la science humaine jusqu'à la toute-puissance divine, mais que tu la confonds encore avec la vertu. Suivant toi, répandre sur la foule les

lumières d'un petit nombre est le but que nous devons tous souhaiter d'atteindre. Mais, nous autres humbles prédicateurs, nous n'avons jamais pris sur nous de dire, avec le stoïcisme païen, que la vertu même soit sûre du bonheur ici-bas, quoique nous ne doutions pas que la vertu ne soit le meilleur moyen d'être heureux, tandis que toi, tu dis nettement que la science donne non-seulement la vertu d'un saint, mais encore la béatitude d'un Dieu. Devant les pas de ton idole, les maux de la vie disparaissent. À t'entendre, il suffit de *savoir* pour être exempt des fautes et des chagrins de l'ignorant. En a-t-il toujours été ainsi ? Supposons que tu répandes parmi la foule cette science qui n'a jamais été que le privilège d'un petit nombre ; les sages qui ont vécu ont-ils déjà été si infailibles et si heureux ? Tu as supposé que ton épigraphe était une citation exacte de Bacon. Mais Bacon, qu'était-il lui-même ? Le poète te le dit :

Le plus grand philosophe et le plus décrié !

Espères-tu répandre dans la foule des gens de ta classe le lumineux savoir de cet homme si admirablement doué par la nature ? Supposons que tu y réussisses ! Qui te garantira la vertu et le bonheur que tu décernes au talent comme une conséquence certaine ? Vois Bacon lui-même ; quelle noire ingratitude ! quel misérable égoïsme ! quelle rampante servilité ! quelle pitoyable bassesse ! Le *savoir*, même dans sa forme et dans son type le plus élevé, est si loin d'assurer la vertu et le bonheur, qu'il n'est pas rare de trouver une grande culture intellectuelle unie à une grande corruption morale. (À Riccabocca.) Allons, ferme, attaquez de votre côté !

RICCABOCCA. Cette union de la science et du vice est aussi remarquable dans les siècles que dans les individus. Pétrone nous peint une société qui ferait rougir le démon le plus éhonté ; et cela au sein d'une société plus civilisée sous le rapport de l'intelligence que celle qui produisit Régulus ou les Horaces. Les siècles les plus instruits de l'Italie moderne sont précisément ceux qui étalèrent les vices les plus hideux et les plus raffinés.

LÉONARD (se levant, en proie à une grande agitation et joignant les mains) : Je ne puis discuter contre vous, lorsque vous épuisez contre ma faible science toutes les ressources d'une instruction dont la source m'a été

complètement fermée jusqu'ici. Mais je sens que le bouclier doit avoir une autre face, quoique vous ne m'accordiez pas que ce bouclier soit d'un pur métal. Et d'ailleurs, si c'est ainsi que vous parlez du *savoir*, pourquoi m'avez-vous encouragé à étudier ? »

CHAPITRE XV.

« Ah ! mon enfant, dit le curé, si je voulais prouver la valeur de la religion, crois-tu que je la servirais beaucoup en prenant pour devise ces mots : « La religion, c'est le pouvoir. » Ne serait-ce pas là une manière basse et sordide d'envisager ses avantages ? Ne dirais-tu pas : « Celui qui regarde la religion comme un pouvoir, a l'intention d'en abuser au profit du parti prêtre. »

— Bien posé ! dit Riccabocca.

— Attendez un instant. Laissez-moi réfléchir ! Ah ! je comprends.... monsieur, dit Léonard.

LE CURÉ. Si la cause est sainte, ne la pesez pas dans la balance du marchand ; si son but est pacifique, ne cherchez pas à lui donner des armes comme pour la lutte ; si elle est un ciment qui fait de la société un tout compact, ne la vantez pas comme étant l'instrument du triomphe d'une classe sur l'autre.

LÉONARD (naïvement). Vous relevez noblement mon erreur, monsieur. Le savoir est un pouvoir, mais non dans le sens où j'avais interprété la devise.

LE CURÉ. Sans doute ; le savoir, dans l'ordre moral, est un pouvoir, mais il n'a pas toujours pour résultat immédiat de procurer des avantages matériels à celui qui le possède. C'est de toutes les influences la plus lente à se produire, parce que c'est celle qui est la plus durable. Une pensée, avant

de dominer, peut attendre mille ans, et celui qui l'a émise peut être mort dans la misère ou dans les chaînes.

RICCABOCCA. Notre proverbe italien dit que : « L'initiateur est comme un flambeau qui se consume en éclairant les autres. »

LE CURÉ. Voilà pourquoi celui qui ambitionne loyalement la science doit l'acquérir pour assurer le pouvoir à ses idées, et non pour s'assurer le pouvoir à lui-même : la conscience seule doit être son asile, et, comme la conscience, elle ne doit espérer aucune récompense certaine en deçà de la tombe. Et puisque la science peut se mêler au bien et au mal, ne serait-il pas mieux de dire : « La science est un dépôt ? »

— Vous avez raison, monsieur, dit Léonard avec transport ; continuez, je vous prie.

LE CURÉ. Tu me demandes pourquoi nous t'encourageons à apprendre. D'abord, comme tu le dis toi-même dans ton *Essai*, parce que la science, abstraction faite des avantages matériels qu'elle peut procurer, est en elle-même une jouissance, et doit même être quelque chose de plus. On peut en abuser, comme on peut abuser de la liberté ou de la religion. Mais je n'ai pas plus le droit de dire que le pauvre doit rester ignorant, que celui d'affirmer que le riche seul doit être libre, et que le clergé doit seul enseigner les vérités de la rédemption. Tu fais remarquer avec justesse, dans ta dissertation, que la science nous initie à d'autres plaisirs que ceux des sens, et nous ouvre des horizons qui s'étendent au delà de la vie de chaque jour. La différence entre nous, c'est que tu oublies que cette même science qui nous civilise, nous expose à de nouvelles peines en même temps qu'elle nous donne de nouveaux plaisirs : la main calleuse du paysan ne sent pas les orties qui piquent l'épiderme délicat du gentleman. Tu oublies aussi qu'à mesure que s'accroissent nos désirs, s'accroissent aussi les tentations. La vanité, la recherche de la louange, l'orgueil, le sentiment de la supériorité, la susceptibilité malade, le dédain des plaisirs simples qu'on goûte en dehors des jouissances intellectuelles, l'ardeur désordonnée de l'imagination, voilà assurément les premières séductions qui entourent l'homme au moment de son initiation à la science. »

Léonard se couvrit le visage de sa main.

RICCABOCCA. Et si tu n'es pas satisfait des excellentes définitions de notre curé, tu n'as qu'à lire ce que lord Bacon lui-même a dit du véritable but de la science. Tu comprendras alors combien ce pauvre grand homme, que M. Dale traite si durement, se serait irrité, s'il avait su qu'on métamorphosait ses définitions si étudiées, ses maximes si prudentes en ce bref et pédant aphorisme, et qu'on interprétait si mal tout ce qu'il avait fait pour asseoir sur une base stable le pouvoir et l'autorité de la science. Car, ajouta le philosophe, si ma mémoire ne me trompe pas, après avoir dit que la plus grande erreur vient de ce qu'on interprète mal ou qu'on déplace le but de la science, et, après avoir énuméré les divers objets en vue desquels on la recherche ordinairement, lord Bacon continue en disant : « La science n'est pas une boutique destinée au gain et au commerce, mais un arsenal bien fourni, un riche trésor consacré à la gloire de l'auteur de toutes choses et à l'adoucissement de la condition humaine. »

LE CURÉ. Les livres saints nous disent la même chose ; car, après avoir établi cette vérité, que, pour la multitude, la science n'est pas nécessaire au bonheur et à la vertu, ils accordent à la science une part sublime dans la révélation préparée et annoncée. Lorsque Dieu, dans ses desseins, voulut avoir pour instrument une intelligence plus qu'ordinaire ; lorsque l'Évangile, gravé dans la mémoire des simples, eut besoin d'être expliqué par les habiles, d'être renforcé par les esprits ardents, d'être défendu contre les doutes des gentils, la volonté suprême adjoignit au zèle des premiers apôtres, la science et le génie de saint Paul ; et celui-ci, qui se disait le dernier de tous, travailla cependant plus abondamment que les autres.

« L'ignorant peut être sauvé tout aussi sûrement que le savant, mais la science aide à le sauver ! »

Le digne homme, vaincu par sa propre émotion, s'arrêta ; sa tête se pencha sur le sein du jeune étudiant, et tous trois gardèrent longtemps le silence.

CHAPITRE XVI.

L'esprit mordant des habiles aura beau jeter du ridicule sur les dissertations de M. Dale, ces dissertations produisirent néanmoins un effet considérable et très-salutaire sur l'esprit de Leonard Fairfield ; ce résultat étonnera moins le lecteur, s'il se rappelle que Léonard était tout à fait étranger à la tactique de l'argumentation, et conservait plusieurs des préjugés inhérents à sa première éducation. Il songea que Ricabocca et M. Dale, ayant plus du double de son âge, et ayant eu l'occasion non-seulement de lire bien plus de livres que lui, mais de recueillir une plus grande expérience dans le cours de leur vie, il songea, dis-je, qu'il pourrait bien se faire qu'ils connussent mieux que lui la nature et le but de la science. En tous cas, les paroles du curé étaient venues on ne peut plus à propos, car elles placèrent l'esprit de Léonard dans l'état où M. Dale désirait le voir avant de lui annoncer la saisissante nouvelle qu'il devait aller faire une visite à des parents qu'il n'avait jamais vus et dont il n'avait que très-rarement entendu parler, et de lui apprendre que cette visite pourrait lui faciliter les moyens de s'instruire et l'aider à s'élever dans le monde.

Léonard, s'il n'eût été ainsi préparé par le curé, fût peut être entré dans le monde avec une idée exagérée de ses connaissances acquises, et avec une opinion plus exagérée encore du pouvoir que lui donneraient ces connaissances.

Lorsque M. Dale lui eut fait sa révélation, en cherchant à le prémunir contre des déceptions, Léonard reçut la nouvelle avec douceur et gravité.

Quand la porte se fut refermée sur les visiteurs, il resta pendant quelques instants immobile et plongé dans une profonde rêverie ; puis il ouvrit la porte et s'élança dehors. La nuit était déjà très-avancée ; les cieux étincelaient de mille clartés. « Il me semble, dit plus tard le jeune homme en se reportant à ce moment décisif de sa vie qui avait décidé de son sort, il me semble que ce fut alors que seul, bien qu'entouré de mondes infinis, je sentis pour la première fois la distinction qui existe entre l'*esprit* et l'*âme*. »

« Monsieur Dale, dit Riccabocca en prenant congé du curé, avez-vous fait à Frank Hazeldean, lors de son entrée dans le monde, la même dissertation sur les limites et le but de la science ?

— Mon ami, dit le curé, non sans une certaine suffisance, j'ai souvent monté à cheval, et je sais qu'il y a des chevaux qui ont besoin d'être conduits par la bride, et d'autres qui exigent l'éperon.

— *Cospetto !* dit Riccabocca ; vous parvenez à appliquer à votre usage toutes vos expériences, jusqu'au voyage que vous avez fait sur la jument de M. Hazeldean. Et je vois maintenant comment, dans ce village, petit univers où vous vivez, vous avez recueilli tant d'idées générales sur la vie. Monsieur Dde, continua Riccabocca en ôtant son chapeau avec grande cérémonie, si jamais je me trouve engagé dans un dilemme, je m'adresserai à vous plutôt qu'à Machiavel.

— Ah ! s'écria le curé, je ne demanderais qu'un entretien d'une petite heure avec vous sur les erreurs de la relig... »

Mais Riccabocca disparut avec la rapidité de l'éclair

CHAPITRE XVII.

Le lendemain, M. Dale eut une longue conversation avec mistress Fairfield. Il éprouva d'abord quelque difficulté à vaincre sa fierté et à l'amener à accepter les offres de parents qui l'avaient si longtemps dédaignée. Il eût été inutile de faire ressortir aux yeux de la digne femme les avantages matériels attachés à de telles offres. Mais lorsque M. Dale lui eut dit, avec une certaine expression de tristesse :

« Votre père est infirme, vos parents sont vieux : leur plus léger désir doit être un ordre pour vous. »

La veuve inclina la tête en répondant :

« Dieu les bénisse ! J'avais tort, monsieur. « Père et mère honoreras. » Je ne suis pas savante, mais je sais mes commandements. Lenny ira. Sans doute, il m'oubliera bientôt ; peut-être même apprendra-t-il à rougir de moi.

— À cet égard, j'ai toute confiance en lui, » dit le curé.

Et il parvint facilement à rassurer et à consoler la veuve.

L'affaire était à peine décidée que M. Dale tira de son portefeuille une lettre non cachetée que M. Richard Avenel, le comprenant à demi-mot, lui avait remise ; cette lettre était censée envoyée par les grands parents de Léonard. Le curé lui dit :

« Ceci est pour vous ; cette lettre contient quelques valeurs.

— Voulez-vous me la lire, monsieur ?

— Oh ! Léonard vous la lira. »

Lorsque Léonard revint à la maison, ce soir-là, M^{me} Fairfield lui montra la lettre, qui était ainsi conçue :

« Chère Jeanne,

« M. Dale te dira que nous désirons que Léonard vienne nous voir. Nous sommes heureux d'apprendre que tu te portes bien. Nous te faisons passer par M. Dale un billet de cinquante livres, qui vient de ton frère Richard. Nous ne t'en disons pas davantage pour le moment.

« Tes affectionnés parents,

« JEAN et MARGUERITE AVENEL. »

L'écriture était roide et d'une main de femme. Léonard remarqua que deux ou trois fautes d'orthographe avaient été corrigées par une autre main.

« Cher frère Richard, comme il est bon ! s'écria la veuve. Lorsque j'ai vu qu'il y avait de l'argent, j'ai pensé tout de suite que ça devait venir de lui. Que je voudrais donc le revoir, ce bon Richard ! Mais je suppose qu'il est toujours en Amérique. »

Le lendemain, Lenny vint prendre congé de son maître, de Jackeymo, de la fontaine et du jardin. Son premier adieu adressé à Jackeymo lui fut

pénible. Le pauvre homme, en voyant partir Léonard, témoigna son chagrin par ces gestes animés qui constituent la moitié de l'éloquence de ses compatriotes, puis disparut en sanglotant littéralement. Léonard fut si affecté de cette scène qu'il n'osa entrer immédiatement dans la maison ; il resta au bord de la fontaine, réussissant avec peine à contenir ses larmes.

« C'est vous, Léonard, et vous vous en allez ? » lui dit soudain une voix douce.

À ces mots, ses larmes jaillirent, car il avait reconnu Violante.

« Ne pleurez pas, continua l'enfant avec une gravité affectueuse. Vous vous en allez, mais papa dit que ce serait de l'égoïsme de vouloir vous retenir, car c'est pour votre bien, et nous devons nous en réjouir. Mais moi, je suis égoïste, Léonard, et j'ai du chagrin. Je vous regretterai beaucoup.

— Vous, miss, vous me regretterez ?

— Oui, mais je ne pleure pas, Léonard, car j'envie votre sort ; je voudrais être garçon et pouvoir faire comme vous. »

La jeune fille joignit les mains et redressa sa taille svelte avec dignité.

« Faire comme moi, vous éloigner de tous ceux que vous aimez ?

— Oui, pour leur être utile. Un jour vous reviendrez à la chaumière de votre mère, et vous direz : « J'ai fait fortune ! » Ô que j'aimerais à partir pour revenir comme vous reviendrez ! Mais mon père n'a pas de pays, et son unique enfant n'est qu'une inutile jeune fille ! »

En écoutant Violante, Léonard avait séché ses larmes ; l'émotion de l'enfant l'avait distrait de la sienne.

« Oh ! continua Violante en relevant encore la tête avec fierté, ce que c'est pourtant que d'être homme ! La femme dit en soupirant : *Je voudrais bien*, tandis que l'homme dit avec fermeté : *Je veux !* »

Plusieurs fois déjà, Léonard avait remarqué comme des éclairs de magnanimité et d'héroïsme dans la jeune Italienne. Cette ardeur toute virile contrastait d'une façon singulière avec sa figure si délicatement féminine et cette douceur de caractère qui ajoutait tant de grâce à sa fierté. Mais en ce moment on eût dit que l'enfant parlait avec l'autorité d'une reine, je dirais presque avec l'exaltation d'une muse. Il sentit pénétrer en lui comme un nouveau courage d'une nature singulière.

« Puissé-je me rappeler ces paroles ! » murmura-t-il d'une voix à peine articulée.

La jeune fille se retourna et l'observa avec des yeux que leur humidité rendait encore plus brillants. Elle lui tendit la main avec vivacité, et le voyant se pencher sur cette main, avec une grâce que lui inspirait sa naïve émotion, elle lui dit :

« Eh bien ! si vous vous souvenez de mes paroles, toute enfant et toute jeune fille que je suis, je croirai avoir aidé un brave cœur à affronter une grande lutte pour la gloire. »

Elle resta encore là un moment, puis souriant comme d'une pensée qui lui venait à l'esprit, elle disparut au milieu des arbres.

Après être resté longtemps pensif, Léonard revint peu à peu de la surprise et de l'émotion dans laquelle Violante l'avait jeté, et se dirigea vers la maison de Riccabocca. Celui-ci était absent ; Léonard monta machinalement sur la terrasse et s'occupa des fleurs, mais les yeux noirs de Violante étaient présents à son esprit, et la voix de la jeune fille résonnait encore à ses oreilles.

Enfin Riccabocca parut sur la route. Il était accompagné d'un ouvrier qui portait sous son bras quelque chose qu'on ne distinguait pas très-bien.

L'Italien fit signe à Léonard de le suivre dans son cabinet, et s'entretint affectueusement avec lui ; enfin, après lui avoir emballé, sous la forme très-portative d'aphorismes et de proverbes, une provision considérable de sagesse, le philosophe le laissa seul pendant quelques instants, puis revint avec sa femme ; il avait à la main un sac de voyage.

« Nous ne pouvons pas faire beaucoup pour toi, Léonard, et l'argent est la plus mauvaise chose qu'on puisse donner comme souvenir ; mais, ma femme et moi, nous avons réuni nos deux têtes pour te composer un petit bagage. Giacomo, qui était dans le secret, nous assure que ces vêtements te conviendront très-bien. Il t'a dérobé, je crois, un de tes habits pour avoir ta mesure. Mets-les quand tu iras chez tes parents ; on ne saurait croire l'effet que produit sur l'esprit des gens la coupe d'un habit.

— Les chemises sont en très-bonne toile de Hollande, dit mistress Riccabocca en ouvrant le sac.

— Ne nous occupons pas des détails, chère amie, dit le philosophe ; les chemises sont comprises sous la dénomination générale de vêtements. Tiens, Léonard, accepte ceci comme un souvenir plus personnel. Je l'ai portée bien des années à une époque où le temps était une affaire importante pour moi, à une époque où des destinées plus nobles que les miennes dépendaient d'une seule occasion favorable. Nous avons laissé passer l'occasion ou nous n'avons pas su en profiter ; et me voilà ici maintenant, triste épave jetée sur une rive étrangère. »

En disant ces mots, l'exilé mit dans les mains de Léonard, qui refusait de l'accepter, une montre qui eût ravi un antiquaire, et scandalisé un dandy. Elle était énorme, car elle avait deux boîtes : l'une en émail, l'autre en or. Les aiguilles et les chiffres, indiquant les heures, avaient été primitivement composés de brillants ; mais les brillants avaient depuis longtemps disparu. Même dépouillée de ces ornements antiques, cette montre convenait mieux à celui qui la donnait qu'à celui qui la recevait ; Léonard n'avait pas à la porter meilleure grâce qu'il n'en eût eu à porter le parapluie de soie rouge.

« Elle est de mode ancienne, dit mistress Riccabocca ; mais elle va mieux que toutes les horloges du pays. Je crois vraiment qu'elle pourra durer jusqu'à la fin du monde.

— *Carissima mia !* s'écria le docteur, je croyais vous avoir convaincue que le monde ne tirait pas du tout à sa fin.

— Oh ! je n'avais aucune intention, en disant cela, Alphonse, dit mistress Riccabocca, dont le visage se colora.

— Voilà ce que nous disons tous, quand nous parlons de choses dont nous ne connaissons pas le premier mot, » répondit le docteur avec moins de courtoisie qu'à l'ordinaire : il avait sur le cœur l'épithète d'*ancienne*, appliquée à sa montre.

Léonard demeura silencieux : il lui était littéralement impossible de parler. Comment sortit-il de son embarras, comment quitta-t-il la chambre, c'est ce qu'il ne m'a jamais expliqué d'une manière satisfaisante : ce qui est certain, c'est que quelques minutes après cet entretien, on eût pu le voir descendre la côte avec rapidité.

CHAPITRE XVIII.

M. et mistress Avenel étaient assis dans la selle basse, et M. Richard s'y tenait debout devant la cheminée, sifflant l'air de *Yankee Doodle*.

« Le curé m'annonce, dit tout à coup Richard, que le jeune homme doit venir aujourd'hui. S'il a pris la voiture jusqu'à... il a pu faire le reste de la route à pied en deux ou trois heures. Il doit être très-près d'ici. J'ai grande envie d'aller à sa rencontre.

— Vous ne le reconnaîtrez pas, dit M^{me} Avenel.

— En voilà une bonne ! ne pas reconnaître un Avenel ! Nous avons tous la même binette ! n'est-ce pas, mon père ? »

Le pauvre John se mit à rire de si bon cœur, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

« Nous sommes une famille favorisée, dit John. Il y avait Luc, mais il est parti ; puis Henri, mais il est mort aussi ; enfin Richard, qui est en Amérique, non, qui est ici, et ma chère Nora, mais...

— Chut ! interrompit mistress Avenel ; chut ! John. »

Le vieillard regarda fixement sa femme ; puis il porta sa main tremblante à son front :

« Et Nora est partie aussi ! » dit-il avec un accent de profonde tristesse ; puis il laissa retomber ses deux mains sur ses genoux et sa tête sur sa poitrine.

Mistress Avenel se leva, déposa un baiser sur le front de son mari, et se dirigea vers la fenêtre. Richard prit son chapeau, et l'essuya soigneusement, mais ses lèvres tremblaient.

« Je sors, dit-il brusquement ; surtout, ma mère, pas un mot de l'oncle Richard : il faut savoir auparavant jusqu'à quel point nous nous

conviendrons, et ajouta-t-il tout bas, vous tâcherez de faire entrer cela dans la tête de mon pauvre père.

— Oui, mon fils, » répondit mistress Avenel avec calme.

Richard mit son chapeau et sortit par derrière. Il longea les champs qui entouraient la ville, et n'eut qu'à traverser la rue pour se trouver sur la grande route.

Il marcha jusqu'au premier mille. Là, il s'assit, alluma un cigare et attendit son neveu. Le soleil allait se coucher, la route qu'il avait devant lui se dirigeait vers l'ouest. Richard, de temps en temps, regardait le long de la route, en mettant sa main devant ses yeux ; enfin, au moment où la moitié du disque se cachait derrière l'horizon, il vit une figure solitaire au milieu du chemin ; elle avait apparu tout d'un coup au tournant de la route ; les derniers rayons du jour l'entouraient comme d'une éclatante auréole.

CHAPITRE XIX.

« Vous venez de loin, jeune homme ? demanda Avenel.

— Non, monsieur, pas de très-loin. C'est Lansmere qui est là devant moi, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est Lansmere. C'est là que vous vous arrêtez, à ce que je devine ? »

Léonard fit un signe de tête affirmatif, et continua son chemin pendant quelques instants ; puis, voyant l'étranger toujours à ses côtés, il lui dit :

« Si vous connaissez la ville, monsieur, peut-être aurez-vous la bonté de m'indiquer la demeure de M. Avenel ?

— Je puis vous montrer un chemin à travers champs qui vous conduira précisément derrière la maison.

— Vous êtes bien bon ; mais cela vous détournera peut-être de votre route.

— Non ; ah ! vous allez donc aussi chez M. Avenel ? Un bon vieillard.

— C'est ce que j'ai toujours entendu dire ; et mistress Avenel ?

— C'est une femme supérieure, dit Richard. Si vous avez quelque autre chose à me demander, je connais bien la famille.

— Non, je vous remercie, monsieur.

— Il y a un fils, je crois, mais il est en Amérique, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui, monsieur.

— Je vois que le curé m'a tenu parole, pensa Richard.

— Si vous pouvez me donner quelques renseignements sur lui, j'en serai bien aise.

— Vraiment, jeune homme ! Eh bien ! peut-être à l'heure qu'il est, est-il pendu !

— Pendu !

— C'était un mauvais garnement, à ce que j'ai entendu dire.

— Alors vous avez entendu dire des mensonges, monsieur, fit Léonard, dont le visage se colora.

— Oui, je le répète... un mauvais garnement... les siens ont été bien contents, quand il est parti... On dit qu'il a gagné de l'argent ; mais si cela est vrai, il a honteusement abandonné ses parents.

— Monsieur, dit Léonard, vous êtes tout à fait mal informé. Il s'est montré très-généreux à l'égard d'un parent qui ne devait guère prétendre à ses bienfaits, et je n'ai jamais entendu prononcer son nom qu'avec affection. »

Richard se mit instantanément à fredonner l'air de *Yankee Doodle* et fit plusieurs pas sans dire mot. Il s'excusa tout doucement de son impertinence en disant qu'il espérait bien n'avoir offensé personne, et avec cette hardiesse et cette astuce de langage qui lui étaient naturelles, il essaya de tirer quelque chose de son nouveau compagnon. Il fut évidemment frappé de la netteté et de la correction avec lesquelles s'exprimait Léonard ; plus d'une fois il leva les yeux d'un air surpris et regarda son interlocuteur.

jusque dans le blanc des yeux ; il était à la fois attentif et charmé. Léonard portait les habits neufs que Riccabocca et sa femme lui avaient fournis. C'étaient les vêtements d'un jeune marchand de campagne à son aise, et comme Léonard n'était nullement préoccupé des nouveaux habits qu'il portait, il avait sans le savoir quelque chose de la désinvolture d'un gentleman.

Ils arrivèrent dans les champs. Léonard s'arrêta devant une pièce de seigle.

« Il me semble, dit-il, qu'un pré eût été plus productif si près de la ville ?

— Sans aucun doute, répondit Richard ; mais ils sont si arriérés dans ces pays-ci ! Voyez-vous le grand parc là-bas, de l'autre côté de la route ? Il vaudrait beaucoup mieux qu'il y eût là du seigle que du gazon ; mais que deviendrait la chasse de milord ? L'aristocratie nous dévore, mon garçon.

— Mais ce n'est pas l'aristocratie qui a semé cette pièce de seigle, je suppose, dit Léonard en souriant.

— Et quelle conclusion en tirez-vous ?

— Qu'il faut laisser chacun cultiver son champ comme il l'entend, dit Léonard avec cette vivacité de repartie qu'il avait empruntée au docteur Riccabocca.

— Vous êtes un garçon intelligent, dit Richard. Nous parlerons plus longuement de tout cela une autre fois. »

Ils étaient arrivés près de la maison de M. Avenel.

« Vous pouvez passer par cette ouverture pratiquée dans la haie, à côté du vieux saule que vous voyez là, dit Richard, puis vous ferez le tour pour entrer sur le devant.

« Eh bien ! vous n'avez pas peur, j'espère ?

— Je ne suis qu'un étranger.

— Voulez-vous que je vous présente ? Je vous ai dit que je connais des vieilles gens.

— Oh ! non, monsieur. Je préfère entrer seul.

— Eh bien, allez donc ! Un moment : écoutez-moi, jeune homme. Mistress Avenel est un peu froide au premier abord ; mais que cela ne vous

décourage pas. »

Léonard remercia l'excellent étranger, traversa le champ, passa par l'ouverture et s'arrêta un moment à l'abri du maigre ombrage projeté par le vieux saule. Les corbeaux rentraient dans leurs nids À la vue d'un être humain arrêté sous l'arbre, ils planèrent autour et l'observèrent de loin. Du milieu des branches on entendait leurs petits poussant des cris sourds et rauques^[1].

CHAPITRE XX.

Le jeune homme entra dans cette salle à la fois si propre, si rangée et si grave.

« Soyez le bienvenu, dit mistress Avenel d'une voix ferme.

— Monsieur est certainement et bien sincèrement le bienvenu, s'écria le pauvre John.

— C'est votre petit-fils Léonard Fairfield, » dit mistress Avenel.

John se leva : ses genoux se heurtaient l'un contre l'autre. Il regarda fixement Léonard et l'entoura de ses bras en sanglotant : « Il a les yeux de Nora ! tout à fait le regard de Nora ! »

Mistress Avenel s'approcha vivement et écarta affectueusement le vieillard.

« C'est un pauvre homme maintenant, dit-elle tout bas à Léonard. Votre présence l'agite. Venez, je vais vous montrer votre chambre. »

Léonard monta l'escalier derrière la matrone et entra dans une chambre proprement et même élégamment meublée. Le soleil avait fait passer la couleur du tapis et des rideaux qui étaient d'ancienne mode, et la chambre paraissait avoir été abandonnée depuis longtemps.

Mistress Avenei, en entrant, se laissa tomber sur la première chaise qu'elle rencontra.

Léonard l'embrassa tendrement.

« J'ai peur de vous avoir attristée, ma chère grand'mère, » lui dit-il.

Mistress Avenei se déroba avec vivacité à son étreinte ; puis mettant la main sur la tête du jeune homme, elle lui dit avec solennité : « Dieu vous bénisse, mon petit-fils ! » et elle quitta la chambre.

Léonard laissa tomber son sac par terre et promena autour de lui des regards inquiets. La chambre paraissait avoir été jadis habitée par une femme. Sur la commode se voyait une boîte à ouvrage ; au-dessus des étagères à livres attachées par des rubans bleus ; à chaque étagère pendait une soie frangée ; çà et là des glands et des nœuds. Par un mouvement machinal et naturel à un étudiant, Léonard examina quelques volumes qui restaient encore sur les rayons. Il y trouva *La Reine des Fées* de Spencer, Racine en français, le Tasse en italien, et sur le premier feuillet de chaque volume il vit écrit d'une main élégante, dont il avait conservé le souvenir, le nom de Léonora. Il baisa ces livres et les remplaça avec un sentiment de tendresse et de vénération.

Il était seul dans la chambre depuis un quart d'heure, lorsque la servante frappa à sa porte pour l'inviter à venir prendre le thé.

Le pauvre John était remis de son émotion. Sa femme, assise à ses côtés, tenait la main de son mari dans la sienne. Le vieillard adressa au jeune voyageur beaucoup de questions sur sa fille Jeanne, sans donner à Léonard le temps de répondre. Puis il parla du squire qu'il confondait avec Audley Egerton ; il parla aussi d'élections et du parti bleu, manifestant l'espoir que Léonard serait un bon bleu. Enfin il revint à son thé et à ses rôties et n'en dit pas davantage.

Mistress Avenei parlait peu, mais de temps en temps elle regardait furtivement Léonard, et après chaque coup d'œil sa figure sévère et triste se crispait de nouveau.

Un peu après neuf heures, mistress Avenel alluma un flambeau, et le mettant dans la main de Léonard, elle lui dit : « Vous devez être fatigué. Vous connaissez votre chambre maintenant. Allons, bonne nuit. »

Léonard prit la lumière et, comme il faisait chaque soir pour sa mère, il embrassa mistress Avenel sur la joue ; puis prenant la main de John, il la baisa aussi. Le vieillard, qui dormait à moitié, murmura ces mots : « C'est Nora ! »

Léonard s'était retiré dans sa chambre depuis une demi-heure, lorsque Richard rentra sans bruit et vint retrouver ses parents.

« Eh bien ! mère ? dit-il.

— Eh bien ! Richard ! vous l'avez vu ?

— Oui, et il me plaît fort. Savez-vous qu'il a une grande ressemblance avec la pauvre Nora ? Il lui ressemble plus qu'à Jeanne.

— Oui, il est mieux que Jeanne n'a jamais été ; il ressemble plus que personne à votre père. John était si beau ! Vous vous sentez donc de la sympathie pour ce jeune homme ?

— Oui, certainement. Dites-lui qu'il doit partir demain avec un monsieur qui sera son ami ; ne lui en dites pas davantage. La voiture sera à la porte après le déjeuner, qu'il monte dedans ; je l'attendrai au sortir de la ville. Quelle chambre lui avez-vous donnée ?

— La chambre dont vous n'avez pas voulu.

— La chambre de Nora ? Oh, non ! je n'aurais jamais pu y fermer l'œil ! Quel charme avait cette jeune fille ! comme nous l'aimions tous ! Mais elle était trop belle et trop bonne pour nous ! trop bonne pour vivre !

— Personne n'est jamais trop bon, dit mistress Avenel d'un ton sévère, et je vous prie ne pas parler ainsi. Bonsoir ; il faut que j'aille coucher votre père. »

Léonard, en ouvrant les yeux le lendemain, vit la figure de mistress Avenel penchée sur son chevet. Il fut longtemps sans reconnaître cette physionomie, tant elle était changée ! Elle respirait une si vive tendresse maternelle ! Jamais la figure même de sa mère ne lui avait apparu si douce et si aimante.

Il poussa une exclamation, se leva sur son séant et passa les bras autour du cou de sa grand'mère. Mistress Avenel, surprise cette fois, lui rendit tendrement ses baisers, et le pressa contre son sein ; puis, tout d'un coup, s'échappant de ses bras, elle se mit à marcher de long en large dans sa

chambre, les mains convulsivement serrées l'une contre l'autre. Après quoi s'arrêtant, elle reprit sa sévérité ordinaire et ses manières froides.

« Il est temps de vous lever, Léonard, dit-elle. Vous nous quitterez aujourd'hui. Un monsieur m'a promis de se charger de vous et de faire pour vous plus que nous ne pourrions. La voiture sera bientôt à la porte. Dépêchez-vous ! »

John ne parut pas au déjeuner ; mistress Avenel dit qu'il ne se levait jamais que fort tard et qu'il ne fallait pas le déranger.

À peine le repas était-il terminé, qu'une voiture attelée de deux chevaux s'arrêta à la porte.

« Ne faites pas attendre la voiture, ce monsieur est très-exact.

— Mais il n'est pas venu !

— Non ; il est allé en avant ; il ne montera qu'à la porte de la ville.

— Quel est son nom ? Et pourquoi prend-il soin de moi, grand-mère ?

— Il vous le dira lui-même. Dépêchez-vous !

— Donnez-moi encore votre bénédiction, grand-mère. Je vous aime déjà.

— Je vous bénis, dit mistress Avenel d'une voix ferme. Soyez honnête et bon, et prenez garde au premier faux pas ; » puis lui serrant convulsivement la main elle le conduisit jusqu'à la porte.

Le postillon fit claquer son fouet, et l'on entendit le roulement de la voiture qui s'éloignait. Léonard mit la tête à la portière pour apercevoir une dernière fois la figure de sa grand-mère ; mais les branches du vieux saule, au tronc noueux et décrépît, la déroberent à ses yeux ; il eut beau regarder jusqu'à l'endroit où la route tournait, il ne vit plus que l'arbre mélancolique.

CHAPITRE XXI.

« Halte-là ! » s'écria une voix ; et Léonard ne fut pas médiocrement surpris de voir l'étranger qui l'avait accosté la veille monter dans la chaise de poste.

« Eh bien ! dit Richard, je ne suis pas celui que vous attendiez, paraît-il. Donnez-vous le temps de vous remettre. » Et en disant ces mots Richard tira un livre de sa poche, se renversa dans le fond de la voiture et se mit à lire. Léonard regarda à la dérobée la physionomie intelligente, énergique et vraiment belle de son compagnon, et peu à peu il y reconnut un air de famille avec le pauvre John, qui, en dépit de son grand âge et de ses infirmités, conservait encore une régularité de traits peu commune. Avec cet enchaînement d'idées naturel à ceux qui s'occupent des sciences mathématiques, le jeune homme conjectura bientôt qu'il avait devant lui son oncle Richard. Il eut la discrétion pourtant de laisser ce gentleman libre de choisir son temps pour se faire connaître, et il reprit en silence le cours des pensées que lui suggérait la nouveauté de sa situation. M. Richard lisait avec une vitesse incroyable, quelquefois il coupait avec son canif les feuilles de son livre, d'autres fois il les déchirait avec son doigt ou bien en sautait plusieurs d'un seul coup. Il arriva ainsi à la fin du volume, le jeta de côté, alluma son cigare et commença l'entretien.

Il fit à Léonard plusieurs questions relatives à son éducation et à la manière dont il avait acquis son instruction. Léonard, confirmé dans l'idée qu'il répondait à un parent, le fit avec la plus grande franchise.

Richard ne trouva pas surprenant que Léonard eût acquis tant d'instruction sans la moindre direction, car lui-même s'était instruit tout seul. Il avait vécu trop longtemps chez ces peuples du progrès, nos frères, qui parcourent le monde de l'autre côté de l'Atlantique, avec les bottes de sept lieues du tueur de géants, pour n'avoir pas gagné leur fièvre de lecture. Mais son genre de lecture était tout différent de celui qui était familier à Léonard Fairfield. Il lui fallait des livres nouveaux ; lire des livres anciens lui eût semblé rétrograder. Il s'imaginait que les livres nouveaux

contenaient nécessairement des idées nouvelles, erreur bien commune de nos jours, et notre heureux voyageur était un homme de son temps.

Fatigué de parler, il passa à la fin à Léonard le livre qu'il avait parcouru, et prenant son portefeuille et son crayon, il s'amusa à faire divers calculs relatifs à ses affaires, après quoi il demeura absorbé dans ses rêves de fortune ou d'ambition.

Léonard trouva le livre intéressant. C'était un de ces nombreux ouvrages demi-statistiques, demi-déclamatoires, relatifs à la condition des classes ouvrières, qui distinguent particulièrement notre siècle, et qui prouvent du moins l'intérêt que la société moderne apporte à tout ce qui touche au bien-être de la classe ouvrière.

« Ce ne sont que sottises !... tout cela n'est bon qu'en théorie... » ça fait de l'effet..., dit Richard en sortant de sa rêverie ; cela ne peut vous intéresser.

— Tous ces livres m'intéressent, dit Léonard, et celui-ci surtout, car il s'occupe des classes ouvrières et j'en fais partie.

— Vous en faisiez partie hier, mais vous n'en serez plus demain, répondit Richard d'un ton de bonne humeur et en frappant amicalement l'épaule du jeune homme. Vous voyez, mon ami, que c'est la bourgeoisie qui devrait gouverner le pays. Ce que dit ce livre de l'ignorance des magistrats de campagne n'est que trop vrai. Mais l'auteur ne sait plus ce qu'il dit quand il veut régler les heures qu'un ouvrier doit travailler dans une manufacture ; dix heures par jour ! fi !... il vole deux heures au pays ! Le travail, c'est la richesse, et si nous pouvions obtenir que les hommes travaillassent vingt-quatre heures, nous serions deux fois plus riches. Si la civilisation progresse toujours, continua Richard en relevant la tête, les hommes, les enfants même, ne resteront pas couchés dans leur lit à fainéantiser *toute la nuit*, monsieur. Puis se radoucissant : Nous arriverons un jour aux vingt-quatre heures, et, sur l'honneur, il le faut, ou bien nous ne pourrons plus aplatir le continent comme nous le faisons maintenant. »

À l'auberge où Richard avait vu pour la première fois M. Dale, la diligence dans laquelle il s'était proposé de terminer son voyage se trouva pleine ; Richard continua sa route en chaise de poste, non sans maugréer

contre ce surcroît de dépense et non sans répéter maintes et maintes fois aux postillons d'aller bon train.

« Comme dans ce pays on est encore lent, malgré tout l'orgueil de ses habitants, dit-il, comme on est encore lent ! Le temps c'est de l'argent, on le sait bien aux États-Unis, car là-bas, tous sont des gens d'affaires. On est toujours lent dans un pays où une poignée de lords, de ducs et de baronnets nonchalants semblent croire que le temps nous soit donné pour le plaisir. »

Vers le soir, la chaise de poste approcha des abords d'une grande ville, et Richard commença à manifester une certaine inquiétude, ses manières aisées et cavalières furent mises de côté. Il retira ses jambes de la portière où elles pendaient nonchalamment, rabattit le collet de son habit, renoua sa cravate ; enfin il reprit évidemment la tenue et l'attitude d'un gentleman. C'était comme un monarque qui, après avoir voyagé incognito, rentre enfin dans sa capitale. Léonard devina qu'on touchait au terme du voyage.

D'humbles passants commençaient à regarder la chaise de poste et à porter la main à leur chapeau. Richard répondait à leur salut par un léger mouvement de tête empreint de condescendance plutôt que d'affabilité. La chaise de poste tourna brusquement à gauche, et s'arrêta devant une maisonnette toute neuve ornée de deux colonnes doriques en stuc et flanquée de chaque côté de deux grandes portes.

« Holà ! » cria le postillon en faisant claquer son fouet.

Deux enfants jouaient devant la maison, et quelques vêtements séchaient sur les buissons et les palissades qui l'entouraient.

« Pendez-moi cette marmaille !... les voilà qui jouent ici maintenant ! grommela Dick. Ah ! j'en jurerais, la coquine a encore savonné !... Attendez, gamins !... » Pendant ce soliloque, une jeune femme à l'air avenant s'était élancée dehors, avait appliqué une paire de soufflets aux enfants que la vue de la chaise de poste ramenait vers la maison, puis ouvert la grille et fait une révérence si profonde qu'on eût dit qu'elle allait disparaître sous terre.

« Vous avais-je prévenue, s'écria Dick, oui ou non, que je ne voulais pas voir ces petits polissons jouer devant les grilles du parc ?

— Plaît-il, monsieur ?

— Taisez-vous ! Vous avais-je dit, oui ou non, que la première fois que je vous verrais faire un séchoir de mes lilas, je vous mettrais à la porte sans rémission ?

— Oh ! je vous en supplie, monsieur.

— Vous quitterez ma loge samedi prochain ! Fouette cocher. L'ingratitude et l'insolence de ces gens du peuple font honte à l'espèce humaine ! » murmura Richard avec un accent d'amère misanthropie.

La chaise de poste roula sur un chemin macadamisé le plus doux et le plus frais du monde, à travers des champs de la plus riche végétation et dont la culture ne laissait rien à désirer. Quelque rapide que fût le coup d'œil jeté par Léonard, son regard exercé reconnut bientôt un maître en agronomie. Jusqu'alors il avait considéré la ferme-modèle du squire comme la plus belle du monde, sous le rapport de la culture, car les talents de Jakeymo se développaient sur une petite échelle et il s'occupait de ce que nous appelons le jardinage plutôt que de l'agriculture proprement dite. Mais à la ferme du squire, les bonnes choses étaient gâtées par de vieilles coutumes, par des concessions faites au coup d'œil, que l'on ne trouverait plus maintenant dans nos fermes-modèles. Ainsi chez le squire on voyait encore ces grandes haies touffues qui, si elles constituent une des beautés les plus pittoresques de la vieille Angleterre, nuisent fort au produit de ses champs ; puis de grands arbres étendant leur ombre sur les moissons et offrant un abri aux oiseaux ; des bois qui s'avançaient en angle dans les champs, les exposant aux lapins et interceptant les rayons du soleil. Tels étaient, avec d'autres encore, les défauts que le sens commun et Giacomo avaient fait découvrir à l'intelligence pénétrante de Léonard, dans le système d'agriculture du fermier gentleman. Rien de pareil ne se voyait dans le domaine de Richard Avenel. Les champs étaient partagés en vastes divisions ; les haies étaient taillées et élaguées en vue de leur destination qui était de servir de barrières. On ne voyait pas la moindre touffe de blé s'étioler sous le froid ombrage d'un arbre, pas un mètre de terrain laissé à l'abandon ; pas une mauvaise herbe, pas un chardon dressant dans la plaine sa tige nuisible : de jeunes plantations étaient disposées, non selon le bon goût, mais selon la sagesse d'un fermier qui veut les mettre à l'abri du vent.

La beauté manquait-elle ? Non ; mais c'était une beauté d'un genre particulier : une beauté visible seulement pour l'œil des initiés, une beauté

d'utilité et de profit, une beauté qui devait produire un énorme revenu. Léonard poussa un cri d'admiration qui pénétra jusqu'au cœur de Richard Avenel.

« À la bonne heure ! Voilà de l'agriculture, dit le paysan.

— Qu'en dites-vous ? fit Richard, dont la mauvaise humeur s'évanouit aussitôt. Si vous aviez vu le terrain, quand je l'ai acheté ! Mais nous autres parvenus, comme on nous appelle (au diable leur impertinence), nous sommes le jeune sang du pays. »

Richard Avenel n'avait jamais rien dit de plus vrai. Puisse ce jeune sang circuler encore longtemps dans les veines de la forte géante ; mais que son grand cœur continue de battre comme aux siècles d'héroïsme et de grandeur.

La voiture traversait en ce moment une avenue bordée d'arbrisseaux, et la maison se dégageait de plus en plus : c'était une maison décorée d'un portique ; les bâtiments consacrés aux différentes parties du service avaient été soigneusement dérobés à la vue.

Le postillon descendit et sonna la cloche.

« Je crois presque qu'on va me faire attendre, » dit M. Richard, à peu près dans les mêmes termes que Louis XIV.

Mais sa crainte ne se réalisa pas ; la porte s'ouvrit : un domestique gros et gras, et portant une livrée, se présenta ; il ouvrit la portière avec un respect grave et taciturne.

« Où est George ? pourquoi ne vient-il pas à la porte ? » Tels furent les premiers mots que prononça Richard en descendant lentement de la voiture et en s'appuyant sur le bras que lui présenta le domestique, avec autant de précaution que s'il eût eu la goutte.

Heureusement George apparut presque aussitôt, revêtant à la hâte sa livrée.

« Faites attention aux bagages, vous deux, » dit Richard, qui paya le postillon.

Léonard se tenait debout dans la cour sablée, regardant cette grande maison blanche et à forme carrée.

« Belle construction classique, hein ? dit Richard en le rejoignant. Mais si vous voyiez les bâtiments de service ! »

Richard prit alors Léonard par le bras avec une affectueuse familiarité et l'introduisit dans la maison. Il lui montra le vestibule, garni de patères d'acajou sculpté ; puis le salon, dont il lui fit remarquer toutes les beautés : les meubles étaient tels qu'il convenait chez un riche commerçant. Il n'y avait pas de prétentieux colifichets, partant point de vulgarité ; ce n'était pas comme dans ces maisons parisiennes, dont les salons de quatre pieds carrés sont remplis de curiosités, qui trouveraient mieux leur place aux Tuileries.

Richard montra ensuite à son neveu la bibliothèque, avec ses tablettes d'acajou et ses portes garnies de glaces ; elle était remplie d'ouvrages à la mode magnifiquement reliés.

Richard le conduisit ensuite dans les chambres à coucher où régnaient la même propreté et le même *comfortable* ; puis, s'arrêtant dans une fort jolie chambre de garçon, il lui dit : « Voilà votre antre ! Et maintenant, devinez-vous qui je suis ?

— Il n'y a que mon oncle Richard qui puisse se montrer aussi bon, » répondit Léonard.

Le compliment ne flatta que médiocrement Richard ; il fut surpris et désappointé. Il avait espéré qu'on le prendrait tout au moins pour un lord, oubliant tout ce qu'il avait dit pour rabaisser la classe aristocratique.

« Bah ! dit-il enfin en se mordant la lèvre, je ne vous fais donc pas l'effet d'un gentleman ? Allons, maintenant, parlez franchement. »

Léonard, étonné, comprit qu'il avait fait de la peine à son oncle ; aussi, avec ce tact naturel aux bonnes natures, il répondit : « Je vous juge d'après votre cœur, monsieur, et d'après votre ressemblance avec mon grand-père ; sans cela, je n'aurais jamais eu l'idée que nous pussions être parents.

— Hum ! fit Richard. Eh bien ! lavez-vous les mains, puis vous viendrez dîner. Vous entendrez la cloche dans dix minutes. Si vous avez besoin de quelque chose, voilà la sonnette. »

Là-dessus, il descendit, jeta un coup d'œil dans la salle à manger, admira la vaisselle plaquée qui se trouvait sur le buffet, puis il s'avança du côté de la glace, pincée sur la cheminée, et voulant juger de l'effet qu'il produisait

dans son ensemble, il monta sur une chaise. Il était dans une attitude qu'il jugeait imposante, lorsque entra le sommelier ; élevé dans la capitale, celui-ci eut la délicatesse de chercher à sortir sans être aperçu ; mais Richard, qui l'avait vu dans la glace, rougit jusqu'au blanc des yeux

« Jarvis, lui dit-il avec douceur, Jarvis, rappelle-moi qu'il faut faire changer la forme de ce pantalon. »

CHAPITRE XXII.

Pendant que Léonard s'accoutume peu à peu aux splendeurs qui l'entourent, et que poussant un soupir il songe à la petite demeure de sa mère et à la fontaine jaillissante du jardin fleuri de l'Italien, nous allons transporter le lecteur vers la métropole, et tomber au milieu des groupes joyeux qui se promènent dans les allées poudreuses ou s'appuient nonchalamment sur les palissades d'Hyde-Park. On est encore en plein été ; mais le jour si court du monde fashionable de Londres, qui ne commence qu'à deux heures après midi, est déjà sur son déclin. La foule commence à s'éclaircir dans Rotten Row. Près de la statue d'Achille, et à l'écart des autres flâneurs, un gentleman, une main dans son habit et l'autre appuyée sur sa canne, regarde d'un air insouciant les cavaliers et les équipages brillants qui passent devant ses yeux. Il est encore dans toute la force de l'âge, à cette époque de la vie où l'homme est d'habitude le plus social, où les connaissances faites dans la jeunesse sont devenues des amis, et où un personnage qui a un certain rang et une certaine fortune s'est fait une place dans le tableau mouvant de la société. Mais quoique ce gentleman, quand ses contemporains n'étaient encore que des collégiens, eût brillé parmi les princes de la fashion, quoique la nature et les circonstances lui eussent donné toutes les qualités qui permettent de rester homme à la mode jusqu'au bout, ou du moins d'échanger cette fausse célébrité contre une

réputation plus sérieuse, il semblait étranger au milieu de la foule de ses concitoyens. Des hommes d'État allaient au sénat ; des dandys prenaient leur vol vers les clubs, et ni un signe de tête, ni un geste amical, ni un sourire engageant ne venaient dire au spectateur solitaire : « Viens, suis-nous, tu es des nôtres. » Quelque beau entre deux âges jetait parfois un second coup d'œil sur le flâneur, mais ce second regard semblait lui prouver qu'il s'était trompé, et le beau continuait son chemin en silence.

« Par la tombe de mes pères ! se dit le solitaire, je sais maintenant ce qu'éprouverait un homme qui ressusciterait et viendrait faire une visite aux vivants ! »

Le temps s'écoulait ; les ombres de la nuit descendaient rapidement ; notre étranger était presque seul dans le parc. Il parut respirer plus librement quand il vit l'espace vide autour de lui.

« Il y a de l'oxygène maintenant dans l'atmosphère, dit-il enfin presque tout haut, et je puis me promener sans respirer les émanations azotiques de la multitude. Ô les chimistes ! quels imbéciles ! ils nous disent qu'une grande multitude vide l'atmosphère, mais pourquoi ? ils ne l'ont jamais deviné. Ce ne sont pas les poumons qui empoisonnent l'air, ce sont les exhalaisons des mauvais cœurs. Quand un individu à perruque vient à respirer ou à exhaler son haleine près de moi il me semble que j'absorbe une bouffée de soucis et d'inquiétudes. Allons, Néron, mon ami, faisons encore un petit tour. » Il toucha de sa canne un gros chien de Terre-Neuve qui était couché à ses pieds, puis l'homme et le chien se promenèrent doucement à la tombée de la nuit sur le gazon sec et grillé. À la fin notre solitaire s'arrêta et se jeta sur un banc au pied d'un arbre. « Huit heures et demie, dit-il en regardant à sa montre, on pourrait, je crois, fumer un cigare sans scandaliser personne. »

Il tira son porte-cigare, prit un cigare et l'alluma, puis se recoucha sur le banc. Il semblait absorbé dans son attention à regarder la fumée dont les nuages se coloraient un peu avant de se dissiper dans les airs.

« Mon cher Néron, dit-il en s'adressant à son chien, c'est bien le plus impudent mensonge qu'on ait jamais inventé que la liberté si préconisée de l'homme. Ainsi, me voilà, moi, né Anglais libre, citoyen du monde, n'ayant pas plus souci, je me le dis souvent à moi-même, des empereurs que de la

canaille, et pourtant je n'ose pas plus fumer un cigare dans le parc, à six heures et demie quand tout le monde est dehors, que je n'oserais filouter le lord-chancelier ou donner une pichenette sur le nez de l'archevêque de Cantorbéry ! cependant aucune loi anglaise ne m'interdit mon cigare, Néron ; ce qui est légal à huit heures et demie n'est sans doute pas un crime à six heures et demie. La constitution dit : homme tu es libre ; voilà ce que j'appelle mentir comme un arracheur de dents. Ô Néron, Néron, que tu es digne d'envie ! tu ne sers que celui que tu aimes. Aucune pensée mondaine ne peut te faire agiter la queue. Ton bon cœur et ton instinct te servent de raison et de loi. Rien ne manquerait à ton bonheur si dans tes moments d'ennui tu pouvais fumer un cigare. Essaye, Néron, essaye ; » et il chercha à mettre le cigare entre les dents du chien.

Pendant qu'il était ainsi gravement occupé, deux personnes s'étaient approchées de l'endroit où il se trouvait. C'était un homme à l'apparence débile et malade. Son vêtement râpé et boutonné jusqu'au menton paraissait trop large pour son corps chétif. Il était accompagné d'une jeune fille de douze à quatorze ans, sur le bras de laquelle il s'appuyait lourdement. Les joues de l'enfant étaient blêmes ; sur sa physionomie se lisaient la souffrance et la tristesse : elle n'avait dû jamais connaître les joies innocentes de l'enfance.

« Repose-toi là, papa, je t'en prie, dit l'enfant indiquant, sans prendre garde à l'étranger, le banc où celui-ci était assis. L'homme céda à cette prière, poussant un faible soupir ; puis, remarquant l'étranger, il ôta son chapeau et lui dit du ton d'un homme bien élevé : « Pardonnez, monsieur, si je vous dérange. »

L'étranger, occupé de son chien, releva la tête, et voyant la jeune fille debout, il quitta sa place comme pour l'inviter à s'asseoir sur le banc. Mais la jeune fille ne faisait pas attention à lui. Penchée vers son père, elle lui essuyait affectueusement le front avec un petit fichu qu'elle avait retiré de son cou. Néron, charmé d'avoir échappé au cigare, se livra à mille cabrioles désordonnées pour témoigner de son contentement ; puis, revenant près du banc, il fit entendre un sourd grognement de surprise, et vint flairer les étrangers qui avaient envahi la solitude de son maître. « Allons, ici, monsieur, dit le maître. N'ayez pas peur, » ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille.

Mais celle-ci, sans le regarder, s'écria d'une voix douloureuse ; « Ah ! mon Dieu, il s'est évanoui, mon père !... mon père !... »

L'étranger éloigna son chien d'un coup de pied et déboutonna le frac du pauvre homme. Pendant qu'il lui prodiguait de charitables soins, la lune se montra et sa clarté tomba sur le visage pâle et ridé du malheureux évanoui.

« Cette figure ne m'est pas inconnue, se dit l'étranger, quoiqu'elle soit terriblement changée. » Et se penchant vers la jeune fille qui était tombée à genoux et frottait les mains de son père, il lui dit :

« Mon enfant, comment s'appelle votre père ?

— Digby, » répondit l'enfant.

À peine avait-elle fait cette réponse que son père commença à revenir à lui. Quelques minutes après il avait assez de connaissance pour balbutier des paroles de remerciements à l'adresse de l'étranger. Mais celui-ci lui prenant la main dit, d'une voix émue et compatissante : « Serait-il possible que j'eusse devant moi un ancien frère d'armes ? Algernon Digby ; je vous reconnais, mais l'Angleterre paraît vous avoir oublié ! »

Une rougeur malade se répandit sur le visage du soldat et, sans regarder celui qui lui avait adressé la parole, il répondit : « Je m'appelle Digby, c'est vrai, monsieur ; mais je ne pense pas que nous nous soyons jamais rencontrés. Viens, Hélène, je me sens mieux maintenant, nous allons rentrer.

— Jouez un peu avec ce gros chien, mon enfant, dit l'étranger ; je désire dire un mot à votre père. »

La jeune fille baissa la tête en signe d'assentiment et s'éloigna, mais elle ne joua pas avec le chien.

« Il faut que je me présente de nouveau en règle, à ce que je vois, dit l'étranger. Vous étiez dans le même régiment que moi, et je m'appelle L'Estrange.

— Milord, dit le soldat en se levant, pardonnez-moi si....

— Je ne me rappelle pas que vous eussiez coutume de m'appeler milord, quand nous mangions à la même table. Voyons, que vous est-il arrivé ? Vous êtes à demi-solde ? » M. Digby hocha tristement la tête.

« Digby, mon vieux compagnon, pouvez-vous me prêter cent livres sterling ? » dit lord L'Estrange en frappant sur l'épaule de son ex-frère

d'armes.

Ou eût cru entendre un gamin tant il y avait d'impudence et de sans façon dans cette question.

« Non, Eh bien ! c'est fort heureux, car moi je peux vous les prêter. »

Digby fondit en larmes.

Lord L'Estrange, sans paraître remarquer son émotion, continua avec le même laisser aller.

« Peut-être ignorez-vous que je suis fils d'un père, non-seulement très-riche, mais encore très-généreux, et qu'un cousin m'a laissé une si grande fortune que je mourrais bien vite, si j'étais obligé de mener un train de vie qui y fût conforme. Mais nous avons été jadis, je le crains bien, des gaillards un peu extravagants, et j'ose dire que j'ai été plus d'une fois votre débiteur.

— Mon débiteur ! Ô lord L'Estrange.

— Depuis, vous vous êtes marié et réformé, je suppose. Voyons, contez-moi, mon vieil ami, tous les détails que j'ignore. »

M. Digby, qui était parvenu à rendre quelque calme à ses nerfs ébranlés, se leva et répondit :

« Milord, à quoi sert de parler de moi ! il est inutile de m'assister. Je suis presque mourant. Mais j'ai là mon enfant, mon unique enfant ! » Il s'arrêta un instant, puis continuant rapidement : « J'ai des parents dans une province assez éloignée ; si je pouvais seulement parvenir jusqu'à eux ! j'espère qu'ils s'occuperaient au moins de ma fille. Depuis bien des années, elle est mon appui, l'objet de mes rêves et de mes prières. Je ne pourrais faire le voyage, si vous ne m'aidez. J'ai mendié pour moi sans rougir, rougirai-je maintenant de mendier pour elle ?

— Digby, dit L'Estrange, profondément ému, ne parlez ni de mourir ni de mendier. Vous étiez plus près de la mort, lorsque les balles sifflaient autour de vous à Waterloo. Quand un soldat rencontrant un soldat lui dit : « Ami, ta bourse, » ce n'est pas là mendier, c'est se conduire en frère. Rougir ! Par l'âme de Bélisaire ! Si j'avais besoin d'argent, je me planterais dans un carrefour avec ma médaille de Waterloo sur la poitrine, et je dirais à chaque élégant qui passerait devant moi et que j'aurais sauvé de l'épée des

Français : « C'est à vous de rougir, si je meurs de faim. » Maintenant, appuyez-vous sur moi, je vois que vous voudriez être chez vous. Quel est votre chemin ? »

Le pauvre officier fit un signe de la main dans la direction d'Oxford-Street, et accepta, non sans quelque hésitation, le bras qui lui était offert.

« À votre retour de chez vos parents, vous viendrez me voir. Comment ! vous hésitez ? allons, promettez-le-moi !

— Oui ; j'irai vous voir !

— Vous m'en donnez votre parole ?

— Je vous en donne ma parole, si je vis !

— Je demeure pour le moment à Knightsbridge, avec mon père ; mais vous saurez toujours mon adresse à Grosvenor-Square, chez M. Egerton, Avez-vous un long voyage à faire ?

— Très-long !

— Ne vous fatiguez pas. Voyagez à votre aise. Allons, vous, petite folle ! Vous êtes jalouse de moi, je le vois ! Votre père peut se passer de vous, il a un autre bras. »

Tout en parlant ainsi et en n'obtenant que de courtes réponses, lord L'Estrange continuait à mettre au jour ces excentricités de caractère qui lui avaient valu dans le monde la réputation d'homme sans cœur. Peut-être le lecteur trouvera-t-il que le monde était injuste. Mais quand on verra le monde juger sainement un homme qui ne vit pas pour le monde, qui ne parle pas pour le monde, qui ne sympathise pas avec le monde, il y aura plusieurs siècles que l'âme de Harley L'Estrange aura quitté notre planète.

CHAPITRE XXIII.

Lord L'Estrange quitta M. Digby à l'entrée d'Oxford-Street. Le père et l'enfant prirent un cabriolet. M. Digby indiqua au cocher la direction d'Edgeware-Road. Il refusa de dire son adresse à L'Estrange et cela avec une souffrance si visible d'amour-propre, que L'Estrange ne voulut pas insister. Rappelant au soldat la promesse que celui-ci lui avait faite de venir le voir, Harley lui glissa un portefeuille dans la main, et se dirigea d'un pas rapide vers Grosvenor-Square.

Il arriva à la porte d'Audley Egerton, au moment où celui-ci descendait de voiture, et les deux amis entrèrent ensemble dans l'hôtel.

« La nation fait-elle donc un somme, ce soir ? demanda L'Estrange. Pauvre vieille dame ! Elle entend si constamment parler de ses affaires, qu'elle a raison de vanter sa constitution ! il faut qu'elle soit de fer !

— Les communes sont encore en séance, répondit Audley avec gravité, mais il n'y a pas de motion du gouvernement ; on ne votera que très-tard, c'est pourquoi je suis revenu ici ; et si je ne vous avais pas trouvé, je serais allé vous chercher à Hyde-Park.

— Oui... on est toujours sûr de me trouver à neuf heures du soir, fumant un cigare, dans Hyde-Park. Il n'y a pas en Angleterre d'homme plus méthodique que moi. »

Les deux amis entrèrent alors dans un salon qu'habitait bien rarement le membre du Parlement dont les appartements particuliers étaient situés au rez-de-chaussée.

« C'est de votre part le plus étrange caprice, Harley, lui dit-il.

— Quoi ?

— Cette horreur que vous affectez pour les rez-de-chaussée !

— Que j'affecte ! homme vulgaire et terrestre ; mais rien n'est moins naturel pour l'âme humaine qu'un rez-de-chaussée. Nous sommes déjà assez éloignés du ciel, quelques étages que nous montions, sans vouloir encore ramper !

— Pour vous conformer à ce point de vue, dit Audley, vous devriez loger au grenier,

— Je le voudrais bien, si ce n'est que j'abhorre les pantoufles neuves ! Quant aux brosses à cheveux, c'est différent.

— Qu'ont de commun avec un grenier les pantoufles neuves et les brosses à cheveux ?

— Essayez de mettre votre lit dans un grenier, et le lendemain, vous n'aurez plus ni pantoufles ni brosses à cheveux.

— Que seront-elles devenues ?

— Jetées aux chats !

— Ah ça ! voyons, quels contes me faites-vous là, Harley ?

— Quels contes ! Par Apollon et ses neuf filles, il n'y a pas d'être au monde qui ait moins d'imagination qu'un membre distingué du Parlement. Répondez à ma question, vous, honorable membre ! Avez-vous quelquefois gravi les hauteurs des sublimes contemplations ? Avez-vous regardé les étoiles avec le ravissement et l'extase des séraphins ? Avez-vous rêvé un amour, connu seulement des anges, ou avez-vous cherché à saisir dans l'infini le mystère de la vie ?

— Ma foi non, mon pauvre Harley !

— Alors je ne m'étonne plus, mon pauvre Audley, que vous ne puissiez deviner pourquoi celui qui couche dans un grenier, étant troublé par les vils miaulements des chats, leur lance ses pantoufles ? Mais apportez une chaise sur le balcon ! Néron m'a gâté mon cigare ce soir. Je vais fumer maintenant. Vous ne fumez jamais. Mais vous pourrez regarder les arbustes du square. »

Audley frissonna légèrement ; mais, malgré la fraîcheur de la nuit, il suivit le conseil et l'exemple de son ami, et apporta une chaise sur le balcon. Néron vint aussi ; mais à la vue et à l'odeur du cigare, il alla prudemment se réfugier sous la table.

— Audley Egerton, j'ai une demande à adresser au gouvernement.

— J'en suis ravi.

— Il y avait dans mon régiment un cornette qui aurait beaucoup mieux fait de n'y jamais entrer. Nous étions pour la plupart des fous et des freluquets.

— Ce qui ne vous a pas empêché de bien vous battre.

— Les freluquets se battent toujours bien. La vanité et la valeur marchent généralement de pair. César, qui arrangeait avec beaucoup de soin ses rares

cheveux, et qui, même en mourant, arrangea les plis de sa toge ; Walter Raleigh, qui ne pouvait marcher plus de vingt mètres à pied, à cause des pierreries de sa chaussure ; Alcibiade, qui flânait sur l'Agora avec des colombes dans son sein et une pomme à la main ; Murat, dans ses galons d'or et dans ses fourrures ; Démétrius, le preneur de villes, qui se fardait comme une marquise française, tous ces grands hommes n'en furent pas moins de vaillants soldats. Un héros négligé comme Cromwell est un paradoxe dans la nature et une merveille dans l'histoire. Mais revenons à mon cornette. Nous étions riches, lui était pauvre. Lorsque le pot de terre descend le courant avec le pot de fer, il est sûr de se briser. On disait Digby avare ; je comprenais qu'il était au contraire prodigue. Mais tout le monde aime mieux être taxé d'avarice que de pauvreté. Bref, je quittai l'armée, et depuis je ne l'ai plus revu que ce soir. Entre tous les gens déguenillés, je n'en ai jamais vu de plus déguenillé, de plus misérable. Eh bien ! voyez, il a pourtant combattu pour l'Angleterre. Ce n'était pas un jeu d'enfant que la bataille de Waterloo, permettez-moi de vous le dire, monsieur Egerton ; et sans ces hommes-là, vous seriez tout au plus sous-préfet, et votre Parlement une assemblée provinciale. Il faut que vous fassiez quelque chose pour Digby. Qu'en dites-vous ?

— Mais, mon cher Harley, cet homme n'était sans doute pas de vos amis ?

— S'il l'eût été, il n'aurait besoin de rien demander au gouvernement... il ne rougirait pas d'accepter de l'argent de moi.

— Tout cela est très-beau, Harley, mais il y a tant de pauvres officiers, et si peu à leur donner ! Vous me demandez là la chose la plus difficile du monde. Vraiment, je ne vois rien à faire ! il a sa demi-solde.

— Je ne crois pas ; ou s'il l'a, nul doute qu'elle ne serve à payer ses dettes. Mais peu importe ; cet homme et son enfant meurent de faim, voilà le fait.

— Mais s'il y a de sa faute, s'il a été imprudent ?

— Ah ! bien, bien. Où diable est passé Néron ?

— Je suis fâché de ne pouvoir vous obliger. S'il s'agissait de toute autre chose....

— Il s'agit encore d'autre chose. Mon domestique... je ne puis l'abandonner... c'est un excellent garçon bien qu'il boive de temps en temps. Voudriez-vous lui trouver une place dans un bureau de timbre ?

— Avec plaisir.

— Eh bien ! non, maintenant que j'y réfléchis : cet homme connaît mes habitudes, il faut que je le garde. Mais mon ancien marchand de vin, homme très-poli, qui ne s'est jamais fait tirer l'oreille pour payer, est en faillite : je lui ai des obligations, de plus il a une fort jolie fille. Croyez-vous pouvoir le caser dans un petit trou aux colonies, ou bien en faire un messenger du roi, ou quelque chose de ce genre ?

— Si vous le désirez vivement, nul doute que je n'y réussisse.

— Mon cher Audley, je ne fais que tâter le terrain, le fait est que j'ai besoin de quelque chose pour moi-même.

— Ah ! voilà qui me fait grand plaisir, en vérité, s'écria Egerton avec vivacité.

— La légation de Florence doit être bientôt vacante. Je l'ai appris officieusement. La place me conviendrait. Une jolie ville. Les meilleures figures de l'Italie. Très-peu de chose à faire. Vous pouvez sur ce sujet sonder lord....

— Je puis vous répondre immédiatement ; lord... serait enchanté de confier un service public à un homme aussi distingué que vous, au fils d'un pair tel que lord Lansmere. »

Harley L'Estrange bondit de son siège, et jeta son cigare au visage d'un grave policeman qui, en ce moment, levait le nez vers le balcon.

« Ô fonctionnaire infâme et sans cœur ! s'écria Harley L'Estrange, comment vous pouvez protéger un laquais à trogne rouge, un marchand de vin qui a empoisonné les sujets de Sa Majesté avec du blanc de céruse et du bois de campêche, vous pouvez protéger un sybarite qui se plaindrait du pli d'une feuille de rose, et vous ne pouvez rien, malgré l'immense crédit dont vous jouissez, pour un soldat mutilé dont l'intrépide poitrine vous a servi de rempart !

— Harley, dit le membre du Parlement avec son sourire calme, tout cela pourrait faire de l'effet sur un petit théâtre, mais sachez qu'il n'y a aucun

service public au sujet duquel le Parlement exige une économie plus sévère que le service militaire ; et il n'y a pas d'homme pour lequel il soit aussi difficile de faire ce que nous devons appeler franchement du tripotage qu'un officier subalterne ; cet officier, après tout, n'a fait que son devoir et tous les soldats en font autant. Cependant, puisque vous prenez la chose si à cœur, j'userai de tout le crédit que je puis avoir au ministère de la guerre, pour tâcher de lui faire obtenir une place d'intendant de caserne.

— Vous ferez bien, car sinon je jure de me faire radical, et je viendrai vous faire de l'opposition dans votre propre ville, sous la protection de Hunt et de Cobbett.

— Je serais enchanté de vous voir entrer au Parlement, même en qualité de radical et à mes dépens, répondit Audley avec une gracieuse affabilité. Mais il commence à faire frais, et vous n'êtes pas habitué à notre climat. D'ailleurs, si vous êtes trop poétique pour songer aux catharres et aux rhumes, je ne suis pas comme vous. Rentrons. »

CHAPITRE XXIV.

Lord L'Estrange se jeta sur un sofa et appuya son menton sur sa main d'un air rêveur. Audley Egerton s'assit auprès de lui ; il avait les bras croisés et regardait son ami avec une expression de douceur qui n'était pas ordinaire à ce visage ferme et accentué. Ces deux hommes différaient au physique autant que le lecteur a dû voir qu'ils différaient au moral. Tout chez Egerton était roide et ferme ; tout, au contraire, chez lord L'Estrange était nonchalance et laisser aller. Harley, dans toutes les poses qu'il prenait, avait la grâce insouciant d'un enfant. La mode même, qu'il avait adoptée pour ses vêtements, prouvait qu'il avait la contrainte en horreur. Ses habits étaient larges ; sa cravate, négligemment nouée, laissait paraître à nu la moitié de son cou. Il était facile de voir qu'il avait beaucoup vécu dans les

pays chauds et méridionaux et qu'il y avait contracté l'habitude de mépriser tout ce qui est conventionnel ; dans son accoutrement comme dans son langage, il n'y avait rien de la raideur cérémonieuse des habitants du Nord. Il n'avait que trois ou quatre ans de moins qu'Audley, et cependant on eût cru qu'il y avait entre eux une différence d'au moins douze ans. En réalité, c'était un de ces hommes qui semblent ne devoir jamais vieillir ; la voix, le regard, la figure, tout chez lui avait le charme de la jeunesse ; peut-être était-ce à cause de cet air de jeunesse qu'il conservait toujours, que ni ses parents ni ses quelques amis intimes ne l'appelaient jamais par son titre, dans leurs rapports quotidiens ; en tout cas, c'était une marque de la sorte d'affection qu'il inspirait. Pour eux il n'était pas lord L'Estrange, il était Harley, et c'est sous son nom de baptême que je le désignerai désormais. Ce n'était pas un de ces hommes que l'auteur ou le lecteur ne désire voir qu'à distance et dont on ne se souvient que sous le nom de milord ; lui-même se rappelait si rarement ce titre ! On avait dit spirituellement de lui : Il est si naturel que tout le monde dit qu'il est affecté. Harley L'Estrange n'avait pas une beauté aussi dangereuse qu'Audley Egerton ; un observateur ordinaire aurait simplement dit de lui qu'il était agréable ; mais les femmes disaient qu'il avait une belle physionomie et elles n'avaient pas tort. Au lieu de porter des favoris comme les Anglais, il portait la moustache comme les étrangers ; il était délicat sans être efféminé ; mais dans son œil d'un gris limpide, se lisait une singulière virilité. Un physiologiste habile eût compris par ce seul regard tout ce qu'il y avait d'exceptionnel dans cette riche nature.

« Votre légation de Florence n'était donc qu'une pure plaisanterie ? dit Audley, rompant un long silence. Vous n'avez donc pas encore l'intention d'entrer dans la vie publique ?

— Non.

— J'avais espéré mieux de vous, lorsque vous m'avez fait la promesse de venir passer une saison à Londres. Mais vous avez accompli la lettre de votre promesse et non pas l'esprit. Je ne pouvais pas supposer que vous fuiriez toute société et que vous vivriez en ermite ici comme sous les vignes de Côme.

— Je me suis assis dans la galerie des étrangers, et j'ai entendu vos grands orateurs ; je suis allé au parterre de l'Opéra, et j'ai vu vos belles

dames ; j'ai flâné dans vos parcs : eh bien ! je déclare qu'il m'est impossible de m'amouracher d'une douairière flétrie qui remplit ses rides de rouge,

— De quelle douairière parlez-vous ? demanda le positif Audrey.

— Elle a des titres nombreux et variés. Les uns l'appellent la mode ; vous autres, hommes d'affaires, vous l'appellez la politique ; c'est absolument la même chose, tout cela, c'est du déguisement et de l'artifice. Je veux parler de la vie de Londres. Non, je ne puis l'aimer, cette vieille haridelle éreintée.

— Je voudrais bien vous voir amoureux de quelque chose.

— Moi aussi.

— Mais vous êtes si blasé !

— Au contraire, je suis si frais et si naïf ! Regardez par la fenêtre. Que voyez-vous ?

— Rien.

— Rien ?

— Rien que des maisons et des lilas poudreux ; mon cocher qui dort sur son siège et deux femmes chaussées de socques qui traversent le ruisseau.

— Je ne vois rien de tout cela d'où je suis étendu ; je ne vois que les étoiles, et j'éprouve encore pour elle tout ce que j'éprouvais lors que j'étais écolier d'Eton. C'est vous qui êtes blasé et non pas moi ! Mais assez sur ce sujet. Vous n'oublierez pas ma commission concernant l'exilé qui s'est marié dans la famille de votre frère.

— Non ; mais ici, vous m'imposez une tâche plus difficile encore que celle de protéger votre cornette au ministère de la guerre.

— Je sais que cela est difficile parce que les influences contraires sont actives et vigilantes ; mais, d'un autre côté, l'ennemi est si perfide, que nous devons avoir pour nous les destins et les dieux du foyer.

— Néanmoins, dit le positif Audley, en se penchant sur un livre placé sur la table, je crois que le meilleur parti à prendre serait d'essayer d'un compromis avec le traître.

— Si je juge des autres par moi-même, répondit Harley avec fierté, il serai moins pénible d'endurer un affront que de biaiser avec lui. Un

compromis avec un ennemi déclaré, cela peut se faire honorablement ; mais avec un ami parjure !

— Vous êtes trop vindicatif, dit Egerton ; pour un ami, il peut y avoir des excuses qui atténuent même...

— Chut ! Audley ! chut ! ou je croirai que le monde vous a corrompu. Excuser un ami qui trompe, qui trahit ! Non, un tel homme est proscrit de l'humanité, et les furies l'entourent, même quand il sommeille dans le temple. »

L'homme du monde leva lentement les yeux sur la figure animée de celui qui était encore assez primitif pour avoir des passions. Puis revenant à son livre, il dit après un moment de silence : « Vous devriez vous marier, Harley, il en est temps !

— Non, répondit L'Estrange, qui accueillit par un sourire la tournure que prenait tout à coup la conversation ; non, il n'est pas encore temps ! et ma principale objection est que les femmes d'aujourd'hui sont trop vieilles pour moi ou que je suis trop jeune pour elles. Quelques-unes, il est vrai, sont si enfants qu'on rougirait de leur servir de jouet ; mais la plupart sont si avancées qu'on a peur d'être leurs dupes. Les premières, si elles ont daigné vous aimer, vous aiment comme leur poupée et pour les qualités des poupées, pour vos jolis yeux bleus et pour votre toilette recherchée. Les dernières, si elles ont la prudence de vous agréer, se marient d'après des principes algébriques : vous n'êtes que l'X ou l'Y qui représente un total de biens apportés en mariage, c'est-à-dire de la noblesse, un titre, des rentes, des diamants, une loge à l'Opéra. Elles vous additionnent avec le secours de la maman, et un beau matin, en vous réveillant, vous trouvez que *plus* une femme *moins* l'affection *égale*,... le diable !

— Quelle absurdité ! dit Audley avec son rire calme et grave. J'accorde que c'est souvent le malheur d'un homme de votre position d'être épousé plutôt pour ce qu'il a que pour ce qu'il est ; mais vous êtes assez pénétrant pour ne pas vous laisser tromper sur le caractère d'une femme que vous courtiserez.

— D'une femme que je courtièrais, non ! mais d'une femme que j'épouserais, c'est très-différent. La femme est un être changeant, comme Virgile nous l'a appris au collège ; mais son changement *par excellence*

consiste dans la transformation de *la fée* que vous courtisez en *la sorcière* dont vous êtes devenu le mari. Ce n'est pas qu'elle ait été hypocrite ; non, il y a eu métamorphose. Vous vous mariez avec une jeune fille à cause de ses talents. Elle peint divinement, elle fait de la musique comme sainte Cécile. Passez-lui un anneau au doigt, et elle ne dessinera plus, si ce n'est peut-être pour faire votre caricature sur le dos d'une lettre et après la lune de miel, elle n'ouvrira plus son piano. Vous l'épousez à cause de la douceur de son caractère, et un an après ses nerfs sont devenus si sensibles que vous ne pouvez la contredire sans être exposé à la voir s'évanouir. Vous l'épousez parce qu'elle déclare détester les bals et aimer le repos, et il y a dix à parier contre un qu'elle deviendra patronnesse d'Almack ou dame d'honneur.

— Cependant la plupart des hommes se marient et survivent à l'opération.

— S'il ne s'agissait que de vivre, ce serait là une réflexion consolante et encourageante. Mais quand il s'agit de vivre avec tranquillité, dignité, indépendance, de vivre d'une manière conforme à ses pensées, à ses habitudes, à ses aspirations, et cela dans la société perpétuelle d'une personne à qui vous avez donné le pouvoir de troubler votre tranquillité, d'attenter à votre dignité, de paralyser votre indépendance, de contrarier chacune de vos pensées, chacune de vos habitudes, et de vous enchaîner aux plus misérables détails de la vie terrestre, quand vous l'invitez à s'élever jusqu'aux sphères éthérées, c'est là l'*être* ou ne pas être qui est en question.

— Si j'étais à votre place, Harley, je m'y prendrais comme l'auteur de *Sandford et Merton*, je choisirais une jeune fille, enfant, et je l'élèverais moi-même selon mon cœur.

— J'ai eu longtemps cette idée... très-vaguement, je l'avoue. Mais je crains bien de devenir vieux avant d'avoir seulement trouvé l'enfant.

« Ah ! continua-t-il avec tristesse, ah ! si je pouvais découvrir ce que je cherche, c'est-à-dire une créature qui au cœur de l'enfant joindrait l'intelligence de la femme, qui trouverait dans la nature cette variété, ce charme, ces joies qui n'ont rien de fiévreux et sont au contraire toujours pures et que les autres cherchent en vain dans les sentiments bâtards d'une vie où tout n'est que fausseté, qu'artifice, qui comprendrait, comme par

intuition, la riche poésie qui s'exhale de la création : si une compagne d'élite m'était ainsi donnée, oh ! alors... » Il s'arrêta, poussa un profond soupir, et se couvrant le visage de sa main, il reprit d'une voix tremblante :

« Mais une fois, une seule fois cette vision d'idéale beauté m'est apparue sous les traits d'une femme... m'est apparue au milieu des émanations embaumées de la prairie. En s'évanouissant elle a brisé ma vie. Vous seul... vous seul vous savez... comment... comment... »

Harley baissa la tête et des larmes s'échappèrent à travers ses doigts serrés.

« Tout cela est si loin, dit Audley, qui partageait l'émotion de son ami. Quoi ! après tant d'années de tristesse ce souvenir d'enfance est encore si tenace !

— Allons, n'en parlons plus, dit Harley en se levant avec un rire étrange. Votre voiture vous attend ; reconduisez-moi avant de vous rendre à la chambre. »

Et appuyant la main sur l'épaule de son ami il ajouta : « Est-ce bien à vous, Audley Egerton, de traiter légèrement les souvenirs d'enfance ? N'est-ce point là ce qui nous unit ? n'est-ce point là ce qui fait battre mon cœur quand je vous vois ? n'est-ce point là ce qui vous fait quitter vos livres bleus et vos bills sur la bière pour perdre votre temps avec un oisif comme moi ? Donnez-moi la main. Oh ! cher ami, vous rappelez-vous comme nous manions la rame et comme nous jouions du bâton dans le bon vieux temps ? Vous rappelez-vous nos causeries à voix basse sur le banc verdi par la mousse, où nous bâtissions des châteaux plus magnifiques que celui de Windsor ? Ah ! croyez-moi, ce sont des liens bien forts que ces souvenirs ! Je me souviens, comme si c'était hier, de ma traduction de ce charmant passage de Perse qui commence... attendez... j'y suis :

Quum primum pavido custos mihi purpura cernet,

ce passage sur l'amitié qui jaillit si vivant du cœur austère du satiriste. Ah ! pendant qu'on me complimentait sur mes vers, mes yeux cherchaient les vôtres. Vraiment, je dis maintenant comme autrefois :

Nescio quod, certe est quod me tibi temperet astrum.

Audley détourna la tête en répondant au serrement de main de son ami, et pendant qu'Harley, de son pas léger, descendait l'escalier, Egerton le suivait lentement par derrière, et quand il prit place dans la voiture à côté de son ami, ce n'étaient plus les pensées de l'ambitieux qui se lisaient sur sa physionomie.

Deux heures après, les cris répétés : À la question ! à la question ! aux voix ! aux voix ! faisaient place au silence, quand Audley Egerton se leva pour résumer le débat, lui, l'homme capable par excellence de parler à une assemblée impatiente et fatiguée, l'homme qu'il fallait écouter et dont les cris d'un fou échappé de Bedlam n'eussent pas fait taire la voix retentissante. Et pendant qu'Audley Egerton, traitant la question la plus technique, captivait cependant l'attention de la chambre, où était Harley L'Estrange ? Seul et debout près de la rivière, à Richmond, murmurant tout bas quelques pensées bizarres en contemplant les eaux où se réfléchissaient les clartés de la lune.

CHAPITRE XXV.

Léonard avait passé environ six semaines chez son oncle, et ces six semaines avaient été bien employées. M. Richard l'avait initié au courant des affaires et aux mystères de la comptabilité en partie double. Pour récompenser le jeune homme de son application et de son zèle à apprendre des choses qui n'étaient pas de son goût (le pénétrant commerçant s'en était bientôt aperçu), Richard procura à son neveu le meilleur maître de la ville, qui lui donna des leçons pendant la soirée. Ce gentleman était premier sous-maître dans une grande école ; il disposait de son temps après huit heures, et s'estimait heureux de sortir de la fatigante routine des leçons obligatoires

pour instruire un élève qui apprenait avec délices jusqu'à la grammaire latine. Léonard fit de rapides progrès, et il en apprit davantage dans ces six semaines que plus d'un enfant intelligent en une année. Ces heures que Léonard consacrait à l'étude, Richard les passait ordinairement hors de chez lui ; quelquefois il faisait des visites chez ses grandes connaissances aux Jardins de l'abbaye, d'autres fois au club fréquenté par la classe aristocratique. S'il restait à la maison, c'était en compagnie de son premier commis, pour contrôler ses livres ou jeter un coup d'œil sur les noms des électeurs douteux.

Léonard aurait naturellement désiré faire part à ses anciens amis de sa situation prospère, afin qu'ils pussent donner de ses nouvelles à sa mère. Mais Richard lui avait formellement interdit toute correspondance de cette nature.

« Voyez-vous, lui avait-il dit, nous faisons une expérience ; il faut voir si nous nous conviendrons. Supposons que le résultat de notre connaissance ne soit pas satisfaisant, vous auriez fait concevoir à votre mère des espérances qui n'aboutiraient qu'à un amer désappointement. Si nous nous arrangeons, au contraire, il sera toujours temps d'écrire lorsque l'épreuve aura été décisive.

— Mais ma mère va être inquiète.

— Tranquillisez-vous sur ce point. J'écirai régulièrement à M. Dale, et il pourra dire à votre mère que vous vous portez bien et que vous êtes en bonne voie. Ne répliquez pas, mon ami ; quand je dis une chose, j'entends que cela soit. » Puis, remarquant que Léonard interdit n'avait pas l'air satisfait, Richard ajouta d'un ton de bonne humeur : « J'ai mes raisons pour cela, vous les connaîtrez plus tard. Écoutez ; si vous m'obéissez, j'ai l'intention de faire quelque chose pour votre mère ; sinon, du diable si elle recevra de moi un seul penny. »

Là-dessus, Richard tourna le dos à son neveu ; et, quelques instants après, on l'entendit parler à voix haute et adresser des reproches à quelques-uns de ses gens.

Vers la quatrième semaine du séjour de Léonard chez son oncle, il se manifesta chez celui-ci un certain changement d'allures. Il ne se montrait plus aussi affectueux avec Léonard ni aussi intéressé à ses progrès. Le

sommelier le surprenait souvent en face de son miroir. Il avait toujours été très-soigné dans sa mise : mais sa coquetterie augmentait encore. Il salissait trois cravates avant de sortir le soir, tant le nœud qu'il faisait avait de peine à le satisfaire. Il acheta aussi un *Armorial*, et ce livre, à ses moments perdus, devint l'objet de ses études favorites. Tous ces symptômes avaient une cause, et cette cause était... une femme.

CHAPITRE XXVI.

Les Pompley étaient incontestablement les premiers personnages de Screwstown. Le colonel Pompley était majestueux, et mistress Pompley l'était plus encore. Le colonel était imposant en vertu de son grade et de ses services dans les Indes, mistress Pompley en vertu de sa parenté. Le colonel Pompley eût été accablé sous le poids des hauts personnages que citait constamment sa femme, s'il ne s'était appuyé sur un parent distingué à lui. Il ne lui eût pas été permis d'émettre une opinion indépendante en matière d'aristocratie, si ce n'eût été du nom bien sonnant de ses parents les *Digby*. D'après ce principe que l'obscurité grossit les objets, le colonel ne définissait pas très-exactement ce qu'étaient les *Digby* ; il laissait parfois entendre qu'il s'agissait des *Digby* inscrits dans Debrett. Mais s'il arrivait à quelque indiscret parvenu (c'était le mot favori des époux Pompley) de lui demander à bout portant s'il voulait parler de lord Digby, le colonel répondait d'un air hautain : « Je parle de la branche aînée, monsieur. » Personne à Screwstown n'avait jamais vu ces Digby ; ils se perdaient dans un mystérieux lointain, même pour la femme du colonel. De temps à autre, le colonel disait, en se reportant aux années de sa jeunesse : « Quand le jeune Digby et moi nous étions enfants ; » puis il ajoutait avec un profond soupir : « Mais nous ne nous rencontrerons plus dans ce monde ! La protection de sa famille lui assura un emploi important dans une colonie

anglaise... » Le nom des Digby fermait toujours la bouche à mistress Pompley. Elle ne pouvait être sceptique à l'endroit de cette parenté, car la mère du colonel s'appelait certainement Digby, et le colonel, lui, écartelait les armes des Digby. En revanche, mistress Pompley avait aussi ses parents favoris qu'elle distinguait de tous les autres, quand elle voulait produire de l'effet. Dans mille circonstances, le nom de l'honorable mistress M'Catchley se trouvait naturellement sur ses lèvres. Admirait-on la forme nouvelle de sa robe ou de son chapeau, — sa cousine, mistress M'Catchley, venait de lui en envoyer le modèle de Paris. S'agissait-il de savoir si le ministère tiendrait, — mistress M'Catchley était dans le secret ; seulement, elle avait prié mistress Pompley de garder le silence. Celait-il, — mistress M'Catchley venait d'écrire que des glaçons des régions polaires se dirigeaient vers nos contrées. Les amis de mistress Pompley avaient eu pendant si longtemps les oreilles rebattues de la renommée de mistress M'Catchley, qu'ils avaient fini par la regarder comme un mythe, une fiction poétique née de l'imagination de mistress Pompley. Richard Avenel, bien que nullement crédule en général, avait néanmoins une foi aveugle à l'existence de mistress M'Catchley. Il avait appris qu'elle était veuve ; « honorable » de son chef et « honorable » par mariage ; qu'elle jouissait d'un beau douaire et refusait chaque jour des propositions de mariage. De façon ou d'autre, quand Richard venait à songer au mariage, il pensait en même temps à l'honorable mistress Mac Catchley. Peut-être ce romanesque attachement pour la belle invisible avait-il seul préservé son cœur des tentations de Screwstown. Tout à coup, à l'étonnement général, mistress M'Catchley prouva un beau jour son existence, en arrivant chez le colonel Pompley dans une belle voiture de voyage, accompagnée de sa femme de chambre et de son valet de pied : elle venait y passer quelques semaines. Des invitations pour prendre le thé furent faites en son honneur. M. Avenel et son neveu furent du nombre des invités.

Le colonel Pompley, qui ne perdait pas la tête au milieu de l'enivrement général, désirait obtenir de la corporation des marchands une pièce de terrain attenante à son jardin ; aussi, à peine eut-il vu Richard Avenel entrer, qu'il le prit par son habit et le conduisit à l'écart pour l'entretenir de ses intérêts. Léonard, entraîné par le courant, fut arrêté par une table placée devant un sofa, sur lequel était assise mistress M'Catchley en personne,

ayant mistress Pompley à ses côtés. En cette occasion, la dame de la maison avait abandonné son poste à l'entrée du salon, soit qu'elle voulût montrer ses égards particuliers pour mistress M'Catchley, ou qu'elle voulût faire voir à mistress M'Catchley son mépris pour les gens de Screwstown, elle resta à côté de son amie, se contentant d'honorer les personnages marquants de la ville en les présentant à l'illustre visiteuse. Mistress M'Catchley était une fort jolie femme ; elle justifiait les sentiments de mistress Pompley, qui était fière d'avoir une telle amie. Les pommettes de ses joues étaient un peu saillantes, il est vrai, mais cela prouvait la pureté de sa descendance calédonienne. Du reste, elle avait un teint brillant relevé par un soupçon de rouge ; de beaux yeux et de bonnes dents, et une sorte de magnificence dans toute sa personne ; toutes les dames de Screwstown s'accordèrent à trouver sa toilette parfaite. Elle pouvait bien avoir atteint l'âge où on ne serait pas fâché de s'arrêter, mais elle n'était pas encore *passée*, comme dirait un Français, du moins pour une veuve.

Pendant qu'elle regardait autour d'elle à l'aide d'un lorgnon, mistress M'Catchley aperçut tout à coup Léonard Fairfield ; l'air posé, simple et rêveur de Léonard contrastait si fort avec les élégants guindés qu'on lui avait présentés, qu'elle ne put s'empêcher de dire tout bas à mistress Pompley :

« Ce jeune homme a réellement l'air distingué. Qui est-il ?

— Oh ! dit mistress Pompley avec un mouvement de réelle surprise, c'est le neveu du riche parvenu dont je vous ai parlé ce matin.

— Ah ! et vous dites que c'est l'héritier de M. Arundel ?

— Avenel... non pas Arundel... chère amie.

— Avenel n'est pas un vilain nom, mais son oncle est-il aussi riche qu'on le dit ?

— Le colonel essayait aujourd'hui même d'estimer quelle pouvait être sa fortune, mais il dit que c'est impossible à le deviner.

— Et le jeune homme est son héritier ?

— On le croit ; il est fort intelligent et étudie pour entrer à l'université, à ce que j'ai entendu dire.

— Présentez-le-moi, chère amie ; j'aime les gens intelligents, a dit mistress M'Catchley en se laissant languissamment retomber sur le sofa.

Dix minutes après, Richard Avenel était parvenu à s'échapper des mains du colonel. Ses yeux, attirés dans la direction du sofa par les murmures d'admiration de la foule, aperçurent son neveu soutenant une conversation animée avec l'idole si longtemps caressée de ses rêves, l'objet de son culte secret. Il sentit l'aiguillon de jalousie lui traverser le cœur. Jamais son neveu n'avait eu l'air si distingué ni si intelligent. De fait, le pauvre Léonard n'avait jamais été mis en relief par une femme du monde, qui avait appris à tirer bon parti du peu qu'elle savait. Aussi, comme la jalousie produit l'effet d'un soufflet de forge allumant des flammes naissantes, à la vue du sourire que la belle veuve accorda à Léonard, M. Avenel prit subitement feu.

Il s'approcha d'un pas moins assuré que d'habitude, et, entendant le langage du jeune homme, il fut surpris de son audace. Mistress M'Catchley lui avait parlé de l'Écosse et du roman de *Waverley*, dont Léonard ne savait pas le premier mot. Mais il connaissait Burns, et il parla de cet auteur avec l'éloquence la plus naturelle. Burns, le poète paysan, il était tout simple que Léonard se montrât éloquent sur un pareil sujet. Mistress M'Catchley trouvait du plaisir et du charme dans la fraîcheur et la naïveté de ses sentiments ; elle n'avait jamais rien vu ni entendu de semblable. Léonard en vint jusqu'à citer quelques vers de son poète favori, vers où celui-ci exalte l'homme en lui-même, et parle avec quelque dédain du rang et de la fortune.

« Voilà une citation bien polie, s'écria M. Avenel, adressée à une dame telle que l'honorable mistress M'Catchley. Vous l'excuserez, madame.

— Monsieur ! » fit mistress M'Catchley d'un air surpris en portant son lorgnon à ses yeux. Léonard, un peu décontenancé, se leva et offrit sa chaise à Richard, qui en profita. La dame, sans attendre une présentation en règle, devina qu'elle avait devant elle le riche parent.

« C'est un poète si suave que Burns, dit-elle laissant tomber son lorgnon, et l'on est si heureux de rencontrer tant de jeunesse et d'enthousiasme, ajouta-t-elle en indiquant avec son éventail Léonard qui s'éloignait du milieu de la foule.

— C'est vrai, il est bien jeune, mon neveu... peut-être un peu trop !

— Ah ! ne vous en plaignez pas ! Les jeunes gens d'aujourd'hui, continua mistress M'Catchley en se redressant sur le sofa, affectent tous d'être si vieux ! Ils ne dansent pas, ils ne lisent pas, ils ne parlent pas beaucoup, et un grand nombre d'entre eux portent perruque avant vingt-deux ans. »

Richard passa machinalement sa main dans son épaisse chevelure.

« C'est un fort beau jeune homme que votre neveu, monsieur, » reprit mistress M'Catchley.

Richard poussa un profond soupir.

« Il paraît rempli de moyens. Il n'est pas encore à l'Université ? Ira-t-il à Oxford ou à Cambridge ?

— Je ne suis pas encore décidé à l'envoyer à l'Université.

— Quoi ! un jeune homme qui a de si belles espérances ! s'écria adroitement mistress M'Catchley.

— Comment ! qui a de si belles espérances ! répéta Richard s'enflammant. Vous aurait-il parlé de ses espérances ?

— Non, certainement, monsieur. Mais le neveu du riche M. Avenel ! Ah ! voyez-vous ! on entend beaucoup parler des gens riches ! c'est l'expiation de la fortune, monsieur Avenel. »

Richard fut flatté. Il releva la tête.

« Et l'on dit, continua mistress M'Catchley laissant lentement tomber ses paroles en arrangeant son écharpe de blonde, que M. Avenel a résolu de ne pas se marier.

— Qui diable répand ce bruit-là, madame ? » s'écria brutalement Richard ; puis, rougissant de son *lapsus linguæ*, il se pinça les lèvres, et lança sur la société des regards flamboyants.

Mistress M'Catchley le regardait par-dessus son éventail. Richard se retourna brusquement ; elle baissa les yeux modestement et leva son éventail.

« Elle est vraiment bien belle ! » dit Richard entre ses dents.

L'éventail s'agitait.

Cinq minutes après, la veuve et le célibataire causaient si à l'aise, que mistress Pompley, qui avait été forcée de quitter un instant son amie pour aller recevoir la femme du doyen, put à peine en croire ses yeux lorsqu'elle revint auprès d'eux.

Or ce fut à dater de cette soirée que se manifesta chez Avenel le changement dont j'ai parlé plus haut. C'est aussi à dater de ce moment qu'il cessa d'emmener Léonard aux soirées des Jardins de l'abbaye.

CHAPITRE XXVII.

Quelques jours après cette mémorable soirée, le colonel Pompley était seul assis dans son cabinet, qui ouvrait sur un jardin dessiné à l'ancienne mode. Il était absorbé dans les comptes du ménage, car le colonel Pompley n'abandonnait pas ce soin à sa femme ; elle était peut-être trop grande dame pour cela.

Le colonel Pompley, de sa voix sonore, commandait la viande de boucherie, et de sa main héroïque distribuait les provisions. Pour rendre justice au colonel, je dois ajouter, au risque de déplaire au beau sexe, qu'il n'y avait pas dans Screwestown de maison mieux tenue que celle de la famille Pompley ; nulle part on n'avait aussi bien réussi à résoudre le difficile problème de vivre en même temps avec économie et avec éclat. Je dois renoncer à vous donner une idée du degré d'élasticité que le colonel Pompley avait su donner à ses revenus. Il n'avait guère à dépenser que sept cents livres par an, et plus d'une famille fait beaucoup moins avec un revenu de trois mille livres. Il est vrai que les Pompley n'avaient pas d'enfants à nourrir ; tout ce qu'ils dépensaient, c'était pour eux, et que s'ils ne dépassaient jamais leurs revenus, ils n'avaient pas non plus la prétention de faire beaucoup d'économies. L'année commençait et finissait à Noël ; ils n'auraient pu vivre un jour de plus.

Le colonel Pompley était assis devant son bureau. Il portait un habit bleu bien brossé, boutonné du haut jusqu'en bas ; son pantalon gris collant était assujéti sous ses bottes par une petite chaîne. On n'avait jamais vu le colonel Pompley en robe de chambre ni en pantoufles. Lui et sa maison étaient toujours en ordre, toujours propres,

Du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'au matin.

Le colonel était un petit homme trapu, avec une disposition à l'embonpoint, un visage très-rouge qui paraissait non-seulement rasé, mais pour ainsi dire râpé. Il portait les cheveux très-courts, excepté sur le front, où il avait ce que les coiffeurs appellent un toupet ; on eût dit un toupet de fer, tant il était roide et droit. Le colonel portait la fermeté et la régularité empreintes sur sa physionomie ; ses traits avaient quelque chose de tendu, comme s'il eût été sans cesse occupé à faire joindre les deux bouts de son budget.

Il était donc assis devant son livre de comptes, la plume en main, faisant des croix ici, mettant là des points d'interrogation.

« La femme de chambre de M^{me} M'Catchley, se disait le colonel, a besoin d'être rappelée à l'ordre. Comme elle prend du thé ! Bonté du ciel ! encore du thé ! »

En ce moment, un modeste coup de sonnette se fit entendre.

« Il est encore trop tôt pour que ce soit une visite, pensa le colonel. C'est peut-être le porteur d'eau. »

Le domestique, toujours propre et poudré, qu'on ne voyait jamais hors de l'office qu'en grande tenue, entra et salua.

« Un gentleman désire vous voir, monsieur.

— Un gentleman ! répéta le colonel en regardant l'horloge. Êtes-vous sûr que ce soit un gentleman ? »

Le domestique hésita.

« Je n'en suis pas parfaitement sûr, monsieur ; mais il parle comme un gentleman ; il dit qu'il vient de Londres exprès pour vous voir. »

Le colonel entretenait en ce moment une longue et intéressante correspondance avec l'agent de change de sa femme, relativement au placement de la fortune de mistress Pompley. Ce pouvait être, ce devait être lui. Cet agent de change avait une fois parlé de venir le voir.

« Faites entrer, dit le colonel ; et quand je sonnerai... du xérès et des sandwiches.

— De bœuf, monsieur ?

— De jambon. »

Le colonel mit de côté son livre de comptes, et essuya sa plume. Une minute après, la porte s'ouvrit et le domestique annonça M. Digby.

Le colonel pâlit et tressaillit.

La porte se referma, et M. Digby resta au milieu de la chambre, appuyé sur le grand bureau. Le pauvre soldat paraissait plus maladif, plus malheureux encore et plus proche de la mort que le jour où lord L'Estrange lui avait glissé son portefeuille dans la main.

Cependant le domestique avait montré qu'il connaissait son monde en l'appelant un gentleman ; il était impossible de lui donner un autre nom.

« Monsieur, dit le colonel Pompley en se remettant et d'un air grave et solennel, je ne m'attendais pas à ce plaisir. »

Le pauvre visiteur promena autour de lui des regards étonnés, et tomba sur une chaise, tout essoufflé. Le colonel le regarda comme on ne regarde qu'un parent pauvre, boutonna d'abord une poche de son pantalon, puis boutonna l'autre ensuite.

« Je vous croyais au Canada ? » dit enfin le colonel.

M. Digby avait repris haleine. Il répondit doucement :

« Le climat aurait tué ma fille ; il y a deux ans que j'en suis revenu.

— Il faut que vous ayez trouvé une bien bonne place en Angleterre pour vous être décidé à quitter le Canada.

— Elle n'aurait pas pu y vivre un an de plus ; le docteur le disait.

— Bah ! » fit le colonel.

M. Digby poussa un long soupir.

« Je n'ai pas voulu venir vous trouver, colonel Pompley, tant que vous auriez pu croire que je venais mendier pour moi. »

Le front du colonel se détendit.

« C'est là un sentiment très-honorable, monsieur Digby.

— Non ; j'ai beaucoup souffert, beaucoup combattu ; mais, voyez-vous, colonel, ajouta le pauvre parent en souriant faiblement, la campagne touche à sa fin et la paix va se conclure. »

Le colonel parut touché.

« Ne parlez pas ainsi, monsieur Digby, je n'aime pas cela. Vous êtes plus jeune que moi. Il n'y a rien de plus désagréable que de voir envisager les choses d'une manière aussi triste. Vous avez assez pour vivre, dites-vous ; du moins, c'est ce que j'ai compris. Je suis très-heureux d'apprendre cela. D'ailleurs, je ne pourrais vous être utile ; il y a tant de gens qui me demandent. Ainsi, tout est pour le mieux, Digby.

— Oh ! colonel, s'écria le soldat, joignant convulsivement les mains avec une exaltation fébrile, si je vous implore, ce n'est pas pour moi, c'est pour mon enfant. Je n'ai qu'une enfant, une fille. Elle a été si bonne pour moi ; elle ne vous coûtera guère. Prenez-la quand je mourrai. Promettez-lui un abri, une demeure, je n'en demande pas davantage. Vous êtes mon plus proche parent. Je ne puis porter les yeux autre part ; vous n'avez pas d'enfant, vous : elle fera votre bonheur, comme elle a fait le mien. »

La figure du colonel Pompley était toujours rouge, mais aucune épithète ne pourrait exprimer suffisamment à quel degré de rougeur elle était arrivée lorsqu'il entendit ces mots :

« Mais cet homme est fou ! s'écria-t-il enfin d'un ton où la surprise l'emportait encore sur la colère, fou à lier ! Que je prenne son enfant, que je loge et que j'entretienne une grande fille, une fille en chair et en os, une fille affamée !... Mais, monsieur, j'ai dit maintes et maintes fois à mistress Pompley : C'est un grand bonheur pour nous de n'avoir pas d'enfants ; nous ne pourrions jamais vivre comme nous faisons si nous avions des enfants, ni jamais faire joindre les deux bouts. Une enfant ! mais c'est la chose du monde la plus dispendieuse, la plus dévorante, la plus ruineuse, qu'une enfant !

— Elle a été accoutumée à se nourrir de peu, dit M. Digby d'une voix plaintive. Oh ! colonel ! laissez-moi voir votre femme ; je toucherai son cœur, à elle ; elle est femme ! »

Père infortuné ! la fatalité ne pouvait pas mettre sur ses lèvres une demande plus malencontreuse et plus inopportune !

Mistress Pompley voir les Digby ! mistress Pompley apprendre la condition des nobles parents du colonel ! Le colonel n'eût plus osé la regarder en face ! Cette seule idée lui faisait dresser les cheveux sur la tête. Il aurait préféré être à cent pieds sous terre. Dans son inquiétude, il fit un pas vers la porte avec l'intention de mettre le verrou. Ciel ! si mistress Pompley allait entrer ! Cet homme avait été annoncé par son nom. Mistress Pompley pouvait avoir déjà appris qu'un Digby était avec son mari. Peut-être faisait-elle toilette pour le recevoir dignement. Il n'y avait pas un moment à perdre.

Le colonel fit explosion :

« Monsieur, votre impudence me surprend. Voir mistress Pompley ! Chut, monsieur, chut ! taisez-vous ! J'ai renié tout lien de parenté entre nous. Je ne veux pas que ma femme, issue de la première famille de la ville, soit déshonorée par une telle parenté. Il est inutile de vous emporter. John Pompley n'est pas homme à se laisser malmener chez lui. Oui, je le répète, monsieur, déshonorée. Ne vous êtes-vous pas endetté ? n'avez-vous pas gaspillé votre fortune ? n'avez-vous pas épousé une vile créature, une roturière, une fille de commerçant, vous, le fils d'un homme respectable, d'un ecclésiastique ? N'avez-vous pas vendu votre brevet ? n'êtes-vous pas devenu, je tremble de le dire ! un comédien, un vulgaire comédien, monsieur ? Lorsque vous étiez réduit à l'extrémité, ne vous ai-je pas donné deux cents livres de ma propre bourse pour que vous pussiez vous rendre au Canada ? Et maintenant vous voilà encore, venant me demander, avec un calme qui m'exaspère, oui, monsieur, qui m'exaspère, venant me demander que je pourvoie aux besoins d'une enfant que vous avez jugé à propos d'avoir, d'une enfant dont la famille maternelle est dans la condition la plus abjecte et la moins avouable. Sortez d'ici, monsieur, sortez ! Pas par là, monsieur, par ici. »

Et le colonel ouvrit la porte vitrée qui donnait sur le jardin.

« Je vais vous faire sortir par ici. Si mistress Pompley vous voyait !... »

Après cette réflexion, le colonel prit résolument par le bras son parent et le fit avancer promptement dans le jardin.

M. Digby ne dit pas un mot ; il voulut se soustraire à l'étreinte du colonel, mais en vain ; son visage pâissait et rougissait tour à tour, et on voyait que dans ce corps amaigri le sang d'un soldat bouillonnait encore.

Le colonel était arrivé à une petite porte pratiquée dans le mur du jardin ; il l'ouvrit et jeta son cousin dehors. Il regarda dans la rue, qui était longue, resserrée, étroite, et voyant qu'elle était solitaire, il jeta les yeux sur le malheureux qu'il venait de chasser. Un remords traversa son cœur. Un moment, la plus sordide de toutes les avarices, celle de l'homme du monde, sembla se relâcher ; un moment, la plus intolérante de toutes les vanités, celle qui se base sur de fausses prétentions, se tut, et le colonel, tirant précipitamment sa bourse :

« Tenez, dit-il à Digby, voici tout ce que je puis faire pour vous. Quittez la ville le plus promptement possible, et ne dites votre nom à personne. Votre père était un homme si respectable ! un ecclésiastique !...

— Et qui a payé votre brevet, monsieur Pompley ? Mon nom, je n'en rougis pas, moi. Mais ne craignez pas que j'invoque la moindre parenté entre vous et moi ; non, car c'est de vous que je rougis ! »

Le cousin, malgré sa pauvreté, repoussa d'une main dédaigneuse la bourse qu'on lui tendait toujours, et descendit la rue d'un pas ferme.

Le colonel Pompley demeura irrésolu. En ce moment, une fenêtre de la maison s'ouvrit ; il entendit du bruit, se retourna, et vit sa femme qui regardait.

Le colonel Pompley entra en se faufilant à travers les taillis, et en se cachant parmi les arbres.

CHAPITRE XXVIII.

L'illustre cardinal de Richelieu a dit : « La mauvaise chance n'est que de la bêtise ; » et après tout, je crains bien que Son Éminence n'ait eu raison. Laissez tomber Richard Avenel et M. Digby, au milieu d'Oxford-Street : Richard en gilet de futaine, Digby en habit de drap fin, Richard avec cinq shillings dans sa poche, Digby avec mille livres : au bout de dix ans, regardez ces deux hommes. Richard sera sur le chemin de la fortune, et Digby... ce que nous l'avons vu. Et cependant Digby n'avait pas de vices ; il ne buvait ni ne jouait. D'où provenait donc le mal ?

Il était fils unique, faible et sans courage. Enfant gâté, il avait été élevé comme un gentleman, c'est-à-dire comme un homme qui espère ne devoir jamais rien faire d'utile. Il entra, comme nous l'avons vu, dans un régiment très-coûteux, où il se trouva à la mort de son père, avec quatre mille livres et une complète incapacité de dire : non. Sans être prodigue, il ignorait totalement la valeur de l'argent ; c'était l'homme le plus facile à vivre, le plus comme il faut, le plus bienveillant qu'on eût jamais vu. Il lui arriva à cette époque ce qui arrive à bien des gens : pauvre, il voulut vivre comme les riches et mener le même train qu'eux ; de là les dettes, puis le recours aux usuriers, des billets souscrits, quelquefois pour d'autres, avec intérêt de vingt pour cent : les quatre mille livres fondirent comme la neige au soleil : appel pathétique à des parents ; mais les parents ont leurs enfants ; quelques petits secours donnés à contrecœur, assaisonnés de beaucoup de conseils et entourés de conditions. Il rencontra une jeune fille d'une condition inférieure, et s'éprit d'elle ; elle était vertueuse : il l'épousa ; excellents sentiments ; imprudent mariage. Puis Digby déchoit dans la société ; la femme du colonel ne veut pas frayer avec M^{me} Digby ; Digby est dédaigné et renié par toute sa famille ; des événements désagréables surviennent dans sa vie de garnison ; Digby vend son grade : l'amour dans une chaumière ; saisie dans *ditto*. Digby s'était fait beaucoup applaudir comme acteur de société ; il songe à monter sur les planches : il paraît dans la haute comédie ; joue les gentlemen. Il s'essaye dans une ville de province sous un nom supposé ; son échec ; son existence d'auteur ; maladie ; la poitrine est

attaquée. La voix de Digby s'enroue et s'affaiblit ; il ne s'en aperçoit pas ; il attribue son échec à l'ignorance d'un public de province ; il paraît à Londres ; il est sifflé ; il retourne en province : tombe dans les petits rôles ; prison ; désespoir ; sa femme meurt ; il s'adresse de nouveau à ses parents : on fait une collecte pour se débarrasser de lui et lui faire quitter le pays. On lui trouve une place au Canada ; il y est poursuivi par la mauvaise fortune : il est probe comme l'or, mais il tient négligemment ses comptes ; sa fille ne peut supporter les hivers du Canada ; Digby revient dans sa patrie ; existence mystérieuse pendant deux ans ; sa petite fille est patiente, rêveuse et affectionnée ; elle a appris à travailler : elle économise pour son père et lui sert parfois de soutien. La constitution de Digby faiblit rapidement ; il songe à ce que deviendra son enfant... au pire malheur de tous ! Pauvre Digby. Il n'a de sa vie commis une action basse ni méchante : et cependant le voilà qui descend la rue, chassé de la maison du colonel Pompley.

CHAPITRE XXIX.

M. Digby entra dans la salle de l'auberge où il avait laissé Hélène. Elle était assise à la fenêtre et regardait curieusement les enfants qui jouaient dans la rue. Hélène Digby n'avait jamais connu le jeu. Elle s'élança au-devant de son père lorsqu'il entra. Son père était toute sa joie.

« Il nous faut retourner à Londres, dit M. Digby se laissant tomber sans force sur une chaise. Puis avec son sourire maladif, il dit en s'adressant doucement à sa fille : Voudrais-tu demander quand part la première voiture ? »

Il ne se faisait rien dans la triste existence de ces deux êtres dont le soin ne fût remis à cette douce enfant. Elle embrassa son père, plaça devant lui un sirop adoucissant qu'il avait apporté de Londres, et sortit silencieusement pour prendre les renseignements nécessaires.

À huit heures du soir le père et l'enfant étaient assis dans la diligence en compagnie d'un autre voyageur emmitouflé jusqu'au menton. Après le premier mille celui-ci baissa une des glaces de la voiture. Quoiqu'on fût en été l'air était vif et pénétrant ; Digby frissonna et toussa.

Hélène mit la main sur la portière et se penchant vers le voyageur elle lui parla tout bas.

« Comment, dit le voyageur, fermer la glace ! Vous avez la vôtre, celle-ci est la mienne. L'oxygène, mademoiselle, ajouta-t-il avec solennité, l'oxygène est le souffle de la vie. Que diable, mon enfant, continua-t-il d'un ton de colère concentrée et avec l'accent du pays de Galles, que diable, laissez-nous respirer et vivre. »

Hélène effrayée recula.

Son père qui n'avait pas entendu, ni remarqué l'entretien, s'enfonça dans un coin, releva le collet de son habit et toussa de nouveau.

« Il fait froid, mon enfant, » dit-il d'une voix languissante à Hélène.

Le voyageur entendit le mot et il répondit avec indignation, mais comme se parlant à lui-même :

« Il fait froid ! Je crois que les Anglais sont les gens les plus frileux du monde. Voyez-les dans leurs grands lits, tous les rideaux tirés, volets fermés, paravent à la cheminée ; pas une maison où il y ait un ventilateur ; il fait froid !... »

La glace voisine de M. Digby ne fermait pas bien.

« Il y a un terrible courant d'air, » dit celui-ci.

Hélène s'empressa aussitôt de boucher les fentes de la fenêtre avec son mouchoir. M. Digby regardait tristement l'autre portière. Son regard éloquent ne fit qu'exciter davantage la bile du voyageur.

« Voilà qui est plaisant, dit-il ; que diable ! Je crois que vous allez me demander de sortir tout-à-l'heure. Les gens qui voyagent en voiture devraient connaître les règlements. Je ne me mêle pas de votre glace, vous n'avez pas à vous mêler de la mienne.

— Mais, monsieur, Je ne vous ai rien dit, fit humblement M. Digby.

— Vous ! non, mais mademoiselle.

— Ah ! monsieur, dit Hélène avec tristesse, si vous saviez combien papa souffre ! Et sa main se posait de nouveau sur la portière.

— Laisse, mon enfant, monsieur est dans son droit, dit M. Digby, et saluant avec sa douceur habituelle, il ajouta : excusez-la, monsieur, elle se préoccupe trop de moi. »

Le voyageur se tut, et Hélène se blottit contre son père, cherchant à le préserver du froid.

Le voyageur s'agitait avec inquiétude. « Sans doute, dit-il avec une espèce de ronflement, l'air est une chose importante et je suis dans mon droit ; mais... » et néanmoins il ferma la portière. Hélène se tourna du côté du voyageur avec une physionomie pleine de reconnaissance.

« Vous êtes bien bon, monsieur, dit le pauvre M. Digby, je suis honteux de... »

Un accès de toux l'empêcha d'en dire davantage.

Le voyageur, qui était un homme corpulent et sanguin, parut sur le point d'étouffer, mais il ôta son cache-nez, son manteau, et renonça héroïquement à l'oxygène.

Il s'approcha du malade et lui tâtant le pouls :

« Vous avez la fièvre, je crois, monsieur. Je suis un homme de l'art. Chut ! un, deux... que diable, vous ne devriez pas voyager, vous n'êtes pas en état de voyager. »

M. Digby secoua la tête ; il était trop faible pour répondre. Le voyageur fourra une de ses mains dans la poche de son manteau et en retira un objet qu'on pouvait prendre pour un porte-cigares, mais qui, de fait, était un petit nécessaire en peau de chagrin, contenant différentes fioles. De l'une de ces fioles, il tira deux globules microscopiques.

« Voyons, dit-il, ouvrez la bouche. Posez cela sur le bout de votre langue, ça calmera votre pouls, abattra la fièvre. Vous allez être mieux maintenant ; mais il ne faudrait pas voyager ; vous avez besoin de repos ; il faut rester au lit. De l'aconit... de la jusquiame.... Hum ! votre papa est d'une faible constitution, caractère timide — probablement horreur du travail ?

— Monsieur ! fit Hélène, effrayée, se demandant si cet homme n'était pas un magicien.

— En ce cas il faut prendre du phosphore, s'écria le voyageur. Cet imbécile de Browne aurait dit de l'arsenic. Ne vous laissez pas persuader de prendre de l'arsenic.

— De l'arsenic, monsieur ? répéta Digby, de sa voix douce. Non, non... quelque malheureux que soit un homme, je crois, monsieur, que le suicide est toujours un acte hautement criminel.

— Le suicide ? dit le voyageur tranquillement. Vous n'avez aucun symptôme de ce genre, dites-vous ?

— Non, grâce au ciel, monsieur.

— Si jamais vous vous sentiez un violent désir de vous asphyxier, prenez de la *pulsatille* ; si, au contraire, vous vous sentiez une disposition à vous brûler la cervelle avec accompagnement de pesanteur dans les jambes, de perte d'appétit, et d'une toux sèche, prenez du sulfure d'antimoine. N'oubliez pas cela. »

Quoique le pauvre M. Digby pensât confusément que le gentleman n'avait pas sa tête à lui, il s'efforça de lui répondre poliment qu'il lui était bien reconnaissant, et qu'il se rappellerait ses prescriptions, mais sa langue ne faisait plus son office ; ses idées s'embrouillaient, et il retomba dans un silence qui ressemblait au sommeil.

Le voyageur regardait attentivement Hélène, qui appuyait doucement la tête de son père sur son épaule, avec une tendresse qui était plutôt celle d'une mère que celle d'une enfant.

« Sensibilité... tendresse... affection... une bonne enfant — à laquelle la *pulsatille* réussirait parfaitement. »

Hélène leva le doigt et son regard alla de son père au voyageur pour revenir encore à son père.

« Oui — la *pulsatille* ! » murmura l'homœopathe, et se casant de son mieux dans son coin, il chercha à s'endormir. Mais après de vains efforts accompagnés de gestes et de mouvements agités, il se redressa vivement et tira de nouveau son nécessaire de poche.

« Quelle diable d'influence ont sur moi ces gens-là ? murmura-t-il. Pour la sensibilité malade... du café ? Non. Quand elle est très-vive : *Nux*. »

Il approcha son portefeuille de la fenêtre, s'efforçant de lire une étiquette sur une bouteille lilliputienne. *Nux !* C'est cela, » et il avala un globule.

« Maintenant, dit-il, après un moment de silence, je ne me soucie pas plus des malheurs des autres que de l'an quarante. Non, ma foi ! et j'ai presque envie de baisser la glace. »

Hélène leva la tête.

« Mais je ne le ferai pas, » ajouta-t-il résolûment, et cette fois il s'endormit profondément.

CHAPITRE XXX.

La diligence s'arrêta à onze heures, pour permettre aux voyageurs de souper. L'homœopathe s'éveilla, descendit de voiture, étira ses membres, et aspira l'air frais avec un sentiment évident de satisfaction

« Faites descendre votre père, ma chère enfant, dit-il d'un ton plus doux que de coutume. Je serais bien aise de l'examiner dans une chambre ; peut-être pourrais-je le soulager. »

Mais quelle fut la terreur d'Hélène, quand elle s'aperçut que son père ne bougeait pas ! Il était complètement évanoui et, quand on l'eut descendu de voiture, il demeura comme insensible à tout ce qui se passait. Quand il eut recouvré ses sens, sa toux le reprit et les efforts qu'il fit amenèrent un crachement de sang.

Il était évidemment impossible qu'il continuât sa route. L'homœopathe aida à le déshabiller et à le mettre au lit ; et lui ayant administré un autre de ses mystérieux globules, il demanda à la maîtresse de l'auberge à quelle distance de là on trouverait le médecin le plus proche, car on était dans un petit village. Le pharmacien du pays n'était qu'à trois milles, mais en apprenant que les gens comme il faut employaient le docteur Dosewell, qui

demeurait à sept bons milles de là, l'homœopathe poussa un profond soupir. La voiture ne s'arrêtait qu'un quart d'heure.

« Diable, fit-il avec colère, la noix vomique n'a pas produit d'effet. Ma sensibilité est chronique. Il me faudra beaucoup de temps pour en guérir. Holà ! garçon, descendez ma malle. Je n'irai pas plus loin ce soir.

Et le brave homme, après avoir soupé fort légèrement, remonta près du malade.

« Dois-je envoyer chercher le docteur Dosewell, monsieur ? demanda la maîtresse de l'auberge en s'arrêtant à la porte.

— Hum ! À quelle heure passe demain la première voiture pour Londres ?

— Pas avant huit heures, monsieur.

— Eh ! bien, faites demander au docteur d'être ici à sept heures. Cela nous délivrera pendant quelques heures de l'allopathie et du meurtre, » grommela le disciple d'Hahnemann, en entrant dans la chambre.

Fut-ce le globule administré par l'homœopathe, ou bien la nature, aidée du repos qui arrêta le crachement de sang et redonna au pauvre patient une force passagère, c'est ce qu'un homme qui n'est pas du métier ne peut se permettre de dire. Ce qui est certain c'est que M. Digby paraissait mieux ; et, après que le docteur eut approché son oreille de sa poitrine, qu'il l'eut ausculté avec soin et lui eut fait plusieurs questions, le malade tomba peu à peu dans un profond sommeil. Le docteur se retira alors dans un coin de la chambre et appuyant la tête sur sa main, il sembla méditer. Ses réflexions furent interrompues par la pression timide d'une petite main. Hélène était à genoux devant lui.

« Il est bien malade... bien mal ? dit-elle, et ses yeux tendres et scrutateurs étaient fixés sur le docteur avec l'expression du plus profond désespoir.

— Votre père est en effet très-malade, répondit le docteur après un court silence. Il ne pourra sortir d'ici que dans quelques jours au plus tôt. Je vais aller à Londres... faut-il prévenir vos parents et dire à l'un d'eux de venir vous rejoindre ?

— Non, je vous remercie, monsieur, dit Hélène en rougissant. Mais ne craignez rien ; je puis soigner papa toute seule. Je crois qu'il a déjà été plus mal que cela... du moins il se plaignait bien davantage. »

L'homœopathe se leva, fit deux fois le tour de la chambre et s'arrêta près du lit pour écouter la respiration du malade.

Il revint près de l'enfant toujours agenouillée, la prit dans ses bras et l'embrassa. « Corbleu ! dit-il avec colère, en la posant par terre, allez vous coucher ; maintenant, nous n'avons plus besoin de vous.

— Pardon, monsieur, dit Hélène, mais je ne le quitterai pas ainsi. S'il s'éveillait il me chercherait. »

La main du docteur trembla ; il eut de nouveau recours à ses globules. « Inquiétude... douleur contenue... murmura-t-il. N'avez-vous pas besoin de pleurer, mon enfant ? Pleurez, voyons !...

— Je ne puis pas, murmura Hélène.

— *Pulsatilla* ! dit le docteur, d'un ton triomphant. Je l'avais dit du premier coup. Ouvrez la bouche... là !... maintenant... bonne nuit. Ma chambre est tout en face, au numéro 6. Appelez-moi, s'il s'éveille. »

CHAPITRE XXXI.

À sept heures le docteur Dosewell arriva et fut introduit dans la chambre de l'homœopathe, qui, déjà levé et habillé, avait visité son malade.

« Je me nomme Morgan, dit l'homœopathe, je suis médecin, je remets entre vos mains un malade, que ni vous ni moi, je le crains, ne pouvons guérir. Venez le voir. »

Les deux docteurs entrèrent dans la chambre du malade. M. Digby était très-faible, mais il avait repris sa connaissance et inclina poliment la tête.

« Je regrette de vous donner tant de peine, » dit-il.

L'homœopathe éloigna Hélène ; l'allopathe s'assit près du lit, adressa quelques questions au malade, lui tâta le pouls, l'ausculta, et regarda sa langue. Les yeux d'Hélène étaient fixés sur le médecin étranger, et ses joues se colorèrent, ses yeux brillèrent quand il dit assez gaiement : « On peut vous donner du thé.

— Du thé ! murmura l'homœopathe, barbare !

— Il va mieux alors, monsieur ? dit Hélène en se glissant près de l'allopathe.

— Oh ! oui, mon enfant... certainement ; et nous le guérirons, j'espère. »

Puis les deux médecins se retirèrent.

« Il en a pour une semaine ! dit le docteur, souriant agréablement, et laissant voir deux belles rangées de dents blanches.

— J'aurais dit un mois ; mais nos systèmes sont différents, répliqua le docteur Morgan, sèchement.

LE DOCTEUR DOSEWELL (poliment). Nous autres médecins de campagne nous nous inclinons devant nos supérieurs de la ville. Qu'auriez-vous ordonné ? Peut-être auriez-vous tenté une saignée.

LE DOCTEUR MORGAN (s'abandonnant à son patois du pays de Galles, ce qu'il ne fait jamais que dans ses moments d'impatience). Bonté du ciel ! me prenez-vous pour un boucher ! pour un bourreau ? Jamais ! jamais !

LE DOCTEUR DOSEWELL. Je ne pense pas non plus que cela soit bon quand les deux poumons sont perdus. Mais peut-être êtes-vous pour les aspirations ?

LE DOCTEUR MORGAN. Sornettes ! balivernes !

LE DOCTEUR DOSEWELL (d'un ton de mécontentement). Que conseilleriez-vous, alors, pour prolonger la vie de votre patient un mois ?

LE DOCTEUR MORGAN. Je lui donnerais du *rhus* !

LE DOCTEUR DOSEWELL. Du *rhus*, monsieur, du *rhus* ! Je ne connais pas cela.

LE DOCTEUR MORGAN. Du *rhus toxicodendron*. »

La longueur de ce dernier mot inspira un certain respect au docteur Dosewell. Un mot de cinq syllabes... c'était imposant ! Il salua avec déférence, mais d'un air encore assez vexé. À la fin il dit en riant franchement : « Vous autres grands médecins de Londres, vous employez tant de nouveaux médicaments. Oserai-je vous demander ce que c'est que le rhus toxico... toxico....

— Dendron.

— Oui, qu'est-ce ?

— Le jus de l'upas, vulgairement appelé l'arbre à poison. »

Le docteur Dosewell fit un bond.

« L'upas... l'arbre à poison... les petits oiseaux qui viennent s'abriter sous son ombre tombent morts. Vous donnez le jus de l'upas dans ces cas désespérés et à quelle dose ? »

Le docteur Morgan fit une grimace pleine de malice et montra un globule de la grosseur d'une tête d'épingle.

Le docteur Dosewell recula avec dégoût.

« Oh ! dit-il froidement, et prenant aussitôt une pose d'orgueilleuse supériorité, je suis apparemment en présence d'un homœopathe, monsieur ?

— D'un homœopathe.

— Hum !

— Hum !

— Étrange système ! docteur Morgan, dit le docteur Dosewell en recouvrant son aimable sourire, mais avec un certain ton de mépris. Un système qui ruinerait bientôt tous les droguistes.

— Ils le méritent bien. Les droguistes eux ont bientôt ruiné les malades.

— Monsieur !

— Monsieur !

LE DOCTEUR DOSEWELL (avec dignité). Vous ignorez peut-être, docteur Morgan, que je suis pharmacien en même temps que médecin ; et même, ajouta-t-il, avec une superbe humilité, je n'ai pas encore mon diplôme, et je ne suis docteur qu'officieusement.

LE DOCTEUR MORGAN. C'est tout comme, monsieur. Le docteur signe la condamnation, le pharmacien l'exécute.

LE DOCTEUR DOSEWELL {avec un sourire moqueur}. Il est vrai que nous ne promettons pas de rendre la vie à un mourant à l'aide du suc vénéneux de l'upas.

LE DOCTEUR MORGAN (avec condescendance). Certainement non. Pour nous, il n'y a pas de poison. C'est justement la différence qui existe entre vous et moi, docteur Dosewell.

LE DOCTEUR DOSEWELL (montrant du doigt la pharmacie de voyage de l'homœopathe et d'un ton de candeur affectée). Pour ma part, j'ai toujours dit que si à la vérité vous ne pouviez faire de bien, vous ne pouviez non plus faire aucun mal avec vos doses infinitésimales. »

Le docteur Morgan que l'accusation d'empoisonneur n'avait pas ému, s'enflamme lorsqu'on prétend qu'il ne peut faire de mal.

« Vous n'y connaissez rien, je pourrais tuer tout autant de gens que vous si je le voulais, mais je ne le veux pas.

LE DOCTEUR DOSEWELL (haussant les épaules). Monsieur, il est inutile d'argumenter contre le sens commun. Bref, ma ferme conviction est que c'est une complète... une complète...

LE DOCTEUR MORGAN. Une complète quoi ?

LE DOCTEUR DOSEWELL (poussé à bout). Duperie !

LE DOCTEUR MORGAN. Une duperie. Sapristi ! vieux...

LE DOCTEUR DOSEWELL. Vieux quoi, monsieur ?

LE DOCTEUR MORGAN (s'engageant avec dextérité dans l'articulation de voyelles allitérées qu'un Cimbre seul est capable de prononcer sans reprendre haleine). Vieil anthropophage d'allopathe.

LE DOCTEUR DOSEWELL (saisissant le dossier de la chaise sur laquelle il était assis, puis la rejetant violemment sur ses quatre pieds.) Monsieur !....

LE DOCTEUR MORGAN (faisant le même geste avec sa chaise), Monsieur !

LE DOCTEUR DOSEWELL. Vous êtes grossier.

LE DOCTEUR MORGAN. Vous êtes impertinent !

LE DOCTEUR DOSEWELL. Monsieur !

LE DOCTEUR MORGAN. Monsieur !

Et les deux rivaux se rapprochèrent.

Ils étaient tous les deux de taille athlétique : tous les deux violents. Le docteur Dosewell était plus grand, mais le docteur Morgan était plus fort. Le docteur Dosewell était Irlandais du côté de sa mère, mais le docteur Morgan était Gallois des deux côtés. Bien considéré, j'aurais parié pour le docteur Morgan, si l'on en fût venu aux coups. Mais heureusement pour l'honneur de la science, la servante frappa à la porte, en disant : « La voiture arrive, monsieur. »

En entendant ces mots le docteur reprit son sang-froid et ses manières polies.

« Docteur Dosewell, dit-il, j'ai été un peu vif... Je vous en fais mes excuses,

— Docteur Morgan, répondit l'allopathe, je me suis oublié. Votre main, monsieur.

LE DOCTEUR MORGAN. Nous sommes tous deux dévoués au service de l'humanité quoique avec des opinions différentes : nous nous devons mutuellement le respect.

LE DOCTEUR DOSEWELL. Où trouvera-t-on de la générosité, si ce n'est chez les hommes de science ?

LE DOCTEUR MORGAN (à part). Vieil hypocrite ! Il me pilerait dans un mortier, s'il le pouvait.

LE DOCTEUR DOSEWELL (à part). Misérable charlatan ! je voudrais le tenir dans un mortier !

LE DOCTEUR MORGAN. Adieu, mon digne et estimé confrère !

LE DOCTEUR DOSEWELL. Mon excellent ami, adieu !

LE DOCTEUR MORGAN (se retournant vivement). J'oubliais — je ne crois pas que notre pauvre malade soit fort riche. Je le confie à votre bienveillance toute désintéressée. (Il se hâte de sortir.)

LE DOCTEUR DOSEWELL (furieux). M'avoir fait faire sept milles à six heures du matin, et cela peut-être sans honoraires. Charlatan ! pendard ! »

Cependant, le docteur Morgan était rentré dans la chambre du malade.

« Il faut que je prenne congé de vous, dit-il au pauvre M. Digby, qui buvait son thé languissamment et à petites gorgées. Mais je vous laisse entre les mains d'un gentleman qui est du métier. »

Et le docteur Morgan sortit, mais en payant la maîtresse de l'auberge, il lui dit avec une charitable prévoyance : « Les pauvres gens d'en haut peuvent vous payer, vous, mais non ce docteur qui ne leur est d'aucune utilité. Ayez des égards pour la jeune fille, et faites dire au malade par ce docteur en termes adoucis, bien entendu, qu'il ait à écrire à ses amis, sans tarder... vous comprenez qu'il faut que quelqu'un se charge de la pauvre enfant. Et puis attendez... Tendez la main : faites bien attention : Ces globules pour la petite quand son père mourra. (Ici le docteur murmura à demi-voix les mots : chagrin, *aconit*) et si elle pleure trop ensuite, vous lui donnerez ceux-ci : larmes, *caustique*. Ne vous trompez pas.

— Allons, monsieur, en route cria le cocher.

— Voilà... voilà... des larmes, *caustique*, » répéta l'homœopathe, en tirant son mouchoir et son portefeuille au moment où il montait dans la voiture ; puis il se mit à avaler lui-même au plus vite son antilacrymal.

CHAPITRE XXXII.

Richard Avenel était dans un état d'excessive surexcitation. Il se proposait de donner à la société de Screwstown une fête tout à fait nouvelle. Mistress M'Catchley avait décrit avec beaucoup d'éloquence les *déjeuners dansants* de ses amis *fashionables* de Wimbledon et de Fulham. Elle affirmait que rien n'était plus agréable. Elle avait même dit à bout portant à M. Avenel : « Pourquoi ne donneriez-vous pas un *déjeuner dansant* ? » Et voilà comment M. Avenel avait résolu de donner un *déjeuner dansant*.

Le jour étant fixé, Richard s'occupa des préparatifs nécessaires avec l'énergie d'un homme et l'attentive prévoyance d'une femme.

Un matin qu'il se tenait rêveur sur la pelouse, se demandant avec indécision quel serait le meilleur endroit pour établir les tentes, Léonard vint à lui, tenant à la main une lettre ouverte.

« Mon cher oncle, dit-il, doucement.

— Ah ! s'écria M. Avenel comme se réveillant en sursaut. Ah ! eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Je viens de recevoir une lettre de M. Dale. Il m'écrit que ma pauvre mère est très-inquiète et très-tourmentée parce qu'il ne peut lui dire qu'il a reçu de mes nouvelles ; sa lettre demande une réponse. Il me semble que j'aurais l'air d'être ingrat envers lui et envers tout le monde... si je n'écrivais pas. »

Richard Avenel fronça le sourcil. Il articula une exclamation d'impatience et s'en alla. Puis revenant sur ses pas, il fixa son œil de faucon sur la candide figure de Léonard, passa son bras sous celui de son neveu et l'entraîna au milieu des arbres.

« Eh bien ! Léonard, dit-il, après un moment de réflexion, le moment est venu pour moi de vous donner une idée des plans que j'ai formés à votre égard. Vous connaissez ma manière de vivre. Elle diffère un peu de ce que vous aviez vu jusque-là, à ce que je présume. Je vous ai donné ce que personne ne m'a donné à moi, un coup d'épaule pour vous aider à faire votre chemin dans le monde. Il faut maintenant vous aider vous-même dans la place que je vous ai assignée.

— C'est mon devoir et mon désir, répondit Léonard avec franchise.

— Bon. Vous êtes un garçon intelligent, comme il faut : vous me ferez honneur. Je me suis demandé quel est le meilleur parti à prendre à votre sujet. Un moment j'ai songé à vous envoyer à l'Université. C'est, je le sais, le désir de M. Dale : peut-être est-ce aussi le vôtre. Mais j'ai abandonné cette idée. J'ai quelque chose de mieux à vous donner. Vous avez de la capacité et vous êtes un calculateur habile. Je pense à vous mettre à la tête de mes affaires : plus tard, je vous associerai à ma maison ; et avant dix ans, vous serez riche. Voyons, cela vous convient-il ?

— Mon cher oncle, répondit avec franchise Léonard, très-touché de ces généreuses paroles, ce n'est pas à moi qu'il appartient de choisir. J'aurais préféré aller à l'Université, parce que je serais devenu indépendant et que j'aurais cessé d'être un fardeau pour vous. En outre, je me sens plus porté vers les études classiques que vers les affaires. Mais tout cela n'est rien en comparaison du désir que j'ai de vous être utile et de vous prouver, de quelque manière que ce soit, les sentiments de vive reconnaissance que m'inspirent toutes vos bontés.

— Vous êtes un brave garçon, rempli de bons sentiments, s'écria Richard avec cordialité : et croyez-moi, quoique j'aie l'écorce un peu rude, j'ai à cœur vos véritables intérêts. Vous pouvez m'être utile et ce sera en même temps le meilleur moyen de prospérer vous-même. À vous dire vrai, je songe à me mettre en ménage. Je connais une dame de qualité qui, je le pense, daignerait devenir mistress Avenel, et si cela se fait, le séjournerai probablement à Londres une grande partie de l'année. Je ne veux pas renoncer aux affaires : aucun placement ne pourrait me rapporter un intérêt aussi élevé. Mais vous aurez bientôt appris à diriger la maison à ma place et, comme je me retirerai un jour ou l'autre, vous me remplacerez alors. Une fois lancé dans le haut commerce, il vous sera facile, avec vos talents, de devenir quelque chose, membre du parlement, ministre de la couronne, que sais-je ? Et ma femme, hem ! c'est-à-dire ma future, a des parents très-haut placés, et pourra vous faire faire un beau mariage. »

Et Richard de s'en aller en se frottant les mains, — mais en laissant son neveu en proie à la même perplexité relativement à la question délicate que leur entretien sur l'avenir avait écartée, à savoir s'il devait ou non écrire au curé et calmer les alarmes de sa mère. Mais comment écrire sans le consentement de l'oncle Richard, qui dans une autre occasion avait formellement déclaré qu'en écrivant à sa mère, Léonard s'exposait à faire perdre à celle-ci tous les avantages qui lui étaient destinés. Pendant qu'il discutait cette question avec sa conscience, appuyé contre une barrière qui séparait la ville de la campagne, Léonard Fairfield tressaillit en entendant tout à coup une exclamation. Il leva les yeux et aperçut M. Sprott, le chaudronnier.

CHAPITRE XXXIII.

Le chaudronnier, plus noir et plus refrogné que jamais, regarda avec stupéfaction son ancienne connaissance si étrangement métamorphosée. Il étendit même ses mains noires comme s'il eût voulu se convaincre par le toucher que c'était bien Léonard en chair et en os qu'il avait devant lui, sous des vêtements si merveilleusement élégants.

Léonard se recula instinctivement, pendant que sous l'impression de sa surprise, il balbutiait ces mots :

« Vous ici, monsieur Sprott ! Qui peut vous amener si loin de votre demeure ? »

— De ma demeure ! répéta le chaudronnier. Je n'ai pas de demeure, moi, ou plutôt voyez-vous, monsieur Fairfield, je me fais une demeure partout où je vais ! Dieu merci ! je n'ai pas de paroisse ! Je vas tantôt par ici, tantôt par là, trouvant une demeure partout où il y a des casseroles à raccommoder et des ferrailles à vendre. »

Ce disant, le chaudronnier déposa à terre ses paniers, poussa un grognement de satisfaction et s'assit tranquillement sur la barrière que Léonard venait de quitter.

« Mais, Dieu me pardonne ! reprit M. Sprott, en regardant encore davantage Léonard. Vous voilà devenu un beau monsieur. »

Léonard, songeant qu'il n'était ni nécessaire, ni convenable de continuer ses relations avec Sprott, ni prudent de s'exposer à la série de questions que celui-ci ne manquerait pas de lui adresser, tendit une couronne au chaudronnier, et lui dit en souriant à demi :

« Excusez-moi ; il faut que je vous quitte ; j'ai affaire à la ville ; faites-moi le plaisir d'accepter cette bagatelle. » Puis il s'esquiva en toute hâte.

Le chaudronnier regarda longtemps sa couronne, puis la glissant dans sa poche, il se dit à lui-même :

« Oh ! de l'argent pour que je me taise ! Ça ne réussira pas, mon muscadin ! »

Après ce court soliloque, il demeura silencieux pendant quelques instants, jusqu'à ce qu'il eût presque perdu de vue Léonard ; puis, se levant, il reprit son fardeau, et marchant le long des haies, il suivit le jeune homme jusque dans la ville. Arrivé à la dernière pièce de terre, il vit par-dessus la haie, Léonard qui était accosté par un gentleman bien mis, à la démarche fière. Ce gentleman le quitta bientôt et s'avança, en sifflant très-haut, dans la direction du chaudronnier. Sprott promena ses regards autour de lui, mais la haie était trop bien soignée pour lui offrir une cachette ; aussi résolut-il d'affronter la rencontre et il continua hardiment son chemin. Malheureusement, avant qu'il put mettre le pied sur la grande route, le propriétaire du terrain, M. Avenel, car c'était lui-même qui avait aperçu le délinquant et l'avait appelé à lui en lui adressant un : « Ohé, là-bas ! mon gaillard ! » avec toute la dignité d'un homme qui possède de nombreux arpents de terre, et en même temps toute la colère d'un propriétaire qui les voit impudemment envahis.

Le chaudronnier s'arrêta, et M. Avenel s'avança vers lui.

« Que diable faites-vous là, caché derrière ma haie ? Je vous soupçonne d'être un incendiaire !

— Je suis chaudronnier, » répondit Sprott, sans baisser le ton (il était publicain), mais au contraire dans l'attitude d'un seigneur de la création.

M. Avenel se sentit aux doigts une vive démangeaison de faire sauter le mauvais chapeau du chaudronnier de dessus sa tête de jacobin, mais il reprima un mouvement si contraire à sa dignité, en enfonçant ses deux mains dans les poches de son pantalon.

« Chaudronnier ! s'écria-t-il, c'est-à-dire vagabond. Je suis magistrat, et j'ai grande envie de vous envoyer au tread-mill. Que faites-vous ici, s'il vous plaît ? Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Ce que je fais ici ? dit Sprott. Pourquoi n'avez-vous pas demandé de renseignements sur moi à ce jeune monsieur qui vous parlait tout à l'heure. Il me connaît bien, lui !

— Comment ! mon neveu vous connaît ?

— Qu'est-ce que vous dites, fit le chaudronnier en sifflant, c'est votre neveu. J'ai un grand respect pour votre famille. Je connais cette bonne mistress Fairfield, la blanchisseuse, depuis bien des années. Je vous demande humblement pardon. » Et cette fois il ôta son chapeau.

M. Avenel rougit et pâlit tour à tour. Il grommela quelques mots, qu'on ne put entendre, tourna sur ses talons et s'éloigna à grands pas. Le chaudronnier l'observa comme il avait observé Léonard, et suivit l'oncle comme il avait suivi le neveu. La nuit qui succéda au jour où Richard avait appelé Sprott incendiaire, ses meules furent brûlées ; était-ce le résultat d'une vengeance, c'est ce que je n'oserais prononcer ; en tout cas, ce fut une coïncidence singulière. Sprott était très-fier, et n'oubliait pas aisément une insulte, il était d'une nature aussi inflammable que les allumettes chimiques qu'il portait toujours sur lui, avec ses brochures et ses pots de colle.

Le lendemain on fit des recherches pour trouver le chaudronnier, mais il avait quitté le pays.

CHAPITRE XXXIV.

Heureusement le *déjeuner dansant* absorbait tellement l'esprit de M. Richard Avenel, que l'incendie de ses meules ne put endommager les gracieuses et poétiques images qui se rattachaient pour lui à ces réjouissances champêtres. Il n'adressa même que des questions décousues et insouciantes à Léonard au sujet du chaudronnier ; il ne fit pas non plus poursuivre par la justice ce marchand ambulant ; à vrai dire, Richard Avenel était habitué à se faire des ennemis dans les classes inférieures ; il soupçonnait bien Sprott d'avoir incendié ses meules, mais comment eût pu s'occuper de meules et de chaudronniers, un homme dont les facultés et les préoccupations étaient concentrées sur les préparatifs d'un *déjeuner*

dansant ? Richard Avenel (et tous les gens intelligents devraient en cela l'imiter), avait pour maxime de ne jamais faire qu'une chose à la fois ; aussi tout fut-il ajourné jusqu'après le déjeuner dansant, sans en excepter la lettre que Léonard désirait écrire au curé. « Attendez un peu, et nous écrirons tous les deux, avait dit Richard, d'un ton de bonne humeur : Attendez que le *déjeuner dansant* soit passé. »

Il faut dire que cette fête n'était pas une fête de province ordinaire. Richard Avenel était homme à bien faire les choses, quand une fois il s'en mêlait.

Peu à peu ses premières idées s'agrandirent ; il n'avait d'abord songé qu'au soin et à l'élégance ; mais bientôt son imagination atteignit à la splendeur et à la magnificence. Des artistes habitués aux *déjeuners dansants* arrivèrent de Londres pour aider, pour diriger, pour créer. On avait engagé des chanteurs hongrois, des chanteurs tyroliens, des paysannes suisses qui devaient chanter le *Ranz des vaches*. La grande tente était décorée en salle gothique ; le déjeuner lui-même était composé des plus délicates primeurs de la saison.

Bref, comme Richard se l'était dit à lui-même : « Ce sera une chose une fois faite, et je ne regarde pas à l'argent pourvu qu'elle *soit* ce qu'elle *doit être*. Je voudrais bien savoir, pensait-il, ce que dira mistress M'Catchley. » En effet, s'il faut dire la vérité, non-seulement M. Richard Avenel donnait ce *déjeuner dansant* en l'honneur de mistress M'Catchley, mais il avait résolu au fond de son cœur, que dans cette occasion (alors qu'entouré de toute sa splendeur et assisté des séductions de Terpsichore et de Bacchus), il avait résolu, dis-je, de murmurer à l'oreille de mistress M'Catchley ces mots si doux qui... ; mais pourquoi ne pas laisser M. Richard Avenel s'exprimer dans son langage énergique : « Avec la permission de ces goinfres, s'était dit Avenel, je bâclerai l'affaire. »

CHAPITRE XXXV.

Le grand jour arriva enfin, et M. Richard Avenel, de la fenêtre de sa chambre à coucher regardait la scène qui s'étendait sous ses yeux, comme jadis Annibal et Napoléon contemplèrent l'Italie du haut des Alpes. C'était une scène bien capable de satisfaire les pensées d'un conquérant et de récompenser les travaux d'un ambitieux. Sur une petite éminence étaient placés les chanteurs tyroliens, dont les grands chapeaux, les boutons dorés et les éclatantes ceintures resplendissaient au soleil. De sa fenêtre Richard apercevait aussi les musiciens hongrois qui, invisibles aux promeneurs, étaient placés au milieu d'un petit bosquet de lauriers et d'arbrisseaux d'Amérique. Au loin sur la droite, s'étendait ce que l'on nommait auparavant (*horresco referens*) la mare aux canards, où

Dulce sonant tenui gutture carmen aves.

Mais le talent ingénieux de l'administrateur de la fête avait converti la mare en lac suisse, en dépit des plaintes et des gémissements de l'*assuetum innocuumque genus*, les habitants familiers et inoffensifs avaient été bannis de leur demeure aquatique. De gros pieux garnis de branches de sapin, enfoncés les uns près des autres sur le bord du lac, donnaient aux eaux ces sombres reflets que l'on admire en Suisse. Là, près de trois vaches couvertes de rubans se trouvaient les Suissesses qui devaient faire retentir les échos de leur *Ranz des vaches*. À gauche, au beau milieu de la pelouse qu'elle couvrait presque en entier, s'étendait la grande tente gothique divisée en deux parties : un côté était destiné à la danse, l'autre au déjeuner.

Le temps était magnifique ; pas un nuage au ciel. Déjà les musiciens accordaient leurs instruments ; des domestiques, loués pour la circonstance et soigneusement habillés, pantalons noirs et gilets blancs, passaient et repassaient entre la maison et la tente. Richard regardait, regardait toujours, et tout en regardant passait machinalement son rasoir sur le cuir ; il se tourna enfin, comme à regret, du côté du miroir et commença à se raser. Toute cette bienheureuse matinée, il avait été trop affairé pour avoir pensé à

cette opération. Il procéda ensuite à sa toilette. Quel poète épique, en une si solennelle onction, négligerait de décrire la robe et la tunique de son héros ? Son surtout (nous dirions aujourd'hui son habit) était d'un bleu vif, de ce bleu que les frères du roi Georges IV avaient mis à la mode ; la coupe en était droite et il était gracieusement entr'ouvert ; à la seconde boutonnière était attachée une rose mousseuse. Le gilet était blanc et le pantalon gris perle, pour parler en style de tailleur, *tombait bien sur les bottes*. Une cravate de soie bleue et blanche était négligemment nouée autour de son cou. Une belle chemise garnie de boutons d'or ; une paire de gants paille ; un chapeau blanc placé sur le côté, d'une manière un peu trop apprêtée, complétaient la toilette : c'était un beau cavalier que notre ami Richard Avenel.

Beau et ayant le sentiment de sa beauté, riche et ayant le sentiment de sa richesse, roi de la fête et ayant le sentiment de cette royauté, Richard Avenel s'arrêta sur la pelouse.

Et voici que déjà la poussière s'élève sur la route ; voici que les cabriolets, les calèches, les chaises de poste, les voitures de louage arrivent à la file. Les invités venaient presque tous en même temps, comme on fait à la campagne.

Richard Avenel ne se sentit pas d'abord très à l'aise en recevant ses hôtes, surtout ceux qu'il ne connaissait que de vue ; mais quand les danses eurent commencé et qu'il eut pris la main de la belle mistress M'Catchley pour ouvrir le premier quadrille, il retrouva tout son courage et toute sa présence d'esprit. S'apercevant ensuite que bien des gens qu'il n'avait pas été recevoir paraissaient néanmoins s'amuser beaucoup, il abandonna le dessein qu'il avait eu d'accueillir en personne tous ceux qui vinrent par la suite, et ce fut un grand soulagement pour eux comme pour lui.

Léonard cependant regardait cette scène animée avec une mélancolie à laquelle il essayait en vain de se soustraire. Cette mélancolie est plus ordinaire qu'on ne le croit chez les jeunes gens qui assistent à de pareilles scènes. Il se retira dans un coin paisible, s'assit sous un arbre, et là, la tête entre ses mains, se mit à rêver. Heureux âge que celui où, quel que soit le présent, l'avenir paraît si beau et si vaste.

Mais le déjeuner avait succédé aux premières danses. Le champagne coulait royalement. Aussi quelle animation après la fête ! Le soleil commençait à descendre vers l'occident. Pendant un court intervalle entre les contredanses, les invités s'étaient groupés les uns sur la pelouse, les autres dans les allées. Les élégantes toilettes des dames, les joyeux éclats de rire qu'on entendait partout, un brûlant coucher de soleil pour couronner la fête, tout donnait à Léopard l'idée non d'un plaisir affecté et artificiel, mais d'une gaieté franche et réelle. Tiré de sa rêverie, il s'approcha timidement des groupes ; mais Richard Avenel, en compagnie de la belle mistress M'Catchley, dont le teint était plus animé, les yeux plus étincelants et la démarche plus élastique qu'à l'ordinaire, s'écartait du théâtre des plaisirs au moment même où Léopard s'en rapprochait, et se trouvait maintenant en ce même endroit, cet endroit reculé et obscur ombragé par les quelques arbres âgés de plus de cinq ans dont s'enorgueillissait la propriété de M. Avenel.

Et alors ! oh alors ! moment propice pour la plus douce des questions ! Lieu secret, si favorable pour murmurer timidement une proposition délicate ! Soudain de la pelouse, des groupes qui s'y étaient formés, parvint aux oreilles de Richard Avenel un son étrange et confus, de sinistre augure. C'était comme un rire général, un rire sourd mais plein de malignité. Mistress M'Catchley, ouvrant son ombrelle, s'écria : « Mon Dieu, monsieur Avenel, qu'est-ce donc que ce bruit ? »

Richard prononçant tout à coup une sorte de juron et devinant qu'il se passait quelque chose qu'il ne serait pas agréable de faire connaître à mistress M'Catchley, dit brusquement : « Excusez-moi, je vais aller voir ce que c'est ; attendez-moi, je vous prie. »

Et s'élançant en avant, il fut bientôt au milieu du groupe. Les invités s'écartèrent de la façon la plus obligeante pour le laisser passer.

« Mais qu'y a-t-il donc ? » demanda-t-il avec impatience mais non sans alarme. Aucune voix ne lui répondit. Il continua d'avancer et aperçut son neveu dans les bras d'une femme. « Que Dieu me vienne en aide ! » s'écria Richard Avenel.

CHAPITRE XXXVI.

Et quelle femme !

Vêtue d'une robe de cotonnade, très-propre à la vérité, mais qui eût convenu à une servante subalterne ; puis quels souliers !... Sur sa tête un petit chapeau de paille noir, et au lieu de châle un mouchoir qui pouvait valoir vingt sous était croisé sur son corsage. Sans doute elle avait l'air fort honnête, mais comme elle était couverte de poussière ! Elle était pendue au cou de Léonard, le grondant, le caressant et sanglotant tout haut.

« Que Dieu me soit en aide ! » s'écria Richard.

Tandis qu'il proférait cette innocente prière, la femme se retourna vivement, et quittant Léonard, elle s'élança droit vers Richard en poussant un grand cri et en enveloppant dans un long embrassement habit bleu, rose mousseuse, gilet blanc et le reste.... « Oh ! frère Dick ? cher, cher frère Dick ! je te revois donc enfin ! » et ce furent deux gros baisers qu'on eût entendus d'une lieue. La situation du frère Dick était embarrassante ; la foule qui s'était d'abord retirée poliment ne put résister à l'effet de cet embrassement. Ce fut une explosion d'hilarité générale ! Une telle explosion aurait tué un homme d'un caractère faible, mais elle retentit dans le cœur vaillant de Richard Avenel comme le défi d'un ennemi et fit surgir en lui, insoucieux de toutes les conventions du monde, le courage naturel à l'Anglo-Saxon.

Il releva vivement sa belle tête mâle, et regardant le cercle de ses visiteurs malappris d'un air de fierté étonnée :

« Messieurs et mesdames, dit-il très-froidement, je ne vois pas ce qui peut vous faire rire. Un frère et une sœur se retrouvent après plusieurs années de séparation, et la sœur pleure. Pauvre femme ! Pour ma part, je trouve fort naturel qu'elle pleure, mais non pas que vous riiez ! »

Ces paroles suffirent, Richard Avenel se déroba au blâme qui retombait tout entier sur les spectateurs. Il est impossible de peindre l'air confits et décontenancé de ceux-ci, qui se faufilèrent de droite et de gauche pour s'échapper sans être vus.

Richard Avenel profita de son avantage avec la promptitude d'un homme qui a fait son chemin en Amérique et qui est accoutumé à tirer des circonstances le meilleur parti possible. Il passa le bras de mistress Fairfield sous le sien et la conduisit dans la maison. Mais quand il l'eut placée en sûreté dans le petit salon avec Léonard, qui ne la quittait pas, et que la porte se fut refermée sur tous trois, alors la colère de Richard Avenel éclata.

« Impudente, ingrate, audacieuse... canaille !... »

Oui, canaille fut le mot. Je rougis de le dire, mais les devoirs d'un historien sont austères et le mot canaille fut prononcé.

« Canaille ! répéta la pauvre Jeanne Fairfield, s'appuyant sur Léonard pour ne pas tomber.

— Monsieur ! » s'écria Léonard.

Autant eût valu crier « Monsieur » à un torrent débordé. Richard poursuivit, car il était furieux.

« Sale et vilaine souillon ! Comment avez-vous osé venir m'humilier dans ma propre maison, dans mes terres, quand je vous ai envoyé cinquante livres ! Choisir juste le moment... le moment... »

Richard s'arrêta pour reprendre haleine ; le rire de ses hôtes résonnait encore à ses oreilles, lui perçait le cœur, le suffoquait. Jeanne Fairfield se redressa ; ses larmes se séchèrent.

« Je ne suis pas venue vous humilier, je suis venue voir mon fils et...

— Ah ! interrompit Richard, c'était pour le voir. »

Il se tourna vers Léonard : « Vous avez donc écrit à cette femme ?

— Non, monsieur, je n'ai pas écrit.

— Vous mentez !

— Non, il ne ment point, et il vaut autant et mieux que vous, Richard Avenel ! s'écria mistress Fairfield, et je ne souffrirai pas qu'on l'insulte ; non, je ne le souffrirai pas. Quant à vos cinquante livres, en voici quarante-cinq et je travaillerai jour et nuit jusqu'à ce que je vous aie rendu les cinq qui manquent. Ne craignez pas que je vous fasse honte, car je ne veux plus vous revoir jamais. Vous êtes un méchant homme, voilà ce que vous êtes. »

La pauvre femme, toute tremblante d'émotion, avait tellement élevé la voix, que le sentiment de repentir qui avait traversé le cœur de Richard fut étouffé par la crainte qu'il éprouvait de rendre ses domestiques ou ses hôtes témoins de cette scène.

« Paix ! Cessez tout ce tapage, dit M. Avenel d'un ton qu'il cherchait à rendre plus doux. Allons, asseyez-vous... Ne bougez pas jusqu'à ce que je revienne et que je puisse vous parler tranquillement. Léonard, suivez-moi et venez m'aider à donner une explication à nos hôtes. »

Léonard ne bougea pas et secoua la tête.

« Qu'est ce que cela signifie, monsieur ? dit Richard Avenel avec emportement. Vous secouez la tête ! Avez-vous l'intention de me désobéir ? Vous ferez bien d'y prendre garde ! »

Léonard releva la tête, passa un bras autour de sa mère et répondit :

« Monsieur, vous avez été bon et généreux pour moi, et cette pensée seule a pu imposer silence à mon indignation quand vous avez parlé si grossièrement à ma mère ; je sentais que si je parlais j'irais trop loin. Maintenant, je vous dirai en peu de mots que...

— Silence, enfant ! dit la pauvre mistress Fairfield épouvantée. Ne t'occupe pas de moi. Je ne suis pas venue pour te faire tort et briser ton avenir. Je pars !...

— Voulez-vous lui demander pardon, monsieur Avenel ? » dit Léonard avec fermeté, et il fit un pas vers son oncle.

Richard, naturellement impétueux et impatient de toute contradiction, était en ce moment surexcité, non-seulement par les émotions violentes qu'un homme cruellement mortifié dans tout l'enivrement du triomphe doit éprouver, mais encore par le vin qu'il avait bu en plus grande quantité que de coutume. Aussi quand Léonard s'approcha de lui, il prit le mouvement de son neveu pour une menace et leva le bras.

« Faites un pas, dit-il entre ses dents, et je vous assomme ! » Léonard avança : son regard exprimait non le défi ni la menace, mais une hardiesse et une fermeté que Richard ne put méconnaître ; il éprouva même un sentiment de respect, car ce regard était celui d'un homme libre, et il laissa retomber son bras.

« Vous ne pouvez me frapper, monsieur Avenel, dit Léonard, car vous savez que je ne pourrais frapper à mon tour le frère de ma mère. Comme son fils, je vous dis encore une fois : Demandez-lui pardon.

— Mille tonnerres ! êtes-vous fou ou avez-vous juré de me rendre fou ? Vous, misérable insolent, nourri et vêtu par ma charité ! Lui demander pardon !... de quoi ? De ce qu'elle m'a rendu l'objet des railleries de tous avec sa robe de cotonnade et ses souliers ferrés ! Écoutez-moi bien, monsieur. J'ai été insulté par elle, mais je n'entends pas être menacé par vous. Venez avec moi à l'instant même ou je vous chasse, et tant que je vivrai vous ne recevrez pas un shilling de moi. Choisissez... être un paysan, un laboureur ou...

— Un misérable renégat de la tendresse filiale... un vil mendiant ! s'écria Léonard la poitrine soulevée et les joues en feu. Ma mère, ma mère, sortons d'ici. Ne craignez rien... Je suis jeune et vigoureux et nous travaillerons comme auparavant... »

Mais la pauvre mistress Fairfield, accablée, s'était laissée tomber sur le fauteuil de maroquin de Richard et ne pouvait ni parler ni remuer.

« Que le ciel vous confonde tous deux ! murmura Richard. Il ne faut pas qu'on vous voie fuir de chez moi maintenant. Gardez-la ici, serpent que vous êtes, gardez-la jusqu'à mon retour. Alors si vous voulez partir, partez, et que... »

Sans achever sa phrase, Avenel s'élança hors de la chambre, en ferma la porte à double tour et mit la clef dans sa poche. Il s'arrêta un moment dans le vestibule pour se remettre un peu, poussa deux ou trois profonds soupirs, se secoua violemment et résolu de rester fidèle à son principe de ne faire qu'une chose à la fois, il secoua en même temps tout souvenir de ses captifs mutinés. Ferme comme Achille... lorsqu'il apparut aux Troyens, Richard Avenel descendit vers la pelouse.

CHAPITRE XXXVII.

Si courte qu'eût été son absence, l'hôte put s'apercevoir que dans l'intervalle il s'était opéré un grand et notable changement dans les dispositions de ses invités. La plupart de ceux qui demeuraient à la ville se préparaient évidemment à retourner chez eux à pied ; ceux qui demeuraient loin et dont les voitures renvoyées ayant reçu l'ordre de les venir chercher à une heure fixée, qui n'était pas encore arrivée, se rassemblaient en petits groupes : tous avaient l'air triste et mécontent ; et quand l'hôte passa chacun se détournait instinctivement. Ils sentaient qu'ils avaient reçu une leçon ; ils étaient encore plus décontenancés que Richard lui-même. Ils ne savaient pas ; ils se demandaient s'ils n'allaient pas en recevoir une autre. Cet homme vulgaire n'était-il pas capable de tout !

Richard, avec sa pénétration habituelle, comprit immédiatement toutes les difficultés de la situation : mais il s'avança résolûment vers mistress M'Catchley, qui se trouvait près de la grande tente avec les Pompley et la femme du doyen. Lorsque ces personnages le virent se diriger vers eux, il y eut un murmure.

« Au diable soit l'homme, dit le colonel, se rengorgeant dans sa cravate : le voici qui vient à nous. C'est un affreux scandale ; qu'allons-nous faire ? éloignons-nous. »

Mais Richard s'arrangea de façon à leur couper la retraite.

« Mistress M'Catchley, dit-il gravement en offrant son bras à cette dame, j'ai deux mots à vous dire, s'il vous plaît. »

La pauvre veuve fut tout embarrassée. Mistress Pompley la tira par la manche. Richard la regardant toujours fixement, tendait la main. Elle hésita un instant puis enfin accepta son bras.

« Quelle impudence ! s'écria le colonel.

— Laissez faire mistress M'Catchley, mon cher, dit mistress Pompley, elle saura mieux que personne lui donner une leçon.

— Madame, dit Richard, lorsque sa compagne et lui ne furent plus à portée d'être entendus, je compte sur vous pour me rendre un service.

— Sur moi ?

— Sur vous, et sur vous seule. Vous avez de l'influence sur tout ce monde, et un mot de vous produira l'effet que je désire. Mistress M'Catchley, ajouta Richard avec une solennité presque imposante : je crois que vous avez quelque amitié pour moi ; je n'en saurais dire autant d'aucun de ceux qui sont ici. Voulez-vous me rendre ce service, oui ou non ?

— De quoi s'agit-il, monsieur Avenel ? demanda mistress M'Catchley très-troublée et quelque peu attendrie, car cette dame ne manquait pas de sensibilité ; elle se considérait même comme très-impressionnable.

— Faites que tous vos amis... que toute la société, en un mot, revienne dans la tente prendre des rafraîchissements. J'ai quelques mots à leur adresser.

— Bonté divine ! monsieur Avenel,... quelques mots ! s'écria la veuve, mais c'est précisément ce qu'ils redoutent. Excusez-moi, mais, en vérité, vous ne pouvez pas inviter les gens à un *déjeuner dansant* pour les sermonner.

— Je n'ai nullement envie de les sermonner, dit Avenel d'un air sérieux, je vous le jure. Je vais au contraire tout arranger et j'espère qu'ensuite la danse pourra continuer, et que vous m'accorderez de nouveau votre main. Je vous laisse à votre tâche, et croyez-moi, je ne suis pas ingrat. »

Il dit et saluant avec une certaine dignité, il disparut sous la tente du côté où on avait déjeuné. Il s'occupa de réunir les domestiques et leur ordonna de mettre le plus d'ordre possible dans la salle. Mistress M'Catchley, dont la curiosité et l'intérêt étaient éveillés s'acquitta de sa commission avec toute l'habileté et tout le tact d'une femme du monde et, en moins d'un quart d'heure la tente se remplit, les bouchons sautèrent, le champagne jaillit, étincela dans les verres ; on but dans le plus profond silence ; on mangea des fruits et des gâteaux, on s'enhardit d'autant plus qu'on se sentait nombreux et l'on fut très-curieux de savoir ce qui allait se passer. M. Avenel en haut de la table se leva tout à coup.

« Mesdames et messieurs, dit-il, j'ai pris la liberté de vous inviter à revenir sous cette tente pour vous demander de sympathiser avec moi à propos d'un incident qui nous a tous un peu surpris aujourd'hui.

« Naturellement, vous savez tous que je suis un parvenu, l'artisan de ma propre fortune. »

À ces mots un grand nombre de têtes s'inclinèrent involontairement ; ces paroles avaient été prononcées d'un accent viril et il y eut dans l'assemblée un mouvement général de respect.

« Probablement aussi, reprit M. Avenel, vous savez que je suis le fils d'honnêtes commerçants. Je dis honnêtes et ils n'ont pas à rougir de moi ; je dis commerçants et je n'ai pas à rougir d'eux. Ma sœur s'est mariée et s'est fixée loin de nous. Je me suis chargé de son fils pour faire son éducation ; mais je n'ai pas dit à sa mère où il était, ni même que j'étais revenu d'Amérique. Je voulais choisir mon moment pour cela et attendre le jour où je pourrais la surprendre en lui disant qu'elle avait non-seulement un frère riche, mais un fils dont je voulais faire un gentleman. Eh bien ! la pauvre chère femme m'a découvert plus tôt que je ne m'y attendais et est parvenue à voir le dessous des cartes en me surprenant par un tour de son invention. Je vous en prie donc, excusez le désordre que cette petite scène de famille a causé et quoique je convienne que la chose a pu paraître risible et que j'ai eu tort de dire le contraire, je suis sûr de ne pas mal juger vos bons cœurs quand je vous demande de réfléchir un moment à ce que doivent éprouver, en se revoyant, un frère et une sœur qui se sont quittés enfants. Pour moi ç'a été un événement très-heureux. Personne, je l'espère, ne saurait prendre mal ce que j'ai dit dans un premier moment. Vous souhaitant à tous une aussi heureuse famille que la mienne, tout humble qu'elle soit, je vous demande la permission de boire à vos santés. »

Des applaudissements unanimes saluèrent Richard quand il se rassit. Il paraissait avoir envisagé la chose avec tant de franchise ; sa conduite était si ouverte que la moitié au moins de ceux qui jusqu'alors l'avaient certainement pris en grippe et l'avaient déjà méprisé se sentirent fiers de connaître un homme tel que lui. Car malgré l'esprit aristocratique de notre pays, il n'est rien que les Anglais, depuis le premier jusqu'au dernier, respectent davantage qu'un homme qui de rien s'est fait quelque chose et qui l'avoue franchement. Sir Compton Delaval, vieux baronnet, pourvu d'une longue généalogie, qui avait été entraîné malgré lui à cette fête par ses trois filles non mariées (et aucune des trois n'avait encore daigné saluer

leur hôte), sir Compton Delaval se leva. Son rang et sa position faisaient de lui le premier personnage de la réunion.

« Mesdames et messieurs, dit sir Compton Delaval, je suis certain d'exprimer les sentiments de toutes les personnes ici présentes, en disant que nous avons entendu avec un vif sentiment de plaisir et d'admiration, les paroles qui nous ont été adressées par notre excellent hôte. (Applaudissements.) Et si parmi nous quelques-uns, étonnés de l'incident que M. Avenel nous a justement dépeint comme une surprise, se sont laissés aller à des éclats de rire inconvenants, se raillant ainsi de sentiments sacrés, je le prie d'accepter ici nos sincères excuses. Pour moi je suis fier de ranger M. Avenel parmi les gentlemen du comté, et je le remercie de nous avoir conviés à la fête la plus brillante à laquelle il m'ait jamais été donné d'assister. S'il a gagné sa fortune honnêtement il sait la dépenser noblement ! »

On entendit siffler une nouvelle bouteille de champagne.

« Je ne suis pas habitué à parler en public, mais je n'ai pu contenir mes sentiments ; il ne me reste plus qu'à vous proposer la santé de notre hôte Richard Avenel, esquire, et celle de son... intéressante sœur ; longue vie à tous deux ! »

La fin de la phrase fut noyée dans des applaudissements frénétiques et dans trois toasts portés à Richard Avenel, esquire, et à son intéressante sœur.

« Quel infâme blagueur que je fais ! dit en lui-même Richard en s'essuyant le front, mais le monde n'est que blague ! »

En ce moment il lança un coup d'œil vers mistress M'Catchley et à sa grande satisfaction il la vit se couvrir les yeux de son mouchoir.

Il faut dire la vérité : quoique la belle veuve eût certainement envisagé la possibilité d'un futur mariage avec M. Avenel, elle ne s'était jusqu'ici senti aucun amour pour lui, mais maintenant il en était tout autrement. Il y a quelque chose dans le courage et dans la franchise que toutes les femmes, même les plus mondaines, admirent dans les hommes, et Richard Avenel, tout blagueur qu'il se reconnût intérieurement, apparaissait à mistress M'Catchley comme un héros.

L'hôte vit son triomphe. « Allons ! encore une contredanse, » dit-il gaiement, et il se préparait à offrir sa main à M^{me} M'Catchley, mais en se rendant dans la partie de la tente où Ion dansait, il lui fallut serrer la main à tous les gentlemen qui se pressèrent autour de lui. Leurs chaleureux cœurs anglais ne purent être satisfaits qu'après avoir ainsi réparé leur hauteur et leurs moqueries. Richard Avenel eût pu alors sans danger présenter, à toute la compagnie, sa sœur, avec sa robe de cotonnade, son mouchoir rouge et ses souliers ferrés. Mais il était loin d'une telle pensée : il remerciait le ciel du fond du cœur de l'avoir mise sous clef, en sûreté.

Ce ne fut qu'à la troisième contredanse qu'il put obtenir la main de mistress M'Catchley et déjà la nuit approchait. Les voitures attendaient à la porte, mais personne ne songeait à partir. On s'amusait réellement. M. Avenel avait eu le temps de combiner tous ses plans pour achever la victoire que son tact et sa hardiesse avaient su remporter dans un moment critique. Excité, comme il l'était, par le vin et par sa colère contenue, il avait néanmoins le bon sens de comprendre qu'à peine l'auréole qui l'entourait se serait-elle évanouie, et mistress M'Catchley serait-elle retombée sous la fêrule des Pompley, que la pensée de sa basse parenté se présenterait de nouveau à elle avec tous ses désagréments. Il fallait donc saisir le moment, battre le fer pendant qu'il était chaud, et en forger une chaîne solide.

Emmenant donc mistress M'Catchley sur la pelouse, après le quadrille, il lui dit tendrement.

« Comment pourrai-je assez vous remercier du service que vous m'avez rendu ?

— Oh ! dit mistress M'Catchley avec élan, ce n'était pas un service ! Et je suis si heureuse... Elle s'arrêta.

— Vous n'avez donc pas honte de moi, malgré ce qui s'est passé.

— Comment ! Honte de vous ! Je serais au contraire fière de vous, si...

— Achevez... achevez... dites si j'étais votre femme. C'est cela. Ma chère madame, je suis riche, vous le savez ; je vous aime tendrement ; grâce à vous, j'espère pouvoir jouer un rôle dans une sphère plus élevée que celle-ci, et quel que soit mon père, mon petit-fils, du moins, sera... Mais ce n'est pas le moment de parler de lui. Qu'avez-vous ? Vous vous détournez : je ne

veux point vous obséder. Ce n'est pas mon habitude. Je vous ai déjà demandé un oui ou un non, et votre bonté m'enhardit à vous dire encore une fois : oui ou non ?

— Mais vous me prenez si à l'improviste... si... si,... mon cher monsieur Avenei, vous êtes si pressant... si... et moi... je... La veuve rougit ; une confusion sincère colorait son visage.

— Ces abominables Pompley ! pensa Richard en voyant le colonel s'approcher avec le manteau de mistress M'Catchley sur le bras.

— J'insiste pour avoir votre réponse, continua Avenel avec vivacité. Je quitterai demain ce pays, si vous ne me répondez.

— Quitter ce pays ! me quitter !

— Vous consentez donc à m'appartenir !

— Ah ! monsieur Avenel, dit la veuve, en laissant sa main dans celle de Richard, qui peut vous résister ? »

Le colonel Pompley arriva, Richard prit le châle, et lui dit :

« Ne vous pressez pas tant colonel,... mistress M'Catchley se sent déjà ici chez elle. »

Richard Avenel fit si bien que dix minutes après tous les assistants savaient que leur hôte était accepté par l'honorable mistres Mac Catchley. Et chacun de se dire : « Voilà un homme intelligent, et un brave garçon. » Tous, excepté cependant les Pompley, ceux-ci étaient outrés. M. Richard Avenel allait donc entrer dans l'aristocratie du pays ; devenir le mari d'une *honorable* alliée à des pairs !

« Il arrivera à se faire nommer député de Screwestown, ce grossier parvenu ! s'écria le colonel.

— Et sa femme aura le pas sur moi dans les cérémonies, s'écria mistress Pompley. L'odieuse femme ! » Et elle fondit en larmes.

Les invités s'étaient retirés, et Richard avait le loisir d'examiner le parti qu'il devait prendre à l'égard de sa sœur et de son fils.

La victoire qu'il avait remportée sur ses invités avait en grande partie calmé sa colère contre ses parents ; mais il était indigné de l'audacieuse conduite de Léonard. Il ne pouvait croire qu'un jeune homme qu'il avait

obligé et qu'il avait eu l'intention d'obliger se permît d'avoir une volonté à lui. Il sentait aussi que certaines paroles, échangées entre lui et Léonard, ne pourraient s'oublier entièrement et rendraient leurs rapports beaucoup moins agréables que par le passé. Lui, Richard Avenel, demander pardon à mistress Fairfield, la blanchisseuse ! Non ! c'était à elle et à Léonard de demander pardon. « C'est à eux à faire le premier pas, se dit Richard, et j'espère qu'ils reviendront au sentiment de leurs devoirs. » Dans cet espoir, il ouvrit la porte de son cabinet et se trouva dans une complète solitude. La lune, qui venait de se lever, remplissait entièrement la pièce et en éclairait jusqu'au plus petit recoin. Il promena autour de lui des regards stupéfaits : les oiseaux avaient quitté la cage.

« Ont-ils donc passé par le trou de la serrure ? Ah ! je le vois ! la fenêtre est ouverte. » La fenêtre était au rez-de-chaussée. M. Avenel, dans son emportement, avait oublié ce facile mode de sortie.

« Bon, se dit-il en se laissant tomber sur un fauteuil, j'entendrai bientôt parler d'eux, j'imagine. Ils auront bien assez tôt besoin de mon argent. »

En ce moment il aperçut sur la table une lettre non cachetée : il l'ouvrit et il en tomba plusieurs bank-notes dont le montant s'élevait à cinquante livres ; les quarante-cinq billets de la veuve et un billet neuf, banque d'Angleterre, qu'il avait récemment donné à Léonard. La lettre contenait ces lignes :

« Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour celui que vous regardiez comme un objet de votre charité. Ma mère et moi nous vous pardonnons ce qui s'est passé. Je m'éloigne avec elle. Vous m'avez demandé de faire mon choix, je l'ai fait.

« Léonard FAIRFIELD. »

Le papier tomba des mains de Richard et il resta un moment muet et repentant. Il reconnut bientôt cependant qu'il ne lui restait d'autre remède que de se mettre en colère.

« Il n'y a pas au monde, s'écria Richard en frappant violemment du pied, de gens plus désagréables, plus insolents, plus ingrats que les parents

pauvres !... Je m'en lave les mains. »

CHAPITRE XXXVIII.

Après s'être échappés de la prison où les avait renfermés M. Avenel, Léonard et sa mère s'étaient dirigés vers une petite auberge située à quelque distance de la ville et sur le bord de la grande route. Un bras passé sous celui de sa mère, Léonard soutenait ses pas chancelants et cherchait à calmer sa douleur. La pauvre femme éprouvait un cruel remords à la pensée du tort que sa visite avait fait au jeune homme. Le lecteur a sans doute déjà deviné que le chaudronnier était la cause première de la tournure critique qu'avaient prise les affaires de son ancien client.

De retour à Hazeldean, le chaudronnier s'était hâté d'aller faire part à mistress Fairfield de son entrevue avec Léonard. Quand il eut compris qu'elle ignorait le séjour de son fils sous le toit de son oncle, le malicieux vagabond avait si fortement frappé l'esprit de la veuve par ses récits sur les airs orgueilleux de l'oncle et le costume recherché du neveu, que mistress Fairfield s'était sentie prise d'une jalousie amère et insupportable. On voulait lui ravir le cœur de son enfant, lui apprendre à la mépriser ! Le silence de Léonard le prouvait bien. Cette sorte de jalousie, naturelle à toutes les femmes, est surtout très-forte chez les pauvres ; elle était d'autant plus violente chez mistress Fairfield que, seule au monde comme elle était, son fils était tout pour elle. Quoiqu'elle se fût consolée de ne plus l'avoir auprès d'elle, elle ne pouvait supporter la pensée de se voir dérober sa tendresse. De plus, elle éprouvait certains sentiments dont le lecteur jugera mieux plus tard, au sujet de la reconnaissance plus que filiale que lui devait Léonard. Bref, elle ne put supporter la pensée d'être, comme elle le disait, « mise de côté, » et après une nuit agitée, elle résolut de juger des choses par elle-même, poussée qu'elle était par les suggestions malicieuses de

M. Sprott, qui se réjouissait fort à l'idée de mortifier celui qui l'avait menacé du *tread-mill*. La veuve se sentit irritée contre le curé Dale et contre la famille Riccabocca : elle pensa qu'ils complotaient tous contre elle ; elle ne fit donc part de ses intentions à personne ; elle partit et fit le voyage, partie sur l'impériale d'une diligence, partie à pied. Rien d'étonnant donc à ce que la pauvre femme fût si couverte de poussière !

« Ô mon enfant, disait-elle en pleurant, quand j'eus passé la grille et que j'arrivai sur la pelouse, voyant tout ce beau monde.... je me dis à moi-même (car j'avais peur !), je vas seulement le regarder un peu et je m'en retournerai. Mais, Lenny, une fois que je t'eus vu, si beau... que tu te fus retourné en criant : « Ma mère ! » mon cœur déborda, et rien n'aurait pu m'empêcher de te serrer dans mes bras, non, quand j'aurais dû en mourir. Et en te retrouvant toujours le même, j'oubliai tout ce que Sprott m'avait dit de l'orgueil de Dick. J'avisai ton oncle ; il y avait si longtemps que je ne l'avais vu... nous sommes enfants d'un même père et d'une même mère ; quoi... et puis... » La pauvre femme était suffoquée par les sanglots. « Ah ! mon enfant, retourne, retourne chez ton oncle, et ne t'occupe plus de moi. »

Ce ne fut pas sans difficulté que Léonard parvint à calmer la pauvre mistress Fairfield et obtint qu'elle allât se coucher, car elle était profondément chagrine. Il se mit ensuite à faire quelques pas sur la route en rêvant. Toutes les étoiles brillaient au ciel, et la jeunesse, dans ses moments de trouble, lève instinctivement les yeux vers les étoiles. Les bras croisés, Léonard regardait le ciel, murmurant de temps à autre quelques paroles. Il fut tiré de son extase par la voix du sommelier de son oncle qui, la fête terminée, était venu reconduire jusqu'à l'auberge un ami, qu'il régala d'un verre de whisky. Léonard pria ce personnage de lui envoyer, en rentrant à la maison, divers objets dont il lui donna la liste : les vêtements qu'il avait apportés du casino, quelques livres, la montre du docteur Riccabocca.

M. Avenel, encore assis dans son cabinet, n'avait pas remarqué l'absence de son maître d'hôtel. Quand Jarvis entra, lui apprenant qu'il avait rencontré M. Fairfield, il lui fit part de la commission dont il avait été chargé et lui demanda la permission de l'exécuter. M. Avenel sentit que l'œil curieux de cet homme était fixé sur lui, et il conçut contre Léonard une nouvelle rancune de cette seconde humiliation qu'il lui infligeait.

« Mon neveu va s'absenter pendant quelque temps pour affaires, dit-il. Faites ce qu'il vous a demandé. » Puis, tournant le dos, il alluma son cigare.

CHAPITRE XXXIX.

« Écoutez-moi, ma bonne mère, dit Léonard le lendemain matin, pendant que, le sac sur le dos et le bras de mistress Fairfield passé sous le sien, il suivait la grande route. Je vous assure, du fond du cœur, que je ne regrette point la perte de faveurs qui, je le vois, m'auraient enlevé tout sentiment d'indépendance. Mais ne craignez rien pour moi, j'ai de l'instruction et du courage. Je me tirerai d'affaire, soyez-en sûre. Il est vrai que je ne puis plus retourner dans notre cottage ; je ne pourrais plus être jardinier. Ne me demandez pas cela. Je serais triste, malheureux. Mais j'irai à Londres. C'est là que l'on peut faire fortune et acquérir un nom ; j'y parviendrai. Oh ! oui ! ayez confiance en moi, je réussirai. Vous serez bientôt fière de votre Léonard, et alors nous vivrons toujours ensemble... toujours ! Ne pleurez plus.

— Mais que vas-tu faire à Londres ?... Dans une si grande ville, Lenny.

— Est-ce que tous les ans quelques garçons ne quittent pas le village pour aller chercher fortune, n'ayant pour tous biens que leur santé et leurs bras ? J'en ai autant et plus encore. J'ai un cerveau, des pensées, des espérances qui... Non, non, je vous le répète, ne craignez rien pour moi. »

Le jeune homme releva fièrement la tête. Il y avait quelque chose de sublime dans sa foi en l'avenir.

« Bien ! mais tu m'éciras ou à M. Dale.

— Oui, oui, j'écirai.

— Mais, mon enfant, ta bourse est vide. Nous avons tout laissé à Richard : tiens, prends ceci. C'est tout ce qui me restera après avoir payé la

diligence. » Et elle glissa un souverain et quelques shillings dans la poche de Léonard.

Après quelque résistance, il fut forcé de les prendre.

« Voici de plus un *six pence* troué : ne t'en sépare pas, Lenny, il te portera bonheur. »

En parlant ainsi, ils arrivèrent à l'auberge où les trois routes se rencontraient, et d'où une voiture partait tout droit pour le casino. Sans entrer dans l'auberge, ils s'assirent sur l'herbe près d'une haie pour attendre l'arrivée de la diligence. Mistress Fairfield était toujours fort agitée, et l'on voyait qu'elle souffrait intérieurement. Sa conscience n'était pas tranquille. Elle maudissait toujours sa malencontreuse visite.

« Dieu te bénisse ! dit-elle enfin en serrant contre son cœur Léonard qui s'efforçait de la consoler ; mais ça me pèse, vois-tu, ça me pèse ! »

La diligence apparut et Léonard courut en avant pour demander s'il y avait de la place sur l'impériale. Il se fit un petit mouvement pendant qu'on changeait de chevaux, et mistress Fairfield fut bissée sur la voiture. Toute conversation particulière cessa donc entre elle et Léonard ; mais quand la diligence se mit en marche, elle fit signe de la main au jeune homme qui la regardait sur la route, et murmura encore : « Ça me pèse ! ça me pèse ! »

CHAPITRE XL.

Léonard s'avancait hardiment sur la grande route qui conduisait à la capitale. C'était par une journée calme et radieuse, mais rafraîchie par la brise qui venait des montagnes grises situées dans le lointain. À chaque mille qu'il franchissait, son pas devenait plus ferme, son front plus serein. C'est une si grande joie dans la jeunesse d'être seul et comme en tête-à-tête

avec ses rêves d'avenir. La jeunesse d'ailleurs puise une telle vigueur dans le sentiment, dans l'orgueil de sa propre force !

Si sa bourse est vide, il y a dix à parier contre un que son cœur n'en est que plus riche ; plus elle est pauvre, plus grands sont les domaines de son imagination.

Le soir arriva, et notre aventurier n'avait pas encore songé à ralentir le pas, à se reposer ni à se rafraîchir. Devant lui, de l'autre côté de la rue, s'étendaient ces larges pièces de terre non encloses qui, en Angleterre, annoncent l'entrée d'un village. D'abord une ou deux chaumières propres se présentèrent à sa vue, puis une petite ferme avec une cour et des granges, un peu plus loin, il vit s'agiter dans l'air l'enseigne d'une auberge assez importante ; c'était une de ces auberges comme on en rencontre souvent entre deux grandes villes et qu'on appelle communément la maison du milieu de la route. Devant l'auberge, se trouvait une pelouse, et sur cette pelouse un grand hêtre sur lequel flottait l'enseigne, puis un berceau rustique, de telle sorte que pour gagner l'auberge les diligences devaient décrire une courbe et quitter la grande route. Entre notre piéton et l'auberge était une église nue et isolée qui s'élevait sur le pré communal. Nos pères n'eussent jamais choisi un pareil emplacement ; aussi était-ce une église récemment bâtie et d'un style également très-moderne. Elle avait un aspect triste, froid, peu fait pour attirer les fidèles, et semblait beaucoup trop vaste pour un village, dont les maisons étaient si clair-semées. Léonard s'arrêta et examina l'édifice, non avec le regard d'un homme instruit, mais avec celui d'un poète. Cette vue le mécontenta. Pourquoi ? C'est ce que se demandait notre voyageur, lorsqu'une fillette passant lentement devant lui, les yeux baissés, ouvrit la petite porte qui conduisait au cimetière, et disparut. Il n'avait pas vu la figure de l'enfant ; mais il y avait dans ses mouvements quelque chose de si triste, que son cœur en fut touché. Que venait-elle faire là ? Il s'approcha sans bruit du petit mur et regarda par-dessus avec curiosité.

Près d'une fosse, évidemment récente, la jeune fille s'était jetée à genoux et sanglotait. Léonard ouvrit la porte et s'approcha doucement. Au milieu de ses sanglots, il entendit ces phrases entrecoupées, ces exclamations passionnées et impuissantes que l'homme profère dans sa douleur :

« Mon père ! oh ! mon père ! ne m'entendez-vous plus ? Je suis seule, si seule ! mon Dieu ! mon Dieu ! Mon père, prenez-moi avec vous, prenez-moi ! »

Et elle se cachait la figure dans les hautes herbes.

« Pauvre enfant ! fit Léonard ; ce n'est pas là qu'il est, c'est au ciel ! »

La jeune fille ne prit pas garde à lui. Il lui passa doucement le bras autour de la taille ; elle fit un mouvement d'impatience, mais elle ne se retourna pas. Elle se tenait cramponnée à la terre.

Après les journées chaudes la rosée tombe plus abondante. En ce moment, le soleil se couchait et l'herbe s'imprégnait d'humidité. Un épais brouillard s'éleva. Le jeune homme s'assit à côté de la petite fille et essaya de l'attirer vers lui. Elle se retourna avec indignation et le repoussa. Il profanait un tombeau. Léonard la comprit avec son cœur de poète, et se leva. Il y eut un moment de silence. Léonard fut le premier à le rompre :

« Rentrez avec moi, mon enfant, et nous parlerons de lui en chemin.

— De lui ! Qui êtes-vous ? Vous ne l'avez pas connu, dit la jeune fille. Éloignez-vous. Pourquoi venir me troubler ? Je ne fais de mal à personne. Allez, allez-vous-en !

— C'est à vous-même que vous faites du mal, et cela lui causera du chagrin ; il vous voit d'en haut. Allons, venez ! »

L'enfant regarda Léonard à travers ses larmes, et la vue de son visage compatissant la calma et la consola.

« Allez ! dit-elle d'une voix humble et plaintive ; je ne resterai plus qu'un instant. J'ai... j'ai encore tant de choses à lui dire. »

Léonard quitta le cimetière et attendit au dehors ; peu après, la jeune fille sortit, et, le voyant approcher, elle lui fit signe de s'éloigner et pressa le pas. Léonard la suivit de loin et la vit entrer dans l'auberge.

CHAPITRE XLI.

« Bravo ! bravo ! hurra ! » tels furent les cris que notre voyageur entendit en arrivant à la porte de l'auberge ; ces sons joyeux lui inspirèrent de la tristesse par leur contraste avec les sanglots qu'il venait d'entendre. Ces clameurs venaient de l'intérieur ; elles furent suivies d'applaudissements bruyants et de cliquetis de verres. En entrant, Léonard sentit une forte odeur de tabac. Il hésita un moment sur le seuil. Devant lui, sur des bancs qu'ombrageait le hêtre et dans l'intérieur du berceau, il aperçut différents groupes d'hommes, aux formes athlétiques, qui fumaient leurs pipes en plein air.

La maîtresse de la maison, en traversant la boutique pour aller dans la salle, aperçut Léonard et s'avança. Celui-ci était encore indécis : il aurait continué sa route, si la jeune fille n'eût excité son intérêt au plus haut point.

« Votre maison me paraît bien pleine, madame. Puis-je avoir une chambre pour la nuit ?

— Certainement, monsieur, répondit poliment la dame. Je puis vous donner une chambre à coucher, mais je ne sais où vous mettre en attendant. Les deux salles, le cabinet et la cuisine sont entièrement pleins. Il y a eu grande foire aux bestiaux dans le voisinage, et je suppose que nous avons bien ici à l'heure qu'il est une cinquantaine de fermiers.

— Quant à cela, madame, je pourrai rester dans la chambre à coucher que vous aurez la bonté de me donner ; et si cela ne vous dérange pas de m'y faire servir un peu de thé, je serai très-satisfait. Mais j'attendrai que vous ayez le temps. Ne quittez pas votre besogne pour moi. »

La dame fut touchée d'une politesse à laquelle ne l'avaient pas habituée ses grossières pratiques.

« Vous êtes bien honnête, monsieur, et nous ferons de notre mieux pour vous servir, si vous voulez être indulgent. Par ici monsieur. »

Léonard déposa son sac, entra dans le couloir, se fraya, non sans difficulté, un passage à travers un groupe de grands gaillards en bottes à

revers et en guêtres de cuir, qui entraient dans la salle ou en sortaient, puis il suivit la dame jusqu'à une petite chambre, située au dernier étage.

« Elle est petite et haute, monsieur, dit l'hôtesse s'excusant. Mais il m'est arrivé quatre fermiers qui viennent de loin et qui m'ont pris tout mon premier. Vous serez ici plus éloigné du bruit.

— Comment donc ! mais rien ne saurait me convenir davantage. Un moment, pardonnez-moi, madame... » Et Léonard, en regardant les vêtements de l'hôtesse, remarqua qu'elle n'était pas en deuil. « La jeune fille que j'ai vue là-bas, dans le cimetière, pleurer amèrement, n'est-elle pas de vos parentes ?

— Ah ! monsieur, dit la dame en portant un coin de son tablier à ses yeux, c'est une bien triste histoire. Je ne sais comment faire. Figurez-vous que son père est tombé malade en se rendant à Londres ; il s'est arrêté ici, voilà quatre jours qu'on l'a mis en terre, et la pauvre enfant paraît être sans parents. Où va-t-elle aller maintenant ? Laryer Jones dit qu'il nous faut la faire passer sur la paroisse de Marylebone, où son père a eu son dernier domicile ; mais après, que deviendra-t-elle ? Mon cœur saigne rien que d'y penser. »

En ce moment, on entendit un tel brouhaha s'élever d'en bas, qu'il devait évidemment y avoir quelque dispute. L'hôtesse s'empressa de descendre pour intervenir.

Léonard s'assit, tout pensif, près de la petite fenêtre. Il y avait donc au monde quelqu'un d'encore plus isolé que lui. La pauvre orpheline, elle, n'avait pas un cœur d'homme pour lutter contre le destin, pas de manuscrits qui dussent lui servir de : « Sésame, ouvre-toi. » Bientôt l'hôtesse reparut, apportant un plateau sur lequel se trouvaient du thé et des tartines. Léonard reprit ses questions :

« Vous dites donc qu'elle n'a pas de parents ? Sûrement, elle doit avoir quelques amis à Londres. Son père n'a-t-il pas laissé d'adresse ? Avait-il en mourant toutes ses facultés ?

— Oui, monsieur ; il a conservé toute sa raison jusqu'au dernier moment. Je lui ai demandé s'il n'avait pas quelque recommandation à faire. « Oui, » m'a-t-il répondu. Et votre petite fille ? lui ai-je dit. « Oui, madame, » a-t-il encore répondu. Puis, posant sa tête sur l'oreiller, il s'est mis à pleurer tout

doucement. Je n'ai plus rien ajouté, car j'étais hors de moi de le voir pleurer avec tant de résignation. Mais mon mari, qui a plus de fermeté, lui a dit :

« Allons, du courage, monsieur Digby. Est-ce que vous ne feriez pas bien d'écrire à vos amis ?

— Des amis ! dit le gentleman ; et si vous saviez avec quel accent il a dit cela ! des amis ! je n'en ai qu'un, et je vais le retrouver. Je ne puis pas l'emmener, la pauvre petite ! » Tout à coup il parut se recueillir ; il demanda ses vêtements et fouilla dans ses poches comme pour y chercher quelque adresse qu'il ne put trouver. Il semblait avoir perdu la mémoire, et ses mains étaient sans force. Puis il s'écria soudain : « Attendez, attendez ! Je n'ai jamais eu l'adresse. Écrivez à lord Les... » quelque chose comme lord Lester..., mais nous n'avons pu deviner le nom. Le fait est qu'il n'a pas achevé de le prononcer : un flot de sang s'est porté à ses lèvres et lui a coupé la parole. Il revint à lui cependant et parut reprendre connaissance. Il nous reconnut et sa fille aussi, car il lui adressa un sourire, mais il ne dit plus un mot.

« Pauvre homme ! fit Léonard en s'essuyant les yeux. Mais la petite fille doit se rappeler le nom qu'il n'a pas pu finir ?

— Non ; elle dit qu'il a probablement voulu parler d'un gentleman qu'ils ont rencontré dans Hyde-Park, il n'y a pas longtemps, qui a été très-bon pour son père, et qui s'appelait lord je ne sais quoi ; mais elle ne se rappelle plus le nom, car elle ne l'a vu qu'une fois. Son père parlait très-peu dans ces derniers temps ; mais elle pense qu'il avait espéré trouver quelques bons amis et elle suppose qu'il aura éprouvé une déception, car il est sorti et est revenu, lui disant qu'il leur fallait s'en retourner à Londres, et c'est en route qu'il est mort. Chut ! qu'est-ce que cela ? J'espère qu'elle ne nous aura pas entendus. Non, nous parlions trop bas. Sa chambre est tout près de la vôtre. Je crois l'entendre sangloter. Chut !

— Dans la chambre à côté ? Je n'entends rien. Eh bien ! avec votre permission, je lui parlerai avant de vous quitter. Est-ce que son père n'avait pas d'argent sur lui ?

— Si, quelques guinées, monsieur, qui ont servi à payer son convoi ; il en reste encore un peu pour le voyage de sa fille ; car mon mari m'a dit : « Anne, la veuve a donné son denier, il ne nous faut pas prendre celui de

l'orpheline. » Et pourtant mon mari est un homme un peu dur. Que le ciel le bénisse !

— Permettez-moi de vous serrer la main, madame. Dieu vous récompensera tous les deux.

— Hélas ! monsieur, il n'y a pas jusqu'au docteur Dosewell qui ne m'ait dit d'un ton un peu bourru : « Je ne tiens pas à ce qu'on me paye ma note ; seulement, ne me faites plus revenir à six heures du matin, avant d'avoir pris plus de renseignements sur les gens. » Et cependant jusque-là je n'avais jamais entendu dire que le docteur Dosewell fût jamais parti sans se faire payer. Il disait que c'était un tour que lui avait joué l'autre docteur.

— Quel autre docteur ?

— Oh ! un monsieur très-bon, qui est descendu de voiture avec M. Digby, quand il est tombé malade, et qui est resté jusqu'au lendemain matin. Notre docteur dit qu'il s'appelle Morgan, et qu'il demeure... à Londres... et qu'il est homi... homi... je ne sais pas quoi.

— Homicide ? dit Léonard, qui ne savait ce qu'elle voulait dire.

— Oui, homicide, quelque chose comme ça. Il a laissé de petites boules grosses comme des têtes d'épingles pour les donner à l'enfant ; mais elles ne lui ont fait aucun bien. Comment lui en feraient-elles ?

— De petites boules ! Ah ! c'est un homœopathe... je comprends. Et ce docteur a été bon pour elle ; il pourrait sans doute lui venir en aide. Lui avez-vous écrit ?

— Mais nous ne savons pas son adresse, et Londres est une bien grande ville, monsieur.

— Je vais à Londres, et je finirai bien par le trouver.

— Ah ! monsieur, vous m'avez l'air d'être bien bon ! Puisque vous allez à Londres (que ferions-nous ici de la pauvre enfant, elle est trop faible pour le service), mais puisque vous allez à Londres, je voudrais bien qu'elle partît avec vous.

— Avec moi ! dit Léonard étonné. Avec moi ! mais c'est vrai, pourquoi pas ?

— Je suis certaine qu'elle est de bonne famille, monsieur ; on pouvait être sûr que son père était un parfait gentleman, rien qu'à le voir mourir. Il

est parti de cette terre avec tant de politesse, un ton si affectueux ! il avait l'air tout confus de nous donner tant de peine ; c'était un gentleman, s'il en fut jamais. Vous aussi, monsieur, vous êtes un gentleman, j'en suis sûre, dit la dame en faisant la révérence. Je m'y connais, allez ! J'ai été femme de charge dans une des premières familles de ce comté, monsieur, si je ne puis pas dire que j'ai servi à Londres ; et, comme les gens bien nés se connaissent généralement entre eux, je ne doute pas que vous ne finissiez par découvrir les parents de la pauvre enfant. Oui, mon ami, j'y vais, j'y vais ! »

De grands cris appelaient l'hôtesse, qui se hâta de redescendre. Les fermiers et les conducteurs de bestiaux s'apprêtaient à partir ; il fallait faire leurs notes et recevoir leur argent. Léonard ne revit plus l'hôtesse de la soirée. On entendit les derniers hourras, et quelques toasts portés probablement aux membres du comté. Et la chambre de douleur qui avoisinait celle de Léonard retentit du bruit qui se faisait en bas. Mais le silence succéda peu à peu à ces cris discordants. Les charrettes et les cabriolets s'éloignèrent. On entendit alors comme un bruit sourd indiquant qu'on fermait les portes, puis un léger bourdonnement et les pas de gens qui montaient se coucher.

À la fin, le silence le plus complet régna partout. En ce moment, l'horloge de l'église sonna onze heures.

Léonard, pendant ce temps, passait en revue ses manuscrits. C'était d'abord un projet de perfectionnement de machine à vapeur, projet qu'il avait depuis longtemps dans la tête et dont les essais dataient des premières notions de mécanique qu'il avait recueillies dans les traités du chaudronnier. Il mit le manuscrit de côté, car il lui aurait fallu un trop grand effort de réflexion pour l'examiner de nouveau.

Il regarda avec moins de précipitation une collection d'essais sur différentes matières ; quelques-uns lui parurent insignifiants, d'autres lui semblèrent bons. Il demeura longtemps fixé sur des cahiers de vers, écrits de sa plus belle main, vers qui lui avaient été inspirés par les mélancoliques souvenirs de Nora.

Le cœur rempli d'enthousiasme et de généreuse ardeur, il s'élançait en imagination vers la grande cité, où viennent aboutir tous les fleuves de la

renommée.

Il serra ses papiers et ouvrit la fenêtre, suivant son habitude, avant de se livrer au repos ; car il avait beaucoup d'habitudes étranges, et il aimait à regarder dans les ténèbres de la nuit quand il priait.

Après sa prière, il s'apprêtait, tout en rêvant, à fermer sa fenêtre, lorsqu'il entendit distinctement près de lui quelqu'un qui sanglotait. Il s'arrêta et retint sa respiration ; il regarda doucement au dehors ; la fenêtre, voisine de la sienne, était ouverte. Il y avait donc quelqu'un qui veillait aussi à cette fenêtre, qui priait aussi peut-être. Il prêta une oreille plus attentive encore, et il entendit une voix douce prononcer tout bas ces mots :

« Mon père ! mon père ! m'entendez-vous ? »

CHAPITRE XLII.

Léonard ouvrit sa porte et se glissa vers celle de la chambre voisine. Le premier mouvement de son cœur avait été d'entrer et d'offrir à l'enfant des consolations. Mais lorsqu'il eut la main sur le loquet, il recula ; quoique la pauvre orpheline ne fût qu'un enfant, son sexe rendait encore son chagrin plus sacré et devait la protéger contre toute intrusion indiscrete. Quelque chose dans sa naïve ignorance, il ne savait pas quoi, le retint au seuil de la porte. Le franchir lui eût paru une profanation ; il rentra donc dans sa chambre, où pendant quelques heures il entendit encore des sanglots : enfin ils cessèrent ; l'enfant s'était endormie dans ses larmes.

Le lendemain matin, quand il eut entendu du bruit dans la chambre voisine, il frappa doucement à la porte et ne reçut pas de réponse. Il entra doucement ; il trouva l'enfant assise au milieu de la chambre : on voyait bien qu'elle n'avait pas là d'habitudes, de coin familier ; ses mains

reposaient sur ses genoux, et ses yeux étaient tristement baissés. Il s'approcha et lui adressa la parole.

Hélène était fatiguée et silencieuse. La source de ses larmes semblait tarie ; elle fut longtemps sans manifester par aucun signe ou par aucun geste qu'elle eût remarqué la présence de Léonard. À la fin cependant le jeune homme réussit à éveiller sa curiosité ; elle remua les lèvres, puis ses yeux se mouillèrent ; c'était évidemment là un premier succès.

Peu à peu Léonard gagna sa confiance, et elle lui raconta l'histoire si simple de sa vie, souvent interrompue par ses sanglots.

Elle pleurait celui qui avait été l'objet de ses soins, de sa sollicitude et de son amour ; car elle avait été plutôt la protectrice du pauvre défunt qu'elle n'avait été protégée par lui. Léonard ne put tirer de la jeune fille d'autres renseignements que ceux qu'il tenait de la maîtresse de l'auberge ; mais elle lui permit implicitement de jeter un coup d'œil sur les effets que son père avait laissés ; seulement, quand parfois Léonard se disposait à toucher à quelque chose qui était sacré pour elle, elle lui retirait vivement l'objet. Il trouva de nombreuses quittances au nom du capitaine Digby ; de vieilles partitions pour la flûte ; divers rôles de ces comédies où les héros professent le plus noble mépris pour l'argent. Il y avait aussi des reconnaissances de mont-de-piété, puis deux ou trois lettres chiffonnées ; on eût dit que des mains crispées par la colère les avaient froissées. Il demanda à Hélène la permission de les lire, car elles pouvaient lui fournir d'utiles éclaircissements. Hélène, baissant silencieusement la tête, lui fit signe qu'elle le lui permettait. Les lettres ne contenaient que de laconiques et glaciales réponses de quelques parents éloignés, d'anciens amis, ou de personnes auxquelles s'était adressé le défunt dans des circonstances difficiles. Toutes étaient d'un ton décourageant. Léonard insista encore auprès d'Hélène pour qu'elle s'efforçât de retrouver le nom du noble personnage dont son père avait parlé dans ses derniers moments ; mais il échoua complètement, car il est bon de rappeler que lorsque lord L'Estrange avait insisté pour faire accepter son prêt à M. Digby, et lui avait dit ensuite de s'adresser à lui chez M. Egerton, il avait, par un sentiment naturel de délicatesse, écarté l'enfant, afin qu'elle ne fût pas témoin de la charité faite à son père ; et Hélène disait vrai en affirmant que M. Digby, dans ces derniers temps, avait pris l'habitude de garder un silence absolu sur toutes

ses affaires. Elle pouvait avoir entendu son père prononcer le nom de l'étranger, mais elle ne l'avait pas retenu ; tout ce qu'elle put dire, c'est qu'elle reconnaîtrait facilement celui-ci, si elle le rencontrait, et son chien aussi. Léonard voyant que la jeune fille était plus calme, se disposa à quitter la chambre pour aller s'entretenir avec la maîtresse de la maison ; mais tout à coup l'enfant se leva, et mit doucement sa main dans la sienne comme pour le retenir. Elle ne prononça pas une parole ; ce mouvement était assez éloquent, il disait : « Ne m'abandonnez pas. » Léonard, ému, répondit au mouvement de la jeune fille en déposant un baiser sur son front. « Pauvre orpheline, dit-il, voulez-vous venir avec moi ? Nous n'avons qu'un seul et même ami tous les deux ; il nous guidera sur la terre. Comme vous, je n'ai plus de père. » Elle leva les yeux, le regarda longtemps, puis appuya la tête d'un air confiant sur sa jeune et robuste épaule.

CHAPITRE XLIII.

te même jour à midi le jeune homme et l'enfant étaient sur la route de Londres. L'aubergiste avait d'abord hésité beaucoup à confier Hélène à un si jeune protecteur : mais Léonard, dans son heureuse ignorance, avait paru si certain de retrouver le lord ou quelque autre protecteur influent pour l'enfant ; il avait parlé de ses espérances avec tant de feu et tant de bonne foi, sans pourtant dire de quelle nature elles étaient, qu'eût-il été le plus vil imposteur il ne s'y fût pas mieux pris pour gagner la confiance du campagnard. Tandis que la maîtresse du logis s'imaginait follement que tous les gens comme il faut devaient se connaître à Londres, comme cela arrive à la campagne, l'aubergiste croyait qu'un jeune homme si bien mis, qui parlait avec tant de confiance et qui se chargeait si volontiers d'une jeune enfant qui serait un embarras pour lui s'il n'était sûr de pouvoir s'en débarrasser, devait avoir des amis plus âgés et plus sages que lui qui

décideraient du meilleur parti à prendre dans l'intérêt de l'orpheline. Que pouvait d'ailleurs faire l'aubergiste ? Cela ne valait-il pas mieux que de la laisser errer de paroisse en paroisse pour être enfin abandonnée dans les rues de Londres ? Hélène sourit quand on lui demanda ce qu'elle désirait : c'était la première fois qu'on la voyait sourire. Elle mit de nouveau sa main dans celle de Léonard. Enfin, son départ avec le jeune homme fut décidé.

La jeune fille fit un paquet des objets auxquels elle tenait le plus et dont elle avait le plus besoin. Léonard plaça ce paquet dans son sac et ne s'aperçut guère que son fardeau en fût devenu plus lourd ; l'hôtesse enverrait le reste des effets à Londres quand Léonard aurait écrit et envoyé son adresse, ce qu'il promettait de faire bientôt.

Hélène fit une dernière visite au cimetière, puis elle vint rejoindre son compagnon, qui l'attendait sur la route en dehors de la funèbre enceinte. Lorsqu'ils eurent marché pendant quelques heures, Léonard lui demanda si elle était fatiguée. « Non, » répondit-elle. Mais Léonard, à sa considération, ne voulut pas faire de trop longues marches, et il leur fallut plusieurs jours pour gagner Londres. Voyageant ainsi tous les deux seuls pendant longtemps, ils finirent par se lier si étroitement qu'à la fin du second jour ils s'appelaient mon frère et ma sœur ; et Léonard, à sa grande satisfaction, s'aperçut que la jeune fille, tout en restant profondément triste et complètement insensible aux impressions extérieures, malgré le mouvement physique et la variété du paysage, faisait preuve d'une intelligence bien au-dessus de son âge. Pauvre enfant ! La nécessité avait accéléré chez elle la maturité de l'esprit. Elle comprenait les consolations morales que lui prodiguait Léonard, consolations demi-poétiques et demi-religieuses. Elle prêtait l'oreille au récit qu'il lui faisait de sa propre existence, de l'éducation qu'il s'était lui-même donnée, des luttes solitaires qu'il avait soutenues ; ces luttes-là, elle les comprenait aussi, la noble enfant ! Mais quand Léonard faisait éclater son enthousiasme et parlait de ses glorieuses espérances et de sa confiance dans l'avenir qui s'ouvrait devant eux, elle secouait la tête d'un air de douce mélancolie. Comprendait-elle toutes ces espérances ? Hélas ! elle ne les comprenait que trop peut-être. Elle en savait plus que Léonard sur les réalités de la vie. Léonard s'était d'abord chargé de la dépense commune ; mais avant la fin de la seconde journée Hélène le trouva prodigue : elle lui adressait un regard plein de sagesse et passait son

bras sous le sien quand il s'apprêtait à entrer dans une auberge pour dîner. Rien n'eût été plus comique que le sérieux de la jeune fille si ses yeux, à travers leurs larmes, n'eussent manifesté la plus grande douceur et la plus tendre reconnaissance. Enfin la bourse passa dans ses mains ! Comment cela se fit-il, je ne sais ; mais toujours est-il que dès ce moment elle releva la tête avec une certaine fierté.

Ah ! quels heureux repas furent arrangés par ses soins ! comme ils étaient bien plus gais que tous ceux faits dans les tristes salles sablées des auberges, où bourdonnaient les mouches et où l'on respirait l'odeur de tabac ! Elle quittait son compagnon à l'entrée du village, courait en avant, faisait ses provisions et revenait avec un petit panier et une gentille cruche bleue qu'elle avait achetée et fait emplir de lait tout frais ; dans le panier étaient du pain tendra et des radis ou du cresson de fontaine. Et comme elle savait découvrir de jolis endroits pour se reposer et pour y dîner ! quelquefois c'était au milieu d'un bois, d'un bois si solitaire, qu'on eût dit une forêt des contes de fées : le lièvre bondissait à travers les allées, l'écureuil les regardait à travers les rameaux ; quelquefois c'était au bord d'un petit ruisseau, où l'on voyait dans l'eau pure et limpide les poissons se disputer les miettes de pain qu'ils leur jetaient. Ils firent une Arcadie du triste chemin qui les conduisait vers ces terribles Thermopyles, vers ce grand champ de bataille qui les attendait de l'autre côté de leur vallée de Tempé.

« Serons-nous aussi heureux quand nous serons riches ? » disait Léonard dans sa naïve innocence.

Hélène soupirait et secouait sa petite tête pleine de sagesse.

CHAPITRE XLIV.

Enfin ils arrivèrent tout près de Londres ; Léonard avait résolu de ne pas entrer dans la capitale harassé, la tête basse, comme un vagabond qui cherche un refuge, mais frais, reposé et le front haut, comme un conquérant qui vient prendre triomphalement possession. Ils s'arrêtèrent donc de bonne heure la veille à six milles environ de la métropole, dans le voisinage d'Ealing (car c'était là qu'aboutissait leur route). Ils n'étaient point fatigués en arrivant à l'auberge. Il faisait beau : c'était une de ces soirées douces et brillantes dont on jouit parfois pendant les étés si courts mais si admirables de l'Angleterre. Tout était si vert sur la terre et si bleu dans le ciel ! c'était une de ces journées comme nous en avons à peine six dans toute l'année et que nous nous rappelons vaguement quand nous lisons *Robin Hood* et *la Jeune Marianne*, la demoiselle et le chevalier dans la chanson d'été de Spencer, ou Jacques tombé sous le chêne et guettant le daim au milieu des vallées des Ardennes. Après s'être reposés un moment à l'auberge, ils sortirent, non pour continuer leur route, mais pour jouir de la fraîcheur du soir ; ils passèrent près des terres du duc de Kent et jetèrent, à travers les grilles, un coup d'œil sur les bosquets et les pelouses de ce beau domaine ; puis ils traversèrent les champs et vinrent jusqu'au bord d'un petit ruisseau appelé la Brent. Hélène s'était montrée ce jour-là plus triste encore qu'à l'ordinaire. Peut-être que dans le voisinage de Londres le souvenir de son père se réveillait plus vif chez elle ; peut-être cette mélancolie était-elle l'effet de la connaissance précoce qu'elle avait de la vie et du pressentiment des malheurs qui devaient les assaillir, pauvres enfants qu'ils étaient ! Mais Léonard, contre sa coutume, se montra égoïste ; il ne partageait pas la tristesse de sa compagne : il était trop plein du sentiment de son existence, et d'ailleurs il aspirait déjà cette ardeur fiévreuse que communique l'atmosphère des capitales.

« Asseyons-nous ici, ma sœur, dit-il d'un ton d'autorité et en s'étendant lui-même à l'ombre d'un arbre dont le feuillage retombait sur le petit ruisseau sinueux. Asseyons-nous et causons. » Puis il lança son chapeau au loin, rejeta en arrière les boucles de sa belle chevelure et se rafraîchit le front dans l'eau du ruisseau.

« Ainsi donc Londres est réellement très-grand, très-grand ? répéta-t-il d'un ton interrogateur.

— Oui, très-grand, répondit Hélène, pendant que, distraite, elle cueillait des pâquerettes et les laissait tomber dans l'eau courante. Voyez comme les fleurs sont emportées par le courant ! Elles sont déjà perdues. Londres est pour nous ce qu'est la rivière pour les fleurs... c'est une ville très-grande, dont le courant est très-fort. Puis elle ajouta, après un court moment de silence, et très-cruel.

— Cruel ! Oh ! il l'a été pour vous, mais *maintenant* ! maintenant je vous protégerai. »

Léonard sourit d'un air de triomphateur, et ce sourire était beau dans ce qu'il avait de fier et d'affectueux. Léonard était bien changé depuis qu'il avait quitté la maison de son oncle : il était à la fois plus jeune et plus vieux ; car le génie, que nous sentons en nous, quand il brise ses chaînes, nous rend plus vieux et plus sages par rapport au monde vers lequel il prend son essor... il nous rend plus jeunes et plus aveugles par rapport à celui dont il s'élance.

« Et ce n'est pas une belle ville, dites-vous ?

— Très-laide, répondit Hélène avec vivacité, au moins tout ce que j'en ai vu.

— Mais il doit y avoir des quartiers plus jolis les uns que les autres ? Vous dites qu'il y a des parcs ? Pourquoi n'habiterions-nous pas dans le voisinage d'un parc pour avoir la verdure sous les yeux ?

— Ce serait très-joli, dit Hélène presque avec enjouement, mais... puis elle laissa retomber sa tête... mais il n'y a d'habitations pour nous que dans les cours et dans les ruelles.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta Hélène en souriant, et elle leva la bourse en l'air.

— Ah ! mon Dieu ! toujours la maudite bourse ! comme si nous n'allions pas la remplir bientôt. Ne vous ai-je pas raconté l'histoire de Fortunio ? Eh bien ! à tout hasard, nous irons d'abord dans le quartier que vous habitez et nous prendrons là tous les renseignements possibles ; après-demain, j'irai voir le docteur Morgan et je découvrirai votre lord. »

Des larmes mouillèrent les doux yeux d'Hélène. « Vous êtes bien pressé de vous défaire de moi, mon frère ?

— Moi ! mais je me sens si heureux d'être avec vous, qu'il me semble que je vous revois après avoir soupiré toute ma vie après vous ; car je n'ai jamais eu ni frère, ni sœur, ni personne à aimer qui ne fût plus âgé que moi, excepté....

— Excepté la petite fille dont vous m'avez parlé, dit Hélène en détournant son visage, car les enfants sont très-jaloux.

— Oui, je l'ai aimée et je l'aime encore. Mais c'était bien différent, dit Léonard. Je n'aurais jamais pu lui parler comme je vous parle ; à vous, je vous ouvre mon cœur tout entier ; vous êtes ma petite muse, Hélène ; je vous confie mes caprices et mes rêves aussi franchement que si j'écrivais. » Comme il disait ces mots, on entendit un bruit de pas, et une ombre s'étendit sur l'onde du ruisseau. Un pêcheur attardé apparut sur la rive, promenant avec impudence sa ligne dans l'eau, comme s'il voulait amener de force à l'hameçon quelque poisson assoupi avant que la bête ne se couchât définitivement pour la nuit. Tout entier à son occupation, le pêcheur ne remarqua pas les deux enfants assis à l'ombre du grand arbre, bien qu'il s'arrêtât tout près d'eux.

« Maudite soit la perche ! dit-il tout haut.

— Prenez garde, monsieur, » s'écria Léonard ; car le pêcheur, en se reculant, avait failli marcher sur Hélène.

Le pêcheur se retourna.

« Qu'y a-t-il ? Allons, bon ! voilà que vous avez effrayé ma perche. Restez tranquilles, si cela se peut. »

Hélène se recula ; Léonard ne bougea pas ; il songea à Jackeymo, et se sentit de la sympathie pour le pêcheur.

« C'est la perche la plus extraordinaire qu'on ait jamais vue, dit le pêcheur en se parlant à lui-même. Elle a une chance du diable ! Il faut qu'elle soit née coiffée, la maudite bête ! Je ne la prendrai jamais, non jamais. Ah ! la voilà ! eh non ! ce n'est que de l'herbe. J'y renonce. » Puis il retira avec humeur sa ligne de l'eau et se mit à la démonter, tout en se tournant vers Léonard à qui il dit :

« Connaissez-vous bien cette rivière, monsieur ?

— Non, répondit Léonard, c'est la première fois que je la vois.

LE PÊCHEUR (d'un ton solennel). Eh bien ! jeune homme, suivez mon conseil et ne vous laissez pas fasciner par elle. J'ai été la victime de cette rivière, monsieur ; elle a été la Dalila de mon existence.

LÉONARD (dont la curiosité est éveillée par cette dernière phrase, qui lui semble poétique). La Dalila, monsieur ? la Dalila ?

LE PÊCHEUR. Oui, la Dalila ! Jeune homme, écoutez-moi, et profitez de l'exemple d'autrui. J'avais à peu près votre âge quand je vins pour la première fois pêcher dans cette rivière. Eh bien ! monsieur, ce jour fatal, vers trois heures de l'après-midi, j'amenai un poisson si gros, qu'il devait peser au moins une livre et demie. Oui, monsieur, il avait cela de longueur (et le pêcheur mit son doigt près de son coude). Au moment où je l'amenais juste à l'endroit où vous êtes assis, voilà ma ligne qui se casse ; la perche se faufile dans les racines de cet arbre et s'échappe emportant l'hameçon. Eh bien ! ce poisson m'a jeté un charme ; jamais je n'ai revu son pareil. J'ai pris, dans la Tamise et ailleurs, des vérons, des goujons aussi, et de temps en temps une vandoise. Mais un poisson comme cette perche, avec des nageoires ressemblant à la voilure d'un navire... une perche monstrueuse, une vraie baleine ! Jamais, jusque-là, je n'avais su quels léviathans l'eau recèle dans ses abîmes. Je ne pus prendre de repos que je ne fusse revenu à cet endroit ; eh bien ! monsieur, je la pris de nouveau cette perche. Et cette fois, je la sortis bel et bien de l'eau. Elle s'échappa encore ; et comment ? abandonnant son œil à l'hameçon. Bien des années se sont écoulées depuis, mais jamais je n'oublierai l'angoisse de ce moment-là.

LÉONARD. L'angoisse de la perche, monsieur ?

LE PÊCHEUR. De la perche ? Allons donc ! C'est elle qui s'est réjouie de mon angoisse à moi. Je contemplais son œil, cet œil plein de ruse et de scélératesse qui semblait me rire au nez. Eh bien ! monsieur, j'avais entendu dire qu'il n'y a pas de meilleure amorce pour la perche qu'un œil de perche. J'adaptai cet œil à l'hameçon, et je laissai retomber tout doucement la ligne. L'eau était extraordinairement limpide ; au bout de deux minutes, je vis la perche revenir. Elle approcha de l'hameçon, reconnut son œil, remua la queue, fit un plongeon, et, aussi vrai que je suis vivant, elle emporta son œil sain et sauf. Je la vis digérer son œil à côté de ce nénufar. La sorcière ! Depuis ce jour-là, dans le cours d'une vie accidentée et pleine d'événements, j'ai pris sept fois cette perche, et sept fois elle m'a échappé.

LÉONARD (étonné). Ce ne peut être la même perche ; les perches sont des poissons très-déliçats ; un hameçon dans leur chair, un œil enlevé de son orbite ! il n'y a pas de perche dont la constitution résistât à un pareil traitement.

LE PÊCHEUR (avec une sorte d'effroi). Cela paraît en effet surnaturel, mais c'est bien la même perche ; car il n'y a que celle-là dans toute la rivière, et cet habitant solitaire de l'élément liquide, je le reconnais mieux que je ne reconnaîtrais feu mon père. Car toutes les fois que je l'ai enlevée de l'eau, son profil s'est toujours tourné vers moi, et j'ai vu avec effroi qu'il n'avait qu'un œil : c'est le phénomène le plus mystérieux et le plus diabolique que cette perche ! C'est cette perche qui a ruiné mes espérances d'avenir. On m'avait offert une position à la Jamaïque ; mais je ne voulus pas partir lui laissant la victoire. J'aurais pu ensuite être placé aux Indes, mais, mettre l'Océan entre la perche et moi, était chose impossible ; voilà comment j'ai gaspillé mon existence dans cette funeste capitale de ma patrie. Et une fois par semaine, de février à décembre, je viens ici. Ciel ! si je pouvais enfin parvenir à attraper cette perche, le but de mon existence serait atteint ! »

Léonard regarda avec curiosité le pêcheur, quand celui-ci eut terminé son histoire par cette phrase mélancolique. L'élégance de son langage était en contradiction avec ses vêtements misérables et râpés ; il est vrai que c'était la misère d'un gentleman ; il portait un habit noir. Une certaine ironie se jouait sur ses lèvres ; ses mains, sans être très-propres, car elles ne pouvaient l'être avec le métier qu'il faisait, ses mains, dis-je, ne paraissaient pas avoir connu le travail manuel ; sa figure était pâle et bouffie, mais il avait le nez rouge ; l'eau ne semblait pas lui être aussi familière qu'à sa Dalila, la perche.

« Telle est la vie ! reprit philosophiquement le pêcheur en remettant sa ligne dans sa gaine ; si l'homme savait ce que c'est que de pêcher toute sa vie dans une rivière qui n'a qu'une perche, de prendre une perche neuf fois et de la laisser retomber neuf fois dans l'eau... si l'homme savait ce que c'est... et, en disant ces mots, le pêcheur regarda Léonard ; si l'homme savait ce que c'est, eh bien ! voyez-vous, jeune homme, il saurait ce qu'est la vie humaine pour l'ambitieux. Bonsoir ! »

Le pêcheur s'éloigna, foulant aux pieds marguerites et boutons d'or. Hélène le suivit attentivement du regard.

« Quel singulier personnage ! dit Léonard en riant.

— Il me semble que c'est un homme très-sage, » murmura Hélène ; et elle se rapprocha de Léonard, lui prit la main dans les deux siennes, comme si elle sentait déjà qu'il avait besoin de consolation, et que sa ligne fût brisée et sa perche perdue !

CHAPITRE XLV.

Le lendemain Londres leur apparut par degrés, environné d'une atmosphère lourde et sombre. Ils y entraient par l'une de ses plus belles et de ses plus gracieuses avenues, par les beaux jardins de Kensington, et, en longeant Hyde-Park, jusqu'à la porte de Cumberland.

Léonard ne fut nullement frappé d'admiration ; et cependant, avec un peu d'argent et de goût, il serait facile de rendre cette entrée de Londres aussi belle et aussi imposante que celle de Paris par les Champs-Élysées. Aux approches d'Edgeware-Road, Hélène prit son frère d'adoption par la main pour le guider, car tout ce quartier lui était familier, et elle connaissait une maison meublée proche de celle qu'avait occupée son père, où ils pourraient se loger à bon marché. Pour rien au monde elle n'eût voulu retourner dans son ancien logement.

En ce moment le ciel, sombre et couvert depuis le matin, fut complètement obscurci par de gros nuages noirs. Un violent orage éclata : la pluie tomba par torrents. Le jeune homme et l'enfant trouvèrent un abri sous un vaste hangar, dans une rue qui traversait Edgeware-Road. Bientôt le hangar fut encombré de monde, et les deux jeunes voyageurs se serrèrent le long du mur, loin de la foule ; Léonard avait passé son bras autour de la taille d'Hélène, et cherchait à la garantir de la pluie, qui, poussée par le vent, arrivait jusqu'à eux, lorsqu'un jeune homme, d'une mise plus

recherchée que celle des autres personnes rassemblées sous le hangar, vint s'y réfugier à son tour. Il lança sur le groupe un regard quelque peu hautain, passa près de Léonard, ôta son chapeau et le secoua. Son visage étant ainsi découvert, le jeune paysan reconnut, au premier coup d'œil, son ancien vainqueur sur la place d'Hazeldean.

Cependant Randal Leslie était changé. Sa figure brune était aussi maigre que lorsqu'il était enfant, et elle portait les traces d'un travail opiniâtre et de nuits sans sommeil ; mais l'expression de son visage était à la fois plus calme et plus virile, et il y avait dans son œil cette étincelle brillante que l'on remarque dans les yeux de ceux qui dirigent toutes leurs pensées vers un seul but. Il paraissait plus âgé qu'il n'était. Il était entièrement habillé de noir, couleur qui lui allait à merveille, et sa tournure et son visage, sans être remarquables, étaient certainement distingués.

Mais tout à coup le groupe s'agite, se pousse ; on se coudoie, on se presse contre les murs, car un cheval fringant s'est élancé sous le hangar. Le cavalier, beau jeune homme mis avec cette recherche qui indique un dandy, s'écrie d'un ton de bonne humeur : « Ne craignez rien, le cheval ne fera pas de mal à personne... Mille pardons.... Allons ! là !... là !... » et le cheval demeura immobile comme une statue, remplissant le centre du passage. On se rassura, et Randal s'approcha du cavalier.

« Frank Hazeldean !

— Ah ! Randal Leslie ! »

Frank sauta aussitôt à bas de son cheval, dont il confia la bride aux mains d'un apprenti qui portait un paquet.

« Mon cher ami, que je suis bien aise de vous rencontrer ! Quelle bonne idée j'ai eue de me réfugier ici, moi qui ordinairement n'ai guère peur d'une averse. Vous êtes donc à Londres, Randal ?

— Oui, chez votre oncle M. Egerton. J'ai quitté Oxford.

— Pour tout à fait ?

— Pour tout à fait.

— Mais vous n'avez pas encore pris votre grade, je pense ? Nous autres Etoniens, nous vous regardions comme certains d'avance du premier prix.

Oh ! nous sommes tous fiers de votre réputation.... Vous avez eu tous les prix ?

— Non pas tous, mais quelques-uns. M. Egerton m'a donné le choix de rester à Oxford pour y prendre mes grades, ou d'entrer au ministère. J'ai préféré la fin aux moyens ; car, après tout, à quoi servent les honneurs universitaires, sinon à nous ouvrir une carrière ? Entrer tout d'abord dans cette carrière, c'est donc, ce me semble, épargner bien du temps.

— Ah ! vous avez toujours été ambitieux, et vous ferez du bruit quelque jour, j'en suis sûr.

— Peut-être, si je travaille. *Savoir c'est pouvoir.* »

Léonard tressaillit.

« Et vous ? reprit Randal en regardant avec curiosité son ancien camarade, vous n'êtes point venu à Oxford. J'ai entendu dire que vous étiez entré dans l'armée.

— Je suis dans les gardes, dit Frank s'efforçant d'énoncer ce fait sans trop de fatuité. Mon père a bien fait un peu la grimace ; il aurait préféré que j'allasse vivre là-bas avec lui pour m'occuper d'agriculture. Mais j'ai bien le temps d'en arriver là. Par Jupiter ! Randal, que la vie de Londres est donc agréable ! Allez-vous à Almack, ce soir ?

— Non. C'est aujourd'hui congé à la Chambre ! Il y a un grand dîner parlementaire chez M. Egerton. Il est au ministère en ce moment. Mais vous ne voyez pas beaucoup votre oncle, je crois ?

— Nos sociétés ne sont pas les mêmes, dit le jeune gentleman d'un ton digne de Brummell. Tous ces parlementaires sont prodigieusement ennuyeux !... Voici la pluie qui cesse. Je ne sais, d'ailleurs, si mon père serait bien content que je me présentasse à Grosvenor-Square ; mais n'oubliez pas de venir me voir. Voici ma carte pour que vous vous en souveniez ; il faudra venir dîner à notre mess.... ce sont de si bons enfants ! Je vous en prie, ne tardez pas. »

Frank s'élança sur sa selle après avoir donné au jeune garçon qui lui avait tenu son cheval une demi-couronne, récompense beaucoup plus forte que ne l'eût approuvé son père, puis un mouvement du corps et un coup d'éperon firent bondir en avant le beau coursier et le joyeux cavalier. Randal,

demeuré un moment pensif, quitta bientôt le hangar, car la pluie avait complètement cessé.

Alors Hélène reprît de nouveau Léonard par la main et le conduisit à travers de petites rues obscures et sales. C'était presque une allégorie vivante que cette jeune fille triste et silencieuse conduisant cet humble et pauvre enfant de génie le long de ces boutiques malpropres, dans ces ruelles tortueuses qui devenaient de plus en plus misérables, jusqu'à ce que les deux enfants disparurent aux regards.

CHAPITRE XLVI.

« Venez, je vous en prie. Changez d'habit et revenez dîner avec moi, vous en avez le temps, Harley. Vous verrez là les gens les plus influents de notre parti ; et vraiment ce sera une étude intéressante pour vous, qui vous dites philosophe. »

Ainsi parlait Audley Egerton à lord L'Estrange, avec lequel il venait de faire une promenade à cheval au sortir du ministère. Les deux gentlemen étaient dans le cabinet d'Audley. M. Egerton, son habit boutonné, comme de coutume, était assis dans son fauteuil, droit et ferme, comme un homme qui méprise un repos inglorieux. Harley, étendu tout de son long sur le sofa suivant son habitude, ses longs cheveux flottant négligemment, sa cravate à peine nouée, ses vêtements entr'ouverts... *simplex munditiis*, gracieux comme toujours, à son aise partout et avec tout le monde, mais surtout avec Audley Egerton qui intimidait ou glaçait tant de gens.

— Mon cher Audley, pardonnez-moi, mais vos hommes éminents sont tous gens d'une seule et unique idée qui n'est nullement divertissante... la politique !... toujours la politique !... la tempête dans un verre d'eau.

— Mais qu'est donc votre vie, Harley ? Le verre d'eau sans la tempête ?

— Savez-vous bien, Audley, que ceci est fort bien dit ? Je ne vous croyais pas la répartie aussi vive. La vie... c'est une chose insipide et creuse, Audley, je forme le souhait le plus bizarre...

— Cela ne m'étonne pas, dit Audley, vous n'en formez jamais d'autres. Quel est-il ?

HARLEY (d'un ton très-sérieux). Croyez-vous au magnétisme ?

AUDLEY. Non, certainement.

HARLEY. Ah ! s'il était au pouvoir d'un de ces magnétiseurs de me faire sortir de ma peau et entrer dans celle d'un autre ! c'est là mon rêve ! Je suis si las de moi-même !... si las !... J'ai retourné toutes mes idées en tous sens, je les sais par cœur. Lorsque quelque impertinente idée lève le nez et me dit : « Regardez-moi... je suis une nouvelle connaissance, » je lui fais signe et lui réponds : « Point du tout ; vous avez changé d'habit, voilà tout ! vous êtes toujours la même misérable sotte qui m'avez ennuyé pendant une vingtaine d'années ; allez-vous-en. » Mais si je pouvais entrer dans la peau d'un autre, si je pouvais être pendant une demi-heure votre grand suisse ou l'un de vos fameux hommes positifs, à la bonne heure ! Ce serait là voyager dans un nouveau monde ! Chaque cerveau doit avoir son monde à lui, n'est-ce pas ? Si je pouvais seulement fixer ma demeure dans le vôtre, Audley, parcourir le champ de vos pensées et de vos sensations ! Il faut vraiment que je parle de cela à ce magnétiseur français.

AUDLEY (qui ne paraît goûter que médiocrement l'idée de voir ses pensées et ses émotions connues même d'un ami, et ne fût-ce qu'en imagination). Voyons, Harley, parlez donc en homme sensé !

HARLEY. Pauvre Audley, comme je l'ennuie !... Voyons, je vais tâcher de causer raison pour vous obliger. Et d'abord... (Ici Harley se releva sur son coude), d'abord est-il vrai que vous fassiez la cour à la sœur de cet infâme traître italien ?

— M^{me} di Negra ? non, je ne lui fais pas la cour, répondit Audley avec un froid sourire. Mais elle est fort belle ; elle est fort instruite ; elle m'est utile... je n'ai pas besoin de dire en quoi et comment, cela concerne mon métier d'homme politique. Mais si vous me permettiez de vous donner un conseil, je pense qu'il me serait facile d'obtenir de son frère, grâce à mon

influence sur elle, quelque concession honorable pour votre exilé. Elle désire beaucoup savoir où il est.

— Vous ne le lui avez pas dit ?

— Non. Je vous ai promis de garder ce secret.

— N'y manquez pas, car ce n'a peut être que pour lui tendre un piège qu'elle désire connaître sa demeure. Des concessions ! allons donc ! mais il s'agit de droits et non de concessions !

— Vous devriez laisser votre ami juge de la question.

— Eh bien, je lui écrirai. En attendant, prenez garde à cette femme, j'ai beaucoup entendu parler d'elle à l'étranger : elle est aussi fausse que son frère et...

— Aussi belle, interrompit Audley, donnant adroitement un autre tour à la conversation. On m'a dit que le comte est un des plus beaux hommes de l'Europe, qu'il est plus beau même que sa sœur, quoiqu'il ait près du double de son âge. Allons donc... Harley, ne craignez rien pour moi. Je ne suis plus sensible aux amorces des femmes. Mon cœur est mort.

— Non, non, ce n'est pas à vous de parler ainsi, c'est bon pour moi. Et encore ne le dirai-je pas, le cœur ne meurt jamais. Et vous.... qu'avez-vous perdu ? votre femme, c'est vrai, une femme excellente, au cœur noble et généreux. Mais était-ce bien de l'amour que vous ressentiez pour elle ?... Ô homme digne d'envie, avez-vous jamais aimé ?...

— Peut-être que non, Harley, dit Audley d'une voix émue et le visage sombre. Bien peu d'hommes ont aimé, du moins comme vous l'entendez. Mais d'autres passions que l'amour peuvent briser le cœur. »

Pendant qu'Egerton parlait, lord L'Estrange se détourna la poitrine oppressée. Il y eut un court moment de silence : Audley le rompit le premier.

« En partant de ma femme, je regrette que vous n'approuviez pas ce que j'ai fait pour son jeune parent, Randal Leslie.

HARLEY (faisant un effort pour se remettre). Est-ce un service à lui rendre que de lui faire échanger une position indépendante contre la protection d'un patron ?

AUDLEY. Je ne lui ai rien imposé. Je lui ai seulement offert le choix. À son âge, j'aurais choisi comme lui.

HARLEY. Je ne le crois pas, j'ai meilleure opinion de vous. Mais répondez-moi franchement à une première question et je vous en ferai une autre. Avez-vous l'intention de faire de ce jeune homme votre héritier ?

AUDLEY (un peu embarrassé). Mon héritier, hum !... je suis jeune encore, je vivrai peut-être aussi longtemps que lui ; nous avons le temps de penser à cela.

HARLEY. Voici ma seconde question. Avez-vous dit bien explicitement à ce jeune homme qu'il pouvait compter sur votre protection, mais non sur votre fortune ?

AUDLEY (avec fermeté). Je crois le lui avoir dit ; mais je le lui répéterai plus clairement encore.

HARLEY. Alors j'approuve votre conduite, mais non la sienne. Il a trop d'intelligence pour ne pas connaître la valeur de l'indépendance ; et soyez sûr qu'il a fait son calcul et vous jetterait par-dessus le marché dans toute balance qu'il pourrait faire pencher de son côté. Vous jugez les hommes avec votre expérience ; moi je les juge avec mon instinct. La nature nous avertit comme elle fait les animaux inférieurs ; seulement nous autres bipèdes, nous sommes trop infatués de nous-mêmes pour nous laisser guider par elle. Mon instinct de soldat et de gentleman m'éloigne de ce vieux jeune homme. Écoutez !... j'entends ses pas dans le vestibule... je le reconnaîtrais entre mille... C'est bien sa main qui est sur la serrure. »

Randal Leslie entra. Harley qui en dépit de son mépris pour les usages, et de son éloignement pour Randal, était trop bien élevé pour ne pas se montrer poli avec un homme plus jeune que lui et son inférieur, se leva et salua. Mais son regard perçant ne s'adoucit pas sous le feu plus sombre et plus pénétrant de celui de Randal. Harley ne reprit point sa place sur le sofa ; il se rapprocha de la cheminée et s'y appuya.

RANDAL. Je me suis acquitté de vos commissions, M. Egerton. Je suis allé d'abord à Maiden-Hill et j'ai vu M. Burley. Je lui ai remis le billet, mais il m'a dit que c'était trop et qu'il renverrait la moitié de la somme au banquier. Il écrira l'article comme vous le désirez. Puis, je....

AUDLEY. Cela suffit, Randal ! il ne faut pas fatiguer lord L'Estrange de ces détails.

HARLEY. Ces détails ne me déplaisent pas. Ils me réconcilient avec ma vie, à moi. Continuez, je vous prie, M. Leslie. »

Randal avait trop de tact pour n'avoir pas compris le coup d'œil de M. Egerton. Il ne continua pas, mais dit d'une voix douce : « Pensez-vous, milord, que la contemplation du genre de vie mené par d'autres puisse réconcilier un homme avec le sien, s'il a auparavant senti le besoin d'un réconciliateur ? »

Harley parut satisfait, car la question était ironique, et s'il y avait au monde une chose qu'il abhorrait, c'était la flatterie.

« Rappelez-vous votre Lucrèce, M. Leslie, le *suave mare*, etc., etc. Il est agréable de voir du haut du rocher les matelots ballottés sur l'océan. Vraiment, je crois que cette vue doit réconcilier l'homme avec le rocher bien qu'auparavant il ait pu être ennuyé des éclaboussures de l'écume et abasourdi par les cris des goélands ; mais je vous quitte, Audley. Il est singulier que je n'aie plus entendu parler de mon officier. Rappelez-vous votre promesse, quand je viendrai la réclamer. Adieu, monsieur Leslie, j'espère que l'article de Burley sera digne du billet de banque. »

Lord L'Estrange remonta sur son cheval, qui était resté à la porte, et traversa le parc. Mais il n'était plus inconnu aux promeneurs ; tous lui souriaient et le saluaient à l'envi.

« Hélas ! se dit-il, je suis découvert maintenant. Cette terrible duchesse de Knaresborough... Me voilà réduit à fuir mon pays ! »

CHAPITRE XLVII.

« M. Leslie, dit M. Egerton, quand Harley eut quitté le cabinet, Vous n'avez pas agi avec votre discrétion habituelle en parlant devant une tierce personne de sujets liés à la politique.

— Je le sens maintenant, monsieur. Ma seule excuse, c'est que je croyais lord L'Estrange votre ami intime.

— Un homme public, M. Leslie, servirait mal son pays s'il n'était pas surtout réservé avec ses amis intimes... quand ils n'appartiennent pas à son parti.

— Excusez mon ignorance ; lord Lansmere est si connu pour l'un de vos soutiens que j'ai dû croire que son fils partageait ses opinions, et avait votre confiance. »

Le front d'Egerton se plissa légèrement, et donna une expression sévère à son visage toujours ferme et décidé. Il répondit néanmoins d'un ton doux :

« À son entrée dans la vie politique, monsieur Leslie, il n'y a rien dont un jeune homme de votre mérite doive plus se méfier que de ses propres sentiments ; ils le trompent presque toujours. Et je crois que c'est là l'une des raisons qui font que souvent les jeunes gens de talent désappointent leurs amis et restent longtemps sans emploi. »

La rougeur du ressentiment colora un instant le visage de Randal, mais cette rougeur disparut promptement ; il s'inclina en silence.

Egerton reprit comme pour s'expliquer, pour s'excuser même :

« Voyez lord L'Estrange lui-même. Un jeune homme pouvait-il entrer dans la vie sous de plus brillants auspices ? Rang, fortune, gaieté (et c'est un grand avantage dans le monde que la gaieté), du courage, de l'aplomb, et une éducation peut-être aussi brillante que la vôtre ; et maintenant, voyez comme sa vie a été gaspillée. Pourquoi ? Parce qu'il a toujours jugé à propos de penser par lui-même. Il n'a jamais pu se plier aux idées d'un parti, et il ne s'y pliera jamais. Le char de l'État, M. Leslie, demande que tous les chevaux tirent ensemble.

— Avec votre permission, monsieur, répondit Randal ; je crois que malgré les talents de lord L'Estrange, dont vous devez être un juge compétent, il y a d'autres raisons pour lesquelles il n'eût jamais rien fait dans la vie publique.

— Ah ! Et quelles sont ces raisons ? dit vivement Egerton.

— D'abord, répondit Randal avec finesse, la vie privée a trop fait pour lui. Que pourrait donner la vie politique à un homme qui n'a besoin de rien ? Placé par la naissance au sommet de l'échelle sociale, pourquoi irait-il volontairement se mettre au bas pour la remonter avec peine ? Lord L'Estrange me paraît en outre un homme dans l'organisation duquel le sentiment occupe une trop large part pour la vie pratique.

— Vous avez l'œil pénétrant, dit Audley avec une certaine admiration ; un œil bien pénétrant, pour votre âge. Pauvre Harley ! »

Puis Egerton reprit vivement :

« Mon jeune ami, quelque chose me préoccupe. Soyons francs l'un avec l'autre. J'ai mis sous vos yeux les avantages et les désavantages de l'offre que je vous ai faite. Prendre vos grades avec autant d'honneur que vous l'eussiez fait sans aucun doute, obtenir votre agrégation, entrer au barreau, précédé de la réputation que vous auraient acquise vos talents, c'était là une première carrière. Il y en avait une autre. Entrer sur-le-champ dans la vie publique, profiter de mon expérience, vous étayer de l'intérêt que je prenais à vos succès, courir les chances de vous élever ou de tomber avec un parti, c'en était une autre ; mais peut-être une considération a-t-elle pu déterminer votre choix dont vous ne m'avez rien dit, quand vous m'en avez donné les raisons.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Vous avez peut-être compté sur ma fortune, dans le cas où les chances des partis tourneraient contre vous ; s'il en est ainsi, avouez-le-moi ; cette pensée serait assez naturelle chez un jeune homme issu de la branche aînée d'une maison, dont ma femme était l'héritière.

— Vous me faites injure, monsieur Egerton, » dit Randal se détournant.

Le regard observateur de M. Egerton suivit le mouvement de Randal ; le visage était caché, mais l'œil de l'homme d'État examinait l'attitude qui souvent exprime la pensée, tout autant que fait la physionomie ; mais Randal mit en défaut la pénétration de M. Egerton. L'émotion du jeune homme pouvait être le résultat d'une honorable fierté, d'un sentiment généreux, elle pouvait aussi avoir toute autre cause. Egerton continua lentement :

« Une fois pour toutes, je le dis clairement et sans équivoque, n’y comptez jamais ; comptez d’ailleurs sur tout ce que je pourrai faire pour vous, et pardonnez-moi, si mes conseils sont quelquefois rudes, et mes réprimandes sévères, attribuez-le à l’intérêt que m’inspire votre carrière. En outre, avant que de regarder une décision comme irrévocable, je désire que vous sachiez par expérience combien a de désagréments et même d’humiliations à subir au début, celui qui sans fortune et sans position désire s’élever dans la vie politique. Je ne considérerai votre choix comme définitif qu’à la fin de l’année ; votre nom restera inscrit jusqu’à cette époque sur les registres d’Oxford si, après expérience faite, vous préférez retourner à Oxford et marcher plus lentement, mais plus sûrement dans le chemin qui mène à l’indépendance et à la distinction, vous le pourrez. Maintenant, monsieur Leslie, donnez-moi la main pour me prouver que vous me pardonnez ma rudesse ; il est temps de s’habiller. »

Egerton rentra dans sa chambre.

« Monsieur, lui dit son domestique, qui l’attendait, M. Lévy est ici... vous lui avez, dit-il, donné rendez-vous, et M. Grinders vient d’arriver de la campagne.

— Faites entrer M. Grinders tout de suite, dit Egerton en s’asseyant. Vous n’avez pas besoin d’attendre ; je m’habillerai sans vous. Dites à M. Lévy que je le verrai dans cinq minutes. »

M. Grinders était l’intendant d’Audley Egerton.

M. Lévy était un fort bel homme, qui portait un camélia à sa boutonnière, menait un cheval fringant qui lui avait coûté deux cents livres, était bien connu des jeunes gens à la mode et considéré par leurs pères comme une relation fort dangereuse.

CHAPITRE XLVIII.

Lorsque les invités furent réunis dans les salons, M. Egerton présenta Randal Leslie à ses éminents collègues et amis, d'une manière qui contrastait étrangement avec le ton froid et sévère dont il lui avait parlé en particulier. La présentation fut faite avec cette cordialité, ce respect gracieux par lequel ceux qui sont dans une haute position commandent l'attention pour ceux qui ont leur position à faire.

Leslie fut reçu avec cette courtoisie charmante qui est le *To Kalon* d'une aristocratie.

Après le dîner la conversation tomba sur la politique. Randal écouta avec attention et en silence jusqu'au moment où Egerton lui fournit, avec bonté, l'occasion de parler tout juste assez pour montrer son intelligence, sans l'exposer au reproche de vouloir faire la loi.

Egerton s'entendait à produire et à faire valoir un jeune homme, talent fort rare qui lui avait valu la popularité dont il jouissait parmi les membres nouveaux de son parti.

Les invités se retirèrent de bonne heure.

« Il est temps d'aller à Almack, dit Egerton à Leslie en regardant la pendule. J'ai un parrain pour vous ; venez. »

Randal monta en voiture avec son patron. En route, Egerton lui dit :

« Je vais vous présenter aux principaux personnages du grand monde, faites connaissance avec eux et étudiez-les ; je ne vous conseille pas de tenter davantage, c'est-à-dire de chercher à devenir un homme à la mode ; c'est une ambition qui coûte fort cher ; elle a servi quelques hommes, mais elle en a ruiné bien davantage. Vous avez mieux à faire. Dansez ou ne dansez pas, comme il vous plaira, mais ne coquetez pas, sans quoi on demandera quelle est votre fortune, question qui ne peut vous être que désavantageuse, et puis cela entraîne un jeune homme au mariage, ce qui n'est point votre affaire en ce moment. Nous voici arrivés. »

Deux minutes après, ils entrèrent dans la grande salle de bal, où Randal fut ébloui par les lumières, les diamants et l'éclat de mille beautés réunies.

Audley le présenta rapidement à une douzaine de dames, puis disparut dans la foule. Randal ne fut point embarrassé ; il n'était pas timide, ou du moins s'il avait cette infirmité qui paralyse, il savait la cacher. Il répondit aux questions languissantes qui lui étaient adressées avec une vivacité qui soutenait la conversation et faisait concevoir de son esprit une opinion très-favorable. Mais la personne auprès de laquelle il eut le plus de succès fut une femme qui n'avait pas de filles à marier, une femme du monde fort jolie et fort spirituelle, lady Frédéric Coniers.

« Est-ce la première fois que vous venez à Almack, monsieur Leslie ?

— La première fois.

— Ne vous êtes-vous pas assuré une danseuse ? Voulez-vous que je vous en trouve une ? Que pensez-vous de cette gentille demoiselle en rose ?

— Je la vois... mais je ne puis penser à elle.

— Vous êtes peut-être comme un diplomate entrant dans une cour nouvelle, et vous cherchez à savoir avant tout à qui vous avez affaire.

— J'avoue qu'en commençant l'étude de mon temps, j'aimerais à en distinguer tout d'abord les figures les plus marquantes.

— Donnez-moi le bras, et nous irons dans la pièce voisine. Nous y verrons entrer les différentes notabilités une à une, et nous observerons sans être observés. C'est le moins que je puisse faire pour un ami de M. Egerton.

— Ainsi donc M. Egerton, dit Randal, a eu l'heureuse fortune de conquérir vos bonnes grâces, même pour ses amis, quelque obscurs qu'ils soient ?

— À vous dire le vrai, je crois qu'aucun ami de M. Egerton n'est destiné à rester longtemps obscur, s'il a l'ambition de cesser de l'être ; car M. Egerton a pour maxime de ne jamais oublier ni un ami ni un service.

— Vraiment ! fit Randal surpris.

— Voilà pourquoi, continua lady Frédéric, à mesure qu'il avance dans la vie, les amis se groupent autour de lui. Il montera encore plus haut. La reconnaissance, monsieur Leslie, est une bien bonne politique.

— Hem ! » fit Leslie.

Ils étaient arrivés dans la pièce où le thé, le pain et le beurre servaient de rafraîchissements aux habitués de ce qui était alors la réunion la plus exclusivement aristocratique de Londres. Ils se placèrent dans l'embrasement d'une fenêtre, et lady Frédéric s'acquitta de la tâche de *cicerone* avec plaisir et vivacité. Chacune de ses remarques sur les différents personnages qui passaient devant eux comme dans un panorama, était accompagnée d'une peinture originale, assaisonnée de quelque anecdote ; elle se montrait parfois bienveillante, le plus souvent satirique ; mais son récit était toujours pittoresque et amusant.

Bientôt Frank Hazeldean s'approcha de la table où l'on prenait le thé ; il donnait le bras à une jeune fille d'une physionomie hautaine et imposante, bien que ses traits fussent délicats.

« Le nouvel officier des gardes, dit lady Frédéric. C'est un beau jeune homme qui n'est pas encore tout à fait gâté ; mais il fait partie d'une coterie dangereuse. »

Une heure plus tard, Randal, qui n'avait pas dansé, était toujours dans le salon des rafraîchissements ; mais lady Frédéric l'avait quitté depuis longtemps. Il causait avec quelques anciens élèves d'Eton, lorsqu'entra une dame d'une beauté remarquable ; à sa vue, un murmure s'éleva dans le salon.

Elle pouvait avoir de vingt-deux à vingt-quatre ans. Sa robe de velours noir tranchait sur ses épaules d'albâtre et faisait ressortir la fraîche pâleur de son teint, en même temps que l'éclat des diamants dont elle était couverte. Son épaisse chevelure était simplement nattée ; ses yeux étaient noirs et brillants, ses traits réguliers et accentués. L'expression de son visage, quand il était tranquille, n'eût pas satisfait ceux qui aiment à lire la modestie et la douceur sur la physionomie d'une femme ; mais quand elle parlait et qu'elle souriait, il y avait sur ce visage tant d'animation et de vivacité, tant de charme dans son sourire, que tout ce qui aurait pu contribuer à gâter l'effet de sa beauté disparaissait.

« Quelle est cette belle personne ? demanda Randal.

— Une Italienne... une marquise de je ne sais quoi, dit un des écoliers d'Eton.

— La marquise di Negra, dit tout bas un autre qui avait été sur le continent. C'est une veuve ; son mari appartenait à la grande famille génoise des di Negra... à la branche cadette. »

Plusieurs hommes firent bientôt cercle autour de la belle Italienne. Quelques femmes de haut rang lui adressèrent la parole, mais avec une politesse un peu froide. Les dames de rang inférieur semblaient vouloir l'éviter ; ce pouvait être de la jalousie. Pendant que Randal contemplait la marquise avec plus d'admiration qu'il n'en avait peut-être jamais ressenti pour aucune femme, il entendit une voix qui disait :

« Oh ! M^{me} di Negra est décidée à s'établir ici et à épouser un Anglais.

— Si elle peut en trouver un assez courageux pour cela, répondit une voix de femme.

— Elle vise déjà à Egerton, et il a assez de courage pour quoi que ce soit. »

La voix de femme répondit en riant :

« M. Egerton connaît trop bien le monde, il a résisté à trop de séductions pour être...

— Chut ! le voici ! »

Egerton entra dans le salon, le pas ferme et la tête droite comme toujours. Randal le vit échanger un rapide coup d'œil avec la marquise ; mais en passant devant elle il se contenta de la saluer.

Randal continua d'observer, et dix minutes après, il put voir Egerton et la marquise assis à l'écart dans cette même embrasure de fenêtre que lady Frédéric et lui avaient occupée une heure auparavant.

« Est-ce donc là le motif pour lequel M. Egerton m'a prévenu d'une façon si blessante que je ne devais pas compter sur sa fortune ? murmura Randal. Aurait-il l'intention de se remarier ? »

Soupçon bien injuste ! car en ce moment même, voici les paroles qu'Audley Egerton laissait tomber de ses lèvres de bronze :

« Non, chère madame, n'attribuez pas à la franchise de mon admiration plus de galanterie qu'elle ne mérite. Votre conversation me charme, votre beauté me ravit, votre société est une distraction à laquelle j'aspire au

milieu des travaux fatigants de mon existence ; mais j'en ai fini avec l'amour, et je ne me marierai jamais.

— Vous me donnez presque envie de faire votre conquête pour avoir le plaisir de vous repousser ensuite, dit l'Italienne dont les yeux lançaient des éclairs.

— Je puis tout défier, même vous, répondit Audley avec son froid et sévère sourire. Mais, pour en revenir à notre sujet, vous avez plus d'influence du moins sur cet ambassadeur si adroit, et je compte sur vous pour obtenir de lui le secret dont nous parlons. Ah ! madame, restons amis. Vous voyez que j'ai triomphé des injustes préjugés qui s'élevaient contre vous. Vous êtes reçue et fêtée partout comme il convient à votre rang, à vos charmes. Comptez toujours sur moi, comme je compte sur vous. Mais en restant ici plus longtemps, j'exciterais trop d'envie, et j'ai la présomption de croire que je puis vous faire tort en provoquant les bavardages. Comme ami avoué, je puis vous servir ; comme amant présumé, ce me serait impossible. »

Audley se leva en disant ces mots ; puis, restant debout près du siège de la marquise, il ajouta négligemment :

« À propos, la somme que vous me faites l'honneur de m'emprunter sera demain chez votre banquier.

— Mille remerciements. Mon frère s'empressera de vous la rendre. »

Audley s'inclina.

« Votre frère, je l'espère, me la rendra en personne, pas plus tôt. Quand vient-il ?

— Oh ! il a encore remis sa visite à Londres. On a tant besoin de lui à Vienne ! Mais, puisque nous parlons de lui, permettez-moi de vous demander si votre ami, lord L'Estrange, conserve toujours rancune à mon pauvre frère.

— Toujours !

— C'est honteux, s'écria l'Italienne avec emportement. Que lui a fait mon frère pour qu'il excite sans cesse des intrigues contre lui à la cour d'Autriche ?

— Des intrigues ? Je crois que vous faites injure à lord L'Estrange ; il n'a fait que présenter, en faveur d'un proscrit ruiné, des observations qui lui ont paru justes.

— Et vous ne voulez pas me dire où est cet exilé, ni si sa fille vit encore ?

— Ma chère marquise, je vous ai appelée mon amie, par conséquent je n'aiderai pas lord L'Estrange à nuire à vous ni aux vôtres ; mais L'Estrange est aussi mon ami, et je ne puis donc pas tromper la confiance que... » Audley s'arrêta court et se mordit les lèvres. « Vous me comprenez, » reprit-il en donnant à son sourire plus d'animation qu'à l'ordinaire.

Puis il s'éloigna.

L'Italienne fronça le sourcil et le suivit du regard. Elle se leva, et, au même moment, son œil rencontra celui de Randal.

« Ce jeune homme a le regard d'un Italien, » se dit la marquise en passant près de lui pour entrer dans la salle de danse.

CHAPITRE XLIX.

Léonard et Hélène avaient élu domicile dans une petite ruelle où ils habitaient deux petites chambres. Le quartier était pauvre, le logement des plus modeste ; mais leur hôtesse était bienveillante. C'était peut-être la raison qui avait fait choisir ce logement à Hélène : on ne trouve pas souvent de propriétaire amicale et souriante, quand on est pauvre. Puis de leurs fenêtres ils apercevaient un grand arbre, un orme magnifique, qui s'élevait dans la cour d'un charpentier. Ils voyaient les oiseaux chercher un refuge dans ses branches ; ils entendaient même, quand s'élevait une légère brise, l'agréable bruissement de son feuillage.

Léonard se rendit le soir même à l'ancien domicile du capitaine Digby ; mais il ne put s'y procurer aucun renseignement de nature à le mettre sur la

trace de quelque protecteur d'Hélène. Les gens de la maison le reçurent assez mal, disant que le capitaine leur redevait une livre et dix-sept shillings. Cette réclamation lui parut très-contestable et fut énergiquement repoussée par Hélène. Le lendemain matin, Léonard se mit à la recherche du docteur Morgan. Il s'adressa, pour avoir l'adresse du docteur, au pharmacien le plus voisin. Celui-ci eut l'obligeance de regarder dans l'almanach royal, et il dirigea Léonard vers une maison de Bulstrode-Street, Manchester-Square. Léonard réussit à trouver la rue, s'étonnant, chemin faisant, de l'aspect misérable de Londres ; Screwstown lui paraissait beaucoup plus beau.

Un domestique, aux vêtements râpés, ouvrit la porte, et Léonard remarqua que l'antichambre était encombrée de malles, de caisses et de paquets de toutes sortes. Il fut introduit dans une petite pièce où se trouvait une grande table ronde, sur laquelle étaient différents traités d'homœopathie, le *Plutarque* de Parry, les *Recherches celtiques* de Davies, et un journal du dimanche. Le portrait de l'illustre Hahnemann occupait la place d'honneur au-dessus de la cheminée. Au bout de quelques instants, la porte qui conduisait dans les appartements s'ouvrit, et le docteur Morgan parut.

« Veuillez entrer, monsieur, » dit-il poliment.

Le docteur s'assit à son bureau, jeta un coup d'œil rapide sur Léonard, puis sur un énorme chronomètre posé sur la table.

« J'ai peu de temps à moi, monsieur. Je vais partir pour l'étranger, et maintenant voici les malades qui affluent ! Il est trop tard ! Londres se repentira de son indifférence ! »

Le docteur s'arrêta majestueusement ; et, ne remarquant pas sur le visage de Léonard la tristesse qu'il espérait y lire, il reprit d'un ton bourru :

« Je vais partir pour l'étranger, monsieur, mais je puis faire le diagnostic de votre maladie et le laisser à mon successeur. Hum ! cheveux châains ; des yeux... quelle couleur, voyons, regardez par ici, bleu, bleu foncé. Hum ! constitution nerveuse. Quels sont les symptômes ?

— Monsieur, commença Léonard, une petite fille...

LE DOCTEUR MORGAN (avec impatience). Laissons là la petite fille ! Je ne vous demande pas l'histoire de votre maladie ; attachons-nous aux

symptômes... attachons-nous aux symptômes !

LÉONARD. Vous ne me comprenez pas, docteur. Il ne s'agit pas de moi. Une petite fille....

LE DOCTEUR MORGAN. Encore la petite fille ! Je comprends ! c'est elle qui est malade. Faut-il que j'aille la voir ? Il est indispensable qu'elle m'explique elle-même les symptômes de son mal. Je ne puis juger de la maladie d'après vos paroles. Vous allez me dire qu'il s'agit de consommation, de dyspepsie, ou de tout autre mal qui n'existe pas : pures inventions de l'allopathie !... les symptômes, monsieur, les symptômes ?

LÉONARD (insistant). Vous avez soigné son pauvre père, le capitaine Digby, quand il est tombé malade dans la voiture où vous étiez avec lui. Il est mort et sa fille est orpheline.

LE DOCTEUR MORGAN (fouillant dans son livre de médecine). Orpheline ! il n'y a rien de meilleur pour les orphelines, surtout si elles sont inconsolables, que de l'aconit et de la camomille. »

Léonard réussit après quelque difficulté à rappeler Hélène au souvenir de l'homœopathe, lui expliquant comment il se trouvait chargé de la jeune fille et pourquoi il cherchait le docteur Morgan.

Le docteur fut très-ému. « Mais, en vérité, dit-il après un moment de réflexion, je ne vois pas en quoi je puis venir en aide à la pauvre enfant. Je ne sais rien de ses parents. Ce lord Les... d'ailleurs quel que soit son nom... je ne connais pas de lord à Londres. J'ai connu des lords et j'en ai médicamenté, quand j'étais un stupide allopathe. J'avais pour client, le comte de Lansmere... il a reçu plus d'une pilule mercurielle de moi, pécheur que j'étais ! Son fils était plus sage : il ne voulait pas entendre parler de médecine, lui ; c'était un garçon très-intelligent que lord L'Estrange...

— Lord L'Estrange ! mais ce nom commence par Les...

— Bah ! il réside sur le continent. Il montre ainsi son bon sens. Moi aussi je vais partir pour l'étranger. Il n'y a pas de progrès possibles pour la science dans cette affreuse ville remplie de préjugés et adonnée à la plus barbare allopathie ! Je pars pour le pays d'Hahnemann, monsieur ; j'ai cédé ma clientèle, mon bail et mes meubles pour m'en aller vivre sur les bords du Rhin. La vie est naturelle dans ce pays-là, monsieur... l'homœopathie a

besoin de la nature. On y dîne à une heure, on se lève à quatre : le thé y est peu connu, et la science fort appréciée. Mais je m'oublie ! Voyons, que puis-je faire pour votre orpheline ?

— Eh bien, monsieur, dit Léonard en se levant, le ciel me donnera sans doute la force de la protéger. »

Le docteur regarda le jeune homme avec attention.

« Et cependant, lui dit-il d'une voix plus douce, jeune homme, d'après votre propre aveu vous lui êtes complètement étranger, ou du moins vous lui étiez étranger, lorsque vous avez pris sur vous de l'amener à Londres. Vous avez un bon cœur... conservez-le toujours. C'est très-salutaire, monsieur, un bon cœur... c'est-à-dire quand ce n'est pas porté à l'excès. Mais vous avez sans doute des amis dans cette ville ?

— Pas encore, monsieur ; j'espère m'en faire.

LE DOCTEUR. Diable ! comment vous y prendrez-vous ? Je n'ai pas pu m'en faire un seul, moi. »

Léonard rougit et baissa la tête. Il avait envie de répondre : les auteurs trouvent des amis dans leurs lecteurs ; je vais devenir auteur. Mais il sentit que sa réponse aurait un air de suffisance, et préféra garder le silence.

Le docteur l'examina plus attentivement encore et avec un intérêt marqué.

« Vous dites que vous êtes venu à Londres à pied ? Est-ce par goût ou par économie ?

LÉONARD. Tous les deux, monsieur.

LE DOCTEUR. Voyons, asseyez-vous de nouveau et causons un peu. J'ai un quart d'heure à vous donner : je verrai si je puis vous être utile en quelque chose, pourvu que vous me disiez tous les symptômes... J'entends les particularités. »

Puis, avec cette habileté ordinaire aux médecins expérimentés, le docteur Morgan, qui était réellement capable et perspicace, posa à Léonard une suite de questions, au moyen desquelles il finit par lui arracher l'histoire de sa vie et celle de ses espérances. Mais lorsque le docteur, rempli d'admiration pour cette naïveté du jeune homme qui contrastait si

visiblement avec sa vive intelligence, en vint à lui demander son nom et celui de ses parents, et que Léonard les lui eut dit, l'homœopathe s'écria :

« Léonard Fairfield ! le petit-fils de mon vieil ami, John Avenel, de Lansmere ! Donnez-moi la main. Élevé par mistress Fairfield ! Ah ! je vois maintenant ! Il y a un air de famille très-prononcé. »

Des larmes mouillèrent les yeux du docteur. « Pauvre Nora ! dit-il.

— Nora ! vous avez donc connu ma tante ?

— Votre tante ! Ah ! ah ! ah ! oui, c'est triste ! La pauvre Nora ! Elle est morte presque dans mes bras : si jeune, si belle ! Je m'en souviens comme si c'était d'hier. »

Le docteur passa sa main sur ses yeux et avala un globule, et puis avant que Léonard sût ce qu'il allait faire, il en avait fait passer un autre entre les lèvres tremblantes du jeune homme.

En ce moment on entendit frapper à la porte.

« Ah ! c'est mon grand malade, s'écria le docteur reprenant son sang-froid, il faut que je le voie. C'est un cas chronique... excellent malade ! un tic, monsieur, un tic. Un cas curieux et embarrassant. Si je pouvais emmener ce tic avec moi, je ne demanderais plus rien au ciel. Revenez lundi, j'aurai peut-être quelque chose de nouveau à vous dire. La jeune fille ne peut pas rester avec vous... c'est déplacé et absurde. Je la verrai. Laissez-moi votre adresse : tenez, écrivez-la ici. Je crois connaître une dame qui se chargera de la jeune fille. Adieu ! à lundi prochain, dix heures. »

Là-dessus, le docteur poussa Léonard vers la porte, et fit entrer le grand malade qu'il désirait si fort emmener avec lui sur les bords du Rhin. Il fallait maintenant que Léonard découvrit le noble personnage dont le nom avait été prononcé d'une manière si vague par le pauvre capitaine Digby. Il eut encore une fois recours à l'*Almanach royal*. Il trouva l'adresse de deux ou trois lords, dont les noms commençaient par Les... ces lords demeuraient presque tous dans la même quartier, dans le voisinage de Mayfair. Il y dirigea pas, et demanda dans les boutiques voisines le signalement de ces lords ; eu égard à sa tournure de paysan on lui fit des réponses claires et polies. Mais aucun des lords en question ne ressemblait au portrait qu'Hélène avait tracé du protecteur de son père. L'un était

vieux ; un autre très-corpulent, un troisième invalide. Aucun d'eux n'était connu pour avoir un gros chien. Il est inutile de dire que le nom de lord L'Estrange ne se trouvait pas dans l'*Almanach royal*, et le docteur Morgan ayant dit à Léonard que ce personnage était toujours à l'étranger, le jeune homme oublia malheureusement le nom que l'homœopathe n'avait prononcé qu'en passant. Cependant Hélène ne parut pas désappointée, quand son jeune protecteur revint fort tard et lui fit part du mauvais succès de ses démarches. La pauvre enfant ! elle était si heureuse de n'être pas encore séparée de son nouveau frère. Léonard fut touché de voir combien en son absence elle avait fait d'efforts pour rendre commode et agréable la chambre nue qu'il occupait. Elle avait mis en ordre ses quelques livres et ses papiers, près de la fenêtre, en face de l'orme vert. Elle avait, par ses caresses, amené la bonne propriétaire à lui donner un ou deux meubles extra, entre autres un bureau en noyer, puis quelques bouts de ruban qui lui avaient servi à attacher les rideaux. Jusqu'aux vieilles chaises de jonc empruntaient une certaine élégance à la manière dont elles étaient placées. Les fées avaient douée cette douce Hélène de l'art d'embellir un intérieur et de donner de la grâce à la plus misérable mansarde.

Léonard, rempli d'admiration, complimenta la jeune fille. Il déposa un baiser de reconnaissance sur le front rougissant de son aimable compagne ; et tous deux se placèrent avec joie devant leur frugal repas : tout à coup le visage de Léonard se voila d'un sombre nuage ; les paroles du docteur Morgan lui étaient revenues à l'esprit. « La jeune fille ne peut pas rester avec vous, avait dit le docteur... c'est déplacé, c'est absurde. Je crois connaître une dame qui se chargera d'elle. »

« Ah ! s'écria Léonard plein de tristesse, comment ai-je pu l'oublier ? » Et il raconta à Hélène la cause de son chagrin. Hélène commença par s'écrier qu'elle ne s'en irait pas. Léonard, enchanté, se mit à lui parler comme toujours de ses projets d'avenir ; puis, se hâtant de terminer son repas, comme s'il n'avait pas un moment à perdre, il s'assit tout à coup devant ses papiers. Hélène le contempla d'un air mélancolique, lorsqu'elle le vit se pencher sur son travail favori. Le jeune homme, aussitôt, levant un visage radieux de dessus ses manuscrits, s'écria : « Non, non, vous ne vous en irez pas. Il faut que ceci réussisse : nous irons vivre ensemble dans quelque petite maison de campagne, où nous pourrons voir plus d'un

arbre. » Hélène soupira, et cette fois elle ne répondit plus : je ne m'en irai pas.

Peu d'instantes après, elle quitta la chambre de Léonard pour se retirer dans la sienne ; là, elle s'agenouilla et adressa à Dieu cette prière : « Défendez-moi contre mon égoïsme, et ne permettes pas que je devienne un fardeau pour celui qui m'a protégée. » Peut-être le Créateur, lorsqu'il abaisse ses regards sur cette terre, n'y voit-il rien de plus beau que le cœur pur d'une enfant simple et aimante.

CHAPITRE L.

Léonard sortit le lendemain chargé de ses précieux manuscrits. Il avait lu assez d'ouvrages modernes pour connaître les noms des principaux éditeurs de Londres. C'est de leur côté qu'il se dirigea d'un pas ferme, quoique le cœur tremblant.

Ce jour-là, il demeura dehors plus longtemps que la veille, et quand il revint et qu'il rentra dans sa petite chambre, Hélène poussa un cri : car elle le reconnaissait à peine ; sur le visage sombre et taciturne du jeune homme, se lisait un désespoir amer et concentré. Il s'assit avec insouciance ; il n'embrassa pas Hélène lorsqu'elle s'avança doucement vers lui. Il se sentait humilié comme un roi dépossédé, *lui*, se charger d'une autre existence !

À force de caresses Hélène parvint enfin à lui faire raconter l'histoire de sa journée. Le lecteur sait trop bien d'avance ce qu'elle avait dû être, pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans de longs détails. La plupart des éditeurs avaient absolument refusé de regarder les manuscrits du jeune homme ; un ou deux avaient été assez bons pour y jeter un coup d'œil et les lui avaient rendus immédiatement, exprimant par une ou deux paroles polies, un refus banal. Un seul, homme de lettres lui-même, qui, dans sa jeunesse, avait

goûté à la coupe amère des illusions, dont était menacé le jeune paysan, lui donna des explications et des conseils avec bienveillance, quoique avec sévérité. Ce gentleman lut une partie du poème principal de Léonard avec attention et même avec une admiration sincère. Il sut apprécier tout ce que promettait un pareil talent. Il s'intéressa à l'histoire du jeune homme et s'associa même à ses espérances, puis il ajouta en le congédiant :

« Si je publiais ce poème pour vous, je perdrais considérablement ; je parle au point de vue commercial. Si je publiais tout ce que j'admire, je serais un homme ruiné. Mais supposez qu'obéissant au sentiment d'admiration que font naître en moi des dons poétiques peu communs, je publiais votre poème, non comme commerçant, mais comme ami de la littérature, je craindrais vraiment de vous rendre un fort mauvais service et de vous mettre pour toute votre vie dans l'impossibilité de faire les efforts nécessaires pour acquérir l'indépendance. Lisez la biographie des poètes et voyez si leur sort vous paraît digne d'envie. »

Léonard demeura quelques instants silencieux ; mais relevant la tête, il répondit à haute voix et avec vivacité :

« J'ai lu leur biographie ! Leur sort, il est vrai, a été la pauvreté. la faim parfois. Eh bien ! monsieur, j'envie leur sort !

— La pauvreté et la faim sont des maux légers, repartit le libraire avec un affectueux sourire, mais il y en a de pires... les dettes, l'avilissement, et... le désespoir.

— Non, monsieur, non ; vous exagérez : les dettes, l'avilissement ne sont pas le lot de tous les poètes.

— Sans doute ; la plupart de nos grands poètes avaient quelques ressources personnelles. Et d'autres encore, qui ont mis aussi à la loterie, n'ont pas tous tiré des billets blancs. Mais conseillera-t-on à un homme de placer toute sa fortune sur une loterie ? Et quelle loterie ! » murmura l'éditeur en dirigeant ses regards vers les livres des auteurs défunts qui gisaient sur ses rayons.

Léonard serra de nouveau ses manuscrits sur sa poitrine et s'en alla précipitamment.

« Oui, murmurait-il pendant qu'Hélène essayait de le consoler.... oui, vous aviez raison... Londres est une très-grande ville, une ville

impitoyable ; » et il laissait retomber sa tête sur sa poitrine.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et le docteur Morgan entra sans être annoncé.

La jeune fille se retourna vers lui, et, en le voyant, se rappela son père. Alors les larmes que, par amitié pour Léonard, elle s'était efforcée de retenir, s'échappèrent en abondance.

En un instant le bon docteur eut conquis la confiance de ces deux jeunes cœurs. Après avoir écouté Léonard lui raconter l'histoire de son paradis perdu, il lui frappa doucement sur l'épaule et lui dit :

« Eh bien ! venez chez moi lundi et nous verrons ! En attendant, empruntez-moi ceci ; » et il essaya de glisser trois souverains dans la main du jeune homme. Léonard fut indigné. Le souvenir de la prédiction du libraire lui traversa l'esprit.

La mendicité ! Oh ! non, il n'en était pas encore là. Il mit une brutalité presque sauvage dans ses refus, et le docteur ne l'en aima que mieux pour cela.

« Vous êtes entêté comme un mulet, dit Thomœopathe en remettant à contre-cœur les souverains dans sa bourse. Voulez-vous vous occuper d'un travail positif et prosaïque, et laisser là quelque temps vos rêves de poésie ?

— Oui, dit Léonard avec fermeté, je veux travailler.

— À la bonne heure ! Je connais un honnête libraire qui vous donnera de l'occupation. Dans tous les cas, vous vivrez au milieu des livres, ce qui sera pour vous une consolation. »

Les yeux de Léonard étincelèrent.

« Une grande consolation, monsieur, dit-il en pressant sur son cœur reconnaissant la main qu'il avait d'abord repoussée.

— Vous vous sentez donc, reprit le docteur, un penchant bien décidé pour la poésie ?

— Oui, monsieur,

— Fort mauvais symptôme qu'il faut arrêter pour éviter une rechute. Tenez, j'ai guéri trois prophètes et dix poètes avec ce nouveau spécifique. »

Tout en parlant, il avait tiré de son portefeuille un globule.

« *Agaricus muscarius*, dissoute dans un verre d'eau distillée. Vous aurez soin d'en prendre une cuillerée à thé, à chaque fois que l'accès reviendra. Monsieur, ceci aurait guéri Milton lui-même. Quant à vous, mon enfant, dit-il en se tournant vers Hélène, j'ai trouvé une dame qui sera très-bonne pour vous. Elle a besoin de quelqu'un qui la soigne et lui fasse la lecture. Elle est vieille et n'a pas d'enfants. Elle veut avoir une compagne, et elle préfère une jeune fille comme vous à quelqu'un de plus âgé. Cela vous convient-il ? »

Léonard s'éloigna.

Hélène s'approchant du docteur lui dit tout bas à l'oreille :

« Non, je ne puis l'abandonner maintenant : il est trop triste !

— Sapristi ! grommela le docteur, il faut donc que vous ayez lu tous les deux *Paul et Virginie*. Si je pouvais seulement rester en Angleterre, j'essayerais l'effet de l'*ignatia* en pareil cas : ce serait une expérience très-intéressante. Écoutez-moi, jeune fille ; et vous, monsieur, quittez la chambre. »

Léonard se retourna et obéit. Hélène fit involontairement un pas pour le suivre ; le docteur la retint et l'attira sur ses genoux.

« Quel est votre nom de baptême ? je l'ai oublié.

— Hélène.

— Eh bien ! Hélène, écoutez-moi. Dans un an ou deux vous serez une femme, et ce serait faire tort à votre réputation que de vivre avec ce jeune homme. Jusque-là, vous n'avez pas le droit de paralyser ses efforts pour arriver à une position indépendante. Je pars, et une fois que je serai parti, vous n'aurez plus personne pour vous venir en aide, si vous repoussez la main que vous tend un ami. Faites ce que je vous dis ; car une petite fille, aussi sensible que vous, ne peut être ni entêtée ni égoïste.

— Que je le voie heureux et content, répondit Hélène d'une voix ferme, et j'irai où vous voudrez.

— Il le sera ; et demain, pendant son absence, je viendrai vous chercher. Il n'y a rien de pénible comme les séparations ; cela ébranle le système nerveux et porte le ravage dans toute l'économie animale. »

Hélène se mit à sangloter et s'écria :

« Mais il pourra au moins savoir où je serai ; nous pourrons encore nous voir quelquefois. Ah ! monsieur, c'est au tombeau de mon père que nous nous sommes rencontrés pour la première fois, et je remercie le ciel de me l'avoir envoyé. Ne nous séparez pas pour toujours, je vous en conjure !

— Il faudrait pour cela que j'eusse un cœur de rocher, s'écria énergiquement le docteur ; miss Starke permettra qu'il vienne vous voir une fois par semaine. Je lui donnerai quelque chose pour la bien disposer. Elle est de sa nature indifférente pour les autres ; je modifierai toute sa constitution, et je la rendrai sympathique avec du *rhododendron* et de l'*arsenic*. »

CHAPITRE LI.

Le docteur, avant de s'en aller, écrivit un mot à M. Prickett, libraire, dans Holborn, et dit à Léonard de porter le billet le lendemain matin à son adresse.

« J'irai moi-même voir Prickett ce soir et je le préparerai à votre visite ; mais j'espère bien que vous n'aurez que quelques jours à attendre. »

Puis, changeant de conversation, il fit part au jeune homme de ses projets pour Hélène. Miss Starke demeurait à Highgate ; c'était une digne femme, roide et tirée à quatre épingles, comme sont quelquefois les vieilles filles ; mais cette place était bien ce qu'il fallait à une enfant comme Hélène, et Léonard obtiendrait certainement la permission d'aller la voir.

Léonard écouta sans faire d'objections. Maintenant que ses rêves d'avenir s'étaient évanouis, il ne devait plus prétendre à être le protecteur d'Hélène. Il aurait pu la supplier de partager avec lui sa fortune et sa gloire... mais sa pauvreté et ses labeurs... jamais !

Elle fut bien triste la soirée que passèrent ensemble le jeune homme et la petite fille ! Ils veillèrent fort tard et jusqu'à ce que leur lumière fût prête à s'éteindre ; ils ne parlèrent pas beaucoup ; mais la main de Léonard pressait la main d'Hélène ; Hélène laissait reposer sa tête sur l'épaule de Léonard. Ils se quittèrent enfin ! Fut-ce pour dormir ? Cela est douteux.

Lorsque Léonard sortit le lendemain matin, Hélène resta longtemps à le regarder s'éloigner. Nul doute que dans cette humble rue, il n'y eût beaucoup d'autres cœurs attristés ; mais aucun n'était plus triste que celui de la douce enfant, lorsqu'elle ne vit plus Léonard, et que, se trouvant seule sur le seuil assombri de cette maison, tout lui parut désert.

CHAPITRE LII.

M. Prickett était partisan de l'homœopathie ; il déclarait à la grande indignation des apothicaires du voisinage d'Holborn, qu'il avait été guéri d'un rhumatisme chronique par le docteur Morgan. Le bon docteur, suivant sa promesse, était allé le voir en quittant Léonard, et lui avait demandé comme une faveur, de vouloir bien accorder au jeune homme un petit emploi qui lui valût un modeste salaire.

« Ce ne sera pas pour longtemps, ajouta le docteur ; il a des parents respectables et qui sont à leur aise. Je vais leur écrire, et, dans quelques jours, j'espère vous en débarrasser. Il est bien entendu que si vous n'avez pas besoin de lui, je vous rembourserai les frais qu'il vous aura occasionnés. »

M. Prickett, ainsi disposé en faveur de Léonard, le reçut d'une façon très-affable, puis, après lui avoir adressé quelques questions, dit qu'il ferait admirablement son affaire pour cataloguer ses livres, et lui fit l'offre très-avantageuse d'une guinée par semaine.

Plongé tout d'un coup dans un monde de livres, Léonard, à la vue de ces vénérables volumes, sentit renaître en lui ses anciens rêves de science. Cependant la collection de M. Prickett n'était pas considérable, mais indépendamment des livres classiques ordinaires, sa librairie en contenait quelques-uns qui étaient rares et curieux. Léonard s'arrêtait en faisant le catalogue et prenait à la hâte quelques notes sur le contenu de chaque volume, à mesure qu'il passait par ses mains. Le libraire, qui était fou des vieux livres, était heureux de voir partager ses sentiments par son nouveau commis, goût qu'il n'avait jamais vu à aucun garçon de boutique. Il parla à Léonard de quelques éditions rares, et l'initia à une foule de mystères bibliographiques.

La boutique était des plus sombres et des plus sordides. Il y avait à la porte une échoppe contenant les livres à bon marché et les vieux bouquins, qu'examinaient sans cesse des groupes de passants ; et à l'intérieur, un bec de gaz était allumé jour et nuit.

Le temps s'écoulait rapide pour Léonard. Il ne regrettait plus les vertes campagnes ; il oubliait tous ses mécomptes ; il cessa même de penser à Hélène. Ô étrange passion de la science ! nulle n'absorbe l'homme plus que toi.

M. Prickett était célibataire ; il pria Léonard de dîner avec lui et de partager une épaule de mouton froid. Pendant le dîner, le garçon resta à garder la boutique, et M. Prickett se montra véritablement aimable, communicatif, et si bienveillant pour Léonard, que celui-ci lui raconta ses aventures auprès des éditeurs. M. Prickett se frotta les mains et en rit comme d'une excellente plaisanterie.

« Laissez-moi là la poésie, et attachez-vous au commerce, s'écria-t-il ; pour vous guérir à tout jamais de la maladie de devenir auteur, je vais vous prêter la *Vie et les ouvrages de Chatterton*. Vous pourrez les emporter chez vous et les lire avant de vous coucher. Vous me reviendrez demain tout transformé. »

Un peu avant la nuit, on ferma la boutique, et Léonard revint à son logement. En y entrant, il fut ému jusqu'au fond de l'âme du silence et de la solitude de sa chambre ; Hélène était partie !

Sur son bureau, il vit un rosier, et auprès du rosier un bout de papier, où il lut ces lignes :

« Cher, cher frère Léonard, Dieu vous conduise ! Je vous dirai quand nous pourrons nous revoir. Prenez soin de ce rosier, mon frère, et n'oubliez pas la pauvre Hélène.

« HÉLÈNE. »

Sur le mot *n'oubliez*, il y avait une grosse tache de larmes qui l'avait presque effacé.

Léonard appuya la tête sur ses mains, et comprit pour la première fois ce que c'est que la solitude. Il ne put rester longtemps dans la chambre. Il sortit et rôda sans but au milieu des rues. Il quitta ce quartier humble et paisible, se mêla à la foule qui remplissait les rues plus populeuses ; des centaines, des milliers de personnes passaient à côté de lui... et pourtant il était toujours seul.

Il rentra, alluma sa bougie, et tira résolûment de sa poche le *Chatterton* que lui avait prêté le libraire. C'était une vieille édition en un seul volume compacte. Il avait évidemment appartenu à un contemporain du poète, et selon toute apparence à un habitant de Bristol. Le propriétaire de ce volume avait réuni plusieurs anecdotes sur les habitudes de Chatterton ; il paraissait l'avoir vu et même avoir vécu dans sa société, car il avait intercalé dans le livre des feuilles de papier couvertes de notes et de remarques écrites d'une main ferme et nette. Léonard fut d'abord obligé de faire des efforts pour lire, puis le charme étrange de cette existence s'empara de lui, remplit son âme de souffrance, de tristesse et même de terreur ; cet enfant à peu près de son âge, qui mourait de sa propre main ; ce merveilleux jeune homme, doué d'un incomparable génie, s'éteignant à l'âge de dix-huit ans, son propre maître et sa propre victime ! Il n'y a rien dans la littérature qui ressemble à cette vie et à cette mort !

Ce fut avec un intérêt toujours croissant que Léonard lut l'histoire de cette célèbre supercherie si méchamment et si absurdement transformée en accusation de plagiat ; si elle n'était pas absolument innocente, elle était voisine de ces artifices littéraires pour lesquels on s'est montré si indulgent

dans d'autres circonstances, et elle témoignait de toutes les qualités intellectuelles, la patience, l'inspiration, le travail, le courage, l'ingénuité, de toutes les qualités qui, bien dirigées, font non-seulement le grand écrivain, mais le grand homme. Laissant de côté l'histoire de sa supercherie, pour s'attacher aux poèmes eux-mêmes, le jeune lecteur s'inclina devant leur beauté, saisi de terreur et d'admiration. Comme cet étrange enfant de Bristol adoucissait et harmoniait des matériaux grossiers et bigarrés en une mélodie simple ou sublime ! Il revint à la biographie, la relut ; il revit cet esprit fier, hardi et mélancolique, seul comme lui dans la grande cité. Il suivit sa triste existence, et le vit tomber dans la fange, les ailes brisées et souillées. Il reprit les derniers poèmes, tirillés comme des œuvres écrites pour gagner du pain ; satires sans grandeur morale, articles politiques sans bonne foi. À cette lecture il frémit douloureusement ; et pourtant, dans ces œuvres mêmes, son âme de poète reconnut le feu divin qui brûlait incertain dans ce foyer. Mais, hélas ! combien différent de la flamme première ! Comme la sérénité et la joie avaient fui de ces œuvres où l'art se dégradait jusqu'au métier ! Puis arrivait rapide la catastrophe, la prison, le suicide, les manuscrits déchirés par le désespoir et épars autour du corps sur le plancher funèbre. Pensée horrible ! Le spectre de ce jeune Titan (tel qu'il était dépeint dans les notes marginales) avec son front superbe, son sourire cynique, ses yeux éclatants erra toute la nuit dans les rêves du jeune poète solitaire et déçu !

CHAPITRE LIII.

Le lundi suivant, le domestique du docteur Morgan ouvrit la porte à un jeune homme qu'il ne se rappela pas d'abord avoir déjà vu. Quelques jours auparavant Léonard Fairfield s'était présenté avec un visage bruni par un voyage salubre ; ses yeux étaient clairs et sereins ; ses lèvres insouciantes

trahissaient une naïve confiance. Aujourd'hui, ce n'était plus le même jeune homme ; il était pâle et défait, les lignes de ses joues révélaient déjà les pensées laborieuses et les nuits sans sommeil ; une profonde tristesse semblait répandue sur toute sa personne.

« Je viens à un rendez-vous, dit le jeune homme en voyant le domestique indécis.

— Monsieur vient d'être appelé pour un malade, veuillez attendre un moment, monsieur, » dit l'homme ; et il fit entrer Léonard dans une petite antichambre où il introduisit bientôt deux autres malades. C'étaient deux femmes, qui se mirent à parler très-haut ; elles troublaient Léonard dans ses réflexions misanthropiques. La porte, qui donnait dans le cabinet du docteur, était entr'ouverte ; ignorant que l'étiquette lui interdisait l'entrée de ce sanctuaire, il s'y réfugia pour se soustraire au commérage des deux femmes. Il se jeta dans le vieux fauteuil du docteur en se disant : « Pourquoi m'a-t-il dit de venir ? Quelles nouvelles peut-il avoir à m'apprendre ? Il m'a fourni les moyens de gagner mon pain en travaillant, voilà tout ce que j'ai le droit de lui demander, et la seule chose que je veuille accepter de lui comme de tout autre. »

Pendant ce soliloque, sa vue tomba sur une lettre ouverte qui se trouvait sur la table. Il tressaillit. Il en avait reconnu l'écriture ! c'était la même que celle de la lettre contenant les cinquante livres adressées à sa mère, la lettre de ses grands-parents. Il aperçut son propre nom ; il vit quelque chose de plus : des mots qui arrêtaient les battements de son cœur, qui glacèrent son sang dans ses veines. Au moment où il regardait d'un air effaré, une main se posa sur la lettre, et une voix irritée s'écria : « Comment osez-vous entrer dans mon cabinet et lire mes lettres ? »

Léonard plaça avec fermeté sa main sur celle du docteur et lui dit d'un ton de voix exalté :

« Cette lettre me concerne... m'appartient... me brise le cœur... J'en ai vu assez pour savoir cela... Je demande à tout lire... à tout savoir. »

Le docteur promena ses regards autour de lui, et voyant la porte qui conduisait dans l'antichambre encore ouverte, il la poussa violemment du pied et dit à voix basse :

« Eh bien ! qu'avez-vous lu ? dites-moi la vérité.

— Deux lignes seulement... où je suis appelé... je suis appelé... »

Léonard tremblait de la tête aux pieds ; les veines de son front se gonflèrent. Il ne put achever sa phrase. Il lui semblait qu'il avait l'océan dans son cerveau et que les ondes bruissaient à ses oreilles. Le docteur vit que son exaltation était si vive qu'elle devenait dangereuse pour sa vie, et lui répondit avec douceur : « Asseyez-vous, asseyez-vous... calmez-vous... Vous saurez tout... vous lirez tout... Buvez ceci. » Et il versa dans un grand verre d'eau quelques gouttes d'une liqueur contenue dans une fiole microscopique.

Léonard obéit machinalement, car il ne se sentait pas la force de rester plus longtemps debout. Il ferma les yeux, et pendant une minute ou deux la vie sembla l'avoir abandonné. Enfin il reprit ses sens et vit les yeux du bon docteur fixés sur lui : il y avait dans son regard l'expression de la pitié la plus vive. Il tendit silencieusement la main vers la lettre.

« Attendez quelques moments, lui dit le médecin avec ménagement, et écoutez-moi. Il est très-malheureux que vous ayez lu une lettre qui ne vous était pas destinée et qui fait allusion à un mystère que vous ne deviez pas connaître. Mais avant que je vous en dise davantage, promettez-moi, sur l'honneur, de garder le secret envers mistress Fairfield et les Avenel... envers tout le monde.... Je me suis moi-même engagé à garder ce secret, que je ne puis vous confier qu'à la condition que vous me ferez la même promesse.

— Il me semble, dit Léonard d'une voix tremblante et avec un sourire plein d'amertume, qu'il n'y a rien dans cette lettre dont je puisse vouloir me vanter. Oui, je vous le promets... la lettre ! la lettre ! »

Le docteur mit la lettre dans la main droite de Léonard, puis, plissant légèrement le pouce et l'index sur le poignet de sa main gauche :

« Pouls décroissant, dit-il. Cet aconit est une chose merveilleuse ! »

Voici ce que lut Léonard,

Au docteur Morgan :

« Monsieur,

« J'ai reçu votre présente, et je suis heureuse d'apprendre que le pauvre garçon se porte bien ; mais il a mal agi et a été ingrat envers mon bon fils Richard, qui est un honneur pour toute la famille, qui s'est fait tout seul un gentleman, et qui a été très-bon pour lui, sans savoir qui il est, dont Dieu nous préserve ! je ne veux plus revoir cet enfant.

« Le pauvre John a été malade et agité pendant plusieurs jours après sa visite. John est un pauvre être depuis qu'il est tombé en paralysie. Il ne parlait plus que de Nora, les yeux du jeune homme ressemblent tant à ceux de sa mère ! Non, je ne puis plus voir l'enfant de la honte ! Il ne faut plus qu'il vienne ici ! Pour l'amour de Dieu, monsieur, ne me demandez pas cela... Nous qui avons toujours été des gens si respectables. Quel malheur que cette honteuse naissance ! Gardez-le où il est ; placez-le comme apprenti et je payerai ce qu'il faudra. Vous dites, monsieur, qu'il est intelligent et qu'il apprend vite. Le curé Dale en disait autant : il voulait qu'il allât à l'Université, disant qu'il ferait son chemin ! mais tout se saurait alors, et ce serait pour moi le coup de la mort, monsieur ; je n'aurais plus de repos, même dans ma tombe.

« Nora, dont nous étions si orgueilleux ! misérables pécheurs que nous sommes ! la bonne réputation de Nora, que nous avons sauvée, serait perdue. Et Richard, qui est si fier et qui aimait tant la pauvre Nora ! il ne relèverait plus la tête de sa vie ! Que cet enfant ne cherche, donc pas à paraître dans le monde... qu'il fasse comme nous un petit commerce, je prierai pour lui et je demanderai au ciel qu'il soit heureux. Ne sommes-nous pas bien punis d'avoir élevé nos enfants au-dessus de leur condition, Nora ? que j'avais coutume d'appeler la plus belle dame du pays ! Ah ! nous avons été justement châtiés ! Ainsi donc, monsieur, je mets tout entre vos mains, et je vous payerai tout ce que vous dépenserez pour le jeune homme. Gardez-nous toujours le secret, car nous n'avons jamais entendu parler du père, et personne ne sait que Nora a un fils vivant, excepté moi, ma fille Jeanne, le curé Dale et vous... vous êtes deux honnêtes gentlemen. Quant à Jeanne, elle gardera le secret. Voici que je deviens vieille... je descendrai bientôt dans la tombe ; j'espère cependant ne pas mourir tant que notre pauvre John aura besoin de secours. Que ferait-il sans moi ? Et si ça venait à se savoir, monsieur, cela me tuerait roide. Le pauvre John est bien faible maintenant. Que Dieu le bénisse ! Je m'arrête ici. Votre toute dévouée

Léonard posa la lettre avec calme sur la table, et son émotion ne se trahit que par le soulèvement de sa poitrine et la pâleur mortelle de ses lèvres. Les premiers mots qu'il prononça prouvèrent tout ce qu'il y avait de bonté dans son cœur. « Dieu merci ! » s'écria-t-il.

Le docteur ne s'attendait guère à ce mouvement de reconnaissance ; aussi son étonnement fut tel qu'il s'écria : « Merci ! de quoi ?

— Je n'ai rien à plaindre ni à excuser chez celle que j'ai connue et honorée comme ma mère ! Je ne suis pas son fils... son... »

Il s'arrêta court.

« Non ; mais ne soyez pas trop sévère pour votre vraie mère... pour la pauvre Nora ! »

Léonard balbutia quelques mots ! puis tout à coup fondit en larmes.

« Ô ma mère ! ma mère ! toi pour qui je me sentais une si mystérieuse affection ! toi de qui j'ai reçu cette âme de poète ! pardonne-moi ! pardonne-moi !... Sévère envers toi ! Ah ! plutôt à Dieu que tu vécusses encore, que je pusse te consoler ! Que tu as dû souffrir ! »

Ces paroles étaient entrecoupées de soupirs et de sanglots, qui jaillissaient du fond de son cœur. Il reprit la lettre, et ses pensées se modifièrent lorsque ses yeux tombèrent sur le passage où sa grand'mère rougissait de son existence et craignait que le secret de sa naissance ne fût révélé. Toute sa fierté naturelle lui revint. Il releva la tête : ses yeux étaient secs.

« Dites-lui, reprit-il d'une voix sévère et ferme, dites à M^{me} Avenel qu'on lui obéira... que je ne me présenterai plus dans sa demeure, et que je ne ferai pas rougir son heureux fils. Mais dites-lui aussi que je choisirai la carrière qui me conviendra, et que je refuse l'argent avec lequel elle veut obtenir mon silence. Dites-lui que si je suis sans nom, je veux du moins m'en faire un.

— Je ne doute pas que vous n'y arriviez, mon digne enfant, dit le docteur, et peut-être retrouverez-vous un père qui...

— Un père ! qui est-ce ? quel est-il ? Il vit donc ? Mais il m'a abandonné ! il faut qu'il l'ait trahie ! Je n'en veux pas. La loi ne me donne pas de père. »

Ces derniers mots furent prononcés avec fiel et rancune ; puis Léonard reprit d'un ton plus calme :

« Cependant je voudrais savoir qui il est, afin de l'éviter aussi. »

Le docteur Morgan parut embarrassé, il hésitait.

« Puisque vous en savez tant, reprit-il enfin, mieux vaut, à coup sûr, que vous sachiez tout. »

Le docteur entra alors dans le détail de certains événements que nous ne raconterons que sommairement, d'après son propre récit.

« Nora Avenel était encore très-jeune lorsqu'elle quitta son village natal, ou plutôt la maison de lady Lansmere, qui l'avait élevée et instruite pour devenir la compagne d'une dame de Londres. Un soir, elle revint tout à coup dans la maison paternelle et, à l'aspect de sa mère, tomba sur le carreau sans mouvement. On la porta sur un lit. Le docteur Morgan, qui était alors le principal médecin de la ville fut mandé, et cette même nuit Léonard vint au monde, et sa mère mourut, sans avoir ni repris ses sens ni prononcé une seule parole intelligible, et par conséquent nous ignorâmes le nom de votre père, nous n'avons jamais su qui il était.

— Comment se fait-il alors, s'écria Léonard avec exaltation comment se fait-il qu'on ait osé calomnier la mémoire de ma mère ? Comment a-t-on su que je... je... je n'étais pas un enfant légitime ?

— Nora ne portait pas d'alliance ; jamais on n'avait entendu parler de son mariage... son étrange et soudaine apparition dans la maison de son père... son émotion en y entrant, émotion qui n'était point celle d'une épouse qui vient revoir ses parents... tout parlait contre elle. Mistress Avenel vit là de fortes présomptions d'une faute ; je pensai comme elle. Vous avez le droit de penser que nous nous sommes trompés : cela peut être.

— Et l'on n'a jamais fait de recherches ? dit Léonard, accablé de tristesse, on n'a jamais fait de recherches pour connaître le père de cet enfant privé de sa mère ?

— Des recherches ! mistress Avenel en serait morte ! Votre grand'mère est très-austère ; fût-elle descendue d'une lignée princière, de Cadwallader lui-même, dit le Gallois, elle ne frémirait pas davantage à l'idée du déshonneur ! Même en présence du cadavre de sa fille, de l'enfant qu'elle avait le plus aimée, elle ne songea qu'à sauver la réputation de la morte et à mettre sa mémoire à l'abri de tout soupçon. Il n'y avait heureusement dans la maison aucun domestique : personne que Mark Fairfield et sa femme (la sœur de Nora) ; ils étaient arrivés ce jour-là même. Mistress Fairfield nourrissait alors son propre enfant, qui avait deux ou trois mois : elle se chargea de vous. Nora fut enterrée et le secret gardé. Personne en dehors de la famille ne le connut, excepté moi et M. Dale. Le lendemain de votre naissance, mistress Fairfield, pour empêcher tout soupçon, se transporta dans un village, situé à quelque distance. Lorsqu'elle revint à Hazeldean, elle vous fit passer pour le fils qu'elle avait perdu. Mark, je le sais, fut pour vous comme un père ; car il avait aimé Nora ; ils s'étaient connus enfants.

— Et elle était venue à Londres... dans cette ville tumultueuse et impitoyable ! murmura Léonard. Elle était sans amis ; elle fut trompée dans ses espérances. Je devine tout. Je ne veux pas en savoir davantage. Ce père doit ressembler à ceux dont j'ai vu le portrait dans les livres. Qu'il l'ait aimée, séduite... je le comprends ; mais la quitter, l'abandonner ! ne pas même aller visiter sa tombe... n'éprouver aucun remords ; ne faire aucune recherche pour retrouver son propre enfant ! Mistress Avenel a eu raison. Ne pensons plus à lui. »

Le domestique du docteur frappa en ce moment à la porte, et introduisit sa tête dans le cabinet.

« Monsieur, dit-il, ces dames s'impatientent ; elles disent qu'elles vont s'en aller.

— Monsieur, dit Léonard, revenant avec un calme étrange aux choses qui l'entouraient, je vous demande pardon de vous avoir retenu si longtemps. Je pars. Je ne dirai rien à ma mère... à mistress Fairfield, veux-je dire, ni à personne de ce que je viens d'apprendre. Je travaillerai moi-même à me frayer une route dans la vie. Si M. Prickett veut me garder, je resterai chez lui ; je ne saurais accepter, je le répète, l'argent de mistress Avenel, ni me faire apprenti. Monsieur, vous avez été bien bon et bien indulgent pour moi. Que le ciel vous en récompense ! »

Le docteur était trop ému pour pouvoir répondre ; il serra la main de Léonard, et quelques instants après la porte se refermait sur le jeune homme sans nom. Il se trouvait seul dans les rues de Londres, et le soleil brillait au-dessus de sa tête d'un éclat rouge et menaçant comme l'œil d'un ennemi.

CHAPITRE LIV.

Léonard ne parut pas à la boutique de M. Prickett ce jour-là. Il est inutile de dire où il erra, ce qu'il souffrit, ce qu'il pensa, ce qu'il sentit. Toutes les tempêtes étaient déchaînées dans son cœur ; il ne rentra que très-tard. Sur sa table était le rosier d'Hélène, qui semblait desséché et fané ; son cœur en fut attristé ; il arrosa la pauvre plante... peut-être de ses larmes.

Pendant ce temps le docteur Morgan, après avoir longtemps débattu en lui-même s'il convenait ou non d'instruire mistress Avenel de la découverte qu'avait faite Léonard et du message dont celui-ci l'avait chargé pour elle, décida qu'il valait mieux lui épargner une inquiétude et un motif d'alarmes qui pouvaient compromettre sa santé. Il répondit brièvement qu'elle n'avait pas à craindre de voir Léonard arriver chez elle, qu'il n'était pas disposé à entrer en apprentissage et qu'il était pourvu pour le moment. Dans quelques semaines, ajoutait M. Morgan, quand il aurait reçu plus de renseignements du commerçant chez lequel il était employé, il lui écrirait d'Allemagne. Il alla donc trouver M. Prickett et pria le bienveillant libraire de garder le jeune homme, de veiller sur sa conduite et de lui en donner de temps en temps des nouvelles. Le charitable Gallois s'associa au libraire pour payer le salaire de Léonard et lui laissa un trimestre d'avance.

Ayant donc pourvu à la sûreté de ses deux protégés, Hélène et Léonard, le docteur ne s'occupa plus que des préparatifs de son voyage. Il laissa à M. Prickett un petit billet pour Léonard ; ce billet contenait quelques courts avis et quelques consolations affectueuses, puis un post-scriptum

l'informant que mistress Aveneï ne savait rien de la découverte que lui, Léonard, avait faite, ajoutant que mieux valait la laisser dans cette ignorance. Il finissait en lui recommandant de faire dissoudre dans de l'eau six petits paquets de poudre et d'en prendre une cuillerée à thé toutes les quatre heures : c'était, disait-il, un remède souverain contre le désespoir et les sombres pensées.

Le lendemain soir, le docteur Morgan, accompagné de son malade favori au tic chronique, qu'il avait décidé à s'exiler avec lui, s'embarquait sur le bateau à vapeur faisant route vers Ostende.

Léonard reprit ses fonctions chez M. Prickett ; mais le changement qui s'était opéré en lui n'échappa pas au libraire. Toute sa naïve simplicité l'avait abandonné. Il était sombre, taciturne. Il semblait qu'il eût vieilli en quelques jours de plusieurs années. Le jeune villageois, qui rêvait la gloire et qui la contemplait avec ivresse sans s'en laisser éblouir, n'existe plus, c'est maintenant un homme privé des liens chers et sacrés de la famille, qui a la conscience de ses facultés puissantes, mais qui de tous côtés se trouve en face de barrières de fer ; il est seul en face de la dure réalité et de la dédaigneuse ville de Londres ; il entrevoit encore de temps à autre l'Hélicon qu'il a perdu ; là où il voyait la muse, il aperçoit comme une ombre pâle et mélancolique qui se voile la face de bonté, l'âme de sa triste mère, la mère de l'enfant sans nom. Dans la seconde soirée qui suivit le départ du docteur Morgan, au moment où Léonard allait quitter la boutique, il vit entrer un chaland tenant à la main un livre qu'il venait d'arracher au garçon occupé en ce moment à rentrer les volumes du dehors.

— Monsieur Prickett ! monsieur Prickett ! dit l'acheteur. Vous avez donc la prétention de me vendre huit shillings cet ouvrage en deux volumes ?

— Tiens ! monsieur Burley, s'écria le libraire, c'est vous ? Sans votre voix, je ne vous aurais jamais reconnu.

— Il en est de l'homme comme d'un livre, monsieur Prickett : le vulgaire ne regarde qu'à la reliure. Il est vrai que pour le moment je suis mieux relié que de coutume. »

Léonard regarda l'étranger, qui se trouvait alors sous le bec de gaz, et crut reconnaître sa figure. Il le regarda de nouveau. Oui, c'était bien le

pêcheur qu'il avait rencontré sur les rives de la Brent, celui qui l'avait mis en garde contre le poisson perdu et la ligne rompue.

M. BURLEY (continuant). Mais l'*Art de penser* ! Vous demandez huit shillings de l'*Art de penser* !

M. PRICKETT. C'est bien bon marché, monsieur Burley. L'exemplaire est fort propre.

M. BURLEY. Allons donc, usurier. Je vous l'ai vendu trois shillings. C'est vouloir gagner plus de cent cinquante pour cent !

M. PRICKETT (pris à l'improviste, hésite un instant). Vous me l'avez vendu ! Ah ! oui, c'est vrai ! je m'en souviens maintenant. Mais je vous ai donné plus de trois shillings. Vous oubliez deux verres de grog.

M. BURLEY. L'hospitalité, monsieur, ne s'évalue pas. Si vous vendez l'hospitalité, vous ne méritez pas de posséder mon *Art de penser*. Je le prends. Voici trois shillings et un pour l'intérêt. Non, au fait ; je réfléchis. Au lieu de vous donner ce shilling, je vous rendrai votre hospitalité, et la première fois que je vous rencontrerai je vous payerai deux verres de grog. »

M. Prickett parut médiocrement satisfait, mais il ne fit aucune objection. M. Burley mit le livre dans sa poche et retourna examiner les rayons. Il acheta un volume dépareillé des comédies de Destouches, le paya, le mit dans sa poche et il s'en allait en flânant lorsqu'il aperçut Léonard sur le pas de la porte.

« Hem ! qui est-ce là ? demanda-t-il tout bas à M. Prickett.

— C'est un nouveau commis très-intelligent. »

M. Burley examina Léonard de la tête aux pieds.

« Nous nous sommes déjà rencontrés, monsieur. Mais on dirait à vous voir que vous êtes retourné vers la Brent et que vous avez voulu prendre ma perche ?

— C'est possible, monsieur, répondit Léonard. Mais ma ligne est forte ; elle n'est pas encore brisée, quoique le poisson la tire au milieu des herbes, et se plonge dans la fange. »

Il ôta son chapeau, salua légèrement, et sortit.

« Il est intelligent, en effet, dit M. Burley au libraire ; il comprend l'allégorie.

M. PRICKETT. Pauvre jeune homme ! Il est venu à la ville avec l'idée de se faire auteur : vous savez ce que c'est, M. Burley !

M. BURLEY (d'un air de dignité superbe). Oui, bibliophile. Un auteur est un être intermédiaire entre les dieux et les hommes, qui devrait être logé dans un palais et entretenu aux frais de l'État, à la charge par celui-ci de fournir à l'auteur des ortolans et du tokay. On devrait le bercer et l'abriter par de beaux rideaux de soie contre les soucis de la vie, faire en sorte enfin qu'il ne lui restât d'autre occupation que d'écrire des livres sur des tables de cèdre et de pêcher à la ligne sur une galère dorée. Et c'est ce qui arrivera le jour où les siècles auront perdu leur caractère barbare et connaîtront leurs bienfaiteurs. En attendant, monsieur, je vous invite à venir dans ma chambre, où je vous régalerai de grog à mes frais, si je le puis, et si je ne le puis pas, ce sera vous qui me régalez.

— Voilà un bien mauvais marché, » se dit M. Prickett lorsque M. Burley eut quitté la boutique.

CHAPITRE LV.

Dans les premiers temps, Léonard, pour rentrer chez lui, avait toujours passé au milieu des rues bruyantes ; la foule ranimait ses esprits. Mais depuis la découverte qu'il avait faite du secret de sa naissance, il prenait le chemin de New-Road, qui était relativement désert.

Il était arrivé, hors de l'enceinte de la ville, à l'endroit où les marbriers et les faiseurs de tombes étalent leurs funèbres marchandises. Il s'arrêtait pour contempler une colonne, sur laquelle était placée une urne à demi couverte

d'un voile funéraire, lorsqu'il se sentit doucement frapper sur l'épaule. Il se retourna et vit M. Burley.

« Excusez-moi, monsieur, mais vous vous entendez à la pêche, et puisque nous nous rencontrons dans le même chemin, je désirerais faire plus ample connaissance avec vous. J'ai appris que vous désiriez devenir auteur, et j'en suis un. »

Léonard n'avait jamais vu d'auteur ; un sourire de tristesse effleura ses lèvres, lorsqu'il se mit à examiner le pêcheur à la ligne.

M. Burley était en effet tout autrement habillé que le jour de leur première entrevue. Il avait moins l'air d'un auteur, mais peut-être encore plus l'air d'un pêcheur à la perche. Il portait un chapeau blanc, placé sur le coin de l'oreille, un paletot neuf, un pantalon gris et des bottes vernies. Il avait à la main une badine de baleine, à pomme d'argent. Impossible d'avoir l'air plus vagabond, et pour me servir d'un mot d'argot, plus bohème que M. Burley. Tout vulgaire que fût son costume, lui-même ne paraissait pas vulgaire, mais plutôt excentrique, abandonné, en dehors de toutes les conventions sociales. Sa figure était plus pâle et plus bouffie qu'auparavant, et son nez plus rouge, mais son œil lançait plus d'éclairs, et dans les coins de sa bouche spirituelle et sensuelle se lisaient les signes manifestes d'une grande satisfaction.

« Vous êtes auteur, monsieur ? répéta Léonard. À la bonne heure ! Et que dites-vous de votre profession ? La colonne qui est là-bas soutient une urne. La colonne est élevée, et l'urne gracieuse. Mais cela paraît déplacé sur la route. Qu'en dites-vous ?

M. BURLEY. Je dis que cela ferait meilleur effet dans un cimetière.

LÉONARD. C'est aussi ce que je pense. Et vous êtes auteur !

M. BURLEY. Ah ! je le disais bien que vous aviez le sentiment de l'allégorie. Ainsi vous trouvez qu'un auteur fait mieux dans un cimetière, lorsque vous le voyez, comme une urne à demi voilée, aux pâles rayons de la lune, que sous un bec de gaz avec un chapeau blanc et le nez rouge. Arbitrairement parlant, vous avez raison ; mais, avec votre permission, l'auteur préfère se trouver où il est. Marchons ! »

Ces deux hommes éprouvaient de l'intérêt l'un pour l'autre : ils continuèrent quelque temps leur chemin en silence.

« Pour en revenir à l'urne, dit M. Burley... vous pensez à la gloire et aux cimetières. C'est assez naturel, tant que les illusions ne sont pas évanouies ; mais je songe moi au moment présent, à l'existence actuelle, et je me ris de la gloire. La gloire, monsieur, ne vaut pas un verre d'eau froide ! Et quant à un verre d'eau chaude, avec du sucre dedans, et cinq shillings dans sa poche, qu'y a-t-il de comparable à cela dans l'abbaye de Westminster ? Parlez-moi, jeune homme ; je désirerais vous entendre parler. Permettez-moi d'écouter et de me taire. » Léonard enfonça son chapeau sur son front et ouvrit à son nouvel ami son esprit chagrin, curieux et inquiet.

John Burley continua la conversation ; sa parole était dangereuse et fascinatrice, c'était celle d'une grande intelligence déchuée, semblable à un serpent qui rampe sur le sable, et qui, à mesure qu'il avance, montre des nuances brillantes, d'un aspect changeant et d'un reflet admirable.

Quoiqu'il se moquât de la gloire, il insistait avec un éloquent enthousiasme sur les jouissances de l'inspiration.

« Que m'importe, disait-il, ce que pensent et disent les hommes des paroles qui jaillissent de mon cerveau ? Si vous pensez au public, aux urnes, aux lauriers, pendant que vous écrivez, vous n'avez pas de génie ; vous n'êtes pas fait pour être auteur. J'écris, parce que cela me fait plaisir, parce que c'est dans ma nature. Une fois écrite, je ne songe pas plus à ce que ma pensée deviendra que l'alouette ne songe à l'effet que produit son chant sur le paysan qu'elle éveille. Le poète, comme l'alouette, chante du haut des régions célestes. Est-ce vrai ?

— Oui, c'est très-vrai.

— Qui pourra vous ravir cette joie ? Le libraire ne veut pas acheter... le public ne veut pas lire, soit ! Qu'ils sommeillent au pied de l'échelle des anges ; cela ne nous empêchera pas d'y monter. Notre vie... c'est quelque chose de si précieux pour nous ! De plaisirs, vulgaires pour eux, il nous est donné de faire des plaisirs dorés et royaux. Croyez-vous, par hasard, que lorsque Burns buvait à la taverne avec tous ces paysans autour de lui, il ne buvait, comme eux, que de la bière et du whiskey ? Non, il buvait du nectar ; il désaltérait par cette divine liqueur son esprit nourri d'ambrosie. Il riait du rire des dieux. La grossière et terrestre boisson suffisait pour dégager son esprit de sa vile enveloppe d'argile ; il se drapait alors dans son

vêtement céleste. La bière ou le whiskey ne lui servait qu'à cela, et se changeait tout d'un coup en la boisson d'Hébé. Mais venez ; vous ne connaissez pas cette existence ; vous ne l'avez pas vue. Venez ; accordez-moi cette soirée. J'ai de l'argent sur moi ; je le répandrai aussi libéralement qu'Alexandre lui-même, quand il ne garda pour lui que l'espérance. Venez !

— Où ?

— Voir mon trône. Sur ce trône où Edmond Kean s'est assis le dernier... Je suis son successeur. Vous verrez si réellement ces fils sauvages du génie qu'on ne cite que pour appuyer une moralité ou pour orner un conte ont été des objets si dignes de compassion. Il sied bien vraiment au bourgeois de venir plaindre un Sauvage et un Morland... un Porson et un Burns !

— Ou un Chatterton, dit Léonard, avec tristesse.

— Chatterton était un imposteur en toutes choses : il a feint des excès qu'il n'a jamais connus. Lui ! un débauché et un tapageur ! — Lui !... Non ! non ! Nous en reparlerons. Venez. »

Et Léonard entra dans la salle.

CHAPITRE LVI.

La salle ! avec ses nuages de fumée et son gaz aveuglant, ses murs blanchis à la chaux et décorés des portraits des acteurs fameux dans leurs costumes de parade, dans leurs poses théâtrales ; des acteurs aussi vieillissés que ce dernier âge d'or où le théâtre exerçait une influence réelle sur les mœurs et sur le siècle ! Là se voyait Betterton en robe et en perruque, semblable à Caton discutant l'immortalité de l'âme entre Platon et le poignard. Là, c'était Woodward en *beau* avec ses poses inimitables des libertins, héros de Wycherly, de Congrève et de Farquhar. C'était le jovial Quin en Falstaff, avec son bouclier rond et son *gros ventre*. Là, Colly

Cibber, habillé de brocart, prenant sa prise, le pouce et l'index en l'air et commandant du regard aux applaudissements. Macklin en Shylock, le couteau à la main : Kemble, sous les habits de deuil du Danois ; et Kean, à la place d'honneur, au-dessus de la cheminée.

Ces portraits, sur ces sales murailles, ressemblaient aux portraits bigarrés de vos hommes célèbres suspendus dans votre galerie, ô mon cher public, des acteurs, des boxeurs, des poètes et des hommes d'État ! tous différents et inégaux entre eux, que vous êtes allés voir ou entendre un moment, et dont les noms ont attiré vos regards dans les journaux. Et la société ? elle était indescriptible ! Comédiens des petits théâtres sans emploi ; jeunes garçons pâles et hagards, sans doute fils d'honnêtes commerçants, faisant tout leur possible pour briser le cœur de leurs pères. Ça et là les traits bien caractérisés d'un juif. De temps à autre s'apercevait la figure curieusement niaise de quelque blanc-bec de la ville ou peut-être d'un étudiant de l'université. Là se trouvaient aussi des hommes d'un âge mûr, à cheveux gris, et parmi eux, en très-grande quantité, des figures bourgeonnées et des nez violets. Quand John Burley entra, ce fut un tonnerre d'applaudissements à faire trembler chaque acteur dans son cadre. Ce furent des trépignements, des bravos, des hourras assourdissants pour « Burley John. » Le gentleman qui avait occupé la place de président en son absence la lui céda. Léonard, avec son œil grave et observateur, la lèvre moitié triste, moitié dédaigneuse, se plaça à côté de son introducteur ; ce fut un mouvement d'impatience et d'attente inexprimable, comme il arrive au parterre de l'Opéra, quand quelque grand chanteur s'approche de la rampe et commence *Di tanti palpiti* ; mais le temps fuit, regardez à l'horloge placée au-dessus de la porte ; une demi-heure est déjà passée ; John Burley commence à s'échauffer ; des éclairs plus rapides jaillissent de ses yeux ; sa voix a quelque chose de doux et d'harmonieux.

« Il sera beau ce soir, » dit tout bas un petit homme maigre ayant l'air d'un tailleur, et assis de l'autre côté de Léonard.

Le temps fuit. Une heure s'est écoulée ; John Burley est beau ; il est à son apogée, à son zénith. Quelle sublime raillerie ! Quelle abondante source d'originalité ! Comme ce Rabelais s'agite dans son fauteuil ! Sous cette cascade de folies, l'intelligence de l'homme est aussi visible que le sable d'or au fond de l'eau transparente. Que d'esprit et que de vérité ! et parfois

quelle vive éloquence ! Tous écoutent, admirant en silence, excepté quand ils applaudissent. Léonard écoutait aussi, non pas comme il l'eût fait quelques soirées auparavant, jouissant naïvement d'un plaisir dont il ne se rendait pas compte ; non, son esprit avait passé par de grands chagrins, par de grandes passions ; il était sorti de ces épreuves incertain, inquiet, irrésolu, étudiant sa propre joie comme il eût fait un problème. Les rafraîchissements circulent ; les figures changent ; on parle, on discute, puis la tête de Burley retombe sur sa poitrine, et il devient silencieux. Tout à coup résonne un chorus sauvage, désordonné, véritable chant de bacchanale. La fumée devient de plus en plus épaisse ; la lumière du gaz perce à peine ce véritable brouillard. Les yeux de John Burley commencent à tourner.

Regardez à l'horloge, deux heures se sont écoulées. Burley a de nouveau rompu le silence. Sa langue est épaisse, sa voix enrouée et son rire fêlé. Et quelles plates sottises, quelles révoltantes obscénités il débite ! et ses auditeurs rient aux éclats, le trouvant plus beau encore qu'auparavant. Léonard, qui s'était intérieurement mesuré avec le géant, et s'était dit : « Il s'élève au-dessus de ma sphère, » trouve que le géant diminue de plus en plus, et se dit : « Ce n'est après tout qu'un homme ordinaire. »

Regardez à l'horloge, trois heures se sont écoulées. John Burley n'est plus même un homme ordinaire. À peine si c'est encore un homme ; son âme paraît avoir quitté ce corps affaissé qui ne se soutient plus. Léonard regarde autour de lui, et ne voit plus que des pourceaux de Circé. Les uns sont étendus sur le carreau ; les autres chancelants s'appuient contre la muraille ; ceux-ci s'endorment sur les tables, ceux-là se battent ; les uns crient, les autres pleurent ; les garçons de salle se disposent à appeler des cabriolets et des voitures.

Tout à coup l'un d'eux éteint le gaz : obscurité complète. Tous hurlent, tous rient comme de vrais damnés s'agitant dans le pandémonium. Le jeune poète quitte cette noire atmosphère, et les paisibles étoiles apparaissent à sa vue au-dessus des toits sombres et élevés.

CHAPITRE LVII.

Bravo, Léonard ! Pour la première fois, tu as montré que tu possèdes le fer dont est forgé tout caractère viril. Tu possèdes *le pouvoir de résister*.

L'esprit sans ivresse, le cœur sans souillure, il sortit de l'orgie pur comme l'étoile sort du nuage. Il avait une clef de la maison qu'il habitait ; il ouvrit la porte de l'allée, et monta sans bruit les degrés d'un escalier en bois qui criait sous ses pas. L'aurore commençait à poindre. Il alla à sa fenêtre et l'ouvrit. L'orme vert de la cour du charpentier avait la fraîcheur et la beauté d'un arbre des forêts qui eût grandi loin de la fumée de Babylone.

« Nature, nature, murmura Léonard. J'entends ta voix maintenant. C'est elle qui calme... qui fortifie... Mais la lutte est terrible. Ici, le désespoir de l'existence... là, la foi dans la vie. La nature ne songe ni à l'un ni à l'autre, elle demeure belle et sereine. »

Bientôt un oiseau s'élança du feuillage et s'abattit sur le sol ; Léonard entendit ses chants, qui éveillèrent ses compagnons ; des ailes brillèrent dans l'air, et les nuages s'empourprèrent à l'orient.

Léonard soupira et quitta la fenêtre. Sur la table, près du rosier d'Hélène, sur lequel il se pencha avec ardeur, se trouvait une lettre qu'il n'avait pas vue d'abord. Elle était de la main d'Hélène. Il l'approcha du jour, et la lut à la pure et bienfaisante clarté de l'aurore.

« Mon cher frère Léonard, cette lettre vous trouvera-t-elle en bonne santé, moins triste que le jour où nous nous sommes quittés ? Je vous écris à genoux ; il me semble qu'ainsi je prie tout en écrivant. Vous pouvez venir me voir demain ; Léonard, venez, venez ; nous nous promènerons tous deux dans ce joli jardin ; il y a un berceau, couvert de jasmin et de chèvrefeuille, d'où l'on aperçoit tout Londres. J'ai déjà regardé bien des fois si je retrouverais les toits de notre pauvre petite rue ; je me suis figuré voir notre orme chéri.

« Miss Starke est très-bonne pour moi ; et je pense que lorsque je vous aurai vu, je me trouverai heureuse ici... du moins si vous-même êtes

heureux.

« Votre sœur reconnaissante,

« HÉLÈNE. »

Ivy-Lodge.

« *P. S.* Tout le monde vous indiquera notre maison ; elle est sur la gauche, presque en haut de la colline ; on y monte par un petit sentier bordé de noisetiers et de lilas. Je vous guetterai à la porte. »

Le front de Léonard se rasséréna. Au-dessus de la sombre mer, son cœur vit sourire la douce figure d'une enfant, et les vagues se calmèrent sous cette influence magique.

CHAPITRE LVIII.

Qu'est-ce donc que M. Burley, et qu'a-t-il écrit ? demanda Léonard à M. Prickett, quand il revint à la boutique.

Nous répondrons nous-même à cette question ; car nous en savons plus sur M. Burley que M. Prickett.

John Burley était le fils unique d'un pauvre curé de village, qui, à force d'économie, était parvenu à payer la pension de son fils dans une excellente école provinciale du Nord, et de là avait envoyé celui-ci à l'Université. La première année, John Burley avait été remarqué des étudiants pour ses souliers ferrés et son linge grossier, et des maîtres pour son application et sa facilité. Les maîtres et les examinateurs conçurent à son sujet les plus hautes espérances. Au commencement de la seconde année, la violence animale de sa nature, jusque-là contenue par l'étude, se fit jour. Le travail lui étant devenu facile, il passait ses heures de loisir dans des banquets qui

n'avaient rien de commun avec celui de Socrate. Il tomba dans une société d'oisifs et de buveurs. L'autorité se montra d'abord paternelle et n'eut recours qu'aux avertissements ; car on avait du respect pour sa capacité, et on espérait qu'il ferait un jour honneur à l'Université. Mais aucun moyen ne réussit ; un jour il eut l'audace de se présenter ivre à un examen. Il fut chassé. Il revint fort triste à la maison paternelle, car, malgré toutes ses extravagances, il avait un bon cœur. Pendant une année, éloigné de tout mauvais exemple, il se conduisit d'une façon irréprochable. Il fut admis comme sous-maître dans l'école où il avait été élevé ; mais l'école se trouvait dans une grande ville. John Burley devint membre d'un club composé de commerçants ; il allait y passer trois soirées par semaine. Il fut bientôt l'oracle du club ; et cette réunion qui était auparavant un modèle de sobriété et de calme, où les graves pères de famille venaient fumer leur cigare, devint, sous les auspices de M. Burley, le théâtre d'orgies joyeuses et frénétiques. Le sous-maître fut bientôt remercié. Heureusement pour la conscience de John Burley, son père mourut avant cet événement, avec la conviction que son fils s'était corrigé. Pendant son séjour dans l'école comme sous-maître, M. Burley avait fait connaissance avec l'éditeur du journal de la localité et avait écrit pour lui des articles politiques. L'éditeur lui donna des lettres pour les journalistes de Londres ; John vint dans la capitale et fut employé dans un journal recommandable. Il avait connu à l'Université Audley Egerton ; ce gentleman commençait alors à se faire un nom au parlement. Burley partageait l'opinion d'Audley Egerton sur une certaine question. Il écrivit sur ce sujet un fort bon article, un article si bien fait qu'Egerton en demanda l'auteur, apprit que c'était Burley, et se promit, s'il arrivait au ministère, de tâcher de lui être utile. Mais Burley était un homme pour lequel il était impossible de faire quelque chose. Il cessa bientôt ses relations avec le journal. D'abord, il était si irrégulier qu'on ne pouvait compter sur lui ; puis il avait de si singuliers caprices d'esprit, tant d'excentricité, que ses idées, à cause de leur inconstance même, finissaient par déplaire à tous les partis. Un de ses articles, qu'on avait inséré sans y faire attention, avait terrifié tous les propriétaires, l'état-major des lecteurs du journal. Cet article était diamétralement opposé aux principes arborés par cette feuille, et comparait à Catilina son principal rédacteur politique. C'est alors que John Burley s'enferma et écrivit des livres. Il écrivit deux ou trois ouvrages fort bien faits, mais qui n'étaient pas en rapport avec le

goût populaire. Ces ouvrages lui valurent néanmoins quelque argent et une certaine réputation parmi les gens de lettres. Enfin Audley Egerton arriva au pouvoir et lui procura, quoique avec beaucoup de difficulté, une place dans un ministère. Je dis avec beaucoup de difficulté, car de nombreux préjugés s'élevaient contre cet enfant perdu des Muses. Il occupa cette place un mois, puis la quitta volontairement. Une croûte de pain et ma liberté, dit John Burley, et il disparut dans un grenier. Depuis ce moment jusqu'à l'époque où nous sommes, Dieu sait comment il vécut. La littérature est un travail comme un autre, et John Burley devint de plus en plus incapable de travail. Il ne pouvait pas, disait-il, être à la tâche et il ne se mettait à écrire que lorsque le caprice lui en venait, ou bien lorsqu'il n'avait plus un penny au fond de sa bourse, ou enfin lorsqu'il se trouvait écroué à la prison pour dettes, ce qui lui arrivait, en terme moyen, deux fois par an. Il vendait généralement ce qu'il écrivait, mais on ne lui faisait jamais d'avances. Audley Egerton continua d'être son protecteur, parce que sur certaines questions se rattachant à la politique abstraite, c'est-à-dire à des lois de réforme et d'économie, il n'avait pas trouvé de plume plus vigoureuse que la sienne. Audley Egerton était le seul homme pour lequel Burley abandonnât son verre et consentît à se mettre à la tâche, car il était reconnaissant par nature, et il sentait qu'Egerton avait réellement essayé de lui être utile. Après sa première équipée, le ministre lui avait offert une place à la Jamaïque ou dans l'Inde, mais Burley s'était refusé à quitter Londres. Malgré les défauts graves de son caractère et de sa conduite, il avait les qualités d'une nature généreuse. S'il était l'ennemi déclaré de ses propres intérêts, on ne pouvait dire du moins qu'il fût l'ennemi de personne. Même quand il critiquait quelque écrivain plus heureux que lui, son style quoique satirique avait de la bienveillance ; il ne montrait ni sel ni jalousie. Comme homme indépendant et étranger à toute malveillance à l'égard des personnes, il pouvait servir de modèle à tous les critiques. Il avait pour l'indépendance une passion qui, quoique poussée à l'excès, n'était pas sans grandeur. Il n'était ni parasite ni flagorneur ; il ne recherchait ni les protections ni les souscriptions. Quand il fut mis en prison pour dettes, quoiqu'il sût qu'une seule ligne adressée à Egerton pouvait le faire mettre en liberté, il ne consentit jamais à écrire cette ligne. Ne voulant dépendre que de sa plume, il se hâtait de la tremper dans l'encre et griffonnait selon sa fantaisie. Son vice le plus abject était certainement l'incorrigible

habitude de boire qu'il avait contractée, et, ce qui en est la conséquence naturelle, la fréquentation de la mauvaise compagnie. Si ce roi des bohèmes étonnait par sa licencieuse gaieté et quelquefois même exaltait par son éloquence pleine d'imagination ces rudes et grossières natures qui se groupaient autour de lui, une pareille royauté exigeait en retour qu'il sacrifiât toute dignité, mais il n'eût pas échangé son bonnet de fou contre un diadème impérial. En effet, pour apprécier convenablement les talents de John Burley, il fallait l'entendre parler dans de semblables occasions. Comme écrivain, on pouvait lui reprocher quelques écarts, quelques volte-faces inattendues ; mais, comme orateur, il était sans égal en son genre. Le talent de la parole est un des plus dangereux qu'un homme puisse posséder ; les applaudissements arrivent si vite et demandent si peu de peine ! John Burley tomba chaque jour de plus en plus bas, non-seulement dans l'opinion de ceux qui connaissaient son nom, mais encore dans l'exercice habituel de ses facultés. Il en vint à mieux aimer écrire pour quelques pence dans un journal du peuple non autorisé qu'à gagner des livres sterling en écrivant dans des journaux marquants. Il se plaisait à griffonner des ballades à un sou et à s'arrêter dans la rue pour les entendre chanter. John Burley était un pittiste, non un tory, comme il avait coutume de dire. Si vous l'aviez entendu parler de Pitt, vous auriez été fort embarrassé de savoir que penser de ce grand homme. Il traitait Pitt comme les commentateurs allemands traitent Shakespeare, et lui prêtait toutes sortes d'intentions et de projets imaginaires qui eussent fait du grand politique une sibylle.

Le lecteur peut maintenant, nous l'espérons, se faire une assez juste idée de John Burley ; c'est un échantillon d'une espèce qui n'est pas très-commune à toutes les époques, et qui heureusement est presque éteinte aujourd'hui que les auteurs, à tous les degrés, ont participé à cette amélioration générale, à ces idées d'ordre, d'économie et de décence, qui ont prévalu dans les mœurs nationales. Quoique M. Prickett ne fût pas entré dans d'aussi grands détails biographiques sur John Burley, cependant, il avait donné à Léonard des notions suffisantes sur cet homme singulier.

Néanmoins Léonard ne comprit pas combien M. Burley était coupable d'avoir gaspillé sa vie. Il ne pouvait croire qu'un homme de génie se fût volontairement condamné à rester au bas de l'échelle sociale. Il aimait mieux croire à la fatalité.

Lorsque M. Prickett termina en disant : Eh bien, je crois que l'exemple de Burley est encore plus fait pour vous guérir du désir d'être auteur que celui de Chatterton : « Peut-être, » répondit le jeune homme d'un air sombre en retournant à ses rayons.

Avec le consentement de M. Prickett, Léonard quitta son travail plus tôt qu'à l'ordinaire et, un peu avant le coucher du soleil, se dirigea vers Highgate.

On lui indiqua heureusement la route qui longe le nord du parc et il traversa ainsi une riante et verte campagne. Cette promenade, la fraîcheur de l'air, le chant des oiseaux, et par-dessus tout, la solitude, le tirèrent de ses tristes et sombres méditations. Lorsqu'il se fut engagé dans le chemin bordé de noisetiers et que tout à coup il aperçut Hélène à sa petite fenêtre, lorsqu'il vit s'illuminer le gracieux visage de celle qui épiait son arrivée, son sang circula plus vivement dans ses veines et son cœur battit de joie et de reconnaissance.

CHAPITRE LIX.

Hélène l'attira dans le jardin avec une joie enfantine. Ils allèrent s'asseoir sous le berceau parfumé et fleuri.

Elle lui ôta doucement son chapeau et le regarda avec des yeux pénétrants et humides de larmes.

Elle ne lui dit pas : « Vous êtes changé ; » elle dit : « Pourquoi vous ai-je quitté ? » puis elle détourna le visage.

« Ne vous occupez pas de moi, Hélène. Je suis un homme : j'ai été élevé rudement, mais parlez-moi de vous. Cette dame est-elle bonne ?

— Ne me permet-elle pas de vous voir ? Oh ! oui, elle est très-bonne. Tenez. »

Hélène montra les fruits et les gâteaux étalés sur la table. Voici un festin, mon frère.

Puis elle se mit à exercer l'hospitalité avec une grâce séduisante. Elle était plus enjouée que d'habitude, elle parlait beaucoup, avec un rire un peu forcé, mais toujours argentin.

Insensiblement elle parvint à tirer Léonard de sa tristesse et de sa réserve : et, bien qu'il ne lui révélât pas la cause de ses amertumes, il avoua qu'il avait beaucoup souffert. (Il ne l'eût avoué à aucun autre être humain.) Puis, assurant à l'enfant que le plus mauvais moment était passé, il chercha à la distraire en lui parlant de Burley. Mais lorsque Hélène l'eut entendu parler de cet homme avec une sorte d'admiration contrainte et avec un mélange de compassion et de tristesse, lorsqu'elle l'eut entendu raconter d'une façon grotesque, quoique très-ménagée, la scène étrange dont il avait été témoin, elle parut alarmée : sa physionomie prit un air grave.

« Oh ! mon frère, je vous en prie, n'y retournez plus : ne voyez pas davantage ce méchant homme !

— Méchant ! oh ! non ! Dénué d'espoir et de bonheur, il a eu recours aux excitants et à l'oubli ; mais vous ne pouvez pas comprendre ces choses-là, vous, ma jolie prêcheuse.

— Si, Léonard, je comprends. Quelle différence y a-t-il entre être bon et être méchant ? Le bon ne cède pas aux tentations, tandis que le méchant s'y laisse entraîner, voilà tout. »

Cette définition, donnée par Hélène, était si simple et si sage, que Léonard en fut plus frappé qu'il ne l'eût été du sermon le plus travaillé du curé Dale.

« Je me suis souvent dit à moi-même depuis que je vous ai perdue : Hélène était mon bon ange. Parlez-moi, ma sœur, car mon cœur est sombre quand je suis seul ; mais la lumière s'y fait lorsque vous parlez. »

Cet éloge troubla Hélène ; elle fut quelque temps avant d'obéir à la prière de Léonard. Mais peu à peu la parole lui revint, et la conversation continua entre les deux amis avec plus d'abandon. Léonard fit à Hélène, le triste récit de la vie de Chatterton et attendit avec inquiétude ses observations.

« Eh bien, lui dit-il, en la voyant silencieuse, comment puis-je espérer moi, lorsqu'un génie aussi puissant n'a pu que souffrir et désespérer ? que lui manquait-il, si ce n'est la fortune, la naissance, des amis et la justice publique ?

— Priait-il Dieu ? » demanda Hélène dont les larmes se séchèrent.

Léonard tressaillit ; en lisant la vie de Chatterton, il n'avait que peu remarqué le scepticisme, feint ou réel, du malheureux poète qui aspirait ici-bas à l'immortalité. La question d'Hélène vint lui ouvrir les yeux sur ce point.

« Pourquoi me demandez-vous cela, Hélène ?

— C'est que, lorsqu'on prie Dieu souvent, on devient patient, très-patient !... répondit l'enfant. Et peut-être que s'il eût été patient quelques mois de plus, il aurait surmonté les obstacles comme vous le ferez, mon frère ; car vous, vous priez Dieu et vous serez patient. »

Léonard secoua la tête d'un air rêveur, mais ses pensées n'étaient plus aussi sombres qu'auparavant. Une autre circonstance de cette terrible vie, ressortait maintenant à ses yeux, qu'il n'avait jusqu'ici regardée que comme un des plus sombres mystères de la destinée de Chatterton.

Au moment où le poète, plongé dans le désespoir, s'était enfermé dans son grenier pour se délivrer de la vie, son génie venait de trouver le chemin de la gloire. Au même moment des hommes bons, instruits et puissants se disposaient à le servir et à le sauver. Encore une année... que dis-je ! encore un mois peut-être, et il eût été placé au premier rang de son siècle.

« Ah ! Hélène, s'écria Léonard, calme et apaisé : pourquoi m'avez-vous quitté ? »

Hélène tressaillit en l'entendant répéter cette parole de regret, et à son tour elle devint pensive. Puis elle lui demanda s'il avait réclamé la malle de M. Digby qu'ils avaient laissée à l'auberge.

Léonard, quoiqu'un peu blessé de ce qu'il considérait comme une interruption d'enfant dans une conversation aussi grave, avoua qu'il l'avait oublié. Fallait-il écrire maintenant pour qu'on envoyât la malle chez miss Starke ?

« Non, dites qu'un l'envoie chez vous ! Prenez-en soin, peut-être ne resterai-je pas bien longtemps ici.

— Ne pas rester ici ? Il le faut, ma chère Hélène, aussi longtemps du moins que miss Starke voudra bien vous garder et qu'elle se montrera bonne pour vous. Un jour peut-être, ajouta Léonard avec quelque chose de son ancienne gaieté, je ferai mon chemin et nous aurons alors un cottage à nous deux. Mais j'oubliais, Hélène... vous m'avez fait de la peine ; vous m'avez laissé votre bourse. Je l'ai trouvée l'autre jour dans mon tiroir, c'est très-mal !... je vous la rapporte. » Et il contraignit l'enfant à la reprendre.

Soudain, une grande figure de femme parut à l'entrée du bosquet et dit d'une voix propre à effaroucher tout tendre sentiment : « Jeune homme, il est temps de partir. »

CHAPITRE LX.

« Déjà ? fit Hélène d'une voix tremblante en se glissant doucement près de miss Starke, tandis que Léonard se levait et saluait.

— Je vous remercie mille fois, madame, dit-il avec cette grâce naturelle aux âmes tendres et délicates, de m'avoir permis de voir miss Hélène. Je ne veux pas abuser de votre bonté. »

Miss Starke parut frappée de son air et de ses manières, et lui fit un salut plein de roideur.

Il eût été difficile de rencontrer une personne plus rigide que miss Starke. Elle ressemblait à la dame blanche si rébarbative des ballades de Nursery. Cependant, en permettant au jeune homme d'entrer dans son joli jardin et en lui donnant ainsi qu'à sa petite compagne des fruits et des gâteaux, elle avait montré une bonté que démentait son extérieur.

« Puis-je aller le conduire jusqu'à la grille ? demanda tout bas Hélène, pendant que le jeune homme s'éloignait.

— Je vous le permets, mon enfant, mais ne soyez pas longtemps ; vous reviendrez serrer les cerises et les gâteaux, car Patty sauterait bien vite dessus. »

Hélène courut après Léonard.

« Écrivez-moi, mon frère, écrivez-moi, et ne voyez plus l'homme qui vous a conduit dans ce mauvais endroit.

— Oh ! Hélène, je vous quitte assez fort pour braver des dangers plus grands que celui-là, » dit Léonard presque gaiement.

Puis ils s'embrassèrent et se séparèrent.

Léonard revint chez lui à la clarté de la lune d'été, et en entrant dans sa chambre son premier regard fut pour son rosier. Les feuilles de la veille étaient tombées autour du vase, mais l'arbuste était couvert de nouveaux boutons.

« La nature répare sans cesse, » dit le jeune homme. Il s'arrêta un moment, et ajouta : « Serait-ce parce qu'elle est très-patiente ? »

1. ↑ Il est si rare que les corbeaux fassent leurs nids dans le voisinage d'une maison habitée, qu'il est peut-être à propos de remarquer que cette circonstance est historique.

LIVRE V.

CHAPITRE I.

Une grande vente de livres devait avoir lieu dans une maison de campagne, située à une journée de distance de Londres. M. Prickett avait l'intention d'y aller et d'y faire des achats pour lui et pour plusieurs gentlemen qui lui avaient donné des commissions ; mais, le matin du jour où il devait partir, il reçut la visite de sa vieille et terrible ennemie, la goutte. Il pria Léonard de le remplacer à la vente. Léonard y alla et resta absent pendant les trois jours qu'elle dura. Il revint assez tard le troisième jour, et se rendit immédiatement chez M. Prickett. La boutique était fermée ; il frappa à la porte des appartements particuliers ; une personne étrangère lui ouvrit, et, en réponse à la question de Léonard, qui demandait si M. Prickett était chez lui, lui dit avec un visage lugubre :

« Jeune homme, M. Prickett senior est parti pour son éternel séjour ; mais M. Richard Prickett vous recevra. »

En ce moment, un homme à l'air grave, aux cheveux rares, ouvrit une porte en disant :

« Entrez, monsieur ; vous êtes le commis de feu mon oncle, monsieur Fairfield, je suppose ?

— Feu votre oncle ! Quoi donc ? M. Prickett serait-il mort depuis que j'ai quitté Londres ?

— Mort subitement, monsieur, hier soir, d'une maladie de cœur. Le docteur pense que la goutte a atteint cet organe. Mon oncle n'a eu que fort peu de temps pour faire ses préparatifs de départ, et ses livres de comptes

sont dans un grand désordre. Je suis son neveu et son exécuteur testamentaire. »

Léonard avait suivi le neveu dans la boutique. Le bec de gaz y brûlait toujours ; elle paraissait plus triste et plus sombre encore qu'à l'ordinaire. La mort fait toujours sentir sa présence dans la maison qu'elle visite.

Léonard fut vivement affecté, surtout en voyant le peu de chagrin manifesté par le neveu. Il faut dire que le défunt ne vivait pas en fort bons termes avec ce neveu, son héritier, qui était aussi libraire.

« Vous n'étiez engagé qu'à la semaine, d'après ce que je vois dans les papiers de feu mon oncle. Il vous donnait une guinée... c'est exorbitant ! Je n'ai plus besoin de vos services. Je transporterai ces livres chez moi. Vous aurez la bonté de m'envoyer le catalogue de ceux que vous avez achetés et de me faire connaître vos dépenses de voyage. Ce qui vous est dû vous sera envoyé à votre domicile. Bonsoir. »

Léonard rentra chez lui frappé et consterné de la mort subite de son bon maître. Il ne pensa pas beaucoup à lui-même, ce soir-là ; mais le lendemain, quand il se leva, il sentit tout à coup que Londres, cet immense univers, s'ouvrait devant lui sans un ami, sans un emploi au moyen duquel il pût gagner son pain.

Cette fois, ce n'était plus un chagrin de l'imagination, le désillusionnement d'un rêve poétique. Devant lui se présentait, décharnée et palpable, la faim dans toute son horreur.

S'en aller, oui !... retourner au village, rentrer dans la chaumière de sa mère, dans le jardin de l'exilé, retrouver ses radis et sa fontaine. Pourquoi ne le pouvait-il pas ? Demandez pourquoi la civilisation ne peut se soustraire à ses maux et revenir à l'état sauvage et au wigwam.

Léonard n'aurait pas pu revenir à la chaumière, lors même que la faim, qui était en face de lui, l'eût eu déjà saisi de sa main de squelette. Londres ne lâche pas si facilement ses victimes.

CHAPITRE II.

Un jour trois messieurs se tenaient devant la vieille échoppe d'un bouquiniste, située dans un passage qui conduisait d'Oxford-Street à Tottenham Court Road ; deux d'entre eux étaient des gentlemen, le troisième appartenait à cette classe de gens qui flânent habituellement le long des étalages de libraires.

« Tenez, dit l'un des gentlemen à l'autre, j'ai découvert ici ce que je cherchais inutilement depuis dix ans : l'Horace de 1580, l'Horace aux quarante commentateurs, un trésor complet d'érudition, qui n'est coté que quatorze shillings.

— Chut ! Norreys, dit l'autre ; regardez quelque chose de plus remarquable encore. »

Et il indiqua du doigt le troisième personnage, dont la figure fine et amaigrie était penchée avec l'attention d'un homme absorbé et pour ainsi dire affamé sur un vieux volume rongé des vers.

« Quel est ce livre, milord ? » demanda tout bas Norreys.

Son compagnon sourit, et lui répondit par une autre question :

« Quel est l'homme qui lit ce livre ? »

M. Norreys avança de quelques pas et regarda par-dessus l'épaule du lecteur. Il revint vers son ami en disant :

« C'est une traduction de Boèce, *les Consolations de la philosophie*, par Preston.

— Il a bien l'air d'avoir besoin de toutes les consolations que peut donner la philosophie, le pauvre garçon ! »

En ce moment, un quatrième personnage s'arrêta devant la boutique, et reconnaissant le jeune lecteur à la figure pâle, il lui mit la main sur l'épaule en disant :

« Ah ! ah ! jeune homme, nous nous retrouvons donc. Eh bien ! ce pauvre Prickett est mort ? Mais vous êtes toujours attiré par vos anciennes occupations. Les livres ! les livres ! véritables aimants dont se rapprochent

involontairement les esprits. Qu'est-ce que celui-ci ? Boèce ? Ah ! un livre écrit en prison, peu avant l'arrivée du seul philosophe qui révèle à l'intelligence la plus simple, les mystères de la vie.

— Et ce philosophe, quel est-il ?

— C'est la Mort ! dit Burley. Comment êtes-vous assez simple pour me faire cette question ! Le pauvre Boèce, riche, de noble naissance, consul, père d'enfants consuls, le monde entier souriant au dernier philosophe de Rome. Puis soudain, en face de ce dernier type de la sagesse de l'ancien monde, se dresse, sévère, le sombre génie du nouveau, la Force. Théodoric, l'Ostrogoth, condamne Boèce le savant, et Boèce, dans sa prison de Pavie, engage un dialogue avec l'ombre de la philosophie athénienne. C'est le plus beau tableau sur lequel les rayons dorés de l'occident projettent une dernière lueur avant que les ténèbres n'envahissent le monde.

— Et, dit M. Norreys en se mêlant tout à coup à la conversation, Boèce nous revient avec un faible reflet du retour des lumières, traduit par Alfred le Grand ; il reparaît de nouveau, lorsque le soleil de la science brille de tout son éclat, traduit par la reine Élisabeth. Enfin Boèce exerce encore son influence sur nous en ce moment et nous retient dans ce passage, et c'est là la meilleure des *Consolations de la philosophie*. Qu'en dites-vous, monsieur Burley ? »

M. Burley se retourna et salua.

Les deux hommes se regardèrent. Il eût été impossible d'imaginer un plus grand contraste. M. Burley dans son habit vert déjà râpé, taché et déchiré, avec sa figure trahissant de fréquentes orgies ; M. Norreys, au contraire, propre et soigné dans sa mise, avec une figure maigre et ferme, dont le regard exprimait une énergie calme et contenue.

« Si un pauvre diable comme moi, répliqua M. Burley, peut se permettre de raisonner avec un gentleman qui impose ses prix aux libraires, je dirai, monsieur Norreys, que ce n'est pas là du tout une consolation. Je serais curieux de voir l'homme qui consentirait à accepter la condition de Boèce dans sa prison avec le bourreau attendant derrière la porte, sur la promesse que plusieurs siècles après il serait traduit par des rois et des reines, et contribuerait ainsi indirectement à civiliser des barbares du Nord, bavardant sur son compte dans un passage, et coudoyés par des gens qui n'ont jamais

entendu prononcer le nom de Boèce et ne se soucient pas davantage de la philosophie. Votre serviteur. Allons, jeune homme, venez et causons. »

Burley passa son bras sous celui de Léonard et emmena celui-ci, qui se laissa faire.

« Voilà un homme intelligent, dit Harley L'Estrange ; mais je suis fâché de voir ce jeune lecteur, avec ses yeux brillants et sa lèvre frémissante de passion et d'enthousiasme, s'appuyer sur le bras d'un guide qui paraît désenchanté de tout ce qui peut faire rechercher la science, et ne rattache la philosophie qu'au besoin qu'on en a dans le monde. Quel est donc cet homme ?

— C'est un homme qui serait devenu illustre s'il avait daigné se rendre respectable. Ce jeune homme qui nous écoutait si attentivement tous les deux m'a intéressé aussi. Je voudrais savoir ce qu'il fait. Mais il faut que j'achète cet Horace. »

Le libraire qui, du fond de son antre, guettait les chalands comme une araignée fait les mouches au centre de sa toile, parut aussitôt. Lorsque M. Norreys eut acheté l'Horace et dit à quelle adresse il fallait l'envoyer, Harley demanda au bouquiniste s'il connaissait le jeune homme qui tout à l'heure avait lu Boèce.

« De vue seulement, répondit-il. Il vient ici tous les jours depuis la semaine dernière, et passe des heures entières à l'étalage. Une fois qu'il s'acharne sur un livre, il le lit d'un bout à l'autre.

— Et il ne l'achète jamais ? dit M. Norreys.

— Monsieur, dit le bouquiniste avec un sourire, ceux qui achètent lisent rarement. Le pauvre jeune homme me donne deux sous par jour pour lire tant qu'il veut. J'aurais voulu ne pas accepter, mais il est fier.

— J'ai connu des hommes qui avaient amassé un grand fonds d'instruction par ce moyen, dit M. Norreys. Oui, je voudrais avoir ce jeune homme entre les mains. Et maintenant, milord, je suis à votre disposition ; allons à l'atelier de votre artiste. »

Les deux gentlemen se dirigèrent vers une rue voisine de Fitzroy-Square.

Quelques instants après, Harley L'Estrange était dans son élément : à demi assis sur une table de jeu et fumant son cigare, il discutait sur l'art

avec le goût d'un homme qui l'aime passionnément et le comprend parfaitement. Le jeune artiste, en robe de chambre, ajoutait lentement quelques teintes ; il s'arrêtait souvent pour mieux écouter. Henry Norreys, qui jouissait du court repos que lui laissait une vie de rudes labeurs, se souvenait avec bonheur des heures inoccupées qu'il avait passées sous un beau ciel ; ces trois hommes s'étaient liés en Italie, dans ce beau pays où les nœuds de l'amitié sont formés par les mains des Grâces.

CHAPITRE III.

Léonard et Burley se dirigèrent vers les faubourgs ; M. Burley s'offrit à procurer à Léonard de l'occupation littéraire, et cette offre fut avidement acceptée.

Ils arrivèrent dans une taverne située sur un des côtés de la route. Burley demanda un cabinet particulier, une plume, de l'encre et du papier ; mettant tout cela devant Léonard, il lui dit :

« Écrivez en prose ce qu'il vous plaira, remplissez cinq feuilles de papier à lettre à raison de vingt-deux lignes par page, ni plus ni moins.

— Je ne puis pas écrire ainsi.

— Bah ! songez qu'il s'agit de gagner du pain. »

La figure du jeune homme devint pourpre.

« Il faut que j'oublie cela, dit-il.

— Il y a un berceau dans le jardin, sous un saule pleureur, reprit Burley. Allez-y et tâchez de vous croire en Arcadie. »

Léonard fut trop heureux d'obéir. Il découvrit le petit berceau au bout d'un gazon abandonné. Tout était silencieux ; la haie cachait la vue de la taverne ; le soleil dardait ses chauds rayons sur l'herbe et pénétrait

agréablement à travers le feuillage du saule ; ce fut là que Léonard écrivit son premier essai comme auteur de profession. Qu'écrivit-il ? ses rêves de Londres ? quelque anathème sur les rues de cette cité, au cœur de marbre ? des murmures contre la pauvreté ? de sombres élégies sur la destinée ?

Oh non ! vous connaissez mal le génie, si vous m'adressez de semblables questions, ou si vous croyez que, sous ce saule pleureur, il se souvint qu'il travaillait pour gagner du pain, si vous croyez enfin que le soleil n'éclairait pour lui que les objets vulgaires et sordides qui l'entouraient. Léonard écrivit un conte de fée... l'un des plus gracieux qui se puisse imaginer, avec un enjouement mêlé de délicatesse et dans un style nourri de toutes les ressources d'une heureuse et féconde imagination. Il sourit en écrivant le dernier mot ; il était heureux. Une heure s'était déjà écoulée, lorsque Burley vint à lui et le trouva avec ce sourire sur les lèvres.

Burley tenait un verre de grog à la main. C'était son troisième. Il souriait aussi. Il lut le manuscrit à haute voix. Il se montra prodigue de compliments envers Léonard.

« Vous irez loin, dit-il en lui frappant sur l'épaule, quelque jour, peut-être, vous attraperez ma perche borgne. »

Là-dessus, il plia le manuscrit, griffonna une note, mit le tout sous enveloppe ; puis tous deux rentrèrent à Londres.

Burley disparut dans un bureau noir et obscur proche de Fleet Street, sur lequel étaient inscrits ces mots : « Bureau de *la Ruche*. »

Il en ressortit bientôt avec un souverain dans la main ; c'était le premier salaire de Léonard. Celui-ci crut voir le Pérou devant lui. Il accompagna M. Burley dans son logement de Maida-Hill, et, quoique le trajet fût long, ne se sentit pas fatigué. Lorsqu'ils furent arrivés au domicile de Burley, que celui-ci eut envoyé chercher le dîner, qui fut payé sur le souverain, Léonard sentit renaître sa fierté et, pour la première fois depuis bien des semaines, il se mit à rire de tout son cœur. Les deux écrivains devinrent de plus en plus intimes, de plus en plus affectueux l'un pour l'autre.

Léonard, pendant plusieurs jours, vécut presque complètement chez Burley. Il écrivait continuellement, excepté quand la conversation magique de Burley l'entraînait à la paresse ; et encore, n'était-ce pas de la paresse, ses connaissances s'étendaient en écoutant, mais le cynisme de cet homme

opérait lentement son travail démoralisateur, ce cynisme qui ne connaît ni la foi, ni l'espérance, ni le souffle vivifiant de la gloire, de la religion. Le cynisme de l'épicurien plus dégradé dans son étable que ne le fut Diogène dans son tonneau. Et toutes ces idées étaient présentées avec une telle facilité, une si vive éloquence, une ignorance si entière de son avilissement !

Étrange et terrible philosophie ! qui se fait une maxime de gaspiller follement les dons de l'esprit en glorifiant la matière, d'habituer l'âme à ne vivre qu'au jour le jour et à dire dédaigneusement : « Qu'importe l'immortalité ! »

CHAPITRE IV.

Odieuse cette triste *Ruche* ! Sans doute, on y gagnait son pain ; mais la réputation, mais l'espérance de l'avenir ; tout cela était hors de question. Le *Paradis perdu* de Milton eût péri sans bruit, s'il avait paru dans *la Ruche*.

Elle publiait de jolis morceaux, à l'état de fragments, et composés par Burley lui-même. Au bout d'une semaine, ils étaient morts et oubliés ; ils n'étaient jamais lus par un seul homme de goût ; on les englobait indifféremment entre des articles de politique superficielle et de mauvais essais : cela se vendait à vingt ou trente mille exemplaires... peut-être... débit immense... et de tous ces travaux on ne pouvait retirer que du pain et de l'eau-de-vie !

« Que vous faut-il de plus ? s'écriait John Burley. L'austère Samuel Johnson ne disait-il pas qu'il ne pouvait écrire que lorsqu'il était pressé par le besoin ?

— Il a pu dire cela, répondit Léonard, mais il n'a jamais pensé que la postérité le croirait. Et il serait mort de faim, je présume, avant que d'écrire

Rasselas pour *la Ruche*. Le besoin est une grande chose, continua le jeune homme, d'un air pensif, c'est la source de grandes choses. La Nécessité est forte et nous communique sa force ! Mais le besoin devrait briser les murailles de notre prison et ne pas se contenter de la ration que la geôle nous alloue en échange de notre travail.

— Il n'y a pas de prison pour un homme qui fait appel à Bacchus. Attendez ; je vais vous traduire le *Dithyrambe* de Schiller. « Alors je vois Bacchus, alors viennent Cupidon et Phébus, et les hôtes célestes remplissent ma demeure, etc., etc. »

Burley, improvisant aussitôt des rimes capricieuses, donna à Léonard une traduction grossière mais animée de cet hymne divin.

« Ô matérialiste ! s'écria le jeune homme, dont les yeux étincelaient ; Schiller prie les dieux de l'élever jusqu'à eux, et vous voudriez, vous, qu'ils s'abaissassent jusqu'à descendre dans une taverne !

— Oh ! oh ! s'écria Burley, avec son rire homérique. Buvez, et vous comprendrez le *Dithyrambe*. »

CHAPITRE XXX.

Un matin, pendant que Léonard était chez Burley, un élégant cabriolet, attelé d'un fort beau cheval, s'arrêta soudain devant la maison. On frappa à la porte un coup assez fort, puis des pas rapides se firent entendre dans l'escalier, et Randal Leslie entra. Léonard le reconnut et tressaillit. Randal le regarda d'un air surpris, puis avec un tact témoignant qu'il avait déjà su profiter de la vie de Londres, après avoir serré la main à Burley, il s'approcha de Léonard et lui dit d'un ton de voix assez dégagé : « À moins que je ne me trompe, monsieur, ce n'est pas la première fois que nous nous

voyons. Si vous vous souvenez de moi, j'espère que vous avez oublié notre querelle. »

Léonard s'inclina, et il avait encore si bon cœur que ces paroles suffirent à l'adoucir.

« Où donc avez-vous pu vous rencontrer ? demanda Burley.

— Sur une place de village, en combat singulier, » répondit Randal en souriant. Et il raconta l'histoire de la bataille des ceps, avec quelques plaisanteries de bon goût sur le rôle qu'il y avait joué. Cette histoire fit rire Burley. « Mais, dit-il, mon jeune ami aurait mieux fait, je crois, de continuer à être gardien des ceps de son village que de venir à Londres pour y chercher fortune au fond d'un encier.

— Ah ! dit Randal avec ce secret dédain auquel les hommes qui ont reçu une éducation très-complète sont disposés envers ceux qui cherchent à s'instruire eux-mêmes. Ah ! monsieur, la littérature est votre profession. Dans quelle école vous a-t-on inspiré pour les lettres un goût qui n'est pas très-général dans nos grandes universités ?

— Je suis à l'école maintenant pour la première fois, répondit sèchement Léonard.

— L'expérience est en effet la meilleure maîtresse, dit Burley. C'était la maxime de Goethe, qui, en bonne conscience, ne manquait pas d'érudition. »

Randal haussa légèrement les épaules, et, sans perdre son temps à s'occuper davantage de Léonard, il prit un siège et se mit à causer avec Burley d'une importante question politique qui divisait alors le parlement. Burley montra à ce sujet beaucoup de connaissances générales, et Randal, qui paraissait différer de lui, étala aussi toute sa science. La conversation dura plus d'une heure.

« Je ne puis être d'accord avec vous, dit Randal en prenant congé de Burley ; mais il faut que vous me permettiez de revenir vous voir. La même heure demain vous conviendrait-elle ?

— Oui, » répondit Burley.

Le jeune homme remonta dans son cabriolet. De la fenêtre Léonard le regarda partir.

Pendant cinq jours consécutifs Randal examina et discuta la question sous toutes ses faces, et Burley, à partir du second jour, prit intérêt à l'affaire, vit ses auteurs, se rafraîchit la mémoire et passa même une heure ou deux à la bibliothèque du musée.

Le cinquième jour, Burley avait réellement épuisé tout ce qui pouvait se dire de son côté de la question.

Léonard, pendant ces colloques, demeurait assis à l'écart comme absorbé par sa lecture : au fond il était vivement blessé du peu d'attention que Randal faisait à sa présence. Ce jeune homme orgueilleux, tout entier à ses ambitieux projets, n'éprouvait pas même de curiosité en voyant Léonard au-dessus de son ancienne condition, et le regardait comme un scribe aux gages de Burley. Léonard avait remarqué que Randal semblait jouer un rôle et non discuter franchement et sérieusement, et qu'il se retirait toujours de l'air triomphant d'un plaideur qui a gagné sa cause. Mais notre auditeur, silencieux et inaperçu, était en même temps frappé du talent qu'avait Burley de généraliser les faits et de l'étendue incroyable de ses connaissances ; en sorte qu'au moment où Randal quitta la chambre, Léonard, regardant le littérateur déguenillé et insouciant, s'écria :

« Non, la science *n'est pas* le pouvoir.

— Certainement non, dit Burley ; c'est au contraire ce qu'il y a de plus faible au monde.

— La science est le pouvoir, » murmura Randal Leslie tandis qu'il s'éloignait le sourire sur les lèvres.

Quelques jours après cette dernière entrevue parut un pamphlet de peu d'étendue, qui, bien qu'anonyme, fit néanmoins une grande impression sur le public. Il traitait le sujet qu'avaient discuté Burley et Randal. Il fut cité tout au long dans plusieurs grands journaux, et Burley bondit un matin en s'écriant : « Ce sont mes pensées !... mes propres paroles ! Qui diable peut être l'auteur de ce pamphlet ? »

Léonard prit le journal des mains de Burley. Les éloges les plus flatteurs précédaient les citations, et ces citations étaient comme stéréotypées sur les paroles de Burley.

« Pouvez-vous méconnaître l'auteur ? s'écria Léonard avec un ton de dégoût et de mépris. C'est le jeune homme qui est venu s'introduire dans

votre cerveau et transformer votre science...

— En pouvoir, interrompit Burley avec un éclat de rire, mais un éclat de rire douloureux. Vraiment, c'est là de la bassesse ; je le lui dirai quand il reviendra.

— Il ne reviendra plus, » dit Léonard ; et Randal ne revint plus en effet, mais il envoya à Burley un exemplaire du pamphlet avec un billet fort poli, dans lequel il reconnaissait négligemment qu'il avait beaucoup profité des remarques et des avis de M. Burley.

Bientôt on lut dans tous les journaux que le pamphlet qui avait fait tant de bruit était l'œuvre d'un tout jeune homme, parent de M. Audley Egerton. On concevait les plus grandes espérances de la future carrière de M. Randal Leslie.

Burley voulut rire encore, mais son chagrin était visible.

Léonard méprisait et haïssait cordialement Randal, et il se sentit porté à plaindre Burley avec une noble et compromettante pitié. Dans son désir de calmer et de consoler l'homme qu'il croyait frustré de sa renommée, il céda de plus en plus à l'attrait de cette intelligence déchu. Il accompagna Burley dans les antres où son ami passait ses soirées ; et peu à peu, malgré lui et tout en se faisant des reproches, il arriva à partager le mépris de son cynique compagnon pour la gloire, sa dégradante et insouciant philosophie.

Burley retourna sur les bords de la Brent pour pêcher sa perche borgne, et Léonard l'accompagna. Ses sentiments étaient maintenant bien différents de ceux qu'il éprouvait lorsque, se reposant à l'ombre du vieil arbre, il causait d'avenir avec Hélène. Mais c'était chose touchante de voir combien la nature de Burley sembla changer, tandis qu'en se promenant sur les bords de la petite rivière il se mit à parler de son enfance. L'homme fait parut alors revenu à l'innocence de l'enfant. Il s'inquiétait réellement fort peu de la perche, qui persistait à être introuvable ; mais il respirait l'air, il jouissait de la beauté du ciel, du bruissement de l'herbe et du murmure des eaux. Ces excursions dans les lieux qu'avait visités sa jeunesse semblaient le régénérer. Alors son éloquence prenait un caractère tout pastoral, et Isaac Walton lui-même eût pris plaisir à l'entendre. Mais une fois de retour au milieu de la fumée de la capitale et sous les becs de gaz, qui lui faisaient oublier le coucher du soleil empourpré et la paisible étoile du soir, ses

grossières habitudes reprenaient le dessus, et de son pas titubant, fanfaron et insouciant, il retournait à ces orgies, où son esprit gaspillé en pure perte n'étincelait un moment que pour s'éteindre bientôt honteusement.

CHAPITRE VI.

Hélène était plongée dans une profonde tristesse, Léonard était allé la voir trois ou quatre fois, et chaque fois elle avait vu en lui un changement propre à exciter toutes ses craintes. Il paraissait, il est vrai, plus habile, plus prudent, plus habitué aux usages du monde, plus fait peut-être pour marcher dans les rudes sentiers de la vie ; mais aussi sa fraîcheur et sa jeunesse s'évanouissaient graduellement. Ses aspirations retombaient vers la terre.

Hélène pâlit et frissonna quand Léonard lui parla de Burley, quand elle apprit qu'il passait les jours et presque les nuits dans une société qui, selon elle, n'était guère propre à l'aguerrir aux luttes quotidiennes, ni à l'aider à vaincre ses tentations. Elle gémit lorsque, l'ayant questionné au sujet de sa situation pécuniaire, elle vit que la terreur que lui causaient autrefois les dettes s'évanouissait, et que les solides et salutaires principes qu'il avait reçus au village l'abandonnaient. Il est vrai que sous tous ces défauts perçait quelque chose qu'une personne plus sage et plus expérimentée qu'Hélène aurait salué comme une espérance d'avenir ; ce quelque chose était la douleur, une douleur sublime de sa déchéance sentie, de son impuissance contre la destinée qu'il avait provoquée et ambitionnée. Tout ce qu'il y avait de grand dans cette douleur, Hélène ne pouvait le comprendre ; elle vit seulement que Léonard était malheureux et elle s'en affligea et excusa toutes ses fautes. Elle en devint plus désireuse de le consoler, afin de pouvoir le sauver. Dès le jour où Léonard s'était écrié : « Ah ! Hélène, pourquoi m'avez-vous quitté ! » elle avait conçu le projet de retourner près de lui ; mais quand le jeune homme, dans sa dernière visite, lui eut dit que

Burley, persécuté par ses créanciers, se préparait à fuir son logement pour venir habiter dans la chambre qu'elle avait laissée vacante, toutes ses hésitations cessèrent. Elle résolut de sacrifier l'asile qui lui était assuré, d'aller retrouver Léonard, de partager ses embarras, ses luttes, mais de préserver cette ancienne chambre, où elle avait prié Dieu pour lui, de la présence du tentateur dangereux. Serait-elle un fardeau pour lui ? Non. Elle avait bien su assister son père par une foule de petites ressources ordinaires aux femmes, par des travaux d'aiguille et de fantaisie ; elle avait perfectionné ses talents pendant son séjour chez miss Starke ; elle pourrait fournir son contingent à la bourse commune. Tout entière à cette idée, elle se décida à la mettre à exécution la veille du jour où Léonard lui avait dit que Burley devait changer de logement. Elle se leva de très-bonne heure ; elle écrivit à miss Starke, qui était encore couchée, une lettre pleine de reconnaissance ; elle la laissa sur la table, et, avant que personne fût levé, elle sortit furtivement de la maison, emportant un petit paquet sous son bras. Elle s'arrêta un moment à la porte du jardin, comme en proie à un sentiment de remords. Elle se demanda si elle n'était pas ingrate envers miss Starke ; mais l'amour fraternel l'emporta ; elle ferma la porte du jardin en poussant un soupir et s'éloigna.

Elle arriva au logement garni avant le lever de Léonard, prit possession de son ancienne petite chambre, et se présentant au jeune homme au moment où il allait sortir, elle lui dit (la menteuse !) : « On m'a renvoyée, mon frère, et je suis venue réclamer votre protection. Ne nous séparons plus. Il faut que vous vous montriez gai et heureux, ou je croirai que ma présence vous gêne. »

Léonard, en effet, parut d'abord gai et heureux ; mais il songea bientôt à Burley, et puis à la difficulté de se charger d'Hélène, et il fut embarrassé. Il lui demanda alors s'il n'y aurait pas moyen de la réconcilier avec miss Starke. Hélène dit gravement :

« C'est impossible... ne me le demandes pas, je vous en prie. »

Léonard pensa qu'elle avait été humiliée, insultée ; il se rappela qu'elle était fille d'un gentleman, et il souffrit de sa blessure ; il était si fier lui-même ! Néanmoins, il était fort embarrassé.

« Serai-je encore dépositaire de la bourse, Léonard ? demanda Hélène d'un ton câlin.

— Hélas ! répondit Léonard, la bourse est vide.

— C'est fort mal à elle, car vous l'avez remplie.

— Moi ?

— Ne m'avez-vous pas dit que vous gagniez au moins une guinée par semaine ?

— Oui ; mais Burley prend l'argent ; et puis, ce pauvre garçon, je lui dois tout, je n'ai pas le cœur de l'empêcher de le dépenser comme il lui plaît.

— Monsieur, vous plairait-il de me payer le mois de loyer ? » dit la maîtresse de la maison rentrant tout à coup.

Léonard rougit.

« Je vous payerai aujourd'hui même, » dit-il.

Il enfonça son chapeau sur sa tête, et, écartant Hélène, il sortit brusquement.

« Adressez-vous à moi à l'avenir, ma bonne madame Smedley, dit Hélène d'un air de maîtresse de maison. Il est toujours absorbé dans ses études, et il ne faut pas le troubler. »

L'hôtesse, brave femme au fond, quoique tenant à son terme, sourit avec bonté. Elle aimait beaucoup Hélène, qu'elle connaissait depuis longtemps.

« Je suis bien aise que vous soyez revenue. Peut-être maintenant le jeune homme ne rentrera-t-il plus si tard. J'ai voulu l'avertir, mais....

— Ce sera un jour un grand homme ; il faut bien lui passer quelque chose maintenant. »

Et Hélène embrassa mistress Smedley, qui sortit tout attendrie.

Hélène s'occupa alors à ranger les chambres. Elle trouva la malle de son père que l'on avait exactement renvoyée. Elle en examina de nouveau le contenu, et pleura en touchant l'une après l'autre ces humbles et pieuses reliques. Mais le souvenir de son père semblait donner à cette pièce un caractère de pureté que l'autre n'avait pas. Elle recommença machinalement à y mettre de l'ordre ; elle soupira en voyant dans quel état

d'abandon était toute chose. Elle revint à son rosier, qui seul paraissait avoir été l'objet d'un soin particulier.

« Cher Léonard ! » murmura-t-elle.

Et le sourire reparut sur ses lèvres.

CHAPITRE VII.

Rien peut-être n'eût pu séparer Léonard de Burley que le retour d'Hélène. Il lui était impossible, quand même il y aurait eu une autre chambre vacante dans la maison (ce qui n'était pas), d'y installer ce turbulent et tapageur fils de Bacchus, parlant à tort et à travers et sentant l'eau-de-vie. Oui, il eût été impossible de l'installer dans la même demeure que cette jeune fille innocente, délicate et timide. Léonard ne pouvait pas non plus la laisser seule vingt-quatre heures. Elle lui refit un chez lui et lui imposa les devoirs d'un maître de maison. Il prévint donc Burley qu'à l'avenir il écrirait et travaillerait dans sa propre chambre, et il lui dit, en rougissant plus d'une fois et en employant les termes les plus délicats qu'il put trouver, qu'il pensait que tout ce qu'il gagnerait avec sa plume il devait le partager avec Burley, à qui il était redevable de son travail et qui l'aidait de ses livres et de sa science, mais que pour l'autre moitié il ne pouvait plus la dépenser en festins et en libations ; il lui fallait songer à l'existence d'une autre personne.

Burley refusa avec une noble générosité de prendre la moitié des bénéfices de son collaborateur ; mais il parla avec beaucoup d'humeur de la manière sérieuse dont Léonard comptait employer l'autre moitié de son argent. Quoique bon et affectueux, il éprouva une violente colère en voyant tout à coup intervenir la pauvre Hélène entre lui et Léonard. Cependant le jeune homme se montra inébranlable. Burley devint alors morose, et ils se

séparèrent ainsi. Mais restait le loyer à payer. Comment faire ? Léonard pensa d'abord au mont-de-piété : il avait quelques vêtements et la montre de Riccabocca.

Il rentra chez lui dans l'après-midi et trouva Hélène à la porte de la rue. Elle aussi était sortie, et ses joues pâles avaient une animation causée par un exercice auquel elle n'était pas accoutumée et aussi par le sentiment de la joie. Elle avait conservé jusqu'à ce jour les quelques pièces d'or que Léonard lui avait rendues pendant sa première visite chez miss Starke. Elle les avait employées à acheter des laines et de petits ouvrages à l'aiguille ; puis elle avait payé le loyer.

Léonard ne dit rien des emplettes qu'elle avait faites, mais il rougit beaucoup quand elle lui parla du loyer et se mit en colère. Il lui rendit le soir même ce qu'elle lui avait avancé, et Hélène gémit en silence de son orgueil, et pleura bien plus encore quand le lendemain elle s'aperçut du vide fait dans sa garde-robe.

Mais Léonard travaillait maintenant chez lui et travaillait avec courage. Hélène, assise près de lui, travaillait aussi. Le lendemain et le surlendemain se passèrent ainsi tranquillement, et le soir du second jour, il lui demanda si elle ne voulait pas venir se promener dans les champs. Elle sautait de joie à cette demande, quand tout à coup la porte s'ouvrit toute grande, et l'on vit entrer, en vacillant, John Burley, et dans quel état !

CHAPITRE VIII.

En même temps que Burley entra un autre homme qui chancelait également ; c'était un de ses amis qui avait été commerçant et qui aurait pu réussir, mais qui, par malheur, avait le goût de la littérature, et aimait avec passion entendre parler Burley, si bien que depuis qu'il avait fait

connaissance avec l'esprit, ses affaires avaient cessé, et il avait déposé son bilan. C'était un gaillard de fort mauvaise mine, et son nez était encore plus rouge que celui de Burley.

John manqua de tomber sur la pauvre Hélène.

« Ainsi donc vous êtes le Penthée en jupons qui défiez Bacchus, » s'écria-t-il.

Et il débita d'une voix rauque un vers d'Euripide. Hélène s'enfuit. Léonard s'interposa :

« Fi donc ! Burley.

— Il est ivre, dit M. Douce, complètement ivre... Ne faites pas attention... à lui... Je disais donc, monsieur... j'espère que nous ne vous gênons pas. Asseyez-vous, Burley... voyons, asseyez-vous... et causons... Là... vous êtes un bon garçon. Il faut l'écouter... l'écouter... pa... pa... parler... monsieur. »

Cependant Léonard avait fait sortir Hélène et, la priant de ne pas s'effrayer, il avait fermé la porte. Il était alors revenu à Burley, qui, assis sur le lit, avait toutes les peines du monde à se tenir sur son séant. M. Douce faisait de vains efforts pour allumer une grosse pipe qu'il portait attachée à sa boutonnière et qu'il avait oublié de bourrer ; comme il lui était tout naturellement impossible de réussir, il se mit à pleurer.

Léonard était vivement irrité et révolté de cette scène, à cause d'Hélène ; mais il n'y avait pas moyen de faire entendre raison à Burley. Et comment chasser de sa chambre l'homme auquel il devait tant ? Cependant des cris discordants, des rires stupides et des fragments de chansons bachiques arrivaient aux oreilles de la pauvre Hélène, qui tremblait de tout son corps. Puis elle entendit, dans la chambre de Léonard, la voix de M^{me} Smedley qui faisait des remontrances. Mais Burley riait plus fort qu'auparavant. Mistress Smedley, qui était fort douce, parut visiblement effrayée, et Hélène l'entendit se retirer précipitamment. La conversation recommença ; elle fut longue et animée ; la voix de Burley dominait les autres. M. Douce faisait sa partie dans ce concert avec un hoquet discordant. Cela dura plusieurs heures, et aurait duré plus longtemps encore, si le manque de liquide ne les eût forcés de s'interrompre. Peu à peu Burley lui-même commença à parler avec moins de chaleur ; puis on entendit M. Douce descendre l'escalier, et

le plus profond silence suivit son départ. À la pointe du jour, Léonard frappa à la porte d'Hélène. Elle ouvrit aussitôt, car elle ne s'était pas couchée.

« Hélène, dit-il tristement, vous ne pouvez rester plus longtemps ici. Je vous trouverai une demeure plus convenable. Cet homme m'a aidé quand j'étais sans secours et sans ami ; il me dit qu'il n'a plus de gîte, que les huissiers le poursuivent. Je ne puis chasser celui qui m'a protégé, et il est impossible que vous viviez sous le même toit que lui. Mon bon ange ! il faut que je me sépare de vous. »

Il n'attendit pas la réponse d'Hélène, et descendit en toute hâte les escaliers.

L'aurore pénétrant à travers les fenêtres sans persiennes de la mansarde de Léonard, et les oiseaux commençaient à gazouiller sur le grand orme, quand Burley s'éveilla, se détira et regarda autour de lui en ouvrant de grands yeux. Il ne pouvait se rendre compte de l'endroit où il se trouvait. Il aperçut le pot à l'eau, qu'il vida en trois gorgées, et se sentit complètement rafraîchi. Il commença alors à reconnaître la chambre, regarda les manuscrits de Léonard, jeta un coup d'œil sur les tiroirs, se demanda où diable Léonard était passé, et finit par s'amuser à jeter par terre la pelle et la pincette, à agiter la sonnette, à faire tout le bruit qu'il pouvait, dans l'espoir d'attirer quelqu'un et de se procurer son petit verre du matin.

Au milieu de ce charivari la porte s'ouvrit doucement et la douce et calme figure d'Hélène apparut sur le seuil. Burley se retourna, et tous deux se regardèrent quelques instants en silence.

BURLEY (avec douceur). Venez ici mon enfant. Vous êtes donc la petite fille que j'ai vue avec Léonard sur les bords de la Brent, et vous êtes revenue vivre avec lui. Vous serez notre petite ménagère, et je vous raconterai l'histoire du prince Charmant, et beaucoup d'autres qu'on ne trouve pas dans les contes de la Mère l'Oie. En attendant, ma mignonne, voici six sous, courez bien vite m'acheter un verre de rhum.

HÉLÈNE (se rapprochant lentement de M. Burley et le regardant sérieusement en face). Ah ! monsieur, Léonard dit que vous avez un bon cœur, que vous l'avez aidé, qu'il ne peut pas vous dire de quitter cette

maison... et moi, qui ne l'ai jamais aidé, je vais partir pour aller vivre toute seule.

BURLEY (touché). Vous en aller, ma petite amie ? Et pourquoi cela ? Ne pourrions-nous pas vivre tous trois ensemble ?

HÉLÈNE. Non, monsieur. J'ai tout quitté pour venir trouver Léonard ; car nous nous sommes rencontrés pour la première fois au tombeau de mon père. Maintenant vous me l'enlevez, et je n'ai pas d'autre ami sur la terre.

BURLEY (décontenancé). Expliquez-vous. Pourquoi faut-il que vous le quittiez parce que je suis là ? »

Hélène adresse de nouveau à M. Burley un long et triste regard, mais elle ne répond pas.

BURLEY (embarrassé). Est-ce parce qu'il croit que je ne suis pas une bonne société pour vous ? »

Hélène baissa la tête.

Burley tressaillit, mais dit après un moment de silence :

« Il a raison. >

Hélène, obéissant à l'impulsion de son cœur, s'élança vers Burley et lui prit la main.

« Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, avant qu'il vous connût il était si différent ! Il était gai alors... même quand il éprouva un premier désappointement ; j'étais triste, je pleurais ; mais je sentais qu'il en triompherait, car son cœur était bon et pur. Oh ! monsieur, ne croyez pas que je veuille vous faire des reproches... mais que deviendra-t-il, si... si... Ce n'est pas pour moi que je parle ; mais je sais que si j'étais ici, s'il m'avait près de lui, il rentrerait de bonne heure, il travaillerait avec résignation... enfin je sens que je le sauverais. Mais quand je ne serai plus ici et que vous demeurerez avec lui.... vous pour qui il se sent de la reconnaissance, vous à qui il cède contre la voix de sa conscience (vous devez vous en apercevoir, monsieur), que deviendra-t-il ? »

La voix d'Hélène s'éteignit dans les sanglots.

Burley fit trois ou quatre grandes enjambées dans la chambre ; il était en proie à la plus vive agitation.

« Je suis un démon, murmura-t-il ; je ne m'en étais jamais aperçu auparavant, mais c'est vrai ! Je finirais par causer la ruine de ce jeune homme ! »

Des larmes mouillèrent ses yeux ; puis il s'arrêta tout à coup, et, prenant son chapeau, se dirigea du côté de la porte.

Hélène lui barra le chemin et, le prenant doucement par le bras, lui dit :

« Oh ! monsieur, pardonnez-moi ! je vous ai fait de la peine. »

Elle leva vers lui des regards d'affectueuse compassion qui donnaient à sa figure enfantine une expression véritablement angélique.

Burley se pencha comme pour déposer un baiser sur son front ; puis recula... Peut-être pensa-t-il que ses lèvres n'étaient pas dignes de toucher ce front innocent.

« Si j'avais eu une petite sœur... une enfant comme vous, chère petite, dit-il à voix basse, peut-être eussé-je été sauvé aussi. Maintenant...

— Ah ! maintenant, monsieur, vous pouvez rester ; je n'ai plus peur de vous.

— Non, non ; vous auriez encore peur de moi ce soir, et je ne serais peut-être pas toujours d'humeur à écouter une voix semblable à la vôtre, chère enfant. Votre Léonard a un noble cœur et de rares talents. Il s'élèvera tôt ou tard dans le monde, je ne veux pas l'entraîner dans la fange. Adieu ! vous ne me reverrez plus ! »

Il quitta brusquement Hélène, descendit d'un bond l'escalier, et en un instant fut hors de la maison.

Quand Léonard revint, il fut surpris d'apprendre que son malencontreux visiteur était parti... Hélène ne se risqua pas à lui parler de son intervention. Un instinct lui disait que ce zèle officieux blesserait l'orgueil du jeune homme ; mais elle ne parla plus jamais avec sévérité de ce pauvre Burley. Léonard supposa qu'il reverrait son ami dans le courant de la journée, ou qu'il en entendrait parler. Ne le voyant pas, il alla le chercher dans les endroits que Burley fréquentait habituellement. Ce fut en vain. Il alla s'informer à *la Ruche* ; mais il n'y put obtenir aucun renseignement.

En rentrant chez lui, désappointé et inquiet, car cette disparition de son sauvage ami lui causait quelque peine, il rencontra à la porte mistress

Smedley qui lui dit :

« Vous aurez la bonté, monsieur, de chercher un autre logement. Je ne veux pas dans ma maison de chants et de tapage, comme j'en ai entendu cette nuit. Et cette pauvre jeune fille ! Vous devriez vraiment rougir ! »

Léonard fronça le sourcil et passa outre.

CHAPITRE IX.

En quittant Hélène, Burley s'éloigna à grands pas et, comme poussé par un meilleur instinct, car il n'avait pas conscience du chemin qu'il suivait, il se dirigea du côté des vertes campagnes, séjour de son enfance. Quand il s'arrêta, il était devant la porte d'une petite maison solitaire au milieu des champs, avec une petite ferme par derrière ; au loin, à travers les arbres, on apercevait les sinuosités de la Brent.

Le cottage était habité par un vieux ménage que Burley connaissait depuis longtemps. C'était là qu'il déposait ordinairement ses perches et ses lignes ; c'était là que pendant les intervalles de sa vie bruyante, il séjournait parfois deux ou trois jours, s'imaginant le premier jour qu'il était dans le paradis, et convaincu le troisième que c'était un enfer.

Une vieille femme, d'un extérieur propre et avenant, vint le recevoir.

« Ah ! monsieur John, dit-elle en serrant l'une contre l'autre ses mains décharnées ; la campagne est agréable en ce moment ; j'espère que vous voilà venu pour quelque temps ? cela vous fera du bien ; vous avez perdu vos belles couleurs d'autrefois dans la ville de Londres.

— Oui, je resterai près de vous, ma bonne dame, dit Burley avec une douceur inaccoutumée ; puis-je avoir mon ancienne chambre ?

— Oh ! oui, venez la voir. Je ne l'ai jamais donnée à personne depuis que la chère belle jeune fille aux yeux d'ange est partie. Pauvre enfant, que peut-elle être devenue ? »

En parlant ainsi, l'hôtesse entraînait Burley, qui ne l'écoutait pas, et le conduisit au premier étage de la maison, vers une chambre meublée avec goût et même avec élégance. Un petit piano était placé en face de la cheminée, la fenêtre avait vue sur de belles prairies entourées de haies touffues, et sur les capricieux détours de la petite rivière aux eaux transparentes. Burley, épuisé, se laissa tomber sur un siège, et regarda tout pensif par la fenêtre.

« Vous n'avez pas déjeuné ? dit l'hôtesse avec sollicitude.

— Non.

— Eh bien ! j'ai des œufs tout frais, et une tranche de jambon qui ne vous déplaira sans doute pas, monsieur John ? Si vous voulez de l'eau-de-vie dans votre thé, j'ai encore celle que vous avez laissée il y a longtemps dans votre bouteille. »

Burley secoua la tête. « Pas d'eau-de-vie, mistress Goodyer ; donnez-moi seulement du lait. »

Ce jour-là, Burley sortit avec sa ligne, et il se mit à pêcher, toujours dans l'espoir d'attraper sa perche borgne, mais ce fut en vain. Alors il erra le long de la rivière, les mains dans ses poches, en sifflant. Il revint à la maisonnette au coucher du soleil, prit sa part du repas qu'on lui avait préparé, s'abstint d'eau-de-vie, et se sentit fort abattu. Il demanda une plume, de l'encre et du papier, et voulut écrire, mais il ne put achever deux lignes. Il appela M^{me} Goodyer.

« Dites à votre mari de venir causer un peu avec moi. »

Le vieux Jacob Goodyer monta, et l'homme d'esprit le pria de lui raconter toutes les nouvelles du village. Jacob obéit de grand cœur, et à la fin Burley s'endormit. Le lendemain se passa de même ; seulement, au dîner, Burley prit la bouteille d'eau-de-vie et l'acheva ; mais il n'appela pas Jacob et essaya d'écrire.

Le troisième jour la pluie ne cessa de tomber.

« N'avez-vous point de livres, madame Goodyer ? demanda le pauvre Burley.

— Oh ! oui, j'en ai quelques-uns que la chère dame a laissés ; et aussi peut-être ne seriez-vous pas fâché de lire quelques feuilles écrites de sa main ?

— Non, non pas les feuilles ; toutes les femmes griffonnent, et elles griffonnent toutes de même. Donnez-moi les livres. »

Les livres furent apportés. C'étaient des poésies, des essais : John les savait par cœur. Il regarda tomber la pluie ; mais le soir, la pluie ayant cessé, il sauta sur son chapeau et s'élança dehors.

« Nature, nature ! s'écria-t-il quand il fut en plein air et qu'il se trouva au milieu des haies toutes dégouttantes d'eau, tu ne seras pas l'objet de mes adulations. Je t'ai honteusement méprisée, je le confesse ; tu es une femme, et par conséquent tu ne pardonnes pas. Je ne me plains pas ; tu es peut-être la plus jolie compagne que j'aie jamais rencontrée, mais aussi la plus stupide et la plus ennuyeuse. Dieu merci, nous ne sommes pas mariés ensemble ! »

Ce fut dans ces dispositions que John Burley rentra à Londres. Il s'arrêta au premier cabaret, en sortit avec un air ragaillardi, et continua sa promenade jusqu'à ce qu'il se trouvât dans Leicester-Square. Tandis qu'il regarde les étrangers qui se promènent dans ce quartier, tout en fredonnant un air, deux personnages, sortis d'une ruelle, semblent suivre la trace de ses pas insouciant ; il enfile une série de passages du côté de Saint-Martin, et, flairant d'avance une orgie à mesure qu'il approche de son théâtre favori, il fait sonner l'argent dans ses poches : les deux personnages qui le guettent sont derrière lui.

« Salut à toi, ô liberté ! murmure John Burley ; ta demeure est dans les cités, ton palais est une taverne.

— Au nom du roi ! » dit une voix rude ; et John Burley sent sur son épaule une main avec laquelle il a déjà fait connaissance.

Les deux gardes, qui le suivaient, ont saisi leur proie.

« À la requête de qui ? demande Burley.

— De M. Cox, le marchand de vin.

— De Cox ! Un homme à qui j'ai donné un bon sur mon banquier il n'y a pas trois mois.

— Mais ce bon n'a pas été payé.

— Qu'est-ce que cela fait ? l'intention était la même. L'intention est réputée pour le fait. Cox est un monstre d'ingratitude, et je lui retire ma pratique.

— Vous aurez bien raison. Votre Honneur veut-il un fiacre ?

— Je préfère dépenser mon argent à autre chose. Tenez, donnez-moi le bras ; je ne suis pas fier. Après tout, grâce au ciel, je ne coucherai pas à la campagne. »

CHAPITRE X.

Miss Starke était une de ces personnes qui passent leur vie dans la plus terrible des luttes de la vie civile : je veux parler de la guerre contre les domestiques. Elle considérait les membres de cette classe comme les ennemis nés des malheureuses ménagères qui sont obligées de les employer. Miss Starke était du reste fort malheureuse. Elle n'avait ni parents ni amis qui s'intéressassent assez à elle pour partager les combats qu'elle livrait à ses ennemis intérieurs ; son revenu, quoique assez rond, devait s'éteindre avec elle : aussi ses neveux, nièces et cousins se renfermaient, en présence de ces luttes, dans les limites d'une stricte neutralité. La pauvre demoiselle avait donc pris le parti d'élever quelque jeune fille dont le cœur, comme elle le disait, fût encore neuf et pur ; dont elle pût attendre de la reconnaissance. En somme, Hélène l'avait satisfaite, et son intention était de garder cette jeune fille chez elle tant qu'elle vivrait : encore une trentaine d'années, peut-être, et, l'ayant soigneusement préservée du mariage et de toute autre affection, de ne lui rien laisser que le regret d'avoir perdu une aussi

généreuse bienfaitrice. Dans cette intention, voulant s'assurer l'affection de l'enfant, miss Starke s'était un peu relâchée de la froide sévérité de son maintien et s'était montrée bonne à l'égard d'Hélène, autant que le lui permettait sa nature rigide. Elle avait consenti à lui laisser voir Léonard, conformément à la demande de M. Morgan, et avait déboursé dix sous pour lui acheter des gâteaux lors de leur première entrevue. Elle se croyait, en retour de pareilles bontés, tous les droits possibles sur la personne et l'âme d'Hélène ; aussi, quelle fut son indignation, lorsqu'un beau matin, en se levant, elle vit que la jeune fille avait disparu ! Comme l'idée ne lui était pas venue de demander l'adresse de Léonard, quoiqu'elle soupçonnât Hélène d'être allée le rejoindre, elle ne savait que faire, et, pendant vingt-quatre heures, elle demeura plongée dans le plus profond abattement. Mais le regret d'avoir perdu cette enfant lui rendit toute son énergie, et elle se persuada que le plus simple sentiment de bienveillance lui faisait un devoir d'arracher à l'abîme du monde une pauvre enfant qui en ignorait les dangers. Elle fit donc publier dans le *Times* une annonce dont les termes ressemblaient à ceux qu'elle avait employés plusieurs années auparavant pour recouvrer une chienne favorite.

« Deux guinées de récompense. A été perdue une jeune fille d'Ivy-Cottage ; elle répond au nom d'Hélène ; yeux bleus, cheveux bruns, robe de mousseline blanche ; chapeau de paille à rubans bleus. La personne qui la ramènera à Ivy-Cottage recevra la récompense ci-dessus indiquée.

« *N. B.* On ne donnera rien de plus. »

Or, il se trouva que mistress Smedley avait elle-même fait mettre une annonce dans le *Times* ; il s'agissait d'une nièce à elle qui était venue de la campagne, et pour laquelle elle désirait trouver une place. Contrairement à ses habitudes, elle envoya donc chercher le journal, et, à côté de son annonce, elle vit celle de miss Starke.

Il était impossible de se méprendre sur le signalement d'Hélène. L'annonce fut lue par elle le lendemain même du jour où toute la maison avait été mise en émoi et scandalisée par la tapageuse visite de M. Burley, et où mistress Smedley avait résolu de se débarrasser d'un locataire qui

recevait de pareils hôtes. Aussi la brave femme fut tout heureuse de penser qu'elle pouvait rendre Hélène à des gens paisibles et respectables. Pendant qu'elle faisait ces réflexions, Hélène entra, et mistress Smedley eut l'imprudence de lui montrer l'annonce.

Vainement Hélène la supplia avec larmes de ne pas répondre à cet avis. Mistress Smedley regardait la chose comme un devoir, et résista à toutes les instances de la pauvre enfant, et, peu de temps après, mit son chapeau et sortit. Hélène présuma qu'elle se rendait chez miss Starke et songea aux moyens de fuir. Léonard était allé au bureau de *la Ruche* avec son manuscrit ; lorsqu'il revint, elle avait déjà fait un paquet de tous leurs effets. Elle lui apprit la nouvelle, et lui déclara qu'elle serait très-malheureuse si on la forçait à rentrer chez miss Starke. Elle le supplia d'une manière si touchante de lui épargner un pareil chagrin, qu'il consentit immédiatement à la proposition qu'elle avait faite de fuir. Profitant donc de l'absence de mistress Smedley, ils s'échappèrent sans bruit ni discussion, laissant dans la chambre l'argent qui lui était dû. Les effets furent portés par Léonard dans un bureau de messageries, et ils se mirent à chercher un logement. Il était prudent de choisir un quartier nouveau et complètement retiré ; avant la nuit, ils avaient élu domicile dans une mansarde de Lambeth.

CHAPITRE XI.

Léonard ne put naturellement retrouver aucune trace de Burley : l'écrivain avait cessé toute relation avec *la Ruche*. Léonard en était affligé à cause de Burley et pour lui-même ; il regrettait les causeries de cet esprit étendu et paradoxal. Mais peu à peu il s'habitua à la société de sa naïve et affectueuse compagne, et sa présence lui apporta le calme. Les heures de la journée qu'il ne consacrait pas au travail, il les passait comme auparavant, à s'instruire aux étalages des libraires. À la tombée de la nuit, Hélène et lui

allaient faire un tour de promenade : souvent ils s'échappaient du long faubourg pour aller respirer l'air de la campagne ; plus souvent ils allaient et venaient sur le pont qui conduit à la célèbre abbaye de Westminster, terre classique de Londres. Ils regardaient les lumières se refléter dans les eaux du fleuve. Cet endroit convenait à la mélancolie rêveuse du jeune homme. Il demeurait longtemps debout et appuyé sur le parapet, plongé dans un morne silence.

La Ruche venait de faire paraître des articles de politique très-avancée, des articles semblables aux brochures qui s'étaient trouvées dans le sac du chaudronnier. Léonard n'y fit pas grande attention, et cependant ils produisirent dans le public de *la Ruche* plus de sensation que ses articles à lui, quoique ces derniers eussent fait concevoir de grandes espérances. Ils contribuèrent puissamment à augmenter la vente du journal dans les villes manufacturières, et commencèrent à éveiller la vigilance assoupie du gouvernement : on fit à l'improviste une descente dans les bureaux de *la Ruche* ; on y examina tous les papiers ; l'éditeur, menacé d'une poursuite criminelle, au bout de laquelle il voyait poindre deux années d'emprisonnement, ne put endurer cette triste perspective et disparut. Un soir que Léonard, ignorant ces fâcheux événements, arrivait à la porte du bureau, il la trouva fermée. Une foule séditieuse stationnait sur la voie publique, et une voix qui n'était pas inconnue au jeune écrivain haranguait les assistants et vomissait mille imprécations contre les tyrans. À son grand étonnement, il reconnut dans l'orateur M. Sprott, le chaudronnier.

La police se présenta en nombre pour disperser l'attroupement, et M. Sprott disparut prudemment. Léonard apprit alors ce qui était arrivé, et se trouva de nouveau sans emploi et sans ressources.

Il se retira lentement.

« Ô science ! ô science ! tu es vraiment impuissante, » murmura-t-il.

Comme il prononçait ces mots, une affiche imprimée en gros caractères et apposée sur un mur frappa ses regards. On demandait quelques jeunes gens vigoureux pour aller aux Indes.

Un racoleur l'aborda : « Vous feriez un bon soldat, mon garçon lui dit-il ; vous me paraissez solide. »

Léonard continua son chemin.

Il en était donc revenu à la force physique ! « Ô esprit, désespère ! Ô paysan, redeviens une machine ! »

Il rentra sans bruit dans sa mansarde, où Hélène, assise à travailler près de la fenêtre, malgré le déclin du jour, s'efforçait d'y voir encore. Il la contempla avec l'expression d'une tendre et profonde compassion. Elle ne l'avait pas entendu entrer. Elle était là, résignée et tranquille ; ses doigts agiles se mouvaient sans relâche. Ses joues étaient pâles et creusées, ses mains amaigries ! Léonard fut profondément ému, et en ce moment il oublia ses désappointements de poète : il n'eut pas une seule pensée d'égoïsme.

Il s'approcha doucement de l'enfant et lui posant la main sur l'épaule : « Hélène, dit-il, mettez votre châle et votre chapeau ; allons faire un tour de promenade. J'ai beaucoup de choses à vous dire. »

Ils se dirigèrent bientôt vers leur endroit favori, le pont de Westminster.

« Hélène, dit Léonard, il faut nous séparer.

— Nous séparer ! Oh ! mon frère !

— Écoutez-moi. Je n'ai plus de travail. Je ne puis revenir au village et dire à tout le monde : Mes espérances n'étaient que de la présomption, et mon intelligence une illusion. Non, cela n'est pas possible. Je ne puis me faire domestique ou crocheteur dans cette sordide cité. J'étais né peut-être pour ces occupations ; malheureusement, mon esprit m'a élevé au-dessus de ma condition. Que vais-je faire maintenant ? Je ne le sais pas encore ! Servir comme soldat ou me diriger comme émigrant vers quelque lointain désert. Quelle que soit ma décision, il faut que je sois seul. Je n'ai plus d'asile, mais j'en ai un à vous offrir, Hélène, bien humble, sans doute, pour vous qui êtes la fille d'un gentleman, mais du moins vous y serez en sûreté... c'est le cottage de ma mère. Elle vous aimera pour moi, et... et... »

Hélène s'attachait à lui en tremblant et sanglotant : « Oh ! non ! non, Léonard ! s'écria-t-elle. Je puis travailler, je puis gagner de l'argent. J'en gagnerai assez pour vous et pour moi, jusqu'à ce que vous soyez plus heureux. Ne nous quittons pas !

— Moi ! Hélène ! moi, un homme né pour travailler, vous voulez que je doive ma subsistance à une enfant ! »

Elle recula en voyant son front rougir, baissa timidement la tête et murmura le mot : Pardon.

« Ah ! reprit-elle après un moment de silence, que je voudrais donc retrouver l'ami de mon pauvre père !

— Oui, il vous viendrait en aide.

— À moi ! » répéta Hélène avec un accent de doux reproche ; et elle se détourna pour cacher ses larmes.

« Vous le rappelleriez-vous si nous venions par hasard à le rencontrer.

— Oh ! oui ! il ressemblait si peu à tous ceux que nous voyons dans cette terrible ville ; ses yeux étaient limpides et brillants comme des étoiles ; et son chien... qu'il appelait Néron..., je ne l'ai pas oublié non plus.

— Son chien n'est peut-être pas toujours avec lui.

— Oui, mais ses yeux limpides, il les a toujours. »

Ils marchèrent longtemps en silence : la foule passait à côté d'eux sans les remarquer. La nuit se faisait plus noire sur le fleuve : mais le reflet des lumières sur les vagues était plus visible que celui des étoiles. Ces rayons lumineux éclairaient le sombre abîme du rapide courant, et la barque qui se dirigeait vers l'est avec ses mâts sans voiles, et sa noire et sinistre carène, avait un air de mort au milieu du calme de la nuit.

Léonard abaissa ses yeux vers le fleuve, et le terrible suicide de Chatterton lui revint à l'esprit. Une figure pâle, au sourire dédaigneux, aux yeux brillants et fascinateurs, lui sembla surgir du fleuve et laisser échapper de ses lèvres livides ces mots : « Cesse de lutter contre les vagues de la surface ; tout est calme et repos au fond de l'abîme. »

Secouant avec terreur cette affreuse rêverie, le jeune homme adressa de nouveau la parole à Hélène : il essaya de la consoler en lui décrivant l'humble demeure qu'il lui avait offerte.

Il lui parla des petites occupations qu'elle aurait à partager avec sa mère, car c'est de ce nom qu'il continuait à appeler la pauvre veuve ; il fit ressortir avec une éloquence qui empruntait toute sa puissance et toute sa vérité au contraste de son existence actuelle, le bonheur de la vie champêtre, les bois aux ombrages épais, les champs de blé ondoyants, et le grave et solennel clocher qui s'élevait au milieu du tranquille paysage. Il

peignit avec des couleurs flatteuses les terrasses fleuries de l'Italien exilé, et la riante fontaine qui, au moment même où il parlait, jaillissait à la clarté brillante des étoiles, dans une atmosphère que ne troublait pas la fumée des villes. Il lui promit l'amour et la protection des êtres bienfaisants qui animaient ce gracieux tableau : une mère simple et affectueuse, le bon ministre, l'exilé, si plein de sagesse et d'indulgence. Violante avec ses yeux noirs, remplis de ces mystérieuses pensées que la solitude provoque dans l'enfance. Violante serait sa compagne !

« Eh bien ! s'écria Hélène, si telle est la vie de cet heureux séjour, revenez-y avec moi ! revenez ! »

— Hélas ! murmura le jeune homme, une fois que le marteau a fait jaillir l'étincelle de l'enclume, il faut que cette étincelle monte ; elle ne peut retomber à terre que pour s'éteindre. Laissez-moi monter, Hélène, laissez-moi monter ! »

CHAPITRE XII.

Le lendemain, Hélène était malade, si malade que quelques instants après s'être levée, elle fut forcée de se traîner vers son lit. Son corps frissonnait, ses yeux étaient appesantis, sa main était brûlante : elle avait la fièvre. Peut-être avait-elle eu froid sur le pont ; peut-être les émotions de la veille avaient-elles été trop fortes pour sa frêle constitution. Léonard, vivement alarmé, alla chercher le pharmacien voisin. Celui-ci prit un air grave et dit qu'il y avait danger. Le danger ne tarda pas en effet à se manifester. Hélène eut le délire. Pendant plusieurs jours elle demeura entre la vie et la mort. Léonard sentit alors que tous les chagrins de la terre sont légers quand on les compare à la crainte de perdre un être aimé.

Grâce à ses soins et à sa tendre sollicitude, plutôt peut-être qu'à l'art du médecin, l'enfant finit par recouvrer la raison : tout danger immédiat était passé. Mais elle était très-faible et très-amaigrie ; il n'était pas sûr qu'on réussît à la sauver, et dans tous les cas la convalescence serait très-lente.

Hélène, lorsqu'elle apprit que sa maladie avait duré si longtemps, regarda d'un air inquiet Léonard qui s'était penché sur elle, et prononça ces mots d'une voix faible :

« Donnez-moi mon ouvrage. Je suis assez forte pour travailler maintenant. Cela me distraira. »

Léonard fondit en larmes.

Hélas ! il n'avait pas d'ouvrage lui-même ; tout leur argent était dépensé. Le pharmacien n'était pas comme le bon docteur Morgan ; il fallait payer les médicaments et le loyer. Deux jours auparavant, Léonard avait mis au mont-de-piété la montre de Riccabocca ; une fois que le dernier shilling ainsi obtenu serait dépensé, comment soutiendrait-il Hélène. Néanmoins, il dompta sa sensibilité, assura à sa sœur qu'il avait un emploi, et cela d'un ton si sérieux qu'elle le crut et retomba dans un doux assoupissement. Il écouta sa respiration, déposa un baiser sur son front et quitta la chambre. Il retourna dans la mansarde voisine, et, appuyant la tête sur ses mains, il recueillit toutes ses pensées.

Ainsi donc, il lui fallait mendier. Il lui fallait écrire à M. Dale pour avoir de l'argent ; à M. Dale encore, qui connaissait le secret de sa naissance. S'il eût été seul, il eût préféré mourir lentement de faim plutôt que de s'humilier ainsi. Mais Hélène était là, gisant sur son lit de douleur ; Hélène allait manquer de tout. Il n'y avait donc pas à reculer, il fallait mendier. Quand il eut pris sa résolution, si vous eussiez pu voir quelle victoire il avait remportée sur son âme aigrie par l'orgueil, vous auriez dit : « Ce qu'il prend pour de l'humiliation c'est de l'héroïsme » Oh ! étrange chose que le cœur humain ! Il n'y a pas de poème épique qui atteigne au sublime et à la beauté de ce livre mystérieux. Il ne pouvait écrire qu'à M. Dale. Sa mère n'avait rien ; Riccabocca était pauvre et la fière Violante qui s'était écriée : « Je voudrais être homme ! » le mépriserait. Les Avenel ? Oh ! non, mille fois non. Il écrivit rapidement quelques lignes comme arrachées à son cœur.

Mais l'heure de la poste était passée. La lettre devait attendre le lendemain pour partir et trois jours au moins s'écouleraient avant qu'il pût recevoir de réponse. Il laissa la lettre sur la table et, se sentant presque asphyxié, il sortit pour prendre l'air. Il traversa le pont ; il marcha devant lui, et fut porté par la foule compacte, jusqu'aux portes du Parlement. Un débat, qui excitait un vif intérêt général, avait lieu ce soir-là même. Un grand nombre de personnes étaient rassemblées dans la rue pour voir passer les membres des Communes.

Léonard s'arrêta au milieu de ces gens désœuvrés, sans partager le moins du monde leur curiosité. Par-dessus toutes ces têtes il regardait avec des yeux absorbés la grande abbaye funéraire, l'impérial Golgotha des poètes, des généraux et des rois.

Tout à coup il entendit prononcer un nom qui déplaisait à ses oreilles.

« Comment allez-vous, monsieur Randal ; vous venez entendre la discussion ? disait un membre du Parlement qui traversait la foule.

— Oui. M. Egerton m'a promis de me faire entrer dans une tribune, il doit parler ce soir, et je ne l'ai jamais entendu. Voudriez-vous lui rappeler la promesse qu'il m'a faite ?

— Maintenant c'est impossible, car il parle déjà et il parle bien. J'arrive en toute hâte de l'Athenæum.

— C'est très-fâcheux, dit Randal, je ne croyais pas qu'il dût parler de si bonne heure.

— C... l'a fait lever en lui adressant une attaque personnelle. Mais suivez-moi, peut-être pourrai-je vous faire entrer. Un homme comme vous, Leslie, dont nous attendons tous de grandes choses, ne doit pas laisser échapper une pareille occasion. Venez. »

Le député se dirigea promptement vers la porte, et au moment où Randal le suivait, un des curieux s'écria : « Voilà le jeune homme qui a écrit ce fameux pamphlet... le parent d'Egerton.

— Bah ! dit un autre. C'est un homme très-habile qu'Egerton. Je l'attends en ce moment.

— Moi aussi !

— Mais vous n'êtes pas comme moi de ses électeurs !

— Non, mais il a été très-bon pour mon neveu, et je veux le remercier. Il fait honneur à votre ville.

— Oui, certes ; c'est un homme éclairé !

— Et si généreux !

— Qui propose généralement de très-bonnes mesures.

— Et qui pousse les jeunes gens intelligents ! » dit l'oncle.

Deux ou trois autres personnes se joignirent à l'éloge qu'on faisait d'Audley Egerton et on cita plusieurs exemples de sa libéralité. Léonard écouta d'abord avec indifférence, puis ensuite avec grande attention. Il avait déjà entendu Burley parler en termes flatteurs de cet homme d'État. Il se rappela aussitôt qu'Egerton était presque le frère du squire. Une vague idée, non de faire appel à la charité de cet éminent personnage, mais de lui demander du travail intellectuel, naquit dans son esprit.

Pendant qu'il se livrait à ces méditations, la porte du Parlement s'ouvrit et Audley Egerton parut. Quelques applaudissements, accompagnés d'un murmure flatteur, firent comprendre à Léonard qu'il était en présence du célèbre homme d'État. Cinq ou six personnes les unes après les autres arrêterent Egerton : une poignée de main à l'un, un signe de tête à l'autre, deux ou trois mots jetés à la hâte, délivrèrent l'habile orateur, qui s'esquiva adroitement. Il passa à l'angle du pont et tira sa montre, qu'il regarda à la clarté du gaz :

« Harley sera bientôt ici, murmura-t-il, il est toujours exact ; maintenant que j'ai parlé, je puis lui donner une heure ou deux. »

Comme il remettait sa montre dans son gousset et qu'il boutonnait son habit sur sa solide et large poitrine, il leva les yeux et vit devant lui un jeune homme.

« Avez-vous besoin de moi ? demanda l'homme d'État, avec sa brièveté accoutumée.

— Monsieur Egerton, dit le jeune homme d'une voix qui demeurerait ferme malgré une émotion visible, vous avez un grand nom, et une grande influence... je suis dans les rues de Londres sans ami, sans travail. Je me crois capable d'autre chose que d'un travail manuel, si seulement j'avais un ami, si je pouvais mettre au jour mes pensées. »

Audley Egerton garda un moment le silence, frappé par le ton et par la supplique de l'étranger. Mais cet homme prudent, habitué aux demandes les plus étranges, aux impostures les plus variées, domina bientôt une émotion passagère.

« Êtes-vous de X ?... (Et il nomma la ville dont il était le représentant.)

— Non, monsieur.

— Eh ! bien, jeune homme, j'en suis fâché pour vous, mais votre bon sens (car j'en juge par l'éducation qu'évidemment vous avez reçue) doit vous dire qu'un homme d'État, quel qu'il soit, est trop assiégé par ceux qui ont droit à sa protection pour pouvoir servir les étrangers. »

Il s'arrêta un moment, et comme Léonard gardait le silence, il ajouta avec plus de bienveillance que n'en eussent montré la plupart des hommes politiques ainsi accostés.

« Vous êtes sans amis ? dites-vous ; pauvre enfant ! Dans les premières années de la vie cela n'est pas rare pour la plupart d'entre nous qui cependant ne manquons pas d'amis plus tard. Soyez honnête ; conduisez-vous bien ; appuyez-vous sur vous-même et non sur des étrangers ; travaillez avec vos bras, si vous ne le pouvez avec l'esprit ; et croyez-moi, cet avis est tout ce que je puis vous donner, à moins que cette bagatelle... » et le ministre lui tendit une guinée.

Léonard salua, secoua tristement la tête et s'éloigna. Egerton le suivit des yeux avec une certaine émotion.

« Bah ! se dit-il, il y a à Londres des milliers de gens dans la même position. Je ne puis rien changer aux conséquences de la civilisation. Un garçon bien élevé ! Ce n'est pas de l'ignorance que souffrira la société, c'est de l'éducation donnée à ces milliers de gens affamés, qui, par suite, inhabiles aux travaux manuels, et n'ayant aucune carrière libérale, se trouveront un jour ou l'autre dans nos rues, comme ce jeune homme, et inquiéteront des ministres plus habiles que moi. »

CHAPITRE XIII.

Devant une table, dans les appartements qui avaient été arrangés pour lui, à Knightsbridge, était assis lord L'Estrange occupé à trier ou à détruire des lettres et des papiers, ce qui indique ordinairement que l'on est sur le point de changer de résidence.

La main de lord L'Estrange reposait en ce moment sur une lettre d'une écriture italienne, droite et lisible ; au lieu de la ranger, comme il avait fait des autres, il l'étala devant lui et en relut le contenu. C'était une lettre de Riccabocca, qu'il avait reçue quelques semaines auparavant et qui était ainsi conçue :

LETTRE DU SIGNOR RICCABOCCA À LORD L'ESTRANGE.

« Je vous remercie, mon noble ami, de votre confiance en mon honneur et de votre respect pour mes malheurs.

« Non et trois fois non, à toute concession, à toute ouverture, à tout pourparler entre Giulio Franzini et moi.

« Laissons-là ce sujet. Mais vous m'avez alarmé. Cette sœur ! je ne l'ai point vue depuis son enfance, mais elle a été élevée sous son influence ; elle ne peut agir que comme son instrument. Elle désire connaître le lieu de ma résidence ! ce ne peut être que dans un but d'hostilité. Je puis avoir confiance en vous, je le sais. Vous dites que je puis me fier également à la discrétion de votre ami. Excusez-moi, ma confiance n'est pas aussi élastique. Un mot peut révéler ma retraite. Mais, si elle vient à être découverte, quel mal peut-il en résulter, direz-vous ? Un asile anglais me protège contre le despotisme autrichien. C'est vrai, mais la tour d'airain de Danaë serait impuissante à me protéger contre la ruse italienne. Il serait d'ailleurs insupportable pour moi de vivre sous les yeux d'un impitoyable espion, lors même que je n'aurais rien de plus à redouter. Notre proverbe dit avec vérité : « On dort mal, quand un ennemi veille près de vous. » Voyez-vous, mon ami, j'en ai fini avec mon ancienne existence, je veux m'en défaire comme un serpent se dépouille de sa peau. Je me suis refusé tout ce

que les exilés regardent comme une consolation. Ni la pitié qui s'attache au malheur, ni les correspondances d'une sympathique amitié, ni les nouvelles d'un pays perdu pour moi et dont je suis à jamais privé, ne m'ont suivi sous un ciel étranger. J'ai renoncé volontairement à tout cala. Je suis mort à ma vie d'autrefois ; on dirait que le Styx m'en sépare. Avec cette austérité qui n'est permise qu'aux malheureux, je me suis même refusé la consolation de vos visites. Je vous ai dit simplement et sans détour, que votre présence déconcerterait et affaiblirait ma philosophie, et ne ferait que me rappeler ce passé que je cherche à effacer de mon souvenir. Vous avez généreusement cherché à me faire rendre justice par les cabinets des ministres et les cours des rois. Je n'ai pas voulu refuser à votre noble cœur cette satisfaction, car j'ai une fille. (Ah ! déjà je lui ai appris à révéler votre nom !) Mais maintenant que vous reconnaissez vous-même que votre zèle est inutile, je vous demande d'interrompre des tentatives qui pourraient n'avoir d'autre résultat que de mettre l'ennemi sur mes traces et de m'attirer de nouveaux malheurs. Croyez-moi, généreux Anglais, je suis content de mon sort. Je suis convaincs que ce ne serait pas un bonheur pour moi d'en changer : *Chi non ha provato il male non conosce il bene*. On ne connaît le bien que lorsqu'on a éprouvé le mal. Vous me demandez comment je vis. Je réponds *alla giornata*, au jour le jour, et non pour le lendemain, comme je faisais autrefois. Je me suis accoutumé à la paisible existence d'un village. Je m'intéresse à tous les détails qui le concernent. J'ai là ma femme, l'excellente créature ! assise en face de moi, et qui ne me demande jamais ce que j'écris, ni à qui j'écris ; elle est toujours prête à mettre son ouvrage de côté pour causer avec moi, lorsque je le désire. Causer... de quoi ! Dieu le sait ! Mais je préfère encore cette conversation, aux bavardages de nobles poltrons et de professeurs timides sur les républiques et les constitutions. Quand je veux savoir combien peu la forme de gouvernement influe sur le bonheur des hommes sages, n'ai-je pas Machiavel et Thucydide ? C'est alors que, de temps en temps, le curé entre en discussion avec moi, et que nous argumentons. Il ne sait jamais quand il est battu, en sorte que le raisonnement peut se prolonger indéfiniment. Quand il fait beau je vais me promener avec ma Violante le long d'un petit ruisseau aux mille détours, ou je m'en vais flâner chez mon voisin le squire, et j'y vois ce que c'est que le vrai plaisir ; quand il pleut je m'enferme et je boude... Mais un petit coup frappé à ma porte, et voilà Violante, dont les beaux yeux noirs qui brillent à

travers des larmes, semblent me reprocher... de pleurer seul quand elle est sous le même toit que moi ; elle passe ses bras autour de mon cou, et en moins de cinq minutes le nuage est dissipé. Que nous importe alors votre ciel brumeux !

« Laissez-moi, mon cher lord, laissez-moi m'acheminer par ce tranquille passage vers une vieillesse plus heureuse que la jeunesse que j'ai si maladroitement gaspillée, et gardez soigneusement, je vous prie, le secret d'où dépend mon bonheur.

« Mais, avant de fermer cette lettre, parlons un peu de vous ; car vous en parlez trop peu et beaucoup trop de moi. Que je comprends bien la profonde mélancolie cachée sous l'apparente légèreté avec laquelle vous m'entretenez de choses que vous sentez si bien ! La laborieuse solitude des villes pèse sur vous. Vous retournez jouir du *dolce far niente* près d'un petit nombre d'amis, mais d'amis intimes ; vous allez retrouver une vie monotone, mais que rien n'enchaîne ; le sentiment de la solitude s'emparera de vous, même dans ces lieux ; vous ne cherchez pas comme moi l'oubli de tout ; vos passions mortes se tournent vers des fantômes qui vous rendent incapable de vivre de la vie du monde. Je devine tout cela, je le devine sous votre style vif et fantasque, comme je le devinais quand nous étions assis tous deux sous les sapins, et que nous admirions les eaux bleues du lac qui s'étendait à nos pieds. J'étais troublé par l'ombre de l'avenir, vous l'étiez par celle du passé.

« Mais vous disiez alors, moitié en riant, moitié sérieusement : « J'échapperai à cette prison du souvenir ; je formerai de nouveaux liens avant qu'il ne soit trop tard ; je me marierai... oui, mais il faut que j'aime... là est le difficile... » Le difficile, et le ciel en soit béni ! Rappelez-vous tous les mariages malheureux que nous connaissons ; n'étaient-ce pas des mariages d'amour, au moins dix-huit sur vingt ? Il en a toujours été, et il en sera toujours ainsi. C'est que lorsqu'on aime ardemment, on exige tant et l'on pardonne si peu ! Contentez-vous de trouver une femme qui garde sans tache votre foyer et votre nom ; vous en viendrez à aimer ce qui ne blesse jamais votre cœur ; vous guérirez bientôt de l'amour en face de ce qui décevra sans cesse votre imagination. Cospetto ! je voudrais que ma Jemima eût une sœur cadette pour vous. Et cependant c'est en gémissant que je me suis résigné à une... Jemima.

« En voici bien long pour vous prouver que je n'ai besoin ni de votre compassion, ni de votre zèle. Gardons encore une fois un long silence. Il ne m'est pas facile de correspondre avec un homme de votre rang, sans éveiller la curiosité du petit monde au milieu duquel je vis.

« Je vais porter moi-même cette lettre à la poste, à environ dix milles d'ici, et je la jetterai en cachette dans la boîte.

« Adieu, cher et noble ami ! Le cœur le plus affectueux, l'imagination la plus vive que j'aie jamais rencontrés dans mon voyage à travers cette vie. Adieu. Écrivez-moi, quand, renonçant à vos rêves, vous aurez trouvé une Jemima.

« ALFONSO. »

« P. S. Pour l'amour de Dieu, recommandez bien à votre ami le ministre, de ne pas laisser échapper un mot qui puisse faire connaître à cette femme le lieu de ma retraite. »

« Est-il réellement heureux ? » murmura Harley en fermant la lettre ; et pendant quelques instants il demeura pensif.

« Vivre dans un village, être le mari d'une femme qui met de côté un ouvrage pour causer de paysans, quel contraste avec la vie si remplie d'Audley ! Je ne puis ni envier, ni comprendre ces deux existences, et la mienne à moi... quelle est-elle ? »

Il se leva et fit quelques pas vers la fenêtre qui ouvrait sur un escalier rustique conduisant à une verte pelouse entourée d'arbres plus majestueux que ceux qui se voient habituellement dans les villas des faubourgs. C'était un calme et une fraîcheur qui reposaient la vue et qui eussent fait douter du voisinage de Londres.

La porte s'ouvrit doucement et une femme entre deux âges parut. Quand elle fut près de Harley qui rêvait toujours à la fenêtre, elle lui posa la main sur l'épaule.

« Harley ! fit-elle. Celui-ci se retourna. Votre sourire ne me trompe pas, continua-t-elle tristement, vous étiez soucieux quand je suis entrée.

— Il est bien rare de rire quand on est seul, ma bonne mère, et je n'ai fait dernièrement aucune sottise qui me porte à rire de moi-même.

— Mon fils, reprit lady Lansmere, d'un ton assez ferme, bien qu'avec la plus grande tendresse ; vous êtes le descendant d'une famille illustre, et il me semble qu'au fond de leur tombe vos ancêtres se demandent comment le dernier de leur race n'a ni but, ni désir, ni intérêt, ni foyer, dans un pays qu'ils ont glorieusement servi et qui les a comblés d'honneurs !

— Ma mère, dit avec simplicité le soldat, quand mon pays a été en danger, je l'ai servi comme oui fait mes ancêtres, et pour toute réponse je n'aurais qu'à montrer les cicatrices qui couvrent ma poitrine.

— Ne doit-on servir son pays que lorsqu'il est en danger ? N'est-ce donc que pendant la guerre qu'on a des devoirs à remplir ? Croyez-vous que votre père, dans sa vie simple et digne de grand propriétaire, ne remplisse pas, bien que d'une façon obscure, le but dans lequel a été créée l'aristocratie, dans lequel a été donnée la richesse ?

— Certainement si, ma mère, et mieux peut-être que ne le fera jamais son vagabond de fils.

— Et cependant ce vagabond de fils a été bien richement doué par la nature ! Son enfance promettait tout ! Sa jeunesse nourrissait de glorieuses espérances !

— Ah ! dit Harley avec douceur, c'est vrai, mais tout a été enseveli dans un tombeau ! »

La comtesse tressaillit et retira sa main de l'épaule d'Harley.

— Enseveli dans un tombeau, répéta-t-elle après un long silence, mais vous n'étiez qu'un enfant, Harley ! Ce souvenir peut-il vous attrister encore ? Est-ce bien possible ?... Cela me paraît invraisemblable au milieu des réalités et du mouvement de la vie d'un homme, quoique cela puisse arriver dans la vie d'une femme.

— Je crois, dit Harley comme se parlant à lui-même, que j'ai quelque chose de la nature féminine. Peut-être que les hommes qui vivent beaucoup seuls et qui ne s'occupent pas de ce qui intéresse les autres hommes conservent des impressions durables comme le fait votre sexe. Mais, s'écria-t-il à haute voix en changeant tout à coup de physionomie, le cœur le plus froid, le plus dur, aurait-il pour elle les mêmes sentiments que moi s'il l'avait connue, s'il l'avait aimée ! Elle ne ressemblait à aucune des femmes que j'ai rencontrées dans la vie. Belle et glorieuse créature d'un

autre monde ! Elle est descendue sur cette terre et l'a laissée en deuil quand elle en a disparu. C'est en vain qu'on lutte contre un pareil souvenir. Ma mère, j'ai fait preuve d'autant de courage qu'en ont jamais montré nos pères bardés de fer. J'ai bravé le danger sur le champ de bataille et dans les déserts, j'ai lutté contre l'homme et la bête sauvage, contre les tempêtes de l'Océan, contre les terribles forces de la nature, dangers aussi terribles que jamais pèlerin ou croisé se soit réjoui de braver. Mais du courage contre ce souvenir ! non, je n'en ai pas !

— Harley, Harley, vous me brisez le cœur ! s'écria la comtesse en joignant convulsivement les mains.

— C'est une chose singulière, continua Harley tellement absorbé par ses propres idées qu'il n'entendit peut-être pas l'exclamation de sa mère. Oui, vraiment, c'est une chose singulière que, parmi les milliers de femmes que j'ai vues et auxquelles j'ai parié, je n'aie jamais rencontré une figure qui ressemblât à la sienne ni entendu une voix aussi douce. »

La comtesse allait répondre lorsque la porte s'ouvrit et lord Lansmere entra.

Le comte avait quelques années de plus que sa femme, mais sa physionomie calme paraissait beaucoup moins fatiguée. On lisait sur ses traits la bienveillance et la bonté, et sinon une intelligence supérieure, au moins beaucoup de sens.

« Ah ! ah ! mon cher Harley, s'écria lord Lansmere en se frottant les mains d'un air de satisfaction, je viens précisément de faire une visite à la duchesse.

— Quelle duchesse, mon cher père ?

— Mais la cousine germaine de votre mère, la duchesse de Knaresborough, que vous avez daigné aller voir à ma prière, et je suis charmé d'apprendre que vous admirez lady Mary.

— C'est une grande dame ou plutôt c'est une dame qui a un grand nez, » répondit Harley. Puis, remarquant que sa mère paraissait mécontente et son père déconcerté, il ajouta d'un ton sérieux : « Mais c'est néanmoins une très-belle femme !

— Eh bien, Harley, dit le comte revenant de sa surprise, la duchesse, profitant de la parenté qui nous unit, pour parler franchement, m'a fait entendre que vous aviez également plu à lady Mary, et, pour en venir au fait, puisque vous accordez qu'il est temps de songer à vous marier, je vous dirai qu'il n'y a pas d'union qui me convînt davantage. Qu'en dites-vous, Catherine ?

— Le duc appartient à une famille qui prend rang dans nos annales avant la guerre des deux Roses, dit lady Lansmere répondant respectueusement à son mari. Dans l'histoire de cette famille on ne peut citer aucun fait scandaleux ; on ne saurait trouver de tache à son blason. Mais mon cher époux, j'en suis sûre, pensera comme moi que la duchesse n'aurait pas dû faire les premières ouvertures, même à un ami, à un parent.

— Nous sommes des gens à la vieille mode, dit le comte assez embarrassé, et la duchesse est une femme du monde.

— Espérons, dit la comtesse doucement, que sa fille ne l'est pas.

— Je n'épouserai pas lady Mary quand bien même toutes les autres femmes seraient métamorphosées en singes, répondit lord L'Estrange avec chaleur et résolution.

— Bonté divine ! s'écria le comte. Quel langage me tenez-vous là ? Et pourquoi cela, s'il vous plaît, monsieur ?...

HARLEY. Je ne saurais le dire... On ne peut pas donner de raisons en pareille matière. Mais, mon bon père, vous ne me tenez pas parole.

LORD LANSMERE. Comment cela ?

HARLEY. Ma mère et vous vous m'avez engagé à me marier. J'ai promis de faire tout mon possible pour vous obéir, à une condition pourtant, c'est que je choisirais moi-même ma femme et que je prendrais mon temps pour cela. Et voilà Votre Seigneurie qui s'enflamme, et avant midi, à une heure où aucune femme ne pourrait, sans trembler, songer à sa parure et au doux parfum des fleurs d'oranger, Votre Seigneurie, dis-je, s'enflamme et condamne la pauvre lady Mary et votre indigne fils à exprimer une admiration mutuelle que nous n'avons jamais ressentie l'un pour l'autre. Pardonnez-moi, mon père, mais ceci est grave. Permettez-moi de vous rappeler votre promesse. Laissez-moi choisir librement et qu'il ne soit plus

question de la guerre des deux Roses. Quelle guerre des deux Roses vaut celle qui se livre entre la candeur et l'amour sur la joue d'une jeune fille ?

LADY LANSMERE. Choisissez librement, Harley, soit ; mais nous aussi nous avons mis à notre consentement une condition, n'est-il pas vrai, milord ?

LE COMTE. Certainement.

HARLEY. Quelle est cette condition ?

LADY LANSMERE. Le fils de lord Lansmere ne peut épouser que la fille d'un gentleman.

LE COMTE. Bien entendu ! bien entendu ! »

Le beau visage d'Harley se colora soudain, puis pâlit.

Il se dirigea vers la fenêtre ; sa mère le suivit et posa de nouveau la main sur son épaule.

« Vous avez été cruelle, » dit-il doucement et à voix basse. Puis se tournant vers le comte qui le regardait étonné, car il n'était jamais venu à l'idée de lord Lansmere que son fils pût choisir une femme d'un rang inférieur à celui qu'avait modestement indiqué la comtesse, Harley lui tendit la main et lui dit de sa voix douce et séduisante : « Vous vous êtes toujours montré bon et indulgent envers moi, il est donc juste que je fasse le sacrifice de mon égoïsme pour satisfaire vos désirs. Comme vous, je comprends que notre race ne doit pas finir en moi : « noblesse oblige ; » mais vous savez que je suis et que j'ai toujours été romanesque ; il faut que j'aime pour me marier ou que du moins je sente que ma femme est digne de tout l'amour que je puis donner. Quant à l'expression vague de gentleman employée par ma mère, expression qui a tant de sens différents, suivant les bouches qui le prononcent, j'avoue que j'ai un préjugé contre les jeunes personnes élevées dans ce que l'on appelle le monde à la mode, et c'est ainsi que sont élevées la plupart de nos filles de gentlemen. Je demande donc l'interprétation la plus large de cette expression, pourvu qu'il n'y ait rien de vil ni de sordide dans la naissance, les habitudes et l'éducation du père de ma future épouse. J'ai assez de confiance en vous deux pour croire que vous n'exigerez ni titre ni généalogie.

— Des titres ! assurément non, dit lady Lansmere ; ce ne sont pas les titres qui font le gentleman.

— Certainement non, dit le comte ; beaucoup de nos meilleures familles ne sont pas titrées.

— Des titres ! non, répéta lady Lansmere, mais des ancêtres, oui.

— Ah ! ma mère, dit Harley avec son triste et calme sourire, il est écrit que nous ne nous entendrons jamais. Le premier de notre race est toujours celui dont nous sommes le plus fiers. Et pourtant, dites-le moi, quels étaient ses ancêtres ? De la beauté, de la vertu, de la modestie et de l'intelligence, si tout cela ne constitue pas une noblesse suffisante pour un homme, il n'est que l'esclave des morts. »

En disant ces mots, Harley prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

« Vous avez dit vous-même : « noblesse oblige, » dit la comtesse en le suivant jusque sur le seuil. Nous n'avons rien de plus à ajouter. »

Harley haussa légèrement les épaules, baisa sa mère au front, siffla Néron qui faisait un somme auprès de la fenêtre et s'en alla.

CHAPITRE XIV.

Harley passa sa journée à flâner de côté et d'autre, suivant son habitude ; il dîna dans son coin paisible à son club favori, pendant que Néron, qui n'y était pas admis, l'attendait patiemment à la porte. Le dîner terminé, homme et chien, également indifférents à la foule, descendirent tranquillement cette rue qui, pour ceux qui comprennent la poésie de Londres, a des souvenirs de gloire et de malheur aussi sublimes que ceux de n'importe quelles ruines des temps passés ; rue traversant ce qui était jadis la cour de Whitehall ; à sa gauche est la place qu'occupait le palais des Stuarts ; elle rejoint par un étroit passage cette vieille île de Thorney, dans laquelle Édouard le

Confesseur reçut la sinistre visite du Conquérant, puis, s'élargissant un peu à l'endroit de l'abbaye et du château de Westminster, elle se perd, comme tous les souvenirs de grandeur terrestre, au milieu d'humbles passages et de ruelles obscures.

Ainsi songeait Henri L'Estrange, toujours moins occupé du monde qui l'entourait que du monde imaginaire qu'évoquait sa pensée, tandis qu'il gagnait le pont et qu'il contemplait quelques barques immobiles dormant sur la route silencieuse, jadis si bruyante et toujours couverte des barques dorées de l'antique noblesse d'Angleterre.

C'était sur ce pont qu'Audley Egerton avait donné rendez-vous à lord L'Estrange, à une heure où il croyait pouvoir dérober quelques instants aux discussions de la chambre. Car Harley, dans son dégoût pour tous les lieux fréquentés par le monde, avait refusé d'aller trouver son ami dans les régions fashionables de Bellamy.

L'attention de Harley, tandis qu'il traversait le pont, fut attirée par une figure immobile assise sur une pierre, qui se cachait le visage dans ses mains. « Si j'étais sculpteur, se dit-il, je me rappellerais cette image, quand je voudrais personnifier le *Découragement*. » Il leva les yeux et aperçut un peu devant lui, au milieu de la chaussée, la stature ferme et droite d'Audley Egerton. La lune éclairait de ses rayons la physionomie bronzée de l'homme public, cette physionomie sur laquelle se lisaient les préoccupations et les soucis, mais en même temps une indomptable énergie. « Et en regardant là-bas devant moi, dit Harley, continuant son soliloque, je me rappellerais cette attitude, quand je voudrais tailler dans le granit l'image de la *Fermeté*. »

— Vous voilà exactement, dit Egerton, en passant son bras dans celui de Harley.

HARLEY. Exactement ! sans doute, car je respecte vos moments et je ne voudrais pas vous retenir longtemps. Je présume que vous parlerez cette nuit.

EGERTON. J'ai parlé.

HARLEY (avec intérêt). Et bien, je l'espère.

EGERTON. J'ai produit de l'effet, je présume, car j'ai été chaudement applaudi, ce qui ne m'arrive pas toujours.

HARLEY. Et cela vous a fait plaisir ?

EGERTON (après un moment de réflexion). Non, pas le moins du monde.

HARLEY. Qui peut donc tant vous attacher à cette vie de constant labeur, où tout plaisir est mis de côté, où les plus pénibles travaux vous absorbent, si les applaudissements (que je croyais la plus grande récompense de vos peines) vous sont indifférents ?

EGERTON. Ce qui m'attache à cette vie ? L'habitude.

HARLEY. Martyr !

EGERTON. Vous avez dit le mot. Mais parlons de vous. Vous êtes donc décidé à quitter encore l'Angleterre ?

HARLEY (d'un ton ennuyé). Oui. Cette vie d'une capitale, où l'on est plein d'activité, quand moi-même je suis si désœuvré ; cette vie me mine comme une fièvre lente. Rien ne m'y amuse, ne m'y intéresse, ne m'y console. Mais je suis résolu, avant qu'il soit trop tard, à faire un grand effort pour sortir du passé et pour entrer dans la vie naturelle des hommes. En un mot, je suis résolu à me marier.

EGERTON. Avec qui ?

HARLEY (d'un ton grave). D'honneur, mon cher ami, vous êtes un grand philosophe. Vous avez mis le doigt sur la véritable question. Vous comprenez que je ne puis pas épouser un rêve, et pourtant en dehors des rêves, où trouverai-je ce *qui* ?

EGERTON. Vous ne le cherchez pas.

HARLEY. Cherchons-nous jamais l'amour ? ne nous éclaire-t-il pas de ses rayons, au moment où nous nous y attendons le moins ? N'en est-il pas de lui comme de l'inspiration ? Quel poète s'est jamais dit en s'asseyant tranquillement à sa table : « Je vais faire un poème ? » Quel homme regarde dans la rue et se dit : « Je vais devenir amoureux ? » Non ! le bonheur, comme l'a dit l'illustre poète allemand, tombe tout à coup du sein des dieux ; il en est de même de l'amour.

EGERTON. Vous vous rappelez le vieux vers d'Horace : « Le fleuve coule et le paysan attend toujours sur la rive pour pouvoir le traverser à gué. »

HARLEY. Il m'est revenu à l'esprit une idée que vous avez exprimée incidemment il y a quelques semaines, et que j'avais déjà un peu méditée.

Je voudrais trouver une enfant douée d'une humeur douce d'une belle intelligence qui ne fût pas encore formée ; je voudrais l'élever, suivant mes idées. Je suis encore assez jeune pour pouvoir attendre quelques années. Et en attendant, j'aurai trouvé ce qui me manque... un but à ma vie.

EGERTON. Vous vivez toujours dans le roman. — Mais qu'est-ce ? »

En ce moment, le ministre fut interrompu par un huissier de la Chambre qu'il avait chargé de venir le chercher, dans le cas où sa présence serait nécessaire : « Monsieur, l'opposition profite de ce que la Chambre est presque vide pour demander le scrutin. M. M*** est inscrit pour prendre la parole à son tour, mais on ne voudra pas l'écouter. »

Egerton se retourna aussitôt vers lord L'Estrange : « Vous le voyez, il faut que vous m'excusiez. Je dois aller demain à Windsor où je resterai deux jours, mais nous nous verrons à mon retour.

— Très-bien. Je ne saurais profiter de vos avis, ô homme pratique. Et si, ajouta Harley, avec une douceur affectueuse et pleine de tristesse, je vous fatigue de plaintes que vous ne pouvez comprendre, ce n'est que par suite de nos vieilles habitudes d'enfance ; je ne puis avoir un chagrin, sans éprouver le besoin de vous le confier. »

La main d'Egerton trembla en pressant celle de son ami ; et il s'éloigna rapidement sans ajouter un mot. Harley demeura pendant quelques instants plongé dans ses rêveries ; puis il appela son chien et retourna vers Westminster.

Il passa devant l'endroit où était assise cette figure immobile qui tout à l'heure l'avait frappé ; mais la figure s'était levée et était appuyée sur le parapet. Le chien, qui précédait son maître, passa à côté de cette figure solitaire et la flaira d'un air de défiance.

« Néron ! ici, monsieur ! » dit Harley.

Néron ! c'était le nom qu'Hélène avait entendu donner à son chien, par l'ami de son père. Cette voix fit tressaillir Léonard qui, le cœur défaillant, s'appuyait sur la borne. Il leva la tête et regarda avidement le visage de Harley. Les yeux si brillants, si limpides, si étrangement rêveurs, qu'Hélène lui avait décrits, rencontrèrent les siens et les fascinèrent. Car L'Estrange s'était aussi arrêté : le visage du jeune homme ne lui était pas tout à fait

étranger. Il le regarda de nouveau et reconnut l'étudiant de la boutique du libraire.

« Ce chien est inoffensif, dit L'Estrange en souriant.

— Et vous l'appellez Néron ? dit Léonard en contemplant l'étranger.

Harley se trompa sur le sens de la question.

— Oui, monsieur, Néron : mais il n'a rien des penchants sanguinaires de son homonyme romain. »

Harley s'apprêtait à continuer son chemin lorsque Léonard lui dit en tremblant.

« Pardonnez-moi, monsieur, mais serait-il possible que vous fussiez la personne que j'ai vainement cherchée, dans l'intérêt de la fille du capitaine Digby ? »

Harley s'arrêta brusquement.

« Digby, s'écria-t-il, où est-il ? Il aurait dû me trouver facilement. Je lui ai donné mon adresse.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria Léonard. Hélène est sauvée : Elle ne mourra pas ! » et il éclata en sanglots.

Quelques mots suffirent pour expliquer promptement à Harley l'état dans lequel se trouvait la pauvre orpheline, la fille de son vieux compagnon d'armes. Harley fut bientôt dans la chambre de la jeune malade, appuyant le front brûlant d'Hélène sur sa poitrine et murmurant à son oreille ces mots : Courage, courage ! votre père revit en moi. »

Alors Hélène levant les yeux lui dit : « Mais Léonard est mon frère, plus que mon frère, et il a plus besoin que moi des soins d'un père.

— Chut ! chut ! Hélène. Je n'ai besoin de rien ni de personne, maintenant, » s'écria Léonard, et ses larmes tombèrent sur la petite main qui serrait la sienne.

CHAPITRE XV.

Harley L'Estrange était un homme que le côté romanesque et poétique de la vie humaine impressionnait vivement. Quand il sut quels nœuds rattachaient ces deux enfants de la nature qui avaient affronté ensemble les tempêtes de la destinée, son cœur fut plus ému qu'il ne l'avait été depuis bien des années. En présence de ces tristes mansardes, noircies par la fumée de l'humble faubourg, au milieu de ce monde ouvrier, dans tout ce qu'il a de plus vulgaire, il reconnut cette divine poésie qui résulte de l'union complète de l'esprit et du cœur. Sur cette grosse table de bois, se trouvaient les écrits du jeune homme qui travaillait pour gagner de la gloire et du pain : de l'autre côté de la cloison sur ce méchant grabat reposait la consolatrice du jeune poète, le seul être vivant qui réchauffât son cœur par une tendre affection. D'un côté de la cloison, le monde de l'imagination ; de l'autre, celui de la douleur et de l'amour, et des deux côtés même sublimité de courage, même dévouement désintéressé... quelque chose en dehors de la sphère de nos chagrins vulgaires.

Il promena ses regards autour de la chambre dans laquelle il avait suivi Léonard en quittant le chevet d'Hélène. Il remarqua les manuscrits, étalés sur la table, et les indiquant du doigt il dit avec douceur :

« Et ce sont là les travaux avec lesquels vous avez soutenu la fille du soldat, soldat vous-même, dans une rude bataille ?

— J'ai perdu la bataille ; je n'ai pu la faire vivre, répondit Léonard avec tristesse.

— Mais vous ne l'avez pas abandonnée. Quand s'ouvrit la boîte de Pandore, on dit que l'Espérance resta au fond...

— C'est faux ! c'est faux ! dit Léonard, c'est une idée païenne ! il y a des divinités qui demeurent bien après l'espérance : la reconnaissance, l'amour et le devoir. »

« Ce sont là des sentiments peu communs, » murmura Harley, se parlant à lui-même ; puis il reprit à haute voix :

« Je vais en toute hâte, chercher le médecin : je reviendrai avec lui. Il faut soustraire, le plus tôt possible, la malade à cet air étouffé. Permettez-moi, cependant, de tempérer un peu la vivacité avec laquelle vous repoussez la fable antique. Toutes les fois que la reconnaissance, l'amour et le devoir restent à l'homme, croyez-moi : l'espérance est là aussi, quoiqu'elle soit souvent invisible et cachée derrière les ailes protectrices de plus nobles divinités. »

Harley prononça ces mots avec ce merveilleux sourire qui lui était particulier et qui sembla éclairer toute la chambre, puis il partit.

Léonard s'approcha doucement de la triste fenêtre, et regardant les étoiles, dont la pâle clarté tombait sur les toits des maisons, il murmura cette prière : « Ô toi, qui vois tout, Dieu miséricordieux, quelle consolation pour moi en ce moment que de penser que si mes rêves de science m'ont parfois obscurci le ciel, je n'ai du moins jamais douté que tu n'y fusses lumineux et éternel, bien que caché derrière les nuages ! » Il continua, pendant quelques instants, à prier en silence, puis il passa dans la chambre d'Hélène, et s'assit auprès d'elle sans faire de bruit, car elle dormait. Elle s'éveilla au moment où Harley revenait avec le médecin. Léonard, en rentrant dans sa chambre, vit parmi ses papiers la lettre qu'il avait écrite à M. Dale.

Je ne suis plus obligé de renoncer à ma vocation maintenant, je n'ai plus besoin de mendier, » dit-il en approchant de la bougie la lettre qu'il tenait à la main. Mais, tandis que le papier tombait en brûlant sur le plancher, la faim, la faim cruelle qu'il avait oubliée pendant toutes les émotions qui venaient de se succéder, vint de nouveau torturer ses entrailles. La faim, cependant, ne put triompher de ce cœur orgueilleux qui avait cédé à un sentiment plus noble ; il sourit et se répéta : « Non, je ne mendierai pas ; celle que j'avais juré de protéger est à l'abri du besoin. Je puis affronter en homme les coups du sort. »

CHAPITRE XVI.

Quelques jours après, Hélène, que l'on avait transportée au grand air, était, de l'avis des premiers médecins, tout à fait hors de danger. Elle était installée dans une jolie petite villa, isolée de toute habitation, dont les fenêtres avaient vue sur les bruyères sauvages de Norwood. Harley venait chaque jour à cheval juger des progrès que faisait la convalescence de sa jeune protégée : déjà sa vie avait un but ; à mesure qu'Hélène devenait plus forte et mieux portante, il réussissait plus aisément à la faire causer, et l'écoutait avec un plaisir mêlé de surprise. Ce cœur si naïf, si enfantin, et cette raison déjà formée le frappaient comme un rare contraste. Léonard, qu'il avait presque obligé à venir habiter aussi la villa, était resté volontiers sous le même toit qu'Hélène tant que celle-ci avait été en danger ; mais, aussitôt qu'il la vit en convalescence, il aborda lord L'Estrange, et lui dit :

« Maintenant, milord, qu'Hélène n'a plus besoin de moi, je ne puis plus abuser de vos bontés. Je vais retourner à Londres.

— Mais c'est une visite que vous me faites, insensé que vous êtes ! vous n'abusez pas de mes bontés, dit Harley, qui avait déjà deviné quel orgueil dictait l'adieu du jeune homme. Venez au jardin et causons. »

Harley s'assit sur un banc placé au milieu de la petite pelouse, Néron se coucha à ses pieds, et Léonard resta debout près de lui.

« Ainsi, dit lord L'Estrange, vous voulez retourner à Londres ? Et que voulez-vous y faire ?

— Accomplir ma destinée.

— Et quelle est cette destinée ?

— Je l'ignore. La destinée est une Isis dont aucun mortel ne peut soulever le voile.

— Je vous crois né pour de grandes choses, dit soudain Harley. Je suis sûr que vous écrirez bien. Je vous ai vu étudier avec passion. Mais, outre le style et la passion de l'étude, vous avez un noble cœur et l'amour de l'indépendance. Donnez-moi vos manuscrits. N'hésitez pas... je ne veux

être qu'un lecteur. Je ne prétends pas être un patron ; c'est un mot que je hais. »

Les yeux de Léonard brillèrent à travers les larmes qui étaient venues tout à coup les remplir. Il tira de sa poche son portefeuille, le déposa sur le banc auprès d'Harley, et s'éloigna lentement vers la partie la plus retirée du jardin. Néron l'y suivit doucement, et le jeune homme s'étant assis sur l'herbe, le chien posa sa bonne grosse tête sur le cœur palpitant du poète.

Harley ramassa les différents papiers qu'il avait devant lui et les parcourut à loisir. Il n'était pas un critique. Il n'était pas habitué à analyser ses impressions de plaisir ou de déplaisir ; mais il sentait vivement et son goût était exquis. Pendant cette lecture, sa physionomie mobile exprimait tantôt le doute, tantôt l'admiration.

Harley déposa doucement les papiers sur la table et demeura quelques instants rêveur. Enfin, il se leva et s'approcha de Léonard, dont il contemplait la physionomie avec un nouvel et plus profond intérêt.

« Je vois dans vos ouvrages, dit-il, deux hommes, appartenant à deux mondes essentiellement distincts. »

Léonard tressaillit et murmura tout bas :

« C'est vrai, c'est vrai !

— Je suppose, reprit Harley, qu'il faut ou que l'un de ces hommes détruise l'autre, ou que les deux se fondent et s'harmonisent dans une seule existence. Prenez votre chapeau, montez le cheval de mon groom et venez avec moi à Londres ; nous causerons chemin faisant. Je crois que vous et moi nous sommes d'accord sur ce point que le premier désir de tout noble esprit, c'est l'indépendance. Vous aider à conquérir cette indépendance, voilà la seule chose que je veuille faire pour vous ; et c'est un service que l'homme le plus fier peut recevoir sans rougir. »

Léonard leva sur Harley ses yeux remplis de larmes reconnaissantes ; mais il était trop ému pour pouvoir répondre.

« Je ne suis pas de ceux qui pensent, dit Harley quand ils furent sur la route, qu'un jeune homme, parce qu'il fait des vers, n'est bon à nulle autre chose, et qu'il doit nécessairement être poète ou mendiant. Comme je vous le disais, il me semble qu'il y a en vous deux hommes, l'homme pratique et

l'homme de l'idéal. À chacun de ces hommes, je puis offrir une carrière. La première est peut être la plus séduisante. Il est de l'intérêt de l'État d'attirer à son service tous les talents et toutes les forces ; et tout citoyen dans un pays libre doit être fier de servir sa patrie. J'ai un ami qui est ministre, et qui est connu pour encourager les jeunes talents, Audley Egerton. Je n'ai qu'à lui dire : « Il y a un jeune homme qui récompenserait amplement le gouvernement de ce que celui-ci ferait pour lui, » et demain vous vous réveillerez indépendant par la fortune et sur la route des emplois, des dignités et des distinctions. Voilà ma première offre. Qu'en dites-vous ? »

Léonard se rappela avec amertume son entrevue avec Audley Egerton, et la pièce de monnaie que le ministre lui avait tendue. Il secoua la tête et répondit :

« Oh ! milord, comment ai-je pu mériter tant de bontés ? Faites de moi ce que vous voudrez ; mais, si j'avais le choix, je préférerais suivre ma vocation. Ce n'est pas là l'ambition qui m'enflamme.

— Eh bien ! écoutez maintenant ma seconde proposition. J'ai un ami moins intime qu'Egerton et qui n'a rien à donner. Je veux parler d'un homme de lettres, Henry Norreys, dont vous avez sans doute entendu parler, et qui, je dois le dire, s'est senti de l'intérêt pour vous, en vous voyant étudier devant l'étalage d'un libraire. Je lui ai souvent entendu dire que la littérature, comme profession, est mal comprise et que cependant en suivant une bonne direction, en travaillant autant et en y apportant la même prudence que l'on fait pour les autres professions, on peut être certain d'arriver par ce moyen à l'indépendance. Mais la route peut être longue et fatigante, rarement elle conduit à la fortune ; et quoique la réputation soit assurée, la gloire, telle que la rêvent les poètes, n'est le partage que d'un petit nombre d'élus. Que répondez-vous à cela ?

— Milord, mon choix est fait, dit Léonard avec fermeté ; et la physionomie du jeune homme s'illumina. Je veux la science pour elle-même. Peu m'importe qu'elle conduise ou non au pouvoir !

— Il suffit, dit Harley, répondant par un sourire de satisfaction au mouvement chaleureux de son jeune compagnon. Il sera fait comme vous aviez décidé. Et maintenant, permettez-moi, s'il n'y a pas d'indiscrétion, de vous adresser quelques questions. Vous vous appelez Léonard Fairfield ? »

Le jeune homme rougit et baissa la tête en signe de réponse affirmative.

« Hélène m'a dit que vous aviez été votre propre maître. Elle m'a renvoyé à vous pour le reste, pensant peut-être que je vous estimerais moins si elle me disait, ce que je soupçonne, c'est-à-dire que vous êtes d'une humble naissance.

— Ma naissance, dit Léonard en hésitant, est en effet des plus humbles.

— Le nom de Fairfield ne m'est pas inconnu. Quelqu'un de ce nom s'est marié dans une famille de Lansmere, a épousé une Avenel, continua Harley, et sa voix trembla. Vous pâlissez. Votre mère s'appellerait-elle Avenel ?

— Oui, murmura Léonard. Harley posa sa main sur l'épaule du jeune homme. Alors, vous avez des titres à mon amitié. J'ai le droit d'obliger toute personne de cette famille. »

Léonard le regarda avec surprise.

« Car, continua Harley, en se remettant, les Avenel ont toujours servi ma famille, et mes souvenirs de Lansmere, quoiqu'ils datent de loin, sont ineffaçables. » Il piqua son cheval de l'éperon en finissant ces mots, qui furent suivis d'un long silence : mais, à partir de ce moment, Harley parla avec plus de douceur encore à Léonard, et souvent il attachait sur lui des regards d'intérêt et de bonté.

Ils arrivèrent à une maison située au centre de Londres. Un domestique, d'un extérieur singulièrement grave et austère, vint ouvrir la porte ; c'était un homme qui avait passé toute sa vie avec des auteurs. Le pauvre garçon ! Il était déjà prématurément vieux ! Il avait la lèvre plus soucieuse et le front plus important que nous ne saurions l'exprimer.

« M. Norreys est-il chez lui ? demanda Harley.

— Il est chez lui pour ses amis, milord, répondit majestueusement le domestique ; et il traversa le vestibule avec la démarche d'un Dangeau introduisant quelque Montmorency devant Louis XIV.

— Attendez ! conduisez monsieur, je vous prie, dans une autre pièce. Je vais d'abord aller à la bibliothèque ; attendez-moi, Léonard. »

Le domestique fit de la tête un signe affirmatif, et conduisit Léonard dans la salle à manger. Puis s'arrêtant devant la porte de la bibliothèque, et prêtant l'oreille comme s'il eût craint de troubler l'inspiration de son

maître, il l'ouvrit très-doucement. Mais quel fut son mécontentement lorsqu'il vit Harley passer devant lui et entrer sans façon. La vaste pièce était garnie de livres depuis le parquet jusqu'au plafond. Il y en avait sur toutes les tables et sur toutes les chaises. Harley s'assit sur un in-folio, l'histoire du monde de Raleigh, et s'écria :

« Je vous ai amené un trésor !

— Qu'est-ce donc ? dit Norreys, d'un ton de bonne humeur et en levant les yeux de dessus son pupitre.

— Une intelligence !

— Une intelligence ! répéta vaguement Norreys. La vôtre ?

— Bast ! Non ; moi je n'ai qu'un cœur et une imagination. Écoutez. Vous vous rappelez le jeune homme que vous avez vu lire à l'étalage d'un libraire ? J'ai mis la main dessus pour vous ; vous en ferez un homme. Je prends à son avenir le plus vif intérêt, car je connais quelques personnes de sa famille, et l'une d'elles m'était extrêmement chère. Quant à de l'argent, il n'a pas un penny, et il n'accepterait gratis un shilling ni de vous, ni de moi. Mais il est plein de courage et de bonne volonté : il faut que vous lui trouviez de la besogne. » Harley raconta brièvement à son ami les deux propositions qu'il avait faites à Léonard et le choix de celui-ci.

Cela promet beaucoup pour les lettres ; il faut pour réussir qu'un homme ait une vocation énergique. Je ferai tout ce que vous voudrez. »

Harley se leva vivement, secoua cordialement la main de Norreys, sortit en toute hâte de la chambre et revint avec Léonard.

M. Norreys regarda le jeune homme avec attention ; naturellement plutôt sévère qu'affectueux avec les étrangers, il était néanmoins bon juge de la physionomie, et celle de Léonard lui plut. Après un moment de silence, il lui tendit la main.

« Monsieur, dit-il, lord L'Estrange m'assure que vous voulez faire de la littérature votre profession et l'étudier comme un art. Je puis vous aider en cela et vous pouvez m'aider aussi. J'ai besoin d'un secrétaire, je vous offre cette place. Le salaire sera proportionné aux services que vous me rendrez. J'ai dans ma maison une chambre à votre disposition. Lorsque j'arrivai à Londres, je fis le même choix que vous. Je n'ai aucune raison, même

comme homme du monde, de le regretter. Ma profession m'a acquis un revenu supérieur à mes besoins. Je dois mon succès à ces maximes qui peuvent s'appliquer à toute profession ; *primo*, ne jamais se fier au génie pour ce qui peut s'obtenir par le travail ; *secundo*, ne jamais vouloir enseigner aux autres ce que l'on n'a pas appris à comprendre soi-même ; *tertio*, ne jamais promettre de faire ce que nous n'avons pas l'intention d'exécuter.

« Avec cela, la littérature, pourvu qu'un homme ne se soit point mépris sur sa vocation, et qu'aidé d'avis salutaires, il se soumette à une discipline préliminaire, comme toutes les vocations l'exigent, la littérature est une profession tout aussi bonne qu'une autre. Sans l'observation de ces règles, le métier de décrotteur est mille fois préférable.

— C'est possible, murmura Harley, mais bon nombre de grands écrivains n'ont observé aucune de vos maximes.

— De grands écrivains, peut-être, mais leur sort n'a sans doute pas été digne d'envie. Milord, milord, ne corrompez pas l'élève que vous m'amenez. » Harley sourit, se retira et laissa le génie à l'école du bon sens et de l'expérience.

CHAPITRE XVII.

Pendant que Léonard Fairfield luttait obscurément contre la pauvreté, l'isolement, la faim et de terribles séductions, Randal Leslie débutait avec éclat dans la vie politique. À coup sûr, un jeune homme capable et ambitieux ne pouvait entrer dans le monde sous de plus favorables auspices : rien ne lui avait manqué ; il était le parent et le protégé avoué d'un homme d'État populaire et actif ; le brillant auteur d'un pamphlet politique qui lui avait acquis une importance personnelle ; il était accueilli

et recherché dans des cercles dont ni le rang, ni la fortune ne suffisaient à donner l'entrée ; les cercles du pouvoir placés au-dessus de la mode elle-même. Il lui était aisé d'apprendre de bonne heure à connaître le monde, par la conversation de ses maîtres reconnus ; Randal n'avait qu'à marcher droit ; il était certain du succès. Mais son esprit tortueux se plaisait dans les projets et les intrigues : il aimait l'intrigue pour elle-même : il croyait par ce moyen pouvoir abrégier le chemin de la fortune, sinon le chemin de la gloire. Il n'aspirait pas, il convoitait. Quoique placé dans une sphère sociale bien plus élevée que celle de Frank Hazeldean, il convoitait ce qui faisait de Frank Hazeldean son inférieur, sa gaieté désœuvrée, ses plaisirs insouciantes, le gaspillage qu'il faisait de sa jeunesse. De même Randal aspirait moins à la réputation d'Audley Egerton, qu'il ne convoitait la fortune et le faste du ministre, ses dépenses princières et son magnifique hôtel de Grosvenor-Square. Ç'avait été le malheur de sa naissance d'être si près de ces deux fortunes : si près de celle de Leslie, comme chef futur de cette maison déchue ; si près de celle d'Hazeldean, puisque, ainsi que nous l'avons déjà vu, si le squire n'avait pas eu de fils, Randal eût été son héritier légal. La plupart des jeunes gens qui s'étaient trouvés en contact avec Audley Egerton avaient éprouvé pour lui sinon un sentiment très-affectueux, du moins un respect loyal et plein d'admiration. Car il y avait chez Egerton une sorte de grandeur qui imposait aux jeunes gens et les fascinait. Son courage plein de résolution, l'énergie de sa volonté, cette générosité quasi-royale qui contrastait avec la simplicité de ses goûts personnels, la séduction qu'il exerçait sans paraître s'en apercevoir sur les femmes les plus rassasiées d'hommages, l'empire qu'il obtenait sur les hommes les plus rebelles à tous les conseils, tous ces avantages contribuaient à donner à l'homme politique ce charme qui n'appartient d'ordinaire qu'à l'homme idéal. À la vérité Audley Egerton était un idéal, l'idéal de l'homme pratique, doué d'un sens incomparable, inspiré par une énergie inflexible et marchant vigoureusement vers un but net et bien défini. Sous un gouvernement dissolu et corrompu, sous une monarchie décrépite ou dans une république tarée, Audley Egerton eût été un dangereux citoyen : car son ambition était déterminée, il voyait clairement son but. Mais en Angleterre, dans la vie publique qui oblige à l'honneur l'homme réellement ambitieux, à moins que ses yeux ne voient trouble ou de travers comme ceux de Randal Leslie, c'est chose indispensable que d'être un gentleman, et Egerton était avant

tout considéré comme tel. Sans le moindre orgueil sur tout autre sujet, doué de peu de sensibilité apparente, il était on ne peut plus fier et plus sensible sur ce qui touchait à son honneur de gentleman. Randal, en le voyant davantage, en observant son humeur avec les yeux de lynx d'un espion domestique, crut s'apercevoir que cet homme positif était sujet à des accès de mélancolie, et même de sombre tristesse ; et quoique ces accès ne durassent pas longtemps, il y avait dans sa froideur habituelle quelque chose de visiblement concentré : le souvenir de quelque douloureux mystère semblait vivre au fond de son âme. Un cœur affectueux et reconnaissant se serait intéressé à ce pénible état moral. Mais Randal ne chercha à le découvrir et à le connaître que pour en tirer parti au besoin. Car Randal Leslie haïssait Egerton : il le haïssait d'autant plus, que, malgré toute sa science et sa confiance en ses propres talents, il ne pouvait le mépriser parce qu'il n'avait pas encore réussi à faire de lui un instrument, un marchepied ; il le haïssait parce qu'il pensait que l'œil pénétrant d'Egerton lisait dans son cœur artificieux, même alors que ce ministre, avec un air de profond dédain, daignait venir en aide à son protégé. Mais ce dernier soupçon était mal fondé : Egerton n'avait pas pénétré la nature corrompue et perfide de Leslie. Il avait sans doute d'autres raisons de le tenir à une certaine distance, mais il approfondissait trop peu les sentiments de Randal pour mettre en question son attachement ou pour douter de la sincérité d'un homme qui lui devait tout. Mais ce qui surtout inspirait à Randal des sentiments d'amertume envers Egerton, c'était la franchise résolue avec laquelle ce dernier l'avait plusieurs fois averti de ne point compter sur son héritage. À qui donc Egerton voulait-il léguer sa fortune ? À qui, si ce n'est à Frank Hazeldean ? Et cependant Audley s'occupait si peu de son neveu, Frank paraissait lui être si indifférent, que cette supposition, bien que naturelle, était peu vraisemblable. L'esprit astucieux de Randal était aux abois. Cependant, moins il comptait sur la fortune d'Egerton, plus il songeait aux chances qui pouvaient priver Frank de l'héritage d'Hazeldean, d'une partie, au moins, sinon du tout. Tout homme moins intrigant, moins rusé, moins éhonté que Randal Leslie, eût regardé un semblable projet comme la plus extravagante des illusions. Mais il y avait quelque chose d'effrayant dans la manière dont ce jeune homme cherchait à convertir sa science en pouvoir, et à étudier tous les côtés faibles de ceux qu'il voulait faire servir à ses fins. Il s'insinua dans la confiance de Frank. Il

apprit par lui toutes les particularités des idées, du caractère du squire ; il pesa chaque mot des lettres du père, que le fils s'habitua insensiblement à lui communiquer. Randal s'aperçut que le squire avait deux idées dominantes assez ordinaires aux propriétaires et dont on pouvait faire les antagonistes de la profonde tendresse qu'il portait à son fils. D'abord le squire avait pour son domaine l'affection qu'il eût eue pour un être vivant, et chaque fois qu'il reprochait à Frank son extravagance, il laissait apparaître ce faible : « Que deviendra mon domaine, s'il tombe entre les mains d'un dissipateur ? Il faut que Frank sache bien que je n'entends pas cela, » etc., etc. Secondement, le squire non-seulement aimait passionnément sa terre, mais encore il en était jaloux ; de cette jalousie que les pères les plus tendres éprouvent parfois envers leurs héritiers naturels. Il ne pouvait supporter la pensée que Frank comptât sur sa mort ; et rarement il terminait une lettre de morale sans lui répéter que la terre d'Hazeldean était bien à lui, qu'il en pouvait faire ce que bon lui semblerait pendant sa vie, comme après sa mort. Des menaces de cette nature étaient plus propres à blesser Frank et à l'irriter, qu'à l'intimider ; car le jeune homme, naturellement fier, avait des sentiments élevés, et quand on lui supposait des vues intéressées, il s'abandonnait à des folies qui laissaient voir que ce moyen était de tous le moins propre à réussir auprès de lui. Grâce à ces remarques sur le caractère du père et du fils, Randal crut entrevoir une chance de posséder un jour les terres d'Hazeldean. Il lui parut clair, que de quelque manière que les choses dussent tourner, il ne pourrait que gagner à brouiller le squire avec son héritier naturel. Aussi poussa-t-il Frank, avec le tact le plus consommé, aux excès les plus propres à irriter son père, feignant toujours de le blâmer et se gardant bien de prendre part aux folies vers lesquelles il poussait son imprudent ami. Ce fut par l'intermédiaire d'autres personnes qu'il atteignit son but, et en faisant faire à Frank les connaissances les plus dangereuses.

Le ministre et son protégé étaient assis à déjeuner, le premier lisant le journal, le second parcourant sa correspondance ; car Randal était devenu un personnage et recevait beaucoup de lettres. Egerton poussa soudain une exclamation et laissa tomber le journal. Randal leva les yeux ; le ministre était tombé dans une de ses profondes rêveries.

Après un assez long silence, voyant qu'Egerton ne reprenait pas le journal, Randal dit :

« Monsieur, je viens de recevoir une lettre de Frank Hazeldean, qui désire beaucoup me voir. Son père vient d'arriver à Londres inopinément.

— Qu'est-ce qui l'amène ici ? demanda Egerton d'un ton distrait.

— Je crois deviner qu'il a eu vent de quelque folie du pauvre Frank, et Frank m'a l'air un peu de redouter l'entrevue.

— Oui, c'est une très-grande faute que la dissipation chez les jeunes gens ! C'est une faute qui détruit l'indépendance, qui ruine ou enchaîne l'avenir. C'est une grande faute ! une très-grande faute ! Et qu'a besoin la jeunesse d'être dissipatrice ? N'a-t-elle pas tout en elle ? La jeunesse est la jeunesse ; que lui faut-il de plus ? »

Egerton se leva en disant ces mots, alla vers son bureau et ouvrit, à son tour, sa correspondance. Randal prit le journal et essaya, mais en vain, d'y trouver ce qui avait pu provoquer l'exclamation du ministre et la rêverie qui l'avait suivie.

Soudain Egerton se retourna avec vivacité.

« Si vous avez fini le *Times*, dit-il, ayez la bonté de le mettre ici. »

Randal venait d'obéir quand on frappa à la porte, et lord L'Estrange entra d'un pas plus vif et d'un air plus gai que de coutume.

La main d'Audley tomba machinalement sur le journal, et se posa sur l'article naissance, décès et mariages. Randal en fit la remarque ; puis, saluant lord L'Estrange, il quitta la chambre.

« Audley, dit L'Estrange, j'ai eu une aventure depuis que je ne vous ai vu... une aventure qui m'a rouvert le passé et qui aura peut-être de l'influence sur mon avenir.

— Comment cela ?

— D'abord j'ai rencontré un parent des... des Avenel.

— Vraiment ! Qui ? Richard Avenel ?

— Richard ! Richard ! Qui est-ce ? Oh ! je m'en souviens ! Celui qui est parti pour l'Amérique ; mais je n'étais alors qu'un enfant.

— Ce Richard Avenel est maintenant un commerçant riche et prospère et son mariage est publié dans ce journal même, il épouse une *honorable*, une mistress Mac Catchley. Enfin, dans ce pays, qui voudrait s'enorgueillir de sa naissance ?

— Vous n'avez pas toujours parlé ainsi, Egerton, répliqua Harley d'un ton de reproche.

— Je dis ceci pour une mistress M'Catchley et non pour le descendant des L'Estrange. Mais ne parlons plus de ces... de ces Avenel.

— Si, parlons-en au contraire. Je vous dis que j'ai rencontré un de leurs parents... un neveu de... de....

— De Richard Avenel ? interrompit Egerton. » Puis il ajouta de ce ton de voix lent, ferme et doctoral qu'il était habitué à prendre en public : « Richard Avenel ! le commerçant ! Je l'ai vu une fois ! C'est un parvenu sans gêne et insupportable.

— Le neveu n'a pas ces défauts-là. C'est un jeune homme plein d'espérance, de modestie, peut-être de fierté. Et sa physionomie ! Oh ! Egerton, il a les mêmes yeux qu'*elle* ! »

Egerton ne répondit pas. Harley reprit :

« J'avais songé à vous le confier. Je savais que vous vous en occuperiez volontiers.

— Oui. Amenez-le-moi, s'écria Egerton avec vivacité. Je suis disposé à tout faire pour vous prouver quel cas je fais de vos moindres désirs. »

Harley pressa chaleureusement la main de son ami.

« Je vous remercie de tout mon cœur. Je reconnais là l'Audley de mon enfance. Mais le jeune homme a pris une autre résolution, et je ne l'en blâme pas ; je dirai même que je me réjouis de le voir choisir une carrière dans laquelle, s'il y rencontre des difficultés, il échappera du moins à la dépendance.

— Et cette carrière, c'est...

— Celle des lettres !

— Les lettres ! la littérature ! s'écria l'homme d'État. Mais c'est la mendicité ! Allons donc, Harley ; c'est là un de vos absurdes romans.

— Ce ne sera pas pour lui la mendicité et ce n'est pas mon roman : c'est celui du jeune homme. Mais je m'intéresse à lui et à dater de ce jour je m'en charge. Il est du même sang qu'elle, et je vous ai dit qu'il a les mêmes yeux.

— Mais vous allez partir ; faites-moi savoir où il est, je veillerai sur lui.

— Et vous le détournerez d'une saine ambition pour lui en inspirer une mauvaise. Non... vous ne saurez rien de lui avant qu'il ne se soit fait connaître. Je pense que ce jour-là viendra. »

Audley réfléchit un moment, puis il dit : « Peut-être avez-vous raison. Après tout, comme vous dites, l'indépendance est un grand bien, et mon ambition ne m'a rendu ni meilleur ni plus heureux.

— Et cependant, mon pauvre Audley, vous voudriez me voir ambitieux.

— Je voudrais seulement vous voir consolé, s'écria Egerton avec ardeur.

— Je veux m'y efforcer, mais avec des remèdes plus doux que les vôtres. Je vous disais que mon aventure pourrait avoir de l'influence sur mon avenir : elle m'a fait faire connaissance non-seulement avec le jeune homme dont je parle, mais avec l'enfant la plus affectueuse, la plus séduisante du monde... avec une jeune fille...

— Est-ce aussi une Avenel ?

— Non ; elle est d'un noble sang : c'est la fille d'un soldat, la fille de ce capitaine Digby, pour lequel je vous avais demandé votre protection. Il est mort en prononçant mon nom. Il a voulu sans doute que je fusse le tuteur de son enfant. Je le serai. J'aurai au moins un intérêt dans la vie.

— Mais songez-vous sérieusement à emmener cette enfant avec vous à l'étranger ?

— Oui, sérieusement.

— Et à la loger chez vous ?

— Pendant un an ou deux, tant qu'elle sera enfant. Puis, quand elle approchera de la jeunesse, je la placerai autre part.

— Vous pourrez devenir amoureux d'elle. Est-il certain qu'elle vous aimera ? Ne prendrez-vous pas de la reconnaissance pour de l'amour. C'est une épreuve très-dangereuse.

— Ainsi il en fut de celle de Guillaume le Normand jusqu'à ce qu'il fût devenu Guillaume le Conquérant. Vous m'invitez à sortir du passé et à me consoler ; mais vous me rendriez incapable d'avancer, comme le mulet dans le conte de Slaw-Kenberguis avec vos maudites objections. Écoutez, continua Harley se laissant aller à corps perdu à un de ses mouvements de folle et originale gaieté. Un des fils des prophètes d'Israël coupait du bois près du Jourdain, sa cognée quitta le manche et tomba au fond de l'eau ; il fit une prière pour la ravoir (notez que ce n'était qu'une fort petite demande), et comme il avait une foi énergique, il ne jeta pas le manche après la cognée. Alors on vit un grand miracle : la cognée sortit du fond de l'eau et s'attacha au manche, sa vieille connaissance. Mais s'il avait désiré monter au ciel sur un chariot de feu comme Élie, ou bien d'être riche comme Job, fort comme Samson et beau comme Absalon, aurait-il, croyez-vous, obtenu ce qu'il désirait ? En vérité, mon ami, c'est pour moi très-douteux.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Quelles sornettes me contez-vous là ?

— Je n'y puis rien ; la faute en est à Rabelais. Je le cite, et ce que je viens de dire se trouve dans son prologue au chapitre de la *modération des désirs*. Et à propos de souhaits modérés, moi-même je vous prie de considérer que je ne demande que peu de chose au ciel. Je demande l'autre moitié de ce qui est englouti dans le fond de l'abîme.

— En bon anglais, dit Audley Egerton, vous demandez... Il s'arrêta court ; il était embarrassé.

— Je demande mes projets d'autrefois, ma volonté, mon ancien caractère, la nature que Dieu m'avait donnée. Je demande la moitié de mon âme, cette moitié qui s'est détachée de moi. Je demande un amour qui puisse me rendre les affections évanouies. Ne me faites pas d'objection ou je jette le manche après la cognée. »

CHAPITRE XVIII.

Randal Leslie, en quittant Audley, se rendit chez Frank, et, après être resté enfermé avec le jeune officier des gardes environ une heure, il dirigea ses pas vers l'hôtel de Limmer et demanda M. Hazeldean. On l'introduisit dans le café, pendant que le garçon montait avec sa carte pour voir si le squire était chez lui et visible. Le *Times* se prélassait sur une des tables, et Randal, appuyé sur le coude, lut avec attention la colonne des naissances, des morts et des mariages. Mais dans cette longue liste de noms, il ne put deviner quel était celui qui avait excité à un si haut degré l'intérêt de M. Egerton.

« C'est contrariant, murmura-t-il, il n'y a pas de science qui soit un pouvoir plus utile que la science des secrets des hommes. »

Il se retourna au moment où le garçon entra pour lui dire que M. Hazeldean serait heureux de le voir.

Lorsque Randal entra dans le salon, le squire, en lui donnant une poignée de main, regarda du côté de la porte, comme s'il attendait encore quelqu'un, et sa loyale figure prit une expression d'inexprimable désappointement, lorsque la porte se referma, et qu'il vit que Randal était seul.

« Eh bien, dit-il avec franchise, je croyais que votre ancien camarade de collège, Frank, serait venu avec vous.

— Ne l'avez-vous pas encore vu, monsieur ?

— Non ; je suis allé en ville ce matin ; j'ai envoyé à sa caserne, mais monsieur n'y couche pas ; il a, paraît-il, un appartement particulier ; il ne m'avait jamais dit cela. Les Hazeldean sont des gens très-ouverts, et je suis fâché de voir mon fils me faire des mystères. »

Randal ne répondit pas, mais parut attristé. Le squire, qui n'avait pas encore vu son jeune parent, sentit instinctivement qu'il était impoli d'entretenir un étranger de ses soucis domestiques, et il reprit avec bonté :

« Je suis enchanté de faire enfin votre connaissance, monsieur Leslie. Vous savez, j'espère, que vous avez du sang des Hazeldean dans les veines ?

RANDAL (souriant). Il n'est guère probable que je l'oublie jamais, car j'en suis très-fier.

LE SQUIRE (avec cordialité). Touchez encore là, mon garçon. Vous n'avez pas besoin d'ami, puisqu'un grand seigneur comme mon beau-frère vous a pris sous sa protection ; mais si jamais vous en aviez besoin, Hazeldean n'est pas éloigné de Roodhall. Je n'ai pu parvenir à m'entendre avec votre père ; je le regrette, car je crois que j'aurais pu lui donner un ou deux bons conseils pour l'amélioration de sa propriété. Par exemple, ces affreux terrains vagues... le mélèze et le sapin y viendraient parfaitement ; il y a aussi des terres basses qui demanderaient à être drainées.

RANDAL. Mon pauvre père mène une vie si retirée, qu'il ne faut pas vous en étonner : les arbres tombés demeurent immobiles ; il en est de même des familles déchues.

LE SQUIRE. Les familles tombées peuvent se relever ; ce que ne peuvent faire les arbres.

RANDAL. Ah ! monsieur, souvent l'énergie de plusieurs générations suffit à peine à réparer les prodigalités et les extravagances d'un seul homme.

LE SQUIRE (le visage assombri). C'est très-vrai, et Frank est un dissipateur ; il en prend fort à son aise avec moi... en ne venant pas ; il est près de trois heures. À propos, je suppose que c'est lui qui vous a dit où j'étais, car sans cela vous n'auriez pu me trouver.

RANDAL (avec hésitation). Oui, monsieur, et à vous parler vrai, je ne suis pas surpris que Frank n'ait pas encore paru.

LE SQUIRE. Eh !

RANDAL. Nous sommes devenus amis intimes.

LE SQUIRE. Oui, c'est ce qu'il m'a écrit et j'en suis bien aise. Notre membre du Parlement, sir John, me dit que vous êtes un garçon très-intelligent et très-rangé, et Frank avoue qu'à défaut de vos talents il voudrait avoir votre sagesse. Il a un bon cœur, Frank, ajouta le père s'attendrissant. Mais pourquoi diable dites-vous que vous n'êtes pas surpris qu'il ne soit pas venu embrasser son père ?

— Mon cher monsieur, dit Randal, vous avez écrit à Frank que vous aviez appris sa conduite par sir John et par d'autres, et que vous n'étiez pas

satisfait de la manière dont il répondait à vos lettres.

— Eh bien !

— Et puis vous arrivez soudain à la ville.

— Eh bien !

— Eh bien ! Frank rougirait, s'il venait à vous rencontrer ; car, comme vous dites, il a été extravagant, et a dépassé son budget : connaissant tout le respect que j'ai pour vous, et la grande affection que j'ai pour lui, il m'a demandé de vous préparer à recevoir sa confession et à lui pardonner. Je sais que je prends là une grande liberté. Je n'ai pas le droit de m'interposer entre un père et son fils ; mais, je vous en prie, songez que mes intentions sont excellentes.

— Hum ! fit le squire, en se remettant lentement et en laissant voir son chagrin. Je savais déjà que Frank avait dépensé plus qu'il ne devait ; mais il me semble qu'il n'aurait pas dû avoir recours à une tierce personne pour obtenir son pardon. Ne prenez pas en mal ce que je vous dis. En tout cas, s'il avait besoin de quelqu'un, n'aurait-il pas dû s'adresser à sa mère ? Que diable ! (ici le squire s'échauffa) suis-je donc un tyran, un pacha, pour que mon fils ait peur de me parler ? Parbleu ! je le lui accorderai son pardon !

— Excusez-moi, monsieur, dit Randal, prenant tout à coup cet air d'autorité qui trouve sa justification et sa convenance dans une intelligence supérieure, mais je vous adjure de ne manifester aucune colère de ce que Frank a fait de moi son confident. J'ai acquis quelque influence sur lui. Quoi que vous puissiez penser de ses extravagances, je l'ai sauvé de plus d'une faute, je l'ai empêché plus d'une fois de faire des dettes : un jeune homme écouterait toujours plus volontiers quelqu'un de son âge, que le meilleur ami qui serait déjà vieux. Croyez, monsieur, que je parle dans votre intérêt autant que dans celui de Frank. Permettez-moi de conserver cette influence sur lui, et ne lui reprochez pas la confiance qu'il a placée en moi. Faites-lui croire plutôt que j'ai contribué à diminuer le mécontentement que vous auriez pu éprouver sans mon intercession. »

Dans les paroles de Randal, il paraissait y avoir tant de bon sens, tant de bonté et de désintéressement que la pénétration naturelle du squire fut déconcertée.

« Vous êtes un bon garçon, dit-il, et je vous suis très-obligé. Eh bien ! je comprends qu'un jeune homme ne peut pas avoir la raison d'une tête à cheveux blancs, et je vous promets de ne prononcer devant Frank aucune expression de cogère. Le pauvre garçon doit être très-affligé, et il me tarde de lui donner une poignée de main. Ainsi, tranquillisez-vous.

— Ah ! monsieur, dit Randal, faisant paraître une grande émotion, votre fils a bien raison de vous aimer ; et ce doit être une chose difficile pour un aussi bon cœur que le vôtre de conserver à son égard une juste sévérité.

— Oh ! je ne manque pas de sévérité, dit le squire, surtout quand il n'est pas là ; c'est un bon diable, le vrai portrait de sa mère, ne trouvez-vous pas ?

— Je n'ai jamais vu sa mère, monsieur.

— Bah ! vous n'avez jamais vu mon Henriette ? Il ne faut plus que vous puissiez dire cela ; vous viendrez nous faire une visite. Je suppose que mon beau-frère vous le permettra.

— Certainement, monsieur. Ne profiterez-vous pas de ce que vous êtes en ville pour aller le voir ?

— Moi, non ! il croirait que j'attends quelque chose du gouvernement. Dites-lui qu'il faut que les ministres marchent plus droit qu'ils ne font s'ils veulent que je vote pour leur candidat. Mais allez ; je vois que vous êtes impatient de dire à Frank que tout est oublié et pardonné. Venez dîner ici avec lui à six heures, et dites-lui d'apporter ses mémoires dans sa poche. N'ayez pas peur, je ne le gronderai pas.

— Quant à cela, dit Randal en souriant, pardonnez-moi, mais il me semble que vous êtes un peu trop indulgent ; de même que vous ferez bien de ne pas le blâmer de la honte, si naturelle et si louable, qu'il éprouve à paraître devant vous, je crois aussi que vous ne devez rien faire qui tende à atténuer ce bon sentiment. Par conséquent, si vous pouvez affecter un peu de colère au sujet de ses extravagances, cela ne lui fera que du bien.

— Vous parlez comme un livre ; je ferai de mon mieux.

— Menacez-le, par exemple, de lui faire quitter l'armée et de l'emmener à la campagne, cela produira un très bon effet.

— Quoi ! regarderait-il donc comme une punition bien sévère de venir vivre avec ses parents ?

— Je ne dis pas cela ; mais il aime beaucoup Londres, ce qui est du reste assez naturel à son âge et avec sa fortune.

— Sa fortune ! dit le squire d'un ton d'humeur ; j'aime à croire qu'il n'y songe pas. Diable, mon cher ! mais j'ai autant de chances de vivre que lui ! Sa fortune ! Sûrement le Casino lui revient de droit, mais pour le reste, j'en puis disposer à mon gré. Je pourrais léguer les terres d'Hazeldean à mon garçon de charrue, si je le voulais ! Sa fortune ! Vraiment !

— Mon cher monsieur, je n'ai pas l'intention de dire que Frank nourrit la pensée monstrueuse et dénaturée de spéculer sur votre mort ; tout ce que nous avons de mieux à faire, c'est de lui laisser jeter sa gourme, puis de le marier aussitôt que possible et de rétablir à la campagne, car s'il conservait ses habitudes et ses goûts de Londres... ce serait un grand danger pour le domaine d'Hazeldean. Et, ajouta Randal en riant, je m'intéresse vivement à tout ce qui touche Hazeldean, car ma grand'mère était une Hazeldean. Ainsi, faites semblant d'être sévère, et grondez-le un peu quand vous payerez les mémoires.

— Ah ! ah ! fiez-vous-en à moi, dit le squire d'un ton bourru et en fronçant le sourcil. Je vous suis bien obligé de vos conseils, mon jeune ami. » Et sa large main tremblait légèrement quand il la tendit à Randal.

Randal, en quittant l'hôtel, se hâta de retourner chez Frank.

« Mon cher garçon, dit-il en entrant, il est heureux que je vous aie donné le conseil de me laisser affronter le premier feu de votre père. Vous aviez bien raison de dire qu'il est emporté ; mais je me suis efforcé de l'apaiser. Vous n'avez pas à craindre qu'il refuse de payer vos dettes.

— Je n'ai jamais craint cela, dit Frank en changeant de couleur. Je ne craignais que sa colère. Mais vraiment, je redoute encore plus sa bonté. Quel stupide animal j'ai été ! Néanmoins, ce sera une leçon. Et mes dettes une fois payées, je deviendrai aussi économe que vous.

— À la bonne heure, Frank ! Mais je crains un peu que lorsque votre père connaîtra le total, il ne mette à exécution une menace qui vous sera désagréable.

— Quelle est cette menace ?

— Celle de vous faire vendre votre commission et de vous rappeler à Hazeldean.

— Diable ! s'écria Frank d'un ton énergique, mais ce serait là me traiter en enfant !

— Et puis cela vous donnerait un ridicule aux yeux de vos camarades, qui sont généralement peu champêtres. Vous qui aimez tant Londres et qui y êtes si à la mode !

— Ne me parle pas de cela, dit Frank, arpentant la chambre avec agitation.

— Peut-être vaudrait-il mieux ne pas déclarer toutes vos dettes à la fois. Si vous ne dites que la moitié de la somme, vous en serez quitte pour un sermon ; mais vraiment je tremble quand je songe à l'effet que produira le total.

— Comment payerais-je l'autre moitié ?

— Oh ! vous économiserez sur votre pension, qui est considérable, et les marchands sont généralement assez patients.

— Oui, mais ces maudits usuriers !

— On renouvelle toujours les billets à un jeune homme qui a des espérances comme les vôtres. Et puis, si j'obtiens une place, je pourrai vous venir en aide, mon cher Frank.

— Ah ! Randal, je suis incapable de chercher à mettre à profit votre amitié, dit Frank avec chaleur. Mais il me semble que c'est une bassesse et presque un mensonge de déguiser à mon père l'état réel de mes affaires. Je n'aurais écouté un pareil conseil de personne ; mais de vous, qui êtes un garçon si honorable, si bon et si sensé !

— Après des épithètes aussi flatteuses, je recule devant la responsabilité d'un conseil. Mais, à part vos intérêts, je serais heureux d'épargner à votre père le chagrin qu'il éprouvera en sachant dans quel guépier vous vous êtes fourré. S'il en résultait pour vous la nécessité de faire des économies, de renoncer au jeu et de ne pas répondre pour les autres, ce serait après tout ce qui pourrait vous arriver de mieux. Il serait vraiment dur pour

M. Hazelden d'être seul victime, et il est juste que vous portiez au moins la moitié du fardeau.

— C'est vrai, Randal, cela ne m'avait pas frappé d'abord. Je suivrai votre avis, et je vais de ce pas à Limmer. Cher bon père ! J'espère qu'il se porte bien ?

— Oh ! très-bien ! Sa figure fait contraste avec les faces blêmes des Londoniens. Mais je crois que vous feriez mieux de ne pas aller le voir avant le dîner. Il m'a prié de vous prendre à six heures. Je serai ici quelques minutes auparavant, et nous partirons ensemble. Cela vous épargnera ce qu'il pourrait y avoir de pénible dans cette entrevue. Je vous dis adieu jusque-là. Ah ! par parenthèse, je crois que vous ferez bien de ne pas prendre la chose trop au sérieux et de ne pas avoir l'air trop penaud. Vous savez que les pères les plus tendres aiment un peu à tenir leur fils sous la férule, comme on dit. Et si vous désirez conserver votre indépendance et n'être pas emmené à la campagne comme un écolier qu'on met en pénitence, un peu d'aplomb ne fera pas mal. Vous y réfléchirez ! »

Le dîner se passa tout autrement qu'il n'aurait dû faire. Les paroles de Randal avaient germé dans l'esprit du squire. Il cacha sous une certaine froideur les sentiments de généreuse tendresse qui l'avaient fait venir à Londres.

D'un autre côté, Frank, embarrassé de son mensonge et préoccupé de l'idée de ne pas avoir l'air de prendre la chose trop au sérieux, parut au squire un fils ingrat et endurci.

Après le dîner, le squire commença à chanter et Frank à rougir. Tous deux se sentaient gênés par la présence d'un tiers, jusqu'au moment où, avec un talent et une adresse dignes d'un meilleur usage, Randal rompit la glace et parvint si bien à dissiper la contrainte qu'il avait d'abord causée, que le père et le fils se trouvèrent à la fin fort aises de voir les choses clairement et brièvement expliquées, grâce au tact et à l'habileté de leur jeune parent.

Les dettes de Frank n'étaient pas considérables, et quand, les yeux baissés, il articula la moitié de la somme, le squire, agréablement surpris, allait s'exprimer avec une cordialité qui lui eût rouvert l'excellent cœur de son fils ; mais un regard de Randal arrêta son élan, et le squire pensa qu'il

convenait de tenir sa promesse, c'est-à-dire d'affecter un mécontentement qu'il n'éprouvait pas. Il proféra la malheureuse menace : que dépasser son budget était bon pour une fois, mais que si à l'avenir Frank ne se montrait pas plus sage, s'il se laissait mener par ces chevaliers d'industrie et ces freluquets de Londres, il l'obligerait de quitter l'armée et de revenir à Hazeldean, où il s'occuperait d'agriculture.

Frank eut l'imprudence de répondre :

« Oh ! mon père, je n'ai pas du tout de goût pour les travaux de la campagne. Après avoir vécu à Londres, la campagne, à mon âge, serait quelque chose d'affreusement triste.

— Ah ! ah ! dit le squire faisant la grimace, et remettant dans son portefeuille quelques billets de banque additionnels que ses doigts en avaient à moitié tirés. Ah ! la campagne serait affreusement triste ? À la campagne l'argent ne s'emploie pas à des folies ni à satisfaire ses vices, mais à payer d'honnêtes travailleurs et à accroître sa fortune.

— Mon cher père....

— Taisez-vous, drôle ! Oh ! je vois que si vous étiez à ma place, vous abattriez les chênes, vous hypothéqueriez la propriété ; que dis-je ? vous la perdriez peut-être sur un coup de dé. Ah ! ah ! monsieur, c'est bien, c'est très-bien ; la campagne est quelque chose d'affreusement triste, n'est-ce pas ? Eh bien ! restez en ville !

— Mon cher monsieur Hazeldean, dit doucement Randal comme pour tourner en plaisanterie une conversation qui menaçait de devenir trop sérieuse, il ne faut pas interpréter aussi à la lettre un mot dit au hasard. Vous finiriez par faire passer Frank pour un aussi mauvais sujet que lord A., qui écrivait à son intendant d'abattre encore du bois, sur quoi l'intendant ayant répondu qu'il ne restait plus sur toute la propriété que trois poteaux, lord A. lui répondit : « En tout cas, ils ont fini de croître ; abattez-les. » Vous devez connaître lord A., monsieur : c'est un garçon fort spirituel, un ami intime de Frank.

— Votre ami intime, monsieur Frank ? Vous avez de jolis amis, je vous en fais mon compliment ; et le squire boutonna, d'un air déterminé, la poche dans laquelle il avait enfoncé son portefeuille.

— Mais, moi aussi, je suis son ami, dit affectueusement Randal, et je le sermonne d'importance, je vous en réponds. »

Puis, comme désirant vivement changer de conversation, il adressa au squire de nombreuses questions au sujet des récoltes et des expériences faites sur les meilleurs engrais. Il parlait sérieusement et avec intérêt, cependant avec la déférence d'une personne qui écoute un habile praticien. Randal avait passé toute l'après-midi à étudier à fond la question dans des journaux d'agriculture et des rapports parlementaires ; et, comme tous les gens qui ont une grande habitude de lire, il avait réellement appris en quelques heures plus de choses que ceux auxquels l'étude n'est pas familière n'en eussent appris en une année. Le squire fut surpris et charmé des connaissances agricoles de son jeune parent.

« À la bonne heure, dit-il en lançant un regard mécontent au pauvre Frank ; vous avez du vrai sang d'Hazeldean dans les veines, et vous sauriez distinguer une fève d'un navet.

— Monsieur, dit Randal d'un ton modeste, je me destine à la vie politique, et de quoi est capable un homme politique qui n'entend rien à l'agriculture de son pays ?

— Certainement ; de quoi est-il capable ? Posez cette question à mon beau-frère en lui présentant mes compliments. Quel fichu discours il a prononcé l'autre soir au sujet de l'impôt sur les orges !

— M. Egerton a tant de choses à penser, que nous devons excuser son ignorance sur un seul sujet, quelque important qu'il soit. D'ailleurs, avec son solide bon sens, il acquerra tôt ou tard les connaissances nécessaires en agriculture, car il aime passionnément le pouvoir, et la science c'est le pouvoir !

— C'est très-vrai ; c'est bien dit, fit le pauvre squire sans la moindre méfiance, tandis que Randal regardait la bonne figure ouverte de M. Hazeldean, puis jetait ensuite un coup d'œil sur Frank qui semblait triste et penaud.

— Oui, répéta Randal, la science c'est le pouvoir ; » et il secoua la tête d'un air grave en passant la bouteille à son hôte.

Cependant, quand le squire, qui avait l'intention de s'en retourner à Hazeldean le lendemain matin, prit congé de Frank, son cœur de père

s'émut, et cela d'autant plus que Frank avait l'air abattu. Il n'entrait pas dans la politique de Randal de brouiller trop promptement le père et le fils.

« Parlez au pauvre Frank... Dites-lui quelques mots affectueux maintenant, monsieur ; oui... » dit-il tout bas en voyant les yeux humides du squire et en se retirant du côté de la fenêtre.

Le squire, heureux d'obéir, tendit la main à son fils. « Mon cher enfant, dit-il, allons, ne le désole pas... Bah !... ce n'était qu'une misère après tout. N'y pensons plus. »

Frank prit la main qui lui était tendue et passa tout à coup son bras autour du cou de son père.

« Oh ! monsieur, vous êtes trop bon, mille fois trop bon. » Sa voix tremblait tellement que Randal eut peur ; il passa près de lui et lui toucha le coude d'une manière significative.

Le squire pressa son fils sur sa large poitrine.

« Mon cher Frank, dit-il presque en sanglotant, ce n'est pas pour l'argent ; mais, vois-tu, cela fait tant de peine à ta pauvre mère ! Tu seras plus raisonnable à l'avenir. Et, que diable, mon fils, tout cela te reviendra un jour ; seulement, ne calcule pas là-dessus, je ne pourrais le supporter... Non. vraiment, je ne pourrais supporter cette idée-là.

— Calculer ! s'écria Frank ; ah ! mon père, pouvez-vous le penser ?

— Je suis bien heureux d'avoir quelque peu contribué à votre complète réconciliation avec votre père, dit Randal à son ami en sortant de l'hôtel. J'ai vu que vous étiez affligé, et je lui ai dit de vous parler avec bonté.

— Vous le lui avez dit... Ah ! je regrette qu'il ait fallu le lui dire.

— Je connais si bien son caractère maintenant, dit Randal, que je suis sûr de pouvoir toujours tout arranger convenablement entre vous deux. Quel excellent homme !

— Oh ! le meilleur des hommes ! » s'écria Frank ; puis, baissant la voix, il ajouta : « Et pourtant, je l'ai trompé. J'ai presque envie de retourner...

— Il croirait que vous ne vous êtes montré si tendre que pour lui soutirer de l'argent. Non, non, Frank, soyez raisonnable ; économisez, et puis alors vous lui direz que vous avez payé la moitié de vos dettes. Ce sera d'un noble cœur.

— Eh bien ! soit. Vous avez le cœur aussi bon que la tête. Bonsoir.

— Quoi ! vous rentrez chez vous de si bonne heure ! N'avez-vous aucun engagement ?

— Non, aucun que je doive tenir.

— Alors, bonsoir !... »

Ils se séparèrent, et Randal se rendit à l'un des clubs à la mode. Il s'approcha d'une table où trois ou quatre jeunes gens (cadets de famille qui menaient grand train, Dieu sait comment !) étaient réunis à boire et à causer.

Leslie connaissait peu ces jeunes gens, mais il s'efforçait d'être aimable avec eux pour se conformer à un excellent avis que lui avait donné Audley Egerton : « Faites en sorte que les dandys ne vous qualifient jamais de pédant, lui avait dit l'homme d'État. Bien des gens échouent pour avoir été tournés en ridicule par des sots dont un seul mot dit à propos aurait pu faire leurs claqueurs. Quoi que vous fassiez, évitez la faute de la plupart des hommes instruits ; ne soyez pas pédant.

— Je viens de quitter Hazeldean, dit Randal. Quel brave garçon !

— Excellent ! dit l'honorable George Borrowell. Où est-il ?...

— Il est rentré chez lui. Il a eu une petite scène avec son père, un franc et rude squire de campagne. Ce serait un acte de charité d'aller lui tenir compagnie ou de l'emmener dans quelque endroit plus gai que son appartement.

— Quoi ! le vieux gentleman lui a donc fait de la morale ? Ô honte ! mais Frank n'est pourtant pas extravagant et il sera un jour très-riche, n'est-ce pas ?

— Immensément riche, dit Randal, et pas une hypothèque sur ses biens : il est fils unique, » ajouta-t-il en s'éloignant.

Les jeunes gens se livrèrent à un colloque des plus bienveillants pour Frank, puis tous se levèrent en même temps et se dirigèrent vers son appartement.

« Le coin est dans l'arbre, se dit Leslie, et il y a déjà une fente entre l'arbre et l'écorce. »

CHAPITRE XIX.

Harley L'Estrange est assis près d'Hélène à la fenêtre du cottage de Norwod. Les couleurs de la santé ont reparu sur les joues de l'enfant, et elle écoute en souriant, car Harley parle de Léonard, et fait son éloge.

« Ainsi, continua-t-il, à l'abri de ses anciennes épreuves, heureux dans son travail, et poursuivant la carrière qu'il a choisie, nous pouvons maintenant le quitter sans crainte, ma chère Hélène.

— Le quitter ! » s'écria Hélène ; et les roses de ses joues s'évanouirent.

Harley vit avec satisfaction l'émotion d'Hélène. Il eût été désappointé de ne pas trouver chez la jeune fille cette sensibilité et cette affection.

« Il doit en effet vous sembler dur, Hélène, dit-il, de vous séparer de celui qui a été pour vous un frère. Ne me haïssez pas parce que j'agis ainsi. Mais je me considère comme votre tuteur, et ma demeure doit être la vôtre. Nous allons quitter ce pays de nuages et de brouillards pour nous diriger vers un monde de soleil et de lumière. Cela ne vous satisfait pas ? Vous pleurez, mon enfant : vous regrettez votre ami, mais n'oubliez pas celui de votre père. Je suis seul et bien souvent triste, Hélène : refuserez-vous de me consoler ? Vous me serrez la main ; mais il faut apprendre à me sourire aussi. Vous êtes née pour consoler. Les consolateurs ne sont pas égoïstes : ils se montrent toujours gais quand ils veulent consoler. »

La voix d'Harley était si douce, ses paroles pénétraient si bien le cœur de la jeune fille, qu'elle leva les yeux et lui sourit, quand il déposa un baiser sur son front innocent. Mais songeant de nouveau à Léonard elle se sentit si isolée et si triste que les larmes jaillirent encore une fois de ses yeux. Ses pleurs n'étaient pas encore séchés que Léonard lui-même entra dans la chambre : Hélène, obéissant à l'irrésistible impulsion de son cœur, s'élança dans ses bras, et laissant retomber sa tête sur l'épaule de son ami, elle lui dit

en sanglotant ; « Je vais vous quitter, mon frère ! ne vous affligez pas ! ne me regrettez pas trop ! »

Harley fut attendri : croisant les bras, il les contempla tous deux en silence ; ses yeux étaient humides. « Ce cœur, pensa-t-il, vaut la peine d'être conquis ! »

Il prit Léonard à part et lui dit tout bas : « Calmez-la et soutenez son courage. Je vous laisse ensemble, vous viendrez plus tard me trouver dans le jardin. »

Il se passa environ une heure avant que Léonard ne vînt rejoindre Harley.

« Elle ne pleurait plus, quand vous l'avez quittée ? demanda L'Estrange.

— Non, elle a eu plus de force que nous ne l'aurions supposé. Dieu sait combien son courage a soutenu le mien. J'ai promis de lui écrire souvent. »

Harley fit deux ou trois pas sur la pelouse, puis revenant vers Léonard, il lui dit :

« Tenez votre promesse, et écrivez-lui souvent la première année, puis, je vous prierai de cesser peu à peu la correspondance.

— La cesser ! Ah, milord !

— Mon jeune ami, je désire faire oublier complètement à cette jeune âme les chagrins du passé. Je désire qu'Hélène entre non pas brusquement, mais pas à pas dans une nouvelle vie. Vous vous aimez maintenant comme deux enfants, comme un frère et une sœur. Mais plus tard, cette affection mutuelle conservera-t-elle toujours le même caractère et ne vaut-il pas mieux pour tous deux que la jeunesse en s'ouvrant pour vous, vous trouve libres et sans engagement prématuré ?

— C'est vrai ! Et puis elle est si au-dessus de moi ! dit Léonard avec tristesse.

— Personne n'est au-dessus de celui qui réussit dans les projets que vous avez formés, Léonard. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, croyez-moi. »

Léonard secoua la tête.

« Peut-être, dit Harley en souriant, peut-être que je vous sens supérieur à moi. Les privilèges de la jeunesse sont si grands ! Peut-être deviendrais-je jaloux de vous ! Il est bon qu'elle apprenne à aimer celui qui désormais doit

être son tuteur et son protecteur. Et comment pourrait-elle m'aimer comme elle le doit, tandis que son cœur est plein de vous ? »

Le jeune homme s'inclina. Harley, se hâtant de changer de conversation, lui parla des lettres et de la gloire. Sa parole était éloquente et animée. Car lui aussi, dans sa jeunesse, avait rêvé de célébrité, de gloire, et la jeunesse de Léonard lui semblait faire revivre la sienne. Mais le cœur du poète ne répondait pas à cette voix éloquente ; il paraissait triste et désolé. Quand Léonard s'en retourna à la pâle clarté de la lune, il se disait en lui-même : « C'est étrange !... ce n'est encore qu'une enfant ; ce que j'éprouve ne peut être de l'amour !... Mais que me reste-t-il à aimer maintenant ? »

Et en faisant cette réflexion, il s'arrêta sur le pont où si souvent il s'était promené avec Hélène, sur ce pont où il avait trouvé le protecteur qui avait donné à Hélène un asile, et à lui une carrière. Et la vie lui apparut bien longue, et la renommée ne lui sembla plus qu'un vain fantôme. Courage, cependant, Léonard, courage ! Ce sont là des chagrins qui t'en apprennent plus long sur le cœur humain, que tous les préceptes de la philosophie et de la critique.

Le lendemain Hélène avait quitté les côtes de l'Angleterre avec son bizarre et mélancolique protecteur.

Plusieurs années s'écouleront avant la reprise de notre roman. La vie sous toutes les formes que nous avons vues continue sa marche. Le squire s'occupe toujours de ses champs et de sa chasse. Le curé prêche, reprend, console. Riccabocca lit son Machiavel, soupire et sourit en philosophant sur les hommes et sur les États. Les yeux noirs de Violante deviennent de plus en plus pénétrants, et leur éclat de plus en plus profond et intellectuel. La mélancolie donne à sa beauté un charme plus séduisant encore. M. Richard Avenel a son hôtel à Londres et l'honorable mistress Avenel sa loge à l'Opéra : les deux époux soutiennent une lutte âpre et terrible pour entrer dans le monde fashionable ; le parvenu, qui méprisait si fort l'aristocratie, travaille des pieds et des mains à devenir aristocrate. Audley Egerton va du ministère au Parlement, il travaille sans relâche, il discute à la tribune, et contribue à diriger cet empire sur lequel le soleil ne se couche jamais. Pauvre soleil ! qu'il doit être fatigué !... pas si fatigué pourtant que le ministre. Randal Leslie a obtenu une excellente place dans les bureaux du ministère ; il prévoit déjà l'époque où il quittera cette place pour entrer au

Parlement et convertir dans cette vaste arène sa science en pouvoir. Il est toujours dans les mêmes termes avec Audley Egerton ; mais il a noué des relations d'intimité avec le squire ; il est allé deux fois au château d'Hazeldean ; il a examiné la maison, le plan de la propriété, et a failli tomber une seconde fois dans le saut de loup ; le squire continue à croire que Randal Leslie seul peut empêcher Frank de tourner à mal, et a proféré quelques mots sévères devant son Henriette, au sujet des dépenses et des folies prolongées de Frank ; quant à Frank, il est toujours lancé dans les plaisirs ; il est malheureux et horriblement endetté. M^{me} di Negra a quitté Londres pour Paris ; puis elle a fait une excursion en Suisse, et est revenue à Londres ; elle s'est liée avec Randal Leslie, qui lui a présenté Frank ; et celui-ci la regarde comme la femme la plus aimable du monde, odieusement calomniée par certaines mauvaises langues. Le frère de M^{me} di Negra est enfin attendu en Angleterre ; et sur sa réputation de beauté et de richesse, on s'attend à l'y voir faire sensation. Et Léonard, et Harley, et Hélène ? — Patience, ils reparaîtront tous.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

LIVRE VI.

CHAPITRE I.

Un nouveau règne a commencé. Des élections générales ont eu lieu. Les hustings ont fait voir combien l'administration est impopulaire. Audley Egerton, jusqu'ici nommé par des majorités imposantes, n'a échappé à l'humiliation d'une défaite que grâce à une majorité de cinq voix. Les dépenses de son élection ont, dit-on, été fabuleuses.

« Mais qui peut résister à une fortune telle que celle d'Egerton, très-probablement soutenue par le Trésor public ? » dit le candidat évincé.

On touche à la fin d'octobre. Londres est déjà plein ; le Parlement doit se réunir avant la fin de la quinzaine. Dans l'un des principaux appartements de cet hôtel, où les étrangers peuvent apprendre en même temps ce que c'est que le confort anglais et le prix qu'il coûte, deux personnes, assises à côté l'une de l'autre, se livraient à une conversation intime. L'une d'elles

était une femme qu'à son teint blanc et pâle, à ses cheveux d'un noir de jais, à ses yeux doués d'une puissance d'expression qui est bien rarement le partage des beautés du Nord, nous reconnaissons pour Béatrix, marquise di Negra. Quelque incontestablement belle que fût la dame italienne, l'homme qui était auprès d'elle, bien que déjà d'un âge mûr, était plus remarquable encore par ses avantages personnels. Il y avait entre eux une ressemblance de famille très-prononcée, mais en même temps leur air, leurs manières, tout ce qui imprime sur la physionomie l'idiosyncrasie du caractère, formait chez eux un contraste frappant. Le visage de Béatrix, lorsqu'on l'examinait avec soin, avait quelque chose de grave, de profond, de passionné ; son sourire pouvait parfois être faux, il était rarement ironique, jamais cynique ; ses gestes, bien que toujours gracieux, étaient vifs et fréquents ; on reconnaissait en elle une fille du Midi. Son compagnon, au contraire, conservait sur son visage doux et blanc, que l'âge avait à peine marqué d'une ride, quelque chose qui au premier abord eût pu passer pour la légèreté et l'étourderie d'un caractère jeune et gai ; mais son sourire, bien que d'une exquise courtoisie, avait parfois l'expression d'un sarcasme. Ses manières étaient calmes et il se montrait aussi sobre de gestes qu'un Anglais.

Ses cheveux étaient de ce brun doré, dont les peintres italiens tirent de si merveilleux effets, et si un fil argenté brillait çà et là au milieu de leurs boucles, il était presque aussitôt noyé dans leurs ondes épaisses. Ses yeux étaient de couleur claire, et son teint, sans être très-coloré, d'une transparence merveilleuse. On eût pu reprocher à sa beauté quelque chose d'efféminé sans l'élévation de sa taille, dont la force musculaire était plutôt ornée que déguisée par une admirable élégance de proportions. On n'eût pas deviné en cet homme un Italien, on l'eût plus volontiers pris pour un Parisien, car il s'exprimait en français ; ses vêtements étaient d'une coupe française, et ses idées paraissaient également françaises. Non qu'il ressemblât au Français de ce temps-ci, animal rogue ou impoli, mais à l'idéal qu'on se fait d'un marquis de l'ancien régime, d'un roué de la Régence.

Italien, il l'était cependant, et il descendait d'une race fameuse dans l'histoire de sa patrie ; mais, comme s'il eût été honteux de sa naissance et

de son pays, il affectait de se poser en citoyen de l'univers. Pauvre univers ! Puisse Dieu lui venir en aide s'il n'a que de tels citoyens !

« Mais, Giulio, dit en italien Béatrix, même en supposant que vous découvriez cette jeune fille, croyez-vous que son père consente à une alliance avec vous ? Vous devez connaître assez votre parent pour savoir le contraire.

— Vous vous trompez, ma sœur, répliqua Giulio, comte de Peschiera, en français, comme à l'ordinaire ; je le connaissais avant qu'il eût subi l'exil et la misère ; mais comment le connaîtrais-je maintenant ? Au reste, tranquillisez-vous, Béatrix, je ne m'inquiéterai de son consentement que lorsque je serai sûr de celui de sa fille.

— Mais comment l'obtiendrez-vous, malgré le père ?

— Eh morbleu ! reprit le comte avec un éclair de gaieté française, que deviendraient toutes les comédies faites et à faire, si les mariages n'avaient lieu contre la volonté des pères ? Rappelez-vous, ajouta-t-il avec une légère compression de lèvres et un mouvement presque imperceptible sur son siège, rappelez vous que ce n'est pas là une question de *si* et de *mais*, c'est une question de nécessité, une question d'existence pour vous et pour moi. Lorsque Danton fut condamné à la guillotine, il dit en lançant une boulette de pain au nez de son respectable juge : « Mon individu sera bientôt dans le néant. » Eh bien ! moi, mon patrimoine y est déjà. Je suis couvert de dettes ; je vois d'un côté la ruine et le suicide ; de l'autre, le mariage et la fortune.

— Mais, sur les revenus de ces vastes domaines dont il vous a été permis de jouir si longtemps, n'avez-vous donc rien épargné pour l'époque où il était possible qu'on vous les réclamât ?

— Ma sœur, répondit le comte, ai-je l'air d'un homme qui fait des économies ? En outre, lorsque l'empereur d'Autriche, ne voulant pas laisser éteindre dans ses domaines lombards un nom et une maison aussi illustres que ceux de notre parent, et désireux, en même temps qu'il punissait la rébellion de celui-ci, de récompenser ma soumission, s'abstint de confisquer ces vastes possessions, dont la seule pensée me fait venir l'eau à la bouche ; lorsque Sa Majesté, les annexant temporairement à la couronne, me permit, comme au plus proche héritier mâle, de percevoir la moitié des revenus pendant un temps indéfini, n'avais-je pas toute raison de croire que

je parviendrais à obtenir de Sa Majesté Impériale ou de son ministre un décret qui me transférerait tous ces biens d'une manière absolue et sans conditions ? Et j'y aurais certainement réussi sans l'intervention de ce maudit milord anglais qui n'a cessé d'assiéger la cour et le ministre de réclamations, d'atténuations de la rébellion de notre cousin et d'assertions sans preuves que j'y avais participé dans le but de l'y entraîner, et que je l'avais ensuite trahi pour profiter de ses dépouilles. Si bien qu'en récompense de tous mes services et en réponse à mes réclamations, j'ai fini par ne recevoir de la bouche du ministre que cette froide réponse : « Comte de Peschiera, vos services ont été importants et votre récompense a été considérable. Il conviendrait mal à votre honneur de chercher à augmenter cette récompense, et de justifier les accusations de vos compatriotes en vous appropriant formellement tout ce qui a été perdu par celui dont vous avez dénoncé la trahison. L'honneur d'un nom aussi noble que le vôtre doit vous être plus cher que la fortune elle-même. »

— Ah ! Giulio, s'écria Béatrix dont la physionomie, changeant de caractère, s'anima tout à coup, de telles paroles étaient faites pour faire fuir honteusement le démon de l'avarice qui était entré dans votre âme. »

Le comte ouvrit les yeux d'un air d'étonnement ; puis il regarda autour de la chambre, et dit d'un ton calme :

« Personne que moi ne vous entend, chère Béatrix ; parlons sérieusement. L'héroïsme est d'un très-bon effet dans le monde ; mais il n'y a rien de moins approprié à une conversation de famille. »

M^{me} di Negra baissa la tête avec confusion, et l'expression généreuse qui avait éclairé son visage s'évanouit rapidement.

« Néanmoins, reprit-elle froidement, vous continuez à jouir de la moitié de ces immenses revenus ; pourquoi donc alors parler de ruine et de suicide ?

— J'en jouis sous le bon plaisir de la couronne ; et si c'était son bon plaisir de rappeler notre cousin et de lui rendre ses domaines ?

— Il y a donc probabilité de pardon ? Lorsque vous m'avez employée pour la première fois à vos recherches, vous pensiez seulement qu'il y avait possibilité.

— Il y a grande probabilité, et c'est pourquoi je suis ici. J'ai appris il y a quelque temps que la question de ce rappel avait été proposée par l'empereur et discutée dans le conseil. Les dangers qui pouvaient résulter pour l'État de la grande fortune de notre parent, de ses talents supposés, de son nom populaire, ont fait ajourner une décision sur ce point ; et au fait la difficulté de traiter avec moi doit avoir embarrassé le ministre ; mais ce n'est plus qu'une question de temps. Notre cousin ne peut être définitivement exclu de l'amnistie accordée aux autres réfugiés. L'homme dont je tiens ces renseignements est tout-puissant et me veut du bien ; il y a ajouté un avis que j'ai résolu de suivre. « Un des partisans de votre parent, m'a-t-il dit, a représenté au conseil que l'exilé pouvait fournir un otage de sa loyauté dans la personne de sa fille ; que celle-ci était en âge d'être mariée, et qu'en lui faisant épouser, avec le consentement de l'empereur, un homme dont l'attachement à l'Autriche fût hors de doute, on obtiendrait ainsi, à la fois, une garantie de la fidélité du père, et de la transmission d'un héritage si important entre des mains sûres et loyales. Pourquoi, continua mon ami, ne demanderiez-vous pas à l'empereur de consentir à cette alliance pour vous-même, vous sur qui il peut compter, vous qui, si la jeune fille venait à mourir, seriez l'héritier légal de ces domaines ? » J'ai agi selon ce conseil.

— Vous avez vu l'empereur ?

— Oui, et après avoir combattu ses injustes préventions, je lui ai affirmé que, bien loin que mon cousin eût aucune cause réelle de ressentiment contre moi, je ne doutais pas que lorsque je lui aurais tout expliqué, il ne m'accordât volontiers la main de sa fille.

— Vous lui avez dit cela ? s'écria la marquise stupéfaite.

— Et, continua le comte avec un calme imperturbable en caressant d'une main distraite les plis de neige de sa chemise, j'ai ajouté que j'aurais ainsi le bonheur de devenir moi-même le garant de la loyauté de mon cousin, l'agent de la restitution de ses biens et de ses honneurs, tandis qu'aux yeux des envieux et des méchants, je me laverais du soupçon de lui avoir fait tort.

— Et l'empereur a consenti ?

— Parbleu ! ma chère sœur, comment Sa Majesté eût-elle fait autrement ? Ma proposition détruisait tous les obstacles et conciliait la

politique avec la clémence. Il ne me reste donc qu'à découvrir, ce qui jusqu'ici a échappé à toutes mes recherches, la retraite de notre bien-aimé parent, et à faire agréer mes soins par la demoiselle. Il y a à la vérité entre nous quelque différence d'âge ; mais, à moins que votre sexe et mon miroir m'aient beaucoup flatté, je puis encore, je crois, l'emporter sur un rival de vingt-cinq ans. »

Le comte dit ces mots avec un si charmant sourire, et il était véritablement si beau, qu'en lui la fatuité paraissait aussi gracieuse que jadis chez les éblouissants héros de la grande comédie parisienne.

Puis, entrelaçant ses doigts et appuyant légèrement ses mains ainsi réunies sur l'épaule de sa sœur, il la regarda en face, et lui dit doucement :

« Et maintenant, chère sœur, permettez-moi de vous faire un reproche. N'avez-vous pas complètement échoué dans la tâche que j'avais imposée à votre affection ? N'y a-t-il pas plusieurs années que vous êtes venue en Angleterre avec la mission de découvrir nos dignes parents ? Ne vous avais-je pas suppliée de séduire, de prendre dans vos filets l'homme que je sais être mon ennemi, et qui, je n'en doute pas, connaît la retraite de notre cousin, secret qu'il a jusqu'ici obstinément gardé ? Ne m'avez-vous pas dit que, bien qu'il fût alors en Angleterre, vous ne pouviez trouver l'occasion de le voir, mais que vous aviez obtenu l'amitié de l'homme d'État sur lequel j'avais appelé votre attention, comme étant son associé le plus intime ? Et cependant vous, dont les charmes ont coutume d'être irrésistibles, vous n'apprenez rien de l'homme d'État, de même que vous ne voyez rien de milord. Puis, jouée et trompée, vous supposez que le gibier a cherché refuge en France. Vous y allez ; vous prétendez fouiller la capitale, puis les provinces, la Suisse, que sais-je ? Tout est inutile, quoique, foi de gentilhomme, votre police me coûtât fort cher ; vous retournez en Angleterre, même chasse et même résultat. Palsambleu ! ma sœur, j'ai une trop haute idée de vos talents pour ne pas douter de votre zèle. En un mot, avez-vous agi sérieusement, ou n'avez-vous pas pris quelque malin plaisir à vous jouer de moi et à abuser de ma confiance ?

— Giulio, dit Béatrix avec tristesse, vous savez quelle influence vous avez exercée sur mon caractère et sur ma destinée. Vos reproches sont injustes : j'ai fait toutes les recherches qui étaient en mon pouvoir, et j'ai

maintenant raison de croire que je connais un homme instruit de ce secret et qui nous le révélera.

— Vrai ! » s'écria le comte ravi.

Béatrix, sans remarquer l'exclamation, poursuivit rapidement :

« Mais en supposant que mon cœur eût reculé devant la tâche que vous m'aviez imposée, la chose n'eût-elle pas été bien naturelle ? Lorsque j'arrivai en Angleterre, vous m'assurâtes que votre but en cherchant à découvrir les exilés était tel, que je pouvais y concourir sans scrupules. Vous désiriez d'abord et naturellement savoir si la fille vivait, puisque dans le cas contraire vous étiez héritier. Vous m'assuriez ensuite que si elle vivait, votre désir était d'arriver par mon entremise à une transaction avec Alphonse, transaction au moyen de laquelle vous vous efforceriez d'obtenir son rappel, à cette condition qu'il vous laisserait pour la vie en possession du don que vous teniez de la couronne. Tant que ce fut là votre but, je fis de mon mieux, bien qu'inutilement, pour me procurer les informations que vous demandiez.

— Et qui a pu me faire perdre un allié si important, bien que si inutile ? demanda le comte en souriant, mais ses yeux dardèrent un éclair qui démentait son sourire.

— Quoi ! j'aurais obéi alors que vous m'ordonniez de me liguier avec de misérables espions, avec les faux Italiens que vous envoyiez en Angleterre pour entraîner ce malheureux exilé, lorsqu'ils l'auraient découvert, dans quelque imprudente correspondance que vous vouliez révéler à l'empereur ; j'aurais obéi alors que vous vouliez réduire la fille du comte de Peschiera, la descendante d'une race qui a régné sur l'Italie, au rôle de délatrice, la faire descendre jusqu'à une basse trahison. Non, Giulio, cela était impossible. C'est alors que je reculai, puis, dans la terreur que m'inspirait la pensée d'avoir résisté à vos volontés, je cherchai un refuge en France. Voilà ma réponse et la vérité.

Le comte ôta ses mains de l'épaule sur laquelle elles s'étaient si cordialement pesées.

« Voilà donc, dit-il, votre sagesse et votre gratitude, vous dont les traits sont l'image des miens... vous qui ne vivez que de mes générosités... vous qui...

— Arrêtes ! s'écria la marquise, à qui l'indignation donnait un moment le courage de la révolte. Arrêtez ! Que parlez-vous de gratitude et de générosité ? Mon frère ! mon frère ! Que vous dois-je donc ? La honte et le malheur de ma vie. Lorsque je n'étais encore qu'une enfant, vous m'avez condamnée à me marier malgré ma volonté, malgré mon cœur, malgré mes prières ; vous vous êtes ri de mes larmes quand je vous demandais grâce à genoux. J'étais pure alors, Giulio, pure et innocente comme les fleurs de ma couronne virginale. Et maintenant... maintenant... »

Béatrix s'arrêta et cacha son visage dans ses mains.

« Maintenant vous venez me reprocher, dit le comte, que la colère de sa sœur avait laissé impassible, de vous avoir donnée en mariage à un homme jeune et noble.

— Oui, mais vieux dans le vice, et à l'âme vile et basse ! Ce mariage, je vous le pardonnai. Vous aviez le droit, suivant la coutume de notre pays, de disposer de ma main, mais je ne vous pardonnai pas les consolations que vous vîntes murmurer à l'oreille d'une épouse malheureuse et insultée.

— Excusez mon observation, dit le comte en s'inclinant avec courtoisie, mais ces consolations aussi étaient dans les coutumes de notre pays, et je ne sache pas d'ailleurs que vous les ayez complètement dédaignées. En outre, continua le comte, vous ne fûtes pas épouse assez longtemps pour souffrir encore des traces de votre chaîne. Vous restâtes bientôt veuve, sans enfants, libre, jeune et belle.

— Et sans aucunes ressources.

— Il est vrai. Di Nigra était joueur, et joueur malheureux ; était-ce ma faute ? Pouvais-je lui ôter les cartes des mains ou lui apprendre la manière de les jouer ?

— Et ma propre fortune ? Ô Giulio ! je ne compris qu'à sa mort pourquoi vous m'aviez condamnée à épouser ce renégat génois. Il vous devait de l'argent, et au mépris de l'honneur, et je crois aussi de la loi, vous aviez accepté ma fortune en paiement de sa dette.

— Il n'avait aucun autre moyen de s'acquitter, et il faut qu'une dette d'honneur soit payée. Ce sont là d'ailleurs de vieilles histoires. Qu'importe ? Ma bourse depuis lors ne vous a-t-elle pas toujours été ouverte ?

— Ouverte, non comme à votre sœur, mais comme à votre espion, à votre instrument ! Oui, votre bourse m'a été ouverte, mais par une main avare.

— Un peu de conscience, ma chère, vous êtes si prodigue, si déraisonnable ! Mais voyons, parlez clairement, que voulez-vous ?

— Je voudrais être indépendante de vous.

— C'est-à-dire que vous voudriez contracter un second mariage avec un de ces riches lords insulaires. Je respecte votre ambition.

— Elle ne va pas si loin. Je ne veux qu'échapper à l'esclavage, être placée au-dessus de toute tentation déshonorante. Je désire, s'écria Béatrix avec une émotion croissante, je désire rentrer dans la véritable vie d'une femme.

— Voyons, dit le comte avec une impatience visible ; qu'y a-t-il dans votre but qui vous doive opposer au mien ? Si je vous ai bien comprise, vous désirez vous marier ; et pour vous marier, comme il convient, il faut que vous apportiez à votre mari non pas des dettes, mais une dot. Soit, je vous rendrai la fortune que j'ai arrachée des griffes de ce vaurien génois, dès que je la posséderai moi-même, c'est-à-dire dès que je serai l'époux de l'héritière d'Alphonse. Et maintenant, Béatrix, si mes premiers projets, mes premiers désirs ont blessé votre conscience, mon plan actuel doit la satisfaire, car au moyen de ce mariage, notre parent rentrera dans son pays, et la moitié au moins de ses biens lui sera rendue. Et si je ne suis pas pour la demoiselle un excellent mari, ce sera sa faute à elle. J'ai jeté ma gourme, je suis bon prince lorsque les choses vont à peu près comme je l'entends ; c'est donc mon espérance et mon intention, comme ce sera certainement mon intérêt, de devenir un digne époux et un père de famille irréprochable. Je parle d'un ton léger, c'est mon habitude, néanmoins mes intentions sont sérieuses. Je rendrai la petite fort heureuse, et je réussirai à calmer tous les ressentiments que son père peut avoir conservés contre moi. Voulez-vous donc m'aider, oui ou non ? Secondez-moi et vous serez bientôt réellement libre. Le magicien délivrera l'esprit qu'il a contraint de lui obéir. Ne m'aidez pas au contraire, et sachez-le, je ne vous menace pas, je ne fais que vous prévenir ; ne m'aidez pas, supposons que je devienne un mendiant, et demandez-vous ce que vous deviendrez vous-même qui êtes encore jeune, encore belle et toujours sans ressources ; vous m'avez fait l'honneur (et ci

le comte regardant vers la table, tira une lettre d'un portefeuille orné de ses armes et de sa couronne de comte), vous m'avez fait l'honneur de me consulter au sujet de vos dettes ?

— Vous me rendrez ma fortune ? dit la marquise d'un air irrésolu et détournant la tête avec dégoût à la vue d'une odieuse liste de chiffres.

— Lorsque avec votre aide j'aurai conquis la mienne.

— Mais ne vous exagérez-vous pas la valeur de mon concours ?

— C'est possible, dit le comte, d'un ton de douceur caressante ; et il baisa sa sœur au front. C'est possible, mais je tiens à honneur de réparer tous les torts réels ou supposés que je puis avoir eus autrefois envers vous. Je veux retrouver ma sœur bien-aimée. Je puis faire trop de cas de votre appui, je n'en saurais faire trop de l'affection à laquelle je le dois. Soyons amis *cara Beatrice mia*, » > ajouta le comte employant pour la première fois des mots italiens.

La marquise posa la tête sur l'épaule de son frère et ses larmes coulèrent doucement.

Évidemment cet homme possédait une grande influence sur elle, et quelque raison qu'elle eût de se plaindre de lui, elle l'aimait d'une vive et fraternelle affection. C'était une nature où brillaient parfois des éclairs de générosité, de courage, d'honneur et de passion, mais sans culture et mal dirigée, gâtée par les plus mauvais exemples, aisément entraînée au mal, ne le distinguant pas toujours du bien, et laissant les affections bonnes ou mauvaises dominer la voix de sa conscience ou aveugler sa raison. De telles femmes, une fois entraînées au mal, sont souvent plus dangereuses que celles qui sont complètement abandonnées au vice ; ce sont là les complices que les hommes comme le comte de Peschiera tiennent par-dessus tout à s'attacher.

« Ah, Giulio ! dit Béatrix, après un silence et en regardant son frère à travers ses larmes, vous savez bien qu'en me parlant ainsi, vous ferez de moi ce que vous voudrez.

— Chère Béatrix ! murmura tendrement le comte en baisant de nouveau sa sœur au front. Ainsi donc, reprit-il plus négligemment, la réconciliation est faite, et nos intérêts, comme nos cœurs, sont alliés de nouveau. Et maintenant, hélas ! pour en revenir aux affaires, vous dites que vous

connaissiez un homme instruit de l'endroit où se cache mon beau-père... futur ?

— Je le crois. Vous me rappelez que j'ai un rendez-vous avec lui aujourd'hui même ; voici l'heure qui approche, il faut que je vous laisse.

— Pour apprendre le secret ? Allez, allez bien vite. Je ne crains rien pour le succès si c'est par le cœur que vous tenez cet homme.

— Vous vous trompez ; je n'ai aucun droit sur son cœur. Mais il a un ami qui m'aime honorablement et dont il plaide la cause. Je crois avoir par là quelque empire sur lui. Sinon... Ah ! il est d'un caractère auquel je ne comprends rien, excepté qu'il est ambitieux. Et comment, nous autres étrangers, pourrions-nous l'influencer par là ?

— Est-il pauvre, ou bien dissipateur ?

— Il n'est ni dissipateur ni absolument pauvre, mais il est dépendant.

— Alors nous le tenons, dit le comte avec calme. Si sa coopération nous est nécessaire, nous la payerons ce qu'il voudra. Sur mon âme, je n'ai pas encore vu l'argent échouer auprès d'un homme à la fois ambitieux et dépendant. »

En disant cela, le comte ouvrit la porte et reconduisit courtoisement sa sœur jusqu'à sa voiture.

CHAPITRE II.

La marquise regagna son hôtel situé dans Curzon-street, puis se retira dans sa chambre pour rajuster sa parure et faire disparaître de son visage la trace des larmes qu'elle avait versées.

Une demi-heure plus tard, elle était assise dans son salon, calme et souriante ; quiconque l'eût vue alors, n'eût pu la supputer capable de tant

d'émotions ni de tant de faiblesse : son extérieur majestueux, son altitude paisible, cette parfaite élégance qui résulte à la fois de la perfection de la toilette et de l'immobilité de convention des personnes de haut rang, ne laissaient plus voir en elle que la femme du monde et la grande dame.

On entendit frapper à la porte de l'hôtel, et au bout de quelques minutes, un visiteur entra de l'air aisé et familier d'une connaissance intime ; c'était un jeune homme, mais il n'avait rien de la fraîcheur de la jeunesse. Ses cheveux, fins comme ceux d'une femme, mais peu abondants, étaient ramenés sur son front qu'ils cachaient en partie. « Un homme, dit Apuleius, doit porter sur son front toute sa pensée. » Le jeune visiteur n'eût jamais commis cette imprudence. Il était pâle, et dans sa démarche et dans ses mouvements régnait une langueur indiquant des nerfs fatigués ou une santé délicate. Mais l'éclat de l'œil et le ton de voix révélaient un tempérament moral dont la vigueur et l'énergie devaient dominer la faiblesse du corps. Quant au reste, toute sa personne portait l'empreinte d'une grande distinction d'esprit et de manières. Lorsqu'on l'avait vu une fois, il était difficile de l'oublier, et le lecteur a sans doute déjà reconnu Randal Leslie. Son salut, comme je l'ai déjà dit, indiquait une familiarité affectueuse, cependant il avait été fait avec cette aisance et cette ouverture qui dénotent l'absence d'un sentiment plus tendre.

Après s'être assis près de la marquise, Randal commença par causer des bruits divers du monde fashionable, mais on eût pu remarquer que tandis qu'il faisait conter à son interlocutrice les anecdotes et les scandales du jour, il ne lui communiquait en échange ni anecdote ni scandale. Randal Leslie avait déjà appris l'art de ne pas se commettre, de ne pas s'exposer à ce qu'on citât jamais de lui une remarque maligne sur un personnage éminent ; et cependant il est toujours utile, pensait Randal, de connaître les faibles, les petits intérêts sociaux ou privés qui dirigent les grands. Des occasions peuvent surgir dans lesquelles cette science serait une puissance. C'est pourquoi, indépendamment d'un motif plus personnel que l'on connaîtra bientôt, Randal ne regardait pas comme perdu le temps qu'il consacrait à cultiver l'amitié de M^{me} di Negra.

Car, en dépit de ce qu'on murmurait tout bas à son désavantage, la marquise avait réussi à triompher de la froideur avec laquelle on l'avait d'abord accueillie dans les cercles de Londres. Sa beauté, sa grâce, sa haute

naissance l'avaient mise à la mode, et les hommages d'hommes du plus haut rang, nuisibles peut-être à sa réputation de femme, augmentaient sa célébrité de grande dame. Tant il est vrai que nous autres Anglais, malgré notre prudence, nous pardonnons facilement aux étrangers ce que nous blâmons sévèrement chez nos compatriotes.

Passant enfin de ces sujets de conversation générale à des compliments de bon goût, et rapportant divers éloges que lord... et le duc de... avaient fait des charmes de la marquise, Randal posa sa main sur le bras de celle-ci avec la familiarité d'un ancien ami en disant :

« Mais puisque vous avez daigné vous confier à moi ; puisque, heureusement pour moi (et avec une générosité dont une coquette n'eût jamais été capable), vous avez arrêté l'essor de sentiments qui autrement fussent devenus ceux que vous êtes née pour inspirer et que vous dédaignez de ressentir, en me disant avec votre divin sourire : « Que personne ne me parle d'amour sans m'offrir sa main et avec elle le moyen de satisfaire des goûts qui, je le crains, sont follement prodigues. » Puisque vous m'avez ainsi permis de deviner le but bien naturel de vos désirs, et que notre intimité est basée sur cette confiance, permettez-moi de vous le dire, l'admiration que vous excitez parmi ces grands seigneurs ne peut que vous éloigner de votre but en intimidant des admirateurs moins brillants mais plus sérieux. La plupart de ces messieurs malheureusement sont mariés, et ceux qui ne le sont pas font partie de ces membres de notre aristocratie qui dans un mariage recherchent autre chose que l'esprit et la beauté, à savoir : des alliances propres à renforcer leur importance politique, ou une grande fortune pour dégager un domaine hypothéqué et soutenir un titre.

— Mon cher monsieur Leslie, reprit la marquise (et ici sa voix et ses regards exprimaient une certaine tristesse), j'ai vécu assez longtemps dans le monde pour comprendre la bassesse et la fausseté des sentiments qui se parent des plus beaux noms. Je lis dans le cœur des admirateurs dont vous me parlez et je sais que pas un d'eux ne voudrait couvrir de son hermine la femme à laquelle il offre son cœur. Ah ! continua Béatrix avec une douceur dont elle n'avait pas conscience mais qui eût été extrêmement dangereuse pour un jeune homme moins cuirassé que ne l'était Randal Leslie : ah ! je suis moins ambitieuse que vous ne le pensez. Ce que je rêve, ce serait un ami, un compagnon, un protecteur dont l'âme fût encore noble, candide, qui

ne se serait point avili dans des dissipations vulgaires et de grossiers plaisirs, dont le cœur serait si pur qu'il ramènerait le mien à son heureux printemps. J'ai été témoin dans ce pays d'unions dont la seule pensée remplissait mes yeux de larmes délicieuses. J'ai appris en Angleterre à connaître le charme du foyer, du chez soi. Ah ! avec un cœur comme celui dont je parle, j'oublierais bien vite que j'eusse jamais connu une ambition moins pure.

— Ce langage ne me surprend pas, cependant il n'est guère en harmonie avec la première réponse que vous m'avez faite.

— À vous, dit Béatrix souriant et reprenant un ton plus léger, à vous, c'est vrai. Mais je n'ai jamais eu la vanité de croire que votre affection pour moi fût de force à supporter les sacrifices que vous coûterait un tel mariage, et qu'avec votre ambition, vous pussiez borner à une vie paisible vos rêves de bonheur. Alors même, ajouta-t-elle en relevant la tête et avec une certaine fierté grave, alors même, je n'eusse pu consentir à partager mon sort avec un homme que ma pauvreté eût arrêté dans sa carrière ; je n'aurais pu écouter mon cœur s'il eût battu pour un amant sans fortune, car à celui-là je n'eusse apporté qu'un fardeau, en l'entraînant à s'unir avec une femme pauvre et endettée ! Maintenant, les choses peuvent être différentes, maintenant je vais peut-être rentrer dans la fortune qui convient à ma naissance et alors je serai libre, je choisirai selon mon cœur, et non plus selon la nécessité.

— Oh ! dit Randal vivement intéressé et se rapprochant de sa belle compagne : oh ! je vous félicite sincèrement ; vous avez donc quelque raison de croire que vous serez... riche ? »

La marquise réfléchit avant de répondre, et pendant cet instant Randal lâcha les fils de la trame qu'il tissait secrètement, pour examiner rapidement si dans le cas où Béatrix deviendrait réellement riche, il souhaiterait de l'épouser, et en ce cas comment il s'y prendrait pour changer de ton, et passer de l'amitié à l'amour. Tandis qu'il songeait à tout cela, Béatrix répondit :

« Riche, pour une Anglaise, non, mais pour une Italienne, oui. Ma fortune serait d'un demi-million.

— Un demi-million ! s'écria Randal qui ne s'abstint qu'avec difficulté de tomber aux pieds de la marquise.

— De francs, continua celle-ci.

— De francs. Ah ! dit Randal respirant longuement tandis que son enthousiasme se calmait soudain. C'est environ vingt mille livres sterling ? Huit cents livres de revenu annuel à quatre pour cent. C'est certainement un fort beau douaire (une pauvreté décente ! se dit-il intérieurement. Je l'ai échappé belle ! mais je vois... je vois. Ceci aplanira toutes les difficultés de mon premier projet). C'est un très-beau douaire, répéta-t-il tout haut, non pour un grand seigneur à la vérité, mais du moins pour un gentilhomme dont la naissance et la fortune seraient dignes de fixer votre choix, si l'ambition n'est pas votre but. Ah ! tandis que vous parliez avec une si touchante éloquence, de sentiments sincères, d'un cœur jeune et ardent, d'un heureux intérieur anglais, vous avez sans doute deviné que ma pensée se portait vers mon ami, qui vous aime avec tant de dévouement, et qui réalise si complètement votre idéal. Il est proverbial chez nous que les mariages heureux ne se rencontrent pas dans les cercles brillants de Londres, mais aux foyers de nos gentilshommes de campagne. Et, entre tous vos adorateurs, qui pourrait vous offrir un sort plus réellement enviable que celui dont, je le vois à votre rougeur, vous avez deviné le nom ?

— Ai-je rougi ? dit la marquise avec un rire argentin. Je crois que dans votre zèle pour votre ami, vous vous êtes trompé. Mais j'avouerai franchement que j'ai été troublée de son amour honnête, ingénu et si évident, bien qu'il l'exprime par ses regards plus que par ses paroles. J'ai comparé cet amour qui m'honore à celui d'admirateurs qui ne veulent que me dégrader ; mais je n'en puis dire davantage, car j'avoue que votre ami est beau, intelligent, généreux, mais cependant il n'est pas ce que...

— Vous vous trompez, croyez-moi, interrompit Randal. Je ne vous laisserai pas achever votre phrase. Il est tout ce que vous ne le supposez pas encore, car sa timidité, son amour même et son admiration pour votre supériorité ne lui permettent pas de montrer avec avantage son esprit et son caractère. Vous avez, il est vrai, pour les lettres et la poésie un goût bien rare, même parmi les femmes de votre pays ; ce goût, il ne l'a pas encore, bien peu d'hommes l'ont. Mais quel Cimon ne se transformerait sous l'influence d'une si douce Iphigénie ? Mon ami vous paraît aujourd'hui un

peu frivole, c'est l'effet de la jeunesse et de l'inexpérience, mais heureux le frère qui verra sa sœur la femme de Frank Hazeldean. »

La marquise sans répondre pencha la tête sur sa main. Pour elle le mariage était plus encore que ce qu'il est pour une veuve éplorée, ou pour une jeune fille rêveuse. Son violent désir d'échapper au joug d'un frère sans principes et sans conscience était si bien devenu comme une partie même de son âme ; ce qu'il y avait de meilleur et de plus élevé dans son caractère complexe avait été si vivement blessé et outragé par sa position isolée et sans appui, par le culte équivoque rendu à sa beauté, par les humiliantes bassesses auxquelles l'avaient soumise des embarras pécuniaires (ceci, non pas sans dessin du comte qui, bien que rapace, n'était point avare, mais qui, tantôt faisant à sa sœur des dons précaires et capricieux, tantôt lui refusant inopinément toute espèce de secours, l'avait entraînée à faire des dettes dans le but de conserver son empire sur elle) ; la situation de Béatrix dans le monde était si pénible pour une femme de sa fierté et de sa naissance, que le mariage lui apparaissait comme la liberté, la vie, l'honneur, la rédemption ; et ces pensées, en même temps qu'elles la poussaient à coopérer au plan par lequel Peschiera devait lui rendre sa fortune la disposaient également à prêter l'oreille aux plaidoyers de Leslie en faveur de Frank.

L'avocat vit qu'il avait fait impression, et avec une adresse merveilleuse, il continua à faire valoir sa cause par tous les arguments propres à en assurer le triomphe. Avec quel tact admirable il s'abstint de faire le panégyrique personnel de Frank et le représenta comme le type, l'idéal de tout ce qu'une femme dans la position de Béatrix devait désirer : la sécurité, la paix, l'honneur du foyer dans la confiance, la constance et l'honnête affection d'un époux. Il ne lui peignit pas un Élysée, mais un port sûr et tranquille ; il ne traça pas le portrait d'un héros de roman, mis il peignit sobrement le représentant du respectable et du réel vers lequel se tourne volontiers une femme alors que le roman commence à lui sembler une illusion. Quiconque eût pu à la fois lire dans le cœur de la personne à laquelle s'adressait Randal, et entendre parler celui-ci, se fût écrié avec admiration : « La science est véritablement une puissance, et cet homme, s'il déployait les mêmes talents sur un plus vaste théâtre, n'occuperait pas une place médiocre dans l'histoire de son temps. »

Béatrix s'arracha lentement aux rêveries qui envahissaient son âme tandis que Leslie parlait, et poussant un profond soupir, elle lui dit :

« Bien, bien ; en accordant tout ce que vous dites, avant que je puisse répondre à un amour si honorable, il faut que je sois délivrée des préoccupations sordides qui m'assiègent. Je ne puis dire à l'homme qui m'épousera : payez les dettes de la fille de Franzini et de la veuve de di Negra.

— Vos dettes ne sont qu'une bien légère partie de votre douaire.

— Mais ce douaire n'est pas assuré ; et ici voulant à son tour sonder son compagnon, M^{me} di Negra tendant la main à Randal lui dit avec l'accent le plus séduisant : Vous êtes donc sincèrement mon ami ?

— Pouvez-vous en douter ?

— Je vais vous prouver que je n'en doute pas, en vous demandant de me venir en aide.

— En quoi ?

— Écoutez-moi ; mon frère est arrivé à Londres.

— J'ai vu son arrivée annoncée dans les journaux.

— Et il y vient, muni du consentement de l'empereur, pour demander la main d'une compatriote, d'une parente ; c'est une alliance qui mettra fin à de longues dissensions de famille et qui ajoutera à la fortune du comte celle d'une riche héritière. Mon frère a été, comme moi, prodigue ; et il lui serait difficile sans ce mariage de me rendre le douaire dont il m'est redevable selon la loi.

— Je comprends, dit Randal. Mais comment puis-je contribuer à ce mariage ?

— En nous aidant à découvrir la fiancée. Elle et son père sont réfugiés et cachés en Angleterre.

— Le père, alors, avait sans doute pris part aux conspirations politiques et avait été proscrit ?

— Justement ; et il s'est si bien caché qu'il a jusqu'ici déjoué tous nos efforts pour découvrir sa retraite. Mon frère, en concluant cette alliance, lui obtiendra son pardon.

— Continuez.

— Oh ! Randal ! Randal ! est-ce donc là la franchise de l'amitié ? Vous savez que depuis longtemps j'ai cherché à connaître la retraite de notre compatriote, que je me suis vainement efforcée d'obtenir ce secret de M. Egerton, qui bien certainement le connaît...

— Mais qui ne communique ses secrets à âme qui vive, dit Randal avec une sorte d'amertume, qui, compacte et renfermé comme le fer, est aussi peu malléable pour moi que pour vous.

— Pardonnez-moi. Je vous connais si bien que je suis convaincue que vous posséderiez bien vite tout secret dont vous désireriez ardemment la connaissance. Bien plus, je crois que vous savez déjà le secret que je vous demande de partager avec moi.

— Qui peut vous donner cette idée ?

— Lorsqu'il y a quelque temps vous me demandâtes de vous décrire l'extérieur et les manières de l'exilé, ce que je fis en partie d'après les souvenirs de mon enfance, en partie d'après la description qui m'en avait été faite par d'autres, je n'ai pu m'empêcher de remarquer l'expression de votre physionomie et son changement rapide, en dépit, ajouta la marquise souriant et observant encore Randal, en dépit de votre empire habituel sur vous-même. Et quand je vous pressai d'avouer que vous aviez déjà vu quelqu'un qui répondait à cette description, vos dénégations ne me trompèrent pas. Puis, lorsque dernièrement, revenant de vous-même à ce sujet, vous m'avez questionnée sur mes motifs pour rechercher les traces de nos réfugiés et que je vous ai répondu d'une manière peu satisfaisante, je me suis aperçue...

— Ha ! ha ! interrompit Randal avec le rire bas et doux par lequel il enfrenait parfois la recommandation que fait lord Chesterfield d'éviter de montrer une gaieté si naturelle qu'elle devient impolie : ha ! ha ! vous avez le défaut de tous les observateurs trop minutieux et trop intelligents. Mais en supposant que j'aie vu des Italiens exilés (ce qui est assez probable), n'est-il pas bien naturel que je cherche à comparer leur extérieur à votre description et bien naturel encore que, si je soupçonne l'un d'eux d'être l'homme dont vous parlez, je désire savoir dans quel but vous cherchez à découvrir sa retraite ? Car il me conviendrait mal, ajouta Randal d'un air

prude, de trahir, même en faveur d'une amie, un homme qui se cache pour échapper à la persécution ; et si je le faisais, car l'honneur lui-même n'est qu'une faible sauvegarde contre la fascination de vos charmes, une telle indiscretion pourrait être fatale à ma carrière future.

— Comment cela ?

— Ne m'avez-vous pas dit qu'Egerton connaît ce secret et refuse de le révéler ? Est-il homme à me pardonner jamais une imprudence qui le compromettrait ? Je dirai plus, chère amie, lorsque Egerton a remarqué mon intimité croissante avec vous, il m'a dit avec son laconisme habituel : « Randal, je ne vous demande pas de rompre avec M^{me} di Negra, car la fréquentation d'une femme comme elle forme les manières et raffine l'intelligence, mais les femmes charmantes sont dangereuses, et M^{me} di Negra est une femme charmante. » La marquise rougit. Randal continua : « Votre belle amie (je cite toujours Egerton) cherche à découvrir la retraite d'un de ses compatriotes. Elle me soupçonne de connaître cette retraite, et s'efforcera peut-être de l'apprendre de vous. Le hasard peut vous procurer l'information qu'elle désire obtenir. Prenez garde de vous trahir. Je jugerais par cette seule faiblesse de tout votre caractère. Celui à qui une femme fait révéler un secret ne sera jamais propre à la vie politique. » Vous voyez donc bien, ma chère marquise, que même en supposant que ce secret me soit connu, vous ne vous montreriez pas mon amie en me demandant de vous révéler ce qui mettrait en péril tout mon avenir. Car pour le moment, ajouta Randal avec une expression sombre et chagrine, je ne suis pas encore maître et debout, je plie et je suis dépendant.

— Il y aurait peut-être, dit M^{me} di Negra insistant, manière de me communiquer ce secret sans que M. Egerton pût vous en attribuer la découverte, et bien que je ne veuille pas vous questionner davantage, permettez-moi d'ajouter ceci : Vous me pressez d'accepter la main de votre ami, vous paraissez vous intéresser à son succès et vous plaidez sa cause avec une chaleur qui témoigne du prix que vous attachez à ce que vous croyez son bonheur. Eh bien, je n'accepterai jamais sa main, que je ne puisse le faire sans rougir de ma pénurie, que mon douaire ne soit assuré, et il ne peut l'être que par le mariage de mon frère avec la fille de cet exilé. Réfléchissez donc pour l'amour de votre ami à la manière dont vous

pourriez m'aider dans la recherche qui est nécessairement le premier pas vers cette alliance. La jeune fille une fois découverte, mon frère n'a plus aucune crainte pour le succès de ses vœux.

— Et vous épouseriez Frank si votre douaire était assuré ?

— Vos arguments en sa faveur me paraissent irrésistibles, » répondit Béatrix en baissant les yeux.

Un éclair de triomphe traversa le regard de Randal et il réfléchit pendant quelques moments. Puis se levant lentement et mettant ses gants, il dit : « Vous réconciliez du moins mon honneur avec l'idée de vous aider dans votre recherche, en cela que vous m'assurez ne vouloir aucun mal à l'exilé.

— Du mal ! Nous voulons lui rendre sa fortune, ses honneurs, son pays natal !

— Et vous m'enrôlez sous votre bannière en me donnant l'espoir de contribuer au bonheur de deux amis qui me sont bien chers. Je vais donc faire tous mes efforts pour m'assurer si parmi les réfugiés que j'ai rencontrés se trouvent ceux que vous cherchez, et s'il en est ainsi, je réfléchirai à la meilleure manière de vous mettre sur la voie. En attendant, pas un mot à Egerton.

— Rapportez-vous-en à moi ; je connais le monde. »

Randal était près de la porte. Il s'arrêta et reprit négligemment :

« Il faut que cette jeune fille soit héritière d'une fortune immense, puisqu'un homme du rang de votre frère se donne tant de peine pour la découvrir.

— Sa fortune sera en effet considérable, répliqua la marquise ; et si quelque chose pouvait vous tenter dans un pays étranger, mon frère serait heureux de vous prouver sa gratitude.

— Fi donc ! » interrompit Randal. Puis se rapprochant de M^{me} di Negra, il lui prit la main, qu'il porta à ses lèvres, et dit galamment :

« Cette récompense suffit à votre preux chevalier ; » et il prit congé de la marquise.

CHAPITRE III.

Les mains derrière le dos, la tête penchée sur sa poitrine, Randal Leslie glissait lentement et sans bruit le long des rues en quittant la maison de la dame italienne. À travers le plan qu'il avait d'abord conçu, il en voyait luire un plus brillant, et dont le succès pouvait être plus sûr et plus immédiat. Si la fille de l'exilé était l'héritière d'une telle fortune, pourquoi n'essayerait-il pas lui-même... Il s'arrêta court, dans son propre soliloque, et sa respiration devint oppressée. Dans sa dernière visite à Hazeldean, il s'était trouvé en contact avec Riccabocca et il avait été frappé de la beauté de Violante. L'idée qu'elle pouvait être la personne que cherchait Béatrix avait vaguement traversé son esprit ; ce premier soupçon avait été confirmé par la description que la marquise lui avait plus tard faite de l'exilé. Mais comme il ignorait alors le motif des questions de Béatrix et ne croyait avoir aucun intérêt personnel à savoir la vérité, il s'était contenté de classer ce problème parmi ceux dont la solution pouvait être laissée au temps et à l'occasion. Le lecteur ne fera certainement pas à l'esprit sans préjugés de Randal Leslie, l'injure de croire qu'il avait refusé de confier à sa belle amie ce qu'il savait de Riccabocca par suite du sentiment chevaleresque qu'il avait allégué. Il avait rapporté exactement l'avis que lui avait donné Audley Egerton au sujet de toute confidence indiscrete, bien qu'il se fût abstenu de rapporter une répétition plus récente et plus directe du même avis. Randal avait fait sa première visite à Hazeldean sans consulter Egerton. Il avait passé quelques jours chez son père et avait été de là au château du squire. À son retour il avait parlé de sa visite à Egerton, qui en avait paru contrarié, fâché même, bien que Randal connût assez son patron pour être convaincu que de tels sentiments ne pouvaient avoir pour cause la froideur qui existait entre celui-ci et son beau-frère. Ce mécontentement avait donc intrigué le jeune homme, mais comme il entrait dans ses vues de nouer des relations d'intimité avec le squire, il fit infraction sur ce point à sa déférence accoutumée aux volontés de l'homme d'État. Il lui fit donc observer qu'il serait certes très-fâché de rien faire qui pût déplaire à son bienfaiteur, mais que son père désirait naturellement qu'il ne rejetât pas les avances bienveillantes de M. Hazeldean.

« Pourquoi naturellement ? demanda Egerton.

— Parce que, comme vous le savez, M. Hazeldean est mon parent. Ma grand'mère était une Hazeldean.

— Ah ! fit Egerton, qui, ainsi que nous l'avons déjà vu, connaissait peu la généalogie des Hazeldean et s'en souciait moins encore. J'ignorais cette circonstance ou je l'avais oubliée. Votre père croit donc que le squire peut vous léguer quelque chose ?

— Oh ! monsieur, mon père n'est pas si mercenaire, une pareille idée n'est jamais entrée dans son esprit. C'est le squire lui-même qui m'a dit : « S'il arrivait malheur à Frank, tu serais l'héritier du domaine, il est donc bon que nous nous connaissions. » Mais...

— Il suffit, interrompit Egerton. Loin de moi l'idée de m'interposer entre vous et la moindre chance de fortune. Et qui avez-vous rencontré à Hazeldean ?

— Personne, monsieur, pas même Frank.

— Hum ! Le squire n'est-il donc pas en bons termes avec le ministre ? Auraient-ils eu quelque querelle au sujet de la dîme ?

— Oh ! aucune. J'oubliais M. Dale. Je l'ai vu plusieurs fois. Il vous loue et vous admire beaucoup, monsieur.

— Moi ! et pourquoi ? Que vous a-t-il dit de moi ?

— Que votre cœur était aussi bon que votre tête ; qu'il avait eu occasion de vous voir au sujet de quelques-uns de ses anciens paroissiens et qu'il avait été touché de rencontrer en vous une profondeur de sentiments à laquelle il ne s'attendait pas chez un homme du monde et un homme d'État.

— Oh ! c'est là tout ! Il s'agit sans doute de quelque affaire du temps où je représentais Lansmere.

— Je suppose que oui. »

La conversation en était restée là, mais la seconde fois que Randal avait voulu faire visite au squire, il en avait formellement demandé la permission à Egerton, qui, après un instant d'hésitation, avait répondu : « Je n'y vois pas d'inconvénients. »

À son retour de cette seconde visite Randal parla de sa rencontre avec Riccabocca, et Egerton d'abord un peu surpris, lui dit d'un ton calme : « C'est sans doute un réfugié politique ; ayez soin de ne pas mettre M^{me} di Negra sur ses traces. Rappelez-vous qu'on la soupçonne d'être un espion du gouvernement autrichien.

— Fiez-vous-en à moi, monsieur, dit Randal, mais il me semble peu probable que ce pauvre docteur soi le personnage qu'elle cherche à découvrir.

— Ceci n'est pas notre affaire, répondit Egerton ; des gentlemen anglais respectent le secret d'autrui quel qu'il soit. »

Lorsque Randal réfléchit plus tard à cette réponse ambiguë, et se rappela l'inquiétude qu'avait laissé voir Egerton en apprenant sa première visite à Hazeldean, il se dit qu'il devait être sur la voie du secret que son patron désirait cacher à lui comme à tous, savoir : l'incognito de l'Italien que lord L'Estrange avait pris sous sa protection.

« Mes cartes, se dit Randal en résumant ses réflexions, sont devenues difficiles à jouer. D'un côté, si j'entraîne Frank à un mariage avec cette étrangère, le squire ne me le pardonnera jamais. D'autre part, si elle ne veut pas l'épouser sans ce douaire, que ce douaire dépende du mariage de son frère avec sa belle compatriote, que cette compatriote soit comme je le suppose Violante, et que Violante soit l'héritière dont je veux obtenir la main... Bah ! bah ! de tels scrupules chez une femme du caractère et dans la position de M^{me} di Negra doivent facilement se dissiper. La perte même de cette alliance pour son frère, celle de son propre douaire, les dettes, la pauvreté la forceront à prendre la seule voie de salut qui lui reste. Je resterai donc fidèle à mon ancien plan ; j'irai à Hazeldean pour voir s'il y a quelque réalité dans le nouveau, et alors je m'arrangerai pour concilier les deux. Ha ! ha ! la maison de Leslie se relèvera bientôt de ses ruines. »

Ici, il fut tiré de sa rêverie par quelqu'un qui lui frappait amicalement l'épaule en s'écriant : « Comment Randal, mais vous voilà aussi absorbé que lorsqu'à Eton vous quittiez le jeu pour marmotter des vers latins.

— Mon cher Frank, dit Randal, que vous êtes donc brusque ! justement je pensais à vous.

— Ah bah ! et affectueusement, j'en suis sûr ? dit Frank Hazeldean, dont la belle et honnête figure exprima la confiance de l'amitié ; et Dieu sait, ajouta-t-il d'une voix plus triste et avec une expression plus grave, Dieu sait que j'ai besoin de toute l'affection que vous pouvez me témoigner !

— Je pensais, dit Randal, que le dernier envoi de votre père, dont j'ai été assez heureux pour être le porteur, suffirait à payer vos dettes les plus pressantes. Je ne veux pas vous sermonner, mais réellement il faut que je vous le dise encore une fois : vous devriez être plus raisonnable.

FRANK (d'un ton sérieux). J'ai fait de mon mieux pour me réformer, j'ai vendu mes chevaux et je n'ai touché ni un dé ni une carte depuis plus de six mois. Je n'ai pas même voulu mettre à la rafle pour le dernier Derby. »

Ceci était dit de l'air d'un homme qui doute de la possibilité d'obtenir croyance à une vertu et à une abstinence surnaturelles.

RANDAL. Est-ce bien possible ? Mais avec de telles conquêtes sur vous-même comment se fait-il que vous ne puissiez vivre avec une pension très-libérale ?

FRANK (tristement). Lorsqu'un homme a une fois la tête sous l'eau, il a bien de la peine à remonter à la surface, voyez-vous ; j'attribue tous mes embarras au tort que j'ai eu d'abord de cacher une partie de mes dettes à mon père lorsqu'il est venu à Londres pour cela avec tant de bonté.

— Je regrette alors de vous avoir donné cet avis.

— Oh ! votre intention était bonne, je ne vous fais pas de reproches ; ç'a été ma faute à moi.

— Il est vrai que je vous avais conseillé de payer cette seconde moitié de vos dettes avec votre pension. Si vous l'aviez fait, tout irait bien maintenant.

— Oui, mais le pauvre Borrowell était dans un tel embarras à Goodwood que je n'ai pu lui résister ; une dette d'honneur, il fallait bien l'acquitter ; en sorte que j'ai signé pour lui un billet qu'il n'a pu payer ; le pauvre garçon ! Réellement, il se serait brûlé la cervelle, si je n'avais consenti à le renouveler. Et maintenant, avec ces maudits intérêts, la somme est devenue si considérable qu'il ne pourra jamais la payer ; un billet naturellement en engendre un autre, et il faut les renouveler tous les trois mois ; c'est le

diabie et tout ce qui s'ensuit ! Quand on pense au peu que j'ai reçu pour tout ce que j'ai emprunté, ajouta Frank avec une sorte d'étonnement lamentable. À peine ai-je eu quinze cents livres d'argent comptant, et aujourd'hui l'intérêt annuel me coûterait à peu près autant, si je l'avais.

— Vous n'avez eu que quinze cents livres !

— Oui, avec sept grandes boîtes de cigares, les plus mauvais que j'aie jamais fumés ; trois tonneaux de vin que personne n'a pu boire, et un gros ours qu'on avait importé de Groenland à cause de sa graisse.

— Ceci du moins doit vous avoir épargné un mémoire de votre coiffeur.

— J'ai payé son mémoire avec, dit Frank, et il a été bien obligeant de me débarrasser de ce monstre, qui avait déjà en se jouant failli étouffer deux soldats et mon groom. J'ai bien envie, dit Frank se résumant après une pause, même maintenant, d'avouer franchement tous mes embarras à mon père.

RANDAL (d'un air grave). Hum !

FRANK. Quoi ! Ne croyez-vous pas que ce soit le meilleur moyen d'y mettre un terme ? Je ne pourrai jamais assez économiser pour payer ce que je dois, et mes dettes font la boule de neige.

RANDAL. À en juger par la façon de parler du squire, je crois que la connaissance de vos affaires vous retirerait pour toujours ses bonnes grâces ; et puis votre mère serait si affligée, surtout après avoir cru que la somme que je vous ai apportée il y a quelque temps devait suffire à payer toutes vos dettes. Si vous ne le lui aviez pas assuré, ce serait différend, mais elle qui hait tant le mensonge et qui répétait au squire : « Frank dit que ceci payera tout, et malgré toutes ses fautes, Frank n'a jamais menti ! »

— Chère bonne mère ! Je crois l'entendre ! s'écria Frank vivement ému. Mais je n'ai pas menti, Randal. Je n'ai pas dit que cette somme dût me libérer entièrement.

— Vous m'avez chargé et prié de le dire, répliqua Randal d'un ton grave et froid, ne me blâmez pas si je vous ai cru.

— Non, non ! J'ai seulement dit que cela me dégagerait pour le moment.

— Alors, je vous ai mal compris et de telles erreurs touchent à mon honneur. Pardon Frank, mais ne me demandez plus désormais d'intervenir.

Vous voyez qu'avec les meilleures intentions, cela n'aboutit qu'à me compromettre.

— Si vous m'abandonnez, il ne me reste plus qu'à aller me jeter tête baissée dans la rivière, dit Frank d'un ton de désespoir ; mais il faut tôt ou tard que mon père connaisse ma situation. Les juifs me menacent déjà de l'aller trouver, et plus l'explication sera retardée, plus elle sera terrible.

— Je ne vois pas pourquoi votre père apprendrait jamais l'état actuel de vos affaires ; il me semble que vous pourriez payer les usuriers et vous débarrasser de ces billets en vous procurant de l'argent à des conditions comparativement faciles.

— Et comment ? s'écria vivement Frank.

— La propriété du Casino vous est substituée, et vous pourriez emprunter dessus une somme qui ne serait payable qu'alors que la propriété vous appartiendrait.

— C'est-à-dire à la mort de mon pauvre père ? Oh non, non ! Je ne puis supporter l'idée de ces calculs faits de sang-froid sur la mort d'un père. Je sais que cela n'est pas rare. J'en connais qui l'ont fait, mais ils n'avaient pas des parents comme les miens, et cependant, même de leur part cela me choquait et me révoltait. Prévoir la mort d'un père et spéculer sur cette prévision me semble une sorte de parricide ; c'est contre nature, Randal ; en outre ne vous rappelez-vous pas ce que disait mon père (et il pleurait en le disant) : « Ne spécule jamais sur ma mort. Frank ; je ne pourrais le supporter. » Oh Randal, ne me parlez pas de cela !

— Je respecte vos sentiments, bien que tous les billets que vous pourriez faire sur le Casino n'avancassent pas d'un seul jour la mort de M. Hazeldean. Renonçons donc à cette idée et songeons à quelque autre moyen. Tiens, j'y pense, Frank, vous êtes joli garçon, et vous avez de fort belles espérances, pourquoi n'épouseriez-vous pas quelque riche héritière ?

— Ah ! s'écria Frank en rougissant, vous savez, Randal, que je ne puis songer qu'à une seule femme au monde ; et je l'aime si passionnément, que, bien que je fusse aussi léger qu'un autre avant de la connaître, il me semble maintenant que le reste de son sexe a perdu tous ses charmes. Je passais par ici, ce moment même, uniquement pour regarder ses fenêtres.

— Vous voulez parler de M^{me} di Negra ? je la quitte à l’instant. Elle a deux ou trois ans de plus que vous, mais si cela vous est indifférent, pourquoi ne pas l’épouser ?

— L’épouser ! s’écria Frank stupéfait ; parlez-vous sérieusement ?

— Pourquoi pas ?

— Mais en supposant qu’elle, si brillante, si admirée, voulût m’accepter, elle est comme vous savez plus pauvre encore que moi. Elle me l’a dit franchement, c’est un si noble cœur ! Et puis mon père n’y consentirait jamais, ni ma mère non plus. Je le sais d’avance.

— Parce qu’elle est étrangère ?

— Oui, d’abord.

— Cependant le squire a permis à sa cousine d’épouser un étranger.

— C’était bien différent. Il n’avait aucun droit sur Jemima ; une belle-fille, c’est tout autre chose, puis mon père est si anglais dans ses idées, tandis que M^{me} di Negra, au contraire, est si entièrement étrangère. Sa grâce même lui nuirait aux yeux du squire.

— Je crois que vous êtes injuste envers vos parents. S’il s’agissait d’une étrangère de basse extraction, d’une actrice ou d’une chanteuse par exemple, ils s’y opposeraient certainement, mais une femme de la naissance de M^{me} di Negra. »

Frank secoua la tête. « Je ne crois pas que mon père se souciât de sa naissance, fût-elle fille d’un roi. Il ne fait guère de différence entre les étrangers. Et puis, vous savez (ici Frank baissa la voix), vous savez qu’une des raisons qui me la rendent si chère serait pour les bonnes gens de là-bas une objection insurmontable.

— Je ne vous comprends pas, Frank.

— Je l’aime d’autant plus, dit le jeune Hazeldean en relevant la tête avec une noble fierté, je l’aime d’autant plus que le monde l’a plus sévèrement jugée, parce que je la crois pure et calomniée. Mais penseraient-ils de même, eux là-bas qui ne voient point avec les yeux d’un amant, eux qui ont conservé toutes les vieilles idées anglaises au sujet du manque de décorum et de la licence des manières sur le continent, et qui croiraient aisément les

bruits les plus fâcheux. Oh, non ! j'aime, je ne saurais m'en empêcher, mais j'aime sans espoir.

— Il est possible que vous ayez raison, dit Randal comme frappé des arguments de son ami, cela est très-possible, et je crois certainement qu'au château on s'affligerait et s'irriterait d'abord en apprenant que vous avez épousé M^{me} di Negra. Cependant quand votre père saurait que vous l'avez fait non-seulement par passion, mais encore pour lui épargner un sacrifice pécuniaire, pour acquitter toutes vos dettes, pour...

— Que voulez-vous dire ? s'écria Frank avec impatience.

— J'ai des raisons de penser que M^{me} di Negra vous apporterait en mariage une dot aussi considérable que celle que votre père peut espérer pour vous d'une femme anglaise. Et quand ceci sera convenablement expliqué au squire, et qu'on lui aura prouvé le haut rang et la grande position de votre femme (car je crois que ce seraient là des circonstances atténuantes, malgré l'idée exagérée que vous vous faites de ses préjugés), puis quand il verra M^{me} di Negra elle-même et pourra juger de sa beauté et de ses rares qualités, sur l'honneur, Frank, je crois qu'il n'y aurait plus rien à craindre. Après tout, vous êtes son fils unique, il sera bien obligé de vous pardonner, et je sais avec quelle ardeur vos parents désirent tous deux de vous voir fixé, établi. »

Le visage de Frank s'illumina. « Il n'y a personne qui comprenne le squire comme vous, cela est certain, dit-il avec gaieté. Il a une haute opinion de votre jugement. Croyez-vous donc réellement que vous parviendriez à adoucir les choses ?

— Je le crois, mais je serais fâché de vous engager à courir le moindre risque, et si en y réfléchissant davantage vous pensez qu'il y a risque, je vous conseille fortement d'éviter toutes les occasions de voir la pauvre marquise. Ah ! vous regimbez ! mais je dis cela dans son intérêt comme dans le vôtre. D'abord, parce que vous devez comprendre, qu'à moins de penser sérieusement au mariage, vous ne ferez par vos attentions qu'ajouter aux rumeurs dont vous ressentez si vivement l'injustice ; et en second lieu, parce qu'il me semble qu'un homme n'a pas le droit de conquérir l'affection d'une femme uniquement pour satisfaire sa propre vanité.

— Ma vanité ! grand Dieu ! Pouvez-vous avoir de moi une pareille opinion ? Mais quant à l'affection de la marquise, continua Frank d'une voix tremblante, pensez-vous réellement, franchement, qu'il me serait possible de l'acquérir ?

— J'ai bien peur qu'elle ne vous soit déjà plus d'à moitié acquise, dit Randal souriant et secouant la tête ; mais M^{me} di Negra est trop fière pour jamais vous laisser voir l'effet que vous avez pu produire sur elle, surtout si, comme je le suppose, vous n'avez jamais fait allusion à l'espoir d'obtenir sa main.

— Je n'avais jamais jusqu'ici conçu un pareil espoir. Mon cher Randal, tous mes soucis sont évanouis : il me semble que je nage dans l'air ; j'ai bien envie de monter chez elle sur-le-champ.

— Un moment, un moment, dit Randal ; permettez-moi de vous donner un avis. Vous venez à l'instant même d'apprendre de moi que M^{me} di Negra aura, ce que vous ne soupçonniez pas, une fortune en rapport avec sa naissance. Un changement trop brusque dans vos manières pourrait lui faire croire que vous êtes influencé par cette communication.

— Ah ! s'écria Frank, blessé au vif, il me semble que je suis coupable, que je suis réellement influencé par cette nouvelle. Et quand j'y réfléchis, je le suis en effet, continua-t-il avec un accent qui devenait pathétique à force de naïveté ; mais j'espère qu'elle ne sera pas *très-riche*, car en ce cas je cesserais de la voir.

— Tranquillisez-vous, il s'agit seulement d'une dot de vingt ou trente mille livres ; juste de quoi payer toutes vos dettes et aplanir tous les obstacles qui s'opposent à votre union ; en compensation, vous pourrez plus tard assurer à votre femme un douaire sur la propriété du Casino. Et puisque nous sommes sur ce chapitre, je vais être encore plus explicite. M^{me} di Negra a, comme vous le dites, un noble cœur, et elle m'a dit elle-même qu'avant que son frère, à son arrivée, l'eût assurée de ce douaire, elle n'aurait jamais consenti à vous épouser, jamais voulu faire peser ses propres embarras sur l'homme qu'elle aime. Ah ! avec quel bonheur elle accueillera l'idée de vous rendre le cœur de votre père. Mais soyez prudent, je vous le répète. Et maintenant, Frank, qu'en dites-vous ? Ne serait-il pas à propos que je courusse à Hazeldean pour sonder un peu vos parents ? Quitter

Londres en ce moment me gêne bien un peu, mais je ferais bien d'autres sacrifices pour vous. Oui, je partirai demain matin pour Rood-Hall, et j'irai de là à Hazeldean. Votre père, j'en suis sûr, me pressera de rester, et j'aurai ainsi l'occasion de juger de la façon dont il envisagerait votre mariage avec M^{me} di Negra, en supposant toujours que la chose lui fût convenablement présentée. Nous agirons après en conséquence.

— Mon cher Randal, je ne sais comment vous remercier ! Si jamais un pauvre diable comme moi pouvait vous être de quelque utilité... mais c'est impossible.

— Il est certain que je ne vous demanderai jamais de répondre d'un billet de ma façon, dit Randal en riant, je pratique l'économie que je prêche.

— Ah ! dit Frank avec un gémissement, cela tient à ce que vous avez un esprit cultivé qui vous offre beaucoup de ressources, tandis que toutes mes fautes viennent de l'oisiveté. Si j'avais eu quelque chose à faire les jours de pluie, j'aurais évité bien des sottises.

— Oh ! vous aurez quelque jour assez à faire de surveiller vos propriétés. Nous autres qui n'avons pas de propriétés, il faut que la science nous en serve. Adieu, mon cher Frank, il est temps que je rentre. À propos, n'avez-vous jamais, par hasard, parlé des Riccabocca à M^{me} di Negra ?

— Des Riccabocca ? non ; mais c'est une bonne idée. Je serai bien aise de lui dire qu'une de nos parentes a épousé un de ses compatriotes ; c'est singulier que je n'aie pas encore pensé à cela. À dire vrai, je lui parle bien peu ; elle est si supérieure, qu'après d'elle je suis tout intimidé.

— Faites-moi le plaisir, Frank, dit Randal attendant patiemment la fin de cette réponse, car il cherchait pendant ce temps une raison qui pût motiver sa requête, faites-moi le plaisir de ne jamais parler des Riccabocca, ni à elle, ni à son frère, auquel elle vous présentera sans doute.

— Pourquoi cela ? »

Randal hésita ; l'invention lui faisait défaut, et, par exception, il s'avisa que le mieux était de dire à peu près la vérité.

« La marquise ne cache rien à son frère, et il est du petit nombre des Italiens qui sont en faveur à la cour d'Autriche.

— Eh bien ?

— Et je suppose que le pauvre Riccabocca a dû quitter son pays à la suite de quelque folle tentative de révolution, et qu’il craint d’être découvert par la police autrichienne.

— Mais ici elle ne peut rien contre lui, dit Frank avec la conviction innée qu’a tout Anglais que le sol de sa patrie est sacré. Je voudrais bien voir qu’un Autrichien prétendît nous dicter qui il faut recevoir et qui il faut renvoyer !

— Sans doute, ceci est vrai et constitutionnel, mais Riccabocca peut avoir d’excellentes raisons (et pour parler clair je sais qu’il en a) de garder l’incognito, et nous sommes tenus de respecter ses raisons sans chercher plus loin.

— Je ne puis, dit Frank (éclairé ici par ce même sentiment d’honneur qui le rendait crédule sur d’autres sujets), je ne puis croire M^{me} di Negra capable de descendre au rôle d’espion et de nuire à un compatriote malheureux qui s’est confié comme elle à l’hospitalité de l’Angleterre. Oh ! si je croyais cela, je ne pourrais l’aimer ! ajouta Frank avec énergie.

— Vous avez certainement raison ; mais voyez dans quelle fausse position vous la placeriez ainsi que son frère. S’ils connaissaient le secret de Riccabocca et qu’ils le révélassent à l’Autriche, ce serait, comme vous le dites, une action basse et cruelle ; mais si, le sachant, ils se taisaient, cela pourrait avoir pour eux les conséquences les plus fâcheuses. Vous savez que la politique autrichienne est d’une tyrannie proverbiale.

— Les journaux le disent, il est vrai.

— En un mot, votre discrétion ne peut amener aucun mal, et votre indiscretion peut en causer beaucoup. C’est pourquoi je vous demande votre parole, Frank ; je n’ai pas le temps de rester là à argumenter.

— Je vous promets sur l’honneur de ne pas parler des Riccabocca, bien que je sois certain que leur secret serait aussi en sûreté avec la marquise qu’avec...

— Je compte sur votre parole, » interrompit Randal avec impatience ; et il s’en alla en toute hâte.

CHAPITRE IV.

Vers le soir du lendemain, Randal Leslie s'éloignait lentement d'un village situé à deux milles environ de Rood-Hall, où il venait de quitter la diligence. Il traversait des prairies, des champs de blé et côtoyait la lisière de grands bois, patrimoine depuis longtemps aliéné de ses aïeux. Il était seul dans ces campagnes où s'était écoulée son enfance, où il avait invoqué pour la première fois l'esprit de la science.

Il s'arrêtait souvent, surtout alors que les ondulations du terrain lui permettaient d'apercevoir le haut de la vieille église ou les sombres pins qui dominaient les landes désolées de Rood-Hall.

« C'est ici, se disait-il, que, comparant la fertilité des terres qui formaient jadis l'héritage de mes ancêtres, aux stériles bruyères qui entourent leur demeure à demi écroulée, je me suis dit bien souvent : je relèverai la fortune de ma maison. Et à cette pensée le travail perdait soudain son austérité, et les livres me semblaient des armées vivantes destinées à servir ma pensée. Venez encore une fois à mon secours, grandeurs passées, donnez-moi des forces et du courage pour le combat de l'Avenir ! » Ses lèvres pâles se contractaient pendant qu'il s'abandonnait à ces pensées, car sa conscience parlait, et cette voix de la conscience se fait entendre plus clairement au milieu des scènes rurales, que parmi le tourbillon et le bruit de ce camp toujours sous les armes qu'on appelle une grande ville.

Bien que l'ambition puisse avoir un but meilleur et plus noble que la restauration d'un nom et d'une famille, c'est là cependant une fin digne d'intérêt et de sympathie. Mais tous les sentiments, toutes les intentions d'un caractère élevé semblaient s'être dégagés de tout l'or qu'ils contenaient en passant au creuset de l'intelligence de Randal, pour en sortir transformés en un égoïsme pur et sans alliage. Néanmoins, c'est une vérité étrange, mais incontestable, qu'un homme d'un esprit cultivé, quelque vicieux et pervers qu'il soit, conserve des lueurs de sentiments nobles, des perceptions irrégulières de beauté morale, refusées au vice brutal et ignorant, et qui sont peut-être destinées à lui servir de châtiment, si comme

dit le poète : « Personne n'est plus malheureux que celui qui connaît la vertu, et embrasse le vice. »

Tandis que l'ambitieux solitaire avançait lentement et que le souvenir de son enfance innocente, du moins de fait, lui apparaissait entourée de l'auréole des rêves passés, rêves bien plus purs que ceux qu'il secouait maintenant chaque matin pour reprendre l'activité de l'homme fait, une mélancolie profonde s'empara de lui et il s'écria à voix haute : « J'aspirais alors à la renommée et à la grandeur, comment se fait-il que maintenant, à mesure que j'avance dans la carrière, tout ce qui me semblait élevé dans le but, ait disparu à mes yeux et que les moyens que je me propose, soient de ceux qui dans mon enfance m'eussent paru vils et mesquins ? Oh ! c'est qu'alors je ne connaissais que les livres, tandis qu'aujourd'hui j'ai appris à connaître les hommes, et cette science souille bien davantage que celle des livres. Mais, continua-t-il plus bas, comme discutant avec lui-même, si le pouvoir ne peut être acquis qu'à ce prix (et à quoi bon la science si elle ne donne pas le pouvoir ?), la fin ne justifie-t-elle par les moyens ? Quel cas fait-on du sage qui échoue ? » Randal continuait son chemin, mais la calme beauté de la campagne semblait protester contre ces pensées. Il y a des heures où la nature, comme un bain de Jouvence, semble rendre à l'âme fatiguée toute sa fraîcheur, de ces heures d'où quelques-uns sont sortis des hommes nouveaux. Les grandes crises de la vie sont silencieuses. Soudain le pays se découvrit aux yeux de Randal, le pré communal nu et stérile, l'église en ruines, la vieille maison qu'on apercevait sortant à demi du creux humide, dans lequel elle semblait à Randal s'être enfoncée plus profondément encore, depuis qu'il ne l'avait vue. Quelques jeunes gens jouaient au hockey sur le pré. Randal s'appuya sur la barrière et regarda le jeu, car parmi les joueurs il avait reconnu son jeune frère Olivier. Bientôt la balle fut jetée à Olivier et les jeunes gens se groupant autour de lui le dérobèrent aux regards de Randal, mais celui-ci entendit bientôt des railleries et des rires dérisoires. Olivier avait reculé devant le danger des massifs bâtons qui s'agitaient autour de lui, et avait reçu quelques coups à travers les jambes, car on entendait ses gémissements à demi étouffés par des cris de :

« Va trouver ta maman ; c'est bien là Noll Leslie, brave comme un poulet ! »

Randal devint écarlate.

« Un Leslie servir de jouet à ces rustres ! » murmura-t-il en grinçant des dents.

Il sauta par-dessus la barrière et traversa le jeu, la tête droite et l'air hautain. Les joueurs poussèrent soudain un cri d'indignation. Randal leva son chapeau, tous le reconnurent et s'arrêtèrent, car lui du moins était généralement respecté. Olivier accourut vers son frère ; Randal lui prit fermement le bras, sans dire un mot aux autres, et l'attira vers la maison. Olivier jeta derrière lui un regard de regret, se frotta les tibias et hasarda un coup d'œil timide sur la physionomie sévère et mécontente de Randal.

« Vous n'êtes pas fâché contre moi parce que je jouais au hockey avec nos voisins ? dit-il enfin, d'un ton craintif, voyant que Randal ne rompait pas le silence.

— Non, répondit le frère aîné, mais un gentleman, tout en se mêlant à ses inférieurs, doit savoir conserver sa dignité. Il n'y a pas de mal à jouer avec eux, mais il importe de ne pas jouer de façon à devenir la risée de grossiers paysans. »

Olivier baissa la tête et ne répondit pas. Ils entrèrent dans la cour, et les cochons les regardèrent à travers les palissades du même air sérieux dont leurs grands-pères avaient bien des années auparavant regardé Frank Hazeldean.

M. Leslie père, coiffé d'un vieux chapeau de paille, donnait à manger aux poules devant la porte ; il s'acquittait de ce soin avec sa lenteur et sa négligence habituelles, laissant tomber les grains, pour ainsi dire un à un, de ses mains inertes.

La sœur de Randal, les cheveux pendants et en désordre, comme toujours, était assise sur une chaise de paille, lisant un roman sale et déchiré, et à travers la fenêtre de la salle on entendait la voix grondeuse de mistress Leslie. Quiconque eût vu le jeune héritier de cette ignoble pauvreté debout dans la cour, avec ses traits distingués et intelligents, et son extrême élégance d'aspect et de costume, se fût expliqué comment, laissé à l'égoïsme de sa science et de son ambition, avec un pareil entourage, et étranger aux douces leçons de la famille, il avait grandi dans cette secrète solitude de l'âme ; comment l'esprit avait été en lui si peu nourri par le

cœur, et comment cette affection et ce respect qui s'épanchent d'ordinaire sur les hôtes bien-aimés du foyer, il les avait transmis aux tombeaux de ses pères.

« Ah ! Randal, te voilà mon garçon, dit M. Leslie d'une voix traînante, comment vas-tu ? Qui se serait attendu à te voir aujourd'hui ? Ma femme, ma femme, cria-t-il d'un ton d'évidente consternation, voici Randal, qui a sans doute besoin de dîner ou de souper. » Mais pendant ce temps, Juliette s'était élancée vers son frère et l'entourait de ses bras ; le jeune homme l'attira un peu à l'écart, tout en lui rendant ses caresses, car Juliette était ce que Randal aimait le mieux au monde.

« Sais-tu que tu deviens tout à fait jolie, Juliette, lui dit-il en écartant doucement ses cheveux ; mais pourquoi ne pas soigner davantage ta tenue, comme je t'en ai priée tant de fois ?

— Je ne t'attendais pas, cher Randal ; tu viens toujours si subitement que tu nous prends en déshabillé.

— Mais tu ne devrais jamais te laisser prendre ainsi.

— Personne autre ne peut nous surprendre, car il n'y a jamais que toi qui viennes, et la jeune fille poussa un gros soupir.

— Patience, patience ; mon jour viendra et ce sera aussi le tien, ma sœur, » répliqua Randal, ému d'une pitié sincère en regardant cette jeune plante sauvage dont un peu de culture eût pu faire une si belle fleur.

Ici, mistress Leslie, dans un état d'extrême agitation, ayant traversé rapidement le parloir en laissant un morceau de sa robe accroché à la poignée de la petite table toujours cassée, se précipita dans la cour, effarouchant les poulets à droite et à gauche, et embrassa Randal à la hâte. « Ah ! comme tu ébranles mes nerfs, s'écria-t-elle. Tu as faim, j'en suis sûre, et nous n'avons ici que du mouton froid ! Jenny ! Jenny ! Juliette, as-tu vu Jenny ? Où est-elle donc ? Sortie avec l'homme de journée, j'en suis sûre.

— Je n'ai pas faim, ma mère, dit Randal ; je ne veux que du thé. » Juliette rattachant ses cheveux s'élança dans la maison pour préparer le thé et aussi pour mettre ordre à sa toilette. Elle aimait chèrement son frère de Londres, mais aussi elle en avait grand'peur.

Randal s'assit sur les palissades pourries.

« Prends garde de les briser, dit M. Leslie avec quelque inquiétude.

— Oh ! mon père, je suis très-léger, rien ne se brise jamais sous moi. Ma mère, dit le jeune homme, retenant mistress Leslie qui voulait courir à la recherche de Jenny, ma mère, vous ne devriez point permettre qu'Olivier fréquentât ces paysans. Il est temps de songer pour lui à une profession.

— Ne m'en parle pas ; il nous dévore ; il a un appétit effrayant ; mais quant à une profession, à quoi est-il bon ? Ce ne sera jamais un savant. »

Randal fit un signe de triste assentiment, car Olivier avait été envoyé à Cambridge ; Randal y avait payé sa pension et Olivier en était sorti sans prendre un seul grade.

« Il y a l'armée, dit le frère aîné, c'est la profession naturelle d'un gentilhomme. Comme Juliette est devenue jolie ! mais j'avais laissé de l'argent pour lui donner des maîtres et elle prononce le français comme une femme de chambre.

— Et cependant elle aussi, elle aime les livres. Elle lit toute la journée et n'est bonne à rien autre chose.

— Quoi ! ces mauvais romans ! Vous appelez cela lire ?

— Te voilà bien ; tu viens toujours ici pour gronder, et nous faire de la peine, dit mistress Leslie d'un ton plaintif. Tu es devenu trop grand seigneur pour nous, et cependant nous avons assez d'affronts à subir de la part des autres, pour qu'au moins nos enfants nous témoignent un peu de respect.

— Je suis loin de vouloir manquer à ce que je vous dois, ma mère, dit Randal avec tristesse, mais qui donc vous a insultés ? »

Alors mistress Leslie entama le catalogue détaillé et irritant de toutes les mortifications et de toutes les insultes qu'il lui fallait endurer ; c'étaient tous les griefs d'une famille de province ayant beaucoup de prétentions et peu d'argent, et de tous les gens qui, ne cherchant point à plaire aux autres et incapables de leur être utiles, s'exagèrent les torts de leurs voisins et ne leur tiennent compte d'aucun service. Le fermier Jones avait insolemment refusé d'envoyer son wagon à vingt milles de là pour aller chercher du charbon ; M. Giles le boucher, en demandant qu'on soldât son mémoire, avait ajouté que la consommation de Rood était trop peu considérable pour

qu'il voulût faire crédit plus longtemps. Le squire Thornhill, propriétaire actuel des plus belles terres de l'ancien domaine des Leslie, avait fait demander la permission de chasser sur les terres de M. Leslie puisqu'il ne les faisait point garder. Lady Spratt (de nouvelles gens venus de la ville qui avaient loué un château voisin), lady Spratt avait pris une domestique renvoyée par mistress Leslie, sans venir demander à celle-ci de renseignements. Le lord-lieutenant du comté avait donné un bal sans inviter les Leslie. Les tenanciers de M. Leslie avaient voté en sens inverse de leur propriétaire aux dernières élections. Et pis que tout cela, le squire Hazeldean et sa femme avaient fait une visite à Rood-Hall, et bien que mistress Leslie eût crié à Jenny : « Je ne suis pas chez moi, » le squire, qui l'avait aperçue à travers la fenêtre, avait forcé sa porte et surpris toute la maison « dans le plus grand négligé. » Cela n'était rien encore, mais le squire s'était permis de donner des conseils à M. Leslie sur la manière de faire valoir ses terres, et mistress Hazeldean avait engagé Juliette à tenir la tête droite et à relever ses cheveux, « absolument comme si nous étions ses tenanciers, » dit mistress Leslie avec tout l'orgueil des Montfydget.

Bien que Randal fût trop sensé pour ne pas comprendre l'inanité de la plupart de ces griefs, ils l'irritaient et le mortifiaient cependant. Tout, jusqu'aux conseils bien intentionnés, mais officieux, des Hazeldean, témoignait du peu de cas qu'on faisait généralement de la famille déchue.

Tandis qu'il demeurait assis sur la palissade, sombre et taciturne, sa mère, debout près de lui, avec son bonnet de travers, M. Leslie s'approcha d'eux, et dit avec une sorte de gémissement :

« Je voudrais que nous eussions une bonne somme d'argent, Randal. mon garçon. »

Rendons justice à M. Leslie, c'était bien rarement qu'il exprimait un souhait entaché d'avarice. Il fallait que son esprit fût singulièrement excité pour s'aventurer ainsi en dehors de ses limites normales d'indolente et triste résignation.

Randal le regarda donc avec surprise et dit :

« Vous voudriez une somme d'argent, mon père ; et pourquoi faire ?

— Les manoirs de Rood et de Dalmansberry, ainsi que toutes les terres qui ont été vendues par mon grand-père, vont l'être de nouveau lorsque le

fil aîné du squire Thornhill sera majeur. Sir John Spralt parle de les acheter. J'aurais aimé à pouvoir les reprendre. C'est une honte de voir les terres des Leslie mises à l'encan et achetées par des Spratt et autres gens de cette espèce. Oui, je voudrais avoir une grosse, grosse somme d'argent comptant. »

Le pauvre gentilhomme étendait en parlant ses mains impuissantes ; il retomba bientôt dans une rêverie pleine de tristesse.

Randal s'élança de la palissade avec une vivacité qui effraya les cochons contemplatifs, et s'écria :

« Quand le jeune Thornhill sera-t-il majeur ?

— Il a eu dix-neuf ans au mois d'août dernier ; je me le rappelle, parce que c'est le jour de sa naissance que j'ai trouvé le squelette fossile du cheval marin, tout près de l'église de Dalmansberry, pendant qu'on sonnait les cloches en réjouissance. Mon cheval fossile... cela sera un héritage de famille, Randal.

— Encore deux ans, près de deux ans ! Ah ! » fit Randal ; et sa sœur, arrivant en cet instant pour le prévenir que le thé était prêt, il lui passa ses bras autour du cou et l'embrassa. Juliette avait arrangé ses cheveux et mis une robe fraîche. Elle était fort jolie et avait maintenant l'air d'une femme bien née.

« Prends patience, chère petite sœur, et tâche de garder ton cœur encore deux ans. »

Le jeune homme se montra gai et de bonne humeur en faisant ce frugal repas avec toute sa famille groupée autour de lui. Lorsqu'il eut fini, M. Leslie alluma sa pipe et demanda son grog. Mistress Leslie se mit à questionner son fils au sujet de Londres et de la cour, du nouveau roi, de la nouvelle reine, de M. Egerton, et exprima l'espoir que celui-ci laisserait à Randal tout son argent ; que Randal épouserait une femme très-riche, et que le roi le ferait quelque jour premier ministre. Et alors, elle voudrait bien voir si le fermier Jones refuserait son wagon pour amener du charbon à Rood !

Tel était le foyer où s'était réchauffée la vipère qui rongerait aujourd'hui le cœur de Randal, y empoisonnant toutes les pures aspirations de la jeunesse.

CHAPITRE V.

Tandis que toute la maison dormait profondément, Randal demeura longtemps à sa fenêtre ouverte, regardant les environs désolés de Rood-Hall. La lune, brillant dans un ciel d'automne, éclairait, à travers le sombre feuillage des sapins, les dépendances en ruines du vieux manoir ; et lorsque le jeune homme se coucha enfin, son sommeil fut fiévreux et agité.

Cependant, le lendemain de bonne heure, Randal était debout, et ses joues avaient des couleurs inaccoutumées que Juliette attribua à l'air de la campagne. Après le déjeuner, il se mit en route pour Hazeldean, monté sur un assez bon cheval, prêté par un voisin qui chassait quelquefois. Avant midi, il était en vue du jardin et de la terrasse du Casino. Il arrêta son cheval, et, à côté de la petite fontaine près de laquelle Léonard avait coutume de manger des radis et d'étudier ses livres, il aperçut Riccabocca assis à l'ombre du parapluie rouge. Près de l'Italien se tenait debout une jeune fille qu'un Grec eût prise jadis pour la naïade de la fontaine, car il y avait dans sa beauté tant de jeunesse et tant de poésie, quelque chose à la fois de si doux et de si imposant, qu'elle parlait à l'imagination autant qu'elle charmait les regards.

Randal mit pied à terre, attacha son cheval à la porte, et, prenant une allée couverte, il arriva près des exilés sans avoir été aperçu. Son ombre se projeta dans le clair miroir de la fontaine au moment même où Riccabocca venait de dire : « Ici, nous sommes si bien à l'abri de tout mal ! Les ondes de la fontaine ne sont jamais troublées comme celles de la rivière ! » et Violante avait répondu dans son doux langage maternel, en levant sur son père ses beaux yeux intelligents : « Mais la fontaine ne serait qu'un étang bourbeux, cher père, si le jet d'eau ne s'élançait vers les nuages. »

Randal s'avança en disant :

« Je crains, signor Riccabocca, d'être coupable d'un manque de cérémonie.

— Mettre de côté la cérémonie, c'est, de tous les compliments, le plus délicat, » reprit l'italien avec sa politesse accoutumée, lorsqu'il fut remis de la surprise que lui avait causée la subite apparition de Randal.

Violante répondit par une gracieuse inclination de tête au salut respectueux du jeune homme.

« Je me rendais à Hazeldean, dit Randal, et, vous voyant dans votre jardin, je n'ai pu résister à la tentation d'entrer.

RICCABOCCA. Vous venez de Londres. Voici des temps bien agités pour vous autres Anglais, mais je ne vous demande pas les nouvelles. Aucune nouvelle ne peut nous intéresser, nous.

RANDAL (doucement). Peut-être que si.

RICCABOCCA (surpris). Comment cela ?

VIOLANTE. Il veut sans doute parler de l'Italie, et les nouvelles de notre pays vous touchent certainement, mon père.

RICCABOCCA. Ce qui me touche, c'est le climat de ce comté. Ses vents d'est déracineraient une pyramide ! Ramène ton châle sur tes épaules et rentre bien vite, ma fille, car l'air est subitement devenu froid. »

Violante sourit à son père, jeta un regard d'inquiétude sur le front soucieux de Randal, et se dirigea lentement du côté de la maison.

Riccabocca, après avoir gardé quelques moments le silence, comme s'il s'attendait à ce que Randal parlât, dit avec une insouciance affectée :

« Ainsi donc, vous croyez connaître des nouvelles qui m'intéressent ? *Corpo di Bacco* ! Je serais curieux de savoir ce que c'est ?

— Je puis me tromper ; cela dépend de votre réponse à cette question. Connaissez-vous le comte de Peschiera ? »

Riccabocca tressaillit et pâlit ; son émotion n'échappa pas à l'œil observateur de celui qui l'interrogeait.

« Cela suffit, dit Randal ; je vois que je ne m'étais pas trompé. Croyez-moi, je ne parle que dans le but de vous avertir et de vous être utile. Le comte cherche à découvrir la retraite d'un homme qui est son compatriote et son parent.

— Dans quel but ? » dit Riccabocca jeté hors de ses gardes ; il releva la tête et sa poitrine se dilata ; ses yeux lancèrent des éclairs ; la haine et la colère l'emportèrent sur sa prudence et son sang-froid habituels. « Mais bast ! ajouta-t-il s'efforçant de reprendre sa manière calme et à demi ironique ; peu m'importe. Je conviens, monsieur, que je connais le comte de Peschiera ; mais que peut avoir de commun le docteur Riccabocca avec le parent d'un si grand personnage ?

— Le docteur Riccabocca, rien. Mais... » ici Randal se rapprocha de l'Italien et lui dit quelques mots à l'oreille. Puis, reculant d'un pas, et mettant la main sur l'épaule de l'exilé, il ajouta : « Ai-je besoin de vous dire que votre secret est en sûreté avec moi ? »

Riccabocca ne répondit pas. Les yeux fixés sur la terre, il paraissait réfléchir.

Randal continua : « Et je regarderai comme un honneur que vous vouliez bien me permettre de vous aider à prévenir le danger.

RICCABOCCA (lentement). Je vous remercie, monsieur. Mon secret vous est connu, et je le crois en sûreté, car je parle à un gentleman anglais. Je puis avoir des raisons de famille pour éviter le comte de Peschiera et en général, d'ailleurs, « celui qui veut éviter les écueils doit naviguer loin des siens. »

Le pauvre Italien retrouva son sourire caustique en prononçant cette vilaine maxime italienne.

RANDAL. « Je ne connais du comte de Peschiera que ce qu'on dit de lui dans le monde. Il passe pour jouir des biens d'un de ses parents qui a pris part à une conspiration contre l'Autriche.

RICCABOCCA. C'est vrai. Cela doit lui suffire ; que veut-il de plus ? Vous parlez de prévenir le danger ; quel danger ? Ne suis-je pas sur le sol de l'Angleterre et protégé par ses lois ?

RANDAL. Permettez-moi de vous demander si dans le cas où ce parent n'aurait pas d'enfants, le comte de Peschiera serait l'héritier légitime et naturel des biens dont il jouit temporairement ?

RICCABOCCA. Oui. Eh bien ? »

RANDAL. Cette pensée ne menace-t-elle d'aucun danger l'enfant de ce parent ?

Riccabocca recula d'horreur ! « L'enfant ! dit-il avec effort. Mais cet homme, tout infâme qu'il est, ne saurait concevoir la pensée d'un assassinat ! »

Randal s'arrêta ; il hésitait ; le terrain était délicat. Il ignorait les causes du ressentiment que nourrissait l'exilé contre le comte. Il se demandait si Riccabocca ne consentirait pas à une alliance qui lui rendrait son pays ; il résolut de tâter son chemin avec précaution.

« Je ne songeais pas, dit-il avec un sourire grave, à accuser d'une si horrible intention un homme que je n'ai jamais vu. Il vous cherche, voilà tout ce que je sais. Je suppose d'après ce qu'on dit de son caractère qu'il est de son intérêt de vous trouver. Tout pourrait peut-être s'arranger dans une entrevue ?

— Une entrevue ! s'écria Riccabocca, nous ne pouvons nous rencontrer que les armes à la main.

— En êtes-vous là ? Alors vous refuseriez d'écouter le comte s'il proposait quelque compromis, si, par exemple, il aspirait à la main de votre fille ? »

Le pauvre Italien si rusé et si subtil en paroles, se montrait dès qu'on en venait à l'action, aussi bouillant et aussi aveugle que s'il fût né en Irlande, eût été nourri de pommes de terre et élevé aux cris du Rappel de l'Union. Il mit son âme à nu sous l'œil impitoyable de Randal.

« Ma fille ! s'écria-t-il, cette question, monsieur, est à elle seule une insulte. »

Randal vit clairement la voie qu'il avait à suivre. « Pardonnez-moi, dit-il avec douceur, je vais vous dire franchement tout ce que je sais. Je connais la sœur du comte et j'ai sur elle quelque influence. C'est elle qui m'a appris que le comte était venu à Londres, résolu à découvrir votre retraite et à épouser votre fille. C'est là le danger auquel je faisais allusion ; je ne voulais que vous suggérer qu'il serait peut-être sage de chercher une retraite plus sûre, et que s'il m'était permis de connaître cette retraite, je pourrais de temps à autre vous informer des plans et des mouvements du comte.

— Je vous remercie sincèrement, monsieur, dit Riccabocca avec émotion, mais ne suis-je point en sûreté ici ?

— J'en doute. Beaucoup de gens ont fait visite au squire dans la saison des chasses, qui auront entendu parler de vous, vous auront vu peut-être, et qui rencontreront probablement le comte à Londres. Puis Frank Hazeldean connaît aussi la sœur du comte.

— C'est vrai, c'est vrai, interrompit Riccabocca. Je comprends, et j'y réfléchirai. En attendant, vous allez à Hazeldean ; ne dites rien au squire ; il ignore le secret que vous avez découvert. »

Après ces paroles, Riccabocca fit un pas vers la maison, et Randal comprit qu'il devait se retirer.

« Quoi qu'il arrive, comptez toujours sur moi, » dit le jeune fourbe, et il alla reprendre son cheval.

Avant de repartir, il jeta les yeux vers la place où il avait laissé Riccabocca. L'Italien y était encore ; bientôt on vit sortir des bosquets le fidèle Giacomo. Riccabocca se retourna vivement, reconnut son domestique, laissa échapper une exclamation si bruyante que Randal l'entendit, puis prenant Giacomo par le bras, disparut avec lui sous les grands arbres du jardin.

« Si je puis le décider à s'établir dans le voisinage de Londres, pensa Randal, tout en s'en allant, j'aurai alors le champ libre pour courtoiser et pour conquérir l'héritière. »

CHAPITRE VI.

« Sur mon âme, Harry ! s'écria le squire qui traversait le parc avec sa femme pour aller inspecter des *south down* de premier ordre dont il venait d'augmenter ses troupeaux, sur mon âme, je crois que c'est Randal Leslie

qui s'efforce d'entrer dans le parc par la petite porte ! Holà Randal ! Il faut faire le tour par la loge, mon garçon, dit-il. Tu vois que j'ai fait fermer cette porte pour empêcher qu'on ne traversât le parc.

— C'est dommage, dit Randal, j'aime les chemins de traverse et vous en avez fermé un qui abrégait beaucoup la route.

— C'est justement ce que disaient les gens du village, reprit le squire, mais Stirn l'a voulu. C'est un homme précieux que Stirn. Fais le tour par la loge, attache ton cheval et tu nous auras rejoints avant que nous soyons de retour à la maison. »

Randal sourit, fit un signe d'assentiment et mit son cheval au galop.

Le squire rejoignit sa femme.

« Oh ! William, dit celle-ci d'un air d'anxiété, bien que Randal Leslie n'ait certainement que de bonnes intentions, je redoute toujours ses visites.

— Et moi aussi, en un sens, dit le squire, car il remporte toujours un billet de banque pour Frank.

— J'espère qu'il est sincèrement l'ami de Frank.

— De qui le serait-il ? Ce n'est pas de lui-même, le pauvre garçon, car je ne puis jamais lui faire accepter un shilling, bien que sa grand'mère fût Hazeldean tout comme moi. Mais son orgueil me plaît et aussi son économie. Quant à Frank...

— Chut, William, » dit mistress Hazeldean en mettant sa belle main devant la bouche du squire. Le squire s'adoucit et baisa galamment la belle main, peut-être baisa-t-il aussi les lèvres, toujours est-il que le digne couple se promenait amoureusement bras dessus, bras dessous, lorsque Randal le rejoignit.

Il ne parut pas remarquer une certaine froideur dans l'accueil de mistress Hazeldean, et se mit immédiatement à lui parler de Frank. Il loua l'extérieur du jeune homme, s'étendit sur sa bonne mine, sa bonne santé, sa popularité et ses heureuses qualités physiques et intellectuelles, et tout cela si chaleureusement que les légers soupçons qu'avait pu concevoir mistress Hazeldean fondirent comme la neige au soleil.

Randal continua à se rendre ainsi agréable jusqu'au moment où le squire, persuadé que son jeune parent était un agriculteur du premier ordre, insista

pour l'emmener a sa ferme modèle.

Harry s'en retourna vers la maison pour faire préparer la chambre de Randal, car avait dit celui-ci : « Sachant que vous excuserez mon costume de voyageur, je prends la liberté de m'inviter à dîner et à coucher au château. »

En approchant des bâtiments de la ferme, Randal fut pris de terreur, car, en dépit de la science théorique des bucoliques et des géorgiques au moyen de laquelle il avait ébloui le squire, le pauvre Frank, si méprisé, l'eût battu vingt fois quand il s'agissait de juger des mérites d'un bœuf ou de l'apparence d'une récolte.

« Ah ! ah ! disait le squire en se frottant les mains, il me tarde de te voir étonner Stirn. Je suis sûr que tu devineras sur-le-champ où nous avons mis le meilleur engrais, et quand tu auras tâté mes courtes-cornes, je répondrais que tu nous diras à une livre près, combien de tourteaux on leur a donné.

— Oh ! vous me faites beaucoup trop d'honneur. Je ne connais de l'agriculture que les principes généraux ; les détails en sont fort intéressants, mais je n'ai pas eu l'occasion de les étudier.

— Absurde ! dit le squire. Comment un homme connaîtrait-il les principes généraux à moins d'avoir d'abord étudié les détails. Tu es trop modeste, mon garçon. Ah ! voici Stirn qui nous cherche. »

Randal aperçut à quelque distance le rude visage de Stirn, et se sentit perdu. Il eut recours, pour détourner les idées du squire, à une tentative désespérée.

« Eh bien, monsieur, dit-il, peut-être qu'un de ces jours Frank se conformera à vos désirs et se fera fermier.

— Ah ! s'écria le squire s'arrêtant court. Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Supposons qu'il songeât à se marier.

— Je lui abandonnerais de grand cœur les deux meilleurs fermes de la propriété sans en exiger de loyer. Ha ! ha ! a-t-il déjà vu la jeune fille ? Je le laisserai libre de choisir, mon ami, comme j'ai fait moi-même. C'est le droit de tout homme. Ce n'est pas que miss Sticktorights, qui est une riche héritière, et à ce qu'on dit une fille très-présentable, ne m'eût fort convenu, car ce mariage joindrait les deux propriétés et mettrait fin à ce procès sur le

droit de passage qui a commencé sous Charles II, et qui sans cela durera probablement jusqu'au jugement dernier. Mais n'importe, je veux que Frank prenne une femme à son goût.

— Je ne manquerai pas de le lui dire, monsieur : j'avais craint que vous n'eussiez des préjugés. Mais nous voici à la ferme.

— Au diable soit la ferme ! Comment songerais-je à des moutons quand nous parlons du mariage de Frank. Viens par ici. Que parlais-tu de préjugés ?

— Je pensais que vous pourriez, par exemple, tenir à ce qu'il épousât une Anglaise ?

— Une Anglaise ! Bonté divine, veut-il donc épouser une Chinoise ?

— Je ne sache pas qu'il veuille se marier du tout ; je ne faisais qu'une supposition ; mais s'il devenait amoureux d'une étrangère...

— D'une étrangère ! Ah ! Harry avait... Le squire s'arrêta court.

— Qui peut-être, ajouta Randal (faussement, s'il entendait parler de M^{me} di Négra), qui peut-être parlerait à peine anglais.

— Seigneur Dieu ! Ayez pitié de nous !

— Et une catholique romaine...

— Adorant les idoles et rôtiissant les gens qui ne les adorent pas.

— Le signor Riccabocca n'en est pas là.

— Rickeybockey ! Si c'était sa fille encore ! Mais une femme qui ne parlerait pas anglais ; qui n'irait pas à l'église de la paroisse ! Sur mon âme, si Frank me faisait un tour pareil, je ne lui laisserais pas un shilling. Je le ferais comme je le dis, Randal ; je suis bon homme et facile à vivre, mais quand une fois j'ai dit quelque chose, c'est dit. Mais c'est une plaisanterie, tu as voulu te moquer de moi, n'est-ce pas ? Frank ne songe pas à une poupée de cette espèce, c'est impossible ?

— Je vous assure, monsieur, que si jamais j'apprends qu'il y songe sérieusement, je vous en avertirai à temps. Pour le moment je ne voulais que savoir quelle sorte de belle-fille vous souhaiteriez. Vous disiez que vous n'aviez pas de préjugés.

— Je n'en ai pas, en effet, pas le moindre.

— Cependant vous ne voudriez pas d'une étrangère, ni d'une catholique ?

— Qui diable en voudrait ?

— Mais si elle était d'un haut rang et titrée ?

— Au diable soient son rang et son titre ! Tout cela n'est que forfanterie d'étrangère.

— Il vous faut donc une Anglaise ?

— Bien entendu.

— De l'argent ?

— Je n'y tiens pas, pourvu que la jeune fille soit rangée, laborieuse, raisonnable, et qu'elle apporte en dot une bonne réputation.

— Ah ! une bonne réputation, cela serait indispensable ?

— Parbleu ! Une mistress Hazeldean d'Hazeldean. Mais tu m'épouvantes. Il ne va pas, j'espère, enlever une femme divorcée ou une... »

Le squire s'arrêta ; sa face était pourpre, et Randal eut peur de le voir succomber à une apoplexie avant que les crimes de Frank eussent fait changer son testament.

Il se hâta donc, pour calmer M. Hazeldean, de l'assurer qu'il n'avait parlé qu'au hasard ; que Frank voyait, il est vrai, assez fréquemment des étrangères comme tous ceux qui à Londres allaient beaucoup dans le monde, mais que lui, Randal, était certain que Frank ne se marierait jamais sans le consentement et l'approbation de ses parents, et il promit de nouveau au squire de le prévenir à temps, si jamais cela devenait nécessaire. Néanmoins il laissa M. Hazeldean si agité et si inquiet que celui-ci, oubliant complètement et la ferme et les courtes-cornes, se dirigea d'un autre côté et rentra dans le parc par l'extrémité opposée. Lorsqu'ils approchèrent de la maison, le squire pressa le pas et alla s'enfermer avec sa femme, en grande consultation conjugale, tandis que Randal, assis sur la terrasse, réfléchissait au mal qu'il venait de faire et à ses chances de succès.

Quelqu'un s'approchant de lui avec précaution, lui dit à voix basse en mauvais anglais :

« Monsieur, monsieur, permettez moi de vous parler. »

Randal surpris, se retourna et aperçut un visage long et hâlé, aux traits prononcés et entouré de cheveux gris. Il reconnut l'homme qui, le matin, avait rejoint Riccabocca dans le jardin,

« Parlez-vous italien ? » dit Giacomo.

Randal, qui s'était rendu excellent linguiste, fit un signe d'affirmation, et Giacomo enchanté le pria de le suivre dans un endroit plus solitaire du parc.

Randal y consentit et tous deux gagnèrent l'ombrage d'une majestueuse avenue de marronniers.

« Monsieur, dit alors Giacomo, parlant dans sa langue naturelle avec une sorte d'éloquence simple ; je ne suis qu'un pauvre homme ; je m'appelle Giacomo. Vous avez peut-être entendu parler de moi. Je ne suis qu'un simple domestique, le serviteur du signor que vous avez vu ce matin ; mais il m'honore de sa confiance. Nous avons couru bien des dangers ensemble, et de tous ses amis et serviteurs, je suis le seul qui l'ait suivi sur la terre étrangère.

— Brave homme ! s'écria Randal en examinant la figure de Giacomo, Continuez, puisque votre maître se confie à vous ; il vous a sans doute communiqué ce que je lui ai dit aujourd'hui ?

— Oui... Ah monsieur ! le padrone est trop fier pour vous demander de vous expliquer davantage... trop fier pour paraître craindre cet homme. Mais il le craint... il doit le craindre..., il faut qu'il le craigne..., continua Giacomo en s'échauffant, car le padrone a une fille, et son ennemi est un scélérat. Oh ! monsieur, dites-moi tout ce que vous n'avez pas dit au padrone. Vous avez insinué que cet homme pouvait désirer d'épouser la signora. Lui, l'épouser ! Je lui couperais plutôt la gorge à l'autel ?

— En vérité ! Cependant je crois que tel est son dessein.

— Mais pourquoi ? Il est riche... elle n'a rien ; ceci n'est pas tout à fait exact cependant, car nous avons économisé..., mais ce n'est rien en comparaison de sa fortune à lui.

— Mon ami, je ne connais pas encore ses raisons, mais je parviendrai facilement à les savoir. Si ce comte est l'ennemi de votre maître, vous ferez bien de vous mettre en garde contre ses projets, quels qu'ils soient, et dans

ce but, vous devriez vous cacher à Londres ou dans les environs. Je crains que tandis que nous perdons le temps en paroles, le comte ne vienne à découvrir votre retraite.

— Il fera bien de ne pas venir ici ! s'écria le fidèle domestique d'un ton menaçant, en portant instinctivement la main à la place de son couteau vacant.

— Méfiez-vous de votre propre colère, Giacomo. Un acte de violence vous ferait transporter hors d'Angleterre, et votre maître perdrait un ami fidèle. »

Giacomo parut frappé de cet avertissement.

« Et si le padrone le rencontrait, croyez-vous qu'il lui dirait humblement : *Come stà sua signoria* ? Le padrone l'étendrait mort à ses pieds.

— Chut..., chut. Vous parlez de ce qui, en Angleterre, s'appelle un meurtre et s'expie par le gibet. Si vous êtes réellement attaché à votre maître, pour l'amour du ciel, tirez-le d'ici ; arrachez-le à toute occasion de vengeance et de péril. Je retourne demain à Londres ; je me charge de lui trouver une maison à l'abri des espions et de toute découverte ; et là, mon ami, je pourrai ce que je ne saurais faire de loin, veiller sur lui et avoir en même temps l'œil sur son ennemi. »

Giacomo saisit la main de Randal et la porta à ses lèvres ; puis, comme frappé d'un soupçon subit, il la laissa retomber et dit brusquement :

« Signor, vous n'avez vu le padrone que deux fois, je crois ; d'où vient que vous prenez tant d'intérêt à ce qui le concerne ?

— Est-il donc étonnant que je m'intéresse à un exilé que menacent tant de dangers ? »

Giacomo, qui croyait peu à la philanthropie universelle, secoua la tête d'un air de doute.

« En outre, continua Randal, songeant soudain à une explication plus plausible, en outre, je suis parent de M. Egerton et l'ami le plus intime de M. Egerton est lord L'Estrange, et je sais que lord L'Estrange...

— Le bon lord ? Oh ! maintenant je comprends, interrompit Giacomo dont la visage s'éclaircit. Ah ! s'il était seulement en Angleterre ! Mais vous nous informerez de son retour ?

— Certainement, Maintenant dites-moi, Giacomo, ce comte est-il donc si audacieux et si à craindre ?

— Il n'a ni cœur, ni conscience,

— C'est là de quoi le rendre dangereux pour les hommes... et peut-être encore plus pour les femmes. Croyez-vous possible, que s'il avait une entrevue avec la signora, il obtînt ses affections ? »

Giacomo se signa rapidement, et ne répondit pas.

« J'ai entendu dire qu'il est encore très-beau, continua Randal. »

Giacomo poussa un gémissement. Randal reprit :

« Cela suffit ; persuadez à votre maître de venir à Londres.

— Mais si le comte est lui-même en ville ?

— Peu importe, une grande ville est toujours la retraite la plus sûre. Partout ailleurs, un étranger est un objet d'attention et de curiosité.

— C'est vrai.

— Que votre maître s'établisse donc à Londres ou plutôt dans les environs. Il pourra se fixer dans l'un des faubourgs les plus éloignés des quartiers que fréquente le comte. Dans deux jours je lui aurai trouvé une maison et je lui écrirai. Vous fiez-vous à moi maintenant ?

— Oui, certes, excellence. Ah ! si la signorina était mariée, nous n'aurions plus peur de rien.

— Mariée ? Mais elle a de grandes prétentions !

— Hélas ! pas maintenant, pas ici. »

Randal soupira profondément. Les yeux de Giacomo étincelèrent ; il crut avoir découvert le véritable motif de l'intérêt que leur témoignait Randal, et ce motif était, aux yeux d'un Italien, le plus naturel et le plus louable de tous.

« Trouvez une maison, signor ; écrivez au padrone. Il viendra ; je l'y déciderai, je sais comment il faut le prendre. — Bienheureux saint Jacques, il faut aujourd'hui te mettre en mouvement, il y a longtemps que je ne t'ai dérangé. »

Et Giacomo s'en alla à grands pas, souriant et se parlant à lui-même.

Le premier coup du dîner sonna, et en entrant dans le salon, Randal y trouva le ministre Dale, qu'on avait invité à la hâte pour tenir compagnie au visiteur inattendu.

Après les compliments d'usage, M. Dale profita de l'absence du squire pour s'informer de la santé de M. Egerton.

« Il se porte toujours bien, dit Randal. Je crois qu'il est de fer.

— Son cœur est d'or, dit le ministre.

— Ah ! fit Randal avec curiosité, vous avez eu, je crois, des relations avec lui au sujet d'un de vos anciens paroissiens de Lansmere ? »

Le ministre fit un signe affirmatif, et il y eut un moment de silence.

« Vous rappelez-vous votre bataille près des Stocks, monsieur Leslie ? dit M. Dale, avec un rire de bonne humeur.

— Oui en vérité ; j'ai même rencontré mon ancien adversaire à Londres.

— Vraiment ! Où donc ?

— Chez une sorte de bohème, un homme de quelque talent, nommé Burley.

— Burley ! j'ai lu des vers burlesques en grec, par un M. Burley.

— C'est très-probablement le même. Il a disparu, il sera mort dans quelque hôpital, je suppose. Le grec burlesque n'est pas une science très-lucrative par le temps qui court.

— Mais, Léonard Fairfield ? Vous l'avez sans doute vu depuis lors ?

— Non,

— Il ne vous a pas écrit ?

— Non ! Et à vous ?

— À moi non plus, depuis fort longtemps ; c'est assez singulier, cependant j'ai des raisons de croire qu'il prospère.

— Vous m'étonnez ! Comment cela ?

— Il y a deux ans qu'il a demandé sa mère, et elle est allée le retrouver.

— C'est là tout ?

— Cela suffit ; car il ne l'aurait pas envoyé chercher, s'il n'eût été en état de s'en charger. »

En ce moment, les époux Hazeldean entrèrent se donnant le bras, et le gros sommelier annonça le dîner.

Le squire était remarquablement taciturne, mistress Hazeldean pensive ; mistress Dale avait mal à la tête. Le ministre, qui avait rarement la bonne fortune de causer avec un homme instruit et lettré, si ce n'est lorsqu'il disputait avec le docteur Riccabocca, excité par la réputation de talent et d'habileté de Randal, se montrait avide de controverse.

« Un verre de vin, monsieur Leslie. Vous disiez avant le dîner que le grec burlesque n'était pas de nos jours une science très-lucrative. Dites-moi donc, je vous prie, quelle science l'est ?

RANDAL. La science pratique.

M. DALE. De quoi ?

RANDAL. Des hommes.

M. DALE. Je suppose qu'en effet c'est là la science la plus avantageuse au point de vue du monde ; mais comment l'acquiert-on ? Les livres y servent-ils de quelque chose ?

RANDAL. C'est selon comment on les lit.

M. DALE. Comment faut-il les lire pour qu'ils conduisent à cette science ?

RANDAL. Il faut les lire en les appliquant spécialement aux fins qui conduisent au pouvoir.

M. DALE (très-frappé de la logique sentencieuse et laconique de Randal). Vous vous exprimez à merveille, monsieur. J'avoue que j'avais commencé ces questions dans l'espoir de différer d'avec vous, car l'aime la discussion. »

« Ah ! ça oui, il l'aime ! grommela le squire ; c'est bien l'être le plus contrariant ! »

M. DALE. « La discussion est le sel d'un entretien ; mais je crains d'être du même avis que vous, ce à quoi je ne m'étais pas du tout attendu. »

Randal s'inclina et répondit : « Deux hommes instruits ne peuvent différer quand il s'agit de l'application de la science.

M. DALE (dressant l'oreille}. L'application de la science à quoi ?

RANDAL. À l'acquisition du pouvoir.

M. DALE (enchanté). C'en est l'application la plus vulgaire ou la plus élevée ; mais vous voulez parler de la plus élevée ?

RANDAL (intéressé à son tour). Qu'entendez-vous par l'application la plus vulgaire ou la plus élevée ?

M. DALE. Par la plus vulgaire, j'entends l'intérêt personnel ; par la plus élevée, la bienfaisance et le pouvoir de faire du bien aux autres. »

Randal réprima le sourire de dédain qui déjà plissait sa lèvre.

« Vous parlez, monsieur, comme il convient à un ecclésiastique ; j'honore vos sentiments et j'y souscris, mais je crois que la science qui ne vise qu'au pouvoir de faire le bien obtient bien rarement en ce monde un pouvoir quelconque.

LE SQUIRE (sérieusement). Cela est vrai ; je ne puis jamais faire ma volonté quand je désire faire quelque bien, et Stirn finit toujours par faire la sienne lorsqu'il a quelque idée diabolique.

M. DALE. À quoi ressemble, selon vous, monsieur Leslie, la puissance intellectuelle cultivée à l'extrême, mais entièrement dépourvue de bienfaisance ?

RANDAL. Je ne sais... À quelque grand homme... je dirais presque à tous les grands hommes qui ont triomphé de leurs ennemis et atteint leur but.

M. DALE. Je doute qu'aucun homme soit jamais devenu grand qui n'ait pas voulu être bienfaisant, bien qu'il ait pu se tromper quant aux moyens. César était naturellement bienfaisant et Alexandre aussi. Mais une puissante intelligence, cultivée à l'excès et entièrement dépourvue de la volonté du bien, ne ressemble qu'à un seul être, et c'est au principe du mal.

RANDAL (surpris). Vous voulez dire le diable ?

M. DALE. Oui, monsieur, le diable, et encore n'a-t-il pas réussi. Le diable lui-même, monsieur, a éprouvé ce que vos hommes politiques appelleraient un échec incontestable.

MISTRESS DALE. Mon ami ! mon ami !

M. DALE. Notre religion l'enseigne ; Satan était un ange et il est tombé. »

Il y eut une pause solennelle. Randal était plus frappé de cette idée qu'il ne lui convenait de l'avouer. Le dîner était fini et les domestiques s'étaient retirés. Harry jeta un coup d'œil à Carry, qui se leva. Les messieurs restèrent à boire, et le ministre, satisfait d'avoir remporté ce qu'il regardait comme une victoire sur son terrain favori mit la conversation sur des sujets plus légers, jusqu'à ce que la dîme ayant été mentionnée, le squire s'y mêla, et gesticulant et criant à tue-tête, finit par étourdir ses hôtes et démontrer, à sa propre satisfaction, que la dîme était une usurpation antichrétienne de la part de l'Église en général, et une infraction spécialement injuste sur les domaines d'Hazeldean en particulier.

CHAPITRE VII.

En rentrant dans le salon, Randal trouva les deux dames assises tout près l'une de l'autre, dans une attitude plus appropriée à la familiarité de leur enfance qu'à l'amitié cérémonieuse qui existait maintenant entre elles. La main de mistress Hazeldean était affectueusement posée sur l'épaule de Carry, et leurs deux visages étaient penchés sur le même livre. C'était merveille de voir ces deux matrones, si différentes d'extérieur et de caractère, ramenées à l'intimité de leur jeunesse par le lien enchanté de quelque magicien venu du pays de l'imagination, unies de cœur, tandis que leurs yeux lisaient la même pensée.

« Quel est donc l'ouvrage qui paraît si vivement vous intéresser, mesdames ? dit Randal en s'approchant de la table.

— Un ouvrage que vous avez certainement lu, répliqua mistress Dale, marquant la page qu'elle quittait et passant le livre à Randal. Il a, dit-on, fait sensation à Londres. »

Randal lut le titre de l'ouvrage. « C'est vrai, dit-il, j'en ai beaucoup entendu parler, mais je n'ai pas encore eu le temps de le lire.

MISTRESS DALE. Je vous le prêterai volontiers si vous voulez le parcourir ce soir ; vous le rendrez à mistress Hazeldean.

M. DALE (s'approchant). Oh ! certainement, il faut que vous lisiez cela. Je ne connais pas d'ouvrage plus instructif.

RANDAL. Instructif ! Alors je le lirai certainement. J'avais cru que c'était un ouvrage de pur amusement... d'imagination.

M. DALE. On en pourrait dire autant du *Vicaire de Wakefield*, et cependant quel livre est plus instructif ?

RANDAL. Le *Vicaire de Wakefield* ! C'est un assez joli livre, bien que la fable soit des plus invraisemblables ; mais en quoi donc est-il instructif ?

M. DALE. Il est Instructif par ses résultats ; il nous laisse meilleurs et plus heureux. Quelle instruction peut faire davantage ? Certains ouvrages instruisent la tête, d'autres le cœur. L'influence de ces derniers est plus générale et souvent meilleure ; l'ouvrage en question est de ceux-ci : vous serez de mon avis quand vous l'aurez lu. »

Randal sourit et prit le volume.

MISTRESS DALE. « L'auteur est-il enfin connu ?

RANDAL. J'ai entendu attribuer l'ouvrage à plusieurs écrivains, mais je crois qu'aucun d'eux ne l'a avoué.

M. DALE. Je pense qu'il a été écrit par un de mes anciens amis de l'Université, le professeur Moss, un naturaliste. Les descriptions de la nature y sont si parfaitement exactes !

MISTRESS DALE. Quoi, Charles, mon ami ! ce professeur si ennuyeux, si prosaïque, toujours barbouillé de tabac ? Comment pouvez-vous avoir une pareille idée ? L'auteur doit être jeune, j'en suis sûre ; il y a dans ce livre une telle fraîcheur de sentiments !

MISTRESS HAZELDEAN. L'auteur est jeune, c'est certain.

M. DALE. Je suis convaincu du contraire. Le ton de l'ouvrage est trop serein, le style en est trop simple pour un jeune homme. En outre, je ne connais pas de jeune homme qui m'envoie ses ouvrages, et ce livre m'a été

envoyé, et très-bien relié comme vous voyez. Soyez sûrs que Moss en est l'auteur, c'est tout à fait sa tournure d'esprit.

MISTRESS DALE. Vous êtes vraiment impatientant, Charles, mon ami ! M. Moss est si laid !

RANDAL. Un auteur est-il donc tenu d'être beau ?

M. DALE. Ha, ha ! Répondez à cela si vous pouvez, Carry. »

Carry garde un silence dédaigneux.

LE SQUIRE. « Je ne crois pas que ce soit un ouvrage bien profond, n'importe qui l'a écrit, car je l'ai lu d'un bout à l'autre et j'ai tout compris.

MISTRESS DALE. Je ne vois pas ce qui vous fait supposer qu'il ait été écrit par un homme quelconque ; pour ma part, je crois qu'il est d'une femme.

MISTRESS HAZELDEAN. Oui, il y a un passage sur l'amour maternel qu'une femme seule peut avoir écrit.

M. DALE. Je voudrais connaître la femme capable d'écrire cette description d'une soirée d'août avant l'orage ; les moindres fleurs sauvages sont toutes des fleurs du mois d'août, chaque signe de l'air est exactement celui de la saison. Ne voyez-vous pas qu'une femme aurait semé les haies de violettes et de primevères ? Moss seul a pu faire cette description.

LE SQUIRE. Je ne sais trop : Il y a une comparaison au sujet du blé qu'or perd en semant à la main, qui me ferait croire que l'ouvrage est d'un agriculteur.

MISTRESS DALE (avec dédain). Un fermier ! En souliers ferrés probablement ! Je vous dis qu'il est d'une femme.

MISTRESS HAZELDEAN. Oui, d'une femme et d'une mère !

M. DALE. Il est d'un homme mûr et d'un naturaliste.

LE SQUIRE. Non, non ! curé, il est certainement d'un jeune homme, car cette scène d'amour me rappelle mon jeune temps et l'époque où j'aurais donné tout mon sang pour pouvoir dire à Harry combien elle me semblait belle, et où je ne trouvais autre chose à lui dire que : « Voici un bon temps pour les moissons, miss. » Oui, c'est décidément un jeune homme et un fermier. Je ne serais pas étonné qu'il eût conduit lui-même la charrue.

RANDAL (qui vient de feuilleter le livre). Cette esquisse d'une nuit de Londres est d'un homme qui a vécu la vie des grandes villes et envisagé la fortune des yeux de la pauvreté. Ce n'est vraiment pas mal ! Je lirai ce livre.

— N'est-il pas singulier, dit en souriant le ministre, que ce petit livre se soit ainsi emparé de nos esprits et, en suggérant à chacun de nous des idées différentes, nous ait cependant tous charmés, ait donné un nouveau courant d'idées à notre stagnante vie de province, et ait réveillé en nous tout un monde intérieur auquel nous ne songions pas ? Un si petit ouvrage fait par un homme que nous ne connaissons pas et que nous ne connaîtrons peut-être jamais ! Voilà un talent qui est véritablement une puissance et une noble puissance !

— C'est vrai, dit Randal. » Et le soir, après s'être retiré, suspendant un moment ses plans et ses projets, il lut, comme cela lui arrivait bien rarement, sans se proposer aucun but à atteindre par sa lecture.

Il fut surpris d'y trouver autant de plaisir. L'ouvrage tirait son charme de la calme jouissance du beau où se complaisait l'auteur. On eût dit de quelque âme heureuse, se chauffant au soleil de ses propres pensées. La puissance en était si tranquille et si uniforme, qu'un critique seul pouvait s'apercevoir de la vigueur qu'il avait fallu à l'auteur pour se soutenir si haut, avec un effort si peu sensible. Là aucune faculté ne dominait tyranniquement les autres ; tout semblait harmonieux dans l'heureuse symétrie d'une nature pleine et complète. Et lorsqu'on fermait ce livre, il laissait au cœur une impression de chaleur douce et vivifiante. Randal le posa près de lui et, pendant cinq minutes, le but ignoble et mesquin auquel il appliquait sa propre intelligence lui apparut dans toute sa misère.

« Bast ! se dit-il en s'arrachant violemment à l'influence salutaire de sa lecture, ce n'était pas pour plaindre Hector, mais pour vaincre Achille, qu'Alexandre de Macédoine mettait Homère sous son oreiller. Tel doit être le véritable usage des livres pour ceux qui ont à conquérir le monde pratique ; bon pour les prêtres et pour les femmes de les comprendre autrement. »

Et le principe du mal rentra dans cette intelligence d'où était banni le guide de la bienfaisance.

CHAPITRE VIII.

Randal se leva en entendant sonner la cloche du déjeuner, et, sortant de sa chambre, il rencontra sur le palier mistress Hazeldean. Il lui rendit le livre, et, comme il se préparait à lui en parler, elle lui fit signe de la suivre dans une petite pièce où elle avait coutume de se tenir le matin. Il ne s'agissait pas d'un boudoir blanc et or, décoré de peintures de Watteau, mais d'un cabinet entouré de vastes armoires en chêne contenant le linge héréditaire de la maison d'Hazeldean, des provisions pour les femmes de charges, et des drogues pour les pauvres. Assise sur un vaste fauteuil dans ce *sanctum sanctorum*, mistress Hazeldean avait un air d'autorité formidable.

« Randal, dit-elle abordant sur-le-champ la question avec sa franchise accoutumée, que signifie tout ce que vous avez dit à mon mari sur la possibilité du mariage de Frank avec une étrangère ?

— Cette idée vous inspirerait-elle autant d'aversion qu'à M. Hazeldean ?

— Vous me faites une autre question au lieu de répondre à la mienne. »

Randal faillit être jeté hors de garde par ce rude assaut, car il avait un double but : d'abord il lui fallait apprendre si le mariage de Frank avec une femme comme M^{me} di Negra irriterait assez le squire pour mettre en danger l'héritage de son fils, et en même temps empêcher M. et mistress Hazeldean de craindre sérieusement ce mariage, de peur que, parlant prématurément à Frank sur ce sujet, ils ne réussissent à l'empêcher. Il fallait encore qu'il eût soin de s'exprimer de façon à ne pas être plus tard accusé par les parents d'avoir rien déguisé. Dans sa conversation de la veille avec le squire, il avait été un peu trop loin, poussé par son désir d'échapper à l'examen des *south-down* et des courtes-cornes. Tandis qu'il réfléchissait à tout cela, mistress Hazeldean l'observait avec son regard droit et intelligent, et à la fin elle s'écria :

« Dites, dites-moi tout, monsieur Leslie !

— Que je vous dise quoi, ma chère madame ? Le squire a singulièrement exagéré l'importance de ce que je ne lui disais qu'en plaisantant. Mais je vous avouerai franchement que Frank me paraît en tenir pour une certaine belle Italienne.

— Italienne ! s'écria mistress Hazeldean. Je l'aurais parié ; une Italienne ! Est-ce là tout ? » Et elle sourit.

Randal était de plus en plus embarrassé. La pupille de son œil se contractait, comme il arrive lorsque nous rentrons en nous-mêmes pour réfléchir, attendre, combiner.

« Et peut-être, reprit mistress Hazeldean avec une physionomie satisfaite, peut-être avez-vous remarqué cela chez Frank depuis son dernier voyage ici ?

— Oui, dit Randal ; cependant je crois que son cœur ou plutôt son imagination était déjà frappée auparavant.

— C'est très-naturel, dit mistress Hazeldean. Comment en eût-il été autrement ? Une si belle créature ! Je ne veux pas vous demander les secrets de Frank, mais je devine quel est l'objet de ses vœux ; et, bien qu'elle n'ait pour ainsi dire aucune fortune et que lui eût pu prétendre à une tout autre alliance, cependant elle est si aimable, elle a été si bien élevée et elle ressemble si peu à l'idée qu'on se fait ordinairement d'une catholique romaine, que je réussirais probablement à obtenir le consentement d'Hazeldean.

— Ah ! dit Randal respirant plus librement, car il commençait à comprendre l'erreur de mistress Hazeldean, vous me rendez heureux en disant cela ; je puis donc donner à Frank quelque espoir, si je le retrouve triste, découragé, le pauvre garçon !

— Je crois que vous le pouvez, dit mistress Hazeldean en souriant gaiement. Mais vous n'auriez pas dû effrayer ainsi le pauvre William, et lui dire que la dame sait très-peu d'anglais. Elle a de l'accent, il est vrai, mais elle parle très-gentiment notre langue. J'oublie toujours qu'elle n'est pas Anglaise. Ha ! ha ! pauvre William ! »

RANDAL. « Ha ! ha ! »

MISTRESS HAZELDEAN. « Nous avons pensé pour Frank à un autre mariage, à une jeune fille d'une bonne famille anglaise.

RANDAL. Miss Slicktorights ?

MISTRESS HAZELDEAN. Oh ! non ; c'est là une vieille idée d'Hazeldean ; mais je doute que les Slicktorights voulussent jamais confondre leur propriété avec la nôtre ; tout se romprait quand on en viendrait au contrat, et qu'il leur faudrait abandonner le droit de passage. Non ; nous avons pensé à un mariage bien différent ; mais on ne peut contraindre les jeunes cœurs, monsieur Leslie.

RANDAL. Non, mistress Hazeldean, vous avez raison ; mais maintenant que nous nous comprenons parfaitement, permettez-moi de vous dire qu'à mon avis, mieux vaudrait laisser les choses aller d'elles-mêmes, et ne pas écrire à Frank sur ce sujet. Les jeunes cœurs, comme vous savez, sont souvent excités par les difficultés apparentes et se refroidissent lorsque les obstacles disparaissent.

MISTRESS HAZELDEAN. C'est possible ; cependant il n'en était pas ainsi d'Hazeldean et de moi ; mais je n'écirai pas à Frank par une autre raison ; bien que je sois disposée à consentir à ce mariage et William aussi, cependant nous préférierions tous deux que notre fils épousât une Anglaise et une protestante. Nous ne ferons donc rien pour favoriser son idée ; mais si le bonheur de Frank est réellement attaché à cette union, nous céderons. Bref, nous ne voudrions ni l'encourager ni le chagriner. Vous comprenez ?

— Parfaitement.

— Et, en attendant, il est à propos que Frank voie le monde, se distraie et arrive à bien savoir lui-même ce qu'il veut. Probablement ce sont des idées de cette nature qui l'ont empêché de venir ici. »

Randal, redoutant un éclaircissement, se leva en disant :

« Pardonnez-moi ; mais il faut que je déjeune à la hâte, sans quoi je manquerai la diligence. »

Puis il offrit le bras à son hôtesse, et la conduisit dans la salle à manger. Il mangea rapidement, affectant d'être très-pressé ; puis, prenant cordialement congé de ses hôtes, il mit son cheval au galop.

CHAPITRE IX.

Violante était assise dans sa petite chambre, regardant par la fenêtre la terrasse qui s'étendait au-dessous. La journée était chaude pour cette époque de l'année. Les orangers étaient déjà mis à l'abri des atteintes de l'hiver ; à la place qu'ils avaient occupée, mistress Riccabocca était assise à coudre. Dans le belvédère, Riccabocca conversait avec son serviteur favori ; les fenêtres et la porte du pavillon étaient ouvertes, et de la place où elles étaient chacune, mistress Riccabocca et Violante pouvaient toutes deux voir le padrone s'appuyant contre le mur, les bras croisés et les yeux fixés sur la terre, tandis que Giacomo, un doigt posé sur le bras de son maître, lui parlait avec chaleur. Et, de la fenêtre comme de la terrasse, la fille et l'épouse dirigeaient des regards tendres et inquiets vers cette figure pensive, si chère à toutes deux ; car depuis quelques jours Riccabocca s'était montré sombre et préoccupé ; toutes deux sentaient que quelque chose troublait son âme, mais ni l'une ni l'autre ne savait encore ce que c'était,

La chambre de Violante révélait silencieusement le genre d'éducation qu'avait reçue la jeune fille : à l'exception d'un album de dessins ouvert sur un pupitre, et qui témoignait d'un talent exquis (car en ceci Riccabocca lui avait servi de maître), rien n'y rappelait les occupations ordinaires d'une femme. On n'y voyait ni harpe, ni piano, ni métier à broder, aucun ustensile d'ouvrage à l'aiguille n'y trahissait la présence et les goûts habituels d'une jeune fille ; mais sur des planches étaient rangés les meilleurs auteurs italiens, anglais et français, et ceux-ci témoignaient de connaissances que l'homme qui cherche une compagne pour son esprit dans la douce communion d'une femme, ne condamnera jamais comme trop masculines. Il ne fallait que regarder le visage de Violante pour comprendre la noblesse de l'intelligence qui animait ses traits charmants. Il n'y avait rien là de dur, rien de sec ni d'austère ; la science qu'on y devinait se perdait dans la douceur et la grâce ; en effet, ce qu'elle acquérait d'instruction sérieuse se

transformait chez elle en élévation morale. Étudiait-elle quelque histoire aride et monotone, son imagination y découvrait des beautés que les autres lecteurs avaient laissées passer inaperçues, et, semblable à l'œil de l'artiste, distinguait partout le pittoresque. Son esprit semblait rejeter naturellement tout ce qui était bas et vulgaire, et s'approprier, sans effort, ce qui était beau et élevé. Elle avait vécu si isolée de toutes les jeunes filles de son âge qu'à peine appartenait-elle au temps présent. Elle demeurait dans le passé comme Sabrina dans son puits de cristal.

Les souvenirs de la chevalerie, les images du beau et de l'héroïque, telles qu'elles surgissent en nous à la lecture des lignes harmonieuses du Tasse, de ces vers où la force et la valeur sont célébrées en même temps que l'amour et la foi, nourrissaient les rêveries de la belle fille italienne.

Qu'on ne nous dise pas que le passé, examiné avec une froide philosophie, n'était, après tout, ni meilleur ni plus grand que le présent ; ce n'est pas ainsi que l'envisagent les cœurs purs et généreux. Périssent le passé, s'il doit cesser de réfléchir dans son magique miroir ce bel idéal qui est sa plus noble réalité, bien qu'il ne soit peut-être que l'illusion d'une ombre !

Mais Violante ne se contentait pas de rêver au passé ; la vie en elle était si riche et si puissante que l'action était nécessaire à son glorieux développement ; mais l'action telle qu'elle convient à une femme, l'action qui consiste à bénir, ennoblir, élever tout ce qui l'entoure, et à dépenser son ambition en sympathie avec les aspirations de l'homme. En dépit des craintes qu'il inspirait à son père, l'air froid et piquant de l'Angleterre avait renforcé la santé de Violante, si délicate dans son enfance ; son pas élastique, ses yeux pleins de douceur et d'éclat, la fraîcheur de ses joues, tout en elle annonçait des forces vitales propres à soutenir un esprit vigoureux d'une nature exquise, et les émotions d'un cœur qui, une fois éveillé, ennoblirait les passions ardentes du Midi par la pureté et le dévouement du Nord.

La solitude rend certaines natures timides, tandis qu'elle en enhardit d'autres. Violante était intrépide ; lorsqu'elle parlait, son regard rencontrait franchement le vôtre, et elle était si ignorante du mal, qu'elle semblait presque ignorer aussi la honte. De ce courage, joint à une grande affluence d'idées, naissait une conversation vive et délicieuse. Bien qu'étrangère aux talents que possèdent ordinairement les jeunes personnes, talents qui

peuvent être cultivés à un haut degré, tout en laissant la pensée stérile, la conversation vide et insignifiante, elle avait le don qui plaît le plus à un homme de talent, (surtout lorsque ce talent n'est pas employé si activement qu'il ne désire que le repos, là où il doit chercher la sympathie), le don d'échanger facilement ses idées, le charme qui revêt de paroles harmonieuses les nobles pensées d'une femme.

« Je l'entends soupirer d'ici, dit doucement Violante qui regardait toujours son père, et je crois qu'il s'agit de quelque nouveau chagrin, non plus du regret de son pays. Il a parlé deux fois hier de ce cher ami anglais, en souhaitant qu'il fût ici. »

En disant ces mots, la jeune fille rougit sans s'en apercevoir, ses mains tombèrent sur ses genoux et elle se laissa aller à une rêverie aussi profonde que celle de son père, mais moins sombre. Depuis son arrivée en Angleterre, Violante avait été accoutumée à attacher un intérêt reconnaissant au nom de Harley L'Estrange. Son père, gardant au sujet de tous ses anciens amis italiens un silence qui ressemblait au dédain, s'était plu à lui parler à cœur ouvert de l'Anglais qui l'avait sauvé, alors que ses propres compatriotes le trahissaient. Il lui parlait du soldat qui, dans la fleur de la jeunesse, insensible à sa propre gloire, nourrissait le souvenir de quelque douleur cachée parmi les pins qui projettent leur ombre sur le beau lac italien. Il racontait comment lui, Riccabocca, alors heureux et honoré, avait cherché dans sa solitude le signor anglais, qui était alors le malheureux exilé ; comment ils étaient devenus amis, en se promenant ensemble dans les campagnes où ses yeux s'étaient ouverts au jour ; comment Harley l'avait vainement averti de la folie des plans et des conspirations au moyen desquels il avait voulu reconstruire en une heure les ruines faites par de longs siècles ; comment alors qu'abandonné, proscrit, traqué par les sbires, il avait fui pour sauver sa vie, portant dans ses bras Violante tout enfant, l'officier anglais lui avait offert un refuge, avait déjoué ceux qui le poursuivaient, armé ses domestiques, accompagné pendant la nuit le fugitif jusqu'à un défilé des Apennins, et lorsque les émissaires d'un ennemi perfide étaient près de l'atteindre, lui avait dit : « Il faut sauver votre enfant ! Fuyez ! volez ! Encore une lieue, et vous atteindrez la frontière. Nous allons retarder l'ennemi en parlementant ; nous ne courons aucun risque. » Et de l'autre côté des frontières le père avait su que son ami

anglais avait retardé l'ennemi non avec des paroles, mais avec l'épée, barrant le passage à de nombreux soldats et leur opposant une poitrine aussi indomptable que celle de Bayard sur le glorieux pont.

Et depuis lors, ce même Anglais n'avait cessé de défendre le nom du proscrit, de plaider sa cause, et s'il restait à celui-ci quelque espoir de rentrer dans son pays, de recouvrer ses biens, cet espoir reposait sur le zèle infatigable de lord L'Estrange.

Naturellement et par degrés la jeune fille rêveuse et solitaire avait associé à toutes les prouesses qu'elle lisait dans les histoires de chevalerie l'image du brave et loyal étranger. C'était lui qui animait pour elle les rêves du passé et qui lui semblait né pour être, quand viendrait l'heure propice, le libérateur de l'avenir. Autour de cette image se groupaient tous les charmes que l'imagination d'une jeune fille sait tirer du trésor des temps héroïques.

Jadis, Riccabocca, pour satisfaire la curiosité de sa fille, avait esquissé de mémoire les traits du jeune Anglais ; il avait dessiné le visage d'Harley dans la fleur de la première jeunesse, flatté et idéalisé sans doute par l'art et la reconnaissance, mais ressemblant cependant à ce qu'il était en Italie, alors que la profonde tristesse d'une récente douleur voilait encore sa physionomie, en concentrait les expressions variées et qu'on ne pouvait le regarder sans se dire : « Si jeune et déjà si triste ! » Violante n'avait jamais songé que ces mêmes années qui d'une enfant faisaient d'elle une femme, avaient dû passer plus sévèrement sur ces joues pâles et sur ce front rêveur ; que le monde avait pu altérer la nature de cet homme et le temps son extérieur. Pour elle, ce héros de l'idéal était resté éternellement jeune et beau. Douce illusion, qui nous est commune à tous, lorsque la poésie a une fois revêtu, enveloppé la forme humaine ! Qui jamais s'est représenté Pétrarque comme un vieillard usé par les années ? Qui ne le voit toujours tel que Laura le vit pour la première fois !

Ogni altra casa, ogni pensier va fore,
E sol ivi con voi rimansi Amore ! »

CHAPITRE X.

Et Violante, ainsi absorbée par sa rêverie, oublia d'observer le belvédère. Il était maintenant désert. L'épouse qui n'avait d'autre idéal que Riccabocca pour occuper sa pensée le vit, elle, se diriger vers la maison.

L'exilé entra dans la chambre de sa fille qui tressaillit en sentant son père poser une main sur sa tête et toucher son front des lèvres.

« Mon enfant, dit Riccabocca s'asseyant, j'ai résolu de quitter pour un temps cette retraite et de me fixer dans les environs de Londres.

— Ah ! cher père, c'est donc à cela que vous pensiez ? Mais quelle peut être votre raison ? Ne vous en allez pas ; vous savez combien fidèlement j'ai gardé votre secret. Ayez donc confiance en moi.

— Oui, chère enfant, reprit Riccabocca avec émotion. Je veux quitter cet endroit dans la crainte d'y être découvert par mes ennemis. Je dirai à ceux qui m'interrogeront que tu es d'âge à avoir des maîtres que je ne puis me procurer ici. Mais je voudrais que personne ne sût où nous allons. »

L'Italien dit ces derniers mots entre ses dents et en baissant la tête ; il en était honteux.

« Mais ma mère... (c'est ainsi que Violante avait coutume de nommer Jemima) ma mère ? Vous lui avez sans doute parlé de vos projets ?

— Pas encore ; c'est là la difficulté.

— Il ne peut y avoir de difficulté ; elle vous aime tant ! répliqua Violante d'un ton de doux reproche. Ah ! pourquoi n'avoir pas confiance en elle aussi ? Qui sera jamais meilleure ou plus dévouée ?

— Elle est bonne, j'en conviens, s'écria Riccabocca, mais qu'est-ce que cela prouve ? *De cattiva donna guardati, ed alla buona non fidar niente* ; et s'il faut lui confier quelque chose, ajouta l'abominable homme, confiez-lui tout plutôt qu'un secret.

— Fi donc ! dit Violante en souriant à demi ; car elle connaissait trop bien l'humeur du docteur pour interpréter littéralement ses odieuses

maximes. Vous n'êtes guère conséquent, *padre carissimo* ; ne me confiez-vous pas votre secret ?

— À toi ! Mais une enfant n'est pas une femme. En outre, mon secret t'était déjà connu et je n'avais pas le choix. Sois tranquille, Jemima restera ici pour l'instant. Vois ce que tu désires emporter ; nous partons ce soir. »

Sans attendre de réponse, Riccabocca quitta sa fille à la hâte, et bientôt en entendit son pas ferme sur la terrasse ; il s'approchait de sa femme.

« *Anima mia*, dit l'élève de Machiavel déguisant sous les plus tendres paroles les intentions les plus cruelles ; car un de ses plus chers proverbes disait qu'il est impossible de faire marcher une mule ou une femme sans la flatter et la caresser ; *anima mia*, vous avez sans doute remarqué que Violante s'ennuie ici à mourir ?

— Elle ? la pauvre enfant ! Non, mon ami.

— Il en est cependant ainsi, mon tendre cœur. Elle s'ennuie et elle est aussi ignorante de la musique que moi du point à jour.

— Elle chante à ravir.

— Elle chante comme les oiseaux, contre toutes les règles et en dépit de la gamme. Donc, pour en venir au but, trésor de mon âme, je vais l'emmener avec moi passer quelques jours soit à Cheltenham, soit à Brighton. Nous verrons.

— Avec vous, tous les endroits me seront agréables, cher Alphonse. Quand partirons-nous ?

— Nous partirons ce soir ; mais bien qu'il me soit terrible de vous quitter... »

— Ah ! » interrompit Jemima, et elle se couvrit la figure de son mouchoir.

Riccabocca, le plus rusé et le plus impitoyable des hommes dans ses maximes, demeura stupéfait et sans force à la vue de cette muette douleur. Il passa le bras autour de la taille de sa femme avec une affection sincère et sans avoir dans le cœur un seul proverbe. « *Carissima*, ne vous affligez pas ainsi ; nous reviendrons bientôt ; les voyages sont dispendieux ; pierre qui roule n'amasse pas mousse, et vous avez ici bien des choses à surveiller. »

Mistress Riccabocca se dégagea doucement du bras de son mari ; elle ôta ses mains de son visage et essuya ses larmes.

« Alphonse, dit-elle avec une expression touchante, écoutez-moi. Ce que vous trouverez bon me semblera toujours tel ; mais ne croyez pas que je m'afflige uniquement à cause de votre départ. Non ; ce qui me chagrine, c'est la pensée que depuis tant d'années que je suis la compagne de votre foyer et que je dors sur votre poitrine, années pendant lesquelles je n'ai eu qu'une pensée, celle de remplir humblement mon devoir envers vous et votre enfant, je m'afflige de penser que vous me croyiez encore aussi peu digne de votre confiance que le jour où vous étiez près de moi à l'autel.

— Ma confiance ! répéta Riccabocca surpris. Que parlez-vous de confiance ? En quoi en ai-je manqué ? Je vous assure, continua-t-il avec la volubilité d'un homme qui se sent coupable, que je n'ai jamais douté de votre fidélité, en dépit de mon nez crochu, de ma longue face et de ma qualité d'étranger ; je n'ai jamais cherché à lire vos lettres ni à surveiller vos promenades solitaires, je n'ai jamais eu d'inquiétude en vous voyant coqueter avec le ministre Dale, et je n'ai ni gardé l'argent ni inspecté vos livres de comptes ! »

Mistress Riccabocca n'accorda pas même un sourire de mépris à ces révoltantes évasions ; à peine parut-elle les avoir entendues.

« Pouvez-vous croire, reprit-elle en appuyant sa main sur son cœur pour l'empêcher de s'épancher en sanglots, pouvez-vous croire que j'aie cherché, réfléchi et fatigué ma pauvre tête à deviner chaque jour ce qui pouvait vous plaire ou vous consoler, et que je ne me sois pas depuis longtemps aperçue que vous avez des secrets qui sont connus de votre fille, de votre domestique, et que moi seule j'ignore ? Ne craignez rien. Ces secrets ne peuvent être coupables, vous ne les confieriez pas à votre enfant. En outre, ne connais-je pas votre nature et ne vous aimé-je pas parce que je la connais ? C'est pour quelque chose qui a rapport à ces secrets que vous voulez quitter votre maison. Vous craignez que je ne sois imprudente, maladroite. C'est pour cela que vous ne voulez pas m'emmener ; soit ! Je vais tout préparer pour votre départ. Pardonnez-moi si je vous ai déplu, mon ami. »

Mistress Riccabocca se leva pour se retirer, mais une petite main se posa sur le bras de l'Italien. « Ô mon père, résisterez-vous à ceci ? Fiez-vous à elle, je vous en conjure. Ne suis-je pas une femme comme elle ! Je réponds de son silence. Soyez vous-même, vous le plus noble des hommes, ô mon père !

— Diavolo ! À peine une porte est-elle fermée qu'une autre s'ouvre, dit en gémissant Riccabocca. Ne vois-tu donc pas, Violante, que c'est pour toi que je crains et que je veux être prudent.

— Pour moi ! Ah ! que je ne sois pas la cause d'une bassesse ! Pour moi ! Ne suis-je pas votre fille, la descendante d'hommes qui n'ont jamais connu la crainte ? »

L'expression du visage de Violante était sublime tandis qu'elle parlait ainsi, et en finissant elle conduisit doucement son père vers la porte, que sa femme avait maintenant atteinte.

« Jemima ! ma femme ! pardon, pardon ! s'écria l'Italien, dont le cœur avait soif de répondre à tant de tendresse et de dévouement, viens sur mon cœur, il t'a été longtemps fermé, je vais te l'ouvrir maintenant et pour toujours. »

L'instant d'après l'épouse se trouva à sa véritable place, pressée sur le cœur de son mari, et Violante leur souriant un instant à tous deux, leva vers le ciel des yeux reconnaissants et se retira sans bruit.

CHAPITRE XI.

Randal, lors de son retour à Londres, entendit dans les rues et dans les clubs des rumeurs confuses et contradictoires sur la chute probable du gouvernement à la prochaine session parlementaire. Ces rumeurs étaient nées subitement et comme en une heure. Depuis quelque temps, il est vrai,

les capables secouaient la tête en disant : « Le ministère ne peut durer. » Certains changements dans la direction politique avaient l'année d'auparavant divisé le parti sur lequel s'appuyait le gouvernement, et donné des forces à l'opposition. Mais cependant les membres les plus importants de l'administration étaient depuis si longtemps comme identifiés à leurs positions officielles, et l'opposition paraissait si loin d'être en état de former un cabinet composé de noms familiers à la chambre, que le public s'était tout au plus attendu à quelques changements partiels. Les rumeurs dont nous parlons allaient beaucoup plus loin. Randal qui, pour le présent, ne pouvait prétendre à d'autre importance que celle qu'il tirait de la grande position de son patron, fut alarmé. Il alla trouver Egerton, mais le ministre demeura impénétrable et lui parut calme, confiant, imperturbable. Randal, un peu rassuré, s'occupa sur-le-champ de trouver une maison à Riccabocca ; car incertain de réussir par la protection d'Egerton, il n'en était que plus ardent à la poursuite de l'héritière. Il trouva une maison tranquille, indépendante, cachée au milieu d'un jardin dans le voisinage de Norwood. Nul endroit n'était plus à l'abri de l'espionnage et de l'attention publique. Il écrivit à Riccabocca, lui indiqua la maison, et l'assura de nouveau de la volonté et du pouvoir qu'il avait de le servir. Le lendemain matin Randal était à son bureau, ne pensant guère aux affaires de détail qu'il expédiait cependant avec une précision mécanique, lorsque le ministre chargé de ce département du service public le fit inviter à passer dans son cabinet, et là le pria de porter une lettre à Egerton, avec lequel il désirait se consulter relativement à une affaire très-importante qui devait être portée au conseil ce jour-là même. « Je vous charge de cette lettre, dit le ministre en souriant (ce ministre était un homme simple et droit), parce que vous avez la confiance de M. Egerton, et qu'il vous donnera peut-être une réponse verbale en même temps qu'une réponse écrite. Egerton est souvent par trop prudent et par trop bref dans la *litera scripta* ! »

Randal alla d'abord au ministère d'Egerton, on ne l'y avait pas vu ce jour-là. Il prit alors un cabriolet et se rendit à Grosvenor-Square. Une voiture était à la porte. M. Egerton était chez lui, mais, ajouta le domestique, « le docteur T. est avec lui, et peut-être trouvera-t-il mauvais qu'on le dérange,

— Comment ? votre maître est donc malade ?

— Non pas que je sache, monsieur. Il ne se plaint jamais ; mais il paraissait souffrant depuis quelques jours. »

Randal hésita, mais sa commission pouvait être importante, et il avait si souvent entendu dire à Egerton que la santé comme tout le reste doit céder le pas aux affaires, qu'il se décida à entrer, comme de coutume, sans se faire annoncer ; il ouvrit la porte de la bibliothèque. En y entrant il tressaillit : Audley Egerton était à demi couché sur le sofa, et le docteur à genoux lui appliquait un stéthoscope sur la poitrine. Egerton avait les yeux à demi fermés. Lorsqu'il entendit ouvrir la porte, il se leva en sursaut et faillit renverser le docteur. « Qui est là ? comment osez-vous ! » s'écria-t-il d'une voix irritée. Puis reconnaissant Randal, il changea de couleur, se mordit les lèvres et dit sèchement : « Je vous demande pardon de ma brusquerie ; que voulez-vous, monsieur Leslie ?

— J'apporte une lettre de lord... Il m'a prié de ne vous la remettre qu'en mains propres, je vous demande pardon.

— Il n'y a pas lieu, dit Egerton froidement. J'ai eu une légère attaque de bronchite, et comme le parlement se réunit prochainement, il me faut prendre conseil de mon médecin si je veux pouvoir me faire entendre. Posez cette lettre sur la table et soyez assez bon pour attendre ma réponse. »

Randal se retira. Il n'avait jusqu'ici jamais vu de médecin dans cette maison, et il était étonné qu'Egerton en eût appelé un pour une si légère attaque. Tandis qu'il attendait dans l'antichambre, on frappa à la porte de la rue, et bientôt un monsieur fort bien mis entra et honora Randal d'un salut gracieux et presque familier. Randal se rappela avoir rencontré ce personnage à un dîner chez un jeune gentilhomme appartenant à l'élite de la fashion, mais on ne les avait point présentés l'un à l'autre, et il ignorait jusqu'à son nom. Le visiteur était mieux informé.

« Notre ami Egerton est en affaire à ce qu'il paraît, monsieur Leslie, » dit le nouveau venu en arrangeant le camélia qui décorait sa boutonnière.

« Notre ami Egerton ! C'est donc un bien grand personnage ! » pensa Randal. « Il sera probablement bientôt libre, dit-il tout haut en examinant attentivement l'étranger.

— Je l'espère, car mon temps est quasi aussi précieux que le sien. Je n'ai pas eu l'honneur de vous être présenté lorsque nous nous sommes

rencontrés chez lord Spendquick. C'est un bien brave garçon que Spendquick, et fort intelligent. »

Lord Spendqueik passait généralement pour n'avoir pas deux idées de suite.

Randal sourit.

L'étranger prit une carte dans un portefeuille de maroquin et la présenta à Randal, qui y lut : « Baron Lévy, n° —, Bruton Street. »

Ce nom n'était pas inconnu à Randal ; les jeunes gens à la mode le prononçaient trop souvent pour qu'il ne fût pas venu aux oreilles d'un habitué de la bonne compagnie.

M. Lévy avait été procureur. Depuis quelques années il avait renoncé à l'exercice de sa profession ostensible, et par suite de quelques services rendus dans la négociation d'un emprunt, avait été récemment créé baron par un prince allemand. La fortune de M. Lévy n'avait disait-on d'égale que son obligeance pour tous ceux qui désiraient emprunter temporairement de l'argent et lui offraient de solides garanties d'un futur remboursement.

Il eût été difficile de voir un plus bel homme que le baron, il était à peu près du même âge qu'Egerton, mais paraissait beaucoup plus jeune ; il était si bien conservé ; il avait de si magnifiques moustaches noires et de si belles dents ! Malgré son nom et sa peau brune, il ne ressemblait pas à un juif du moins extérieurement ; et de fait il n'était pas juif du côté paternel ; c'était le fils naturel d'un grand seigneur anglais et d'une dame juive fort distinguée... à l'Opéra.

Après la naissance de son fils cette dame avait épousé un commerçant allemand de sa religion, et elle avait obtenu de son mari qu'il adoptât ce fils et lui donnât son nom hébreu. M. Lévy père étant bientôt devenu veuf, le véritable père, sans jamais reconnaître l'enfant, s'était occupé de lui, l'avait reçu fréquemment, et l'avait initié aux usages de la haute société, pour laquelle le jeune homme montrait un goût décidé. Mais lorsque milord mourut, ne laissant qu'une somme fort modique au jeune Lévy, alors âgé d'environ dix-huit ans, ce personnage ambigu fut placé chez un procureur par son père putatif, qui bientôt après s'en retourna dans son pays et fut enterré à Prague, où l'on voit encore son tombeau. Le jeune Lévy cependant s'arrangea de façon à se passer fort bien de lui. Sa naissance véritable était

généralement connue et c'était pour lui une sorte d'avantage au point de vue social. Le legs de son père lui permit de devenir l'associé de l'étude où il avait été clerc, et les classes fashionables de la société lui fournirent une nombreuse clientèle. Il se montra si utile, si agréable, si complètement homme du monde, qu'il devint l'ami de ses clients, généralement jeunes gens de haut rang ; il se maintint en bons termes avec les juifs comme avec les chrétiens. Car n'étant ni l'un ni l'autre, il ressemblait (pour nous servir de l'inimitable comparaison de Sheridan) à la page blanche qui se trouve entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

On pouvait taxer de vulgarité l'assurance excessive de M. Lévy, mais ce n'était pas la vulgarité d'un homme accoutumé à une société basse et grossière, c'était plutôt le mauvais ton de quelqu'un qui n'est pas sûr de sa position et qui est résolu d'assumer la meilleure possible. Nous avons dit qu'il avait fait son chemin dans le monde et amassé une immense fortune, il est donc inutile d'ajouter qu'il était fin comme une aiguille et dur comme un caillou. Nul homme n'avait eu plus d'amis et ne leur avait été plus fidèle tant qu'il leur restait une livre dans la poche.

Randal avait entendu dire une partie de ces choses au sujet du baron ; il regarda d'abord sa carte, puis sa personne avec admiration.

« J'ai rencontré un de vos amis chez Borrowell, reprit le baron, le jeune Hazeldean. C'est un garçon circonspect, et qui connaît son monde. »

Comme c'était là le dernier des éloges que méritât le pauvre Franck, Randal sourit de nouveau.

Le baron continua : « J'ai entendu dire, monsieur Leslie, que vous avez une grande influence sur ce jeune homme. Ses affaires sont dans le plus triste état. Je m'estimerais heureux de pouvoir lui être utile comme à un parent de mon ami Egerton ; mais il entend si bien les affaires qu'il méprise mes conseils.

— Vous êtes injuste à son égard.

— Injuste ! non ; j'honore sa prudence. Je dis à tout le monde : Ne vous adressez pas à moi, je puis vous procurer de l'argent à des conditions beaucoup plus favorables que qui que ce soit, mais qu'en résulte-t-il ? Vous m'en demandez si souvent que vous finissez par vous ruiner, tandis qu'un usurier, un homme sans conscience vous ferait peur. Cent pour cent diriez-

vous, oh ! oh ! il faut que je m'arrête. Si donc, vous avez quelque influence sur votre ami, dites-lui de s'en tenir à ses brocanteurs de billets et de n'avoir rien à démêler avec le baron Lévy. »

Ici la sonnette du ministre se fit entendre, et Randal regardant par la fenêtre, vit le docteur T. monter dans sa voiture qui s'était reculée pour faire place au splendide véhicule du baron, un cabriolet du meilleur goût, avec une couronne de baron se détachant sur les panneaux d'un brun foncé, des chevaux noirs pleins de feu, des harnais relevés de plaqué. Un domestique vint prier Randal d'entrer, puis se tournant vers le baron, il lui assura qu'il n'avait plus qu'un instant à attendre.

« Leslie, dit le ministre en cachetant une lettre, portez ceci à lord... et dites lui que dans une heure je serai chez lui.

— Pas autre chose ? il semblait s'attendre à un message verbal.

— Cela ne m'étonne pas. Eh bien, souvenez-vous que ma lettre est officielle et que mon message ne l'est pas. Priez-le de voir M. M. avant de me recevoir ; il me comprendra, tout dépend de cette entrevue. »

Egerton tendant alors la lettre à Randal, dit gravement :

« Bien entendu, vous ne direz à personne que vous avez vu le docteur T. chez moi ; la santé d'un homme d'État ne doit jamais être mise en doute ! Hum, attendiez-vous dans votre chambre ou dans l'antichambre ?

— Dans l'antichambre, monsieur. »

Egerton fronça légèrement le sourcil. « Et M. Lévy n'y était-il pas aussi ?

— Oui, le baron.

— Baron ! c'est vrai. Il vient sans doute me tourmenter au sujet de cet emprunt du Mexique. Je ne vous retiens plus. »

Randal sortit et, tout en réfléchissant profondément, il remonta dans son cabriolet de louage.

CHAPITRE XII.

Egerton s'était couché sur le sofa ; c'était là une position qu'il prenait bien rarement, et il y avait dans sa personne et ses manières lorsque Lévy entra, quelque chose qui contrastait singulièrement avec la tenue presque hautaine habituelle à l'austère législateur.

Le son de sa voix même était changé. On eût dit que l'homme d'État, l'homme pratique avait disparu pour faire place à l'oisif, à l'homme à la mode qui, adressant au visiteur un signe de tête nonchalant, lui dit :

« Lévy, combien d'argent pouvez-vous me prêter pour un an ? »

— Vous ne pouvez guère grever davantage le domaine, mon cher garçon ; cette dernière élection a été diabolique. Vous ne pouvez continuer longtemps à marcher de ce train-là. »

Le baron Lévy traitait Egerton de mon cher garçon, et Audley ne paraissait pas le trouver étrange, bien que sa lèvre se plissât.

« Je n'aurai pas non plus besoin de continuer longtemps, » répondit Egerton, et l'expression du dédain, se changea sur ses lèvres en un lugubre sourire. « Il faut en attendant que le domaine supporte cinq mille livres de plus.

— C'est difficile, vous feriez mieux de vendre.

— Cela m'est impossible en ce moment. Je ne veux pas qu'on dise : Audley Egerton est ruiné, son domaine est en vente.

— Cela est triste quand on songe que vous avez été si riche ; et que vous pourriez l'être encore ?

— L'être encore ? Comment cela ? »

Le baron Lévy jeta un coup d'œil sur les portes d'acajou, massives et sourdes comme doivent être les portes chez un homme d'État.

« Vous savez bien, dit-il, qu'avec quelques mots de vous, je produirais aisément, sur les fonds de trois pays, un effet qui pourrait nous enrichir chacun de cent mille livres sterling. Nous ferions part égale.

— Lévy, dit Egerton froidement, bien qu'une vive rougeur eût coloré son visage, vous êtes un coquin, c'est votre affaire. Je ne me mêle pas des goûts ni de la conscience des autres, mais je n'entends pas moi, être un coquin ; je vous l'ai dit il y a longtemps. »

L'usurier fronça le sourcil, mais le nuage s'évanouit dans un éclat de rire.

« Vous n'êtes ni raisonnable, ni complimenteur, dit-il, néanmoins vous aurez l'argent. Mais ne feriez-vous pas mieux de l'emprunter sans intérêt à votre ami L'Estrange ? »

Egerton tressaillit comme s'il eût été piqué par un reptile.

« Vous voulus m'insulter, monsieur, s'écria-t-il avec colère, moi, accepter un service pécuniaire de lord L'Estrange ! moi !

— Bast ! je suis convaincu, mon cher Egerton, que milord penserait maintenant bien différemment au sujet de...

— Silence ! s'écria Egerton, silence ! vous dis-je. »

Puis il arpenta la chambre en murmurant : « Rougir devant cet homme ! Quel châtiment ! »

Lévy contemplait l'homme d'État d'un regard dur et sinistre. Celui-ci se retourna brusquement.

« Vous me haïssez, Lévy, dit-il avec un calme forcé, vous me haïssez ; pourquoi ? Je l'ignore.

— Moi, vous haïr ! Mais quand donc vous ai-je montré de la haine ? Eussiez-vous jamais habité ce palais et gouverné votre pays sans mon concours, sans mes insinuations à la riche miss Leslie ? Allons donc ! Mais sans moi vous n'eussiez été qu'un mendiant.

— Que serai-je bientôt, si je vis ? Et cette fortune que mon mariage m'a apportée, n'est-elle pas en grande partie passée entre vos mains ? Patience, vous l'aurez bientôt tout entière. Mais il y a au monde un homme qui m'a aimé depuis son enfance, malheur à vous s'il apprend jamais qu'il a le droit de me mépriser !

— Egerton, mon ami, dit Lévy avec un calme parfait, il est inutile de me menacer ; quel intérêt puis-je avoir à instruire lord L'Estrange ? Encore une fois, chassez de votre esprit l'absurde pensée que je puisse vous haïr. À la vérité vous me maltraitez en particulier, vous me tournez le dos en public,

vous refusez d'accepter mes dîners, et vous ne m'invitez pas aux vôtres, cependant je n'aime et je ne sers personne plus volontiers que vous. Quand vous faut-il ces cinq mille livres ?

— Peut-être dans un mois ; peut-être seulement dans trois ou quatre. Tenez les toutes prêtes.

— Cela suffit. Comptez sur moi. Avez-vous d'autres ordres à me donner ?

— Aucun.

— Je vais alors me retirer. À propos, combien pensez-vous que rapporte net le domaine d'Hazeldean ?

— Je n'en sais rien et je ne m'en soucie guère. Vous n'avez pas, j'espère, de desseins sur celui-là ?

— J'aime à avoir pour clients les gens d'une même famille. M. Frank me paraît un jeune homme généreux, libéral. »

Avant qu'Egerton eût pu lui répondre, le baron s'était glissé jusqu'à la porte, d'où faisant au ministre un signe d'adieu familier, il disparut.

Egerton resta debout devant son foyer solitaire. Sa chambre était d'un aspect triste et glacé malgré ses plafonds sculptés et la pompe officielle des écritoirs indiennes et des boîtes rouges. On n'y voyait point de trace de l'habitation d'une femme, aucun vestige de l'invasion d'heureux enfants. L'austère homme d'État était seul. Poussant un profond soupir, il murmura :

« Grâce au ciel, cela finira bientôt. Je suis sûr de n'en avoir pas pour longtemps. »

En disant ces mots il serra machinalement ses papiers et appuya un instant la main sur son cœur, comme pour comprimer un spasme.

« Ainsi donc il faut que j'évite toute émotion, » dit-il en secouant doucement la tête.

Cinq minutes plus tard Audley Egerton marchait dans la rue, le corps droit, la tête haute et d'un pas plus ferme que jamais.

« Cet homme est de fer, dit un des chefs de l'opposition à son ami en le voyant passer, que ne donnerais-je pas pour avoir ses nerfs ! »

LIVRE VII.

CHAPITRE I.

Ce n'avait pas été sans beaucoup d'insistance de la part de Giacomo, que Riccabocca avait consenti à s'établir dans la maison recommandée par Randal. Non que l'exilé eût conçu le moindre soupçon fâcheux contre le jeune homme, excepté celui que partageait Giacomo, savoir, que l'intérêt de Randal pour le père prenait sa source dans une admiration bien excusable et bien naturelle pour la fille. Mais l'Italien avait l'orgueil qui sied au malheur, il lui répugnait de contracter des obligations, et il redoutait la pitié de ceux auxquels était connue sa grandeur passée. Néanmoins, son affection pour sa fille et la crainte que lui inspirait son ennemi triomphèrent de ses scrupules.

Riccabocca, physiquement le plus brave des hommes, tandis que sur certains points il en était moralement le plus timide, redoutait moins le comte comme ennemi que comme amant de sa fille. Il se rappelait la merveilleuse beauté de son parent, ses succès auprès des femmes, il le savait versé dans l'art de corrompre et complètement dépourvu de conscience. Riccabocca s'était malheureusement accoutumé à faire si peu d'estime du sexe féminin, que même le caractère élevé et pur de Violante ne lui semblait pas une sauvegarde suffisante contre la ruse et l'audace d'un intrigant habile et sans scrupule.

Riccabocca se demandait avec anxiété s'il devait ou non confier à Violante la nature du danger qu'il redoutait pour elle. Il lui avait dit vaguement que c'était à cause d'elle qu'il désirait le secret et la retraite, mais cela pouvait signifier bien des choses ; d'ailleurs quel danger pouvait l'atteindre lui-même sans menacer sa fille ? Cependant en dire davantage c'était agir en opposition avec ses propres idées et ses maximes

machiavéliques. Dire à une jeune fille : il y a un homme qui est venu en Angleterre tout exprès pour te plaire et t'épouser ; pour l'amour du ciel, prends garde à lui ; il est merveilleusement beau ; il réussit dans tout ce qu'il entreprend. « *Cospetto !* s'écria tout haut le docteur, tandis que ces avertissements se formulaient dans la chambre obscure de son cerveau, un tel avis aurait perdu Cornélie elle-même, alors qu'elle n'était encore qu'une vierge innocente. » Il résolut donc de ne rien dire à Violante de l'intention du comte, mais de guetter l'ennemi, et d'être, ainsi que Giacomo, tout yeux et tout oreilles.

La maison qu'avait choisie Randal plut sur-le-champ à Riccabocca. Elle était isolée, située sur une petite éminence ; des fenêtres du premier étage on apercevait la grande route. Elle avait autrefois servi à un pensionnat et était entourée de hautes murailles qui renfermaient un jardin et une pelouse assez grands pour prendre de l'exercice. Les portes étaient massives, fermées par de gros verrous et avaient un petit guichet grillé, ouvrant et fermant à volonté, au moyen duquel Giacomo pouvait inspecter les survenants avant de les admettre dans l'intérieur.

On loua une vieille servante dans le voisinage. Riccabocca renonça à son nom italien et abjura son origine. Il croyait parler assez bien la langue anglaise pour pouvoir passer pour un Anglais ? Il prit le nom de Richmouth (traduction libre de Riccabocca^[1]). Il acheta une espingole, une paire de pistolets et un gros chien de garde. Ainsi approvisionné, il permit à Giacomo d'écrire à Randal un mot qui lui annonçât leur arrivée.

Randal vint sans perdre de temps. Grâce à la facilité qu'il avait de s'adapter aux caractères les plus différents, et à sa grande habitude de dissimuler, il lui fut aisé de plaire à mistress Riccabocca, et d'augmenter la bonne opinion que l'exilé avait déjà de lui. Il causa avec Violante de l'Italie et de ses poètes ; il promit de lui apporter des livres ; il commença, bien que d'un peu loin, car les manières de Violante lui imposaient, les préliminaires de la cour qu'il s'était promis de faire à la jeune héritière. Il se mit tout d'abord sur le pied d'un hôte familial, arrivant chaque jour à la nuit tombante, après son travail de bureau, et se retirant le soir. Au bout de quatre ou cinq jours, il avait fait de grands progrès auprès de tous. Riccabocca l'examinait attentivement, et devenait pensif après chacune de ses visites. Enfin un soir que le docteur et mistress Riccabocca se trouvaient

seuls dans le salon, Violante s'étant retirée de bonne heure, le premier dit en remplissant sa pipe :

« Heureux l'homme qui n'a pas d'enfants ! trois fois heureux celui qui n'a pas de filles !

— Mon cher Alphonse ! » s'écria mistress Riccabocca levant la tête de dessus la manchette à laquelle elle cousait un bouton. Elle n'en dit pas davantage ; c'était là le plus vif reproche qu'elle adressât jamais à son mari lorsqu'il proférait ses odieuses et cyniques maximes. Riccabocca alluma sa pipe, lâcha trois grosses bouffées de tabac et reprit :

« Une espingole, quatre pistolets et un chien de garde nommé Pompée, qui n'eût fait qu'une bouchée de Jules César en personne.

— Il est certain qu'il mange beaucoup, ce Pompée, dit mistress Riccabocca, mais enfin s'il vous tranquillise !

— Il ne me tranquillise pas le moins du monde, madame, reprit tristement Riccabocca, et c'est là que je voulais en venir. La vie que nous menons ici est extrêmement fatigante, et fort peu digne. Et moi qui n'avais demandé au ciel que le repos et la dignité ! Mais si Violante était une fois mariée, je n'aurais plus besoin d'espingole, ni de pistolets, ni de Pompée. Et c'est cela qui me tranquilliserait, *cara mia*. »

Riccabocca était maintenant plus communicatif avec Jemima qu'avec Violante. Lui ayant une fois confié un secret, il avait toute raison de lui en confier d'autres ; il lui avait donc parlé des craintes qu'il éprouvait au sujet de Peschiera. Elle posa son ouvrage et, prenant affectueusement la main de son mari, lui répondit :

« En vérité, mon ami, puisque vous redoutez si fort (bien qu'à mon avis sans sujet) cet homme pervers et dangereux, ce serait en effet la chose la plus heureuse du monde que de bien marier notre chère Vidante, parce que, voyez-vous, si elle était mariée à une personne, on ne pourrait plus la marier à une autre, et vous n'auriez plus rien à craindre de ce comte.

— Vous ne sauriez mieux dire. C'est une grande consolation, après tout, que de se confier à sa femme, fit Riccabocca.

— Mais, dit l'épouse après un baiser de remerciement, mais où et comment trouverons-nous un mari du rang de votre fille ?

— Là ! là ! s'écria Riccabocca reculant son fauteuil jusqu'à l'autre bout de la chambre, voilà ce que c'est que de confier ses affaires ! votre secret ne vous appartient plus ; c'est ouvrir la boîte de Pandore ; on est trahi, ruiné, déshonoré, perdu !

— Comment ? Mais, mon ami, il n'y a ici personne qui puisse nous entendre ! dit mistress Riccabocca avec douceur.

— C'est un hasard, madame, un pur hasard. Si vous contractez l'habitude de babiller sur un secret lorsqu'il n'y a personne là, comment pourrez-vous jamais résister lorsque vous serez excitée par le plaisir de le dire à tout le monde ? Vanité, vanité de femme ! Aucune femme n'a jamais pu résister au rang, jamais ! » Le docteur continua de déclamer pendant une demi-heure, et ne se laissa apaiser qu'à grand'peine par les assurances repentantes et multipliées de mistress Riccabocca, qu'elle ne se dirait pas même à elle-même que son mari eût jamais occupé un rang plus élevé que celui de docteur. Riccabocca, secouant la tête d'un air de doute, reprit :

« J'ai renoncé à toute pompe et à toutes prétentions. En outre, le jeune homme est bien né ; il a de l'énergie et une ambition latente. Il est parent du plus intime ami de lord L'Estrange ; il paraît attaché à Violante. Il me semble que nous ne pourrions mieux faire. Si en effet Peschiera craint que je ne rentre dans mon pays, et que je doive à ce jeune homme de savoir pourquoi et à quel propos, eh bien ! la reconnaissance est la première vertu des grands.

— Vous voulez parler de M. Leslie ?

— Sans doute ! De qui voulez-vous que je parle ? »

Mistress Riccabocca appuya la tête sur sa main d'un air pensif et répondit :

« Maintenant que vous m'avez dit cela, je l'observerai avec des yeux différents.

— *Anima mia*, je ne vois pas comment la différence de vos yeux pourra changer l'objet qu'ils observent ! grommela Riccabocca en secouant les cendres de sa pipe.

— Tout objet change lorsqu'on l'examine d'un point de vue différent, reprit modestement Jemima. Ce fil me semble excellent lorsque je songe à

coudre un bouton ; il ne vaudrait rien pour attacher Pompée dans sa niche.

— Sur mon âme, la voilà raisonnant par comparaison, s'écria Riccabocca étonné.

— Et, continua Jemima, lorsque je songe à un homme, comme à celui qui doit assurer le bonheur de cette chère enfant, puis-je le regarder comme je ferais l'hôte aimable d'une soirée ? Ah ! croyez-moi, Alphonse, je n'ai pas la prétention d'être aussi sage que vous, mais quand une femme examine ce qu'un homme promet d'être pour une autre femme, sa sincérité, son honneur, son cœur ; croyez-moi, elle est plus sage que le plus sage des hommes. »

Riccabocca continua de regarder Jemima avec une surprise et une admiration sincères. Il est certain que depuis qu'il avait ouvert son cœur à celle qu'il appelait sa meilleure moitié, l'esprit de celle-ci semblait s'être étendu et aiguisé.

« Ma chère amie, dit le sage, je déclare que Machiavel n'était qu'un sot en comparaison de vous. Et j'ai été aussi stupide que la chaise sur laquelle je m'assieds, de me priver pendant tant d'années des consolations et des conseils d'une si... Mais, *corpo di Bacco* ! ne me parlez plus de rang ; et maintenant, au lit. Il ne faut pas chanter victoire avant d'être hors du bois, » murmura l'ingrat et soupçonneux personnage en allumant sa bougie.

CHAPITRE II.

Riccabocca ne put se confiner entre les murs du jardin, comme il y avait condamné Violante. Reprenant ses lunettes et enveloppé dans son manteau, il entreprenait de temps à autre une sorte d'expédition de reconnaissance, bornée cependant à un très-proche voisinage, car il ne perdait jamais de vue sa maison. Sa promenade favorite était une petite colline fort proche,

couverte de broussailles rabougries. Là il s'asseyait souvent, perdu dans ses pensées, jusqu'à ce que les pas du cheval de Randal se fissent entendre sur la route, à l'heure où le soleil, rouge et entouré de vapeurs, se couchait dans le ciel d'automne.

Au pied de la colline, à deux cents mètres environ de la demeure de l'exilé, se trouvait la seule habitation en vue ; un charmant cottage, quelque peu imité de la Suisse, avec un toit de chaume et de jolies fenêtres en saillie, entourées de grands rosiers et de plantes grimpantes. De cette hauteur, il dominait le jardin du cottage, et son œil d'artiste avait dès l'abord été ravi du goût exquis avec lequel était orné et dessiné ce jardin. Malgré la saison avancée, il avait encore le sourire de l'été ; les arbres verts y étaient si brillants et si variés, et les quelques fleurs qui restaient si vigoureuses et si belles ! Du côté du midi était une sorte de galerie couverte de bois rustique ; des plantes grimpantes commençaient à en garnir les colonnes. En face de cette galerie se trouvait une fontaine, qui rappela à Riccabocca celle du Casino abandonné ; elle y ressemblait en effet singulièrement. C'était la même forme circulaire, entourée de la même ceinture de fleurs, mais ici le jet d'eau variait chaque jour, fantasque et multiforme comme les ébats d'une naïade, tantôt s'élançant droit comme un pin, tantôt semblable à un convolvulus, parfois lançant avec son écume argentée une fleur rouge ou un fruit doré, semblable à un enfant qui s'amuse d'un jouet. Près de la fontaine était une volière assez grande pour enclore un arbre. L'Italien apercevait de loin les riches couleurs des oiseaux, tandis qu'ils volaient d'un côté à l'autre du grillage, et il entendait leurs chants joyeux qui contrastaient avec le silence de la population libre des airs, rendue muette par l'approche de l'hiver.

Ce jardin faisait les délices de l'Italien, toujours sensible à la beauté sous toutes les formes. Il oubliait en le contemplant ses craintes pleines d'angoisses et ses tristes souvenirs.

Tandis que Riccabocca cherchait ainsi à se distraire, Randal n'avait été empêché ni par ses travaux officiels, ni par ses projets sur le cœur et la fortune de Violante, de travailler à réaliser son dessein de marier Frank à M^{me} di Negra. Un rayon d'espoir avait suffi pour enflammer le jeune et confiant amoureux ; et la manière artificieuse dont Randal lui avait rapporté sa conversation avec mistress Hazeldean, avait fait évanouir toute crainte du

déplaisir paternel, dans un esprit toujours disposé à s'abandonner à la tentation du moment ; Béatrix, bien qu'elle n'eût pas d'amour pour Frank, subissait de plus en plus l'influence des arguments et des représentations de Randal, et cela d'autant plus que son frère devenait sombre et même menaçant, à mesure que les jours s'écoulaient, sans qu'elle pût lui fournir aucun indice sur la retraite de ceux qu'il cherchait. Ses dettes aussi étaient pressantes. Ainsi que l'avait conjecturé Randal dans son mépris de l'humanité, les scrupules d'honneur et de fierté qui lui avaient fait déclarer qu'elle n'apporterait pas à un mari ses embarras pécuniaires, commençaient à fléchir sous la pression de la nécessité.

Elle n'opposait plus à Randal que de faibles objections, alors qu'il lui conseillait de ne pas attendre la découverte incertaine d'où devait dépendre son douaire, mais de s'assurer à la fois, par une union secrète avec Frank, la liberté et la sécurité. En même temps, quoiqu'il eût d'abord présenté au jeune Hazeldean le douaire de Béatrix comme un moyen de se justifier aux yeux du squire, il lui fut aisé d'abandonner cette considération, qui avait toujours refroidi plutôt qu'excité l'esprit ardent et le noble cœur du pauvre officier des gardes. Randal pouvait d'ailleurs, en toute vérité, dire que, lorsqu'il avait demandé au squire s'il désirait que la femme de Frank eût une grande fortune, le squire avait répondu : « Cela m'est indifférent. »

Ainsi encouragé par son ami, par son propre cœur et par l'accueil affectueux d'une femme qui certes eût pu tourner des têtes plus sages et plus solides que la sienne, Frank se jeta tête baissée dans le piège qui lui était tendu. Et quoiqu'il fût encore bien éloigné de vouloir proposer à Béatrix de l'épouser sans le consentement et à l'insu de ses parents, cependant Randal, en laissant une nature bonne, il est vrai, mais toute d'impulsion, et étrangère à la moindre discipline, aux prises avec la première passion vive qu'elle eût ressentie, se croyait certain du résultat. Rien n'avait été plus aisé que de dissuader Frank de faire dans ses lettres la moindre allusion à Béatrix, car, disait l'adroit imposteur, « bien que nous soyons assurés du consentement de mistress Hazeldean, et du pouvoir qu'elle aura sur votre père, lorsque la chose sera une fois faite, cependant nous ne pouvons nous fier au squire ; il est vif et emporté ; il pourrait venir à Londres y voir M^{me} di Negra, laisser échapper quelques expressions violentes qui la blesseraient et la rendraient pour jamais sourde à vos vœux ;

et peut-être ensuite serait-il trop tard s'il se repentait, comme il le ferait certainement. »

En attendant, Randal, faisant trêve à ses habitudes d'économie, donna, à l'hôtel de Clarendon, un dîner dans lequel il réunit Frank, M. Borrowell et le baron Lévy.

Cette araignée, qui chassait si adroitement ses mouches au travers de toiles si nombreuses et si embrouillées, était encore obligée d'amuser M^{me} di Negra avec des assurances que les fugitifs qu'elle cherchait seraient tôt ou tard découverts. Bien que Randal eût ôté à la marquise l'idée qu'il connaissait les exilés (les personnes auxquelles il avait songé différaient complètement, lui avait-il dit, de sa description ; il lui avait même présenté un vieux maître de chant avec une fille au visage couleur de bistre, comme étant les Italiens qui avaient causé son erreur), Béatrix avait été obligée, pour prouver à son frère son désir sincère de lui venir en aide, de présenter Randal au comte. Randal, de son côté, n'était pas moins désireux de connaître son rival et même de gagner sa confiance.

Tous deux se rencontrèrent chez M^{me} di Negra.

Il y a quelque chose d'étrange, de presque magnétique dans le rapport qui s'établit soudain entre deux natures mauvaises. Réunissez deux hommes honnêtes, et il y a dix à parier contre un qu'ils ne se reconnaîtront pas comme tels ; des différences de caractères, de manières, d'idées politiques pourront les faire se mal juger ; mais réunissez deux hommes pervers et sans principes, de ces hommes qui, nés dans un grenier, auraient fini aux galères ou sur un gibet, et ils se comprendront par une sympathie instantanée. Les yeux de Franzini, comte de Peschiera, et ceux de Randal Leslie ne se furent pas plutôt rencontrés, qu'un éclair d'intelligence jaillit des deux côtés. Ils causèrent de choses indifférentes, du temps, de la cour, des ministres, etc., etc. Ils saluaient et souriaient, mais pendant ce temps chacun d'eux épiait, sondait le cœur de l'autre, mesurant sa force à celle de son interlocuteur, et se disant : « Cet homme est un coquin fort remarquable ; serai-je capable de lutter contre lui ? » Ce fut à un dîner qu'ils se virent pour la première fois, et, selon l'usage anglais, M^{me} di Negra les laissa seuls à la fin du repas.

Alors le comte de Peschiera aborda indirectement et avec prudence le sujet de l'entrevue.

« Vous n'avez jamais été sur le continent, mon cher monsieur, dit-il. Il faut vous arranger de façon à venir me voir à Vienne. Je reconnais la splendeur de la société de Londres ; mais, honnêtement parlant, il y manque la liberté qui règne dans la nôtre, une liberté qui unit la gaieté au bon ton. Comme votre société est mêlée, il y a d'un côté effort et prétention de la part de ceux qui n'ont pas le droit d'en faire partie, et de l'autre fausse condescendance et froide arrogance chez ceux qui entendent tenir à distance leurs inférieurs. Chez nous, tous étant d'une noblesse reconnue et ayant un rang fixé, la familiarité s'établit tout d'abord. C'est pourquoi, ajouta le comte avec son fin sourire français, c'est pourquoi Vienne est pour un jeune homme la ville par excellence, la ville des bonnes fortunes.

— De tels endroits sont un paradis pour les oisifs, mais un purgatoire pour les gens sérieux. Je vous avoue, mon cher comte, que je manque du loisir nécessaire à l'homme qui aspire aux bonnes fortunes, tout autant que des grâces personnelles qui les obtiennent sans effort ; et Randal s'inclina en manière de compliment.

— Ainsi donc, se dit le comte, les femmes ne sont pas son côté faible. Quel est-il ? Morbleu ! mon cher monsieur Leslie, si j'avais pensé comme vous il y a quelques années, je me fusse épargné plus d'un embarras. Après tout, l'ambition est la plus aimable des maîtresses, car, avec elle, on en est toujours à l'espérance et jamais à la possession.

— L'ambition, répliqua laconiquement Randal, qui se tenait sur ses gardes, l'ambition est le luxe du riche, mais la nécessité du pauvre.

— Ah ! pensa le comte, c'est comme je l'avais d'abord pensé ; il en veut à l'argent. » Puis, passant la bouteille à Randal, après avoir rempli son propre verre qu'il vida lentement : « Sur mon âme, mon cher, dit le comte, le luxe est en effet plus agréable que la misère, et je suis résolu de faire au moins une tentative du côté de l'ambition ; je vais me réfugier dans le sein du bonheur domestique, me marier, m'établir. Sans l'ambition, il faudrait mourir d'ennui. À propos, mon cher monsieur, j'ai à vous remercier du concours que vous avez promis à ma sœur pour chercher un de nos proches parents qui s'est réfugié dans ce pays, et qui se cache même de moi.

— Je m'estimerai heureux de vous être utile dans ces recherches ; mais, je vous avoue avec regret que jusqu'ici ma bonne volonté a été inutile. Il me semble cependant qu'un homme de ce rang devrait être aisé à découvrir, ne fût-ce que par le moyen de votre ambassadeur.

— Notre ambassadeur est loin d'être de mes amis ; et, quant au rang, il ne saurait être un indice, car mon parent a renoncé au sien depuis qu'il a quitté son pays.

— Il ne l'a pas quitté tout à fait volontairement, je suppose ? dit Randal en souriant. Excusez ma curiosité, mais je serais bien aise que vous m'expliquassiez (plus clairement que ne font les bruits publics) comment un homme qui, dans une révolution, avait tant à perdre et si peu à gagner, a pu s'embarquer sur ce fragile esquif dont l'équipage n'était composé que d'aventuriers sans cervelle et de professeurs visionnaires.

— Des professeurs ! répéta le comte, justement ; à mon avis, vous avez mis le doigt sur la réponse à votre question ; non pas qu'il n'y eût parmi nous des hommes de grande naissance tout aussi fous que la canaille. Je suis d'autant plus disposé à satisfaire votre curiosité, que cela pourra vous aider dans les recherches que vous voulez bien faire pour moi. Vous saurez donc que mon cousin n'était point né pour le rang qu'il a occupé. Il n'était que parent éloigné du chef de notre maison. Élevé dans une université italienne, il s'y distingua à la fois par son savoir et ses excentricités. C'est là, je suppose, que, méditant des contes de bonnes femmes au sujet de la liberté, il contracta ses idées de carbonaro sur l'indépendance de l'Italie. La mort successive de trois personnes lui donna, jeune encore, une position et des honneurs qui eussent satisfait tout homme en possession de son bon sens. Que pouvait-il gagner à l'indépendance de l'Italie ? — Lui et moi nous étions cousins ; nous avions joué ensemble dans notre enfance, mais nos vies s'étaient depuis séparées ; son accession à ce haut rang nous rapprocha naturellement. Nous nous liâmes intimement, et vous pouvez juger combien je l'aimais, dit le comte en détournant légèrement son visage du regard sagace et observateur de Randal, vous jugerez combien je l'aimais, quand je vous aurai dit que je lui pardonnai de jouir d'un héritage qui, sans lui, m'eût appartenu.

— Ah ! vous étiez après lui le plus proche héritier ?

— Oui, et c'est une dure épreuve que de se trouver tout proche d'une grande fortune et de la manquer.

— C'est vrai, » s'écria impétueusement Randal.

Le comte leva alors les yeux, et ces deux hommes lurent dans l'âme l'un de l'autre.

« Peut-être, pour certains hommes, eût-il été plus dur encore, reprit le comte après une courte pause, de pardonner au rival qu'à l'héritier.

— Au rival ? Comment cela ?

— Une jeune fille qui m'avait été destinée par ses parents, bien que nous n'eussions pas été fiancés officiellement, j'en conviens, devint la femme de mon cousin.

— Connaissait-il vos prétentions ?

— Je lui dois la justice de dire que non. Il vit la jeune fille et en devint aussitôt épris. Les parents de ma fiancée furent éblouis. Le père me fit demander. Il s'expliqua, s'excusa ; il me représenta, avec assez de douceur, certaines peccadilles de ma jeunesse comme la raison de son changement, et il me demanda non-seulement de renoncer à sa fille, mais encore de taire au nouvel amant de celle-ci les espérances que j'avais nourries.

— Et vous y consentîtes ?

— Oui.

— Ce fut généreux de votre part. Il faut, en effet, que vous ayez été bien attaché à votre parent. De la part de l'amant, je ne le comprends pas ; peut-être, mon cher comte, me l'expliquerez-vous mieux de la part de l'homme sans préjugés.

— Je suppose, dit le comte de son air le plus roué, que nous sommes tous deux des hommes du monde ?

— Certainement, répliqua Randal absolument du ton dont Peachum eût sollicité les confidences de Locket.

— Eh bien donc, reprit le comte en jouant avec ses breloques, j'avoue que, comme homme du monde, puisque je ne pouvais épouser la jeune fille (et cela m'était démontré), j'étais bien aise de la voir mariée à mon riche parent.

— Cela devait naturellement vous rapprocher encore de votre cousin.

— Ce garçon a vraiment beaucoup d'esprit ! » pensa le comte, mais il ne fit point de réponse directe.

« Enfin, pour abrégé, mon cousin se trouva plus tard compromis dans des conspirations dont l'insuccès a été connu de tous. Ses projets furent découverts, lui-même dénoncé. Il prit la fuite, et l'empereur, en séquestrant ses biens, m'attribua, par une rare et singulière faveur, la moitié du revenu de ses domaines pendant un temps indéterminé ; l'autre moitié ne fut pas non plus formellement confisquée. Sa Majesté, sans nul doute, désirait ne pas voir s'éteindre un nom illustre ; et si mon cousin et sa fille mouraient en exil, moi, Franzini, comte de Peschiera, loyal sujet de l'Autriche, je devais en être le représentant. La politique russe, dans des cas semblables, a souvent agi ainsi envers les insurgés polonais.

— Je comprends parfaitement, et je devine que, profitant si largement quoique si justement de la chute de votre cousin, vous ayez pu être en butte à des soupçons pénibles.

— Entre nous, mon cher, je ne tiens pas le moins du monde à la popularité ; et quant aux soupçons, qui peut se flatter d'échapper aux calomnies des envieux ? Néanmoins, il est certain que mieux vaudrait réconcilier les membres divisés de notre maison, et je sois en mesure d'opérer une réconciliation par le consentement de l'empereur à mon mariage avec la fille de mon parent. Vous voyez donc de quel intérêt est pour moi cette recherche.

— Par le contrat de mariage, vous pourriez, je n'en doute pas, vous assurer la possession définitive de la portion de revenus dont vous jouissez déjà, et si vous surviviez à votre parent, son bien tout entier vous appartiendrait. C'est, en vérité, un mariage des plus désirables, et, s'il avait lieu, votre cousin obtiendrait, je suppose, une complète amnistie ?

— Comme vous le dites.

— Mais, indépendamment même de ce mariage, puisque la clémence de l'empereur s'est étendue à tant de proscrits, le rappel de votre cousin ne serait-il pas probable ?

— Je l'ai cru quelque temps, dit le comte avec répugnance, mais depuis que je suis en Angleterre, j'ai cessé de l'espérer. La récente révolution de la

France, les progrès de l'esprit démocratique en Europe ne peuvent être que nuisibles à la cause d'un rebelle proscrit. L'Angleterre fourmille de révolutionnaires ; la résidence seule de mon parent dans ce pays suffirait à le rendre suspect. Sa retraite obstinée augmente encore les soupçons. Il ne manque pas ici d'Italiens prêts à témoigner qu'il est de nouveau engagé dans des complots révolutionnaires.

— À en témoigner fausement ?

— Ma foi, cela revient au même ; les absents ont toujours tort. Je parle à un homme sans préjugés. Non ; sans la garantie que donnerait au gouvernement mon mariage avec la fille de mon cousin, son rappel est peu probable ; et, de par le ciel, j'aurai soin qu'il soit impossible. » Le comte se leva en disant ces mots, comme un homme qui jette résolûment le masque ; il se leva, droit et menaçant, l'image même de la puissance et de la force viriles en face du corps frêle et courbé, de la face pâle et malade de l'aventurier intellectuel.

Et quiconque eût vu le contraste qu'ils formaient ainsi, aurait compris que si un jour venait où l'intérêt de l'un le poussât à dénoncer l'autre, il était probable que le brillant et audacieux réprouvé triompherait de la faiblesse physique et de l'esprit supérieur du traître furtif.

Randal tressaillit ; il se leva aussi et dit négligemment :

« Mais si cette garantie ne pouvait plus être donnée ? Si, désespérant de rentrer en Italie, et résigné à son changement de fortune, votre cousin avait déjà marié sa fille à un Anglais ?

— Ah ! ce serait là, à l'exception de mon propre mariage, ce qui pourrait m'arriver de plus heureux.

— Comment cela ? Je ne vous comprends pas.

— Mort de ma vie ! Croyez-vous que cela ne détruirait pas pour mon cousin toute chance de rappel, et ne serait pas, aux yeux de l'Italie, une raison légitime de conférer ses domaines séquestrés à un Italien ? Non, à moins que la jeune fille n'eût épousé un Anglais d'une naissance et d'un nom tels qu'ils fussent à eux seuls une garantie (et ceci n'est guère possible, puisqu'elle est pauvre), je m'en retournerais à Vienne, satisfait de pouvoir dire : « Ma parente est la femme d'un Anglais. Les enfants d'un étranger hériteront-ils des biens immenses d'une race si ancienne et si puissante ? »

Parbleu ! si mon cousin n'eût été qu'un aventurier ou même qu'un professeur, il y a longtemps qu'il serait rentré. C'est le privilège des grands, qu'on ne leur pardonne pas aisément. »

Randal parut se livrer à une réflexion rapide mais intense. Le comte qui l'observait non pas en face, mais dans une glace, où se réfléchissait son visage, se dit :

« Cet homme sait quelque chose ; il délibère ; donc il peut m'être utile. »

Mais Randal ne dit rien qui pût confirmer cette hypothèse ; il félicita poliment le comte de ses espérances dans les deux cas : « Et, ajouta-t-il, puisque vous ne voulez que du bien à votre cousin, il me semble que vous pourriez le découvrir par notre simple procédé anglais.

— Comment cela ?

— En insérant dans les journaux une annonce, par laquelle vous lui diriez que, s'il veut se rendre à tel endroit, il y apprendra quelque chose d'avantageux pour lui. »

Le comte secoua la tête.

« Il se méfierait de moi et ne viendrait pas.

— Mais s'il était votre ami intime ? Il a pris part à une insurrection ; vous avez été plus prudent ; mais vous ne lui avez fait aucun tort, bien que vous ayez profité de sa chute. Pourquoi donc vous éviterait-il ?

— Les conspirateurs ne pardonnent jamais à ceux qui n'ont pas voulu conspirer avec eux ; en outre, pour parler franchement, il croit que je lui ai fait du tort

— Ne pourriez-vous le détromper par l'intermédiaire de sa femme, de celle que vous lui avez cédée ?

— Elle n'existe plus ; elle mourut avant qu'il ne quittât l'Italie.

— Oh, cela est malheureux ! Quoi qu'il en soit, je crois qu'un avertissement pourrait réussir. Vous me permettrez de réfléchir à tout ceci. N'allons-nous pas retrouver M^{me} la marquise ? »

En rentrant dans le salon, ces messieurs trouvèrent Béatrice en grande toilette, assise auprès du feu, et lisant avec tant d'attention, qu'elle ne les vit pas entrer.

« Qu'est-ce qui vous intéresse donc si vivement ma sœur ? dit Peschiera. Le dernier roman de Balzac, sans doute ? »

Béatrix tressaillit et, levant la tête, laissa voir des yeux pleins de larmes.

« Oh, non, dit-elle. Il ne s'agit pas d'une peinture des vices et des misères de la vie parisienne. Ce livre est vraiment beau, il parle au cœur. »

Randal prit le livre que la marquise venait de quitter ; c'était celui-là même qu'avait discuté le petit cercle d'Hazeldean ; après avoir charmé les innocents et les simples de cœur, il charmait la femme du monde fatiguée et blasée.

« Hum ! murmura Randal, après tout le curé avait raison. C'est là une puissance, une sorte de puissance.

— Que j'aimerais à connaître l'auteur de ce livre ! dit Béatrice. Qui est-ce donc ? Le savez-vous ?

— Non. Quelque vieux pédant en lunettes, peut-être.

— Je suis sûre du contraire. Il y a là un cœur, comme celui que j'ai toujours rêvé, et que je n'ai jamais rencontré.

— Oh, la naïve enfant ! s'écria le comte : comme son imagination s'égare en rêves enchantés. Mais tandis que vous parlez comme une bergère, vous êtes parée comme une princesse.

— Ah ! oui, j'oubliais la réception de l'ambassadeur d'Autriche. Mais je n'irai pas ce soir ; ce livre me dégoûte du monde officiel.

— Comme vous voudrez, ma sœur. Moi, j'irai ; je n'aime pas l'homme, et il ne m'aime pas ; mais il faut conserver les apparences.

— Vous allez à l'ambassade d'Autriche ? dit Randal ; c'est aussi mon intention ; nous nous y retrouverons. » Et il prit congé du frère et de la sœur.

« Votre ami me plaît, dit le comte en bâillant. Je suis sûr qu'il sait où se cachent nos oiseaux, et qu'il les guettera comme un chien d'arrêt, si je parviens à le convaincre qu'il y va de son intérêt. Nous verrons. »

CHAPITRE III.

Randal arriva à l'ambassade avant le comte, et se mêla aux jeunes attachés dont il était connu. Parmi eux se trouvait un Autrichien, de haute naissance, dont l'air noble et gracieux réalisait l'idéal de l'ancienne chevalerie allemande. Randal lui fut présenté, et après avoir échangé avec lui quelques mots sur des sujets indifférents, lui dit :

« À propos, prince, il y a en ce moment à Londres un de vos compatriotes, que vous connaissez sans doute, le comte de Peschiera ?

— Il n'est pas mon compatriote. C'est un Italien. Je ne le connais que de nom et de vue, dit le prince avec quelque hauteur.

— Il est d'une très-ancienne famille, je crois ?

— Incontestablement. Ses ancêtres étaient gentilshommes.

— Et très-riches ?

— Ah ! je croyais le contraire. Il jouit à la vérité d'un revenu considérable. »

Ici un jeune attaché, moins réservé que le prince, s'écria :

« Oh, Peschiera ! le pauvre garçon aime trop les cartes pour être jamais riche.

— Et le parent dont les revenus lui ont été temporairement octroyés a, dit-on, quelque chance d'obtenir sa grâce ? dit Randal.

— Je serais bien aise que ce fût vrai, dit le prince d'un ton décidé, et j'exprime ici le sentiment qui règne généralement à Vienne. Ce parent est un homme du plus noble caractère, et il a, je crois, été à la fois joué et trahi. Pardonnez-moi, monsieur, mais nous autres Autrichiens nous ne sommes pas si noirs qu'on nous fait. Avez-vous jamais vu en Angleterre le parent dont vous parlez ?

— Jamais, quoiqu'il passe pour y résider. Il a une fille à ce que m'a dit le comte ?

— Le comte, ah ! J'ai entendu parler d'un projet, d'un pari de ce comte,... une fille ! Pauvre enfant ! j'espère qu'elle lui échappera, car il

veut sans doute l'épouser.

— Peut-être est-elle déjà mariée à un Anglais ?

— J'espère que non, dit le prince d'un ton grave ; cela pourrait être un sérieux obstacle à la rentrée de son père.

— Vous croyez ?

— On ne saurait en douter, dit l'attaché d'un air important et positif, à moins toutefois que cet Anglais ne fût d'un rang égal au sien. »

Il se fit un léger mouvement du côté de la porte ; on annonçait le comte de Peschiera, et son extérieur était si noble, sa beauté si remarquable, que les préventions qu'excitait son caractère semblaient effacées ou oubliées devant l'irrésistible admiration qu'excitent toujours d'aussi brillants avantages personnels.

Le prince, dont la lèvre se plissa dédaigneusement à la vue du groupe qui entourait soudain le comte, se tourna vers Randal et dit :

Savez-vous si un de vos compatriotes les plus distingués, lord L'Estrange, est en Angleterre ?

— Non, prince, il n'y est pas. Vous le connaissez donc ?

— Beaucoup.

— Il est en relations avec le parent du comte, et c'est peut-être de lui que vous avez appris à estimer si haut ce parent ? »

Le prince s'inclina et dit avant de s'éloigner :

« Lorsqu'un homme d'honneur se porte garant d'un autre, il a droit d'être cru sur parole.

— Il s'agit de ne pas aller trop vite, se dit intérieurement Randal, j'ai failli me prendre dans mes propres filets. Si j'allais, en épousant la jeune fille, ne faire que mieux assurer sa fortune à Peschiera ! Qu'il faut donc de prudence pour réussir en ce monde ! »

Tandis que Randal se livrait à cette méditation, un membre du Parlement vint lui toucher l'épaule.

« Mélancolique Leslie ! dit-il, je gage que je devine à quoi vous pensez.

— Devinez ? dit Randal.

— Parbleu ! vous pensez à la place que vous allez perdre.

— La place que je vais perdre ?

— Dame ! si le ministère tombe, vous ne pourrez guère conserver la vôtre, ce me semble ? »

Ce personnage, le député favori du squire Hazeldean, sir John, était un de ces législateurs particulièrement odieux aux gens en place ; membre indépendant, grand propriétaire, ne songeant pas plus à conquérir le pouvoir pour lui-même qu'à faire couper les chênes de son parc ; homme sans entrailles ni compassion pour ceux qui avaient une autre opinion, et une fortune moins magnifique que la sienne.

« Hum ! fit Randal avec humeur, et d'abord, sir John, les ministres ne tomberont pas.

— Oh, que si, qu'ils tomberont ! Vous savez que je vote généralement pour eux, et quant à moi, je les maintiendrais volontiers ; mais ce sont des hommes de cœur et d'honneur, et puisqu'ils ne peuvent faire adopter leurs mesures, il faut bien qu'ils renoncent au pouvoir ; autrement, par Jupiter ! je tournerais casaque et je voterais moi-même contre eux.

— Je n'en doute pas, sir John, vous en êtes bien capable ; ceci est une affaire entre vous et vos électeurs. Mais quand même les ministres sortiraient, pourquoi moi qui n'occupe qu'un poste subalterne, qui ne suis pas ministre, devrais-je sortir aussi ?

— Pourquoi ? Ah çà, Leslie, vous moquez-vous de moi ? Un jeune homme comme vous n'aurait jamais la bassesse de rester avec ceux-là mêmes qui auraient renversé votre ami Egerton !

— En vérité, sir John, dit Randal reprenant un air gracieux, tandis qu'intérieurement il anathématisait le membre de son comté, je suis si novice dans ces sortes de choses, que ce que vous venez de me dire ne m'avait pas frappé tout d'abord. Vous avez sans doute raison ; dans tous les cas, je ne saurais avoir là-dessus un meilleur conseiller que M. Egerton lui-même.

SIR JOHN. Certainement, c'est un parfait gentleman qu'Egerton. Je voudrais que nous pussions le réconcilier avec Hazeldean.

RANDAL (soupirant). Ah ! plutôt à Dieu !

SIR JOHN. Nous aurons maintenant quelque chance d'y réussir, car le temps approche où tous les hommes de l'ancienne école auront besoin de s'unir et de se tenir fermes.

RANDAL. C'est parler sagement, mon cher sir John. Mais veuillez m'excuser, il faut que j'aille rendre mes devoirs à l'ambassadeur

Une heure plus tard, alors que Randal cherchait son manteau dans le vestibule, il fut rejoint par Audley Egerton.

« Ah ! Leslie, dit le ministre avec plus de bienveillance que de coutume, si vous ne craignez pas le froid, allons-nous-en à pied ; j'ai renvoyé ma voiture. »

Tant de condescendance était chose si rare chez son patron, que Randal surpris eut le pressentiment d'un malheur.

Lorsqu'ils furent dehors, Egerton, après un instant de silence, dit :

« Mon cher Leslie, je me flattais de vous avoir du moins pourvu du nécessaire, et j'espérais vous ouvrir par la suite une carrière plus brillante. Chut ! Je ne doute pas de votre reconnaissance ; écoutez-moi. Il est possible que, d'après certaines mesures prises par le gouvernement, nous soyons battus à la Chambre des communes, et que naturellement nous nous retirions. Je vous dis ceci d'avance, afin que vous ayez le temps de réfléchir au parti que, le cas échéant, il vous conviendrait de prendre. Je perdrais probablement tout pouvoir de vous servir. On s'attendra sans doute, à cause de notre parenté et de mes intentions bien connues à votre égard, on s'attendra sans doute à vous voir renoncer à la place que vous occupez et vous attacher à ma fortune quelle qu'elle soit. Mais, comme je n'ai pas d'ennemis personnels dans le parti opposé, et comme ma position dans le monde me permettra de soutenir et de défendre votre conduite, quoi que vous décidiez, si vous croyez plus prudent de conserver votre place, dites-le-moi franchement, et je ferai en sorte que vous puissiez la garder sans que votre honneur ni votre réputation aient à en souffrir. En ce cas, bornez votre ambition à un avancement graduel dans les bureaux. D'un autre côté, si vous préférez courir la chance de ma rentrée au pouvoir et donner votre démission, s'il vous convient de vous attacher à une politique exposée, non-seulement à être bientôt celle de l'opposition, mais encore à devenir

impopulaire, je ferai mon possible pour vous faire entrer au Parlement. Je ne puis dire que je vous conseille ce dernier parti. »

Randal se sentait comme un homme qui vient de faire une chute terrible ; il était littéralement étourdi, abasourdi. Il parvint cependant à murmurer :

« Avez-vous pu croire, monsieur, que j'abandonnerais votre sort, votre parti, votre cause ?

— Mon cher Leslie, reprit le ministre, vous êtes trop jeune pour vous regarder comme engagé envers aucun homme ou aucun parti, si ce n'est par ce malheureux pamphlet. Ce n'est point ici une affaire de sentiment, mais de bon sens et de réflexion. N'en parlons pas davantage pour le moment ; mais, en examinant le pour et le contre, vous saurez d'avance ce qu'il vous conviendrait de faire, si la nécessité d'opter se présentait tout à coup.

— J'espère qu'elle ne se présentera pas.

— Je l'espère aussi, et bien sincèrement, » dit le ministre avec énergie.

CHAPITRE IV.

Randal ne dormit pas de la nuit, mais il était de ceux qui n'ont ni le besoin ni l'habitude de beaucoup de sommeil. Cependant vers le matin, à l'heure où les rêves passent pour être prophétiques, il tomba dans un sommeil peuplé de visions délicieuses, de rêves où Rood-Hall lui apparaissait couronné de tours aussi majestueuses que celles de Belvoir ou de Raby et dominant des terres et des fermes arrachées à l'usurpation des Thornhill et des Hazeldean ; de rêves dans lesquels l'or et la puissance d'Egerton, un cabinet dans Downing-Street et des salons dans Grosvenor-Square, tombaient aux mains de l'heureux dormeur aussi facilement que l'empire de Chaldée dans celles de Darius le Mède.

S'éveillant en sursaut, il s'habilla à la hâte et fut consterné d'entendre sonner onze heures, car ce n'était jamais qu'au déjeuner qu'il avait l'occasion de causer un peu avec son austère patron, et à onze heures celui-ci devait être sorti. Il l'était en effet. Randal acheva promptement son repas solitaire ; puis, saisi d'une subite affection pour son bureau, il résolut de s'y rendre. En traversant Piccadilly, il reconnut une voix qui depuis peu lui était devenue familière, et, se retournant, il aperçut le baron Lévy marchant, sans pourtant lui donner le bras, à côté d'un gentleman presque aussi élégant que lui-même, mais dont le pas était plus leste et plus allègre que le sien.

Tandis que Randal se retournait à la voix de Lévy, celui-ci disait tout bas à son compagnon :

« Un jeune homme qui fréquente le meilleur monde, vous devriez l'attirer aux soirées de votre femme.

— Comment vous portez-vous, monsieur Leslie ? Permettez que je vous présente à M. Richard Avenel. »

Puis, passant son bras sous celui de Randal, il lui dit à l'oreille :

« Un homme du plus grand talent, immensément riche, qui a dans sa poche deux ou trois sièges au Parlement ; sa femme donne des soirées, c'est son faible.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, monsieur, dit Avenel en soulevant son chapeau. Voici un beau temps.

— Un peu froid, dit Randal qui, comme presque toutes les personnes maigres et délicates, était très-frileux.

— Il n'en est que plus sain ; cela donne du ton, dit Avenel ; mais, vous autres jeunes gens, vous êtes énervés par les veilles et l'atmosphère des salons. Vous aimez la danse, bien entendu, monsieur ? »

Puis, sans attendre la réponse de Randal, M. Avenel continua rapidement :

« Mistress Avenel donne une soirée dansante jeudi prochain. Je serais charmé de vous recevoir à Eaton-Square. Attendez, je vais vous donner une carte. »

Et, tirant de sa poche une douzaine de grandes cartes d'invitation, il en choisit une et la présenta à Randal. Le baron pressa le bras de celui-ci,

lequel répliqua poliment qu'il s'estimerait heureux d'être présenté à mistress Avenel. Puis, comme il lui était peu agréable d'être vu sous l'aile du baron Lévy, semblable à un pigeon sous celle d'un faucon, il se dégagea doucement, et, prétextant une besogne pressée, il se dirigea rapidement vers son bureau.

« Ce jeune homme finira par faire figure, dit le baron. Je n'en connais pas qui ait moins de préjugés. Il est allié à la famille d'Audley Egerton, qui...

— Audley Egerton ! interrompit M. Avenel ; cet animal hautain, désagréable, ingrat !

— Comment ? Que savez-vous de lui ?

— Il a dû son entrée au Parlement aux votes de deux de mes proches parents, et lorsqu'en arrivant à Londres, je suis allé dans son cabinet pour lui parler, il m'en a littéralement chassé. Au diable soit l'impertinent ! Si jamais j'en trouve l'occasion, je le payerai de la même monnaie.

— Il vous a chassé ! cela m'étonne de la part d'Egerton ; bien que très-froid, il est généralement poli avec tout le monde. Il faut que vous l'ayez offensé dans son côté faible.

— Un homme si magnifiquement payé par le public ne devrait pas avoir de côté faible. Quel est celui d'Egerton ?

— Oh ! il se pique surtout d'être un parfait gentleman, un homme de l'honneur le plus délicat, dit Lévy avec ironie. Il faut que vous l'ayez blessé là-dessus. Comment cela est-il arrivé ?

— Je ne m'en souviens plus, répondit M. Avenel, qui depuis son mariage connaissait trop bien l'échelle des dignités pour ne pas rougir en songeant au désir qu'il avait témoigné d'être fait baronnet. Inutile de nous casser la tête au sujet de cet arrogant.

— Pour en revenir à ce que nous disions, il faut absolument que j'aie cet argent la semaine prochaine.

— Vous pouvez y compter.

— Et vous ne mettez pas mes billets dans le commerce ; vous les garderez sous clef.

— C'est convenu.

— Ce n'est qu'un moment difficile, une panique commerciale causée par la chute probable de ces précieux ministres. Je flotterai bientôt sur ces eaux troubles.

— À l'aide d'un bateau de papier, dit le baron en riant ; » et les deux interlocuteurs se séparèrent après s'être donné la main.

CHAPITRE V.

Pendant ce temps, la voiture d'Egerton le déposait à la porte de lord Lansmere, près de Knightsbridge. Il demanda la comtesse et on le fit entrer dans le salon désert. Egerton était plus pâle que de coutume, et lorsque la porte s'ouvrit il s'essuyait le front et ses lèvres tremblaient. La comtesse en entrant laissa voir, elle aussi, des signes d'émotion également étrangers à son calme habituel. Elle pressa silencieusement la main d'Audley, et, s'asseyant près de lui, parut chercher à rassembler ses idées ; à la fin elle dit :

« Nous nous voyons bien rarement monsieur Egerton, malgré votre intimité avec Lansmere et Harley. Je vais bien peu dans le monde, et vous ne venez jamais me trouver.

— Je pourrais, madame, dit Egerton, répondre à votre bienveillant reproche que je ne dispose guère de mon temps, mais j'aime mieux dire la vérité : « Il doit nous être pénible à tous deux de nous rencontrer. »

La comtesse rougit et soupira, mais n'opposa rien à cette assertion.

« Je présume donc, reprit Audley, que puisque vous m'avez demandé, c'est pour me communiquer une chose importante ?

— C'est une chose qui concerne Harley, dit la comtesse comme pour s'excuser, et sur laquelle je voudrais avoir votre avis.

— Qui concerne Harley. Parlez, je vous en conjure.

— Mon fils vous a sans doute confié qu'il a élevé et formé une jeune fille dans l'intention de faire d'elle lady L'Estrange.

— Harley n'a pas de secrets pour moi, dit Egerton avec tristesse.

— Cette jeune fille est arrivée en Angleterre, elle est ici, dans cette maison.

— Et Harley aussi ?

— Non ; elle a fait le voyage avec lady N... et ses filles. Harley devait la suivre de près, et je l'attends chaque jour. Voici sa lettre : Vous remarquerez qu'il n'a pas révélé ses intentions à cette jeune fille, en ce moment confiée à ma tutelle, qu'il ne lui a jamais parlé d'amour. »

Egerton prit la lettre qu'il lut rapidement quoique avec attention.

« Oui, je vois, dit-il, en rendant la lettre à lady Lansmere ; il veut auparavant que vous connaissiez miss Digby et que vous la jugiez. Il veut savoir si vous approuverez son choix.

— C'est là-dessus que j'ai voulu vous consulter. Une jeune fille sans position. Le père était à la vérité un gentleman, bien que d'une naissance équivoque, mais je ne sais ce qu'était la mère. Moi qui espérais voir Harley s'allier à l'une des premières maisons d'Angleterre ! » Et la comtesse joignit convulsivement les mains.

EGERTON. « Harley n'est plus un enfant. Jusqu'ici ses talents ont été gaspillés ; il a mené une vie errante et sans but. Il vous présente une occasion de raffermir son esprit, de réveiller ses brillantes facultés, de le voir se fixer près de vous ; lady Lansmere, vous ne sauriez hésiter.

LADY LANSMERE. Ah ! si, si, j'hésite. Après tout ce que j'avais espéré, après tout ce que j'ai fait pour empêcher...

EGERTON (l'interrompant). Vous lui devez une expiation ; elle est en votre pouvoir, que n'est-elle au mien ? »

La comtesse pressa de nouveau la main d'Egerton, et des larmes jaillirent de ses yeux.

« Eh bien, qu'il en soit ainsi ; j'y consens. Je me tairai ; j'imposerai silence à ce cœur orgueilleux. Hélas ! J'ai failli briser le sien ! Je suis bien

aise que vous m'ayez parlé ainsi. J'aime à penser qu'il vous devra mon consentement. Ce sera une expiation pour tous deux.

— Vous êtes trop généreuse, madame, dit Egerton visiblement ému, quoique cherchant comme toujours à réprimer son émotion. Et maintenant, puis-je voir la jeune fille ? Cette conversation m'est pénible, vous voyez que je tremble, malgré la vigueur de mes nerfs, et, en ce temps-ci surtout, j'ai besoin de toute ma force et de toute ma fermeté.

— J'ai en effet entendu dire que le ministère va probablement se retirer ; mais c'est du moins avec honneur, et il sera bientôt rappelé par la voix de la nation.

— Permettez que je voie l'épouse future d'Harley, » dit Egerton sans prendre garde à ce compliment de condoléance.

La comtesse sortit, et rentra après quelques minutes, accompagnée d'Hélène Digby.

Hélène était merveilleusement embellie depuis le temps où nous l'avons vue pâle et délicate, avec son doux sourire et son regard intelligent, assise près de Léonard dans son grenier. Elle était de taille moyenne, toujours mince, mais élégante ; elle avait cette gracieuse rondeur de formes qui s'allie si bien à l'idée de la femme faite pour embellir la vie et en adoucir les angles trop rudes, faite pour embellir, non pour protéger. Les lignes de son visage n'eussent peut-être pas satisfait l'œil d'un artiste, il manquait de régularité, mais l'expression en était éminemment douce et agréable, et en la regardant on ne pouvait s'empêcher de dire : « Quelle charmante physionomie ! »

Une teinte de mélancolie se mêlait à cette douceur ; la jeunesse d'Hélène conservait des traces de son enfance. Sa démarche était un peu lente, et ses manières timides et réservées.

Audley la regarda avidement tandis qu'elle s'approchait de lui, puis, se levant, il lui prit la main et la baisa.

« Je suis le plus ancien ami de votre tuteur, » dit-il en l'attirant dans l'embrasement d'une fenêtre ; et il jeta vers la comtesse un regard indiquant qu'il désirait causer librement avec Hélène. Lady Lansmere le comprit ; elle resta dans le salon, mais prit un livre et s'assit à quelque distance.

C'était un spectacle touchant que de voir l'austère homme d'État s'efforçant d'attirer à lui la douce et timide jeune fille, et quiconque l'eût alors écouté se fût aisément rendu compte de son influence sociale et eût été frappé de l'habileté avec laquelle il savait adapter son esprit à celui des femmes.

Il parla d'Harley L'Estrange. Il en parla avec tact et délicatesse. Hélène, qui ne répondait d'abord que par monosyllabes, s'enhardit peu à peu jusqu'à exprimer sa reconnaissante affection. Le front d'Audley devint soucieux. Il parla alors de l'Italie, et bien que personne ne fût moins poète que lui, cependant avec la dextérité d'un homme du monde accoutumé à étudier les caractères les plus opposés au sien, il suggéra certaines idées de nature à provoquer l'expression de sentiments poétiques chez une femme.

Les réponses d'Hélène témoignaient d'un goût cultivé, d'un esprit délicat, mais elles indiquaient aussi une imagination accoutumée à se colorer de reflets, à apprécier, admirer, révéler ce qui est grand et beau, mais humblement et doucement. Il n'y avait dans son langage ni enthousiasme chaleureux, ni remarques originales, aucun éclair de la faculté créatrice. Egerton en revint à l'Angleterre ; il parla de la nature critique des événements, des droits de la patrie aux talents de tous ceux qui sont capables de la servir et de guider ses destinées. Il s'étendit chaleureusement sur les talents d'Harley, et se réjouit à l'idée qu'il revenait en Angleterre, sans doute pour y commencer une carrière brillante. Hélène parut surprise, mais son visage ne s'anima d'aucune lueur qui répondît à l'éloquence d'Audley. Il se leva, et une expression de désappointement passa sur ses nobles traits, puis s'y évanouit aussitôt.

« Adieu, ma chère miss Digby, dit-il, je crains de vous avoir fatiguée avec ma politique. Adieu, lady Lansmere, je verrai sans doute Harley dès qu'il sera de retour. »

Puis il descendit rapidement, regagna sa voiture et donna ordre au cocher de le conduire à Downing-Street. Il baissa les stores et se renversa en arrière. Une certaine langueur se laissa voir sur son visage et deux ou trois fois il porta machinalement la main à son cœur.

« Elle est bonne, douce, aimable, et fera certainement une excellente épouse, se dit-il à mi-voix ; mais aime-t-elle Harley comme il a rêvé d'être

aimé ? Non ! A-t-elle la puissance et l'énergie de réveiller ses facultés engourdies et de nous rendre le Harley d'autrefois ? Non ! La nature l'a destinée à être le reflet d'un soleil, non pas à être elle-même le soleil ; cette enfant n'est pas celle qui peut réparer le passé et illuminer l'avenir. »

CHAPITRE VI.

Ce même soir Harley L'Estrange arriva chez son père. Les quelques années qui s'étaient écoulées depuis que nous ne l'avons vu, n'avaient amené aucun changement remarquable dans sa personne. Ses mouvements avaient conservé l'élasticité de la jeunesse, et sa physionomie la singulière variété de jeu qui la caractérisait. Il paraissait heureux sans affectation de revoir ses parents et montrait quelque chose de la gaieté et de la tendresse d'un écolier qui rentre à la maison paternelle. Ses manières envers Hélène témoignaient du sentiment chevaleresque qui dominait dans son caractère, elles exprimaient l'affection mais aussi le respect. Celles d'Hélène envers lui étaient réservées, mais innocemment gracieuses et doucement cordiales. Harley était celui qui parlait davantage. L'aspect des affaires était si critique qu'il ne put éviter de faire quelques questions relatives à la politique. Il en parlait même avec plus d'intérêt qu'il n'avait encore fait ; lord Lansmere était ravi.

« Eh bien, Harley, tu aimes donc ton pays après tout ?

— Certainement, dès qu'il est en danger, » expliqua le patricien ; et le sybarite semblait devenu un Athénien.

Puis il s'informa avec empressement de son ami Audley, et lorsque sa curiosité fut satisfaite, s'enquit des nouvelles littéraires. Il avait beaucoup entendu parler d'un ouvrage récent ; il nomma celui que M. Dale attribuait au professeur Moss ; aucun de ses interlocuteurs ne l'avait lu.

Harley les accusa d'indolence et de stupidité dans son langage original et métaphorique, puis il dit : « Et les cancans du monde ?

— Nous ne les connaissons jamais, dit lady Lansmere.

— On parle beaucoup d'une nouvelle charrue, au Boodle, dit lord Lansmere.

— Que Dieu la conduise. Mais ne parle-t-on pas d'un homme nouveau au White ?

— Je ne fais pas partie du club de White.

— Néanmoins vous pouvez avoir entendu parler du comte de Peschiera ?

— Ah oui, dit lord Lansmere ; on me l'a montré l'autre jour dans le parc de Saint-James ; c'est un bel homme pour un étranger ; ses cheveux sont convenablement taillés, il a l'air distingué, on le prendrait pour un Anglais.

— Ah ! ah ! Il est donc ici ! » et Harley se frotta les mains.

« Quelle route as-tu prise ? Es-tu passé par le Simplon ?

— Non ; je suis venu tout droit de Vienne. » Puis racontant gaiement les petites aventures de son voyage, Harley continua d'amuser son père jusqu'à l'heure du coucher. À peine Harley fut-il dans sa chambre que sa mère l'y rejoignit.

« Eh bien, dit-il, il n'est pas besoin de vous demander si vous aimez miss Digby. Qui ne l'aimerait ?

— Harley, mon fils ! dit la mère fondant en larmes, sois heureux à ta façon, mais sois heureux, c'est tout ce que je te demande. » Harley très-ému répondit avec reconnaissance à cette tendre injonction, puis amenant sa mère à causer d'Hélène il lui demanda brusquement : « Et de nos chances de bonheur, de son bonheur à elle, autant que du mien, qu'en pensez-vous ? Parlez-moi franchement.

— Oh ! je ne saurais douter du bonheur d'Hélène, répliqua fièrement la mère ; et quant au vôtre, n'avez-vous pas vous-même décidé là-dessus ?

— Mais cependant cela encourage et fait plaisir de s'entendre approuver. Hélène a certainement un caractère d'une grande douceur.

— Je le crois comme vous, mais son esprit.

— Est richement orné.

— Elle parle si peu.

— Oui : je ne sais pourquoi ; c'est pourtant une femme !

— Peuh ! fit la comtesse en souriant malgré elle ; mais racontez-moi plus en détail ce que vous avez fait. Vous l'aviez prise encore enfant, et vous aviez résolu de l'élever selon vos idées. La tâche a-t-elle été facile ?

— Oui, sans doute. Je désirais lui inspirer le goût et l'habitude de la vérité, et elle était naturellement vraie comme le jour ; le goût de la nature, et il était inné chez elle. Quant à comprendre l'art comme interprète de la nature, la chose a été plus difficile, mais cela viendra j'espère. L'avez-vous entendue chanter et jouer du piano ?

— Non.

— Elle vous étonnera. Elle a moins de facilité pour le dessin. Cependant là encore tout ce que peut l'éducation a été fait. En un mot elle est accomplie. Le caractère, l'esprit, le cœur, tout en elle est excellent. (Harley s'arrêta et étouffa un soupir). Je dois certainement m'estimer très-heureux, reprit-il (et il se mit à monter sa montre).

— Bien entendu, elle vous aime, dit la comtesse ; comment en serait-il autrement ?

— Si elle m'aime ; ma bonne mère, c'est justement là ce qui me reste à lui demander.

— À lui demander ? L'amour se découvre d'un coup d'œil ; il est inutile de rien demander.

— Pour moi, je ne l'ai pas découvert, je vous l'assure. Avant que son enfance ne fût complètement écoulée, elle quitta naturellement ma maison. Je la confiai à une famille italienne qui résidait près de moi. Je la voyais souvent, je dirigeais ses études, je surveillais ses progrès.

— Et vous en devîntes amoureux ?

— Amoureux est un mot bien violent. Non ; je suivis une pente doucement inclinée depuis le premier pas, jusqu'à ce qu'enfin je me dis intérieurement : Harley L'Estrange, l'heure est venue ; le bouton s'est épanoui en fleur, il est temps de le cueillir ; et je me répondis doucement : qu'il en soit ainsi. J'appris alors que lady N... retournait en Angleterre avec ses filles ; je lui demandai de se charger de ma pupille et de la conduire sous

votre toit. Je vous écrivis, j'obtins votre assentiment, vous m'assurâtes que j'aurais par la suite celui de mon père. Me voici, j'ai votre approbation. Je parlerai demain à Hélène. Peut-être après tout ne voudra-t-elle pas de moi ?

— Il est étrange, bien étrange que vous parliez de cela si froidement et si légèrement, vous qui êtes capable d'aimer si ardemment.

— Soyez satisfaite, ma mère, dit Harley d'un ton sérieux, je le suis. L'amour tel que je l'ai ressenti autrefois est à jamais éteint en moi, je ne le sens que trop, hélas ! Mais une société douce, une tendre amitié, la consolation et la joie d'un sourire de femme, plus tard la voix des enfants, cette musique qui en frappant à la fois le cœur des deux parents y réveille les sympathies les plus durables et les plus pures, voilà ce que j'espère aujourd'hui. Est-ce donc là un espoir à dédaigner, ma bonne mère ? »

La comtesse pleura de nouveau, et lorsqu'elle quitta la chambre ses larmes coulaient encore.

CHAPITRE VII.

Ô Hélène ! douce Hélène, type charmant de cette excellence féminine, tranquille, sereine, inaperçue, profondément sentie ! La ménagère, la consolatrice, l'ange dont les ailes repliées autour du cœur y cachent une source féconde et divine que jamais ne troublent les eaux corrompues du monde. Hélène, est-ce bien en toi que le fantasque et brillant « fils du caprice et du loisir » doit trouver la régénération de sa vie, le second baptême de son âme ? À quoi bon tes humbles vertus pour celui que sa fortune doit préserver de toute rude épreuve et dont les chagrins sont en dehors de ton horizon ?

Et toi-même qui as besoin d'être doucement attirée au dehors, de te développer dans l'atmosphère calme et féconde d'un heureux et saint

amour, l'affection que t'offre Harley L'Estrange te suffira-t-elle ? Les feuilles encore repliées dans le calice ne se flétriront-elles pas sous l'ombre qui les protégera peut-être contre l'orage, mais qui, en même temps les privera du soleil ? Que peux-tu pour la joie ou la douleur d'un cœur que ne fait point palpiter ton nom ? Possèdes-tu donc le charme et la force de l'astre des nuits pour soulever ou abaisser à ta volonté les flots de cette mer orageuse ? Qui dira cependant jusqu'où peuvent s'approcher deux cœurs auxquels le mal est étranger et dont le temps resserre chaque jour les liens ?

Heureux encore les époux quand chacun d'eux apporte à l'autel, sinon la flamme, du moins l'encens. Alors que toutes les pensées de l'homme sont nobles et généreuses, tous les sentiments de la femme, doux et purs, l'amour peut suivre s'il ne précède l'hymen, et sinon, si les fleurs manquent à la couronne, on peut regretter la rose, on est du moins à l'abri de l'épine.

La matinée était belle, quelque peu obscurcie cependant par le brouillard qui à Londres annonce l'approche de l'hiver, et Hélène se promenait pensive sous les grands arbres qui entouraient le jardin de l'hôtel Lansmere. Les arbres avaient encore des feuilles, mais fanées et desséchées ; parfois les oiseaux chantaient encore, mais leurs notes étaient plaintives et mélancoliques : jusqu'à l'arrivée d'Harley, tout dans cette demeure avait paru étrange et triste à la pauvre Hélène. Lady Lansmere l'avait reçue avec bonté, mais avec une certaine contrainte, et les manières imposantes habituelles à la comtesse, envers tous excepté Harley, avaient glacé la timide orpheline. Un vague sentiment de sa position équivoque, de l'infériorité de sa naissance et de sa fortune, oppressait encore Hélène. Elle se promenait rêveuse dans les grandes allées tournantes, et cette sorte de campagne artificielle semblait à celle dont l'âme aspirait à la simple nature comme une image des liens qui emprisonnent le rang.

Les réflexions d'Hélène furent interrompues par les joyeux aboiements de Néron qui bondit vers elle et lui posa dans la main sa grosse tête velue ; tandis qu'elle se baissait pour caresser le chien, heureuse de le revoir, et que des larmes longtemps contenues coulaient de ses yeux (car je ne sache rien qui provoque plus naturellement les larmes que le cordial accueil d'un chien lorsque quelque chose chez les humains nous a affligés ou froissés), elle entendit derrière elle la voix harmonieuse d'Harley. Hélène essuya

rapidement ses larmes pendant que son tuteur s'approchait ; lorsqu'il fut près d'elle, il lui prit la main et attira doucement son bras sous le sien.

« J'ai si peu joui de votre conversation hier soir, ma chère Hélène, que j'ai le droit d'en réclamer ce matin le monopole, même aux dépens de Néron. Et vous voici donc de retour dans votre pays. » Hélène soupira doucement.

« Ne puis-je pas espérer que vous vous y retrouvez sous de meilleurs auspices qu'aux jours de votre enfance ? »

Hélène tourna vers son tuteur des yeux pleins d'une reconnaissance ingénue et du souvenir de tout ce qu'elle lui devait.

« Hélène, reprit Harley avec une sérieuse et mélancolique douceur, vos yeux me remercient ; mais écoutez-moi, je ne mérite aucun remerciement. Je vais vous faire une étrange confession d'égoïsme.

— Vous ! ah ! c'est impossible.

— Jugez-en vous-même, puis vous déciderez lequel de nous deux doit être reconnaissant. Hélène, lorsque j'avais à peine votre âge, que je n'étais qu'un écolier par les années, mais que par le cœur, par l'énergie et par les aspirations élevées, j'étais plus homme, je crois que je ne l'ai jamais été depuis, j'aimai, j'aimai avec passion. »

Il s'arrêta un instant, luttant visiblement contre lui-même. Hélène l'écoutait muette de surprise, mais l'émotion d'Harley éveilla la sienne, il tardait à son cœur tendre et compatissant de le consoler ; son bras s'appuya moins légèrement sur celui de son tuteur.

« J'aimai profondément et pour mon malheur, reprit Harley. C'est une longue histoire que je vous dirai peut-être plus tard. Le monde appelait cet amour une folie. Je n'ai pas discuté son arrêt alors, je ne pourrais le discuter maintenant. Il suffit ; la mort frappa subitement, cruellement et pour moi mystérieusement celle que j'aimais. Mon amour lui survécut ! Heureusement une distraction s'offrit non pas contre la douleur, mais contre le découragement et l'inertie. J'étais soldat, je rejoignis l'armée. Les hommes m'appelèrent brave. Erreur ! je n'étais qu'un poltron devant la vie. Je cherchais la mort ; comme le sommeil elle est souvent sourde à notre appel. La paix se fit. De même que lorsqu'a cessé le vent les voiles retombent, ainsi lorsque cessa pour moi l'animation de la guerre tout me

parut plat, inutile, indifférent. Mon cœur était pesant, bien pesant. Peut-être ma douleur eût-elle été moins obstinée si je n'eusse craint d'avoir des reproches à me faire. Depuis lors j'ai été errant, vagabond, exilé volontaire.

« Mon adolescence avait été ambitieuse, toute ambition fut détruite en moi. Les flammes lorsqu'elles atteignent le cœur s'étendent et ne laissent que des cendres. Mais je serai bref ; je ne voulais pas me plaindre ainsi, moi à qui le ciel a réservé tant de bienfaits.

« Je me sentais pour ainsi dire séparé de tout ce qui fait la joie des autres hommes. Je m'effrayai en me voyant devenir de plus en plus la proie d'humeurs fantasques et capricieuses. Je résolus de m'attacher à quelque cœur vivant, c'était la seule chance que j'eusse de ranimer le mien. Mais celle que j'avais aimée demeurait mon seul type de la femme et elle différait de toutes celles que je voyais. Je me dis donc à moi-même : « J'élèverai quelque enfant en sorte qu'elle réalise mon idéal. » À l'époque où j'étais vivement préoccupé de cette pensée, le hasard me fit vous rencontrer. Frappé des malheurs de votre enfance, touché de votre courage, ravi de votre nature aimante, je me dis : « Voici ce que je cherchais. » Hélène, en me chargeant de diriger votre vie, en cultivant votre esprit et votre cœur, vous le voyez, je n'ai donc été qu'un égoïste. Et maintenant que vous êtes arrivée à l'âge où il convient que je vous parle ouvertement, maintenant que vous êtes sous le toit sacré de ma mère, maintenant je vous demande : pouvez-vous accepter ce cœur tel que l'ont fait des années perdues et un chagrin trop longtemps nourri ? Voulez-vous être du moins ma consolatrice ? Voulez-vous m'aider à regarder la vie comme un devoir et à retrouver ces inspirations qui autrefois m'élevaient au-dessus des misérables et frivoles intérêts du jour ?

« Hélène, je vous le demande, voulez-vous être tout cela sous le nom de ma femme ? »

Nous essayerions vainement de décrire les émotions rapides, multiples, indéfinissables qui traversèrent le cœur ingénu d'Hélène tandis qu'elle écoutait Harley.

L'étonnement, la compassion, un tendre respect, la sympathie, une gratitude presque filiale, se disputaient tellement son âme que lorsqu'il s'arrêta et lui prit doucement la main, elle demeura étourdie, muette,

accablée. Harley sourit en regardant son visage expressif et couvert de rougeur. Il comprit sur-le-champ que l'idée d'une telle proposition ne lui était jamais venue, qu'elle ne l'avait jamais envisagé sous le caractère d'un amant, qu'elle n'avait même jamais sondé son propre cœur sur la nature des sentiments qu'il lui inspirait.

« Hélène, reprit-il d'un ton de douce tendresse, il y a quelque disparité d'âge entre nous et peut-être n'ai-je plus le droit d'aspirer à l'amour que la jeunesse n'accorde qu'à la jeunesse. Permettez-moi seulement de vous faire une question à laquelle vous répondrez franchement : Avez-vous vu dans notre vie tranquille du continent ou chez vos amis italiens, avez-vous vu quelqu'un que vous me préféreriez ?

— Non, en vérité, non ! murmura Hélène. Cela serait-il possible ? Qui vous est supérieur ? » Puis avec un soudain effort, car sa sincérité était alarmée et son affection même pour Harley si filiale et si respectueuse la faisait craindre de le tromper, elle se recula un peu et dit :

« Ô mon cher tuteur ! vous le plus noble des hommes, à mes yeux du moins, pardonnez-moi, pardonnez-moi si je vous parais ingrate, si j'hésite, mais je ne puis me croire digne de vous, Je n'ai jamais levé les yeux si haut. Votre rang, votre position...

— Pourquoi seraient-ils éternellement ma malédiction ? Oubliez-les et continuez.

— Ce n'est pas cela seulement, dit Hélène en sanglotant presque, quoique ce soit beaucoup ; mais moi, réaliser votre type, votre idéal ! moi ! C'est impossible. Oh ! comment pourrais-je jamais vous être utile, vous consoler ?

— Vous le pouvez, Hélène, vous le pouvez ! s'écria Harley acharné de cette modestie ingénue. Puis-je garder cette main ? »

Et Hélène, laissant sa main dans celle d'Harley, détourna son visage baigné de larmes.

Un pas lent et grave se fit entendre sous les arbres.

« Ma mère, dit Harley L'Estrange levant les yeux, je vous présente ma fiancée. »

CHAPITRE VIII.

Harley L'Estrange, après son importante entrevue avec Hélène, se dirigea vers l'hôtel d'Egerton. Il venait d'entrer dans une des rues qui conduisent à Grosvenor-Square, lorsqu'un jeune homme marchant rapidement dans une direction opposée vint se frapper contre lui, et, reculant avec un mot d'excuse, s'écria : « Quoi, lord L'Estrange en Angleterre ! Permettez-moi de vous féliciter de votre retour, milord ; mais vous paraissez à peine me reconnaître ? »

— Pardonnez-moi, monsieur Leslie. Je vous reconnais maintenant à votre sourire ; mais vous êtes encore d'un âge qui me permet de vous dire que vous êtes changé depuis que je ne vous ai vu.

— Et cependant vous, milord, me paraissez plus jeune qu'alors. »

Cette réponse avait cela de vrai qu'il y avait maintenant moins de différence apparente qu'autrefois entre Leslie et L'Estrange, car les soucis qui assiégeaient l'âme de l'ambitieux étaient visibles sur son visage, tandis que le culte rêveur d'Harley pour la vérité et la beauté semblait avoir conservé chez leur adorateur l'immortelle jeunesse de ces divinités.

Harley reçut ce compliment avec une indifférence qui eût convenu à un stoïque, mais qui semblait peu naturelle chez un homme sortant de demander en mariage une femme beaucoup plus jeune que lui.

« Vous alliez peut-être chez M. Egerton ? reprit Leslie. En ce cas, je vous préviens qu'il n'est pas chez lui ; il est au ministère.

— Merci ; je vais alors diriger mes pas de ce côté.

— J'y vais moi-même, » dit Randal en hésitant.

L'Estrange était peu prévenu en faveur de Leslie par ce qu'il connaissait de lui, mais la remarque de Randal faisait appel à sa politesse habituelle et il répliqua avec un empressement de bon goût : « Allons ensemble jusque-là. »

Randal accepta le bras qui lui était offert, et lord L'Estrange, comme il arrive généralement à ceux qui reviennent d'un long voyage, prit le rôle de questionneur dans le dialogue qui suivit :

« Egerton est toujours le même, je suppose, trop occupé pour être malade, trop ferme pour être chagrin ? »

— Quand il serait l'un ou l'autre, il dédaignerait de se plaindre. Mais néanmoins, mon cher lord, je serais heureux de savoir ce que vous pensez de sa santé.

— Comment cela ? Vous m'inquiétez.

— Ce n'est pas mon intention et je vous prie de lui laisser ignorer ce que je vous ai dit : mais il me paraît souffrant et fatigué.

— Pauvre Audley ! dit L'Estrange d'un ton de profonde affection. Je le questionnerai, et sans vous nommer, soyez-en sûr, car je sais combien il redoute qu'on le croie susceptible des infirmités humaines. Je vous suis obligé de m'avoir prévenu et reconnaissant de l'intérêt que vous portez à quelqu'un qui m'est si cher. »

Et le ton d'Harley fut plus cordial qu'il ne l'avait jamais été envers Randal. Il s'informa ensuite de ce que pensait celui-ci des rumeurs qui étaient venues jusqu'à lui au sujet de la chute probable du ministère et lui demanda si Audley se montrait affecté de ces bruits. Mais ici Randal, comprenant qu'Harley ne pouvait rien lui communiquer, se montra prudent et réservé.

« La perte du pouvoir ne saurait, à mon avis, affecter un homme comme Audley, dit lord L'Estrange. Il sera tout aussi puissant dans l'opposition, peut-être davantage, et quant aux émoluments...

— Les émoluments sont considérables, fit Randal avec un léger soupir.

— Assez considérables, je suppose, pour payer environ le dixième des dépenses qu'impose à notre généreux ami la place qu'il occupe. Non, nos hommes d'État anglais ont du moins cela de bon, qu'on ne saurait dire qu'aucun d'eux se soit jamais enrichi au pouvoir.

— Et la fortune de M. Egerton est sans doute considérable ? dit négligemment Randal.

— Du moins elle doit l'être, s'il a eu le temps de s'en occuper. »

Ils passèrent ici devant l'hôtel où logeait le comte de Peschiera.

Randal s'arrêta « Voulez-vous m'excuser un instant ? Nous passons devant un hôtel où je veux mettre ma carte. » Ce disant, il donna sa carte à un valet debout devant la porte.

« Pour le comte de Peschiera, » dit-il tout haut,

L'Estrange tressaillit ; et lorsque Randal reprit son bras, il dit :

« C'est donc ici que loge cet Italien ? Et vous le connaissez ?

— Je le connais légèrement, comme on connaît un étranger qui fait sensation,

— Ah ! il fait sensation.

— Naturellement. Il est beau, spirituel et à ce que l'on dit fort riche, du moins tant qu'il continue à jouir des revenus de son parent exilé.

— Vous êtes bien informé, à ce que je vois, monsieur Leslie. Et à quoi attribue-t-on l'arrivée en Angleterre du comte de Peschiera ?

— J'ai entendu parler de quelque chose que je n'ai pas très-bien compris au sujet d'un pari qu'il aurait fait d'épouser la fille de son parent, afin, je suppose, de s'assurer ainsi la succession. On disait donc qu'il était ici dans le but de découvrir l'exilé et de faire la conquête de l'héritière. Mais vous savez sans doute jusqu'où on doit ajouter foi à ces bavardages ?

— Je sais du moins une chose, c'est que si Peschiera a fait un tel pari, je vous conseille de le tenir, ainsi que tout ce qu'on pariera de son côté, dit L'Estrange sèchement ; et tandis que ses lèvres tremblaient de colère, son regard brillait d'une gaieté ironique.

— Vous croyez donc que le pauvre exilé ne sera pas contraint d'accepter cette alliance pour recouvrer ses biens ?

— Certainement non, car je n'ai jamais vu de coquin contre lequel je ne parierais pas, lorsqu'il se fie à sa bonne chance contre la justice et la Providence. »

Randal fit la grimace, et il lui sembla qu'une flèche avait effleuré son cœur, mais il se remit aussitôt.

« Au reste, dit-il, le bruit circule vaguement que la jeune fille en question est déjà mariée à un Anglais. »

Cette fois, ce fut au tour d'Harley de faire la grimace. « Bonté divine ! s'écria-t-il ; la chose ne peut être vraie ; cela ruinerait tout ! Un Anglais ; justement en ce moment. Mais ce serait, j'espère, un Anglais d'un rang égal au sien ou du moins à un homme connu pour ses opinions opposées à ce que l'Autriche nomme les doctrines révolutionnaires ?

— Je l'ignore ; mais j'avais entendu parler simplement d'un gentilhomme de bonne famille. Cela ne suffirait-il pas ? La cour d'Autriche prétend-elle donc imposer un mariage à la fille, comme condition de la grâce du père ?

— Non, il ne s'agit pas de cela, dit Harley fort agité. Mais mettez-vous à la place d'un ministre quelconque d'une des grandes monarchies européennes. Supposez qu'un insurgé politique, redoutable par son rang et sa fortune, ait été proscrit malgré les clameurs d'un parti puissant, et qu'au moment même où ce ministre songe à se relâcher de sa sévérité, il apprenne que l'héritière de ce haut rang et de cette immense fortune est mariée à citoyen du pays où ces mêmes opinions pour lesquelles l'insurgé a été proscrit sont le plus populaires, qu'ainsi la fortune rendue pourra être employée à troubler la sécurité nationale, l'ordre de choses existant, et cela au moment où vient d'éclater en France une révolution^[2], dont les effets se font sentir plus que partout ailleurs dans le pays même de cet exilé ; représentez-vous tout cela et dites-moi si quelque chose peut être plus défavorable aux espérances du proscrit, et fournir à ses adversaires un plus vigoureux argument contre la restitution de sa fortune ? Mais bast ! cela est nécessairement un conte ! Si c'était vrai, je l'aurais su.

— Je suis de l'avis de Votre Seigneurie ; cette rumeur doit être sans fondement. Quelque Anglais, ayant entendu parler de la rentrée probable du proscrit, aura peut-être compté sur une héritière et répandu ce bruit pour éloigner les autres prétendants. Et d'après ce que vous dites, s'il réussissait dans ses projets, sa fiancée pourrait bien, après tout, n'être pas une héritière.

— Il n'y a pas à en douter. Quel que fût l'arrangement auquel on s'arrêta, je ne puis croire qu'on lui livrât cette fortune, bien qu'on la conservât peut-être pour ses enfants. Mais, en vérité, il est si rare de voir une Italienne d'un grand nom épouser un étranger, que nous ferons bien de

chasser cette idée, en souriant de la face allongée du prétendant imaginaire. Dieu lui vienne en aide s'il existe !

— Amen, fit dévotement Randal.

— On m'a dit que la sœur de Peschiera est aussi en Angleterre. La connaissez-vous ?

— Un peu.

— Mon cher Leslie, pardonnez-moi une liberté que ne justifie pas le peu d'ancienneté de notre connaissance. Je n'ai rien à dire contre la dame. J'ai même appris certaines choses qui prouvent qu'elle a droit au respect et à la compassion. Mais quant à Peschiera, tous ceux qui font cas de l'honneur le soupçonnent d'être un coquin, et pour ma part, je sais qu'il en est un. Eh bien, je pense que plus longtemps nous conserverons cette horreur du vice, qui est le généreux instinct de la jeunesse, plus digne sera notre âge mûr et plus respectable notre vieillesse. Êtes-vous de mon avis ? » Et Harley se retournant soudain, ses regards tombèrent comme un flot de lumière sur le visage pâle et mystérieux de Randal.

« Certainement, » murmura l'intrigant.

Harley, après l'avoir regardé, se recula instinctivement et retira son bras.

Heureusement pour Randal, qui, sans trop savoir pourquoi, se sentait dans une fausse position, quelqu'un lui prit le bras, et une voix mâle et franche s'écria : « Comment allez-vous, mon cher ? Je vois que vous n'êtes pas libre en ce moment ; mais tâchez de passer chez moi dans le courant de la journée. » Et après avoir adressé à lord L'Estrange un salut en manière d'excuse, l'interrupteur se retirait lorsque Harley dit :

« Que je ne vous empêche pas de parler à votre ami, monsieur Leslie. Il est inutile de vous hâter pour voir Egerton, car je réclamerai le privilège d'une ancienne amitié pour obtenir la première entrevue.

— C'est le neveu de M. Egerton, Frank Hazeldean.

— Rappelez-le, je vous prie et me présentez à lui. Il a une de ces figures qui auraient réconcilié Timon avec les Athéniens. »

Randal obéit ; après quelques paroles gracieuses adressées à Frank, Harley persista à vouloir laisser ensemble les deux jeunes gens et reprit sa course vers Downing-Street.

CHAPITRE IX.

« Ce lord L'Estrange a l'air d'un bien bon garçon.

— Hum ! comme ça. C'est un humoriste efféminé ; il débite les choses les plus absurdes du ton d'un homme qui les croit fort sages. Mais n'importe. Vous vouliez me parler, Frank ?

— Oui, je vous suis si reconnaissant de m'avoir présenté à Lévy, que je veux vous dire avec quelle générosité il s'est conduit.

— Un instant ; permettez-moi de vous faire observer que je ne vous ai pas présenté à Lévy. Vous l'aviez déjà vu chez Borrowell, si je ne me trompe, et il a dîné avec nous au Clarendon. Je ne suis pour rien de plus dans votre connaissance réciproque. Je vous ai au contraire plutôt prémuni contre lui. Ne venez pas dire, je vous prie, que je vous ai présenté à un homme qui, tout agréable, tout honnête peut-être qu'il soit, n'en est pas moins un usurier. Votre père serait avec raison irrité contre moi si je l'avais fait.

— Ah bast ! Vous avez des préventions contre ce pauvre Lévy. Mais écoutez seulement. J'étais tristement dans ma chambre, songeant à ces maudits billets, et à me demander comment je ferais pour les renouveler, lorsque Lévy entra. Après m'avoir parlé de sa vieille amitié pour mon oncle Egerton et de son estime pour vous, et m'avoir dit (donnez-moi la main, Randal) combien il était touché de votre sympathie pour mes peines et mes embarras, il ouvrit son portefeuille et me montra que tous mes billets étaient maintenant en sa possession.

— Comment cela ?

— Il les avait rachetés. Cela devait, disait-il, être si désagréable pour moi de les voir passer de l'un à l'autre sur la place de Londres ; et d'ailleurs il était certain, ajoutait-il, que les juifs finiraient tôt ou tard par s'adresser à mon père. « Maintenant, a-t-il ajouté, je ne suis pas très-pressé de rentrer

dans cet argent, et il nous faut convenir d'un intérêt plus modéré. » En un mot, rien de plus honnête et de plus généreux que toute sa manière d'être. Il réfléchit, dit-il, à un moyen de me délivrer complètement de mes embarras, et à cet effet il passera chez moi dans quelques jours, lorsqu'il aura mûri son plan. Après tout, je ne puis devoir cela qu'à vous, Randal. Je jurerais que c'est vous qui le lui avez mis en tête.

— Non, en vérité. Au contraire, je vous répète : soyez prudent dans vos affaires avec Lévy. J'ignore complètement, je vous l'assure, ce qu'il veut vous proposer. Avez-vous des nouvelles d'Hazeldean ?

— Oui, j'en ai reçu aujourd'hui même. Imaginez-vous que les Riccabocca ont disparu ; c'est ma mère qui me l'écrit ; sa lettre est singulière. Elle semble croire que je sais où ils sont et me reproche d'en faire mystère... C'est pour moi une énigme. Mais il y a dans la lettre une phrase qui semble se rapporter à Béatrix ; lisez plutôt. « Je ne te demande pas de me dire tes secrets, Frank ; mais Randal t'aura sans doute assuré que ton bonheur sera ma première considération dans toute chose où ton cœur sera réellement engagé. »

— Oui, dit lentement Randal, ceci a trait à Béatrix ; mais comme je vous l'ai déjà dit, votre mère ne veut intervenir en aucune façon, une pareille intervention affaiblirait son influence sur le squire. En outre, comme elle le disait, elle ne peut souhaiter de vous voir épouser une étrangère, bien que si vous étiez une fois marié,... Mais où en êtes-vous avec la marquise ? A-t-elle consenti ?

— Pas tout à fait ; je ne me suis pas clairement expliqué. Ses manières, bien que devenues plus affectueuses, ne m'y autorisent pas encore, et puis, avant de risquer une déclaration positive, il faut certainement que j'aille faire un tour au manoir et que je parle au moins à ma mère.

— Vous en êtes le meilleur juge ; mais pas d'imprudence. Ne partez pas sans m'avoir vu. Nous voici à mon bureau. Au revoir, et... et rappelez-vous que, quels que soient vos rapports avec Lévy, je n'y entre pour rien. »

CHAPITRE X.

Vers le même soir, Randal galopait sur la route de Norwood. L'arrivée d'Harley et la conversation qui avait eu lieu entre lui et Randal, rendaient celui-ci désireux de s'assurer s'il était probable que Riccabocca apprît le retour de L'Estrange en Angleterre et le rencontrât, car il sentait que si ce dernier venait à savoir que Riccabocca avait été dirigé par lui dans son changement de résidence, Harley trouverait que Randal avait manqué de franchise envers lui, et d'un autre côté, Riccabocca, assuré de la protection tout efficace de lord L'Estrange, n'aurait plus besoin de Leslie pour le défendre des machinations de Peschiera.

Un lecteur peu accoutumé à plonger dans les profondeurs de l'esprit d'un intrigant ambitieux, penserait naturellement que Randal ne devait plus avoir d'intérêt à conserver la confiance de l'exilé, depuis qu'il lui avait été démontré que Violante, en l'épousant, cesserait probablement d'être une riche héritière. Mais peut-être, dira quelque jeune et candide lectrice, peut-être Randal était amoureux de cette belle et noble fille ? Randal, amoureux ! Non ! non ! il était agité de passions plus âpres que cette bienheureuse folie. Et s'il eût pu être amoureux, Violante n'était pas la femme propre à charmer ce cœur sombre et mystérieux ; sa noblesse instinctive, sa beauté imposante, quoique féminine, intimidaient Randal. Les hommes de sa sorte peuvent aimer une esclave, ils ne lèvent jamais les yeux vers une reine. Ils peuvent abaisser leurs regards, ils ne sauraient les élever si haut. Mais d'un côté, Randal ne voulait point, sur la simple assurance qui l'avait consterné, renoncer à l'espoir de s'assurer une fortune qui réaliserait ses rêves les plus brillants ; et de l'autre, s'il devait être contraint de renoncer à une telle alliance, bien qu'il ne méditât pas la basse perfidie d'aider Peschiera dans ses desseins, cependant s'il fallait absolument, pour assurer le mariage de Frank avec Béatrix, que le comte connût la retraite de Béatrix, alors... Il n'alla pas plus loin dans ses projets, ils lui semblaient à lui-même trop sombres ; mais il soupira péniblement, et ce soupir présageait combien faiblement lutteraient en lui l'honneur et la vertu aux prises avec l'avarice et l'ambition. Ainsi donc, de toutes façons, Riccabocca était l'une de ces

cartes maîtresses qu'un joueur aussi expérimenté devait se garder de jeter en renonce. Elle pouvait servir de rentrée, et au pis-aller elle compterait toujours dans le jeu. L'intimité de l'Italien faisait donc partie de cette science qui, pour Randal, était synonyme de puissance.

Tandis que le jeune homme méditait ainsi sur la route de Norwood, Riccabocca et Jemima étaient en conférence secrète dans leur salon. Et si vous eussiez pu les voir, lecteur, vous eussiez été saisi d'étonnement et de curiosité, car quelque conversation extraordinaire avait certainement eu lieu entre eux. Riccabocca était visiblement agité d'émotions qui ne lui étaient point familières. Il avait les larmes aux yeux, en même temps qu'errait sur ses lèvres un sourire qui n'avait rien de cynique ni de sardonique. Sa femme avait la tête appuyée sur son épaule, la main dans la sienne, et, rien qu'à la voir, on pouvait deviner qu'il venait de lui adresser quelque compliment flatteur, d'une nature plus tendre et plus sincère que ceux qui caractérisaient d'ordinaire sa galanterie banale et hypocrite. Mais Giacomo entra, et Jemima, avec la sévère modestie d'une Anglaise, s'éloigna aussitôt de Riccabocca.

« Padrone, dit Giacomo qui, quelque étonnement que lui causât l'effusion conjugale qu'il avait surprise, était trop bien appris pour en rien témoigner ; Padrone, le jeune gentilhomme anglais, se dirige vers la maison, et j'espère que vous n'oublierez pas de lui communiquer les nouvelles alarmantes que je vous ai données ce matin.

— Ah, oui ! dit Riccabocca, dont le visage s'attrista.

— Si la signorina était seulement mariée !

— C'est ma pensée continuelle, s'écria Riccabocca. Et tu crois réellement que ce jeune homme l'aime ?

— Sans cela, que viendrait-il faire ici. Excellence ? dit naïvement Giacomo.

— Tu as raison, pourquoi viendrait-il ? dit Riccabocca. Jemima, je ne puis supporter plus longtemps les terreurs que j'endure au sujet de cette pauvre enfant. Je m'ouvrirai franchement à Randal Leslie. Maintenant, d'ailleurs, ce qui aurait pu être une sérieuse considération en cas que je rentrasse en Italie, n'est plus un obstacle. »

Jemima sourit faiblement et murmura quelques mots à l'oreille de Riccabocca qui reprit :

« Absurde, *anima mia*. Je vous dis qu'il en sera ainsi ; je n'ai pas le moindre doute à cet égard. Quand je vous répète qu'il y a neuf chances contre quatre, selon les calculs les plus exacts. Je vais parler ouvertement à Randal ; il est trop jeune et trop timide pour parler lui-même.

— Sans doute, fit Giacomo ; comment l'oserait-il jamais, si amoureux qu'il soit ? »

Jemima secoua la tête.

« Oh ! n'ayez pas peur, dit Riccabocca, je le mettrai à l'épreuve. S'il a des vues intéressées, je les découvrirai aisément. Je me flatte de connaître passablement la nature humaine, *cara mia*. Et toi, Giacomo, donne-moi mon Machiavel ; c'est cela. Maintenant, laissez-moi, Jemima, il faut que je réfléchisse et que je me prépare. »

Lorsque Randal entra dans la maison, Giacomo l'introduisit dans le salon avec un sourire tout particulièrement gracieux. Riccabocca y était seul, assis devant la cheminée, la tête appuyée sur sa main ; le Machiavel in-folio était ouvert devant lui sur la table.

L'Italien accueillit Randal avec sa courtoisie habituelle, mais ses manières respiraient une certaine dignité sérieuse et pensive, d'autant plus imposante peut-être qu'il l'assumait plus rarement. Après quelques paroles insignifiantes, Randal informa Riccabocca de la curiosité qu'avait excitée au manoir sa subite disparition, et il s'enquit négligemment des instructions laissées par l'Italien au sujet des lettres qui lui seraient adressées au Casino.

« Des lettres ! dit Riccabocca avec simplicité, je n'en reçois jamais, ou du moins si rarement, que je n'ai pas songé à prendre des mesures au sujet d'un événement si peu probable. S'il arrive des lettres au Casino, elles y resteront, voilà tout.

— Alors je ne vois aucune possibilité d'indiscrétion, aucune chance que l'on découvre votre adresse.

— Ni moi non plus. »

Tranquille de ce côté, et sachant que Riccabocca n'avait pas coutume de lire les journaux, qui eussent pu lui apprendre l'arrivée de lord L'Estrange,

Randal s'informa avec le plus grand intérêt de la santé de Violante. Il espérait que la jeune fille ne souffrait point de sa retraite forcée, etc., etc.

Tandis qu'il parlait, Riccabocca l'observait gravement ; puis il se leva soudain, et l'air de dignité dont nous avons déjà parlé devint plus frappant encore.

« Mon jeune ami, dit-il, écoutez-moi attentivement et répondez-moi franchement. Je connais la nature humaine (et un sourire d'orgueilleuse complaisance se dessina sur les lèvres du sage, qui jeta un coup d'œil sur son Machiavel). Je connais la nature humaine, je l'ai du moins étudiée, reprit-il sérieusement et avec moins de vanité, et je pense que lorsqu'un étranger témoigne pour mes affaires un intérêt qui lui cause plus d'un embarras, un intérêt, continua le sage en posant la main sur l'épaule de Randal, qu'égalerait à peine celui d'un fils, cet étranger doit être influencé par quelque puissant motif personnel.

— Oh, monsieur ! » s'écria Randal d'une voix étranglée et en pâlisant. Riccabocca le contempla avec la tendresse indulgente d'un être supérieur et continua d'exposer ses théories :

« Chez vous, quel peut être ce motif ? Ce n'est pas un motif politique, puisque vous partagez, je pense, les opinions du ministère et que ces opinions ne sont pas favorables à l'Italie. Ce ne sont pas non plus des calculs ambitieux ou intéressés ; comment de tels calculs vous enrôleraient-ils au service d'un proscrit ? Que reste-t-il donc ? Le motif qui à votre âge est le plus naturel et le plus fort. Je ne vous blâme pas. Machiavel lui-même convient que des motifs de cette nature ont dominé les esprits les plus sages, et bouleversé les royaumes les plus solidement établis. En un mot, jeune homme, vous êtes amoureux, et amoureux de ma fille. »

Randal fut si alarmé de cette charge directe et inattendue, dirigée sur ses batteries masquées, qu'il n'essaya même pas de se défendre ; il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et demeura muet.

« Je ne doute pas, reprit le sagace observateur de la nature humaine, que les louables et généreux scrupules naturels à votre âge ne vous eussent empêché de m'ouvrir volontairement votre cœur. Vous pouviez croire que, fier du rang que j'occupais autrefois, ou confiant dans l'espoir de recouvrer mon héritage, je serais ambitieux dans mes vues matrimoniales pour

Violante ; vous pouviez craindre aussi, en songeant à la possibilité de ma rentrée en Italie, de paraître obéir à des mobiles odieux à la jeunesse et à l'amour, c'est pourquoi, mon jeune ami, je me suis décidé à me départir de la coutume anglaise pour en adopter une qui n'est pas rare dans mon pays. Chez nous, un prétendant se présente rarement sans s'être assuré le consentement du père. Je n'ai que ceci à vous dire : si je ne me suis pas trompé et que vous aimiez ma fille, mon plus vif désir est de la voir en sûreté, et, en un mot, vous me comprenez. »

Ce doit être une consolation pour nous autres simples mortels qui n'avons aucune prétention à une sagesse et à une habileté supérieures, d'observer les erreurs grossières commises par ces deux personnages remarquables par leur sagacité : le docteur Riccabocca se targuant de sa profonde connaissance du cœur humain, et Randal Leslie accoutumé à fouiller dans tous les recoins de la pensée et de l'action pour y chercher cette science qui est une puissance ; car tandis que le sage, concluant non-seulement d'après les souvenirs de sa jeunesse, mais d'après l'influence ordinaire de la passion qui règne sur les jeunes gens, avait attribué à Randal des sentiments entièrement étrangers à la nature de ce profond diplomate, Riccabocca n'eut pas plutôt achevé de parler que Randal, de son côté, jugeant, lui aussi, selon son propre cœur et d'après les motifs qui dirigent généralement les hommes d'un âge mûr et d'une prudence aussi vantée que celle du savant élève de Machiavel, décida intérieurement que Riccabocca voulait abuser de sa jeunesse et de son inexpérience pour faire de lui sa dupe.

« Pauvre jeune homme ! se disait Riccabocca ; comme il était loin d'être préparé au bonheur que je lui annonce ! »

« Le vieux jésuite ! pensait Randal ; il a certainement appris, depuis que nous ne nous sommes vus, qu'il n'a aucune chance de rentrer dans son patrimoine, et il veut me faire épouser une fille sans le sou. Quel autre motif pourrait-il avoir ? Si sa fille avait le moindre espoir de redevenir la plus riche héritière de l'Italie, il ne me l'offrirait pas si légèrement. Cela saute aux yeux. »

Ému de ressentiment à l'idée du piège qui lui était tendu, Randal allait désavouer complètement l'affection absurde et désintéressée qu'on lui attribuait, lorsqu'il vint à penser que sans doute il offenserait ainsi

mortellement l'Italien (car les fourbes ne pardonnent jamais à ceux qu'ils n'ont pu réussir à tromper), et qu'il pouvait être encore de son intérêt de rester dans des termes familiers et affectueux avec Riccabocca ; c'est pourquoi dominant son premier mouvement il s'écria :

« Ô le plus généreux des hommes ! Pardonnez-moi si j'ai été jusqu'ici incapable d'exprimer ma joie, mon étonnement ; mais je ne puis consentir à profiter de votre générosité irréfléchie. Votre noble conduite ne fait qu'augmenter mes scrupules ; si vos grands biens, comme je l'espère, vous sont prochainement rendus, vous pourriez regretter d'avoir pris un pareil engagement ; si vos espérances étaient déçues, ce serait différent, mais alors même quelle position, quelle fortune pourrais-je offrir à votre fille ?

— Vous êtes bien né ; tous les gentilshommes sont égaux, dit Riccabocca avec noblesse. Vous possédez la jeunesse, la science, le talent, qui dans votre heureux pays sont des sources certaines de richesse ; de plus, vous avez des amis puissants, en un mot, s'il vous convient de vous marier par amour, je serai satisfait ; si non, parlez franchement. Quant à la restitution de mes biens, elle ne me paraît guère probable tant que vivra mon ennemi. Et dans ce cas-là même, il est arrivé depuis que je ne vous ai vu quelque chose qui aplanirait toutes les difficultés, dit Riccabocca avec un sourire singulier qui parut à Randal sinistre et malicieux. Quoi qu'il en soit, n' imaginez pas que je sois d'une magnanimité si extravagante. Songez à la satisfaction, à l'immense satisfaction que j'éprouverais de savoir Violante à l'abri des mauvais desseins de Peschiera ; en sûreté pour toujours sous la protection d'un mari. Je vais vous dire un proverbe italien qui renferme une vérité pleine de sagesse et de menace :

« Hai cinquante amici ? — Non basta. — Hai un nemico ? — E troppo. »

— Il est arrivé quelque chose ! répéta Randal sans faire attention à la conclusion de ce discours et entendant à peine le proverbe que le sage prononçait d'un ton si emphatique ; il est arrivé quelque chose ! Mon ami, soyez plus explicite, qu'est-il arrivé ? »

Riccabocca demeura muet.

« Quelque chose qui vous engage à me donner votre fille ? »

Riccabocca fit un signe de tête affirmatif et se mit à rire silencieusement.

« C'est le rire d'un démon, dit intérieurement Randal, il s'agit bien sûr de quelque chose qui la rend peu désirable. Il se trahit lui-même. C'est ce qui arrive toujours aux gens rusés. »

« Pardonnez-moi, dit l'Italien, si je ne réponds pas à votre question ; vous saurez tout plus tard, mais à présent, c'est encore un secret de famille. Et maintenant il faut que je vous confesse une autre cause de ma franchise envers vous. (Ici le visage de Riccabocca changea d'expression et s'anima d'une rage mêlée de terreur). Il faut que vous sachiez, dit-il en baissant la voix, que Giacomo a aperçu un étranger tournant autour de la maison et regardant aux fenêtres ; et nous ne doutons pas, lui et moi, que ce ne soit un émissaire de Peschiera.

— Impossible ! Comment vous aurait-il découvert ?

— Je n'en sais rien, mais lui seul a intérêt à me faire espionner. L'homme s'est tenu à distance et Giacomo n'a pu voir son visage.

— Ce n'est peut-être qu'un promeneur. Est-ce là tout ?

— Non ; la vieille femme qui nous sert dit qu'on lui a demandé dans une boutique si nous n'étions pas Italiens.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Que non ; mais elle a avoué que nous avions un domestique étranger.

— Je surveillerai cela. Soyez certain que si Peschiera vous a découvert, je le saurai. Je me hâte de vous quitter afin de commencer mon enquête.

— Je ne veux pas vous retenir. Puis-je penser que maintenant nos intérêts sont communs ?

— Oh ! oui, oui ; mais votre fille ! comment oserais-je espérer qu'une créature si belle, si parfaite, veuille confirmer l'espérance que vous m'avez donnée ?

— La fille d'un Italien est élevée dans l'idée qu'un père a le droit de disposer de sa main.

— Mais son cœur ?

— *Cospetto* ! dit l'Italien fidèle à ses infâmes préjugés contre le sexe ; le cœur d'une fille est comme un couvent : plus saint est le Cloître, plus

charitable est la porte. »

CHAPITRE XI.

Randal rentra chez lui juste à temps pour s'habiller et se rendre à un dîner que donnait le baron Lévy.

La manière de vivre du baron avait ce caractère particulier à la fois aux élégants les plus raffinés de cette époque, ainsi qu'aux parvenus les plus insignes. Car il est digne de remarque qu'en matière de modes et de luxe, c'est toujours le parvenu qui se rapproche le plus du dandy.

Personne n'est plus difficile que le parvenu quant à la coupe de son habit, la précision de son équipage et les minuties de son service. Ceux qui sont entre le parvenu et le raffiné, dont la conséquence s'appuie sur quelque chose de solide, ne suivent que de loin les caprices de la mode, et se montrent peu attentifs à observer ces délicatesses qui ne leur donnent ni un ancêtre ni une guinée de plus. La maison du baron, comme son dîner, témoignait d'une élégance incontestable. Si Lévy avait été l'un des rois légitimes du dandysme, chacun se fût écrié : « Quel goût exquis ! » Mais telle est la bizarrerie de la nature humaine que les dandys qui dînaient à sa table se disaient en haussant les épaules : « Il veut singer D... ! l'animal ! »

Au dîner, il ne parut point sur la table de vaisselle plate. La mode russe alors peu connue avait été adoptée ; des fruits et des fleurs placés dans des plats de vieux Sèvres et dans des vases de Bohême étincelants ; point de domestiques en livrée ; derrière chaque convive se tenait debout un monsieur vêtu d'un habit noir et de linge fin, en sorte que convive et laquais semblaient stéréotypés d'après la même planche.

Les viandes étaient exquises ; le vin provenait des caves d'archevêques et d'ambassadeurs défunts. La compagnie était choisie et ne se composait que

de huit personnes. Quatre étaient des fils aînés de pairs (depuis un baron jusqu'à un duc), un autre un bel esprit qu'on ne pouvait avoir sans l'inviter un mois à l'avance et sans lui assurer, lorsque l'hôte était un parvenu, des melons et des pêches au milieu de l'hiver ; le sixième convive, au grand étonnement de Randal, n'était autre que M. Avenel ; lui-même et le baron complétaient les huit.

Les fils aînés se reconnurent avec un sourire significatif ; le plus jeune d'entre eux (c'était son premier hiver à Londres) eut même la bonne grâce de rougir et de paraître embarrassé. Les autres étaient plus endurcis, mais furent également surpris en voyant Randal et Dick Avenel. Le premier leur était connu personnellement comme un jeune homme d'avenir, grave, instruit, plutôt prudent que prodigue, et incapable de folies. Que diable venait-il faire là ?

La présence de M. Avenel les intriguait davantage encore. Un homme d'un âge mûr, qu'on disait être dans le commerce, qu'ils avaient vu en ville, c'est-à-dire se promenant à cheval dans le parc ou au parterre de l'Opéra, mais qu'ils n'avaient jamais aperçu dans un club connu ni dans leurs coteries, un homme dont la femme donnait d'affreuses soirées du troisième ordre. Pourquoi cet homme avait-il été invité avec eux et par le baron Lévy qui se piquait d'être exclusif ? c'était là un problème digne d'exercer toute leur pénétration. Le bel esprit, qui étant fils d'un petit boutiquier se donnait de beaucoup plus grands airs que les jeunes lords, résolut le problème par une impertinence : « Soyez certain, dit-il tout bas à Spendquick, que cet homme est l'*X Y* du *Times* qui offre de prêter telle somme qu'on voudra, depuis 10 livres sterling jusqu'à un million. C'est l'homme qui a tous vos billets ; Lévy n'est que son chacal.

— Sur mon âme ! fit Spendquick alarmé ; s'il en est ainsi, on fera bien de se montrer civil envers lui !

— Vous, certainement, dit le bel esprit, mais pour moi je n'ai jamais trouvé un *X Y* qui ait voulu rien m'avancer. C'est pourquoi je n'entends pas être plus respectueux envers *X Y* qu'envers toute autre quantité inconnue. »

À mesure que le vin circulait, la compagnie devint gaie et sociable. Lévy était vraiment fort divertissant ; il savait sur le bout du doigt tous les cancanes de la ville et il possédait en outre cet art aimable de dire du mal des

absents, toujours si apprécié par les présents. Par degrés aussi M. Richard Avenel s'anima, et comme le bruit avait circulé parmi les convives qu'il était X Y, on l'écoula avec un respect qui excita encore sa verve ; et lorsque le bel esprit voulut l'embarrasser ou le mystifier, Dick répondit avec une brusquerie qui, bien qu'assez grossière, fut trouvée si spirituelle par lord Spendquick et ceux qui se sentaient dans une position analogue à la sienne, que les rieurs se mirent de son côté et réduisirent le bel esprit au silence pour le reste de la soirée, circonstance qui ne contribua pas peu à la rendre agréable. Après le dîner la conversation, comme il convient dans une réunion de garçons faciles et débonnaires, passa successivement du turf au ballet et du dernier scandale à la politique, car les temps étaient si critiques que la politique occupait forcément tout le monde, et trois des jeunes lords représentaient leurs comtés.

Randal parla peu, mais comme de coutume écoula attentivement, et il fut péniblement surpris de voir combien on était généralement convaincu de la chute imminente du ministère. Par égard pour lui et avec la délicatesse qui règne dans un certain monde, personne ne parla d'Egerton, excepté Avenel qui, ayant lancé quelques paroles grossières au sujet du ministre, fut aussitôt arrêté par le baron.

« Épargnez mon ami, et le parent de M. Leslie, je vous prie, dit Lévy avec un sourire poli, mais d'un air grave.

— Oh ! dit Avenel, les hommes publics que nous payons sont une propriété publique, n'est-il pas vrai, milord ? ajouta-t-il en en appelant à Spendquick.

— Certainement, répondit Spendquick avec animation, une propriété publique, autrement pourquoi les payerions-nous ? Il faut certainement un puissant motif pour nous y engager ! Moi, je déteste payer les gens. Au fait, ajouta-t-il en baissant la voix, je ne le fais jamais.

— Cependant, reprit M. Avenel d'un ton gracieux, je ne veux pas froisser vos sentiments, monsieur Leslie. Quant à ceux de notre hôte le baron, il me semble qu'ils ont eu tout le temps de s'endurcir par l'exercice.

— Néanmoins, dit Lévy en prenant part au rire qu'excitait à coup sûr toute plaisanterie émanant du supposé X Y ; néanmoins, de même que le

proverbe dit : « Qui m'aime aime mon chien, » moi je dis : « Qui m'aime aime mon Egerton. »

Randal tressaillit, car son oreille exercée et son intelligence subtile avaient saisi je ne sais quoi de sinistre et d'hostile dans le ton dont Lévy avait prononcé cette comparaison équivoque ; il lança un coup d'œil vers le baron, mais celui-ci avait baissé la tête et mangeait des olives.

Un peu plus tard, la compagnie se leva de table. Les jeunes lords, prétextant des rendez-vous, proposèrent qu'on se séparât sans rentrer dans le salon. Selon la théorie de Goethe, les monades ayant entre elles de l'affinité sont irrésistiblement attirées les unes vers les autres, ainsi ces gais enfants du plaisir en quittant la table s'étaient rapprochés par une impulsion simultanée et formaient un groupe devant la cheminée. Randal était debout un peu plus loin, réfléchissant ; le bel esprit examinait les tableaux avec son lorgnon ; M. Avenel avait pris à part le baron et était en grande conférence avec lui ; le colloque n'échappa pas aux jeunes gens rassemblés devant la cheminée ; ils s'entre-regardèrent.

« Ils règlent l'intérêt pour un renouvellement, dit l'un d'eux, *sotto voce*.

— Après tout, cet X Y a l'air d'un assez brave homme, dit un autre.

— Il a l'air d'un homme riche et il parle comme tel, dit un troisième.

— Il a certainement une manière fort indépendante d'exprimer ses sentiments ; tous ces hommes d'argent sont de même.

— Bonté divine ! s'écria Spendquick qui avait tenu l'œil fixé sur le couple ; regardez ! Voici X Y qui prend son carnet ; il se dirige vers nous. Il a nos billets, c'est sûr, et le mien qui échoit demain !

— Et le mien aussi, dit un autre se reculant. Mais c'est un véritable guet-apens ! »

Quittant le baron qui paraissait vouloir le retenir et qui, n'ayant pu y réussir, se détourna comme pour ne pas assister à ce qu'il allait faire (circonstance qui n'échappa pas aux observations des jeunes lords et confirma tous leurs soupçons), M. Avenel se dirigea lentement et d'un air sérieux vers le groupe. L'approche du grand général romain n'effraya pas jadis davantage les tourterelles de Coriole que celle du supposé X Y n'agita les cœurs de lord Spendquick et de ses compagnons. Tenant son carnet de

l'air d'un homme qui sent que quelque chose de formidable se cache dans ses mystiques profondeurs, Avenel s'avavançait vers la cheminée. Les jeunes gens demeuraient immobiles, fascinés par la terreur.

« Hum ! fit M. Avenel éclaircissant sa voix.

— Je n'aime pas du tout ce hum, murmura Spendquick.

— Je m'estime très-heureux d'avoir fait votre connaissance, messieurs, » dit Avenel en saluant.

Les jeunes gens s'inclinèrent profondément.

« Mon ami le baron était d'avis que la circonstance était mal choisie pour... Dick s'arrêta un moment ; on aurait pu d'un souffle jeter par terre ces quatre jeunes gens (bien qu'aucune aristocratie en Europe n'eût pu produire quatre plus beaux spécimens de l'humanité). Mais, reprit Avenel renonçant à finir sa première phrase, je me suis fait la règle de ne jamais laisser échapper une bonne occasion et de toujours mettre à profit le moment présent, et, ajouta-t-il avec un sourire qui glaça le sang de lord Spendquick dans ses veines, cette règle m'a fort bien réussi ; c'est pourquoi, messieurs, vous me permettrez de présenter à chacun de vous, ceci... » Chaque main se retirait derrière le dos de son noble propriétaire, lorsqu'à l'inexprimable satisfaction de tous, Dick expliqua qu'il s'agissait d'une petite soirée dansante, et leur tendit quatre cartes d'invitation.

« Trop heureux ! s'écria Spendquick ; je ne danse pas d'ordinaire, mais pour obliger X..., je veux dire pour faire plus ample connaissance avec vous, monsieur, je suis prêt à danser sur la corde roide. »

Un rire de bonne humeur accueillit l'enthousiasme de Spendquick ; on échangea des poignées de main, et chacun mit dans sa poche la carte d'invitation.

« Vous ne me faites pas l'effet d'un danseur, dit M. Avenel se tournant vers le bel esprit qui prenait du ventre et était quelque peu goutteux, ainsi qu'il arrive généralement aux beaux esprits qui dînent en ville cinq jours sur six ; vous ne me faites pas l'effet d'un danseur, mais il y aura un souper à deux heures. »

Le bel esprit, furieux, répliqua sèchement que toutes ses heures étaient prises pour le reste de la saison, et saluant légèrement le baron, il se retira.

Les autres allèrent retrouver leurs tilburys respectifs, et Leslie se préparait à les suivre, lorsque Lévy, le prenant par le bras, lui dit : « Restez, je vous prie, j'ai à vous parler. »

CHAPITRE XII.

Le baron rentra dans le salon accompagné de Randal.

« Ces jeunes gens sont fort agréables, dit Lévy avec une légère ironie, en se jetant dans un fauteuil et attisant le feu. Et pas du tout fiers..., il est vrai qu'ils m'ont de grandes obligations, Oui, ils me doivent beaucoup... À propos, j'ai eu une longue conversation avec Frank Hazeldean. C'est un charmant garçon d'une capacité remarquable pour les affaires. Je me charge d'arranger les siennes. Je me suis assuré au bureau des testaments que vous aviez raison ; la propriété du Casino lui est substituée. Il dispose complètement de la réversibilité, de sorte que nos arrangements ne souffriront aucune difficulté.

— Mais je vous ai dit aussi que Frank se faisait scrupule d'emprunter sur la mort de son père.

— Oui, je sais. Touchante affection filiale ! Je ne tiens jamais compte de cela dans les affaires. Ces petits scrupules, quoique fort honorables pour la nature humaine, s'évanouissent généralement devant la pensée du *King's bench* ; et puis comme vous l'avez judicieusement remarqué, notre jeune ami est amoureux de M^{me} di Negra.

— Il vous l'a dit ?

— Non, c'est M^{me} di Negra.

— Vous la connaissez donc ?

— Je connais presque tous les gens de la bonne compagnie qui ont parfois besoin d'un ami dans la direction de leurs affaires. Et m'étant assuré du fait que vous aviez avancé, quant à la propriété d'Hazeldean (excusez ma prudence), j'ai obligé M^{me} di Negra, et racheté ses dettes.

— Vraiment ! Vous m'étonnez !

— Votre surprise cessera quand vous réfléchirez. Mais vous êtes encore bien novice, mon cher Leslie. À propos, vous ai-je dit que j'ai eu une entrevue avec Peschiera ?

— Au sujet des dettes de sa sœur ?

— En partie. C'est un homme d'honneur et d'une grande délicatesse que ce Peschiera. »

Connaissant l'habitude qu'avait Lévy de vanter chez les gens les qualités qui leur manquaient évidemment, Randal se borna à sourire en entendant cet éloge, et attendit que Lévy reprît la parole, mais le baron demeura silencieux et préoccupé pendant quelques minutes, puis il changea entièrement de conversation.

« Je crois, dit-il, que votre père a des propriétés dans le comté de... Vous pourrez donc probablement me donner quelques informations relativement aux domaines d'un certain M. Thornhill, car je vois par les titres de propriété desdits domaines, qu'ils ont jadis appartenu à votre famille. (Le baron consulta un élégant carnet.) Les manoirs de Rood et de Dalmansberry avec diverses fermes y attenantes, M. Thornhill désire les vendre. Ce M. Thornhill est un de mes anciens clients ; il s'est adressé à moi ; croyez-vous les propriétés susceptibles d'être améliorées ? »

Randal écoutait, les joues livides et le cœur ému. Nous avons vu que s'il y avait, parmi ses calculs ambitieux, un projet qui sans être absolument généreux et héroïque, fût cependant de nature à exciter la sympathie, c'était l'espoir conçu par lui de relever son antique maison, et de rentrer en possession des terres, depuis longtemps aliénées, qui entouraient les tristes bruyères du vieux manoir. Et apprendre que ces terres allaient tomber dans les griffes inexorables de Lévy ! Des larmes amères roulaient dans les yeux de Randal.

« Thornhill, reprit Lévy qui observait la physionomie du jeune homme, Thornhill me dit que cette partie de sa propriété (les anciennes terres de Leslie) rapporte deux mille livres par an, et que les baux pourraient être augmentés. Il en voudrait cinquante mille livres, dont vingt mille payées comptant, et il consentirait à ce que les trente mille livres restantes fussent hypothéquées sur les terres à raison d'un intérêt annuel de quatre pour cent. Cela me paraît une affaire avantageuse. Qu'en pensez-vous ?

— Ne m'interrogez pas, dit Randal avec une sincérité bien rare chez lui, car j'avais espéré pouvoir racheter cette propriété.

— Ah ! en vérité ! Cela ajouterait certainement beaucoup à votre considération dans le monde, non pas tant à cause de l'importance du domaine, qu'à cause des souvenirs héréditaires qui s'y rattachent. Si vous avez la moindre idée d'en devenir acquéreur, vous pouvez croire que je ne vous ferai pas de concurrence,

— Comment voulez-vous que j'en aie l'idée ?

— Mais ne venez-vous pas de me le dire ?

— Je croyais que ces terres ne seraient vendues que lors de la majorité du jeune Thornhill, en même temps qu'on renoncerait à la substitution.

— Oui, c'est ce que Thornhill avait cru lui-même, jusqu'à ce qu'en examinant les titres, je me fusse aperçu qu'il se trompait. Ces terres ne sont pas comprises dans le majorat constitué par le vieux Jasper Thornhill qui a le reste des biens. Thornhill veut arranger l'affaire tout de suite. Il y a un sir John Spratt qui donnerait bien l'argent ; mais l'acquisition de ces terres ferait de lui le personnage le plus important du comté, en sorte que mon client préférerait toucher quelques milles livres de moins et vendre à un homme qui ne serait pas son rival d'influence. On tient à la pondération des pouvoirs dans les comtés comme dans les nations. »

Randal gardait le silence.

« Allons, dit Lévy d'un ton affectueux, je vois que je vous fais de la peine, et bien que je sois ce que mes aimables hôtes de tout à l'heure appelleraient un parvenu, je comprends combien vos sentiments sont naturels chez un gentilhomme de vieille date. Parvenu ! N'est-il pas étrange, Leslie, que ni la fortune, ni l'élégance, ni la réputation ne puissent effacer cette tache originelle ? Ils m'appellent parvenu, tout en

m'empruntant mon argent. Ils appellent parvenu notre homme d'esprit de tout à l'heure, tout en subissant ses impertinences, si tant est qu'ils condescendent à s'occuper de sa naissance, pourvu qu'ils l'aient à leurs dîners. Ils appellent le premier orateur des communes un parvenu, et quelque jour ils le conjureront d'accepter le ministère et mendieront auprès de lui des étoiles et des jarretières. C'est là un singulier monde, et rien d'étonnant que les parvenus veuillent le renverser. »

Randal avait jusqu'ici supposé que cet obséquieux, ce capitaliste dandy, ce prêteur sur gages, dont toute la fortune était due aux besoins et aux folies d'une aristocratie, était naturellement un ferme adhérent de l'ordre de choses actuel. En existerait-il jamais de plus favorables aux hommes tels que le baron Lévy ? Cependant la sortie démocratique de l'usurier n'étonna pas l'expérience précoce de Randal et sa remarquable pénétration. Il avait déjà observé que ce sont les personnes qui rampent le plus bas devant l'aristocratie, qui sont toujours au fond ses plus amers contempteurs. D'où vient cela ? C'est que l'opinion démocratique se compose d'envie pour une bonne moitié, et que nous n'envions que ce que nous voyons, ce qui est près de nous, et que cependant nous ne pouvons atteindre. Personne ne songe à envier les archanges.

« Mais, dit Lévy se renversant sur sa chaise, un nouvel ordre de choses se prépare ; nous verrons, nous verrons, Leslie ; il est heureux pour vous de n'être pas entré au Parlement sous le ministère actuel ; c'eût été la ruine de votre carrière politique.

— Vous croyez donc réellement que le ministère ne peut durer ?

— Sans doute, je le crois, et qui plus est, je suis convaincu qu'aucun ministère, ayant les mêmes principes, ne rentrera jamais au pouvoir. Vous êtes jeune, capable et ambitieux ; votre naissance est insignifiante en présence du haut rang qu'occupent la plupart des soutiens du parti régnant, mais elle vous serait comptée dans le parti démocratique. À propos, je vous engage à vous montrer plus poli avec Avenel ; il pourrait, s'il le voulait, vous faire nommer aux prochaines élections.

— Aux prochaines élections ! Dans six ans ? Nous sortons d'avoir des élections générales.

— Il y en aura d'autres avant six mois, peut-être avant trois.

— Qui peut vous le faire croire ?

— Lestie, parlons ouvertement ; nous pouvons nous être mutuellement utiles. Vous plaît-il que nous soyons amis ?

— De tout mon cœur. Mais, bien que vous puissiez peut-être me servir, je ne vois pas comment, moi, je pourrais vous être utile.

— Vous me l'avez déjà été au sujet du Casino et de Frank Hazeldean. Tous les gens d'esprit peuvent m'être utiles. Allons, nous sommes donc amis, et par conséquent vous me garderez le secret. Vous me demandez pourquoi je pense qu'il y aura bientôt des élections générales ? Je vais vous répondre franchement. De tous les hommes publics actuels, je n'en connais aucun qui ait une vue plus nette des choses immédiates, qu'Audley Egerton.

— C'est vrai, il n'y voit pas loin, mais il y voit très-clair dans une certaine limite.

— Précisément. Personne, par conséquent, n'est meilleur juge des flux et reflux de l'opinion publique.

— Accordé.

— Eh bien, Egerton compte sur des élections générales d'ici à trois mois, et je lui ai prêté de l'argent en conséquence.

— Vous lui avez prêté de l'argent ! Egerton vous emprunter de l'argent !... Le riche Audley Egerton.

— Riche ! » répéta Lévy avec un accent impossible à décrire et en accompagnant le mot de ce mouvement du pouce sur le doigt du milieu, qui indique un profond mépris.

Il ne s'expliqua pas davantage. Randal demeura stupéfait, il murmura enfin :

« Mais si Egerton n'est pas riche... s'il perd le pouvoir sans espoir d'y revenir...

— S'il perd le pouvoir, il est ruiné, dit froidement Lévy, c'est pourquoi, par affection pour vous, et dans l'intérêt de votre avenir, je vous dis : « Ne fondez pas d'espoir de fortune ou de carrière sur Egerton. Gardez votre place pour le présent, mais préparez-vous lors des élections prochaines à soutenir les principes libéraux. Avenel vous fera nommer ; le reste dépendra

de votre énergie et de votre talent : Maintenant, je ne vous retiens plus, » dit Lévy en se levant, pour sonner.

Un domestique entra.

« Ma voiture est-elle prête ?

— Oui, monsieur le baron.

— Puis-je vous déposer quelque part ?

— Non, merci : je préfère marcher.

— Adieu donc, et ayez soin de vous rappeler la soirée dansante de mistress Avenel. » Randal serra machinalement la main qui lui était tendue et descendit.

L'air frais et piquant du dehors ranima ses facultés intellectuelles que les paroles sinistres de Lévy avaient pour ainsi dire paralysées. La première chose qu'il se dit à lui-même fut celle-ci : « Quels motifs cet homme peut-il avoir de me dire ce qu'il m'a dit. » Et la seconde : « Egerton ruiné ! Et que suis-je alors, moi ? » Puis la troisième : « Et ce beau reste du domaine des Leslie ! vingt mille livres comptant.

« Comment me procurer cette somme ? Pourquoi Lévy m'a-t-il parlé de cela ? »

Puis le soliloque revint à son point de départ : « Les motifs de cet homme ? Quels pouvaient être les motifs de cet homme ? »

Pendant ce temps le baron s'était jeté dans sa voiture, la voiture la plus confortable qu'on puisse imaginer, un coupé d'un goût exquis, et au bout de quelques minutes il était à l'hôtel de *** et en présence de Giulio Franzini, comte de Peschiera.

« Mon cher, dit le baron en très-bon français et sur le ton de l'égalité la plus familière au descendant des princes et des héros de l'Italie du moyen âge ; mon cher, donnez-moi donc un de vos excellents cigares. Je crois avoir mis les choses en bon train.

— Vous avez découvert...

— Non, non, cela ne va pas si vite, dit le baron en allumant le cigare qui lui était tendu, mais ne m'avez-vous pas dit que vous seriez parfaitement

satisfait si au prix de vingt mille livres vous pouviez marier votre sœur à qui vous les devez légalement, et épouser vous-même l'héritière ?

— Oui, en vérité.

— Eh bien, je ne doute pas qu'avec cette somme, je n'obtienne ces deux résultats, si toutefois Randal Leslie sait réellement où est la jeune fille et peut vous servir. C'est un jeune homme fort capable et qui promet que ce Leslie, mais il est innocent comme l'enfant qui vient de naître.

— Ha, ha ! innocent, mais que diable ?

— Innocent comme ce cigare, mon cher, il est fort certainement, mais il se fume très-aisément. Soyez tranquille ! »

CHAPITRE XIII.

Dans une petite chambre dont l'unique fenêtre ouvrait sur un jardin que nous avons déjà décrit, un jeune homme était seul. Il venait d'écrire, l'encre n'était pas encore séchée dans sa plume, mais le cours de ses pensées avait été interrompu, et ses yeux quittant la lettre, cause de cette interruption subite, brillaient d'une vive joie, « Il va venir ! s'écriait le jeune homme, venir ici dans cette maison que je lui dois. Je ne me suis pas montré indigne de son amitié. Et *elle*, sa poitrine se souleva, mais la joie disparut de son visage.

« Oh ! n'est-il pas étrange que je me sente triste à la pensée de la revoir ! La revoir, — non, ma petite Hélène, mon ange consolateur, je ne puis pas la revoir. L'enfant est devenue femme ; ce ne sera plus mon Hélène. — Et cependant, reprit-il après une pause, si elle lit jamais les pages qu'a éclairées sa distante lumière, si elle voit combien son image m'est demeurée présente et si elle comprend que là où l'on croit que j'invente, je n'ai fait que me souvenir, ne redeviendra-t-elle pas un instant du moins,

mon Hélène ? Ne la verrai-je pas par le cœur et par la pensée debout près de moi sur ce pont désert, la main dans ma main ; orphelins tous deux comme nous étions dans ces jours si douloureux, dont la mémoire m'est cependant si douce ? Hélène en Angleterre, cela me semble un rêve ! »

Il se leva et marcha vers la fenêtre. Les eaux de la fontaine jouaient gaiement, les oiseaux de la volière faisaient retentir l'air de leurs joyeuses chansons. « Et c'est ici, murmura-t-il, que je l'ai vue pour la dernière fois ! et c'est là, là, où le jet d'eau s'élance si brillant, là que son bienfaiteur et le mien m'a dit qu'il me fallait perdre Hélène et que je pourrais conquérir la gloire. Hélas ! »

En ce moment une femme dont les vêtements paraissaient être quelque peu au-dessus de son air et de ses manières, qui étaient des plus simples, entra dans la chambre, puis voyant le jeune homme immobile et pensif près de la fenêtre, elle s'arrêta. Elle était faite à ses habitudes, et depuis son succès dans le monde, elle avait appris à les respecter. Elle ne troubla donc pas sa rêverie, mais se mit doucement à arranger la chambre, essuyant les meubles avec le coin de son tablier, remettant les sièges en place, mais se gardant de toucher à un seul papier. (Vertueuse femme ! aussi rare que vertueuse.)

Le jeune homme se retourna enfin avec un soupir profond plutôt que triste, et dit :

« Bonjour, ma mère. Ah ! vous faites bien de ranger la chambre. Bonne nouvelle ! j'attends un ami.

— Ah, mon Dieu ! faudra-t-il lui préparer à déjeuner ?

— Non, je ne crois pas, ma mère. C'est celui auquel nous devons tout, *hæc otia fecit*, excusez mon latin, en un mot, c'est lord L'Estrange. »

Mistress Fairfield (je suppose que le lecteur a depuis longtemps deviné son nom), mistress Fairfield changea à l'instant de visage, et laissa voir une sorte d'agitation nerveuse qui lui donnait une certaine ressemblance avec la vieille mistress Avenel.

« Ne craignez rien, ma mère ; c'est le meilleur...

— Ne parlez pas ainsi, je ne puis supporter cela, s'écria mistress Fairfield.

— Rien d'étonnant que vous soyez émue au souvenir de tous ses bienfaits, mais lorsque vous l'aurez une fois vu, vous serez pour toujours à l'aise avec lui, ainsi donc, souriez, je vous en prie et paraissez aussi bonne que vous l'êtes réellement. Je suis fier de votre air honnête et ouvert lorsque vous êtes contente, ma mère. Il faut qu'il voie, comme moi, votre cœur sur votre visage. »

Et Léonard, passant le bras autour du cou de la veuve, l'embrassa. Elle s'appuya un instant sur lui, et il la sentit trembler de la tête aux pieds ; puis elle s'arracha de ses bras et s'enfuit hors de la chambre. Léonard crut qu'elle était allée changer quelque chose à sa toilette ou inspecter l'arrangement des autres pièces, car la maison, c'était là le dada, la passion de mistress Fairfield, et maintenant qu'elle n'était plus obligée de travailler pour vivre, c'était son occupation principale. Comment elle parvenait à s'agiter tous les jours pendant un temps si considérable dans les petites chambres pour y laisser, selon toute apparence, chaque chose précisément comme elle l'avait trouvée, c'était là un de ces problèmes que tout le génie de Léonard n'avait pu parvenir à résoudre. Mais mistress Fairfield était ravie lorsque M. Norrey arrivait et disait (il n'eût eu jamais garde d'y manquer) :

« Comme tout ici est proprement tenu ; je ne sais ce que deviendrait Léonard sans vous, mistress Fairfield ? »

Et au grand divertissement de Norrey, mistress Fairfield lui répondait invariablement :

« Je vous remercie, monsieur, vous êtes bien honnête ; m'est avis que le salon aurait terriblement de poussière. »

Léonard laissé seul retomba dans sa rêverie et son visage reprit l'expression qui lui était devenue habituelle. Il avait bien changé depuis l'époque où nous l'avons vu. Ses joues étaient pâles et maigres, ses lèvres fermement serrées, son regard fixe et distrait. On devinait que le chagrin avait passé par là. Mais la mélancolie de sa physionomie était d'une douceur et d'une sérénité ineffables, et sur son large front se lisait cette puissance, si rare dans la première jeunesse, la puissance de celui qui a vaincu, et qui jouit de sa victoire dans le calme. La période de doute, de lutte, de défiance de soi était passée, peut-être pour toujours ; le cœur et le

génie étaient réconciliés avec la vie humaine. Son visage était aimable, l'expression en était si paisible et si douce !

Léonard demeura plongé dans sa rêverie jusqu'au moment où il entendit sonner à la porte du jardin ; il tressaillit alors, se dirigea rapidement vers le vestibule, et sa main serra celle d'Harley L'Estrange.

CHAPITRE XIV.

Une heure s'écoula rapidement, en questions de la part d'Harley, en réponses de celle de Léonard ; c'était la forme que le dialogue devait prendre naturellement entre eux deux, dans une première entrevue, après des années qui, pour le jeune poète, avaient été si remplies.

L'histoire de Léonard était, au reste, presque tout intérieure ; c'était celle de la lutte de l'intelligence contre ses propres difficultés, des courses de l'imagination à travers son propre royaume.

Le premier soin de Norrey, en préparant l'esprit de son élève à sa vocation, avait été de rétablir l'équilibre de ses facultés, de ramener à l'harmonie les éléments si rudement secoués par les épreuves et les passions de la vie extérieure.

La théorie de Norrey était celle-ci : L'éducation d'un être supérieur consiste à développer certaines idées dans un seul, pour l'avantage de tous. Dans ce but il faut diriger son attention : 1^o sur la valeur des idées qu'on rassemble ; 2^o sur l'ordre dans lequel on les place ; 3^o sur la manière de les exprimer. Pour la première de ces choses, l'étude est nécessaire ; pour la seconde, la discipline ; pour la troisième, l'art.

Norrey était cependant un penseur trop profond pour tomber dans l'erreur des professeurs modernes, qui supposent que l'éducation peut dispenser du travail. Aucun esprit ne devient vigoureux sans un rude exercice. Le travail

doit être courageux, mais bien dirigé. Tout ce que nous pouvons faire à cet égard, c'est d'empêcher la perte de temps qui résulte de labeurs inutiles.

Le maître avait d'abord employé son néophyte à compulser les matériaux d'un grand ouvrage de critique dont il s'occupait lui-même. Dans ce stage de préparation scolastique, Léonard s'occupait de l'étude des langues pour lesquelles il avait une grande aptitude ; les fondations d'une vaste et large érudition furent solidement posées. Il traça avec la charrue les murailles de la cité future. Il prit insensiblement des habitudes d'exactitude et de généralisation, il acquit cette précieuse faculté qui saisit à l'instant, parmi des matériaux accumulés, ceux qui peuvent servir au but dans lequel on les explore, et qui quadruple les forces en les concentrant. Cette faculté, une fois éveillée chez lui, donna un intérêt à chaque étude et de la rapidité à chaque perception.

Par degrés, Norrey conduisit ce jeune et ardent esprit du choix des idées à leur analyse esthétique, de la compilation à la critique, mais à une critique sévère, attentive, logique, dont chaque parole de blâme ou d'éloge est fondée en raison. Lorsque les progrès de Léonard dans la carrière l'eurent amené à examiner les lois du beau, une lumière nouvelle se fit dans son esprit ; du milieu des blocs de marbre qu'il avait amoncelés autour de lui, il vit sortir la statue.

Puis un jour Norrey lui dit soudain :

« Je n'ai plus besoin de compilateur ; il vous faut maintenant vivre du produit de vos créations. »

Léonard écrivit ; un ouvrage fleurit sur cette tige aux profondes racines, et dans ce sol bien exposé aux rayons du soleil et à la saine influence du grand air.

Son premier ouvrage n'obtint pas un cercle de lecteurs bien étendu, non par suite d'aucune faute visible, mais il y a du bonheur dans ces sortes de choses ; le premier ouvrage anonyme d'un homme de génie obtient rarement un grand succès ; les connaisseurs cependant comprirent les promesses du livre. Les éditeurs, qui flairent de loin un talent de nature à devenir lucratif, lui firent des offres libérales.

« Il faut cette fois réussir complètement, dit Norrey ; ne vous préoccupez ni du style ni des modèles, marchez droit au cœur humain ; laissez là les

lièges, nagez au large et hardiment. Encore un mot : n'écrivez jamais une page sans avoir été de chez vous à Temple-Bar, et en vous mêlant aux hommes, en étudiant la face humaine, vous apprendrez pourquoi les grands poètes ont généralement vécu dans les cités. »

Léonard écrivit donc de nouveau, et un matin il s'éveilla célèbre. Autant que peuvent le permettre les hasards des professions qui dépendent de la santé, son indépendance présente était assurée, et avec de la prévoyance et de l'économie, il pouvait espérer d'être bientôt sans inquiétude pour l'avenir.

« En un mot, dit Léonard en terminant un récit plus long mais plus simple que celui que nous venons de faire, j'ai l'espoir de toucher une somme qui me laissera, pour le reste de ma vie, libre de choisir mes propres sujets et d'écrire sans souci de la rémunération. C'est là, selon moi, la véritable indépendance (bien rare, hélas !) de celui qui a voué sa vie aux lettres. Norrey ayant vu un plan que j'avais fait en m'amusant pour remédier aux vices d'une machine à vapeur, voulut absolument que je consacrasse une partie de mon temps à l'étude de la mécanique. Cette étude, qui m'avait plu autrefois, me semblait maintenant ennuyeuse ; néanmoins je m'y adonnai courageusement, et je finis par perfectionner si bien mon idée originale, qu'elle obtint l'approbation d'un de nos plus savants ingénieurs, et on me propose aujourd'hui de m'en acheter le brevet à un prix que j'aurais honte de vous dire, tant il me paraît hors de proportion avec la valeur d'une découverte aussi simple. Quoi qu'il en soit, je suis déjà assez riche pour avoir réalisé les doux rêves de mon cœur ; j'ai acheté le cottage où je vous avais vu pour la dernière fois avec Hélène, avec miss Digby, veux-je dire, et j'ai reçu dans cette maison celle qui a abrité mon enfance.

— Votre mère ! où est-elle ? Je voudrais la voir. »

Léonard courut appeler la veuve, mais, à sa grande surprise, il apprit qu'elle avait quitté la maison avant l'arrivée d'Harley.

Il revint fort embarrassé d'expliquer une conduite qui paraissait ingrate et peu polie, et il parla en rougissant de la timidité de mistress Fairfield, et du sentiment qu'elle avait conservé de son humble position.

« Elle est en outre si accablée, ajouta-t-il, du souvenir de tout ce que nous vous devons, qu'elle n'entend jamais prononcer votre nom sans une sorte

d'agitation, et qu'elle tremblait comme la feuille à l'idée de vous voir.

— Ah ! fit Harley avec une émotion visible. Et il appuya la tête sur sa main. Vous attribuez cette agitation que lui cause mon nom, cette crainte de me voir, reprit-il après une pause, mais sans lever la tête, uniquement à un sentiment exagéré de... des circonstances dans lesquelles j'ai fait connaissance avec vous ?

— Et aussi, peut-être, à une sorte de honte que la mère de celui dont vous l'avez rendue fière ne soit qu'une paysanne.

— C'est là tout ? dit Harley d'un ton sérieux, et relevant la tête, il fixa des yeux humides sur le visage ingénu de Léonard.

— Ô mon cher lord ! que serait-ce donc ? Ne la jugez pas sévèrement, je vous en conjure. »

L'Estrange se leva brusquement, serra la main de Léonard, murmura quelques mots intelligibles, puis attirant le bras de son jeune ami sous le sien, il le conduisit dans le jardin et mit la conversation sur un autre sujet.

Léonard brûlait du désir de s'informer d'Hélène, et cependant je ne sais quelle crainte l'en avait jusqu'ici empêché. Mais voyant qu'Harley n'abordait pas de lui-même ce sujet, il ne put contenir son impatience.

« Et Hélène... miss Digby, dit-il, est-elle beaucoup changée ?

— Changée ? non... oui, beaucoup.

— Beaucoup ! et Léonard soupira. La verrai-je ?

— Certainement, dit Harley d'un air étonné. Comment pouvez-vous en douter ? Et je vous réserverai le plaisir de lui apprendre que vous êtes devenu célèbre. Vous rougissez... eh bien ! je le lui dirai pour vous, mais vous lui donnerez vos livres ?

— Elle ne les a donc pas lus ? Pas même le dernier ? Le premier n'était pas digne de son attention, dit Léonard désappointé.

— Elle ne fait que d'arriver en Angleterre, et, bien que vos livres me soient parvenus en Allemagne, elle n'était pas alors avec moi. Lorsque j'aurai terminé une affaire qui m'appelle hors de Londres, je vous présenterai à elle et à ma mère. »

Un certain embarras était visible chez Harley, tandis qu'il parlait ainsi. Se tournant soudain d'un autre côté, il s'écria :

« Vous avez mis de la poésie jusque dans ce jardin. Je n'aurais jamais cru qu'on pût faire quelque chose d'aussi beau de ce que je me rappelais comme le plus vulgaire des jardins de faubourg. Là où coule cette charmante fontaine était le banc grossier sur lequel je lisais vos vers.

— C'est vrai ; j'ai voulu rassembler ici mes plus chers souvenirs. Je crois vous avoir dit, milord, dans l'une de mes lettres, que j'avais dû des jours qui comptent parmi les plus heureux en même temps que les plus agités de ma vie, à la singulière bonté et aux généreux enseignements d'un étranger que je servais. Cette fontaine est copiée sur celle que j'avais faite dans son jardin, et près de laquelle, dans les longs jours d'été, j'avais coutume de m'asseoir pour rêver de science et de célébrité.

— C'est vrai, je me le rappelle ; cet étranger sera sans doute heureux de vos succès et de votre souvenir reconnaissant. Mais vous ne m'avez pas dit son nom ?

— Il s'appelle Riccabocca.

— Riccabocca ! mon cher et noble ami ! Est-ce bien possible ? C'est en partie à cause de lui que je suis revenu en Angleterre. Voulez-vous m'accompagner ? j'ai l'intention de partir ce soir pour l'aller trouver.

— Mon cher lord, dit Léonard, je crois qu'il n'est pas nécessaire d'entreprendre pour cela un bien long voyage. J'ai des raisons de penser que le signor Riccabocca est mon très-proche voisin. Il y a deux jours, étant dans ce jardin, je levai par hasard les yeux vers cette colline, et j'aperçus un homme assis parmi les broussailles ; bien que je ne pusse distinguer ses traits, son attitude, sa taille me rappelèrent vivement Riccabocca. Je sortis aussitôt du jardin, et je gravis la colline, mais je ne l'y trouvai plus. Je fis prendre des renseignements chez les marchands du voisinage, et j'appris qu'une famille, composée d'un monsieur, de sa femme et de sa fille, était récemment venue habiter une maison devant laquelle vous avez dû passer pour arriver ici, elle est bâtie un peu en arrière de la route et entourée de murs élevés ; à la vérité, on m'a dit que cette famille était anglaise ; cependant, d'après la description que me fit du gentleman quelqu'un qui l'avait vu, d'après le nom de Richmouth, qui est celui que prennent les

nouveaux venus, je ne puis guère douter que cette famille ne soit celle que vous cherchez.

— Et vous n'êtes pas allé vous en assurer ?

— Pardonnez-moi ; mais il était évident que cette famille craignait d'être reconnue ou observée ; le maître était le seul qui se hasardât jamais hors des murs ; tout me prouvait que, quelle qu'en fût la raison, le signor Riccabocca se cachait ; et maintenant que j'ai acquis une certaine expérience de la vie, lorsque je me rappelle le passé, je ne puis m'empêcher de penser que Riccabocca n'était pas ce qu'il paraissait. J'ai donc cru devoir respecter son secret, sans le connaître, et j'ai préféré guetter l'occasion de le rencontrer dans une de ses promenades.

— Vous avez bien fait, mon cher Léonard ; mais j'ai pour chercher à revoir mon ancien ami des motifs tels, qu'ils doivent l'emporter sur des scrupules de délicatesse, et je vais aller à l'instant frapper à la porte de cette maison.

— Vous me direz, milord, si j'avais deviné juste ?

— J'espère que cela me sera permis. Restez, je vous prie, chez vous jusqu'à ce que je revienne. Et avant que je ne vous quitte permettez-moi encore une question. Vous faites des conjectures au sujet de Riccabocca parce qu'il a changé de nom, pourquoi avez-vous caché le vôtre ?

— Je désirais n'avoir d'autre nom, reprit Léonard en rougissant, que celui que je me ferais moi-même.

— C'est un orgueil que je comprends. Mais quelle raison avez-vous eue d'adopter le nom bizarre d'Oran ? »

Léonard rougit de nouveau. « Milord, dit-il, c'est une anagramme.

— Ah !

— À une époque où ma soif de connaître et d'apprendre était sur le point de m'égarer, de me perdre peut-être, le hasard mit entre mes mains des poésies qui eurent sur mon esprit une puissante influence, qui me firent pour ainsi dire respirer un air plus pur, et j'appris que ces poésies étaient l'œuvre d'une femme douée de beauté et de génie, morte dans la fleur de la jeunesse, qui était ma parente, et qu'on appelait familièrement Nora.

— Ah ! fit encore une fois L'Estrange, et son bras s'appuya plus lourdement sur celui de Léonard.

— De sorte, continua le jeune auteur en hésitant, que je me promis, si j'obtenais un jour quelque célébrité, de la placer sous ce nom de Nora, sous le nom de celle à qui la mort avait ravi la gloire qui fût certainement devenue son partage, de celle qui... »

Léonard s'arrêta ému et agité.

Harley ne l'était pas moins ; mais paraissant obéir à une soudaine impulsion, le soldat baissant sa noble tête baisa le front du poète ; puis il se dirigea rapidement vers la grille, sauta sur son cheval et disparut

CHAPITRE XV.

Lord L'Estrange ne s'arrêta pas à la maison de Riccabocca. Il était sous l'influence d'un souvenir trop cher et trop douloureux pour songer en ce moment aux devoirs de l'amitié. Il s'élança dans la campagne et il serait impossible de décrire les sentiments qui agitèrent, pendant cette course violente, un cœur doué d'une sensibilité si vive et d'une si grande ténacité dans toutes ses affections. Lorsque rappelé à la pensée de l'Italien il se dirigea de nouveau vers Norwood, le pas alangui de sa monture témoignait de sa propre fatigue ; un profond abattement avait succédé à son agitation fiévreuse. « C'est en vain, murmura-t-il, que je voudrais m'arracher au souvenir de celle qui n'est plus ! Cependant je suis maintenant fiancé à une autre, mais malgré toutes ses vertus ce n'est pas elle qui... » Il s'arrêta, se reprochant cette pensée. « Il est trop tard ! Il ne me reste plus qu'à travailler au bonheur de celle que j'ai associée à ma vie ; mais... » et il soupira profondément. En approchant de la maison de Riccabocca, il laissa son cheval à une petite auberge et se dirigea à pied vers le triste bâtiment carré

que Léonard lui avait indiqué comme la demeure de l'exilé. Un temps assez long s'écoula avant qu'on vînt lui ouvrir ; ce ne fut que lorsqu'il eut sonné trois fois qu'un pas lourd fit crier le sable du jardin ; le guichet fut ensuite ouvert à demi, et une voix demanda en mauvais anglais : « Qui est là ? »

— Lord L'Estrange, et si je ne me trompe pas quant à la demeure de celui que je cherche, ce nom me fera admettre sur-le-champ. »

À ces mots la porte s'ouvrit aussi rapidement que la caverne magique lorsqu'on prononçait le : Sésame ouvre-toi ; et Giacomo prêt à pleurer de joie s'écria en Italien : « Le bon seigneur ! Bienheureux saint Jacques, vous m'avez donc enfin entendu ! Nous voici maintenant en sûreté. » Et laissant tomber l'espingle dont il avait pris soin de se munir, il porta à ses lèvres la main d'Harley, suivant la coutume affectueuse de son pays.

« Et le padrone ? dit Harley en entrant dans la cour.

— Oh ! il vient tout juste de sortir, mais il ne sera pas longtemps. Vous allez l'attendre ?

— Certainement. Quelle est cette dame que j'aperçois au bout du jardin ?

— Bonté divine ! mais c'est notre signorina. Je vais courir lui dire que vous êtes arrivé.

— Que je suis arrivé ; mais elle ne connaît pas même mon nom.

— Ah ! Excellence ! Pouvez-vous croire cela ? Elle m'a parlé de vous bien des fois et je l'ai entendue prier la sainte Madone de vous bénir d'une voix si douce !

— Arrêtez ; je veux me présenter moi-même à elle. Rentrez ; j'attendrai le padrone dans le jardin. »

Et Harley quittant Giacomo se dirigea vers Violante.

La pauvre enfant, qui se promenait dans une allée couverte de ce triste jardin, n'avait pas été vue de Giacomo, lorsque celui-ci avait été ouvrir, et ignorante des craintes dont elle était l'objet, s'était sentie prise de curiosité à la vue d'un étranger, causant amicalement avec l'intraitable cerbère.

Tandis qu'Harley s'approchait d'elle avec cette singulière grâce de mouvements qui lui était propre, son cœur tressaillit sans savoir pourquoi. Elle ne le reconnut pas à sa ressemblance avec le dessin que lui avait fait son père ; elle ne devina pas qui il était, et cependant elle se sentit rougir, et

elle, d'ordinaire si intrépide, se détourna sous l'impression d'une crainte vague.

« Pardonnez-moi de manquer de cérémonie, signorina, dit Harley en italien, mais je suis un si ancien ami de votre père, qu'il me semble que je ne puis vous être tout à fait étranger. »

Violante leva alors sur lui ses yeux noirs si intelligents et si innocents, des yeux qui exprimaient la surprise mais non le mécontentement, et Harley lui-même fut un instant étonné, presque ébloui à la vue de la radieuse beauté qui était devant lui.

« L'ami de mon père, fit Violante en hésitant, et cependant je ne vous ai jamais vu ?

— Ah ! signorina ! dit Harley en souriant avec malice, vous êtes dans l'erreur, vous m'avez déjà vu et vous m'avez alors bien mieux reçu.

— Signor ! » dit Violante de plus en plus surprise et les joues couvertes de rougeur.

Harley qui était revenu du premier étonnement causé par sa beauté, et qui voyait en elle bien plutôt une enfant qu'une femme, s'amusa de sa perplexité ; car il était dans sa nature de parler souvent d'autant plus gaiement qu'il était plus triste au fond du cœur.

« En vérité, signorina, reprit-il gravement, vous voulûtes alors absolument mettre une de vos belles mains dans la mienne, l'autre (pardonnez à la fidélité de mes souvenirs), l'autre était affectueusement passée autour de mon cou.

— Signor ! » s'écria de nouveau Violante ; mais cette fois son accent était celui de la colère plus que de la surprise, et rien n'était plus charmant que le regard de fierté et de ressentiment qu'elle jeta sur Harley.

Harley sourit de nouveau, mais avec tant de douceur que la colère de Violante s'évanouit sur-le-champ, ou plutôt que Violante se sentit irritée contre elle-même de ne l'être plus contre lui. Mais dans sa colère elle avait paru si belle à Harley que celui-ci se plut à la taquiner de nouveau. Il reprit donc gravement :

« Vos flatteurs, signorina, vous diront peut-être que vous êtes bien embellie depuis ce temps, pour moi je vous aime mieux telle que vous étiez

alors, non que je désespère de vous rendre quelque jour ce que vous m'offrîtes alors si généreusement.

— Ce que je vous offris ! moi ? Mais, signor, vous êtes dans une étrange erreur.

— Hélas ! non, mais le cœur des femmes est si capricieux et si volage ! Vous me l'offrîtes alors, je vous l'assure ; j'avoue que je n'eus pas de peine à l'accepter.

— Je vous l'offris ! Je vous offris quoi ?

— Un baiser, chère enfant, dit Harley ; puis il ajouta avec une tendresse sérieuse : et je vous répète que j'espère vous le rendre quelque jour, lorsque je vous verrai entre votre père et votre mari, dans votre pays natal, la plus belle fiancée à laquelle ait jamais souri le ciel de l'Italie ! Et maintenant excusez les rudes plaisanteries d'un ermite et d'un soldat et donnez votre main en signe de pardon à Harley L'Estrange. »

Violante, qui s'était reculée dès les premières paroles de l'étranger avec une crainte vague qu'il n'eût perdu l'esprit, s'élança maintenant vers lui, et, avec l'enthousiasme de sa nature, pressa entre les deux siennes la main qu'on lui tendait. « Le sauveur de mon père ! » s'écria-t-elle ; et ses yeux se fixèrent sur ceux d'Harley avec une gratitude et un respect si visibles que celui-ci se sentit à la fois confus et charmé. Elle ne songea pas en ce moment au héros de ses rêves, elle ne vit que celui qui avait sauvé la vie à son père. Mais tandis que les yeux d'Harley se baissaient devant les siens et que sa tête découverte s'inclinait sur la main qu'il tenait dans la sienne, elle reconnut sa ressemblance avec le dessin qu'elle avait tant de fois contemplé. Il avait à la vérité perdu le premier éclat de la fraîcheur, mais il lui restait encore assez de jeunesse pour adoucir la trace des années, et pour laisser à la virilité les attraits qui lui sont propres. Instinctivement Violante dégagea sa main et baissa les yeux à son tour.

En ce moment d'embarras pour tous deux, Riccabocca entra dans le jardin par une petite porte dont il avait la clef, et tressaillit en apercevant un homme près de Violante ; il s'élança vers elle en poussant un cri de colère, Harley l'entendit et se retourna.

Violante, à qui l'entrée de son père avait aussitôt rendu le calme et le courage, prit de nouveau la main de l'étranger :

« Mon père, dit-elle simplement, c'est *lui*, il est enfin venu. »

Puis reculant de quelques pas, elle les contempla tous deux avec un visage radieux, comme si elle eût trouvé quelque chose qu'elle avait longtemps et silencieusement attendu, qu'il ne manquât plus rien à sa vie, et qu'il n'y eût plus de vide dans son cœur.

CHAPITRE XVI.

L'Italien et son ami sont enfermés ensemble.

« Et pourquoi avez-vous quitté le Casino ? Pourquoi ce nouveau changement de nom ?

— Peschiera est en Angleterre.

— Je le sais.

— Et il cherche à me découvrir, dans le but, dit-on, de m'enlever Violante.

— Il a eu l'effronterie de parier qu'il obtiendrait la main de votre fille. Je sais cela aussi, et c'est pourquoi je suis revenu en Angleterre, d'abord pour déjouer ses plans, et ensuite pour savoir de vous comment suivre un fil qui, si je ne me trompe, peut conduire à sa ruine et à votre rappel sans conditions. Écoutez-moi bien. Vous savez qu'après l'escarmouche que j'eus avec les soldats soudoyés par Peschiera pour vous poursuivre, je reçus du gouvernement autrichien un message poli qui me priait de quitter ses domaines italiens. Comme je tiens qu'il est du devoir d'un étranger qui reçoit l'hospitalité d'un État, de s'abstenir de toute participation à ses troubles civils, je crus donc mon honneur blessé par l'ordre qui m'était donné, et je me rendis sur-le-champ à Vienne pour expliquer au ministre dont j'étais personnellement connu, que bien que j'eusse, comme il était de mon devoir, protégé un fugitif réfugié sous mon toit contre une soldatesque

furieuse aux ordres de son ennemi personnel, je n'avais pris part à aucune tentative de révolte, mais que j'avais au contraire, autant qu'il était en mon pouvoir, dissuadé mes amis italiens de leur entreprise, et cela parce que j'étais d'avis comme militaire et en la jugeant avec le calme d'un spectateur, qu'elle ne pouvait aboutir qu'à une inutile effusion de sang. Il me fut permis d'appuyer mon explication de preuves satisfaisantes, et mes relations avec le ministre prirent un caractère presque affectueux. Je fus alors en position de plaider votre cause, et de parler de votre répugnance première à entrer dans le complot des insurgés. Je convins que vous désiriez assez l'indépendance de votre pays natal pour vous trouver à l'avant-garde si le drapeau de l'Italie avait été hardiment arboré par ses chefs légitimes, ou par le soulèvement de tout un peuple, mais je soutins que tous n'eussiez jamais pris part à une conspiration, absurde en elle-même, et déshonorée d'avance par les coupables projets et l'avidité ambition de ses principaux chefs, si vous n'y eussiez été entraîné par les mensonges et la trahison de votre parent, de celui-là même qui vous avait dénoncé. Malheureusement je n'avais à l'appui de ces assertions d'autre preuve que votre propre parole. Je produisais, cependant, assez d'impression en votre faveur, pour que vos biens ne fussent pas confisqués par l'État, ni transférés à votre parent sous prétexte de votre mort civile.

— Comment ! Je ne vous comprends pas ; Peschiera ne jouit-il pas de mes domaines ?

— Il jouit de la moitié des revenus sous le bon plaisir de la couronne, et cette jouissance lui serait retirée, si je réussissais à prouver sa trahison envers vous. On m'avait d'abord défendu de vous parler de cela ; le ministre avait voulu vous soumettre à l'épreuve d'un exil sans conditions. Il voulait savoir si vous vous tiendriez à l'écart d'autres conspirations, pardonnez-moi le mot. Je n'ai pas besoin de dire qu'il me fut permis de retourner en Lombardie. J'appris à mon arrivée que votre malheureuse femme était venue chez moi, et avait manifesté un profond désespoir en apprenant mon départ. »

Riccabocca fronça le sourcil et respira bruyamment.

« Je ne jugeai pas nécessaire de vous informer de cette circonstance ; je n'en fus pas moi-même très-affecté. Je la croyais coupable, et de quoi

pouvaient maintenant servir ses remords, si tant est qu'elle en eût. J'appris bientôt après qu'elle avait cessé de vivre.

— Oui, murmura Riccabocca, elle mourut la même année que je quittai l'Italie, et il faut sans doute à un ami de bien fortes raisons pour se croire le droit de me rappeler qu'elle a vécu.

— J'arrive à ces raisons, dit doucement L'Estrange. L'automne dernier je parcourais la Suisse, lorsque dans une de mes excursions pédestres j'éprouvai un accident qui me retint quelques jours dans une petite auberge de village. Mon hôtesse était italienne, et comme j'avais laissé mon domestique à la ville, j'eus recours à ses soins jusqu'à ce que je pusse lui écrire de venir me trouver. Son babil me divertissait ; nous devînmes bons amis. Elle me conta qu'elle avait été domestique chez une dame de haut rang qui était morte en Suisse ; qu'enrichie par la générosité de sa maîtresse elle avait épousé un aubergiste suisse et que le pays de son mari était devenu le sien. Mon domestique arriva et mon hôtesse apprit de lui mon nom, qu'elle ne connaissait pas auparavant. Elle entra dans ma chambre fort agitée. Bref, elle avait servi votre femme. Elle l'avait accompagnée à ma villa, et avait été témoin de son vif désir de me voir. Le gouvernement avait assigné à la duchesse votre palais de Milan avec un certain revenu. Elle avait refusé tous les deux. Ne pouvant me voir, elle était partie pour l'Angleterre résolue à vous voir vous-même, car elle avait su par les journaux que l'Angleterre était le lieu de votre refuge.

— Elle avait osé ! Quelle hardiesse ! Et voyez, il n'y a qu'un instant, j'avais tout oublié si ce n'est son tombeau dans une terre étrangère, et mes larmes lui avaient pardonné, murmura l'Italien.

— Qu'elles lui pardonnent encore, dit Harley avec une suprême douceur d'accent et de regard. Je reprends mon récit. Lorsque votre femme arriva en Suisse, sa santé, qui, vous le savez, avait toujours été délicate, s'altéra complètement ; à la fatigue et à l'anxiété succéda une fièvre accompagnée de délire. En quittant l'Italie elle avait emmené cette fille, la seule à laquelle elle pût se fier, car elle soupçonnait Peschiera d'avoir corrompu ses domestiques à prix d'or. En présence de cette femme et dans son délire, elle protestait de son innocence, elle prononçait le nom du comte avec terreur et aversion, et vous suppliait de venger votre honneur et le sien.

— C'était en effet du délire. Malheureuse Pauline ! » et Riccabocca cacha son visage dans ses mains.

« Mais elle avait des intervalles lucides ; dans un de ces moments elle se leva malgré les efforts de la servante pour l'en empêcher, prit dans son pupitre plusieurs lettres, et après les avoir lues, s'écria douloureusement :

« Mais comment les lui faire parvenir ? À qui me fier ? Et son ami est parti ! » Puis une soudaine inspiration lui arracha une exclamation de joie, elle s'assit et écrivit longtemps, rapidement ; elle fit des lettres et de ce qu'elle venait d'écrire un seul paquet qu'elle cacheta soigneusement, puis elle ordonna à sa servante de le porter à la poste avec l'injonction de ne le confier à personne, car, disait-elle (je répète ce que m'a rapporté la servante), c'est le seul moyen qui me reste de prouver à mon mari que bien que j'aie eu des torts, je ne suis pas la créature coupable et dégradée qu'il me croit. C'est aussi le seul moyen que j'aie de racheter mes fautes et peut-être de rendre à mon mari son pays, à ma fille son héritage.

« La servante porta le paquet à la poste, et lorsqu'elle revint, elle trouva sa maîtresse endormie et souriant dans son sommeil. Mais, à son réveil, celle-ci fut de nouveau en proie au délire et le lendemain elle était morte ! » Ici Riccabocca ôta une de ses mains de devant son visage et serra le bras d'Harley comme pour le supplier de s'arrêter. Son cœur luttait contre son orgueil et sa philosophie, et Harley fut longtemps avant de le décider à considérer les avantages qui pouvaient résulter pour lui des dernières communications de sa femme. Riccabocca ne permit à son ami de continuer qu'après s'être convaincu lui-même et avoir à demi persuadé à Harley (car de fortes présomptions s'élevaient contre la défunte) que toutes les protestations d'innocence de sa femme n'avaient été que les rêveries du délire.

« Quoi qu'il en soit, dit Harley, nous avons toute raison de croire que les lettres étaient celles de Peschiera, et s'il en est ainsi, elles fourniraient la preuve de son influence sur votre femme et de ses perfides machinations contre vous-même. Je voulus, avant de venir ici, passer par Vienne ; j'y appris avec terreur que Peschiera avait non-seulement obtenu la sanction impériale pour demander la main de votre fille, mais qu'il s'était vanté d'avance de réussir auprès d'elle et qu'il était en route pour l'Angleterre. Je compris sur-le-champ que s'il parvenait, par un artifice quelconque, à vous

enlever Violante (car je savais d'avance qu'il n'obtiendrait pas votre consentement), la découverte du paquet, quel qu'en fût le contenu, deviendrait inutile ; le but de Peschiera serait atteint. Je compris aussi que le succès rétablirait pour toujours sa réputation, car il impliquerait nécessairement votre consentement (ce serait déshonorer votre fille que d'alléguer qu'elle s'est mariée malgré vous), et ce consentement serait sa justification. Je songeai avec inquiétude que sa situation désespérée le pousserait à user de tous les moyens pour l'accomplissement de son projet, car ses dettes sont considérables et une fortune nouvelle peut seule contre-balancer l'effet de sa mauvaise réputation.

« Je savais de plus qu'il est intelligent, audacieux, déterminé et qu'il avait emporté une somme considérable empruntée à des usuriers ; en un mot, je tremblais pour vous deux ; mais maintenant j'ai vu votre fille et je ne crains plus rien. Bien que Peschiera se vante avec raison d'être un séducteur accompli, au premier coup d'œil jeté sur le visage si doux, mais cependant si noble de Violante, j'ai été convaincu qu'elle serait à l'épreuve d'une légion de Peschieras. Maintenant donc, revenons à cet important sujet, le paquet. Vous ne l'avez jamais reçu ; de longues années se sont écoulées depuis lors. Existe-t-il encore ? Dans quelles mains est-il tombé ? Faites appel à tous vos souvenirs ; la servante n'a pu se rappeler le nom de la personne à qui il était envoyé ; elle m'a seulement dit que ce nom commençait par un B, que le paquet était adressé en Angleterre et qu'elle l'avait affranchi pour ce pays. Quelle est donc la personne dont le nom commence par un B, ou si par hasard la servante s'était trompée, quelle personne avez-vous assez intimement connue, vous ou votre femme, pendant votre voyage en Angleterre, pour que celle-ci ait pu la choisir pour confidente ?

— Je ne puis me l'imaginer, dit Riccabocca en secouant la tête. Nous vînmes en Angleterre peu de temps après notre mariage. La santé de Pauline fut affectée par le climat. Elle ne savait pas un mot d'anglais et elle ne parlait même pas français, ce qui était singulier chez une personne de grande naissance, mais son père était pauvre et complètement italien. Elle refusa toute espèce de société. À la vérité, je me mêlai quelque peu à la société de Londres, assez pour qu'à mon retour ici j'aie reculé devant le contraste que la réception d'un proscrit ruiné formerait avec celle qu'on me

fit alors, mais je ne formai aucune liaison intime. Je ne me rappelle personne à qui elle eût pu écrire.

— Réfléchissez bien, dit Harley insistant. Ne connaissiez-vous aucune femme sachant l'italien et avec qui pour cette raison même se serait liée votre femme ?

— Ah ! oui, c'est vrai ; il y avait une vieille dame qui vivait très-retirée, mais qui avait habité longtemps l'Italie, lady... lady... Ah ! je me souviens ! lady Jane Horton.

— Horton ! lady Jane ! s'écria Harley ; encore ! trois fois dans une journée ! Ne laissera-t-on jamais cette blessure se cicatriser ! »

Puis voyant l'air de surprise de Riccabocca, il dit : « Excusez-moi, mon ami. Je vous écoute avec un intérêt plus vif encore. Lady Jane était ma parente éloignée ; elle m'a jugé trop sévèrement peut-être et son nom me rappelle quelques souvenirs pénibles, mais c'était une personne de grande vertu. Votre femme la connaissait donc ?

— Pas intimement, cependant mieux que qui que ce fût à Londres. Mais Pauline n'a pu lui écrire : elle savait que lady Jane était morte bientôt après son départ d'Angleterre. J'avais été rappelé en Italie par des affaires pressantes ; elle était trop souffrante pour voyager aussi rapidement qu'il me fallait le faire ; sa maladie la retint même quelques semaines en Angleterre. Dans cet intervalle, elle a pu faire des connaissances. Oui maintenant je devine. Vous dites que le nom commençait par un B. Pauline, en mon absence, avait pris une dame de compagnie, une mistress Bertram. Cette dame la suivit sur le continent. Elle parlait fort bien l'italien et Pauline lui était fort attachée. Mistress Bertram la quitta pendant le voyage et revint en Angleterre, où la rappelaient, je crois, quelques affaires personnelles. Pauline la regretta vivement ; elle en parlait souvent et s'étonnait de ne point recevoir de ses nouvelles. Je ne doute pas que ce ne soit à cette mistress Bertram qu'elle a écrit.

— Et vous ne connaissez pas la famille de cette dame ni son adresse ?

— Non.

— Vous ne savez pas non plus qui l'avait recommandée à votre femme ?

— Non.

— C’était sans doute lady Jane Horton.

— Peut-être ; c’est assez probable.

— Je veux suivre ce fil, si léger qu’il soit.

— Mais si mistress Bertram a reçu le paquet, comment se fait-il qu’elle ne me l’ait pas envoyé ? Fou que je suis ! Comment l’aurait-elle pu, alors que je gardais si soigneusement l’incognito ?

— C’est vrai, et votre femme n’avait pas prévu cela. Elle s’imaginait naturellement qu’il serait facile de découvrir votre résidence en Angleterre. Mais bien des années doivent s’être écoulées depuis que votre femme a perdu de vue cette mistress Bertram, si leurs relations datent de l’époque de votre mariage, et maintenant il faut chercher bien loin en arrière, même avant la naissance de Violante.

— Hélas ! oui ; j’ai perdu deux fils dans l’intervalle. Violante m’est née comme l’enfant de la douleur.

— Pour vous consoler. Qu’elle est donc belle ! »

Le père sourit avec orgueil.

« Trouverez-vous jamais, même dans les plus nobles maisons de l’Europe, un mari digne d’une telle main ?

— Vous oubliez que je suis encore exilé et qu’elle est toujours sans dot. Vous oubliez que je suis poursuivi par Peschiera, que j’aimerais mieux la voir épouser un mendiant que... Ah ! cette pensée seule me rendrait fou ; elle est trop odieuse. *Corpo di Bacco* ! je lui ai déjà trouvé un mari.

— Déjà ! Alors ce jeune homme disait vrai.

— Quel jeune homme ?

— Randal Leslie,

— Comment ? Vous le connaissez ? »

Une courte explication suivit ces paroles.

Harley écouta d’une oreille attentive et avec une contrariété visible les détails des relations de Riccabocca avec Randal et de la promesse que l’Italien avait faite à celui-ci.

« Il y a dans tout cela quelque chose qui me semble fort suspect, dit-il. Pourquoi ce jeune homme m’a-t-il sondé sur les chances qu’aurait Violante

de perdre sa fortune si elle épousait un Anglais ?

— Ah ! ah ! mais il faut l'excuser. Il désirait naturellement paraître ignorer tout ce qui me concerne. Notre intimité ne lui était pas assez connue pour l'autoriser à trahir mon secret.

— Mais il en savait assez pour qu'il dût vous prévenir de mon arrivée en Angleterre, et il ne me paraît pas qu'il l'ait fait.

— Non ; c'est singulier ; cependant cela s'explique, car la dernière fois que nous nous sommes vus, il avait la tête remplie de toute autre chose, il songeait à l'amour et au mariage, *basta !* La jeunesse est toujours la jeunesse.

— Il n'y a en lui rien de jeune ; je doute qu'il l'ait jamais été, s'écria Harley avec vivacité. Il est de ces gens qui viennent au monde avec le poulx d'un centenaire. Nous ne serons jamais si vieux ni vous ni moi qu'il l'était au maillot. Ah ! vous pouvez rire, mais mon instinct me trompe rarement ; tout en lui m'a déplu au premier coup d'œil : son sourire, sa voix et jusqu'à sa démarche ! C'est une folie à vous que de consentir à un pareil mariage ; il peut anéantir toutes vos chances de restauration.

— Cela vaudrait mieux que de manquer à ma parole.

— Non, non, s'écria Harley ; votre parole n'est pas définitive, elle ne saurait l'être. Non, quand vous me regarderiez d'un air encore plus suppliant. Dans tous les cas, attendez que nous en sachions davantage sur ce jeune homme ; s'il est véritablement digne d'elle, qu'elle perde alors votre héritage, j'y consens.

— Mais pourquoi perdrait-elle mon héritage ? Il n'y a pas de loi en Autriche qui puisse empêcher un père de marier sa fille comme il lui convient.

— Sans doute ; mais en ce moment vous êtes en dehors des lois ; et si l'on apprenait qu'un homme de votre nom s'est abaissé jusqu'à donner sa fille à un aventurier anglais, à un commis, un employé, ce serait là un motif politique de vous refuser votre grâce, car ce mariage vous ravirait cette haute estime où vous tiennent vos compatriotes et qui ferait de votre restauration un acte si populaire. Ô sage en théorie, pourquoi vous montrez-vous toujours si insensé dans l'action ! »

Riccabocca, insensible à cette apostrophe, se frotta les mains, puis les étendit confortablement devant le feu.

« Mon ami, dit-il, mon fils sera le représentant de mon nom.

— Mais vous n'avez pas de fils ?

— Chut ! Je vais en avoir un. Jemima me l'a appris hier matin, et c'est ce qui m'a décidé à parler à Leslie.

— Vous allez avoir un fils, répéta Harley étonné ; et comment savez-vous que ce sera un fils ?

— Les physiologistes s'accordent à dire, répliqua le sage d'un ton positif, que lorsque le mari est beaucoup plus âgé que la femme et que celle-ci a été longtemps avant de condescendre à augmenter la population du globe, elle donne naissance (neuf fois sur quatre du moins), elle donne naissance à un enfant mâle. Je regarde donc ce point comme décidé par les calculs de la statistique et les recherches des naturalistes. »

Harley ne put s'empêcher de rire, en dépit de son mécontentement,

« Toujours le même, toujours la dupe de la philosophie.

— *Cospetto !* dites plutôt que je suis le philosophe des dupes. Et en parlant de cela, il faut que je vous présente à Jemima.

— Oui, mais à mon tour je veux vous présenter quelqu'un qui se rappelle vos bontés avec reconnaissance et à qui, par extraordinaire, votre philosophie n'a pas fait de tort. Il faudra qu'un jour ou l'autre vous m'expliquiez cela. Excusez-moi un moment. Je vais le chercher.

— Chercher qui ? Dans ma position je dois être prudent et...

— Je réponds de sa discrétion. En attendant, ordonnez le dîner, car mon ami et moi nous vous restons.

— Le dîner ? *Corpo di Bacco !* Ce n'est pas que Bacchus nous puisse être ici d'un grand secours. Mais que dira Jemima ?

— Arrangez cela avec votre tyran conjugal ; mais il nous faut à dîner. »

Je laisse au lecteur de se représenter la joie de Léonard en retrouvant Riccabocca toujours le même, Violante si embellie, et la bonne Jemima, puis l'étonnement de ceux-ci en apprenant ses aventures, ses ouvrages, sa réputation. Il raconta ses luttes et ses travaux avec une simplicité qui enleva

à ce récit tout personnel le caractère de l'égotisme ; mais lorsqu'il en arriva à parler d'Hélène, il se montra bref et réservé.

Violante, qui eût voulu plus de détails, lui adressa quelques questions, mais, à la grande satisfaction de Léonard, Harley intervint.

« Vous verrez bientôt, dit-il, celle dont il parle et vous la questionnerez vous-même. »

Puis il fit prendre au récit du jeune homme une autre direction, et Léonard causa de nouveau librement. La soirée se passa ainsi agréablement pour tous, excepté pour Riccabocca ; car la pensée de Pauline ne cessait d'être présente à l'esprit de l'exilé ; lorsqu'elle lui devenait trop pénible, il se rapprochait de Jemima, contemplait son visage si bon et si simple et serrait sa main dévouée. Et cependant le monstre avait insinué à Harley que sa consolatrice n'était qu'une sotte, et elle l'était en effet d'aimer ce méprisable détracteur d'elle-même et de son sexe.

Violante était dans un état de délicieuse animation ; elle n'aurait pu dire d'où venait sa joie. C'était principalement avec Léonard qu'elle causait ; et Harley gardait presque constamment le silence ; il écoutait l'éloquence ardente et sans prétention de Léonard, cette éloquence qui coule si naturellement des lèvres d'un homme de génie lorsqu'il est complètement à l'aise et entouré d'auditeurs sympathiques ; il écoutait avec plus de plaisir encore les sentiments moins profonds mais non moins vifs, les sentiments si féminins et cependant si nobles avec lesquels le cœur vierge de Violante répondait à l'âme enflammée du poète.

Ces sentiments étaient si loin de tout ce qu'il entendait dans le monde de chaque jour, si semblables à ceux qui l'avaient animé dans sa première jeunesse ! Parfois, en entendant la jeune fille exprimer une idée élevée, ou citer, d'une voix mélodieuse, quelques beaux vers italiens, il relevait soudain la tête, ses lèvres s'agitaient comme s'il eût entendu le son de la trompette. Il se sentait prêt à secouer sa longue inertie. L'héroïsme, qui dormait au fond de son cœur, se réveillait et lui suscitait mille généreuses pensées. Lorsqu'il se leva pour s'en aller, surpris que l'heure fût si avancée, Harley dit d'un ton qui prouvait la sincérité du compliment :

« Je vous remercie des heures les plus heureuses que j'aie passées depuis longtemps. » En disant ces mots, il tourna ses regards vers Violante. Mais

celle-ci fut intimidée par son regard, et il n'eut plus devant lui, au lieu d'une muse inspirée, qu'une jeune fille modeste et timide.

« Et quand vous reverrai-je ? dit Riccabocca à son hôte en le reconduisant.

— Quand ? mais demain, bien entendu. Adieu, mon ami. Je ne m'étonne plus que vous ayez supporté l'exil si patiemment... avec une telle fille ! »

Il prit le bras de Léonard et alla avec lui jusqu'à l'auberge où il avait laissé son cheval. Léonard parlait de Violante avec enthousiasme ; Harley gardait le silence.

CHAPITRE XVII.

Le lendemain, un équipage des plus aristocratiques, bien que d'une forme un peu surannée, s'arrêta à la porte du jardin de Riccabocca. Giacomo, qui, d'une fenêtre du premier étage, l'avait aperçu se dirigeant vers la maison, fut saisi d'une terreur inexprimable en le voyant s'arrêter sous les murs et en entendant résonner la cloche de la grande porte. Il courut vers son maître et le supplia de ne pas bouger, de ne pas permettre que personne donnât entrée aux ennemis que la machine pourrait vomir.

« J'ai entendu raconter, dit-il, comment une ville d'Italie, Bologne, à ce que je crois, fut une fois prise et ses habitants passés au fil de l'épée, parce qu'ils avaient imprudemment introduit dans leurs murs un cheval de bois rempli des troupes de Barberousse et de toutes sortes de bombes et de fusées à la Congrève.

— L'histoire est différemment racontée dans Virgile, dit philosophiquement Riccabocca en regardant à la fenêtre ; néanmoins, la machine me paraît fort grande et fort suspecte ; lâchez Pompée.

— Mon père, dit Violante en rougissant, c'est votre ami lord L'Estrange ; j'ai entendu sa voix.

— En es-tu sûre ?

— Tout à fait sûre. Comment pourrais-je m'y tromper ?

— Ouvre alors, Giacomo ; cependant, prends toujours Pompée avec toi, et donne l'alarme dans le cas où nous nous serions mépris. »

Mais Violante avait raison, et ils aperçurent au bout de quelques instants lord L'Estrange, qui, accompagné de deux dames, traversait le jardin.

« Ah ! dit Riccabocca, ramenant sa robe de chambre autour de lui ; va, mon enfant, appeler Jemima. »

Harley avait amené sa mère et Hélène, par politesse pour les dames de la maison.

L'orgueilleuse comtesse se savait en présence de l'adversité, et à peine si elle eût salué le roi avec plus de respect qu'elle ne fit l'exilé. Riccabocca, toujours galant envers le sexe qu'il prétendait mépriser, ne voulut pas se laisser vaincre en courtoisie, et le salut qu'il rendit à la comtesse en échange de sa profonde révérence eût édifié la génération qui s'élève, et réjouit les reliques survivantes de l'ancienne étiquette de cour qui existent encore au milieu des pompes sévères du faubourg Saint-Germain. Après avoir satisfait à la politesse, la comtesse présenta brièvement Hélène comme miss Digby, et s'assit auprès de l'exilé. Au bout de quelques instants, les deux personnages se trouvèrent tout à fait à l'aise et satisfaits l'un de l'autre ; et, en effet, jamais peut-être, depuis que nous le connaissons, Riccabocca n'avait paru autant à son avantage qu'à côté de sa noble visiteuse. Tous deux avaient si peu vécu parmi les gens de notre siècle discourtois ! Ils reprirent les manières du précédent ; heureux de faire voir encore une fois le jour à une si belle dentelle et à un si magnifique brocart. Riccabocca fit trêve à toute émission de proverbes. — Peut-être se rappela-t-il que lord Chesterfield accuse les proverbes d'être vulgaires. Malgré sa grande taille maigre, en dépit de sa robe de chambre peu élégante, il y avait en lui un je ne sais quoi qui trahissait le grand seigneur, un de ceux auxquels le marquis de Dangeau eût, sans hésiter, offert un fauteuil à côté des Rohan et des Montmorency.

Pendant ce temps, Hélène et Harley, assis un peu plus loin, gardaient tous deux le silence, la première par timidité, le second parce qu'il était absorbé dans ses réflexions. À la fin la porte s'ouvrit, et Harley se leva aussitôt. Violante et Jemima entrèrent. Les yeux de lady Lansmere s'arrêtèrent sur la jeune fille, et elle eut peine à réprimer une exclamation de surprise et d'admiration ; mais lorsqu'elle eut aperçu l'attitude quelque peu humble, bien que non pas obséquieuse, de mistress Riccabocca, qui paraissait timide et simple, mais en qui cependant on ne pouvait méconnaître une femme bien née, elle se détourna de la fille, et, avec le savoir-vivre de l'ancienne école, commença par témoigner son respect à l'épouse. Ce fut littéralement du respect qu'exprimèrent ses manières envers mistress Riccabocca, mais un respect plus simple et plus cordial que celui qu'elle avait montré à Riccabocca. C'était celui d'une femme envers une femme, ainsi que le remarqua le sage lui-même. Elle prit ensuite la main de Violante entre les siennes, et la regarda comme si elle n'eût pu résister au plaisir de contempler tant de beauté. « C'est en vain, dit-elle avec un léger soupir, que mon fils m'avait dit de n'être pas étonnée. C'est la première fois que j'ai vu la réalité surpasser la description ! »

La rougeur de Violante la rendit plus belle encore, et, tandis que la comtesse se retournait vers Riccabocca, elle se glissa doucement près d'Hélène.

« Miss Digby, ma pupille, » dit Harley d'un ton marqué, voyant que sa mère avait oublié de présenter Hélène aux deux dames. Il se rassit et se mit à causer avec mistress Riccabocca, mais ses regards se tournaient souvent vers les jeunes filles. Elles étaient à peu près du même âge, mais ne semblaient au premier abord avoir rien de commun que la jeunesse. Il eût été difficile d'imaginer un contraste plus frappant que celui qu'elles formaient, et, chose étrange ! chacune semblait gagner au voisinage de l'autre ; la merveilleuse beauté de Violante paraissait plus éblouissante, et la fraîche et douce figure d'Hélène plus sympathique encore. Ni l'une ni l'autre n'avait presque jamais vu de jeune fille de son âge, et chacune d'elles fut aussitôt enchantée de l'autre. Violante, qui était la moins timide, commença la conversation.

« Vous êtes sa pupille, la pupille de lord L'Estrange ?

— Oui.

— Est-ce que vous êtes venue d'Italie avec lui ?

— Non, pas tout à fait ; mais j'ai passé plusieurs années en Italie.

— Ah ! vous devez regretter ; non ; je me trompe ; vous revenez dans votre pays natal. Mais, en Italie, le ciel est si bleu ! Ici, il semble que la nature manque de couleurs.

— Lord L'Estrange dit que vous étiez bien jeune quand vous avez quitté l'Italie ; cependant, vous vous la rappelez encore ; lui aussi, il préfère l'Italie à l'Angleterre.

— Lui ! impossible !

— Et pourquoi donc impossible, belle sceptique ? » cria Harley s'interrompant au milieu d'une phrase adressée à Jemima.

Violante n'avait pas songé qu'on pût l'entendre, elle parlait presque bas ; mais, bien que visiblement embarrassée, elle répondit distinctement :

« Parce que l'Angleterre offre la plus noble carrière aux nobles esprits. »

Harley tressaillit et répliqua avec un léger soupir :

« À votre âge je parlais comme vous ; mais notre Angleterre est si encombrée de nobles esprits, qu'ils s'y pressent et s'y coudoient, de telle sorte que la carrière n'est plus qu'un nuage de poussière.

— C'est ainsi, dit-on, qu'apparaît la bataille au simple soldat, mais non au général.

— Vous avez lu de bonnes descriptions de batailles, à ce que je vois. »

Mistress Riccabocca, qui prit cette remarque pour une sorte de condamnation des études de sa belle-fille, vint aussitôt au secours de Violante.

« Son père, dit-elle, lui a fait lire l'histoire de l'Italie, et je crois qu'elle est remplie de batailles.

HARLEY. Toutes les histoires en sont pleines, et toutes les femmes aiment la guerre et les guerriers. Je me demande pourquoi ?

VIOLANTE (se tournant vers Hélène et parlant très-bas, résolue à n'être pas cette fois entendue d'Harley). Nous savons bien pourquoi, nous, n'est-ce pas ?

HARLEY (qui a tout entendu). Si vous le savez, Hélène, dites-le-moi, je vous en prie.

HÉLÈNE (secouant sa jolie tête et répondant avec plus de gaieté qu'à l'ordinaire). Mais, moi, je n'aime ni la guerre ni les guerriers.

HARLEY. C'est donc à vous que j'en appelle, impitoyable Bellone. Cela vient-il de la cruauté naturelle aux femmes ?

VIOLANTE (avec un rire doux et harmonieux). Cela vient, je crois, de deux penchants qui leur sont beaucoup plus naturels.

HARLEY. Vous piquez ma curiosité. De quels penchants voulez-vous parler ?

VIOLANTE. De la pitié et de l'admiration. Nous plaignons les vaincus et nous admirons les vainqueurs. »

Harley s'inclina et demeura silencieux.

Lady Lansmere avait suspendu sa conversation avec Riccabocca pour écouter ce dialogue.

« Charmant ! cria-t-elle. Vous m'avez expliqué ce que je me suis souvent demandé. Ah ! Harley, je suis bien aise de vous voir battu ; tous n'avez rien à répondre à cela ?

— Non ; je m'avoue volontiers vaincu, et trop heureux d'avoir droit à la pitié de la signorina, puisque mon épée est maintenant pendue à la muraille et que je ne puis plus prétendre à son admiration. »

Il se leva et alla vers la fenêtre :

« Mais j'aperçois un adversaire plus formidable que moi pour ma belle antagoniste ; un adversaire qui a pour mission spéciale de substituer d'autres aventures à celles des camps et des sièges.

— Notre ami Léonard, dit Riccabocca en regardant aussi par la fenêtre. C'est vrai ; ainsi que le dit spirituellement Quevedo : « Depuis que la demande pour les caractères d'imprimerie est devenue si considérable, il reste moins de plomb pour fondre des balles. »

Léonard entra. Harley lui avait envoyé le laquais de lady Lansmere avec un billet qui le préparait à revoir Hélène. Quand il parut à la porte du salon, Harley l'alla prendre par la main et le conduisit vers lady Lansmere.

« Voici l'ami dont je vous ai parlé, dit-il. Accueillez-le aujourd'hui à cause de moi ; vous le rechercherez bientôt pour lui-même. »

Puis, attendant à peine que la comtesse eût achevé une réponse gracieuse, il attira le jeune homme du côté d'Hélène.

« Mes enfants, leur dit-il avec un accent touchant qui pénétra le cœur de tous deux, allez vous asseoir là-bas pour causer un peu du passé. Signorina, je vous invite à une nouvelle discussion sur la question abstraite et métaphysique que vous avez soulevée. Voyons si nous ne trouverons pas de sources plus douces de pitié et d'admiration que la guerre et les guerriers. » Et il conduisit Violante dans l'embrasement d'une fenêtre. « Vous vous rappelez, lui dit-il, qu'hier soir Léonard, en vous racontant son histoire, vous a parlé un peu trop brièvement, à votre gré, d'une petite fille qui avait été la compagne de ses plus rudes épreuves. Lorsque vous avez voulu le questionner à son sujet, je vous ai dit que vous la verriez bientôt et que vous la questionneriez vous-même. Et maintenant, que pensez-vous d'Hélène Digby ? Chut ! parlez bas ; mais, heureusement, elle n'a pas l'oreille aussi fine que moi.

VIOLANTE. Ah ! c'est là la charmante créature que Léonard appelait son ange gardien. Quelle douce et innocente figure ! L'ange est encore là !

HARLEY (satisfait à la fois et de la louange et de celle qui la donne). Vous avez raison. Hélène n'est pas expansive ; mais les belles natures sont comme les beaux poèmes, un coup d'œil jeté sur les premières lignes suffit à vous faire deviner quelles beautés vous attendent si vous continuez de lire. »

Violante tourna les yeux du côté d'Hélène et de Léonard. Celui-ci parlait, Hélène écoutait, et bien que le jeune homme se fût montré la veille très-réservé au sujet du rôle qu'avait joué l'orpheline dans sa vie, il en avait dit assez pour que Violante s'intéressât au bonheur que tous deux devaient éprouver à se revoir après cette longue séparation, et à se retrouver à l'abri de la tempête et du naufrage. Les larmes lui vinrent aux yeux : « C'est vrai, dit-elle doucement, il y a là de quoi exciter la pitié et l'admiration plus que dans... » Elle s'arrêta.

« Achevez votre phrase, dit Harley. Avez-vous honte de vous rétracter ?

— Non, mais là aussi il y a eu guerre et héroïsme, guerre du génie contre l'adversité et héroïsme chez la consolatrice qui le soutenait dans ses douleurs et les partageait. Ah ! lorsque la pitié et l'admiration sont excitées en nous, c'est par quelque chose de plus noble que le simple chagrin ; il faut que l'héroïsme s'y mêle.

— Hélène ne connaît pas la signification du mot héroïsme, dit Harley avec un peu de tristesse, il faudra que vous la lui enseigniez.

— Est-il possible, se disait-il intérieurement, qu'un Randal Leslie ait pu plaire à cette âme si noble et si élevée ? À coup sûr il n'y a rien d'héroïque chez ce plat employé. Votre père, reprit-il tout haut et en regardant fixement la jeune fille, votre père voit souvent, m'a-t-on dit, un jeune homme à peu près du même âge que Léonard, si toutefois on estime l'âge d'un homme par les registres de la paroisse ; autrement ce soi-disant jeune homme me fait l'effet d'un contemporain de mon grand-père. Je veux parler de M. Randal Leslie. L'aimez-vous ?

— Si je l'aime ? répéta lentement Violente comme si elle eût sondé son propre cœur. Mais oui, je l'aime.

— Et pourquoi ? demanda Harley d'un air d'indignation concentrée.

— Ses visites semblent toujours faire plaisir à mon père. Certainement je l'aime.

— Hum ! Et il fait profession de vous aimer en retour, que je suppose ? »

Violante se mit à rire naïvement. Elle fut tentée de répondre :

« Cela est-il donc bien extraordinaire ? Mais son respect pour Harley l'arrêta.

— On dit qu'il est intelligent, reprit Harley.

— Oh, oui, certainement.

— Il est assez bien de sa personne ; mais j'aime mieux la figure de Léonard.

— Le visage de Léonard est celui d'un homme qui a souvent contemplé le ciel et sur celui de M. Leslie ne se reflètent ni soleil, ni étoiles.

— Chère Violante ! » s'écria Harley ravi ; et il serra la main de la jeune fille.

Celle-ci rougit jusqu'aux tempes, sa main trembla dans celle de lord L'Estrange. Mais l'exclamation affectueuse qu'avait prononcée celui-ci eût pu sortir des lèvres d'un père.

En ce moment Hélène s'approcha d'eux, et regardant timidement son tuteur, lui dit : « La mère de Léonard est chez lui, il me demande de venir la voir, le puis-je ? »

— Si vous le pouvez ? La signorina va croire qu'on vous tient en esclavage en entendant une pareille question. Certainement vous le pouvez.

— Voulez-vous venir avec nous ? »

Harley parut embarrassé ; il se rappelait l'agitation qu'avait éprouvée la veuve en apprenant son nom, le désir qu'elle avait montré de l'éviter, désir que Léonard lui avait avoué et dont il croyait deviner la cause, et d'après ce qu'il devinait, lui aussi, il reculait à l'idée d'une telle rencontre.

« Une autre fois alors, dit-il. »

Violante fut étonnée de cette réponse peu gracieuse ; elle l'aurait blâmée comme dure chez un autre, mais Harley à ses yeux avait toujours raison.

« Ne puis-je aller avec miss Digby ? dit-elle, et ma mère viendra sans doute aussi. Nous connaissons toutes deux mistress Fairfield ; nous serons bien aises de la revoir.

— Soit ! dit Harley ; je resterai avec votre père jusqu'à votre retour. Quant à mère, elle vous excusera volontiers ainsi que mistress Riccabocca. Voyez comme elle est enchantée de votre père ; il faut que je reste pour veiller aux intérêts conjugaux du mien. »

Mais mistress Riccabocca respectait trop l'usage et l'étiquette pour consentir à quitter la comtesse, et Harley fut forcé d'en appeler directement à celle-ci ; lorsqu'il eut expliqué ce dont il s'agissait, lady Lansmere se leva et dit :

« Mais j'irai moi-même avec miss Digby.

— Non, lui dit Harley à voix basse, non, cela ne se peut pas. Je m'expliquerai plus tard.

— Alors, dit tout haut la comtesse, après avoir jeté un regard de surprise vers son fils, alors j'insiste pour que vous fassiez cette visite, chère

madame, et vous aussi, signorina. En vérité, j'ai quelque chose de confidentiel à dire à...

— À moi ! interrompit Riccabocca. Ah ! madame la comtesse, vous me rendez mes vingt-cinq ans. Allez-vous-en vite, épouse jalouse et méconnue, allez-vous-en toutes deux, vite, et vous aussi Harley.

— Non, reprit du même ton lady Lansmere, Harley peut rester, car, quoi que je puisse faire plus tard, je n'ai pas pour le moment dessein de porter atteinte à votre bonheur conjugal. Mes intentions sont si innocentes que je ne doute pas que mon fils ne se joigne à moi dans ce que j'ai à vous proposer. »

Ici la comtesse parla bas à Harley qui l'écouta avec une attention sérieuse, et lorsqu'elle se tut il lui serra la main et inclina la tête en signe d'assentiment.

Quelques minutes plus tard les trois dames et Léonard étaient sur le chemin conduisant au cottage.

Violante, avec son tact accoutumé, pensa que Léonard et Hélène devaient avoir bien des choses à se dire ; ignorant comme Léonard lui-même qu'Hélène fût fiancée à Harley, elle commença à rêver pour eux une heureuse union. Elle marcha donc en avant, donnant le bras à sa belle-mère, tandis qu'Hélène et Léonard les suivaient à quelque distance.

Léonard n'avait pas offert le bras à sa compagne ; ils avaient jusqu'ici marché l'un à côté de l'autre et en silence. Hélène cette fois parla la première ; en pareille occasion c'est presque toujours la femme, si timide qu'elle soit, qui commence l'entretien. D'ailleurs ici Hélène était la plus ferme, car Léonard ne se dissimulait pas la nature de ses sentiments, tandis qu'Hélène était fiancée, et son cœur pur était fortifié par la confiance qu'un autre avait mise en elle.

« Avez-vous jamais entendu reparler de cet excellent docteur Morgan, qui avait des pilules contre le chagrin et qui s'est montré si bon pour nous, quoique, ajouta-t-elle en rougissant, nous ne fussions pas alors de cet avis ?

— Il m'avait pris mon ange gardien, dit Léonard avec une émotion visible, et si je ne l'eusse retrouvé, où serais-je et que serais-je aujourd'hui ? Je lui ai pardonné, mais je ne l'ai jamais revu depuis.

— Et ce terrible M. Burley ?

— Pauvre Burley ! Lui aussi, il a disparu de ma vie actuelle, je me suis informé de lui, mais tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'il est allé sur le continent, à ce que l'on suppose, en qualité de correspondant d'un journal. J'aurais tant de plaisir à le revoir aujourd'hui que peut-être je pourrais lui venir en aide, comme il a fait pour moi autrefois.

— Lui ? ah ! Léonard ! »

Léonard sourit, et son cœur battit plus vivement en retrouvant ce cher regard plein de prudence qui l'avertissait autrefois, et involontairement il se rapprocha d'Hélène. Celle-ci semblait par degrés redevenir telle qu'il l'avait connue.

« Oui, Hélène, il m'est venu en aide par ses enseignements et plus encore peut-être par ses fautes. Vous ne sauriez croire, Hélène, — pardon, je veux dire miss Digby, j'oubliais que nous ne sommes plus enfants ; — vous ne sauriez croire combien nous autres hommes et surtout nous autres écrivains, dont c'est la tâche de démêler les fils embrouillés des actions humaines, nous sommes redevables à nos propres fautes ; et malheur à nous si les fautes des autres ne nous instruisaient pas. Il faut que nous sachions où est l'écueil avant d'ériger le fanal, car les livres sont les fanaux de la vie humaine.

— Les livres ! Et moi qui n'ai pas lu les vôtres. Lord L'Estrange me dit que vous êtes devenu un homme célèbre. Et cependant vous vous souvenez toujours de moi, de la pauvre orpheline que vous trouvâtes pleurant au tombeau de son père, et dont vous ne craignîtes pas de surcharger votre existence déjà si lourde et si pénible. Non, appelez-moi toujours Hélène, vous serez toujours pour moi... un frère ! Lord L'Estrange le comprend ; il me l'a dit lui-même en m'apprenant que j'allais vous revoir. Il est si noble et si généreux ! Mon frère, s'écria tout à coup Hélène en tendant la main, tandis que son doux visage s'éclairait d'une expression sublime, mon frère, nous ne trahirons jamais son estime, nous ferons tous deux tous nos efforts pour lui rendre ce qu'il a fait pour nous ! N'est-ce pas ? »

Léonard se sentit accablé d'émotions diverses et confuses. Touché jusqu'aux larmes par cet affectueux appel, frissonnant au contact de la main qui touchait la sienne, et cependant saisi d'une crainte vague que les paroles

d'Hélène ne signifiaient autre chose que ce qu'elles semblaient dire... quelque chose qui devait mettre fin à toute espérance. Et ce nom de frère qui lui était autrefois si précieux et si cher, pourquoi lui faisait-il peur maintenant ? Pourquoi ne pouvait-il plus prononcer le doux nom de sœur ?

« Elle est au-dessus de moi maintenant et pour toujours ! » se dit-il avec tristesse ; et lorsqu'il parla de nouveau, le son même de sa voix était changé.

L'appel fait à son ancienne amitié n'avait servi qu'à le rendre plus froid et plus réservé ; il n'y fit même aucune réponse directe ; car mistress Riccabocca, au détour du chemin, apercevant le cottage avec ses pignons pittoresques, s'écria :

« C'est donc là votre maison, Léonard ? Je n'ai jamais rien vu d'aussi joli.

— Vous ne vous la rappelez donc pas ? dit Léonard à Hélène d'un ton de triste reproche, c'est là que je vous ai vue pour la dernière fois. Je voulais d'abord la laisser telle qu'elle était, puis je me suis dit que les souvenirs ne seraient pas détruits parce que je l'entourerais de toute la beauté que je pourrais créer, et que plus ce souvenir m'était cher, plus il était naturel d'y associer le beau. Peut-être ne comprenez-vous pas cela ? Peut-être n'y-a-t-il que nous autres pauvres poètes qui le comprenons !

— Si, je le comprends, » dit doucement Hélène. Elle regardait avidement le cottage.

« Qu'il est changé ! pensait-elle. Je me l'étais souvent représenté, mais jamais comme cela ; et cependant je l'aimais tout vulgaire qu'il était dans mon souvenir ; ainsi que le grenier et l'arbre qui était dans la cour du charpentier. »

Elle se garda bien d'exprimer tout haut ces pensées, et entra avec les autres dans le jardin.

CHAPITRE XVIII.

Mistress Fairfield ressentit une joie orgueilleuse en recevant mistress Riccabocca et Violante dans sa grande maison, car c'était à ses yeux une grande maison que le cottage dont son Lenny l'avait instituée dame et maîtresse. Elle en était fière en tout temps, mais elle pensait intérieurement que si jamais elle pouvait recevoir dans le salon de cette grande maison mistress Hazeldean, qui l'avait tant sermonnée pour s'être refusée à rester plus longtemps dans la petite chaumière qu'elle tenait à loyer du squire, la coupe de félicité humaine serait remplie pour elle et qu'elle mourrait contente. Elle s'occupa peu d'Hélène, son attention était tout entière absorbée par les deux damas avec qui elle venait de renouveler connaissance. Elle leur fit voir toute la maison et les mena jusque dans la cuisine. Léonard et Hélène se trouvèrent donc seuls pendant quelques instants. Ils étaient dans la bibliothèque ; Hélène sans y prendre garde s'était assise dans le fauteuil de Léonard, et elle examinait avec un vif intérêt les papiers épars et en désordre (non qu'il n'y eût un certain ordre sous ce désordre apparent, mais qui n'était connu que du propriétaire), et les livres en toutes langues posés sur le bureau, à terre, sur les chaises, partout. Je dois avouer que la première pensée d'Hélène fut un grand désir d'arranger tout cela.

« Pauvre Léonard ! pensa-t-elle, le reste de la maison est merveilleusement bien tenu, mais il n'a personne pour prendre soin de lui et de son cabinet. »

Comme s'il eût deviné sa pensée, Léonard sourit et dit :

« Ce serait une bonté cruelle pour l'araignée, que d'essayer même avec la plus douce main du monde d'arranger sa toile.

— Vous n'étiez pas tout à fait si désordonné autrefois, ce me semble ?

— Cependant même alors vous étiez obligée de garder l'argent. J'ai maintenant un plus grand nombre de livres et aussi plus d'argent. Mon intendante actuelle me laisse le soin de mes livres, mais elle est moins indulgente quant à l'argent.

HÉLÈNE (en souriant). Êtes-vous toujours aussi distrait ?

LÉONARD. Je le suis beaucoup plus ; c'est chez moi un vice incorrigible... miss Digby...

HÉLÈNE. Ne m'appellez pas miss Digby, appelez-moi si vous voulez ma sœur.

LÉONARD (évitant de prononcer le mot). Hélène, voulez-vous m'accorder une grâce ; vos yeux et votre sourire disent oui. Voulez-vous ôter un instant votre chapeau et votre châle ? Quoi ! cette demande vous étonne. Ne comprenez-vous pas que je voudrais croire une minute que vous êtes encore une fois chez vous sous ce toit ? »

Hélène parut troublée et baissa les yeux, puis elle les releva avec une candeur angélique, et murmurant de nouveau le nom de frère, comme si elle eût trouvé dans ce mot un refuge contre toute pensée d'affection trop vive, elle fit ce qu'il lui demandait.

Elle était donc là, assise au milieu des volumes poudreux, devant sa table, près de la fenêtre ouverte. Ses cheveux blonds séparés sur son front, avec l'air si bon, si calme, si heureux ! Léonard s'étonnait de son empire sur lui-même. Son cœur se tournait vers elle avec un amour si intense, ses lèvres eussent tant voulu lui dire :

« Oh ! que ce soit pour toujours, si l'asile ne vous paraît pas trop humble ! » Mais ce mot de frère se dressait entre eux comme une barrière.

Et cependant elle semblait à l'aise, et peut-être y était-elle beaucoup plus qu'elle ne s'y était encore sentie dans ce vaste hôtel froid et grandiose où elle devait bientôt avoir les droits d'une fille. Sans doute, elle se rendit subitement compte de cette impression, car elle se leva et dit d'un air inquiet :

« Mais nous allons faire attendre trop longtemps lady Lansmere : il faut partir ; » et elle remit à la hâte son chapeau et son châle.

Au même moment, mistress Fairfield rentra avec les deux dames, et s'excusa d'avoir quitté miss Digby.

Hélène reçut ses excuses avec sa douceur accoutumée.

« Oh ! dit-elle, votre fils et moi, nous sommes de si anciens amis, que vous pouvez vous dispenser avec moi de toute cérémonie. »

En entendant les mots anciens amis, mistress Fairfield ouvrit des yeux étonnés et regarda Hélène avec plus d'attention qu'elle n'avait encore fait

« Elle parle comme une grande dame, tout comme miss Violante, pensait-elle, mais elle a l'air plus humble et plus modeste, quoique pour l'habillement je n'aie jamais rien vu de si élégant, excepté dans les tableaux. »

Hélène passa cette fois son bras sous celui de mistress Riccabocca, et après avoir pris affectueusement congé de la veuve, les trois dames retournèrent avec Léonard vers la maison de Riccabocca.

Mistress Fairfield courut bientôt après elles, avec les gants et le chapeau de son fils que celui-ci avait oubliés.

« En vérité, mon garçon, lui dit-elle en le grondant affectueusement, il y a longtemps que tu ne ferais plus de livres, si le bon Dieu n'avait pris soin de fixer ta tête sur tes épaules. Vous ne le croiriez jamais, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers mistress Riccabocca, mais ce n'est plus du tout le garçon soigneux que vous avez connu ; il est devenu très-négligent. »

Hélène ne put s'empêcher de se retourner pour regarder Léonard avec un malicieux sourire.

La veuve aperçut ce sourire, et prenant le bras de Léonard elle lui dit tout bas :

« Mais où as-tu donc vu cette jolie demoiselle ? vous êtes d'anciens amis, dit-elle.

— Oh ! ma mère, dit Léonard avec tristesse, c'est une longue histoire ; vous en avez entendu le commencement, qui peut deviner quelle en sera la fin. » Et il s'échappa. Mais Hélène ne quitta pas le bras de mistress Riccabocca, et pendant le retour l'hiver sembla à Léonard avoir repris possession de toute la nature.

Et cependant il marchait près de Violante, qui lui faisait l'éloge d'Hélène. Hélas ! il n'est pas toujours aussi doux qu'on le pense d'écouter les louanges de celle qu'on aime ; ces louanges semblent parfois nous dire ironiquement : « Quel droit as-tu d'espérer parce que tu l'aimes ? Tous ne l'aiment-ils pas ? »

CHAPITRE XIX.

Lady Lansmere ne s'était pas plutôt trouvée seule avec Riccabocca et Harley, que posant la main sur le bras de l'exilé et lui donnant pour la première fois un titre qu'il ne pouvait entendre prononcer qu'avec une crainte nerveuse, elle dit :

« Harley en vous amenant ici a été forcé de me révéler votre incognito, car je l'aurais certainement découvert. Il est possible que vous ne vous souveniez pas de moi malgré toute votre galanterie, mais lors de votre première visite en Angleterre, j'allais dans le monde plus que je ne fais maintenant, et je fus une fois placée auprès de vous pendant un dîner à Carlton-House. Trêve de compliments et écoutez-moi ; Harley me dit que vous avez quelque raison d'être inquiet des desseins d'un audacieux aventurier, je le nomme ainsi, car il y a des aventuriers dans tous les rangs de la société. Permettez que votre fille vienne chez moi jusqu'à ce qu'aient disparu tous vos sujets de crainte, elle y sera du moins en sûreté, et si vous vouliez ainsi que...

— Arrêtez, ma chère madame, interrompit avec vivacité Riccabocca, votre bonté me confond. Je vous remercie mille fois de l'invitation que vous faites à ma fille, mais...

— Pas de mais, interrompit Harley à son tour. J'ignorais l'intention de ma mère lorsqu'elle est entrée ici, mais depuis le moment où elle m'en a dit un mot à l'oreille, j'y ai réfléchi et je suis convaincu que c'est une excellente précaution. Votre retraite est connue de M. Leslie ; celui-ci est en relations avec Peschiera. En admettant que M. Leslie soit incapable de trahir votre secret, j'ai cependant des raisons de croire que le comte a deviné qu'il vous connaît ; Audley Egerton m'a dit ce matin même qu'il l'avait ainsi compris, non d'après ce que lui avait dit le jeune homme, mais d'après certaines questions de M^{me} di Negra ; Peschiera est fort capable de faire espionner les démarches de Leslie, et plus naturellement encore les

miennes ; s'il s'agissait d'un Anglais, je me rirais de ses machinations, mais il s'agit d'un Italien, et de plus cet homme est un ancien conspirateur. Ce qu'il peut faire je n'en sais rien, mais un assassin peut toujours pénétrer dans un camp et un traître se glisser jusqu'à votre foyer. Près de ma mère, Violante sera nécessairement à l'abri de tout danger, vous ne sauriez en disconvenir ; et pourquoi vous-même n'y viendriez-vous pas ? »

Riccabocca n'avait rien à répondre à ces arguments quant à ce qui concernait Violante ; ils réveillaient la terreur presque superstitieuse que lui inspirait son ennemi, et le décidèrent à accepter sur le-champ l'invitation de lady Lansmere pour sa fille, tandis qu'il la refusait pour Jemima et pour lui.

« Je me suis promis en revenant en Angleterre, dit-il, de n'y voir personne qui connût le rang que j'avais occupé dans mon pays. J'ai senti qu'il me fallait toute ma philosophie pour m'habituer à ma nouvelle vie, et que si je voulais trouver ces biens qui ennoblissent toute existence, la dignité et la paix, il était nécessaire à la pauvre et faible nature humaine d'oublier entièrement le passé. Ce serait pour ma sagesse un terrible écueil que de venir dans votre maison et d'y retrouver momentanément, dans votre bonté et votre respect, et jusque dans l'atmosphère de votre société, le sentiment de ce que j'ai été, et puis ensuite, si l'espoir douteux de mon rappel venait à s'évanouir, de me retrouver pour le reste de ma vie ce que je suis aujourd'hui. Si j'étais seul, je m'exposerais peut-être au danger, mais ma femme, qui est maintenant heureuse et contente, le serait-elle encore lorsque vous l'auriez pour un temps arrachée à la modeste position qu'elle occupe ? Ne me faudrait-il pas écouter des regrets, des espérances, des craintes qui perceraient à jour le mince manteau de ma philosophie ? À présent même, depuis que dans un moment de faiblesse je lui ai confié mon secret, elle m'a plus d'une fois jeté mon rang à la face, sans y attacher grande importance, il est vrai, néanmoins le coup est rude. Aucune pierre ne vous blesse plus cruellement que celle qui est prise dans les ruines de votre maison, et plus grande est la maison, plus lourde est la pierre. Protégez donc ma fille, chère madame, protégez-la, puisque son père craint d'être impuissant à le faire ; mais je ne saurais accepter rien de plus. »

Riccabocca se montra inflexible ; on s'en tint donc à sa décision et l'on convint que Violante passerait chez lady Lansmere pour la fille du docteur Riccabocca.

« Et maintenant un mot encore, dit Harley. Ne communiquez pas ces arrangements à M. Leslie ; laissez-lui ignorer où demeure Violante, au moins jusqu'à ce que je vous autorise à le lui confier. Vous pourrez vous excuser près de lui sur ce qu'il est inutile qu'il le sache, à moins que ce ne soit pour aller la voir, et qu'en ce cas ses démarches pourraient être espionnées. Vous pouvez lui donner cette même raison pour l'engager à suspendre les visites qu'il vous fait. Permettez-moi d'apprendre à connaître davantage ce jeune homme. J'espère avoir d'ici à peu l'occasion de me rendre compte de la nature réelle des plans de Peschiera. Sa sœur a désiré me voir, je lui en fournirai l'occasion. D'après ce que j'ai appris d'elle dans mon dernier séjour sur le continent, je ne puis croire qu'elle consente à servir d'instrument au comte dans aucune tentative réellement criminelle ; elle possède, dit-on, des qualités que je ne lui supposais pas d'abord, et peut-être parviendrons-nous à la soustraire à l'influence de son frère. On nous déclare la guerre, nous la porterons dans le camp de l'ennemi. Vous me promettez donc de vous abstenir de toute nouvelle confiance envers M. Leslie ?

— Oui, pour le présent, dit Riccabocca d'un air de regret.

— Ne lui dites pas même que vous m'avez vu, à moins qu'il ne vous apprenne que je suis en Angleterre et que je désire savoir où vous êtes ; je lui en fournirai l'occasion. Allons, n'hésitez pas ; vous connaissez votre proverbe italien :

Bocca chiusa et occhio aperto,
Non fece mai bissun diserto.
La bouche close et l'œil ouvert, etc.

— C'est parfaitement vrai, dit le docteur, vous avez raison. *In bocca chiusa non c'entrano mosche*. Celui qui tient la bouche fermée, n'avale pas de mouches. *Corpo di Bacco !* vous avez raison !

CHAPITRE XX.

Violante et Jemima furent toutes deux bien étonnées lorsqu'à leur retour elles apprirent la décision dont la première était l'objet. La comtesse insista pour emmener Violante sur-le-champ et Riccabocca l'appuya en disant : « Certainement, le plus tôt sera le mieux. » La jeune fille était éperdue et stupéfaite. Jemima alla faire à la hâte un petit paquet des choses les plus nécessaires à sa belle-fille, tout en poussant plus d'un soupir à la pensée de la mince garde-robe de celle-ci. Mais parmi les vêtements elle glissa une bourse contenant ses économies de plusieurs mois, de plusieurs années peut-être, et y joignit un billet affectueux dans lequel elle engageait Violante à prier la comtesse de lui acheter tout ce qui était convenable pour la fille de son père. Le départ brusque et inattendu d'un de ses membres cause toujours à une famille un certain sentiment de malaise. La petite réunion se divisa deux par deux. Violante s'était rapprochée de son père et écoutait avec distraction les explications assez peu claires qu'il lui donnait. La comtesse causait avec Léonard, et selon la coutume des personnes de qualité lorsqu'elles s'adressent aux jeunes auteurs, le complimentait hautement sur ses livres qu'elle n'avait pas lus, mais que son fils lui avait dit être fort remarquables. Elle aurait désiré savoir où Harley avait fait connaissance avec ce M. Oran qu'il appelait son ami, mais elle était trop bien élevée pour le demander ou pour paraître s'étonner que le génie fût l'égal du rang. Elle pensait naturellement que leur connaissance avait dû se faire sur le continent.

Harley causait avec Hélène. « Vous n'êtes pas fâchée, lui dit-il, que Violante vienne avec nous ? Ce sera pour vous une compagne telle que j'aurais pu le souhaiter. Elle est justement de votre âge.

— J'ai de la peine à penser qu'elle n'est pas plus âgée que moi, dit Hélène ingénument.

— Pourquoi cela, chère Hélène ?

— Elle est si brillante ; elle s'exprime si bien, tandis que moi...

— Il ne vous manque que l'habitude de parler pour faire valoir vos pensées. »

Hélène jeta sur son tuteur un regard reconnaissant, mais elle secoua la tête, comme elle faisait presque toujours lorsqu'on la louait.

Enfin les préparatifs furent achevés, les adieux faits, et Violante se trouva assise dans la voiture près de lady Lansmere. Le majestueux équipage s'éloigna lentement avec ses quatre chevaux, ses postillons aux habits de couleurs éclatantes, ornés des armes de Lansmere, le tout d'un style qui se voit bien rarement dans les environs de la métropole, et qui disparaît tous les jours, même de nos comtés les plus reculés.

Riccabocca, Jemima et Giacomo le suivirent longtemps des yeux.

« La voilà partie, dit Giacomo en passant sur ses yeux la manche de son habit, mais c'est un poids de moins sur l'esprit.

— Et un de plus sur le cœur, murmura Riccabocca. Ne pleurez pas, Jemima, cela pourrait vous faire du mal ainsi qu'à celui qui doit venir. C'est une chose étonnante combien les humeurs de la mère affectent l'enfant qui n'est pas encore né. Je n'aimerais pas à avoir un fils qui eût une propension plus qu'ordinaire aux larmes. »

Et le pauvre philosophe s'efforça vainement de sourire. Il rentra lentement et s'enferma avec ses livres, mais il ne put lire. Son esprit était troublé, agité, et bien que comme tous les pères il eût désiré de se voir débarrassé pour la vie de sa fille bien-aimée, il lui semblait maintenant, qu'elle était partie pour quelque temps seulement, qu'une corde était brisée dans l'harmonie du foyer domestique.

CHAPITRE XXI.

Le soir du même jour, au moment où Egerton qui donnait un grand dîner faisait sa toilette, Harley entra dans sa chambre.

Egerton renvoya d'un signe son domestique et continua de s'habiller.

« Excusez-moi, mon cher Harley, dit-il, je n'ai que dix minutes à vous donner. J'attends un des ducs de la famille royale, et l'exactitude, si elle n'est que la courtoisie des princes, est la vertu strictement obligatoire des hommes d'État. »

Harley répondait ordinairement par une plaisanterie aux aphorismes de son ami, mais il s'en abstint cette fois. Il posa affectueusement la main sur l'épaule d'Egerton : « Avant que je ne vous parle d'affaires, dites-moi comment vous allez — mieux ?

— Mieux ! mais je vais toujours bien ; j'ai peut-être l'air un peu fatigué : plusieurs années de rude travail finissent par altérer la physionomie, mais peu importe, j'ai passé l'âge où l'on consulte son miroir avec inquiétude. »

En parlant ainsi Egerton ayant achevé sa toilette s'approcha de la cheminée, droit et digne comme de coutume, plus beau encore que bien des jeunes gens, et avec une vigueur apparente qui semblait devoir supporter pendant bien des années encore le triste et glorieux fardeau du pouvoir.

« Voyons maintenant votre affaire, Harley ? dit-il.

— Et d'abord je désire qu'aussitôt qu'il sera possible, vous me présentiez à M^{me} di Negra. Vous m'avez dit qu'elle désirait me voir.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— Eh bien alors, elle reçoit ce soir ; je n'avais pas l'intention d'aller chez elle, mais quand mes convives seront partis...

— Vous pourrez me prendre au club ; faites-le, je vous prie. En second lieu vous avez connu lady Jane Horton encore mieux que moi, du moins dans les derniers temps de sa vie (Harley soupira et Egerton attisa le feu). Avez-vous jamais vu chez elle une mistress Bertram, ou l'en avez-vous jamais entendue parler ?

— De qui ? fit Egerton d'une voix sourde, le visage toujours tourné du côté du feu.

— D'une mistress Bertram ; mais qu'avez-vous, mon ami ? Êtes-vous malade ?

— C'est un spasme au cœur, voilà tout. — Ne sonnez pas, cela va se passer. — Continuez — mistress... Pourquoi me demandez-vous cela ?

— J'ai à peine le temps de vous l'expliquer, mais j'ai résolu, comme vous le savez, de faire rendre justice à mon ami Italien, si le ciel me vient en aide ainsi qu'il fait toujours à ceux qui ont pour eux le bon droit lorsqu'ils s'aident eux-mêmes, et cette mistress Bertram est mêlée aux affaires de mon ami.

— À ses affaires ? Comment cela ? »

Harley en donna l'explication rapide et succincte. Audley l'écoutait attentivement, les yeux fixés sur le tapis et paraissait ne respirer encore qu'avec la plus grande difficulté.

À la fin il répondit : « Je me rappelle cette mistress... mistress Bertram. Mais vos recherches à son sujet seraient infructueuses. Je crois avoir entendu dire qu'elle est morte depuis longtemps ; et même j'en suis certain.

— Morte ! cela est bien malheureux. Mais connaissez-vous quelqu'un de ses parents ou de ses amis ? Pourriez-vous m'indiquer un moyen quelconque de retrouver ce paquet s'il lui est parvenu ?

— Non.

— Et lady Jane à ma connaissance n'avait d'autre amie que ma mère, qui ne se rappelle pas avoir jamais vu de mistress Bertram. J'ai envie de mettre un avertissement dans les journaux. Cependant non, car je ne pourrais distinguer cette mistress Bertram de toute autre personne portant le même nom, qu'en indiquant avec qui elle est allée sur le continent et cela mettrait Peschiera sur la voie.

— D'ailleurs à quoi cela servirait-il ? dit Egerton. Celle que vous cherchez n'est plus ! Il s'arrêta un instant, puis reprit rapidement : le paquet n'a dû arriver en Angleterre que plusieurs années après sa mort ; il aura été sans nul doute renvoyé à la poste ou détruit. »

Harley parut fort désappointé. Egerton continua d'un ton presque machinal comme ne pensant point à ce qu'il disait, mais suivant cependant la méthode pratique de raisonnement qui lui était habituelle et au moyen de

laquelle un homme du monde a coutume de détruire les espérances d'un enthousiaste. Puis se levant soudain en entendant frapper bruyamment à la grande porte, il dit : « Vous entendez, il faut que vous m'excusiez.

— Je vous quitte, mon cher Audley, mais je vous le demande encore une fois, êtes-vous mieux, maintenant ?

— Beaucoup miens, merci — tout à fait bien. Je passerai vous prendre entre onze heures et minuit. »

CHAPITRE XXII.

Si quelqu'un eût pu être plus surpris en voyant ce soir-là lord L'Estrange chez M^{me} di Negra que la belle hôtesse elle-même, c'eût été Randal Leslie. Quelque chose l'avertissait instinctivement que cette visite était menaçante pour ses projets ultérieurs sur Riccabocca et Violante. Mais Randal Leslie n'était pas de ceux qui reculent devant un combat intellectuel : il avait au contraire trop de confiance dans ses talents pour l'intrigue pour ne pas se réjouir à l'idée de les exercer. Il ne pouvait croire que l'indolent Harley fût de force à lutter contre son activité infatigable et sa persévérance obstinée. Mais au bout de quelques instants il se sentit envahi par la crainte. Aucun homme de nos jours ne s'entendait à produire un plus brillant effet que lord L'Estrange lorsqu'il daignait le vouloir. Sans avoir aucune prétention à cette beauté personnelle qui frappe au premier coup d'œil, il avait conservé ce charme de physionomie et cette grâce dans les manières qui dans sa première jeunesse avaient fait de lui l'enfant gâté de la société. M^{me} di Negra n'avait réuni autour d'elle qu'un petit cercle ; mais il se composait de l'élite du grand monde ; ce n'étaient pas sans doute ces dames de château austères et réservées que les élégantes dispensatrices de la mode ridiculisent sous le nom de prudes, mais néanmoins il y avait là des femmes d'une

réputation sans tache et du plus haut rang, coquettes peut-être, mais rien de plus ; en un mot des femmes charmantes, de ces gais papillons qui voltigent au-dessus des tiges droites et roides du parterre. Et c'étaient aussi des ambassadeurs, des ministres, des hommes de lettres célèbres, de brillants orateurs, et des dandys de premier ordre (lesquels sont généralement des hommes fort agréables). Au milieu de cet assemblage varié Harley, depuis si longtemps étranger au monde londonien, semblait se faire place avec l'aisance d'un Alcibiade. Plusieurs dames se le rappelaient et s'empressèrent de renouer connaissance avec lui, par des signes de tête, des appels, des sourires. Il eut un compliment pour chacune d'elles. Il y avait peu de personnes, hommes ou femmes, à qui Harley n'inspirât un attrait particulier. Les gens sérieux recherchaient en lui le lettré, l'homme de guerre distingué ; les jeunes gens l'esprit vif et plaisant ; les blasés la nouveauté, et pour les natures plus vulgaires, n'était-il pas lord L'Estrange, un homme à marier, possesseur d'une fortune indépendante, héritier d'un titre et de cinquante mille livres de rente ?

Après avoir réussi dans l'effet général, que, nous l'avouerons, il s'était efforcé de produire, Harley s'occupa sérieusement et spécialement de son hôtesse. Il vint s'asseoir à côté d'elle, et, par politesse pour tous deux, les admirateurs moins pressants s'éloignèrent insensiblement.

Frank Hazeldean fut le dernier à quitter M^{me} di Negra ; mais lorsque celle-ci et Harley se mirent à parler italien, le pauvre garçon, qui ne les comprenait pas, craignant de prêter à rire et maudissant Eton où on lui avait fait sacrifier à l'étude des langues mortes, dont il n'avait appris que bien peu de chose, celle des langues vivantes dont il ne savait pas un mot, le pauvre garçon s'éloigna, et, apercevant Randal, il lui dit :

« Quel âge a lord L'Estrange, à votre avis ? Bien qu'il paraisse jeune, il ne doit plus l'être, ce me semble. N'était-il pas à Waterloo ?

— Il est assez jeune pour devenir un terrible rival, » répondit Randal avec une habile sincérité.

Frank pâlit et médita des pensées sanguinaires, parmi lesquelles la détente d'un pistolet et le bois de *** occupaient une place prééminente.

Les apparences étaient certainement de nature à exciter la jalousie d'un amant bien épris, car Harley et Béatrix causaient alors à voix basse ; Béatrix

paraissait agitée, Harley sérieux et pressant. Randal lui-même ne savait que penser. Lord L'Estrange était-il véritablement amoureux de la marquise ? S'il en était ainsi, il fallait dire adieu à tout espoir du mariage de celle-ci avec Frank ; ou bien feignait-il, dans l'intérêt de Riccabocca, d'aimer Béatrix pour acquérir de l'influence sur elle, diriger son ambition, et se faire d'elle une alliée contre les projets de son frère ? Cette feinte était-elle compatible avec la franchise bien connue d'Harley ? Convenait-il à l'honneur délicat et chevaleresque dont se piquait le jeune lord, de faire la cour à une femme par simple ruse de guerre ? Toute son amitié pour Riccabocca était-elle capable de le faire descendre à jouer cette misérable comédie ? Cette question suggéra tout à coup à Randal une pensée nouvelle ; lord L'Estrange ne songeait-il pas à plaire lui-même à Violante ? N'était-ce pas là l'explication naturelle de toutes les démarches qu'il avait tentées auprès de la cour d'Autriche pour faire recouvrer à la jeune fille son héritage ?

Les objections que pouvait avoir le gouvernement autrichien au mariage de Violante avec un Anglais obscur, tomberaient sans doute lorsqu'il serait question d'Harley L'Estrange, d'un homme dont la famille, non-seulement appartenait à la plus haute aristocratie d'Angleterre, mais encore avait toujours soutenu les principes qui dirigeaient les principaux gouvernements d'Europe. Harley, à la vérité, n'avait jamais arboré personnellement aucun drapeau politique, mais ses idées devaient être celles d'un officier de haute naissance ayant combattu avec l'Autriche pour la restauration des Bourbons. Et cette immense fortune que Violante risquait de perdre en épousant un homme comme Randal, un mariage avec l'héritier des Lansmere pouvait au contraire contribuer à la lui faire rendre. Harley, malgré sa brillante position, devait-il être indifférent à de telles séductions ?

Et nul doute que Riccabocca, dans sa correspondance, ne lui eût parlé de la rare beauté de Violante.

Tout bien considéré, il parut naturel à Randal que les scrupules d'Harley sur ce qui est dû aux femmes eussent cédé à une si forte tentation. S'il n'avait pas jugé que l'amitié fût un motif assez puissant pour les vaincre, il ne pensait pas de même de l'ambition.

Tandis que Randal réfléchissait, que Frank souffrait, et que plus d'un commentaire murmuré à voix basse sur l'intelligence qui semblait régner

entre la belle hôtesse et son interlocuteur parvenait aux oreilles de l'ambitieux intrigant et de l'amant jaloux, la conversation de ceux qui étaient l'objet de tant de remarques venait de prendre un tour nouveau. Béatrix s'était efforcée d'en changer le sujet.

« Il y a longtemps, milord, disait-elle, que je n'ai entendu exprimer des sentiments semblables à ceux dont vous me parlez, et si je ne m'en sens pas tout à fait indigne, c'est à cause du plaisir que j'ai naguère éprouvé, en lisant des sentiments également étrangers au langage du monde dans lequel je vis. » Et, en parlant, Béatrix prenait un livre sur la table. « Connaissez-vous cet ouvrage ? » ajouta-t-elle.

Harley jeta un coup d'œil sur le titre du livre.

« Sans doute ; j'en connais même l'auteur.

— Je vous envie cet honneur. J'aimerais à connaître aussi celui qui m'a fait découvrir dans mon cœur des profondeurs qui m'étaient inconnues.

— Croyez-moi, charmante marquise, s'il en est ainsi, je ne vous ai pas flattée, je n'ai pas estimé trop haut votre nature ; car cet ouvrage n'a d'autre attrait que celui d'un appel fait à des sentiments généreux, et il ne saurait plaire à ceux chez qui n'existent pas ces sentiments.

— Vous vous trompez nécessairement, ou bien comment serait-il si populaire ?

— Parce que les sentiments généreux sont plus naturels au cœur humain que nous ne le croyons généralement.

— Ne me dites pas cela ; j'ai toujours vu le monde si bas et si faux !

— Pardonnez-moi la question, mais que savez-vous du monde ? »

Béatrix leva d'abord vers Harley des yeux étonnés, puis elle regarda autour d'elle avec une ironie expressive.

« Je m'en doutais ; vous appelez ce petit salon le monde. Soit donc. Eh bien ! je ne crains pas de dire que si les personnes ici présentes étaient transformées en spectateurs d'un théâtre, et que vous fussiez aussi consommée dans l'art scénique que vous l'êtes dans l'art de plaire...

— Eh bien ?...

— Eh bien ! si vous prononciez un discours rempli de sentiments bas et sordides, vous seriez sifflée. Mais qu'une autre femme, moins belle et moins bien douée, se levât pour exprimer des sentiments doux et féminins ou bien nobles et élevés, l'acclamation serait sur toutes les lèvres et les larmes dans bien des yeux. La véritable preuve de la noblesse inhérente à notre nature, c'est la sympathie que les foules témoignent toujours pour ce qui est grand et beau. Ne croyez pas que le monde soit vil ; s'il en était ainsi, toute société serait à jamais impossible. Mais vous désirez, dites-vous, connaître l'auteur de ce livre ; je vous l'amènerai.

— Je vous en serai très-reconnaissante.

— Et maintenant, dit Harley avec son candide et charmant sourire, serons-nous amis ?

— Vous m'avez tellement surprise qu'à peine puis-je vous répondre. Mais pourquoi voulez-vous que nous soyons amis ?

— Parce que vous avez besoin d'un ami. Vous n'en avez pas.

— Singulier flatteur ! dit Béatrix en souriant tristement ; et elle dirigea ses regards vers Randal.

— Ah ! dit Harley, vous avez trop de pénétration pour croire qu'il y ait là de l'amitié. Pensez-vous que je n'aie pas remarqué l'œil observateur de M. Randal Leslie tandis que je vous parlais ? Quel peut être le lien qui vous rapproche l'un de l'autre, je l'ignore, mais je le saurai bientôt.

— Vous parlez comme un membre de l'ancien Conseil des Dix. Vous voulez absolument me faire peur, dit Béatrix, cherchant par une affectation de légèreté à secouer l'impression sérieuse qu'avaient fait naître en elle les paroles d'Harley.

— Et moi, dit L'Estrange avec calme, je vous affirme que je ne vous crains plus. » Il la salua et traversa la foule pour rejoindre Audley Egerton qui était dans un coin, parlant à voix basse avec un de ses amis politiques. Avant d'arriver jusqu'au ministre, Harley passa près de Randal et du jeune Hazeldean ; il salua le premier et tendit la main au second. Randal sentit la différence, et son orgueil en fut blessé ; un sentiment de haine pour Harley traversa son cœur. Il fut ravi de voir la froide hésitation avec laquelle Frank toucha à peine la main qui lui était offerte. Mais Randal n'était pas le seul que l'œil perçant de Harley eût vu guetter Béatrix ; il avait remarqué les

regards courroucés de Frank et en avait aisément deviné la cause. Il ne fit donc que sourire de la mauvaise humeur de celui-ci.

« Vous êtes comme moi, monsieur Hazeldean, dit-il ; vous pensez qu'un sentiment du cœur doit accompagner toute politesse qui implique l'amitié.

« La main de Douglas est à lui. »

Puis Harley prit Randal à l'écart.

« Monsieur Leslie, un mot, lui dit-il. Si je désirais connaître la retraite du docteur Riccabocca afin de lui rendre un grand service, consentiriez-vous à m'en révéler le secret ?

— Voici, milord, un ami du docteur Riccabocca. Ne feriez-vous pas mieux de vous adresser à M. Hazeldean ?

— Non, monsieur Leslie, car je crois qu'il ne pourrait pas me répondre, tandis que vous le pouvez. Je vais vous demander une chose qu'il vous est permis, ce me semble, de m'accorder sans hésitation. Si vous voyez Riccabocca, dites-lui que je suis en Angleterre, et laissez-le décider s'il lui convient ou non de communiquer avec moi ; mais peut être l'avez-vous déjà instruit de mon retour ?

— Lord L'Estrange dit Randal en s'inclinant avec une politesse affectée, veuillez m'excuser si je refuse également de nier ou d'avouer les relations que vous m'attribuez. Si réellement le docteur Riccabocca m'a confié un secret, c'est à moi de juger de la meilleure manière de le garder. Et, quant au reste, après que le comte écossais, dont Votre Seigneurie vient de citer les paroles, eut refusé de toucher la main de Marmion, il eût eu mauvaise grâce à le rappeler pour le charger d'un message. »

Harley ne s'était pas attendu à ce ton de la part du protégé d'Egerton, mais cette hauteur, qui du moins semblait indiquer un caractère indépendant, plut à sa nature brave et franche bien plutôt qu'elle ne l'irrita. Néanmoins, les soupçons qu'avait conçus L'Estrange au sujet de Randal étaient trop fondés pour qu'il y renonçât aisément ; il répliqua donc poliment, mais avec un sarcasme déguisé :

« Je me sou mets à votre reproche, monsieur Leslie, bien que je n'aie pas eu, comme vous le croyez, l'intention de vous offenser. Je regrette d'autant plus ma malheureuse citation, que votre spirituelle réponse vous a contraint de vous identifier avec Marmion, qui, bien que brave et habile, était certainement fort rusé. » Puis Harley se dirigea de nouveau vers Egerton, et, après quelques minutes, tous deux quittèrent le salon.

« Que vous disait donc lord L'Estrange ? dit Frank à son ami ; il vous parlait de Béatrix, j'en suis sûr.

— Non ; il me citait des vers.

— Mais alors, pourquoi paraissiez vous si en colère, mon cher ? Je sais que c'est par affection pour moi ; il peut, comme vous le dites, devenir un rival formidable... Mais, sûrement, ce ne sont pas ses cheveux ; croyez-vous qu'il porte un toupet ? Je suis sûr qu'il vous faisait l'éloge de Béatrix. Il en est fou, c'est évident. Mais je ne la crois pas femme à se laisser séduire uniquement par le rang et la fortune. Et vous ? Mais pourquoi ne dites-vous rien ?

— Si vous n'obtenez bientôt son consentement, je crains qu'elle ne soit perdue pour vous, » dit lentement Randal ; et, avant que Frank ne fût revenu de sa consternation, il était hors du salon.

CHAPITRE XXIII.

Violante passa sa première soirée près de lady Lansmere plus agréablement que n'avait fait Hélène. À la vérité, son père lui manqua beaucoup et Jemima un peu ; mais elle identifiait tellement la cause de son père avec Harley, qu'elle avait vaguement l'idée qu'elle était chez lord Lansmere pour la servir. La comtesse, il faut l'avouer, se montra envers elle plus cordiale qu'elle ne l'avait jamais été avec l'orpheline. Mais ce qui

faisait la véritable différence dans le cœur de chacune des jeunes hiles, c'est qu'Hélène était intimidée par lady Lansmere, tandis que Violante ne ressentait que de l'affection pour la mère de lord L'Estrange. Violante avait une de ces natures expansives qui mettent à l'aise une personne froide et réservée telle que lady Lansmere ; il n'en était pas ainsi de la pauvre petite Hélène, si réservée elle-même, et qu'il était si difficile d'amener à répondre autrement que par monosyllabes. Puis, lady Lansmere parlait sans cesse d'Harley ; Hélène l'avait écoutée avec respect et intérêt, Violante l'écoutait avec une curiosité avide et ravie. Le cœur de la mère avait senti la différence, et il se portait vers Violante plus naturellement que vers sa compagne. Lord Lansmere, comme la plupart des hommes de son âge, considérait en gros toutes les jeunes filles comme une variété inoffensive, gracieuse, mais singulièrement stupide de l'espèce féminine, dont l'affaire était d'être jolies, de jouer du piano et de babiller ensemble de robes, de couturières et d'amoureux. Mais cette créature animée et éblouissante, avec son mouvement d'esprit et sa mobile physionomie, le prit comme par surprise, attira malgré lui son attention et jusqu'à sa galanterie. Hélène restait tranquillement assise dans un coin avec son ouvrage, écoutant parfois avec une admiration triste, bien qu'exempte d'envie, la conversation animée et l'éloquence involontaire de Violante, d'autres fois plongée dans de secrètes méditations. Et, pendant ce temps, ses doigts industriels agissaient toujours : c'était là, chez Hélène, une habitude qui irritait les nerfs de lady Lansmere ; celle-ci méprisait les jeunes filles qui se plaisent aux travaux d'aiguille. Elle ne comprenait pas que c'est souvent une ressource de l'esprit féminin, non pour cacher l'absence des pensées, mais pour en voiler la profondeur par le silence. Violante fut surprise et même un peu désappointée de ce qu'Harley fût sorti avant le dîner et ne rentrât pas de la soirée. Mais lady Lansmere, excusant l'absence de son fils sous le prétexte d'engagements contractés antérieurement, saisit l'occasion de parler de ses façons d'agir en général, de tout ce qu'il promettait dans son enfance, des regrets qu'elle éprouvait de son inaction présente, de l'espérance qu'elle conservait de le voir quelque jour se servir de ses rares facultés, en sorte que Violante cessa presque de regretter sa présence.

Lady Lansmere conduisit ensuite la jeune Italienne à sa chambre, et lui dit en l'embrassant tendrement : « Mais vous êtes justement la personne la

plus capable de l'arracher aux rêveries mélancoliques qu'il cherche à déguiser sous l'apparence de caprices bizarres. » Violante croisa les bras sur sa poitrine, et ses yeux brillants, adoucis par la tendresse, semblaient dire : « Lui, mélancolique ! et pourquoi ? »

En quittant Violante, lady Lansmere s'arrêta devant la porte d'Hélène, et après un instant de réflexion elle entra doucement. Hélène avait renvoyé sa femme de chambre et elle était agenouillée au pied de son lit, le visage caché dans ses mains. Son attitude était si pieuse, si enfantine, si touchante, que l'orgueilleuse et froide expression du visage de lady Lansmere changea aussitôt ; instinctivement elle mit sa main devant la lumière et s'assit en silence pour ne pas interrompre la jeune fille dans sa prière.

Lorsque Hélène se releva, elle tressaillit en apercevant la comtesse assise auprès du feu, et elle mit vivement la main sur ses yeux : elle avait pleuré. Mais lady Lansmere était trop absorbée dans ses propres pensées pour remarquer les traces de larmes qui, à ce que craignait Hélène, n'étaient que trop visibles, et tandis que celle-ci s'approchait timidement, la comtesse, les yeux fixés sur le feu mourant, lui dit : « Je vous demande pardon, miss Digby, de vous surprendre ainsi, mais mon fils m'a chargée d'apprendre à lord Lansmere l'offre que vous avez fait à Harley l'honneur d'accepter ; je n'ai encore rien dit à milord, il peut s'écouler quelque temps avant que je ne trouve une occasion convenable de lui parler ; en attendant, je ne doute pas que vous ne pensiez comme moi que ce serait oublier ce qui est dû au père de lord L'Estrange que d'apprendre à des étrangers un événement aussi important, avant qu'il y ait donné son consentement. »

Ici la comtesse s'arrêta, et la pauvre Hélène voyant qu'elle attendait une réponse à ce discours glacial, balbutia à demi-voix : « Certainement, madame ; je n'ai jamais songé...

— C'est très-bien, mon enfant, interrompit lady Lansmere, se levant soudain comme soulagée d'une grande inquiétude. J'avais raison de ne pas douter de votre supériorité sur les autres jeunes filles de votre âge qui ne gardent jamais un moment le secret sur un sujet de cette nature. Ainsi donc, il est convenu que pour le présent vous ne ferez part de ce qui s'est passé entre vous et Harley à aucune des amies avec lesquelles vous pouvez correspondre.

— Je n'ai pas de correspondances, pas d'amies, madame, dit Hélène avec tristesse et ayant peine à retenir ses larmes.

— J'en suis bien aise, mon enfant. Les jeunes filles ne devraient jamais en avoir. Leurs amies, et surtout celles avec lesquelles elles correspondent, sont généralement leurs pires ennemies. Bonne nuit, miss Digby. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, bien que nous devions certainement la plus grande bienveillance à cette jeune Italienne, elle est cependant tout à fait étrangère à notre famille et vous ferez donc bien d'être aussi prudente avec elle que vous l'eussiez été avec vos correspondantes, si vous aviez eu le malheur d'en avoir. »

Lady Lansmere dit ces derniers mots en souriant, puis se retira après avoir déposé un froid baiser, vrai baiser de belle-mère, sur le front incliné d'Hélène.

CHAPITRE XXIV.

Le lendemain Harley parut au déjeuner. Il était gai et causa avec Violante plus librement qu'il n'avait encore fait. Il semblait se plaire à contredire tout ce qu'elle avançait et à attiser le feu de la discussion. Violante était naturellement très-sincère ; que son langage fût grave ou gai, lorsqu'elle parlait son cœur passait sur ses lèvres et son âme dans ses yeux ; l'ironie d'Harley la piqua, l'irrita, et la colère la rendait si charmante, animait d'un tel feu son beau visage et sa parole éloquente, qu'Harley n'en était que plus disposé à la taquiner. Mais ce qui peut-être déplaisait plus encore à Violante que ces taquineries, bien qu'elle n'eût pu dire pourquoi, c'était ce ton familier que prenait Harley avec elle, le ton d'un aimable frère aîné ou d'un oncle vieux garçon ; avec Hélène, au contraire, Harley se montrait singulièrement respectueux ; il ne l'appelait jamais par son nom de baptême, comme il faisait pour Violante, et lorsqu'il lui parlait, c'était en

adoucissant la voix et en inclinant la tête. Après le déjeuner il demanda à Violante de chanter ou de jouer du piano, et lorsque celle-ci eut avoué combien peu elle avait cultivé ces talents, il décida Hélène à se mettre au piano et resta debout près d'elle, lui tournant les pages avec toute l'obligeance et l'admiration d'un amateur. Hélène, qui avait un talent véritable, joua moins bien qu'à son ordinaire, car il déplaisait à sa nature généreuse de paraître triompher de l'ignorance de Violante ; celle-ci, de son côté, aimait si passionnément la musique qu'en écoutant Hélène elle oubliait le sentiment de sa propre infériorité. Cependant elle soupira quand Hélène se leva et qu'Harley la remercia du plaisir qu'elle lui avait fait.

La journée était belle. Lady Lansmere proposa une promenade dans le jardin. Tandis que les trois dames allaient mettre leurs chapeaux et leurs châles, Harley alluma un cigare et descendit du perron sur la pelouse. Lady Lansmere le rejoignit avant les jeunes filles.

« Harley, dit-elle lui prenant le bras, quelle charmante compagne vous nous avez amenée ! Je n'ai jamais connu personne qui m'ait autant plu que cette chère Violante. Presque toutes les jeunes filles capables de causer et de penser par elles-mêmes sont pédantes ou masculines, mais elle est toujours simple, toujours femme. Ah ! Harley !

— Pourquoi ce soupir, ma bonne mère ?

— C'est que je pensais à quel point elle vous aurait convenu, combien j'aurais été fière d'une semblable belle-fille, et combien surtout vous auriez été heureux avec une telle femme ! »

Harley tressaillit. « Tut ! fit-il avec une légèreté affectée ; ce n'est qu'une enfant. Vous oubliez mon âge.

— Mais, dit la comtesse étonnée, Hélène n'est-elle pas tout aussi jeune que Violante ?

— Oui, sans doute, à ne consulter que les dates ; mais Hélène est d'un caractère grave, solide ; ce qu'elle est aujourd'hui elle le sera toujours, et puis Hélène, par reconnaissance, par respect ou par compassion, veut bien accepter les ruines de mon pauvre cœur, tandis que cette brillante Italienne a l'imagination d'une Juliette et s'attendra à trouver dans un mari la passion d'un Roméo. Chut ! ma mère ! Oubliez-vous que je me suis engagé

librement et volontairement. Pauvre chère Hélène ! À propos, avez-vous parlé à mon père comme vous me l'aviez promis ?

— Pas encore. Il faut que je guette un moment propice. Vous savez que votre père a besoin d'être pris avec adresse.

— Ma bonne mère, la prétention que vous avez de nous marier nous autres hommes, vous fait perdre bien du temps et nous cause souvent bien du chagrin. Rien ne réussit mieux auprès des hommes que la simple vérité ; nous sommes élevés à la respecter, tout étrange que cela puisse vous paraître. »

Lady Lansmere sourit d'un air de sagesse supérieure et dit du ton expérimenté d'une épouse accomplie : « Laissez-moi faire, Harley, et comptez sur l'assentiment de milord. »

Harley savait que lady Lansmere finissait toujours par persuader à son père ce qu'elle voulait et il craignait que le comte, naturellement désappointé par une telle alliance, ne laissât, s'il n'était dûment préparé, percer son désappointement dans ses manières avec Hélène. Or, Harley se devait à lui-même d'épargner à celle-ci toute humiliation ; il voulait qu'elle se crût la bienvenue dans sa famille, c'est pourquoi il dit à sa mère : « Je m'en remets à vos promesses et à votre diplomatie. En attendant, si vous m'aimez, soyez bonne pour ma fiancée.

— Ne le suis-je donc pas ?

— Hum ! L'êtes-vous autant que si c'était une riche héritière, comme vous pensez que sera Violante ?

— Est-ce donc, répondit lady Lansmere éludant la question, est-ce donc parce que l'une est héritière et que l'autre ne l'est pas que vous mettez une différence si marquée dans vos manières envers elles deux ! Vous traitez Violante comme une enfant gâtée et miss Digby comme...

— La future épouse de lord L'Estrange et la future belle-fille de lady Lansmere. Oui, ma mère. »

La comtesse réprima une exclamation d'impatience prête à lui échapper, car le visage d'Harley avait cette expression sérieuse que celui-ci prenait bien rarement, excepté lorsqu'il était dans cette disposition où il est prudent d'adoucir les hommes et non de leur résister. Après une pause, Harley

reprit : « Je vais vous quitter aujourd'hui même. J'ai retenu un appartement au club de Clarendon. Je vais satisfaire votre désir tant de fois exprimé de me voir jouir de ce qu'on appelle les plaisirs de mon rang, ainsi que des privilèges de la vie de garçon. Je vais célébrer mes adieux au célibat et briller une dernière fois avec toute la splendeur d'un soleil couchant sur Hyde-Park et May-Fair.

— Vous êtes une véritable énigme ! Vous voulez quitter la maison justement lorsque votre fiancée l'habite ! Est-ce là une conduite naturelle chez un amant ?

— Comment ne comprenez-vous pas cela tout de suite ? dit Harley en riant. Ne devinez-vous pas que je souhaite qu'Hélène et moi nous perdions l'habitude de nous considérer uniquement comme tuteur et pupille ; que la familiarité même de nos relations, tandis que nous vivons sous le même toit, s'oppose presque à ce que nous devenions amants, que nous perdons ainsi et la joie du retour et le chagrin du départ. »

Ils aperçurent alors Violante et Hélène qui descendaient au jardin, se donnant affectueusement le bras.

« Mais si vous nous quittez le lendemain du jour où la fille de votre ami devient notre hôte, reprit lady Lansmere, que va-t-elle en penser ? »

Lord L'Estrange regarda fixement sa mère. « Et qu'importe, dit-il, ce qu'elle pense de moi, d'un homme fiancé à une autre et d'âge à être...

— Pour l'amour du ciel, ne parlez pas toujours de votre âge, Harley, cela me rappelle le mien, et d'ailleurs je ne vous ai jamais vu plus beau... »

Là-dessus elle attira son fils du côté des jeunes filles, et prenant Hélène à part, elle lui demanda si elle savait que lord L'Estrange avait retenu des chambres au Clarendon et si elle comprenait pourquoi. Et tout en parlant, elle s'éloignait, de sorte qu'Harley se trouva seul près de Violante.

« Vous allez être ici bien tristement, j'en ai peur, ma pauvre enfant ! lui dit-il.

— Tristement ! Mais pourquoi m'appellez-vous enfant ? Est-ce que j'ai l'air d'une enfant ?

— Certainement, à mes yeux du moins. Ne vous ai-je pas tenue dans mes bras ?

— Mais il y a bien longtemps de cela.

— C'est vrai ; mais si les années ont marché pour vous, elles n'ont pas été stationnaires pour moi. Il y a entre nous maintenant la même différence d'âge qu'il y avait alors. C'est pourquoi je vous demande la permission de vous appeler mon enfant et de vous traiter comme telle.

— Je ne vous la donne pas du tout. Savez-vous que j'avais toujours cru avoir un bon caractère jusqu'à ce matin ?

— Et qu'est-ce qui vous a détrompée ? Auriez-vous par hasard cassé votre poupée ?

— Là ! vous y voilà encore ! Vous ne vous plaisez qu'à me taquiner !

— C'était donc vraiment la poupée ? Ne pleurez pas ; je vous en achèterai une neuve. »

Violante retira vivement son bras passé sous celui d'Harley et se dirigea vers la comtesse dans un muet dédain. Harley fronça le sourcil d'un air sombre et préoccupé. Il demeura un moment immobile, puis rejoignit les dames.

« J'empiète beaucoup sur votre matinée, dit-il, c'est que j'attends un ami que j'ai fait prévenir avant que vous ne fussiez levées. Il doit venir à midi. Si vous le permettez, ma mère, je dînerai demain ici et je vous prierai de vouloir bien l'inviter à s'y trouver avec moi.

— Certainement. Et quel est cet ami ? Je suppose qu'il s'agit du jeune auteur ?

— Léonard Fairfield ! s'écria Violante déjà honteuse de son mouvement de dépit.

— Fairfield ! répéta lady Lansmere. Je croyais, Harley, que vous l'appeliez Oran ?

— C'est un pseudonyme qu'il a pris ; mais il est le fils de Mark Fairfield qui a épousé une Avenel. Ne lui avez-vous pas trouvé un air de famille ? N'avez-vous pas remarqué ses yeux, ma mère ? dit Harley en baissant la voix.

— Non. » fit la comtesse.

Harley, voyant que Violante parlait à Hélène de Léonard et que ni l'une ni l'autre ne l'écoutaient, reprit à voix basse : « Et sa mère, la sœur de Nora, n'a pas voulu me voir ! C'est pour cela que je vous ai empêchée hier d'aller chez elle. Elle n'a pas dit au jeune homme pourquoi elle redoutait de me rencontrer ; je ne le lui ai pas expliqué non plus ; peut-être ne le ferai-je jamais !

— Cher Harley, dit la comtesse avec douceur, je souhaite trop vivement de vous voir oublier la folie, eh bien, non, les chagrins de votre jeunesse pour ne pas espérer que vous chasserez des souvenirs pénibles plutôt que de les renouveler en faisant des confidences inutiles à qui que ce soit, et moins qu'à tout autre au parent de...

— Assez, assez ! Ne la nommez pas ; son nom même m'est douloureux. Et quant aux confidences, il n'y a au monde que deux personnes devant lesquelles je mette à nu mes vieilles plaies : vous-même et Egerton. Laissons cela. Ah ! on sonne ; c'est lui ! »

CHAPITRE XXV.

Léonard entra et se joignit au groupe réuni dans le jardin. La comtesse, sans doute pour plaire à son fils, l'accueillit, non-seulement avec politesse, mais encore avec une bienveillance marquée. Elle l'examina plus attentivement qu'elle n'avait encore fait, et fut extrêmement surprise de trouver dans le fils de Mark Fairfield un parfait gentleman. Si Léonard avait dans l'exquise douceur de la voix, du regard, des manières, quelque chose de cette perfection d'éducation qui, sous le nom de suavité, s'insinue dans les cœurs, il excitait également l'intérêt par une certaine mélancolie contenue qui est rarement sans distinction et jamais sans charme. Hélène et lui n'échangèrent que quelques mots. Une seule occasion s'offrit pour eux de causer en particulier, et Hélène s'arrangea de façon à l'éluder. Le visage

du jeune poète brilla de satisfaction à la cordiale invitation que lui adressa lady Lansmere : en l'acceptant, il jeta les yeux vers Hélène, mais celle-ci évita de rencontrer son regard.

« Et maintenant, dit Harley en sifflant Néron, que sa pupille caressait en silence, il faut que j'emmène Léonard. Adieu ! vous tous, jusqu'à demain. Miss Violante, faut-il décidément que la poupée ait les yeux noirs ou bleus ? »

CHAPITRE XXVI.

« Conduisez la voiture au Clarendon, dit Harley à son domestique. M. Oran et moi nous irons à pied jusqu'à Londres. Léonard, je crois que vous seriez heureux d'une occasion de servir vos anciens amis, le docteur Riccabocca et sa fille ?

— Les servir ? Oh ! oui ! fit Léonard ; » et il se rappela aussitôt les paroles de Violante, lorsqu'en quittant son paisible village, il avait soupiré à l'idée de se séparer de tous ceux qu'il aimait, et que la petite fille, avec ses yeux brillants, lui avait dit pour le consoler : « Vous ne vous séparez d'eux que pour les servir ! » Il tourna vers L'Estrange des regards rayonnants et avides.

« J'ai dit au docteur, reprit Harley, que je répondais de votre honneur comme du mien. Je vais agir selon ma parole et vous confier les secrets que votre pénétration a déjà devinés en partie. Notre ami, en effet, n'est pas ce qu'il paraît. » Puis Harley raconta brièvement à Léonard les aventures de l'exilé, le rang qu'il avait occupé dans sa patrie, la manière dont il avait été attiré, par sa femme et par un de ses parents, dans des conspirations qu'il croyait n'avoir d'autre but que l'affranchissement de l'Italie.

« C'était un noble but, interrompit vivement Léonard, et pardonnez-moi, milord, je ne vous eusse pas cru capable d'en parler avec l'accent du blâme.

— Le but en lui-même était noble, en effet, reprit Harley, mais cette cause fut avilie par les plans que formaient les membres des sociétés secrètes. C'est le malheur de toutes les combinaisons politiques, qu'aux purs motifs de leurs membres les plus généreux se mêlent toujours les intérêts sordides et les passions violentes d'indignes associés. Lorsque ces combinaisons se produisent ouvertement, au grand jour de l'opinion publique, les éléments les plus sains finissent par prévaloir ; lorsqu'elles sont ensevelies dans le mystère, lorsqu'elles ne sont soumises à aucun contrôle de la part d'un public impartial et désintéressé, lorsque des chefs, agissant dans l'ombre, exigent une obéissance aveugle et qu'il suffit à un homme d'être placé en dehors des lois pour être admis comme un ami de la liberté, l'histoire nous apprend que le patriotisme s'y évanouit bientôt. Lorsqu'une société est publique, la vertu, par la sympathie naturelle qu'elle inspire et par suite de l'utile contrôle de la bonté, obtient ordinairement l'ascendant ; lorsqu'elle est secrète et que la bonté est pour celui-là seul qui refuse de faire abnégation de sa conscience, chacun ne cherche plus alors que la satisfaction de ses vices. En un mot, ces sociétés de Carbonari italiens n'engendrèrent que des plans, sous l'apparence desquels les chefs les plus capables déguisaient de nouvelles formes de despotisme, et les masses révolutionnaires ne cherchaient que le renversement de toutes les institutions sociales. Naturellement, ajouta L'Estrange avec amertume, lorsque ces plans furent découverts et la conspiration déjouée, les honnêtes gens qu'on avait entraînés dans la ligue payèrent pour tous, les chefs devinrent témoins et les mercenaires bandits. »

Harley expliqua ensuite à son compagnon que c'était au moment même où le soi-disant Riccabocca venait de découvrir la véritable nature et les projets ultérieurs des conspirateurs et s'était retiré de leurs assemblées, qu'il avait été dénoncé par le parent qui l'avait entraîné dans l'entreprise, et que celui-ci jouissait maintenant du fruit de sa trahison. Harley parla aussi du paquet envoyé par l'épouse mourante de Riccabocca à mistress Bertram, et de l'espoir qu'il fondait sur le contenu de ce paquet si jamais on parvenait à le découvrir. Il en revint ensuite au projet qui amenait Peschiera en

Angleterre, projet que celui-ci avait avoué assez effrontément à ses amis de Vienne, pour oser faire de son succès l'objet d'une gageure.

« Mais il ignore ce qu'est l'Angleterre et la toute-puissance de la loi dans ce pays, dit Léonard avec assurance. Bien entendu, Riccabocca, si je dois encore l'appeler ainsi, refusera son consentement au mariage de sa fille avec son ennemi. Où donc alors est le danger ?

— Tout cela est vrai, dit Harley, cependant j'ai eu plus d'une fois l'occasion de voir qu'il faut moins estimer le danger d'après les circonstances extérieures, que d'après le caractère de ceux qui nous menacent. Ce comte est un homme audacieux, intelligent, profondément versé dans l'art de la duplicité et de l'intrigue ; un de ces hommes qui se vantent de venir à bout de tout ce qu'ils entreprennent ; et il est ici, stimulé par l'ardeur de ses convoitises et par l'énergie que donne le désespoir. Je ne saurais donc deviner quel sera son plan, mais je suis certain qu'il le combinera avec ruse et le poursuivra avec audace dès qu'il connaîtra la retraite de Violante, à moins que nous ne puissions prévenir le danger par la restauration de Riccabocca et la découverte de la trahison et du mensonge auxquels Peschiera doit la fortune dont il jouit. Ainsi, tandis que d'un côté nous nous livrerons à d'actives recherches pour retrouver les documents égarés, il nous faudra en même temps faire tous nos efforts pour nous tenir au courant de toutes les machinations du comte, afin de les combattre. J'ai donc appris à Vienne, avec satisfaction, que la sœur de Peschiera était à Londres. Je connais assez le caractère de celui-ci et l'intimité qui règne entre lui et cette dame, pour être à peu près certain que le comte cherchera à faire d'elle son instrument et sa complice s'il lui en faut une. Peschiera (comme vous pouvez le croire d'après son audacieuse gageure) n'est pas un de ces scélérats profonds prêts à couper leur main gauche si elle pouvait révéler les secrets de la droite, c'est plutôt un de ces coquins hardis et impudents dont la conscience est si obtuse que leur intelligence en est obscurcie, et qu'ils font volontiers parade de leur habileté et de leur audace ; de plus, Peschiera s'est arrangé de façon à rendre cette pauvre femme assez dépendante de lui pour qu'elle fût contrainte de devenir son esclave et son instrument ; mais j'ai appris d'elle certains traits qui montrent qu'elle est accessible au bien, et qu'elle a des tendances droites et honorables. Mon espoir de détacher cette dame des intérêts de Peschiera et

de l'engager à nous prévenir de ses projets, ne repose que sur cet artifice bien innocent et même louable, je l'espère, de la relever moralement à ses propres yeux, de faire appel aux meilleurs sentiments de sa nature. »

Léonard écoutait Harley avec admiration et non sans quelque surprise ; il était frappé de la parfaite connaissance du cœur humain dont celui-ci venait de faire preuve en esquissant à grands traits le caractère de Peschiera et celui de Béatrix, et de la hardiesse avec laquelle il basait tout un plan d'action sur quelques déductions tirées des mobiles qui régissent généralement certains caractères. Léonard ne s'était pas attendu à trouver tant de pénétration chez un homme ordinairement rêveur, distrait et presque étranger à la vie pratique. Mais Harley L'Estrange était de ceux dont les facultés demeurent comme endormies jusqu'au moment où les circonstances leur apportent ce qui leur manque pour agir : le stimulant d'un motif.

« D'après une conversation que j'ai eue hier soir avec cette dame, reprit Harley, il m'est venu à l'esprit que vous pourriez, de ce côté, nous rendre des services essentiels. M^{me} di Negra (c'est ainsi que se nomme la sœur de Peschiera) s'est éprise d'admiration pour votre génie, et elle éprouve le plus vif désir de vous connaître personnellement. Je lui ai promis de vous présenter à elle, et j'ai l'intention de le faire, après vous avoir averti toutefois. Cette dame est fort belle et fort séduisante, et il est possible que votre cœur et vos sens ne puissent résister à ses charmes.

— Oh ! ne croyez pas cela ! s'écria Léonard avec un tel accent de certitude, qu'Harley ne put s'empêcher de sourire.

— Être prévenu, ce n'est pas toujours être armé contre la toute-puissance de la beauté, dit-il. Mais écoutez-moi : veillez sévèrement sur vous-même, et promettez-moi que si vous vous sentez en danger d'être fait captif, vous quitterez aussitôt le champ de bataille. Je n'ai pas le droit de vous exposer au danger dans l'intérêt d'un autre, et M^{me} di Negra, quelles que soient ses bonnes qualités, est la dernière femme dont je voulusse vous savoir amoureux.

— Moi, amoureux d'elle ! ah ! c'est impossible !

— Impossible, c'est beaucoup dire ; cependant j'avoue (et c'est cette pensée seule qui m'autorise à vous exposer à sa fascination) que je ne crois

pas que ce soit la femme qui pourrait vous séduire, et si, dans vos relations avec elle, vous êtes dirigé par un mobile pur et généreux, vous la verrez probablement sans danger. Cependant j'exige votre parole de tenir la promesse dont je vous parlais tout à l'heure.

— Je vous la donne, répondit Léonard avec fermeté ; mais en quoi puis-je servir Riccabocca ? Comment...

— Je vais vous le dire. Ce qui fait le charme de vos écrits, c'est que, sans que nous en ayons conscience, ils nous rendent meilleurs et plus nobles ; vos ouvrages sont naturellement le reflet de votre esprit, et votre conversation, lorsque vous êtes animé, produit le même effet. Lorsque vous serez lié plus intimement avec M^{me} di Negra, je désire que vous lui parliez de votre enfance, de votre jeunesse. Peignez-lui l'exilé tel que vous l'avez connu, si touchant malgré ses faiblesses, si grand au milieu des privations que lui impose la perte de sa fortune, si bienveillant, si généreux, tout en étudiant sans cesse son odieux Machiavel ; si inoffensif dans sa sagesse de serpent, si astucieux dans son innocence de colombe. Je laisse la peinture à votre cœur, à votre imagination. Représentez-lui Violante amoureuse de ses poètes italiens et rêvant de sa terre natale ; peignez-lui les éclairs de sa nature royale, brillant à travers l'obscurité de sa position ; éveillez la compassion, le respect, l'admiration de la marquise pour ses parents exilés, et alors notre œuvre sera faite. En eux elle reconnaîtra facilement ceux que cherche son frère. Elle voudra savoir où vous les avez connus, où ils sont maintenant ; gardez leur secret, dites-lui tout d'abord qu'il n'est pas le vôtre. Elle ne sera pas en garde contre vos peintures et les sentiments qu'elles lui inspireront, tandis qu'elle se défend des miennes. Puis il y a encore d'autres raisons qui doivent rendre votre influence sur cette femme de nature complexe, plus directe et plus efficace que la mienne.

— C'est ce que je ne puis comprendre.

— Croyez-moi sans exiger que je m'explique, répondit Harley, qui ne se souciait pas de dire à Léonard : « Je suis riche et noble, tandis que vous êtes le fils d'un paysan et que vous vivez de votre travail. » Cette femme est ambitieuse et elle a des dettes. Elle pourrait avoir sur moi des vues qui contrarieraient celles que j'ai sur elle, mais pour vous, elle n'aura aucun intérêt à vous subjuguier, aucun motif de vous tendre un piège.

— J'ai encore, reprit Harley changeant de conversation, j'ai encore un autre objet en vue. Le sage insensé que nous voulons sauver, Riccabocca dans sa terreur a cherché à préserver Violante d'un coquin en promettant sa main à un homme que je soupçonne d'en être un autre. Sacrifier une telle exubérance de vie et d'intelligence à ce cœur sec, à cet esprit froid et calculateur. De par le ciel, cela ne sera pas !

— Mais quel homme l'exilé a-t-il pu connaître dont la naissance et la fortune fussent au niveau de celles de sa fille, si ce n'est vous-même, milord ?

— Moi ! s'écria Harley mécontent et changeant de couleur. Moi, digne d'une pareille créature ! avec mes habitudes molles et nonchalantes ! moi, égoïste blasé que je suis ! Et c'est vous, un poète qui estimez si bas celle qui pourrait être l'héroïne du plus beau poème.

— Milord, lorsque nous étions assis l'autre soir au foyer de Riccabocca, lorsqu'elle vous parlait et que vous l'écoutiez, je me disais intérieurement, avec cette intuition de la nature humaine que nous possédons sans savoir comment, nous autres poètes. Je me disais lord L'Estrange a longtemps contemplé les cieux, et il entend maintenant le bruissement des ailes destinées à l'élever vers eux. Je soupirais en songeant comment le monde nous domine tous en dépit de nous-mêmes, et je me disais : quel dommage pour tous deux que la fille de l'exilé ne soit pas l'égale du fils de lord Lansmere ! Vous aussi, vous soupiriez tandis que je pensais à ces choses, et j'imaginais qu'en même temps que vous écoutiez le frémissement des ailes, vous ressentiez le poids de la chaîne. Mais la fille de l'exilé est votre égale par la naissance et vous êtes son égal par le cœur et par l'âme.

— Mon pauvre Léonard ! vous rêvez, répondit Harley avec calme, si Violante ne devient pas la fiancée de quelque jeune prince, elle devra être celle de quelque jeune poète.

— D'un poète ! Oh, non ! dit Léonard en souriant doucement Les poètes, eux, ont besoin de trouver le repos, là où ils aiment. »

Harley fut frappé de cette réponse et y réfléchit en silence : « Oui, je comprends, se dit-il ; c'est une lumière nouvelle ; ce qu'il faut à un homme dont la vie tout entière est une aspiration vers la gloire, dont l'âme fatiguée, cherche une compagne, ce n'est pas l'amour d'une nature semblable à la

sienne. Il a raison, il lui faut le repos. Tandis que moi !... tout jeune qu'il est, ses intuitions sont plus sages que toute mon expérience ! — C'est l'animation, l'énergie, l'élévation qu'il ne faudrait trouver dans l'amour. Mais mon choix est fait ; avec Hélène du moins, ma vie sera paisible et mon foyer sacré. Que le reste dorme dans le tombeau avec ma jeunesse.

— Mais, dit Léonard qui désirait arracher son noble ami à une rêverie évidemment pénible, vous ne m'avez pas encore dit le nom du futur de la signorina ?

— C'est un nom qui probablement vous est inconnu. Randal Leslie, un homme en place. Vous avez refusé une place, vous avez bien fait.

— Randal Leslie ! plaise à Dieu que non ! s'écria Léonard stupéfait.

— Amen ! Mais que savez-vous de lui ? »

Et Léonard raconta à son interlocuteur l'histoire du pamphlet de Burley.

Harley parut ravi de voir ses préventions contre Randal justifiées.

« Quel misérable prétendant ! Et moi qui m'imaginais qu'il était formidable. Mais nous voici chez M^{me} di Negra ; préparez-vous à la voir et rappelez-vous votre promesse. »

CHAPITRE XXVII.

Quelques jours se sont écoulés. Léonard et M^{me} di Negra sont devenus amis. Harley est satisfait de ce que lui rapporte le jeune poète. Lui-même a été activement occupé. Il a recherché, mais en vain, les traces de mistress Bertram ; il a chargé de cette investigation un homme de loi qui jusqu'ici n'a pas été plus heureux que lui. En outre Harley a reparu dans le monde comme un brillant météore et menace de faire fureur. Néanmoins il a chaque jour trouvé le moyen de consacrer quelques heures à ses parents. Il a

continué de taquiner fréquemment Violante, qui commence à s'y accoutumer et à lui répondre sur le même ton. Il fait toujours à Hélène la même cour tranquille et presque silencieuse. Léonard est devenu un hôte habituel de l'hôtel Lansmere, tout le monde l'y aime et l'y accueille. Peschiera n'a pas donné le moindre signe des machinations ténébreuses qu'on lui attribue. On le voit beaucoup moins dans le monde des salons, car il y rencontre lord L'Estrange, et si brillant et si beau que soit Peschiera, Harley, comme Rob Roy Macgrégor, est sur sa bruyère natale, ce qui lui donne sur un étranger un avantage prononcé. Peschiera se contente donc de briller dans les clubs où il joue très-gros jeu. Lui et le baron Lévy se voient presque tous les soirs. Audley Egerton a été tout entier plongé dans les affaires. Harley n'a pu le voir qu'une seule fois. Il a voulu alors lui exprimer son opinion sur Randal Leslie et raconter à l'homme d'État l'histoire de Burley et du pamphlet. Egerton l'a arrêté court.

« Mon cher Harley, n'essayez pas de me détacher de ce jeune homme, je ne veux rien entendre qui lui soit contraire. Et d'abord, cela ne changerait rien à la ligne de conduite que j'ai adoptée à son égard. Il est le parent de ma femme ; je me suis chargé de sa carrière à la prière de celle-ci, c'est donc un devoir que je remplis. En l'attachant si jeune à mon sort, je l'ai éloigné des professions dans lesquelles son travail et ses talents (car il en a de peu ordinaires) l'auraient conduit à la fortune ; ainsi donc, qu'il le mérite ou non, je m'efforcerai d'assurer son avenir, et de plus, bien que je me montre froid envers lui et que peut-être il soit intéressé, j'ai pour lui une sorte d'affection. Il a longtemps vécu sous mon toit, il dépend de moi ; il s'est montré docile et prudent, et je suis isolé et sans enfants ; épargnez-le donc, car c'est m'épargner moi-même ; ah ! Harley, j'ai maintenant tant de soucis que...

— Oh ! n'en dites pas davantage, cher Audley, s'écria le généreux ami ; combien l'on vous connaît peu ! »

La main d'Audley tremblait. Il était évident que ses nerfs s'affaiblissaient.

CHAPITRE XXVIII.

Le Parlement s'était réuni, des événements dont le récit appartient à l'histoire avaient contribué à affaiblir encore l'administration. Randal Leslie était tout entier absorbé par la politique, car l'enjeu était pour lui sa carrière tout entière. Si Audley perdait le pouvoir et le perdait pour toujours, il n'avait plus aucun moyen d'être utile à son protégé ; mais abandonner son patron comme Lévy le lui conseillait et s'attacher, dans l'espoir d'obtenir un siège au Parlement, à un étranger, à un homme obscur tel que Dick Avenel, c'était un plan qui voulait être sérieusement examiné avait d'être adopté. En attendant presque chaque soir, lorsque la chambre était réunie, cette pâle figure qui aux yeux de Lévy personnifiait l'habileté et l'énergie, apparaissait sur les bancs affectés aux étrangers de marque que le président donne ordre de laisser rentrer.

Là, Randal entendit les grands hommes du jour avec cet étonnement presque dédaigneux de leur réputation, assez commun chez les jeunes gens instruits et capables qui ignorent ce que c'est que de parler à la Chambre des communes. Il entendit beaucoup de mauvais anglais, beaucoup de raisonnements vulgaires et rebattus, quelques pensées éloquentes et des arguments serrés souvent énoncés d'une voix saccadée ou nasillarde et accompagnés de gestes qui eussent scandalisé le directeur d'un théâtre de province. Il se disait qu'il parlerait bien mieux que ces grands orateurs, avec une logique plus pressante, des périodes plus harmonieuses, un langage plus semblable à celui de Burke ou de Cicéron. Et en effet, il eût probablement parlé de la sorte, et par cette raison même eût éprouvé l'échec le plus radical, celui qui accompagne toujours une imitation prétentieuse de Burke ou de Cicéron. Il se convainquit néanmoins que dans une assemblée populaire, ce n'est pas précisément la science qui fait le pouvoir, ou du moins que c'est la science particulière de cette assemblée et du langage propre à y réussir. La passion, l'invective, le sarcasme, une déclamation hardie, un bon sens vif et net, la présence d'esprit que possèdent si rarement les intelligences méditatives, telles étaient les qualités qui entraînaient le

succès, tandis qu'un homme qui ne faisait preuve que de science dans le sens habituel du mot, courait grand risque de s'entendre huer.

Randal distingua bientôt sur le banc ministériel Audley Egerton, les bras croisés, son chapeau rabattu sur le front, et les regards fièrement fixés sur chaque orateur de l'opposition qui occupait la tribune. Randal entendit deux fois Egerton et s'étonna de l'effet qu'il produisait, car de toutes les qualités que nous venons d'énumérer, Egerton ne possédait à un haut degré que le bon sens et la présence d'esprit. Et cependant, bien qu'il ne fût pas bruyamment applaudi, aucun orateur ne semblait satisfaire davantage ses amis et imposer plus de respect à ses ennemis. Le véritable secret d'Egerton, que Randal ne pouvait deviner, puisque malgré sa naissance, son éducation à Eton, et son physique distingué, la nature ne l'avait pas fait gentleman, le secret d'Egerton, c'était qu'il parlait en vrai gentleman anglais.

C'était un gentleman de talent et d'expérience, exprimant des opinions sincères et non un rhéteur faisant des phrases et visant à l'effet. Egerton était en outre un homme du monde consommé ; il exprimait avec une simplicité nerveuse ce que son parti désirait qui fût dit, et faisait ressortir ce que ses adversaires sentaient être les points saillants et décisifs de la question.

Calme, digne, et cependant vigoureux, avec un accent légèrement monotone, des gestes rares et contenus, mais énergiques, Audley Egerton faisait impression sur les esprits les plus vulgaires en même temps qu'il charmait les plus délicats.

Mais lorsque vinrent des allusions à certaine question populaire sur laquelle le ministre avait déclaré se refuser à toute concession et dont l'opportunité était cependant diversement jugée par les différents membres du cabinet, lorsqu'à ces allusions vinrent se joindre des appels directs faits à M. Egerton comme « au représentant éclairé d'un grand centre industriel, » lorsque fut exprimé un doute flatteur « que l'honorable membre nommé par cette grande cité pût être aussi arriéré que son chef officiel, » Randal remarqua qu'Egerton enfonça son chapeau davantage encore, et se mit à causer tout bas avec un de ses collègues. On ne put réussir à le *faire parler*. »

Le même soir, Randal rentrant à pied avec Egerton lui exprima sa surprise qu'il eût refusé l'occasion de faire une de ces réponses brèves et significatives pour lesquelles il était renommé, alors que l'y invitaient les « Écoutez » de la Chambre.

« Leslie, répondit l'homme d'État, j'ai dû tous mes succès dans le Parlement à une seule règle, celle de ne jamais parler contre mes convictions ; j'y serai fidèle jusqu'au bout.

— Mais si la question est posée devant la Chambre, voterez-vous contre ?

— Certainement, car je vote comme membre du cabinet ; seulement, comme je ne suis ni le chef ni l'orateur principal du parti, je conserve le droit de me taire ou de parler à mon gré.

— Oh, monsieur Egerton ! dit Randal, excusez-moi, mais cette question s'est si vivement emparée des esprits ! Une légère concession faite à temps suffirait à les satisfaire, tandis que, d'après ce que j'entends dire partout, il est si clair qu'en se refusant à toute concession le gouvernement prépare sa chute, que je voudrais...

— Ah ! moi aussi, je voudrais, interrompit Egerton d'un air de sombre impatience, moi aussi je voudrais ! Mais à quoi bon ? Si l'on avait suivi mon avis il y a trois semaines (maintenant il est trop tard), nous aurions pu doubler le cap ; nous avons refusé, et nous nous y briserons. »

Ce discours était si en dehors des habitudes réservées du ministre qu'il donna à Randal le courage d'exposer à son patron une idée qui était le fruit de sa propre sagacité. Et avant de la faire connaître, nous devons dire que depuis quelque temps Egerton s'était montré plus affectueux envers son protégé ; soit que son courage fût abattu, ou que du moins en dépit de sa nature de bronze, il éprouvât l'impérieux besoin de faire entendre ses gémissements à une oreille amie, l'austère Audley semblait moins hautain et plus familier. Randal continua donc :

« Voulez-vous me permettre de vous répéter ce que j'ai entendu dire par rapport à vous et à votre position, dans les clubs, dans les rues ?

— Oui ; les clubs et les rues sont l'école des hommes d'état. Dites.

— Eh bien, donc, j'ai entendu beaucoup de gens s'étonner que vous et un ou deux de vos collègues que je ne nommerai pas, vous ne quittiez pas sur-le-champ le ministère, par le motif avoué que vous êtes d'accord avec le sentiment public sur cette importante question.

— Ah !

— Il est clair qu'en agissant ainsi, vous deviendriez l'homme le plus populaire du pays ; il est également clair que vous seriez ramené au pouvoir sur les épaules du peuple. Aucun nouveau cabinet ne pourrait se former sans vous, et vous occuperiez sans doute pendant de longues années une position plus élevée et plus importante que celle que votre silence vous permettra tout au plus de conserver pendant quelques semaines. L'idée ne vous en est-elle donc jamais venue ?

— Jamais, » fit Egerton d'un air calme et décidé.

Randal, étonné de ce peu de clairvoyance, s'écria :

« Est-ce bien possible ? Et cependant pardonnez-moi, mais je crois que vous êtes ambitieux, et que vous aimez le pouvoir.

— Aucun homme n'est plus ambitieux que moi, et si par le pouvoir vous entendez le ministère, c'est devenu chez moi une habitude, et je ne saurai plus que faire quand j'en serai dehors.

— Comment donc alors ce qui me paraît si évident ne vous est-il jamais venu à l'esprit ?

— Vous êtes jeune, c'est pourquoi je vous pardonne, mais non pas aux bavards qui osent s'étonner qu'Audley Egerton refuse de trahir les amis de toute sa vie, et de profiter de sa trahison.

— Ne doit-on pas faire passer son pays avant son parti ?

— Sans doute ; mais le premier intérêt d'un pays, c'est l'honneur de ses hommes publics.

— Mais on peut sans déshonneur quitter son parti.

— Certainement. Croyez-vous que si j'étais simple membre du Parlement, étranger à toute obligation, à toute responsabilité, j'hésitasse un instant sur la conduite à tenir ? Oh ! que ne suis-je uniquement le représentant de C... Que n'ai-je le droit d'agir librement ! Mais si un ministre, un homme investi de la confiance publique, donne soudain sa

démission parce que la majorité du conseil n'est pas de son avis, et qu'en se retirant il dissolve le parti qui lui a accordé sa confiance, auquel il doit les honneurs dont il jouit et jusqu'à la position dont il se sert pour le ruiner ; convenez que bien qu'une pareille conduite puisse être honnête, elle est de celles qui ont besoin de toutes les consolations de la conscience.

— Mais vous les auriez, ces consolations, dit Randal ; et il ajouta avec énergie : ce serait pour votre carrière d'un avantage incalculable !

— C'est précisément pourquoi cela ne peut pas être, répondit Egerton avec tristesse ; je conviens que je puis s'il me plaît quitter le ministère actuel et du même coup le renverser, car ma démission ainsi motivée assurerait sa chute. Mais par cette raison même je ne pourrais le lendemain rentrer au pouvoir avec une administration nouvelle. Je ne pourrais consentir à toucher pour ainsi dire les gages de ma désertion. Aucun gentleman ne le pourrait ! et par conséquent... » Audley s'arrêta court et boutonna son paletot sur sa large poitrine. L'acte était significatif ; il disait suffisamment que la décision de l'homme d'État était irrévocablement prise.

Qu'Audley Egerton eût tort ou raison dans sa théorie, il faudrait pour en décider des vues plus subtiles et peut-être plus élevées au sujet du casuisme des devoirs politiques qu'il n'était dans son caractère d'en avoir. Pour moi, je me garde bien de blâmer ou de louer ses idées, ni de le citer comme un exemple à suivre ou à éviter dans des circonstances analogues. Je me contente de le peindre simplement tel qu'il est, et tel qu'un homme de cette sorte serait inévitablement, soumis aux mêmes influences et dans ce monde particulier auquel il appartenait si complètement. *Ce n'est pas moi qui parle, c'est Marc Aurèle.*

C'est lui qui parle, et non pas moi.

Randal n'eut pas le temps de discuter davantage. Ils étaient arrivés à l'hôtel, et le ministre, prenant un flambeau de la main de son domestique, fit un signe de tête à Leslie, et se retira dans sa chambre, l'air triste et harassé.

CHAPITRE XXIX.

Ce ne fut cependant pas la grande question en litige qui décida de la campagne politique. Le ministère triompha dans la bataille et périt dans une escarmouche. Ce fut un fatal lundi, sur une question de finances et de chiffres. Les orateurs étaient médiocres et peu nombreux. Tous les membres du gouvernement gardaient le silence, à l'exception du chancelier de l'Échiquier et d'un employé au conseil du commerce que la Chambre condescendait à peine à écouter. L'assemblée était peu disposée à s'occuper de chiffres. Entre neuf et dix heures du soir retentit la voix sonore du président : « Faites sortir les étrangers. » Et Randal, tourmenté de fâcheux pressentiments, descendit de son siège et sortit. Il se retourna pour jeter un dernier coup d'œil sur Egerton ; un membre lui parlait à l'oreille ; le ministre releva son chapeau, et ses regards firent le tour des bancs, se portèrent sur les galeries, comme pour calculer rapidement le nombre relatif des deux armées en présence ; puis il sourit amèrement et s'appuya sur le dos de son siège. Leslie n'oublia de longtemps ce sourire.

Parmi les étrangers bannis avec Randal pendant le scrutin, se trouvaient plusieurs jeunes gens attachés comme lui à l'administration, les uns par la parenté, les autres par leurs places. Les cœurs battaient vite et fort dans les attiques encombrés. Quelques mots de mauvais augure s'y échangeaient à voix basse. « On dit que le gouvernement aura dix voix de majorité. — Non ; on dit qu'ils seront battus H. dit qu'ils auront cinquante voix contre eux.

— Je n'en crois rien, dit un lord de la chambre à coucher, c'est impossible. J'ai laissé cinq des leurs dînant au club des Voyageurs. Aucun d'eux ne pensait que le vote aurait lieu de si bonne heure. C'est une ruse des whigs. C'est un procédé honteux ! »

Soudain Leslie fut tiré de sa rêverie par quelqu'un qui lui touchait amicalement l'épaule. Il se retourna et aperçut Lévy.

« Ne vous l'avais-je pas dit ? s'écria le baron avec un sourire triomphant.

— Vous êtes donc certain de la défaite du ministère ?

— J'ai passé la matinée à examiner la liste des votants avec un député de mes clients qui les connaît tous comme un berger connaît ses moutons. L'opposition aura pour le moins vingt-cinq voix de majorité.

— Si les affaires d'Audley sont dans l'état où vous le dites, que va-t-il faire ? demanda Randal.

— C'est ce que je me promets de lui demander demain, répondit le baron avec un regard où éclatait la haine, et je ne suis ici que pour voir de quel air il va affronter l'avenir qui l'attend.

— Vous ne le verrez pas sur son visage, c'est moi qui vous en réponds. Et quand on songe à ses absurdes scrupules ! S'il avait voulu sortir à temps pour rentrer ensuite avec des hommes nouveaux !

— Oh ! notre très-honorable est trop scrupuleux pour cela, bien entendu. »

Soudain les portes se rouvrent ; la foule haletante se précipite dans la Chambre.

« Quel est le résultat ? Combien de voix ?... »

— La majorité contre le ministère, dit un membre de l'opposition en épluchant une orange, est de vingt-neuf voix. »

Le baron rentra avec Randal et s'assit à côté de lui, mais, à leur grand désappointement, un membre parlait des autres motions présentées à la Chambre.

« Quoi ! n'a-t-on rien dit après le scrutin ? » demanda le baron à un jeune membre placé devant lui, qui causait avec un ami étranger à la Chambre.

Le jeune membre était un des fils aînés favoris de Lévy, il avait souvent dîné chez le baron, il lui avait des obligations ; néanmoins, honteux de sa familiarité, il répondit à la hâte :

« Oh ! oui. H. a demandé si, après une pareille manifestation, les ministres avaient l'intention de garder leurs portefeuilles et de continuer à diriger les affaires ? »

— C'est bien de H. Je reconnais là son esprit curieux et investigateur. Et que lui a-t-on répondu ?

— Rien, dit le jeune membre, qui se hâta d'aller reprendre son siège au centre de la Chambre.

— Voici Egerton qui sort, » dit le baron. En effet, tandis que la plupart des membres quittaient la Chambre pour aller causer de l'état des affaires dans les clubs et dans les salons, et répandre dans la ville la grande nouvelle, la haute taille d'Egerton permettait d'apercevoir sa tête au-dessus de toutes les autres. Lévy fut désappointé, car non-seulement la belle figure de l'homme d'État, bien qu'un peu pâle, était calme et sereine, mais la foule s'écartait devant le ministre déchu, avec une courtoisie évidente et un respect marqué.

CHAPITRE XXX.

Le baron Lévy n'exécuta pas sa menace d'aller trouver Egerton le lendemain. Peut-être craignait-il de rencontrer de nouveau l'éclair de ce regard indigné. Et de fait, Egerton fut trop occupé toute la matinée pour vaquer à autre chose qu'aux affaires publiques ; Harley seul fut admis auprès de lui, il était accouru pour le consoler, l'encourager.

Lorsque la Chambre se rassembla de nouveau, on annonça que les ministres s'étaient retirés, et ne conservaient leurs portefeuilles qu'en attendant que leurs successeurs fussent nommés. Mais déjà une réaction avait lieu en leur faveur, et lorsqu'il fut généralement connu que la nouvelle administration devait être composée d'hommes pour la plupart nouveaux aux affaires, la superstition publique, qui veut que le gouvernement soit comme un métier nécessitant un apprentissage régulier, commença à prévaloir, et l'on disait dans les clubs que le nouveau ministère ne pouvait durer, et qu'avant un mois l'ancien serait rétabli. Peut-être était-ce par cette raison que le baron Lévy n'avait pas jugé prudent d'aller offrir à Egerton ses vindicatives condoléances.

Randal passa la matinée à s'enquérir de ce que comptaient faire les gens placés dans une situation analogue à la sienne. Il apprit avec satisfaction qu'un très-petit nombre d'entre eux songeaient à quitter leur emploi. Comme l'avait dit Randal à Egerton : le pays avant le parti !

La place de Randal était pour lui fort importante ; elle exigeait peu de travail ; les émoluments qui y étaient attachés suffisaient amplement à ses besoins et aux dépenses qu'exigeait l'éducation d'Olivier et de Juliette. Car il faut rendre justice à Randal, si indifférent qu'il fût pour le reste de ses semblables, les liens de famille étaient pour lui sacrés, et il avait résisté à bien des tentations ordinairement toutes puissantes sur les personnages, dans l'espoir d'élever l'honnête et stupide Olivier et la négligente Juliette jusqu'à son propre degré de culture et de distinction. Les hommes essentiellement rapaces et dépourvus de scrupules, font souvent du soin de leur famille une excuse à leurs vices. Richard III lui-même, s'il faut en croire les chroniqueurs, s'excusa du meurtre de ses neveux sur son affection passionnée pour son fils. En perdant sa place, Randal perdait tout moyen d'existence, à l'exception de ce que pourrait lui donner Egerton ; et si Egerton était réellement ruiné ! De plus, Randal s'était déjà acquis, dans ses fonctions, une réputation d'homme capable et laborieux. C'était une carrière dans laquelle, en se tenant à l'écart des partis politiques, il pouvait arriver à une haute position et à des émoluments considérables.

Satisfait donc de ce qu'il avait appris quant à la conduite généralement adoptée par ses collègues, conduite que légitimaient de nombreux précédents, Randal dîna de bon appétit et avec beaucoup de résignation chrétienne pour les revers de son patron, puis se dirigea vers Grosvenor-Square dans l'espoir de l'y rencontrer.

Apprenant qu'il était chez lui, Randal entra dans la bibliothèque. Trois messieurs s'y trouvaient avec Egerton ; l'un des trois était lord L'Estrange, les deux autres étaient des membres du défunt ministère. Randal allait se retirer à l'aspect de ce conclave, lorsque Egerton lui dit doucement :

« Entrez, Leslie ; nous parlions justement de vous.

— De moi, monsieur ?

— Oui, de vous et de la place que vous occupez. Je demandais à sir H. si je ne pouvais pas convenablement prier votre chef de laisser une note

concernant son opinion sur vos talents (je sais qu'il en a une très-haute), note qui pourrait vous être utile auprès de son successeur.

— Oh ! monsieur, c'est dans un pareil moment que vous songez à moi ! s'écria Randal véritablement touché.

— Mais, reprit Audley avec sa précision accoutumée, à ma grande surprise, sir H. est d'avis que mieux vaudrait pour vous donner votre démission. À moins que ses raisons, qu'il ne nous a pas encore exposées, ne soient très-puissantes, je suis d'un avis contraire au sien.

— Mes raisons, dit sir H. avec une roideur tout officielle, sont simplement celles-ci : J'ai un neveu dans la même position, et il n'hésite pas à se retirer. Tous les gens en place dont les parents occupaient des positions importantes dans le ministère agissent de même. Il me semble qu'il serait peu agréable pour M. Leslie de faire seul exception.

— M. Leslie n'est ni mon parent, ni même mon proche allié, objecta Egerton.

— Oui, mais son nom est tellement associé au vôtre, il a vécu si longtemps dans votre maison, il est si connu dans le monde, et je puis ajouter, sans flatterie, que nous augurons tous si bien de lui, qu'il aurait tort de garder une place qui lui fermerait l'entrée du Parlement. »

Sir. H. était un de ces terribles hommes riches, qui jugent toute considération de pot-au-feu mesquine et insignifiante. Cependant je puis ajouter qu'il croyait Egerton plus riche encore qu'il n'était lui-même, et disposé à se montrer généreux envers Randal ; puis il pensait que celui-ci perdrait malgré tout quelque chose de l'estime d'Egerton, s'il ne suivait le sort de son patron.

« Vous voyez, Leslie, dit Egerton arrêtant Randal prêt à parler, que vous pouvez rester en place sans que votre honneur ait à en souffrir ; c'est simplement une question de convenance ; je me charge de la décider pour vous : gardez votre place. »

Malheureusement le second ministre, qui avait jusqu'ici gardé le silence, était un homme littéraire, et pendant la conversation précédente, il avait feuilleté le célèbre pamphlet de Leslie qui se trouvait sur la table. En le parcourant, l'esprit dans lequel était conçu cet écrit lui était revenu en mémoire. Il aimait Randal, il faisait plus, il admirait sérieusement l'auteur

du vigoureux pamphlet. Sortant donc de la dédaigneuse indifférence que lui avait d'abord inspirée le sort d'un employé subalterne, il dit avec un sourire gracieux et flatteur : « Non, l'homme qui a écrit ceci n'est point un fonctionnaire ordinaire ; ses opinions sont trop vigoureusement accusées ; la piquante ironie avec laquelle il a dépeint l'homme qui selon toute probabilité deviendrait son chef, a excité trop vivement l'attention publique pour que le *sedet æternumque sedebit* sur un tabouret officiel lui soit permis. Ah ! ah ! voici qui est admirable. Lisez cela, L'Estrange. Qu'en dites-vous ? »

Harley jeta un coup d'œil sur la page que lui montrait l'ex-ministre. C'était une de ces caricatures grossières mais frappantes de Burley, adoucie et raffinée par le style plus correct de Randal. Elle était excellente. Harley sourit et leva les yeux vers Randal. Le visage de l'infortuné plagiaire était cramoisi ; la sueur perlait sur son front. Harley haïssait avec vigueur, de même qu'il aimait avec tendresse et dévouement, mais il était de ceux qui oublient leur haine lorsqu'ils voient celui qui en est l'objet malheureux et humilié. Il posa le pamphlet et dit :

« Je ne suis pas homme politique, mais Egerton est si connu pour être rigoureusement scrupuleux en matière d'honneur et d'étiquette, que M. Leslie ne peut, ce me semble, écouter de plus sûr conseiller.

— Lisez vous-même ceci, Egerton, » dit sir H. ; et il passa le pamphlet à l'ex-ministre.

Egerton avait vaguement l'idée que ce pamphlet pouvait en effet être un obstacle, mais il l'avait autrefois parcouru à la hâte et l'avait presque aussitôt oublié. Il prit avec répugnance la trop fameuse brochure, mais après avoir lu attentivement les passages désignés, il dit gravement :

« Leslie, Je rétracte mon opinion. Je crois que sir H. a raison, que le noble lord, qui est ici l'objet d'une si fine et si mordante raillerie, sera le chef de votre administration. Je me demande si lui-même n'exigerait pas votre démission ; dans tous les cas, vous ne pourriez espérer aucun avancement. Je crains donc que comme... Egerton s'arrêta un moment, et avec un soupir qui parut avoir décidé la question il reprit : Je crains donc que comme gentleman vous n'ayez en effet pas le choix. »

Ni Jack Cade, ni Wat Tyler lui-même ne ressentirent jamais une haine plus mortelle pour ce mot gentleman, que ne fit en ce moment le noble Leslie ; mais il inclina la tête et répondit avec sa présence d'esprit accoutumée :

« Vous avez exprimé mon propre sentiment.

— Vous pensez comme nous, Harley ? demanda Egerton avec une irrésolution qui étonna ceux qui en étaient témoins.

— Je pense, dit Harley avec une compassion presque trop généreuse pour Randal, et cependant en termes équivoques, je pense que quiconque a servi Audley Egerton n'a jamais eu à le regretter, et que si M. Leslie est l'auteur de ce pamphlet, il a réellement bien servi Audley Egerton. Si donc il en supporte la pénalité, nous pouvons nous en rapporter à M. Egerton pour la compensation.

— J'ai depuis longtemps reçu ma compensation, dit Randal avec grâce ; voir M. Egerton s'occuper ainsi de mon sort en un pareil moment, c'est là une pensée dont je suis trop fier pour...

— Assez, Leslie, assez ! interrompit Egerton se levant et serrant la main à son protégé. Revenez me voir avant de vous coucher. »

Puis les deux ministres se levèrent aussi, et donnèrent à Leslie des poignées de main, approuvèrent le parti qu'il venait de prendre, et lui exprimèrent l'espoir de le voir entrer au Parlement ; ils lui donnèrent à entendre en souriant que le prochain ministère ne promettait pas de vivre bien longtemps ; l'un d'eux l'invita à dîner, et l'autre à passer quelques jours chez lui, à la campagne. Ainsi comblé de félicitations sur l'acte qui le laissait sans ressource, le pamphlétaire distingué sortit en maudissant intérieurement John Burley.

CHAPITRE XXXI.

Il était plus de minuit lorsque Egerton fit appeler Randal. L'homme d'État était seul alors, assis devant son grand bureau à compartiments, occupé à trier des lettres et des papiers, mettant les uns au panier, d'autres dans le feu, d'autres enfin dans deux grands coffres de fer ouverts devant lui.

En entendant entrer Randal, Audley leva la tête, lui fit signe de prendre un siège, continua pendant quelques moments le triage de ses papiers, puis s'arrachant comme avec effort à cette occupation, il dit d'un ton calme et déterminé :

« Je ne sais, Randal, si vous m'avez cru lorsque je vous ai dit de ne jamais attendre de moi autre chose que cet avancement dans votre carrière que ma position me permettait de vous procurer — de ne jamais attendre de ma libéralité, soit pendant ma vie, soit après ma mort, aucune augmentation de votre fortune personnelle. Votre geste me dit assez quelle serait votre réponse, et je vous en remercie. Je vous dis aujourd'hui en confidence, ce qui bientôt sera généralement connu, c'est que dans mon dévouement à la chose publique, j'ai tellement négligé mes affaires personnelles, que je ressemble aujourd'hui à cet homme qui avait partagé son capital entre un certain nombre de jours qu'il croyait avoir encore à vivre, et qui malheureusement vécut trop longtemps, acheva Audley en souriant, mais ce sourire était froid comme un rayon de soleil brillant sur la glace. Il reprit d'un ton ferme : Je suis préparé à l'avenir qui m'attend ; je savais depuis longtemps comment tout ceci finirait, si je quittais le pouvoir avant de mourir. Je le savais avant que vous ne vinssiez chez moi, c'est pourquoi je vous ai parlé comme j'ai fait, jugeant de mon devoir de vous prémunir contre les espérances qu'autrement vous auriez pu naturellement concevoir. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. Vous serez sans doute surpris, vous me blâmerez peut-être, de ce que moi, qui ai la réputation d'un homme pratique et méthodique dans les affaires de l'État, j'ai été si imprudent quant aux miennes.

— Oh ! monsieur, vous ne me devez pas de comptes.

— Je vous en dois, du moins autant qu'à tout autre. Je suis un homme isolé ; mes parents n'ont pas besoin de moi ; j'avais le droit de disposer à mon gré de la fortune que je possédais, et si je l'ai dépensée imprudemment pour moi-même, je n'ai fait du moins aucun tort aux autres. Je me suis efforcé depuis plusieurs années d'échapper pour ainsi dire à la vie privée, à ses douleurs, à ses joies, à ses affections, et quant à ses devoirs, ils n'existaient pas pour moi. — J'ai dit. »

En finissant, le ministre ferma machinalement le couvercle d'un des coffres de fer, puis il appuya le pied dessus.

« Maintenant, reprit-il, parlons de votre carrière. À la vérité, je vous avais averti qu'en vous attachant à moi, vous mettiez à la loterie, mais vous aviez plus de chance d'amener un lot qu'un billet blanc ; cependant c'est un billet blanc qui est sorti ; et la question devient grave. Qu'allez-vous faire ?

— Continuer à me diriger d'après vos conseils.

— Mes conseils, dit Audley avec quelque émotion, seraient peut-être rudes et amers. — Je préfère vous proposer d'opter. D'un côté, il s'agit de recommencer votre vie ; je vous ai dit que je conserverais votre nom sur les livres de l'Université. Vous pouvez y retourner, y prendre vos grades, et ensuite entrer dans le barreau ; vous avez justement le genre de talent propre à réussir dans cette profession. Le succès viendra lentement, mais avec de la persévérance il est certain. Et croyez-moi, Leslie, l'ambition n'est douce qu'autant qu'elle n'est qu'un nom plus grandiose pour l'espérance. Qui se soucierait d'une queue de renard, si l'animation de la chasse n'en avait fait une conquête.

— Retourner à Oxford ! C'est reculer bien loin, dit Randal d'un air sombre, et sans tenir compte de la condescendance inaccoutumée d'Egerton, c'est faire un grand pas en arrière, et vers quoi ? Vers une profession dans laquelle on ne commence à s'élever que lorsqu'on a des cheveux gris. Et puis comment vivre d'ici là ?

— Que ceci ne vous inquiète pas. Je crois pouvoir du moins vous assurer sur les débris de ma fortune, le modeste revenu nécessaire à un étudiant en droit.

— Ah, monsieur ! je ne voudrais pas vous être à charge plus longtemps. Quel droit ai-je à tant de bontés, si ce n'est mon nom de Leslie ? »

Et, en dépit de lui-même, Randal dit ces derniers mots avec un accent d'amertume qui trahissait le reproche. Egerton avait trop d'expérience du monde pour ne pas sentir ce reproche, mais aussi pour ne pas le pardonner.

« Certainement, répondit-il avec calme, le nom de Leslie vous donne droit à ma considération, et peut-être auriez-vous droit à plus encore, si je ne vous eusse si explicitement prévenu du contraire. — Mais le barreau ne paraît pas vous plaire ?

— Quelle est l'autre alternative, monsieur ? Permettez-moi de ne décider qu'en connaissance de cause, » dit Randal d'un ton d'humeur.

Il commençait à perdre le respect pour l'homme qui avouait ne pouvoir que si peu de chose pour lui, et qui évidemment lui conseillait de chercher à se pourvoir et à se tirer d'affaire lui-même. Si le regard eût pu percer jusqu'au fond du cœur d'Egerton, tandis que celui-ci remarquait le changement de ton du jeune homme, on eût été embarrassé de décider s'il en ressentait de la peine ou du plaisir ; — de la peine, car l'habitude avait fini par l'attacher à Randal ; ou du plaisir, à la pensée qu'il était libre de lui retirer son affection, tant était devenu froid et stoïque l'homme qui s'était efforcé de n'avoir point de vie privée. Quoi qu'il en soit, Egerton, sans témoigner ni peine ni plaisir, reprit avec la calme impartialité d'un juge :

« L'autre alternative, c'est de continuer à suivre la même route, et de vous attacher à mon sort.

— Cher monsieur Egerton ! s'écria Randal reprenant toute sa tendresse d'accent et de regard ; m'attacher à votre sort ! Mais je ne demande que cela ! Seulement...

— Seulement, voulez-vous dire, je suis dehors du pouvoir, et vous ne me voyez aucune chance d'y rentrer ?

— Ce n'est pas cela que je voulais dire,

— Permettez-moi de supposer que vous l'avez dit. Cela est néanmoins vrai ; il est aussi certain que le parti que je représente reviendra au pouvoir, qu'il est certain que le pendule de cette horloge obéira au mécanisme qui le fait mouvoir de droite à gauche. Nos successeurs sont portés au pouvoir par le triomphe d'une question populaire, Tout ministère qui arrive dans des circonstances de ce genre est nécessairement de peu de durée. Ou bien il ne va pas assez loin pour satisfaire ceux qui l'ont soutenu, ou il va assez loin

pour se faire des ennemis nouveaux, des rivaux qui renchérissent sur lui auprès du peuple. C'est l'histoire de toutes les révolutions et de toutes les réformes. Notre propre administration ne succombe que pour avoir proposé ce qu'on appelait il y a un an une mesure populaire qui nous a fait perdre la moitié de nos amis, et pour avoir refusé de proposer cette année une autre mesure populaire, dans laquelle nous sommes dépassés par les mêmes hommes qui nous avaient poussés et soutenus lors de la première. Ainsi donc, quoi que fassent nos successeurs, nous reviendrons nécessairement au pouvoir par l'effet de la réaction. Ce n'est qu'une question de temps ; vous pouvez attendre, peut-être ne le puis-je pas, mais si je meurs avant que ce jour n'arrive, j'ai encore assez d'influence sur ceux qui devront composer la nouvelle administration, pour obtenir d'eux la promesse d'une place meilleure que celle que vous venez de perdre. Les promesses des hommes publics sont, à la vérité, d'une incertitude proverbiale, mais je confierai votre cause à un homme qui n'a jamais failli à ses amis, et à qui son rang permettra d'exiger que justice vous soit faite ; je veux parler de lord L'Estrange.

— Oh ! non, pas à lui ; il est injuste envers moi, il ne m'aime pas..., il...

— Il peut ne pas vous aimer, mais il m'aime ; et bien que je ne voulusse pour personne autre demander quelque chose à lord L'Estrange, je le ferai pour vous, dit Egerton laissant pour la première fois, depuis le commencement de la conversation, percer une certaine émotion ; je le ferai pour vous, un Leslie, un parent de l'épouse à qui je dois ma fortune. Malgré tous mes avertissements, il est possible d'ailleurs qu'en dissipant cette fortune, je vous aie fait tort. En voilà assez ! Vous avez devant vous les deux alternatives, à peu près comme à votre début, mais vous avez aujourd'hui plus d'expérience pour vous guider dans votre choix. Vous êtes un homme, et vous avez une meilleure tête que la plupart des hommes ; réfléchissez et décidez. Et maintenant au lit, et à demain les réflexions. Vous êtes bien pâle, mon pauvre Randal ! »

Audley, en disant ces derniers mots, posa la main sur l'épaule de Randal avec une affection presque paternelle ; puis il se redressa soudain, son visage reprit l'expression d'inflexibilité qu'y avaient gravée les années, et il revint à la vie publique et aux deux coffres de fer.

CHAPITRE XXXII.

Le lendemain, de bonne heure, Randal se trouvait dans le luxueux cabinet de travail du baron Lévy. Quelle différence avec la simplicité dorique du cabinet de l'homme d'État ! Des tapis d'Axminster, épais de trois pouces, des portières à la française au lieu de portes ; sur la cheminée, des bronzes parisiens ; tous les réceptacles qui garnissaient la pièce et renfermaient les titres mis en gage, les *post-obit*, lettres de change, promesses de paiement, etc., tous ces sépulcres de patrimoines défunts étaient d'élégants meubles en laque du Japon, en marqueterie, en bois de rose incrusté d'or. Il régnait dans toute la pièce une telle coquetterie, un tel air de petit maître, qu'il était impossible de se rappeler que l'on était chez un usurier. Plutus avait revêtu l'aspect de Cupidon son ennemi ; et comment songer à Harpagon en face de ce baron avec son allure aisée, ses mains blanches et tièdes qui serraient si cordialement les vôtres, et sa mise toujours élégante, si peu avancée que fût la matinée ? Personne n'avait jamais vu le baron en pantoufles et en robe de chambre. De même qu'on se représente volontiers un ancien baron féodal (moins terrible cent fois), éternellement enfermé dans sa cotte de mailles, ainsi à la pensée de ce grand maraudeur de la civilisation, s'associaient invinciblement celles de bottes vernies et d'un camélia à la boutonnière.

« Et c'est là tout ce qu'il veut faire pour vous, disait le baron en poussant l'un contre l'autre le bout de ses dix doigts. Si jadis il vous eût laissé continuer votre carrière à Oxford, j'ai assez entendu parler de vos succès pour savoir que vous auriez conquis tous les honneurs universitaires, obtenu l'agrégation, et vous seriez alors entré de bon cœur dans une profession lente et laborieuse, en vous préparant à mourir sur le sac de laine.

— Il me propose de rentrer maintenant à Oxford, dit Randal ; il n'est pas trop tard.

— Si, dit le baron. Ni les nations, ni les individus ne retournent volontairement en arrière. Il faut un tremblement de terre pour qu'une

rivière remonte vers sa source.

— Vous avez raison, dit Randal, ce n'est pas moi qui vous contredirai ; mais maintenant !

— Ah ! maintenant, mon cher, vous venez me demander un avis ?

— Non ; je viens vous demander une explication.

— Sur quoi ?

— Je voudrais savoir pourquoi vous m'avez parlé de la ruine de M. Egerton ; pourquoi vous m'avez parlé des terres que désire vendre M. Thornhill ; pourquoi vous m'avez parlé du comte de Peschiera. Vous avez touché à ces trois points dans l'espace de dix minutes... Vous avez omis de me dire quelle relation existe entre eux.

— Par Jupiter ! dit le baron se levant, et avec plus d'admiration qu'on n'eût cru possible à sa face joyeuse et cynique d'en exprimer ; par Jupiter ! Randal Leslie, vous avez une perspicacité merveilleuse. Vous êtes réellement le premier des jeunes gens d'aujourd'hui. Et je veux vous *aider* comme j'ai *aidé* Egerton. Peut-être serez-vous plus reconnaissant. »

Randal songea à la ruine d'Egerton et le parallèle n'éveilla pas en lui une gratitude bien enthousiaste. Il se contenta de dire :

« Continuez, je vous prie, je vous écoute avec le plus grand intérêt.

— Pour la politique, dit le baron, nous traiterons plus tard le sujet. J'attends moi-même de voir comment vont s'en tirer les nouveaux ministres. Nous devons d'abord nous occuper de votre fortune particulière. Vous devriez acheter ces anciens domaines des Leslie, — Rood et Dalmansberry. — On ne demande que vingt mille livres comptant. Le reste peut demeurer indéfiniment hypothéqué, ou du moins jusqu'à ce que je vous aie trouvé un riche parti..., comme j'ai fait pour Egerton. Thornhill a besoin de ces vingt mille livres, il en est très-pressé.

— Et où prendrais-je les vingt mille livres que vous me parlez de donner ?

— Vous en toucherez dix mille le jour où le comte de Peschiera épousera la fille de son parent, grâce à votre coopération, et je vous prêterai les dix mille autres. N'ayez aucun scrupule... je ne hasarderai rien... Les domaines

peuvent encore supporter cette charge. Qu'en dites-vous ? Cela vous va-t-il ?

— Dix mille livres du comte de Peschiera, dit Randal avec une respiration sifflante. Vous ne parlez pas sérieusement ? Une pareille somme... pourquoi ? Pour un simple renseignement. Car, je ne vois pas comment je pourrais l'aider autrement. Il y a là-dessous quelque piège.

— Mon cher garçon, je vais vous donner un avis. Il y a de par le monde des gens qui ont le défaut d'être trop soupçonneux, et vous êtes de ceux-là. Le renseignement dont vous parlez est naturellement le premier service que vous deviez rendre. Peut-être vous demandera-t-on autre chose, peut-être n'en fera-t-on rien ; vous en jugerez vous-même, puisque les dix mille livres et le susdit mariage sont solidaires.

— Que je sois ou non trop soupçonneux, le montant de la somme est trop improbable, et la garantie trop mauvaise, pour que j'écoute une semblable proposition, quand bien même je pourrais descendre à...

— Un moment, mon ami. Causons d'abord affaires, nous examinerons après la question des scrupules. La garantie est trop mauvaise, dites-vous. Quelle garantie ?

— La parole du comte de Peschiera.

— Il n'est pour rien là dedans... il ne le saura même pas. C'est ma parole que vous mettez en doute ; c'est moi qui suis votre garantie. »

Randal songea à ce que dit spirituellement Gibbon : « Abu Rafe dit qu'il se porte témoin de ce fait, mais qui se portera témoin d'Abu Rafe ? » Cependant il garda le silence, fixant seulement sur Lévy ses yeux observateurs, à la pupille contractée et circonspecte.

« Voici simplement ce qui en est, reprit Lévy. Le comte de Peschiera s'est engagé à payer à sa sœur une dot de vingt mille livres dans le cas où il les aurait. Or il ne peut les avoir que par le mariage en question. Pour ma part, comme c'est moi qui fais ses affaires en Angleterre, j'ai promis que pour ladite somme de vingt mille livres je me porterais garant des dépenses faites pour arriver à ce mariage, et je satisferais M^{me} di Negra. Bien que Peschiera soit un homme généreux et d'un excellent cœur, je ne répondrais pas qu'il eût assuré à sa sœur une dot si considérable, s'il ne la lui devait légalement.

C'est le montant de la fortune de celle-ci, dont au moyen de je ne sais quelle transaction assez illégale avec feu son mari, il a réussi à s'emparer. Si M^{me} di Negra lui intentait un procès à ce sujet, il le perdrait très-certainement. Je lui ai expliqué cela et vous pouvez maintenant comprendre pourquoi la somme est ainsi taxée. Mais j'ai racheté les dettes de M^{me} di Negra, j'ai aussi racheté celles du jeune Hazeldean (car un mariage entre eux deux devra faire partie de nos engagements), et je présenterai à Peschiera et à ces deux excellents conjoints un mémoire qui absorbera les vingt mille livres. Cette somme passera donc tout entière entre mes mains. Si j'arrive à éteindre toutes leurs dettes pour la moitié de la somme, comme j'en ai le droit, étant moi-même l'unique créancier, il en restera la moitié. Et s'il me plaît de vous la donner en échange de services qui procureront à Peschiera une fortune princière, payeront les dettes de sa sœur, et assureront à celle-ci un mari dans la personne de mon jeune client M. Hazeldean, c'est mon affaire. Toutes les parties seront satisfaites et personne n'a rien à y voir. La somme est considérable sans doute ; il me convient de vous la donner ; vous convient-il de la recevoir ? »

Randal était vivement agité, mais tout corrompu qu'il était, et bien qu'il fût arrivé systématiquement à ne considérer les autres qu'au point de vue de son intérêt personnel, cependant chez ceux que le crime n'a pas encore endurcis, il y a une grande distance de la pensée à l'acte ; Randal aurait probablement employé sans beaucoup de scrupules son ingénuité à ce genre d'escroquerie morale qu'on appelle se montrer plus fin qu'un autre ; cependant, à l'idée d'accepter ouvertement de l'argent pour trahir ce pauvre Italien qui lui avait témoigné une si généreuse confiance, il reculait. Il allait refuser lorsque Lévy, ouvrant son portefeuille, jeta un coup d'œil sur le mémorandum et dit à demi-voix, comme se parlant à lui-même : « Rood-Manor, Dalmansberry vendu aux Thornhill par sir Gilbert Leslie ; le revenu net en est aujourd'hui estimé à deux mille deux cent cinquante livres. C'est la plus belle occasion que j'aie jamais vue. Une fois propriétaire de ces domaines, Leslie, avec vos talents, je ne vois pas pourquoi vous n'arriveriez pas plus haut encore qu'Egerton. Je l'ai connu plus pauvre que vous. »

Les anciens domaines des Leslie, une position stable dans le pays, la restauration de sa famille déchue, de l'autre côté un long apprentissage au barreau, une maigre pension qu'il lui faudrait devoir à la générosité

d'Egerton ; sa sœur voyant se flétrir sa jeunesse dans cette triste maison ruinée ; Olivier devenant paysan ! ou bien dépendre comme un mendiant de la pitié dédaigneuse d'Harley, d'Harley qui peut-être épouserait Violante ! Randal se sentit pris de rage tandis que ces contrastes se dessinaient dans son imagination. Il allait et venait dans la chambre, s'efforçant de concentrer ses pensées et d'imposer silence à ses passions, pour n'écouter plus que les calculs de son intelligence. « Je ne puis concevoir, dit-il tout à coup, pourquoi vous me tentez ainsi ; quel intérêt pouvez-vous y avoir ? »

Le baron sourit et ferma son portefeuille. Il comprit qu'il avait vaincu.

« Mon cher garçon, dit-il avec la plus aimable bonhomie, il est très-naturel que vous pensiez qu'un homme doit avoir un intérêt personnel dans tout ce qu'il fait pour un autre. Cette manière d'envisager la nature humaine qu'on appelle, je crois, la philosophie utilitaire, est fort en vogue de nos jours. Je vais essayer de vous expliquer comment, dans cette affaire, je ne me ferai point de tort. Vous me direz peut-être qu'après avoir éteint des dettes qui se montent à vingt mille livres pour dix mille, je pourrais mettre la différence dans ma poche au lieu de la mettre dans la vôtre, cela est vrai. Mais je ne toucherai pas les vingt mille livres, ni je ne payerai pas les dettes de M^{me} di Negra (quoi que je décide au sujet de celles d'Hazeldean), si le comte n'obtient pas l'héritière. Vous pouvez l'y aider, j'ai besoin de vous et je ne crois pas pouvoir obtenir votre concours avec une offre moindre que celle que je vous fais. Je rentrerai bien vite dans mes dix mille livres si le comte s'empare de la jeune fille et de sa fortune. Bref, je vois dans tout ceci mon intérêt. Vous faut-il d'autres raisons ? En voici. Je suis aujourd'hui fort riche. Comment le suis-je devenu ? En m'attachant tout d'abord aux jeunes gens qui avaient de l'avenir, soit comme fortune, soit comme talent. Je me suis ainsi créé des relations dans le monde, et le monde m'a enrichi. J'ai toujours la passion d'acquérir de l'argent. Que voulez-vous ? c'est ma profession, ma manie. L'amitié d'un jeune homme qui peut-être aura de l'influence sur d'autres jeunes gens, héritiers de domaines plus considérables que Rood-Hall, peut me devenir utile. Vous réussirez probablement dans la politique, et un homme public peut arriver à la connaissance de secrets d'État souvent très-profitables à ceux qui trafiquent un peu à la bourse. Nous pourrons plus tard faire ensemble des affaires qui vous mettront en état de purger toutes les hypothèques de ces domaines, que

je vous féliciterai bientôt de posséder. Vous le voyez, je suis franc, c'est la seule manière de s'y prendre avec un garçon aussi intelligent que vous. Et maintenant, puisque moins on remue la vase d'un étang dans lequel on a résolu de boire, mieux vaut, écartons toute autre pensée que celle d'arriver à notre but. Sera-ce vous ou moi qui direz à Peschiera où est la jeune personne ? Il est préférable que ce soit vous, puisqu'il vous a confié ses espérances et vous a demandé de l'aider. Et au fait pourquoi vous y refuseriez-vous ? Ne lui dites pas un mot de notre petit arrangement. Il est inutile qu'il en sache rien. » Lévy sonna et demanda sa voiture.

Randal ne répondit rien. Il était pâle comme la mort, mais sa bouche avait une expression de fermeté sinistre.

« Le second point, reprit Lévy, c'est de hâter le mariage de Frank avec la belle veuve. Où en est cette affaire ?

— La marquise ne veut plus ni me voir, ni le recevoir.

— Ah ! tâchez d'apprendre pourquoi ; et si vous apprenez que d'un côté ou de l'autre il y ait un accroc, faites-le-moi savoir ; j'y mettrai ordre.

— Hazeldean a-t-il consenti au *post-obit* ?

— Pas encore ; je ne l'en ai pas pressé. J'attendrai un moment propice si la chose devient nécessaire.

— Elle sera nécessaire.

— Ah ! vous le désirez ? eh bien, cela se fera. »

Randal Leslie arpenta de nouveau la chambre, et après quelques instants de silencieuses réflexions il s'approcha du baron et lui dit :

« Vous le voyez, monsieur, je suis pauvre et ambitieux ; vous m'avez tenté au bon moment, et avec l'appât le plus séduisant. Je succombe. Mais quelle garantie ai-je que cette somme me sera remise, que ces domaines me seront livrés aux conditions stipulées ?

— Avant que rien ne soit convenu, prenez sur moi des informations auprès de n'importe lequel de vos amis, Borrowell, Spendquick, qui vous voudrez ; vous m'entendrez maltraiter bien entendu, mais tous vous diront que lorsque j'ai donné ma parole, je la tiens. Si je dis : « Mon cher, vous aurez l'argent, » on l'a ; si je dis : « Je renouvelle votre billet pour six mois, » c'est chose faite. C'est comme cela que j'entends les affaires. Je

suis esclave de ma parole. Dans une affaire comme celle-ci, où il n'y a moyen de passer aucun écrit, je ne puis vous donner d'autre garantie. Allez donc, sachez à quoi vous en tenir sur la valeur de la dite garantie, et revenez dîner à huit heures. Nous passerons après chez Peschiera.

— Oui, dit Randal. Je veux dans tous les cas une journée pour réfléchir. Je ne me dissimule pas la nature de la transaction que vous me proposez, mais ce que j'ai une fois décidé je l'accomplis résolument. Ma seule excuse à mes propres yeux, c'est que si je joue avec des dés pipés, ce sera pour un enjeu si grand que lorsque j'aurai une fois gagné, l'importance de la victoire effacera l'ignominie du début. Ce n'est pas pour cette somme d'argent que je me rends, c'est pour ce que cet argent me permettra d'accomplir. Et dans le mariage du jeune Hazeldean avec cette Italienne, je poursuis un but plus grand encore peut-être. Assurez ce mariage, obtenez le *post-obit* de Frank et quelle que soit l'issue du plan pour lequel vous avez besoin de mes services, comptez sur ma gratitude et croyez que vous m'aurez mis en position de vous la témoigner d'une manière effective. Je serai ici à huit heures. »

Et Randal sortit.

CHAPITRE XXXII.

Lorsqu'un homme d'esprit a une fois résolu de faire une mauvaise action, il s'efforce généralement d'échapper par l'exercice de son habileté au sentiment de sa bassesse. Avec une activité plus grande encore que de coutume, Randal employa les deux heures qui suivirent à s'informer jusqu'à quel point le baron Lévy possédait les qualités dont il se vantait et s'il était vrai qu'il fût esclave de sa parole. Il consulta à ce sujet des jeunes gens qu'il croyait meilleurs juges de ces questions que les Spendquick et les

Borrowell, des jeunes gens semblables au gai monarque qui a laissé la réputation de n'avoir jamais ni dit une sottise, ni fait une chose sage.

Il y a à Londres beaucoup de semblables individus, capables et avisés sur toutes choses, à l'exception de leurs propres affaires. Personne ne connaît mieux le monde et ne juge mieux les hommes que ces roués à demi ruinés. Tous s'accordèrent pour rendre au baron le même témoignage ; ils ridiculisaient ses prétentions au dandysme, mais ils le tenaient en affaires pour un homme sûr, et même l'aimaient assez comme une sorte de sir Épicure Mammon, assez accommodant et qui faisait assez libéralement les choses ; « en un mot, dit l'une de ces autorités, c'est certainement un très-brave homme pour un usurier. On peut toujours compter sur ses promesses, et il se montre généralement patient et indulgent envers nous autres jeunes gens du grand monde, peut-être par la même raison que nos tailleurs ; parce que faire mettre un de nous en prison ruinerait sa clientèle. Son faible, c'est de vouloir passer pour un gentleman. Je crois que malgré sa passion pour l'argent, il donnerait la moitié de sa fortune plutôt que de faire quelque chose qui le brouillât avec nous. Il sert une pension de trois cents livres sterling à lord S... Il est vrai qu'il a été l'homme d'affaires de celui-ci pendant vingt ans et qu'auparavant S... était un garçon assez rangé et jouissait d'un revenu de quinze mille livres sterling. Il est venu en aide à plus d'un jeune homme de talent. C'est le meilleur trafiquant d'élections que je connaisse. Il aime à avoir des amis dans le Parlement. Après tout c'est une canaille, bien entendu, mais s'il faut absolument avoir affaire à une canaille, mieux vaut lui que tout autre. Je voudrais le voir représenté au Théâtre-Français : — un Robert-Macaire prospère. — Frédérick-Lemaître le rendrait dans la perfection. »

Après avoir pris ces informations dans les quartiers fashionables avec son tact accoutumé, Randal songea à en puiser d'autres à une source moins élevée, mais à laquelle il attachait plus d'importance. Dick Avenel voyait le baron, donc il était dans ses griffes, et Randal rendait justice à l'intelligence pratique de ce personnage. Avenel avait en outre une grande habitude des affaires. Il devait connaître Lévy mieux que ne pouvaient faire ces hommes de plaisir, et comme son langage était simple et franc et qu'il était évidemment honnête selon l'acception commune du mot, Randal ne doutait pas qu'il n'obtînt de lui la vérité.

Lorsque arrivé à Raton-Square il demanda M. Avenel, on le fit entrer dans le salon où mistress Avenel, dans l'attitude d'une femme qui poserait pour son portrait, était assise sur un sofa Renaissance, ayant à ses pieds un de ses enfants qui lisait le nouveau keepsake annuel, relié en soie rouge.

M. Avenel était assis près du feu, d'un air assez maussade, les mains dans ses poches et sifflant pour se désennuyer. À dire vrai, son esprit actif et énergique s'ennuyait fort à Londres, surtout pendant les matinées. Il accueillit l'entrée de Randal avec un sourire de soulagement, puis se levant et se postant devant le feu, un pan de son habit sous chaque bras, il permit à peine au nouveau venu de saluer mistress Avenel et de passer sa main sur la tête de l'enfant en murmurant : « Charmante petite créature ! » (Randal caressait toujours les enfants ; ces sortes de loups vêtus de peaux de brebis n'y manquent pas. Ne vous y laissez pas prendre, pauvres jeunes mères !)

M. Avenel, dis-je, permit à peine à son hôte d'accomplir ces politesses préliminaires avant de se plonger dans les profondeurs de l'océan politique. Les affaires allaient maintenant marcher. Une exécration oligarchie avait succombé. L'honneur et le talent britanniques allaient avoir le champ libre. À l'entendre, on eût cru au prochain avènement du millénium. « Et qui plus est, disait-il en frappant sa main gauche de son poing droit, s'il y a un nouveau parlement, il faudra des hommes nouveaux ; non pas de vieux balais usés qui ne sont plus bons à rien, mais des hommes qui comprennent les véritables besoins du pays, monsieur. J'ai l'intention de me mettre sur les rangs.

— Oui, fit mistress Avenel parvenant enfin à placer un mot, je suis sûre, monsieur Leslie, que vous m'approuverez, j'ai convaincu M. Avenel qu'avec ses talents et sa fortune, il devait faire un sacrifice à son pays ; et puis, comme vous savez, ses opinions se trouvent justement de mode ; autrefois on les aurait trouvées choquantes et vulgaires. »

En parlant ainsi, mistress Avenel regardait avec complaisance la belle et honnête figure de son mari, en ce moment cependant assombrie et mécontente. Rendons justice à mistress Avenel, elle était faible et sotte, parfois aussi très-rusée, mais au fond bonne épouse, comme le sont généralement les Écossaises.

« Au diable ! s'écria Dick. Vous autres femmes vous n'entendez rien à la politique. Occupez-vous de votre enfant ; le voilà qui chiffonne et qui déchire un livre qui m'a coûté vingt shillings. »

Mistress Avenel baissa la tête avec soumission et retira le keepsake des mains du jeune destructeur, lequel se mit à crier, ainsi que font généralement les destructeurs lorsqu'on s'oppose à leurs desseins.

Dick se boucha les oreilles, « Je ne saurais tenir à ceci, dit-il ; faisons un tour de promenade, monsieur Leslie ; j'ai besoin de me détendre. » Et en parlant il se détendit d'abord à moitié de la hauteur du plafond, puis ensuite jusqu'en dehors du salon.

Randal, avec ses manières de May-Fair, se tourna avec embarras vers mistress Avenel comme pour lui faire à la fois ses excuses et celles de son mari.

« Pauvre Richard ! dit-elle. Il est dans une de ses humeurs noires. Tous les hommes en ont. Revenez me voir bientôt. Quand s'ouvre l'almack ?

— Ce serait à moi de vous faire cette question, vous, qui êtes toujours si au courant de ce qui se passe dans le grand monde, dit le jeune serpent.

— Eh ! là-haut ! en finirez-vous ? » cria Dick du bas de l'escalier.

CHAPITRE XXIV.

« Je viens de quitter notre ami Lévy, dit Randal à Dick lorsqu'ils furent dehors. Il est comme vous tout entier à la politique, c'est un aimable homme, surtout quand on songe au genre d'affaires dont il passe pour s'occuper.

— Oui, sans doute, il est fort aimable, répondit lentement Dick, mais cependant...

— Cependant quoi, mon cher Avenel ? (Randal pour la première fois mettait le monsieur de côté.)

— Cependant la chose en elle-même n'est pas agréable.

— Vous voulez dire, emprunter de l'argent à plus de cinq pour cent.

— Oh ! au diable l'intérêt ! Je suis de l'avis de Bentham quant aux lois sur l'usure, je ne veux pas d'entraves au commerce ; pas plus à celui de l'argent qu'à tout autre. Non, ce n'est pas cela. Mais quand on doit de l'argent à un homme, fût-ce à deux pour cent d'intérêt, et qu'on n'est pas en mesure de le payer, on se sent mal à l'aise et petit devant lui ; cela vous ôte la liberté d'un Anglais.

— Je vous aurais cru plutôt en position de prêter de l'argent que d'en emprunter.

— En thèse générale, vous avez raison. Mais je vais vous dire comment cela se fait ; la manie de la concurrence va toujours croissant dans notre vieux monde. Je suis certainement aussi libéral que qui que ce soit. J'aime la concurrence jusqu'à un certain point, mais en Angleterre nous en avons par trop, monsieur, nous en avons par trop. »

Randal prit un air triste et convaincu. Mais si Léonard eût entendu Dick Avenel, quel n'eût pas été son étonnement ? Dick Avenel attaquer la libre concurrence ! Croire qu'il pouvait y en avoir trop ! « Le ciel et la terre vont s'abîmer et se confondre, » disait l'araignée lorsque le balai de la chambrière eut détruit sa toile. Dick avait toujours été d'avis qu'on balayât les toiles des autres, mais lui aussi crut que le ciel et la terre allaient s'abîmer lorsqu'il vit une formidable tête de loup menacer la sienne.

M. Avenel dans son ardeur de spéculation et de progrès avait établi une manufacture à Screwstown, la première dont la cheminée titanique eût jamais éclipsé le clocher de l'église. Cette manufacture réussit d'abord.

M. Avenel mit dans cette spéculation presque tous ses capitaux ; aucun placement, disait-il, ne donnait un intérêt plus élevé. Manchester commençait à s'user, il était temps de montrer ce que pouvait Screwstown. Rien de tel que la libre concurrence. Mais un peu plus tard un capitaliste plus riche encore que Dick, remarquant que Screwstown était située à l'ouverture d'une mine de charbon et que les gains de Dick étaient considérables, fit bâtir un édifice encore plus laid que le sien, orné d'une

cheminée plus haute encore. Et comme il avait été élevé dans une manufacture et résidait à Screwstown, tandis que Dick employait encore un contre-maître et faisait florès à Londres, l'infâme compétiteur s'arrangea de façon à partager d'abord et à accaparer ensuite les profits dont Dick avait eu longtemps le monopole. Rien d'étonnant donc à ce que M. Avenel fût maintenant d'avis que la concurrence devait avoir des bornes. « La langue se porte sur la dent qui fait mal, » aurait dit Riccabocca. Petit à petit notre Talleyrand juvénile (nous demandons pardon à l'ainé) finit par obtenir de Dick la confiance de ce grief, et il comprit qu'il était l'origine des relations de Dick avec l'usurier.

« Mais Lévy, dit naïvement Avenel, est après tout un brave garçon ; il se contente d'un gain décent. Il est utile à mistress Avenel ; il amène à ses soirées quelques jeunes gens du grand monde. À la vérité ils ne dansent pas et se tiennent debout près de la porte, comme des muets à un enterrement ; mais enfin, ils se sont montrés fort civils avec moi dans ces derniers temps, particulièrement Spendquick. À propos, je dîne chez lui demain. L'aristocratie est arriérée, il est vrai, elle n'est pas à la hauteur du siècle, mais ses membres, lorsqu'on sait les prendre, surpassent même les New-Yorkers pour les bonnes manières. Je l'avoue franchement, je n'ai pas de préjugés, moi.

— Je ne connais pas d'homme qui en ait moins. Vous n'avez pas de préjugés, même contre Lévy ?

— Non, pas le moindre. On dit qu'il est juif, lui dit qu'il ne l'est pas ; pour moi, peu m'importe qu'il le soit ou non. Son argent est anglais, cela me suffit. Puis il prête à un intérêt modéré. Il est vrai qu'il sait bien que je le payerai. Seulement ce qui me déplaît chez lui, c'est une certaine façon qu'il a de vous appeler mon cher, mon ami, qui est tout à fait hors de propos dans ces sortes d'affaires. Il sait que je possède une grande influence parlementaire. Je puis faire nommer deux membres à Screwstown, et un, peut-être même deux, à Lansmere, et il prétend me dicter un choix, ou du moins m'enjôler pour me faire nommer des hommes à lui. Cependant nous sommes d'accord sur un point. Vous désirez, m'a-t-il dit, entrer au Parlement ; vous me paraissez un garçon capable ; mais il faut que vous laissiez là votre patron et que vous marchiez avec l'opinion publique et avec moi.

— Vous êtes bien bon, Aveuel ; peut-être en comparant nos opinions nous apercevrons-nous qu'elles ont beaucoup de rapport. Cependant dans la position actuelle d'Egerton, la délicatesse me prescrit... Mais ne parlons pas de cela pour le moment. Vous croyez donc que je pourrais réellement être nommé à Lansmere malgré l'influence de lord L'Estrange qui y est tout-puissante ?

— Elle y *était* toute-puissante, mais j'y ai mis bon ordre.

— Pensez-vous que la lutte serait très-coûteuse ?

— Dame ! Je crois que vous feriez bien d'arriver avec de l'argent comptant ; mais, comme vous dites, il sera temps de discuter cela lorsque vous aurez réglé vos comptes de délicatesse. La chose faite, venez me trouver, et nous causerons. »

Randal savait maintenant ce qu'il voulait ; il quitta donc le bras d'Avenel, et regardant à sa montre, il découvrit qu'il lui restait à peine le temps d'arriver à un rendez-vous important ; il prit un fiacre et s'éloigna.

Dick parut triste et vexé d'être ainsi laissé seul ; il bâilla bruyamment au grand scandale de trois vieilles filles de Belgrave-Square qui passaient auprès de lui ; puis sa pensée se tourna vers sa manufacture de Screwstown, cause première de ses relations avec le baron ; il songea à une lettre, qu'il avait reçue le matin même de son contremaître et qui l'informait que son rival, M. Dyce, allait faire venir de nouvelles machines construites d'après un système bien supérieur à celui des anciennes ; le susdit M. Dyce était, disait-on, en ce moment même à Londres, sollicitant un brevet pour une découverte applicable à ces nouvelles machines qui, si l'on en croyait ce gentleman, « obligeraient M. Avenel à fermer sa manufacture avant que l'année fût révolue. » À mesure que les menaces de cette épître lui revenaient en pensée, M. Avenel perdait toute envie de bâiller. Sa figure s'assombrit et il marcha devant lui à grands pas jusqu'à ce qu'il se trouva dans le Strand. Il monta alors dans un omnibus et se rendit à la Cité, où il passa le reste du jour à examiner des machines et à s'efforcer de deviner quelle pouvait être la diabolique invention de son compétiteur.

CHAPITRE XXXV.

Randal était décidé. Tout ce qu'il avait appris de Lévy avait confirmé ses résolutions ou dissipé ses scrupules. Il avait d'abord objecté qu'il était peu probable que Peschiera lui offrît, et encore moins lui payât une somme de dix mille livres pour le concours qu'il pourrait apporter à l'exécution de ses desseins.

Mais lorsque Lévy s'était porté garant de toutes ces promesses, Randal ne s'était plus fait qu'une seule question. Était-il de l'intérêt de celui-ci de faire un sacrifice aussi considérable ? Si le baron eût prétendu n'être guidé par d'autres motifs que par ses sentiments affectueux pour Randal, celui-ci n'eût pas douté un instant qu'il ne voulût se jouer de lui ; mais l'assurance que lui avait donnée l'usurier qu'il trouvait son profit à lui faire des conditions aussi avantageuses, engageait le jeune philosophe à examiner l'affaire avec calme et réflexion. Était-il bien clair que Lévy dût compter sur un ample dédommagement ? Devait-il espérer de récolter par boisseaux ce qu'il semait par poignées ? Le résultat des méditations de Randal fut que le baron pouvait en toute justice s'estimer un semeur prévoyant. En premier lieu il était clair que Lévy pouvait raisonnablement espérer d'être payé promptement et avec un intérêt considérable de la somme qu'il avancerait à Randal, sur la fortune que les renseignements fournis par celui-ci procureraient au comte de Peschiera ; et secondement Randal avait en lui-même une immense confiance, et il était aussi convaincu qu'une fois affranchi des soucis pécuniaires, il arriverait rapidement à une grande position politique, que si le succès lui eût été prédit par un ange, ou assuré par un démon. Il avait compris clairement que dans toutes les actions bonnes ou généreuses qu'on racontait de lui, Lévy n'avait au fond été dirigé que par son intérêt propre ; il comprenait aussi que l'usurier voulait le tenir en son pouvoir et se servir de ses talents pour creuser de nouvelles mines sur le produit desquelles il se promettait de prélever des droits de suzeraineté considérables. Mais Randal se fiait à sa propre habileté pour se dégager quand il lui plairait des griffes de l'usurier. Son esprit, imposant donc tout à fait silence aux murmures de sa conscience, s'élança

joyeusement vers l'avenir. Il vit ses domaines héréditaires reconquis. Il se réjouissait à la pensée d'ajouter au domaine de Rood, les vastes terres d'Hazeldean. Il songeait à Lansmere, à Avenel, au Parlement ; d'une main il saisissait la fortune, de l'autre le pouvoir.

« Et cependant, se disait-il, je suis entré dans la vie sans autre patrimoine (si l'on en excepte un manoir en ruines et quelques landes stériles)) sans autre patrimoine que la science. » Et tout en songeant ainsi, il avançait vers son but. Bien qu'il bâtît ces châteaux en Espagne dans un misérable fiacre, ce véhicule plébéen le conduisait rapidement vers le terrain solide où le plan grandiose de l'architecte devait se transformer en un édifice matériel de pierre et de plâtre. Le fiacre s'arrêta devant l'hôtel de lord Lansmere. Randal soupçonnait que Violante y était cachée, il avait résolu de s'en assurer. Il descendit de voiture et sonna. Le concierge ouvrit la grande porte.

« Je viens, dit Randal, pour voir la jeune dame qui est ici, la dame étrangère. »

Lady Lansmere avait eu trop de confiance en la sécurité de sa maison pour condescendre à donner aux domestiques des ordres particuliers concernant Violante ; le concierge répondit donc :

« Elle y est, je crois, monsieur ; elle est probablement au jardin avec milady.

— Je l'aperçois, dit Randal qui en effet avait distingué Violante à quelque distance. Mais puisqu'elle se promène, je ne veux pas la déranger ; je reviendrai un autre jour. »

Le concierge s'inclina respectueusement, et Randal sauta dans son fiacre en criant : « À Curzon-Street, vite ! »

CHAPITRE XXXVI.

Harley avait oublié une chose importante dans cet appel aux bons sentiments et à la nature meilleure de Béatrix dont il avait chargé Léonard.

Il avait bien prémuni celui-ci contre le danger de devenir amoureux de l'Italienne, mais il avait oublié de prémunir l'Italienne contre celui d'aimer Léonard ; la possibilité d'un semblable événement n'avait pas même traversé sa pensée. Il ne faut pas s'en étonner beaucoup, car la chose du monde sur laquelle les hommes les plus sensés se montrent le moins clairvoyants, si ce n'est quand la jalousie les stimule, c'est la probabilité qu'un autre homme vienne à être aimé. Les individus les moins vains du sexe qui porte moustaches croient souvent prudent de ne pas se montrer par trop irrésistibles envers le beau sexe, tandis que chacun d'eux dit de son ami : « C'est un bon garçon, mais c'est le dernier homme dont cette femme deviendrait amoureuse. »

Il est certain que, cette fois, les apparences justifiaient l'aveuglement d'Harley au sujet de Léonard.

Quelles que fussent d'ailleurs les bonnes qualités de Béatrix, elle passait généralement pour ambitieuse et intéressée. Elle était pauvre et en même temps luxueuse et prodigue. Était-il probable qu'elle distinguât un admirateur de naissance aussi humble, de fortune aussi modeste ? Elle pourrait par coquetterie s'efforcer d'exciter l'admiration du jeune écrivain, d'éblouir son imagination, mais son propre cœur devait être sous la triple garde de la pauvreté, de l'orgueil et des conventions du monde dans lequel elle vivait. Si Harley avait imaginé que M^{me} di Negra pût oublier son rang et aimer sans calculs, il eût cru que l'objet de ses préférences serait quelque brillant dandy, capable de diriger contre son cœur toutes les armes de la fascination, et l'expérience acquise dans de nombreuses conquêtes. Mais Léonard si simple, si jeune, si ignorant du monde ! Harley eût souri à l'idée qu'il pût subjuguier cette femme ambitieuse et mondaine. Il en était néanmoins ainsi et précisément par les causes qui eussent semblé à Harley des obstacles insurmontables.

C'était cette fraîcheur et cette pureté de cœur, c'était cette simple et sérieuse douceur, ce parfait contraste de ton, de sentiments, de raisonnement avec tout ce qui l'avait blessée et repoussée chez ses autres admirateurs, c'était tout cela qui avait captivé Béatrix dès sa première entrevue avec Léonard. Elle avait trouvé en lui ce qu'elle rêvait et ce qu'elle souhaitait. Sa première jeunesse s'était passée dans les liens d'un mariage abhorré et sans cette douce et innocente crise de la vie humaine, l'amour véritable.

Plus d'un admirateur avait flatté sa vanité, captivé son imagination, excité son ambition, mais son cœur n'avait pas été touché ; il s'éveillait maintenant. Le monde et les années qu'elle avait perdues dans le monde lui semblaient disparaître comme un nuage chassé par le vent. Elle revenait aux rougeurs et aux soupirs de sa jeunesse, la jeunesse de la vierge italienne. Le charme tout-puissant de la poésie c'est qu'elle nous rappelle l'âge d'or de nos premiers printemps, et tel était pour Béatrix le prestige du jeune poète.

Oh ! combien fut délicieux ce court épisode dans la vie de cette femme du monde, fatiguée de bruit, de flatteries et de mensonges ! Qu'elle se sentait heureuse pendant ces heures où le jeune auteur, entraîné par sa silencieuse sympathie, lui racontait tantôt la lutte de sa vocation contre les circonstances où la nature l'avait placé, tantôt ses rêveries au milieu des fleurs en écoutant le murmure de la fontaine, ou bien ses courses désolées dans les rues désertes où le poursuivait la vision de Chatterton. Et tandis qu'il parlait soit de ses craintes, soit de ses espérances, les regards de Béatrix s'attachaient avec tendresse sur ce jeune visage où se peignaient tour à tour l'orgueil et la tristesse, un orgueil si doux, une tristesse si noble et si touchante ! Elle ne se lassait pas de contempler ce front où se lisait tant de calme puissance, mais ses paupières s'abaissaient devant ces yeux pleins d'une passion sereine et insondable. Elle comprenait quelle chose sainte et profonde ce devait être que l'amour dans une telle âme. Léonard ne lui avait jamais parlé d'Hélène, le lecteur comprendra cette réserve chez une nature comme celle du jeune poète ; un premier amour est un mystère ; le confier serait le profaner ; mais Léonard remplit la mission qu'il avait reçue d'intéresser Béatrix à l'exilé et à sa fille. Elle écouta ses récits les larmes aux yeux et résolut intérieurement de ne pas seconder Peschiera dans ses projets contre Violante, oubliant pour le moment que sa propre fortune dépendait du succès de ces mêmes projets. Lévy s'était arrangé de façon à

ce que ses créanciers ne lui rappelaient pas sa pauvreté. Elle ne savait comment il avait fait, elle était complètement ignorante des affaires ; elle jouissait du charme de l'heure présente et des vagues projets d'avenir auxquels elle associait cette jeune figure, cette figure d'ange gardien qu'elle avait chaque jour devant les yeux, et qui dans l'absence lui paraissait plus belle encore, car en ces moments elle s'abandonnait les yeux fermés à des rêves enchanteurs. La société de M^{me} di Negra eût été bien dangereuse pour Léonard si son cœur n'eût appartenu tout entier à une autre, mais Béatrix ne devinait pas entre elle et lui cette barrière. Parmi les ombres qu'il évoquait en racontant sa vie passée, elle n'apercevait aucune rivale. Elle le voyait, comme elle, isolé dans le monde. L'obscurité de sa naissance, sa jeunesse, l'absence de présomption qui le caractérisait généralement, tout la portait à croire que, même l'aimât-il, il n'oserait lui en faire l'aveu.

Et ainsi, cédant un jour, comme elle avait coutume de faire, à l'impulsion de son cœur ardent, — elle ne put jamais se rappeler comment ni en quels termes, — elle avoua son amour, elle lui demanda avec larmes et en rougissant le sien en retour. Ce fut pour elle comme un rêve, un rêve dont elle s'éveilla avec un sentiment terrible de douleur, d'humiliation, dont elle s'éveilla repoussée, méprisée. Qu'importent la douceur, la tendresse, la reconnaissance que Léonard mit dans sa réponse, puisque cette réponse était un refus. Elle apprit qu'elle avait une rivale, que le cœur de Léonard appartenait dès longtemps à une autre. Cette ardente nature connut pour la première fois la jalousie avec ses tortures, sa soif de vengeance, ses orages d'amour plein de haine. Mais extérieurement, elle demeura silencieuse et froide comme le marbre ; la tempête intérieure la rendait sourde aux tendres paroles par lesquelles Léonard cherchait à panser sa blessure.

L'orgueil fut le premier sentiment qui la domina. Elle arracha sa main de celle qui la serrait avec un si loyal respect. Elle eût voulu repousser du pied celui qui était agenouillé devant elle, lui demandant son pardon. Elle lui montra la porte d'un geste de reine insultée. Puis, lorsqu'elle fut seule, vinrent ces rapides éclairs de conjecture particuliers aux orages de la jalousie ; cette conjecture si souvent fausse, et cependant acceptée sur-le-champ par notre esprit convaincu, comme la révélation d'une vérité instinctive. Celui devant qui elle s'était abaissée en aimait une autre, et quelle autre sinon Violante ? C'était la seule personne jeune et belle qu'il

eût nommée dans le récit de sa vie. Et il avait voulu l'intéresser, elle, Béatrix di Negra, à l'objet de son amour ! Il avait fait allusion à des dangers que Béatrix ne connaissait que trop bien ; il avait exprimé l'espoir que Béatrix les détournerait. Aveugle et insensée qu'elle était ! C'était donc pour cela qu'il était venu chaque jour chez elle ; c'était là le charme qui l'y attirait. Et elle appuyait ses mains sur son front brûlant, comme pour y arrêter la torture de la pensée. Soudain elle entendit une voix au bas de l'escalier, la porte s'ouvrit et Randal Leslie entra.

CHAPITRE XXXVII.

Ce même soir, à huit heures, le baron Lévy vit arriver son nouvel allié. Tous deux dînèrent en tête-à-tête, causant de choses indifférentes jusqu'au moment où les domestiques se retirèrent. Alors le baron se levant et attisant le feu, dit d'un ton bref et significatif :

« Eh bien ? »

— Je suis disposé, dit Randal, à acheter aux conditions proposées la propriété dont vous m'avez parlé. La seule chose qui m'inquiète, c'est de savoir comment j'expliquerai à Audley Egerton, à mes parents, à tout le monde enfin, cette acquisition.

— C'est vrai, dit le baron, sans même sourire de la manière ingénieuse et vraiment grecque avec laquelle Randal avait exprimé ses intentions en en déguisant la bassesse ; c'est vrai, il faudra songer à cela. Si nous réussissions à cacher le nom du véritable acquéreur pendant un an ou deux, la chose deviendrait aisée, on pourrait supposer que vous avez spéculé sur les fonds publics, ou bien Egerton mourrait peut-être, et l'on croirait qu'il vous a laissé quelque chose des débris de sa fortune.

— Il n'est guère probable qu'Egerton meure.

— Hum ! fit le baron. Cependant, ce n'est là qu'un détail auquel nous réfléchirons. Vous pouvez maintenant nous dire où est la jeune personne ?

— Certainement. Je ne l'aurais pas pu ce matin, mais je le puis maintenant. J'irai avec vous chez le comte. En attendant, j'ai vu M^{me} di Negra ; elle acceptera Frank Hazeldean, pourvu qu'il se propose sur-le-champ.

— N'est-ce pas ce qu'il veut ?

— Non ; j'ai été le trouver. Il est ravi de ce que je lui ai dit, mais il croit de son devoir de demander le consentement de ses parents. Or ils ne le lui donneront certainement pas, et s'il y a des retards, Béatrix se rétractera. Elle est sous l'influence de passions qui peuvent être de courte durée.

— Quelles passions ? l'amour ?

— Oui, mais non pas pour Hazeldean. Elle est disposée à lui accorder sa main par pique et par jalousie. Elle est convaincue qu'un homme qui paraît avoir subitement conquis son affection, est insensible à ses charmes parce qu'il subit l'empire de Violante ; pourtant elle est disposée à mettre sa rivale entre les mains de Peschiera ; et cependant, telle est l'inconséquence des femmes, ajouta le jeune philosophe en haussant les épaules, qu'elle est en même temps disposée à perdre tout espoir de conquérir celui qu'elle aime en se donnant à un autre.

— Je reconnais bien là les femmes ! dit le baron en frappant sur sa tabatière Louis XV ; mais quel est l'heureux mortel que la belle Béatrix a ainsi distingué ? C'est une superbe créature ! J'avais moi-même songé à elle lorsque j'ai racheté ses dettes, mais cela aurait pu m'embarrasser dans mes plans quant à son frère. Tout est donc pour le mieux. Mais quel est cet homme ? Serait-ce, par hasard, lord L'Estrange ?

— Je ne le crois pas, mais je ne suis cependant pas certain du contraire. Je vous ai dit tout ce que je sais. Je l'ai trouvée si agitée, si hors d'elle-même, que ce n'a pas été sans peine que j'ai obtenu d'elle cette confidence. Je n'ai pu lui en demander davantage.

— Et elle est disposée, dites-vous, à accepter Frank ?

— S'il se fût offert aujourd'hui, elle l'aurait accepté.

— Il peut être fort avantageux pour vous, mon cher, que Frank épouse cette dame sans le consentement de son père. Peut-être celui-ci le déshériterait-il, et vous êtes après lui le plus proche héritier du squire.

— Comment le savez-vous ? dit Randal d'un ton bref.

— Il m'importe de connaître toutes les espérances et les parentés de ceux avec lesquels je fais des affaires. Or je fais des affaires avec le jeune Hazeldean, c'est pourquoi je sais que la propriété n'est pas substituée, et que, comme le beau-frère du squire n'a pas dans les veines une goutte du sang des Hazeldean, vous avez de ce côté de fort belles chances.

— Frank vous a donc dit que j'étais son plus proche parent ?

— Je crois que oui ; mais ce dont je suis sûr, c'est que vous me l'avez dit.

— Moi ? St quand cela ?

— Quand vous m'avez confié qu'il était avantageux pour vous que Frank épousât M^{me} di Negra. Peste ! mon cher ! me prenez-vous pour un imbécile ?

— Eh bien, baron, Frank est majeur et a droit d'épouser qui il lui plaît. Vous m'avez donné à entendre que vous pouviez me venir en aide de ce côté.

— J'essayerai. Faites qu'il se trouve chez M^{me} di Negra demain à deux heures précises.

— Je préférerais paraître étranger à toute intervention sur ce sujet. Ne pouvez-vous vous arranger de façon à ce qu'il aille chez elle à cette heure ?... Et surtout n'oubliez pas de l'amener à signer le *post-obit*.

— Comptez sur moi... Vous offrirai-je du vin ? Non ? Eh bien, alors, allons chez le comte. »

CHAPITRE XXXVIII.

Le lendemain, vers midi, Frank Hazeldean était assis devant son déjeuner solitaire. Le jeune homme, à la vérité, s'était levé matin pour vaquer à ses devoirs militaires ; mais il avait contracté l'habitude de déjeuner tard. L'appétit ne s'ouvre pas de bonne heure lorsqu'on vit à Londres et qu'on ne se couche jamais avant l'aurore.

Il n'y avait rien de luxueux ni d'efféminé dans l'appartement de Frank, mais il était situé dans un quartier à la mode et le loyer en était exorbitant. L'œil d'un connaisseur eût bien vite reconnu que celui qui l'habitait était de ces hommes qui s'arrangent de façon à dépenser beaucoup d'argent sans réussir à s'en faire honneur. Les murs étaient couverts de gravures coloriées représentant des chevaux de course et des steeples-chases entremêlés de portraits de danseuses de l'Opéra, souriant, folâtrant, faisant des gambades et des entrechats. Puis il y avait un enfoncement demi-circulaire tendu de drap rouge et destiné à fumer, comme on pouvait s'en apercevoir par divers meubles couverts de pipes turques à becs d'ambre, en bois de jasmin et de merisier, tandis qu'un grand hookah, avec lequel il eût été à peu près aussi facile à Frank de fumer qu'avec la tête d'un serpent boa, s'arrondissait sur le plancher ; au-dessus de la cheminée était une collection d'armes mauresques. De quoi pouvaient servir à un officier des gardes ces yatagans, ces cimenterres et ces pistolets damasquinés qui ne portaient pas à trois pas, c'est plus que je ne saurais dire et que Frank lui-même n'eût pu expliquer. Je soupçonne que ce précieux arsenal avait dû passer en sa possession par suite d'un billet escompté. En ce cas, c'était certainement un progrès sur l'ours qu'il avait vendu à son coiffeur. On ne voyait nulle part de livres, si ce n'est un guide de la cour, un calendrier des courses, une liste de l'armée, un magasin du Sport, complet, relié en maroquin, au prix modeste d'une guinée le volume ; et sur la cheminée, à côté du porte-cigares, un petit livre pas plus gros qu'un Elzevir : ce livre avait coûté à Frank plus que tout le reste de son ameublement ; c'était son propre livre, son livre par excellence, un livre qu'il avait lui-même composé, son *Livre de paris* !

Sur un guéridon placé au milieu de la chambre étaient déposés le chapeau de Frank, une boîte doublée de satin, contenant des gants de peau de nuances délicates et variées, depuis le primevère jusqu'au lilas ; un plateau rempli de cartes et de billets à trois cornes ; une lorgnette et une carte d'abonnement à l'Opéra.

Dans un coin se trouvait un ingénieux réceptacle contenant un assortiment de cannes, de bâtons, de fouets ; et montant la garde près de ce réceptacle, était une paire de bottes aussi brillantes que celles du baron Lévy, ce qui était le *nec plus ultra* du brillant. Frank était en robe de chambre, une robe de chambre de très-bon goût, tout à fait orientale, garantie véritable cachemire de l'Inde et payée comme telle.

Rien de plus galant que son service de déjeuner, bien qu'il fût fort simple : une théière, un pot au lait, un bassin en argent, le tout entrant dans sa toilette de voyage. Frank était fort beau, mais il paraissait quelque peu fatigué et extrêmement ennuyé. Il avait essayé de lire le *Morning-Post*, mais l'effort lui avait paru trop pénible.

Infortuné Frank Hazeldean ! Véritable type de tant de pauvres diables qui ont fini à l'hôpital. Et si encore, dans cette course vers la ruine, il y avait eu la moindre chose qui pût faire honneur au voyageur. On éprouve quelque respect pour la ruine d'un homme tel qu'Audley Egerton. Il s'est ruiné en roi. Du haut des débris de sa fortune, il aperçoit de majestueux monuments bâtis avec les pierres de cet édifice démantelé. Chacune des institutions qui honorent l'Angleterre conserve des témoignages de la munificence de l'homme public. Dans les mouvements des partis, pour lesquels le nerf proverbial de la guerre est avant tout nécessaire, dans ces récompenses que peut conférer la libéralité privée, la main d'Egerton s'était ouverte avec une générosité toute royale. Plus d'un membre du Parlement, à cette époque où le rang et la fortune venaient en aide au talent, était redevable de sa carrière politique au siège qu'une large souscription d'Egerton lui avait assuré ; plus d'un obscur champion du gouvernement, dans les lettres ou dans la presse, avait dû à la gratitude de son patron d'être délivré d'un humiliant servage. La ville que représentait le ministre avait été embellie à ses frais ; son or avait coulé comme le Pactole dans le comté où étaient situées les terres hypothéquées qu'il avait bien rarement visitées. Tout ce qui pouvait y animer l'esprit public ou y contribuer aux progrès, à la civilisation, avait

fait appel à sa munificence, et l'appel avait toujours été entendu. Son vaste hôtel même, si magnifique et si hospitalier, était digne d'un représentant de cette honorable partie de notre véritable noblesse, les gentilshommes non titrés. L'homme d'État s'était véritablement fait honneur de l'argent qu'il avait dédaigné et prodigué. Mais que resterait-il de la fortune que dissipait Frank Hazeldean ? De mauvaises gravures accrochées dans un logement de garçon ; une collection de cannes et de bâtons de merisier ; une demi-douzaine de lettres écrites en mauvais français par des figurantes ; quelques chevaux à longues jambes, qui n'étaient bons qu'à être battus dans une course ; ce maudit *Livre de paris*, et puis, — *sic transit gloria mundi*, — un vautour comme Lévy viendrait s'abattre sur lui, et il ne resterait pas seulement une plume du pauvre pigeon !

Et cependant il y a de l'étoffe chez ce pauvre Frank ; il a un bon cœur et un vif sentiment d'honneur. Si insensé qu'il paraisse, il y a du bon sens réel dans quelque coin de sa tête, le difficile est d'y arriver. Pour échapper à la perdition, il ne lui faudrait qu'une chose : savoir s'arrêter et réfléchir, ce qu'il n'a jamais fait, car cette opération de penser n'est pas si facile, pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, que le supposent ceux qui pensent.

« Je ne puis supporter cela, s'écria soudain Frank en se levant. Cette femme ne me sort pas de la tête. Je devrais aller trouver le gouverneur, mais s'il se met une fois en colère et me refuse son consentement, que deviendrai-je ? Et il me le refusera, j'en ai bien peur. Je voudrais pouvoir comprendre ce que Randal me conseille. Il a l'air de penser que je devrais épouser sur-le-champ Béatrix et compter sur l'influence de ma mère pour tout arranger ensuite, mais quand je lui demande : « Est-ce là votre avis ? » il recule. Il a raison, après tout. Je comprends qu'il ne veuille pas me conseiller de faire ce qui déplairait à mon père. Mais cependant... »

Ici Frank s'arrêta dans son soliloque et fit un effort désespéré pour penser.

Et maintenant, mon cher lecteur, si vous appartenez à cette classe pour qui la pensée est chose familière, peut-être avez-vous accueilli avec un sourire de dédain ou d'incrédulité la remarque sur la difficulté de penser qui précède le monologue de Frank. Mais êtes-vous bien sûr que toutes les fois que vous avez voulu penser, vous y avez réussi ? N'avez-vous pas souvent été la dupe de ce pâle simulacre de la pensée qu'on appelle rêverie ?

Montaigne confesse honnêtement qu'il ne comprend rien à ce procédé de s'asseoir pour penser, dont tant de gens parlent si légèrement ; et que pour lui il ne saurait penser sans une plume à la main et une feuille de papier devant lui, afin de saisir et de rassembler au moyen d'une opération manuelle les fils qui relient les raisonnements. Bien souvent il nous est arrivé à nous-même de dire à la pensée d'un ton péremptoire : « Allons, mets-toi en mouvement ; » voici un sujet sérieux, important, réfléchis mûrement, et cette même pensée s'est conduite de la manière la plus réfractaire et la plus inconvenante ; au lieu de concentrer ses rayons dans un seul jet de lumière, elle les a éparpillés dans toutes les nuances de l'arc-en-ciel, colorant des nuages fantastiques, puis s'est envolée au septième ciel, de sorte qu'après être demeuré assis une grande heure, avec les sourcils froncés et un visage aussi sérieux que si nous avions cherché la quadrature du cercle, nous découvrions soudain que nous eussions tout aussi bien pu dormir confortablement, car nous n'avions fait que rêver et rêver à des folies. Ainsi quand Frank Hazeldean s'arrêtant à ce méditatif, mais cependant... le coude sur la cheminée et la tête appuyée sur sa main, avait senti qu'il était arrivé à une crise importante de sa vie et s'était imaginé qu'il allait y réfléchir, une succession de fantômes s'étaient élevés dans son esprit. C'était d'abord Randal Leslie avec une physionomie sur laquelle on ne pouvait rien lire, puis le squire sombre et menaçant dans la bibliothèque d'Hazeldean, ensuite sa mère s'efforçant de plaider sa cause et se faisant sévèrement gronder, et puis ce feu follet qui a la prétention de s'appeler la pensée était venu se jouer autour du pâle et charmant visage de Béatrix dans le salon de Curzon-Street, en répétant avec la douce voix d'un sylphe les paroles que Leslie avait prononcées la veille : « Quant à son affection pour vous, Frank, on ne saurait en douter, seulement elle commence à croire que vous vous jouez d'elle ? » Puis vint alors la délicieuse vision d'un jeune homme à genoux près de la douce figure, rougissante et timide ; d'un prêtre debout à l'autel, d'une voiture à quatre chevaux stationnant devant la porte de l'église ; puis celle d'une lune de miel dont le miel étonnerait par sa douceur les abeilles même du mont Hymète.

Au milieu de cette fantasmagorie qui composait ce que Frank appelait « réfléchir pour se décider, » on entendit frapper à la porte de la rue les coups répétés qui annoncent un élégant.

« On n'a jamais un moment pour réfléchir, » fit Frank ; et appelant son domestique, il lui cria : « Je n'y suis pas. » Mais il était trop tard ; lord Spendquick était déjà dans l'antichambre, et l'instant d'après, il entra chez Frank. Ils échangèrent un bonjour et une poignée de main.

« J'ai une lettre pour vous, Hazeldean, dit lord Spendquick.

— De qui donc ? demanda Frank avec nonchalance.

— De Lévy. Je le quitte à l'instant, je ne l'ai de ma vie vu si agité. Il allait dans la Cité, probablement pour y voir X Y. Il vous a écrit ce billet en toute hâte, et il allait vous l'envoyer par un domestique lorsque je lui ai offert de m'en charger.

— J'espère qu'il ne me demande pas encore son argent ? dit Frank en regardant la lettre avec effroi... Confidentielle. Cela est de mauvais augure.

— Oui, en vérité. »

Frank ouvrit la lettre et lut à demi-voix :

« Cher Hazeldean. »

« C'est bon signa, fit Spendquick interrompant son ami. Il ne manque jamais à m'appeler Spendquick lorsqu'il me prête de l'argent, et à me donner du milord, lorsqu'il m'en demande. C'est un excellent signe ! »

Frank lut tout bas et en changeant de visage ce qui suit :

« Cher Hazeldean, je regrette infiniment d'avoir à vous dire que, par suite de la faillite soudaine d'une maison de Paris avec laquelle j'étais en relations d'affaires, je me vois forcé de rassembler tout l'argent qui m'est dû. Je ne voudrais pas vous gêner, mais voyez, je vous prie, s'il ne vous serait pas possible d'acquitter les billets que j'ai en main et qui, comme vous le savez, sont déjà échus depuis quelque temps. J'avais songé au moyen d'arranger vos affaires, mais lorsque j'y ai fait allusion, l'idée a paru vous déplaire, et Leslie m'a répété depuis que vous ne vouliez pas entendre parler de donner des garanties sur vos futures propriétés. Laissons donc cela, mon cher garçon. Je suis mandé en toute hâte, afin d'examiner ce qu'il est possible de faire pour une charmante cliente à moi qui se trouve dans une grande détresse pécuniaire, bien qu'elle ait pour frère un comte étranger, riche comme Crésus. On doit faire chez elle une saisie. Je vais aller trouver le fournisseur qui veut la faire exécuter ; mais j'ai peu d'espoir

de l'adoucir, et je crains d'ailleurs qu'il ne s'en présente d'autres avant la fin du jour. C'est encore une des raisons qui font que j'ai besoin d'argent et que je vous prie, mon cher, de me venir en aide. Une saisie dans la maison d'une des femmes les plus brillantes de Londres ! Une saisie dans Curzon-Street, May-Fair ! Ce sera demain le bruit de la ville entière, si je ne puis m'y opposer.

« Tout à vous,

« LÉVY. »

« P.-S. Ne vous tourmentez pas trop de ce que je vous dis. Je ne vous presserais pas tant si Spendquick et Borrowell voulaient me rembourser quelque chose. Peut-être pourrez-vous les y décider. »

Frappé du silence et de la pâleur de Frank, lord Spendquick posa affectueusement sa main sur l'épaule du jeune officier, et lut le billet avec cette liberté que les jeunes gens dans l'embarras prennent réciproquement au sujet de leur correspondance privée. Ses regards tombèrent sur le post-scriptum : « L'infâme coquin ! s'écria-t-il, si ce n'est pas abominable ! s'adresser à vous pour me faire payer ! Quelle trahison ! Mais tranquillisez-vous, mon cher Frank, je ne vous soupçonnerais pas plus d'une pareille noirceur que je ne me soupçonnerais moi-même de vouloir payer Lévy. »

« Curzon-Street ! Un comte étranger ! murmura Frank comme au sortir d'un rêve. Ce ne peut être qu'elle. »

Et, mettre ses bottes, échanger sa robe de chambre contre une redingote, prendre ses gants, sa canne et son chapeau, dégringoler l'escalier, gagner la rue et se jeter dans un fiacre, tout cela fut exécuté avant que lord Spendquick stupéfait eût pu reprendre haleine pour demander : « Qu'y a-t-il ? »

Le visiteur resté seul secoua la tête, la secoua une seconde fois, comme pour bien se convaincre qu'il n'y avait rien dedans, puis remettant son chapeau devant la glace, et tirant tranquillement ses gants, il descendit et s'en alla flâner à son club.

CHAPITRE XXXIX.

Frank était arrivé dans Curzon-Street ; il avait sauté à bas du cabriolet, frappé à la porte qui lui avait été ouverte par un homme singulier avec un justaucorps de buffle et un habit de velours à côtes.

Frank jeta un coup d'œil sur ce personnage, le repoussa de côté et s'élança dans l'escalier. Il entra dans le salon ; Béatrix n'y était pas. Un homme d'un certain âge, maigre et allongé, tenant un manuscrit à la main, y paraissait occupé à examiner le mobilier et à en faire l'inventaire avec l'aide d'un domestique de M^{me} di Negra. L'étranger regarda Frank d'un air étonné et porta la main à son chapeau. Le domestique, qui était Italien, s'approcha de Frank et lui dit en mauvais anglais que la maîtresse ne recevait pas, qu'elle était indisposée et gardait sa chambre. Frank jeta un louis au domestique et le pria de dire à M^{me} di Negra que M. Hazeldean sollicitait l'honneur d'une entrevue. Dès que le domestique eut quitté le salon, Frank saisit l'homme au manuscrit par le bras et lui dit :

« Qu'y a-t-il ? Que faites-vous ? S'agit-il donc d'une saisie ? »

— Oui, monsieur.

— Pour quelle somme ?

— Quinze cent quarante-sept livres sterling : nous sommes les premiers en date.

— Il y en a donc d'autres alors ?

— Oui, monsieur, sans quoi nous n'en serions pas venus là, ce qui nous est extrêmement pénible, je vous prie de le croire ; mais ces étrangers sont aujourd'hui ici et demain ailleurs. Et... »

Le domestique rentra. M^{me} di Negra consentait à recevoir M. Hazeldean : elle le pria de monter. Frank se rendit en toute hâte à cet appel.

M^{me} di Negra était dans une petite pièce disposée en boudoir. Ses yeux portaient la trace de larmes récentes, mais son visage était calme, rigide même dans son expression triste et hautaine. Frank ne s'arrêta pas à examiner sa physionomie, ni à répondre à son salut cérémonieux ; toute sa

timidité avait disparu. Il ne voyait plus que la femme qu'il aimait, plongée dans la douleur et l'humiliation.

Lorsque la porte se referma sur lui, il se jeta aux pieds de la marquise, et prit sa main dans les siennes.

« Ô madame !... Béatrix ! » s'écria-t-il les larmes aux yeux, la voix brisée d'émotion, pardonnez-moi, pardonnez-moi ; cessez de voir en moi une simple connaissance. J'ai appris par hasard ou plutôt j'ai deviné l'insulte à laquelle vous êtes exposée. Me voici. Regardez-moi comme un ami, comme votre meilleur ami, ô Béatrix ! » et il se pencha sur la main qu'il tenait ; « je n'avais pas osé vous le dire, je craignais de vous paraître présomptueux, mais je ne puis plus me contenir ; je vous aime, je vous aime de toute mon âme ; permettez-moi du moins de vous servir, rien que de vous servir ! je ne demande pas autre chose. » Et un sanglot s'échappa de son cœur jeune et ardent.

L'Italienne fut vivement émue. Sa nature n'était pas celle d'une sordide aventurière. Elle ne voulait ni tromper tant d'amour, ni abuser de tant de confiance.

« Relevez-vous, relevez-vous, dit-elle doucement ; je vous suis reconnaissante. Mais ne croyez pas que je...

— Chut ! chut ! vous ne pouvez me refuser. Imposez un instant silence à votre orgueil.

— Non ; ce n'est pas de l'orgueil. Vous vous exagérez ce qui se passe ici. Rappelez-vous que j'ai un frère. Je l'ai envoyé chercher ; lui seul peut me secourir. Écoutez ! le voici qui frappe. Mais je n'oublierai jamais que, dans ce triste monde, j'ai du moins trouvé un cœur noble et généreux. »

Frank allait répondre, mais il entendit la voix du comte dans l'escalier, et n'eut que le temps de se lever et de se retirer dans l'embrasure de la fenêtre, s'efforçant de calmer son agitation et de composer son visage.

Le comte de Peschiera entra, véritable personnification de la beauté et de la magnificence de l'homme riche, égoïste, prodigue, luxueux. Son surtout, garni des fourrures les plus coûteuses, était ouvert sur sa poitrine. Parmi les plis du satin qui entourait son cou brillait une turquoise de telle valeur, qu'un joaillier eût pu la garder cinquante ans sans rencontrer une pratique assez riche ou assez frivole pour l'acheter. Jusqu'à la pomme de sa canne

était un chef-d'œuvre artistique, et l'homme lui-même était si élégant malgré sa force, et si frais en dépit de ses années ! Les hommes qui ne pensent qu'à eux se conservent merveilleusement.

« Brrr ! fit le comte sans apercevoir Frank à demi caché par le rideau. Brrr ! vous avez dû passer un mauvais quart d'heure. Et maintenant, que faire ? Dieu me damne si j'en sais quelque chose ! »

Béatrix montra du doigt la fenêtre ; elle eût voulu rentrer sous terre, tant elle était honteuse. Mais comme le comte avait parlé en français, et que cette langue n'était pas familière à Frank, celui-ci ne comprit point les paroles ; il fut seulement choqué de la légèreté du ton.

Frank s'avança. Le comte lui tendit la main, et changeant complètement d'accent et de manière, lui dit :

« Celui que ma sœur a pu admettre dans un pareil moment, doit être pour moi un ami.

— Monsieur Hazeldean, dit Béatrix, m'a en effet noblement offert un secours dont je n'ai plus besoin, mon frère, puisque vous voici.

— Certainement, fit le comte d'un air de grand seigneur. Je vais descendre et chasser de chez vous cette canaille. Mais je croyais que vos affaires étaient entre les mains du baron Lévy. Il devrait être ici.

— Je l'attends à chaque moment. Adieu, monsieur Hazeldean. »

Et Béatrix tendit la main à son jeune amant avec une franchise qui n'était pas exempte d'une certaine dignité pathétique et cordiale. Contraint par la présence du comte, Frank s'inclina en silence sur la belle main qu'il serrait dans la sienne et se retira. À peine était-il dans l'escalier, que le comte vint le retrouver.

« Monsieur Hazeldean, lui dit-il à voix basse, voulez-vous entrer dans le salon ? »

Frank obéit. L'homme chargé de faire l'inventaire du mobilier était encore à sa besogne ; mais, sur un mot que lui dit tout bas le comte, il disparut.

« Mon cher monsieur, dit alors Peschiera à Frank, je suis si ignorant de vos lois anglaises et de votre manière de mettre ordre à des affaires de cette nature ; et vous avez montré une sympathie si évidente pour le malheur de

ma sœur, que j'ose vous demander de rester ici et de m'aider à me consulter avec le baron Lévy. »

Frank allait exprimer tout le plaisir qu'il éprouvait à l'idée de se rendre utile à la marquise, lorsqu'on entendit frapper à la porte de la rue, et presque aussitôt le baron entra.

« Ouf ! fit-il en s'essuyant le front et se laissant tomber dans un fauteuil comme un homme épuisé de fatigue. Ouf ! voici une mauvaise affaire ; et rien au monde, mon cher comte, ne peut nous sauver, si ce n'est de l'argent comptant.

— Vous connaissez mes affaires, Lévy, dit Peschiera en secouant tristement la tête, et vous savez que, dans quelques mois, quelques semaines peut-être, je serai en état de payer facilement les dettes de ma sœur, quel qu'en soit le montant ; cependant, en ce moment, et dans un pays étranger, il m'est impossible de le faire. L'argent que j'ai apporté est presque entièrement dépensé ; ne pourriez-vous m'avancer la somme nécessaire ?

— Impossible ! M. Hazeldean connaît l'embarras dans lequel je suis moi-même.

— En ce cas, il ne nous reste qu'à emmener ma sœur et à laisser s'opérer la saisie. Je vais toujours aller trouver mes amis et voir ce qu'ils pourront me prêter.

— Hélas ! fit Lévy se levant et allant vers la fenêtre, nous ne pouvons emmener la marquise, c'est là le pis. Regardez ! vous voyez ces trois hommes, ils ont un mandat contre elle ; si elle met le pied hors d'ici, elle est arrêtée^[3].

— Arrêtez ! Arrêtez ! s'écrièrent à la fois Frank et Peschiera.

— J'ai fait tout mon possible pour empêcher cet affront, mais inutilement, dit le baron avec tristesse. Les marchands anglais, voyez-vous, se méfient toujours des étrangers. Mais nous obtiendrons, j'espère, de fournir caution ; il ne faut pas qu'elle aille en prison.

— En prison ! » répéta Frank éperdu, et il attira Lévy à l'écart. Le comte semblait paralysé par la honte et la douleur. Se rejetant en arrière sur le sofa, il couvrit son visage de ses mains.

« Ma sœur ! s'écria-t-il en gémissant ; la fille d'un Peschiera, la veuve d'un di Negra ! » L'orgueilleuse douleur de ce grand patricien avait quelque chose de touchant.

« Quelle est la somme ? » dit tout bas Frank, craignant d'être entendu du pauvre comte ; mais Peschiera paraissait trop accablé et trop abasourdi pour pouvoir entendre quoi que ce soit.

« Nous pourrions faire face à tout avec cinq mille livres. Ce n'est rien pour Peschiera, qui est immensément riche. Entre nous, je doute qu'il se trouve réellement sans argent comptant. Cela est possible, mais....

— Cinq mille livres ! Je ne pourrais jamais me procurer une pareille somme !

— Vous, mon cher Hazeldean ! mais il n'est pas question de vous. À la vérité, vous pourriez, d'un trait de plume, vous procurer le double de cette somme, et payer vos propres dettes par-dessus le marché. Mais... une telle générosité, lorsqu'il ne s'agit que d'une simple connaissance !

— Une simple connaissance ! M^{me} di Negra ! Mais le comble de mon ambition serait de l'épouser

— Et les dettes ne vous effrayent pas ?

— Lorsqu'un homme aime sérieusement, il n'aime jamais plus, qu'alors que celle qu'il aime est plongée dans l'affliction. Et, ajouta Frank après une pause, bien que ces dettes soient sans doute coupables, en lui venant en aide aujourd'hui j'acquerrai peut-être le droit de le préserver à jamais de ses fautes, et la force de renoncer aux miennes. Je puis, dites-vous, me procurer cet argent par un trait de plume ; comment cela ?

— En hypothéquant votre future propriété du Casino. »

Frank recula.

« N'y a-t-il pas d'autre moyen ?

— Non, sans doute ; mais je connais vos scrupules. Essayons de tout concilier. Vous voulez épouser M^{me} di Negra ; elle aura vingt mille livres le jour de son mariage. Pourquoi ne pas convenir que l'hypothèque que vous allez mettre sur le Casino sera purgée sur cette somme ? Cette charge n'existerait ainsi que pour quelques semaines. L'acte restera enfermé dans mon bureau ; votre père n'en aura même pas eu connaissance, et lorsque

vous vous marierez, si d'ici là vous êtes prudent, vous n'aurez pas une dette. »

Ici le comte se leva soudain.

« Monsieur Hazeldean, je vous avais prié de rester pour nous aider de vos conseils ; je vois maintenant que les conseils sont inutiles ; rien ne peut détourner le coup qui va frapper notre maison. Adieu, monsieur, je vous remercie. Lévy, allons retrouver ma pauvre sœur et la préparer à son malheur.

— Comte, écoutez-moi, dit Frank. Je ne vous connais que bien peu, mais depuis longtemps je connais et j'estime votre sœur. Le baron Lévy me propose un acte au moyen duquel j'aurais l'honneur et le bonheur de la tirer de cet embarras momentané. Je puis avancer l'argent.

— Non ! Non ! s'écria Peschiera ; comment pouvez-vous croire que j'écouterai une semblable proposition ? Votre jeunesse, votre générosité vous aveuglent. Impossible, monsieur, c'est impossible vous dis-je. Non-seulement ma fierté, ma délicatesse s'y opposent, mais encore la réputation de ma sœur...

— Serait ternie, il est vrai, interrompit Lévy, si M^{me} di Negra contractait une semblable obligation envers tout autre qu'un futur époux. Et quelle que soit mon affection pour vous, comte, je ne pourrais consentir à ce que M. Hazeldean, mon client, fît une semblable avance sur une moindre garantie que la dot à laquelle a droit M^{me} di Negra.

— Ah ! Vous prétendez donc à la main de ma sœur, monsieur Hazeldean ?

— Oui, mais pas en ce moment ; je ne veux pas devoir sa main à la contrainte de la gratitude, répondit Frank, toujours gentleman.

— Vous parlez de gratitude. Ne connaissez-vous donc pas son cœur ? Vous ne savez pas... » Le comte s'interrompit et reprit après une pause : « Monsieur Hazeldean, je n'ai pas besoin de vous apprendre que notre maison est l'une des premières de l'Europe. Mon orgueil m'a fait autrefois disposer de la main de ma sœur en faveur d'un homme qu'elle n'aimait pas, parce qu'il était son égal par le rang ; je ne retomberai pas dans une semblable erreur, Béatrice même voulût-elle se laisser contraindre une

seconde fois ; elle n'épousera que l'homme qu'elle aimera. Si, comme je le crois, elle agréé votre demande, ce sera uniquement par affection. En ce cas, j'accepterais vos offres sans scrupules, ce ne serait que le prêt d'un beau-frère, un prêt fait à moi, et non imputable sur la fortune de ma sœur. Vous aurez soin, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Lévy avec son grand air, vous aurez soin de voir à ce qu'il en soit ainsi. Si Béatrix refuse, M. Hazeldean, il ne faut pas songer à ce prêt, je vous le répète. Permettez que je vous quitte. Il faut que, d'une façon ou de l'autre, tout ceci soit décidé sur-le-champ. Le comte s'inclina cérémonieusement et sortit du salon.

« Si le comte, reprit Lévy du ton d'un simple homme d'affaires, si le comte paye les dettes de sa sœur, et que la fortune de la dame ne soit grevée que des vôtres, ce ne sera pas après tout un mauvais mariage aux yeux du monde, ni probablement aux yeux de votre père. Croyez-moi, nous obtiendrons le consentement de M. Hazeldean, et sans beaucoup de peine. »

Mais Frank n'écoutait pas Lévy, il n'écoutait plus que son amour, que son cœur qui battait violemment, agité par la crainte et l'espérance.

Lévy s'assit devant la table et dressa une longue liste de chiffres, une liste de chiffres pour deux comptes que le *post-obit* du Casino était destiné à effacer.

Après un certain espace de temps qui parut à Frank interminable, le comte reparut. Il prit Frank à part et d'un geste fit signe à Lévy de se retirer.

« Mon jeune ami, dit-il ensuite à Frank, ainsi que je l'avais deviné, le cœur de ma sœur vous appartient tout entier. Arrêtez, écoutez-moi jusqu'au bout. Je l'ai malheureusement informée de votre généreuse proposition, j'ai commis là une grande faute qui a failli tout gâter ; elle est si fière, si délicate, elle craint tant que vous ne vous laissiez entraîner à une imprudence que vous regretteriez plus tard, qu'elle va vous dire, j'en suis sûr, qu'elle ne vous aime pas, qu'elle ne peut consentir à votre demande, etc., etc. N'importe, un amant tel que tous ne se laisse pas facilement tromper. N'attachez donc pas trop d'importance à ses paroles, mais vous allez la voir, et vous en jugerez vous-même. Venez. »

Le comte, suivi de Frank, monta l'escalier et ouvrit la porte de la chambre de Béatrix. La marquise avait le dos tourné, mais Frank put voir

qu'elle pleurait.

« J'amène mon ami afin qu'il plaide lui-même sa cause, dit le comte en français ; croyez-moi, ma sœur, ne sacrifiez pas un avenir de bonheur réel et solide à de vains scrupules ; *prenez-y garde !* » Et il se retira laissant Frank seul avec Béatrix.

Alors la marquise, paraissant faire un violent effort, se retourna vers le jeune homme et, se levant, alla se placer en face de lui.

« Oh ! s'écria-t-elle en joignant les mains, c'est donc vrai ? Vous voulez me sauver du déshonneur, de la prison, et que puis-je vous donner en retour ? Mon amour ? Non, non ; je ne veux pas vous tromper. Jeune, noble et beau comme vous l'êtes, je ne vous aime cependant pas comme vous méritez d'être aimé. Allez ; quittez cette maison ; vous ne connaissez pas mon frère. Quittez-moi tandis que j'ai encore assez de force, assez de vertu pour refuser ce qui me protégerait contre lui. Oh ! je vous en conjure, retirez-vous, éloignez-vous !

— Vous ne m'aimez pas, dit Frank. Je ne m'en étonne pas, vous êtes si brillante, si supérieure à moi. Je renonce à mes espérances, je vais vous quitter comme vous me l'ordonnez ; mais du moins n'exigez pas que je renonce au privilège de vous servir. Quant au reste, honte à moi si je pouvais vous importuner de mon amour dans un pareil moment. »

Frank se retira doucement. Il ne s'arrêta pas dans le salon. Il écrivit dans l'antichambre une ligne à Lévy, le chargeant d'interrompre la saisie, le priant de lui apporter le soir les actes nécessaires, et surtout de ne rien dire au comte. Puis il quitta la maison et rentra chez lui.

Ce même soir Lévy vint le trouver ; les comptes furent réglés, les actes signés, et le lendemain matin M^{me} di Negra était libre de toute dette, mais une hypothèque considérable pesait sur la réversibilité du Casino ; dans l'après-midi Randal eut une longue conférence avec Béatrix ; le soir Frank reçut de M^{me} di Negra un billet raturé, taché de larmes dans lequel elle le mandait à Curzon-Street. Et lorsque Frank entra dans le salon de la marquise, Peschiera, qui était assis près de sa sœur, lui dit en se levant : « Mon cher beau-frère ! » et plaça la main de Béatrix dans la sienne.

« Vous consentez ? Vous consentez librement, volontairement ? » s'écria Frank.

Et Béatrix répondit :

« Ayez patience et je m'efforcerai de vous prouver toute ma... » puis elle s'arrêta court et sanglota tout haut.

« Je ne l'aurais jamais crue capable de sentiments aussi vifs, d'un attachement si profond, » dit le comte à demi-voix.

Frank l'entendit et son visage devint radieux. Peu à peu M^{me} di Negra se calma, et elle écouta avec ce qui parut à son jeune amant un tendre intérêt, mais qui n'était en réalité qu'une triste résignation, les joyeux plans d'avenir que lui soumettait Frank. Pour celui-ci les heures s'écoulèrent rapides et brillantes comme l'éclair. Et quels rêves enchantés vinrent animer son sommeil ! Mais lorsque le lendemain matin il s'éveilla, il ne put s'empêcher de se demander : « Que vont-ils dire au manoir ? »

CHAPITRE XL.

La gloire de Bond-Street est éteinte ; l'appellation de flâneur de Bond-Street a disparu de notre vocabulaire. En vain s'y pressent les équipages et y brillent les boutiques ; ce qui faisait la renommée de Bond-Street, c'étaient avant tout les piétons.

Es-tu d'âge, ô lecteur, à te rappeler le flâneur de Bond-Street et la génération incomparable à laquelle il appartenait ? Pour moi, j'ai assisté au déclin de cette grande époque. Elle touchait à sa fin lorsque, avec l'ambition de l'adolescence, je commençai à envier ses hautes cravates et ses bottes à la Wellington ; mais les anciens habitués, les *magni nominis umbræ*, contemporains de Brummel à son zénith, compagnons de Georges IV pendant sa régence, fréquentaient encore la célèbre rue. De quatre à six pendant les chaleurs de juin, on les voyait battre majestueusement le pavé, d'un air un peu triste qui présageait l'extinction

de leur race. Le flâneur de Bond-Street était rarement seul, c'était un animal sociable qui donnait généralement le bras à un de ses semblables. Il ne semblait pas né pour les soucis de ce temps orageux, ni pour une époque à laquelle Finsbury nomme des membres au Parlement. Il aimait la conversation légère, et jamais depuis lui personne ne l'a maniée avec autant de grâce. Le véritable flâneur de Bond-Street avait, il est vrai, l'air un peu dissipé. Sa jeunesse s'était écoulée parmi des héros amis de la bouteille ; lui-même peut-être avait jadis trinqué avec Shéridan. Il était naturellement prodigue, et cela se voyait rien qu'à sa démarche. Les gens qui gagnent de l'argent flânent rarement ; ceux qui en amassent ne prennent jamais l'air rodомont. Puis il se montrait si familier avec ceux de sa coterie, et si plaisamment arrogant avec le reste des vulgaires mortels dont le visage était inconnu dans Bond-Street ! Mais hélas ! il n'est plus. Le monde, bien qu'attristé de sa perte, s'efforce de marcher sans lui, et nos jeunes gens d'aujourd'hui s'occupent de fermes-modèles, et lisent avec ardeur les Traités pour les temps présents. Cependant, aux yeux d'un spectateur irréfléchi, Bond-Street est encore brillante et affairée, mais c'est un passage, une rue, ce n'est plus une promenade. Dans ce passage se voyaient, avant l'heure où la foule était le plus compacte, deux messieurs dont l'extérieur était en complet désaccord avec le lieu. Tous deux avaient cependant l'air d'hommes pouvant prétendre à l'aristocratie ; un air d'ancien temps, de respectabilité, l'air de propriétaires, fermes soutiens de l'Église et de l'État. Le plus gros des deux était même dans son genre une sorte de beau. Il avait dû apprendre à s'habiller alors que Bond-Street était à son apogée et Brummel dans toute sa gloire. Il avait conservé les modes de sa jeunesse ; seulement ce qui jadis montrait qu'il habitait Londres, indiquait aujourd'hui qu'il vivait à la campagne. Sa cravate ample, élevée et d'un blanc de neige, encadrait avantageusement un visage soigneusement rasé, et d'un teint clair et vermeil. Son habit bleu de roi, orné de boutons dans lesquels on eût pu se mirer *veluti in speculum*, était boutonné sur une taille qui accusait une vigoureuse maturité exempte de l'ambition, de la cupidité, et des soucis qui maigrissent les Londoniens. Son pantalon brun, large à l'endroit des hanches et serré à partir du genou, était l'œuvre du tailleur même de Brummel, et ses guêtres de même couleur avaient une mâle élégance qui eût fait honneur à un député modèle. On ne pouvait se méprendre sur la profession du compagnon de ce gentleman : le tricorne, l'habit d'une coupe

toute cléricale, la cravate sans col, et je ne sais quoi de décent et de doux dans toute la personne, indiquaient clairement l'ecclésiastique.

« Non, fit le premier personnage, non je ne puis dire que l'air de Frank me plaise. Il a certainement quelque chose qui lui pèse, qui le tourmente. J'espère qu'il s'expliquera ce soir.

— Il dîne sans doute avec vous à votre hôtel, squire ? Montrez-lui de l'indulgence, nous ne pouvons exiger qu'il ait une tête grise sur de jeunes épaules.

— Je ne me plains pas de ce que sa tête soit jeune, mais je voudrais qu'il y eût dedans un peu du bon sens de Randal. Je vois où il en faudra venir. Je le remmènerai à la campagne, et s'il a besoin d'occupation, eh bien, il chassera et je lui donnerai la ferme de Brosksby.

— Vous parlez de chasse, mais prenez-y garde, les chiens entraînent les chevaux, et je crois que ceux-ci sont pour les jeunes gens une grande cause de ruine et de perdition. On devrait les dénoncer en chaire ces écuries ! ajouta M. Dale ; voyez à quoi elles ont amené Nemrod ! Mais l'agriculture est une occupation noble et salubre, honorée des nations les plus éclairées et chère aux grands hommes de l'antiquité. Voyez les Athéniens.

— Au diable soient vos Athéniens ! s'écria irrévérencieusement le squire, vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin vos exemples. Il suffit pour un Hazeldean que son père, son grand-père et son bisaïeul avant lui aient tous cultivé leurs terres ; ils valaient mieux, je crois, que vos vieux Athéniens, soit dit sans les offenser. Mais tenez, curé, si vous voulez qu'un homme aime la culture et se plaise à la campagne, qu'il prenne femme, et la bataille à moitié est gagnée.

— Quant à la bataille, un homme qui est marié est toujours sûr d'en avoir plus de la moitié d'une, bien qu'il ne le soit pas de la gagner, répondit le curé qui semblait ce jour-là d'humeur singulièrement facétieuse. Ah, squire ! je voudrais que mistress Hazeldean eût raison dans ses conjectures ; vous auriez la plus jolie bru des trois royaumes. Et je crois vraiment que si je pouvais causer avec cette jeune fille, sans que son père fût présent, nous parviendrions à détruire le seul obstacle que je connaisse à ce mariage, ses erreurs papistes.

— Oh ! c'est vrai, dit le squire, ce pape me tient à la gorge. Je lui pardonnerais d'être étrangère et de n'avoir pas le sou, mais adorer des images dans sa chambre au lieu d'aller à l'église de la paroisse, voilà ce que je ne saurais endurer. Croyez-vous réellement que vous pourriez l'amener à occuper le dimanche sa place dans le banc de famille ?

— J'ai été plus d'une fois tout près de convaincre son père, seulement lorsqu'il n'avait plus rien à dire, il me fermait sa fenêtre au nez. Mais la jeunesse reconnaît plus aisément ses erreurs.

— Je vous avouerai que Harry et moi, nous avions un projet favori avant qu'il fût question de cette jeune Italienne. Nous avions songé à la petite sœur de Randal qui nous plaisait fort. Et puis cela allait au cœur de ma femme de la voir ainsi avec ses cheveux pendants, négligée et abandonnée par sa sotte mère ; je pensais aussi que cela serait un bon moyen de renforcer l'amitié de Frank et de Randal et me permettrait en outre de faire quelque chose pour celui-ci, un brave garçon qui a du sang d'Hazeldean dans les veines. Mais Violante est si belle que je ne puis m'étonner du choix de Frank ; et puis c'est notre faute, nous les avons laissés toujours ensemble lorsqu'ils étaient enfants. Néanmoins, je serais fort en colère si je croyais que Riccabocca eût voulu jouer au fin, et se fût enfui du Casino pour faciliter à Frank des relations clandestines avec sa fille.

— Cela n'est guère d'accord avec le caractère du docteur ; il se serait plutôt enfui pour empêcher Frank de faire la cour à Violante, car où pouvaient-ils se voir plus aisément qu'au Casino ?

— Vous avez raison ; quand on songe que ce n'est qu'un docteur étranger qui, pour ce que nous en savons, a peut-être suivi les caravanes, on est vraiment étonné de trouver ce Riccabocca si parfait gentleman. Mais quelle est votre idée au sujet de Frank ? Je vois que vous ne le croyez pas amoureux de Violante, après tout. Voyons, parlez franchement.

LE CURÉ. Puisque vous m'interrogez, je conviens que je ne le crois pas amoureux d'elle, ni ma Carry non plus, qui est remplie de pénétration pour ces sortes de choses.

LE SQUIRE. Votre Carry ! En vérité, comme si elle en avait moitié autant que mon Harry.

LE CURÉ (devenant rouge). Je n'entends pas faire de remarques désobligeantes, mais, monsieur Hazeldean, lorsque vous dépréciez ma Carry, ce serait mal à moi de ne pas... Ô mon Dieu ! Est-ce bien possible ? Regardez ! regardez donc !

LE SQUIRE. Où ? quoi donc ? Ne me pincez pas si fort ! Dieu me bénisse ! on dirait que vous avez vu un revenant.

LE CURÉ. Là-bas, le monsieur en noir !

LE SQUIRE. Le monsieur noir ! Quoi, en plein jour ! Quelle absurdité ! »

Ici le curé s'élança en avant, et prenant le bras du personnage en question, qui lui-même s'était arrêté, il s'écria :

« Pardonnez-moi, monsieur, mais ne vous nommez-vous pas Fairfield ? Oh ! c'est Léonard ; c'est mon cher enfant, quel bonheur ! Bien changé, bien embelli, mais c'est toujours sa même honnête figure. Squire, arrivez donc, c'est votre ancien ami Léonard Fairfield.

— Et il voulait me persuader, dit le squire en serrant cordialement la main de Léonard, que vous étiez le gentleman noir, il est vrai qu'il a été d'une étrange humeur toute la matinée. Eh, eh, eh, maître Lenny ! mais vous voilà devenu un véritable gentleman. Vous avez donc prospéré ? Vous êtes jardinier en chef chez quelque grand personnage, à ce que je suppose ?

— Non, monsieur, fit Léonard en souriant ; j'ai en effet fini par prospérer, bien que les commencements aient été un peu rudes. Ah, monsieur Dale ! vous ne sauriez croire combien j'ai souvent pensé à vous et à votre discours sur la science, et qui plus est, combien j'ai éprouvé la vérité de vos paroles et j'ai béni vos leçons.

LE CURÉ (très-touché et extrêmement flatté). Je n'attendais pas moins de vous, cher Léonard ; vous avez toujours été un garçon plein de sens et de jugement. Ainsi donc, vous vous êtes souvenu de mon petit discours sur la science ? »

Léonard serra la main à M. Dale en lui demandant la permission de l'aller voir. Il allait se retirer lorsque le curé lui dit en le retenant doucement : « Non, non, ne me quittez pas encore, Léonard, j'ai tant de choses à vous dire, à vous demander. Je serai libre dans un instant. Nous

allons chez un parent du squire que vous devez vous rappeler, le capitaine Higginbotham, Barnabé Higginbotham. Il est très-souffrant.

— Et je suis sûr qu'il serait reconnaissant de votre visite, dit le squire avec bonté.

LÉONARD. Ne serait-ce pas une indiscretion ?

LE SQUIRE. Une indiscretion ! Venir demander à un pauvre malade comment il va ! Et à propos, Léonard, vous qui habitez Londres, vous pourriez nous dire si cette nouvelle méthode de traiter les malades est autre chose qu'un pur charlatanisme.

LÉONARD. Quelle nouvelle méthode, monsieur ? Il y en a tant.

LE SQUIRE. Ah bah ! Il est vrai que les gens de Londres ont tous l'air malade. Mais mon pauvre cousin, qui n'a jamais été un Salomon, est entre les mains d'un homé..., homo... Comment dites-vous ça, curé ?

LE CURÉ. Un homœopathe.

LE SQUIRE. C'est cela. Voyez-vous, le capitaine est allé vivre avec un nommé Sharp Currie, un de ses parents, qui avait beaucoup d'argent et très-peu de foie : il avait gagné l'un et laissé une grande partie de l'autre, dans les Indes, vous comprenez. Le capitaine avait donc des espérances. C'était très-naturel, sans doute ; mais que pensez-vous qui soit arrivé ? Il a été *refait* par Sharp Currie. Celui-ci n'a pas voulu mourir. Il a retrouvé son foie et le capitaine a perdu le sien. C'est la plus singulière chose du monde. Puis alors le reconnaissant nabab a renvoyé le capitaine en disant « qu'il ne pouvait souffrir d'avoir des malades autour de lui. » Et maintenant il va se marier, et je ne doute pas qu'il n'ait des enfants à la douzaine.

LE CURÉ. Ce sont les eaux de Spa qui ont guéri M. Currie. Il avait eu l'égoïste fantaisie d'exiger que le capitaine suivît le traitement des eaux en même temps que lui, et il est arrivé que ces mêmes eaux qui ont guéri le foie de M. Currie ont détruit celui du capitaine Higginbotham. Un médecin homœopathe anglais, qui était alors à Spa, a soigné le capitaine et lui a promis de le guérir par des doses infinitésimales des mêmes éléments chimiques contenus dans les eaux qui l'ont rendu malade. Une pareille théorie est-elle sérieuse ?

LÉONARD. J'ai connu autrefois un homœopathe très-capable bien que fort excentrique, et je suis disposé à croire qu'il y a quelque chose au fond de ce système. Mon ami est allé en Allemagne ; c'est peut-être lui qui soigne le capitaine. Puis-je vous demander le nom de son médecin ?

LE SQUIRE. Le cousin Barnabé ne nous l'a pas dit, mais vous pourrez le lui demander, car nous voici chez lui. Dites donc, curé (à voix basse), si une petite dose de ce qui a fait mal au capitaine doit le guérir, n'êtes-vous pas d'avis qu'en ce cas le meilleur remède serait un héritage ? Ha, ha, ha !

LE CURÉ (tâchant de ne pas rire). Chut ! squire. La pauvre nature humaine ! Il faut compatir à ses infirmités. Entrez, Léonard. »

Léonard, intéressé par l'espoir de rencontrer le docteur Morgan, obéit à l'invitation ; il suivit ainsi que ses deux compagnons la servante du capitaine, et tous trois se trouvèrent bientôt en présence du malade.

CHAPITRE XLI.

Quelque disposé que fût le squire à s'égayer aux dépens de son cousin, il devint subitement sérieux à la vue de la figure blême et des joues creuses du pauvre capitaine.

« C'est bien aimable à vous, mon cousin, dit celui-ci, d'être venu à Londres pour me voir, et à vous aussi, monsieur Dale. Quelle bonne mine vous avez tous les deux ! Pour moi, je suis devenu un vrai squelette ; on pourrait compter tous mes os.

— L'air d'Hazeldean et le rosbif vous auront bientôt refait, mon garçon, dit le squire avec bonté. Vous avez été bien fou de les quitter ainsi que votre confortable appartement dans l'Albany.

— Il est en effet confortable bien que peu luxueux, dit le capitaine les larmes aux yeux ; j'avais fait de mon mieux pour le rendre tel ; des tapis

neufs, ce fauteuil de maroquin, ce chat de porcelaine du Japon qui tient les rôtis au feu, et cela justement au moment... (ici le capitaine ne put retenir ses larmes) justement au moment où ce misérable m'a écrit « qu'il allait mourir et qu'il était seul au monde. » Quand on pense à ce que j'ai souffert pour lui... et... et qu'il me traite ainsi. Cousin William, il est maintenant aussi robuste que vous, et... et...

— Allons, allons, consolez-vous, dit le compatissant squire. La chose est dure, j'en conviens. Mais voyez-vous, comme dit le proverbe : « Il ne faut jamais compter sur les souliers d'un mort, » et à l'avenir, soit dit sans vous offenser, je crois que si vous escomptez moins les foies de vos parents, le vôtre ne s'en trouvera que mieux.

— Cousin William, reprit le pauvre capitaine, je n'ai rien escompté, je vous assure. Mais si vous aviez vu la face jaune de cet hypocrite, jaune comme une guinée, et que vous eussiez enduré tout ce que j'ai enduré, vous seriez comme moi blessé au vif, je vous assure. Je ne puis tolérer l'ingratitude, je ne l'ai jamais pu. Mais n'importe. Monsieur veut-il bien prendre un siège ?

LE CURÉ. M. Fairfield a eu la bonté de venir avec nous parce qu'il connaît un peu ce système homœopathique que vous avez adopté, et qu'il croit connaître aussi votre médecin. Comment le nommez-vous ?

LE CAPITAINE (regardant à sa montre). Cela me fait penser... (avalant un globule) : c'est un grand soulagement de ne plus prendre que ces petites pilules en comparaison des drogues que j'ai avalées pour faire plaisir à ce méchant homme. Il essayait toujours sur moi les remèdes que lui prescrivait son docteur. Mais il y a un autre monde et Dieu sera juste. »

Sur cette pieuse conclusion, le capitaine recommença à pleurer.

« Toqué ! dit le squire à voix basse en mettant le doigt sur son front. Vous me paraissez avoir là une bonne garde, propre et soigneuse, cousin Higginbotham ; j'espère qu'elle est gaie et ne vous permet pas de trop vous désoler ?

— Oh ! ne me parlez pas d'elle. C'est un cœur purement mercenaire. Le croiriez-vous ? Je lui donne dix shillings par semaine outre les restes de mon dîner, et j'ai entendu la coquine dire l'autre jour à la blanchisseuse que je ne pouvais durer bien longtemps et qu'elle avait des *espérances* ! Ah,

monsieur Dale ! que ce monde est donc corrompu ! Mais je n'y veux plus penser ! Non, changeons de sujet. Vous me demandiez le nom de mon médecin ? »

Ici la femme aux *espérances* ouvrit la porte toute grande et annonça le docteur Morgan.

CHAPITRE XLII.

Le curé et Léonard firent tous deux un mouvement.

L'homœopathe ne les remarqua d'abord ni l'un ni l'autre. Adressant aux visiteurs une légère inclination de tête, il alla droit au lit du malade et lui dit : « Comment vont les symptômes ? »

Sur quoi le capitaine commença du ton d'un écolier qui récite le catalogue des vaisseaux d'Homère. Évidemment il avait passé son temps à étudier les symptômes et les avait appris par cœur. Pas un seul recoin dans tout son individu qui ne fournît son symptôme particulier. Le squire écoutait avec horreur ce morbifique inventaire, s'écriant à chaque intervalle : « Bonté divine ! Miséricorde ! Mais la mort serait une délivrance ! » Le docteur endurait le récit avec une patience exemplaire, prenant note sur son portefeuille de ce qui lui paraissait les points saillants de cette forteresse de maladies dont il avait entrepris le siège, puis tirant du même portefeuille un petit papier, il dit :

« Excellent ! Rien de meilleur. Cette poudre devra être dissoute dans huit cuillerées d'eau, et vous en prendrez une cuillerée toutes les deux heures.

— Une cuillerée à bouche ?

— Oui, une cuillerée à bouche.

— Rien de meilleur, dites-vous, monsieur ? répéta le squire fort étonné d'entendre appliquer cette assertion à la description que venait de faire le capitaine de ses souffrances. Rien de meilleur ?

— Pour le diagnostic, monsieur.

— Peut-être ; mais pour l'intérieur de mon pauvre cousin. Rien ne peut être pire, ce me semble.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, répliqua le docteur Morgan. Ce n'est pas le capitaine qui parle là, c'est son foie. Or, le foie est un organe fort noble, mais imaginatif, et qui crée les fictions les plus extraordinaires. Le foie est le siège de la poésie, de l'amour, de la jalousie. Ne croyez jamais un mot de ce qu'il dit. Vous ne vous faites pas d'idée comme il est menteur ! Mais... hem ! il me semble vous avoir déjà vu, monsieur. Vous vous nommez sûrement Hazeldean ?

— William Hazeldean, pour vous servir, docteur. Mais où donc m'avez-vous vu ?

— Sur les *hustings*, à Lansmere. Vous parliez en faveur de votre illustre frère, M. Egerton.

— Au diable ! s'écria le squire. Il faut donc que ce soit mon foie qui ait parlé ce jour-là, car j'avais promis aux électeurs que ce frère serait fidèle aux intérêts territoriaux et je n'ai de ma vie fait un plus gros mensonge. »

Ici le patient, songeant à ses autres visiteurs et redoutant l'ennui d'entendre le squire énumérer ses griefs, et peut-être raconter l'histoire de son duel avec le capitaine Dashmore, fit un mouvement et dit : « Voici, docteur, un autre de mes amis, le révérend M. Dale puis un monsieur qui entend l'homœopathie.

— Dale ! Quoi ! Encore un ancien ami ! » s'écria le docteur en se levant, et le curé quitta non sans quelque répugnance l'embrasure de fenêtre où il s'était retiré pour venir serrer la main à l'homœopathe.

« Nous avons fait connaissance dans une bien triste occasion, » dit le docteur.

Le curé mit un doigt sur ses lèvres en jetant un coup d'œil du côté de Léonard. Le docteur regarda le jeune homme, mais il ne reconnut en lui le jeune garçon hâve et défait qu'il avait jadis placé chez M. Pocket, que

lorsque Léonard sourit et parla. Son sourire et sa voix étaient restés les mêmes.

« Sur mon honneur ! c'est l'enfant lui-même ! » s'écria le docteur Morgan ; et prenant Léonard dans ses bras, il le serra sur sa poitrine. L'agitation que lui causèrent ces surprises successives devint si vive que le bon docteur s'arrêta court, tira un globule d'une petite bouteille en disant : « Aconit excellent contre les chocs nerveux ; » et l'avalait incontinent.

« Par Jupiter ! fit le squire avec quelque étonnement ; c'est le premier docteur que j'aie vu prendre de ses propres drogues. Il faut qu'il y ait quelque chose là-dedans. »

Le capitaine, furieux de l'attention que le docteur accordait à des choses tout étrangères à sa maladie, demanda d'une voix dolente :

« Et le régime ? Qu'aurai-je pour dîner ?

— Un ami, dit le docteur en s'essuyant les yeux.

— Comment ? fit le squire en se reculant ; entendez-vous dire que les lois anglaises (encore qu'on y ait fait beaucoup de changements) vous permettent d'ordonner à vos patients de se nourrir de leurs semblables ?

— Monsieur, reprit gravement le docteur Morgan, je veux dire que ce qu'on mange est de peu d'importance, comparé à la société dans laquelle on mange. Mieux vaut faire un petit excès en compagnie d'un ami, que d'observer strictement son régime en mangeant seul. Le rire et la conversation facilitent la digestion et sont d'un grand secours dans les affections du foie. Je ne doute pas, monsieur, que l'agréable société de mon client n'ait beaucoup contribué à rétablir la santé de son parent dyspeptique, M. Sharp Currie. »

Le capitaine fit entendre un sourd gémissement.

« Et c'est pourquoi, messieurs, continua le docteur, si l'un de vous veut rester à dîner avec M. Higginbotham, cela aidera beaucoup à l'effet des médicaments. »

Le capitaine tourna un regard suppliant, d'abord vers son cousin, ensuite vers le curé.

« Je regrette de vous refuser, dit le squire, mais cela m'est impossible, j'ai promis à mon fils de dîner avec lui. Mais voici Dale qui...

— Ce serait bien aimable, fit le capitaine, nous pourrions égayer la soirée en faisant un whist avec deux morts. »

Or, le pauvre M. Dale s'était fait un plaisir de l'idée de dîner avec un vieil ami de collège, et de faire, au lieu de l'insipide whist à deux morts, un whist complet et orthodoxe, avec l'agréable perspective de gronder son partner et peut-être aussi les deux autres joueurs. Mais comme la vie tranquille et uniforme qu'il menait lui interdisait d'être un héros dans les grandes choses, le curé avait résolu d'en être un dans les petites, il accepta donc l'invitation du capitaine et promit de revenir à six heures. Il lui fallait, en attendant, courir à l'autre bout de Londres pour s'excuser auprès de l'ami qui comptait sur lui. Il donna sa carte à Léonard, avec l'adresse de son hôtel, et paraissant beaucoup moins charmé du docteur Morgan qu'avant la malencontreuse prescription de celui-ci, il prit congé de ses amis. Le squire, qui devait visiter une laiterie modèle, et était chargé de plusieurs commissions pour son Harry, s'en alla de son côté (non pas toutefois avant que le docteur Morgan ne lui eût assuré que d'ici à quelques semaines le capitaine serait en état de se rendre à Hazeldean). Léonard se préparait à le suivre, lorsque Morgan, passant son bras sous celui de son ancien protégé, lui dit :

« Il faut absolument que nous causions un peu, et que vous me donniez des nouvelles de la petite orpheline. »

Léonard ne put résister au plaisir de parler d'Hélène, et il monta dans la voiture qui attendait l'homœopathe à la porte.

« Je vais à quelques milles de Londres, voir un malade, nous aurons donc tout le temps de causer tranquillement. Je me suis bien souvent demandé ce que vous étiez devenu. N'entendant plus parler de Pricket, je lui écrivis, et je reçus de son héritier une réponse des plus laconiques. Pauvre garçon ! j'appris qu'il avait négligé les globules et par suite quitté le globe. Hélas ! *pulvis et umbræ sumus* ! Je n'eus donc aucune nouvelle de vous. Le successeur de Pricket déclarait ne point vous connaître. J'espérai que tout allait pour le mieux ; car j'avais toujours pensé que vous étiez de ceux qui retombent sur leurs pattes..., tempérament nervo-bilieux ; les hommes ainsi doués réussissent généralement, surtout s'ils ont soin de prendre une cuillerée de *chamomilla*, lorsqu'ils sont surexcités. Maintenant contez-moi votre histoire et celle de la petite fille... ; charmante petite créature... ; je

n'ai jamais vu de constitution plus impressionnable, ni qui eût plus besoin de la *pulsatilla*. »

Léonard raconta brièvement ses luttes et ses succès, puis il apprit au bon docteur comment ils avaient enfin découvert le gentilhomme auquel s'était confié le capitaine Digby, et dont la bonté envers les orphelins avait bien justifié cette confiance.

Le docteur Morgan ouvrit de grands yeux en entendant nommer lord L'Estrange.

« Je me rappelle parfaitement l'avoir vu, lorsqu'en qualité d'allopathe, je pratiquais le meurtre à Lansmere. Mais je n'eusse pas cru qu'un garçon si fantasque, si original, si plein de vie et d'entrain, serait devenu assez grave pour servir de tuteur à cette chère petite fille, avec ses yeux timides et sa sensibilité de *pulsatilla*. Enfin, tout est miracle en ce monde. Et il s'est montré votre ami, dites-vous ? À la vérité il a connu votre famille.

— C'est ce qu'il dit. Croyez-vous, monsieur, qu'il ait connu, qu'il ait jamais vu ma mère ?

— Eh ! votre mère ?... Nora ? » s'écria vivement le docteur ; et comme frappé d'une pensée subite, il fronça le sourcil et demeura quelque temps pensif et silencieux ; puis remarquant que les yeux de Léonard étaient avidement fixés sur toi, il répondit à sa question : « Certainement il l'a vue ; elle a été élevée chez lady Lansmere. Ne vous l'a-t-il pas dit ?

— Non. » Ici un vague soupçon traversa l'esprit de Léonard, mais s'y évanouit presque aussitôt. Son père ! Impossible. Son père avait dû volontairement laisser calomnier sa mère morte, et Harley était incapable d'une pareille conduite. Puis, s'il eût été le fils d'Harley, celui-ci ne l'eût-il pas deviné ? Ne l'aurait-il pas avoué et réclamé ? En outre, lord L'Estrange avait l'air si jeune ; il n'était sans doute pas d'âge à être le père de Léonard. Non, cette idée ne supportait pas l'examen.

« Vous m'avez dit, reprit Léonard avec émotion, que vous ne connaissiez pas le nom de mon père ?

— Et je vous ai dit la vérité.

— Vous m'en donnez votre parole ?

— Ma parole d'honneur. »

Il y eut un long silence. La voiture avait quitté Londres, elle roulait sur une grande route, un peu plus solitaire et moins bordée de maisons que la plupart de celles qui conduisent à l'immense Cité. Léonard regardait par la portière, et peu à peu les objets qui s'offraient à sa vue semblaient faire appel à sa mémoire. Oui ! C'était bien par cette route qu'il était arrivé à la métropole, la main dans celle d'Hélène, et le cœur plein d'espoir. Il soupira profondément. Il se disait que volontiers il sacrifierait ce qu'il avait conquis depuis lors, l'indépendance, la célébrité, tout enfin, pour tenir encore cette petite main dans la sienne, pour être encore le seul protecteur de la douce orpheline.

La voix du docteur interrompit sa rêverie.

« Je vais voir, dit celui-ci, un malade très-intéressant..., l'enveloppe de son estomac est tout à fait usée. C'est un homme d'un grand savoir qui a le cervelet très-enflammé. Je ne puis lui faire grand bien et il me fait beaucoup de mal.

— Comment cela ? demanda Léonard faisant un effort pour dire quelque chose.

— Oui, il me touche le cœur et me met les larmes aux yeux, c'est un cas des plus pathétiques : un être grandiose qui a gaspillé ses forces. Je l'ai trouvé abandonné par les allopathes et en proie au *delirium tremens*. Je l'ai remis sur pied pour quelque temps et je me suis pris d'affection pour lui — je n'ai pu m'en empêcher — j'ai avalé un grand nombre de globules pour m'endurcir contre lui — je n'ai pas réussi. Je l'ai ramené en Angleterre avec d'autres malades qui tous (à l'exception pourtant du capitaine Higginbotham) me payent régulièrement. Quant à celui-ci, il ne me paye pas et me coûte fort cher, tant en barrière, qu'en logement et en nourriture. Mais grâce au ciel, sans parler de mon temps, je suis garçon et je puis y suffire. Mon ami, j'abandonnerais tous mes autres malades aux allopathes à la condition de pouvoir sauver ce pauvre génie ruiné. Mais que faire avec un estomac qui n'a plus d'enveloppe ? Arrêtons-nous, dit le docteur tirant le cordon. Je descends à cette barrière et je traverse les champs à pied. »

Cette barrière, ces champs, avec quelle précision Léonard se les rappelait ! Hélas ! où était son Hélène ? Redeviendrait-elle jamais son ange gardien ?

« Je vais aller avec vous si vous le permettez, dit-il au docteur, et pendant que vous ferez votre visite, je me promènerai le long d'un petit ruisseau qui, à ce que je crois, coule de ce côté.

— La Brent. Vous la connaissez ? Ah ! je voudrais que vous entendissiez mon pauvre malade en parler, ainsi que des longues heures qu'il a passées à y pêcher. Vous ne sauriez si vous devez rire ou pleurer. Le premier jour de son arrivée id, il voulait sortir pour aller poursuivre encore une fois, disait-il, son démon tentateur, une perche avec un seul œil.

— Ciel ! s'écria Léonard, parleriez-vous de John Burley ?

— Certainement, il se nomme en effet John Burley.

— En est-il réduit là ? Oh ! guérissez-le, sauvez-le, si c'est humainement possible. Je l'ai vainement cherché partout, dès que j'ai eu quelque argent et un asile à lui offrir. Pauvre, glorieux Burley ! Menez-moi vers lui. Ne dites-vous pas qu'il n'y a plus d'espoir ?

— Je n'ai pas dit cela, mais l'art ne peut qu'aider la nature, et bien que la nature travaille sans cesse à réparer le mal que nous lui faisons, cependant, lorsque les parois d'un estomac sont parties, la nature est alors fort embarrassée et moi de même. Vous me conterez une autre fois comment vous avez connu Burley, car nous voici près de sa maison, et je l'aperçois qui m'attend à la fenêtre. »

Le docteur ouvrit la porte du tranquille cottage où s'était jadis réfugié le pauvre Burley, chassé par la présence de l'ange gardien de Léonard.

Et Léonard, le cœur ému, le suivit tristement pour contempler le naufrage de celui dont l'esprit avait naguère animé l'orgie et mis la table en joie. Hélas ! pauvre Yorick !

CHAPITRE XLIII.

Audley Egerton est debout devant son foyer solitaire. Pendant le court intervalle qui s'est écoulé depuis que nous ne l'avons vu, des événements mémorables ont eu lieu, qui appartiennent à l'histoire, et ne sauraient trouver place dans ce récit.

Les nouveaux ministres avaient fait connaître leur programme, et proposé une mesure qui les avait élevés d'un coup jusqu'aux hauteurs étourdissantes de la faveur populaire, mais il était devenu évident que cette mesure ne pouvait triompher à moins d'un nouvel appel fait à la nation. Une dissolution du Parlement était donc inévitable, et Audley Egerton n'avait aucune chance d'être réélu par ses commettants, par la grande cité commerciale dont le nom était pour ainsi dire identifié au sien. Exemple plus triste que rare de l'instabilité de cette popularité dont jouissaient maintenant ses successeurs. Le grand orateur, l'homme d'affaires expérimenté, l'homme d'État en qui semblait personnifié ce sens droit et pratique, apanage de notre classe moyenne, celui par qui, trois ans auparavant, les collèges électoraux les plus éclairés et les plus considérables eussent tenu à honneur d'être représentés, Audley Egerton ne connaissait pas une seule ville (en dehors des influences de propriété) dans laquelle le candidat le plus obscur, en se proclamant le champion de la nouvelle mesure, ne l'eût complètement battu ; une seule ville où cette voix grave et sonore qui avait si souvent calmé le tumulte des factions, n'eût été étouffée sur les *hustings* par les cris et les huées d'une populace irritée.

À la vérité, les bourgs pourris existaient encore, et plus d'un homme important de son parti eût été heureux et fier qu'Egerton lui fût redevable de sa nomination ; mais l'âme hautaine de l'ex-ministre reculait devant l'idée d'un pareil contraste avec la position indépendante qu'il avait jusqu'ici occupée. Combattre la mesure populaire comme membre d'un des sièges dénoncés par le peuple, c'était prendre dans la grande armée des partis un poste peu digne de lui, et peu d'accord avec son caractère. Et si, dans quelques mois, ces sièges disparaissaient, étaient rayés des listes du Parlement, où en serait-il ? En outre, Egerton, débarrassé des liens qui

avaient enchaîné sa volonté pendant que son parti était au pouvoir, voulait être libre d'agir en raison du tour que prendraient les événements, et n'être guidé que par sa propre pénétration. Il avait donc refusé les offres de tous ceux qui pouvaient encore disposer de sièges au Parlement, il lui restait les sièges qui pouvaient s'acheter à prix d'or, et les cinq mille livres que lui avait prêtées Lévy étaient encore intactes.

Pour cet homme isolé et solitaire la vie publique, comme nous l'avons vu, était tout. Mais maintenant, plus que jamais, elle redoublait d'importance. Près de lui la ruine était béante. Il savait que Lévy avait le droit de faire vendre ses biens quand bon lui semblerait, de saisir jusqu'à la maison où se déployait toute la pompe d'une suite qui rivalisait avec celle des ducs, d'annoncer la vente aux enchères par autorité de justice, du riche mobilier de l'honorable Audley Egerton. Mais en homme consommé dans la science du monde, Egerton était certain que Lévy n'en viendrait jamais là, tant qu'il occuperait une grande position politique, qu'il aurait devant lui la perspective de rentrer au pouvoir, et d'occuper peut-être la première place en Angleterre après le roi. Que Lévy, dont il devinait la haine sans en connaître les causes, se fût jusqu'ici abstenu d'une visite, d'une menace même, c'était là un signe que l'usurier le croyait encore un homme à aider, ou du moins trop puissant pour être écrasé. Ce que voulait donc avant tout Egerton, c'était de s'assurer une position libre et élevée dans le Parlement, ne fût-ce que pour un an — d'ici là de nouvelles combinaisons pouvaient surgir, une réaction pouvait avoir lieu dans l'opinion publique. Et appuyant la main sur son cœur, l'austère homme d'État murmurait : « Sinon, je ne souhaite que de mourir sous le harnais, en sorte que le monde ignore ma ruine — jusqu'au jour où je n'aurai plus à demander à mon pays qu'un tombeau. »

À peine avait-il prononcé ces mots, qu'on entendit frapper successivement deux fois à la grande porte ; presque aussitôt Harley entra suivi d'un domestique qui s'approcha d'Audley et annonça le baron Lévy.

« Priez le baron d'attendre, à moins qu'il ne préfère revenir en m'indiquant son heure, fit Egerton en changeant légèrement de visage. Vous pouvez lui dire que je suis avec lord L'Estrange.

— Je croyais que vous aviez rompu avec cet artisan de ruine, dit Harley dès que le valet de chambre se fut retiré.

— Mon cher Harley, cet homme vient sans doute pour me parler de quelque collège électoral. Il s'occupe beaucoup de ces sortes de négociations.

— Je suis venu dans le même but ; je réclame donc la priorité. Non-seulement j'entends dire dans le monde, mais encore je lis dans les journaux que Josiah Jenkins, esq., orateur auquel ses cuirs ont obtenu une sorte de célébrité, et le jeune lord Willoughby Whiggolin, qu'on vient de faire lord de l'Amirauté, parce qu'il est d'une santé trop délicate pour l'armée, seront certainement nommés par la ville qui vous avait jusqu'ici envoyé à la Chambre. Cela est-il vrai, Egerton ?

— Les membres de mon comité eux-mêmes votent pour Jenkins et Whiggolin ; et je crois qu'il n'y aura pas même de lutte. Continuez.

— Mon père et moi nous sommes d'avis, qu'en souvenir de notre vieille affection, il faut que vous consentiez à représenter encore cette fois Lansmere.

— Non, non, Harley, s'écria Egerton pâissant plus visiblement que lorsqu'on lui avait annoncé la visite menaçante de Lévy.

— Non ! Et pourquoi ? D'où vient cette émotion ? » fit Harley surpris.

Audley garda le silence.

« J'ai communiqué cette idée, reprit Harley, à deux ou trois membres du dernier ministère, tous sont d'avis que vous acceptiez. Et d'abord, quoi de plus naturel que, cessant de vous porter candidat dans la ville pour laquelle vous aviez quitté Lansmere, vous reveniez à vos premiers électeurs ? En second lieu, Lansmere n'est ni un bourg pourri qui s'achète, ni un bourg inféodé à une seule famille : c'est un collège électoral assez nombreux. Mon père, à la vérité, y possède une influence considérable, mais pas au delà de celle qui revient légitimement à la propriété. Dans tous les cas, c'est moins dangereux qu'une lutte dans une plus grande ville, et plus digne qu'une élection dans une plus petite. Vous hésitez encore ? Ma mère elle-même m'a chargé de vous dire combien elle désire que vous acceptiez.

— Harley ! s'écria de nouveau Egerton, fixant sur le visage de son ami des yeux qui, lorsque l'émotion les adoucissait, étaient d'une grande beauté d'expression ; Harley, si vous pouviez lire dans mon cœur en ce moment, vous... vous... » Ici la voix lui manqua, il abaissa sur l'épaule d'Harley sa

tête orgueilleuse, et serrant convulsivement la main de son ami : « Ô Harley ! dit-il, si jamais je perds votre affection, votre cœur, il ne me restera plus rien en ce monde.

— Audley, mon cher, cher Audley, est-ce bien vous qui me parlez ainsi ? Vous, mon ami de collège, le confident de toute ma vie, vous ?

— Je deviens faible et déraisonnable, dit Egerton s'efforçant de sourire, je ne me reconnais plus, moi que vous aviez coutume d'appeler le stoïque, et que vous compariez à l'homme de fer du poème que vous lisiez à Eton, au bord de la rivière.

— Mais alors même, mon cher Audley, je savais qu'un cœur chaud et dévoué battait sous votre cuirasse de fer. Et je me suis souvent étonné que vous ayez pu traverser la vie sans... »

Egerton, qui avait détourné la tête pour échapper au regard de son ami, garda quelque temps le silence, puis faisant un effort pour changer la conversation, il demanda à Harley s'il avait réussi dans ses projets relatifs à Béatrix et au comte.

« Quant à Peschiera, répondit Harley, je crois que nous nous étions exagéré le danger et que sa gageure n'était qu'une vaine forfanterie. Il est resté inactif et paraît ne songer qu'au jeu. Sa sœur, depuis quelques jours, m'a fait refuser sa porte ainsi qu'à mon jeune associé. Je crains qu'en dépit de mes sages avertissements, elle ne lui ait tourné la tête et qu'il n'ait été repoussé avec mépris, ou bien peut-être s'est-il aperçu du péril et désire-t-il s'y soustraire, car il paraît fort embarrassé lorsque je lui parle de la marquise. Mais si le comte cesse d'être formidable, nous n'avons plus besoin de sa sœur, et j'espère encore obtenir justice pour mon pauvre Italien par les voies ordinaires. Je me suis fait un allié d'un jeune prince autrichien, en ce moment à Londres, et qui m'a promis d'appuyer de toute son influence un mémoire que j'envoie à Vienne. À propos, mon cher Audley, maintenant que vous avez le temps de respirer, il faut que vous m'indiquiez un jour pour que je vous présente mon jeune poète, le fils de *sa* sœur. Par moments, l'expression de son visage la rappelle singulièrement.

— Je le recevrai, puisque vous le désirez, mais un peu plus tard ; je n'ai guère encore ce temps de respirer dont vous parlez ; mais vous dites qu'il a

prospéré, et avec votre amitié il est à l'abri des coups de la fortune. Je me réjouis de savoir qu'il en est ainsi.

— Et votre protégé, ce Randal Leslie que vous me défendez d'attaquer, ce qui par parenthèse m'est assez difficile, qu'a-t-il décidé ?

— De partager mon sort. Harley, si Dieu ne me permet pas de vivre assez pour rentrer au pouvoir, n'oubliez pas qu'il m'est demeuré fidèle dans ma chute.

— S'il vous demeure fidèle en effet, je ne l'oublierai jamais. Je n'oublierai que ce qui maintenant me porte à me défier de lui. Mais pourquoi parlez-vous de mourir, Audley ? Vous avez la constitution d'un futur octogénaire.

— Je ne faisais qu'exprimer une de ces vagues généralités auxquelles tout le monde songe parfois. Et maintenant, adieu, il faut que je voie ce baron.

— Pas avant de m'avoir promis de vous présenter pour Lansmere. Ne secouez pas la tête. Je n'écoute rien. J'exige votre consentement et je vous quitte pour aller l'annoncer à mon père. Adieu. »

CHAPITRE XLIV.

Lorsque Harley fut parti, Egerton se laissa tomber sur un fauteuil, comme s'il eût succombé à une extrême fatigue de corps ou d'esprit ; toutes les lignes de sa physionomie se détendirent et n'exprimèrent plus que la tristesse et le découragement.

« Retourner à Lansmere, murmurait-il, à l'endroit où... où... Mais courage, courage ; qu'importe une angoisse de plus ! Il s'agit maintenant de gagner du temps et de jouer l'usurier, » murmura Egerton de ce ton de

mépris indifférent qui indiquait sa confiance dans sa propre supériorité et dans son habileté à dominer des natures hostiles.

Il sonna ; un domestique entra.

« Le baron attend-il encore ? J

— Oui, monsieur.

— Faites-le entrer. »

Lévy entra.

« Je vous demande pardon, Lévy, dit l'ex-ministre, de vous avoir fait attendre. Me voici à votre disposition.

— Les excuses sont inutiles entre de vieux amis comme nous, mon cher, et je crains d'ailleurs que le sujet de ma visite ne soit pas assez agréable pour vous rendre impatient de le traiter.

EGERTON (d'un grand sang-froid). Dois-je conclure de ceci que vous désirez terminer nos comptes ? Quand il vous plaira, Lévy.

LE BARON (surpris et déconcerté). Peste ! mon cher, vous prenez tranquillement les choses. Mais si nous terminons nos comptes, je crains qu'il ne vous reste que bien peu de chose.

EGERTON. J'aurai toujours mes émoluments de ministre.

LE BARON. Mais vous n'êtes plus ministre.

EGERTON. M'avez-vous jamais vu me tromper dans mes prévisions politiques ? Avant un an, si je vis, je serai ministre. Si cela vous est égal, je préférerais attendre jusque-là, pour vous céder à l'amiable mes domaines et cette maison. Si vous m'accordez ce sursis, nos relations pourront se terminer sans un éclat qui probablement vous serait aussi préjudiciable qu'il me serait pénible. Mais si ce délai vous gêne, je chargerai un homme de loi d'examiner vos comptes et de régler mon passif.

LE BARON (à part). Je ne me soucie pas de ça. Un homme de loi ; la chose pourrait être gênante.

EGERTON (contemplant le baron d'un air de dédain). Eh bien ! Lévy, que décidez-vous ?

LE BARON. Vous savez, mon cher, qu'il n'est pas dans mes habitudes de me montrer impitoyable envers personne, encore moins envers un ancien

ami. Si vous croyez réellement qu'un esclandre au sujet de vos affaires doive diminuer vos chances de rentrer au pouvoir, nous trouverons peut-être moyen de concilier les choses. Mais pour devenir ministre, il faut d'abord, mon cher, que vous ayez un siège au Parlement ; et, pardonnez-moi la question, où diable en trouverez-vous un ?

EGERTON. Il est trouvé.

LE BARON. Ah ! j'oubliais les cinq mille livres que vous m'avez empruntées.

EGERTON. Non, je réserve cette somme pour un autre emploi.

LE BARON (avec un rire forcé). Peut-être pour vous défendre contre les poursuites que vous redoutez de ma part.

EGERTON. Vous vous trompez. Mais pour calmer vos soupçons, je vous avouerai franchement que, sachant bien que toute somme pour laquelle j'assurerais ma vie vous appartiendrait après ma mort, puisque vous êtes mon seul créancier, et doutant d'ailleurs qu'aucune compagnie voulût m'assurer, j'ai approprié cette somme au soulagement de ma conscience. J'ai l'intention de la donner de mon vivant à un parent de ma femme, à Randal Leslie. Et c'est uniquement le désir d'accomplir ce que je considère comme un acte de justice, qui m'a décidé à accepter un service d'Harley L'Estrange et à me présenter de nouveau pour Lansmere.

LE BARON. Ah ! Lansmere ! Vous vous portez candidat pour Lansmere ?

EGERTON. J'en ai l'intention.

LE BARON. Vous trouverez là, j'en ai peur, beaucoup d'opposition ; la lutte sera vive ; peut-être même ne réussirez-vous pas.

EGERTON. S'il en est ainsi, je me résigne, et vous pourrez faire vendre mes domaines.

LE BARON (d'un air satisfait). Écoutez, Egerton, je serai trop heureux de vous rendre service.

EGERTON (avec hauteur). Non, Lévy, je ne vous demande pas de service. Il ne s'agit des deux côtés que de considérations d'affaires. Si vous préférez que nous réglions nos comptes sur-le-champ, mon homme de loi les examinera. Si vous consentez au délai que je vous propose, mon homme de

loi n'aura rien à y voir, et tout ce que je possède, à l'exception de l'estime publique, passera entre vos mains sans discussion.

LE BARON. Toujours inflexible et disgracieux. Enfin, service ou non, comme il vous conviendra de nommer la chose, j'accède à vos désirs, pourvu toutefois que vous me permettiez de dresser un nouvel acte, et secondement que nos conventions soient regardées comme non avenues, dans le cas où vous échoueriez dans votre élection.

EGERTON. C'est convenu. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

LE BARON. Non, si ce n'est que dans le cas où il vous faudrait de l'argent, je suis toujours à votre service.

EGERTON. Non, je vous remercie ; je profiterai de ma sortie du ministère pour réduire ma maison. J'ai déjà fait mes calculs et pourvu à mes dépenses jusqu'à l'époque spécifiée ; je n'aurai pas besoin de toucher aux cinq mille livres, que j'ai toujours à ma disposition.

— Votre ami, M. Leslie, doit être bien reconnaissant, dit le baron en se levant. Je l'ai rencontré dans le monde, c'est un garçon de talent et qui promet. Vous devriez le faire entrer au Parlement. Je pourrai peut-être vous y aider et contribuer à le faire nommer, non par un des bourgs qui vont être détruits, mais pour un siège permanent et sans dépense.

EGERTON. Bah ! Comment cela ?

LE BARON. Donnez-moi quelques jours pour réfléchir. J'ai une idée ; je reviendrai vous voir si elle me paraît praticable. Au revoir, Egerton, et bonne chance pour votre élection de Lansmere. »

CHAPITRE XLV.

Peschiera n'avait pas été aussi inactif que l'avait cru Harley et peut-être aussi le lecteur. Il avait, au contraire, préparé les voies à son projet, avec la ruse et la détermination Indomptable qui appartenaient à sa nature. Son but était de forcer Riccabocca à consentir à son mariage avec Violante, ou, s'il n'y pouvait réussir, d'anéantir toutes les chances de restauration qu'avait son parent. Il avait secrètement cherché, parmi les plus misérables et les plus corrompus de ses compatriotes, ceux qu'il pourrait suborner pour les faire témoigner de la participation de Riccabocca à de nouveaux complots contre la domination autrichienne. Ses anciennes relations avec les Carbonari lui facilitèrent la découverte de ces réfugiés, et sa parfaite connaissance de ceux auxquels il avait affaire, le rendait propre à la tâche honteuse qu'il entreprenait.

Il avait déjà choisi un nombre suffisant de ces *desperadoes*, soit pour servir de témoins contre son parent, soit pour l'aider dans tel plan audacieux que les circonstances pourraient lui suggérer. Il avait aussi, comme le supposait Harley, fait espionner les démarches de Randal, et la veille du jour où celui-ci lui avait appris quelle était la retraite de Violante, il était sur les traces de celle de Riccabocca.

La découverte que Violante avait trouvé un asile aussi respecté et en apparence aussi inviolable que l'hôtel Lansmere ne découragea pas l'audacieux aventurier. Nous l'avons vu sortir pour aller reconnaître la maison de Knightsbridge. Il l'avait examinée avec soin et avait marqué le côté qui lui semblait le plus favorable à un coup de main, dans le cas où il faudrait en venir là.

La maison et le jardin de lord Lansmere étaient entourés de murs ; l'entrée donnait sur la grande route et était gardée par un concierge. Derrière étaient des champs traversés par une route vicinale. Une petite porte par laquelle passaient les jardiniers s'ouvrait sur ces champs. Elle était habituellement fermée, mais la serrure en était simple et grossière, et pouvait facilement s'ouvrir avec une fausse clef. Il n'y avait là aucun obstacle qui ne parût insignifiant à l'expérience consommée de Peschiera dans les conspirations et la galanterie ; mais le comte n'était pas disposé à user d'abord de moyens violents. Il avait confiance dans ses dons personnels, dans son adresse, dans les triomphes qu'il avait si souvent remportés sur le beau sexe, et il désirait naturellement essayer avant tout

l'effet d'une entrevue ; il résolut donc, avec sa hardiesse accoutumée, de s'en procurer une. La description qu'avait faite Randal de l'extérieur de Violante, les quelques particularités de son caractère que lui avait révélées cet observateur à l'œil de lynx, c'était là tout le concours que Peschiera demandait présentement à son complice.

Mais revenons à Violante elle-même. Nous la retrouvons assise dans les jardins de Knightsbridge et causant avec Hélène, dans un endroit écarté, hors de vue des fenêtres de la maison.

VIOLANTE. Mais pourquoi ne voulez-vous pas me parler davantage de cet ancien temps ? Vous êtes encore moins communicative que Léonard.

HÉLÈNE (baissant les yeux et hésitant). En vérité, je ne pourrais que vous dire ce que vous savez déjà, et puis il y a si longtemps de cela, et les choses sont si changées. »

Hélène dit ces derniers mots d'un ton mélancolique et poussa un soupir.

VIOLANTE (avec enthousiasme). Combien je vous envie ce passé dont vous parlez si légèrement ! Avoir contribué dès l'enfance à la formation d'une noble nature ; avoir porté sur ces frêles épaules la moitié du fardeau d'un homme ; voir aujourd'hui le génie marchant d'un pas ferme dans sa noble carrière, et pouvoir se dire intérieurement : « Je suis une partie de ce génie. »

HÉLÈNE (d'un ton humble et triste). Une partie ? Oh ! non. Une partie ? Je ne vous comprends pas.

VIOLANTE. Sans Béatrix, aurions-nous eu le Dante ? Qu'est-ce que le génie du poète sinon le reflet de ses émotions ? Tout dans la vie et dans la nature agit sur le génie, mais ce qui l'influence par-dessus tout ce sont ses chagrins et ses affections. »

Hélène regarde doucement le visage éloquent de Violante, et se rapproche affectueusement d'elle.

VIOLANTE (avec chaleur). Oui, Hélène, mon propre cœur m'aide à lire dans le vôtre. De tels souvenirs sont ineffaçables. Comment Léonard ne vous serait-il pas cher entre tous, plus cher que qui que ce soit ?

HÉLÈNE (troublée). Chut, chut ! Il ne faut pas me parler ainsi ; c'est mal ; je ne saurais vous écouter. Cela n'est pas ; cela ne doit pas, ne peut pas

être. »

HÉLÈNE cacha un instant sa figure dans ses mains, puis releva la tête et laissa voir un regard triste mais calme.

VIOLANTE (entourant de son bras la taille d'Hélène). En quoi ai-je pu vous blesser, vous offenser ? Excusez-moi, mais quel mal y a-t-il à ce que j'ai dit ? Pourquoi cela ne doit-il pas être ? Est-ce parce qu'il vous est inférieur par la naissance ?

HÉLÈNE. Non, non, je n'ai jamais songé à cela. Et moi que suis-je donc ? Ne me questionnez pas, je ne puis vous répondre. Je ne puis voir en Léonard qu'un frère. Mais vous, vous pouvez lui parler plus librement que moi. Je ne voudrais pas que son cœur se consumât dans une vaine affection, ni qu'il me crût froide et hautaine comme je le parais. Je ne sais pas ce que je dis... mais... mais... dites-lui indirectement, doucement, que le devoir nous interdit à tous les deux... d'être autre chose que des amis... que...

— Hélène, Hélène ! s'écria Violante, votre cœur se trahit dans chacune de vos paroles. Vous pleurez... appuyez-vous sur moi ; confiez-vous à moi. Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? Craignez-vous que votre tuteur ne refuse son consentement ?

— Oh ! taisez-vous ! taisez-vous !

— Quoi ! Vous redoutez Harley, lord L'Estrange ? fi ! vous ne le connaissez pas.

— Arrêtez, Violante ! s'écria Hélène se levant soudain, je suis la fiancée d'un autre. »

Violante se leva aussi et demeura immobile comme une statue de pierre et pâle comme la mort, jusqu'à ce que le sang, qui avait reflué violemment vers son cœur, colora soudain son visage d'une vive rougeur. Elle prit la main d'Hélène et dit d'une voix sourde :

« Un autre ! fiancée à un autre ! Un mot, un seul mot, Hélène ; dites-moi que ce n'est pas à Harley... à...

— Je ne puis rien dire ; j'ai promis de me taire, » dit en pleurant la pauvre Hélène, et lorsque Violante eut laissé retomber sa main, elle s'enfuit.

Violante s'assit machinalement ; elle se sentait comme étourdie par un coup mortel. Elle ferma les yeux et respira bruyamment, puis bientôt

succomba à un évanouissement. Lorsqu'elle revint à elle, il lui sembla qu'elle était un autre être et que tout avait changé autour d'elle ; qu'elle n'existait plus que par le sentiment d'une immense douleur, et que l'univers était maintenant vide et inanimé. Nous sommes des êtres si étrangement immatériels, nous autres créatures de chair et de sang, que souvent en ôtant à notre âme une seule pensée, on semble avoir obscurci l'air, éteint le soleil, brisé tous les liens qui nous attachaient à la matière, et avoir tout engourdi dans la mort, excepté la souffrance.

Cette jeune et brillante nature méridionale, un moment auparavant était si pleine de vie, de joie, de vigoureux espoir ; jusqu'ici elle avait elle-même ignoré sa puissance et sa profondeur. La vierge n'avait jamais soulevé le voile qui couvrait le cœur de la femme. Qu'avait été jusqu'ici Harley pour Violante ? Un être idéal, un rêve de perfection imaginaire, un type de poésie au milieu de ce monde vulgaire. Elle ne voyait pas en lui l'homme, mais le rêve ; elle ne s'était jamais dit : « Il est identifié avec mes espérances ; mon pays, mon avenir. » Comment l'eût-elle fait ? Il n'avait jamais parlé de ces choses ; une voix intérieure avait, il est vrai, vaguement murmuré au cœur de Violante qu'en dépit de la légèreté de ses paroles, ses sentiments envers elle étaient graves et profonds. Oh ! combien cette voix était mensongère ! Elle devina en un moment tout ce qu'Hélène n'avait pas dit, et elle apprit du même coup ce que c'est qu'aimer, et ce que c'est que désespérer. Elle demeura là assise, abattue et solitaire, sans murmurer ni pleurer, passant seulement de temps à autre sa main sur son front comme pour en chasser un souvenir importun, ou poussant un profond soupir, comme pour soulever un poids dont aucun effort ne pouvait la décharger. Il y a dans la vie certains moments où nous nous disons : « Tout est fini ; n'importe ce qui arrive, ce qui m'était tout est perdu pour jamais. » Et notre pensée engourdie ne sait répéter que ces mots : « Pour jamais ! pour jamais ! »

CHAPITRE XLVI.

Tandis que Violante demeurait ainsi assise et immobile, un étranger, passant furtivement à travers les arbres, vint se placer entre elle et le soleil. Elle ne le vit point, il la contempla un instant, puis lui parla doucement dans sa langue natale, en lui donnant le nom qu'elle avait porté en Italie. Il lui parla du ton d'un parent, et excusa son apparition subite en disant :

« Je viens suggérer à une fille les moyens de rendre à son père son pays, ses biens, ses dignités. »

Au mot de *père* Violante releva la tête, et tout son amour pour Riccabocca lui revint au cœur avec une double force. Il en est presque toujours ainsi ; le moment où nous aimons le mieux nos parents, c'est alors que vient de se rompre quelque lien moins sacré, et que la conscience nous dit : « *Là* du moins est une affection qui ne t'a jamais trompé. »

Violante vit devant elle un homme d'une figure douce et de l'extérieur le plus noble, Peschiera (car c'était lui) avait banni de son costume et de sa physionomie tout ce qui eût pu trahir la légèreté mondaine de son caractère. Il voulait jouer un rôle, il s'était déguisé en conséquence.

« Mon père ! dit Violante vivement et en italien, qu'avez-vous à me dire de lui, et qui êtes-vous, signor ? car je ne vous connais pas. »

Peschiera sourit avec bienveillance, et reprit d'un ton où le respect était tempéré par une sorte de tendresse paternelle :

« Veuillez me permettre de m'expliquer, et m'écouter un instant. »

Puis, s'asseyant tranquillement sur le banc où était Violante, il la regarda attentivement et reprit :

« Vous avez sans doute entendu parler du comte de Peschiera ?

— J'ai entendu prononcer ce nom dans mon enfance, en Italie ; lorsque celle chez qui je vivais alors, ma grand'tante, mourut, on me dit que notre maison et nos biens étaient passés aux mains du comte de Peschiera, l'ennemi de mon père.

— Et votre père vous a sans doute depuis appris à haïr cet ennemi imaginaire ?

— Mon père m'a seulement défendu de jamais prononcer son nom.

— Ah ! que d'années de souffrances et d'exil eussent été épargnées à votre père si, plus juste envers son parent, il ne lui eût pas caché avec tant de crainte l'endroit de sa retraite. Chère enfant, je suis ce Giulio Franzini, ce comte de Peschiera. Je suis l'homme qu'on vous a appris à regarder comme l'ennemi de votre père, celui à qui l'empereur d'Autriche a donné ses domaines ; et maintenant c'est à vous de juger si je suis réellement son ennemi. Je suis venu en Angleterre pour l'y chercher, afin de lui rendre ce que m'avait donné l'empereur ; j'y suis venu avec une seule pensée, celle de ramener Alphonse dans son pays, et de lui remettre l'héritage qu'on m'avait contraint d'accepter.

— Mon père ! mon bien-aimé père ! Son grand cœur ne sera donc plus à l'étroit. Oh ! c'est là une noble inimitié, une véritable vengeance ! Je la comprends, signor, et mon père la comprendra comme moi, n'en doutez pas, car c'est ainsi qu'il se fût vengé de vous. Vous l'avez vu ?

— Non, pas encore. J'ai voulu vous voir auparavant ; car vous êtes en réalité l'arbitre de ses destinées aussi bien que des miennes.

— Moi, signor comte ! moi l'arbitre des destinées de mon père ? Est-ce bien possible !

— Que cette innocente joie a de charmes ! mais ne vous y abandonnez point trop tôt, reprit Pescbiera avec un regard de compatissante admiration, et d'un ton plus paternel encore. Peut-être est-ce un sacrifice que j'ai à vous demander, un sacrifice trop pénible pour que vous l'acceptiez. Ne m'interrompez pas ; écoutez-moi, et vous comprendrez pourquoi je ne pouvais parler à votre père avant d'avoir eu un entretien avec vous, et comment d'un mot vous pouvez me bannir pour jamais de sa présence. Vous n'ignorez pas, sans doute, que votre père était l'un des chefs du parti qui tenta, il y a quelques années, d'affranchir l'Italie du joug autrichien. J'étais moi-même, au début, partisan de ce mouvement, mais je découvris bientôt que plusieurs de ses meneurs les plus actifs avaient joint à une entreprise patriotique des complots d'une nature coupable, et que la conspiration était sur le point d'être trahie par une partie des conjurés.

J'aurais voulu me consulter avec votre père, mais il était trop loin pour cela. Je sus bientôt qu'il était condamné à mort. Il n'y avait pas un instant à perdre. Je pris une résolution hardie, qui m'exposait à ses soupçons et à la colère de mes concitoyens ; mais mon premier désir était de le sauver, lui, mon plus ancien ami, et d'épargner à mon pays un massacre inutile. Je me retirai du complot ; je m'adressai au chef du gouvernement autrichien en Italie, et je stipulai qu'Alphonse aurait la vie sauve, ainsi que les chefs les plus illustres, qui autrement eussent tous été mis à mort. J'obtins d'être chargé de m'assurer de la personne de mon parent, afin de pouvoir le mettre en sûreté et le conduire dans un pays étranger, sous prétexte d'un exil qui eût cessé lorsque le danger aurait disparu. Mais Alphonse crut malheureusement que je voulais sa perte ; il échappa par la fuite aux poursuites de mon amitié. Les soldats qui m'accompagnaient furent attaqués par un Anglais ; votre père quitta l'Italie et cacha soigneusement l'endroit de sa retraite ; les circonstances de sa fuite vinrent s'opposer à mes efforts pour obtenir sa grâce. Le gouvernement m'octroya la moitié de ses revenus, gardant l'autre moitié pour en disposer selon son bon plaisir. J'acceptai ce qui m'était offert, dans le but de sauver ses biens de la confiscation. Si je ne l'ai pas informé, comme je le désirais vivement, que je ne recevais qu'à titre de dépôt ce que m'avait alloué le gouvernement, si je ne lui ai pas expliqué ce qui lui avait paru blâmable dans ma conduite, la faute en est au secret qu'il a gardé sur le lieu de sa retraite. Je ne pus parvenir à la découvrir, mais je ne cessai de plaider sa cause et de demander son rappel. Ce n'est que cette année que j'ai réussi en partie. Son héritage et son rang lui seront rendus, mais à cette condition de donner à l'Autriche une garantie de sa loyauté. Cette garantie, le gouvernement l'a spécifiée ; c'est l'alliance de sa fille unique avec un homme en qui l'Autriche ait confiance. Une maison si considérable étant représentée par une femme, la noblesse italienne avait tout intérêt à vous voir vous allier à un parent, à un membre de cette même maison. Un seul, et le plus proche, se présentait. En un mot, Alphonse recouvrera tout ce qu'il a perdu le jour où sa fille accordera sa main à Giulio Peschiera, comte de Franzini. Ah ! fit tristement le comte, vous reculez devant cette idée, elle vous épouvante. Celui qu'on désigne à votre choix est indigne de vous en effet. À peine êtes-vous au printemps de la vie, tandis qu'il touche à son automne. La jeunesse aime la jeunesse ; aussi ne prétend-il pas à votre amour. Tout ce qu'il peut dire,

c'est que l'amour n'est pas la seule joie du cœur ; n'est-ce pas aussi une joie que de sauver de la ruine un père bien-aimé, de rendre à un pays qui n'a d'autre richesse que ses souvenirs, un chef en qui il révère une lignée de héros ? Ce sont là les joies que je viens offrir à la fille d'Alphonse et de l'Italie. Vous gardez le silence ! Oh ! parlez, répondez, je vous en conjure ! »

Le comte s'était montré habile dans l'art de séduire et de persuader ; aucune femme n'eût pu être plus sensible à un semblable appel que ne l'était Violante. La fortune aussi l'avait favorisé dans le moment qu'il avait choisi. Violante venait de se voir enlever toute espérance au sujet d'Harley, et l'amour lui apparaissait comme à jamais effacé de sa vie. Dans le vide immense qui s'était fait autour d'elle, l'image de son père demeurait seule visible et debout ; et elle, qui depuis l'enfance avait si ardemment souhaité de servir ce père, et qui n'avait longtemps rêvé à Harley que comme à l'ami de Riccabocca, elle pouvait maintenant lui rendre tout ce qu'il regrettait ; il ne fallait pour cela que se sacrifier elle-même ; et le sacrifice de soi est une si grande tentation pour les âmes nobles ! Cependant, au milieu du trouble et de la confusion où elle était, l'idée d'un mariage avec un autre lui semblait si terrible et si révoltante, qu'elle ne pouvait se résoudre à l'admettre, puis un instinct de franchise et d'honneur l'avertissait, malgré son inexpérience, qu'il y avait quelque chose de coupable dans l'appel clandestin qui lui était fait.

Le comte la supplia de nouveau de parler, et elle répondit avec effort et d'un ton irrésolu :

« Si les choses sont telles que vous le dites, ce n'est pas à moi de vous répondre, c'est à mon père.

— Pardonnez-moi si je vous contredis, reprit Peschiera. Connaissez-vous si mal votre père, que vous le croyiez capable de sacrifier son orgueil à son intérêt ? Je ne sais s'il consentirait à recevoir ma visite, mes explications, mais à coup sûr il refuserait de racheter ses biens, en donnant sa fille à celui qu'il croit son ennemi, en la sacrifiant à son ambition personnelle. Mais si je pouvais me présenter à lui avec votre sanction, si je pouvais lui dire : « Votre fille consent, malgré tout ce qui pourrait vous sembler un obstacle, elle m'accorde librement sa main, elle me confie son bonheur et joint ses prières aux miennes, » je serais alors certain du succès, et l'Italie me

pardonnait mes fautes et bénirait votre nom. Ah ! signorina, ne voyez, dans une union avec moi, que le moyen de remplir des devoirs si sacrés ; ne pensez qu'à vos ancêtres, à votre père, à votre pays, et ne rejetez pas cette occasion de prouver combien vous les aimez ! »

Il avait touché la corde sensible. Violante releva la tête ; le sang colora de nouveau son visage, et elle tourna ses beaux yeux vers le vil tentateur. Elle allait répondre et sceller son sort, lorsque la voix d'Harley se fit entendre à quelque distance, et Néron vint en bondissant se jeter entre elle et Peschiera. Le comte recula, et Violante, dont les regards étaient fixés sur son visage, tressaillit au changement qu'elle y aperçut. Un éclair de rage suffit à dévoiler les sinistres secrets de sa nature ; c'était l'expression du gladiateur vaincu. Il n'eut le temps que d'ajouter quelques mots :

« Il ne faut pas qu'on me voie ici, murmura-t-il ; mais trouvez-vous-y demain à la même heure. Je vous conjure, pour l'amour de votre père, au nom de ses espérances, de sa fortune, de sa vie même, de permettre que je vous revoie, et de me garder le secret. Adieu ! »

Il disparut parmi les arbres, et se retira mystérieusement et sans bruit comme il était venu.

CHAPITRE XLVII.

Les derniers mots de Peschiera résonnaient encore à l'oreille de Violante lorsque Harley parut, et le son de sa voix dissipa l'espèce de stupeur qui avait envahi tout son être. Avec cette voix lui revenait la conscience d'une perte immense, le sentiment d'une insupportable angoisse. Se retrouver en face d'Harley en un pareil moment et dans l'état où elle était, lui paraissait impossible. Elle se leva vivement et se dirigea vers la maison. Harley

l'appela, mais elle ne répondit point et hâta sa course. Il s'arrêta un moment surpris, puis, pressant le pas, il l'eut bientôt rejointe.

« Sous quel étrange tabou suis-je donc aujourd'hui placé ? Je demande Hélène, on me dit qu'elle est malade et qu'elle ne peut me voir. Je viens pour me réchauffer au soleil de votre présence, et vous me fuyez comme si les dieux et les hommes avaient mis un signe sur mon front. Mais, qu'est-ce donc ? Vous pleurez, chère enfant ?

— Ne m'arrêtez pas en ce moment, ne me parlez pas, répondit Violante à travers ses sanglots.

— Quoi ! vous avez un chagrin sous le toit de mon père, et vous refusez de me le confier ? C'est cruel à vous, » dit Harley avec un accent d'indicible tendresse. Violante n'osait parler. Honteuse de s'être ainsi trahie, encore attendrie par la voix suppliante d'Harley, elle eût souhaité que la terre s'entr'ouvrît devant elle. À la fin, arrêtant ses larmes par un héroïque effort de volonté, elle lui dit presque avec calme :

« Excusez-moi ; je n'ai, croyez-moi bien, aucun chagrin que je... que je puisse vous confier. Je songeais seulement à mon pauvre père ; j'étais, à son sujet, sous l'empire de craintes vaines et superstitieuses ; dans cette disposition, il a suffi d'une légère surprise, de votre brusque apparition pour me rendre ainsi faible et déraisonnable. Mais je voudrais voir mon père, retourner près de lui.

— Votre père se porte bien, croyez-moi, et il est heureux de vous savoir près de nous ; aucun danger ne le menace, et, quant à vous, vous êtes ici en sûreté.

— En sûreté ; et contre quoi ? »

Harley réfléchit et hésita un instant. Il était disposé à lui révéler le danger qu'elle courait ; mais en avait-il le droit contre la volonté de Riccabocca ?

« Donnez-moi, dit-il, le temps de réfléchir et d'obtenir la permission de vous confier un secret qu'à mon avis vous devez connaître. Je puis toujours vous dire que plutôt que de vous voir exposée à ce danger, qu'il s'exagère, je crois, votre père vous eût donné pour protecteur... Randal Leslie lui-même. »

Violante tressaillit.

« Mais, reprit Harley avec un calme à travers lequel perçait, sans qu'il en eût conscience, une profonde tristesse, mais j'espère qu'une destinée meilleure et un plus noble époux vous sont réservés. J'ai résolu de vivre désormais de la vie pratique et positive, mais, lorsqu'il s'agit de vous, je me prends à rêver encore. »

Violante tourna un instant les yeux vers celui qui lui parlait. Ce regard pénétra jusqu'au cœur d'Harley. Il baissa involontairement la tête. Lorsqu'il la releva, Violante n'était plus près de lui. Il n'essaya pas cette fois de la suivre, il s'enfonça dans une allée détournée et disparut parmi les arbres dépouillés.

Au bout d'une heure, il rentra dans la maison et demanda de nouveau Hélène. Elle était maintenant en état de lui accorder l'entretien qu'il désirait.

Il s'approcha d'elle avec une douceur tendre et sérieuse.

« Chère Hélène, dit-il, vous avez consenti à devenir ma femme, la douce compagne de ma vie ; je voudrais que ce fût bientôt... bientôt, car j'ai besoin de vous. J'ai besoin de la force que donne ce lien sacré. Hélène, permettez-moi de vous presser de fixer l'époque.

— Je vous dois trop, dit Hélène en baissant les yeux, pour avoir d'autre volonté que la vôtre. Mais votre mère, ajouta-t-elle, se rattachant involontairement à l'idée d'un obstacle, votre mère n'a pas encore...

— Ma mère... vous avez raison. Il faut d'abord que je lui parle. Vous recevrez de ma famille l'honneur dû à vos douces vertus. À propos, Hélène, avez-vous instruit Violante de l'engagement qui nous lie ?

— Non... c'est-à-dire... j'ai pu me trahir involontairement, malgré la recommandation de lady Lansmere, mais... mais...

— Lady Lansmere vous a donc défendu de le lui dire ? Cela ne doit pas être. Je révoque en son nom cette interdiction ; cela vous est dû ainsi qu'à Violante. Dites tout à votre amie. Ah ! Hélène, si parfois vous me trouvez froid ou bizarre, vous me supporterez, vous serez indulgente ; car vous m'aimez, n'est-ce pas ? Vous m'aimez ? »

CHAPITRE XLVIII.

Le lendemain de bonne heure, Randal reçut deux lettres ; la première venait de Frank ; elle était écrite au milieu de la plus vive agitation ; il pria Randal de voir et d'adoucir son père, qu'il avait, craignait-il, grièvement offensé. Puis venaient ensuite des protestations incohérentes que son honneur et ses affections étaient irrévocablement engagés envers Béatrix, et que jamais il ne l'abandonnerait. La seconde lettre était du squire lui-même ; son style était bref et beaucoup moins cordial que de coutume. Il pria M. Leslie de vouloir bien passer chez lui le plus tôt possible.

Randal s'habilla à la hâte et se rendit d'abord à l'hôtel de Limner.

Il y trouva M. Dale auprès de M. Hazeldean et faisant de vains efforts pour le calmer. Le squire n'avait pas dormi de la nuit ; il était pâle et défait ; il avait l'œil terne, presque hagard.

« Ha ! ha ! monsieur Leslie, dit-il en se renversant sur son fauteuil lorsque Randal entra, je vous croyais l'ami, le conseiller de Frank. Expliquez-moi, cela, monsieur, expliquez-le moi.

— Doucement, mon cher monsieur Hazeldean, dit le curé. Vous effrayez M. Leslie. Dites-lui plus clairement ce que vous voulez qu'il vous explique.

— Avez-vous oui ou non dit à mistress Hazeldean, reprit le squire, que Frank était amoureux de Violante Rickeybockey ?

— Moi, monsieur, fit Randal d'un air stupéfait. Je n'ai jamais dit un mot de cela ; j'ai, au contraire, des raisons de craindre que Frank ne soit épris d'une personne très-différente. J'ai fait quelque allusion à cette circonstance, je ne pouvais me permettre rien de plus, car j'ignorais jusqu'où allaient les sentiments de Frank. J'ajouterai, monsieur, que mistress Hazeldean, bien qu'elle n'encourageât pas l'idée du mariage de son fils avec une catholique et une étrangère, ne m'a pas paru considérer ces obstacles comme insurmontables, dans le cas où le honneur de Frank serait attaché à une semblable union. »

Ici l'infortuné squire se livra à une fureur dans laquelle il confondit Frank, Randal, Harry elle-même et la race tout entière des étrangers, des

catholiques et des femmes. Tandis que son ami était encore incapable d'entendre raison, le curé, prenant Randal à part, se convainquit que toute l'affaire, du moins en ce qui concernait celui-ci, s'expliquait par une méprise assez naturelle ; qu'alors que le jeune homme faisait allusion à Béatrix, mistress Hazeldean avait cru qu'il parlait de Violante. Il réussit, quoique avec difficulté, à faire comprendre cette explication au squire, et par suite à apaiser un peu sa colère contre Randal. Le traître, saisissant alors le moment propice, exprima tant de chagrin et d'étonnement en apprenant que les choses étaient allées aussi loin que le curé l'en informait, que Frank avait réellement demandé et obtenu la main de Béatrix, et s'était engagé à l'épouser avant même d'en avoir dit un mot à son père ; il témoigna une telle sympathie pour le chagrin du squire, un tel regret de l'engagement qu'avait pris Frank, que M. Hazeldean finit par ouvrir son cœur droit et honnête à son consolateur et, lui serrant fortement la main : « J'ai été injuste envers toi, lui dit-il, je t'en demande pardon. Que nous reste-t-il à faire maintenant ?

— Vous ne sauriez consentir à ce mariage, c'est impossible, dit Randal ; il faut donc que nous essayions de rappeler Frank au sentiment de son devoir.

— Oui, dit le squire, car je ne céderai pas. Il s'est mis là dans une belle passe ! Et c'est une veuve encore, m'a-t-on dit. L'artificieuse coquine ! elle a cru attraper un Hazeldean d'Hazeldean, j'en suis sûr, elle a cru que mes domaines passeraient à sa couvée de métis papistes ! Cela ne sera pas ! Non, non, jamais !

— Mais, dit le curé avec douceur, peut-être sommes-nous injustement prévenus contre cette dame. S'il se fût agi de Violante, vous auriez donné votre consentement, pourquoi le lui refuseriez-vous ? Elle est, je crois, d'une bonne famille ?

— Oh ! certes oui, dit Randal.

— D'une bonne réputation ? »

Randal secoua la tête et soupira. Le squire lui prit rudement le bras : « Répondez, répondez au curé, s'écria-t-il avec véhémence.

— En vérité, monsieur, il me répugne de parler sans respect d'une personne... qui peut devenir la femme de Frank ; et puis le monde est si

méchamment et souvent si menteur. Mais vous pouvez en juger vous-même, monsieur Hazeldean. Demandez à votre frère s'il conseillerait à son neveu d'épouser M^{me} di Negra ?

— Mon frère ! s'écria le squire furieux, que je consulte mon frère sur les affaires de mon propre fils !

— C'est un homme d'expérience, dit Randal.

— Et de plus un homme de cœur et d'honneur, dit le curé, et il est possible qu'avec son autorité nous parvenions à éclairer Frank et à l'arracher aux pièges d'une femme artificieuse.

— En attendant, dit Randal, je vais chercher Frank et faire de mon mieux auprès de lui. Laissez-moi aller, je serai de retour dans une heure.

— Je vous accompagne, dit le curé.

— Excusez-moi, mais je crois que deux jeunes gens causeront plus ouvertement ensemble qu'en présence d'un tiers, si sage et si bien intentionné qu'il soit.

— Laissez aller Randal, » grommela le squire.

Et Randal sortit.

Il passa quelque temps avec Frank, et le lecteur devinera aisément comment ce temps fut employé. En quittant le logis du jeune homme, il se sentit soudain arrêté par le squire en personne.

« J'étais trop impatient pour rester à la maison à écouter les phrases du curé, dit M. Hazeldean. Je me suis débarrassé de Dale. Dites-moi ce qui s'est passé. Oh ! ne craignez rien ; je suis un homme et je saurai tout supporter. »

Randal passa le bras du squire sous le sien, et l'entraîna dans le parc adjacent.

« Mon cher monsieur, lui dit-il tristement, ce que je vais vous dire est tout à fait confidentiel. Je ne vous le répète que parce que, sans cette confiance, je ne saurais comment vous conseiller sur la marche à suivre. Si je trahis Frank, ce n'est que pour son bien et vis-à-vis de son propre père — Seulement ne lui en dites rien. Il ne me le pardonnerait pas, et je perdrais toute influence sur lui.

— Dites, dites, fit le squire, parlez. Non, je ne dirai jamais à cet ingrat que j'ai appris ses secrets par un autre.

— Eh bien donc, dit Randal, voici tout le secret de son engagement avec M^{me} di Negra ; il l'a trouvée endettée et même sur le point d'être arrêtée.

— Endettée ! arrêtée ! la Jézabel !

— Et en payant ses dettes et la sauvant du déshonneur, il lui a rendu un service qu'aucune femme d'honneur ne peut accepter que d'un futur mari. Pauvre Frank ! il s'est laissé prendre. Il faut le plaindre et lui pardonner. »

À la grande surprise de Randal, le visage du squire s'éclaircit soudain.

« Je vois, je vois ce que c'est, s'écria-t-il en frappant sur sa cuisse. J'y suis, j'y suis ; ce n'est qu'une affaire d'argent. Je puis l'acheter. Si elle a accepté son argent, la misérable mercenaire, elle acceptera bien le mien. Peu importe ce qu'il m'en coûtera, fût-ce la moitié de ma fortune, tout s'il le faut ! Je consentirais à ne jamais revoir le manoir d'Hazeldean, pourvu que je sauve mon fils du déshonneur et du malheur, car il sera malheureux, lorsqu'il saura qu'il a brisé mon cœur et celui de sa mère. Et pour une créature comme celle-là ! Mille remerciements, mon garçon ! Où demeure cette créature ? Je vais la trouver de ce pas. » Tout en parlant, le squire avait tiré son portefeuille de sa poche, et il se mit à compter les billets de banque qui y étaient contenus.

Randal essaya d'abord de combattre la résolution hardie du squire, mais celui-ci s'y était attaché avec toute l'obstination de son caractère. Il coupa court à toute l'éloquence de Randal en lui disant :

« Ne perds pas tes paroles ; j'y suis décidé ; et si tu ne veux pas me dire où elle demeure, il me sera facile de le savoir, à ce que je suppose. »

Randal réfléchit un instant. « Après tout, se dit-il, pourquoi pas ? Il lui parlera certainement de façon à blesser sa fierté et à irriter Frank au dernier point. Laissons-le aller. »

Il donna donc l'adresse demandée. Et le squire, frappant le pavé de sa canne, lui fit un signe d'adieu et se dirigea vers May-Fair avec autant de résolution et de confiance que s'il partait pour acheter une vache à la foire.

CHAPITRE XLIX.

« Approchez la lumière, dit John Burley, plus près, plus près encore. »

Léonard obéit et plaça la chandelle sur une petite table à côté du malade.

Burley avait le délire, mais il régnait une certaine suite dans ses divagations. Horace Walpole disait que chez lui l'estomac survivrait à tout le reste. Ce qui survivait chez Burley, c'était son bizarre génie. Il regardait attentivement la flamme de la chandelle : « Elle vit toujours dans l'air, dit-il.

— Qu'est-ce qui vit toujours ? »

Burley éleva la voix : « La lumière, » dit-il.

C'était la seconde nuit que Léonard passait près de Burley, et l'état de celui-ci empirait rapidement. Il n'avait plus que quelques jours à vivre, que quelques heures peut-être. Il avait laissé voir une vive émotion en retrouvant Léonard. Depuis lors il avait été plus calme : « Je craignais que mon mauvais exemple ne vous eût perdu, » lui avait-il dit avec une lueur de gaieté qui bientôt avait fait place à l'attendrissement lorsqu'il avait ajouté : « Cette idée m'était douloureuse.

— Non, non ; vous m'avez au contraire fait beaucoup de bien.

— Répétez-le moi, lui dit Burley sérieusement, cela me rend le cœur plus léger. »

Il avait écouté l'histoire de Léonard avec un profond intérêt, et il aimait à l'entendre parler de la petite Hélène. Il avait découvert le secret du jeune homme, et il encourageait les espérances qui se mêlaient dans son cœur à beaucoup de crainte et de tristesse. Burley ne parlait jamais sérieusement de son repentir ; il n'était pas dans son caractère de parler sérieusement de ce qui l'affectait profondément. Ses puissants instincts animaux s'étaient éteints en même temps que la force physique qui les excitait. Nous ne sortons de notre existence sensuelle que lorsque nous cessons d'être asservis par le présent, qui est le domaine des sens. L'être sensuel s'évanouit en nous lorsque nous vivons dans le passé ou dans l'avenir. Or le

présent n'existait plus pour Burley ; il n'en pouvait plus être l'esclave ni le roi.

Ce soir-là Burley, jusqu'à l'heure où il s'était mis au lit, s'était montré plus animé qu'à l'ordinaire et il avait retrouvé quelques éclairs de son ancienne éloquence, sinon de son ancienne gaieté. Entre autres choses il avait parlé avec beaucoup d'intérêt de certains poèmes et autres manuscrits laissés dans la maison par quelqu'un qui y avait logé avant lui, poèmes que mistress Goodyer, le lecteur doit se le rappeler, l'avait vainement prié de lire lors de sa dernière visite au cottage. Mais il avait alors Jacob avec qui il causait, et la bouteille d'eau-de-vie à finir, et son besoin d'agitation ramenait sa pensée vers les orgies de Londres. Aujourd'hui le pauvre Jacob était mort, ce n'était plus de l'eau-de-vie que le malade recevait de la veuve, et Londres lui apparaissait dans le lointain entouré de ses brouillards comme un monde évanoui dans des nébuleuses ; en sorte que, pour plaire à son hôtesse et se distraire de ses propres pensées, il avait consenti, peu de temps avant que Léonard ne l'eût retrouvé, à parcourir les annales d'une vie obscure, inconnue du monde, et entièrement étrangère à ses habitudes de jouissances grossières. « Je me suis amusé, dit-il, à bâtir là-dessus tout un roman. Ces papiers pourront vous servir, à vous qui êtes auteur. J'ai dit à mistress Goodyer de les mettre dans votre chambre. Parmi ces manuscrits se trouve un journal, le journal d'une femme, dont la lecture m'a vivement touché. Il semble qu'un homme entre dans un autre monde, aussi nouveau pour lui que l'orbite de Sirius, lorsqu'il se transporte au centre du cœur d'une femme et y surprend une vie si totalement différente de la nôtre. Et dans ces annales, sire poète, se trouvaient prodigués autant de génie, d'énergie et de vie, que le rude John Burley en a jamais dépensé. Pauvres génies ! sommes-nous donc tous les mêmes, si ce n'est lorsque nous nous attachons à quelque matière grossière et que nous traversons les flots en fureur sur une planche, ou sur un baril de harengs ? » — Après avoir laissé échapper ce cri de secrète angoisse, John Burley avait de nouveau montré des symptômes de fièvre et de délire. Lorsqu'on l'eut remis au lit, il continua à se parler à lui-même jusqu'à ce que vers minuit il demanda à Léonard de rapprocher de lui la lumière. Après quoi il se tint tranquille, la tête tournée vers la muraille. Léonard était tristement debout près du lit, et mistress Goodyer, qui ne prenait pas garde à ce que disait Burley, ne

s'inquiétant que de son état physique, trempait des compresses dans de l'eau glacée pour les lui mettre sur le front. Mais tandis qu'elle s'approchait en lui parlant doucement, Burley se souleva sur son coude et écartant de la main la compresse : « Je n'en ai pas besoin, dit-il d'une voix calme, je vais mieux maintenant. Cette lumière et moi, nous nous entendons, et je crois tout ce qu'elle me dit. Ne craignez rien, je ne divague pas. » Et il regarda son hôtesse en souriant si affectueusement que la pauvre femme, qui l'aimait comme un fils, ne put retenir ses larmes. Il l'attira vers lui et la baisa au front. « Calmez-vous, folle que vous êtes, lui dit-il avec affection. Vous conterez aux pêcheurs qui viendront chez vous comment John Burley y est venu pour pêcher une perche à un œil qu'il n'a jamais pu attraper, et comment lorsqu'il finit par y renoncer, n'ayant plus d'amorces et sa ligne s'étant brisée dans les roseaux, vous avez consolé le pauvre diable. Il y a de par le monde plus d'un brave garçon qui sera bien aise d'apprendre que John Burley n'est pas mort à l'hôpital. Embrassez-moi, vous aussi, Léonard. Que Dieu vous bénisse tous deux ! et maintenant je voudrais dormir. » Ses joues étaient mouillées des larmes de ses deux amis, et ses yeux humides et brillants. Il retomba sur sa couche, et mistress Goodyer voulant ôter la lumière il s'agita et murmura : « Laissez-moi la lumière jusqu'à la fin, » et, étendant le bras, il tira le rideau de façon à ce que la lumière tombât en plein sur son visage. Au bout de quelques minutes il dormait du sommeil calme et régulier d'un enfant.

La vieille femme s'essuya les yeux et attira Léonard dans la chambre voisine, où elle lui avait préparé un lit. Il n'avait pas quitté la maison depuis qu'il y était entré avec le docteur Morgan. « Vous êtes jeune, monsieur, dit l'hôtesse, et la jeunesse a besoin de sommeil. Couchez-vous un peu et je vous appellerai lorsqu'il s'éveillera.

— Non, je ne pourrais dormir, dit Léonard. Je vais veiller à votre place. »

L'hôtesse secoua la tête. « Je veux le garder jusqu'au bout, monsieur, dit-elle, mais je crains qu'il ne se fâche, lorsqu'il se réveillera, car il est devenu très-soigneux des autres.

— Ah ! s'il eût été aussi soigneux de lui-même ! » murmura Léonard, puis il s'assit près de la table, et en y posant le coude, fit tomber à terre quelques papiers.

Il tressaillit au bruit. « Qu'est-ce que cela ? » dit-il. L'hôtesse ramassa les manuscrits et les remit en ordre.

« Ah ! monsieur, c'est lui qui m'a dit de mettre là ces papiers. Il a pensé que cela vous empêcherait de vous désoler à son sujet, si vous passiez la nuit à veiller. Et puis il songeait aussi à moi, car j'ai tant désiré de retrouver la pauvre jeune dame qui les a laissés ici. Je l'aimais presque autant que lui, plus peut-être, jusqu'à ce moment où... où je vais le perdre. »

Léonard ne donna pas même un coup d'œil aux papiers ; ils ne pouvaient l'intéresser dans un pareil moment.

L'hôtesse continua : « Peut-être est-elle allée au ciel avant lui ; elle n'avait pas l'air de vouloir demeurer longtemps en ce monde. Elle nous quitta si subitement, qu'outre ces papiers nous avons encore ici beaucoup de choses à elle : j'ai toujours soin de les mettre à l'air, de les secouer et de les parfumer de lavande, dans le cas où elle viendrait les reprendre. Vous n'avez jamais entendu parler d'elle, monsieur ? ajouta la bonne femme avec simplicité et en faisant une révérence,

— D'elle, de qui ?

— M. John ne vous a-t-il pas dit son nom ? De notre chère mistress Bertram. »

Léonard tressaillit ; c'était justement le nom que la recommandation d'Harley avait fixé dans sa mémoire.

« Bertram ! répéta-t-il. Êtes-vous bien sûre ?

— Oh ! oui, monsieur. Et bien des années après qu'elle nous eut quittés, il vint ici un paquet qui lui était envoyé de l'autre côté de la mer. Nous le reçûmes et le gardâmes, et Jacob voulut rompre le cachet pour voir si cela nous apprendrait quelque chose à son sujet ; mais tout était écrit dans une langue étrangère, nous n'en pûmes lire un mot.

— Avez-vous ce paquet ? Montrez-le moi, je vous prie, il peut être de la plus haute valeur ; mais non, ce sera pour demain, je ne puis penser en ce moment qu'au pauvre Burley. »

Léonard fit signe qu'il désirerait garder le silence et rester seul ; mistress Goodyer le laissa et rentra sur la pointe du pied dans la chambre de Burley.

Le jeune homme demeura quelque temps plongé dans une profonde rêverie. La lumière, murmura-t-il, c'est bien souvent le dernier mot de ceux qui vont entrer dans les ténèbres de la mort. Il se retourna et en face de lui, à travers le treillis du cottage il aperçut, non plus la misérable lumière allumée par des mains humaines, mais la calme et sainte splendeur d'un beau clair de lune, qui éclairait l'humble plancher et jusqu'au seuil de la chambre mortuaire.

Léonard demeura immobile, suivant de l'œil la lumière argentée.

Soudain un cri se fit entendre. Léonard frémit et courut dans la chambre voisine. La vieille femme était à genoux auprès du lit, cherchant à réchauffer les mains de Burley, et regardant avec effroi son visage. Un coup d'œil suffit à Léonard. Tout était fini. Burley était mort pendant son sommeil, tranquille et sans pousser un seul gémissement. Ses yeux étaient à demi ouverts et son regard avait cette inexprimable douceur que laisse parfois la mort ; il était encore tourné du côté de la lumière. Léonard lui ferma les paupières avec un tendre respect, et lorsqu'il recouvrit son visage, un sourire d'adieu errait encore sur les lèvres de son ami.

CHAPITRE L.

Nous avons vu le squire Hazeldean, confiant dans le contenu de son portefeuille et dans sa connaissance de la nature mercenaire des étrangères, partir pour sa visite à Béatrix di Negra. Randal, resté seul, réfléchissait avec complaisance aux résultats probables de la brusque négociation de M. Hazeldean, et convaincu qu'une de ses trouées vers la fortune s'éclaircissait de plus en plus, il s'occupait, avec l'infatigable activité d'un fondateur de cités dans un nouveau campement, à élaguer les branches qui encombraient et obscurcissaient les autres.

Pendant ce temps le hasard combattait en sa faveur dans le boudoir de May-Fair. Le squire avait trouvé la marquise chez elle ; il s'était nommé et lui avait brièvement expliqué ce dont il s'agissait. Il lui avait dit qu'elle s'était trompée en croyant prendre dans ses filets un riche héritier ; que, grâce au ciel, il était libre de laisser ses domaines à son charretier si bon lui semblait, mais qu'il était disposé à bien faire les choses et à se montrer libéral, et tout prêt à lui donner la somme qu'elle exigerait pourvu qu'elle lui rendît son fils.

Dans un autre moment Béatrix eût peut-être ri d'un discours si étrange, ou peut-être eût-elle fait éclater le ressentiment d'une patricienne et la fierté d'une femme ; mais elle était abattue, ses nerfs étaient ébranlés ; le sentiment de sa position dégradante, de la dépendance où elle était de son frère, combiné avec la suprême douleur qu'elle avait éprouvée en voyant s'évanouir les rêves qui avaient un instant charmé sa misérable vie, tout se réunissait pour l'accabler. Elle écouta pâle et muette, et le pauvre squire croyait toucher à un résultat favorable lorsqu'elle éclata soudain en bruyants sanglots, et au même moment Frank entra dans le salon. À la vue de son père et de Béatrix en larmes, Frank oublia tout respect filial. Il devint fou de colère à l'insulte faite à la femme qu'il adorait, et qu'en quelques paroles tremblantes elle lui avait expliquée. Le père et le fils échangèrent des paroles blessantes, qui se terminèrent par l'injonction et la menace suivantes de la part du squire.

« Sortez d'ici à l'instant, monsieur ; sortez avec moi, ou aujourd'hui même je vous déshérite. »

La réponse du fils ne s'adressa pas au père ; il se jeta aux genoux de Béatrix :

« Pardonnez-lui, dit-il, pardonnez-nous à tous deux.

— Quoi ! vous préférez cette étrangère à moi, à l'héritage d'Hazeldean ! s'écria le squire en frappant du pied.

— Laissez vos domaines à qui vous voudrez ; tout ce que j'ambitionne est ici ! »

Le squire demeura un instant immobile à contempler son fils, s'émerveillant de la force de cette passion, que ceux-là seulement peuvent comprendre qui sont sous le charme, et qui sacrifie à son autel fatal l'avenir

comme le passé. Le père passa rapidement sa main sur ses yeux pour y essuyer une larme qui avait jailli de son cœur gonflé et indigné ; puis il fit entendre un son inarticulé, et voyant que parler lui était impossible, il se dirigea vers la porte et quitta la maison.

Il traversa les rues, la tête haute, comme fait un homme orgueilleux qui vient d'être profondément blessé et qui s'efforce de secouer des sentiments qu'il regarde comme une faiblesse ; ses mains tremblantes tortillaient les boutons de son habit, qu'il voulait croiser sur sa poitrine, comme pour se confirmer dans une résolution contre laquelle son cœur protestait.

Le lecteur se demande peut-être où il allait ainsi, et c'est avec étonnement qu'il le verra s'arrêter dans Grosvenor-Square, à la porte du vaste hôtel de son frère.

Le squire demanda si M. Egerton était chez lui ; le concierge sonna le valet de chambre ; celui-ci voyant un étranger, dit qu'il ignorait si son maître était visible, mais qu'il allait s'en assurer.

« Ah ! murmura le squire, voilà ce qu'est devenue la parenté ! Mon fils me préfère bien une étrangère, pourquoi me plaindrais-je d'être traité en étranger dans la maison de mon frère ? Veuillez, reprit le squire à haute voix et avec douceur, veuillez dire à votre maître que je me nomme William Hazeldean, »

Le domestique salua très-bas et, sans un mot de plus, conduisit le squire dans la bibliothèque de l'homme d'État, dont il referma la porte après avoir annoncé M. Hazeldean.

Audley était assis devant son bureau, les coffres de fer toujours près de lui ; mais cette fois ils étaient fermés, et l'ex-ministre examinait, non plus des documents officiels, mais des lettres d'une nature bien différente ; il tenait dans sa main une longue boucle de cheveux blonds qu'il regardait avec tristesse. Il tressaillit en entendant nommer le squire, et instinctivement serra dans sa poitrine cette relique de ses jeunes années, gardant la main sur son cœur, qui battait violemment sous la légère pression de cette boucle dorée.

Les deux frères se tinrent debout devant le foyer de l'homme d'État, se regardant en silence, chacun remarquant involontairement les changements que le temps avait amenés chez l'autre depuis qu'ils ne s'étaient vus.

Le squire, avec sa taille épaisse, ses joues hâlées, son front chauve et sans rides, paraissait ce qu'il était, un homme qui a dépassé le milieu de la vie ; on ne pouvait méconnaître en lui le *pater familias*, l'époux et le père, l'homme des liens domestiques et sociaux. Mais Audley, qui avait de fait quelques années de moins que le squire, malgré les lignes qu'avaient tracées sur sa belle figure les soucis et les angoisses de l'ambition, conservait encore la grâce de la jeunesse. Les hommes des villes restent jeunes plus longtemps que ceux de la campagne, c'est là une observation qui n'a pas échappé à Buffon et dont il donne les raisons. Egerton n'avait rien de l'homme marié, car la solitude avait gravé son empreinte ineffable sur l'homme dont la vie était depuis si longtemps isolée,

Audley fut le premier à parler et à avancer la main. « C'est bien à vous, William, dit-il de sa voix grave et sonore. Vous venez me voir aujourd'hui que je suis ce que les hommes appellent déchu. Le ministre que vous blâmiez n'est plus, vous revenez voir le frère. »

Le squire fut calmé et attendri par ces paroles. Il serra cordialement la main qui lui était tendue, puis, secouant la tête pour désavouer honnêtement le motif que lui attribuait Egerton : « Non, non, Audley, dit-il, je suis plus égoïste que vous ne le croyez. Je suis venu... je suis venu pour vous demander votre avis... non, votre opinion... mais vous êtes occupé...

— Asseyez-vous, William. Lorsque vous êtes entré, j'étais plongé dans les souvenirs des anciens jours ; votre présence m'en rappelle de plus anciens encore et de ces jours qui ne laissent point d'ombres, alors que leurs soleils sont couchés. »

L'orgueilleux ministre sembla craindre d'en avoir trop dit. Sa nature positive rougissait de ce sentiment et de cette expression poétiques. Il ajouta d'un ton plus froid : « Vous venez me demander mon opinion ? sur quoi ? sur quelque affaire politique... quelque bill du Parlement qui atteint vos propriétés ?

— Au diable soient mes propriétés ! Il s'agit bien de propriétés quand un homme est frappé au cœur ! Ah ! bien oui ! la propriété ! Mais vous n'avez pas d'enfants, vous, vous êtes bien heureux !

— Oui, comme vous le dites, je suis très-heureux ! — Votre fils vous aurait-il mécontenté ? J'ai entendu dire beaucoup de bien de lui

dernièrement.

— Laissons là mon fils. Que sa conduite soit bonne ou mauvaise, c'est mon affaire, » dit le pauvre père avec impatience, également incapable d'entendre Audley louer ou blâmer son fils rebelle. Puis il se leva un instant, respira bruyamment, comme un homme qui manque d'air, et posant sa large main brune sur l'épaule de son frère, lui dit : « Randal Leslie me dit que vous êtes un homme sage et d'une expérience consommée. Je n'ai pas de peine à le croire. Le curé Dale ajoute que vous avez un cœur chaud et dévoué, ce qui me paraît plus étonnant chez un homme qui a vécu si longtemps à Londres, qui n'a ni femme ni enfant... un homme veuf, membre du Parlement, et de plus représentant une ville de commerce. Ne riez pas, tout ceci n'a rien de risible pour moi, je vous assure. Vous connaissez une étrangère qu'on appelle Négra ou Nègre — bien qu'elle ne soit pas noire le moins du monde — au moins à l'extérieur. Est-ce là une femme qu'un gentilhomme campagnard doive désirer de voir épouser à son fils... oui ou non ?

— Non, en vérité, dit Egerton gravement, et j'espère que votre fils ne fera pas une pareille folie. Est-ce lui que vous voulez que je voie ou bien elle ? Parlez, mon cher William, que désirez-vous de moi ?

— Rien ; ce que vous avez dit me suffit, » répliqua le squire d'un air sombre, et sa tête se pencha sur sa poitrine.

Audley lui prit la main qu'il serra fraternellement. « William, dit-il, nous sommes depuis longtemps étrangers l'un à l'autre, mais je ne saurais oublier que la dernière fois que nous nous sommes vus chez lord Lansmere, lorsque je vous pris à part pour vous dire : « William, si j'échoue dans cette élection, il me faudra renoncer à tout espoir d'une carrière politique ; mes affaires sont embarrassées ; je n'accepterai point d'argent de vous, mais j'aurai recours à une profession, et en cela vous pouvez m'être utile ; » vous devinâtes aussitôt ma pensée et vous me dites : « Faites-vous homme d'Église, le bénéfice d'Hazeldean est vacant, j'y mettrai quelqu'un en attendant que vous soyez ordonné. » Je n'oublie pas cela. Plût à Dieu que j'eusse songé tout d'abord à ce paisible refuge contre tout ce qui me tourmentait alors, mon sort eût sans doute été plus heureux. »

Le squire regardait Audley avec une surprise qui domina un instant ses pénibles émotions.

« Plus heureux ! Mais tout vous a réussi, et maintenant vous êtes riche et... Vous secouez la tête. Mon frère ! serait-il possible que vous eussiez besoin d'argent ? — Quoi ! — n'en accepteriez-vous pas du fils de votre mère ? Mais c'est une absurdité ! » Et le squire ouvrit son portefeuille. Audley le referma doucement. J'ai assez pour moi, dit-il, mais puisque vous me parlez si affectueusement, je vous demanderai une grâce. Si je mourais avant d'avoir, comme je le voudrais, pu établir le jeune parent de ma femme, Randal Leslie, voudriez-vous l'aider dans sa carrière, autant qu'il vous serait possible sans faire tort à d'autres... à votre fils ?

— Mon fils ! il est pourvu, il a la propriété du Casino. Grand bien lui fasse ! Vous avez justement mis le doigt sur ce qui m'amène ici. Ce Randal Leslie me semble un digne garçon, et il a dans les veines du sang d'Hazeldean. Vous vous intéressez à lui parce qu'il était parent de votre femme. Pourquoi ne ferais-je pas de même, alors que sa grand'mère était une Hazeldean ? Mon but principal, en venant vous voir, était de vous demander ce que vous comptez faire pour lui ; si vous ne pourvoyez à son établissement, je me regarderai comme obligé en conscience de m'en charger. Votre requête arrive donc à propos ; je songe à modifier mon testament. Je peux lui substituer une partie de mes domaines et lui léguer en outre une bonne somme d'argent. Vous m'assurez que c'est un brave garçon et que cela vous fera plaisir, Audley ?

— Pourvu toutefois que ce ne soit pas aux dépens de votre fils. — Un instant, William. — À propos de cet absurde mariage avec M^{me} di Negra — qui vous a dit que Frank voulait faire cette sottise ?

— Il me l'a dit lui-même, mais n'importe. Randal et moi nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour l'en dissuader, et Randal m'a conseillé de venir vous trouver.

— Il a agi généreusement alors, je suis bien aise de l'apprendre, dit Audley, dont la figure s'éclaircit. J'ai peu d'influence sur cette dame ; néanmoins je puis essayer d'un conseil. Ne regardez pas ce mariage comme fait parce qu'un jeune fou le désire. La jeunesse est téméraire et emportée !

— La vôtre ne l'a pas été, toujours, répliqua brusquement le squire. Vous avez fait un assez bon mariage, ce me semble. Il y a une chose à dire à votre louange ; vous vous êtes montré, à mon avis (excusez-moi), un assez mauvais politique, mais vous avez toujours agi en gentleman. Ce n'est pas vous qui auriez déshonoré votre famille en épousant une... »

— Chut ! fit doucement Audley. N'exagérons rien ; M^{me} di Negra est d'une grande naissance, et si le scandale...

— Le scandale ! répéta le squire en pâlisant. Parlez-vous bien de la femme d'un Hazeldean ? Du moins elle ne s'assiéra jamais au foyer où la mère de Frank est maintenant assise, et quoi que je fasse pour celui-ci, ses enfants n'en hériteront pas. Aucun métis papiste ne possédera jamais Hazeldean. Je vous suis obligé, Audley, de vos bons sentiments ; mais écoutez-moi : je suis stupéfait de vous avoir vu secouer ainsi la tête lorsque j'ai dit que vous étiez riche ; et d'après ce que vous dites de l'avenir de Randal, je devine que vous autres, beaux messieurs de Londres, n'êtes pas si rangés que nous le sommes ; — vous m'entendrez ; j'y suis résolu. Je vous répète donc que j'ai quelques milliers de livres tout à fait à votre service ; bien que vous ne soyez pas un Hazeldean, cependant vous êtes le fils de ma mère, et puisque je vais refaire mon testament, je puis tout aussi bien y ajouter le nom d'Egerton que celui de Leslie. Tut, tut ! Vous êtes le plus jeune et vous n'avez pas de fils, par conséquent vous vivrez plus longtemps que moi.

— Mon bon frère, dit Audley, croyez-moi, je n'aurai jamais besoin de votre argent. Et quant à Leslie, ajoutez aux cinq mille livres que je compte lui laisser une somme égale par votre testament, et j'estimerai que justice lui a été rendue. »

Remarquant que le squire, bien qu'il eût écouté attentivement, ne se hâtait pas de répondre, Audley remit la conversation sur Frank, et, avec le tact d'un homme du monde, soutenu de la cordiale sympathie que lui inspirait le chagrin de son frère, il plaida si bien la cause de Frank, il prêcha si habilement la sagesse de l'indulgence et de la patience, et l'appel aux sentiments filiaux plutôt que le recours aux menaces paternelles, que le squire s'attendrit en dépit de lui-même et sortit de la maison de son frère beaucoup moins furieux et moins désolé qu'il n'y était entré.

Il était encore dans le square lorsqu'il rencontra Randal se dirigeant vers l'hôtel d'Egerton en compagnie d'un individu très-pimpant, avec de superbes moustaches noires et un air fort satisfait de lui-même. Randal et ce personnage échangèrent rapidement quelques mots à voix basse, puis le premier s'écria :

« Quoi, monsieur Hazeldean, vous avez été chez votre frère ! est-ce bien possible ?

— Vous m'avez conseillé d'y aller, et j'y suis allé. Je savais à peine ce que je faisais, mais je suis bien aise d'y avoir été. Au diable la politique et l'intérêt territorial ! Que me font maintenant toutes ces choses ?

— Vous aurez été battu chez M^{me} di Negra, dit Randal, tirant à part le squire.

— Ne me parlez jamais d'elle ! s'écria le squire en fureur. Et quant à cet ingrat... mais je ne veux pas me montrer très-dur envers lui... il aura de l'argent tant qu'il voudra pour vivre avec elle (à condition toutefois qu'il l'empêchera de venir chez moi). Oui, il en aura assez pour l'empêcher, lui, de spéculer sur ma mort et d'emprunter des *post-obit* sur le Casino... car il en viendra là... Non, cependant, j'espère que je lui fais tort en disant cela ; je me suis toujours montré trop bon père pour qu'il calcule l'époque de ma mort. Après tout, continua le squire commençant à faiblir, comme dit Audley, le mariage n'est pas fait ; rien d'étonnant à ce qu'il ait été la dupe de cette femme, il est jeune et il a un cœur ardent. Sois tranquille, mon garçon, je n'oublie pas avec quelle chaleur tu as toujours pris son parti ; avant de rien décider, je veux au moins me consulter avec sa pauvre mère. »

Randal mordit sa lèvre pâle et un nuage de mécontentement passa sur son visage.

« Vous avez raison, monsieur, dit-il doucement ; ne précipitez rien. Je pensais justement à vous et à notre pauvre cher Frank au moment même où je vous ai rencontré. Je me demandais si en révélant à M^{me} di Negra les embarras pécuniaires de Frank, nous ne l'amènerions pas à le refuser, et je me rendais chez M. Egerton pour lui demander là-dessus son opinion, en compagnie de ce monsieur.

— Ce monsieur ! Eh qu'a-t-il besoin de mettre le nez dans mes affaires de famille ? Qui diable est-il ?

— Ne m’interrogez pas ; permettez-moi d’agir. » Mais le squire continuait à regarder de travers le personnage à moustaches noires qui attendait patiemment à quelques pas en arrière, en rajustant le camélia qu’il portait à sa boutonnière.

« Il a l’air bien baroque. Est-ce encore un étranger ? demanda enfin le squire.

— Non, pas précisément. Cependant il connaît tous les embarras de Frank et...

— Quels embarras ! Les dettes qu’il a payées pour cette femme ! Comment s’est-il procuré l’argent ?

— Je n’en sais vraiment rien, et c’est pourquoi j’avais prié le baron Lévy de m’accompagner chez M. Egerton afin qu’il lui expliquât en particulier...

— Le baron Lévy ! interrompit le Squire. Lévy, Lévy ; mais j’ai entendu parler d’un Lévy qui a ruiné le pauvre Thornhill, un usurier ! un prêteur sur gages, est-ce là l’homme qui connaît les affaires de mon fils ? Je m’en vais bientôt le savoir. »

Randal prit le bras du squire : « Arrêtez, arrêtez, je vous en conjure. Si vous voulez connaître réellement l’état des affaires de Frank, il ne faut pas vous adresser directement au baron comme le père de son client, il ne vous répondrait pas. Mais si je vous présente à lui simplement comme une personne de ma connaissance et que je mette la conversation sur Frank (ces sortes de choses à Londres n’étant jamais tenues secrètes, excepté pour les parents des jeunes gens), je ne doute pas qu’il ne parle ouvertement.

— Arrangez cela comme vous l’entendrez. » Randal prit le bras de M. Hazeldean et se rapprocha de Lévy. « Un de mes amis qui arrive de la campagne, baron, dit-il. » Lévy salua profondément et tous trois se remirent à marcher lentement.

« À propos ! fit Randal pressant significativement le bras de Lévy, mon ami est venu à Londres, avec la mission peu agréable de régler les dettes d’un autre, d’un jeune homme à la mode, son parent. Personne, monsieur (se tournant vers le squire) n’est plus propre à vous aider dans un arrangement de cette sorte que le baron Lévy.

LE BARON. (Modestement et d'un air de moraliste). J'ai quelque expérience en ces matières et je me fais un devoir d'aider les parents et les amis des jeunes gens qui faute de réflexion, se ruinent souvent pour toute leur vie. J'espère que le jeune homme en question n'est pas entre les mains des juifs ?

RANDAL. Les chrétiens sont tout aussi désireux de trouver un bon intérêt de leur argent que peuvent l'être les juifs.

LE BARON. C'est vrai ; mais ils n'ont pas toujours autant d'argent à prêter. La première chose à faire, monsieur (se tournant vers le squire) c'est de racheter tous les billets de votre parent qui peuvent se trouver en circulation. Nous les obtiendrons probablement à bon compte à moins que le jeune homme ne soit héritier de quelque propriété qui doive lui appartenir prochainement selon le cours de la nature.

RANDAL. Oh ! non, pas prochainement ; son père est encore jeune et vigoureux (appuyant sur le bras de Lévy), et quant aux *post-obit*...

LE BARON. Les *post-obit* sur bonne garantie coûtent davantage à racheter, quelque bien portant que soit le parent.

RANDAL. J'aime à croire qu'il n'y a pas beaucoup de fils capables de spéculer ainsi de sang froid, sur la mort de leur père.

LE BARON. Ah ! ah ! On voit qu'il est jeune, notre ami Randal.

RANDAL. Je ne suis pas plus scrupuleux qu'un autre, sans doute, et je me suis souvent trouvé serré de près, mais j'irais pieds nus plutôt que de donner des garanties sur le tombeau de mon père. Je n'imagine rien de plus propre à détruire les sentiments de la nature, ni à inspirer l'ingratitude et la fausseté que de presser la main d'un père en calculant l'époque où cette main retombera en poussière, que de supputer tranquillement avec des étrangers ses chances de vie d'après une table d'assurance, et lorsqu'on voit les embarras et les difficultés croître autour de soi, de se dire selon l'argot fashionable. « Tout s'arrangerait si le gouverneur voulait seulement mourir. » Et celui qui s'est accoutumé à recourir aux *post-obit* s'endurcira infailliblement jusque-là. »

Le squire poussa un profond gémissement et si Randal eût continué une minute de plus, il eût pleuré comme un enfant. « Mais, reprit Randal changeant de ton, je crois que le jeune homme dont nous parlions tout à

l'heure, Lévy, avant que monsieur ne se fût joint à nous, est sur ce point de la même opinion que moi. Il a pu faire des billets, mais il ne signera jamais de *post-obit*.

LE BARON (qui obéit avec l'intelligente docilité d'un cheval bien dressé aux différents signes de Randal). Bah ! Le gaillard dont nous parlons ? Il ne serait pas si sot que de payer inutilement vingt-cinq pour cent d'intérêt. Ne pas signer de *post-obit*. Bien entendu, il en a signé un.

RANDAL. Vous vous trompez, j'en suis sûr.

LE SQUIRE. Lâchant le bras de Randal et saisissant celui de Lévy. Entendez-vous parler de Frank Hazeldean ?

LE BARON. Excusez-moi, mon cher monsieur ; je ne nomme jamais personne devant les étrangers.

LE SQUIRE. Encore les étrangers ! je vous dis que je suis le père du jeune homme, monsieur. Est-ce de lui qu'il s'agit, oui ou non ? Répondez. Et le squire serra le bras de Lévy avec la force d'une vis de fer.

LE BARON. Doucement, monsieur, vous me faites mal ; mais je comprends vos sentiments. Randal vous avez eu tort de m'exposer à une indiscretion ; mais je veux rassurer M. Hazeldean, car bien que son fils ait été un peu dissipé....

RANDAL. La faute en est surtout aux pièges que lui a tendus une créature artificieuse.

LÉVY. Oui, une créature artificieuse, cependant il s'est montré plus prudent que vous ne le supposeriez, et ce *post-obit* même en est une preuve, ce seul acte lui a permis de payer des billets toujours grossissants, qui en fussent arrivés à ruiner même le domaine d'Hazeldean ; tandis qu'une hypothèque sur la réversibilité du Casino...

LE SQUIRE. Il a fait la chose, alors ? Il a signé un *post-obit* ?

RANDAL. Non, non, Lévy, vous êtes sans doute dans l'erreur.

LE BARON. Mon cher Leslie, un homme de l'âge de M. Hazeldean ne saurait avoir vos idées romanesques ; il doit comprendre que Frank a agi là dedans en garçon sensé ; c'est qu'il entend très-bien les affaires, notre ami Frank ! Et ce que M. Hazeldean peut faire de mieux, c'est de racheter

tranquillement le *post-obit* en question, ce qui mettra ainsi son fils dans sa dépendance.

LE SQUIRE. Puis-je voir l'acte de mes propres yeux ?

LE BARON. Certainement ; sans cela comment pourriez-vous le racheter ? Cependant, c'est à une condition : vous ne me dénoncerez pas à votre fils ; et tenez, suivez mon conseil et ne lui dites pas un mot de toute cette affaire.

LE SQUIRE. Faites-moi voir l'acte ; que je le voie de mes yeux, sans quoi sa mère ne le croira jamais ni moi non plus.

LE BARON. Je puis me rendre chez vous ce soir ?

LE SQUIRE. Non, non maintenant, tout de suite.

LE BARON. Vous pouvez vous passer de moi, Randal, et expliquer vous-même à M. Egerton l'affaire relative au bourg de Lansmere. Il n'y a pas de temps à perdre, car L'Estrange pourrait présenter un autre candidat.

RANDAL (bas à Lévy). Ne vous occupez pas de moi, ceci est plus important que tout le reste. (Haut.) Allez avec M. Hazeldean. (Se tournant vers le squire.) Mon digne ami, que ceci ne vous afflige pas par trop. Ce n'est après tout que ce qu'eussent fait neuf jeunes gens sur dix dans les mêmes circonstances. Et il vaut mieux que vous le sachiez ; vous pourrez sauver Frank d'une ruine complète et peut-être par suite empêcher le mariage.

— Nous verrons, dit le squire, venez-vous, monsieur Lévy ? »

Lévy et le squire s'éloignèrent marchant l'un près de l'autre, sans se donner le bras, et Randal se dirigea vers la maison d'Egerton.

CHAPITRE LI.

Lorsque Egerton entra dans le salon de M^{me} di Negra, le charme particulier qu'on attribuait à l'austère ministre dans ses relations avec les femmes, eût vivement frappé quiconque ne l'aurait encore vu que dans ses rapports avec les hommes et les affaires. C'était un charme qui formait un contraste complet avec les manières de ceux qu'on appelle généralement les favoris des dames. Ni sourire artificiel, ni amabilité de convention, ni frivole bavardage, ni gaieté contrainte, ni grâces affectées. Ce charme consistait dans une simplicité empreinte d'une singulière douceur.

La nature d'Audley, quels que fussent ses défauts, était essentiellement masculine, et c'était le sentiment qu'il avait de sa mâle puissance qui rendait sa voix si douce et si harmonieuse lorsqu'il s'adressait au sexe faible, et donnait à ses manières une sorte de tendresse indulgente également éloignée de la flatterie et de la présomption.

Frank était parti depuis une demi-heure et M^{me} di Negra était à peine remise de l'agitation où l'avaient jetée l'affront du père et les supplications du fils.

Egerton lui serra cordialement la main et s'assit auprès d'elle.

« Ma chère marquise, dit-il, nous allons donc devenir parents ? Est-il vrai que vous songiez sérieusement à un mariage avec mon neveu Frank Hazeldean. Vous détournez la tête. Je ne connais que deux raisons capables de déterminer une femme libre à abjurer sa liberté devant les autels. Je dis une femme libre, car une veuve l'est, une jeune fille ne l'est pas. La première de ces raisons, c'est une position dans le monde, la seconde c'est l'amour. Lequel de ces deux motifs engage M^{me} di Negra à épouser M. Frank Hazeldean ?

— Il existe d'autres motifs que ceux dont vous parlez, le besoin de protection, le sentiment de l'isolement, la misère de la dépendance, la gratitude qu'inspire une affection honorable. Mais vous autres hommes, vous ne connaissez pas les femmes.

— Vous avez raison, nous ne connaissons pas les femmes et les femmes ne nous connaissent pas. Et cependant chaque sexe parvient à duper l'autre. Écoutez-moi : bien que je connaisse peu mon neveu, je sais que c'est un joli garçon dont une jeune fille pourrait s'amouracher à un bal. Mais vous qui avez connu des intelligences de l'ordre le plus élevé, vous qui avez reçu les

hommages d'hommes dont l'esprit et la conversation font paraître les oisifs des salons si fastidieux et si insipides, vous ne sauriez me regarder en face et me dire que vous ressentez pour mon neveu rien qui ressemble à de l'amour. Quant à la position, je dois vous informer que s'il se marie, il n'en aura aucune. Il y risquera son héritage, et vous ne trouverez près de ses parents aucun appui. Vous serez encore pauvre et vous ne serez plus libre. Vous n'aurez pas conquis cette indépendance après laquelle vous soupirez. La vue d'une figure distraite et mécontente de l'autre côté du foyer vous sera pire que la solitude. Et quant à l'affection reconnaissante, ajouta l'homme du monde, c'est le synonyme poli de tranquille indifférence

— Monsieur Egerton, on dit que vous êtes de bronze. N'avez-vous jamais senti le besoin d'un intérieur, d'une famille ?

— Je vous répondrai franchement, dit l'homme d'État ; si je ne l'avais senti, croyez-vous que j'eusse été et que je voulusse demeurer jusqu'au bout le misérable forçat de la politique ? Que mon âme soit ou non de bronze, elle aurait depuis longtemps fondu comme la cire devant le feu si je m'étais assis oisif à rêver d'une famille.

— Mais nous autres femmes, répondit Béatrix avec émotion, la vie politique n'existe pas pour nous et nous demeurons oisives à rêver. Oh ! continua-t-elle après une courte pause et en joignant les mains avec ferveur, vous me croyez mondaine, cupide, ambitieuse ; combien mon sort eût été différent si j'eusse eu une famille, si j'eusse eu quelqu'un à aimer et à vénérer, quelqu'un dont le sourire eût développé ce qu'il y avait de bon en moi, et dont un regard de reproche eût corrigé ce qui y était mauvais.

— Et cependant, dit Audley, presque toutes les femmes du grand monde ont eu le choix une fois dans leur vie et l'ont dédaigné. Combien peu de femmes de votre rang songent à la famille, à l'intérieur en se mariant ; combien peu souhaitent de respecter en même temps que d'aimer, et combien dans tous les rangs qui, lorsqu'elles ont possédé le foyer domestique, en ont volontairement perdu l'abri... les unes par ennui, les autres par fatigue, d'autres pour un moment de caprice, de soupçon, de jalousie, pour une idée bizarre, un accès de colère, une bagatelle, un feu follet, un rêve ! Vous dites vrai, les femmes se plaisent dans les rêves. Le sens commun, le monde réel est au-dessus ou au-dessous de leur intelligence. »

Tous deux gardèrent alors le silence, Audley le rompit le premier. « Ne pardons pas, dit-il, avec un sourire moitié triste et moitié cynique, notre temps à parler sentiment ; nous savons trop pour cela ce qu'est véritablement la vie telle que nous l'ont faite nos fautes ou nos malheurs. Encore une fois je vous conjure de réfléchir avant de consentir à cette absurde demande de mon neveu. Soyez-en sûre, ou vous pourrez accueillir une demande plus digne de votre ambition, ou bien en renonçant au rang et à la fortune, avec votre beauté et votre cœur romanesque, vous rencontrerez un homme qui du moins pendant une saison de bonheur, si l'amour humain ne peut durer davantage, vous dédommagera de votre sacrifice ; Frank ne le pourra jamais. »

Béatrix détourna la tête pour cacher les larmes qui jaillissaient de ses yeux.

« Réfléchissez bien à tout ceci, dit Audley du ton le plus doux de sa voix mélodieuse. Vous souvenez-vous que lorsque vous arrivâtes en Angleterre je vous dis que ni le mariage ni l'amour n'avaient d'attraits pour moi. Après cette confession nous devînmes amis, c'est pourquoi je vous parle aujourd'hui comme un des anciens sages, parce que je suis en dehors de toutes les affections et de tous les liens qui égarent généralement notre sagesse. Rien, si ce n'est l'amour véritable (et qu'il est rare ! à peine s'il est donné à un seul cœur sur un million de le ressentir), rien, si ce n'est l'amour véritable ne peut nous dédommager de la perte de notre liberté, des soucis et des peines de la pauvreté, de la froide pitié d'un monde que nous méprisons et respectons à la fois. Et tous ces maux et bien d'autres suivraient infailliblement l'acte que vous voulez faire : un mariage imprudent.

— Audley Egerton, dit Béatrix levant sur l'homme d'État ses beaux yeux encore humides, vous convenez que l'amour véritable dédommage d'un mariage imprudent. Vous parlez comme si vous aviez connu l'amour... vous ! Serait-il possible ?

— L'amour véritable, j'ai cru autrefois le connaître, mais lorsque maintenant je songe avec remords au passé, je serais tenté d'en douter, n'était-ce de cette souffrance que l'amour réel seul laisse à jamais derrière lui :

— Qu'est-ce donc ?

— Un vide là ! répondit Egerton en montrant son cœur. La désolation ! Adieu ! »

CHAPITRE LII.

Léonard restait debout près de l'enveloppe mortelle de son ami, et il contemplait, dans ce sourire ineffable de la mort, le dernier rayon qu'y avait laissé l'âme. Après quelque temps il retourna dans la chambre voisine d'un pas aussi léger que s'il eût craint de réveiller le mort. Bien que fatigué de cette longue veille, il sentit qu'il lui serait impossible de dormir. Il s'assit devant la petite table et appuya sa tête sur ses mains, réfléchissant tristement. Ainsi s'écoulait le temps. Il comptait les heures que sonnait en bas l'horloge du vestibule ; dans la maison de mort le son d'une horloge a je ne sais quoi de solennel, car pour l'âme que nous regrettons le temps a cessé d'exister. Une sorte de terreur superstitieuse envahit par degrés l'âme du jeune homme. La lune avait disparu, l'aube grise et froide l'éclairait seule, et sa lumière blafarde pénétrait par la porte ouverte jusque dans la chambre mortuaire.

Et là, près du foyer éteint, Léonard distinguait l'hôtesse veillant encore et pleurant tout bas. Il alla vers elle pour lui dire quelques paroles de consolation, elle lui serra la main, puis lui fit signe de se retirer. Il la comprit ; elle ne voulait d'autre consolation que le soulagement de ses larmes silencieuses. Il retourna de nouveau dans sa chambre et cette fois ses regards tombèrent sur les papiers dont Burley lui avait parlé. Pourquoi son cœur se serra-t-il soudain et le sang courut-il si rapidement dans ses veines ? Pourquoi prit-il ces papiers d'une main tremblante, puis les remit-il sur la table (comme si le courage lui eût manqué), pourquoi les examina-t-il ensuite si avidement ? C'est qu'il avait reconnu l'écriture fine et délicate de

ces poèmes touchants dont la lecture avait été le grand événement de son adolescence. La mystérieuse figure de Nora se dressait de nouveau devant lui, et il se sentait en présence d'une mère. Il ferma doucement la porte, comme s'il eût voulu exclure avec une piété jalouse, jusqu'à celui qui habitait maintenant le monde des esprits et s'enfermer seul avec le doux fantôme.

Les papiers avaient dans l'origine été cousus ensemble. Ils s'étaient détachés, peut-être entre les rudes mains de Burley, mais l'ordre en était facile à retrouver. Léonard vit bientôt qu'ils formaient une sorte de journal, non pas cependant régulièrement daté, et rapportant les événements de chaque jour. Il y avait des vides, des intervalles, et l'auteur ne s'était pas attaché à une narration suivie. Parfois la prose était remplacée, par une rapide effusion poétique, jaillissant du cœur ; d'autres fois le récit abandonné se résumait dans une seule ligne brûlante, une seule exclamation de joie ou de douleur ! Partout se révélait une âme d'une exquise sensibilité, et lorsque le génie apparaissait, c'était si naïvement, qu'on était tenté de l'attribuer à une vive émotion. Au début l'auteur ne parlait pas à la première personne.

Le manuscrit s'ouvrait par des descriptions et de courts dialogues entre des personnes dont le nom n'était indiqué que par des initiales. Le style avait la fraîcheur et la simplicité de l'innocence, semblable à une matinée du printemps, il respirait la pureté et le bonheur. Un jeune homme et une jeune fille, d'humble naissance, cette dernière encore enfant, se promènent les dimanches soirs dans les vertes prairies qui entourent la ville d'ordinaire active et bruyante, mais où ce jour-là s'arrête le travail. Ils ne se disent que quelques mots. On devine, bien que l'écrivain l'ignore encore, combien l'imagination de la jeune fille s'élance au delà du cercle d'idées de son compagnon. C'est lui qui questionne, elle qui répond, et en continuant de lire on s'aperçoit bientôt que le jeune homme aime la jeune fille et qu'il l'aime en vain. Tant de sincérité éclate dans ce récit ! Léonard reconnaît déjà dans ce jeune homme le barde villageois, Mark Fairfield. En cet endroit on s'aperçoit d'une lacune dans la narration, mais de courtes sentences, de fines maximes témoignent des progrès de l'intelligence et des années de celle qui écrit. Et bien que l'innocence demeure, le bonheur est moins apparent dans ces pages. Insensiblement Léonard s'aperçoit qu'une

phase nouvelle se produit dans l'existence de l'auteur. Les scènes qui se passent autour d'elle ne sont plus celles de la vie laborieuse des champs, et une figure plus belle et plus brillante succède au compagnon des soirées du dimanche. Cette figure, Nora se complaît visiblement à la peindre, elle est du même âge qu'elle ; elle est peut-être plus jeune, car c'est bien un adolescent qui est décrit avec sa profusion de boucles blondes, ses yeux étrangers aux larmes et qui contemplent le soleil comme ceux d'un aiglon ; avec son sang qui circule bouillant et rapide, avec son désir passionné de la gloire et cette nature franche et généreuse qui se rit hardiment d'un monde qu'elle ignore. Léonard se demandait avec inquiétude quel était ce jeune homme ; il craignait de le deviner. On comprend bientôt que cette société nouvelle amène à celle qui écrit le chagrin et la crainte. Certaines phrases changent les conjectures de Léonard en certitude, et il reconnaît à travers les années écoulées dans l'amoureux adolescent — son généreux bienfaiteur.

Des fragments de dialogue révélaient d'un côté la passion d'une nature ardente, de l'autre l'étonnement et la crainte de celle qui plaignait, mais ne pouvait sympathiser. Une grande différence de rang paraissait exister entre ces deux enfants et cette différence semblait fortifier la vertu et affermir le cœur de la jeune fille. Puis quelques phrases, à demi effacées par les larmes, témoignaient de sentiments blessés, d'humiliations souffertes. Une personne ayant autorité, sans doute le père de l'amant, était intervenue, avait questionné, conseillé, adressé des reproches. Il était évident que cette passion n'était pas de celles qui déshonorent ; elle prononçait le mot de fuite, mais en même temps celui de mariage.

Les phrases devenaient de plus en plus courtes, et elles exprimaient une ferme résolution. Puis venait un passage si délicieux que les larmes empêchaient presque Léonard de le lire. C'était la description d'une visite faite par l'auteur à ses parents, avant quelque pénible départ. Il distingua la silhouette d'une mère orgueilleuse mais tendre, celle d'un père plus tendre encore mais plus imprévoyant ; et ensuite une scène douce et calme entre la jeune fille et son premier amant se terminant ainsi : « Elle mit donc la main de M... dans celle de sa sœur en disant : « Vous m'avez aimée avec votre imagination, aimez-la avec votre cœur, » puis elle les quitta fiancés. »

Léonard soupira. Il comprit maintenant comment Mark Fairfield retrouvait dans les traits vulgaires de sa femme un reflet de l'âme et de la

beauté de sa sœur.

Soudain l'auteur était à Londres, dans la maison de quelque riche protectrice ; cette ombre d'amie sans amitié qui dans le jargon du monde s'appelle une dame de compagnie ; elle assistait au gai mouvement du monde comme à travers les barreaux d'une prison. Pauvre oiseau captif, loin de son bois natal, il lui fallait chanter, cela seul la rattachait à la liberté et à la nature. La protectrice semble partager les craintes de la fugitive au sujet du jeune amant dont elle a repoussé les larmes et les prières ; mais c'est l'amant qu'elle craint de voir s'avilir, non pas celle qu'il poursuit ; ce qu'elle redoute, c'est une alliance peu convenable pour un héritier de grande naissance ; et cette sorte de crainte blesse l'orgueil de l'auteur.

Le récit est suspendu pendant plusieurs mois, comme si Nora fût devenue lasse et indifférente, pour recommencer soudain sur un ton nouveau et exprimer des craintes et des espérances jusque là-inconnues. Nora parle tout d'un coup à la première personne, c'est le *je* vivant qui maintenant apparaît dans ces pages. Comment cela ? La femme n'est plus une ombre et un secret ignoré d'elle-même ; le sentiment vif et intense de l'être individuel s'est emparé d'elle, et l'amour parle haut dans son cœur nouvellement éveillé.

Un personnage nouveau a surgi et tout d'abord le personnage n'est désigné que par *il*, comme s'il était l'unique représentant des myriades d'êtres qui s'agitent sur la terre. À peine a-t-il paru sur la scène que l'on entrevoit quelle agitation inquiète il produit sur l'imagination de Nora. Elle le revêt d'un charme qui probablement est tout en elle-même. Il apparaît comme le parfait contraste de l'adolescent qu'elle a fui. Il est représenté sérieux, mais plein de douceur ; sa voix commande le respect, son regard et sa lèvre expriment la force et la dignité contenues. Hélas ! celle qui écrit se trahit elle-même ; on comprend que le charme naît du contraste, non-seulement avec le caractère du premier amant, mais avec le sien propre. Et maintenant laissant Léonard réfléchir et chercher sa voie au milieu des réticences et des lacunes de ce récit, nous allons expliquer au lecteur ce que journal seul ne pourra révéler au jeune poète.

CHAPITRE LIII.

Nora Avenel, pour fuir l'amour d'Harley, s'était placée comme dame de compagnie chez une parente valétudinaire de lady Lansmere, à laquelle celle-ci l'avait recommandée. Mais lady Lansmere ne pouvait croire que la généreuse fierté de la pauvre fille résistât longtemps à l'ardente affection de celui qui avait à lui offrir la perspective d'une couronne de comtesse. Elle représentait continuellement à lady Jane la nécessité de marier Nora à un homme d'un rang plus rapproché du sien et autorisait son amie à promettre en son nom une riche dot à la jeune fille. Lady Jane chercha autour d'elle et découvrit sur les confins de ses relations sociales, fort peu étendues d'ailleurs, un jeune procureur, fils naturel d'un lord, et qui était en relation avec les fashionables clients dont la détresse temporaire avait été l'origine de sa fortune. Le jeune avocat était bel homme, élégant et poli. Lady Jane l'invita chez elle, et s'apercevant que la rare beauté de Nora l'avait frappé, elle fit briller à ses yeux la dot promise à celle-ci par la comtesse.

Le procureur fashionable, qui plus tard devint le baron Lévy, n'avait pas besoin de ce stimulant, car bien que pauvre il comptait sur lui-même pour arriver à la fortune, et à l'opposé de Randal, un sang ardent courait dans ses veines. Mais les ouvertures de lady Jane le rendirent confiant dans le succès, et lorsque, après avoir fait une demande positive, il essuya un refus également positif, son amour propre fut cruellement blessé. La vanité était la passion dominante de Lévy ; il s'éloigna dissimulant sa rage, et ignorant lui-même à quel point cette rage, que le temps changea en froide malignité, pouvait devenir haineuse et vindicative, jusqu'à ce que le démon de l'Occasion vînt lui suggérer les moyens de la satisfaire.

Lady Jane fut d'abord irritée du refus de Nora ; mais la grâce touchante de cette charmante fille lui avait peu à peu gagné le cœur, avait triomphé même de ses préjugés nobiliaires, et lady Jane finit par s'avouer que Nora méritait mieux que M. Lévy.

Harley avait toujours cru que Nora lui rendait amour pour amour et que la reconnaissance qu'elle devait à lady Lansmere, et un instinct de fierté et de délicatesse, l'empêchaient seuls d'écouter ses prières. Nous lui devons

cette justice que, tout opiniâtre et tout passionné qu'il fût, il eût sur-le-champ cessé ses poursuites s'il eût pu croire qu'elle les regardait comme une persécution. Cette erreur était naturelle, car sa conversation avant qu'il eût parlé d'amour, avait ébloui et charmé l'enfant de génie dont les yeux avaient exprimé franchement ce ravissement. Comment Harley eût-il, à son âge, distingué le poète d'avec la femme ? Le poète se plaisait aux promesses d'une âme dont les erreurs mêmes attestaient la richesse et la beauté ; mais à la femme il fallait une nature développée, épanouie, complète. Harley n'était encore qu'un adolescent, et Nora était de celles dont l'idéal est l'homme qui commande, qui impose l'amour.

Harley parvint à découvrir la nouvelle résidence de Nora. Il se présenta chez lady Jane qui lui interdit sa maison ; il lui fut impossible de voir Nora. Il écrivit, mais il ne douta pas que ses lettres ne fussent interceptées, puisqu'elles restaient sans réponse. Son jeune cœur débordait de rage. Il proféra des menaces qui excitèrent les craintes de lady Lansmere et même les prudentes appréhensions de son ami Audley Egerton. À la prière de la mère, aussi bien que d'après le désir du fils, Audley Egerton consentit à se rendre chez lady Jane pour faire connaissance avec Nora, et sincèrement désireux de détourner son ami d'une imprudence qu'il regardait comme fatale, il résolut d'examiner cette perle fameuse et d'en découvrir les défauts. Audley était alors dans la fleur de son ardente et ambitieuse jeunesse. À la dignité naturelle de ses manières se joignaient une suavité et un fini qu'en dépit de l'âge et des affaires il n'avait jamais complètement perdus, car, malgré la parole brève et le regard froid dont l'exercice du pouvoir fait contracter l'habitude, le ministre avait toujours joui de cette popularité personnelle que peut seule donner ce je ne sais quoi qui plaît et qui attire. Il avait dès lors, comme il l'eut toujours depuis, cette gracieuse réserve que La Rochefoucauld nomme *le mystère du corps*, ce voile léger, mais protecteur, qui ne laisse apercevoir que le contour extérieur du caractère et excite l'intérêt en provoquant les conjectures.

L'impression que produisit tout d'abord cet homme sur Nora fut étrange et profonde. Elle avait entendu parler de lui comme de la personne qu'Harley aimait et révérait le plus, et elle reconnut sur-le-champ dans son maintien, dans son aspect, dans sa parole, jusque dans les accents de sa voix mâle et sonore, cette puissance qu'une femme, quel que soit son génie, ne

possède jamais, et à laquelle, par cela même, elle attribue généralement une noblesse qui n'est pas toujours réelle : la puissance de desseins arrêtés et d'une ambition sereine et recueillie. Nora ne produisit pas sur Egerton un effet moins subit. Il fut surpris par une beauté de formes et de visage de l'ordre le plus rare : il fut plus étonné encore de découvrir que la noblesse de l'âme pouvait communiquer une grâce qu'on demanderait vainement à l'aristocratie de naissance. Il s'était attendu à trouver une villageoise simple, timide, rougissante, et voici qu'involontairement son front altier s'inclinait à la première vue de cette délicate fraîcheur, de cette exquise douceur qui est le titre le plus assuré de la femme au respect de l'homme. Ce ne fut qu'après plusieurs entrevues qu'il eut le courage de s'occuper de sa mission et de parler d'Harley. Et quand il le fit, ce fut en balbutiant. Mais il comprit clairement les paroles de Nora ; il vit qu'Harley n'était pas aimé, et à cette pensée une joie coupable envahit tout son être. Audley s'en revint agité et mécontent de lui. Nous avons plusieurs fois dans ce récit fait allusion aux passions violentes et opiniâtres qu'il cachait sous une froideur apparente. Ces passions s'éveillèrent alors. Il sentit que l'amour s'était emparé de ce cœur que la confiance de son ami aurait dû suffire à garder.

« Je n'y retournerai plus, dit-il brusquement à Harley.

— Pourquoi ?

— Cette jeune fille ne vous aime pas. Cessez donc de songer à elle. »

Harley s'indigna et refusa d'en croire son ami ; les motifs les plus puissants se réunissaient d'ailleurs pour affermir Audley dans la voie de l'honneur. Bien qu'on le crût riche, il était pauvre et très-endetté, résolu à s'élever, désireux de conserver l'estime du monde. L'amour avait donc à combattre en lui une multitude d'influences contraires ; Audley était doué d'une nature vigoureuse, mais ces natures, hélas ! si elles opposent à la tentation la résistance du granit, ont à combattre des passions de feu.

On l'a remarqué cent fois ; nos destinées dépendent souvent de l'impulsion irréfléchie d'un moment. Il en fut ainsi de cet homme en apparence si calme et si prudent. Harley vint un jour le trouver très-affligé ; il avait appris que Nora était malade, il suppliait Audley d'aller la voir sur-le-champ. Audley céda. Lady Jane Horton, souffrante de la maladie qui bientôt après lui devint fatale, n'était pas en état de le recevoir. On le fit

entrer dans l'appartement de Nora. En attendant celle-ci, il se mit à feuilleter machinalement un album que Nora appelée subitement près de lady Jane avait laissé sur la table. Il y vit l'esquisse de ses propres traits ; il lut quelques lignes écrites au-dessous. C'était l'expression d'une tendresse naïve et sans espoir. Ces paroles écrites par une jeune fille accoutumée à regarder son génie poétique comme son seul confident, à verser dans ces effusions d'un cœur solitaire ses pensées, ses sentiments, la confession de mystiques soupirs qu'elle n'eût jamais révélée à une oreille vivante, qu'excepté en cette occasion, elle se fût à peine avouée à elle-même. Audley vit qu'il était aimé, et cette révélation consuma d'un feu soudain toutes les barrières qui contenaient son propre amour. Nora entra, elle le vit penché sur l'album ; elle poussa un cri, s'élança vers lui, puis tomba à genoux couvrant son visage de ses mains. Mais Audley était à ses pieds. Il oublia son ami, sa mission ; il oublia l'ambition, il oublia le monde entier. Il plaida sa propre cause, il exprima son propre amour. Et lorsqu'ils se séparèrent, ils étaient fiancés l'un à l'autre.

Et maintenant cet homme qui jusqu'ici s'était piqué d'être le modèle du parfait gentleman, cet homme objet de l'admiration de tous ses jeunes contemporains, il lui fallut dire adieu à la vérité et serrer la main de l'ami qu'il avait trahi.

Il lui fallut différer, l'amuser, le tromper, lui faire croire qu'il espérait triompher bientôt des hésitations de Nora, que dans quelque temps, il l'amènerait à oublier le rang d'Harley, l'orgueil de ses parents et qu'elle consentirait à devenir sa femme. Et Harley crut Egerton sans qu'aucun soupçon vînt ternir de son souffle le miroir de son âme loyale.

Audley, impatient, comme le sont toujours les esprits vigoureux, d'accomplir ce qu'il avait résolu, de mettre un terme aux tortures que la jalousie et la honte lui infligeaient dans chacune de ses entrevues avec Harley, d'en finir avec les scrupules et de pouvoir se dire : « Bien ou mal, il n'y a plus à y revenir, c'est une chose faite ; » Audley, poussé par l'impétuosité de ses désirs, pressait Nora de consentir à un mariage secret, qui devait rester tel jusqu'à ce que sa carrière ne pût en être entravée.

Ce n'était pas là son motif le plus puissant. Il reculait devant l'idée d'avouer sa faute à son ami ; il en voulait différer l'humiliante confession jusqu'au moment où, il essayait de se le persuader, la passion d'Harley

serait éteinte, aurait cédé aux distractions que le temps amènerait nécessairement.

Il ne confia pas à Nora ces derniers motifs de garder le secret ; il comprit que lui révéler l'étendue de sa trahison envers son ami, ce serait s'abaisser à ses yeux, il ne parla donc que légèrement de ce qui concernait Harley, et traita la passion de son ami comme une chose passée et sans importance. Il n'appuya que sur les raisons qui exigeaient un sacrifice, soit de sa part à lui, soit de celle de Nora.

Nora n'hésita pas sur le choix ; elle était si convaincue de la supériorité de son amant qu'elle imposa silence aux murmures de sa fierté, et ne mit pas un instant en doute la convenance de ce que celui-ci trouvait bon et sage.

Bien qu'il eût abandonné la prudence dans cette grande affaire, Audley conserva cependant sa circonspection accoutumée dans les détails. Il se montra tel qu'il devait être toute sa vie ; téméraire dans les grandes choses et prudent dans les petites. Il ne voulut point confier son secret à lady Jane Horton, encore moins à lady Lansmere. Il fit simplement observer à la première que Nora n'étant plus sous son toit à l'abri des poursuites d'Harley, mieux valait qu'afin de les éluder, elle se retirât pendant quelque temps chez une vieille parente à elle.

Ainsi donc, du consentement de lady Jane, Nora se rendit d'abord chez une parente éloignée de sa mère, puis la quitta bientôt pour aller habiter une maison qu'avait louée Egerton sous le nom de Bertram. Il s'était arrangé de manière à prévenir toute chance d'une découverte prématurée de leur mariage. Mais il arriva que, le matin même de la cérémonie, un des témoins qu'il avait choisis, un domestique de confiance, fut frappé d'apoplexie. Pressé de lui trouver un remplaçant, Egerton songea à Lévy, son procureur, son créancier, avec lequel il était lié aussi intimement que l'est, en général, un jeune homme du monde avec un homme de loi de son âge qui connaît toutes ses affaires, et a fait de son mieux, par amitié pure, pour les mettre dans l'état désastreux où elles sont.

Lévy fut donc appelé. Egerton ne lui révéla pas d'abord le nom de sa fiancée, mais il lui en apprit assez sur l'imprudence de ce mariage et sur la nécessité où il se trouvait de le tenir secret, pour s'attirer les plus vives

remontrances de la part de l'usurier, car celui-ci avait toujours compté qu'Egerton ferait un riche mariage et que lui, Lévy, lui laisserait la femme et s'approprierait la fortune par le cours naturel des choses. Egerton ne l'écouta pas et l'entraîna vers la chapelle où allait s'accomplir la cérémonie, et l'usurier vit la fiancée avant qu'on la lui eût nommée. Il dissimula son émotion, sa rage, et remplit le rôle qui lui était assigné dans la cérémonie. Son sourire, lorsqu'il complimenta la mariée, eût dû la faire frissonner, mais Nora avait les yeux baissés vers la terre, où elle ne voyait que le reflet du ciel, et son cœur se réfugiait aveuglément dans celui auquel elle venait de se donner pour toujours. Elle ne remarqua pas le haineux sourire qui accompagnait les félicitations du procureur.

Plus tard Nora ne jugea pas nécessaire d'apprendre à Egerton que Lévy était un prétendant éconduit ; avec le tact exquis de l'amour, elle comprit que l'idée d'un pareil rival blesserait la fierté de son mari.

Et tandis qu'Harley L'Estrange, hors de lui en apprenant que Nora avait quitté lady Jane Horton, la cherchait de tous côtés, Egerton, sous un nom emprunté, dans un quartier isolé, loin des clubs dont il était l'oracle, loin de toutes les occupations comme de tous les plaisirs qui l'avaient jusqu'ici attiré, s'abandonnait, en s'en étonnant lui-même, à la seule joie qui ait le pouvoir de détourner du but les regards de l'ambitieux. Le monde avait pour lui cessé d'exister, et il ne le regrettait pas ; il ne le connaissait plus ; deux beaux yeux aimants et intelligents, dont le souvenir devait le poursuivre à jamais dans son austère et aride existence, étaient devenus son univers, et il se disait tout bas : « Mais c'est là le véritable bonheur. » Bien souvent, dans la solitude des années qui suivirent, il devait se répéter que là en effet avait été le bonheur. Et Nora ? avec son cœur débordant d'amour et de joie, sa luxuriante richesse de pensée et d'imagination, Nora, cette enfant de lumière et de poésie, ne découvrit-elle pas quelque chose de comparativement étroit et stérile dans la nature de celui à qui elle s'était unie ? Lorsque Audley pressait le cœur de Nora contre le sien, en comprenait-il les nobles battements ? Tout le fer de son esprit valait-il un grain de l'or pur qu'elle avait repoussé dans l'amour d'Harley ?

Nora avait-elle découvert tout cela ? Non. Le génie ne ressent ni vide ni regret tant que le cœur est satisfait. Le génie de Nora sommeillait immobile ; il avait été le compagnon de sa solitude ; il lui était maintenant

inutile. Lorsqu'une femme aime profondément un homme qui lui est inférieur dans l'ordre de l'esprit, combien souvent la voyons-nous quitter son rang et descendre doucement au niveau du bien-aimé, de crainte d'être estimée supérieure, là où elle ne voudrait pas même être égale ? Nora ne savait plus qu'elle était douée de génie, elle savait seulement qu'elle aimait.

Aussi en cet endroit le journal changeait de ton, il respirait ce calme bonheur qui n'est calme que parce qu'il est profond. Cet intermède n'eût pu, dans aucun cas, se prolonger dans la vie d'un homme comme Egerton ; les circonstances contribuèrent encore à l'abroger. Ses affaires étaient dans le plus grand désordre ; elles étaient toutes confiées à Lévy. Des demandes jusqu'ici timides se firent menaçantes. Harley, de retour à Londres, après d'inutiles recherches, voulait revoir son ami. Audley fut obligé de quitter son Éden secret et de reparaître dans le monde ; ce ne fut qu'à la dérobée qu'il vint dans sa maison, dont il cessa d'être l'hôte pour n'être plus que le visiteur. Les réclamations des créanciers devenaient chaque jour plus bruyantes et plus furieuses, au moment même où Egerton avait le plus besoin de tout l'appui que peuvent donner, pour s'élever, le respect public, une position honorable, une réputation d'indépendance pécuniaire, à un homme qui, dans sa marche vers la fortune, s'est encombré d'un fardeau. On le menaçait de la saisie, de la prison. Lévy disait qu'emprunter davantage ne ferait qu'agrandir sa ruine, haussait les épaules et lui conseillait une retraite volontaire dans la prison pour dettes ; rien de meilleur, disait-il, pour effrayer ses créanciers et les amener à composition ; « mais, ajoutait-il avec ironie, pourquoi ne pas vous adresser au jeune L'Estrange ? c'est un garçon qui semble créé pour qu'on lui emprunte de l'argent. »

Lévy, qui avait appris de lady Jane l'amour d'Harley pour Nora, connaissait déjà le moyen de se venger d'Egerton. Audley ne voulait rien demander à l'ami qu'il avait trahi, et quant aux autres amis, personne n'en avait, il est vrai, un plus grand nombre que lui, mais aussi personne ne savait mieux qu'il les perdrait tous s'ils apprenaient une fois qu'il eût besoin de leur argent. Humilié, harassé, torturé, fuyant Harley qui le cherchait toujours, terrifié à chaque coup qu'on frappait à sa porte, Egerton résolut de s'aller cacher dans le vieux manoir paternel et de s'y livrer à un sérieux examen de ses affaires.

Et alors (pour abréger autant que possible un récit qui s'assombrit et s'attriste à chaque page), alors Lévy commença son œuvre d'astucieuse vengeance, et peu à peu ses artifices prévalurent. Sous prétexte d'aider Egerton dans l'arrangement de ses affaires, qu'il était secrètement parvenu à compliquer davantage encore, il venait fréquemment passer quelques heures à Egerton-Hall ; il arrivait par la malle-poste et observait l'effet que produisaient les lettres presque quotidiennes de Nora sur le nouveau marié, harcelé par les soucis matériels de la vie. Il était ainsi toujours prêt à inspirer à l'ambitieux le regret de l'imprudence à laquelle l'avait entraîné sa passion, ou à rendre plus amer le remords qu'éprouvait Audley de sa trahison envers L'Estrange. Présentant ainsi sans cesse à l'esprit du débiteur harassé des images en opposition avec l'amour, avec la poésie de la vie, il le désaccordait pour ainsi dire pour la réception des lettres de Nora, toutes remplies des pensées qu'une imagination délicate suggère au plus ardent amour. Egerton était de ceux qui ne confient jamais pleinement leurs affaires aux femmes. Nora, en écrivant ainsi, ignorait donc l'étendue de sa cruelle détresse. Et Lévy était toujours là, lui représentant la prose de la vie sous sa forme la plus cynique : cette surabondance d'affection, cette douleur de son absence, ces prières pour son retour, ces doux reproches lorsqu'un courrier manquait d'apporter une réponse, tout cela apparut à l'homme pratique et préoccupé de la vie réelle comme une exagération romanesque et fatigante. Les brillantes flèches étaient lancées trop haut pour atteindre un but si proche de la terre. Ah ! c'est le sort commun des natures supérieures ! Quels trésors elles renferment et combien vainement elles les prodiguent !

« À propos, dit un matin Lévy en prenant congé d'Audley pour retourner à Londres, j'irai ce soir dans le voisinage de mistress Egerton.

— Dites mistress Bertram.

— N'a-t-elle pas besoin de quelque argent ?

EGERTON. Ma femme ! Pas encore. Il faudrait que je fusse complètement ruiné pour la laisser manquer d'argent, et s'il en était ainsi, croyez-vous que je ne serais pas auprès d'elle ?

LÉVY. Je vous demande pardon, mon cher ; votre fierté de gentilhomme est si susceptible qu'il est difficile à un homme de loi de ne pas la blesser

sans le vouloir. Votre femme alors n'est donc pas informée de l'état de vos affaires ?

EGERTON. Non certainement. À quoi bon confier à une femme des choses auxquelles elle ne peut rien, si ce n'est que vous tourmenter plus encore ?

LÉVY. C'est vrai, et à une poétesse surtout. Je vous ai interrompu dans votre réponse, voulez-vous m'en charger, elle l'aura un jour plus tôt, c'est-à-dire si vous ne trouvez pas mauvais que j'aille chez elle ce soir ?

EGERTON (s'asseyant pour finir sa lettre). Le trouver mauvais ? Non ; pourquoi ?

LÉVY (regardant sa montre). Dépêchez-vous ou vous me ferez manquer la voiture.

EGERTON (cachetant sa lettre). Là ; je vous serai obligé de l'aller voir et, sans cependant l'inquiéter au sujet de ma position, de lui dire que vous me savez occupé en ce moment d'affaires importantes, afin d'adoucir un peu l'effet de mes brèves réponses.

LÉVY. À ces longues lettres croisées en tous sens. Oui.

— Pauvre Nora ! fit Egerton en soupirant, cette réponse va lui sembler bien courte et bien maussade. Expliquez-lui mes excuses, afin que cela serve une fois pour toutes. Je n'ai réellement ni le temps ni le cœur de faire du sentiment ; cependant je l'aime d'une tendre et profonde affection.

— Il a fallu en effet que vous l'aimassiez beaucoup ; je ne vous aurais pas cru capable de sacrifier le monde à une femme.

— Ni moi non plus. Mais, ajouta l'homme ferme et courageux ayant la conscience de sa force, je n'ai pas encore sacrifié le monde. Ce bras élèvera Nora en même temps que moi.

— Bien dit ; mais en attendant, pour l'amour du ciel, n'essayez pas de retourner à Londres ni de quitter votre manoir, car en ce cas vous seriez arrêté, et alors adieu à tout espoir du Parlement et d'une carrière politique. »

La physionomie hautaine d'Egerton s'assombrit. Ainsi que le chien le plus brave se détourne intimidé à la vue d'une pierre ramassée dans la boue, de même quand l'ambitieux lève la tête, prêt à braver le monde, murmurez à son oreille les mots de déshonneur et de geôle, et le voilà qui baisse la tête.

Le même soir Lévy se rendit chez Nora, et il gagna le cœur de la jeune femme en lui faisant l'éloge d'Egerton ; il fit indirectement d'humbles et apologétiques allusions à son ancienne présomption, et se ménagea ainsi la possibilité de renouveler ses visites. Nora était si isolée, elle avait tant de plaisir à voir un homme qui venait de voir Egerton et qui parlait de lui ! Peu à peu le visiteur obtint sa confiance, et alors, au milieu du panégyrique des talents supérieurs d'Audley, il glissa quelques mots de l'ambition du jeune mari, de son ardeur à s'élever ; il insista assez pour alarmer vaguement Nora, pour lui donner à entendre que si chère qu'elle fût à Audley, elle n'avait dans son cœur que la seconde place. Les voies ainsi préparées, il commença à exprimer une respectueuse pitié pour la position équivoque de la jeune femme ; il parla vaguement de bavardages, de médisances, de sa crainte que le mariage ne fût reconnu trop tard pour sauver la ; réputation de Nora. Et quels seraient les sentiments du fier Egerton si sa femme allait être exclue de ce monde dont l'opinion avait pour lui tant de poids ! Il amena insensiblement Nora à exprimer timidement dans ses lettres ses propres craintes, son désir bien naturel que le mariage fût proclamé.

Audley sentait que proclamer un pareil mariage en ce moment ce serait renoncer à sa dernière chance de fortune et de réputation. Puis Harley, Harley si loin d'être guéri de son amour passionné ! Et lorsque arrivaient pareilles lettres, Lévy se trouvait toujours là.

Bientôt il alla plus loin encore, résolu qu'il était à désunir ces deux cœurs. Il réussit, au moyen d'agents salariés, à répandre dans le voisinage de Nora les calomnies dont il l'avait menacée. Il s'arrangea en sorte que, insultée au dehors, outragée chez elle par les sarcasmes de sa propre servante, elle en vînt à trembler devant son ombre, à son foyer solitaire.

Au plus fort de cette intolérable angoisse, Lévy reparut. Son heure était venue. Il donna à entendre qu'il connaissait les humiliations qu'avait endurées Nora ; il lui en témoigna sa compassion ; il offrit d'intercéder auprès d'Egerton pour que justice lui fût rendue. Il se servait ainsi de phrases ambiguës qui blessaient l'oreille de la jeune épouse, torturaient son cœur et l'amènèrent à le prier de s'expliquer ; il la jeta alors dans un état de crainte vague dont il profita pour obtenir d'elle la promesse solennelle de ne jamais révéler à Audley ce qu'il allait lui dire ; il lui confia ensuite d'un air de répugnance hypocrite que son mariage n'était pas strictement légal, que

les formalités exigées par la loi n'avaient pas été remplies, qu'Audley, involontairement ou à dessein, avait conservé la liberté de désavouer ce mariage et d'abandonner sa fiancée. Tandis que Nora demeurait muette et abasourdie en écoutant ce mensonge, qu'à l'aide de termes légaux il fit paraître vraisemblable à son inexpérience, il réveilla dans son esprit l'idée de l'orgueil, de l'ambition d'Audley, de l'extrême importance qu'attachait celui-ci à sa position dans le monde. « Là sont vos ennemis, dit-il, mais j'espère le décider à réparer l'injure et à vous rendre enfin justice. » Réparer l'injure ! Ô infamie !

La colère de Nora éclata. Elle, croire qu'Egerton avait ainsi failli à l'honneur !

« Mais s'est-il soucié de l'honneur lorsqu'il a trahi son ami ? Ne saviez-vous pas que lord L'Estrange l'avait chargé de plaider sa cause ? Comment a-t-il rempli sa mission ? »

Plaider la cause de L'Estrange ! Nora n'avait jamais songé à cela. Après les timides allusions qu'avait faites Audley à la demande en mariage de son ami, et la réponse ferme et froide de Nora, celle-ci avait oublié tout ce qui concernait Harley.

Lévy reprit la parole ; il appuya sur la trahison d'Audley envers son ami et ajouta : « Dans le monde d'Egerton trahir un ami est une faute bien autrement grave que de tromper une femme, et si Egerton a pu faire l'un, est-il probable qu'il reculerait devant l'autre ? Mais ne me regardez pas avec ces yeux indignés. Mettez-le à l'épreuve, écrivez-lui que les soupçons injurieux de tout ce qui vous entoure vous sont devenus intolérables, qu'ils ont fini par vous atteindre vous-même ; que le secret gardé sur votre mariage, son absence prolongée, son refus de proclamer le lien qui vous unit, tout contribue à faire naître en vous un doute terrible. Demandez-lui que du moins, s'il ne veut pas encore déclarer votre mariage, il vous donne la preuve de sa légalité.

— Je vais aller le trouver, s'écria impétueusement Nora.

— Aller le trouver ! Dans son propre château ! Quelle scène, quel scandale ! Il ne vous le pardonnerait jamais.

— Eh bien alors, je vais le supplier de venir ici ; je ne saurais écrire ces horribles paroles ; c'est impossible. Laissez-moi. Allez. »

Lévy la quitta et alla trouver deux ou trois des créanciers les plus pressants d'Audley, gens qu'il faisait mouvoir à son gré et qui se conduisaient entièrement d'après ses avis. Il les engagea à faire entourer de recors le manoir d'Audley, en sorte que si Egerton tentait de rejoindre Nora il fût arrêté et mené en prison. Après quoi Lévy se rendit lui-même chez Audley, où il se présenta comme de coutume, une heure avant que le facteur n'apportât les lettres.

Celle de Nora arriva, et jamais le front d'Egerton n'avait été plus sombre que tandis qu'il la lisait. Néanmoins, avec sa décision accoutumée, il résolut aussitôt de céder au désir de sa femme ; il sonna et donna ordre à son domestique d'aller chercher des chevaux de poste. Lévy alors l'attira vers la fenêtre.

« Regardez sous ces arbres, lui dit-il. Voyez-vous ces hommes ? Ce sont des recors, et c'est pour cette raison que je suis venu vous trouver aujourd'hui. Vous ne pouvez sortir de chez vous. »

Egerton recula. « Et cette lettre folle et frénétique, » murmura-t-il en frappant du poing la page ouverte, toute remplie d'amour malgré la terreur qu'elle exprimait.

« Elle m'a déjà écrit, continua Egerton en arpentant la chambre avec colère, pour me demander de publier notre mariage, et ma réponse aurait satisfait toute femme raisonnable. Mais ceci est pire que tout ; la voici maintenant qui doute de mon honneur, à moi qui lui ai tout sacrifié ! Elle me soupçonne, moi, Audley Egerton, un gentilhomme anglais, d'avoir été assez lâche pour...

— Pour tromper votre ami Harley ; ne le savait-elle pas ? interrompit Lévy.

— Monsieur ! s'écria Egerton pâle de colère.

— Ne vous fâchez pas ; en amour comme en guerre tout est légitime, et L'Estrange vous remerciera un jour de lui avoir épargné une telle mésalliance. Mais je m'aperçois que je vous ai blessé, pardonnez-moi, je vous prie. »

Non sans difficulté, et à force de courbettes, l'usurier parvint à apaiser l'orage qu'il avait soulevé dans l'âme d'Egerton, et il apprit alors de lui, avec un feint étonnement, le doute qu'exprimait la lettre de Nora.

« Il est indigne de moi de répondre à un tel soupçon, et bien plus encore de m'en justifier, dit Audley ; si j'avais pu la voir, un coup d'œil de reproche aurait suffi ; mais m'abaisser à écrire : « Je ne suis pas un coquin et je vais vous en donner les preuves, » c'est ce que je ne ferai jamais !

— Vous avez raison ; mais ne serait-il pas possible de concilier votre fierté et les sentiments de votre femme ? Si vous lui écriviez simplement ceci : « Tout ce que vous souhaitez savoir, j'ai chargé Lévy, comme mon homme d'affaires, de vous l'expliquer ; croyez ce qu'il vous dira comme vous me croiriez moi-même. »

— Après tout elle mérite d'être punie, et je suppose qu'une pareille réponse la punira davantage que de plus longs reproches. Mon esprit est si bourrelé d'affaires, que je n'entends rien à ces craintes et à ces caprices de femme. Là, j'ai écrit ce que vous me conseillez. Donnez-lui toutes les preuves qu'elle demande, et dites-lui que dans six mois, au plus tard, arrive que pourra, elle portera le nom d'Audley Egerton.

— Pourquoi dans six mois ?

— D'ici là, le Parlement aura été dissout et des élections générales auront eu lieu. Je serai député, en sûreté contre la prison ; j'aurai conquis une arène pour mon énergie, ou bien...

— Ou bien quoi ?

— Je renoncerai à toute ambition, je prierai mon frère de m'aider à payer les dettes qui pourront me rester après la vente de toutes mes propriétés ; cela ne saurait être considérable. Il dispose d'un bénéfice dont le titulaire est, m'a-t-on dit, vieux et très-malade. J'entrerai dans les ordres.

— Vous vous ferez curé de campagne !

— Et j'apprendrai à être heureux. Je l'ai déjà été ; et c'est lorsqu'elle était près de moi. Expliquez-lui tout. Je crains que cette lettre ne soit trop sévère, mais douter ainsi de moi ! »

Lévy mit la lettre dans son portefeuille et prit aussitôt congé d'Egerton, de crainte qu'il ne vînt à la lui redemander.

Et il fit de cette lettre un usage tel, que le lendemain du jour où il l'avait remise à Nora, celle-ci avait quitté la maison, le pays ; elle avait fui sans laisser de traces. De toutes les angoisses de la vie, la plus poignante et la

plus cruelle, celle qui anéantit le plus violemment la raison, et fait que tout notre être n'est plus qu'un cœur déchiré et ensanglanté, c'est la conviction d'avoir été trompé là où nous avons mis toute la confiance de l'amour. L'ancre ainsi arrachée, l'orage s'élève et les étoiles disparaissent sous les plus sombres nuages.

Lorsque Lévy revint, plein de l'infâme pensée qui l'avait stimulé dans sa vengeance : l'espoir que s'il réussissait à changer en mépris l'amour de Nora pour Audley, il parviendrait peut-être à se substituer à l'idole brisée et dégradée, il apprit avec terreur le départ de la jeune femme. Il la chercha vainement pendant plusieurs jours. Il alla chez lady Jane Horton ; Nora n'y avait point paru. Il n'osait retourner chez Egerton. Sans doute Nora avait écrit à son mari, et, malgré sa promesse, avait révélé à celui-ci les mensonges de Lévy ; mais les jours s'écoulant sans lui apporter aucune lumière à ce sujet, il fut obligé de retourner à Egerton-Hall, en prenant soin que le château fût toujours entouré de recors. Audley n'avait pas reçu une seule ligne de sa femme ; il était surpris, inquiet, mais il ne soupçonnait aucunement la vérité.

À la fin Lévy fut obligé d'apprendre à Audley la fuite de Nora. Il la colora à sa façon. Nora s'était sans doute réfugiée chez ses parents, afin de prendre, d'après leurs avis, des mesures pour rendre son mariage public. Cette idée changea la douleur qu'avait d'abord ressentie Audley en un profond mécontentement. Il comprenait si peu Nora, et il était toujours si disposé à voir les choses selon ce qu'il appelait le sens commun, qu'il ne vit aucun autre moyen d'expliquer sa fuite et son silence. Si odieux que parût à Egerton un tel procédé, il était trop fier pour s'y opposer.

« Qu'elle fasse tout ce qu'elle voudra, dit-il froidement, contenant son émotion avec son empire accoutumé sur lui-même, cela occupera le monde pendant quelques jours, mes créanciers s'élanceront sur leur proie avec plus d'ardeur encore...

— Et lord L'Estrange vous enverra un cartel.

— Soit, fit Egerton en portant soudain la main à son cœur.

— Qu'y a-t-il ? Êtes-vous malade ?

— J'éprouve une sensation singulière. Mon père est mort d'une maladie de cœur, et l'on m'a conseillé à moi-même d'éviter les émotions violentes ;

cet avis me faisait sourire alors. Allons, il faut se mettre au travail. »

Mais lorsque Lévy fut parti et que cet homme au masque de fer se retrouva seul, il éprouva de plus en plus le sentiment d'une perte cruelle. Le doux et aimant visage de Nora lui semblait se détacher de la sombre muraille ; son caractère confiant et docile, sa générosité, sa promptitude au sacrifice lui revinrent en mémoire et combattirent les accusations de Lévy. L'amour d'Egerton, un instant suspendu par le souci des affaires, mais qui malgré tout était la première passion de son âme, se mêla de nouveau à toutes ses pensées, avec un charme plein de douceur. Il échappa aux recors à la faveur de la nuit. Il arriva à Londres ; il y chercha partout sa jeune épouse. Lady Jane Horton était au lit, mourante, incapable de répondre à sa lettre, incapable même de la lire. Audley envoya un messenger secret à Lansmere, afin de savoir si Nora était retournée chez ses parents. Elle n'y était pas ; les Avenel la croyaient encore chez lady Jane Horton.

Audley fut alors sérieusement alarmé, et Lévy s'arrangea de façon à ce qu'au milieu de ces inquiétudes il fût arrêté par ses créanciers. Mais il ne resta que peu de jours en prison. Avant que le monde connût l'événement, les dettes étaient payées et Lévy désappointé ; Audley était libre. Lord L'Estrange avait appris du domestique de son ami ce que celui-ci eût donné tout au monde pour lui cacher, et le généreux jeune homme, qui, outre la pension magnifique qu'il recevait du comte, devait, lors de sa majorité, entrer en possession d'une fortune personnelle considérable, s'était hâté d'emprunter l'argent nécessaire et de satisfaire les créanciers d'Audley. L'œuvre était accomplie avant qu'Audley en eût connaissance ; il ne put donc s'y opposer, mais une émotion nouvelle, non moins poignante peut-être que celle que lui avait causée la perte de Nora, tortura l'homme qui jadis avait souri en écoutant l'avertissement de la science, et il éprouva fréquemment cette même sensation au cœur dont il avait parlé à Lévy.

Harley lui aussi cherchait Nora, ne songeait qu'à elle, ne parlait que d'elle ; il semblait triste et fatigué ; la fleur de sa jeunesse était flétrie. Audley pouvait-il lui dire : « Celle que vous cherchez appartient à un autre ; et celui qui vous a trahi c'est votre ami ! » Audley le pouvait-il ? Il ne l'osa pas. Lequel des deux souffrait davantage ?

Et ces deux amis de caractère si opposé étaient singulièrement attachés l'un à l'autre. Inséparables au collège, ils s'étaient de nouveau trouvés

réunis dans le monde ; entre eux existait un trésor de confidences accumulées depuis l'enfance. Au milieu même de son chagrin et de son anxiété, Harley faisait encore des projets pour Egerton, et le remords, la reconnaissance, avaient changé l'affection d'Audley pour son ami en une sorte de culte, auquel se mêlait une pitié respectueuse qui brûlait de soulager, d'expié ; mais comment ? Oh ! comment ?

Les élections générales approchaient, et toujours point de nouvelles de Nora. Lévy cherchait silencieusement de son côté. Audley fut pressé de se porter candidat pour Lansmere, non-seulement par Harley, mais encore par les parents de celui-ci, par la comtesse surtout, qui attribuait tacitement aux sages conseils d'Audley la disparition mystérieuse de Nora.

Egerton repoussa d'abord la pensée de contracter une nouvelle obligation envers Harley, mais il brûlait de pouvoir s'acquitter au moins pécuniairement envers celui-ci ; le sentiment de sa dette l'humiliait plus que tout le reste. Avec des succès parlementaires, il obtiendrait probablement une position lucrative sur le continent, et il se déchargerait alors peu à peu du poids qui pesait sur son cœur et sur son honneur. Aucune autre voie de s'acquitter ne lui paraissait ouverte. Il accepta donc l'offre d'Harley et se rendit à Lansmere. Son frère, qui venait de se marier, fut invité à venir l'y rejoindre, et il trouva là aussi miss Leslie, la riche héritière dont lady Lansmere espérait voir Harley s'éprendre, mais qui depuis longtemps avait en secret donné son cœur à Egerton.

Pendant ce temps, l'infortunée Nora, trompée par les artifices de Lévy, suivant l'impulsion naturelle de son cœur si sensible à la bonté, fuyant un asile qu'elle regardait comme déshonorant, fuyant un amant dont le pouvoir sur elle était si grand, qu'elle tremblait qu'il ne lui fît accepter la honte elle-même, Nora n'avait qu'une pensée, c'était celle d'éviter pour toujours la présence d'Audley. Elle ne voulut point retourner chez ses parents, ni chez lady Jane ; on l'y eût trop facilement poursuivie. Une Italienne de haut rang, qui voyait souvent lady Jane, s'était prise d'affection pour Nora, et le mari de cette dame, obligé de retourner avant elle en Italie, l'avait engagée à prendre chez elle une compagne. L'Italienne avait parlé de ce projet à Nora et à lady Jane, qui avait conseillé à la jeune fille d'accepter cette offre et d'aller passer quelque temps sur le continent, afin d'échapper aux recherches d'Harley. Nora avait alors refusé, car déjà elle avait vu Audley

Egerton. Elle alla trouver cette dame italienne ; l'offre lui fut renouvelée avec la plus touchante bonté, et dans son désespoir elle l'accepta avec empressement. Mais l'Italienne devait visiter plusieurs châteaux anglais avant de quitter définitivement l'Angleterre. Nora se réfugia en l'attendant dans un petit logement situé dans un faubourg éloigné de Londres, et qui lui avait été recommandé par une femme de chambre anglaise au service de la belle étrangère. C'est ainsi qu'elle était venue dans le cottage où mourut Burley. Peu de temps après elle quitta l'Angleterre avec sa nouvelle compagne, à l'insu de tout le monde, de lady Jane comme de ses parents.

Pendant tout ce temps, la malheureuse fille était en proie à une sorte de fièvre morale, et poursuivie, comme dans le délire, par des rêves auxquels elle s'efforçait en vain d'échapper.

Les plus savants physiologistes s'accordent à dire que la folie est plus rare chez les personnes douées d'une belle imagination que chez les natures vulgaires, mais néanmoins ces personnes sont plus que d'autres sujettes à un état d'esprit temporaire où le jugement sommeille et l'imagination règne tyranniquement. Une seule idée prévaut, chasse toutes les autres, se présente sans cesse sous un jour aveuglant, Nora était ainsi possédée d'une idée fixe : fuir la honte !

Mais lorsque la mer, lorsque d'interminables lieues s'étendirent entre elle et son amant, lorsque de nouvelles images se présentèrent à son esprit, que se ralentit la fièvre et que revint la raison, le doute se fit jour à travers son désespoir. N'avait-elle pas été trop crédule, trop prompte ? Insensée ! insensée ! Quoi ! Audley serait un misérable ! Combien elle était coupable si elle s'était trompée ! Et au milieu de cette réaction de sentiments, elle sentit une autre vie s'agiter en elle ; elle comprit qu'elle était mère. À cette pensée sa fierté se tut ; son orgueil cessa de lutter. Elle retournerait en Angleterre, elle verrait Audley, elle saurait de lui la vérité, et alors même que la vérité serait telle qu'on la lui avait présentée, elle plaiderait non plus sa cause, mais celle de l'enfant d'Audley. La guerre retarda quelque temps l'exécution de ce plan, et divers obstacles ralentirent le voyage de Nora. Mais elle arriva enfin, et se rendit au logement qu'elle avait occupé avant de quitter l'Angleterre. Le soir elle alla à la maison qu'habitait Audley, à Londres ; elle n'y trouva qu'une femme chargée de la garder. M. Egerton était absent ; il s'occupait de son élection. M. Lévy, son homme d'affaires,

venait chaque jour chercher ses lettres pour les lui envoyer. Il répugnait à Nora de revoir Lévy et même d'écrire une lettre qui dût passer par ses mains. Si elle avait été trompée, c'était par lui et volontairement. Mais le Parlement était déjà dissout, les élections seraient bientôt terminées ; M. Egerton était attendu à Londres dans le courant de la semaine prochaine. Nora retourna chez mistress Goodyer et résolut d'attendre, dévorant son cœur en silence. Mais les journaux pouvaient lui apprendre où était Audley. Elle se les procura et les examina chaque jour.

Un matin, le paragraphe suivant frappa ses regards :

« Le comte et la comtesse de Lansmere possèdent à leur château la réunion la plus distinguée. On remarque parmi leurs hôtes, miss Leslie, dont la richesse et la beauté ont produit une si grande sensation dans le monde fashionable. Nous apprenons qu'au désappointement de nombreux soupirants, cette dame a fait choix de M. Audley Egerton. Ce gentleman est en ce moment candidat à la députation de Lansmere, et l'un des adhérents du gouvernement ; son succès est regardé comme certain, et si l'on en croit ses nombreux amis, peu d'entre les nouveaux membres seront une addition aussi précieuse aux rangs ministériels. On peut, sans crainte de se tromper, prédire une brillante carrière à un jeune homme dont les talents et le caractère sont si généralement estimés, et que va mettre en possession d'une immense fortune son mariage avec la belle héritière. »

Encore une fois l'ancre était arrachée, l'orage était déchaîné, les étoiles disparaissaient. Nora obéissait de nouveau à une idée fixe : lorsqu'elle avait quitté la maison conjugale, elle ne pensait qu'à échapper à son amant, aujourd'hui elle ne pensait qu'à le revoir. De même que la victime étendue sur la roue implore ardemment le coup mortel, il y a des instants où l'anéantissement de toute espérance paraît préférable aux angoisses du doute.

CHAPITRE LIV.

Sous le vieux saule voisin de la maison d'Avenel, Nora, la fille de John Avenel, épuisée, haletante, était accroupie, prêtant l'oreille. Après avoir lu ce fatal paragraphe qui mentait avec tant de vraisemblance, elle obéit à la première impulsion de son cœur passionné, elle arracha de son doigt l'anneau nuptial et l'envoya à Audley avec le paragraphe lui-même, dans une lettre où elle avait voulu exprimer le mépris et la fierté, et qui n'exprimait, hélas ! que l'amour et la jalousie. Elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût mis elle-même à la poste cette lettre, adressée à Audley chez lord Lansmere. À peine la lettre fut-elle partie que Nora se repentit. Qu'avait-elle fait ? Elle avait renoncé aux droits de l'enfant qu'elle allait mettre au monde, renoncé à la dernière espérance de l'honneur de son amant, renoncé à ce qui lui était plus cher que la vie, et cela sur la foi d'un journal ! Non, non ; elle irait elle-même à Lansmere, chez son père, et elle verrait Audley avant qu'il eût reçu cette lettre. À peine ce projet fut-il conçu qu'elle le mit à exécution. Elle trouva une place dans une diligence qui partait de Londres trois heures avant la malle-poste, et en descendit à quelques milles de Lansmere. Elle fut obligée de faire ce trajet à pied. Épuisée, elle arriva enfin en vue de la maison paternelle, et là elle s'arrêta, car elle avait aperçu ses parents assis dans leur petit jardin. Elle entendit le murmure de leurs voix, et soudain elle se rappela le changement de sa taille, son terrible secret. Comment répondrait-elle à cette question : « Ma fille, quel est ton mari, et où est-il ? » Son cœur défaillit, elle se glissa sous le vieux saule pour réfléchir un instant, pour écouter, pour voir. Elle vit la face rigide de sa mère, avec les rides profondes qu'y avaient creusées les soucis d'une vie dure et laborieuse et la lutte continuelle d'un caractère impatient et d'affections ardentes contre la réserve de l'orgueil et du décorum ; cette chère figure jamais ne lui avait paru plus chère ni en même temps plus austère. Elle vit son père gai, insoucieux, satisfait ; non pas alors le pauvre paralytique, qui cependant avait reconnu les yeux de Nora sous les paupières de Léonard, mais robuste et jovial, le premier crosse du cricket-club, le premier chanteur de la société chorale, le champion le plus intrépide du parti bleu à Lansmere, l'orgueil et l'idole de l'austère épouse calviniste ;

jamais des lèvres pincées de celle-ci n'était sorti même un pieux reproche pour l'homme gai, insouciant et sociable. Assis une main dans sa veste, son profil tourné vers la route, une légère fumée s'échappant de sa pipe, sur laquelle ses lèvres accoutumées au sourire bienveillant ou au rire jovial se fermaient comme avec effort, John était la personnification du marchand respectable retiré avec une honnête aisance, délivré du souci de gagner de l'argent alors qu'il pouvait encore jouir du plaisir d'en dépenser.

« Il faut que j'aie trouvé ces trois votants indécis de Fish Lane, dit-il, ils vont quitter l'ouvrage et je les pincerai à leur rentrée chez eux. On dit que nous aurons peut-être de l'opposition, et je sais que le vieux Smikes est parti pour Londres à la recherche d'un candidat. Nous ne pouvons laisser battre les bleus de Lansmere par un Londonien. Ha ! ha ! ça serait joli !

— Mais tu seras ici j'espère pour l'arrivée de Jeanne et de son mari ? Comment a-t-elle pu se résoudre à épouser ce charpentier ?

— Tout charpentier qu'il est, il a un vote, et cela augmente l'influence électorale de la famille. Si Dick n'était pas parti pour l'Amérique, nous serions trois ; mais Mark est un bleu, et solide. — Un Londonien, vraiment ! Ah ! je voudrais bien voir qu'un Londonien battît milord et les bleus ! ha ! ha !

— Mais, John, ce monsieur Egerton n'est-il pas de Londres ?

— Tu n'y entends rien, ma femme. M. Egerton est le candidat des bleus, et les bleus sont le parti de la campagne ; par conséquent comment pourrait-il être Londonien ? C'est un bel homme et un habile homme ; de plus, il est l'ami particulier du jeune lord. »

Mistress Avenel soupira.

« Qu'est-ce qui te fait soupirer et secouer la tête ?

— Je pensais à notre pauvre chère Nora.

— Que Dieu la bénisse ! » dit John d'un air sérieux.

Un léger bruit se fit entendre du côté du vieux saule.

« Ah ! ah ! Écoute ! J'ai dit cela si haut que j'ai effarouché les corbeaux.

— Comme il l'aimait ! fit mistress Avenel d'un air pensif ; et rien d'étonnant, car elle a l'air d'une grande dame de la tête aux pieds ; et pourquoi ne deviendrait-elle pas milady, après tout ?

— Qui ? Oh ! te voilà encore avec ta folie à propos de notre jeune lord ? Une femme raisonnable comme toi ! Je suis bien aise de savoir ma petite beauté à Londres, à l'abri de tout danger.

— John, John ! Il n'y aura jamais de danger pour Nora. Elle est trop pure et trop vertueuse, et aussi trop fière pour...

— Pour écouter les jeunes lords, j'espère, dit John, quoique, après tout, ajouta t-il, c'est vrai qu'elle pourrait bien finir par être lady. Milord m'a pris la main l'autre jour en me disant : « N'avez-vous pas de ses nouvelles ? des nouvelles de miss Avenel veux-je dire ? » Et ses grands yeux brillants étaient aussi pleins de larmes que... que les tiens en ce moment.

— Eh bien après ? continue, John.

— C'est tout. Milady s'est ensuite avancée pour me parler de l'élection, et comme je la quittais, elle m'a dit à l'oreille : « Ne laissez pas mon fils vous entretenir de votre charmante fille. Nous devons tous deux veiller à la préserver du déshonneur. » Du déshonneur ! le mot me mit un moment en colère ; mais milady vous a une manière qui m'a eu bientôt apaisé. Cependant je crois vraiment que Nora aimait le jeune lord, mais qu'elle était trop vertueuse pour le montrer. Qu'en dis-tu ? » Et la voix du père était émue.

« J'espère qu'elle n'aimera jamais aucun homme avant d'être mariée ; cela n'est pas convenable, John, dit mistress Avenel d'un ton un peu empesé, quoique avec douceur.

— Hal ha ! fit John en prenant sa femme sous le menton, vous ne disiez pas ça quand je vous ai embrassée pour la première fois, sous ce même saule que voilà. Il n'y avait pas de maison auprès dans ce temps-là !

— Chut, John ! voulez-vous bien vous taire ! » et l'austère matrone rougit comme une jeune fille.

« Bast ! continua John gaiement, je ne vois pas pourquoi nous autres petites gens nous voudrions être plus précieux et plus réservés que nos supérieurs. Voilà cette belle miss Leslie qui va épouser M. Egerton, ça n'est pas difficile de voir qu'elle est amoureuse de lui, elle ne le quitte pas des yeux, même à l'église, la commère ! ha ! ha ! Mais que diable ont donc les corbeaux ce soir ?

— Ils feront un beau couple, John. On dit qu'elle a beaucoup d'argent. Quand le mariage doit-il avoir lieu ?

— Aussitôt après les élections, à ce qu'on dit ; ce sera une belle noce, j'espère ! Sans doute que milord sera garçon d'honneur. Nous enverrons chercher Nora pour qu'elle voie tout cela. »

Du côté du vieux saule on entendit un cri semblable à celui d'un esprit qui sombre dans l'abîme, un de ces accents étranges et terribles d'angoisse humaine, qui entendus une fois ne s'oublie jamais. On eût dit le cri de l'espérance s'échappant de la boîte de Pandore pour s'évanouir dans l'espace ; c'était le cri terrible de la raison qui abandonne l'âme, et de l'âme qui lutte pour quitter le corps ! Il y eut un moment de silence, puis l'on entendit une lourde chute.

Les parents s'interrogèrent du regard dans une muette angoisse ; ils allèrent jusqu'à la haie et regardèrent de l'autre côté. Sous les branches de l'arbre, ils distinguèrent vaguement une forme étendue. John ouvrit la porte et fit le tour ; la mère alla jusqu'à la route, puis se tint immobile.

« Oh ! femme, femme ! cria John Avenel, c'est notre Nora ! notre enfant, notre enfant ! » Et tandis qu'il parlait les corbeaux s'envolèrent tournant autour de l'arbre et appelant leurs petits.

Lorsqu'ils l'eurent posée sur le lit, mistress Avenel dit tout bas à John de se retirer un moment ; puis, les lèvres serrées, les mains, tremblantes, elle commença à délayer la robe sous laquelle le cœur de Nora battait convulsivement. John sortit de la chambre tout étourdi, il s'assit sur le carré se demandant s'il était éveillé ou endormi ; il ressentit dans tout le côté droit une sorte d'engourdissement, sa tête était pesante et un bruit sourd résonnait à ses oreilles. Soudain sa femme vint lui dire à voix basse :

« John, va vite chercher le docteur Morgan ; dépêche toi, mais aie soin de ne parler à personne dans le chemin. Vite, vite !

— Est-ce qu'elle se meurt ?

— Je n'en sais rien. Que n'est-elle morte auparavant ! murmura entre ses dents mistress Avenel, mais le docteur Morgan est un digne homme et un homme discret.

— Un vrai bleu ! » dit le pauvre John comme si son esprit eût été égaré, et se levant avec difficulté, il regarda fixement sa femme, puis secoua la tête et partit.

Deux heures plus tard une petite charrette couverte s'arrêta devant le cottage de mistress Avenel. Un jeune homme pâle et mince, vêtu comme un artisan dans ses habits du dimanche, en descendit d'abord, puis une figure commune mais honnête et bonne se pencha vers lui en souriant, et deux bras sortant de dessous un manteau rouge tendirent un enfant que le jeune homme prit avec tendresse. Le baby était maussade et chétif, il se mit à pleurer. Le père le promena et le secoua de l'air d'un homme habitué à ces fonctions.

« Il sera sage quand nous serons dans la maison, va, Mark, dit la jeune femme en tirant des profondeurs de la charrette un large panier contenant de la volaille et du pain de ménage.

— N'oublie pas les fleurs que nous a données le jardinier du squire, » dit Mark le poète.

Sans avoir besoin du secours de son mari, la jeune femme descendit avec le panier et le bouquet, rajusta son manteau, déchiffonna sa robe et dit :

« C'est singulier ; ils n'ont par l'air de nous attendre. Comme la maison est silencieuse ! Frappe ; il n'est pas possible qu'ils soient encore couchés. »

Mark frappa ; pas de réponse. Une lumière passa rapidement devant les fenêtres du premier étage, mais personne ne vint ouvrir. Mark frappa de nouveau. Un monsieur vêtu du costume ecclésiastique et venant du château, s'arrêta de l'autre côté de la route au moment où Mark frappait pour la seconde fois et dit poliment :

« N'êtes-vous pas les jeunes gens dont Avenel m'a dit ce matin qu'il attendait la visite ?

— Oui, monsieur Dale, dit mistress Fairfield faisant la révérence. Vous vous souvenez de moi ! et voici mon bon et brave mari !

— Quoi ! Mark le poète ? dit le vicaire de Lansmere en souriant. Il vient faire des quatrains pour les élections.

— Des quatrains, monsieur ! s'écria Mark d'un air indigné.

— Burns a fait des quatrains, » dit M. Dale avec douceur.

Mark ne répondit pas, mais frappa de nouveau à la porte.

Cette fois un homme à l'air ému et agité se présenta sur le seuil.

« M. Morgan ! s'écria le vicaire alarmé ; personne n'est malade ici, j'espère ?

— Ah ! c'est vous, monsieur Dale ! Entrez, entrez ; j'ai un mot à vous dire. Mais qui diable sont ces gens-là ?

— Monsieur, dit Mark, poussant la porte pour entrer, je me nomme Fairfield, et ma femme est la fille de M. Avenel.

— Ah ! c'est Jeanne, et son baby avec elle. Bien, bien, entrez, mais ne faites pas de bruit, je vous en prie. Chut ! chut ! pas un mot ! »

La porte se referma ; la lune se leva et éclaira tranquillement la petite maison silencieuse, les fleurs du petit jardin et le vieux saule creux. Le cheval demeura attelé sans que personne y songeât ; la lumière brillait par instants à travers les fenêtres du premier étage. C'était le seul signe de vie qu'on aperçût au dehors.

CHAPITRE LV.

Pendant toute cette journée, Harley L'Estrange avait été plus triste et plus abattu que de coutume. Son retour dans un pays où tout lui parlait de Nora avait augmenté la tristesse qui le dévorait depuis qu'il avait perdu celle-ci. Audley, dans la tendresse pleine de remords qu'il éprouvait pour son ami, l'avait engagé vers le soir à quitter le château et à se rendre dans un district situé à plusieurs milles au delà, sous prétexte que sa présence y était nécessaire pour solliciter les voix de quelques électeurs ; le changement, pensait-il, détournerait peut-être le cours de ses rêveries. Harley lui-même,

heureux d'échapper aux hôtes qui remplissaient le château, consentit volontiers au départ. Il ne devait pas revenir le même soir. Les électeurs dont il s'agissait étaient dispersés dans le pays : il lui faudrait donc être absent un jour ou deux. Lorsque Harley fut parti, Egerton lui-même tomba dans de profondes réflexions. On parlait d'une opposition inattendue ; ses partisans étaient inquiets et alarmés ; il était clair que l'influence des Lansmere était moins puissante que ne l'avait cru le comte. Egerton pouvait échouer dans son élection. En ce cas, que deviendrait-il ? Comment soutenir sa femme, sur le retour de laquelle il comptait toujours, et qu'il lui faudrait maintenant reconnaître, quoi qu'il pût advenir ? C'était ce jour-là qu'il avait parlé à William Hazeldean du bénéfice de famille.

« J'aurai du moins la paix, » se disait l'ambitieux. Le squire avait promis le prieuré, s'il devenait nécessaire, à Audley, non sans une secrète douleur, car son Harry usait déjà de son influence conjugale en faveur du mari de son ancienne amie de pension, M. Dale ; et de plus le squire pensait que son frère ne ferait jamais qu'un médiocre curé de campagne, tandis que Dale, lorsqu'il aurait un peu plus d'embonpoint que ne lui en permettait son modeste vicariat, serait un curé modèle, digne d'être choisi entre mille. Mais tandis qu'Audley se préparait ainsi à un échec possible, il usait de toute son énergie pour se conserver l'option la plus brillante. Il compulsait, avec son comité, les listes électorales, et discutait le caractère, la politique et les intérêts de chaque électeur jusque bien avant dans la nuit. Lorsqu'il regagna sa chambre, la fenêtre était ouverte ; il s'en approcha et resta debout quelques instants à contempler la lune. En ce moment, la pensée de Nora, perdue et éloignée, se présenta à lui. Sa nature n'était, comme nous l'avons vu, ni romanesque ni sentimentale ; il était bien rare qu'il contemplât la lune et les étoiles. Mais quand quelque pensée touchante venait attendrir son vigoureux esprit, ou lorsque la lune et les étoiles arrachaient un instant ses regards à la terre, c'était le beau visage de Nora et ses yeux caressants qui lui apparaissaient dans les deux, sa voix douce et tendre qu'il entendait dans les murmures de cette poésie mystérieuse qui flotte sans cesse dans l'air sans que nous daignions l'écouter. Il se détourna avec un soupir, se déshabilla, se jeta sur son lit et éteignit sa lumière. Mais les rayons de la lune éclairaient la chambre ; ils le tinrent quelque temps éveillé, puis il se tourna résolument vers le mur et s'endormit. Dans son

sommeil, il retrouva Nora ; il était avec elle dans l'humble cottage où il l'avait conduite. Jamais, dans aucun rêve, elle ne lui était apparue si distincte et si vivante, ses yeux étaient tournés vers les siens, ses mains jointes se reposaient sur son épaule, sa voix murmurait doucement : « Est-ce donc ma faute si nous avons été séparés ? Pardonne-moi, pardonne-moi ! » Et le dormeur croyait répondre : « Ne me quitte plus jamais... jamais ! » et se pencher pour baiser les chastes lèvres qui cherchaient les siennes. Soudain il entendit frapper, comme avec un marteau... un bruit régulier, mais bas et contenu.

Avez-vous jamais, lecteur, entendu le bruit d'un marteau sur le couvercle d'un cercueil dans une maison de deuil, alors que l'homme des pompes funèbres craint que les vivants n'entendent qu'il les sépare du mort ?

Tel parut ce bruit à Audley ; son rêve se dissipa brusquement. Il s'éveilla ; on frappait à sa porte. Il s'assit sur son lit ; la lune avait disparu, le jour commençait à poindre. « Qui est là ? » cria-t-il.

« Silence ! Répondit-on à voix basse du dehors : c'est moi ; habillez-vous promptement, il faut que je vous voie. »

Egerton reconnut la voix de lady Lansmere. Surpris et inquiet, il s'habilla à la hâte et ouvrit. La comtesse était debout près de la porte, extrêmement pâle. Elle mit un doigt sur ses lèvres et lui fit signe de la suivre. Il obéit machinalement. Ils entrèrent dans l'appartement de la comtesse, dont celle-ci referma la porte ; puis ensuite elle posa la main sur l'épaule d'Egerton, et lui dit avec une agitation contenue :

« Ah ! monsieur Egerton, il faut que vous veniez à mon secours... sur-le-champ... Harley... sauvez-le... allez le trouver... Empêchez-le de revenir ; restez avec lui, abandonnez votre élection... ce ne seront qu'une ou deux années de perdues ; vous retrouverez d'autres occasions... Faites ce sacrifice à votre ami.

— Parlez, qu'y a-t-il ? Je suis prêt à faire pour Harley tous les sacrifices.

— Oh ! merci, j'en étais sûre. Allez donc le trouver ; empêchez-le, sous un prétexte quelconque, de revenir à Lansmere jusqu'à ce que vous lui ayez appris la triste nouvelle, doucement, avec précaution. Oh ! comment supportera-t-il un pareil choc ? Mon fils ! mon pauvre enfant !

— Calmez-vous, expliquez-vous. De quelle nouvelle s'agit-il ? De quel choc voulez-vous parler ?

— C'est vrai ; vous ne savez pas... on ne vous l'a pas dit. Nora Avenel est là-bas dans la maison de son père... morte... morte !... »

Audley chancela et porta la main à son cœur, puis tomba à genoux comme anéanti sous le coup.

« Ma fiancée ! ma femme ! s'écria-t-il, morte ! C'est impossible. »

Lady Lansmere fut si stupéfaite en entendant cette exclamation, si étourdie d'une révélation aussi inattendue, qu'elle demeura en silence, incapable de consoler, de rien expliquer, confondue au spectacle de la violente douleur qui éclata chez cet homme lorsqu'il se fut relevé.

À la fin, il domina son émotion et écouta avec un calme apparent, la brève explication de lady Lansmere.

Un des hôtes du château s'était senti subitement malade une heure ou deux auparavant. La comtesse, entendant du bruit, s'était levée ; on avait été chercher le docteur Morgan. C'était par lui qu'on avait su que Nora Avenel était revenue chez son père dans la soirée, avait été prise d'une fièvre cérébrale et était morte au bout de quelques heures.

Audley écouta, puis se dirigea en silence vers la porte.

Lady Lansmere lui prit le bras.

« Où allez-vous ? dit-elle. Ah ! puis-je maintenant vous demander à vous qui êtes le plus à plaindre, d'épargner à mon fils la terrible nouvelle ? Et cependant... vous connaissez son caractère bouillant, sa véhémence... S'il apprend que vous étiez son rival... le mari de Nora, vous en qui il avait tant de confiance ! Qu'en résultera-t-il ? Je tremble d'y penser !

— Ne tremblez pas... je ne tremble pas, moi ! dit Egerton. Laissez-moi aller, je serai bientôt de retour, et alors (ses lèvres s'agitèrent convulsivement), *alors* nous parlerons d'Harley. »

Egerton sortit éperdu, abasourdi. Instinctivement, il prit le chemin de la maison d'Avenel. Il avait été obligé d'y entrer officiellement quelques jours auparavant pour faire sa visite électorale, et il avait souffert dans son orgueil en voyant la maison, les parents de Nora. Il s'était dit : « C'est donc la fille de ces gens-là qu'il faut que moi, Audley Egerton, je présente au monde

comme ma femme ! » Et maintenant, eût-elle été la fille d'un mendiant, d'un criminel même, pourvu qu'il pût la rappeler à la vie, combien ce monde tant redouté lui paraîtrait mesquin et indifférent ! Hélas ! il était trop tard ! La rosée brillait au soleil, les oiseaux chantaient au-dessus de sa tête, tout s'éveillait à la vie autour de lui, et son propre cœur était semblable à un cimetière. Il n'y avait rien là que la mort ! Il arriva à la porte, elle était ouverte ; il appela, personne ne répondit ; il monta l'étroit escalier, seul et sans être vu ; il entra dans la chambre mortuaire. À côté du lit était assis John Avenel, qui semblait plongé dans un lourd sommeil. Il était frappé de paralysie, mais il l'ignorait, et personne ne le savait encore. Qui eût songé à s'occuper de cet homme vigoureux dans un pareil moment ? pas même sa malheureuse femme ! On l'avait laissé là pour garder la maison et veiller la morte... et lui-même était engourdi par la main glacée et invisible ! Audley s'approcha du lit ; il leva la couverture qu'on avait jetée sur le pâle et immobile visage. Ce qui se passa en lui pendant qu'il le contempla, qui pourrait le dire ? Mais quand il quitta la chambre et descendit lentement l'escalier, il laissait derrière lui l'amour et la jeunesse, toutes les espérances et toutes les joies de la vie, et pour jamais !

Il retourna vers lady Lansmere, qui l'attendait dans une anxiété nerveuse.

« Maintenant, dit-il froidement, je vais aller vers Harley et je l'empêcherai de revenir ici.

— Vous avez vu les parents ? Bonté divine ! Sont-ils informés de votre mariage ?

— Non ; c'est à Harley que je dois l'avouer d'abord. Jusque-là, silence !

— Oui, silence ! » répéta lady Lansmere ; et sa main brûlante se posa sur celle d'Audley, qui était glacée.

Une heure plus tard, Egerton quittait la maison, et, avant midi, il était près d'Harley.

Il nous faut maintenant expliquer comment toute la famille Avenel, excepté le pauvre père, s'était trouvée absente.

Nora était morte en donnant le jour à un fils ; elle était morte en proie à un violent délire. Dans ce délire, elle avait parlé de honte, de déshonneur ; elle n'avait point au doigt d'anneau nuptial. Au milieu de sa douleur, la première pensée de mistress Avenel fut de sauver la réputation de sa fille...

l'honneur des Avenel. Nulle matrone issue du sang des rois n'eût pu attacher plus de prix à l'honneur de son nom que l'austère marchande calviniste.

« Nous songerons plus tard au chagrin, sauvons d'abord l'honneur ! » avait-elle dit ; puis, d'un œil sec, elle avait réfléchi, examiné combiné un plan. Jeanne Fairfield emporterait l'enfant sur-le-champ, avant le lever du jour, et le nourrirait en même temps que le sien.

Mark partirait avec elle, car mistress Avenel redoutait l'indiscrétion de sa violente douleur. Elle-même les accompagnerait une partie du chemin pour leur persuader, leur commander le silence. Mais ils ne pouvaient retourner à Hazeldean avec un autre enfant ; il fallait que Jeanne allât vivre dans un pays où elle serait inconnue ; les deux enfants passeraient alors pour jumeaux. Et mistress Avenel, quoique naturellement humaine, affectueuse et tendre pour les enfants, regarda avec une sorte de satisfaction sinistre l'enfant chétif de Jeanne, en se disant : « S'il n'y en avait plus qu'un, toutes les difficultés seraient aplanies ! L'enfant de Nora pourrait alors passer toute sa vie pour celui de Jeanne. »

Mistress Avenel n'avait point de servante, elle pouvait compter sur la discrétion du docteur Morgan, et, quant à M. Dale, dans quel but irait-il révéler le déshonneur d'une famille ? Le même jour ou le lendemain au plus tard, elle engagerait son mari à s'absenter, de crainte qu'il ne parlât pendant que sa douleur était plus forte que son orgueil. Elle resterait seule dans la maison de mort jusqu'à ce qu'elle pût espérer que tous les autres auraient la prudence de se taire. Elle se disait qu'avec ces précautions, le nom du moins serait sauvé. Elle pressa donc Mark et sa femme de partir, et monta avec eux dans la carriole couverte qui cacha leurs figures à tous trois, laissant pour quelques heures à son mari le soin de garder la maison et le corps de leur fille. Cette femme peut sembler dure et insensible ? Si Nora eût lu, du haut du ciel, dans le cœur de sa mère, Nora n'eût pas pensé ainsi. Lorsque la pierre du sépulcre est retombée sur notre poussière, un nom sans tache est tout ce qui reste de nous sur la terre. Mieux vaut que nos amis nous conservent ce trésor, que de s'asseoir à pleurer près de notre enveloppe périssable.

Harley fut grandement surpris de voir arriver Egerton, et plus surpris encore lorsque celui-ci lui dit qu'une opposition formidable lui était

suscitée à Lansmere, qu'il n'y avait aucune chance de succès, et qu'il avait par conséquent résolu de renoncer à la lutte. Audley écrivit au comte à cet effet, mais la comtesse, qui connaissait sa véritable raison, en dit quelques mots à son mari ; de sorte que, ainsi que nous l'avons vu au commencement de cette histoire, la cause d'Egerton ne fut point abandonnée lorsque le capitaine Dashmore apparut sur le champ de bataille, et, grâce aux démarches et à l'éloquence de M. Hazeldean, Audley l'emporta sur son concurrent de deux voix : celles de John Avenel et de Mark Fairfield. Car, bien que le premier, sur l'avis du médecin, se fût installé à quelque distance de la ville, que le mal qui l'avait frappé le rendît sur tout autre sujet docile comme un enfant et qu'il ne comprît que vaguement les circonstances relatives au retour et à la mort de Nora, il voulut cependant savoir ce que devenaient les bleus, et quitta son lit pour voter, comme il s'y était engagé. « Il a raison, dit mistress Avenel elle-même ; mieux vaut mourir que manquer à sa parole. »

La foule s'écarta respectueusement en voyant apporter sur un fauteuil l'homme qu'elle avait vu quelques jours auparavant si jovial et si vigoureux et en l'entendant dire d'une voix chevrotante : « Je suis un vrai bleu ! vivent les bleus ! »

Les élections sont chose merveilleuse. Ceux qui n'y ont pas assisté ne peuvent s'imaginer à quel point l'ardeur qu'on y apporte triomphe de la maladie, du chagrin, de tous les événements de la vie privée !

On envoya à Audley, du château de Lansmere, la dernière lettre de Nora. Le facteur l'y avait apportée deux heures après son départ. Lorsqu'il l'ouvrit, l'anneau nuptial roula à ses pieds. Et ces reproches brûlants et passionnés, cette colère de colombe blessée lui expliquèrent le retour de Nora, la cause de sa mort subite qu'il continua d'attribuer à une fièvre cérébrale amenée par l'agitation et la fatigue. Car Nora ne parlait pas de l'enfant prêt à naître ; elle l'avait oublié lorsqu'elle avait écrit, sans quoi elle n'aurait pas écrit. Après avoir lu cette lettre, Egerton ne put rester plus longtemps dans ce triste village, seul avec Harley. Il annonça brusquement qu'il lui fallait partir pour Londres, décida L'Estrange à l'y accompagner, et là, après avoir appris par lady Lansmere que l'enterrement avait eu lieu, il révéla à Harley avec des lèvres pâles comme la mort et en appuyant sa main sur son cœur, cette affreuse vérité, que Nora n'était plus. L'effet de cette

nouvelle sur la santé et le cœur du jeune homme fut plus terrible encore qu'Audley ne l'avait prévu.

À sa douleur vint se joindre le remords, car disait le noble enfant, si ce n'eût été de ma passion, de mes folles poursuites, elle n'eût jamais quitté son asile naturel ? Et puis, la lutte entre le sentiment du devoir et son amour pour moi a été trop forte ! elle l'a brisée ! Ah ! je vois, je comprends tout. Sans moi elle vivrait encore !

« Oh, non s'écria Egerton prêt à tout avouer. Croyez-moi, elle ne vous a jamais aimé comme vous le pensez. Non, non, écoutez-moi ! Supposez plutôt qu'elle en a aimé un autre, qu'elle a fui avec lui, qu'elle était peut-être mariée, et...

— Taisez-vous ! s'écria Harley avec violence ; c'est me la tuer deux fois que de parler ainsi ! Je la sens toujours vivante là, dans mon cœur, tandis que je rêve qu'elle m'aimait, ou que du moins nulle lèvre ne connut jamais le baiser qui a été refusé à la mienne. Mais si vous venez me dire de douter de cela ! vous ! vous ! »

La douleur du pauvre enfant était trop violente pour ses forces ; il tomba dans les bras d'Audley ; il s'était rompu un vaisseau sanguin. Pendant plusieurs jours il fut dans un danger grave ; les yeux constamment fixés sur Audley, « dites-moi, murmurait-il au risque de rouvrir le vaisseau rompu, dites-moi que je me suis trompé, que vous n'avez pas de raison de croire qu'elle en aimait un autre, qu'elle appartenait à un autre !

— Chut ! chut ! Non je n'ai pas de raison pour cela ; je n'en ai aucune. Je ne voulais que vous consoler, insensé que j'étais ! » répondait le malheureux ami.

À partir de ce moment Audley renonça à l'idée de se justifier à ses propres yeux, et il se résigna à être pour toujours un mensonge vivant, lui le fier gentleman !

Alors qu'Harley était encore très-faible et très-souffrant, M. Dale vint à Londres et se rendit près d'Egerton. Le vicaire en s'engageant près de mistress Avenel à garder le secret, avait stipulé la condition que ce ne serait point au détriment du fils survivant de Nora. Et si Nora était mariée après tout ? Ne valait-il pas mieux dans tous les cas savoir le nom du père de cet enfant ? Ne pouvait-il un jour avoir besoin de son père ? Mistress Avenel

s'était vue contrainte de souscrire à ces réserves, mais elle avait supplié M. Dale de ne pas faire de recherches. Si Nora était mariée, son mari se déclarerait naturellement de lui-même. Si elle avait été séduite et abandonnée, chercher à découvrir le père d'un enfant dont tout le monde ignorait l'existence, ce serait s'exposer à déshonorer cette mémoire de Nora que mistress Avenel avait réussi à préserver de tout blâme. Ces arguments firent naître dans l'esprit du bon vicaire une grande perplexité, mais Jeanne Fairfield était convaincue de l'innocence de sa sœur, et ses soupçons se portaient naturellement sur lord L'Estrange.

Peut-être en était-il de même de mistress Avenel bien qu'elle n'en convînt pas. M. Dale était pleinement persuadé de la justesse de ces soupçons ; l'amour du jeune lord pour Nora et les craintes de la comtesse n'avaient été que trop visibles pour un hôte assidu du château de Lansmere.

Harley quittant brusquement le château, le jour même du retour de Nora ; Egerton renonçant à sa candidature avant même que l'opposition se fût déclarée, afin d'aller rejoindre son ami aussitôt après la mort de Nora ; tout le confirmait dans l'idée qu'Harley était ou le séducteur ou le mari.

Peut-être y avait-il eu un mariage secret, célébré sans doute sur le continent, car Harley n'était pas majeur. M. Dale voulut du moins voir lord L'Estrange et le sonder à ce sujet. La maladie de celui-ci s'opposant à une entrevue, le vicaire voulut essayer de pénétrer le mystère au moyen d'une conversation avec Egerton. La réputation de gravité, de véracité et d'honneur que celui-ci s'était acquise l'encourageait à cette démarche.

Il vit donc Egerton et s'efforça d'obtenir du nouveau député de Lansmere des aveux de nature à être utiles à la famille qui lui avait donné sa majorité de deux voix et avait ainsi décidé de son élection.

Le vicaire commença par faire allusion au touchant dévouement de John Avenel, qui malade et désolé avait quitté son lit pour accomplir la promesse faite à Audley, et l'émotion que montra celui-ci lui parut si sincère que peu à peu il en vint à lui confier ses soupçons, ses craintes, ses espérances au sujet de la malheureuse Nora et du fils qu'elle avait laissé. Audley apprit ainsi qu'il était père. Il engagea M. Dale à se conformer aux désirs et aux conseils de mistress Avenel, s'offrit à faire lui-même des recherches en

secret et avec prudence, promit de lui en communiquer le résultat et s'informa du lieu où avait été conduit l'enfant.

Le vicaire donna l'adresse demandée, puis se retira et n'entendit jamais reparler d'Egerton. Il demeura convaincu que l'homme qui avait fait preuve d'une sensibilité si profonde avait échoué dans l'appel fait à la conscience d'Harley, ou avait pensé que mieux valait laisser la mémoire de Nora en paix et son enfant aux soins de la famille de sa mère.

À peine remis de sa maladie, Harley rejoignit sur le continent l'armée anglaise, avide de trouver la mort dans ses rangs. Aussitôt après ce départ Audley se rendit au village que lui avait indiqué M. Dale pour y voir l'enfant de Nora. Mais Jeanne, sur l'ordre de sa mère, s'y était établie sous un nom supposé pour échapper aux bavardages et tromper la curiosité ; la douleur et l'agitation avaient tari son lait ; elle mit l'enfant de Nora en nourrice à une petite distance du village et essaya d'élever au biberon le sien qu'elle jugea trop délicat pour s'en séparer, et qui mourut bientôt. Mark et Jeanne retournèrent à Hazeldean avec Léonard qui passa dès lors pour leur enfant.

Lorsque Egerton s'enquit de Jeanne dans le village, il apprit qu'elle était partie quelques jours auparavant, le lendemain même, ajouta-t-on, du jour où son enfant avait été enterré. Son enfant enterré ! Egerton n'en écouta pas davantage ; il ne sut donc rien de l'enfant qui avait été mis en nourrice. Après avoir parcouru lentement le cimetière et contemplé quelques instants le petit tertre, en appuyant la main sur ce cœur à qui l'on avait défendu toute émotion violente, il repartit sur-le-champ pour Londres. Aucune raison ne le pressait plus de reconnaître son mariage, la réputation de Nora était intacte, son enfant était mort, et sa pénible position vis-à-vis d'Harley l'obligeait au silence.

Audley reprit machinalement sa vie accoutumée. Il s'efforça de diriger de nouveau ses pensées vers ce qui tente les ambitieux. Sa pauvreté lui était une continuelle entrave, sa dette pécuniaire envers Harley l'humiliait et l'affligeait. Il ne voyait d'autre moyen pour dégager ses domaines et s'acquitter envers son ami que de contracter une riche alliance. Mort à toute pensée d'amour, il envisagea cette nécessité d'abord avec répugnance, puis avec une indifférence apathique. Lévy, dont il ignorait la trahison, avait toujours sur lui le pouvoir qu'un usurier conserve à jamais sur l'homme qui

a été, qui est, ou qui peut être son créancier. Lévy le pressait sans cesse de demander en mariage la riche miss Leslie. Lady Lansmere, dans le but de le consoler de la perte qu'il avait faite, l'en pressait aussi ; Harley influencé par sa mère lui écrivait la même chose.

« Arrangez la chose comme il vous plaira, dit enfin Egerton à Lévy, pourvu que je ne dépende pas de ma femme.

« Demandez-la pour moi si vous voulez, dit-il à lady Lansmere. Je ne pourrais lui faire la cour, il me serait impossible de parler d'amour. »

De façon ou d'autre le mariage, avec tous les avantages qu'il apportait au gentilhomme ruiné, fut conclu. Et Egerton se montra, dans le monde, l'époux digne et poli que nous avons vu, marié à une femme qui l'adorait. C'est le sort commun des hommes de ce caractère de n'être que trop aimés !

Il fut touché du reproche que lui fit sa femme à son lit de mort : « Quoique j'aie pu faire, dit-elle, je n'ai jamais obtenu votre amour. — C'est vrai, répondit Audley les larmes aux yeux, la nature ne m'avait donné que bien peu de ce que les femmes appellent amour, et je l'avais prodigué à une autre avant de vous connaître. » Et il lui raconta alors avec quelques réserves une partie de son histoire : ce récit la calma et la consola ; en voyant qu'il avait aimé, qu'il pouvait regretter, elle sentit enfin battre ce cœur qui lui était demeuré jusque-là inconnu. Elle mourut en lui pardonnant, en le bénissant.

Audley fut très-affecté de cette nouvelle perte. Il résolut de ne jamais se remarier. Il songea vaguement à diminuer ses dépenses et à faire du jeune Randal Leslie son héritier. Mais lorsqu'il vit l'intelligent écolier d'Eton, son cœur demeura froid, bien que son esprit apprêtiât les talents de Randal. Il se promit seulement de l'aider dans sa carrière et de faire amplement pour lui ce qu'il devait à un parent éloigné de sa femme. Toujours insouciant et prodigue en matière d'argent, il se montrait souvent d'une générosité princière, non pour le plaisir de donner et de servir les autres, mais par habitude de grand seigneur, par un sentiment orgueilleux de ce qu'il devait à lui-même et à sa position.

Audley avait d'ailleurs une triste excuse de la prodigalité avec laquelle il dépensait la fortune considérable que lui avait léguée sa femme. Les fonctions morbides du cœur étaient devenues chez lui une maladie organique. Il pouvait à la vérité vivre encore bien des années et mourir de

quelque autre maladie, mais il pouvait aussi mourir subitement au premier jour, dans la fleur de l'âge et dans ce qui semblait toute la vigueur de la santé. Le seul médecin à qui il eût confié ce qu'il souhaitait cacher au reste du monde (car les ambitieux voudraient qu'on les crût immortels), lui avait dit franchement qu'il n'était pas probable que, parmi les luttes et les soucis de la politique, il dépassât de beaucoup le milieu de la vie. N'ayant donc pas d'enfants, et ses proches parents étant tous riches, Egerton s'abandonna à son dédain naturel de l'argent. Il laissa le soin de ses affaires à Lévy et à son intendant. Lévy s'enrichit rapidement, et l'intendant prospéra.

L'usurier conserva sur l'impérieux ministre un pouvoir singulier. Il savait son secret ; il pouvait le révéler à Harley. Et le seul côté sensible de la nature de l'homme d'État, la seule partie de lui-même qui n'eût pas été plongée neuf fois dans le Styx de la vie pratique, si propre à rendre un homme invulnérable à la tendresse, c'était son affection mêlée de remords pour cet ami de collège qu'il trompait encore.

Le lecteur a donc maintenant la clef du caractère impénétrable d'Egerton : le ministre envié, — l'homme sans joies et sans affections, — l'oracle financier d'un empire, — le prodigue livré aux usuriers, le fier gentleman que des princes eussent volontiers consulté sur le casuisme de l'honneur, — le coupable, tremblant de voir l'ami qu'il aime le mieux en ce monde découvrir son mensonge. Enveloppe-toi dans le chaste voile que tissent pour toi les Arts ou les Grâces, ô nature humaine ! Les statues de marbre seules peuvent se montrer dans leur blanche nudité sans honte, et sans crainte d'offenser les regards.

CHAPITRE LVI.

Léonard ne put naturellement comprendre que certains fragments du récit que nous venons de faire au lecteur.

Il vit seulement que sa malheureuse mère avait été unie à un homme qu'elle aimait d'une tendresse sans égale ; qu'elle avait été amenée à penser que son mariage était frauduleux, était partie pour le continent au désespoir, en était revenue repentante et confiante, et avait entendu parler du mariage de son amant avec une autre. Là se terminait le manuscrit dont les dernières pages étaient tachées de larmes. La triste fin de Nora, son retour chez ses parents et sa mort avaient été racontés à Léonard par le docteur Morgan.

Mais le nom de son mari, vrai ou supposé n'était pas révélé. Léonard comprenait seulement qu'il était d'un rang beaucoup plus élevé que celui de Nora. Harley L'Estrange semblait être clairement désigné par l'écolier amoureux. S'il en était ainsi, Harley devait savoir tout ce qui demeurerait encore obscur pour Léonard ; celui-ci résolut donc de lui communiquer le manuscrit. Il quitta le cottage, avec l'intention de revenir pour assister aux funérailles de son ami. Mistress Goodyer lui permit volontiers d'emporter les papiers qu'elle lui avait prêtés ; elle y ajouta même le paquet qu'on avait adressé du continent à mistress Bertram.

Réfléchissant avec tristesse et anxiété au récit qu'il venait de lire, Léonard rentrait dans Londres à pied et se dirigeait vers l'hôtel d'Harley lorsque, au moment où il traversait Bond-Street, un monsieur accompagné du baron Lévy, et qui, à en juger par la rougeur de son visage et le ton élevé de sa voix, venait probablement d'avoir avec l'usurier fashionable un colloque peu satisfaisant, quitta brusquement Lévy et vint prendre Léonard par le bras.

« Excuses-moi, monsieur, dit ce gentleman regardant Léonard en face, mais à moins que mes yeux ne me trompent, ce qui ne leur arrive guère, je retrouve un neveu envers qui je me suis peut-être montré un peu rude, mais qui cependant n'a pas le droit d'oublier Richard Avenel.

— Mon cher oncle, s'écria Léonard ; voici une bien agréable surprise, et cela juste au moment où j'avais grand besoin d'un peu de joie ! Croyez que je n'ai jamais oublié vos bontés et que j'ai toujours regretté notre brouille.

— Bien dit ; donne-moi la main alors. Voyons que je te regarde un peu. Un véritable gentleman, par ma foi ! et beau garçon avec ça. Nous autres Avenel, nous avons toujours été une belle famille. Au revoir, baron Lévy ; vous n'avez que faire de m'attendre ; je ne m'enfuirai pas, soyez tranquille.

— Mais, dit tout bas Lévy qui avait suivi Avenel de l'autre côté de la rue, et examinait Léonard avec curiosité, mais il faut que ce soit comme je vous l'ai dit, quant au bourg, ou bien (pour parler clair) il vous faudra payer les billets au jour de l'échéance.

— Très-bien, monsieur, très-bien, je vous comprends, mon argent ou mon bourg ?

— Précisément, fit le baron avec le plus gracieux sourire.

— Vous aurez de mes nouvelles. (À part tandis que Lévy s'éloigne :) Au diable soit le coquin ! »

Dick Avenel passa alors son bras dans celui de son neveu et pendant dix minutes s'efforça d'oublier ses inquiétudes, en satisfaisant cette curiosité au sujet des affaires d'autrui qui lui était naturelle, et qui en cette circonstance s'augmentait de l'affection réelle qu'il portait à son neveu. Néanmoins longtemps avant que Léonard eût pu vaincre sa répugnance à parler de ses succès littéraires, l'esprit de Dick était revenu à son rival de Screwstown, à la malédiction de la concurrence illimitée, aux billets que Lévy lui avait escomptés afin de le mettre en état de lutter contre un capitaliste plus puissant que lui, et au satané coquin à qui il fallait maintenant deux sièges à Lansmere, un pour Randal Leslie, et l'autre pour un riche nabab dont il venait d'attraper la clientèle, tandis que Dick ne demandait pas mieux que d'obliger Randal, mais désirait garder le second siège pour lui-même.

C'est pourquoi il se laissa aller à tout conter à son neveu, bien plutôt par besoin d'épancher ses chagrins et ses ressentiments qu'avec l'espoir de trouver dans les conseils de Léonard un moyen de se tirer d'embarras.

« C'est bon, c'est bon, dit-il à son neveu ; tu me raconteras ton histoire un autre jour. Je vois que tu as prospéré, c'est là l'important. Pour le moment, je ne puis songer qu'à mes propres affaires. Je suis dans un cruel embarras. Screwstown n'est plus la ville respectable que tu as connue, elle est entièrement bouleversée et démoralisée par un enragé capitaliste dont les machines à vapeur seraient capables d'amener les chutes du Niagara dans votre salon, mon cher ! Et comme si cela ne suffisait pas pour ruiner et pour mettre en pièces un pauvre manufacturier anglais comme moi, j'apprends qu'il est en pourparler au sujet d'un infernal brevet qui permettra à ses machines de faire le double de besogne avec moitié moins de bras ! C'est

comme ça que ces brigands-là augmentent sans fin notre taxe des pauvres. Mais je monterai une émeute contre lui, il peut en être sûr. Qu'on ne vienne pas me chanter la loi ! À quoi diable la loi est-elle bonne, si elle ne peut protéger l'industrie d'un honnête homme, d'un libéral comme moi encore ! »

Ici Dick se livra à une tempête de malédictions contre le vieux pays pourri en général et contre M. Dyce, le capitaliste monstre de Screwestown, en particulier.

Soudain Léonard fit un geste d'étonnement, car Dick nomma le susdit capitaliste, qui n'était autre que l'homme avec qui il était en marché pour son perfectionnement des machines à vapeur.

« Arrêtez, mon oncle, arrêtez ! Vous dites donc que si cet homme achète le brevet en question, cela pourra vous faire du tort ?

— Me faire du tort ? mais cela me conduira droit à la banqueroute, c'est-à-dire si ces machines réussissent ; mais j'espère que ce n'est qu'une blague.

— Elles réussiront, j'en réponds.

— Toi ! tu les as donc vues ?

— C'est moi qui les ai inventées. »

Dick retira brusquement son bras de celui de Léonard.

« Serpent ! s'écria-t-il ; c'est donc toi, que j'ai réchauffé à mon foyer, qui causeras la ruine de Richard Avenel !

— Non, c'est moi au contraire qui le sauverai. Venez dans la cité ; vous y verrez mon modèle et, s'il vous convient, je vous en cède le brevet.

— Un fiacre ! un fiacre ? un fiacre ! s'écria Dick Avenel arrêtant une voiture. Monte vite, Léonard ; je l'achète ton brevet, c'est-à-dire pourvu qu'il soit bon à quelque chose, et quant au paiement...

— Ne parlez pas de paiement, mon cher oncle.

— Eh bien, je n'en parlerai pas, reprit Dick plus doucement, car à vrai dire ce n'est pas là le sujet de conversation que je choisirais pour le moment. Laisse-moi d'abord me tirer des griffes de ce crocodile à

moustaches noires, qu'on appelle le baron Lévy, puis ensuite — mais, monte, monte, et donne l'adresse au cocher ! »

Une inspection rapide de l'invention de Léonard suffit à convaincre Richard Avenel que ce procédé serait pour lui d'un inappréciable avantage. Il comprenait qu'armé d'un brevet dont les effets, quant à l'augmentation de puissance et la diminution de main d'œuvre, étaient évidents pour tout homme pratique, il lui serait maintenant facile de se procurer les avances d'argent dont il avait besoin soit pour le renouvellement de ses machines, soit pour payer les billets qu'avait escomptés Lévy, ou faire au capitaliste monstre une guerre acharnée. Il lui serait peut-être nécessaire de s'associer quelque autre capitaliste ; Mais alors même tout autre associé serait préférable à Lévy. Avenel fut soudain frappé d'une idée lumineuse.

« Si je parviens à effrayer cet infernal intrus pendant quelques mois, il m'offrira peut-être lui-même de s'associer avec moi, nous ferons des deux fabriques une seule combinaison, et à nous deux, nous ferons la loi au monde entier. »

La gratitude de Dick devint si expansive qu'il offrit à son neveu de le faire nommer à Lansmere en son lieu et place. Léonard refusa et Dick s'écria :

« Eh bien alors n'importe lequel de tes amis ; je suis pour la réforme contre ces hauts et puissants seigneurs des bourgs pourris, et par suite de prêts faits aux petits propriétaires, ou d'hypothèques prises sur leurs biens, et d'anciennes relations amicales avec les électeurs indépendants, je tiens certainement un des sièges, et peut-être les deux sièges du bourg de Lansmere dans les poches de mon paletot. »

Dick, après être convenu avec Léonard d'un rendez-vous chez son avoué pour le transfert de l'invention, à des conditions qui, déclara-t-il, « seraient honorables pour les deux parties, » se hâta d'aller dans la cité à la recherche de quelque capitaliste monstre qui voulût bien l'aider à se tirer des griffes de Lévy et des machines de son rival.

CHAPITRE LVII.

Harley L'Estrange était dans son appartement. Il venait de fermer un volume de quelque classique favori, et sa main était posée sur le livre. Depuis le retour d'Harley en Angleterre, un changement était survenu dans sa physionomie et même jusque dans sa démarche et dans son attitude ; ce changement était plus marqué encore depuis sa dernière entrevue avec Hélène. Ses lèvres serrées exprimaient la fermeté et la résolution, son front une calme décision. À la grâce indolente de ses mouvements avait succédé je ne sais quelle énergie calme et recueillie, semblable à celle qui distinguait Egerton lui-même. Si l'on avait pu lire dans son cœur, on y eût vu qu'Harley, pour la première fois, s'efforçait réellement de vaincre ses passions et son humeur, qu'en lui tout l'homme se préparait aux combats du devoir.

« Non, murmurait-il, non, Je ne veux songer qu'à Hélène, qu'à la vie réelle ! Ne fusse-je pas fiancé à une autre, que serait pour moi cette Italienne aux yeux noirs ? Quelle folie ! Moi, aimer encore ! Moi qui, pendant tout le printemps de ma vie, ai gardé ma foi à une mémoire et à un tombeau ! Allons, Harley, il est temps d'être homme et d'agir en homme ; contente-toi de l'affection, ne rêve plus la passion. Renonce à un faux idéal. Es-tu donc un poète pour croire que la vie puisse être un poème ? »

La porte s'ouvrit, et Harley vit entrer le prince autrichien qu'il avait intéressé à la cause de Violante et de son père.

« Avez-vous découvert les documents dont vous m'avez parlé, dit le prince. Il me faut retourner à Vienne dans quelques jours, et si je ne m'y présente muni de quelque preuve tangible de la trahison de Peschiera ou de quelque excuse concluante pour son noble parent, je crains que celui-ci n'ait d'autre moyen de rentrer en Italie que d'accorder la main de sa fille à son perfide ennemi.

— Hélas ! dit Harley, jusqu'ici toutes mes recherches ont été vaines, et je n'ose tenter d'autres démarches dans la crainte d'éveiller l'attention de Peschiera et de l'exciter à chercher de son côté. Il faut donc que mon pauvre ami se résigne à l'exil. Accorder la main de Violante au comte serait

déshonorant. Mais bientôt je serai marié, et je pourrai offrir au père et à la fille un asile moins indigne de leur rang.

— La future lady L'Estrange accueillera-t-elle sans jalousie une aussi belle personne ? Et vous même, mon pauvre ami, ne courrez-vous pas quelque danger ?

— Peuh ! fit Harley en rougissant. Violante aura deux pères, voilà tout. Ne plaisantez pas, je vous en prie, sur un sujet aussi sérieux et qui touche à l'honneur. »

La porte s'ouvrit de nouveau et on annonça Léonard.

« Soyez le bienvenu, dit Harley, heureux d'échapper au regard pénétrant du prince ; soyez le bienvenu. Voici le noble ami qui s'intéresse avec nous au sort de Riccabocca, et qui pourrait lui être si utile, si je parvenais à découvrir les documents dont je vous ai parlé.

— Les voici, dit Léonard simplement. Plaise à Dieu que cela vous suffise ! »

Harley ouvrit aussitôt le paquet et en examina rapidement le contenu.

« Hourra ! s'écria-t-il bientôt d'un air triomphant et en battant des mains comme un enfant. Voyez, voyez, prince ; voici les propres lettres de Peschiera à la femme de son parent ; son aveu de ce qu'il appelle « ses projets patriotiques, » ses supplications pour qu'elle persuade à son mari de s'unir à lui. Voyez comme il se sert de son influence sur la femme qui avait été sa fiancée ; avec quel artifice il combat ses objections ! Voyez combien notre ami avait de répugnance à agir avant que femme et parent ne se fussent ligüés pour l'entraîner !

— Assez, assez ! cela suffit, s'écria le prince après avoir jeté un coup d'œil sur les passages indiqués par Harley.

— Non, ce n'est pas assez ! cria Harley en continuant de parcourir rapidement les lettres de Peschiera. En voici davantage ! Oh ! le fieffé coquin ! Voici, après la fuite de notre ami, l'aveu que fait Peschiera de sa passion coupable ; il convient lui-même qu'il s'est efforcé d'attirer son bienfaiteur à sa ruine, dans le but de souiller la maison qui l'avait abrité. Ah ! voyez comme elle le traite ! Grâce au ciel, ses yeux se sont ouverts, et elle l'a repoussé et méprisé avant de mourir. Elle était innocente ! J'en étais

sûr ! La mère de Violante devait être pure ! Pauvre femme ! quel sort affreux ! Votre empereur a-t-il un cœur d'homme ?

— Je connais assez notre empereur, répondit le prince, pour affirmer que le jour où ces papiers seront mis devant ses yeux, la ruine de Peschiera et le rappel de son parent seront assurés. Vous aurez la joie de voir celle à qui vous vouliez donner la place d'une enfant à votre foyer, la plus riche héritière d'Italie, la fiancée de quelque noble amant dont le rang ne le cédera qu'à celui des têtes couronnées.

— Ah ! dit Harley ému et pâissant, je ne verrai pas cela, car jamais je ne retournerai en Italie ! Je ne la verrai plus, non, plus jamais, lorsqu'une fois elle aura quitté ce froid climat, ce triste pays des soucis et des affaires ; puis il détourna la tête un moment, et ensuite s'approcha vivement de Léonard. Mais vous, heureux poète ! aucun idéal n'est jamais perdu pour vous ; vous êtes indépendant de la vie réelle. Plût à Dieu que je fusse poète ! » Et il sourit tristement.

« Vous ne diriez sans doute pas cela, milord, répondit Léonard avec une égale tristesse, si vous saviez combien peu l'idéal compense, pour un poète, la perte d'une affection humaine. Indépendant de la vie réelle ? Hélas ! non. Et j'ai là les confessions d'une véritable âme de poète que je viens vous prier de lire quand vous en aurez le loisir ; après les avoir lues, vous me direz si vous regrettez encore de n'être pas poète. »

Et, en parlant, Léonard montrait à Harley le manuscrit de Nora.

« Mettez-le sur mon bureau, dit celui-ci ; je le lirai plus tard.

— Oh ! lisez-le dès que vous le pourrez, car il y a là des choses qui doivent décider de ma vie... des choses qui sont encore pour moi un mystère, et que vous pourrez m'expliquer, je l'espère.

— Moi ! s'écria Harley ; et il se dirigeait vers son bureau pour examiner aussitôt le manuscrit, lorsque la porte s'ouvrit encore une fois, mais avec violence, et Giacomo se précipita dans la chambre, suivi de lady Lansmere.

— Oh ! milord, milord ! s'écria Giacomo, la signorina ! la signorina !

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? — Ma mère, ma mère ! que lui est-il arrivé ? Parlez, je vous en conjure !

— Elle est partie... elle nous a quittés.

— Oh ! non, non ! s'écria Giacomo, elle ne nous a pas quittés ; il faut qu'on l'ait trompée ou emmenée de force. Le comte ! le comte ! Ô mon bon lord, sauvez-la ! sauvez-la comme vous avez sauvé son père !

— Silence ! fit Harley. Donnez-moi votre bras, ma mère. Un second coup de cette nature est au-dessus des forces d'un homme ! du moins au-dessus des miennes... Bien, bien, me voilà mieux ! Merci, ma mère. De l'air ! de l'air !... Ainsi donc, le comte triomphe et Violante s'est enfuie avec lui ! — Expliquez-moi tout ; je suis maintenant en état de le supporter. »

1. ↑ Riche bouche.

2. ↑ Comme il y a eu en France un grand nombre de révolutions, il peut n'être pas Inutile d'expliquer qu'Harley tait allusion à celle qui a exilé Charles X et placé Louis-Philippe sur le trône.

3. ↑ La loi de *mesne process* existait encore à cette époque.

LIVRE VII.

CHAPITRE I.

Il nous faut retourner quelque peu en arrière pour expliquer au lecteur la disparition de Violante.

On doit se rappeler que Peschiera, effrayé par l'approche d'Harley, n'avait eu que le temps de presser la jeune Italienne de lui accorder une nouvelle entrevue. Mais lorsque le lendemain il pénétra de nouveau furtivement dans le jardin, il n'y trouva pas Violaute. Après être resté jusqu'à la nuit tombante dans le voisinage de la maison, le comte se retira, furieux, et convaincu qu'il avait échoué dans le dessein de captiver celle dont il voulait faire sa victime. Il examina, par la pensée, et il discuta le même soir avec Lévy la possibilité d'employer un de ces moyens violents et hardis qui convenaient à son audace et à sa position désespérée. Mais Lévy ridiculisa à tel point toute idée d'enlever forcément Violante de l'hôtel Lansmere ; il montra un si profond mépris pour les projets d'assauts nocturnes avec accompagnement de fenêtres escaladées et d'échelle de cordes, que le comte se vit contraint d'abandonner ces plans de romanesque scélératesse si peu réalisables dans nos classiques capitales, et dont le résultat infaillible eût été sa propre capture par la police, avec la perspective d'être ensuite enfermé dans une maison de correction.

Lévy lui-même déclara son esprit inventif en défaut, et Randal Leslie fut appelé en consultation.

L'usurier s'était arrangé de façon à ce que les plans de fortune et d'avancement de Randal dépendissent si bien de son appui et de sa connivence à lui, que le jeune homme, malgré son désir de faire des autres ses instruments et de ne pas leur en servir, était obligé d'incliner son

intelligence devant l'astuce et l'expérience supérieures de Lévy, semblable à ces subtils génies de l'air, condamnés à exécuter les ordres de quelque vulgaire sorcier terrestre.

L'acquisition du domaine de ses ancêtres, son futur siège au Parlement, ses chances de ravir à Frank l'héritage d'Hazeldean, étaient autant de fils d'archal au moyen desquels Lévy le faisait mouvoir, et il était, entre les mains de l'usurier, comme Polichinelle entre celles de l'homme qui, à la foire, est le maître de présenter celui-ci à l'admiration de la foule, ou de le rejeter dans la poussière et les chiffons.

Randal se mordait les lèvres avec la colère contenue d'un homme qui attend l'heure de l'émancipation, et se prête à la servitude présente avec une soumission mécanique. La supériorité de son intelligence sur le courage de Peschiera et la ruse de Lévy apparut sur-le-champ.

« Votre sœur, dit-il au comte, doit être l'agent de la partie difficile de votre entreprise. Violante ne peut être arrachée de force de chez lady Lansmere ; il faut qu'on lui persuade de la quitter volontairement, et il n'y a qu'une femme qui puisse faire cela.

— Bien dit, fit le comte ; mais Béatrix est devenue rétive, et quoique sa dot et par conséquent son mariage avec cet excellent Hazeldean dépendent de mon alliance avec ma belle compatriote, elle est devenue si indifférente au succès de mes projets, que je n'ose compter sur son concours. Entre nous, elle, qui naguère était si désireuse de se remarier, paraît maintenant très-éloignée de cette idée, et ce n'est que par là que je la tenais.

— N'aurait-elle pas vu, dans ces derniers temps, quelqu'un qu'elle préfère au pauvre Frank ?

— Je le crains ; mais je ne devine pas qui, à moins que ce ne soit cet odieux L'Estrange.

— Ah !... bien, bien ! Ne vous mêlez pas de cela, mais soyez, comme vous vous le proposiez, prêt à quitter l'Angleterre, dès que Violante sera en votre pouvoir.

— Tout est prêt, dit le comte. Lévy est convenu d'acheter un bâtiment, excellent voilier, à l'un de ses clients. J'ai sous la main une vingtaine d'Italiens déterminés, accoutumés à la mer... Génois, Corses, Sardes... et carbonari de la meilleure sorte. Non pas d'imbéciles patriotes, mais des

libéraux cosmopolites, qui tiennent toujours du fer à la disposition de l'or des autres. J'ai, de plus, un prêtre tout disposé à accomplir la cérémonie, un homme sourd aux refus et aux cris des belles dames. Que je sois une fois en mer, et, n'importe où je débarquerai, Violante s'appuiera sur mon bras comme comtesse de Peschiera.

— Mais Violante, dit Randal s'efforçant de vaincre le dégoût que lui inspirait l'audacieux cynisme du comte, mais Violante ne peut être emmenée en plein jour du quartier populeux où réside votre sœur.

— J'ai pourvu à cela, dit le comte ; mes émissaires m'ont trouvé une maison voisine de la rivière, et aussi propice à notre dessein que le serait un donjon de Venise.

— Je préfère ne pas savoir tout ceci, répondit Randal avec vivacité ; vous indiquerez à M^{me} di Negra l'endroit où elle devra conduire Violante. Ma tâche se borne aux combinaisons de l'intelligence ; la force et la violence ne sont pas de mon ressort. Je vais aller à l'instant trouver votre sœur, sur laquelle j'ai, je crois, plus d'influence que vous, bien que je doive vous engager à vous prémunir par la suite contre ses remords probables. En attendant, comme les soupçons tomberont sur vous dès que Violante aura disparu, montrez-vous constamment en public entouré de vos amis. Arrangez-vous de manière à pouvoir rendre compte de chacune de vos heures.

— Autrement dit, mettez-vous en mesure de produire un *alibi*, interrompit le ci-devant procureur.

— Précisément, baron. Terminez l'achat du vaisseau, et laissez le comte l'équiper comme il lui conviendra. Je vous verrai tous deux lorsqu'il sera temps d'agir. Pour aujourd'hui, j'ai beaucoup à faire ; mais comptez sur moi, ce sera fait. »

Puis Randal prit congé du comte, et Lévy le suivit.

« Ce que vous vous proposez est fort habile, je n'en doute pas, dit l'usurier passant son bras sous celui de Randal ; mais, prenez garde à ne pas vous mettre trop avant dans une mauvaise affaire qui ferait tort à votre réputation. J'ai de grandes espérances pour votre carrière politique, et un homme politique a besoin d'une bonne réputation ; — j'entends quant à ce qui touche l'honneur.

— Moi, exposer ma réputation !... et pour un Peschiera ! » fit Randal en ouvrant de grands yeux.

Le baron lâcha le bras de Randal.

« Décidément, ce garçon ira loin, » pensa-t-il en allant retrouver le comte.

CHAPITRE II.

Randal, avec sa pénétration habituelle, avait depuis longtemps deviné que le changement survenu dans les vues et le caractère de Béatrix était une de ces révolutions que la passion seule peut amener ; il avait remarqué que le désappointement avait eu part au consentement qu'elle avait accordé à Frank Hazeldean, et qu'au lieu de l'indifférence résignée avec laquelle elle aurait autrefois envisagé tout mariage qui l'eût délivrée d'une position si pénible à sa fierté, c'était maintenant avec une répugnance visible qu'elle songeait à accomplir la promesse que le pauvre Frank avait si chèrement payée. Les tentations que faisait luire le comte à ses yeux pour l'entraîner à devenir la complice de ses odieux projets, avaient cessé de l'émouvoir. Elle n'ambitionnait plus une dot qui n'aurait servi qu'à hâter un mariage qu'elle redoutait. Randal comprit qu'il ne pouvait espérer le concours de Béatrix qu'en faisant appel à une passion assez violente pour aveugler son jugement. C'était sur la jalousie qu'il comptait. Il avait d'abord douté qu'Harley fût l'objet de son amour ; n'était-ce pas cependant probable ? Les soupçons, du moins, ne pouvaient se porter sur aucun autre. S'il en était ainsi, il lui suffirait de dire tout bas à Béatrix : « Violante est votre rivale ; Violante partie, votre beauté produira sans doute son effet naturel ; et, sinon, vous êtes Italienne, et vous serez du moins vengée. » Il crut d'autant plus volontiers que lord L'Estrange était aimé de Béatrix, que, la dernière fois qu'il avait vu la marquise, celle-ci l'avait questionné avec beaucoup de

curiosité au sujet de la famille de lord Lansmere, particulièrement de la partie féminine. Randal avait alors jugé prudent de garder le silence au sujet de Violante et de feindre l'ignorance, mais il avait promis de s'enquérir, avant de revoir la marquise, de tous les détails que celle-ci désirait connaître. La chaleur qu'elle avait mise à l'en remercier avait éveillé ses soupçons et lui avait suggéré l'idée de la jalousie. Si, comme l'avait plus d'une fois pensé Randal, Harley aimait Violante, le peu de passion qu'avait le jeune homme se trouvait engagé au service de Peschiera ; car si Leslie n'aimait pas Violante, il détestait du moins cordialement Harley.

« Quand ce ne serait pas Harley, se dit Randal, touchons toujours cette corde de la jalousie ; ses vibrations serviront à me diriger. »

Tout en réfléchissant ainsi, il arriva chez M^{me} di Negra.

La curiosité témoignée par la marquise relativement à la famille de lord Lansmere prenait sa source dans l'intérêt passionné avec lequel Béatrix s'attachait encore à l'image du jeune poète auquel Randal était bien loin de songer. Cet intérêt était rendu plus vif encore par l'irritation douloureuse que lui causait la pensée de l'engagement contracté avec un autre. Un vague espoir d'échapper à sa promesse, le regret d'avoir peut-être été trop prompt à bannir Léonard de sa présence, de n'avoir pas accepté l'amitié qu'il lui offrait et essayé de lutter contre sa rivale inconnue, envahissaient l'esprit de Béatrix et le détournaient complètement de l'avenir qu'elle avait accepté. Et, pour être juste, si défectueux que fût chez elle le sentiment du devoir, si impuissants que fussent sur son esprit les principes qui auraient dû régler sa conduite, la pensée de son ingratitude envers le généreux Hazeldean ajoutait encore à ses tourments, et il lui semblait que la seule expiation qu'elle pût offrir à celui-ci, c'était de trouver un prétexte pour ne pas remplir sa promesse et le sauver ainsi d'une union avec elle. Elle avait fait épier les démarches de Léonard ; elle avait appris qu'il faisait de longues et fréquentes visites chez lady Lansmere, que cette dame avait chez elle deux jeunes filles ; sans doute, c'était l'une d'elles qui attirait Léonard : sa rivale devait être là.

Randal trouva Béatrix dans un état d'esprit tout propre à favoriser son dessein. Il mit d'abord la conversation sur Harley, et, remarquant que le

visage de son interlocutrice n'avait pas changé, peu à peu il obtint d'elle l'aveu de son secret.

« Alors, dit-il gravement, si quelqu'un que vous honorez de votre tendresse fait de si fréquentes visites chez lord Lansmere, vous avez réellement sujet d'être inquiète et de faire des vœux pour le succès de votre frère, car lord Lansmere a pour hôte une jeune fille d'une beauté merveilleuse, et, je vous l'avouerai maintenant, cette jeune fille n'est autre que celle dont le comte de Peschiera désire faire sa femme. »

Randal, pendant qu'il parlait, vit le front de Béatrix s'assombrir, ses yeux lancer des éclairs ; il sentit qu'il venait de s'assurer une complice. — Violante ! — Léonard n'avait-il pas en effet parlé de Violante, et avec quelles louanges ! Son enfance ne s'était-elle pas écoulée près d'elle ? Quelle autre que Violante pouvait-il aimer ? L'exclamation qui échappa à Béatrix après un moment de silence révéla à Randal l'avantage qu'il venait d'obtenir. Et, tantôt excitant la jalousie de la marquise, tantôt flattant son amour de l'assurance répétée que si Violante était une fois hors d'Angleterre et mariée à Peschiera, Léonard ne pourrait rester insensible à ses charmes à elle ; puis se chargeant, lui Randal, de la libérer honorablement de son engagement envers Frank Hazeldean, et d'obtenir de Peschiera d'acquitter la dette qui la liait à cet amant dévoué, il fit si bien que lorsqu'il quitta la marquise, non-seulement celle-ci s'était engagée à suivre tous ses conseils, mais encore elle le pressait ardemment de mettre son plan à exécution. Randal s'en alla lentement, tissant avec réflexion les fils si compliqués de la trame qu'il ourdissait ; et c'est alors que triompha son astuce.

Il était nécessaire, afin d'empêcher qu'on ne soupçonnât Peschiera (qui en ce cas eût pu être arrêté), que, durant l'intervalle qui s'écoulerait entre la disparition de Violante et le départ de celle-ci, on pût assigner une cause au moins vraisemblable à son absence de chez lord Lansmere ; il était également nécessaire que Randal lui-même parût complètement étranger aux actes du comte, quand bien même celui-ci serait découvert ou soupçonné. Pour obtenir ces résultats, Randal se rendit à Norwood et demanda une entrevue à Riccabocca. Affectant l'agitation et l'anxiété, il informa l'exilé qu'il avait des raisons de croire que Peschiera avait réussi à obtenir de Violante une entrevue secrète, et de craindre que le comte n'eût

fait sur l'esprit de la jeune fille une impression favorable ; puis, s'exprimant avec la jalousie d'un amant, il supplia Riccabocca de l'autoriser à parler à Violante, et d'exiger d'elle de consentir à leur mariage immédiat.

Le pauvre Italien fut confondu des nouvelles que lui apportait Randal ; et les craintes presque superstitieuses que lui inspirait son brillant ennemi, jointes à l'opinion qu'il avait de l'effet tout-puissant des dons extérieurs sur les femmes, le portèrent non-seulement à croire implicitement aux dangers dont on lui parlait, mais encore à se les exagérer. Il accueillit donc de nouveau avec joie l'idée du mariage de sa fille avec Randal, que, depuis quelque temps, il envisageait avec assez de froideur.

Son premier mouvement fut naturellement d'envoyer chercher Violante, mais Randal s'y opposa.

« Hélas ! dit-il, je sais que Peschiera a découvert votre retraite, et elle serait encore moins en sûreté ici qu'elle n'est chez lord Lansmere.

— Mais, *diavolo* ! vous dites que Peschiera est parvenu à l'y voir, en dépit des promesses de lady Lansmere et de toutes les précautions d'Harley ?

— C'est vrai. Peschiera s'en est vanté à moi-même. Bien entendu, il ne s'est pas présenté ouvertement, mais sous un déguisement quelconque. Je suis néanmoins assez avant dans sa confiance (c'est chose aisée avec cet audacieux vantard) pour le détourner de renouveler sa tentative avant quelques jours. D'ici là, vous ou moi, nous aurons découvert quelque asile plus sûr que celui-ci, où vous pourrez vous établir, et ce sera alors le moment de reprendre votre fille. Pour l'instant, si vous voulez me charger pour elle d'une lettre où vous lui enjoindrez de me recevoir comme son fiancé, cela détournera ses pensées du comte, et je jugerai à la manière dont elle m'accueillera si Peschiera a exagéré ou non l'effet qu'il prétend avoir produit. Vous pourrez me donner aussi une lettre pour lady Lansmere, la priant de s'opposer à ce que votre fille revienne ici. Ô monsieur ! ne raisonnez pas avec moi, soyez indulgent pour les craintes d'un amant. Croyez que je vous conseille pour le mieux. N'y ai-je pas le plus poignant intérêt ? »

Ainsi que bien des hommes fort sages dans leur cabinet, la plume à la main, et avec tout le temps de consulter leur sagesse, Riccabocca était ému,

nerveux, troublé lorsqu'il était subitement appelé à mettre en action cette sagesse. Il avait pris assez de greffes sur l'arbre de la science pour greffer une forêt, mais la forêt tout entière ne pouvait lui fournir un solide bâton de voyage. Le gros in-folio du Machiavel mort était là inutile, tandis que le Machiavel de la vie pratique était debout et tout-puissant devant lui. Le sage était aussi docile entre les mains de l'ambitieux que le somnambule devant son magnétiseur. Randal lui dicta pour ainsi dire les lettres qu'il adressa à sa fille et à lady Lansmeie.

Le philosophe aurait bien voulu consulter sa femme ; mais il n'osa confesser cette faiblesse à Randal. Soudain il songea à Harley, et tandis que Randal prenait les lettres qu'il venait d'écrire, il lui dit :

« Là... ceci nous donnera du temps, et j'enverrai chercher lord L'Estrange pour le consulter.

— Mon noble ami, reprit Randal avec tristesse, oserais-je vous prier de ne pas voir lord L'Estrange, du moins jusqu'à ce que j'aie plaidé ma cause auprès de votre fille... jusqu'à ce qu'elle ne soit plus sous le toit de lord Lansmere ?

— Et pourquoi ?

— Parce que je présume que vous êtes sincère en daignant m'accepter pour gendre, et que je suis certain que lord L'Estrange apprendrait avec regret vos bonnes dispositions en ma faveur. Me trompé-je ? »

Riccabocca garda le silence.

« Bien que ses arguments échouassent nécessairement auprès d'un homme d'honneur et de discernement tel que vous, ils pourraient avoir plus d'effet sur l'esprit de votre fille. Réfléchissez, je vous en conjure, que plus on l'indisposera contre moi, plus elle sera accessible aux artifices du comte. Je vous supplie donc de ne rien dire. lord L'Estrange jusqu'à ce que Violante ait accepté ma main ou du moins jusqu'à ce qu'elle soit revenue sous votre protection ; sinon, reprenez votre lettre, elle serait inutile.

— Peut-être avez-vous raison ? Lord L'Estrange est certainement prévenu contre vous, ou plutôt, il pense trop à ce que j'ai été, trop peu à ce que je suis.

— Qui pourrait vous voir et ne pas faire de même ? Je le lui pardonne. » Et baisant la main avec laquelle l'exilé avait fait le geste de repousser cet hommage, Randal mit les lettres dans sa poche, et feignant de lutter contre son émotion, s'élança hors de la maison.

CHAPITRE III.

Hélène et Violante venaient de causer ensemble, et la première, obéissant à l'injonction de son tuteur, avait parlé d'une manière brève, mais positive, de son futur mariage avec Harley.

Quoique Violante fût préparée à cette confidence, quoiqu'elle eût clairement deviné cet engagement, qu'elle fût convaincue que le rêve de son enfance et de sa jeunesse était à jamais détruit, cependant la vérité positive, sortant de la bouche même d'Hélène, fut accompagnée pour elle d'une angoisse qui prouve combien il est impossible de *préparer* le cœur humain au verdict définitif qui anéantit son bonheur. Violante parvint cependant à cacher son émotion aux yeux peu clairvoyants d'Hélène ; la profonde douleur se trahit rarement. Mais au bout de quelque temps, elle se glissa hors de la chambre, et oublieuse de Peschiera, insoucieuse de tout danger, elle s'en alla seule et désolée, sous les arbres sans feuilles du jardin. Elle s'arrêtait parfois, murmurant toujours les mêmes mots : « Si elle l'aimait, je pourrais me consoler, mais elle ne l'aime pas ! ou comment eût-elle pu me parler avec tant de calme ! Comment ses regards eussent-ils été si tristes ? Elle n'a pas de cœur !... non, pas de cœur ! »

Elle se livra alors contre la pauvre Hélène à un amer ressentiment, qui prit bientôt le caractère du mépris, presque de la haine... l'excès même de son amertume la rappela à elle-même. « Suis-je donc devenue si basse ? se dit-elle, en versant des larmes d'humiliation, a-t-il donc suffi d'un instant pour me changer à ce point ? Oh ! c'est impossible ! »

Randal Leslie sonna, demanda à voir Violante, et l'apercevant au moment d'entrer dans la maison, s'avança hardiment vers elle. La jeune fille était appuyée contre un arbre, toujours murmurant sa plainte ; la voix de Randal la fit tressaillir.

« Je vous apporte une lettre de votre père, signorina, dit-il, mais avant que je la remette entre vos mains, il me faut entrer dans quelques explications. Veuillez donc m'entendre. »

Violante secoua la tête avec impatience et tendit la main pour prendre la lettre. Randal étudia sa physionomie avec son regard perçant et scrutateur, mais il garda la lettre et reprit :

« Je sais que vous étiez née pour une fortune princière, et si j'ose aujourd'hui m'adresser à vous, c'est que vous avez perdu tout droit à cette fortune, à moins que vous ne consentiez à une alliance avec l'homme qui a trahi votre père, à une union que celui-ci regarderait comme déshonorante pour vous et pour lui. Signorina, j'aurais peut-être eu l'audace de vous aimer, mais je n'aurais jamais osé vous parler de mon amour, si votre père ne m'eût encouragé de son assentiment. »

Violante tourna vers Randal un visage éloquent dans sa hautaine surprise. Randal supporta ce regard sans fléchir. Il continua du ton d'un homme qui raisonne avec calme.

« L'homme dont je vous parle est à votre poursuite. J'ai même des raisons de croire qu'il s'est déjà introduit près de vous. Ah ! votre visage l'avoue ; vous avez vu Peschiera ? Cette maison est donc moins sûre que ne le pensait votre père ? Vous ne serez à l'abri de votre ennemi que dans la maison d'un mari. Je vous offre mon nom ; — c'est celui d'un gentilhomme ; ma fortune, qui est médiocre, mais aussi le partage de mes espérances d'avenir, qui sont grandes. Je remets entre vos mains la lettre de votre père, et j'attends votre réponse. »

Et Randal, s'inclinant légèrement, donna la lettre à Violante et se retira à quelques pas.

Son projet n'était pas de se concilier Violante, mais bien plutôt d'exciter sa répugnance ou du moins sa terreur. — Nous découvrirons plus tard dans quel but ; il demeura donc à l'écart, affectant une sorte de confiante indifférence, tandis que la jeune fille lisait ce qui suit :

« Mon enfant, reçois avec bonté M. Leslie. Il a mon consentement pour te demander ta main. Des circonstances, dont il est inutile de t'informer en ce moment, rendent votre mariage immédiat nécessaire à ma tranquillité et à mon bonheur. En un mot, j'ai donné ma parole à M. Leslie, et j'attends avec confiance d'une fille de ma maison qu'elle accomplisse la promesse d'un père tendre et dévoué. »

La lettre échappa aux mains de Violante. Randal s'approcha et la lui rendit. Leurs yeux se rencontrèrent, Violante recula.

« Je ne puis vous épouser, dit-elle avec passion.

— En vérité ! répondit sèchement Randal. Est-ce parce que vous ne m'aimez pas ?

— Oui.

— Je n'espérais pas que vous pussiez déjà m'aimer, et cependant je persiste dans ma demande. J'ai promis à votre père de ne pas me retirer devant un refus inconsidéré.

— Je vais aller trouver mon père à l'instant.

— Vous y engage-t-il dans sa lettre ? Regardez bien. Pardonnez-moi, mais il a prévu votre impétuosité, et j'ai aussi une lettre pour lady Lansmere, dans laquelle il prie Sa Seigneurie de ne pas permettre que vous retourniez chez lui, avant qu'il ne vienne vous chercher lui-même, et il le fera quand votre parole aura confirmé la sienne.

— Et vous osez me parler ainsi, en prétendant m'aimer ? »

Randal sourit ironiquement.

« Je prétends seulement vous épouser. L'amour est un sujet dont j'aurais pu vous parler naguère et dont je vous parlerai peut-être plus tard. Je vous laisse le temps de réfléchir. Permettez-moi d'espérer que lorsque je reviendrai, nous pourrons fixer le jour de notre mariage.

— Jamais !

— Vous serez alors la première fille de votre maison qui aura désobéi à son père, et vos torts seront d'autant plus graves que vous lui aurez désobéi alors qu'il est triste, exilé et déchu. »

Violante se tordit les mains.

« N’y a-t-il aucune alternative, aucun moyen d’échapper ?

— Je n’en connais point. Écoutez-moi. Je vous aime, il est vrai ; mais je ne travaille point pour mon bonheur en épousant une femme qui me hait, ni pour mon ambition en m’alliant à une pauvreté plus grande que la mienne. Je me marie pour être fidèle à la parole que j’ai donnée à votre père, et pour vous mettre à l’abri des poursuites d’un scélérat que vous haïriez bientôt, et contre lequel ni loi, ni murs, ni barrières, ne sauraient vous défendre. Une seule personne peut-être eût pu vous sauver de la douleur que paraît vous causer l’idée d’une union avec moi ; cette personne eût pu déjouer les plans de l’ennemi de votre père... peut-être faire révoquer sa sentence d’exil et lui faire rendre ses honneurs ; cette personne c’est...

— Lord L’Estrange ?

— Lord L’Estrange, répéta vivement Randal en examinant rapidement Violante, dont le visage changeait de couleur. Lord L’Estrange ! Que pourrait-il faire, et à quel propos le nommez-vous ? »

Violante détourna la tête.

« Il a déjà sauvé mon père une fois, dit-elle avec émotion.

— Et depuis il est intervenu, il a tergiversé, il a promis Dieu sait combien de choses, et qu’en est-il résulté ?... Votre père malheureusement se refuserait à voir la personne dont je parle... et s’il la voyait, il ne la croirait pas, n’aurait pas confiance en elle ; cependant elle est généreuse et sympathiserait avec vous. C’est la sœur même de votre ennemi, la marquise di Negra. Je sais qu’elle a beaucoup d’influence sur son frère, — qu’elle connaît assez ses secrets pour lui imposer de renoncer à tout dessein contre vous ; mais il est maintenant inutile de vous parler d’elle.

— Non, non, s’écria Violante. Dites-moi où elle demeure, je veux la voir.

— Pardonnez-moi de ne pouvoir vous obéir. D’ailleurs son propre orgueil est maintenant irrité par les malheurs préjugés de votre père contre elle. Il est trop tard pour recourir à son aide. Vous vous détournez de moi,... ma présence vous est à charge. Je vais vous en délivrer. Mais qu’elle vous soit à charge ou non, il vous faudra plus tard la subir... et pour la vie. »

Randal salua de nouveau avec cérémonie, se dirigea vers la maison et demanda lady Lansmere.

La comtesse était chez elle. Randal lui remit le billet de Riccabocca, qui était fort court ; il lui faisait part de ses craintes que Peschiera n'eût découvert la retraite de sa fille, et il priait Sa Seigneurie de retenir Violante, que celle-ci le voulût ou non, jusqu'à ce qu'il écrivît de nouveau,

La comtesse lut la lettre et sa lèvre se plissa dédaigneusement,

« C'est étrange ! se dit-elle à demi voix.

— Il est étrange n'est-ce pas qu'un homme tel que votre correspondant craigne un homme comme Peschiera. Est-ce là ce que vous voulez dire ?

— Monsieur, dit la comtesse un peu surprise, il est étrange que n'importe quel homme en craigne un autre dans un pays comme l'Angleterre.

— Je ne sais, dit Randal avec son rire silencieux, je crains plusieurs hommes et j'en connais plusieurs qui auraient raison de me craindre, cependant au détour de chaque rue on rencontre un policeman.

— Oui, dit lady Lansmere, mais supposer que ce libertin étranger puisse enlever une jeune fille comme Violante malgré elle... un homme qu'elle n'a jamais vu et qu'on doit lui avoir appris à haïr.

— Soyez néanmoins sur vos gardes, madame, je vous en supplie. « Qui veut la fin, trouve les moyens. »

Randal prit congé de la comtesse et retourna chez M^{me} di Negra. Il passa une heure avec elle, vit de nouveau le comte, puis se rendit à l'hôtel de Limmer.

« Randal, dit le squire qui était pâle et fatigué, mais qui pour rien au monde n'eût voulu avouer la douleur que lui causait la rébellion de son fils ; Randal, tu n'as rien à faire à Londres en ce moment, voudrais-tu venir avec moi là-bas, peut-être prendrais-tu goût à la culture. Je me rappelle que tu as fait preuve de connaissances solides au sujet du semage et des récoltes.

— Mon cher monsieur, j'irai vous retrouver aussitôt que les élections générales seront terminées.

— Que diable as-tu à démêler avec les élections générales ?

— M. Egerton désire me voir entrer au Parlement ; des négociations sont même déjà entamées à ce sujet. »

M. Hazeldean secoua la tête.

« Je n'aime pas la politique de mon beau-frère, dit-il.

— Je serai complètement indépendant de lui, dit Randal avec hauteur. Cette indépendance est justement la condition que j'ai stipulée.

— J'en suis bien aise, et j'espère que si tu entres au Parlement, tu ne renieras pas la terre.

— Renier la terre ! s'écria Randal avec une pieuse horreur. Oh ! monsieur, je ne suis pas assez dénaturé pour cela !

— C'est le mot, dit le crédule squire, c'est une conduite dénaturée, c'est renier sa propre mère. La terre est une mère.

— Pour ceux qu'elle fait vivre, certainement, dit Randal gravement, et bien qu'en vérité mon père n'en tire qu'une maigre subsistance et que Rood-Hall soit loin de ressembler à Hazeldean, cependant... je...

— Chut ! dit le squire, j'ai à te parler ; ta grand'mère était une Hazeldean.

— Son portrait est dans le salon à Rood. On trouve généralement que je lui ressemble,

— En vérité ! fit le squire. Les Hazeldean ont cependant pour la plupart de l'embonpoint et un teint coloré, ce que tu n'as certainement pas. Au reste, il n'y a pas de ta faute. Nous sommes tous ce que le ciel nous a faits. Mais pour en revenir à la question, je m'en vais faire changer mon testament. Voici un projet pour les gens d'affaires.

— Je vous en prie, monsieur, ne me parlez pas de cela ; je ne puis envisager de sang froid la seule possibilité de... de...

— Ma mort ? ha ! ha ! Mon propre fils en a calculé la date probable au moyen des tables statistiques. Ha ! ha ! ha ! C'est un fils des plus fashionables, qu'en dis-tu ? Ha ! ha !

— Pauvre Frank ! Ne le condamnez pas trop sévèrement pour un moment d'erreur. Lorsqu'il sera marié à cette dame étrangère et qu'il deviendra père lui-même, il...

— Père lui-même ! s'écria le squire. Père d'une bande de reptiles papistes ! Je n'entends pas que ces grenouilles étrangères viennent coasser autour de mon tombeau dans le cimetière d'Hazeldean ! Non, non. Mais ne prends pas cet air de reproche, Randal ; je n'ai pas l'intention de déshériter Frank.

— Je l'espère bien, dit Randal, dont la lèvre se plissa avec amertume, en dépit de ses efforts pour sourire.

— Non, je lui laisserai l'intérêt viager de la plus grande partie du domaine ; mais s'il épouse une étrangère, ses enfants n'hériteront pas de moi. En ce cas, tu viendras après lui. Mais (ne m'interromps pas), mais Frank a l'air de vouloir vivre plus longtemps que toi, par conséquent tu ne me dois pas grande reconnaissance de mes bonnes intentions. Aussi veux-je faire autre chose pour toi que de te donner un rang inutile dans la substitution du domaine. Que dirais-tu d'un mariage ?

— Je ferai là-dessus absolument ce qui vous plaira, dit Randal avec douceur.

— Bon. Nous avons près de nous miss Sticktorights, riche héritière. Ses terres touchent à Rood. J'avais autrefois songé à elle pour mon faquin de fils. Mais il me sera plus aisé de conclure le mariage pour toi. Il y a une hypothèque sur la propriété. Le vieux Sticktorights serait enchanté d'en être débarrassé. Je la rembourserai sur le domaine d'Hazeldean et j'abandonnerai le droit de passage par-dessus le marché. Tu comprends ? Ainsi viens donc là-bas aussitôt que tu pourras, tu feras toi-même ta cour. »

Randal exprima ses remerciements avec une gratitude éloquente, puis il insinua délicatement que si le squire avait l'intention de le gratifier de quelques avantages pécuniaires (toujours, bien entendu, sans faire de tort au cher Frank), il éprouverait plus de satisfaction à racheter quelque portion des terres de Rood qu'à posséder tous les hectares des Sticktorights, fussent-ils libres de toute autre charge que la charmante héritière elle-même.

Le squire écouta Randal avec une attention bienveillante. C'était là un désir que comprenait le gentilhomme campagnard et avec lequel il sympathisait. Il promit de prendre des informations à ce sujet et de voir ce qu'on pourrait tirer du vieux Thornhill.

Randal lui apprit alors que M. Thornhill allait disposer d'une portion importante de l'ancien domaine des Leslie par l'entremise de Lévy, et que lui, Randal, pourrait se la procurer à un prix beaucoup plus modéré que M. Thornhill ne la vendrait probablement à son voisin le squire. « Mieux vaudrait, dit-il, ne parler de cela ni à Lévy ni à Thornhill.

— C'est juste, fit le squire. Aucun propriétaire n'aime à vendre à un propriétaire du même comté, dont les terres sont aussi vastes que les siennes. Cela détruit la balance des pouvoirs. Vois toi-même à cette affaire, et si je puis t'aider à conclure le marché, je le ferai volontiers, quand ce garçon sera marié bien entendu, je n'aurai la tête à rien jusque-là. »

Randal se rendit ensuite chez Egerton. L'homme d'État était dans son cabinet, examinant les comptes de son intendant et donnant des ordres pour que sa maison fût réduite et mise sur le pied de celle d'un simple particulier.

« J'irai peut-être sur le continent si j'échoue dans mon élection, disait Egerton condescendant à donner à son intendant les motifs de son économie, et quand même je réussirais, maintenant que me voici hors du pouvoir, je compte vivre dans la retraite.

— Vous interrompé-je, monsieur, dit Randal en entrant.

— Non. J'avais justement fini. »

L'intendant se retira surpris, mécontent et méditant de renoncer à sa charge dans le but, non pas comme Egerton d'économiser, mais de dépenser et de jouir. L'intendant faisait des affaires avec le baron Lévy et n'était rien moins que le véritable X Y du *Times* pour qui on avait à tort pris Dick Avenel. Il plaçait ses gages et ses profits dans l'escompte des billets, et c'était lui qui en grande partie avait fourni sans le savoir les dernières cinq mille livres qu'Egerton avait empruntées à Lévy.

« J'ai tout réglé avec notre comité, dit Egerton, et du consentement de lord Lansmere, vous vous présenterez pour le bourg comme nous en avons l'intention, conjointement avec moi. Et s'il m'arrivait quelque accident, c'est-à-dire si je renonçais à ce siège pour une raison quelconque, vous pourriez m'y succéder. Ce sera peut-être bientôt. Gagnez les bonnes grâces des électeurs et parlez pour nous deux dans les cabarets. Je me renfermerai dans ma dignité et je vous laisserai la besogne de l'élection. Pas de remerciements. Vous savez que je les déteste. Bonsoir. »

« Je ne me suis jamais vu si près de la fortune et du pouvoir, se disait Randal en se déshabillant lentement. Et je n'en suis redevable qu'à la science, à la science des hommes, de la vie, de tout ce que les livres peuvent enseigner. »

Il souffla sa bougie et se prépara au repos ; les volets étaient clos, les rideaux tirés, jamais sommeil ne fut plus tranquille, jamais chambre ne fut plus obscure.

Ce soir-là Harley avait dîné chez son père. Il causa beaucoup avec Hélène et parla peu à Violante. Mais il arriva que lorsqu'un peu plus tard Hélène joua sur sa demande un des airs qu'il aimait, lady Lansmere, qui était assise entre Violante et lui, quitta la chambre ; Violante alors se tourna vivement vers Harley.

« Connaissez-vous la marquise di Negra ? lui dit-elle à voix basse.

— Un peu. Pourquoi ?

— C'est mon secret, répondit Violante essayant de retrouver son sourire malicieux et enfantin d'autrefois. Mais, dites-moi, la croyez-vous meilleure que son frère ?

— Bien certainement. Je crois qu'elle a un bon cœur et qu'elle n'est pas dépourvue de qualités généreuses.

— Ne pourriez-vous décider mon père à la voir ? Ne le lui conseilleriez-vous pas ?

— Vos désirs sont pour moi des ordres, répondit galamment Harley. Vous souhaitez, dites-vous, que votre père la voie ? J'essayerai de le lui persuader. Maintenant, confiez-moi votre secret en échange. Quel est votre but ?

— De pouvoir retourner en Italie. Je ne me soucie ni de rang, ni d'honneurs ; mon père lui-même a cessé d'en regretter la perte. Mais mon pays, mon pays natal ! Oh ! le revoir encore une fois ! Le revoir et y mourir !

— Y mourir ! Il y a si peu de temps que vous autres enfants vous avez quitté le ciel, que vous parlez d'y retourner comme si vous le pouviez sans passer par les portes de la douleur, de l'infirmité et de l'âge ! Mais je croyais que vous aimiez l'Angleterre. Pourquoi donc êtes-vous si désireuse

de la quitter ? — Violante, vous vous conduisez mal envers nous, envers Hélène qui vous aime déjà tant. »

En ce moment Hélène quitta le piano, et s'approchant de Violante, posa sur son épaule une main caressante. Violante frissonna, se recula et presque aussitôt quitta le salon. Harley et Hélène la suivirent des yeux jusqu'à la porte.

« Votre amie n'est-elle pas changée ? dit Harley en regardant à terre.

— Oui, bien changée depuis quelques jours. Je crains que quelque chose ne la tourmente.

— Ah ! murmura Harley, cela peut être ; mais à votre âge et au sien rien ne reste longtemps dans l'esprit. Remarquez que je dis dans l'esprit, le cœur est plus tenace. »

Hélène soupira doucement mais profondément.

« C'est pourquoi, continua Harley comme se parlant à lui-même, lorsque l'esprit est préoccupé, nous découvrons qu'il y a là quelque crainte, quelque souci, quelque trouble. Mais lorsque le cœur se referme sur des douleurs bien autrement poignantes, qui peut les découvrir, qui peut les deviner ? Et cependant vous, du moins, ma pure, ma candide Hélène, vous pourriez soumettre votre cœur comme votre esprit à la fenêtre de verre de la fable.

— Oh ! non ! s'écria involontairement Hélène.

— Oh ! si ! Ne me donnez pas à penser que vous ayez un seul secret que j'ignore, un seul chagrin que je ne partage pas, car, dans notre position réciproque, ce serait pour ainsi dire me tromper. »

En parlant ainsi, il lui serra la main avec plus de tendresse encore que de coutume, et bientôt après la quitta.

Et pendant toute cette nuit, il sembla à Hélène qu'elle était coupable, et elle se sentit plus malheureuse que Violante elle-même.

CHAPITRE IV.

Le lendemain de bonne heure, tandis que Violante était encore dans sa chambre, le facteur apporta pour elle une lettre dont l'adresse était d'une écriture étrangère. Elle l'ouvrit et lut en italien ce que nous traduisons ici :

« Je serais heureuse de vous voir, mais je ne puis aller dans la maison où vous demeurez. Peut-être serait-il en mon pouvoir de mettre un terme à nos dissensions de famille, aux maux qu'endure votre père, peut-être aussi serais-je en état de vous rendre un service essentiel. Mais pour tout cela il est indispensable que nous nous voyions et que nous causions librement. En attendant, le temps presse : retarder est impossible. Voulez-vous vous trouver, à une heure après midi, dans la ruelle sur laquelle donne la petite porte de votre jardin ? J'y serai seule ; vous ne sauriez craindre de vous trouver avec une personne de votre sexe et de votre famille. Ah ! qu'il me tarde de vous voir ! Venez, je vous en supplie !

« BÉATRIX. »

Violante avait à peine achevé de lire ce billet, que déjà sa décision était prise. Naturellement hardie et disposée à tout braver dans l'espoir de servir son père, ce péril lui semblait d'ailleurs peu de chose en comparaison de celui dont la menaçaient les prétentions de Randal, appuyées de l'approbation de son père. Randal avait dit que M^{me} di Negra seule pouvait l'aider à lui échapper. Harley, de son côté, était convenu que la marquise avait des qualités généreuses, et quelle autre que M^{me} di Negra pouvait se dire une parente et signer Béatrix ?

Un peu avant l'heure désignée. Violante se glissa parmi les arbres, ouvrit la petite porte du jardin et se trouva dans la ruelle solitaire. Au bout de quelques minutes, une femme voilée s'avança vers elle d'un pas rapide et léger ; rejetant son voile en arrière, elle dit avec une sorte d'ardeur et d'énergie contenues :

« Est-ce vous ? Ah ! l'on m'avait dit vrai ! Belle ! merveilleusement belle ! Et quelle jeunesse ! quelle fraîcheur ! »

Violante, surprise de ce ton et intimidée par ces louanges, garda un moment le silence, puis dit avec hésitation :

« Vous êtes, à ce que je présume, la marquise di Negra ? Ce que l'on m'a dit de vous m'a encouragée à la confiance.

— On vous a parlé de moi ? Qui donc ? dit vivement Béatrix,

— M. Leslie, et... et...

— Continuez, pourquoi hésitez-vous ?

— Lord L'Estrange...

— Et pas d'autres ?

— Non, pas que je me souviene. »

Béatrix soupira profondément et laissa retomber son voile. Quelques passants longeaient la ruelle, et voyant deux dames d'une tournure si remarquable, ils s'arrêtèrent à les regarder avec curiosité.

« Nous ne pouvons causer ici, dit Béatrix avec impatience, et j'ai tant de choses à vous dire, à vous demander ! Fiez-vous à moi tout à fait. C'est dans votre intérêt que je parle. Ma voiture m'attend là-bas ; venez chez moi, je ne vous y retiendrai pas plus d'une heure et je vous ramènerai ici. »

Cette proposition effraya Violante. Elle recula vers la porte avec un geste de refus. Béatrix posa sa main sur le bras de la jeune fille et, levant de nouveau son voile, la regarda avec une expression où le mépris se mêlait à l'admiration.

« Et moi aussi, j'aurais autrefois reculé à l'idée d'enfreindre d'un seul pas la ligne de convention que le monde trace entre nous et la liberté. Et maintenant, voyez comme je suis hardie. Enfant, ne jouez pas avec votre destinée. Peut-être cette occasion ne se retrouvera-t-elle jamais ? Ce n'est pas seulement dans le but de vous voir que je suis ici ; il faut que je sache quelque chose de vous, quelque chose de votre cœur. Pourquoi frémir ? Ce cœur n'est-il donc pas pur ? »

Violante ne répondit rien ; mais son sourire doux et fier humilia celle qui l'avait interrogée.

« Je puis rendre à votre père son pays, dit Béatrix d'une voix altérée. Venez ! »

Violante se rapprocha, mais en hésitant encore.

« Non pas au moyen de mon union avec votre frère ? dit-elle.

— Vous redoutez donc beaucoup cette union ?

— Non ; pourquoi redouterais-je ce qu'il est en mon pouvoir de repousser. Mais si vous pouvez réellement rendre à mon père son pays par un moyen plus noble, vous pouvez me sauver de... »

Violante s'arrêta brusquement.

« Vous sauver de quoi ? Ah ! je devine ce que vous ne voulez pas dire. Mais venez, venez ! voici encore des passants ; vous me direz tout cela chez moi. Et si vous pouvez vous résigner à un seul sacrifice, je vous épargnerai tout le reste. Venez, ou je vous dis adieu pour jamais. »

Violante mit sa main dans celle de Béatrix avec une confiance simple qui fit monter aux joues de la marquise un sang accusateur.

« Nous sommes toutes deux, dit Violante, filles de la même noble maison ; toutes deux nous nous agenouillons devant la vierge Marie ; pourquoi ne me fierais-je pas à vous ?

— Pourquoi pas, en effet ? » murmura faiblement Béatrix. Puis elle passa devant, la tête basse, et tout l'orgueil de sa démarche avait disparu.

Elles atteignirent la voiture, qui attendait à l'angle de la ruelle ; Béatrix dit à voix basse quelques mots au cocher, qui était Italien et au service du comte. L'homme fit un signe de tête et abaissa le marchepied. Les deux dames montèrent. Béatrix tira les stores ; puis le cocher remonta sur son siège et fouetta ses chevaux.

Béatrix, se renversant en arrière, poussa de sourds gémissements. Violante se rapprocha.

« Souffrez-vous ? dit-elle de sa voix tendre et harmonieuse, ne puis-je vous être utile, à vous qui voulez bien me servir ?

— Enfant, donnez-moi votre main et restez en silence pendant que je vous regarde. Ai-je été jamais aussi belle que cela ? Non, jamais ! — Et entre elle et moi, quels abîmes ! »

La marquise dit ces mots comme si elle eût parlé d'une personne absente, puis retomba dans le silence ; mais elle continua de regarder fixement

Violante, dont les yeux, voilés de leurs longs cils, s'abaissèrent sous ce regard.

Soudain Béatrix tressaillit, et s'écriant :

« Non, cela ne sera pas ! elle mit la main sur le cordon.

— Qu'est-ce qui ne sera pas ? dit Violante surprise de ce cri et de ce mouvement. Béatrix s'arrêta ; sa poitrine se soulevait visiblement sous sa robe.

— Comme vous le dites, reprit-elle lentement, nous sommes toutes deux filles de la même maison ; vous repoussez la main de mon frère et cependant vous l'avez vu ; sa beauté charme les regards, son langage subjugué l'imagination. Il vous offre le rang, la fortune, la grâce de votre père et son rappel. Si je parvenais à vaincre les objections de votre père, à lui prouver que le comte n'a pas eu envers lui tant de torts qu'il se l' imagine, rejetteriez-vous encore le rang, la fortune et la main de Giulio Franzini ?

— Oh ! oui, oui ! cette main fût-elle celle d'un roi !

— Répondez-moi donc, franchement, comme à votre parente, à celle qui descend de la même lignée que vous, répondez-moi : Est-ce donc que vous en aimez un autre ?

— Je n'en sais rien ; non, ce n'est pas de l'amour ; ce n'était qu'une idée romanesque. C'est d'ailleurs une chose impossible. Ne me questionnez pas davantage, je ne puis vous répondre. » Et ces mots étaient entrecoupés de larmes.

Le visage de Béatrix devint dur et inflexible. Elle baissa de nouveau son voile et sa main quitta le cordon, mais le cocher, qui avait senti le mouvement, s'arrêta.

« Marchez, dit Béatrix ; allez où l'on vous a dit. »

Les deux femmes gardèrent alors un long silence, Violante se remettant avec difficulté de son émotion, Béatrix respirant péniblement et les bras croisés sur sa poitrine.

Pendant ce temps la voiture était entrée à Londres, elle avait passé le quartier où était située la maison de M^{me} di Negra ; elle traversa un pont, une large rue, puis s'engagea dans une suite de petites ruelles bordées de

hautes et tristes maisons. Elle roulait, roulait toujours, jusqu'à ce qu'enfin Violante s'effraya soudain.

« Vous demeurez donc bien loin ? dit-elle en relevant le store et en examinant avec terreur l'ignoble faubourg. On va s'apercevoir de mon absence. On ! retournons, retournons, je vous en supplie ! »

— Nous voici presque arrivées. Le cocher a pris ce chemin pour éviter les rues trop fréquentées, dans lesquelles nous eussions pu être vues ensemble, et rencontrer peut-être mon frère lui-même. Écoutez-moi et parlons de... de celui auquel vous associez à juste titre l'idée d'une fantaisie romanesque. Impossible, dites-vous ; oui, oui, c'est impossible ! »

Violante mit ses mains devant ses yeux et baissa la tête :

« Pourquoi êtes-vous si cruelle ? fit-elle. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. Comment pouvez-vous servir mon père, le rendre à son pays ? car c'est cela dont vous m'aviez parlé.

— Si vous consentez à un sacrifice, je tiendrai cette promesse. Nous voici arrivées. »

La voiture s'arrêta devant une maison sombre, haute et séparée des autres par un mur élevé qui paraissait enclore une cour, et située dans une rue étroite au bout de laquelle coulait la Tamise. En cet endroit la rivière était encombrée de sombres vaisseaux, de chaloupes, de bateaux immobiles et sans vie sous ce ciel d'hiver. Le cocher descendit et sonna. Deux brunes figures italiennes se présentèrent sur le seuil.

Béatrix descendit légèrement et donna la main à Violante.

« Ici nous serons tranquilles, dit-elle, et quelques instants suffiront à décider de votre sort. »

Lorsque la porte se fut refermée sur Violante, chez qui le soupçon s'était enfin éveillé, et qui regardait avec terreur autour du sombre et triste vestibule, Béatrix se retourna et dit : « Que la voiture attende. »

L'Italien qui reçut cet ordre s'inclina et sourit ; mais lorsque les deux dames eurent monté l'escalier, il rouvrit la porte d'entrée et dit au cocher :

« Retournez chez le comte et dites-lui que tout va bien. »

La voiture s'éloigna. L'homme qui avait donné l'ordre ferma et barra la porte, et prenant avec lui la grosse clef, disparut dans les profondeurs

mystérieuses du sous-sol. Le vestibule demeuré solitaire avait le sombre aspect d'une prison, avec sa grosse porte doublée de fer, son escalier de pierre brute, éclairé par une étroite fenêtre assombrie par la poussière des années, et garnie de barreaux de fer, et ses murs çà et là grossièrement éperonnés, comme si l'on eût redouté la violence même au dedans.

CHAPITRE V.

C'était, comme nous l'avons vu, sans prendre conseil de la fidèle Jemima, que le sage reclus de Norwood, cédant à ses propres craintes et aux artificieuses suggestions de Randal, avait écrit la lettre laconique et arbitraire que celui-ci avait remise à Violante ; mais le soir, alors que les cimetières laissent échapper leurs morts, et les cœurs conjugaux les secrets qu'ils se sont mutuellement cachés pendant le jour, le sage informa sa femme de la mesure qu'il avait prise. Et Jemima, dont les idées anglaises différaient beaucoup de celles qui prévalent en Italie quant au droit qu'ont les pères de disposer de leurs filles, Jemima, disons-nous, représenta si sensément et cependant si doucement à l'élève de Machiavel qu'il n'avait pas précisément agi comme il fallait, s'il craignait que le beau comte n'eût fait quelque impression sur l'esprit de Violante, et s'il souhaitait qu'elle accueillît avec faveur le prétendant qu'il lui recommandait ; qu'un ordre si brusque ne pouvait que glacer le cœur, révolter la volonté de sa fille, et même prêter à l'audace de Peschiera un certain attrait romanesque, qu'elle réussit à priver Riccabocca de tout sommeil cette nuit-là. Le lendemain il envoya Giacomo chez lady Lansmere avec une lettre très-affectueuse pour Violante et un billet pour la comtesse, priant celle-ci de vouloir bien amener sa fille à Norwood pour quelques heures, parce qu'il désirait leur parler à toutes deux. Ce fut l'arrivée de Giacomo à Knightsbridge qui fit découvrir l'absence de Violante. Lady Lansmere, toujours préoccupée de l'opinion du

monde et de la crainte des bavardages, empêcha Giacomo de montrer sa douleur et son inquiétude aux autres domestiques ; elle prit soin de dire à ses gens que la signorina l'avait prévenue de son désir d'aller dans la matinée faire visite à des amis ; qu'elle ne doutait pas que Violante ne fût sortie par la porte du jardin, puisqu'on l'avait trouvée ouverte ; que ce chemin était plus tranquille que celui de la grande route, et que peut-être ses amis étaient venus à sa rencontre par la ruelle. Lady Lansmere ajouta que la seule chose qui l'étonnât, c'était que Violante fût sortie de meilleure heure qu'elle ne le lui avait annoncé. Ayant dit ceci avec un calme propre à exclure toute espèce de doute chez ses auditeurs, lady Lansmere demanda sa voiture et, prenant avec elle Giacomo, se rendit sur-le-champ près de son fils.

Harley était à peine remis du choc et de l'émotion qu'il venait d'éprouver, qu'on annonça Randal Leslie.

« Ah ! fit lady Lansmere, M. Leslie saura peut-être quelque chose. Il lui a apporté hier une lettre de son père. Faites-le entrer. »

Le prince autrichien s'approcha d'Harley.

« J'attendrai dans la pièce voisine, dit-il à voix basse. Vous pouvez avoir besoin de moi, si vous avez des raisons de croire que Peschiera soit pour quelque chose dans tout ceci. »

Lady Lansmere, jetant un coup d'œil vers Léonard, lui dit : « Peut-être vous aussi, monsieur, pourriez-vous nous être utile, si vous consentiez à attendre un instant avec le prince. M. Leslie peut ne vouloir parler d'une affaire comme celle-ci qu'à Harley et à moi.

— C'est vrai, madame ; mais méfiez-vous de M. Leslie ! »

Tandis que l'une des portes de la chambre se refermait sur le prince et Léonard, Randal entra par l'autre, en apparence extrêmement agité.

« Je sors de chez vous, madame, dit-il à la comtesse. On m'a dit que vous étiez ici ; pardonnez-moi si j'ai pris la liberté de vous y suivre. J'étais allé à Knightsbridge pour voir la signorina, j'y ai appris qu'elle vous avait quittée. Je vous conjure de me dire comment et pourquoi. J'ai le droit de m'en informer, car son père m'a accordé sa main. »

L'œil d'aigle d'Harley avait brillé à l'entrée de Randal. Il examina attentivement la figure du jeune homme. Son front s'obscurcit un instant en entendant les dernières paroles de celui-ci, mais il laissa à lady Lansmere le soin de répondre et de tout expliquer, ce que la comtesse fit en peu de mots.

Randal joignit les mains.

« Et elle n'est pas allée chez son père ? En êtes-vous bien sûre ?

— Le domestique de son père vient d'arriver de Norwood.

— Oh ! c'est moi qui suis cause de sa fuite ! c'est ma téméraire demande, sa crainte, son aversion. Je comprends tout ! » Et la voix de Randal exprimait le remords et le désespoir. « Pour la mettre en sûreté contre Peschiera, son père a exigé son mariage immédiat avec moi ; ses ordres ont été trop soudains, trop péremptaires, mes vœux trop empressés. Je connais sa fierté ; elle se sera enfuie pour m'échapper. Mais où est-elle allée, si elle n'est pas à Norwood ? Oh ! où est-elle ? A-t-elle d'autres amis, d'autres parents ?

— Peut-être après tout est-elle allée chez son père, dit la comtesse, et s'est-elle croisée avec le domestique. Je vais me rendre à Norwood sur-le-champ.

— Allez, allez, mais si elle n'y était pas, prenez garde d'effrayer Riccabocca ; ne lui dites rien de sa disparition, et recommandez à Giacomo de la lui taire également. Il soupçonnerait Peschiera, et se porterait peut-être à quelque acte de violence.

— Vous ne soupçonnez donc pas Peschiera, monsieur Leslie ? demanda soudain Harley.

— Ah ! ce serait possible, mais cependant non. Je suis allé chez lui ce matin avec Frank Hazeldean, qui doit épouser sa sœur, et je ne l'ai quitté que pour me rendre à Knightsbridge, à l'heure même où a disparu Violante. Il n'a du moins pu prendre une part personnelle à l'événement.

— Vous avez vu Violante, hier ; lui avez-vous parlé de M^{me} di Negra ? » demanda Harley, se rappelant soudain les questions que lui avait adressées la jeune fille au sujet de la marquise.

En dépit de lui-même Randal sentit qu'il changeait de couleur.

« De M^{me} di Negra ? Je ne crois pas... cependant c'est possible. Oh ! oui, je me le rappelle maintenant. Elle m'a demandé l'adresse de la marquise, et j'ai refusé de la lui donner.

— Il est facile de se procurer une adresse. Serait-elle allée à Curzon-Street ?

— J'y cours, dit Randal en se levant.

— Je vais avec vous. Et vous, ma mère, allez, comme vous en aviez l'intention, à Norwood, et suivez l'avis de M. Leslie. Épargnez à notre ami la nouvelle de la disparition de sa fille, jusqu'à ce que Violante lui soit rendue. Il ne pourrait nous être utile. Que Giacomo reste ici ; j'aurai peut-être besoin de lui. »

Harley passa alors dans la chambre voisine et pria le prince et Léonard d'attendre son retour, et de permettre que Giacomo restât avec eux.

Il retourna à la hâte près de Randal. Quelles que fussent ses craintes et ses émotions, Harley comprenait qu'il avait besoin de tout son sang-froid et de toute sa présence d'esprit. Cette occasion mettait brusquement en réquisition des facultés qui dormaient en lui depuis son adolescence, mais qui s'éveillaient maintenant avec une vigueur propre à faire trembler Randal lui-même, s'il eût pu deviner l'intelligence, le courage, l'énergie, pour ainsi dire, électriques, que cachait le calme apparent d'Harley.

Lord L'Estrange et Randal atteignirent bientôt la maison de la marquise, et y apprirent qu'elle était sortie depuis le matin dans une des voitures du comte de Peschiera. Randal jeta un coup d'œil inquiet sur le visage d'Harley. Celui-ci ne parut pas s'en apercevoir.

« Et maintenant, monsieur Leslie, que conseillez-vous ? dit-il.

— Je n'en sais vraiment rien. Peut-être, redoutant son père, connaissant ses principes despotiques et sachant combien il est rigoureux observateur de la parole donnée, s'est-elle réfugiée à la campagne, au Casino peut-être, ou bien chez mistress Dale ou mistress Hazeldean. Je vais courir m'en informer au bureau des diligences. Pendant ce temps vous...

— Ne vous occupez pas de moi, monsieur Leslie. Faites ce que vous croyez le meilleur. Mais si vos suppositions sont justes, il faut que vous vous soyez montré un bien rude prétendant.

— Non, mais peut-être un prétendant importun. Si c'est à cause de moi qu'elle s'est enfuie, ai-je besoin de dire que je renonce à toute prétention. Je ne suis pas un amant égoïste, lord L'Estrange.

— Ni moi, un homme vindicatif, monsieur Leslie. Mais si je découvrais celui qui a conspiré contre cette jeune fille, placée sous la protection de ma mère, je l'écraserais dans la boue aussi facilement que je mets le pied sur ce gant. — Au revoir, monsieur Leslie. »

Randal demeura un instant immobile regardant Harley s'éloigner, puis sa lèvre se plissa et il murmura : « L'insolent ! Mais l'aime-t-il ? — S'il en est ainsi, je suis déjà vengé. »

CHAPITRE VI.

Harley alla droit à l'hôtel de Peschiera. On lui dit que le comte était sorti avec Frank Hazeldean et quelques autres messieurs qui avaient déjeuné chez lui, mais qu'il avait pris soin de dire, en cas qu'on vînt le demander, qu'il était au Tattersall pour examiner quelques chevaux en vente. Harley alla au Tattersall. Le comte était dans une des cours, appuyé contre un pilier et entouré d'amis fashionables. Lord L'Estrange s'arrêta et, par un effort héroïque d'empire sur lui-même, contint sa rage. « Je puis tout perdre si je lui montre que je le soupçonne, et cependant je suis résolu à l'insulter et à me battre avec lui plutôt que de le laisser libre. Ah ! voici le jeune Hazeldean. » Frank était debout, en dehors du groupe qui entourait le comte ; il avait l'air triste et préoccupé. Harley lui toucha l'épaule et l'attira à l'écart sans être remarqué.

« Monsieur Hazeldean, dit-il, votre oncle Egerton est mon meilleur ami. Voulez-vous être aussi le mien ? J'ai besoin de vous.

— Milord...

— Suivez-moi. Il ne faut pas que le comte de Peschiera nous voie causer ensemble. » Harley quitta la cour et entra dans le parc de Saint-James par la petite porte voisine du Tattersall. En quelques mots il informa Frank de la disparition de Violante et des raisons qu'il avait de croire que le comte n'y était pas étranger. Le premier mouvement de Frank fut de repousser avec indignation l'idée que le frère de Béatrix pût être coupable ; mais lorsque graduellement lui revinrent à l'esprit les conversations cyniques et corrompues du comte, les allusions fâcheuses pour Peschiera qui échappaient parfois à Béatrix, et l'audacieux libertinage que les admirateurs mêmes du comte lui attribuaient, Frank fut forcé d'acquiescer avec répugnance aux soupçons d'Harley, et il dit avec une gravité bien rare chez lui : « Milord, si je puis vous aider à déjouer un plan si odieux, disposez de moi. Une chose est certaine cependant : Peschiera n'a pas pris à cet enlèvement une part personnelle, car je ne l'ai pas quitté de la journée et, maintenant que j'y pense, je commence à espérer que vous lui faites injure, car il a invité un grand nombre d'entre nous à faire avec lui une excursion à Boulogne la semaine prochaine, afin d'essayer son yacht, ce qu'il n'eût pas fait si...

— Un yacht, à cette époque de l'année ! Un homme qui habite Vienne, — un yacht !

— Spendquick le lui cède à très-bon marché, à cause de la saison, et pour d'autres motifs encore ; puis le comte se propose de passer l'été prochain dans les îles Ioniennes. Il a dans ces îles des propriétés qu'il n'a pas encore visitées.

— Combien y a-t-il de temps qu'il a acheté ce yacht ?

— Je ne suis pas sûr que le marché soit encore complètement terminé, Lévy a dû voir Spendquick à ce sujet ce matin même. Spendquick se plaint que Lévy le ruine.

— Mon cher monsieur Hazeldean, vous me guidez à travers le labyrinthe. Où trouverais-je lord Spendquick ?

— À l'heure qu'il est, probablement dans son lit. Voici sa carte.

— Merci, et où est le bâtiment ?

— Il était l'autre jour à Blackwall. Je suis allé l'y voir : le *Flying Dutchman*, un bâtiment ponté, et qui a des canons.

— Cela suffit. Maintenant, écoutez-moi. Violante ne peut courir aucun danger immédiat tant que Peschiera sera loin d'elle et que nous connaîtrons ses mouvements. Vous êtes sur le point d'épouser sa sœur ; profitez de ce privilège pour ne pas le quitter un instant. Refusez de vous éloigner. Servez-vous pour cela des prétextes que votre imagination pourra vous suggérer. Je vais vous en fournir un tout naturel. Montrez-vous inquiet au sujet de M^{me} di Negra et désireux de savoir où la trouver.

— M^{me} di Negra ! s'écria Frank. Qu'y a-t-il ? N'est-elle pas à Curzon-Street ?

— Non ; elle est sortie dans une des voitures de son frère. Selon toute probabilité, le cocher de cette voiture ou quelque autre domestique viendra dans le cours de la journée retrouver le comte, et celui-ci, pour se débarrasser de vous, vous dira de vous adresser à ce domestique afin de vous convaincre vous-même qu'il n'est rien arrivé à sa sœur. Feignez de croire ce que vous dira cet homme, mais attirez-le chez vous sous prétexte d'y écrire une lettre à la marquise. Une fois là, nous serons maîtres de lui et je m'arrangerai pour le faire arrêter. Dès que vous le tiendrez, envoyez-moi un exprès.

— Mais, dit Frank un peu étourdi, si je rentre chez moi, comment pourrai-je surveiller le comte ?

— Ce ne sera plus nécessaire. Arrangez-vous seulement de façon à ce qu'il vous accompagne jusque chez vous, et ne vous séparez de lui qu'à la porte.

— Arrêtez, arrêtez. Vous ne pouvez soupçonner M^{me} di Negra d'être de connivence avec son frère dans un acte aussi infâme. Pardonnez-moi, milord, je ne puis agir dans cette affaire, je ne puis pas même vous écouter, excepté à titre d'ennemi, si vous insinuez un seul mot défavorable à la femme que j'aime.

— Brave chevalier, donnez-moi la main. C'est M^{me} di Negra que je travaille à sauver tout autant que la fille de mon ami. Ne pensez qu'à elle tandis que vous agirez comme je vous le demande, et tout ira bien. J'ai confiance en vous. Maintenant, retournez vers le comte. »

Frank rejoignit Peschiera, le front soucieux et les lèvres serrées. Harley avait ce don qui fait partie du génie de l'action : il inspirait aux autres la lumière de son esprit et la force de sa volonté. En quittant Frank, il se rendit en toute hâte chez lord Spendquick, conféra quelques minutes avec le jeune gentilhomme, puis retourna à son hôtel, où Léonard, le prince et Giacomo l'attendaient toujours. « Venez avec moi tous les deux, dit-il, et vous aussi, Giacomo. Il faut maintenant que je prévienne la police. Nous nous partagerons ensuite des missions séparées.

— Ah ! mon cher lord, s'écria Léonard, vous avez donc eu de bonnes nouvelles ? Vous paraissez content et plein d'espoir.

— Je *parais* ; dites donc que je suis plein d'espoir. Si je m'arrêtais un instant à craindre, à douter même, je deviendrais fou. Un ennemi à déjouer et un ange à sauver ! Quel courage ne serait enflammé ? Qui ne trouverait dans les battements de son cœur de quoi surexciter son intelligence ? »

CHAPITRE VII.

Le crépuscule était sombre dans la chambre où Béatrix avait conduit Violante. Un grand changement s'était opéré chez la marquise. Humble et repentante, elle était à genoux près de Violante, cachant sa figure, et la suppliant avec larmes de lui pardonner. Et Violante s'efforçant de lutter contre une terreur que le cœur d'aucune femme ne saurait braver, Violante essayait doucement de la consoler.

Béatrix, après des questions impérieuses et réitérées, avait enfin appris qu'elle s'était trompée, que Violante n'était pas sa rivale. À partir de ce moment les passions qui avaient fait d'elle l'instrument d'un crime s'étaient évanouies, et sa conscience avait frémi de la noirceur de sa trahison. Si le cœur de Violante eût été complètement libre, ou si elle avait été de ces

jeunes filles timides et enfantines que les femmes comme Béatrix ont coutume de mépriser, telle était l'affection de la marquise pour Peschiera, la crainte qu'il lui inspirait, qu'elle eût peut-être essayé de persuader à sa jeune parente de recevoir au moins la visite du comte, de lui permettre de s'excuser lui-même et de plaider sa propre cause. Mais Violante avait montré une âme si fière et si élevée dans la manière dont elle avait d'abord repoussé les questions de la marquise, puis ensuite une si généreuse douceur lorsqu'elle avait compris combien ce cœur ardent était torturé, et une telle pureté, une candeur si triste lorsque, surmontant sa timidité virginale, elle avait, pour détromper Béatrix de son erreur, confessé où étaient placées ses propres affections, que la marquise s'agenouillait devant elle comme fait un marin devant la Vierge sainte qui a apaisé l'orage.

« Je vous ai trompée ! lui disait-elle à travers ses sanglots, mais je vous sauverai quoi qu'il m'en puisse coûter. Oh ! non ! vous si bonne et si noble, vous ne sauriez devenir la fiancée de Peschiera. Ne tremblez pas, ne craignez rien ; ou il renoncera à ses desseins sur vous, ou bien j'irai moi-même révéler à notre empereur les coupables secrets de sa vie. Retournons promptement ensemble à l'asile hors duquel je vous ai attirée. »

Béatrix avait la main sur la serrure en parlant ainsi. Soudain elle changea de visage, ses lèvres pâlirent ; la porte était fermée en dehors. Elle appela ; personne ne répondit ; elle tira la sonnette de la chambre et n'entendit aucun son ; les fenêtres étaient hautes et garnies de barreaux. Elles ne donnaient pas sur la rivière ni sur la rue, mais sur une cour étroite et sombre, entourée de murs élevés ; personne qui pût entendre un cri de détresse, si perçant, si déchirant qu'il fût.

Béatrix comprit qu'elle avait été prise au piège en même temps que sa compagne ; que Peschiera, se défiant de sa persistance dans le mal, lui avait ôté tout pouvoir de réparation. Elle était dans une maison que gardaient ses émissaires. Aucun espoir d'arracher Violante à un sort odieux ne semblait lui rester. C'est alors qu'au milieu de reproches incohérents adressés à elle-même et de larmes frénétiques, Béatrix s'était agenouillée devant sa victime, lui communiquant de plus en plus les terreurs qu'elle-même ressentait à mesure que s'écoulaient les heures, que la chambre allait s'assombrissant, jusqu'à ce que ne fut plus qu'à la lueur de la lampe qui éclairait la cour que chacune distingua le visage de l'autre.

La nuit vint ; elles entendirent l'horloge d'une église éloignée sonner les heures. Le feu s'était depuis longtemps éteint et le froid était intense. On n'entendait pas une voix, pas un mouvement dans la maison. Mais les prisonnières ne sentaient ni le froid ni la faim ; elles ne sentaient que la solitude, le silence et la terreur de ce qui allait suivre.

Enfin, vers minuit, on sonna à la porte de la rue ; il y eut un bruit du pas rapides ; on entendit tirer des verrous, puis un murmure de voix contenues. On aperçut une lumière à travers les fentes de la porte, et enfin la porte s'ouvrit. Deux Italiens portant des lumières entrèrent ; le comte de Peschiera les suivait.

Béatrix s'élança vers son frère. Il lui mit doucement sa main sur les lèvres, et fit signe aux Italiens de se retirer. Ils posèrent les flambeaux sur la table et sortirent sans dire un mot.

Peschiera alors, écartant sa sœur, s'approcha de Violante.

« Ma belle cousine, dit-il d'un air d'assurance aisée mais résolue, il y a des choses qu'aucun homme ne peut justifier, qu'aucune femme ne peut pardonner, à moins que l'amour, qui est au-dessus de toutes les lois, ne suggère à l'un des excuses et n'obtienne le pardon de l'autre. En un mot, j'avais juré de vous conquérir et je n'avais aucune occasion de vous plaire. Ne craignez rien. Ce qui peut vous arriver de pis, c'est d'être ma femme. Éloignez-vous, ma sœur, éloignez-vous.

— Non, Giulio ! Giulio Franzini ! Je me place entre elle et vous ; il vous faudra me tuer avant de pouvoir toucher même le bord de sa robe.

— Quoi, ma sœur ! vous vous tournez contre moi ?

— Oui, et à moins que vous ne vous retiriez à l'instant et que vous ne la laissiez libre, je vous démasquerai devant l'empereur.

— Il est trop tard, mon enfant ! Vous vous embarquerez avec nous. Les objets dont vous pouvez avoir besoin pendant le voyage sont déjà à bord. Vous serez témoin de notre mariage, célébré par un prêtre de la sainte Église ; puis vous direz ensuite à l'empereur tout ce que vous voudrez. »

Et le comte, usant soudain de sa force, écarta Béatrix et mit un genou en terre devant Violante, qui debout, pâle comme la mort, mais intrépide, lui jeta un regard d'indicible dédain.

« Vous me méprisez aujourd'hui, dit Peschiera en donnant à son visage une expression d'humilité et d'admiration, et je ne m'en étonne pas. Mais, croyez-moi, jusqu'à ce que ce mépris ait cédé à un sentiment plus doux, je n'userai pas du pouvoir que j'ai acquis sur votre destinée.

— Du pouvoir ! dit Violante avec hauteur. Vous avez, il est vrai, réussi à m'attirer dans un piège ; vous avez acquis le pouvoir d'un jour, mais vous n'en avez aucun sur ma destinée.

— Vous voulez dire que vos amis ont découvert votre disparition et sont sur vos traces. Ma belle cousine, je suis en garde contre eux et je défie toutes les lois et toute la police d'Angleterre. Le vaisseau qui doit vous emporter au loin attend sur la rivière, à deux pas d'ici. Béatrix, je vous avertis, tenez-vous en repos, lâchez-moi. Sur ce vaisseau se trouve un ecclésiastique tout prêt à nous unir, non pas cependant avant que vous n'ayez reconnu cette vérité que celle qui s'est enfuie avec Giulio Peschiera doit devenir ou sa femme ou la honte de sa maison et le rebut de son sexe.

— Giulio, c'est infâme ! s'écria Béatrix.

— Peste ! ma sœur ; usez, je vous prie, de mots plus doux. Vous aussi vous avez voulu vous marier, et moi je n'ai rien dit qui pût vous nuire. Signorina, je regretterais d'employer la force. Donnez-moi la main, il faut que nous parlions. » Violante éluda un contact qui l'eût profanée, et s'élançant de l'autre côté de la chambre, elle ouvrit la porte, et la referma rapidement sur elle. Béatrix s'attacha de toutes ses forces au comte pour l'empêcher de la poursuivre. Mais de l'autre côté de la porte, si près, qu'on pouvait croire qu'il avait écouté ce qui se passait dans la chambre, se tenait un homme enveloppé de la tête aux pieds dans un ample manteau. À la lueur de la lampe qui l'éclairait, on voyait briller le canon d'un pistolet qu'il tenait dans sa main droite.

« Chut ! dit cet homme tout bas en passant son bras autour de Violante, dans cette maison vous êtes au pouvoir de ce brigand ; mais une fois dehors vous serez en sûreté. Ne craignez rien, je suis près de vous ; c'est moi, Violante. »

Cette voix alla au cœur de Violante ; elle tressaillit, leva les yeux, mais on ne pouvait voir la figure de l'homme, cachée par son manteau et son

chapeau rabattu. On n'apercevait qu'une masse de boucles noires et une barbe de la même couleur.

Le comte rouvrit la porte, traînant après lui sa sœur, toujours attachée à ses vêtements.

« Ah ! c'est bien ! dit-il à l'homme en italien. Descendez madame doucement ; mais si elle essaye de crier, contraignez-la au silence. Quant à vous, Béatrix, traîtresse, voici qui suffira. » Puis il prit sa sœur dans ses bras, et sans se soucier des cris ni des efforts de celle-ci pour lui échapper, il s'élança dans l'escalier.

Le vestibule était rempli d'hommes au teint basané. Le comte, se tournant vers l'un d'eux, lui dit quelques mots à voix basse. L'instant d'après, la marquise fut saisie et emportée. Le comte jeta un coup d'œil en arrière ; il vit Violante portée par l'homme auquel il l'avait confiée, celui-ci indiquait du doigt Béatrix et semblait remontrer à la jeune fille l'inutilité de toute résistance. Violante gardait le silence et paraissait résignée. Peschiera sourit d'une façon cynique, et précédé par plusieurs de ses *bravi* tenant des torches, il descendit quelques marches qui conduisaient à une petite plateforme entre l'étage du vestibule et celui des cuisines. Là une porte était ouverte, qui donnait sur la rivière ; sur le sable était amarré un bateau autour duquel étaient groupés quatre hommes qui avaient l'air de marins étrangers. En voyant Peschiera trois de ces hommes s'élancèrent dans le bateau et préparèrent leurs rames. Le quatrième rajusta avec soin une planche jetée du bateau sur le quai et offrit obséquieusement son bras au comte. Celui-ci passa le premier en fredonnant gaiement un air d'opéra et prit place à la proue. Les deux femmes furent ensuite transportées dans le bateau, et Violante sentit sa main pressée presque convulsivement par l'homme qui était près de la planche. Les autres suivirent, et au bout d'une minute le bateau glissa légèrement sur les vagues, se dirigeant vers un vaisseau qui était à quelque distance et à part des milliers de petites embarcations qui encombraient la rivière.

Les étoiles s'efforçaient de percer le brouillard ; pas un mot ne s'échangeait sur le bateau ; on n'entendait que le bruit régulier des rames. Le comte cessa de fredonner, et, ramenant autour de lui les amples plis de son manteau, parut absorbé dans ses réflexions. Sa physionomie laissait éclater une expression de souverain triomphe. Le résultat justifiait cette

insolente confiance en lui-même et en sa fortune, trait proéminent du caractère de l'homme qui, à la fois bravo et joueur, avait engagé la partie contre le monde tenant sa rapière d'une main et ses dés pipés de l'autre. Violante, une fois sur un bâtiment dont l'équipage était composé de ses stipendiés, lui appartenait sans retour. Le duc lui-même souhaiterait maintenant que sa fille, pour sauver son honneur et sa réputation, devînt la femme de Peschiera. La fierté de Violante la porterait peut-être un peu plus tard à confirmer ce que Peschiera avait naturellement l'intention de dire, savoir : qu'elle était d'intelligence avec lui dans ses plans de fuite, et non pas la victime d'une trahison, redevable de son mariage à la générosité de son ravisseur. Il voyait sa fortune assurée, son succès envié, son caractère même réhabilité par ce splendide mariage. L'ambition venait se mêler à ses rêves de plaisir et de fortune. À quel poste de la cour ou de l'État ne pourrait pas prétendre un homme qui avait fait preuve du plus incontestable talent pour la vie pratique, le talent de réussir dans tout ce qu'il avait entrepris ? Ainsi songeait le comte, oubliant quasi le présent dans les rêves dorés de l'avenir, jusqu'à ce qu'il fut rappelé à lui en entendant le yacht héler le bateau, et les matelots se précipiter vers la corde qu'on leur avait jetée. Il se leva alors et se dirigea vers Violante. Mais l'homme qui jusqu'ici s'était chargé d'elle passa légèrement devant le comte, conduisant et portant à demi sa passive prisonnière. « Pardon, excellence, dit l'homme en italien, mais la barque est si encombrée et elle penche tant que votre assistance nous serait plus gênante qu'utile. » Avant que Peschiera eût pu répondre, Violante était déjà sur les marches du vaisseau ; le comte s'arrêta jusqu'à ce qu'il la vît debout sur le pont. Béatrix suivit, puis ensuite le comte, mais lorsque les Italiens de sa suite se pressèrent à leur tour sur le côté de la barque, deux des marins se mirent devant eux et lâchèrent les cordes, tandis que deux autres ramaient vigoureusement vers le rivage. Les Italiens éclatèrent en imprécations. « Silence, dit le marin qui était resté debout près de la planche ; nous avons des ordres, et si vous ne vous tenez tranquilles, nous renverserons le bateau. Nous savons nager, nous. Que le ciel et monsignor san Giacomo aient pitié de vous si vous ne le savez pas. »

Lorsque Peschiera sauta sur le pont, il fut soudain ébloui par un flot de lumière venant de torches allumées que tous élevaient autour de lui. Cette lumière éclairait un homme de grande taille, à la figure imposante, dont le

bras était passé autour de Violante, et dont les yeux noirs lançaient au comte des regards plus lumineux que les torches. D'un côté de cet homme était le prince autrichien, et de l'autre, lord L'Etrange, ayant à ses pieds un manteau et une profusion de fausses boucles noires ; ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et sur ses lèvres se dessinait un sourire dont l'ironie naturelle était tempérée par un calme et suprême dédain. Le comte voulut parler mais la voix lui manqua.

Tous autour de lui paraissaient menaçants ou hostiles ; il vit plusieurs figures italiennes, mais elles ne respiraient que la haine et la vengeance ; à l'arrière étaient des matelots anglais, regardant curieusement par-dessus les épaules des étrangers, avec un rire de satisfaction sur leurs figures franches et ouvertes.

Soudain, tandis que le comte demeurait ainsi perplexe, intimidé, stupéfait, des huées méprisantes s'élevèrent du côté des Italiens : *Il traditore ! il traditore !* crièrent-ils tous ensemble. Le comte était brave, à ce cri il releva la tête avec une certaine majesté.

En ce moment Harley, agitant sa main pour mettre fin à ces cris, sortit du groupe qui l'entourait, et le comte s'avança hardiment vers lui.

« Que signifie tout ceci ? dit-il en français, je devine que c'est à vous que je dois en demander l'explication et la réparation. — Distinguons, je vous prie, monsieur le comte, répondit Harley dans ce même langage qui se prête si bien au sarcasme poli, et à l'inimitié courtoise. Distinguons. L'explication doit venir de moi, j'en tombe d'accord, mais j'aurai l'honneur de vous laisser la réparation. Ce vaisseau...

— Est à moi ! s'écria le comte, ces hommes qui m'insultent sont à mes gages.

— Les hommes à vos gages sont à terre, monsieur le comte, buvant au succès de votre voyage. Mais, désireux que j'étais de ne pas vous priver de la satisfaction qu'on éprouve toujours à se trouver entouré de compatriotes, j'ai engagé à cet effet de meilleurs Italiens que les pirates qu'ils remplacent ; ils sont peut-être moins bons marins, mais j'ai pris la liberté d'ajouter à l'équipage de ce vaisseau, de solides matelots anglais, plus habiles et plus expérimentés que vos pirates eux-mêmes. Votre grande erreur, monsieur le comte, consiste à croire que le *Flying Dutchman* vous

appartient. En vous faisant mes excuses d'être intervenu, bien que je connusse votre intention de l'acheter, j'ai l'honneur de vous apprendre que lord Spendquick a bien voulu m'accorder la préférence. Néanmoins, monsieur le comte, je mets le bâtiment, ainsi que son équipage, complètement à votre service pendant le mois qui va suivre. »

Peschiera sourit avec dédain.

« Je remercie Votre Seigneurie ; mais étant maintenant privé, comme je le présume, de la compagne de voyage qui seule donnait pour moi de l'attrait à la traversée, je vais retourner à terre et vous prierai simplement de me faire savoir l'heure à laquelle vous pourrez recevoir l'ami que j'enverrai pour régler cette partie de la question dont il n'a pas encore été parlé, et pour arranger les choses de façon à ce que la réparation, soit qu'elle incombe à vous ou à moi, puisse être aussi satisfaisante que vous avez daigné rendre l'explication.

— Que ceci ne vous inquiète pas, monsieur le comte, la réparation est déjà fort avancée, tant j'étais pénétré du désir d'aller au-devant de tout ce que pouvait exiger l'honneur d'un parfait gentilhomme tel que vous. Vous avez enlevé une héritière mineure, il est vrai, mais c'était sans doute pour la remettre dans les bras de son père. Vous avez dépouillé un parent illustre de tous ses biens, mais vous êtes venu volontairement à bord de ce bâtiment, d'abord pour que Son Altesse le prince Von..., dont vous connaissez la haute position à la cour, puisse raconter à l'empereur lui-même la manière dont vous interprétez le consentement donné par Sa Majesté Impériale à votre mariage, et ensuite afin de commencer par une excursion sur la Baltique à exécuter la sentence de bannissement qui, je n'en doute pas, accompagnera l'acte de restauration du chef de votre maison. »

Le comte tressaillit.

« Je garantis d'avance cette restauration, dit le prince autrichien, qui s'était approché d'Harley ; vous êtes la honte de la noblesse de l'empire, Giulio Franzini, et je ne quitterai pas mon royal maître que sa main n'ait rayé votre nom de la liste. J'ai là vos propres lettres qui prouvent que vous-même avez entraîné votre parent dans la révolte, dont vous eussiez été le Catilina, si vous n'aviez préféré en être le Judas. Dans dix jours ces lettres seront déposées devant l'empereur et son conseil.

— Êtes-vous satisfait, monsieur le comte, dit Harley, de votre part de réparation ? Sinon, je vous ai ménagé l'occasion de la rendre plus complète encore. Le parent auquel vous avez fait tort est devant vous. Il sait maintenant que, bien que vous ayez réussi à détruire pour un temps sa fortune, vous n'avez pu parvenir à souiller son foyer ; son noble cœur peut vous pardonner, et plus tard sa main pourra vous faire des largesses. À genoux, donc, Giulio Franzini, à genoux devant Alphonse duc de Serrano. »

Le dialogue précédent avait eu lieu en français, et très-peu d'entre les Italiens présents l'avaient compris, mais au nom qui termina les paroles qu'Harley adressait au comte, un cri simultané sortit de la bouche des Italiens.

« Alphonse le Bon ! Alphonse le Bon ! *Viva, viva* le bon duc de Serrano ! »

Et oubliant le comte lui-même, ils s'empressèrent autour de Riccabocca, luttant à qui baiserait sa main ou même le bas de son manteau.

Les yeux de Riccabocca se mouillèrent de larmes. L'exilé semblait transfiguré. Son visage respirait une inexprimable dignité. Il étendit les bras comme pour bénir ses compatriotes. Ce seul cri échappé à d'obscurs ouvriers, exilés comme lui, le consola de ses longues années de bannissement et de pénurie.

« Merci mes amis, merci, leur dit-il. Peut-être un jour reverrons-nous ensemble notre patrie bien aimée ! »

Le prince autrichien s'inclina comme pour donner à cette prière son assentiment.

« Giulio Franzini, dit le duc de Serrano (car c'est ainsi que nous devons maintenant nommer l'hôte du Casino), si la Providence avait pu permettre que s'accomplît votre infâme dessein, croyez-vous donc qu'il y eût sur la terre un endroit où le ravisseur eût pu échapper au bras d'un père ? Mais le ciel s'est montré miséricordieux ; je veux imiter sa clémence. » Et le duc s'approcha avec bonté de son coupable parent.

À partir du moment où le prince autrichien lui avait parlé, le comte avait gardé un profond silence, ne témoignant ni honte, ni repentir. Il se tenait droit et ferme regardant autour de lui comme un loup pris au piège. Lorsque le duc s'approcha, il le repoussa du geste en disant : « Arrière ! pédant,

arrière ! ne triomphez pas encore ! Et vous, prince, allez faire vos contes à l'empereur. Vous me trouverez à côté de son trône, prêt à vous répondre, si toutefois vous sortez vivant de la rencontre à laquelle je saurai vous contraindre. » En disant ces derniers mots, Peschiera s'élança vers un des côtés du vaisseau. Mais Harley avait prévu son intention, et d'un coup d'œil il avait fait signe aux matelots de s'y opposer. Saisi par ses compatriotes indignés au moment où il allait plonger dans la rivière, Peschiera fut ramené et gardé à vue. L'expression de sa physionomie changea alors complètement ; on y vit éclater la violence désespérée du gladiateur. Sa force lui permit de se débarrasser plusieurs fois de ceux qui le tenaient, de jeter plus d'un homme sur le pont, mais à la fin, accablé par le nombre, bien que luttant encore, toute dignité, toute présence d'esprit s'évanouirent chez lui ; prononçant les plus grossiers blasphèmes, grinçant des dents et écumant de rage, il ne resta plus de ce brillant Lothario que la grossière furie de l'homme animal.

Conservant cet air d'imperturbable ironie que le plus habile comédien eût pu lui envier, Harley salua profondément le comte en fureur.

« Adieu, monsieur le comte, dit-il. Le vaisseau sur lequel vous m'avez fait l'honneur de monter est frété pour la Norwège. Les Italiens qui vous accompagnent ont été envoyés par vous en exil, et ils promettent en retour de vous distraire par leur société lorsque vous vous sentirez quelque peu fatigué de la vôtre. Conduisez le comte à sa cabine. Doucement là-bas, doucement. Encore une fois adieu, monsieur le comte, et bon voyage ! »

Et Harley tourna sur ses talons, tandis que Peschiera, en dépit de tous ses efforts était emporté dans la cabine.

« À trompeur, trompeur et demi, dit Harley au prince autrichien. On se venge par une farce de celui qui avait voulu accomplir une tragédie.

— C'est plus que cela, il est ruiné.

— Et ridicule, reprit Harley. Je voudrais voir la figure qu'il fera quand on le débarquera en Norwège. »

Harley se dirigea alors vers le centre du vaisseau, où se trouvaient, presque cachés par les marins, Béatrix, Frank Hazeldean, qui l'avait reçue à son arrivée à bord, et Léonard qui un peu en arrière d'eux observait en silence ce qui se passait autour de lui. Béatrix paraissait faire peu

d'attention à Frank. Ses beaux yeux étaient levés vers le ciel étoilé et ses lèvres s'agitaient comme si elle eût été en prière ; cependant son jeune amant lui parlait bas et vite, avec émotion.

« Non, non, disait-il, ne croyez pas que nous vous ayons soupçonnée un seul instant, Béatrix, disait-il ; je répondrais de votre honneur sur ma tête. Oh ! pourquoi ne voulez-vous pas me regarder, me parler ?

— Accordez-moi encore un moment, » dit Béatrix.

Elle s'approcha lentement de Léonard, lui toucha le bras de sa main tremblante et l'attira à l'écart. Frank fit un pas comme pour les suivre, puis s'arrêta court et les regarda de loin d'un air triste et surpris. Le sourire d'Harley avait disparu, lui aussi regardait d'un œil attentif.

Béatrix ne dit que quelques mots ; Léonard ne prononça qu'une ou deux phrases ; puis la marquise tendit la main au jeune poète, qui s'inclina et la baisa silencieusement.

Elle demeura un instant immobile, et Harley put apercevoir la rougeur qui se répandait sur son visage. Cette rougeur avait déjà disparu lorsque Béatrix revint vers Frank. Lord L'Estrange voulut se retirer ; elle lui fit signe de rester.

« Milord, dit-elle avec fermeté, je ne saurais vous accuser de rigueur envers mon coupable et malheureux frère. Son crime méritait peut-être un châtiment plus sévère encore que celui que vous lui infligez avec tant de dédain. Mais quelle que soit la peine qu'il lui faille endurer, aujourd'hui le mépris, plus tard la pauvreté, je sens que sa sœur doit être près de lui pour la partager. S'il est coupable, je ne suis pas non plus innocente, et bien qu'il ait fait naufrage, il ne me reste sur la sombre mer de la vie que lui à qui je puisse m'attacher. Chut, milord ! Je ne quitterai pas ce vaisseau ; je vous conjure seulement d'ordonner à vos hommes de respecter mon frère, puisqu'une femme sera près de lui.

— Mais il n'en peut être ainsi, marquise, et...

— Béatrix, Béatrix, et moi ! et nos fiançailles ? Vous m'oubliez donc ? cria Frank d'un ton de douloureux reproche.

— Non, mon jeune et noble ami. Je me souviendrai toujours de vous dans mes prières. Mais écoutez-moi : j'ai été trompée, entraînée par les autres,

mais aussi et plus encore par mon cœur aveugle et passionné. Oui j'ai été entraînée à tromper à mon tour. Je rougis de honte quand je songe que j'aurais pu attirer sur vous la colère de votre famille... vous attacher à ma fortune en ruines, à mon....

— À votre cœur aimant et généreux, et c'est tout ce que je voulais, s'écria Frank. Cessez, cessez, ce cœur n'est-il pas toujours à moi ? »

Des larmes coulèrent des yeux de l'Italienne.

« Franck Hazeldean, je ne vous ai jamais aimé, dit-elle, ce cœur était mort pour vous comme il le sera désormais pour tout autre. Adieu ! Vous m'oublierez plus tôt que vous ne croyez ; et pour moi, je conserverai à jamais votre souvenir, comme celui d'un ami, d'un frère, si les frères étaient aussi tendres aussi généreux que vous. Maintenant, milord, donnez-moi votre bras, je veux aller retrouver le comte.

— Un seul mot, madame, dit Frank pâle et les dents serrées, mais calme et avec une expression de dignité jusque-là étrangère à sa physionomie ; un seul mot. Je puis être indigne de vous sous tous les rapports, mais un amour ardent, qui n'a jamais douté, jamais soupçonné, qui vous soutiendrait, vous défendrait, dût le monde entier vous accuser, un tel amour donne de la valeur à l'homme le plus vulgaire. Parlez-moi donc franchement. Par tout ce que vous tenez pour sacré en ce monde et en l'autre, je vous adjure de me répondre : avez-vous dit la vérité en déclarant que vous ne m'aviez jamais aimé ? »

Béatrix baissa la tête ; elle était humiliée devant la généreuse nature qu'elle avait trompée et peut-être parfois méprisée.

« Pardonnez-moi, pardonnez-moi, » dit-elle avec effort, la voix à demi brisée par un sanglot.

Frank crut qu'elle hésitait et son visage s'éclaira d'un rayon d'espoir. Elle leva les yeux et vit le changement de sa physionomie, puis jeta un regard vers l'endroit où Léonard se tenait debout, immobile et triste. Elle tressaillit et ajouta avec fermeté : « Oui, j'implore votre pardon car j'ai dit la vérité ; je n'avais plus de cœur à donner. Le mien, qui eût pu être mou comme la cire pour un autre, était pour vous de granit. »

Frank ne dit pas un mot de plus. Il demeura comme rivé à la place où il était, ne regardant pas même Béatrix lorsqu'elle passa devant lui appuyée

au bras de lord L'Estrange. Il s'éloigna alors et alla attendre le bateau que les hommes descendaient le long du yacht.

Béatrix s'arrêta lorsqu'elle fut près de l'endroit où Violante répondait à voix basse aux questions inquiètes de son père. En s'arrêtant elle s'appuya davantage sur Harley.

« C'est votre bras qui tremble maintenant, milord, » dit-elle avec un sourire triste, et le quittant avant qu'il eût pu répondre, elle se pencha doucement vers Violante : « Vous m'avez déjà pardonné, dit-elle de façon à n'être entendue que de la jeune fille, et ce n'est pas du passé que je veux vous parler en ce moment. Votre avenir m'apparaît heureux et brillant. Aimez et espérez ; ce sont là les derniers mots de celle qui bientôt sera morte au monde ; croyez-moi, ils sont prophétiques ! »

Violante cacha sa rougeur sur la poitrine de son père, laissant sa main à Béatrix, qui la pressa sur son cœur. La marquise revint ensuite vers Harley, pour disparaître avec lui dans l'intérieur du vaisseau.

Lorsque Harley reparut sur le pont, troublé et agité, il se tint à distance du duc et de Violante et entra le dernier dans le bateau qu'on venait de mettre à la rivière. Lorsque ses compagnons et lui mirent pied à terre, ils aperçurent le vaisseau glissant doucement sur la Tamise.

« Courage, Léonard, courage ! murmura Harley, vous vous affligez noblement, mais vous avez échappé au piège le plus fatal et le plus vulgaire de la vie civilisée, vous n'avez pas simulé l'amour ; mieux vaut que cette pauvre femme souffre pendant quelque temps d'une rude vérité que d'être l'éternelle victime d'un mensonge flatteur. Hélas ! mon cher Léonard, c'est seulement l'amour rêvé par les poètes qu'accompagnent les Grâces ; contre l'amour du cœur humain vient lutter la terrible destinée.

— Milord, les poètes ne rêvent pas lorsqu'ils aiment. Vous apprendrez que la profondeur des sentiments est en raison de la vivacité de l'imagination, lorsque vous lirez cette confession du génie et du malheur que j'ai laissée entre vos mains. »

Léonard se détourna. Harley le suivit des yeux avec un intérêt curieux, puis soudain il rencontra le regard doux, profond et reconnaissant de Violante.

« Destinée ! destinée ! » murmura-t-il.

CHAPITRE VIII.

Nous sommes à Norwood dans le salon du sage. Violante est depuis longtemps allée se reposer. Harley, qui avait accompagné le père et la fille jusque chez eux, cause encore avec le premier.

« En vérité, mon cher duc, disait Harley.

— Chut ! chut ! *diavolo* ! ne m'appellez pas encore duc. Me voici revenu chez moi, où je suis toujours le docteur Riccabocca.

— Eh bien, mon cher docteur, permettez-moi de vous dire que vous vous exagérez les droits que je puis avoir à vos remerciements. Il en revient une part à vos anciens amis, Léonard et Frank Hazeldean ; il ne faut pas non plus oublier le fidèle Giacomo.

— Continuez votre explication.

— J'ai d'abord appris par Frank, qu'un baron Lévy, un certain usurier fashionable, était sur le point d'acheter un yacht à lord Spendquick pour le comte Peschiera. Une courte entrevue avec le jeune lord me permit de surenchérir l'offre de l'usurier et de conclure un marché par suite duquel le yacht devint ma propriété ; la promesse que je fis d'aider Spendquick à se tirer des griffes de Lévy (ce à quoi j'espère réussir en le réconciliant avec son père, qui est un homme généreux et sensé), décida facilement le jeune lord à seconder mes plans. Il laissa croire à Lévy que le comte prendrait possession du vaisseau, mais prétextant un rendez-vous et disputant encore sur les conditions de la vente, il remit au lendemain de fixer définitivement le prix. J'étais donc maître de ce vaisseau qui, j'en étais certain, devait servir à l'infâme dessein de Peschiera. Mais il était important de ne pas éveiller les soupçons du comte, je permis donc aux pirates qu'il avait recrutés de venir à bord ; je savais pouvoir m'en débarrasser lorsque cela serait nécessaire. Pendant ce temps Frank avait entrepris de ne quitter Peschiera qu'après avoir vu et enfermé chez lui le domestique que le comte

avait chargé d'accompagner la marquise. Ce domestique, une fois arrêté, j'avais l'espoir fondé de découvrir votre fille avant que Peschiera eût pu même l'outrager de sa présence. Mais, hélas ! Frank n'est point élève de Machiavel. Peut-être le comte lut-il ses secrètes pensées sur sa physionomie ouverte et expressive ; peut-être voulut-il seulement se débarrasser d'un compagnon incommode, toujours est-il qu'il réussit à éluder la poursuite de notre jeune ami aussi adroitement que vous ou moi aurions pu faire ; il lui dit que Béatrix était à Roehampton, qu'elle lui avait emprunté sa voiture pour y aller, offrit d'y mener Frank, et l'y mena en effet. Frank fut alors introduit dans un grand salon, où après avoir attendu quelques instants, tandis que le comte était sorti sous prétexte de revoir sa sœur, il vit entrer certaine danseuse de l'Opéra. Pendant ce temps le comte était sur la route de Londres, et Frank eut à s'en retourner comme il pouvait. À son retour il chercha partout Peschiera sans parvenir à le retrouver. Il était tard lorsqu'il vint m'apprendre ces nouvelles. Elles m'inquiétèrent sérieusement. Peschiera d'un moment à l'autre pouvait apprendre mon contre-plan au sujet du yacht, ou encore il pouvait retarder son départ jusqu'à ce qu'il eût entraîné Violante dans quelque... en un mot, tout était à craindre d'un homme de ce caractère. Je ne pouvais deviner l'endroit où l'on avait emmené votre fille ; je n'avais aucun prétexte pour faire arrêter Peschiera, aucun moyen même de savoir où il était. Il n'était point rentré chez lui. La police était en défaut ; elle me fournit cependant un renseignement précieux, en m'indiquant l'endroit où je trouverais plusieurs de vos compatriotes dont la trahison de Peschiera avait causé l'exil. J'envoyai Giacomo vers ces hommes pour les engager à servir d'équipage au yacht. Il était nécessaire que si le comte ou ses gens se rendaient à bord après que nous aurions chassé l'équipage pirate, ils y trouvassent des Italiens qu'ils prissent pour leurs bravi. J'adjoignis à ces étrangers quelques matelots anglais qui avaient déjà servi à bord du même vaisseau, et sur lesquels Spendquick m'assura qu'on pouvait compter. Cependant ces précautions ne pouvaient servir que dans le cas où Peschiera continuerait à vouloir s'embarquer et différerait jusque-là toute machination contre ses captives. Tandis qu'au milieu de ces craintes et de ces incertitudes je m'efforçais de conserver ma présence d'esprit et que j'examinais rapidement avec le prince autrichien s'il était possible de prendre quelque autre mesure, ou si nous n'avions d'autre ressource que de nous rendre à bord du vaisseau, et

de courir les chances de ce qui pourrait suivre, Léonard entra tranquillement dans sa chambre. Le calme et la fermeté de son regard m'indiquèrent seuls qu'il avait à me donner de bonnes nouvelles.

— Ah ! dit Riccabocca, car nous continuerons d'appeler ainsi le sage, pour nous conformer à son propre désir ; ah ! j'ai de bonne heure appris à ce jeune homme la grande vérité promulguée par Helvétius : « Toutes nos erreurs naissent de notre ignorance ou de nos passions. Sans elles nous serions des intelligences sereines et pénétrantes. »

— Léonard, reprit Harley, nous avait quittés quelques heures auparavant. Je l'avais chargé de passer chez M^{me} di Negra, et comme il y était connu des domestiques, de tâcher d'obtenir d'eux le plus de renseignements possible, et sur toute chose de se procurer (ce que dans ma grande hâte j'avais oublié) le nom et le signalement de l'homme qui avait mené la marquise le matin, puis de faire le meilleur usage en son pouvoir de tout ce qui serait de nature à éclairer nos recherches. Léonard ne réussit qu'à obtenir le signalement du cocher, qu'il reconnut pour un nommé Beppo, auquel M^{me} di Negra avait souvent donné des ordres en sa présence. Personne ne put lui dire où était la marquise ; on l'avait crue à l'hôtel du comte. Léonard s'y rendit ; Beppo en avait été absent tout le jour. Tandis qu'il réfléchissait à ce qu'il allait faire, il aperçut votre futur gendre, qui longeait l'autre côté de la rue. Par une de ces lumineuses inspirations, qui ne vous viendraient jamais à vous autres philosophes, Léonard avait tout d'abord été convaincu que Randal Leslie n'était pas étranger à cette affaire.

— Lui ! cria Riccabocca. C'est impossible ! Dans quel but ? Quel intérêt y aurait-il ?

— Je ne saurais le dire, ni Léonard non plus, mais nous avons tous deux formé la même conjecture. Bref, Léonard résolut de suivre Randal Leslie et d'espionner toutes ses démarches. Il le suivit donc à distance et sans être vu, d'abord chez Audley Egerton, puis dans Eaton-Square, de là dans une maison de Bruton-Square, qu'il apprit être celle du baron Lévy. Cela n'est-il pas un peu suspect, mon cher sage ?

— Diavolo ! oui ! dit Riccabocca pensif.

— Randal resta chez Lévy jusqu'à la nuit tombante ; il en sortit alors de son pas furtif et se dirigea rapidement vers Leicester-Square ; Léonard le vit

entrer dans un de ces petits hôtels généralement fréquentés par les étrangers. Quelques individus de mauvaise mine, au teint basané, flânaient dans la rue et devant la porte. Léonard devina que le comte ou ses affidés étaient là.

— Si ceci m'est prouvé, s'écria Riccabocca, s'il est vrai que Randal ait été en relations intimes avec Peschiera, qu'il ait trempé dans son infâme perfidie, je suis dégagé de ma promesse. Mais comment le prouver ?

— La preuve viendra d'elle-même et naturellement, si nous sommes sur la bonne piste. Permettez-moi de poursuivre. Tandis que Léonard attendait près de cet hôtel, il en vit sortir Beppo lui-même, qui, après avoir échangé quelques mots avec les flâneurs, se dirigea rapidement vers Piccadilly. Léonard abandonna alors Leslie pour courir après Beppo, qu'il avait reconnu au premier coup d'œil. S'avançant vers lui :

« J'ai une lettre pour la marquise di Negra, lui dit-il tranquillement. Elle m'a recommandé de la lui envoyer par vous ; je vous ai cherché toute la journée. » L'homme tomba dans le piège, et cela d'autant plus aisément que, comme il l'a depuis avoué, il avait souvent été employé par la marquise à espionner Léonard, et qu'avec la perspicacité d'un Italien en affaires de cœur, il avait deviné le secret de sa maîtresse.

— Quel secret ?

— Son amour pour le jeune poète. Je trahis ce secret afin de lui donner quelque excuse d'avoir servi d'instrument à Peschiera. Elle avait cru Léonard amoureux de votre fille, et la jalousie l'avait entraînée à la trahison. Violante vous expliquera cela. Enfin l'homme tomba dans le piège et répondit : « Donnez-moi la lettre, signor, bien vite.

« — Elle est dans un hôtel tout proche d'ici. Venez-y avec moi, il y aura une guinée pour votre peine. »

« Sur quoi Léonard amena le susdit gentleman à mon hôtel, et l'ayant conduit dans ma chambre, l'y enferma et le laissa. En apprenant cette capture, le prince et moi, nous nous rendîmes aussitôt près du prisonnier. Il demeura d'abord sombre et silencieux ; mais lorsque le prince eut fait connaître son rang et son titre (vous savez la terreur superstitieuse qu'inspire aux Italiens de la basse classe un potentat autrichien), il changea de visage et tout son courage s'évanouit. Enfin, en employant tantôt les

promesses, tantôt les menaces, nous obtînmes de lui tout ce que nous voulions savoir, et en lui offrant une récompense environ dix fois plus considérable que celle que le drôle eût pu attendre de son maître, nous réussîmes à l'enrôler corps et âme à notre service. C'est ainsi que nous connûmes la sombre maison où avait été conduite votre noble fille. Nous apprîmes aussi que le comte ne l'avait pas encore vue, espérant beaucoup de l'effet que produirait cette longue incarcération pour l'engager à la soumission. Peschiera devait se rendre près d'elle à minuit et la faire alors transporter sur le vaisseau. Beppo avait reçu l'ordre de mener la voiture à Leicester-Square, où Peschiera l'irait prendre. Le comte, comme l'avait présumé Léonard, s'était réfugié dans l'hôtel où était entré Randal Leslie. Le prince, Léonard, Frank (qui était alors à l'hôtel) et moi, nous tîmes conseil. Fallait-il se rendre sur-le-champ à la maison et avec le secours de la police en forcer l'entrée ? C'était là un plan très-hasardeux. Cette maison, qui en différentes circonstances avait servi de refuge à des hommes poursuivis par la loi, abondait, à ce que nous avait dit Beppo, en passages secrets et souterrains, et avait plus d'une issue donnant sur la rivière. Dès la première sommation que nous aurions faite à la porte, les brigands pouvaient non-seulement se sauver, mais encore emmener leur prisonnière. La porte était massive et solide, et avant que nous fussions parvenus à la forcer on aurait pu faire disparaître toute trace de celle que nous cherchions. Le prince, de son côté, était désireux de saisir Peschiera en flagrant délit, de pouvoir dire à l'empereur et au ministre son parent, qu'il avait lui-même été témoin de l'indigne conduite du comte. En un mot, pendant que je ne songeais qu'à Violante, le prince se préoccupait aussi de votre rappel en Italie. Cependant laisser Violante dans cette horrible maison ne fût-ce qu'une heure, qu'une minute, exposée à l'arrivée de Peschiera, sans autre protection que la faible et fausse créature qui l'avait trahie et qui pouvait l'abandonner, c'était là une pensée insupportable. Que ne pouvait-il pas arriver entre la visite de Peschiera à la maison et sa réapparition sur le vaisseau, accompagné de sa victime ? Une idée me traversa l'esprit. Beppo devait conduire le comte à la maison : — si je pouvais accompagner Beppo sous un déguisement, entrer dans la maison, être moi-même présent ? — Je questionnai notre transfuge, je trouvai le plan plus facilement exécutable que je ne l'avais d'abord supposé. Beppo avait demandé au comte la permission d'emmener avec lui un frère accoutumé à la mer, et qui désirait

quitter l'Angleterre. Je pouvais représenter ce frère. Vous savez que la langue italienne et la plupart de ses dialectes, génois, piémontais, vénitien, me sont aussi familiers, plus familiers, hélas ! que l'anglais d'Addison. La chose fut donc résolue. À partir de ce moment, je me sentis le cœur léger comme une plume, et l'intelligence aiguisée comme une flèche. Mon plan surgit dans mon esprit avec la rapidité de l'éclair. Il fallait que vous fussiez présent à bord du vaisseau, non-seulement pour assister à la chute de votre ennemi, mais encore pour recevoir votre enfant dans vos bras. Léonard alla vous chercher à Norwood avec la recommandation de ne pas définir trop nettement dans quel but, avant que vous ne fussiez à bord.

« Frank, accompagné de Beppo (car nous avions le temps de faire ces préparatifs avant minuit), alla visiter le yacht, en prenant avec lui Giacomo. Là notre nouvel allié, qui était familièrement connu de presque tout l'équipage pirate, sanctionné par la présence de Frank, l'ami et le futur beau-frère du comte, ordonna aux stipendiés de Peschiera de quitter le bâtiment et d'aller attendre de nouveaux ordres à terre, sous les auspices de Giacomo ; aussitôt que le vaisseau fut débarrassé de ces brigands (à l'exception de quelques-uns laissés pour ne pas exciter les soupçons et qui furent bientôt après enfermés à fond de cale), et lorsque Giacomo eut installé sa bande dans un cabaret où il les laissa buvant à sa santé des rations de grog illimitées, votre inappréciable serviteur fit tranquillement monter à bord les Italiens engagés à notre service, tandis que Frank se chargeait des matelots anglais.

« Le prince, promettant de se rendre à bord le soir, me quitta pour s'occuper de ses préparatifs de départ. Je me rendis alors chez un costumier où, avec les conseils d'un ingénieux directeur de théâtre, je me déguisai en bravo et j'attendis le retour de mon ami Beppo avec la confiance la plus parfaite.

— Cependant si le coquin vous avait trompés, toutes ces précautions eussent été inutiles. *Cospetto !* cela n'était pas prudent, dit le philosophe.

— Peut-être, mais je crois que vous auriez été si prudent qu'à l'heure qu'il est votre fille serait à jamais perdue pour vous.

— Pourquoi ne pas avoir eu recours à la police ?

— D'abord parce que j'avais déjà eu recours à elle, sans en obtenir grand'chose. Secondement, parce que je n'en avais plus besoin. Troisièmement, parce que si je l'avais mêlée à la catastrophe finale, votre nom et peut-être celui de votre fille eussent été demain l'objet des bavardages de la presse et du public ; et quatrièmement enfin, parce que la punition que nous voulions infliger au ravisseur était trop équitable pour être complètement légale ; et que lorsqu'il s'agit de se saisir de la personne d'un homme et de l'embarquer bon gré mal gré pour la Norvège, la police peut devenir embarrassante. Il est certain que mon plan fait plutôt songer à Lope de Vega qu'à Blackstone. Cependant, comme vous avez vu, le succès est venu en absoudre toutes les irrégularités. Je me résume : Beppo revint à temps pour nous raconter toutes les mesures qui avaient été prises et pour m'apprendre qu'un domestique envoyé par le comte était venu à bord au moment où notre nouvel équipage prenait possession du yacht, pour ordonner que le bateau fût tenu prêt à l'endroit où nous l'avions trouvé. On avait jugé prudent de retenir le domestique et de le mettre en lieu sûr. Giacomo se chargeait de diriger le bateau. Me voici arrivé à la fin de mon histoire. Confiant dans mon déguisement, je montai sur le siège avec Beppo. Le comte arriva à l'endroit convenu et ne m'honora pas même d'une question : « C'est ton frère, dit-il à Beppo ; on le devinerait facilement ; il a un air de famille. Ce n'est pas une belle race que la vôtre. Partons. » Nous arrivâmes à la maison. Je descendis pour ouvrir la voiture. La porte s'ouvrit ; je montai l'escalier derrière lui ; votre fille vous dira le reste.

— Et vous avez risqué votre vie dans cet antre de mécréants ? Noble ami !

— Ma vie ? — non ; mais celle du comte. Il y a eu un moment où mon doigt était sur la détente de mon pistolet, et mon âme bien près du péché d'homicide. Mais j'ai fini mon récit. Le comte descend maintenant la Tamise, et voguera bientôt en pleine mer, bien que non pas vers la Norvège, comme je l'avais décidé d'abord. Je n'ai pu infliger à sa sœur ce glacial voyage. J'ai donné ordre à l'équipage de croiser pendant six jours dans la Manche, puis de débarquer le comte et la marquise sur les côtes de France ; ce délai donnera au prince le temps de voir l'empereur avant que Peschiera puisse arriver à Vienne.

— Aurait-il donc l'audace d'y retourner ?

— Vous ne lui rendez pas justice ! Il a plus d'audace qu'il n'en faut pour cela. Mais ce n'est pas son retour à Vienne que je redoutais, c'était qu'il ne rencontrât le prince sur la route et ne le contraignît à un duel, avant que son caractère ne soit assez décrié pour que le prince puisse s'y refuser ; et le comte, bien entendu, est un tireur de première force. Il en est toujours ainsi de ces gens-là.

— Il reviendra et vous...

— Moi ! Oh ! n'ayez pas peur, il a assez de moi comme cela. Et maintenant, mon ami, maintenant que Violante est en sûreté sous votre toit, maintenant que ma mère doit être depuis longtemps rassurée par Léonard, qui nous a quittés pour aller lui dire que notre œuvre s'était accomplie sans dangers, et ce qu'elle apprendra avec presque autant de satisfaction, sans bruit ni scandale... maintenant que notre ennemi est aussi impuissant qu'un roseau flottant sur les eaux, et que le prince Von... est probablement au moment de monter en voiture pour Douvres, chargé de la mission de rendre à l'Italie le plus digne de ses fils, permettez que je vous envoie vous reposer, et que, m'enveloppant de mon manteau, je dorme quelques heures sur ce sofa, jusqu'à ce que l'aube qui commence à poindre soit devenue le jour. Mes paupières s'alourdissent, et si vous restez trois minutes de plus, je ne répons plus de vous entendre, car je serai parti pour le pays des rêves. *Buona notte !*

— Mais on vous a préparé un lit. »

Harley secoua la tête en signe de refus et s'étendit sur le sofa.

Riccabocca se pencha sur son ami pour arranger son manteau, le baisa au front et s'en alla rejoindre Jemima, qui avait veillé pour l'attendre, désireuse de recevoir de lui les explications que sa bonté et son affection ne lui avaient pas permis de demander à Violante, épuisée par la fatigue et l'agitation.

« Pas encore au lit, s'écria le sage en voyant sa femme. N'avez-vous donc aucune compassion de mon fils ? Et cela juste au moment où il y a probabilité que nous ayons le moyen d'en élever un. »

Et Riccabocca se mit à rire gaiement, tandis que sa femme s'appuyait sur son épaule en pleurant de joie.

Mais le sommeil ne vint pas clore les paupières d'Harley L'Estrange. Lorsque son hôte l'eut quitté, il se leva et arpenta le salon à pas rapides. Toute légèreté avait disparu de son visage, qui, à la lueur du jour naissant, paraissait d'une mortelle pâleur. Sur ce visage se lisaient les luttes et les angoisses de la passion.

« Mes bras l'ont enserrée, se disait-il ; j'ai respiré le parfum de son haleine. Je suis sous le même toit qu'elle, et elle est sauvée, sauvée à jamais du danger et de la pénurie, et séparée de moi pour toujours. Courage ! courage ! Ô honneur, devoir, et toi sombre souvenir du passé, toi qui as enchaîné mon amour à une tombe, soutenez-moi, défendez-moi ! Que je suis faible ! »

Le soleil commençait à peine à luire lorsqu'Harley quitta la maison. Personne ne remuait, excepté Giacomo, qui, debout au seuil de la porte qu'il venait d'ouvrir, donnait à manger au chien. « Bonjour, signor, dit le domestique en souriant. Le chien ne nous a pas servi à grand'chose, mais je ne crois pas que maintenant le padrone regarde à un déjeuner. Je l'emmènerai en Italie et je l'y marierai pour améliorer la race de nos chiens lombards.

— Ah ! dit Harley, vous quitterez bientôt nos côtes glacées. Puisse le soleil luire toujours sur vous tous ! » Il jeta un regard sur les fenêtres fermées et, sans se risquer à parler davantage, traversa la cour et se dirigea rapidement vers Londres.

CHAPITRE IX.

Harley venait d'arriver à son hôtel et il était assis devant un déjeuner auquel il n'avait pas encore touché, lorsqu'on annonça M. Randal Leslie. Randal, fermement convaincu que Violante était maintenant sur mer en

compagnie de Peschiera, paraissait l'inquiétude et la fatigue personnifiées ; car, semblable au cardinal de Richelieu, Randal se servait avec art de son extérieur délicat et maladif. Le cardinal, lorsqu'il était occupé de quelque plan sanguinaire exigeant une activité et une rigueur particulières, prenait ordinairement l'air abattu d'un moribond qui n'a plus que quelques jours à vivre. Et Randal, qui eût eu en ce moment assez d'énergie pour se transporter d'un bout à l'autre de l'immense métropole avec une rapidité supérieure à celle d'un coureur de profession, se laissa tomber sur un fauteuil d'un air de fatigue et d'épuisement qu'aucune mère n'eut pu voir sans compassion.

« N'avez-vous rien découvert, milord ? Parlez, parlez !

— Bien volontiers. Je suis heureux de pouvoir calmer vos inquiétudes, monsieur Leslie. Que nous étions fous ! ha ! ha ! ha !

— Fous... comment cela ?

— Oui, fous, car pendant que nous nous inquiétions ainsi, la jeune fille était tranquillement chez son père.

— Chez son père ?

— Oui, et elle y est encore.

— Ce n'est pas possible, dit Randal de la voix et du ton rêveur d'un somnambule... Chez son père, à Norwood ? En êtes-vous sûr ?

— Très-sûr. »

Randal réussit à se contenir par un violent effort sur lui-même. « Dieu soit loué ! fit-il. Et justement, lorsque je commençais à soupçonner le comte et la marquise, car j'ai su que ni l'un ni l'autre n'avaient passé la nuit chez eux, et Lévy m'a dit que le comte lui avait écrit pour le prier de solder tous ses mémoires, parce qu'il allait s'absenter d'Angleterre pendant quelque temps.

— En vérité ! Eh bien, ceci n'a pour nous aucune importance, bien que cela puisse en avoir beaucoup pour le baron s'il exécute la commission et se charge de solder les susdits mémoires. Quoi ! vous voilà déjà parti ?

— Pouvez-vous le demander ? Il faut que j'aille à Norwood, que je voie Violante de mes propres yeux ! Pardonnez à mon émotion... je... je... »

Et Randal prit brusquement son chapeau et s'enfuit. Le rire contenu et méprisant d'Harley l'accompagna dans sa fuite.

« Je ne doute pas plus de sa culpabilité que ne fait Léonard. Violante n'appartiendra jamais à ce coquin aux lèvres pincées. Quelle étrange fascination possède-t-il donc pour avoir ainsi conquis l'affection des deux hommes que j'estime le plus, Audley Egerton et Alphonse di Serrano ? tous deux cependant si sages, si défiants même ; tandis que moi qui suis confiant et même imprudent... Ah ! c'est là la raison : nos natures sont antipathiques ; la ruse, la dissimulation, le mensonge, me trouvent sans pitié. Malheur aux hypocrites si jamais je deviens grand inquisiteur !

— M. Richard Avenel, » annonça un domestique en ouvrant la porte.

Harley serra fortement le bras du fauteuil sur lequel il était assis, tandis qu'il regardait avec attention la personne qu'on introduisait dans sa chambre. Il se leva avec effort.

« Monsieur Avenel, dit-il, si j'ai bien entendu ?

— Richard Avenel, à votre service, milord, répondit Dick. Ma famille ne vous est pas inconnue, et je ne rougis pas de ma famille, bien que mes parents ne fussent que de petits marchands de Lansmere. Et moi je suis... hem ! un citoyen de l'univers, » ajouta Dick en jetant ses gants dans son chapeau et plaçant ledit chapeau sur la table de l'air d'une ancienne connaissance qui veut se mettre à son aise.

Lord L'Estrange salua et dit en se rasseyant (Dick était déjà carrément assis) : « Vous êtes le bienvenu, monsieur, et si je puis être utile à quelqu'un de votre nom...

— Je vous remercie, milord, interrompit Dick. Je n'ai, grâce à Dieu, besoin de rien ni de personne. C'est là une parole hardie, mais je ne crains pas de la dire. Néanmoins, je ne me serais pas permis de déranger Votre Seigneurie, à moins toutefois que vous ne m'eussiez fait l'honneur de venir le premier chez moi, Eaton-Square, n° 10 ; je ne me serais pas permis, dis-je, de déranger Votre Seigneurie si ce n'eût été pour une affaire publique, je pourrais même dire une affaire nationale. »

Harley s'inclina de nouveau. Un léger sourire effleura ses lèvres, puis s'évanouit pour faire place à une expression triste et pensive, tandis qu'il

examinait la belle figure de l'homme assis en face de lui. Peut-être dans cette figure, bien que mâle et hardie, découvrit-il quelque ressemblance de famille avec celle dont le visage était resté pour lui l'idéal de la beauté féminine, car soudain il tendit la main et dit avec quelque chose de plus que sa douceur et sa cordialité accoutumées : « Affaire ou non, causons en amis — pour l'amour d'un nom qui me rappelle Lansmere et ma jeunesse. Je vous écoute avec intérêt. »

Richard Avenel, surpris de cette bonté inattendue, et touché, sans savoir pourquoi, de l'accent doux et mélancolique d'Harley, pressa vivement la main qui lui était tendue, et, pris d'un rare accès de timidité, rougit, toussa, regarda par terre, puis de côté, avant de trouver ses mots qui d'ordinaire ne se faisaient pas attendre. « Vous êtes bien bon, lord L'Estrange ; c'est ce qui s'appelle se conduire en gentleman. Je le sens là, milord, dit Avenel en frappant son gilet jaune. Mais pour ne pas perdre de temps (car le temps, c'est de l'argent), j'arrive à la question. Il s'agit du bourg de Lansmere. L'influence de votre famille y est puissante ; mais pardonnez-moi de dire que vous ignorez sans doute que j'y possède, moi aussi, une influence rivale et considérable. Cela ne vous offense pas, j'espère ; les opinions sont libres, vous savez. Et le flot populaire monte de notre côté, je veux dire du mien, dans la crise qui se prépare, c'est-à-dire les élections prochaines. D'un autre côté, j'ai pour le comte de Lansmere, un profond respect ; mon père, John Avenel, a toujours été un bleu déterminé, et mon respect pour vous depuis que je suis dans cette chambre, pèse aussi d'un grand poids dans la balance. Je voudrais donc voir s'il n'y aurait pas moyen de nous arranger, et de nous partager le bourg par une convention amiable, comme doivent faire des hommes politiques lorsqu'ils causent en particulier, sans qu'il soit besoin de cette sorte de blague si commune dans ce vieux pays pourri. Qu'en dites-vous, milord ?

— Monsieur Avenel, dit Harley, s'arrachant avec peine à la préoccupation qui l'avait dominé pendant les premières phrases de Dick, je crains de ne pas bien vous comprendre, mais je n'ai d'autre intérêt, dans l'élection qui se prépare à Lansmere, que de servir un homme qui, quelles que soient vos opinions, est, vous en conviendrez...

— Un austère intrigant.

— Monsieur Avenel, il est impossible que nous parlions, de la même personne, je parle, moi, d'un des premiers hommes d'État de notre temps, de M. Audley Egerton, de...

— Un roide et pompeux aristocrate.

— Mon meilleur et mon plus ancien ami. »

Ces derniers mots, bien que dits avec douceur, suffirent pour imposer un moment silence à Dick, et lorsqu'il reprit la parole ce fut d'un autre ton.

« Je vous demande pardon, milord. Bien entendu je ne veux rien dire d'injurieux pour votre ami. — Je suis bien fâché qu'il soit votre ami. En ce cas, je crains qu'il n'y ait rien à faire. Mais M. Audley Egerton n'a pas la plus petite chance. Permettez-moi de vous en convaincre. Et Dick tira de sa poche un petit carnet, relié en maroquin rouge. C'est mon livre d'élections, milord. Je ne suis pas un aristocrate, moi. Je n'ai pas la prétention de porter un collège électoral libre et indépendant dans les poches de mon gilet. Qu'à Dieu ne plaise ! Mais je suis un homme d'affaires, un homme pratique, et ce que je fais, je le fais convenablement. Regardez seulement ce livre. Il est bien tenu, n'est-il pas vrai ? Les noms, les promesses, les inclinations, les opinions publiques et les intérêts privés de chaque électeur de Lansmere, — tout s'y trouve ! Maintenant, comme un homme d'honneur à un autre, je vous montre ce livre et vous y verrez, je crois, que nous pouvons compter sur une majorité de quatre-vingts voix au moins contre M. Egerton.

— C'est là votre point de vue, » dit Harley prenant le livre et jetant un coup d'œil sur les noms qui y étaient catalogués, mais son visage devint sérieux tandis qu'il reconnaissait ceux d'électeurs importants, jadis dévoués aux Lansmere et qu'il voyait maintenant cités comme lui étant hostiles. « Mais sûrement il y a là des personnes au sujet desquelles vous vous faites illusion, dit-il, des vieux amis de ma famille, de fermes soutiens de notre parti.

— Précisément. Mais cette question de la réforme a tout mis sens dessus dessous. Impossible aujourd'hui de compter sur un ami. Il n'y a de certain que ce livre ! fit Dick en frappant sur la couverture rouge avec une énergie calme mais menaçante. « Maintenant, voici ce que je voulais vous proposer : n'exposons pas l'influence des Lansmere à un échec, cela vexerait le vieux comte, lui irait au cœur, j'en suis sûr. »

Harley fit un signe affirmatif.

« Et l'influence des Lansmere peut ne pas succomber si vous voulez soutenir une autre candidature que celle de ce... (pardon, milord). Comme vous voyez, je tiens seulement à faire nommer un membre, vous voulez en faire nommer un autre. Pourquoi pas ? Vous avez un jeune homme de talent, un parent de M. Egerton, Randal Leslie ; je l'accepterai volontiers, bien qu'il soit de votre couleur. Retirez M. Egerton, et je retirerai mon second candidat avant d'en venir au scrutin ; de cette façon nous partagerons le bourg entre nous. Voilà comme j'entends les affaires ; qu'en dites-vous, milord ?

— Randal Leslie. Ah ! vous voulez le faire nommer ? Mais il se présente avec Egerton, non pas contre lui ?

— Ah ! fit Dick en souriant, c'est ce qu'on dit ; — et nous pourrions le faire passer sur le dos d'Egerton, sans vous en dire un mot. Mais toute notre famille respecte la vôtre, c'est pourquoi j'ai voulu agir ouvertement. Que le comte et votre parti se contentent du jeune Leslie.

— Ce jeune Leslie vous a donc parlé ?

— Non pas quant à la visite que je vous fais en ce moment. C'est une démarche tout à fait secrète et confidentielle, milord. Et maintenant pour faciliter encore les affaires, je propose que mon candidat soit un homme selon le cœur de Votre Seigneurie. J'ai appris que vous vous étiez montré très-bon pour mon neveu qui du reste vous fait honneur, milord. C'est un jeune homme étonnant, bien que ce soit moi qui le dise. Je n'aurais jamais deviné qu'il eût tant de capacité. Et cependant, tandis qu'il était chez moi, il avait déjà dans son bureau le premier jet d'une invention qui me sauve aujourd'hui de la ruine, d'une ruine complète, du baron Lévy, du banc du roi, de la culbute enfin. Eh bien, je dis qu'un jeune homme de ce mérite doit entrer au Parlement. J'aime à pousser un parent, c'est-à-dire lorsqu'il peut me faire honneur. C'est dans la nature, les liens de famille sont sacrés, le sang parle ; et en outre, de même qu'une main frotte l'autre et qu'une jambe fait avancer sa compagne, les parents n'en font que mieux leur chemin dans le monde lorsqu'ils tirent ensemble et du même côté, en supposant toujours que ce soit des parents convenables et qu'ils tirent en haut, non pas en bas. J'avais pensé à me présenter moi-même pour Lansmere, il n'y a pas

longtemps de cela. Le pays a besoin d'hommes comme moi, je le sais, mais j'ai idée que mieux vaut surveiller mes propres affaires. Je ne sais si le pays peut ou non se passer de moi, la stupide vieille engeance ! Mais quant à ma manufacture et à mes nouvelles machines, je suis certain qu'elles ne peuvent s'en passer. En un mot, puisque nous sommes complètement seuls, et que, comme je vous le disais tout à l'heure, il est inutile de faire usage de cette sorte de blague dont on se sert en public, cherchez ailleurs un siège pour M. Egerton que je hais à la mort (j'en ai le droit, je suppose, sans offenser Votre Seigneurie), et nous ferons nommer nos deux jeunes gens par le bourg libre et indépendant de Lansmere !

— Mais Léonard a-t-il le désir d'entrer au Parlement ?

— Il dit que non ; mais c'est une sottise. Si Votre Seigneurie veut bien lui signifier qu'elle désire ne pas lui voir perdre cette occasion de s'élever, et d'obtenir quelque chose d'avantageux de la nation, je suis certain qu'il vous doit trop pour hésiter à vous obéir, surtout lorsqu'il y va de son intérêt. En outre, il est bon qu'un de nous, Avenel, soit au Parlement. Si moi je n'ai ni le temps, ni la science nécessaires, et qu'il les ait, le bon sens veut donc que ce soit lui qui se présente. Et si un jour il peut faire quelque chose pour moi, non pas que j'aie besoin de rien, mais enfin un titre de baronnet serait un compliment adressé dans ma personne à l'industrie anglaise, et serait apprécié comme tel non-seulement par moi, mais encore par le public ; je dis donc que s'il pouvait faire quelque chose de ce genre, l'honneur en rejaillirait sur toute la famille — et s'il ne le peut pas, eh bien ! nous n'en serons pas moins bons amis pour cela.

— Avenel, dit Harley avec cette familiarité gracieuse dont le charme était presque irrésistible ; Avenel, si moi, votre concitoyen (car je suis né à Lansmere), je vous demandais, comme une grâce personnelle, d'oublier votre rancune contre Egerton, quelle qu'en puisse être la cause, et de ne pas vous opposer à son élection, tandis que notre parti ne combattrait pas non plus celle de votre neveu, n'y consentiriez-vous pas ? Voyons, en souvenir de notre cher Lansmere, et de tous les vieux sentiments d'affection et de loyauté qui attachent votre famille à la mienne, dites-moi : *Oui, je vous le promets.* »

Richard Avenel fut au moment de se laisser fléchir. Il détourna le visage ; mais soudain il revit en pensée le regard dédaigneux d'Audley Egerton, le

mépris avec lequel lui, maire de Screwstown, avait été mis à la porte du cabinet du ministre, et le sang lui montant au visage, il frappa du pied et s'écria avec colère : « Non, j'ai juré qu'il lui en cuirait de son insolence, et tout le savon du monde ne saurait laver ce serment. Il faut donc absolument, ou que vous retiriez sa candidature ou que je la combatte. Et je vous jure que je le ferai, et cela de la manière qui lui sera le plus sensible, dût-il m'en coûter la moitié de ma fortune ! Mais il ne m'en coûtera pas tant, ajouta Dick en se calmant, car lorsque le flot populaire monte de votre côté, c'est étonnant combien une élection est bon marché. Pour lui la bataille lui coûtera cher, et inutilement ou pis encore. Réfléchissez-y milord.

— J'y réfléchirai. Mais à mon tour je dis que mon amitié est aussi forte que votre haine, et que quand il devrait m'en coûter non pas seulement la moitié de ma fortune, mais ma fortune tout entière, Audley Egerton sera nommé sans dépenser un shilling, si une fois nous décidons qu'il doive engager la lutte.

— Très-bien, milord, très-bien, reprit Dick se redressant, et remettant ses gants ; nous verrons si l'aristocratie l'emportera encore une fois sur le libre choix des électeurs. Mais le peuple est éveillé, milord. Les lumières se répandent de plus en plus, le maître d'école fait son œuvre et le lion britannique...

— Il n'y a que nous ici, mon cher Avenel. Et n'est-ce pas un peu là ce que vous appelez de la blague. »

Dick tressaillit, ouvrit de grands yeux, rougit et puis éclata de rire :

« Donnez-moi encore une fois la main, milord. Vous êtes un bon enfant ; ça oui vous l'êtes ! Et pour l'amour de vous...

— Vous ne combattrez pas Egerton.

— Je le combattrai à mort ! » cria Dick se bouchant les oreilles, et s'enfuyant littéralement de la chambre.

La physionomie d'Harley subit un de ces changements qui chez lui étaient si fréquents, et qui le sont généralement beaucoup plus chez les gais enfants du monde que ne l'imaginent les gens d'habitudes réglées et de caractères fermes et conséquents. Il y a des hommes que nous appelons nos amis et dont la figure nous est presque aussi familière que la nôtre ; cependant si nous pouvions les apercevoir lorsque restés seuls ils retombent

sur leur fauteuil, nous soupirerions en voyant combien souvent le sourire des lèvres les plus sincères n'est que le courageux effort d'un soldat bien dressé qui l'a assumé pour la parade.

Il serait difficile de définir les pensées que laissa à Harley la visite de Richard Avenel.

Audley Egerton à sa place en eût tiré quelque consolation ; il se fût dit : « Grâce au ciel, je ne suis point obligé de présenter dans le monde ce terrible homme comme mon beau-frère ! »

Mais probablement Harley dans sa rêverie avait entièrement oublié Richard Avenel.

« Allons, je ne veux plus rêver ni au présent ni au passé, dit-il en se levant avec un soupir. Je veux m'attacher à l'idée de l'avenir. Les ménages les plus heureux, dit le philosophe français et avec lui plus d'un sage, sont ceux dans lesquels l'homme ne cherche qu'une douce compagne, et la femme qu'un calme protecteur. Je vais aller trouver Hélène. »

Au moment de fermer son bureau il se rappela les papiers que Léonard l'avait prié de lire. Il les prit d'une main indifférente dans l'intention de les emporter chez son père. Mais ses yeux tombèrent sur l'écriture, sa main trembla soudain et il recula de quelques pas, comme s'il eût reçu un coup violent. Puis il regarda attentivement les caractères et un cri sourd s'échappa de sa poitrine. Il se rassit et lut avidement.

CHAPITRE X.

Randal non sans inquiétude sur le ton de lord L'Estrange, dont il comprenait l'ironie cachée, se dirigea en toute hâte vers Norwood. Il trouva d'abord Riccabocca froid et silencieux. Mais il amena bientôt le sage à lui communiquer les soupçons que lord L'Estrange avait fait naître dans son

esprit et il les dissipa promptement. Il motiva sur-le-champ ses visites à Lévy et à Peschiera. Il avait voulu voir Lévy parce qu'il le savait employé par le comte. Il avait appris du baron que le comte avait quitté l'*Hôtel Mivart* pour les environs de Leicester-Square. Il y était allé trouver Peschiera, était entré de force, l'avait ouvertement accusé d'avoir enlevé Violante ; ils avaient échangé des paroles blessantes, puis enfin un cartel s'en était suivi. Randal produisit le billet que lui avait écrit un officier de ses amis qu'il avait envoyé chez le comte une heure après avoir quitté celui-ci. Ce billet parlait d'arrangements pris pour une rencontre près de Cricket-Ground, le lendemain matin à sept heures. Randal montra ensuite à Riccabocca un autre mémorandum du même ami, constatant que Randal et lui s'étaient rendus sur le terrain et qu'ils y avaient vainement attendu Peschiera. Il faut convenir que Randal avait pris toutes les précautions désirables pour arriver à se justifier. S'il devait un jour échouer, ce ne serait jamais faute d'invention.

« De plus en plus inquiet, continua Randal, je me rendis chez Lévy qui m'apprit que le comte lui avait écrit pour le prévenir qu'il allait s'absenter d'Angleterre. De là je courus, dans mon désespoir, jusque chez votre ami lord L'Estrange qui m'apprit que votre fille était en sûreté près de vous. Et bien que, ainsi que je viens de vous le prouver, je fusse prêt à risquer ma vie contre un duelliste aussi fameux que le comte, dans l'espoir de préserver Violante de ses desseins supposés, je suis heureux d'apprendre qu'elle n'avait pas besoin de mon bras inhabile. Mais comment et pourquoi le comte peut-il avoir quitté l'Angleterre après avoir accepté un duel ? Un homme si sûr de lui, et qui, dit-on, ne recule pas plus devant le danger que devant le crime ; expliquez-le-moi, vous qui connaissez si bien la nature humaine, expliquez-le-moi, je n'y puis rien comprendre. »

Le philosophe ne put résister au plaisir de raconter la découverte et l'humiliation de son ennemi ainsi que l'intelligence, la finesse, l'activité déployées par son ami. Randal apprit donc par degrés le drame de la nuit précédente. Il comprit que l'exilé avait maintenant toute raison d'espérer une prompte restauration de son rang et de ses biens. Violante serait alors en vérité une proie brillante, trop brillante peut-être pour lui, mais du moins il n'y renoncerait pas sans tenter un effort. Serrant donc convulsivement la main de son futur beau-père et détournant la tête comme pour cacher son

émotion, le jeune et candide amoureux murmura : que maintenant que le docteur Riccabocca allait devenir le duc de Serrano, lui Randal Leslie de Rood, né gentilhomme à la vérité, mais appartenant à une famille ruinée, n'avait plus le droit de se prévaloir de la promesse qui lui avait été faite lorsque le père craignait pour l'avenir de sa fille, avec cette crainte était anéantie la promesse. Il pria le ciel de bénir le père et la fille !

Ce discours toucha le cœur et l'honneur de l'exilé. Randal Leslie connaissait son homme. Et bien que Riccabocca ne fût pas assez philosophe pour n'avoir pas éprouvé quelque satisfaction à la pensée de se trouver dégagé d'une alliance peu digne du rang qui allait lui être rendu, cependant nul Espagnol ne fut jamais plus esclave de la parole donnée que cet inconséquent élève de Machiavel. Et la probité de Randal lui étant maintenant démontrée, il lui renouvela l'offre de la main de Violante.

« Mais, dit en soupirant le prudent Randal, mais votre fille unique, votre seule héritière ! Votre consentement à un tel mariage (s'il était connu avant votre rappel) ne nuirait-il pas à votre cause ? L'Autriche permettrait-elle que vos terres, vos principautés devinssent le partage d'un obscur gentilhomme anglais ? Je n'ose le croire. Ah ! plutôt à Dieu que Violante ne fût pas votre héritière !

— C'est là un noble souhait, dit Riccabocca en souriant avec bonté, et les destins l'ont exaucé. Consolez-vous, Violante ne sera pas mon héritière.

— Ah ! s'écria Randal en respirant longuement, ah ! qu'entends-je ?

— Je vais devenir père une seconde fois. Et si j'en dois croire les recherches de plusieurs savants sur cet intéressant sujet, la science parturitive, ma femme me donnera un fils. Il héritera naturellement du titre des Serrano. Et Violante....

— Violante n'aura rien, je suppose, s'écria Randal, s'efforçant de paraître ravi, jusqu'à ce qu'il eût pu tirer ses pattes du piège dans lequel il les avait imprudemment fourrées.

— La part de Violante, selon nos lois, sans parler de ce que fera pour elle mon affection, dépasserait encore de beaucoup les dots qu'apportent les filles des négociants de Londres aux fils des pairs d'Angleterre. Celui qui épousera Violante, si toutefois mes biens me sont rendus, devra se résigner

aux soucis qui, à ce qu'assurent les poètes, accompagnent toujours les richesses.

— Ah ! fit Randal en gémissant, comme s'il pliait déjà sous le poids de ces soucis et sympathisait avec les poètes.

— Et maintenant, il faut que je vous présente à votre fiancée. »

Le pauvre Randal venait de parcourir en trois minutes ce que Schiller appelle la gamme du sentiment, depuis la corde du désespoir, lorsqu'un instant il avait cru que sa fiancée n'était pas l'héritière de son père, en remontant par les vibrations d'un agréable doute quant à la naissance du futur usurpateur de ses droits et aux prophéties de la science parturitive, jusqu'aux cordes les plus douces et les plus harmonieuses de la satisfaction en recevant l'assurance que, quoi qu'il arrivât, Violante serait toujours une fiancée plus riche que toutes celles qu'eût pu découvrir un fils de pair dans le Potose matrimonial de Lombard-Street : il ne lui fut cependant pas permis de reposer encore son âme épuisée et ravie. Car à l'idée de se trouver en présence de sa future, dont il avait presque oublié l'existence en songeant à la pluie d'or qu'il voyait tomber autour d'elle, Randal se rappela soudain l'excessive rudesse avec laquelle, lors de leur dernière entrevue, sa politique l'avait conduit à exprimer ses prétentions, et la nécessité d'un impromptu en rapport avec les nouvelles variations qui le faisaient descendre et monter si rapidement l'impitoyable gamme. Il ne pouvait cependant reculer devant la proposition de Riccabocca ; pour le préparer donc au récit que lui ferait sans doute Violante, il lui avoua que dans son impatience d'obtenir le consentement de sa fille et de la mettre à l'abri de Peschiera, il s'était montré rude et présomptueux.

Le philosophe, aux yeux duquel toutes les façons de faire la cour se valaient, lorsque le résultat en était une fois déterminé, sourit avec bienveillance, et donna à Randal une petite tape sur la joue en disant : « Bast ! hast ! *pazzie* ! » puis il quitta la chambre pour aller chercher Violante.

« Si la science est la puissance, se dit intérieurement Randal, l'habileté est aussi le bonheur, comme le montre miss Edgeworth dans l'histoire de Murad, le mal chanceux, que j'ai lue à Eton ; et, par parenthèse, c'est une histoire très-ingénieuse. C'est ainsi que tout me tourne à profit. Le salut de

Violante, qui m'a enlevé les dix mille livres du comte, me rapportera dix fois autant, car Violante aura pour le moins cent mille livres en dot. Et si, après tout, son père n'a pas d'autre enfant, ou que l'enfant qu'il attend meure en bas âge, une fois qu'il sera réconcilié avec son gouvernement et que ses domaines lui auront été rendus, la loi suivra son cours et Violante sera la plus riche héritière de l'Europe. Quant à la jeune fille elle-même, j'avoue qu'elle m'impose un peu ; je sais que je serai mené ; du reste, tous les maris estimables le sont ; il y a quelque chose de brutal à être le maître. » Ici le sourire de Randal eût pu être comparé « aux larmes de fer de Pluton, » mais tout de fer qu'était ce sourire, le jeune homme en fut honteux. « À quoi pensé-je, se dit-il presque à haute voix, d'être là à rire et à perdre mon temps, quand je devrais songer au moyen d'expliquer mes façons cavalières d'hier matin ? Moi qui m'étais cru si habile ! Mais qui pouvait prévoir le tour qu'ont pris les choses ? Voyons, réfléchissons ! La peste soit d'elle ! la voici. »

Mais Randal n'avait pas la finesse d'ouïe dont sont doués les amants véritables ; et à son grand soulagement, l'exilé rentra sans être suivi de Violante ; il avait l'air un peu embarrassé.

« Mon cher Leslie, dit-il, vous voudrez bien excuser ma fille aujourd'hui ; elle est encore souffrante des émotions de la nuit, et ne peut vous voir en ce moment. »

L'amant s'efforça de dissimuler sa satisfaction. « La cruelle ! dit-il. Cependant, je ne voudrais pour rien au monde lui imposer ma présence. J'espère qu'elle ne trouvera pas trop difficile d'obéir à vos ordres et de me confier le soin de son bonheur.

— À vous dire franchement, mon cher Randal, elle paraît pour le moment trouver cela plus difficile que je ne le prévoyais. Elle parle même de...

— D'un autre attachement. — Ô ciel !

— Un autre attachement, *pazzie* ! Qui a-t-elle vu ? Non... d'un couvent. Mais laissez-moi faire. Lorsqu'elle sera plus calme, elle comprendra qu'il n'est pas pour une fille de plus saint devoir que celui d'accomplir une promesse faite par son père. Et maintenant, si vous rentrez à Londres,

voulez-vous vous charger de transmettre au jeune Hazeldean l'assurance de mon éternelle gratitude pour la part qu'il a prise à la délivrance de ma fille.

— Je comprends combien vous devez avoir besoin de repos, dit Randal, je vous quitte le plus heureux, le plus reconnaissant des hommes ! Je ferai votre commission envers Frank. »

CHAPITRE XI.

Curieux d'apprendre ce qui s'était passé entre Frank et Béatrix, et profondément intéressé dans tout ce qui pouvait faire perdre à Frank les bonnes grâces du squire, ou bien faire tort à ses propres vues en rapprochant le père et le fils, Randal ne tarda pas à se rendre chez son jeune parent. On pourrait supposer que, certain maintenant d'obtenir la fortune considérable que devait lui apparier Violante, Randal était devenu indifférent au succès de son plan sur l'échiquier d'Hazeldean. Ce serait mal juger l'ambitieux jeune homme. D'abord, ni Violante ne lui appartenait encore, ni son père n'était encore rentré en possession des domaines qui composaient sa dot ; en second lieu, Randal, comme Iago, se plaisait à la scélératesse, à cause du génie qu'elle développait en lui. Le seul plaisir que se permît le sobre jeune homme était celui qui se rencontre dans l'activité intellectuelle.

« Mais, mon cher garçon, dit Randal, lorsqu'il eut appris de Frank ce qui s'était passé à bord du vaisseau entre celui-ci et Béatrix ; je ne puis croire cela. Elle ne vous a jamais aimé ! Dans quel but nous aurait-elle trompés tous deux ? Je soupçonne cette déclaration de n'être qu'un raffinement héroïque de générosité. Après l'échec subi par son frère et sa ruine probable, elle aura compris qu'elle n'était plus pour vous un parti convenable. Et puis la colère du squire. Oui, je vois ce que c'est. Noble et malheureuse femme, cette conduite est bien d'elle ! »

Frank secoua la tête. « Il y a des moments, dit-il, avec cette sagesse qu'éveille chez un jeune homme la première grande douleur, il y a des moments où une femme ne peut pas feindre, où sa voix a des accents auxquels un homme ne saurait se méprendre. Elle ne m'aime pas et elle ne m'a jamais aimé ; je vois que son cœur était ailleurs ; n'importe, tout est maintenant fini. Ma douleur est intense, elle me ronge le cœur comme une sorte de faim et je me sens aussi brisé que si j'étais subitement devenu vieux, et qu'il n'y eût plus rien dans le monde qui valût la peine de vivre. Oui, j'avoue tout cela.

— Pauvre cher ami ! si vous vouliez croire...

— Je ne veux rien croire, si ce n'est que j'ai été un sot. Je ne crois pas que je retombe jamais dans de pareilles folies. Mais je suis homme. Je triompherai de mon chagrin ; je me mépriserais moi-même s'il en était autrement. Et maintenant, parlons de mon père, a-t-il quitté Londres ?

— Il est parti hier soir par la malle-poste. Vous pouvez lui écrire pour lui dire que vous avez renoncé à la marquise, et tout sera apaisé entre vous.

— Que j'ai renoncé à elle ! fi donc, Randal ! me croyez-vous capable d'un pareil mensonge ? C'est elle qui a renoncé à moi ; je ne puis m'attribuer là dedans aucun mérite.

— Oh ! que si. Je pourrais faire envisager cela au squire d'une façon avantageuse pour vous ; ah ! s'il ne s'agissait que de la marquise ! mais hélas ! ce maudit *post-obit* ! Comment Lévy a-t-il pu vous trahir ainsi ? Ne vous fiez plus jamais aux usuriers ; ils ne peuvent résister à la tentation d'un gain présent. Ils achètent d'abord le fils, puis le revendent ensuite au père. Et le squire a des idées si étranges sur ces sortes de choses.

— Il a raison de les avoir. Tenez lisez seulement cette lettre de ma mère. Elle m'est arrivée ce matin. Je me pendrais volontiers si j'étais un chien, mais je suis un homme et il faut que je supporte mes peines. »

Randal prit de la main tremblante de Frank la lettre de mistress Hazeldean.

La pauvre mère avait appris, bien qu'imparfaitement, la conduite de Frank par quelques lignes que le squire lui avait adressées à la hâte, et elle écrivait comme une mère bonne et compatissante, mais droite et sensée, peut seule écrire. Plus indulgente pour un amour imprudent que le squire,

elle parlait avec une tendresse discrète du téméraire engagement de Frank vis-à-vis d'une étrangère, quoique avec sévérité de sa résistance ouverte aux désirs de son père. Mais elle avait réservé toute sa colère pour ce *post-obit* impie. Ici l'amour de l'épouse dominait l'affection de la mère. Avoir calculé de sang-froid l'époque de la mort de son mari, et avoir blessé si profondément le cœur de celui-ci justement à l'endroit où son amour paternel le rendait le plus sensible.

« Ô Frank ! Frank ! écrivait mistress Hazeldean, s'il ne s'agissait que de votre malheureux attachement pour cette Italienne, que de vos dettes, que de folies de jeunesse, je serais maintenant auprès de vous, les bras passés autour de votre cou, vous embrassant, vous aidant à rentrer dans le cœur de votre père. — Mais... mais la pensée qu'entre vous et ce cœur s'est placé un sordide calcul sur sa mort ; — cette pensée élève une barrière entre nous. Je ne puis vous aller trouver. Il me serait pénible en regardant votre visage de me rappeler les larmes dont votre père l'a mouillé quand je vous ai mis dans ses bras lors de votre naissance, en lui disant de bénir son héritier. Quoi ! Vous êtes encore un enfant, votre père est dans la force de l'âge et l'héritier ne peut attendre que la nature l'ait fait orphelin ! Frank ! Frank ! je ne reconnais pas là mon fils ! Londres a-t-il déjà corrompu un cœur si honnête et si aimant. — Non, je ne puis le croire. Il faut qu'il y ait là-dessous quelque erreur. Éclaircissez-la, je vous en conjure, ou bien que, comme mère, je vous plaigne, comme épouse je ne saurais vous pardonner.

« HARRIET HAZELDEAN. »

Randal lui-même fut touché en lisant cette lettre ; car, comme nous l'avons vu, il n'était pas insensible aux liens de famille. La colère et la fierté du pauvre squire avaient caché le cœur du père à un œil qui, tout pénétrant qu'il fût, n'avait pas voulu le chercher, et Randal, jugeant de tout avec son intelligence, avait méprisé la faiblesse même dont il abusait. Mais la lettre de la mère, si juste et si sensée (en faisant la part de l'influence que les opinions du squire, au sujet de ce genre d'emprunt, avaient naturellement exercée sur l'esprit de sa femme), cette lettre, dis-je, qui si elle était exagérée, selon les notions fashionables, était du moins si sensée

au point de vue des affections naturelles, toucha le cœur engourdi de l'ambitieux parce qu'elle était approuvée par le tact délicat de son intelligence.

« Frank, dit-il avec une sincérité qui plus tard l'étonna lui-même, partez sur le champ pour Hazeldean, voyez votre mère et expliquez-lui comment la chose est arrivée. La femme que vous aimiez, que vous alliez épouser en danger d'être arrêtée..., le trouble où vous étiez, les conseils de Lévy, l'espoir que vous aviez de rembourser l'usurier avec la fortune que devait vous apporter M^{me} di Negra. Parlez à votre mère, elle est femme, et les femmes sont toujours indulgentes pour les fautes que fait commettre l'amour. Allez ! partez !

— Non, je ne puis m'y résoudre. Ne dit-elle pas qu'il lui serait pénible de revoir mon visage. Et puis je ne saurais pas répéter ce que vous dites si bien. En outre, de façon ou d'autre, je dépends tellement de mon père, et il me l'a rappelé, que je ne pourrais, ce me semble, lui faire des excuses sans bassesse. J'ai fait la sottise, j'en supporterai les conséquences. Mais je suis homme... Non, je ne suis pas homme en cela. » Et Frank fondit en larmes.

À la vue de ces larmes, Randal se remit peu à peu de l'étrange aberration qui l'avait fait céder à des sentiments de vulgaire compassion. Son mépris habituel pour Frank lui revint, et avec le mépris l'indifférence pour les souffrances de l'instrument dont il voulait faire usage.

« Eh bien, mon cher Frank, je vous ai donné mon avis, vous le repoussez ; que comptez-vous faire ?

— Je vais demander un congé et m'enfuir quelque part, dit Frank en essuyant ses larmes. Je ne puis supporter Londres, ni endurer l'idée de rencontrer mes camarades. J'ai besoin d'être seul pour apaiser ce que sens *là*, dans mon cœur. J'écirai alors à ma mère, je lui dirai la vérité en la suppliant de me juger avec indulgence.

— Oui, vous avez raison, il faut quitter Londres. Pourquoi n'iriez-vous pas sur le continent ? De nouvelles images vous distrairaient. Allez-vous-en à Paris.

— Non, pas à Paris ; il ne me faut rien de gai. Mais j'ai l'intention d'aller sur le continent, me cacher dans quelque trou bien triste et bien isolé. Au revoir. Ne pensez plus à moi pour le moment.

— Dites-moi seulement où vous allez ? Pendant ce temps je verrai le squire.

— Ne lui parlez de moi que le moins possible. Je sais que vous avez les meilleures intentions... Mais..., oh ! comme je voudrais qu'un tiers ne fût jamais intervenu entre mon père et moi ! Oui, vous avez raison de me retirer votre main. Je ne suis qu'un misérable ingrat ! Je crois que je deviens tout à fait méchant. Quoi ! vous me serrez encore la main, mon cher Randal, il faut que vous ayez un bien excellent cœur ! Que Dieu vous bénisse ! » Et Frank rentra dans sa chambre.

« Ils se réconcilieront tôt ou tard, c'est certain, se dit Randal en quittant Frank, je ne vois pas comment je pourrais les en empêcher, la marquise étant partie..., à moins que Frank ne s'en charge pour moi. Mais il est bon qu'il aille sur le continent ; cela pourra être mis à profit. En attendant je puis encore faire tout ce que je pouvais raisonnablement espérer, puisque, Frank eût-il épousé Béatrix, il n'eût pas été déshérité. Obtenir du squire qu'il m'avance l'argent pour acheter les terres de Thornhill... ; terminer l'affaire... ; mon mariage avec Violante la facilitera ; il faut que j'en informe Lévy et que je m'assure le bourg ; c'est une bonne idée, je vais aller chez Avenel. À propos, autant vaut que le squire me conserve la substitution après Frank, si par hasard Frank mourait sans enfants. Son désespoir amoureux l'empêchera peut-être de se marier d'ici à longtemps... Il avait la main bien chaude..., les pommettes rouges... Il arrive souvent que ces hommes vigoureux déclinent rapidement, surtout lorsque quelque chose pèse sur leur esprit... ; il est si faible leur esprit !

— Ah ! — le curé d'Hazeldean — et en compagnie d'Avenel. Et ce jeune homme, qui est-il ? J'ai vu cette figure-là quelque part. Mon cher monsieur Dale, voici une bien agréable surprise. Je vous croyais reparti pour Hazeldean avec notre ami le squire.

— Le squire ? Aurait-il quitté Londres sans m'en prévenir ? »

Randal tira le curé à l'écart.

« M. Hazeldean, dit-il, était pressé de retourner vers sa femme qui naturellement était inquiète de son fils à cause de ce sot mariage, mais je suis heureux de vous dire que ce projet d'union est forcément et définitivement rompu.

— Comment ? comment cela ? Mon pauvre ami m'a dit que ses représentations avaient complètement échoué auprès de Frank, et m'a défendu de jamais lui reparler de cette femme. Mais vous vous rappelez sans doute Léonard Fairfield, votre ancien antagoniste dans la bataille des Stocks ?

— Mon neveu, dit Avenel avec orgueil. »

Randal s'inclina avec une politesse marquée, Léonard avec une réserve non moins marquée.

Avenel attribua la froideur de son neveu à la timidité.

« Vous devriez être amis, jeunes gens, dit-il. Qui sait si vous ne serez pas un jour attelés au même char ? Cela me fait songer, Leslie, que j'ai un mot à vous dire. Votre serviteur, monsieur Dale. — Je serai ravi de vous présenter à mistress Avenel. Voici ma carte. Tu passeras chez moi demain, Léonard, et rappelle-toi que je serai très-fâché contre toi si tu persistes dans tes refus. Une si belle occasion ! »

Avenel prit le bras de Randal tandis que Léonard et M. Dale s'éloignaient de leur côté.

« Avez-vous quelque chose de nouveau au sujet de Lansmere ? demanda Randal.

— Oui, je suis décidé quant au plan à suivre. Il nous faudra combattre deux contre deux, vous et Egerton, contre moi et mon neveu Léonard, du moins si je puis comme je l'espère, le décider à se porter candidat.

— Quoi ! fit Randal alarmé, alors je ne dois après tout espérer de vous aucun appui.

— Je ne dis pas cela ; mais j'ai des raisons de croire que lord L'Estrange s'emploiera activement en faveur d'Egerton. S'il en est ainsi la lutte sera vive, et il faut que je dirige toute l'élection de notre côté, que je réunisse et que je stimule nos électeurs indécis, ce à quoi je réussirai mieux en me présentant moi-même d'abord, quitte à refuser plus tard, car je ne suis pas aussi désireux d'être nommé que je l'étais il y a quelque temps, avant d'avoir retrouvé mon neveu. C'est un jeune homme bien étonnant ! Avec une tête comme la sienne, il me fera honneur dans cette vieille chambre pourrie ; et quant à moi je crois que je ferai mieux de quitter Londres et de

m'en aller à Screwestown surveiller mes affaires. Si Léonard se présente, mon premier soin doit être de le faire nommer et mon second d'empêcher Egerton de l'être. La chose se terminera donc probablement par la nomination d'un candidat de chaque couleur, comme nous l'avions d'abord pensé, Léonard de notre côté, et de l'autre ce ne sera pas Egerton. Vous comprenez ?

— Parfaitement, mon cher Avenel. Bien entendu, comme je l'ai déjà dit, je ne puis dicter un choix à votre parti, et il est naturel de penser que les vôtres préféreront la défaite d'un adversaire aussi éminent que M. Egerton à celle d'un novice tel que moi. Je ne puis ni ne dois travailler à un pareil résultat, cela serait mal interprété et ferait tort à ma réputation. Mais je m'en rapporte à vos promesses.

— Je ne promets rien ; il faut d'abord que je prenne l'air du bureau, car je ne sais si vous conviendrez à mes amis, et si je serai le maître de les diriger. Tout ce que je puis dire, c'est qu'Egerton ne sera pas nommé à Lansmere. En attendant, faites attention de ne pas trop vous commettre en parlant, afin que notre parti puisse sans inconséquence voter en votre faveur. Il faut que nous puissions compter sur vous, lorsqu'une fois vous serez à la chambre.

— Je ne suis pas pour le moment un homme de parti bien ardent, répondit prudemment Randal, et si l'opinion publique se déclare en votre faveur, il est du devoir d'un homme politique de marcher avec son siècle. — Vous devriez entrer vous-même au Parlement ; votre neveu est encore bien jeune.

— Il est de votre âge.

— Oui, mais je connais le monde. Le connaît-il ?

— Le monde le connaît du moins, bien que sous un autre nom que le sien, et il a relevé ma fortune.

— Comment cela ? Vous m'étonnez. »

Avenel s'expliqua d'abord au sujet du brevet d'invention dont Léonard lui avait assuré la propriété, et ensuite il confia à Randal sous le sceau du secret, l'identité de Léonard et de l'auteur anonyme en qui le curé avait cru reconnaître le professeur Moss. Randal Leslie se sentit mordre au cœur par la jalousie.

« Quoi ! ce paysan cet associé de John Burley (vagabond littéraire sans doute mort à l'hôpital), avait si bien triomphé de la naissance, de l'éducation, des circonstances, que si lui et Randal s'étaient rencontrés sur une place publique, et que l'identité de Léonard et du nouvel auteur eût été connue, tous les yeux se fussent détournés de Randal pour se fixer sur Léonard ! D'un consentement commun l'humanité aurait reconnu la suprême royauté du génie ! Quoi ! le jeune villageois était l'homme célèbre qui sans effort, sans même le savoir, avait inspiré au cœur blasé de Béatrix un amour que (Randal le sentait) ni art ni ruse n'eussent pu faire naître pour lui dans le cœur d'aucune femme ! Et maintenant, ce même jeune homme était-il donc politiquement sur le même niveau que lui, Randal, fils de gentilhomme, protégé du superbe Egerton ? Devaient-ils donc être rivaux dans cette arène de la vie pratique ? »

Randal mordait sa lèvre tremblante.

Pendant ce temps, le jeune homme qu'il enviait était en proie à des chagrins bien trop profonds pour trouver jamais place dans le cœur étroit de l'ambitieux. Tandis que Léonard traversait les rues populeuses de Londres, avec l'ami et le conseiller de sa jeunesse, lui confiant la simple histoire de ses premières épreuves, alors que, dans la misère et désespérant d'arriver jamais à la célébrité, il avait près de lui son ange gardien, lui souriant comme l'espérance... comme la gloire lui semblait stérile, comme l'avenir lui apparaissait vide et sombre ! Sa voix tremblait et sa physionomie était devenue si triste, que son bienveillant auditeur, devinant qu'à l'image d'Hélène se rattachait quelque douleur passionnée, dont l'amertume empoisonnait tout succès mondain, amena doucement Léonard, dont le cœur trop plein avait besoin d'un confident, à lui dire comment, pendant de longues années, il avait été fidèle à un pur et ardent amour, comment il avait revu Hélène, l'enfant était devenue femme et ce souvenir était devenu de l'amour.

L'ecclésiastique l'écouta avec un front soucieux qui s'éclaircit lorsque Léonard termina son histoire.

« Je ne vois aucune raison de désespérer, dit-il. Vous craignez que miss Digby ne vous rende pas votre affection ; vous insistez sur sa réserve, sur ses manières froides, quoique bienveillantes. Consolez-vous ! Toutes les jeunes filles sont sous l'influence de ce que les phrénologues appellent

l'organe de secrétivité, lorsqu'elles sont en compagnie de l'objet préféré. La manière de Carry envers moi était précisément telle que vous décrivez celle de miss Digby envers vous. »

M. Dale se livra alors, sur la modestie féminine, à une dissertation des plus intéressantes, qu'il termina en affirmant que cette estimable vertu était d'autant plus influencée par l'organe de la secrétivité que l'amant préféré approchait davantage d'une déclaration explicite... Avant qu'on pût s'attendre à ce qu'une jeune fille se commît elle-même ou compromît la dignité de son sexe par le plus léger indice de son inclination, il était du devoir d'un amant honorable et d'un galant homme de faire sa demande sous une forme distincte et orthodoxe.

« Ensuite, continua M. Dale, il vous plaît de vous tourmenter en comparant votre origine et votre fortune à celle de miss Digby, la pupille de lord L'Estrange, l'hôte de lady Lansmere. Vous dites que si lord L'Estrange eût approuvé la pensée d'une telle union, il aurait eu avec vous un ton différent, il aurait sondé votre cœur, encouragé vos espérances, et..., je vois les choses différemment, j'ai des raisons pour cela, et d'après tout ce que vous m'avez dit de l'intérêt que ce gentilhomme prend à votre carrière, je ne crains pas de vous promettre que si miss Digby consent à vous donner sa main, lord L'Estrange ratifiera son choix.

— Mon cher monsieur Dale ! s'écria Léonard avec transport, vous me promettez cela ?

— Oui, d'après ce que vous m'avez dit et d'après ce que je sais moi-même de lord L'Estrange. Allez donc à Knightsbridge, voyez miss Digby, — ouvrez-lui votre cœur, — faites-lui connaître si vous voulez, vos espérances d'avenir ; demandez-lui la permission de vous adresser à lord L'Estrange (puisqu'il s'est constitué son tuteur), et si lord L'Estrange hésite, ce qui ne me paraît pas probable, faites-le-moi savoir et laissez-moi le reste. »

Léonard se rendit à l'éloquence persuasive du pasteur. Lorsqu'il se rappelait les passages du manuscrit de Nora ayant trait à l'amour qu'Harley avait eu pour celle-ci (car il était convaincu qu'Harley et le jeune amant étaient une même personne), et quand il s'expliquait l'intérêt que lui avait témoigné Harley par sa parenté avec elle, le jeune homme, raisonnant

d'après son propre cœur, ne pouvait s'empêcher de supposer que le noble Harley se réjouirait d'assurer le bonheur du fils de celle qu'il avait tant aimée.

« Et c'est à toi, peut-être, ô ma mère ! pensait Léonard les larmes aux yeux ; c'est à toi peut-être, dans ton tombeau, que je devrai la compagne de ma vie, de même que j'ai dû au souffle mystique de ton génie les premières aspirations de mon âme ! »

On voit que Léonard n'avait pas confié au curé la découverte qu'il avait faite du manuscrit de Nora, ni même la connaissance certaine qu'il avait acquise de sa naissance ; car le fils reculait naturellement devant toute confiance de nature à porter atteinte à la vertu de Nora, du moins jusqu'à ce qu'Harley, qui, d'après le manuscrit, avait dû connaître intimement son père, décidât la question que ces papiers laissaient cruellement indécise, savoir : s'il était le fruit d'un mariage légal, ou si Nora avait été victime d'une fraude impie.

Tandis que le ministre parlait, que Léonard écoutait et réfléchissaient, leurs pas s'étaient instinctivement dirigés vers Knightsbridge et ils s'arrêtèrent à la porte de l'hôtel Lansmere.

« Entrez, mon jeune ami, je vous attendrai dehors pour savoir le résultat de votre entretien, dit M. Dale d'un ton encourageant. Allez et jouissez en remerciant le ciel du plus grand bienfait qu'il puisse accorder à un homme mortel, ou soumettez-vous au plus vif chagrin que connaisse la jeunesse, en croyant humblement que le chagrin lui-même n'est qu'un bienfait caché de la divine miséricorde. »

CHAPITRE XII.

On introduisit Léonard dans le salon, et il se trouva qu'Hélène y était seule. Le doux visage de la jeune fille était singulièrement altéré depuis que Léonard ne l'avait vue, car chez les natures douces et contenues, le chagrin exerce de prompts et cruels ravages ; mais à l'arrivée inattendue de Léonard, le sang colora si rapidement ses joues pâlies, que sa rougeur fébrile eût pu être prise pour les brillantes couleurs de la santé. Elle se leva confuse, et dit en bégayant qu'elle croyait lady Lansmere dans sa chambre et qu'elle allait la chercher, puis elle se dirigeait vers la porte sans paraître apercevoir la main qui lui était timidement tendue, lorsque Léonard, incapable de dominer plus longtemps son émotion, s'écria avec l'accent du reproche :

« Oh ! miss Digby, oh ! Hélène, est-ce ainsi que vous m'accueillez, ou plutôt que vous me fuyez ? Eussé-je jamais pu prévoir cela lorsque, tous deux orphelins, nous étions sur ce triste pont, si isolés, si abandonnés, si dépendants l'un de l'autre ! Heureux temps ! » En disant ces derniers mots, Léonard saisit soudain la main d'Hélène, sur laquelle il se pencha.

« Je ne dois pas écouter ce langage... Ne me parlez pas ainsi, Léonard ; vous me brisez le cœur. Laissez-moi aller, laissez-moi, je vous en prie.

— Vous suis-je donc devenu odieux, ou bien devinez-vous mon amour et voulez-vous le décourager ? Parlez, Hélène, répondez-moi ! »

Il l'attira avec tendresse vers lui, et la tenant fortement par les deux mains, il essaya de lire sur le visage qu'elle détournait de lui..., qu'elle détournait avec désespoir.

« Vous ne connaissez pas, dit-elle enfin, s'efforçant d'être calme, vous ne connaissez pas mes nouveaux devoirs, mon changement de position, mes nouveaux liens, ou vous seriez le dernier à me parler ainsi, le premier à m'encourager et à me dire...

— À vous dire quoi ?

— De n'aimer que mon devoir ! » s'écria Hélène en retirant ses mains.

« Miss Digby, dit Léonard après une courte pause pendant laquelle il méconnaissait la pensée qu'il croyait deviner, vous parlez de devoirs nouveaux, de position changée... ; je vous comprends. Vous avez peut-être conservé quelques souvenirs du passé, mais vous croyez maintenant de votre devoir de repousser ma présomption. C'est comme je le pensais et je

le craignais. Cette célébrité que je me suis acquise n'est qu'une vaine fumée, elle ne me donne pas de rang, ne m'assure pas de fortune ; je n'ai pas le droit de prétendre retrouver dans l'Hélène d'aujourd'hui l'Hélène d'autrefois... Soit... Oubliez ce que j'ai dit, et pardonnez-moi. »

Ce reproche blessa au vif le cœur auquel il était adressé. Un éclair brilla dans les doux yeux d'Hélène, semblable à celui du ressentiment ; ses lèvres tremblèrent convulsivement, et il lui sembla que toute peine était légère, comparée à celle d'entendre Léonard lui attribuer des sentiments qui paraissaient à sa simple nature si indignes d'elle et si blessants pour lui-même.

Un mot lui vint aux lèvres, comme une inspiration, qui la calma et la consola.

« Mon frère ! dit-elle avec un accent de surprise, mon frère ! » Le mot produisit sur Léonard un effet tout contraire. Si doux qu'il fût, si tendre que fût la voix qui le prononçait, il imposait des bornes à l'affection, c'était le glas funèbre de toute espérance. Il recula, et dit en secouant tristement la tête : « Il est trop tard pour que j'accepte ce nom, trop tard même pour l'amitié. D'ici à de longues années, d'ici à ce que votre nom ait cessé de faire battre mon cœur, votre présence de le faire frissonner, il nous faudra rester étrangers l'un à l'autre.

— Étrangers ! Oui, vous avez raison ; il le faudra ; nous ne devons pas nous voir. Oh ! Léonard Fairfield, quel est celui qui dans les jours que vous me rappelez, vous a trouvé pauvre et obscur, qui, sans vous dégrader par la charité, vous a ouvert une noble carrière, vous a montré au milieu du labyrinthe où vous étiez prêt à vous égarer la grande route de la science, de l'indépendance, de la célébrité ? Répondez, répondez. N'est-ce pas le même qui a élevé, abrité, protégé votre sœur orpheline ? Si je pouvais jamais oublier ce que je lui dois, ne me rappellerais-je pas ce qu'il a fait pour vous ? Puis-je entendre parler de votre réputation sans m'en souvenir ? Puis-je me dire combien sera fière celle qui s'appuiera un jour sur votre bras, et portera le nom que vous avez déjà élevé au-dessus de tous les titres, puis-je penser à tout cela et ne pas me rappeler notre ami, notre bienfaiteur, notre tuteur à tous deux ? Et s'il en était autrement me le pardonneriez-vous ?

— Mais, murmura Léonard, la crainte se mêlant aux conjectures que lui inspiraient ces paroles, mais est-ce donc que lord L'Estrange refuserait de consentir à notre union ? Ou bien de quoi parlez-vous ? »

Hélène se sentit un instant incapable de répondre, puis enfin les mots sortirent de ses lèvres, comme s'ils lui eussent déchiré le cœur :

« Notre noble ami est venu à moi. Il ne m'a pas dit qu'il m'aimait. Il m'a dit qu'il était malheureux, isolé, qu'en moi, qu'en moi seule il pouvait trouver une consolation, un adoucissement à ses peines. Lui, lui ! Et je venais d'arriver en Angleterre, j'étais sous le toit de sa mère, je ne vous avais pas encore revu ; que pouvais-je répondre ? Encouragez-moi, donnez-moi des forces, vous que j'admire et que je révère. Oui oui, vous avez raison, nous ne devons plus nous revoir. Donnez-moi du courage. »

Toute la noblesse inhérente à la nature du jeune poète se réveilla à cet appel.

« Ô Hélène, ma sœur, miss Digby, pardonnez-moi, Vous n'avez pas besoin de chercher de la force près de moi. C'est moi qui emprunte la vôtre. Je vous comprends, je vous approuve et vous honore. Bannissez loin de vous ma pensée. Montrez-vous reconnaissante envers notre bienfaiteur. Soyez ce qu'il demande de vous, sa consolatrice, soyez plus encore son orgueil et sa joie. Le bonheur sera votre partage, comme il arrive toujours à ceux qui s'oublient pour rendre heureux les autres. Que Dieu vous console et vous aide dans cette lutte passagère ! Puisse-t-il vous bénir pendant de longues années ! Ma sœur, j'accepte maintenant ce saint nom, et je le réclamerai plus tard, quand moi aussi je pourrai penser aux autres plus qu'à moi-même. »

Hélène avait caché son visage dans ses mains ; elle pleurait, mais avec cette douce contrainte féminine qui refoule la douleur dans le cœur. Un étrange sentiment de solitude envahit soudain tout son être, et à ce sentiment elle comprit qu'il était parti.

CHAPITRE XIII.

Dans une autre chambre de cette même maison était assis, solitaire comme Hélène, un homme à l'aspect sombre, sévère, taciturne, dans lequel ceux-mêmes qui l'avaient connu dès l'enfance auraient eu peine à reconnaître l'aimable et confiant, mais fantasque et capricieux Harley L'Estrange.

Il avait lu ce manuscrit dans lequel, du gouffre de son stérile et triste passé, s'élevaient deux vérités odieuses qui semblaient le regarder en face avec des yeux moqueurs et sataniques. La femme dont le souvenir avait obscurci le soleil de son existence, en avait aimé un autre ; l'ami dans l'âme duquel il avait versé son âme confiante et loyale avait été son rival caché. Il avait lu depuis le premier mot jusqu'au dernier, comme sous l'empire d'un cauchemar qui le tenait haletant, et lorsqu'il ferma le manuscrit, ce fut sans pousser ni un gémissement, ni un soupir ; mais sur ses lèvres pâles se dessinait ce sourire sardonique qui indique aussi sûrement un cœur gonflé de passions terribles, que le rapide passage de l'éclair révèle la tempête amoncelée dans les nuages.

Il serra ensuite les papiers dans son sein, et appuyant dessus sa main fermée il quitta sa chambre et se dirigea lentement vers la maison de son père. À mesure qu'il avançait, sa nature semblait, dans le combat que se livraient ses divers éléments, se métamorphoser, s'endurcir et devenir de granit. L'amour, l'humanité, la confiance s'y évanouissaient, tandis que la haine, la vengeance, la misanthropie, la défiance, venaient prendre place dans le désert de son âme, farouches et menaçantes comme les harpies des poèmes antiques.

« Unæque manus, et pallida semper ora [\[1\]](#). »

Dans cette sombre humeur, Harley avait franchi le seuil de la maison de son père et gagné l'appartement qui lui était toujours réservé.

Il était arrivé une heure environ avant Léonard, et tandis qu'il se tenait debout près de la cheminée, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux fixés sur le plancher, sa mère entra pour l'embrasser et le féliciter. Il imposa silence à ses questions empressées au sujet de Violante, il recula au contact de sa main.

« Arrêtez, madame, dit-il avec un ton dont la froide sévérité terrifia la comtesse. Je ne saurais répondre à vos questions. Je songe à celles que j'ai à vous faire. Vous avez combattu mon amour pour Léonora Avenel. Je ne vous en blâme pas ; toutes les mères d'un rang égal au vôtre eussent fait de même. Et cependant, si vous ne vous fussiez opposée à toute franche explication, entre nous, j'aurais éprouvé un refus ; j'aurais sans doute triomphé de ce chagrin et recouvré le bonheur ensuite. Depuis ce temps, bien des années se sont écoulées, ont passé sur son tranquille sommeil et sur ma vie désolée, aviez-vous su pendant tout ce temps qu'Audley Egerton avait été l'amant de Léonora ?

— Harley, Harley, ne me parle pas ainsi, ne me regarde pas avec tes yeux impitoyables.

— Vous le saviez donc, vous, ma mère ! continua Harley, insensible à la prière de lady Lansmere ; et pourquoi ne m'avez-vous jamais dit : « Mon fils, tu perds la fleur de ta jeunesse, tu uses les forces de ta vie dans une triste fidélité à un mensonge ! Tu prodigues ton amitié et ta confiance à un perfide hypocrite ? »

— Comment aurais-je pu te parler ainsi, comment l'aurais-je osé, voyant que tu chérissais à tel point le souvenir de cette malheureuse fille, que tu croyais toujours qu'elle t'avait rendu son affection ? Si je t'avais parlé de ses relations avec Egerton, relations que je n'ai connues qu'après sa mort...

— Eh bien ? Pourquoi hésiter ? Si vous m'en aviez parlé ?

— N'aurais-tu pas cherché à te venger ? Ne devais-je pas craindre une rencontre ; du sang répandu ? Harley, Harley ; le silence n'est-il pas excusable de la part d'une mère ? Et pourquoi aussi te priver du seul ami qui te fût cher, qui eût sur toi quelque influence, qui sympathisât avec moi dans la prière et dans l'espoir qu'un jour tu rencontrerais une compagne digne de remplacer cette illusion perdue, de réveiller tes facultés, que tu

deviendrais enfin l'ornement de ton pays, comme le promettait ta première jeunesse ? Car tu es injuste envers Audley, je te l'assure, Harley !

— Injuste ! je ne croyais pas l'être. Continuez.

— Je n'excuse pas sa rivalité, ni le secret qu'il a d'abord gardé à ce sujet. Mais, crois-moi, depuis lors ses remords sincères, sa tendresse inquiète, sa crainte de perdre ton amitié...

— Arrêtez : c'est sans doute Audley qui vous a engagée à cacher ce que vous appelez « ses relations » avec celle que je puis maintenant nommer avec calme, avec Léonora Avenel ?

— Oui, il est vrai, mais par des motifs que...

— Il suffit ; ne m'en dites pas davantage.

— Mais tu ne jugeras pas trop sévèrement ce qui s'est passé ; tu vas former de nouveaux nœuds. Tu ne peux être assez criminel pour méditer ce que ton visage semble exprimer. Tu ne peux songer à te venger, à menacer la vie d'Audley, à exposer la tienne ?

— Tut ! Tut ! Qui vous parle de duel ? Ces combats singuliers sont passés de mode, ce n'est plus avec l'épée et le pistolet que les hommes civilisés s'attaquent et se tuent. Tut ! la vengeance. Il est bien question de vengeance lorsque je suis ici, en ce moment pour obtenir de mon père la permission de me charger de l'élection d'Audley. Ce qu'il a de plus précieux au monde, c'est sa position politique, et ici elle est en jeu. Vous savez que j'ai toujours passé pour un homme faible, facile et généreux ; ces sortes d'hommes ne sont pas vindicatifs. Ah ! vous posez votre main sur mon bras ; je connais la magie de cette légère pression, ma mère, mais elle a perdu tout pouvoir sur moi. Comtesse de Lansmere, écoutez-moi ! Depuis mon enfance (excepté lors de cette passion frénétique pour laquelle aujourd'hui je me méprise moi-même), je vous ai obéi en fils respectueux. Maintenant nos positions relatives sont quelque peu changées. J'ai le droit d'exiger, je ne dirai pas d'ordonner, le droit que l'injustice soufferte donne à tout homme. Oui, madame, l'homme auquel il a été fait tort a des privilèges qui le disputent à ceux des rois. Je vous prie donc maintenant de ne plus me questionner, de ne plus prononcer le nom de Léonora, à moins que je ne vous y invite, et de ne pas informer Audley Egerton, par un mot, par un regard, que j'ai découvert, comment dirai-je ? son « excusable perfidie. » Promettez-le-moi

par votre affection de mère et sur votre parole de femme et de chrétienne, ou bien, je vous le jure, vous ne me reverrez de votre vie. »

Si hautaine et si impérieuse que fût la comtesse, la voix et le regard d'Harley lui imposèrent.

« Est-ce là, mon fils, mon doux Harley ? murmura-t-elle. Oh ! passe encore une fois tes bras autour de mon cou, fais-moi voir que je n'ai pas perdu mon enfant ! »

Harley parut attendri ; il n'obéit pas à la pathétique prière de sa mère, mais il lui tendit la main en détournant la tête, et dit d'un ton plus doux :

« Ai-je votre promesse ?

— Oh ! oui, oui, mais à la condition que tu n'échangeras avec Audley aucune parole de nature à amener une querelle qui...

— Une querelle ! interrompit Harley. Je vous répète que l'idée d'un duel avec mon ami de collègue et pour un motif que nous ne pourrions expliquer à personne, serait une idée burlesque. J'accepte votre promesse, et je la scelle ainsi. Il pressa ses lèvres sur le front de sa mère et reçut passivement ses caresses.

— Chut ! dit-il en la repoussant doucement : j'entends la voix de mon père. »

Lord Lansmere ouvrit la porte toute grande, non sans une certaine conviction qu'une porte par laquelle entraient un comte de Lansmere devait être ainsi ouverte. Elle n'eût pu l'être avec plus de majesté quand même un huissier eût été debout de chaque côté. La comtesse passant légèrement devant son mari s'échappa.

« J'étais occupé avec mon architecte à examiner les devis du nouvel hospice dont je veux doter le comté. Je viens seulement d'apprendre que vous étiez ici, Harley. Qu'est-ce que tout ce bruit au sujet de Violante ? Ne nous revient-elle pas ? Votre mère m'a renvoyé à vous pour les explications.

— Je vous les donnerai plus tard, mon bon père ; en ce moment je suis tout à la politique.

— Les affaires politiques sont en effet bien inquiétantes. Je suis heureux de vous entendre parler ainsi. La crise qui se prépare sera terrible, Harley ! Et, bonté du ciel ! N'est-on pas venu me dire qu'un paysan, né à Lansmere,

mais qui a fait sa fortune en Amérique, s'apprête à vous disputer le bourg. C'est, dit-on, un Avenel, un bleu de naissance, est-ce bien possible ?

— Je suis ici pour cette affaire. Comme membre de la Chambre haute vous ne pouvez naturellement intervenir. Mais je me propose, avec votre agrément, de me rendre à Lansmere et d'entreprendre moi-même la direction de la lutte. Mieux vaudrait peut-être que vous ne fussiez pas présent, cela nous laisserait plus de liberté.

— Mon cher Harley, donnez-moi la main. Tout ce que vous voudrez. Vous savez combien j'ai désiré de vous voir agir et jouer le rôle qui convient à votre naissance.

— Ah ! vous pensez que j'ai jusqu'ici perdu et gâché mon existence.

— Franchement, oui, mon cher Harley, dit le comte avec un orgueil dont la source n'était pas sans noblesse, ni l'expression dépourvue de dignité : Plus nous avons reçu de notre pays, plus nous lui devons en retour. Vous êtes né l'héritier de terres et d'honneurs, et, par suite, vous avez été chargé d'une mission qu'un gentilhomme se dégrade en négligeant de remplir. »

Harley écoutait son père d'un air sombre et ne lui fit pas de réponse directe.

« À dire le vrai, reprit le comte, je préférerais vous voir travailler pour vous-même, plutôt que pour votre ami Egerton. Mais enfin, il n'est pas trop tard pour que vous suiviez son exemple. Qui d'entre ceux qui vous ont connus tous deux dans votre première jeunesse, bien qu'Audley eût sur vous l'avance de quelques années, eût pensé que c'était lui qui serait l'homme distingué et éminent, et que vous dégénéreriez en un flâneur et insoucieux de toute gloire, redoutant tout travail ? Vous qui aviez sur lui l'avantage non-seulement d'une grande fortune, mais encore, à ce que disait chacun, de talents supérieurs ; vous qui respiriez alors une si noble ambition, un si ardent amour de la gloire, qui couchiez avec les *Vies de Plutarque* sous votre oreiller, et qui ne péchiez alors que par excès d'énergie. Mais vous êtes encore jeune, il n'est pas trop tard pour réparer le temps perdu.

— Les années ne sont rien, que de simples dates dans un almanach ; mais les sentiments, qui pourra me les rendre ? L'espoir, l'enthousiasme, le... n'importe ! Ce ne sont pas les sentiments qui aident un homme à s'élever.

Les sentiments d'Egerton n'ont rien de trop ardent. Mais laissez-là ce que j'aurais pu être ; parlons de l'exemple que vous me donnez, d'Audley Egerton.

— Il faut absolument que nous le fassions nommer, dit le comte en baissant la voix. La chose est plus importante pour lui que je ne l'avais cru d'abord. Mais ses secrets vous sont connus. Pourquoi ne m'avez-vous pas confié franchement l'état de ses affaires ?

— Ses affaires ! Voulez-vous dire qu'elles soient sérieusement embarrassées ? Cela m'intéresse vivement. Expliquez-vous, je vous en prie. Que savez-vous ?

— Il a renvoyé la plus grande partie de ses gens. Cela n'a rien que d'assez naturel, puisqu'il quitte le ministère ; mais cette mesure a donné l'éveil, et le bruit se répand que non-seulement ses domaines sont hypothéqués au delà de leur valeur, mais qu'il a vécu depuis quelque temps de billets escomptés ; qu'en un mot, il a été trop intime avec un homme que nous connaissons tous de vue, un homme qui a les plus beaux chevaux de Londres, et qui, m'a-t-on dit, (mais je ne saurais le croire) vit familièrement dans la société de jeunes fous qu'il exploite. Comment donc s'appelle-t-il ? N'est-ce pas Lévy ? Oui, Lévy.

— J'ai en effet rencontré Lévy chez Egerton, dit Harley, et une joie sinistre illumina son œil d'aigle. Ah ! Lévy, dites-vous ; c'est bien.

— Je ne répète là que des commérages de club, reprit le comte, mais enfin on dit que ce Lévy ne fait pas mystère de son pouvoir sur notre illustre ami, qu'au contraire il s'en fait gloire auprès de notre parti (et il le pourrait auprès de tous, car Egerton a des amis personnels dans tous les camps), qu'il garde certains billets renfermés dans son bureau, jusqu'à ce qu'Egerton soit encore une fois en sûreté dans le Parlement. Néanmoins, si notre ami venait à échouer dans son élection et que Lévy fît saisir ses domaines et proclamât sa ruine, cela ferait un tort sérieux à sa carrière politique, la ruinerait peut-être tout à fait.

— Je le comprends comme vous, Charles Fox pouvait être joueur et William Pitt indigent ; mais Audley Egerton n'appartient pas à cette race de géants. Il ne paraît si élevé que parce qu'il est debout sur une fortune imposante, mais Audley Egerton pauvre et besogneux, hors du Parlement et,

comme on dit vulgairement, les coudes percés, se déroband à ses créanciers, peut-être au King's Bench !...

— Non, non, notre parti ne le souffrirait jamais ; nous ferions une souscription,...

— Encore pis. Être pensionné par le parti qu'il aspirait à conduire ! Vous dites vrai ; sa carrière politique serait détruite. Un homme dont la réputation est basée sur son honorabilité extérieure ! Comment donc ! mais on dirait peut-être qu'Audley Egerton n'a été qu'un austère intrigant. Eh ! mon père ?

— Comment pouvez-vous parler avec ce sang-froid du malheur de votre ami ? Vous n'avez pas besoin de cela pour m'intéresser au succès de son élection, si telle est votre intention. Une fois au Parlement, il rentrera bientôt au pouvoir, et il vivra de ses appointements. Il faut que vous le décidiez à me confier l'inventaire de son passif ; je m'entends en affaires, comme vous savez, j'arrangerai les siennes, et je gagerais cinq contre un, bien que je déteste les paris, qu'il sera premier ministre avant trois ans d'ici ; ce n'est pas un homme brillant, c'est vrai ; mais en ces temps critiques, ce qu'il nous faut c'est un homme sûr, modéré, judicieux, conciliant, et Audley a tant de tact, une si grande expérience de la Chambre, une si parfaite connaissance du monde, et puis, ajouta le comte comme pour résumer d'un mot toutes ces louanges, c'est un si parfait gentleman !

— Un parfait gentleman, comme vous dites, l'honneur personnifié ! Mais, mon bon père, voici votre heure de monter à cheval ; que je ne vous retienne pas. Ainsi, c'est entendu, vous ne viendrez pas à Lansmere. Vous mettez le château à ma disposition et vous me permettez d'y inviter Egerton, bien entendu, et tous les hôtes qu'il me plaira ; en un mot, vous me donnez carte blanche ?

— Certainement, car si vous ne parvenez pas à faire nommer votre ami, c'est que personne ne le pourrait. Ce bourg est ingrat ; il a fait le tourment de mon existence. Moi qui y ai dépensé tant d'argent, qui ai tant fait pour son commerce ! Et le comte quitta la chambre avec un soupir indigné. »

Harley s'assit devant son bureau la tête appuyée sur sa main, regardant vaguement devant lui d'un air soucieux et mécontent. Harley L'Estrange était, comme nous l'avons vu, un homme d'affections et d'impressions

singulièrement tenaces. C'était une nature éminemment brave, loyale et candide. Cette légèreté même et ces caprices qui trompaient le monde sur son caractère comme sur ses talents, pouvait être attribuée en partie à cette franchise qui, dans son mépris pour tout ce qui ressemblait à de l'hypocrisie, se riait des formes et du cérémonial, et faisait des solennelles plausibilités du monde un sujet de raillerie tantôt burlesque, tantôt profonde. Le choc qu'il venait d'éprouver ébranlait les fondements mêmes de son esprit et, renversant toutes les constructions légères que l'esprit et l'imagination avaient bâti à la surface, le laissaient nu comme une terre nouvelle, livré à l'influence des passions violentes et haineuses.

Lorsqu'un homme d'un cœur aussi aimant, d'une nature douée de puissances aussi irrégulières qu'Harley, découvre brusquement la trahison, là où il avait mis sa confiance, il n'en est pas de lui comme des élèves plus calmes de cette rude maîtresse l'expérience, il ne se contente pas de retirer au coupable son estime et son affection, c'est la confiance même, la confiance en toutes choses qui est détruite en lui ; il regarde dans le passé et condamne ses plus douces vertus comme des folies qui l'ont conduit à sa perte ; il envisage l'avenir comme une route encombrée de traîtres souriants envers lesquels il doit user d'une égale dissimulation, s'il ne peut les écraser par une force supérieure. Une trahison commise envers un de ces hommes est un crime ; elle prive le monde de tous les bienfaits qu'il eût semés sur son passage. Elle est responsable de tout le mal qu'engendre la corruption de ces natures dont la richesse même, lorsque l'atmosphère en est une fois viciée, ne sert plus qu'à répandre la maladie. C'est ainsi que la malaria ne se fixe pas sur un sol maigre et stérile, ni sur des déserts de tous temps désolés, mais sur les endroits où le soleil du midi mûrissait naguère les fruits de jardins magnifiques, sur l'emplacement de cités dans lesquelles s'est évanouie la pompe des palais. Ce n'était pas assez que l'ami de sa jeunesse, le confident de son amour l'eût trahi, eût été son rival secret et heureux, pas assez que la femme qu'avait idolâtrée son adolescence, que cette femme qu'il cherchait, le cœur agité de douloureux remords, croyant qu'elle ne fuyait son amour que par émulation de générosité et pour lui épargner le sacrifice de tout ce que la jeunesse dédaigne, mais que le monde estime si haut ; ce n'était pas assez que pendant tout ce temps cette femme eût été réfugiée sur le sein d'un autre. Sa vie à lui s'était passée à regretter

un songe ; la noble et légitime ambition d'un esprit du premier ordre avait été arrêtée dès son début, son cœur avait été corrodé par un regret sans cause, sa conscience bourrelée de la crainte que sa poursuite acharnée n'eût conduit à une tombe prématurée une victime trop tendre. Ces années qui eussent pu être pour lui si sereines, pour les autres si utiles, s'étaient consumées dans les rêves d'une vaine et stérile mélancolie. Et à qui avait-il fait entendre ses plaintes amères ? À l'homme qui savait que son remords n'était qu'un vain fantôme, et sa douleur qu'une moquerie. Toutes les pensées propres à irriter l'orgueil naturel à l'homme, tous les souvenirs capables d'exciter à la vengeance un cœur qui avait aimé trop profondément pour ne pas être accessible à la haine, conspiraient à aiguillonner en lui ces furies qui viennent habiter tous les temples qu'a une fois profanés la présence des passions mauvaises. Dans ce sombre silence de l'âme, la vengeance prenait les apparences de la justice. Bien que les sentiments d'Harley envers Léonora Avenel ne fussent plus les mêmes, le récit de sa douleur et de ce qu'elle avait souffert l'aigrissait encore contre Audley. Les fragments de son mémoire avaient naturellement convaincu Harley qu'elle avait été victime d'une fraude infâme, la dupe d'un mariage simulé. Non-seulement son idole avait été enlevée de l'autel, mais encore elle avait été souillée par le sacrilège, brisée par une main impie, jetée dans la boue, mutilée, profanée, et sa mémoire était devenue un objet de mépris pour celui qui l'avait ravie au culte dont il l'entourait. Harley et Nora s'unissaient pour crier à leur commun bourreau :

« Rends-nous ce que tu nous as pris ou subis la peine de ton crime. »

CHAPITRE XIV.

L'entrée d'un domestique annonçant un nom qu'Harley n'entendit pas, absorbé qu'il était par sa sombre rêverie, fut suivie de celle d'un personnage

sur qui il leva ce regard froid et surpris avec lequel un homme très-occupé accueille l'indiscrète intrusion d'un étranger.

« Il y a si longtemps que Votre Seigneurie ne m'a vu, dit le visiteur d'un air de douce dignité, que je ne saurais m'étonner que vous ayez oublié ma personne et jusqu'à mon nom.

— Monsieur, répondit Harley avec une rudesse impatiente peu d'accord avec la réputation d'urbanité dont il jouissait ; votre personne m'est tout à fait étrangère, et je n'ai pas entendu votre nom, mais dans tous les cas, je n'ai pas en ce moment loisir de vous écouter. Excusez ma franchise.

— Pardonnez-moi si je reste néanmoins. Je me nomme Dale. J'ai été autrefois vicaire de Lansmere, et je voudrais parler à Votre Seigneurie au nom d'une personne qui lui fut chère, de Léonora Avenel.

HARLEY (après une courte pause). Je ne devine pas, monsieur, ce qui peut vous amener, mais asseyez-vous. Je me rappelle maintenant vous avoir vu, quoique les années nous aient tous deux changés ; et j'ai depuis souvent entendu parler de vous par Léonard Fairfield. Quoi qu'il en soit, je vous prie d'être bref.

M. DALE. Dois-je supposer que vous savez qui sont les parents du jeune homme que vous appelez Fairfield ? Lorsque j'écoutais naguère l'éloge reconnaissant qu'il fait de votre générosité, et que je remarquais avec une satisfaction mélancolique le respect profond que vous lui inspirez, mon cœur était ému, je reconnaissais la force mystérieuse du sang.

HARLEY. La force du sang ! Mais vous parlez en énigmes.

M. DALE (avec indignation). Oh ! milord, comment pouvez-vous feindre ainsi l'ignorance ? Sûrement vous avez reconnu en Léonard Fairfield le fils de Nora Avenel ? »

Harley passa sa main sur son visage. « Ah ! se dit-il, Nora a donc assez vécu pour avoir un fils, un fils d'Egerton ! Léonard est ce fils. J'aurais dû le deviner à la ressemblance, à la folle tendresse qui m'entraînait vers lui. C'est pour cela qu'il m'a confié ces terribles mémoires. Il cherche à connaître son père, il le connaîtra. »

M. DALE (se méprenant sur la cause du silence d'Harley). J'honore votre repentir, milord. Oh ! laissez parler votre cœur et votre conscience plus haut

que votre orgueil.

HARLEY. Mon repentir ! mon cœur ! ma conscience ! Monsieur Dale, vous m'insultez !

M. DALE (d'un ton sévère). Non, milord, je remplis ma mission, qui m'ordonne de reprendre le pécheur. Léonora Avenel vous parle par ma bouche et commande au père coupable de reconnaître le fils innocent ! »

Harley se leva à demi, ses yeux lançaient littéralement des éclairs, mais il dompta sa colère, qui se tourna en ironie. « Ah ! dit-il avec un sourire sarcastique, ainsi vous supposez que j'ai été le perfide séducteur de Léonora Avenel, que je suis le père endurci de l'enfant qui est venu au monde sans avoir de nom. Très-bien, monsieur. En admettant tout ceci comme certain, que me demandez-vous pour ce jeune homme ?

— Je vous demande son bonheur, reprit M. Dale avec un accent suppliant, et cédant à la compassion que lui inspirait Léonard. Désireux de son succès, comme vous pouvez le croire, continua le curé, j'ai attendu en dehors de la grille qu'il eût quitté miss Digby. Oh ! milord, si vous aviez vu sa figure ! c'était une émotion si poignante et un si profond désespoir ! Je n'ai pu savoir de lui ce qui s'était passé, il m'a échappé et s'est enfui. Tout ce que j'ai pu conclure des quelques mots que je lui ai arrachés, c'est que l'obstacle à son bonheur ne vient pas d'Hélène, mais de vous-même, milord, m'a-t-il semblé. C'est pourquoi, lorsqu'il a été hors de ma vue, j'ai pris courage et je suis venu vous trouver. S'il est votre fils et qu'Hélène Digby soit votre pupille, elle-même orpheline et dépendante de vos bontés, pourquoi les sépareriez-vous ? Ils sont du même âge, ils ont été unis dès l'enfance, ils ont tous deux des habitudes simples et des goûts élevés, rien ne peut s'opposer à leur union que le manque de fortune ? Et votre fortune est immense et personne n'a jamais mis en doute votre générosité. Milord, milord, votre regard me glace. Si je vous ai offensé, que cette offense ne retombe pas sur Léonard.

— Ainsi donc, fit Harley, contenant encore sa rage, ce jeune homme que, comme vous le disiez, j'ai sauvé du gouffre qui a englouti tant de nobles génies, il m'en récompense en cherchant à m'enlever la dernière affection qui me reste en ce monde. Il ose lever les yeux jusqu'à ma fiancée ! Lui ! et

pour ce que j'en sais me dérobe son cœur et ne me laisse que sa main glacée !

— Oh ! milord, votre fiancée ! Je n'avais jamais rêvé cela ! J'implore votre pardon. La seule pensée en est terrible, contre nature, le fils aimer la fiancée du père ! Oh ! dans quelle faute je suis tombé ! C'est moi qui lui ai conseillé, qui l'ai pressé d'agir ainsi. Comme moi, il ignorait tout. Pardonnez-lui, pardonnez-lui !

— Monsieur Dale, dit Harley se levant et tendant une main que le pauvre curé osa à peine serrer, monsieur Dale, vous êtes un digne homme, si toutefois il y a dans ce monde menteur un seul homme qui ne trompe pas notre jugement lorsque nous le croyons honnête. Permettez-moi seulement de vous demander pourquoi vous considérez Léonard Fairfield comme mon fils ?

— N'ai-je pas été témoin de votre ardente affection pour Nora ? Rappelez-vous qu'à cette époque j'allais fréquemment au château, et il était si naturel que vos qualités brillantes captivassent son imagination délicate, son cœur affectueux...

— C'était naturel, croyez-vous ?... Continuez.

— Votre mère vous sépara comme il convenait ; mais je sus cependant que vous nourrissiez toujours une passion que votre rang empêchait de devenir légitime. Pauvre fille ! Elle quitta la maison de sa protectrice lady Jane, et l'on ne sut plus rien d'elle jusqu'au jour où elle revint chez son père pour y donner naissance à un fils et mourir. Ce jour-là même vous vous enfûtes de Lansmere, et depuis vous n'y êtes jamais revenu. Ah ! sans doute votre conscience parlait trop haut. »

Harley respirait avec effort ; il fit un signe de la main, M. Dale reprit :

« Quel autre que vous pouvais-je soupçonner ? Je fis des recherches ; elles confirmèrent mes soupçons.

— Peut-être questionnâtes-vous mon ami, M. Egerton ? Il était avec moi lorsque... lorsque, comme vous le dites, je m'enfuis de Lansmere.

— C'est ce que je fis, milord.

— Et lui ?

— Il nia que vous fussiez coupable, mais un homme d'honneur ne sait pas feindre habilement. Ses dénégations ne réussirent pas à me tromper.

— L'honnête homme ! fit Harley, et sa main serra convulsivement les papiers qu'il avait placés sur sa poitrine. Il savait donc aussi que Léonora avait laissé un fils ?

— Oui, milord ; naturellement je le lui avais dit.

— Le fils que j'ai trouvé mourant de faim dans les rues de Londres ! Monsieur Dale, comme vous le voyez, vos paroles me touchent vivement. Je ne puis nier que celui qui a trompé Nora Avenel (et il doit pour cela avoir eu recours à d'étranges artifices, car Nora n'était pas de celles qu'on entraîne aisément au mal)...

— Non, en vérité.

— Et qui a ensuite abandonné le fruit de son crime ; je ne puis nier que cet homme ne mérite un châtement, ne doive expier sa faute. N'ai-je pas raison en cela ? Répondez-moi avec la droiture qui sied à votre caractère sacré.

— Je ne puis dire le contraire, milord, répondit le curé, compatissant à ce qu'il prenait pour de vifs remords. Mais s'il se repent...

— Il suffit, interrompît Harley ; je vous donne maintenant rendez-vous à Lansmere ; laissez-moi votre adresse et je vous ferai savoir le jour où votre présence y sera nécessaire. Léonard Fairfield retrouvera un père... j'allais dire digne de lui. Quant au reste... attendez un instant, je vous prie, et rasseyez-vous. Quant au reste, » et un sinistre sourire éclaira de nouveau la figure d'Harley, « je ne vous dirai pas encore si je puis ou si je dois céder à un prétendant plus jeune et plus aimable la personne qui a bien voulu m'accorder sa main. Mais, en attendant, que pensez-vous de cette proposition ? M. Avenel désire que son neveu se présente pour le bourg de Lansmere — il m'a pressé d'obtenir le consentement du jeune homme. À la vérité il peut par là mettre en péril la nomination de M. Egerton. Mais M. Egerton est un personnage trop important pour ne pas se faire aisément nommer ailleurs ; ceci ne doit pas nous arrêter. Que Léonard obéisse à son oncle. S'il réussit, il sera, aux yeux du monde, un parti plus digne de miss Digby — toujours dans le cas où elle le préférerait à moi ; et s'il en est autrement, la vie politique est un remède à tous les chagrins privés. C'est la

maxime de M. Egerton, et Audley, comme vous savez, est non-seulement un homme d'honneur, mais encore un homme d'une sagesse consommée. Ma proposition vous convient-elle ?

— Elle me paraît des plus sages et des plus généreuses.

— Alors vous voudrez bien remettre à Léonard les quelques lignes que je vais lui écrire.

« Lord L'Estrange à Léonard Fairfield.

« J'ai lu le mémoire que vous m'avez confié. Je suivrai tous les indices que j'y ai trouvés. En attendant, je vous prie de suspendre toutes questions, de vous abstenir de toute allusion à un sujet auquel, comme vous pouvez le supposer, se rattachent pour moi des souvenirs douloureux. Je me vois en ce moment contraint de tourner toutes mes pensées vers des affaires d'une nature publique, mais qui cependant peuvent avoir pour vous une grande importance. J'ai des raisons de vous engager à céder aux désirs de votre oncle et à vous présenter aux prochaines élections. Si dans l'exagération de votre reconnaissance vous croyez m'avoir quelques obligations, j'en serai largement récompensé le jour où je vous entendrai proclamer député de Lansmere. Comptant sur ce généreux principe de dévouement qui vous dirige toujours, j'espère vous voir sacrifier vos prédilections pour la vie privée, et entrer dans cette noble arène où mon ami Audley Egerton s'est acquis tant de gloire. À la vérité, vous serez son compétiteur, mais il est trop généreux pour ne pas me pardonner l'intérêt que je prends naturellement à votre carrière. Et comme M. Randal Leslie se présente en même temps qu'Egerton, et que, selon M. Avenel, deux candidats du même parti ne peuvent réussir tous deux, le résultat pourra satisfaire à la fois les sentiments qui m'animent envers Audley Egerton et mes désirs pour vous qui, j'ai des raisons de le croire, égalerez un jour ses titres à mon estime.

« Tout à vous.

« HARLEY L'ESTRANGE. »

« Là, monsieur Dale, dit Harley, cachetant sa lettre et la remettant aux mains de l'ecclésiastique. Vous donnerez cette lettre à votre jeune ami. Mais

non, en y réfléchissant, puisqu'il ignore encore la visite que vous m'avez faite, mieux vaut qu'il continue à l'ignorer. Car, en cas que miss Digby préfère s'en tenir à ses premiers engagements, mieux vaut sans doute éviter à Léonard le chagrin de savoir que vous m'avez révélé une rivalité dont il avait gardé le secret. Que tout ce qui s'est dit entre nous demeure donc, je vous prie, strictement confidentiel.

— Je vous obéirai, milord, » répondit avec douceur l'ecclésiastique, étonné de voir que lui, qui était venu pour parler avec autorité, se soumettait maintenant à des ordres, et ne sachant quel jugement porter de l'homme qu'il avait cru coupable, qui n'avait même pas nié le crime qui lui était imputé, et qui cependant inspirait à son accusateur quelque chose de ce respect que M. Dale n'avait jusqu'ici ressenti que pour la vertu. Ah ! s'il avait pu lire dans ce cœur sombre et orageux sur lequel il se trompait doublement !

« C'est juste, murmura Harley lorsque la porte se fut refermée ; le serpent et la race du serpent. Ainsi, c'était le fils de cet homme que j'ai tiré de l'abîme du désespoir, et le fils imite sans le savoir la reconnaissance et l'honneur du père. Ha ! ha ! » Soudain ce rire amer s'arrêta ; un éclair de joie presque céleste traversa l'orage et les ténèbres. Si Hélène payait de retour l'affection de Léonard, Harley L'Estrange était donc libre ! Et à la lueur de cet éclair la figure de Violante brillait comme celle d'un ange. Mais la céleste lumière et l'angélique visage s'évanouirent brusquement, englouties dans le sombre abîme de cette âme torturée.

« Insensé ! s'écria à haute voix le malheureux dans son angoisse. Insensé ! Quand je serais libre, irais-je me confier encore pour être de nouveau trompé ? Dans toute la fraîcheur et la gloire de ma jeunesse, je n'ai pu conquérir le cœur d'une villageoise, et lorsque, cédant à une seconde illusion, je me suis vainement efforcé de faire germer pour moi quelque affection dans le cœur de l'orpheline que j'avais arrachée à la misère, élevée, chérie, protégée, comment obtiendrais-je l'amour de cette brillante princesse que tous les damoiseaux du grand monde vont entourer de leurs hommages et de leurs adulations lorsqu'elle apparaîtra dans leurs cercles. Si je suis voué à la trahison... quel enfer que cette seule pensée qu'une épouse puisse appuyer sa tête sur mon sein et... Oh ! horreur ! horreur ! Non, m'offrirait-elle sa main, je ne l'accepterais pas ; m'engageât-elle sa foi, je

ne croirais pas à son amour. Courage, mon âme, sois enfin sage, n'aime jamais plus ; n'espère plus trouver la vérité ! »

CHAPITRE XV.

Au moment où Harley quittait sa chambre, la douce et pâle figure d'Hélène apparaissait dans le corridor. Elle s'avança timidement vers son tuteur.

« Pourrais-je vous parler, dit-elle, à voix basse, je guettais votre pas. »

Harley la regarda fixement ; puis il la suivit sans répondre dans la chambre qu'elle venait de quitter et en referma la porte.

« Moi aussi, dit-il alors, je désirais m'entretenir avec vous — mais un peu plus tard. Vous voulez me parler, Hélène — eh bien, parlez, mon enfant. Ah ! que faites-vous là ? Pourquoi ceci ? Hélène s'était agenouillée devant lui.

— Non, laissez-moi, dit-elle, résistant à la main qui voulait la relever. Laissez-moi ainsi jusqu'à ce que je vous aie tout avoué, tout expliqué, et que j'aie obtenu votre pardon. Vous m'avez dit l'autre soir une chose qui depuis n'a cessé d'être un poids sur mon cœur et sur ma conscience ; vous m'avez dit que je ne devais point avoir de secrets pour vous ; que dans la position où nous étions vis-à-vis l'un de l'autre, ce serait vous tromper. Eh bien, j'ai eu un secret pour vous ; mais... ah ! croyez-moi, j'ai été longtemps à m'en apercevoir clairement. Vous m'avez honoré d'une proposition bien au-dessus de ma naissance, comme de mon mérite. Vous m'avez dit qu'il était en mon pouvoir de vous consoler. Que pouvais-je vous répondre, moi qui vous dois cent fois plus qu'une fille ne doit à son père ? Et je croyais que mon affection était libre — qu'elle obéirait à mon devoir. Mais... mais... continua Hélène en baissant davantage la tête et

d'une voix presque éteinte, je me trompais. J'ai revu celui qui avait été tout pour moi dans ce monde quand ce monde était si terrible... et alors... alors, j'ai tremblé, mes souvenirs, mes pensées m'ont terrifiée... Cependant je me suis efforcée de bannir l'idée du passé ; j'ai combattu avec courage, avec fermeté. Oh ! vous me croyez, n'est-ce pas ? Et j'espérais vaincre, mais depuis cette parole que vous m'avez dite, j'ai compris que la lutte même devait vous être révélée. C'est la première fois que nous nous trouvons ensemble, depuis que vous m'avez parlé ainsi. Et maintenant... je... je l'ai vu de nouveau, et bien que pas un mot de celle que vous avez daigné choisir pour fiancée n'ait pu encourager l'espoir chez un autre, bien qu'ici — ici même où vous êtes, il m'ait dit adieu — et nous nous soyons séparés pour toujours, cependant, milord, en échange de votre rang, de votre fortune, de tant de nobles et brillantes qualités, que devrais-je vous apporter ? Quelque chose de plus que la gratitude, l'estime, le respect, du moins un cœur rempli de votre seule image. Et ceci, il n'est pas en mon pouvoir de vous le donner. Pardonnez-moi, non pas ce que je dis maintenant, mais de ne pas l'avoir dit plus tôt. Pardonnez-moi, ô mon bienfaiteur, pardonnez-moi ?

— Relevez-vous, Hélène, dit Harley avec un regard moins sévère, bien que se défendant de céder à une émotion douce et sainte. Relevez-vous, et il l'attira vers la lumière. Laissez-moi voir votre visage. Il paraît sincère ; ces larmes sont sûrement honnêtes. Si je ne puis être aimé, c'est la faute de ma destinée et non pas votre crime. Maintenant écoutez-moi. Si vous ne pouvez m'accorder davantage, voulez-vous du moins avoir pour moi l'obéissance qu'une pupille doit à son tuteur, une fille à son père ?

— Oui, oh ! oui, s'écria Hélène.

— Eh bien donc, en même temps que je vous délie de toute promesse envers moi, je réclame le droit de refuser, si bon me semble, mon consentement à la demande de... de la personne que vous préférez. Je vous acquitte de toute fausseté, mais je me réserve de le juger. Voulez-vous me promettre de ne pas revenir, jusqu'à ce que j'aie moi-même sanctionné cette demande, sur le refus par lequel, si je vous comprends bien, vous y avez répondu tout à l'heure ?

— Je vous le promets.

— Et si je viens vous dire : « Hélène, cet homme n'est pas digne de vous... »

— Non, non, ne me dites pas cela ; je ne pourrais vous croire. »

Harley fronça le sourcil, mais reprit avec calme : « Eh bien donc, si je vous dis : « Ne m'en demandez pas la raison, mais je vous défends d'épouser Léonard Fairfield ; » que me répondrez-vous ?

— Ah ! milord, si vous pouvez le consoler, faites de moi ce que vous voudrez ; mais ne m'ordonnez pas de lui briser le cœur.

— Pauvre insensée ! s'écria Harley avec un rire de mépris. Les cœurs ne se brisent pas dans la race dont il sort. Mais j'accepte votre promesse avec sa crédule condition. Je vous plains, Hélène. J'ai été jadis aussi faible que vous, tout homme que je suis. Peut-être un jour rirons-nous tous deux au souvenir des folies qui aujourd'hui vous font pleurer. Je ne puis vous donner d'autre consolation, car je n'en connais point. »

Il alla vers la porte, et, s'arrêtant sur le seuil : « Je vais être quelques jours sans vous voir, Hélène. Peut-être prierai-je ma mère de venir me rejoindre à Lansmere ; en ce cas je vous demanderais de l'y accompagner. Pour le présent, laissez croire à tous que rien n'est changé dans votre position. Le jour peut venir où... »

Hélène leva les yeux et le regarda à travers ses larmes.

« Où je vous déchargerai de tout devoir envers moi, continua Harley avec une sévère froideur, peut-être aussi réclamerai-je l'accomplissement de votre promesse en dépit de la condition, car le cœur de votre amant ne sera pas brisé ! Adieu ! »

CHAPITRE XVI.

Harley, en rentrant à Londres, rencontra Randal Leslie qui s'éloignait en toute hâte d'Eaton-Square, où il avait non-seulement reconduit M. Avenel, mais encore passé la moitié du jour dans la société de ce gentleman. Il se rendait maintenant à la Chambre, où l'on s'attendait à une communication relative à l'époque de la prochaine dissolution du Parlement.

« Milord, dit Randal, permettez-moi de vous arrêter un instant. J'ai été à Norwood et j'y ai vu notre noble ami. Il m'a naturellement confié tout ce qui s'est passé ! Comment vous exprimer ma reconnaissance ! Avec quelle habileté, quel courage, vous avez sauvé le bonheur, et peut-être l'honneur de ma fiancée !

— Votre fiancée ! Le duc de Serrano est donc disposé à tenir la promesse que vous avez été assez heureux pour obtenir du docteur Riccabocca ?

— Il confirme cette promesse, plus solennellement que jamais. Une telle magnanimité a, en effet, droit de vous surprendre.

— Non ! c'est un philosophe ; rien de sa part ne saurait m'étonner. Mais lorsque je l'ai vu, il paraissait croire qu'il vous serait difficile d'expliquer certaines circonstances.

— Rien cependant n'était plus facile. Permettez-moi de vous donner ces mêmes explications qui ont satisfait celui que la philosophie elle-même n'a fait que rendre aussi accessible à toute vérité, qu'il est clairvoyant pour tout mensonge.

— Une autre fois, s'il vous plaît, monsieur Leslie. Si le père de votre fiancée est satisfait, quel droit aurais-je de douter encore ? À propos, vous vous présentez pour Lansmere, m'a-t-on dit ; faites-moi, je vous prie, le plaisir d'établir votre quartier général au château pendant les élections. Vous accompagnerez naturellement M. Egerton ?

— Vous êtes bien bon, milord, répondit Randal surpris.

— Vous acceptez ? C'est bien, nous aurons alors tout le temps nécessaire pour les explications que vous me faites l'honneur de m'offrir ; et pour vous rendre la visite plus agréable, j'espère décider nos amis de Norwood à se réunir à nous. Au revoir. »

Et Harley continua son chemin, laissant Randal immobile d'étonnement, mais en même temps inquiet et méfiant. Que signifiait cette grande

bienveillance de la part de lord L'Estrange ? Probablement rien de bon.

« Je vais peser chacun au poids de la justice, se dit intérieurement Harley — je jetterai dans la balance le poids léger de ce coquin. Violante ne peut jamais être à moi, mais je ne l'ai pas arrachée à un Peschiera pour l'abandonner à un Randal Leslie : ha ! ha ! Si Audley Egerton a quelque affection humaine, c'est pour le jeune homme qu'il a élevé et protégé, tandis qu'il laissait mourir de faim l'enfant de Nora. Je puis par ce côté l'atteindre au cœur et lui faire voir que comme moi il a été un insensé d'aimer et de se confier ! »

Tout en méditant ainsi, lord L'Estrange avait gagné le coin de Bruton-Street où il fut de nouveau brusquement accosté.

« Mon cher lord, permettez-moi de vous serrer la main, car Dieu sait quand je vous reverrai, et vous m'avez permis de vous aider dans une bonne action.

— Oh ! Frank Hazeldean ! je suis bien aise de vous rencontrer. Qui vous fait exprimer un doute aussi mélancolique quant à l'époque où nous nous reverrons ?

— Je viens d'obtenir un congé. Ma santé n'est pas bonne, puis je suis un peu triste, en sorte que je vais passer quelque temps sur le continent. »

En dépit de lui-même, Harley ne put s'empêcher d'éprouver de l'intérêt et de la sympathie pour l'abattement dont témoignaient l'accent et toute la personne de Frank. « Encore une dupe de l'affection, se dit-il, comme pour s'excuser à ses propres yeux ; naturellement, c'est une dupe, car il est honnête et sincère — quant à présent du moins. » Il pressa affectueusement le bras qu'il avait involontairement passé sous le sien. Je comprends, dit-il, mon jeune ami que vous vous affligiez maintenant, mais croyez-moi, vous vous félicitez un jour de ce qui aujourd'hui vous paraît un malheur.

« Mon cher lord...

— Je suis beaucoup plus vieux que vous, il est vrai, mais pas assez vieux cependant pour vous permettre cette formule cérémonieuse. Appelez-moi L'Estrange, je vous en prie.

— Merci, j'aimerais en vérité à pouvoir vous parler comme à un ami. Il y a une pensée qui me tourmente. C'est peut-être une sottise, mais je suis sûr

que vous ne vous moquerez pas de moi. Vous avez entendu ce que m'a dit M^{me} di Negra. Elle m'a trompé et s'est jouée de mes sentiments, néanmoins je ne saurais oublier si tôt à quel point cette femme m'a été chère. Je ne prétends pas vous ennuyer de ma folie, mais d'après ce que j'ai compris, son frère est sur le point de perdre toute sa fortune, et dans tous les cas, c'est un fieffé coquin. Je ne puis supporter la pensée qu'elle dépende de lui — qu'elle puisse tomber dans le besoin. Après tout, il faut qu'il y ait en elle quelque bien, puisqu'elle a refusé de m'épouser par cela seul qu'elle ne m'aimait pas. Une créature mercenaire, dans de telles circonstances, n'eût pas agi ainsi.

— Vous avez raison, mais ne vous tourmentez pas de ces craintes généreuses. M^{me} di Nigra ne tombera pas dans le besoin, ne dépendra pas de son indigne frère. Le premier acte du duc de Serrano, lorsqu'il sera rentré en possession de ses domaines, sera d'assurer à sa cousine une pension convenable. Je m'en porte garant.

— Vous me soulagez d'un grand poids. Je voulais vous prier d'intercéder pour cela auprès de Riccabocca, du duc, veux-je dire (c'est si étrange de penser qu'il est duc !). Pour moi, hélas ! je ne puis rien donner à madame di Negra. Je pourrais à la vérité vendre ma commission ; mais j'ai contracté une dette qu'il me tarde de payer, et le prix même de ma commission n'y suffira pas ; et puis peut-être mon père serait-il encore plus irrité contre moi si je la vendais. Eh bien, au revoir. Je partirai maintenant content, comparativement du moins. Il faut savoir supporter ses chagrins en homme !

— Je serais cependant bien aise de vous revoir avant votre départ. Je passerai chez vous. En attendant pourriez-vous me dire le numéro d'un baron Lévy qui demeure dans cette rue ?

— Lévy ! Oh, n'ayez pas affaire à lui, je vous le conseille, je vous en supplie ! C'est le coquin le plus spécieux, le plus dangereux ! Pour l'amour du ciel ! écoutez mes avis et ne vous laissez pas entraîner à signer un *post-obit*.

— Rassurez-vous, je suis plus habitué à prêter de l'argent qu'à en emprunter, et quant à un *post-obit*, j'avoue que j'ai un sot préjugé contre cette sorte de transaction.

— Ne l'appellez pas sot, L'Estrange ; il vous honore. Combien je regrette de ne pas vous avoir connu plus tôt — il y a bien peu d'hommes du monde qui vous ressemblent ! Randal Leslie, tout irréprochable qu'il soit en beaucoup de choses, et bien qu'il ne fasse lui-même jamais de sottises a traité mes scrupules d'absurdes. Cependant...

— Un instant ; Randal Leslie, disiez-vous ? Quoi ! Il vous a conseillé d'emprunter sur un *post-obit*, et probablement, il a partagé l'emprunt avec vous.

— Oh, non ; il n'en a pas touché un seul shilling !

— Racontez-moi cela, Frank. Peut-être, puisque, comme je le vois, Lévy est mêlé à cette affaire, vos renseignements serviront-ils à me mettre sur mes gardes dans mes relations avec ce personnage. »

Frank, sans trop savoir pourquoi, se sentait tout à fait à l'aise avec Harley ; malgré son profond respect pour les talents de Randal, il avait vaguement l'idée que lord L'Estrange était au moins égal à celui-ci, et que son âge et son expérience devaient faire de lui un conseiller plus sûr et plus judicieux encore, il accorda donc volontiers la confiance qu'on lui demandait.

Il avoua à Harley ses dettes, ses relations avec Lévy, le malheureux *post-obit* qu'il s'était laissé entraîner à signer pour sauver M^{me} di Negra de la prison, la colère de son père, la lettre de sa mère, ses propres sentiments, mélange de honte et d'orgueil, qui l'empêchaient de témoigner un repentir qu'on pourrait croire intéressé, son désir de vendre sa commission, afin de racheter avec le prix de la vente une partie du *post-obit*, en un mot il fit une confession pleine et entière. Le nom de Randal Leslie fut naturellement mêlé à ce récit, et les adroites questions d'Harley lui en apprirent davantage sur le rôle joué par le jeune diplomate dans ces tristes affaires, que n'en savait le candide narrateur lui-même.

— Ainsi donc, dit Harley, M. Leslie vous assurait de l'affection de M^{me} di Negra lorsque vous-même en doutiez ?

— Oui, elle l'a trompé, plus encore que moi.

— Pauvre monsieur Randal ! Et cet excellent ami est votre parent, dites-vous ?

— Sa grand'mère était une Hazeldean.

— Ah ! Et ce même parent vous a donné à entendre que vous pourriez acquitter cette dette avec la dot de la marquise, et qu'il obtiendrait le consentement de votre père à votre mariage avec cette dame ?

— Je n'aurais pas dû le croire, moi qui connaissais tous les préjugés de mon père contre les étrangers et les papistes.

— Et maintenant M. Leslie pense comme vous que vous feriez bien d'aller sur le continent et de vous en remettre à son intercession auprès du squire ? Il a donc beaucoup d'influence sur M. Hazeldean ?

— Mon père me compare naturellement à lui, et il est si instruit, si laborieux, si régulier dans ses habitudes, tandis que moi je ne suis qu'un vaurien...

— Et la plus grande partie des propriétés de votre père n'est pas substituée ? M. Hazeldean a le droit de vous déshériter ?

— Je l'ai bien mérité. J'espère qu'il le fera.

— Vous n'avez ni frères, ni sœurs, ni peut-être aucun parent plus proche que votre excellent ami M. Randal Leslie ?

— Non ; et c'est pour cela qu'il est si bon pour moi, sans quoi je serais la dernière personne qui lui convînt. Vous ne vous faites pas d'idée combien il a d'esprit et d'instruction, ajouta Frank d'un ton d'admiration mêlée de respect.

— Mon cher Hazeldean, voulez-vous en croire mon avis ?

— Certainement ; vous êtes trop bon.

— Que toute votre famille, y compris M. Leslie, vous croie parti pour le continent ; mais restez tranquillement en Angleterre, et s'il vous est possible, à une journée de distance de Lansmere. Je suis obligé de m'y rendre à cause des prochaines élections. Je vous demanderai peut-être de venir m'y rejoindre. Je crois avoir trouvé le moyen de vous servir, et s'il en est ainsi vous aurez bientôt de mes nouvelles. Maintenant, dites-moi, je vous prie, le numéro du baron Lévy ?

— C'est la maison devant laquelle vous voyez un cabriolet arrêté. »

Lord L'Estrange et Frank échangèrent une cordiale poignée de main, et Frank vit avec inquiétude L'Estrange disparaître sous la porte de l'usurier fashionable.

CHAPITRE XVII.

Lord L'Estrange suivit un élégant domestique jusque dans le luxueux cabinet du baron.

Celui-ci parut extrêmement étonné lorsqu'on lui annonça une visite aussi inattendue, mais il se leva et avança un fauteuil en s'inclinant profondément. « Votre Seigneurie me fait beaucoup d'honneur, dit-il.

— Vous avez une charmante maison, dit Harley en regardant autour de lui. Voici des bronzes d'un excellent goût. Vos salons de réception doivent être des modèles pour les décorateurs.

— Votre Seigneurie condescendrait-elle à les visiter ? dit Lévy surpris, mais très-flatté.

— Avec grand plaisir.

— Des lumières ! cria Lévy au domestique qui répondit à son coup de sonnette. Éclairez les salons ; il fait presque nuit. »

Lord L'Estrange suivit l'usurier au premier étage. Il admira tout, tentures, tableaux, draperies, porcelaines de Sèvres, et jusqu'à la forme des fauteuils et aux dessins des tapis. S'asseyant sur l'un des voluptueux sofas, il dit en souriant : « Vous êtes un homme d'esprit ; rien ne sert d'être riche, si l'on ne jouit de sa richesse.

— C'est ma propre maxime, milord.

— Et c'est quelque chose aussi que d'avoir le goût de la bonne compagnie. Ces magnifiques salons, mon cher baron, tout luxueux qu'ils

soient vous feraient peu d'honneur s'ils étaient remplis d'hôtes à l'extérieur vulgaire et aux manières plébéiennes. Ce n'est que dans *notre* monde qu'on peut trouver des personnes, pour ainsi dire, en harmonie avec la porcelaine de Sèvres, et ces sofas qu'on dirait envoyés de Versailles.

— J'avoue, dit Lévy, que j'ai ce que certaines gens appelleraient une faiblesse, chez un parvenu comme moi, j'ai le goût du beau monde. C'est en vérité un grand plaisir pour moi lorsque je reçois des hommes tels que Votre Seigneurie.

— Mais pourquoi vous dire parvenu ? Bien que vous vous soyez contenté d'honorer le nom de Lévy, nous savons tous que vous êtes fils d'un pair anglais : enfant de l'amour, il est vrai, mais les Grâces sourient toujours aux protégés de Vénus. Pardonnez-moi ces vieilles comparaisons mythologiques, elles sont en harmonie avec ces salons *Louis XV*.

— Puisque vous me parlez de ma naissance, milord, dit Lévy en rougissant un peu, non de honte mais d'orgueil, je ne disconviens pas qu'elle n'ait eu une certaine influence sur mes goûts et sur mes habitudes. Par le fait...

— Par le fait, avouez que vous seriez bien malheureux, en dépit de toute votre fortune, si les jeunes dandys qui se pressent à vos soirées, passaient sans vous saluer dans la rue, si lorsque votre cheval de race s'arrête devant notre club, le concierge vous fermait la porte au nez, si lorsque vous allez flâner au foyer de l'Opéra, chaque dissipateur de Fop's-Alley, qui aujourd'hui n'attend qu'un trait de votre plume pour donner à ses billets doux le charme vainqueur qui lui attachera pendant un mois quelque nymphe de ballet, reculait devant le contact de votre index condescendant, avec plus de terreur que devant la tape sur l'épaule d'un recors au milieu de Pall-Mall ; — si enfin vous étiez réduit à la société des commis-voyageurs ou des capitaines parasites.

— Arrêtez, mon cher lord, s'écria Lévy en riant avec affectation ; bien qu'un tel état de choses soit impossible, la seule peinture en est effrayante. Qu'on m'interdise May-Fair ou Saint-James et je me pends dans mon cabinet.

— Et cependant, mon cher baron, tout ceci peut arriver s'il m'en prend fantaisie, et tout ceci *arrivera* à moins qu'avant que je ne quitte votre

maison, vous n'acceptiez les conditions que je viens vous imposer.

— Milord ! s'écria Lévy se levant et tirant son gilet avec un mouvement nerveux : si vous n'étiez pas sous mon toit, je...

— Trêve de fanfaronnades ! Asseyez-vous, monsieur, asseyez-vous. Je vais vous expliquer brièvement mes menaces, plus brièvement encore mes conditions, et il est probable que vous ne vous montrerez pas beaucoup plus prolixe dans vos réponses. Je ne puis toucher à votre fortune, mais je puis détruire les jouissances qu'elle vous procure. Refusez mes conditions, faites de moi votre ennemi et je vous déclare la guerre. J'interrogerai tous les jeunes fous que vous avez ruinés. J'apprendrai l'histoire de toutes les transactions auxquelles vous devez la fortune qu'il vous plaît de dépenser en courtisant le monde et en partageant les vices d'hommes qui... qui vont avec ces salons *Louis XV* ! Pas une de vos friponneries ne m'échappera, depuis la première, jusqu'à votre récente connivence avec un scélérat italien pour l'enlèvement criminel d'une héritière mineure ; je proclamerai tous ces détails dans tous les clubs où vous êtes admis, dans tous ceux où vous pourriez espérer de vous glisser. Je les communiquerai à quelques hommes faisant autorité dans la presse, tel que M. Henry Norrey, par exemple ; je les ferai publier dans les journaux les plus accrédités, sous la garantie de mon nom, si bien qu'il vous faudra tacitement accepter des révélations qui vous déshonoreront à jamais, ou intenter devant les tribunaux des procès qui convertiront ces accusations en faits évidents. Vous n'êtes que toléré dans le monde — vous en serez chassé lorsqu'un homme comme moi viendra dénoncer vos friponneries. Vous feindriez en vain de rire de mes menaces, — votre pâleur témoigne de l'effroi qu'elles vous inspirent. J'ai bien rarement dans ma vie tiré avantage de mon rang et de ma position, mais je rends grâce au ciel qu'ils me donnent le pouvoir de faire respecter ma voix et triompher mes assertions.

« Maintenant, baron Lévy, vous convient-il d'aller vous pendre dans votre cabinet, ou de consentir à mes conditions, qui sont d'ailleurs très-modérées ? Vous gardez le silence. Je vais vous rassurer en vous exposant ce dont il s'agit ; jusqu'à ce que les élections générales qui vont avoir lieu soient terminées, vous m'obéirez à la lettre dans tout ce que j'exigerai de vous, — sans tergiversations ni scrupules. Et la première preuve

d'obéissance que je vous demande, c'est une communication exacte de toutes les affaires pécuniaires de M. Audley Egerton.

— Mon client, M. Egerton, vous a-t-il autorisé à me demander cette communication ?

— Au contraire, vous devrez cacher à votre client tout ce qui se sera passé entre nous.

— Vous voulez sauver de la ruine votre fidèle ami, M. Egerton, dit Lévy avec un sourire livide.

— Vous vous trompez encore, baron Lévy ; si je voulais le sauver de la ruine, ce n'est probablement pas à vous que je demanderais de m'aider.

— Oh ! je devine. Vous avez appris comment il...

— Ne devinez rien, mais obéissez en tout. Descendons dans votre cabinet. »

Lévy, sans dire un mot, reconduisit lord L'Estrange dans son repaire de destruction — tout brillant de *spoliara* en bois de rose, puis il dit : « Si vous voulez, milord, vous venger d'Egerton, il était inutile d'user de menaces ; je hais cet homme, autant que vous pouvez le haïr. »

Harley regarda fixement l'usurier et éprouva un moment d'angoisse à la pensée de s'être abaissé jusqu'à un sentiment qu'il partageait. Néanmoins l'entrevue se termina sans doute amicalement et par des arrangements satisfaisants, car lorsque le baron reconduisit cérémonieusement lord L'Estrange jusqu'à la porte, son noble visiteur lui dit avec une affabilité marquée :

« Ainsi donc, je vous verrai à Lansmere avec M. Egerton, pour l'aider à diriger son élection. Ce sera un sacrifice de temps digne de votre amitié. Pas un pas de plus, je vous en prie. Baron, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. »

Au moment où la porte de la rue s'ouvrait pour laisser sortir lord L'Estrange, celui-ci se trouva de nouveau face à face avec Randal.

— Ah ! monsieur Leslie, dit-il, vous êtes donc aussi des clients du baron ? C'est un homme fort utile et fort accommodant. »

Randal balbutia : « Je viens en toute hâte de la Chambre des communes pour les affaires de M. Egerton. N'entendez-vous pas les vendeurs de

journaux qui crient : Grande nouvelle, — dissolution du Parlement.

— Nous sommes prêts. Lévy lui-même consent à nous aider de ses talents. C'est un garçon très-obligeant et de plus fort habile. »

Randal se rendit au cabinet de Lévy, où l'usurier s'était réfugié, et où il s'essuyait en ce moment le front avec un mouchoir parfumé ; en nage, l'œil hagard, il paraissait fort indifférent à ce qui concernait Randal.

« Qu'est ceci ? cria le jeune homme. Je viens pour vous apprendre le premier l'échec de Peschiera, ce fat ridicule, et je rencontre à votre porte le dernier homme que j'aurais cru y trouver, celui qui nous a tous joués, lord L'Estrange. Qui peut l'amener ici ? Ah ! l'intérêt qu'il prend à l'élection d'Egerton, peut-être.

— Oui, fit Lévy d'un air sombre. Je sais tout ce qui a rapport à Peschiera. Je ne puis vous parler en ce moment, il faut que je fasse mes préparatifs pour me rendre à Lansmere.

— Mais n'oubliez pas mon affaire avec Thornhill, au moins, j'aurai bientôt l'argent et d'une source plus sûre que celle de Peschiera.

— Du squire ?

— Ou bien d'un riche beau-père. »

Lorsque lord L'Estrange entra dans Bond-street, il fut étourdi par les vociférations des stentors au service du *Standard*, du *Sun* et du *Globe*. « Grandes nouvelles ! Dissolution du Parlement ! grandes nouvelles ! » Le gaz était allumé, un brouillard noir s'élevait dans les rues, se confondant avec les ombres de la nuit tombante. Les hommes paraissaient grandis par le brouillard. Les lumières des boutiques étaient rouges et lugubres. Les passants s'entretenaient avec chaleur du roi, des lords, des communes, de la « constitution en péril, » ou du « triomphe des opinions libérales, » selon leurs tendances diverses.

Entendant tout cela avec mépris, Harley sombre et isolé poursuivait son chemin. En même temps que ses passions violentes s'était réveillée en lui l'intelligence supérieure qui les rendait doublement dangereuses. Il possédait maintenant l'orgueilleuse conscience de ses puissantes facultés, mais il n'en triomphait qu'autant qu'elles pouvaient servir au but qui les avait stimulées.

« J'ai pris la place du destin, se disait-il intérieurement ; je ne demande aux dieux que de rester neutres pendant que j'ourdis ma trame. Puis ensuite, semblable au destin lui-même lorsqu'il a rempli sa mission, je m'évanouirai dans l'ombre. Que je suis fatigué de ce monde des hommes ! » Et toujours le cri : « Grandes nouvelles ! Dissolution du Parlement, crise nationale ! grandes nouvelles ! » retentissait parmi la foule affairée.

CHAPITRE XVIII.

La scène se passe au château de Lansmere, vaste édifice commencé sous le règne de Charles II, agrandi et restauré sous la reine Anne, brillant intervalle dans l'histoire de nos mœurs nationales, époque où le courtisan lui-même craignait d'être ennuyeux et où sir Fopling se dressait sur la pointe du pied pour atteindre à l'oreille d'un bel esprit ; où les noms de Devonshire et de Dorset, d'Halifax et de Carteret, d'Oxford et de Bolingbroke s'unissent fraternellement à ceux de Hobbes et de Dryden, de Prior et de Bentley, d'Arbuthnot, de Gay, de Pope et de Swift ; et où n'importe de quel côté on se tourne pour saluer une figure idéale de grand seigneur ou de parfait gentilhomme, on aperçoit debout auprès de lui un homme de lettres immortel.

Les murs des salons de Lansmere étaient couverts des portraits de ceux qui ont illustré l'époque que l'Europe a nommée le siècle de Louis XIV. Un L'Estrange qui avait vécu, non sans gloire, sous les règnes de quatre monarques anglais avait réuni les portraits de ses contemporains les plus célèbres. En traversant ces vastes salons, ouvrant l'un dans l'autre avec toute la pompe importée de Versailles par Charles II, on se sentait en excellente compagnie.

Quels salons de nos jours, voués aux habits à queue et aux gilets blancs, offrent ce charme de noblesse et de distinction que respirent les toiles de

Kneller et de Jervis, de Vivien et de Rigaud ? Et en dépit de la dentelle et du brocart, et de toutes les friperies du costume artificiel, ceux qui communiquent leur charme à cette époque ont un mâle caractère de physionomie ; violents ou débonnaires si vous voulez, ils ne sont jamais ni affectés ni efféminés. Pouvons-nous en dire autant des portraits de Lawrence ? Voyez Marlborough, quelle délicatesse et quelle régularité de traits, et cependant quelle hardiesse tranquille, quelle sereine conviction de puissance ! Ainsi dut-il apparaître à travers la fumée des canons de Ramillies ou de Bleinhem, suggérant à Addison l'image de l'ange de la guerre. Ah ! voici sir Charles Sedley, le Lovelace des beaux esprits ! Voyez cette forte mâchoire et ce sourcil proéminent. Ne reconnaissez-vous pas le courtisan qui dédaigna de demander une grâce au monarque avec lequel il vivait d'égal à égal, et qui étendit sa main droite pour précipiter du trône le prince qui avait fait de sa fille — une comtesse ^[2].

Peut-être qu'entouré depuis l'enfance de ces figures qui racontaient leur siècle, ce siècle et ces portraits n'avaient pas été sans influence sur le caractère d'Harley L'Estrange. Le caprice et l'audace, la passion des lettres et le culte du génie, le mélange de légèreté et de force, l'indolence gracieuse et la promptitude élastique de l'énergie au moment de l'action, tout cela eût pu trouver son prototype dans les vies que rappelaient ces portraits. Mais la profondeur de sentiment, la nature sérieuse qui chez Harley L'Estrange se confondaient avec les attributs communs aux hommes du siècle précédent, il les devait à lui-même et à notre siècle ; *notre siècle* que nous comprenons si peu et dont cependant l'atmosphère nous teint et nous pénètre, siècle si plein d'émotions mystérieuses et profondes que nos ancêtres ne connurent jamais ! Ces émotions seront-elles comprises de nos descendants ?

Dans ce vaste château étaient rassemblés, comme hôtes d'Harley, plusieurs des personnages les plus importants que le cours prolongé de cette histoire a rendus familiers au lecteur. Les deux candidats du parti conservateur, Audley Egerton et Randal Leslie ; et Lévy le chef des barons auxquels la société moderne accorde un droit de pillage, contre lequel se fussent jadis soulevés bourgeois et citoyen, roturier, vilain et paysan.

Le duc de Serrano retenant toujours son titre de docteur et son nom favori de Riccabocca, sa femme qui n'a pas encore les airs d'une duchesse, mais qui est vêtue de robes de soie très-épaisse, ainsi que sont, paraît-il, les

duchesses à l'état de chrysalides. Violante aussi est à Lansmere, bien contre son gré, et se retirant autant que possible dans la solitude de sa chambre. La comtesse a quitté le comte pour venir recevoir les hôtes de son fils ; lord Lansmere lui-même, toujours désireux d'être utile à une partie quelconque de son pays, et voulant se distraire du souci que lui cause un bourg ingrat et turbulent, est allé dans le pays de Galles s'enquérir de la condition sociale de certains troglodytes travaillant dans des mines que le comte a eu récemment le malheur d'arracher à la cour de chancellerie, après un procès qu'avait commencé son grand-père. Un livre bleu publié dans la session précédente par ordre du Parlement avait spécialement cité lesdits troglodytes comme des bipèdes entièrement ignorants du soleil, et ne s'étant jamais lavé les pieds depuis le jour de leur entrée dans le monde souterrain.

Hélène Digby avait naturellement accompagné la comtesse, et lady Lansmere, jusque-là si froidement polie envers la future épouse de son fils, avait depuis son entrevue avec Harley à Kingsbridge témoigné à Hélène une affection presque tendre. La sévère comtesse était adoucie par la crainte ; elle sentait que son influence sur Harley était détruite ; elle espérait en l'influence d'Hélène, en cas de quoi ? elle l'ignorait, et c'est parce que le danger était vague que son cœur tremblait ; les superstitions ainsi que les soupçons sont « comme des chauves-souris qui volent à la nuit tombante. » Harley avait à la vérité tourné en ridicule la possibilité d'un duel entre lui et Audley, mais cependant lady Lansmere redoutait les violentes émotions du premier, et la fierté proverbiale du second. Instinctivement elle s'était rapprochée d'Hélène. Dans le cas où ses craintes viendraient à se justifier, quel médiateur plus persuasif, plus propre à apaiser les passions violentes que la douce fiancée de son fils ?

En arrivant à Lansmere la comtesse fut cependant un peu tranquillisée, Harley l'y reçut d'une manière moins tendre et moins cordiale que de coutume, mais cependant avec affection et d'un ton calme et naturel. Ses manières avec Egerton la rassurèrent davantage encore ; elles n'étaient pas marquées par une exagération de familiarité ou d'amitié qui eût sur-le-champ excité en elle la crainte de quelque sinistre projet, elles ne trahissaient pas non plus par des sarcasmes déguisés, un ressentiment mal contenu. C'étaient les manières naturelles d'un homme ayant reçu d'un ami

intime une injure qu'il est résolu à oublier par générosité, mais dont l'affection s'est beaucoup refroidie.

Harley avait un prétexte naturel pour s'éloigner d'Egerton, qui fatigué et malade, alléguait l'état de sa santé pour se dispenser des visites et des sollicitations, et passait la plus grande partie de son temps dans ses appartements, abandonnant les préparatifs de la lutte à ses amis plus actifs. Ce ne fut que lors de son arrivée à Lansmere qu'Audley apprit le nom de son principal compétiteur. Richard Avenel ! le frère de Nora, sortant de son obscurité pour le combattre de front dans une lutte dont dépendait sa destinée tout entière ! Egerton consterné crut voir en lui un vengeur prédestiné. Il eût voulu abandonner le champ de bataille, il en parla à Harley.

« Comment, lui dit-il, pouvez-vous supporter tous les souvenirs pénibles qu'évoque le seul nom de mon antagoniste ?

— Ne m'avez-vous pas dit de lutter contre ces souvenirs, de les traiter comme des rêves maladifs ? Je suis prêt à les braver. Y êtes-vous donc plus sensible que moi ? »

Egerton n'osa en dire davantage ; il évita au contraire toute nouvelle allusion à ce sujet. Le combat s'engagea autour de lui, et il se tint enfermé dans la solitude de son propre cœur. Il y avait là assez de luttes. Il s'échappa un soir pour se rendre au tombeau de Nora. Il y resta longtemps, dans une profonde méditation. Toute sa vie passée sembla se dresser devant lui, et lorsqu'il regagna sa chambre solitaire et s'efforça d'envisager l'avenir, il ne put encore voir que ce passé et cette tombe.

En refusant ainsi de prendre une part active à son élection, Audley avait pour excuse aux yeux de ses amis, non-seulement, sa mauvaise santé, mais encore le sentiment de sa propre dignité. On devait épargner à un homme d'État si éminent, dont les opinions étaient si connues, les services si incontestés, ces démarches personnelles auxquelles sont tenus les candidats obscurs. Et en outre, selon le bruit général, et le rapport du comité bleu, la nomination de M. Egerton n'était pas douteuse. Mais Harley et le comité bleu, tandis qu'ils traitaient Audley avec tant d'indulgence, infligeaient double tâche à Randal. Cet esprit actif trouvait ample matière pour son énergie inquiète. Randal Leslie était impitoyablement tenu sur ses jambes

du matin au soir. Il n'existe pas dans les trois royaumes de bourg plus fatigant pour un candidat que celui de Lansmere. En quittant la Grande-Rue où, selon un usage immémorial, le candidat bleu est d'abord conduit, dans le but de lui faire prendre courage pour les travaux qui l'attendent (délectable, propice, constitutionnelle Grande-Rue, dans laquelle les deux tiers au moins des électeurs, riches boutiquiers fournisseurs du château, votent régulièrement pour « le député de milord » et lui préparent du vin et des gâteaux dans leur arrière-boutique), lorsque vous avez quitté ce boulevard du parti, des labyrinthes de ruelles et de passages s'étendent à perte de vue devant vous ; nulle part de terrain plat ; il faut sans cesse monter ou descendre, tantôt ce sont des pavés pointus qui vous déchirent les pieds, et au seul aspect desquels vos cors sont pris d'un tremblement prophétique ; tantôt de profondes ornières dans lesquelles vous enfoncez jusqu'à la cheville, et dont l'eau bourbeuse, s'infiltrant dans vos pores, prépare les voies aux rhumes, catarrhes, maux de gorge, bronchites, etc., etc. De noirs égouts et des ruisseaux achéroniens obstruent le devant des maisons, qu'ils remplissent de leurs effluves à tel point que, tandis que d'une main vous serrez la patte crasseuse de l'électeur, de l'autre vous cherchez instinctivement à préserver du typhus et du choléra votre nez offusqué. En ce temps-là on n'avait point encore entendu parler de réforme sanitaire, et quand bien même, si l'on en juge par la lenteur des progrès de ladite réforme, égouts et ruisseaux n'eussent pas été en beaucoup meilleur état. La profonde diplomatie de Randal, son art de tromper, et pour emprunter l'expression de Dick Avenel, de « blaguer » les gens instruits et bien élevés, son éloquence était complètement perdue sur des esprits insensibles aux intérêts soit de l'État soit de l'Église, à la réforme ou à la liberté. Autant eût valu pour Randal Leslie essayer de tuer un rhinocéros avec une canonnière chargée de pois chiches, que de prétendre captiver un *Scot-and-lot* électeur avec de si frivoles arguments. Le jeune homme jusque-là si convaincu « que la science c'est le pouvoir, » fut pris d'un violent dégoût. L'ignorance déjouait ici tous ses arguments. Lorsqu'il tombait par hasard sur un homme ayant quelque instruction, Randal était à peu près sûr de lui escamoter son vote.

Néanmoins Randal Leslie allait, venait et discourait avec la plus louable persévérance. Les membres du comité bleu le reconnaissaient pour un

excellent solliciteur ; ils se prirent même pour lui d'une certaine affection mêlée de pitié, car, bien que certains de la nomination d'Egerton, ils regardaient celle de Randal comme parfaitement impossible. Il était là simplement pour empêcher les doubles votes de se porter de l'autre côté, pour servir son patron, donner les poignées de mains, et respirer les odeurs que l'ex-ministre était trop grand personnage pour donner et pour respirer. Mais en réalité aucun membre du comité bleu n'était instruit du résultat probable des élections. Harley, qui recevait les rapports de chaque jour, ne les communiquait à personne, si ce n'est peut-être au baron Lévy, comme au conseiller confidentiel, sinon précisément légal d'Egerton ; car le millionnaire avait depuis longtemps renoncé à toute profession avouée. Randal, cependant, s'aperçut en habile observateur, que lui-même était beaucoup plus fort que ne le croyait le comité. Et à son extrême surprise, il devait cette force aux démarches incessantes de lord L'Estrange en sa faveur ; car, bien que Harley, après le premier jour où il s'était officiellement montré dans la Grande-Rue, ne patronnât pas ouvertement Randal, cependant lorsque les rapports lui arrivaient et qu'il y voyait les noms d'électeurs qui donnaient un vote à Egerton et refusaient l'autre à Randal, il disait à celui-ci déjà à demi mort de fatigue : « Échappez-vous avec moi dès que le dîner sera fini, avant de faire votre tournée dans les cabarets ; il y a quelques électeurs qu'il faut que nous décidions ce soir à voter pour vous. » Et presque toujours quelques mots bienveillants de l'héritier des baronnies de Lansmere, décidaient les électeurs dont Randal, leur eût-il prouvé clair comme le jour que le salut de l'Angleterre dépendait de sa nomination, n'aurait jamais obtenu autre chose qu'un : « Eh bien ! je verrons ça, quand le jour sera venu ! » Là ne se bornait pas la protection accordée par Harley au jeune candidat. S'il était tout à fait clair qu'un électeur ne pouvant donner qu'un vote aux bleus, ayant promis l'autre aux jaunes, L'Estrange, disait : « Eh bien ! donnez-le à M. Leslie ! » Et sa requête était d'autant plus volontiers obéie que les bleus considéraient la nomination d'Egerton comme assurée, et que les jaunes la croyaient seule à craindre.

En sorte que Randal, qui tenait une petite comptabilité particulière, se convainquit de plus en plus que ses chances étaient supérieures à celles d'Egerton, indépendamment même de l'aide furtive qu'il attendait

d'Avenel, et il ne s'expliquait les efforts d'Harley en sa faveur, qu'en supposant que celui-ci, novice en fait d'élections et trompé par le comité bleu, croyait Egerton parfaitement en sûreté, et cherchait pour l'honneur des Lansmere, à assurer les deux sièges à son parti.

Les occupations de Randal au dehors lui ôtaient donc toute occasion de faire sa cour, et si par hasard il trouvait un moment pour se glisser près de sa fiancée, Harley ne manquait pas de l'envoyer aussitôt relancer un électeur indécis, ou haranguer un cabaret.

Leslie était trop sagace pour ne pas avoir pénétré la tactique d'Harley. Mais les manières de lord L'Estrange envers Violante ressemblaient si peu à celles d'un amant jaloux, et il avait été si nettement informé de l'engagement qui liait la jeune fille à Randal, que celui-ci renonça aux soupçons qu'il avait d'abord conçus, quant à la rivalité d'Harley. Il fut bientôt amené à croire que lord L'Estrange avait un motif plus désintéressé, et moins formidable, pour s'opposer ainsi à toutes les occasions qu'il avait de faire sa cour à l'héritière.

« Monsieur Leslie, lui dit un jour, lord L'Estrange, le duc m'a confié la répugnance qu'éprouve sa fille à ratifier la promesse qu'il vous a faite, et connaissant le vif intérêt que je porte à Violante, tant à cause de lui, qu'à cause d'elle, pensant aussi que les quelques services que je leur ai rendus peuvent me donner quelque influence sur sa fille, il m'a même prié de lui dire un mot en votre faveur.

— Oh ! si vous le vouliez ! dit Randal, surpris.

— Il faut que vous me mettiez en état de le faire. Vous avez bien voulu m'offrir de me communiquer les explications que vous avez données au duc, et qui l'ont décidé à renouveler ou à confirmer sa promesse. Si ces explications me paraissent aussi satisfaisantes qu'à lui, je regarderai le duc comme tenu de remplir son engagement, si je suis convaincu qu'en ce cas, sa fille ne sera pas inflexible. Mais, jusqu'à ce que j'aie reçu ces explications, mon amitié pour le père et l'intérêt que je porte à la fille ne me permettent pas de plaider une cause, qui, du reste, n'a pour le moment, rien à craindre d'un retard,

— Permettez que je vous donne sur-le-champ ces explications.

— Non, monsieur Leslie, je ne puis maintenant m'occuper que des élections. Dès qu'elles seront terminées, soyez sûr que je vous procurerai amplement l'occasion de dissiper les doutes qu'ont pu faire naître votre intimité avec le comte de Peschiera et la marquise di Negra. À propos des élections, voici une liste d'électeurs qu'il faut que vous voyiez sur-le-champ dans la ruelle au Poisson. Il n'y a pas un moment à perdre. »

Pendant ce temps, Richard Avenel et Léonard Fairfield s'étaient installés dans l'hôtel approprié aux candidats jaunes ; et la brigade de ce côté était menée avec toute la vigueur qu'on pouvait attendre d'opérations dirigées par Richard Avenel et appuyées par le sentiment populaire.

Les partis rivaux se rencontraient parfois au milieu des rues et des passages, dans toute leur pompe guerrière, bannières déployées, tambours au champ (car dans ce bon vieux temps les drapeaux et les couleurs étaient des preuves essentielles de l'esprit politique et d'indispensables *item* des mémoires d'un candidat). Lorsqu'on se rencontrait ainsi, les chefs respectifs échangeaient de loin des saints froids et hautains ; mais Randal s'arrangeait toujours de façon à passer tout près d'Avenel, et voyait avec satisfaction le sourire d'intelligence par lequel ce gentleman semblait lui dire : « Tout ira bien malgré cette satanée blague. »

Mais lorsque les deux partis furent complètement entrés en lice, aux sollicitations particulières vinrent s'ajouter les tournois oratoires.

Les candidats durent, chaque soir, après leurs visites de la journée, haranguer la foule dans des boîtes de bois, suspendues aux fenêtres de leurs hôtels respectifs, et assez semblables à celles dont on se sert pour l'exhibition des bêtes féroces. Il leur fallut aussi parler aux assemblées de comités, aux assemblées d'électeurs principaux ; parler, la nuit venue, dans des cabarets enthousiastes, et faire appel aux sentiments d'une population éclairée, au milieu de nuages de fumée, et à demi suffoqués par l'odeur de la bière.

L'indisposition d'Egerton lui épargna l'agitation des discours, aussi bien que la fatigue de briguer les suffrages. L'habile homme d'État avait résolu de borner l'usage de ses talents à l'exposition concise, mais claire et concluante, de ses vues sur les principales questions politiques à l'ordre du jour, qu'il avait faite le lendemain de son arrivée à Lansmere, à une

assemblée de son comité général, dans la grande salle de son hôtel, et qui alors avait été imprimée et répandue parmi les électeurs.

Randal, bien qu'il s'exprimât avec plus de facilité et de sang-froid que ne le font généralement les orateurs à leur début, produisait peu d'effet dans les réunions populaires, car, on n'agit sur ces sortes d'assemblées que par le cœur, et celui de Randal était, comme nous savons, des plus petits. S'il se tenait à son propre niveau, il se montrait si subtil et si raffiné qu'il n'était pas compris ; s'il tombait dans la fatale erreur, commune à plus d'un orateur, de vouloir s'abaisser au niveau intellectuel de ses auditeurs, il se montrait alors laborieusement stupide. Aucun homme ne parle trop bien pour la foule, de même qu'aucun homme n'écrit trop bien pour le théâtre, mais dans l'un ni l'autre cas il ne doit se livrer aux figures de rhétorique, ni diviser en périodes d'arides et secs raisonnements. C'est aux émotions ou aux caprices de la foule que doit s'adresser l'orateur populaire ; son regard doit s'illuminer de sentiments généreux, ou ses lèvres sourire à des saillies animées.

La voix de Randal aussi, quoique flexible et persuasive dans la conversation particulière, était grêle et fausse lorsqu'il en forçait le volume pour être entendu d'une nombreuse assemblée. La duplicité de sa nature semblait percer lorsqu'il élevait cette voix exercée à la perfidie. Les hommes comme Randal peuvent arriver à être d'habiles, d'admirables avocats spéciaux, mais il leur est aussi impossible de devenir orateurs que de devenir poètes. Il leur faut des auditeurs instruits, et plus le nombre de ceux-ci sera limité, c'est-à-dire plus le cerveau dominera l'action du cœur, plus ils seront goûtés.

Dick Avenel se montrait généralement bref et énergique dans ses discours. Il avait deux ou trois thèmes favoris d'un effet infaillible. Il était un concitoyen, le fils de ses œuvres, il voulait affranchir sa ville natale de l'usurpation aristocratique, c'était la cause des électeurs, non pas la sienne qu'il plaidait, etc. Il disait peu de chose contre Randal ; c'était pitié de voir un jeune homme de talent lier son avenir à deux aunes de ruban rouge fané ; il ferait mieux de prendre en main la solide corde que le peuple, en compassion de sa jeunesse, était encore disposé à lui tendre pour l'empêcher de sombrer, etc., etc. Mais quant à Audley Egerton, le gentleman qui ne voulait pas se montrer, qui avait peur de se trouver en face

des électeurs, qui ne pouvait parler que dans une assemblée tenue à huis clos, accoutumé comme il l'avait été toute sa vie à d'obscurs et coupables tripotages, etc. Dick une fois lancé sur ce sujet prononçait de véritables philippiques. Léonard, au contraire, n'attaquait jamais l'ami d'Harley, M. Egerton, mais il était sans pitié contre celui qui avait escamoté la réputation de Burley et que d'ailleurs il savait qu'Harley méprisait comme lui cordialement. Et Randal, bien que débordant de colère, n'osait prendre sa revanche, dans la crainte d'offenser l'oncle de Léonard. Les discours de ce dernier étaient infiniment plus goûtés de la foule que ceux des deux autres candidats. Bien que son tempérament fût celui de l'écrivain plus que celui de l'orateur, bien qu'il abhorrât cette exhibition théâtrale de soi-même qui rend ce qu'on appelle le débit plus important que les idées, bien qu'il s'intéressât médiocrement aux discussions des partis politiques et que son cœur fût en ce moment à mille lieues des bleus et des jaunes de Lansmere, cependant, une fois contraint d'agir, il anima ses discours de l'éloquence naturelle à sa conversation. Un sang bouillant coulait dans ses veines ; son aversion pour Randal aiguïsa ses railleries et enflamma ses arguments d'invectives passionnées. Il ne voyait d'ailleurs d'autre motif à la requête d'Harley que le désir qu'avait celui-ci de faire échouer l'homme que, tous deux, ils regardaient comme un imposteur. Quelques mots échappés à Avenel, confirmèrent Léonard dans cette idée, en lui donnant à penser que s'il ne s'était pas présenté, son oncle eût usé de toute son influence en faveur de Randal et contre Egerton. Léonard dut renoncer à raisonner avec la haine d'Avenel pour l'ancien ministre, et, d'autre part, ni caresses ni menaces ne purent obtenir du jeune homme d'abandonner la guerre qu'il faisait à Randal, pour livrer assaut à l'homme qu'il savait être aimé d'Harley « comme un frère. »

Dick, de son côté, gardait le livre de *canvass* des jaunes tout aussi secret qu'Harley faisait de celui des bleus, et, malgré quelques accès d'humeur, se donnait pour Léonard les mêmes peines qu'Harley pour Randal. Il restait néanmoins un corps compact de cent cinquante électeurs, pour la plupart francs-tenanciers, dont ni l'un ni l'autre parti n'avait pu obtenir aucune promesse. Voteraient-ils pour les bleus ? voteraient-ils pour les jaunes ? Personne ne pouvait rien présager à cet égard ; ils déclaraient seulement qu'ils voteraient tous du même côté. Les émissaires secrets de Dick

tournaient nuit et jour autour de cette phalange. Cent cinquante votants ! L'élection était entre leurs mains ! Jamais mains ne furent plus cordialement serrées, retenues si longtemps et si affectueusement ! Mais les votes n'en tenaient pas moins après les mains aussi solidement que s'ils eussent fait partie de leur peau, ou de leur crasse, ce qui était à peu près identique.

CHAPITRE XIX.

Lorsqu'Audley se réunissait, le soir, aux hôtes de Lansmere, tandis qu'Harley était enfermé avec Lévy et le comité bleu, et que Randal faisait le tour des cabarets, la personne avec qui il causait le plus habituellement était Violante. En dépit de sa tristesse, il avait été frappé en la voyant, moins de sa beauté extraordinaire que d'un je ne sais quoi dans l'expression de sa physionomie qui, malgré la différence du teint et des traits, lui rappelait Nora ; et lorsqu'en faisant l'éloge d'Harley il eut conquis l'attention et la bienveillance de la jeune Italienne, il découvrit que cette ressemblance venait d'une certaine similitude de caractère entre les deux femmes : c'était le même contraste de pensées élevées et d'innocence presque enfantine, la même vivacité d'enthousiasme, la même exubérance d'imagination et de sentiment. La ressemblance des âmes se trahit dans les regards. D'un autre côté, la société qu'Harley recherchait le plus volontiers dans ses rares moments de loisir, c'était celle d'Hélène Digby. Un jour Audley Egerton, debout près de la fenêtre du salon appropriée à son usage, les vit tous deux traverser le parc en causant ensemble. « Plaise à Dieu qu'elle le dédommage du passé ! murmura Audley, qui les croyait encore fiancés ; mais combien j'eusse préféré que ce fût Violante ! J'aurais alors été certain que l'avenir le consolerait du passé, et j'aurais eu le courage de lui tout avouer ; lorsqu'hier soir je parlais de ce qu'Harley devrait être pour l'Angleterre, combien le sourire et le regard de Violante ressemblaient à

ceux de Nora, lorsque jadis celle-ci m'écoutait, avec une radieuse sympathie exprimer les espérances de ma jeune ambition. » Il se détourna en poussant un soupir et se mit résolûment à lire la volumineuse correspondance qui couvrait son bureau, puis ensuite à y répondre ; car la rentrée d'Audley au Parlement étant regardée par son parti comme une chose certaine, on lui communiquait les craintes et les espérances de la nombreuse et influente section dont les membres le regardaient comme leur chef futur, et qui, dans ces élections (sans précédent quant au nombre d'hommes distingués qu'elles devaient exclure du Parlement, et à la quantité d'hommes nouveaux qu'elles y firent entrer), fondaient leur espoir de rentrer au pouvoir uniquement sur la certitude avec laquelle Egerton prédisait une réaction de cette opinion publique qu'il avait jusqu'ici si parfaitement jugée ; puis l'on voyait maintenant trop clairement que ses conseils, suivis à temps, eussent réussi à sauver l'existence et la popularité d'une administration dont les membres les plus distingués osaient à peine paraître sur les *hustings*.

Lord L'Estrange conduisit sa jeune compagne vers le milieu du parc, sur une colline au sommet de laquelle on avait bâti un pavillon circulaire, d'où l'on dominait tout le pays d'alentour. Ils marchèrent en silence jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le sommet de la colline ; ils s'arrêtèrent alors et Harley dit : « Hélène, vous savez que Léonard est dans la ville, bien que je ne puisse le recevoir au château, puisqu'il est le rival de mes hôtes Egerton et Leslie ?

HÉLÈNE. Cela me paraît bien étrange. Comment Léonard a-t-il pu faire quelque chose qui vous soit hostile ?

HARLEY. Son hostilité envers moi lui nuirait-elle donc dans votre esprit ? S'il sait que je suis son rival, cette rivalité n'implique-t-elle pas la haine ?

HÉLÈNE. Oh ! milord, comment pouvez-vous parler ainsi ? Vous, être haï ! et par Léonard Fairfield !

HARLEY. Vous éludez ma question. Je vous demande si sa haine ou son hostilité contre moi modifierait vos sentiments envers lui.

HÉLÈNE (baissant les yeux). Je ne pourrai jamais y croire.

HARLEY. Pourquoi ?

HÉLÈNE. Parce que ce serait si indigne de lui !

HARLEY. Pauvre enfant ! vous avez les illusions de votre âge. Vous colorez un nuage de toutes les teintes de l'arc-en-ciel, et vous refusez de croire qu'il emprunte sa gloire au soleil de votre imagination. Mais en ceci du moins, vous ne vous trompez pas, Léonard n'agit que d'après mes désirs, et même, à ce que je crois, contre sa volonté. Il est dépourvu de la plus noble passion de l'homme, il n'a pas d'ambition.

HÉLÈNE. Lui, pas d'ambition !

HARLEY. C'est la vanité qui excite le poète au travail, si toutefois l'on peut appeler travail la capricieuse poursuite qu'il fait de ses propres chimères. L'ambition est une passion plus mâle. »

Hélène secoua doucement la tête, mais ne répondit pas.

HARLEY. Si je prononce un mot qui combatte vos illusions, vous secouez la tête et vous êtes incrédule. Écoutez un instant mes conseils, les derniers peut-être dont je vous fatiguerai jamais ; levez les yeux ; regardez autour de vous. Aussi loin que la vue peut atteindre, bien au delà même de la ligne que trace l'horizon, s'étendent les terres qui seront mon héritage. En face de vous est la maison dans laquelle mes ancêtres, pendant plusieurs générations, ont vécu avec honneur et sont morts regrettés. Tout cela, selon le cours de la nature, aurait pu vous appartenir, si vous n'aviez pas rejeté mes propositions. Je vous ai offert sinon ce qu'on est convenu d'appeler amour, au moins une estime sincère et une affection durable. Vous n'avez pas été élevée, je le sais, dans la basse idolâtrie des avantages mondains ; mais le cœur le plus romanesque ne saurait mépriser le pouvoir d'être utile, et celle qui partagera ma fortune en pourra disposer de façon à réparer les torts de mon indolence. D'un autre côté, en admettant même qu'aucun obstacle ne s'oppose à votre préférence pour Léonard, que vous apporte ce choix ? sa famille est commune et sans éducation ; il n'a d'autre revenu que celui qu'il tire de travaux précaires ; la plus vulgaire des inquiétudes, celle du pain pour le lendemain, se mêlera forcément à votre roman et dépouillera votre âme de toute poésie. Vous croyez que son affection vous consolera de tout sacrifice ? Folie ! Les poètes n'aiment qu'une vision, qu'un fantôme, qu'ils appellent leur idéal. Ils croient un moment avoir trouvé cet idéal dans Chloé, Philis, ou Hélène. — Mais bast ! la première fois que vous viendrez trouver le poète le mémoire du boulanger à la main, que deviendra l'idole ? J'ai connu quelqu'un de plus brillant que Léonard,

de plus richement doué par la nature, c'était une femme, elle vit un homme froid et dur comme la pierre qui est à vos pieds, un homme au cœur vide et ambitieux, elle fit de lui son idole ; son imagination le para de tous les dons que l'histoire attribue à César, la mythologie à Apollon ; — elle fut pour lui le jouet d'une heure ; elle mourut, et avant que l'année fût écoulée il avait fait un mariage d'argent ! Moi-même, alors que j'avais à peine votre âge, j'ai aimé, et un ange même m'eût-il averti, j'eusse été comme vous incrédule. Peu importe comment finit cet amour, mais enfin, sans ce triste rêve, j'eusse vécu et agi comme les hommes de mon rang, j'eusse fait un mariage raisonnable, et je serais aujourd'hui utile et heureux. Réfléchissez donc. Me préférerez-vous Léonard Fairfield ? Pour la dernière fois, je vous offre le choix, moi et toute la substance de la vie réelle, Léonard Fairfield et les ombres d'un rêve passager. Parlez ! Vous hésitez. Prenez le temps de vous décider.

HÉLÈNE. Ah ! milord, vous qui avez su ce que c'est que d'aimer, pouvez-vous douter de ma réponse ? Pouvez-vous penser que je serais assez basse, assez ingrate pour accepter de vous ce que vous nommez la substance de la vie réelle, tandis que mon cœur serait loin de vous, fidèle à ce que vous appelez un rêve ?

HARLEY. Mais ne pouvez-vous secouer ce rêve ?

HÉLÈNE (rougissant jusqu'aux tempes). J'ai eu tort de l'appeler un rêve ; c'est pour moi la seule réalité véritable.

HARLEY (lui prenant la main et la baisant avec respect). Hélène, vous êtes un noble cœur et c'est en vain que je vous ai tentée. Je regrette votre choix, mais je cesse de m'y opposer ; je le regrette, bien que je ne doive pas être témoin de votre désappointement. Une fois la femme de Léonard, je ne vous verrai plus.

HÉLÈNE. Oh ! non, ne dites pas cela. Pourquoi ? Comment ?

HARLEY (fronçant le sourcil). Il est l'enfant de la honte et de la trahison. Son père est mon ennemi et ma haine s'étend jusqu'au fils. Et lui aussi, il me dérobe... mais les plaintes sont inutiles. Encore quelques jours, et vous devrez ne penser à moi que comme à quelqu'un qui renonce au droit de contrôler vos actions et qui est étranger à votre sort futur. Bast ! séchez vos

larmes. Tant que vous aimerez Léonard et que vous m'estimerez, vous devrez vous réjouir que nos chemins n'aient pas à se croiser.

Et il marcha en avant avec impatience ; mais Hélène, inquiète et étonnée, le suivit, elle lui prit timidement le bras et s'efforça de radoucir. Elle sentait qu'il était injuste envers Léonard ; qu'il ignorait que celui-ci avait sur-le-champ renoncé à elle en apprenant à qui elle était fiancée. Elle domina sa timidité et voulut s'expliquer, mais à peine avait-elle bégayé quelques mots qu'Harley, qui n'avait contenu qu'avec effort les émotions qui l'agitaient, la quitta brusquement et s'enfonça dans les taillis où disparut bientôt à ses yeux.

Tandis qu'avait lieu cette conversation entre Harley et sa pupille, le soi-disant Riccabocca et Violante se promenaient lentement dans le parc. Le philosophe, que distinguaient toujours le parapluie rouge et la pipe accoutumée, se dirigea instinctivement vers la partie la plus soleilleuse du jardin, regardant souvent en silence et avec tendresse le visage triste et abattu de Violante ; à chaque coup d'œil sortait de la pipe un nuage plus épais, obéissant à un soupir plus profond.

À la fin, arrivé à un endroit exposé au midi, sur lequel semblaient réunis tous les pâles rayons du soleil de novembre, protégé contre le vent du nord par un mur élevé, contre la bise de l'est par un épais bosquet d'arbres, Riccabocca s'arrêta et s'assit.

« Ma fille, dit-il, attirant près de lui Violante, ma fille, vois comme ceux qui se tournent vers le midi parviennent encore à trouver le côté brillant du paysage ! Dans toutes les saisons de la vie, combien le froid ou la chaleur dépendent de l'aspect que nous choisissons. Assieds-toi et raisonnons. »

Violante s'assit passivement, serrant la main de son père entre les siennes. Raisonner, ce mot sonne tristement aux oreilles de ceux que domine le sentiment !

« Tu redoutes, reprit Riccabocca, non-seulement les hommages, mais jusqu'à la présence de celui en qui l'honneur m'oblige à voir ton futur époux. »

Violante retira ses mains et s'en couvrit le visage en frémissant.

« Mais, continua Riccabocca avec un peu d'humeur, ce n'est pas là écouter la raison. Je pourrais repousser la demande de M. Leslie, parce que

ni son rang ni sa fortune ne lui donnent le droit de prétendre à la main d'une fille de ma maison ; chacun trouverait cela raisonnable de la part d'un père ; excepté, ajouta le pauvre philosophe, s'efforçant de paraître gai et appelant un proverbe à son aide, excepté ceux qui se rappelleraient la parole du sage : *Casa il figlio quando vuoi et la figlia quando puoi*. Pour parler sérieusement, si je me montre indulgent quant à ce qui manque à M. Leslie, te sied-il d'être plus sévère ? Ce qui chez moi serait de la raison, est chez toi tout autre chose. M. Leslie est jeune, d'un physique agréable, il a l'air distingué, il t'aime passionnément, et il l'a prouvé en risquant pour toi sa vie contre cet infâme Peschiera (je veux dire qu'il l'aurait risquée si Peschiera n'eût été embarqué la veille). Si donc tu consens à écouter la raison, que peut celle-ci trouver à redire chez M. Leslie ?

— Mon père, je le déteste.

— *Cospetto* ! fit Riccabocca avec impatience, tu n'as aucune raison de le détester. Si tu en avais, mon enfant, je serais le dernier à te contrarier. Comment peux-tu savoir toi-même ce que tu penses à ce sujet ? Ce n'est pas comme si tu en avais vu d'autres. C'est le seul homme de ton âge que tu connais, si l'on en excepte Léonard Fairfield, qui, je l'avoue, est plus bel homme que M. Leslie et lui est supérieur par l'imagination, mais en qui, cependant, tu dois naturellement toujours voir le garçon qui travaillait dans notre jardin. Ah ! il y a encore Frank Hazeldean, c'est vrai ; un charmant garçon ! mais tu connais l'objet de son affection. En un mot, dit le sage se résumant d'un ton dogmatique, je ne vois personne que même par caprice tu puisses préférer à M. Leslie ; et pour une jeune fille qui n'en a pas d'autre en tête, détester un jeune homme bien fait et spirituel, c'est une absurdité : *Chi lascia il poco per aver l'assai, nè l'uno, nè l'altro avera mai*. Ce qui peut se paraphraser ainsi : la jeune fille qui refuse un mortel dans l'espoir d'obtenir un ange, perdra l'un et ne trouvera jamais l'autre. Et maintenant, après avoir vu que le côté sombre de la question est contraire à la raison, examinons-en le côté brillant. D'abord...

— Oh ! mon père ! mon père ! s'écria Violante avec passion, vous qui me consoliez autrefois de tous mes chagrins d'enfant, ne me parlez pas avec cette froide légèreté. Voyez, j'appuie ma tête sur votre poitrine, je vous entoure de mes bras, et maintenant aurez-vous bien le cœur d'exiger que je sois toute ma vie malheureuse ?

— Ma fille ! mon enfant ! ne sois pas si opiniâtre. Combats du moins des préventions que tu ne saurais justifier. Violante, ma chérie, ceci est sérieux. Je dois cesser d'être ici le père tendre et trop faible dont tu fais tout ce que tu veux. Ici, je suis le duc de Serrano, car mon honneur et ma parole sont engagés. Alors que je n'étais qu'un malheureux exilé, sans espoir de rappel, tremblant comme un poltron à la pensée des ruses de Peschiera, avide de tous les moyens de te sauver des pièges que je redoutais, j'ai moi-même offert ta main à Randal, je la lui ai offerte, promise, solennellement engagée ; et maintenant que ma fortune semble assurée, que mon rang me sera probablement rendu, que mon ennemi est écrasé et que mes craintes sont calmées, j'irais lui refuser ce que je lui ai moi-même offert ? Ce n'est pas le gentilhomme, c'est le parvenu qui une fois riche, oublie ceux qui ont été les amis de sa pauvreté. Me siérait-il de donner cette misérable excuse, à coup sûr bien nouvelle dans la bouche d'un prince italien, que je ne puis obtenir l'obéissance de ma fille ? M'exposerai-je à cette mortifiante réponse : « Duc de Serrano, vous aviez obtenu cette obéissance alors qu'exilé, pauvre et persécuté, vous m'offrîtes une fiancée sans dot ! » Mon enfant, ma bien-aimée Violante, fille d'ancêtres dont l'honneur est toujours demeuré sans tache, je t'adjure de tenir la parole de ton père !

— Mon père, faut-il donc qu'il en soit ainsi ? Le refuge du couvent ne m'est-il pas même laissé ? Oh ! ne me regardez pas si froidement ; si vous pouviez seulement lire dans mon cœur ! Et je suis si sûre que vous vous repentirez un jour, si sûre que cet homme n'est pas ce que vous le croyez. Je le soupçonne si fort d'avoir joué un rôle secret et perfide.

— Oh ! fit Riccabocca, Harley t'a mis cela en tête.

— Non ; mais Harley, lord L'Estrange n'est-il pas parmi ceux dont vous avez lieu d'estimer l'opinion ? Et s'il soupçonne M. Leslie ?

— Qu'il justifie ses soupçons par des preuves de nature à dégager ma parole, et je partagerai ta joie. Je le lui ai dit. Je l'ai invité à motiver ses soupçons, il m'a remis à plus tard. Cela lui est impossible, ajouta Riccabocca avec découragement ; Randal m'a déjà parfaitement expliqué ce qui a paru équivoque à Harley. Violante, l'honneur de mon nom est entre tes mains. Sacrifie-le si tu veux ; je n'ai pas la force de te contraindre, et je ne saurais descendre à la prière. Noblesse oblige. En reprenant les droits de ta

naissance, tu as repris les devoirs qu'elle impose. Qu'ils décident donc entre un vain caprice et les remontrances solennelles de ton père ! »

Et avec un aspect sévère que démentait intérieurement son cœur, l'exilé, se dégageant des bras de sa fille, s'éloigna.

Violante s'arrêta un instant ; elle frissonna, jeta un regard autour d'elle comme pour dire adieu à toute joie, à toute espérance, à toute paix ici-bas, et rejoignant son père d'un pas ferme, elle lui dit : « Je n'ai jamais été rebelle, mon père, je vous suppliais seulement. Vos paroles sont ma loi maintenant comme toujours, et quoi qu'il arrive, vous n'entendrez plus de moi ni une plainte ni un murmure. Pauvre père ! vous souffrirez plus que moi. Embrassez-moi. »

Une heure plus tard, vers la chute du jour, Harley rentrant de la promenade solitaire qui avait suivi sa conversation avec Hélène, rencontra sur la terrasse du château lady Lansmere au bras d'Egerton.

Harley avait enfoncé son chapeau sur son front, et ses yeux regardaient la terre, en sorte qu'il n'avait pas aperçu le groupe dont il approchait ; ce fut la voix d'Egerton qui le tira de sa rêverie.

« Mon cher Harley, dit l'ex-ministre avec un faible sourire, je ne vous laisserai pas passer ainsi, maintenant que les élections vous laissent un moment de répit ; bien que nous vivions sous le même toit, je vous vois si rarement, Harley ! »

Lord L'Estrange jeta vers sa mère un rapide coup d'œil, comme pour lui dire :

« Vous voici appuyée au bras d'Audley ; avez-vous tenu votre promesse ? »

Le regard qu'il rencontra le rassura à ce sujet.

« C'est vrai, dit-il à Egerton ; mais vous qui savez si bien que lorsqu'on est une fois occupé des affaires politiques, on ne songe plus aux liens de la vie privée, vous m'excuserez. Cette élection est si importante !

— Et vous, monsieur Egerton, qui y êtes le plus intéressé, dit la comtesse, vous semblez le seul indifférent au succès.

— Mais, cependant, vous ne l'êtes pas, indifférent ? dit vivement lord L'Estrange.

— Non, certes ; comment pourrais-je l'être lorsque tout mon avenir politique en dépend ?

— Voici votre protégé et aussi votre conseiller confidentiel, le baron Lévy, dit Harley. Il a accompagné Randal toute la journée, tant il est désireux de s'assurer que ce jeune homme ne triche pas et ne s'occupe pas de ses intérêts aux dépens des vôtres. Cela vous surprendrait-il ?

— Vous êtes trop sévère pour Randal. Il est ambitieux, intéressé, c'est vrai, et n'a pas de surplus d'affection dans le cœur...

— Est-ce de Randal que vous parlez ?

— Oui, fit Egerton avec un faible sourire ; vous voyez que je ne le flatte pas ; mais il est né gentilhomme, et comme tel il est incapable de descendre à une bassesse. Après tout, il ne peut s'élever qu'avec moi. Son intelligence même doit l'en convaincre. Mais encore une fois, je vous le répète, ne cherchez pas à lui nuire auprès de moi ; j'aurais tendrement aimé un fils, je n'en ai point, et Randal est pour moi une sorte de fils. Il continuera après moi mes opinions, mes vues, mes projets. »

Et Audley se tourna affectueusement vers Randal.

« Eh bien, Leslie, quelles nouvelles du *canvass* ?

— C'est Lévy qui a le livre, monsieur. Je crois que nous avons gagné dix votes pour vous, et peut-être sept pour moi.

— Permettez que je vous débarrasse de votre livre, baron, » dit Harley.

Au même moment Riccabocca et Violante regagnaient silencieusement la maison. L'Italien aperçut Randal et lui fit signe de les rejoindre. Le jeune prétendant jeta un regard craintif sur Harley, puis s'élança joyeusement vers Violante. Mais à peine Harley, surpris de la disparition de Randal, en eut-il aperçu la cause, qu'il abandonna avec la même promptitude la conversation à voix basse qu'il avait commencée avec Lévy, et allant retrouver Randal, il lui mit la main sur l'épaule en s'écriant : « Je vous demande mille pardons à tous trois ! mais je ne saurais permettre cette perte de temps, monsieur Leslie. Vous avez encore une heure de jour. Il y a trois électeurs à cinq milles d'ici ; ce sont des fermiers qui ont de l'influence, il faut que vous les voyiez vous-même ; l'intendant de mon père vous accompagnera. Allez à l'écurie et choisissez-y votre monture. À cheval ! à cheval ! — Baron Lévy,

allez, je vous prie, dire à M. Smart de partir sur-le-champ avec M. Leslie, puis revenez me trouver. Vite ! Quoi, vous êtes encore là, monsieur Leslie ? Votre indolence et votre apathie me feront abandonner votre cause. »

Effrayé de cette menace, Randal leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la persécution qu'il endurait, et quitta Violante et son père.

Pendant ce temps Audley s'était rapproché de lady Lansmere, qui s'appuyait pensive sur la balustrade de la terrasse.

« Avez-vous remarqué, dit Egerton, comme Harley s'est élancé en avant dès qu'il a aperçu la belle Italienne ? Croyez-moi, j'avais raison. Je ne connais pas beaucoup cette jeune fille, mais cependant j'ai causé avec elle. J'ai suivi les mouvements de sa physionomie. Si Harley doit aimer encore, et si l'amour doit influencer et exalter son esprit, souhaitez comme moi que son choix se fixe du côté où penche son cœur.

— Ah ! plutôt à Dieu ! Hélène est charmante, je l'avoue, mais... mais Violante est son égale par la naissance ! Ne savez-vous pas qu'elle est promise à votre jeune ami, M. Leslie ?

— Randal me l'a dit, mais je ne puis le croire. J'ai sondé les inclinations de cette belle personne, et si je connais tant soit peu les femmes, son cœur n'est pas avec Randal. Je ne puis la croire assez faible pour se laisser contraindre, ni supposer que son père veuille l'obliger à un mariage qui serait presque une mésalliance. Randal s'abuse sans doute, et d'après quelques mots qui viennent d'échapper à Harley dans le court entretien que nous avons eu ensemble, je soupçonne que son engagement avec miss Digby est rompu. Il m'a promis de m'en dire davantage plus tard.

« Oui, continua Audley avec tristesse, observez la physionomie mobile de Violante, écoutez sa voix si harmonieuse et si expressive, et dites-moi si elle ne vous fait pas quelquefois souvenir de... de... ? En un mot, il existe une femme qui, fût-elle dépourvue de rang et de fortune, serait digne de remplacer le souvenir de Léonora, et d'être pour Harley bien plus que ne pouvait être Léonora, car Violante l'aime, j'en suis certain. »

Harley était resté avec Riccabocca et Violante, causant de choses indifférentes, n'obtenant du premier que de courtes réponses, tandis que la seconde gardait un silence complet ; le philosophe l'attira à l'écart et lui dit

tout bas : « Elle a consenti à se sacrifier à mon honneur, mais, ô Harley ! si elle est malheureuse, j'en mourrai de douleur. Il faut ou que vous me donniez des preuves de la trahison de Randal, ou bien que vous essayiez de réconcilier la pauvre enfant à l'idée de ce mariage. Elle fait grand cas de ce que vous dites, elle vous respecte comme un second père. »

Harley se sentit médiocrement flatté de cette qualification, mais l'embarras d'une réponse immédiate lui fut épargné par l'arrivée d'un homme dont l'habit couvert de poussière et d'éclaboussures ressemblait à celui d'un courrier étranger. Harley ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il s'élança au-devant de lui et l'accosta brièvement.

« Vous avez été prompt ; je ne vous attendais pas sitôt. Avez-vous découvert l'homme ? avez-vous remis ma lettre ?

— Oui, et je vous rapporte la réponse, milord, » dit l'homme tirant une lettre de la poche de cuir suspendue à son côté. Harley en brisa rapidement le cachet et en parcourut le contenu, qui n'était que de quelques lignes.

« Bon, ne dites à personne d'où, vous venez. Ne restez pas ici ; retournez sur-le-champ à Londres. »

Une si grande satisfaction se lisait sur le visage d'Harley, lorsqu'il rejoignit les Italiens, que le duc s'écria :

« Une dépêche de Vienne peut-être ? mon rappel ?

— De Vienne, ce n'est pas encore possible, mon ami, j'ai calculé que je ne puis avoir de nouvelles du prince avant le jour ou la veille des élections. Mais vous désirez que je cause avec Violante ; allez rejoindre ma mère là-bas ; que complotte-t-elle donc avec M. Egerton ? Je vais dire en particulier quelques mots à votre aimable fille, qui lui prouveront du moins l'intérêt que prend à son sort... son second père.

— Excellent ami ! dit le naïf élève de Machiavel, et il se dirigea vers la terrasse. Violante allait l'y suivre, mais Harley la retint.

— Ne me quittez pas sans m'avoir remercié, car vous ne seriez pas telle que je vous crois, si vous n'étiez pas reconnaissante envers celui qui vous délivre de la présence d'un adorateur tel que M. Randal Leslie.

— Devrais-je vous écouter parler ainsi de... de... ?

— D'un homme que votre père s'obstine à vouloir vous faire épouser ? Ô chère Violante, vous qui encore tout enfant, avant que vous connussiez quels pièges sont cachés pour ceux qui se fient aux autres, sous le gazon que nous foulons, alors même qu'il est semé de toutes les fleurs du printemps ; vous qui, passant vos bras autour de mon cou, murmuriez de votre douce voix : « Sauvez-moi, sauvez mon père ; » je ne vous abandonnerai pas dans un péril pire que celui qui vous menaçait alors, un péril qui vous effraye plus encore que les ruses de Peschiera.

« Randal Leslie peut réussir dans les objets secondaires de son ambition, je les lui abandonne avec dédain, mais vous ! l'audacieux coquin ! Harley s'arrêta un moment comme suffoqué d'indignation, puis il reprit avec calme : Ayez confiance en moi et ne craignez rien. J'épargnerai à cette main la profanation du contact d'un Randal Leslie ; et ensuite je dirai adieu pour la vie à toute tendre émotion. Devant moi s'étend le désert de la solitude. L'innocence sauvée, l'honnêteté vengée, la perfidie justement punie, et alors... Quoi alors ? Eh bien, j'aurai du moins étudié Machiavel avec plus de fruit que ne l'a fait votre père, et je le mettrai de côté, n'ayant besoin d'aucun philosophe pour m'apprendre à n'être plus trompé. » Il fronça le sourcil, puis se détourna brusquement, laissant Violante éperdue, partagée entre l'étonnement, la crainte et une joie, vague, mais délicieuse qui l'emportait sur tout autre sentiment.

CHAPITRE XX.

Le même soir, après le labeur du jour, Randal, retiré dans sa chambre et assis devant son bureau, préparait le discours qu'il devait prononcer le jour de la nomination, alors qu'en présence de ses amis et de ses ennemis, des journalistes de Londres, et parmi tous les intérêts discordants qu'il entendait faire converger vers le seul intérêt de Randal Leslie, il allait être appelé à

exposer formellement ses opinions politiques. Randal Leslie n'était pas à la vérité de ces orateurs que la modestie, un goût délicat, ou un scrupuleux respect pour la vérité prédisposent au travail du discours écrit. Il était trop habile pour que la période ou les lieux communs, matériaux ordinaires de l'impromptu oratoire lui fissent jamais défaut et il avait trop peu l'amour du beau pour étudier les grâces de diction les plus propres à orner un noble sentiment ; une conscience trop obtuse pour s'inquiéter de dégager les arguments populaires de l'alliage qu'un discours improvisé manque rarement d'y laisser. Mais ce n'était pas ici une occasion ordinaire. Une étude approfondie était nécessaire non pas à l'orateur, mais à l'hypocrite. Rude tâche, que celle de plaire aux bleus sans offenser les jaunes ; de paraître soutenir Audley Egerton et d'insinuer sa sympathie pour Dick Avenel, de réfuter avec un sourire poli le jeune adversaire dont les traits acérés avaient si cruellement blessé sa vanité.

Il venait de prendre la plume lorsqu'on frappa à sa porte.

« Entrez, » dit-il avec impatience ; et Lévy apparut.

« Je viens causer un peu de nos affaires, mon cher, dit le baron en se jetant sur un sofa, Et d'abord, je vous félicite de votre prochain succès. »

Randal repoussa son papier avec un léger soupir, puis il rapprocha sa chaise du sofa et dit à voix basse : « Vous croyez donc comme moi que j'ai de bonnes chances.

« Des chances ? mais c'est comme une partie de whist où votre partenaire vous donnerait tous les atouts, et où vous seriez à peu près sûr de voir votre adversaire faire une renonce. À la vérité, Avenel ou son neveu seront nécessairement nommés, mais seulement l'un ou l'autre. Deux parvenus voulant faire un siège de famille du bourg d'un comte ! Cela est par trop absurde, aussi.

— J'ai appris de Riccabocca ou plutôt du duc de Serrano, que ce jeune Fairfield a de grandes obligations à lord L'Estrange. Il est singulier qu'il combatte le parti de Lansmere.

— Voilà ce que c'est, que l'ambition, mon cher ! Vous-même, n'avez-vous pas quelques obligations à Egerton, et cependant vous êtes plus à craindre pour lui que M. Fairfield.

— Je nie avoir aucune obligation à M. Egerton. Et si les électeurs me préfèrent à lui, (qu'ils ont, par parenthèse, jadis brûlé en effigie), ce n'est pas ma faute ; si quelqu'un en est coupable, c'est lord L'Estrange, son tendre et fidèle ami. Je ne puis comprendre qu'un homme de sens, tel que l'est sans aucun doute lord L'Estrange, compromette ainsi l'élection d'Egerton dans son zèle pour la mienne, car je ne suis pas dupe de sa politesse cérémonieuse. Il m'a même donné à entendre qu'il me soupçonnait d'avoir été complice de Peschiera ; mais il ne saurait rien prouver contre moi, car bien entendu, Lévy, vous êtes incapable de me trahir ?

— Moi ! Quel intérêt y aurais-je ?

— Aucun que je sache, certainement, dit Randal en souriant. Et lorsque je serai au Parlement, aidé de la position sociale que me donnera mon mariage, j'aurai mille moyens de vous servir. Non, il est assurément de votre intérêt de ne pas me trahir, et je compte même sur vous comme témoin, si besoin était.

— Sans doute, sans doute, mon cher, dit le baron ; d'ailleurs, je suppose qu'il n'y aura pas de témoin du côté opposé. Mon pauvre ami Peschiera, qui, par parenthèse, avait des cigares sans pareils, est à tout jamais enfoncé, et en fût-il autrement, c'est contre L'Estrange et non contre vous qu'il voudrait déposer.

— Nous pouvons rayer Peschiera de la carte de l'avenir, répliqua Randal. Les hommes dont nous n'avons plus désormais rien à craindre ni à espérer, sont pour nous comme les races antédiluviennes.

— Belle remarque ! fit Lévy avec admiration, Peschiera : bien qu'il ne fût pas sot, a entièrement échoué, et lorsque la déconvenue d'un homme que j'ai voulu servir est complète, j'ai pour maxime de l'abandonner.

— Naturellement, fit Randal.

— Naturellement, répéta le baron. D'un autre côté, vous savez que j'aime à pousser les jeunes gens capables et qui promettent. Vous êtes réellement fort intelligent, mais comment se fait-il que vous ne parliez pas mieux ? Savez-vous que je doute beaucoup que vous fassiez à la Chambre des communes tout ce que j'attendais de vous d'après votre adresse et votre présence d'esprit dans la vie privée.

— Parce que je ne puis parler le vulgaire langage de la foule ? Bast ! Je réussirai partout où la science sera la puissance. En outre, il faut faire la part de ma position infernale. Vous savez qu'après tout Avenel, s'il ne peut faire nommer que lui ou son neveu, tient entre ses mains le choix du candidat de notre côté. Je ne puis donc m'attaquer ni à lui ni à son insolent neveu.

— Insolent, non, mais amèrement éloquent. Il vous atteint en pleine poitrine. Il faut convenir que vous n'êtes pas de force contre lui devant un auditoire populaire, bien qu'en petit comité, le diable lui-même fût à peine capable de l'emporter sur vous. Mais parlons de choses plus sérieuses. Votre élection est presque assurée ; votre femme vous est promise ; mais les anciennes terres des Leslie dont Thornhill est actuellement possesseur, vous ne les avez pas rachetées et votre espoir de les racheter me paraît en grand péril. Je n'ai pas voulu vous en parler ce matin, cela vous aurait mis de mauvaise humeur pour vos visites électorales, mais j'ai reçu une lettre de Thornhill lui-même. On lui offre ce qu'il demande, à mille livres près. C'est un alderman de la Cité, du nom de Jobson, un homme riche, à ce qu'il paraît, et de peu de paroles ; il a fixé le jour auquel il exige une réponse définitive, et c'est le —, deux jours avant l'élection de Lansmere. L'animal déclare qu'il fera un autre placement si Thornhill n'accepte pas ses conditions dans le délai donné. Comme Thornhill les acceptera certainement, à moins que je ne lui fasse une promesse positive de conditions meilleures, et comme les fonds sur lesquels vous comptiez dans le cas du mariage de Peschiera avec Violante et de Frank Hazeldean avec M^{me} di Negra vous manquent, je ne sache pour vous aucun espoir de vous procurer à temps l'argent nécessaire, et il faut vous résigner à voir les anciens domaines des Leslie appartenir à un Jobson.

— Je ne tiens à rien au monde plus qu'à ces domaines de mes ancêtres, dit Randal avec une véhémence inaccoutumée. Bien peu de choses me paraissent dignes de respect, parmi les vivants, mais je révère les morts. Mon mariage se fera prochainement, et la dot de ma femme couvrira largement la misérable avance dont j'ai besoin.

— Oui, mais la perspective d'un mariage avec la fille d'un homme dont les biens sont encore sous le séquestre n'offrirait pas une garantie suffisante au prêteur.

— Mais vous, dit Randal, qui m’avez offert de m’aider alors que l’état de ma fortune était infiniment plus précaire qu’aujourd’hui, ne pourriez-vous maintenant me prêter cet argent, comme ami, et garder les titres de la propriété comme...

— Comme homme d’affaires, acheva le baron en souriant. Non, mon cher, je suis toujours disposé à vous avancer la moitié de la somme, mais la totalité est plus que je ne puis dépenser comme ami, ou risquer comme homme d’affaires, et s’il arrivait qu’à défaut de paiement de votre part les domaines tombassent entre mes mains, on pourrait me soupçonner d’avoir été l’acheteur réel des propriétés d’un de mes clients dans l’embarras, ce qui serait contre toutes les règles et ferait le plus grand tort à ma réputation. Mais, j’y pense maintenant, le squire Hazeldean n’a-t-il pas promis de vous aider dans cette circonstance ?

— Oui, il m’avait promis de le faire aussitôt que le mariage de Frank avec M^{me} di Negra aurait cessé de le préoccuper. J’ai l’intention de me rendre à Hazeldean immédiatement après les élections, car comment quitter Lansmere en ce moment ?

— Ce serait renoncer à votre nomination. Mais pourquoi ne pas écrire au squire ?

— En général, j’ai pour maxime de ne pas écrire lorsque je puis parler, mais ici je n’ai pas le choix ; je vais donc écrire sur-le-champ. En attendant, parlez à Thornhill ; entretenez ses espérances, et ayez soin qu’il ne termine pas avec cet avide alderman avant le jour fixé pour la décision.

— C’est ce que j’ai fait, et ma lettre est déjà partie. Maintenant, agissez de votre côté ; et si vous écrivez aussi habilement que vous parlez, vous tireriez de l’argent d’un cœur plus dur que celui du pauvre M. Hazeldean. Je vous laisse maintenant... bonsoir ! »

Lévy prit son chandelier, fit un signe de tête, bâilla et se retira. Randal suspendit encore la composition de son discours électoral pour écrire l’épître suivante :

« Mon cher monsieur Hazeldean, en quittant Londres, je vous ai écrit quelques lignes à la hâte pour vous apprendre que le mariage que vous redoutiez si fort était rompu, remettant les détails à une prochaine visite que je me promettais de vous faire pendant mon séjour à Lansmere. Mais j’étais

loin de m'attendre à la lutte acharnée qu'il nous faut soutenir. De toutes les élections d'Angleterre, aucune ne sera, je crois, l'occasion d'un triomphe plus éclatant ou d'une défaite plus accablante pour l'intérêt territorial. Car dans cette ville dont la richesse repose tout entière sur l'agriculture, nous avons pour adversaire un manufacturier qui professe les principes les plus révolutionnaires, et qui a l'audace de se présenter, ainsi que son neveu (ce même garçon dont j'ai autrefois châtié l'impudence sur le pré communal d'Hazeldean), qui a l'audace, dis-je, de vouloir, avec ce paysan son neveu, l'emporter pour la députation de Lansmere sur l'influence du comte, sur votre illustre frère ; — je ne dis rien de moi-même. Je voudrais que vous entendissiez dans quel langage ces deux hommes parlent de votre famille. Si nous sommes battus par de telles gens dans un bourg qui passe pour être aussi loyal que Lansmere, tout propriétaire devra trembler devant ce pronostic de la ruine dont est menacée, non-seulement notre constitution anglaise, mais l'existence même de la propriété. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'en une semblable occasion je ne m'épargne pas, d'autant plus que, M. Egerton étant malade, toute la fatigue des sollicitations retombe sur moi. Je sens, mon cher et respectable ami, que je suis un véritable Hazeldean, que je combats pour votre cause, et cette pensée m'encourage et me soutient. Je ne pourrai donc aller vous voir avant que les élections soient terminées, et je comprends qu'en attendant, mistress Hazeldean et vous, devez être impatients d'en savoir, sur l'affaire qui vous a tant inquiétés, plus que je ne vous en ai dit et que je ne puis vous en dire dans une lettre. Soyez sûrs néanmoins que le danger est passé, la dame est maintenant sur le continent. Frank m'a montré la lettre si tendre que lui a écrite mistress Hazeldean, et je l'ai supplié de se rendre aussitôt près de vous pour vous rassurer complètement. Malheureusement il n'a pas voulu suivre mon conseil, et il m'a parlé d'aller, lui aussi, sur le continent, non pas cependant, j'en suis certain, à la poursuite de M^{me} di Negra ; mais néanmoins... en un mot, je serais bien heureux de vous voir et de causer avec vous de tout cela. Ne pourriez-vous venir ici ? Faites-le, je vous prie. Et maintenant, au risque de vous faire croire que je ne songe en cela qu'à mon propre intérêt, (mais non, votre noble cœur ne me méconnaîtra pas ainsi !) j'ajouterai avec franchise que si vous pouviez m'avancer immédiatement la somme que vous m'avez si généreusement offerte, vous empêcheriez que ces terres de

ma famille ne nous échappassent à tout jamais. Un alderman de la Cité, un nommé Jobson, spéculant bassement sur l'embarras où se trouve M. Thornhill, veut lui acheter ces terres aux plus dures conditions. Il exige que Thornhill lui réponde avant le 22 courant, et Lévy, qui est ici pour travailler à l'élection de M. Egerton, m'apprend que Thornhill acceptera ses offres, à moins que je ne puisse fournir sur-le-champ dix mille livres ; Lévy me prêtera les dix mille autres. Que cette libéralité de l'usurier ne vous étonne pas ; il sait que je suis sur le point d'épouser une riche héritière (vous serez bien aise quand vous la connaîtrez et vous comprendrez mon indifférence pour miss Sticktorights) et que la dot de ma future me permettra de rembourser bientôt son prêt et le vôtre, si je puis avoir confiance dans votre généreuse affection pour le petit-fils d'une Hazeldean ! Ce qui diminue mes scrupules dans l'appel que je fais à votre bonté, c'est que je sais avec quel regret vous verriez un Jobson, qui n'a jamais eu de grand-père, s'emparer, au détriment de votre parent, des terres de ses ancêtres. Je suis bien convaincu d'une chose, c'est qu'il faut que nous autres, squires et fils de squires, nous fassions cause commune contre ces grands capitalistes, sans quoi, avant un demi-siècle, ils auront acheté toutes nos terres. La vieille race des gentilshommes propriétaires est déjà bien diminuée par la cupidité envahissante de ces léviathans, et si cette race vient à s'éteindre, la force et l'orgueil de l'Angleterre ne s'éteindront-elles pas du même coup ?

« Tout à vous, moucher monsieur Hazeldean, avec la plus respectueuse reconnaissance.

« RANDAL LESLIE. »

CHAPITRE XXI.

Rien n'eût pu être plus désagréable et plus pénible à Léonard que la part qu'il était contraint de prendre à cette élection. Et d'abord, il lui fallait rouvrir les secrètes blessures de son cœur en reprenant le nom de Fairfield, ce qui était un désaveu tacite de sa naissance. Il avait eu tant de plaisir à penser que les mêmes lettres qui formaient le nom de Nora formaient aussi ce nom d'Oran qu'il avait rendu célèbre, qu'il avait associé à ses plus nobles travaux, à ses espérances de gloire durable, et qui formait comme un lien mystique entre sa propre carrière et le génie demeuré obscur de sa mère. Il lui semblait, à l'aide de ce nom, faire remonter vers celle-ci les louanges qu'on lui prodiguait à lui-même. Subtile et délicate illusion de la tendresse dont les poètes seuls sont capables, mais qu'on comprendra sans être poète. Au nom de Fairfield se rattachaient, dans l'esprit de Léonard, les rudes travaux, les humiliantes épreuves de son adolescence ; à celui d'Oran la poésie et la célébrité.

Mais en venant à Lansmere il n'avait pas le choix. Sans parler de Dick et des parents de celui-ci, avec lesquels son secret n'eût pas été en sûreté, Randal Leslie savait qu'il avait autrefois porté le nom de Fairfield, il connaissait sa naissance supposée, et il n'aurait pas manqué de la proclamer. Comment motiver le nom d'Oran sans exciter la curiosité au sujet de l'anagramme qu'il renfermait, et peut-être exposer aux soupçons cette mémoire de Nora, jusqu'ici demeurée sans tache ?

Ses sentiments au sujet de Nora, animés par la découverte du triste récit de celle-ci, étaient devenus plus amers encore depuis qu'il se trouvait en contact avec ses parents. Le vieux John était toujours dans le même état de corps et d'esprit, ni mieux, ni plus mal, mais sortant parfois de sa torpeur pour crier : « Vivent les bleus ! » lorsqu'il apercevait la bannière de son parti, semblable au vieux cheval de bataille sommeillant dans la prairie, qui tressaille encore au bruit du tambour. Dick s'efforça vainement d'entraîner à son père à voter même pour un seul jaune ; autant eût valu s'attendre à voir Caton voter pour le choix de consuls carthaginois. Mais le pauvre John ne s'en montra pas moins, non-seulement très-civil, mais encore très-humble envers Dick ; « il eût été très-heureux d'obliger le gentleman.

— Votre propre fils ! beuglait Dick, et votre petit-fils.

— Je serais ravi de vous servir tous deux, mais vous avez choisi la mauvaise couleur, voyez-vous. »

Puis le vieillard, après avoir regardé Léonard, s'approcha de lui avec des jambes tremblantes, caressa ses cheveux et bégaya. « Es-tu donc mon petit-fils ? Femme, femme, Nora n'avait pas de fils, n'est-ce pas ? La mémoire commence à me manquer, monsieur, excusez-moi, mais vous avez quelque chose dans le regard qui... » Puis le vieux John se mit à pleurer et sa femme l'emmena.

« Ne revenez pas ici, dit-elle rudement à Léonard en rentrant dans la chambre. Il ne dormira pas de la nuit maintenant. » Puis, voyant que les yeux de Léonard se remplissaient de larmes, elle ajouta plus doucement : « Je suis bien aise de vous voir prospère et bien portant, et d'apprendre que vous avez rendu un grand service à mon fils Richard, qui fait honneur à la famille, bien que le pauvre John ne puisse voter pour lui ni pour vous contre sa conscience ; d'ailleurs vous ne devriez pas le lui demander, ajouta-t-elle en s'échauffant ; c'est un vrai péché de tourmenter un homme si vieux et qui n'a plus que moi pour le défendre ; mais je le défendrai tant que je vivrai ! »

Le poète reconnut l'épouse au cœur brave et dévoué, et volontiers il eût embrassé l'austère grand'mère si elle ne se fût reculée. Se dirigeant vers la chambre où elle avait conduit son mari, elle tourna la tête et dit en regardant par-dessus son épaule : « Je ne suis pas si dure que je le parais, mon garçon ; mais mieux vaut pour vous, comme pour nous tous, que vous ne reveniez plus dans cette maison, et mieux eût valu que vous ne vinssiez pas à Lansmere.

— Fi, ma mère ! s'écria Dick en voyant Léonard baisser la tête et s'éloigner. Vous devriez être plus fière de votre petit-fils que vous ne l'êtes de moi-même.

— Fière de celui qui peut encore nous apporter la honte à tous ?

— Que voulez-vous dire ? »

Mais, mistress Avenel secoua la tête et disparut.

« Ne faites pas attention à ce qu'elle dit, la pauvre vieille mère, fit Dick, en rejoignant Léonard ; elle a toujours eu ses moments d'humeur sombre. Et puisque nous n'avons pas de votes à espérer dans cette maison, et qu'on ne peut décemment mettre un garnisaire chez son propre père, du moins

dans ce vieux pays esclave des préjugés, nous ne viendrons plus nous faire gourmander ici. Que Dieu bénisse les deux bons vieux, malgré tout ! »

La vive susceptibilité de Léonard pour tout ce qui concernait sa naissance, profondément blessée des allusions de mistress Avenel, qu'il comprenait mieux que son oncle, était encore irritée par l'incertitude à laquelle le condamnait le silence que gardait Harley sur le manuscrit de Nora. Léonard ne comprenait pas comment Harley pouvait avoir lu ces papiers, se trouver dans la même ville que lui, et ne lui rien expliquer. Il se décida enfin à écrire quelques lignes à lord L'Estrange, pour lui rappeler l'impatience avec laquelle il attendait de lui les explications qui devaient suppléer aux lacunes et aux omissions du manuscrit. Harley, en répondant à ce billet, allégua, non sans raison apparente, qu'un long entretien était nécessaire à ces explications, et que dans les circonstances présentes, un pareil entretien, au plus fort de la lutte, entre lui et le candidat opposé à l'influence des Lansmere, serait nécessairement connu, attribué à des intrigues politiques, et nuirait aux intérêts qui leur étaient respectivement confiés ; qu'au reste, il n'avait pas été oublieux de l'anxiété de Léonard ; ce que celui-ci devait maintenant désirer avant tout c'était de voir rendre justice à la mémoire de sa mère, et d'arriver à connaître le nom, la position, le caractère de son père. Or Harley espérait pouvoir l'aider à atteindre ce double but aussitôt que la clôture du scrutin lui en laisserait le temps. Le ton de cette lettre était fort éloigné de la cordialité habituelle d'Harley ; elle était froide et sèche, Léonard respectait trop L'Estrange pour s'avouer qu'elle était dure. Avec sa générosité accoutumée, il chercha des excuses à ce qu'il lui en eût trop coûté de blâmer. Peut-être quelque chose dans la manière ou dans les paroles d'Hélène avait-il fait penser à Harley que celle-ci avait conservé un trop tendre intérêt pour le compagnon de son enfance ; peut-être sous cette froideur d'expression se déguisaient les brûlantes angoisses de la jalousie. Et Léonard comprenait et plaignait noblement, même chez un rival heureux, les tortures de la plus cruelle des passions humaines, de cette passion dans laquelle tous nos raisonnements suivent les convulsions de notre douleur !

Léonard, lui-même, au milieu de ses inquiétudes et de ses travaux se sentait rongé et humilié par sa propre jalousie. Hélène, il le savait, était toujours sous le même toit qu'Harley. Les deux fiancés pouvaient se voir

chaque jour et à toute heure. Il apprendrait sans doute bientôt leur mariage. Hélène serait emportée hors de la sphère de son existence à lui, dans une région supérieure qui n'était accessible qu'à ses rêves. Et cependant être jaloux de celui auquel Hélène et lui avaient de si grandes obligations l'avalisait à ses propres yeux, tant la jalousie ressemblait ici à l'ingratitude ; car, sans Harley que fût devenue Hélène, abandonnée à son impuissante protection ? Oui ici la jalousie n'était pas seulement un supplice, c'était une bassesse, un crime ! Si, encore, Hélène devait trouver le bonheur dans ces noces splendides ! Mais cette consolation ne lui était pas même assurée. Il ne voyait partout qu'amertume, soit qu'elle l'oublât entièrement dans un bonheur dont il serait exclu sous peine d'être coupable, soit que coupable elle-même, elle songeât encore à lui et fût malheureuse !

Avec cette saine vigueur de volonté qui accompagne plus souvent qu'on ne pense une sensibilité vive et délicate, le jeune homme arracha pour un temps le fer qui était entré dans son âme, et chercha un soulagement dans les pensées mêmes et les occupations devant lesquelles il eût autrement reculé avec dégoût. Il appela son imagination au secours de sa raison. Il s'efforça de croire qu'Harley avait eu pour l'engager à se porter candidat quelque motif secret, autre que le désir d'opposer une contre-intrigue aux intrigues de Randal. Nora, dans son manuscrit, donnait clairement à entendre que son mari avait été d'une naissance et d'un rang supérieurs aux siens. Elle avait coloré du prisme de son imagination l'ambition et la future carrière de l'amant auquel elle avait sacrifié sa propre ambition et abandonné sa vie. Peut-être ce père serait-il d'autant mieux disposé à reconnaître et à accueillir son fils, que celui-ci aurait obtenu par un premier succès l'entrée de ce monde politique, dans lequel seule la réputation l'emporte sur le rang ? Peut-être aussi ce succès, en rendant un père fier de le nommer son fils, lui permettrait-il de proclamer le nom de sa mère ? Peut-être le mariage que Nora avait été amenée à croire frauduleux était-il légal, et n'avait-il été tenu secret que par orgueil, à cause de la disparité des rangs ? Et si le fils parvenait à marquer sa place là où le rang lui-même s'incline devant le talent, cet obstacle pouvait disparaître. Ces suppositions n'avaient rien d'invraisemblable ; elles s'accordaient d'ailleurs avec l'expérience qu'avait Léonard de la bonté et de la délicatesse d'Harley. Là encore, l'image d'Hélène se joignait à celle de ses parents pour stimuler son

courage et sa nouvelle ambition. Elle était, il est vrai, à jamais perdue pour lui. Ni succès ni honneurs politiques ne pouvaient la lui rendre ; mais elle l'entendrait nommer avec respect dans les cercles brillants où elle allait se mouvoir loin de lui, cercles dans lesquels la réputation parlementaire est prisee bien plus haut que la célébrité littéraire.

Peut-être, dans bien des années, alors que l'amour, tout en ayant conservé sa tendresse, serait pur de toute passion, se rencontreraient-ils comme amis. Il pourrait sans angoisse prendre sur ses genoux les enfants d'Hélène, et lui dire un jour, lorsqu'il aurait conquis l'égalité sociale avec son noble époux : « C'est l'espoir de regagner les privilèges de mon enfance qui m'a donné la force de me distinguer, alors que dans ma jeunesse le bonheur m'avait été ravi. »

Ainsi envisagée, l'élection qui, avec ses bannières bariolées et ses trompettes discordantes, lui avait d'abord semblé un déploiement si misérable et si vulgaire de passions violentes à propos d'un but mesquin, lui apparut comme un objet de vif intérêt, et prit soudain à ses yeux de l'importance et de la dignité. Ainsi en est-il de toute lutte ici-bas. Selon qu'elle possède ou non ce quelque chose de divin qui accélère les battements du cœur et donne essor à l'imagination, elle apparaît au philosophe comme une comédie, ou au poète comme une inspiration. Si vous ressentez ce quelque chose, aucune lutte ne vous semblera mesquine ; si vous ne le sentez pas, vous pourrez comme Byron ranger à côté du massacre de Cannes, ce champ de bataille de Waterloo qui rétablit les limites des nations ; ou insulter avec Juvénal à la poussière d'Annibal, parce qu'il a voulu sauver Carthage, et délivrer le monde des fers de Rome.

CHAPITRE XXII.

Embrassant donc avec vigueur la tâche qu'il avait acceptée, et s'efforçant de regarder ce que Riccabocca eût appelé le côté méridional des choses, Léonard comprit bientôt ce qu'il y a au fond de réellement grand en principe et d'honorable pour la nature humaine, sous les misérables détails et les intérêts vulgaires qui s'agitent à la surface d'une lutte de cette nature. L'ardeur de ceux qui l'entouraient le gagna par degrés. Le généreux dévouement à une cause quelconque qui anime toujours une élection, et auquel l'électeur le plus pauvre fait souvent des sacrifices qu'on peut appeler sublimes, l'affection personnelle que la communauté de zèle inspire aux électeurs pour le défenseur d'opinions qui leur sont chères, tout concourut à dissiper cette indifférence pour les partis politiques, et à combattre ce dégoût du levain grossier qui s'y mêle, qu'avait d'abord éprouvés le jeune poète.

Il cessa donc de s'opposer à Dick Avenel lorsque celui-ci lui représentait combien sa propre nomination serait préjudiciable à ses affaires de Screwstown, et combien, sous tous les rapports, il serait désirable que lui, Léonard Fairfield, devînt le représentant des Avenel. « Si donc, ajoutait Dick, nous ne pouvons être nommés tous les deux, et qu'il faille que l'un de nous se retire, laisse-moi m'arranger avec le comité pour que ce soit moi. Ne crains rien ; tous tes scrupules seront respectés. Je ne voudrais pas, pour l'honneur des Avenel, qu'on pût dire un mot contre leur représentant.

— Mais, répondit Léonard, si je consens à cet arrangement, je crains que vous n'ayez l'intention de transférer les votes qui vous ont été donnés à Leslie, au détriment d'Egerton.

— Et que diable cela peut-il te faire ? Que t'importe Egerton ?

— Rien, si ce n'est à cause de la reconnaissance que je dois à lord L'Estrange.

— Peuh ! Je vais te confier un secret. Lévy m'a avoué en confidence que lord L'Estrange serait bien aise que le choix de Lansmere tombât sur Leslie plutôt que sur Egerton ; et je crois d'ailleurs avoir convaincu milord, lorsque je l'ai vu à Londres, qu'Egerton n'avait aucune chance, tandis que Randal pouvait réussir.

— Je dois croire que lord L'Estrange s'opposera de toutes ses forces à toute tentative ayant pour but de préférer Leslie, qu'il méprise, à Egerton,

qu'il aime et qu'il honore. Par conséquent, je m'y opposerai également, ainsi que vous pouvez en juger par les discours qui ont encouru votre déplaisir.

— Pour couper court à tout ceci, je ne demande de toi qu'une chose, c'est de ne rien faire que n'approuve lord L'Estrange. Cela te va-t-il ?

— Certainement, pourvu toutefois que je sois assuré de cette approbation.

Le jour important qui précède le scrutin et où les candidats devaient être officiellement proclamés et se rencontrer dans toute la solennité d'une rivalité déclarée se leva enfin. L'hôtel de ville était l'endroit désigné pour la cérémonie ; et dès avant le lever du soleil la musique se faisait entendre dans les rues, et les bannières déployées flottaient au vent.

Audley Egerton comprit qu'il ne pouvait, sans s'exposer à des sarcasmes mérités sur sa crainte de se montrer au bourg qu'il avait jadis représenté, et dont les mécontents l'avaient brûlé en effigie, s'absenter de l'hôtel de ville comme il avait fait du balcon et de l'hôtel. Telle pénible que fût pour lui l'idée de combattre en face le frère de Nora, de lutter en public contre les souvenirs secrets qui unissaient dans sa pensée à la bataille présente les angoisses du conflit passé, il fallait cependant paraître, et Egerton avait pour habitude d'affronter avec courage ce qu'il avait une fois reconnu nécessaire.

CHAPITRE XXIII.

Les chefs du parti bleu quittèrent le château en grande cérémonie ; les deux candidats dans des voitures découvertes, chacun accompagné de son parrain et de son second. Harley, Lévy et les principaux membres du comité suivaient dans d'autres voitures. Riccabocca, cédant à un accès de mélancolie ou d'indifférence, avait refusé de se joindre au cortège. Au

moment où tous allaient partir et étaient rassemblés devant la porte, on vit arriver le facteur et son sac de cuir toujours bien accueillis. Il y avait des lettres pour Harley, pour Lévy, pour Egerton ; il y en avait aussi une pour Randal.

Lévy, après avoir jeté un coup d'œil sur sa correspondance, regarda, avec la familiarité dont il honorait ses amis particuliers, par-dessus l'épaule de Randal.

« Ah ! c'est du squire, dit-il. Il écrit enfin ! Pourquoi donc a-t-il tardé si longtemps ? J'espère qu'il dissipe vos inquiétudes ?

— Oui, dit Randal, laissant voir une joie qui illuminait bien rarement sa physionomie froide et mystérieuse, oui ; ce n'est pas d'Hazeldean qu'il m'écrit ; lorsque ma lettre est arrivée, il était à Londres ; il n'avait pu rester à Hazeldean, il y pensait trop à Frank, il était retourné à Londres après avoir reçu ma première lettre, qui l'informait de la rupture du mariage, pour y chercher son fils et s'y procurer l'argent nécessaire à payer le *post-obit*. Lisez ce qu'il dit à ce sujet : « Pendant donc que j'étais en train d'hypothéquer (je n'eusse jamais cru que ce serait moi qui chargerais le domaine d'Hazeldean), je me suis dit que je ferais aussi bien d'ajouter vingt mille livres que dix mille à la première somme. Pourquoi t'endetter vis-à-vis de ce baron Lévy ? N'aie jamais affaire aux usuriers. Ta grand'mère était une Hazeldean, et c'est un Hazeldean qui t'avancera toute la somme nécessaire pour racheter les terres de Rood, dont quelques-unes sont, par parenthèse, d'excellentes terres légères. Quant au remboursement, nous en causerons plus tard. Si Frank et moi nous redevenons amis comme par le passé, mes domaines seront un jour à lui, et il t'aime trop pour regretter jamais l'hypothèque ; et si nous ne devons pas nous réconcilier, que me font des centaines et même des milliers de livres de plus ou de moins ? J'arriverai donc à Lansmere après-demain, au plus fort de la mêlée. Bats-moi ce manufacturier, mon garçon, et tiens bon pour la terre. Dis à Lévy de tenir les actes tout prêts. J'apporterai l'argent en billets de banque, avec une paire de pistolets dans les poches de mon paletot, en cas que des voleurs ne m'attaquent sur la route, ainsi qu'il est arrivé à mon grand-père, il y aura soixante ans vienne la Saint-Michel. Les élections de Lansmere me font songer aux pistolets, car je me suis une fois battu en duel avec un officier qui me logea une balle dans l'épaule droite, au sujet d'une élection à

Lansmere, mais j'ai pardonné à Audley la part qu'il a prise à cette affaire. Rappelle-moi affectueusement à son souvenir. Ne va pas surtout avoir un duel à ton tour ; mais je suppose que les manufacturiers ne se battent guère, non pas que je veuille les en blâmer, loin de là ! »

La suite de la lettre exprimait l'étonnement et hasardait quelques conjectures au sujet du riche mariage que Randal avait annoncé au squire comme une surprise agréable.

« Il faut en vérité, dit Lévy, que vous ayez écrit plus habilement encore que vous ne parlez, ou bien le squire est un fier imbécile ! »

Randal sourit, mit la lettre dans sa poche et, en réponse aux appels réitérés de son parrain, sauta légèrement dans la voiture.

Harley parut également très-satisfait des lettres qu'on lui avait remises et rejoignit Lévy au moment où s'éloignaient les candidats.

« M. Leslie n'a-t-il pas reçu du squire, dit-il, une réponse à la lettre dont vous m'avez parlé ?

— Oui, milord, le squire sera ici demain.

— Demain ? Je vous remercie de me l'apprendre ; je vais lui faire préparer un appartement.

— Je crois qu'il ne restera que le temps nécessaire pour voir Leslie et moi, et faire le payement.

— Ah ! faire le payement ? Il consent donc ?

— Il apporte le double de la somme convenue, et paraît vouloir faire un don, là où Leslie n'avait demandé qu'un prêt. En vérité, milord, M. Leslie est un habile homme, et bien que je sois à vos ordres, je ne voudrais point le fâcher. Avec la fortune que lui procurera son mariage, il pourrait être un ennemi très-dangereux, surtout s'il réussit à entrer au Parlement.

— Baron, ces messieurs vous attendent ; je suivrai de mon côté. »

CHAPITRE XXIV.

Au centre de la plate-forme élevée dans la grande salle de l'hôtel de ville était assis le maire. De chaque côté de ce dignitaire se placèrent les candidats des deux partis. À sa droite Egerton et Leslie ; à sa gauche Dick Avenel et Léonard. La salle était aussi pleine que possible ; cette lutte excitait un immense intérêt, non-seulement à cause des principes politiques qui se trouvaient en lutte, mais encore à cause des passions locales qu'elle mettait en jeu. Dick Avenel, le fils d'un petit marchand, s'opposant à l'honorable Audley Egerton, le candidat du puissant parti aristocratique de Lansmere, se présentant avec son neveu et prenant, comme il avait coutume de dire, le taureau bleu par ses deux cornes oligarchiques ! il y avait dans la seule tentative de convertir le bourg important, pour les sièges duquel un puissant comte avait jusqu'ici laborieusement lutté, en deux sièges de famille pour la maison d'Avenel, une audace et une bravoure qui seules eussent suffi pour mettre en émoi tous les habitants du bourg, mais en outre venait s'y ajouter la curiosité qu'excitait la présence longtemps différée d'un candidat aussi célèbre que l'ex-ministre, d'un homme dont la carrière avait commencé par le succès remporté à Lansmere, et qui maintenant, au fort de la tempête populaire, venait réparer son vaisseau dans le port même d'où il avait d'abord fait voile. De nouvelles générations avaient grandi depuis que le nom d'Egerton avait pour la première fois mis en émoi les pigeonniers de cette Coriole. Les questions qui alors semblaient si importantes étaient pour la plupart réglées ou oubliées. Mais ceux qui se rappelaient avoir vu Egerton à cette époque étaient frappés du peu de changement qu'avaient apporté les années dans son maintien et dans l'expression de sa physionomie. Lorsque pendant quelques instants il se tint debout près du maire, avant de prendre son siège, examinant l'assemblée, qui éclatait en applaudissements et en sifflets, c'était la même taille droite et imposante, le même regard calme et ferme, la même dignité mystérieuse et indéfinissable qui imprimait le respect, confirmait l'estime et commandait à la haine. Les sifflets se turent involontairement.

Les dispositions préliminaires étant prises, les parrains et les seconds commencèrent leur office.

Audley fut naturellement proposé par le coq du parti, un gentleman qui vivait de ses rentes dans une maison de la Grande-Rue, avait reçu l'éducation universitaire et était cadet d'une « famille du comté. » Ce personnage parla beaucoup de la constitution, quelque peu de la Grèce et de Rome, compara Egerton à William Pitt ainsi qu'à Aristide, et se rassit après un discours estimé classique par quelques-uns et assommant par le plus grand nombre. Le second d'Audley, un brasseur solide et important, le prit sur un ton plus hardi. Il appuya sur la nécessité qu'il y avait pour Lansmere d'être représenté par des gentlemen riches et de haut rang et non par des « parvenus et des aventuriers. » (Applaudissements et grognements.) Lorsqu'il considérait les candidats du côté opposé, il ne pouvait s'empêcher de croire que c'était insulter la ville de Lansmere que de supposer ses électeurs capables de nommer un homme n'ayant aucun titre à leurs suffrages, si ce n'est celui d'avoir été gamin dans la ville où son père tenait boutique, et, par parenthèse, un gamin fort sale et fort turbulent !

Dick caressait son devant de chemise blanc comme la neige, et ses yeux lançaient des éclairs, tandis que les bleus riaient de bon cœur et que les jaunes criaient : C'est une honte ! Quant à l'autre candidat du même parti, le brasseur n'avait rien à dire de lui. Son oncle et sa propre inexpérience l'avaient sans doute entraîné, cet innocent jeune homme, à une démarche si présomptueuse.

Le parrain et le second de M. Avenel parlèrent ensuite ; le premier était un riche épicier, l'autre le propriétaire d'une boutique nouvelle où se vendaient des robes, châles, couvertures et couvre-pieds étiquetés en chiffres connus et à prix fixe ; un homme qui, comme il s'en vantait, traitait avec le peuple « argent comptant, et sans erreur » (du moins il ne convenait jamais d'aucune). Tous deux dirent à peu près la même chose. M. Avenel avait fait sa fortune dans une honnête industrie, il était de la ville, il devait par conséquent en connaître les intérêts mieux qu'un étranger ; il avait des principes publics fermes et austères ; il n'était pas homme à flatter le gouvernement ; il veillerait sur les droits du peuple et voterait contre l'armée, la marine et tous les appuis d'une aristocratie corrompue. Le parrain de Randal, capitaine à la demi-solde, entreprit une longue défense

de l'armée et de la marine contre les imputations antipatriotiques des précédents orateurs, laquelle défense lui fit oublier l'éloge de Randal jusqu'à ce que les cris de : Abrégez, abrégez, le rappelassent à ce thème ; et alors il choisit pour sujet d'éloge l'aimable caractère dont témoignaient si évidemment les manières polies et gracieuses de son jeune ami ; la coïncidence de ses opinions avec celles de l'illustre homme d'État auquel il était adjoint. « Il avait de bonne heure sucé les meilleurs principes, son seul défaut c'était la jeunesse et il s'en corrigerait tous les jours. » Le second de Randal était un propriétaire rural dont la parole avait du poids auprès des électeurs de la campagne. Il se montra d'une franchise un peu intempestive ; il rappela l'abandon fait par Audley des intérêts territoriaux, « espéra » que celui-ci en avait assez des grandes villes ; lui, le cultivateur était prêt à pardonner et à oublier, mais il aimait à croire que les électeurs de Lansmere ne se verraient plus exposés à brûler en effigie leur représentant. Quant au jeune gentleman dont il avait l'honneur d'être second, il ne le connaissait guère, mais les Leslie étaient une ancienne famille du comté voisin, et M. Leslie était parent du squire Hazeldean, le meilleur homme qui eût jamais chaussé un soulier de cuir. Lui, le cultivateur, tenait aux bonnes races pour ses moutons et pour ses taureaux, et il y tenait de même pour les hommes. Il n'était pas pour les abus, il était seulement pour le roi et la constitution. Il ne s'opposerait, par exemple, en aucune façon à l'abaissement des dîmes et à l'abolition de l'impôt sur la drèche, il n'y voyait pas la moindre objection. M. Leslie lui paraissait un jeune homme intelligent, qui savait parler, et tout considéré, le brasseur était d'avis qu'il ferait tout aussi bien l'affaire au parlement que les neuf dixièmes de ceux qui y étaient. Le cultivateur se rassit beaucoup plus applaudi des jaunes que des bleus, et ayant vaguement la conscience d'avoir plutôt fait tort qu'autrement à la cause qu'il était chargé de défendre. Léonard ne fut pas non plus très-heureux dans son parrain. C'était un jeune gentleman qui, après avoir essayé de plusieurs professions et avoir échoué dans toutes, ayant fait un petit héritage qui lui permettait de vivre indépendant, s'était posé en hommes de lettres. Ce gentleman entreprit la défense des poètes, comme le capitaine à demi-solde avait fait celle de la marine et de l'armée ; et après une douzaine de phrases prononcées du nez sur « le clair de lune de l'existence, et les oasis dans le désert, » demeura court à la grande satisfaction de ses auditeurs impatientés.

Cet échec fut en grande partie réparé par le second de Léonard, un maître tailleur, orateur émérite, chaud et sincère admirateur du jeune Fairfield. Il exprima son opinion brièvement, simplement, et l'accompagna d'un éloge du jeune candidat qui produisit de l'effet parce qu'il était vrai et senti.

À ces discours préparatoires succéda un profond silence et Audley Egerton se leva.

Dès les premières phrases tous sentirent qu'ils avaient en face d'eux un homme accoutumé à commander l'attention et à donner à ses opinions le poids d'une autorité reconnue. La lenteur mesurée de la parole, la fermeté du maintien, la dignité simple des gestes, tout révélait le ministre d'un grand pays, moins accoutumé à agiter les assemblées par une éloquence passionnée qu'à en obtenir un respect silencieux, dû à sa capacité et à son expérience. Ce qui eût pu paraître officiel et didactique chez un autre était relevé chez Egerton par cet air, ce ton, cette manière de parfait gentleman, dont l'auditoire même le plus plébéen ne laisse pas de sentir le charme. Il était éminemment doué de cette distinction dans la vie privée, mais elle devenait bien plus frappante encore lorsqu'il paraissait en public. Le *senatorius decor* semblait une phrase inventée pour lui.

Audley débuta par parler de ses adversaires avec cette gracieuse courtoisie qui sied si bien à un homme supérieur et qui présage plus sûrement la victoire que les plus amères diatribes et les plus violentes déclamations. S'inclinant devant Avenel, il exprima le regret d'avoir à combattre un adversaire que sa naissance devait rendre cher à la ville, et dont l'honorable ambition était elle-même une preuve de l'admirable nature de cette constitution anglaise qui permet aux plus humbles de jouir de ses distinctions, tandis qu'elle contraint les plus grands à travailler et à lutter pour arriver à ces honneurs si justement enviés, qu'on ne peut obtenir que de l'estime et de la confiance de ses compatriotes. Il complimenta en quelques mots bien sentis Léonard sur ses succès littéraires, et faisant avec grâce allusion à l'intérêt qu'il avait toujours éprouvé pour les efforts des jeunes gens cherchant à se placer à l'avant-garde de la nouvelle génération, il donna à entendre qu'il ne regardait pas Léonard comme son propre adversaire, mais bien plutôt comme le compétiteur de son jeune et excellent ami M. Randal Leslie. « Heureux âge que le leur ! fit l'homme d'État avec une sorte de mélancolie. Dans l'avenir ils ne voient rien à craindre, dans le

passé ils n'ont rien à défendre ; il n'en est pas ainsi de moi. » Arrivant alors aux vagues insinuations et aux accusations plus directes formulées contre lui et sa politique par les précédents orateurs, Audley s'arrêta et se recueillit un instant, car son œil était fixé sur les sténographes assis au-dessous de lui ; il avait aperçu parmi eux des figures qui lui avaient été familières alors qu'il tenait les assemblées de la métropole suspendues à ses lèvres conseillères des rois. Et involontairement l'ancien ministre, échappant soudain à cet auditoire restreint, à cette élection et aux cruels souvenirs qu'elle suscitait en lui, s'adressa à ce public immense et invisible auquel les sténographes allaient transmettre ses paroles. Sous l'influence de cette idée sa manière changea graduellement ; son œil se fixa sur les rangs les plus éloignés de la foule ; son accent devint plus profond, plus sonore et plus solennel. Il passa en revue et justifia sa vie politique tout entière. Il rappela les diverses mesures auxquelles il avait contribué, la part qu'il avait prise aux lois qui régissaient aujourd'hui le pays. Il toucha légèrement mais avec orgueil aux services qu'il avait rendus à son parti. Il fit allusion au peu de soin qu'il avait apporté à la direction de sa fortune particulière ; mais dans quel détail, si minime que ce fût, des affaires publiques confiées à sa charge un ennemi même pouvait-il l'accuser de négligence ? Nul doute qu'Audley n'eût ici l'intention de préparer le public à la nouvelle de sa ruine. Il examina ensuite les questions à l'ordre du jour, et fit un exposé général de la politique que dans le cas des changements qu'il prévoyait, il conseillerait à son parti d'adopter.

Le discours d'Audley embrassait un cercle d'intérêts trop vaste pour exciter la sympathie de l'assemblée bigarrée qui l'entourait ; mais il se souciait peu de cette assemblée, il l'oubliait. Les sténographes le comprenaient, tandis que leurs plumes volaient à la suite de paroles qu'ils n'osaient ni abréger, ni modifier. Audley s'adressait à la nation tout entière, son discours était celui d'un homme en qui celle-ci n'avait pas cessé de reconnaître un de ses chefs, et qui désirait écarter de sa carrière passée toute injuste accusation, se promettant, si la vie lui était laissée, de s'élever plus haut qu'il n'avait encore fait, publiant un manifeste qu'il comptait réaliser une fois au pouvoir, et plantant un drapeau, autour duquel les escadrons rompus d'une armée en déroute viendraient se rallier pour de nouveaux combats, pour de nouvelles victoires. Peut-être aussi, dans les profondeurs

de son âme (ce qui ne pouvait être compris par les sténographes, ni deviné par le public), plus touché de l'incertitude de la vie que des espérances de l'ambition, voulait-il laisser derrière lui une complète justification de cette intégrité politique au sujet de laquelle du moins sa conscience ne lui reprochait rien.

« Pendant plus de vingt ans, dit-il en terminant, il n'est pas un de mes jours qui n'ait été consacré au service de mon pays ; j'ai pu parfois me trouver en opposition avec les désirs du peuple, je pourrai m'y trouver encore, mais ce sera toujours parce que je préfère son bonheur à ses caprices. Et si, comme je le crois, en certaines occasions j'ai, de concert avec des hommes d'une plus haute renommée, amélioré les lois de l'Angleterre, garanti sa sécurité, étendu son commerce, soutenu son honneur, j'abandonne le reste à la censure de mes ennemis et (ici sa voix trembla) à la charité de mes amis. »

Avant qu'eussent cessé les applaudissements qui accueillirent la conclusion de ce discours, Richard Avenel se leva. Ceux qui composent ce qu'on appelle la partie respectable d'un auditoire à savoir : les mieux élevés et les mieux habillés, même du côté jaune, souffrirent pour l'honneur du bourg natal en contemplant le candidat qu'ils opposaient au grand orateur dont la noble figure remplissait encore tous les yeux et dont les majestueux accents résonnaient encore à toutes les oreilles. Mais la grande majorité des deux côtés accueillit la vue d'Avenel comme un soulagement, car le discours d'Egerton, tout en captivant l'attention de l'auditoire, avait un peu fatigué son intelligence. Les jaunes applaudirent et les bleus grognèrent ; il y eut un bruit de voix tumultueuses et un mouvement dans la masse agitée des visages barbouillés et des robustes épaules. Mais Dick avait autant d'audace et de courage qu'Audley lui-même, par degrés sa hardiesse, sa bonne mine et la curiosité d'entendre ce qu'il avait à dire lui conquièrent le silence et l'attention ; et Dick, les ayant une fois conquis, s'arrangea de façon à les conserver. Sa hardiesse naturelle était encore stimulée par son amère rancune contre Egerton. Il s'était muni pour la circonstance d'un arsenal de citations des discours d'Audley, puisés dans Hansard, et tronquant ou assemblant ces textes de la manière la plus injuste et la plus ingénieuse, il réussit à diviser un tout conséquent en fragments contradictoires, à tirer de phrases inoffensives des axiomes si impopulaires,

si arbitraires, si tyranniques, qu'il travestit le ministre éclairé et incorruptible, en un fourbe, habile et cauteleux, prêtant la main à d'ignobles tripotages, apologiste des massacres de Manchester, etc., etc. Et chaque trait portait d'autant plus qu'il semblait avoir été provoqué par cette justification de ses actes à laquelle venait de se livrer l'ancien ministre. Ayant donc ainsi, comme il le déclara, « convaincu le très-honorable gentleman par ses propres paroles, » Dick se considéra comme autorisé à s'abandonner à ce qu'il appelait « la juste indignation d'un libre Anglais, » en d'autres termes à toutes les formes d'injure que le mauvais goût suggérait à l'aigreur de ses sentiments. Mais il le fit avec tant de rondeur, d'entrain et d'audace, dans un style si parfaitement approprié aux *hustings*, que, pour le moment du moins, il entraîna le gros du public avec lui, de façon à ce que les murmures indignés du comité bleu, et les marques d'improbation des plus aristocratiques d'entre les jaunes fussent étouffés par les applaudissements enthousiastes de la foule. Dick termina en déclarant emphatiquement que les temps de l'honorable gentleman étaient passés ; que le peuple avait été ruiné et pillé assez longtemps par de solennels intrigants qui ne songeaient qu'à leurs salaires et n'allaient jamais à leurs bureaux, si ce n'est pour y gâcher de l'encre, des plumes et du papier qui ne leur coûtaient rien. Le très-honorable gentleman s'était vanté d'avoir servi son pays pendant vingt ans. Servi son pays ! oui, il l'avait servi aux siens, aux aristocrates ! (Rires prolongés). Il était dans un bel état son pays ! En un mot, pendant vingt ans l'honorable gentleman avait eu la main dans les poches de l'Angleterre, « et je vous le demande, beugla Dick, y en a-t-il un seul parmi vous qui se trouve mieux de ce qu'il y a pris ? » Les cent cinquante hésitants branlèrent la tête. « Pour ça non ! » crièrent-ils douloureusement. « Vous entendez le peuple ! reprit Dick en se tournant majestueusement vers Egerton, qui, les bras croisés sur sa poitrine et la lèvre légèrement plissée, demeurait immuable comme Atlas ; vous entendez le peuple ! il vous condamne vous et les vôtres. Je répète ce que j'ai juré dans une autre occasion : aussi vrai que je m'appelle Richard Avenel, il vous en cuira de... (ici Dick hésita) de votre injuste dédain pour les droits, les plaintes et les aspirations de vos compatriotes indignés. Le maître d'école est à l'œuvre et le lion britannique se réveille ! »

Dick alla se rasseoir. Le pli du mépris s'était évanoui sur la lèvre d'Egerton ; en entendant prononcer avec tant d'amertume le nom d'Avenel, il avait soudain mis la main devant son visage.

Mais bientôt Randal Leslie quitta sa place, et Audley, levant les yeux, regarda son protégé avec une expression d'affectueux intérêt. Quel meilleur début pouvait désirer un jeune homme ardemment attaché, à un patron éminent qui venait d'être si grossièrement attaqué ? Quelle plus belle occasion un aspirant politique pouvait-il désirer pour défendre et glorifier les principes que représentait ce patron ? Les bleus, émus et indignés, se tenaient prêts à applaudir chaque phrase qui vengerait leur outrage ; les jaunes eux-mêmes, maintenant que Dick avait cessé de parler, sentaient vaguement que leur orateur s'était exposé à de cruelles représailles et qu'il méritait largement, surtout de la part de l'ami d'Egerton, n'importe quelle amère réplique que de si violentes insultes pourraient faire vibrer dans le cœur de l'homme ou dans l'accent de l'orateur. Une meilleure occasion pour un débutant jeune et honnête ne pouvait, à coup sûr, se rencontrer ; mais les destins irrités n'eussent pu amener une situation plus désastreuse, plus pénible, plus inextricable pour Randal Leslie. Comment attaquer Dick Avenel, lui qui comptait sur Dick Avenel pour réussir dans son élection ? Comment exaspérer les jaunes après cette solennelle injonction de Dick : « Ne dites rien qui puisse empêcher les jaunes de voter pour vous plus tard. » Comment s'identifier avec la politique d'Egerton, lorsque sa propre politique lui prescrivait de se faire passer, aux yeux de ses adversaires, pour un jeune homme sensé et sans préjugés, qui marcherait droit et deviendrait jaune au premier jour ; Démosthènes lui-même renonçant à s'en tirer, eût prétexté un mal de gorge. Il faut donc excuser Randal s'il bégaya et s'embrouilla, s'il fut terrifié par les applaudissements après avoir dit quelques mots destinés à venger Egerton, et s'il parut craintif et embarrassé en murmurant un contre-compliment à Dick. Les bleus furent amèrement déçus ; les jaunes sourirent et reprirent courage. Audley Egerton fronça le sourcil. Harley, qui était sur la plate-forme, un peu en arrière des candidats, se pencha vers Egerton et lui dit tout bas : « Vous auriez dû faire d'avance la leçon à votre protégé. Son affection pour vous l'émeut trop vivement. »

Audley, sans rien répondre, déchira une page de son portefeuille et y écrivit ces mots au crayon : « Dites que vous êtes embarrassé de répondre à M. Avenel parce que j'ai tout particulièrement exigé de vous de ne pas vous laisser emporter à une seule parole blessante envers un homme dont le père et le beau-frère m'ont donné cette majorité de deux voix à laquelle j'ai dû mon entrée au parlement, puis entrez sur-le-champ dans la politique générale. » Audley mit ce papier dans la main de Randal au moment où le malheureux jeune homme allait rester court et quitter l'estrade. Randal s'arrêta, reprit haleine et lut attentivement ces quelques mots au milieu des chuchotements et des rires de toute la salle ; sa présence d'esprit lui revint, il entrevit le moyen de se tirer d'affaire, se recueillit un moment, puis releva soudain la tête, et dans un langage devenu ferme et facile, développa si habilement le texte qui venait de lui être suggéré, qu'il prit l'auditoire par surprise, satisfait les bleus en donnant une preuve de la générosité d'Audley, et toucha les jaunes par sa déférence envers la famille de leurs deux candidats. Le jeune orateur aborda alors les sujets sur lesquels il s'était préparé avec soin, et prononça une harangue remplie d'art et d'adresse, dans laquelle il temporisait à la vérité, mais faisait preuve de ce qu'on eût appelé un tact et une prudence consommés chez un vieux diplomate qui n'eût voulu se commettre envers rien, ni envers personne. Son discours lui fit honneur, du moins comme témoignage d'une réserve et d'une modération bien rares chez un si jeune homme ; s'il était trop savant et trop raffiné pour un auditoire populaire, c'était néanmoins un excellent résumé de ce qui se pouvait dire de chaque côté de la question. Enfin Randal s'essuya le front et se rassit, applaudi principalement par les avocats qui trouvaient présents, et fort satisfait de lui-même.

C'était maintenant à Léonard de parler. Nerveux comme le sont généralement les hommes de lettres, et naturellement timide, sa voix tremblait lorsqu'il commença ; mais sans le savoir, il écouta moins son intelligence que son cœur ardent et son noble caractère, et l'un lui dicta des paroles sympathiques, tandis que l'autre rendit peu à peu à ses manières toute leur dignité.

Il profita des quelques phrases qu'Egerton avait mises dans la bouche de Randal pour effacer l'impression fâcheuse produite par la grossière attaque de son oncle. Il regretta que l'honorable gentleman n'eût pas fait lui-même

cette touchante et généreuse allusion aux services qu'il avait daigné se rappeler, car en ce cas, il en était sûr, M. Avenel ne se fût pas laissé entraîner à cette amertume que les luttes électorales engendrent d'autant plus facilement que les opinions politiques des candidats sont plus ardentes et plus sérieuses. Heureux était-il que parfois un sentiment plus doux, comme celui que M. Egerton avait engagé Leslie à exprimer précédât la discussion et rappelât aux antagonistes, ainsi que l'avait fait si expressément M. Leslie, que tout bouclier a deux côtés et qu'il est possible de soutenir qu'un côté était d'or, sans nier l'assertion du champion qui affirme que l'autre était d'argent. Puis, sans paraître se séparer de son oncle, le jeune orateur insinua une apologie de ses attaques si pleine de cœur et de bon goût qu'il fut vivement applaudi par les deux partis et que Dick lui-même n'osa prononcer le démenti qu'il avait sur les lèvres.

Mais si Léonard traita Egerton avec tant de respect, il ne se crut tenu à aucun ménagement vis-à-vis de Leslie. Avec la pénétration instinctive des esprits accoutumés à analyser les caractères et à étudier la nature humaine, il découvrit la duplicité cachée de l'artificieux discours de Randal. Il rougit, sa voix s'éleva, son imagination entra en jeu et son esprit étincela lorsque prenant à partie la mosaïque politique de son antagoniste et déchirant le voile spécieux des paroles, il en laissa voir la trame bigarrée de jaune et de bleu, et démontra qu'on ne pouvait découvrir dessous aucune conviction. « Le discours de M. Leslie, dit-il, me fait songer à un bac, et semble n'avoir d'autre but que de passer continuellement d'un côté à l'autre. » La comparaison était si juste qu'elle provoqua une bruyante hilarité ; Egerton lui-même ne put retenir un sourire. « Quant à moi, dit Léonard en terminant son impitoyable analyse, je suis encore novice dans les luttes des partis ; cependant, quand je ne serais pas l'adversaire personnel de M. Leslie, ne fussé-je qu'un électeur, appartenant comme je fais au peuple par ma condition et par mes travaux, je comprendrais que c'est là un représentant en qui le bien-être, l'honneur, l'élévation morale du peuple ne sauraient trouver un champion. »

Léonard s'assit au milieu des applaudissements, car son discours avait relevé les jaunes dans leur propre estime et abaissé Randal dans l'esprit des bleus. Randal le comprit, la rage au cœur, tout en conservant sur les lèvres un sourire ironique. Il jeta un coup d'œil furtif vers Dick Avenel, dont, après

tout et en dépit des bleus devait dépendre son élection. Dick répondit à ce coup d'œil par un dignement d'yeux significatif. Randal se tourna alors vers Egerton et lui dit à voix basse : « Combien j'ai regretté de n'avoir pas plus d'habitude de la parole ; j'aurais été si heureux de vous venger !

— Merci, Leslie. M. Fairfield a suppléé à toute omission quant à ce qui me concerne. Et vous ferez bien de lui pardonner ses attaques contre vous-même, parce qu'elles peuvent vous être utiles en vous indiquant quel est votre défaut comme orateur.

— Quel est-il ? dit Leslie.

— C'est de ne pas croire un seul mot de ce que vous dites, » répondit sèchement Egerton, et tournant le dos à Randal, il s'approcha de son parrain et lui dit à haute voix, avec un léger soupir : « M. Avenel a droit d'être fier de son neveu ; je regrette que ce jeune homme ne soit pas des nôtres ; il pourra devenir un orateur. »

La séance allait se terminer par une démonstration à mains levées, lorsqu'un homme de proportions athlétiques demanda à poser quelques questions aux candidats. Un frémissement courut dans l'assemblée, car cet électeur était le démagogue des jaunes, un homme qu'il était impossible d'intimider, un orateur aux poumons d'airain. « Je serai bref, » dit-il. Et alors, sous prétexte de questionner les candidats bleus, il se livra à une sortie furieuse contre le comte de Lansmere et son fils, accusant celui-ci d'intimidation et de corruption, citant à l'appui de son dire plusieurs électeurs de Fish-Lane et de Back-Slum qui avaient été détournés d'accomplir leurs promesses envers les jaunes par les vils artifices de l'aristocratie bleue, représentée par le noble lord qu'il défiait en ce moment de le contredire. L'orateur s'arrêta et Harley apparut aussitôt sur le devant de la plate-forme en signe qu'il acceptait le défi. Si la curiosité avait été excitée par Egerton, elle le fut bien davantage encore par Harley. Absent depuis plusieurs années, presque inconnu dans le pays où il devait un jour posséder d'immenses domaines, jouissant d'une vague réputation de talent et de capacité qu'il n'avait pas encore justifiée, rien d'étonnant à ce que jaunes et bleus tendissent l'oreille et retinssent leur souffle pour mieux l'entendre.

On naît, dit-on, poète, tandis qu'on devient orateur ; ceci n'est vrai qu'en partie. Quelques hommes sont devenus poètes, et d'autres sont nés orateurs. Il est probable qu'avant ce jour-là Harley n'avait jamais parlé en public, et cependant il n'avait pas parlé cinq minutes qu'il disposait des cœurs et des esprits de son auditoire aussi complètement qu'un musicien dispose des cordes de son instrument. Il avait reçu de la nature une voix capable d'une infinie variété de modulations, une physionomie mobile et expressive et il était vivement frappé, comme le sont tous les profonds *humouristes* du côté ridicule en même temps que du côté grave de chaque chose qui se présentait à sa vigoureuse intelligence.

À quelque cause que dût Harley de parler merveilleusement, il est du moins certain qu'il parla merveilleusement. Il ridiculisa le démagogue et ses accusations avec un grand bonheur d'expressions et la gaieté la plus naturelle ; il décrivit les aventures de ce vertueux personnage à la recherche de la corruption dans les pures régions de Fish-Lane et de Back-Slum ; puis il groupa les témoignages sur lesquels le démagogue avait basé ses attaques d'une façon si caustique et si originale que l'auditoire tout entier éclata d'un rire homérique. Bientôt Harley fit passer ce même auditoire du rire aux larmes, en parlant des insinuations dont son père avait été l'objet de façon à toucher et à émouvoir tous les pères et tous les fils de l'assemblée.

Puis sa parole prit un autre tour, et une nouvelle émotion s'empara de l'assemblée. Harley s'identifia avec les électeurs de Lansmere. Il était fier, dit-il, d'appartenir à Lansmere, et tous les électeurs du bourg se sentirent en même temps fiers de lui. Il parla avec une bonté familière des quelques vieux amis de son enfance, se réjouissant de les retrouver vivants et prospères. Il eut pour chacun d'eux un mot affectueux, une parole du cœur.

« Cher vieux Lansmere ! » s'écria-t-il, et cette simple exclamation lui gagna tous les cœurs. Lorsque enfin il se tut comme pour se retirer, ce fut au milieu d'applaudissements frénétiques. Audley lui serra la main et lui dit tout bas : « Je suis le seul ici qui ne soit pas surpris, Harley. Maintenant que vous avez découvert vos propres talents, ne les laissez plus enfouis et inactifs ! » Harley retira sa main et ses yeux brillèrent. Il fit signe qu'il avait encore quelque chose à dire et les applaudissements se turent. « Mon honorable ami me reproche les années que j'ai perdues. Oui, c'est vrai, ma jeunesse a été inutile, n'importe pourquoi et comment. Mais la sienne !

Comment l'a-t-il employée ? Il l'a sacrifiée tout entière à la chose publique avec un dévouement tel, que ceux qui ne le connaissent pas comme moi, ont souvent pensé qu'il ne lui restait pas un seul sentiment pour les devoirs plus obscurs et les affections plus limitées par lesquels les hommes de talents ordinaires et les esprits plus humbles resserrent les liens de cet ordre social que les hommes d'État tels que lui sont appelés à protéger et à défendre. Mais pour ma part, je crois qu'il n'y a pas d'être plus dangereux que l'austère hypocrite qui, parce qu'il a dressé sa froide nature à servir mécaniquement une abstraction quelconque (qu'il l'appelle la « constitution ou la chose publique »), se croit dispensé des devoirs de la vie privée, de la bonté qui gagne l'affection, de la sincérité qui attire la confiance. Que d'autres donc louent en mon honorable ami le politique incorruptible, permettez-moi de voir surtout en lui l'homme loyal et sincère dont on pourrait dire comme d'un saint prêtre : « qu'il ne ferait point un mensonge même pour gagner le ciel, » et dont l'honneur est si délicat qu'il regarderait comme un mensonge de taire la vérité. » Harley fit ensuite une brillante peinture du type idéal de chevaleresque loyauté, que représentent pour un Anglais ces mots « un parfait gentleman, » appliquant chacune de ses phrases à son illustre ami avec une chaleur et une énergie oui semblaient jaillir de son cœur ; pour tout l'auditoire, excepté deux personnes, c'était un éloge que la fervente sincérité de l'orateur empêchait seule de taxer d'hyperbole. Mais Lévy riait dans sa barbe et se frottait les mains, tandis qu'Egerton baissait la tête et s'agitait sur son siège. Chaque parole d'Harley était une flèche qui lui traversait le cœur. Au milieu des acclamations qui suivirent cette admirable esquisse de l'homme loyal, Harley reconnut la voix enthousiaste de Léonard. Il se tourna vivement vers le jeune homme : « M. Fairfield, dit-il, applaudit à cette peinture de l'intégrité et à l'application que j'en ai faite ; qu'il imite donc le modèle placé devant lui ; et peut-être un jour entendra-t-il des louanges aussi sincères que les miennes sortir de la bouche de quelque ami qui l'aura vu à l'œuvre comme j'y ai vu M. Egerton. M. Fairfield est un poète ; c'est injustement qu'on lui a contesté ce titre ; mais les poètes sont-ils propres aux affaires ? s'est-on demandé. N'éciront-ils pas des sonnets à Phylis ou à Chloé lorsqu'on leur demandera d'appliquer leur céleste imagination aux détails d'un bill sur la bière ? Que les amis de M. Fairfield se rassurent ; les poètes lorsqu'ils descendent à l'action ne sont pas moins prosaïques que les plus terre-à-terre

d'entre nous ; ils subissent l'influence d'intérêts tout aussi égoïstes, de passions tout aussi mesquines. Ce n'est que dans la vie privée qu'il est bon d'être sur ses gardes contre les enfants de l'imagination, car ils consacrent si pleinement aux muses tout ce qu'ils ont de sentiment que nous ne devons pas plus nous attendre à les voir perdre leurs pensées sur les simples devoirs des hommes, qu'à voir un dissipateur « gaspiller son argent à payer ses dettes. » Mais le monde est d'accord pour user d'indulgence envers les infirmités d'hommes qui se trompent et se punissent eux-mêmes. Les poètes ont, il est vrai, plus d'enthousiasme, plus d'affection, plus de cœur que les autres, mais c'est seulement lorsqu'il s'agit des fictions qu'ils créent. En vain, prétendrait-on se les attacher par un mérite vulgaire, par de prosaïques services, quels que soient les efforts et les sacrifices, ils n'en seront pas moins ingrats si la gratitude leur paraît antipoétique. Ils ne suivent que leurs caprices, n'adorent que leurs illusions et, estimant les formes de l'humanité trop matérielles pour leur fantastique affection, ils évoquent un fantôme et sont glacés par ses embrassements ! »

Puis s'apercevant soudain qu'il dépassait la compréhension de son auditoire et touchait aux limites de son amer secret (car en parlant ainsi, c'était à Nora bien plus qu'à Léonard qu'il avait songé), Harley donna un tour nouveau et plus simple à sa terrible ironie, il tourna habilement en ridicule les sentiments qu'avait exprimés Léonard dans son discours, il passa rapidement en revue les questions politiques à l'ordre du jour, fit de Leslie un éloge à double entente comme il avait fait d'Egerton, puis mit fin à un discours dont l'effet populaire n'avait jamais été égalé dans cette salle, au milieu d'acclamations et d'applaudissements qui menaçaient d'en faire crouler les murailles.

Au bout de quelques minutes, on leva la séance après un vote par mains levées. Le vote fut déclaré par le maire (un bleu de vieille roche), favorable au très-honorable Audley Egerton et à Randal Leslie, Esquire.

Des cris : « Non, non, c'est honteux ! c'est injuste ! » se firent entendre, un *poll* fut demandé pour les deux autres candidats, puis la foule s'écoula lentement.

Harley sortit le premier par la porte particulière, Egerton le suivit, Randal demeura en arrière. Avenel vint lui serrer la main et lui dit à voix basse : « Trouvez-vous ce soir dans le parc, près du taillis de chênes, à trois cents

mètres environ de la barrière ; nous verrons à tout arranger pour le mieux. Quelle abominable blague que tout ceci ! »

CHAPITRE XXV.

Si la vigueur du discours d'Harley avait surpris amis et ennemis, elle n'avait produit sur personne dans cette assemblée, pas même sur le coupable Egerton, un effet aussi profond que sur Léonard. Complètement abasourdi par cette pluie de sarcasmes immérités, ce ne fut qu'après la dispersion de l'assemblée, qu'il parvint à conjecturer la cause de ces amères railleries, de ces traits acérés. Harley connaissait évidemment l'aveu qu'avait fait Léonard de son amour pour Hélène Digby. Dès lors, ces accusations de mépris pour les devoirs de la vie commune, non-seulement blessaient le cœur du jeune homme, mais encore l'atteignaient jusque dans son honneur. Plein d'une mâle et généreuse indignation, il résolut d'aller trouver sur-le-champ lord L'Estrange, de se justifier, de justifier Hélène, car accuser ainsi l'un, c'était tacitement faire injure à l'autre.

Se dérobant donc aussi rapidement que possible à l'enthousiasme de ses partisans, Léonard se dirigea vers le château. Les palissades du parc touchaient à la ville, et un tourniquet permettait aux piétons d'y entrer. Léonard passant par ce chemin, avait à peine fait cent pas, que soudain dans ce même bosquet qu'Avenel avait assigné pour rendez-vous à Randal, il se trouva en face d'Hélène.

Elle tressaillit et poussa un léger cri : mais, Léonard tout entier à la pensée de se justifier ainsi qu'elle, ne s'arrêta pas à expliquer sa présence, ni à calmer l'agitation d'Hélène.

« Miss Digby ! s'écria-t-il avec ce respect qui souvent distingue si cruellement la familiarité passée de la froideur présente ; miss Digby, je suis

heureux de vous rencontrer, heureux de pouvoir vous demander la permission de me défendre d'une accusation, qui bien que dirigée contre moi seul, vous atteint également. Lord L'Estrange a donné à entendre en public que moi, moi, qui lui dois tant, qui l'ai toujours si profondément respecté, que même le juste ressentiment que j'éprouve en ce moment me paraît presque de l'ingratitude ; il a donné à entendre que... Ah ! miss Digby, j'ai peine à trouver des paroles pour répéter ce que j'ai été si humilié d'entendre. Mais vous savez combien est fausse toute parole qui nous accuse l'un ou l'autre d'avoir trahi notre commun bienfaiteur. Permettez-moi de répéter à votre tuteur ce que j'ai osé vous dire dans notre dernière entrevue, ce que vous m'avez répondu, et dans quels sentiments je vous ai quittée.

— Oh ! oui, Léonard, allez ! justifiez-vous à ses yeux ! Injuste et cruel lord L'Estrange !

— Hélène Digby ! s'écria soudain une voix derrière eux, de qui parlez-vous ainsi ? »

Au son de cette voix, Hélène et Léonard se retournèrent et virent debout devant eux Violante, dont la beauté était rendue presque sublime par la noble indignation qui brillait dans ses yeux, colorait son visage, et respirait dans tout son maintien.

« Est-ce bien vous qui parlez ainsi de lord L'Estrange ? Vous — Hélène Digby ! *Vous !* »

M. Dale qui avait suivi Violante, apparut alors. « Doucement, enfant, » dit-il, et posant une main sur l'épaule de Violante, il tendit l'autre à Léonard. « Qu'y a-t-il ? Venez avec moi, Léonard, et expliquez-moi ce dont il s'agit. »

Léonard suivit l'ecclésiastique, et en quelques phrases soulagea son cœur oppressé.

M. Dale partagea son ressentiment, et après l'avoir questionné sur tout ce qui s'était passé dans cette mémorable entrevue avec Hélène, s'écria :

« C'est bien ; n'allez pas encore trouver lord L'Estrange vous-même ; je vais le voir ; je suis ici à sa requête. Il ne m'avait, à la vérité, appelé que pour demain, mais le squire m'ayant écrit quelques lignes à la hâte pour me demander de me trouver demain à Lansmere en même temps que lui, et de

l'accompagner ensuite dans sa recherche du pauvre Frank, j'ai pensé que j'aurais sans doute peu de temps à donner à lord L'Estrange si je ne devançais son invitation en venant aujourd'hui. Je m'applaudis de l'avoir fait. Je suis arrivé il y a une heure, j'ai appris qu'il était à l'hôtel de ville et j'ai rejoint les jeunes filles dans le parc. Miss Digby, pensant que je pouvais avoir quelque chose à dire en particulier à ma jeune amie Violante, avait marché un peu en avant. C'est ainsi que je me suis heureusement trouvé là pour écouter votre récit et j'espère parvenir à éclaircir tout malentendu. Lord L'Estrange doit maintenant être rentré, je vais retourner au château. J'irai ensuite vous retrouver à votre hôtel. Votre seule présence dans ce parc et les quelques mots que vous avez échangés avec Hélène pourraient avoir pour conséquence d'aigrir encore votre bienfaiteur. Je ne puis supporter cette idée. Retirez-vous, je vous en conjure. J'expliquerai tout à lord L'Estrange et il vous rendra justice. Cela est, cela doit être son intention.

— Son intention, lorsqu'il vient de se montrer aussi injuste envers moi !

— Oui, oui, » balbutia le pauvre curé, se rappelant que le secret lui avait été imposé par Harley et ne sachant comment calmer Léonard. Cependant, toujours convaincu que son jeune ami était fils d'Harley, songeant à tout ce que celui-ci avait dit de l'expiation à son remords apparent, M. Dale ne pouvait comprendre pourquoi il avait ainsi fait précéder l'expiation de l'insulte. Désireux avant tout d'empêcher Harley et Léonard de se rencontrer tandis qu'ils étaient sous l'influence de pareils sentiments vis-à-vis l'un de l'autre, il fit un effort sur lui-même et démontra si bien à Léonard les avantages de sa propre diplomatie, que celui-ci consentit à attendre son retour.

« Quant à des excuses ou à une réparation, dit-il fièrement, cela regarde lord L'Estrange ; je ne les demande pas. Dites-lui seulement, que dès que j'ai su que celle que j'aimais et dont le souvenir m'avait été sacré depuis bien des années lui était fiancée, j'ai renoncé même au désir qu'elle fût jamais à moi ; si c'est là manquer aux devoirs de l'homme, je suis coupable. Si avoir prié nuit et jour que celle dont la présence eût réjoui ma vie laborieuse et solitaire puisse apporter à la sienne un charme que ne donnent ni la richesse ni la grandeur, si c'est là de l'ingratitude, je suis ingrat ; qu'il me condamne donc. Je disparaîtrai de sa sphère comme un homme qui aura un moment traversé son chemin et qu'il ne doit plus revoir. Mais il ne doit

ni blâmer, ni soupçonner Hélène. Un mot encore. En me présentant pour cette élection, en m'engageant dans cette lutte étrangère à mes habitudes, peu convenable à ma pauvreté, opposée à des aspirations depuis longtemps dirigées vers un but plus noble, bien qu'on y arrive par des chemins plus obscurs, je n'ai obéi qu'à sa volonté ou à son caprice, et cela dans un moment où j'avais soif de repos et de solitude. J'étais enfin arrivé à prendre intérêt à ce que j'avais d'abord abhorré, mais l'idée de conquérir l'estime de lord L'Estrange animait mes espérances, stimulait mon ambition ; maintenant donc, à quoi bon continuer ? Que ferais-je ici ? Toute sa conduite, sauf son mépris pour moi, est une énigme. À moins donc qu'il n'exprime de nouveau un souhait que je me plais encore à regarder comme une loi, je me retire d'une lutte qu'il m'a rendue si amère. Je renonce à l'ambition qu'il a empoisonnée, et ne songeant plus qu'aux humbles devoirs qu'il m'accuse de dédaigner, je m'en retourne chez moi. »

Le curé faisait un signe d'assentiment à chacune de ces phrases et Léonard, passant près de Violante et d'Hélène qu'il salua l'une et l'autre avec la même froideur respectueuse, reprit le chemin de la ville. Pendant ce temps Hélène et Violante avaient aussi été en secrète conférence, et cette conférence les avait subitement rendues amies, car Hélène, surprise, émue, agitée, avait révélé à Violante son attachement pour Léonard, la confession qu'elle en avait faite à lord L'Estrange et la rupture de ses engagements envers celui-ci. Violante comprit qu'Harley était libre, et se souvint qu'Harley avait promis de la rendre libre elle-même. Un éclair illumina soudain son cœur et son esprit, et se rappelant les regards, les paroles de lord L'Estrange, elle comprit qu'elle était aimée, que l'honneur seul, pendant qu'ils étaient liés tous deux, l'avait empêché d'avouer cet amour ; Violante se sentit tout à coup transformée, le ciel était dans son cœur et la joie dans ses yeux ; elle aimait si ardemment et elle avait en Harley tant de confiance ! Dans la tendresse dont son cœur débordait elle trouva pour Hélène de si douces paroles de consolation que celle-ci s'appuya affectueusement sur elle, leurs joues se touchèrent, et l'on eût dit deux sœurs.

En tout autre moment, M. Dale eût été étonné de l'affection soudaine que se témoignaient les deux jeunes filles ; car dans une conversation avec Violante, lorsqu'il avait (selon lui très-adroitement) sondé la jeune Italienne

au sujet de sa jeune amie, Violante avait presque réclamé contre ce titre d'amie, et bien qu'elle eût généreusement loué Hélène, ses louanges n'avaient pas paru très-cordiales au bon curé. Mais en ce moment il était préoccupé de sa prochaine entrevue avec lord L'Estrange, il s'approcha en silence des jeunes personnes, et passant un bras de chacune d'elles sous les siens, il se dirigea lentement vers la maison. En approchant de la terrasse, il vit Riccabocca et Randal qui s'y promenaient ensemble. Violante lui pressa le bras en disant tout bas : « Passons par l'autre côté, je voudrais vous parler un instant en particulier. » M. Dale, supposant qu'elle voulait éloigner Hélène, dit à celle-ci : « Ma chère demoiselle, vous voudrez bien m'excuser près du docteur Riccabocca qui me fait signe et qui est sans doute surpris de me voir ici, pendant que j'achèverai ce que je disais à Violante lorsque nous avons été interrompus. »

Hélène les quitta et Violante entraîna le ministre vers la porte d'une des ailes du château.

« Qu'avez-vous à me dire ? demanda M. Dale, surpris de ce qu'elle gardait le silence.

— Vous allez voir lord L'Estrange. N'épargnez rien pour le convaincre de la droiture de Léonard, le seul soupçon d'une trahison révolte tellement son noble cœur que peut-être ce soupçon a-t-il troublé son jugement.

— Vous semblez estimer bien haut le cœur de ce lord L'Estrange, mon enfant, » dit M. Dale avec quelque surprise. Violante rougit, mais elle continua d'un ton ferme et sérieux : « Il m'a dit... lord L'Estrange m'a dit dernièrement quelques paroles qui font que je suis bien contente que vous soyez ici, que vous le voyiez, car je sais combien vous êtes bon et sage, cher monsieur Dale ! Il parlait comme quelqu'un dont une injure grave aurait soudain assombri toutes les idées. Il parlait de retraite, de solitude, lui qui avant tout se doit à son pays. Je ne sais pas à quoi il fait allusion, à moins que ce ne soit à la rupture de son mariage avec Hélène.

— Quoi ! ce mariage est rompu ?

— C'est elle-même qui me l'a dit. Vous vous étonnez à bon droit qu'elle ait pu songer à un autre après l'avoir connu ! »

L'ecclésiastique regarda gravement la jeune enthousiaste, mais bien que les joues de Violante fussent couvertes de rougeur, sa physionomie était si

ouverte et si innocente, que M. Dale se contenta de secouer la tête en disant :

« Je comprends parfaitement qu'Hélène lui préfère Léonard Fairfield. C'est une noble fille que n'ont égarée ni la vanité ni l'ambition, tentations que nous devons tous redouter, et peut-être plus que d'autres les jeunes filles qui se trouvent soudainement en contact avec le rang et l'opulence. Quant au mérite de ce gentilhomme, je ne sais encore si je dois le nier ou en tomber d'accord. Je suspends mon jugement jusqu'après notre entrevue. Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ? »

Violante garda un moment le silence. « Je ne saurais croire, dit-elle en souriant à demi, que le changement qui s'est produit en lui (car pour changé, il l'est), que ses mystérieuses allusions au sujet d'une injure reçue et d'une vengeance à exercer, aient pour unique cause son désappointement au sujet d'Hélène. Mais vous pouvez savoir cela ; savoir s'il est vraiment bien désappointé ; mais je ne le crois pas. » Puis elle glissa sa petite main hors du bras de M. Dale et s'élança dans les bosquets d'arbres verts. À moitié cachée par les lauriers, elle se retourna et le ministre rencontra son regard demi-malicieux, demi-mélancolique ; l'éclat en était voilé par une larme.

« Je n'aime pas du tout cela, murmura le ministre, j'en toucherai un mot au docteur Riccabocca. » Ce disant il ouvrit la porte, et apercevant un domestique, fit demander à lord L'Estrange s'il voudrait le recevoir.

Harley était en ce moment enfermé avec Lévy, sa physionomie était calme et sévère. « Ainsi donc, disait-il, demain à cette heure, M. Egerton apprendra que Randal Leslie lui a soufflé son élection. Bon ! Demain à cette heure son ambition sera frustrée par la trahison d'un ami. — Bon ! Demain à cette heure les recors se saisiront de sa personne ; il sera ruiné, mendiant et captif, et tout cela parce qu'il aura mis sa confiance dans les autres, qu'on l'aura trompé. — Bon ! Et s'il s'en prend à vous, prudent baron, s'il accuse M. Leslie, ne manquez pas de dire : « Nous n'avons été tops deux que les instruments aveugles de votre ami Harley L'Estrange. Demandez-lui pourquoi vous êtes une misérable dupe ?

— Et pourrais-je maintenant demander à Votre Seigneurie un mot d'explication ?

— Non, monsieur ; il doit vous suffire que je vous aie épargné. Mais vous, vous n'étiez pas mon ami ; je n'ai pas à me venger d'un homme dont je n'ai jamais touché la main. »

Le baron fronça les sourcils, mais la puissance et l'autorité de son tyran le terrifiaient. Il reprit après une pause :

« Et bien que M. Leslie doive être, grâce à vous, élu député de Lansmere, vous désirez toujours que je...

— Faites exactement ce que je vous ai dit. Mes plans ne varient jamais d'une ligne. »

Un valet de chambre entra.

« Milord, le révérend M. Dale demande si vous pouvez le recevoir.

— M. Dale ! Il ne devait venir que demain. Dites-lui que je ne l'attendais pas aujourd'hui, que je serai malheureusement occupé jusqu'au dîner, qui doit avoir lieu plus tôt que de coutume. Conduisez-le dans sa chambre ; il n'aura guère que le temps de s'habiller. À propos, M. Egerton dînera dans son appartement. »

CHAPITRE XXVI.

Les principaux membres du comité bleu avaient été invités à dîner au château, et l'heure du repas avait en effet été avancée, afin de laisser libres les agents électoraux à la veille d'une élection qu'on savait devoir être chaudement disputée, et alors que les intraitables cent cinquante tenaient toujours en réserve leurs précieux votes.

La réunion fut gaie et animée, malgré l'absence d'Egerton, qui, aussitôt son retour de l'hôtel de ville, s'était enfermé chez lui et avait fait dire à Harley qu'il était trop souffrant pour assister au dîner.

Randal, en dépit du succès fort équivoque de son discours, était en joyeuse humeur. Que lui importait après tout d'avoir échoué dans son discours, pourvu qu'il réussît dans son élection ? Il lui tardait de se trouver à ce rendez-vous assigné par Dick Avenel où tout devait s'arranger. Et le squire lui apportait le lendemain l'argent destiné à l'achat des terres tant désirées. Si donc Randal Leslie s'était jamais senti heureux, c'était ce soir-là tandis que trinquant avec M. le maire et M. l'adjoint il contemplait, à travers le brillant plateau d'argent, une longue perspective de fortune et de pouvoir.

À peine le dîner était-il fini, que lord L'Estrange rappela en quelques paroles à ses hôtes tout ce qui leur restait à faire, et après avoir porté un toast aux futurs députés de Lansmere, renvoya le comité à ses travaux.

Lévy fit un signe à Randal, qui le suivit dans sa chambre.

« Savez-vous, Leslie, que votre élection me semble en péril, dit le baron. J'ai compris d'après une conversation avec mes voisins de table qu'Egerton par son discours a si bien fait la conquête des bleus, et qu'ils craignent tellement de perdre un homme qui leur fait tant d'honneur, que les membres de leur comité non-seulement parlent de vous retirer leurs seconds votes et de les lui donner, mais encore de souscrire entre eux afin d'acheter ce corps des cent cinquante dont je sais qu'Avenel comptait vous transférer les votes.

— Ce serait fort mal de la part du comité qui prétend agir pour nous deux de donner ses doubles votes à Egerton, dit Randal avec une colère contenue. Mais je ne crois pas qu'ils puissent venir à bout de ces cent cinquante sans la corruption la plus ouverte et la plus exorbitante, et c'est une dépense qu'Egerton ne fera pas et qu'il serait honteux à lord L'Estrange ou à son père de sanctionner.

— Je leur ai dit nettement, continua Lévy, qu'en qualité d'agent de M. Egerton, je ne consentirais à aucun procédé de nature à vicier l'élection, mais que j'allais essayer moi-même de venir à bout de ces hommes, et je m'en vais à la ville dans ce but. J'ai aussi engagé les membres du comité à bien réfléchir avant de donner leurs doubles votes à Egerton ; ils sont convenus de s'en rapporter là-dessus à lord L'Estrange et je sais ce qu'il leur dira. Vous pouvez compter sur moi, continua le baron, d'un ton sérieux peu habituel à son caractère cynique, pour vous obtenir la préférence sur

Audley si cela est en mon pouvoir. En attendant vous feriez bien de voir Avenel ce soir même.

— J'ai rendez-vous avec lui à dix heures, et si j'en juge par son discours d'hier, je peux compter sur son appui dans le cas où son livre de poll le convaincrail qu'il est impossible de faire nommer à la fois son neveu et lui. Mon discours, quelques sarcasmes qu'il m'ait attirés de la part de M. Fairfield, doit du moins avoir disposé le parti jaune à voter pour moi plutôt que pour un adversaire décidé, tel que M. Egerton.

— Je l'espère, car votre discours et la réponse de M. Fairfield vous ont fait cruellement tort auprès des bleus. Quoi qu'il en soit, tout dépend maintenant pour vous de mon succès auprès de ces cent cinquante drôles ; j'emploierai pour les décider en votre faveur tous les moyens possibles, excepté ceux qui me feraient traduire à la barre des communes sous l'accusation de corruption, accusation qui ferait le plus grand tort à ma position sociale. Je leur dirai comme j'ai dit aux membres du comité, que l'élection d'Egerton est certaine et qu'il ne payera rien ; mais que vous vous avez besoin de leurs votes et que moi... en un mot, s'ils peuvent être achetés à crédit je les achèterai. Avenel néanmoins peut vous être en ceci d'un plus grand secours que moi, car comme ils sont tous jaunes au fond, ils ne se font pas scrupule de donner à entendre qu'il leur faudra, pour voter du côté bleu, le double de ce qu'ils exigeraient pour voter du côté jaune. Avenel étant de la ville et connaissant leurs allures, réussirait peut-être à les gagner sans les corrompre.

— Sans les corrompre ! répéta Randal en secouant la tête d'un air incrédule.

— J'entends sans les corrompre ouvertement et de manière à être accusé plus tard. »

On frappa à la porte. Un domestique entra et présenta au baron Lévy les compliments de M. Egerton, qui le pria de venir le trouver immédiatement pour quelques minutes.

« Eh bien ! dit Lévy lorsque le domestique se fut retiré, je vais aller voir ce que me veut Egerton, et en le quittant je me rendrai à la ville. J'y passerai peut-être la nuit. » Puis saluant Randal, le baron se dirigea vers l'appartement d'Audley.

À peine y était-il entré que l'homme d'État lui cria brusquement : « Lévy m'avez-vous trahi ? Avez-vous révélé mon secret, mon premier mariage à lord L'Estrange ?

— Non Egerton ; sur l'honneur, je ne lui ai rien dit.

— Vous avez entendu son discours ! N'avez-vous pas senti une ironie amère sous chacune de ses louanges ? Ou n'est-ce que... que ma conscience ? ajouta l'orgueilleux Egerton à travers ses dents serrées.

— En vérité, lord L'Estrange me paraît avoir choisi pour thème de ses louanges précisément les mêmes traits de votre caractère que n'importe quel autre de vos amis eût fait servir à votre panégyrique.

— N'importe quel autre de mes amis ! Quels amis ? murmura Egerton d'un air sombre. Puis il ajouta d'un ton qui n'avait rien de sa fermeté habituelle : votre présence ici m'a beaucoup étonné, Lévy, comme je vous l'ai dit tout à l'heure ; je n'en ai pas compris la nécessité. Harley vous a pressé d'y venir ? — Lui qui ne vous aime point. Vous m'aviez tous deux donné pour raison que vos relations avec Richard Avenel vous permettraient d'atténuer son opposition. Je ne puis vous féliciter du succès.

— Mon succès apparaîtra plus tard. Sa violente attaque d'aujourd'hui peut n'être qu'une feinte pour couvrir son alliance de demain.

— Il s'est fait un changement chez Harley envers moi comme envers tous, continua Audley sans prendre garde à l'interruption, les autres peuvent ne pas le voir, mais moi je connais Harley depuis son enfance.

— Il s'occupe pour la première fois d'affaires. Ceci expliquerait un changement beaucoup plus grand que celui même que vous remarquez.

— Le voyez-vous familièrement ? Causez-vous souvent avec lui ?

— Non, si ce n'est au sujet de l'élection. Il me consulte parfois sur les chances de Randal Leslie, qui l'intéresse vivement comme étant votre protégé.

— Cela aussi m'étonne. Enfin ! je suis las de m'inquiéter, de me tourmenter. Ce pays-ci m'est en horreur ; après-demain je le quitterai et je respirerai en paix. Vous avez vu les rapports ; je n'ai pas eu le cœur de les examiner. L'élection est-elle aussi assurée qu'on le dit ?

— Si Avenel retire son neveu et que les votes se partagent en votre faveur, vous êtes en sûreté !

— Et vous croyez qu'il le retirera ? Pauvre jeune homme ! Une défaite à son âge et avec ses talents est dure à supporter. Audley soupira.

— Il faut maintenant que je vous quitte, si vous n'avez rien d'important à me communiquer, dit le baron en se levant. J'ai encore beaucoup à faire, car l'élection n'est pas encore enlevée, et pour vous un échec serait...

— La ruine, je le sais. Eh bien, Lévy, après tout, il est de votre avantage que je réussisse. Si j'en juge par les lettres que j'ai reçues ce matin, ma position est si assurée, par suite de la nécessité où se trouve mon parti de me soutenir, que la découverte de mes embarras pécuniaires n'aura pas les effets fâcheux que je redoutais. Jamais ma carrière ne fut plus dégagée de tout obstacle, jamais dans mes jours de fastueuse magnificence je n'ai touché de si près au sommet de l'ambition, qu'aujourd'hui où je suis prêt à ne conserver qu'une chambre et un domestique.

— Je suis bien aise de l'apprendre, et je désire d'autant plus assurer votre élection dont dépend nécessairement cette brillante carrière, que... j'hésite à vous l'avouer...

— Parlez ! Qu'est-ce ?

— Je me suis vu obligé dans un moment de cruel embarras de passer quelques-uns de vos billets à un tiers qui, si votre personne n'était pas protégée par les privilèges parlementaires, pourrait user de ses droits et...

— Traître ! s'écria Egerton dont l'accent de calme mépris fit place à la violence. Traître ! n'en dites pas davantage. Comment ai-je pu croire qu'il en serait autrement ! Vous avez prévu ma défaite et projeté ma ruine. N'essayez pas de me répondre. Sortez d'ici, monsieur !

— Vous apprendrez bientôt que vous avez de pires ennemis que moi, dit le baron en se dirigeant vers la porte, et si vous êtes vaincu, si toutes vos espérances d'avenir sont détruites, ce n'est pas moi qu'il en faudra accuser. Mais je pardonne à votre colère et j'espère demain vous faire écouter une explication que vous n'êtes pas aujourd'hui en état d'entendre. Je m'en vais à Lansmere veiller à l'élection. »

Audley demeuré seul parut avoir soudain oublié toute sa colère. Il rassembla ses idées et sonda ses craintes avec cette précision rapide et logique que donne l'habitude de traiter les affaires publiques, et il sentit que la plus cruelle de ses pensées, la plus intolérable de ses craintes, c'était celle que Lévy ne l'eût trahi auprès de L'Estrange.

« Je ne puis supporter ce doute, s'écria-t-il tout haut. Je veux voir Harley moi-même. Sincère comme il l'est, le seul son de sa voix m'apprendra si j'ai perdu jusqu'à mon ami. Si cet ami m'est laissé, si Harley me serre encore la main avec sa cordiale affection, je perdrai tout le reste sans pousser un soupir. »

Il sonna ; son valet de chambre parut.

« Allez voir si lord L'Estrange est occupé ; je voudrais lui parler. »

Le domestique revint au bout de quelques minutes.

« Milord est sans doute très-occupé, car il a donné les ordres les plus sévères pour n'être pas dérangé.

— Occupé ? À quoi ? Avec qui ?

— Il est dans sa chambre, monsieur, avec un ecclésiastique qui est arrivé et a dîné ici aujourd'hui. J'ai entendu dire que c'est un ancien vicaire de Lansmere.

— Vicaire de Lansmere ! Son nom ? son nom ? Ce n'est pas Dale ?

— Si monsieur, on l'appelle le révérend M. Dale.

— Laissez-moi, dit Audley d'une voix faible. Dale ! l'homme qui soupçonnait Harley, qui est venu me trouver à Londres, qui m'a parlé d'un enfant, de mon enfant, ne m'envoyant qu'à la recherche d'un autre tombeau ! Lui enfermé avec Harley... lui... »

Audley retomba sur son siège, il étouffait littéralement. Peu d'hommes jouissaient d'une réputation mieux établie de courage tant moral que physique ; et cependant ce n'étaient pas en ce moment la douleur ni le remords qui paralysaient Audley... c'était la crainte. Devant l'homme brave se dressait comme une chose visible et menaçante, sa propre trahison, ce crime des lâches, et il devenait lâche et tremblant. Qu'avait-il donc à redouter ? Rien, si ce n'est le regard accusateur d'un ami trompé. Mais quoi de plus terrible ? Le seul être qui, parmi la pompe de ses partisans l'aimât

réellement, le seul être pour lequel l'austère homme d'État ressentît une tendre affection, était à jamais perdu pour lui. Il cacha son visage dans ses mains et demeura immobile comme dans l'attente de quelque chose de terrible, ainsi qu'un enfant dans les ténèbres, le front trempé de sueur et tremblant de tous ses membres.

CHAPITRE XXVII.

Pendant ce temps, Harley avait écouté avec une froide attention la justification de Léonard par M. Dale.

« Cela suffit, dit-il enfin. Je verrai ce soir M. Fairfield, et si des excuses sont dues à Léonard, je lui en ferai. Nous déciderons en même temps s'il devra continuer la lutte ou se retirer. Et maintenant, monsieur Dale ce n'était pas pour apprendre commentée jeune homme a fait, ou a bien voulu ne pas faire, la cour à ma future, que j'ai réclamé l'accomplissement de la promesse que vous m'aviez faite de venir me voir à Lansmere. Nous sommes convenus que le séducteur de Nora mérite un châtiment, et je vous ai promis que le fils de Nora Avenel retrouverait un père. Ces deux assertions se réaliseront demain. Et vous, monsieur, continua Harley en se levant, vous qui portiez l'habit consacré au plus saint office de la charité chrétienne, vous avez cru qu'encore adolescent j'avais pu trahir d'abord une jeune fille élevée sous ce toit, puis l'abandonner ensuite, fuir comme un lâche le lieu où ma victime était venue mourir, abandonner mon fils et celui de cette malheureuse femme à toutes les tentations de la misère et de la jeunesse, jusqu'à ce que le hasard me le fît retrouver mourant de faim dans un désert mille fois plus terrible que celui d'Agar. Vous, monsieur, qui m'avez jugé ainsi pendant de longues années, vous aurez l'occasion de faire tomber votre sainte colère sur la tête de celui qui la mérite, et en moi que vous avez condamné comme un coupable, vous respecterez un juge ! »

M. Dale fut d'abord ému et intimidé de cette sortie inattendue, mais il était accoutumé à se trouver en face des passions les plus violentes et son calme bon sens, son habitude de l'autorité sur les âmes reprirent bientôt le dessus. « Milord, dit-il, je commence par m'incliner avec humilité devant vos reproches ; je vous prie de me pardonner mon erreur, et comme vous l'avez dit, mon opinion peu charitable. Nous autres habitants des villages et obscurs pasteurs d'un humble troupeau, nous qui sommes miséricordieusement éloignés de la tentation, nous sommes peut-être trop prompts à nous en exagérer le pouvoir sur ceux dont la vie s'écoule dans ce grand monde qui a tant de portes ouvertes au mal. C'est là ma seule excuse de m'être laissé égarer par de trompeuses apparences. Mais pardonnez-moi encore si je vous conjure de ne pas tomber dans une erreur qui ne serait guère moins fatale que la mienne. La colère vous seyait alors que vous vous défendiez d'injustes reproches. Mais, ô milord, quand avec ce front sévère et ces yeux enflammés vous menacez celui dont, oublieux du divin précepte, vous voulez vous constituer le juge, je sens que c'est la vengeance qui parle.

— Appelez-le vengeance ou ce que vous voudrez, dit Harley avec une sombre fermeté, mais j'ai été trop profondément blessé pour ne pas blesser à mon tour. Jusqu'à ces derniers temps, j'ai toujours été franc envers tous ; je le suis encore aujourd'hui envers vous et je vous dis : Je ne prétends exercer aucune vertu en faisant ce que j'appelle justice ; mais ni déclamations, ni homélies tendant à prouver que cette justice est coupable n'ébranleront mes résolutions. J'ai été outragé comme homme, et je punirai en homme. Comment et de quelle manière, quel est le vrai criminel et quelle sera sa juste sentence, c'est ce que vous apprendrez bientôt, monsieur ; j'ai beaucoup à faire ce soir, pardonnez-moi d'ajourner une plus longue conférence.

— Encore un mot, milord, un seul. Vous refusez de m'entendre ; je suis pour vous presque un étranger, mais vous avez un ami, un ami cher et intime, en ce moment sous votre toit. Voulez-vous du moins consentir à prendre conseil de M. Egerton ? Personne ne saurait douter de l'affection qu'il a pour vous ; on ne saurait non plus douter qu'il ne vous conseille ce qui siéra le mieux à votre honneur. Vous hésitez, milord ! vous avez honte de confier à votre meilleur ami un dessein qu'il condamnerait sans doute.

Eh bien, je vais l'aller trouver, je vais le conjurer de vous sauver de ce qui ne peut vous causer que des regrets.

— Monsieur Dale, je vous prie de garder le silence envers Egerton ; le secret de ce qui s'est passé entre nous doit vous être aussi sacré que l'est une confession pour les prêtres romains ; mais si cela peut vous rassurer, je vous promets de ne rien faire qui me rende indigne de l'amitié de M. Egerton, ou que son honneur l'autorise à blâmer. Êtes-vous satisfait ?

— Ah ! milord, s'écria M. Dale, s'arrêtant irrésolu sur le seuil de la porte et prenant la main d'Harley, je serais satisfait si vous vouliez vous soumettre à des conseils plus sûrs que les miens, que ceux de M. Egerton ou de qui que ce soit. N'avez-vous jamais éprouvé l'efficacité de la prière ?

— Ma vie a été inutile, répondit Harley ; je n'ose donc pas me flatter que ma prière ait été efficace. Mais du plus loin que je me souviens, j'ai toujours eu l'habitude de prier Dieu matin et soir, du moins jusqu'à... jusqu'à... et il s'arrêta court.

— Jusqu'à ce que vous ayez voulu vous venger. Vous n'avez pas osé prier depuis lors ! Oh ! songez combien nous devons être coupables lorsque nous n'osons montrer notre âme à Dieu, lorsque nous n'osons lui demander ce que nous souhaitons. Vous êtes ému, milord ; je vous laisse à vos réflexions. »

Harley baissa la tête, et l'ecclésiastique le quitta.

Tandis que M. Dale, inquiet et agité parcourait le corridor, Violante sortit de l'embrasure d'une fenêtre et passant son bras sous celui du curé, elle lui dit timidement : « Je vous ai attendu bien longtemps, cher monsieur Dale ! vous avez vu lord L'Estrange ?

— Eh bien ?

— Pourquoi ne dites-vous rien ! L'avez-vous quitté consolé... plus heureux ?

— Plus heureux ! non.

— Quoi ! dit Violante avec un regard de surprise et un accent dont la tristesse était mêlée de quelque impatience. Quoi ! Est-il donc si chagrin de ce qu'Hélène lui en préfère un autre ? »

Malgré les sérieuses émotions dont il était agité, M. Dale fut frappé de la question de Violante et du ton dont elle était faite. Il aimait tendrement la jeune fille. « Mon enfant, dit-il, je suis bien aise qu'Hélène ait échappé à lord L'Estrange. Prenez garde, oh ! prenez bien garde à l'intérêt qu'il vous inspire. C'est un homme dangereux, d'autant plus dangereux qu'il a des éclairs de noblesse et de grandeur ; il séduirait aisément un cœur jeune et inexpérimenté, car il s'est étrangement emparé du mien. Mais son cœur à lui, est gonflé d'orgueil, de colère et de malice.

— Vous vous trompez ; cela est faux, s'écria impétueusement Violante. Je ne saurais croire un seul mot offensant pour celui qui a sauvé mon père de la prison et de la mort. Vous ne lui aurez pas parlé assez doucement. Il croit que Léonard a eu des torts avec lui, qu'Hélène s'est montrée ingrate. Il souffre d'autant plus de cette blessure que son cœur est plus sensible et plus généreux, et vous l'avez repris et blâmé lorsqu'il eût fallu l'adoucir et le consoler. Pauvre lord L'Estrange. Vous l'avez donc laissé irrité et malheureux !

— Je l'ai laissé méditant le péché, ayant peur de prier Dieu ; je l'ai laissé occupé d'un projet, je ne sais lequel, mais qui enveloppe d'autres personnes que Léonard dans sa vengeance. Je l'ai laissé tel, que si son cœur est réellement sensible et généreux, il ne s'éveillera de sa colère que pour être la victime de longs et inutiles remords. Si votre père a sur lui quelque influence, redites-lui ce que je viens de vous dire, et qu'il cherche à sauver à son tour l'homme qui l'a sauvé autrefois. Je ne puis rester ici plus longtemps, il faut que j'aille retrouver Léonard. »

Et M. Dale s'éloigna rapidement. Violante demeura où il l'avait laissée, immobile et stupéfaite. Harley méditant le péché, Harley s'éveiller la victime du remords ! Harley qu'il fallait sauver comme il avait sauvé son père ! Sa poitrine se soulevait, elle rougissait et pâissait tour à tour, ses yeux étaient levés vers le ciel, ses lèvres murmuraient une prière. Elle s'avança doucement le long du corridor, elle vit la lumière qui éclairait la chambre d'Harley briller un instant, puis disparaître soudain lorsque celui-ci referma la porte avec violence.

Un acte extérieur est souvent l'expression de ce qui se passe au dedans de nous. Harley eût voulu, en même temps qu'il fermait cette porte, fermer son cœur à toute pensée de pardon et d'attendrissement. Il était retourné à son

foyer, et il s'y tenait debout résolu et endurci. L'homme, qui avait aimé avec une si opiniâtre fidélité pendant tant d'années, ne pouvait si vite se séparer de la haine. Une passion une fois née dans son cœur, s'y enracinait avec tant de force ! Mais malheur, malheur à toi, Harley L'Estrange, si demain à la même heure tu te retrouves devant ton foyer ayant accompli tes desseins, et songeant que dans l'accomplissement de ton aveugle volonté tu as opposé le mensonge au mensonge et l'hypocrisie à la ruse ! En vain ces desseins te semblent aujourd'hui si sages, si justes, qu'ils t'apparaissent comme la meilleure vengeance que l'esprit pût concevoir et la vie civilisée permettre ; tu ne laveras jamais le souvenir de la tache qui aura souillé ton honneur ? Toi qui professes encore l'amitié et qui masques la haine sous de perfides sourires ! L'injure fût-elle aussi grande que tu l'estimes, fût-elle dix fois plus grande, le sentiment de ta bassesse te fera rougir, toi soldat et gentleman, jusque dans la solitude la plus profonde ! Toi qui maintenant juges les autres indignes d'une confiante affection, tu te sentiras alors indigne de la leur. Ta retraite sera sans repos ; la dignité t'abandonnera. Ton œil si fier s'abaissera sous le regard d'autrui. Celui qui a fait une bassesse ne retrouve jamais pleinement l'honneur. Malheur, trois fois malheur à toi si tu apprends trop tard que tu t'es exagéré l'injure ; qu'il y a des excuses là où tu n'en voyais point ; que ton ami peut avoir erré ; mais que son erreur est légère comparée à ce que tu imagines n'être qu'une juste rétribution !

Ainsi cependant dans tout l'orgueil de la puissance, exemple terrible des changements qu'une seule pensée coupable peut apporter dans la plus noble nature, se tenait debout au foyer de ses pères et au bord d'un abîme sans fond de honte et de douleur, Harley résolu et méprisant.

Une main tourne la clef ; il ne l'entend pas ; une figure franchit le seuil, il ne la voit pas ; un pas léger s'arrête ; un doux regard le contemple. Il reste aveugle et sourd.

Violante, prenant courage, avance encore, et la voilà debout à côté de lui.

CHAPITRE XXVIII.

« Lord L'Estrange ! mon noble ami !

— Vous ! et ici Violante ? Est-ce moi que vous cherchez ? Grand Dieu ! Qu'est-il arrivé ? Pourquoi êtes-vous si pâle ? Pourquoi tremblez-vous ?

— Avez-vous pardonné à Hélène ? dit Violante, maintenant loin d'être pâle et commençant par une question évasive.

— Hélène, la pauvre enfant ! Je n'ai rien à lui pardonner ; j'ai plutôt à la remercier ; elle a été franche et honnête.

— Et Léonard, lui avez-vous pardonné ?

— Belle médiatrice, dit Harley en souriant, mais avec froideur, heureux l'homme qui en trompe un autre ; tous plaident sa cause. Et si l'homme qui a été trompé ne peut pardonner, personne ne le plaint ni ne l'excuse.

— Mais Léonard ne vous a pas trompé ?

— Si, dès le commencement. C'est une longue histoire que je ne veux pas vous raconter ; mais je ne puis lui pardonner.

— Adieu donc, milord ! Il faut qu'Hélène vous soit encore bien chère ! Et Violante se détourna. Sa douleur était si naïve, sa colère même si charmante, que l'amour auquel Harley avait imposé silence pour être tout entier aux sombres passions qui l'agitaient, inonda de nouveau son cœur.

— Restez, mais ne me parlez pas d'Hélène, s'écria-t-il. Ah ! si l'unique offense de Léonard avait été ce que vous semblez penser, croyez-vous que j'en éprouvasse du ressentiment ? Non, j'aurais béni la main qui brisait un lien pesant et téméraire ; j'aurais donné ma pupille à son amant en la dotant comme il convenait à ma fortune. Mais son offense date de sa naissance même. Rendre heureux et enrichir le fils d'un homme qui... Écoutez-moi, Violante. Nous serons sans doute bientôt séparés pour jamais. Mes actions seront peut-être faussement interprétées par d'autres ; je veux du moins que vous en connaissiez le motif véritable. Il y a eu un homme que depuis mon enfance j'ai aimé plus qu'un frère. Dans la ferveur de mon adolescence une femme éblouit mon imagination et captiva mon cœur. Elle était belle

comme on ne l'est que dans les rêves. Je l'aimai ; je me crus aimé d'elle. J'ouvris mon cœur à cet ami, à ce plus que frère ; il se chargea de m'aider, de me faire agréer. C'est sous ce prétexte qu'il vit pour la première fois l'infortunée jeune fille ; il la vit, la séduisit, causa sa mort. Il me laissa ignorer que l'amour que j'avais cru posséder, avait été prodigué à un autre ; il me laissa croire que par un généreux sacrifice elle avait fui devant ma passion, car elle était pauvre et d'humble naissance ; que ce sacrifice (oh ! vain idiot que j'étais !) avait été trop rude pour ce jeune cœur qui s'était brisé dans la lutte ; il laissa ma jeunesse s'user dans de vains regrets, dans d'inutiles remords ; il serra ma main en murmurant d'ironiques consolations ; il sourit à mes larmes d'agonie, sans lui-même en verser une seule sur sa victime ! Et soudain, il y a quelques jours, j'ai appris tout ceci. Et le père de Léonard Fairfield est l'homme qui a ainsi empoisonné pour moi toutes les sources de joie en ce monde. Vous pleurez ! — Ô Violante ! — Non-seulement il a flétri le passé, je pourrais encore le lui pardonner, mais il a tué l'avenir du même coup, car au moment où cette trahison me fut révélée, je commençais à secouer la torpeur de ma longue douleur, à envisager avec fermeté les devoirs que j'avais négligés, à sentir que tout n'était pas autour de moi stérile et désolé. Et alors, oh alors ! je comprenais que tout amour n'était pas enseveli dans une tombe. Je sentais que si les destins l'eussent voulu, vous auriez pu être pour moi tout ce que ma jeunesse n'avait fait qu'entrevoir à travers de brillantes illusions. À la vérité, j'étais lié à Hélène et l'honneur devait m'interdire toute espérance. Mais cependant sentir que mon cœur n'était pas un monceau de cendres, que je pouvais aimer encore, que ce glorieux privilège de notre nature m'appartenait toujours, c'était là une joie céleste. Mais cette odieuse perfidie me fut révélée et toute vérité me sembla effacée de l'univers. Je suis dégagé envers Hélène, oui dégagé... parce que ni le rang, ni la richesse, ni les bienfaits, ni l'affection n'ont pu m'attacher un seul cœur. Je suis libre, mais entre moi et votre fraîche nature, s'élève le soupçon comme un upas fatal. L'espérance qui voudrait traverser cette atmosphère empoisonnée et s'élancer vers vous, retombe morte sous son funeste ombrage. *Moi* aimer ! moi, moi, à qui le passé a si bien appris l'impossibilité d'être aimé en retour. Non, quand ces douces lèvres répondraient oui, à la brûlante prière qui, si j'eusse été libre il y a quelques semaines, aurait jailli des profondeurs de mon cœur, je croirais seulement

que vous vous abusez vous-même ; je ne verrais là que le caprice passager d'une jeune fille, rien de plus ! fussiez-vous même ma femme, Violante, j'avilerais votre glorieuse nature par cette malédiction du soupçon. À chaque expression de votre tendresse, mon cœur se dirait : « Combien ceci durera-t-il ? Quand viendra la déception ? »

« Votre grâce, votre beauté ne m'apporteraient que des terreurs jalouses ; j'irais éternellement du présent à l'avenir, me disant : « Mes cheveux blanchiront déjà, qu'elle sera encore au zénith de ses charmes. » Voilà pourquoi je hais et je maudis mon ennemi ! Voilà pourquoi j'ai soif de vengeance. Ah ! je le comprends maintenant. Je savais bien que j'étais poussé par quelque chose de plus impérieux que le fantôme du passé. En vous contemplant, je comprends que c'était le vague sentiment d'une perte immense et irréparable. Ce n'était pas seulement Nora morte, c'était Violante vivante. Ne me regardez pas avec ces yeux affligés ; ils ne peuvent changer mes desseins ; ils ne peuvent rendre la confiance à mon âme malade, ils ne peuvent faire pénétrer un rayon de soleil au milieu de cette sombre nuit. Retirez-vous, laissez-moi à la seule joie qui ne soit suivie d'aucun désappointement ; au seul sentiment qui m'unisse à la société ; laissez-moi à ma vengeance.

— À votre vengeance ! s'écria Violante, en posant la main sur le bras d'Harley. Et, pour cette vengeance, vous voulez risquer votre vie ?

— Ma vie ! enfant que vous êtes ! Ce n'est point ici une lutte de vie contre vie. Si j'exposais ainsi mes douleurs aux railleries du monde, je ne réussirais qu'à donner à mon ennemi le triomphe de plaindre ma fureur, de refuser le combat, ou bien de l'accepter, et quand j'aurais trouvé un second, de tirer en l'air. Et tous de s'écrier : « Généreux Egerton ! l'honneur personnifié ! »

— Egerton ! M. Egerton ! sans doute ce n'est pas lui qui est votre ennemi ? Ce n'est pas de lui que vous voulez vous venger ? Vous qui passez chacune de vos heures au service de sa cause. — Vous en qui il a une confiance si entière ! Vous qui, hier encore, vous appuyiez sur son épaule en lui souriant si affectueusement ?

— Hypocrisie pour hypocrisie, piège pour piège, c'est là ma vengeance.

— Milord Harley ! Ceci est-il digne de vous ?

— Je ne parais servir son ambition que pour mieux le précipiter dans la boue. Je l'ai tiré des griffes d'un usurier, en sorte que je puis à mon choix le réduire à l'aumône ou à la prison.

— Chut ! mon ami, je vous en supplie !

— J'ai fait du jeune homme qu'il a élevé et instruit à trahir comme lui (l'objet du choix éclairé de votre père, Randal Leslie), mon instrument pour lui apprendre quelles blessures fait l'ingratitude. Son fils même vengera sa mère, il sera conduit à son père avec Randal Leslie, tous deux vainqueurs dans la lutte qui prive le père et le bienfaiteur de tout ce qui rend la vie chère à l'ambition égoïste. Et si dans le cœur d'Audley Egerton demeure quelque souvenir de mon amour pour lui et pour la vérité, ce ne sera pas sa moindre punition de penser que sa propre perfidie a ainsi changé l'homme qu'il a connu si fièrement dédaigneux du mensonge.

— Si tout ceci n'est pas un rêve affreux, murmura Violante terrifiée, ce n'est pas seulement à votre ennemi que vous arracherez tout ce qui peut faire aimer la vie. Si vous agissez ainsi, que me reste-t-il dans l'avenir ?

— À vous ? oh ! ne craignez rien. Je puis préparer à Randal Leslie un triomphe passager sur son patron, mais dans l'heure qui suivra, je démasquerai sa scélératesse et il sera pour jamais balayé de votre chemin.

— Que vous reste-t-il dans l'avenir ? Les droits de votre naissance et votre pays ; l'espoir, la joie, l'amour, le bonheur. S'il était possible que dans ces gracieux rêves qui agitent le cœur de la jeunesse sans en atteindre les profondeurs, s'il était passible que vous m'eussiez honoré d'un sentiment plus doux que l'amitié, vous l'oublierez bientôt en faisant l'orgueil et les délices d'un homme de votre âge, pour qui l'avenir ne sera pas peuplé de spectres glacés et menaçants, d'un homme qui pourra contempler ce divin visage, sans se dire : « Elle est trop belle pour moi ! »

— Ô douleur ! s'écria Violante avec un accent passionné. À votre tour, écoutez-moi. Si comme vous me le promettez, je suis délivrée de l'horrible pensée que celui dont le seul contact me fait frissonner, ait le droit d'exiger ma main, mon choix est fait irrévocablement. Les autels qui m'attendent ne sont pas ceux de l'amour humain. Mais je vous conjure, par tous les souvenirs de votre vie jusqu'ici, douloureuse peut-être, mais demeurée sans tache, par le généreux intérêt que vous ressentez pour celle que vous avez

deux fois sauvée d'un danger pire que la mort, laissez-moi, oh ! laissez-moi le droit de contempler votre image telle qu'elle m'est apparue depuis mon enfance. Laissez-moi le droit de l'honorer et de la révéler. Qu'un acte entaché de bassesse (quel mot !), de bassesse et de cruauté, que dément votre vie tout entière, ne fasse pas d'un souvenir reconnaissant, un péché ! Lorsque je m'agenouillerai derrière les murs qui me sépareront du monde, oh ! laissez-moi penser que je puis prier pour vous comme pour l'être le plus noble qui soit sur la terre ! Écoutez ma prière, croyez-moi, je vous en conjure !

— Violante ! murmura Harley, agité des plus vives émotions, ayez pitié de ce que je souffre ; ne me demandez pas de sacrifier ce qui me semble la cause même de mon honneur ; ne me demandez pas de demeurer patient et calme sous une injure qui m'humilie en me convainquant que toute ma vie j'ai été misérablement dupe d'affections que je croyais sincères, de regrets que je croyais sacrés ! Ah ! c'est le pardon qui serait une bassesse et non pas la vengeance ! S'il s'agissait d'un ennemi avoué, à votre voix je lui ouvrirais les bras, mais l'ami perfide ! ne me le demandez pas. Les joues me brûlent à cette pensée, comme si j'eusse subi l'ignominie d'un soufflet. Laissez-moi libre demain seulement, je ne vous demande qu'un jour ! un seul jour pour moi-même et pour le passé, puis l'avenir vous appartiendra. Pardonnez, pardonnez les amères pensées qui ont étendu mes soupçons jusqu'à vous. Je les désavoue ; elles sont dissipées par ces touchantes paroles, par ce regard ingénu. À vos genoux, Violante, je me repens et je vous implore. Votre père lui-même chassera votre indigne prétendant. Demain, avant qu'il soit cette heure, vous serez libre. Oh ! alors, alors ! ne me donnerez-vous pas cette main pour me guider de nouveau vers le paradis de ma jeunesse ? Violante, c'est en vain que je veux lutter contre moi-même — douter, raisonner, alléguer une prudence craintive, je vous aime ! Je crois de nouveau à la vertu et à la vérité ! Je mets mon sort et mon honneur sous votre garde. »

Abandonnant une de ses mains à l'étreinte passionnée d'Harley, resté à genoux devant elle, Violante leva l'autre vers le ciel : « Ah ! dit-elle, d'une voix basse et tremblante. Ah ! si Dieu m'accorde le glorieux privilège d'être alliée à votre sort, d'être chargée de votre bonheur, je ne connaîtrai jamais la crainte de vos soupçons. Ni le temps, ni le changement, ni le chagrin, non

pas même la perte de votre affection ne pourraient me faire oublier jamais que vous m'auriez une fois confié ce noble cœur. Mais... » et ici sa voix s'éleva et se raffermir. « Mais, ô toi, qui es toujours présent, écoute et reçois mon vœu solennel ! S'il me refuse le sacrifice d'une vengeance qui l'avilirait, cette vengeance s'élèvera à jamais comme une barrière entre lui et moi ; puisse alors ma vie tout entière vouée à ton service, expier l'heure à laquelle il aura menti à la noble nature qu'il a reçue de toi. Harley, laissez-moi ! J'ai dit, et aussi ferme que vous, je vous laisse le choix.

— Vous me jugez sévèrement, dit Harley, se relevant avec une sombre colère, mais du moins je n'aurai pas la bassesse de vendre ce que je regarde comme la justice, dussé-je en m'y refusant perdre mon dernier espoir de bonheur.

— La bassesse ! Ô malheureux et bien-aimé Harley ! s'écria Violante avec un tel élan de douloureuse tendresse qu'il tressaillit comme s'il eût entendu le cri d'adieu de son ange gardien. La bassesse ! Mais c'est cela même dont je veux vous sauver ! Vous ne pouvez juger, vous ne pouvez voir. Vous êtes aveugle, vous êtes dans la nuit. Chrétien égaré que vous êtes, n'est-ce pas se montrer au-dessous même des ténèbres païennes que de feindre l'amitié pour arriver à mieux trahir ; de punir le mensonge en mentant vous-même ; d'accepter la confiance de celui dont vous êtes l'ennemi, et de descendre ainsi plus bas que lui ? Et, ce qui est pire que tout le reste, de songer à faire d'un fils — du fils même de celle que vous avez aimée, l'instrument de votre vengeance contre son père. Non ! ce n'est pas vous qui avez conçu un pareil dessein, c'est le démon lui-même !

— Assez ! s'écria Harley, se réfugiant dans la colère pour échapper au cri de sa conscience. Assez ! Vous insultez l'homme que vous prétendez honorer.

— J'honorais le type de la bonté et de la valeur. J'honorais celui qui me semblait réaliser les grandes et généreuses images créées par le génie des poètes. Si vous détruisez cet idéal, vous détruisez l'Harley que j'honorais. Il est à jamais mort pour moi. Je le pleurerai comme sa veuve, fidèle à sa mémoire et portant le deuil de ce qu'il a été, de l'ami que j'ai perdu. » Les sanglots étouffèrent la voix de Violante, mais au moment où Harley, encore une fois ébranlé se rapprochait d'elle, elle s'échappa d'un mouvement plus

rapide que le sien, atteignit la porte et s'élançant dans le corridor, disparut à ses yeux.

Harley demeura un instant immobile, irrésolu, à demi vaincu. Mais peu à peu son visage reprit son expression de sombre dureté, moins rigide toutefois qu'auparavant. Le démon avait en lui pour auxiliaire, la merveilleuse opiniâtreté avec laquelle il s'attachait à tout ce qui avait une fois pris racine dans son cœur. Par une impulsion soudaine, qui ajournait la décision, mais témoignait d'une résolution ébranlée, il alla prendre dans son bureau le manuscrit de Nora et quitta sa chambre.

Harley s'était promis de ne parler à Audley du secret qui lui avait été révélé que lorsque sa vengeance serait consommée. Arrière les vains reproches ! Sa colère parlerait par ses actes, et alors un mot suffirait à tout expliquer. Désireux peut-être d'apprendre quelque atténuation de la perfidie, bien qu'il n'eût encore jamais admis la possibilité d'une semblable atténuation, il se décida à aborder l'entrevue qu'il avait jusqu'ici obstinément évitée, et alla droit vers la chambre dans laquelle Audley Egerton était demeuré tremblant et solitaire.

CHAPITRE XXIX.

Egerton entendit ce pas bien connu s'avancer dans le corridor ; il entendit la porte s'ouvrir et se refermer, et il sentit par un de ces étranges et inexplicables instincts que nous appelons pressentiments, que l'heure qu'il redoutait depuis tant d'années, avait enfin sonné. Il rappela à lui son courage, ôta ses mains de devant sa figure et se leva en silence. Non moins silencieux, Harley était devant lui. Tous deux se regardèrent ; on eût pu entendre leur respiration.

« Vous avez vu M. Dale, dit enfin Egerton. Vous savez...

— Tout ! » fit Harley.

Audley soupira profondément. « Soit, dit-il ; mais non, Harley, vous vous trompez ; aucun être vivant ne peut tout vous dire, si ce n'est moi-même.

— C'est la mort elle-même qui m'a instruit, » dit Harley, et le fatal mémoire s'échappant de ses mains, tomba sur la table.

Egerton le vit tomber. La chambre n'était qu'imparfaitement éclairée. À la distance où il était il ne pouvait reconnaître l'écriture, mais il frissonna et se rapprocha involontairement.

« Attendez encore un instant, dit Harley. Laissez-moi formuler mon accusation, et vous examinerez ensuite le seul témoin à charge que j'invoque. Audley Egerton vous avez accepté de moi la mission la plus grave qu'un homme puisse confier à un autre. Vous saviez combien j'aimais Nora Avenel. Il m'était défendu de la voir et de lui exprimer mes vœux ; vous aviez auprès d'elle cet accès qui m'était interdit. Je vous priai de combattre des scrupules que je croyais trop généreux, et de la conjurer non pas d'accepter le déshonneur, mais de devenir ma femme. Cela est-il vrai ? Répondez.

— C'est vrai, dit Audley, la main pressée sur son cœur.

— Vous vîtes celle que j'aimais, que j'avais confiée à votre honneur, et vous lui parlâtes de votre propre amour. Cela est-il vrai ?

— Harley, je ne nie rien, mais cessez, je vous en supplie. J'accepte le châtiment ; je renonce à votre amitié, je quitte votre toit, je me sou mets à votre mépris ; je n'ose implorer votre pardon ! Cessez ; laissez-moi partir, et partir bientôt. » Et l'homme fort était haletant. Harley le regarda fixement, puis il détourna la tête et continua : « Ce n'est pas tout. Vous lui parlâtes d'amour, vous l'épousâtes ; rendez-moi compte de cette vie que vous avez séparée de la mienne. Vous gardez le silence. Je vais répondre à votre place ; vous ne prîtes cette vie que pour la sacrifier.

— Épargnez-moi ! épargnez-moi !

— Quel a été le sort de celle qui semblait si fraîchement descendue du ciel lorsque mes yeux la virent pour la dernière fois ? Un cœur brisé, un nom déshonoré, une mort prématurée, une tombe oubliée.

— Non, non, pas oubliée !

— Pas oubliée ! Avant qu'un an se fût écoulé, vous étiez l'époux d'une autre. Je contribuai moi-même à ce mariage qui vous apporta la fortune. Vous l'avez eue, et avec elle le rang, le pouvoir, la renommée. Les pairs du royaume vous nomment le type du gentleman anglais. Les prêtres vous citent comme le modèle de l'honneur chrétien. À bas le masque, Audley Egerton ! Que le monde vous connaisse pour ce que vous êtes ! »

Egerton releva la tête et croisa les bras sur sa poitrine avec calme ; mais il dit d'un ton de triste humilité : « Je dois tout supporter de vous ; c'est juste. Continuez, Harley.

— Vous m'enlevâtes le cœur de Nora Avenel, vous l'abandonnâtes, vous fûtes cause de sa mort. Et sa mémoire ne jeta pas même une ombre sur votre prospérité ; tandis que toutes mes pensées, que ma vie tout entière, oh ! Egerton, — Audley, Audley, — comment avez-vous pu me tromper ainsi ! » Et toute la tendresse que recouvrait cette haine, la fontaine cachée sous le roc faillit faire irruption. Harley honteux de ce moment de faiblesse, reprit :

« Vous m'avez trompé, non pas une heure, non pas un jour, mais pendant toute ma jeunesse flétrie, mon âge mûr découragé ; vous m'avez laissé me consumer dans des remords qui eussent dû être les vôtres ; sa vie a été détruite, la mienne a été perdue ; ne serons-nous donc vengés ni l'un ni l'autre ?

— Vengés ? Ah ! Harley, vous l'avez été !

— Non ; mais je le serai. Ce n'est pas en vain que la tombe m'aura livré le récit que je vous apporte. Et qui le destin a-t-il choisi pour découvrir l'injure faite à la mère ? Qui a-t-il chargé de la venger ? Votre fils, votre fils abandonné et sans nom !

— Mon fils...

— Que j'ai sauvé de la faim ou de pis encore, et qui en retour a mis entre mes mains les preuves de votre parjure et de votre lâche séduction.

— C'est faux ! c'est faux ! s'écria Egerton, retrouvant aussitôt sa dignité et son énergie. Je vous défends de parler ainsi, d'insulter à la mémoire de ma femme, de mon épouse légitime.

— Ah ! fit Harley surpris. C'est faux, dites-vous, prouvez-le donc, prouvez-le et j'oublie ma vengeance ! Dieu soit loué !

— Que je le prouve ! Mais rien n'est plus facile. Et pourquoi ai-je retardé cette preuve, pourquoi l'ai-je cachée, sinon par tendresse pour vous, par crainte aussi, par la crainte égoïste, mais affectueuse de perdre en vous le seul ami auquel je tinsse, le seul qui dût verser une larme sincère sur la tombe décorée d'une de ces menteuses épitaphes par lesquelles il convient aux desseins d'un parti de proclamer la gratitude d'une nation. Vain espoir ! J'y renonce. Mais vous parliez d'un fils. Hélas ! là encore vous êtes dans l'erreur. J'appris, il y a bien des années, que j'avais un fils. Je le cherchai et je ne trouvai qu'une tombe. Mais soyez béni Harley, si vous avez secouru quelqu'un que vous avez cru l'enfant de Léonora ! Et en disant ces mots, Egerton tendait sa main.

— Nous parlerons tout à l'heure de votre fils, dit Harley attendri. Mais auparavant, permettez que je vous demande d'expliquer... laissez-moi espérer que vous pourrez atténuer ce que...

— Vous avez raison, interrompit Egerton avec empressement. Vous devez enfin apprendre de ma propre bouche l'histoire de mes torts envers vous. Cela nous est nécessaire à tous deux. Écoutez-moi patiemment. »

Et alors Egerton raconta son propre amour pour Nora, ses luttes contre ce qu'il savait être une trahison envers son ami ; comment il avait découvert l'amour de Nora pour lui, et comment cette découverte avait subitement triomphé de toutes ses résolutions ; puis leur secret mariage, leur séparation ; la fuite de Nora qu'Audley attribuait encore aux vagues soupçons qu'elle avait à tort conçus sur la légalité de leur mariage, et à son impatience de voir proclamer le lien qui les unissait.

Ici Harley interrompit Audley pour lui faire quelques questions ; les réponses claires et promptes de celui-ci lui permirent de comprendre les artifices au moyen desquels Lévy avait dénaturé les faits ; et il pressentit vaguement que la cause des mensonges de l'usurier était la criminelle passion inspirée à celui-ci par la malheureuse Nora.

« Egerton, dit Harley étouffant avec effort sa colère contre le vil suborneur qui avait trompé la femme et le mari ; si en lisant ces papiers, vous comprenez que les soupçons et la fuite de Léonora avaient des causes

plus graves que vous ne le croyez maintenant, et que vous découvriez la perfidie d'un homme auquel vous aviez confié votre secret, laissez au ciel de le punir. Tout ce que vous me dites me convainc de plus en plus que nous ne pouvons pas même voir au travers du nuage, encore bien moins guider le tonnerre. Mais continuez. »

Audley parut surpris et ses regards se tournèrent avec anxiété vers les papiers ; mais après une courte pause il reprit son récit. Il raconta le retour inattendu de Nora chez son père, sa mort ; comment il avait lui-même dominé sa douleur pour épargner à Harley le choc que lui eût causé la nouvelle subite de cette mort, et comment, dans son affection pleine de remords pour le vivant, il s'était arraché à la morte. Il parla de la maladie d'Harley, si près d'être fatale, il rappela à celui-ci ses propres paroles : « Qu'il aimait mieux pleurer la mort de Nora que de se consoler par la pensée qu'elle avait pu en aimer un autre. » Il raconta son voyage au village où M. Dale lui avait dit qu'était l'enfant de Nora ; « et apprenant là que l'enfant était mort comme la mère, à qui eût-il servi que je proclamasse un lien qui eût déchiré votre cœur ? »

Audley s'arrêta encore un moment, puis continua en phrases courtes, nerveuses, expressives. Cet homme froid et austère mit pour la première fois son cœur à nu devant un ami, — sans peut-être savoir qu'il le faisait, sans savoir qu'il révélait combien au milieu des affaires et des honneurs publics il avait profondément souffert de l'absence d'affections : combien était machinal ce parcours du cercle extérieur de la vie qu'on nomme « une carrière ; » combien lui était devenue indifférente cette fortune dont personne ne devait hériter. La seule chose dont il ne parla pas, ce fût la maladie qui le minait progressivement ; il était trop mâle et trop fier pour chercher à exciter la pitié pour un mal physique. Il rappela à Harley combien de fois il l'avait supplié de secouer des rêves morbides, de consacrer ses talents au service de son pays, et de chercher le bonheur dans des liens domestiques. « Ces conseils étaient peut-être égoïstes, ajouta Egerton, car ce n'était qu'alors que vous auriez retrouvé le bonheur, que j'espérais vous voir écouter avec calme ma confession et m'accorder un généreux pardon. Il me tardait de vous tout avouer, mais je ne l'osais pas, bien souvent la vérité était sur mes lèvres, et toujours quelque parole de vous dite par hasard venait l'y arrêter. En un mot, votre image était

tellement liée à tous les souvenirs et à toutes les affections de ma jeunesse, même au souvenir de Nora et de sa mort, que je ne pouvais supporter l'idée de perdre votre amitié, et, entouré de l'estime et du respect d'un monde qui m'était indifférent, je tremblais à la pensée d'un regard de mépris venant de vous, Harley. »

Dans le récit d'Audley, parmi tout ce qui était réellement sans excuse, deux sentiments ressortaient clairement d'une manière touchante. Les regrets et les remords que lui causait la mort de Nora, et sa tendresse profonde, presque féminine pour l'ami qu'il avait trompé. Harley en l'écoutant oubliait de plus en plus jusqu'au souvenir de la haine violente et coupable qu'il nourrissait naguère ; l'abîme un instant ouvert entre les deux amis se referma, les laissant debout l'un près de l'autre comme aux jours de leur enfance. Maie Harley écoutait en silence, détournant le visage, jusqu'à ce qu'Egerton termina ainsi. « Et maintenant, Harley, vous savez tout. Vous parliez de vengeance ?

— De vengeance ! répéta Harley en tressaillant.

— Oh ! croyez-moi, reprit Egerton, si quelque vengeance était en votre pouvoir, je m'en réjouirais comme d'une expiation. Recevoir de vous une injure en retour des peines, qu'entraîné d'abord par les passions, et ensuite retenu par ma faiblesse, je vous ai infligées, ce serait un soulagement pour ma conscience, qui me relèverait dans ma propre estime. Mais la seule vengeance qui vous reste prend la forme qui m'humilie le plus. Pardonner c'est vous venger ! »

Harley poussa un gémissement, et cachant toujours son visage sous une de ses mains, il tendit l'autre à Audley, bien plutôt de l'air d'un suppliant qui implore le pardon, que d'un offensé qui l'accorde. Audley prit et serra la main qui lui était ainsi tendue.

« Et maintenant, Harley, adieu. Au point du jour je quitterai cette maison. Je ne puis maintenant accepter votre appui dans cette élection. Lévy annoncera ma démission. Randal Leslie, si vous le trouvez bon, pourra être nommé à ma place. Il a des talents qui, bien dirigés, seront utiles au pays ; et je n'ai pas le droit de repousser par orgueil rien de ce qui peut avancer la carrière d'un jeune homme que j'ai souhaité de servir, sans y avoir réussi.

— Ne vous occupez plus de Randal Leslie, songez plutôt à votre fils.

— À mon fils ? Mais êtes-vous bien sûr qu'il existe ? Vous souriez... vous... vous... Ô Harley ! je vous ai enlevé la mère ; rendez-moi le fils ! brisez mon cœur à force de gratitude. Votre vengeance est trouvée ! »

Lord L'Estrange tressaillit et se leva soudain ; il regarda un moment Audley, irrésolu — non par ressentiment mais par honte. C'était lui qui, maintenant, était l'humilié, lui qui redoutait les reproches, et qui avait besoin de pardon. Audley, ne devinant pas ce qui se passait dans son cœur, s'éloigna.

« Vous trouvez que c'est trop vous demander ; et cependant je ne puis donner à l'enfant de mon amour, et à l'héritier de mon nom, que la stérile bénédiction d'un homme ruiné. Harley, je n'ai plus rien à dire. Je n'ose ajouter : vous aussi vous avez aimé sa mère, et d'un amour plus noble et plus profond que le mien ! Il s'arrêta court, et Harley se jeta dans ses bras.

— Moi ! non ! pardonnez-moi, Audley ! Votre offense a été légère en comparaison de la mienne. Vous me l'avez avouée et moi je n'oserais jamais vous avouer la mienne. Nous avons tous deux besoin du pardon l'un de l'autre, et dans cet échange nous sommes encore égaux, Audley, encore frères ! levez la tête, regardez-moi ; imaginez-vous que nous sommes comme au collège, des enfants qui se sont querellés, et qui, la querelle finie, se sentent plus chers encore l'un à l'autre qu'auparavant.

— Ô Harley ! c'est là vous venger. Cela va droit au but, murmura Egerton, et des larmes s'échappèrent de ces yeux qui eussent contemplé stoïquement le gibet ou la roue. L'horloge sonna ; Harley se leva soudain.

— J'ai encore le temps, s'écria-t-il ; j'ai beaucoup à faire et à défaire. Vous êtes hors des griffes de Lévy ; je vais, maintenant, assurer votre élection. Votre fortune peut en grande partie se rétablir, vous avez devant vous une perspective pins glorieuse que jamais, votre carrière n'est encore qu'à son début. Vous embrasserez demain votre fils. Adieu !... Donnez-moi encore une fois la main ! Oh ! Audley, nous pouvons encore être si heureux ! »

CHAPITRE XXX.

« Il y a un nœud, dit Avenel, lorsque, le soir vers dix heures, Randal vint le rejoindre près du taillis de chênes. Que voulez-vous ! la vie est pleine de nœuds, Randal ! Le grand art consiste à les dénouer !

— Quel est ce nœud, mon cher Avenel ?

DICK. Léonard a pris la mouche sur certaines expressions de lord L'Estrange, et il parle de se retirer.

RANDAL (avec une joie secrète). Mais son désistement dénouerait un nœud au lieu d'en créer un, ce me semble. Les votes qui lui sont promis deviendraient libres et iraient à...

DICK. Au Très-honorable.

RANDAL. Êtes-vous sérieux ?

DICK. Comme un employé des pompes funèbres. Le fait est qu'il y a deux partis chez les jaunes comme dans l'Église. — Les hauts-jaunes et les bas-jaunes. Léonard a eu le plus grand succès près des hauts-jaunes ; il a sur eux plus d'influence que moi, et les susdits hauts-jaunes préfèrent de beaucoup Egerton à vous. Ils disent que, politique à part, il ferait du moins honneur à la ville. Léonard est du même avis, et s'il se désiste, je crains de ne pouvoir obtenir de lui ni de ses partisans qu'ils vous fassent profiter de ce désistement.

RANDAL. Mais sans doute la reconnaissance empêchera votre neveu d'aller contre vos désirs.

DICK. Malheureusement la reconnaissance est tout entière de l'autre côté. C'est moi qui lui ai des obligations et non pas lui à moi. Quant à lord L'Estrange, je ne puis deviner quelles sont ses véritables intentions ; pourquoi il a attaqué Léonard de cette façon, voilà ce qui m'intrigue plus que tout le reste, car c'est lui qui avait exigé que mon neveu se présentât. Puis Lévy m'a affirmé en confidence qu'en dépit de l'amitié de milord pour le Très-honorable, c'est vous qu'il désire voir nommer.

RANDAL. Il a certainement fait preuve de ce désir pendant tout le *canvass*.

DICK. Je suppose que les trafiquants de bourgs ont ailleurs un siège pour Egerton, ou peut-être si son parti rentre au pouvoir veut-on le hisser dans la Chambre haute.

RANDAL (souriant). Oh ! Avenel, que vous êtes habile et pénétrant ! Rien ne vous échappe. J'ajouterai aussi qu'Egerton a besoin de faire trêve quelque temps à la vie politique afin de soigner sa santé et de mettre ordre à ses affaires, sans quoi je n'aurais pu songer sans douleur, à me voir préférer à lui par les électeurs.

DICK. Sans douleur ! allons donc ! ces chênes ne nous entendent pas, mon cher. Vous voulez entrer au parlement, cela est clair. Si c'est moi qui me retire, comme je l'ai toujours désiré, et comme j'avais amené Léonard à y consentir avant ce satané discours de lord L'Estrange, vous y entrerez, car je mène les bas-jaunes à ma fantaisie, pourvu toutefois que les hauts-jaunes ne s'en mêlent pas ; en un mot, je pourrai vous transférer les votes qui m'ont été promis, mais je ne puis répondre de ceux qui sont promis à Léonard. Lévy me dit que vous allez épouser une héritière et être immensément riche ; alors, bien entendu, si vous profitez de mes votes, vous en payerez les frais.

RANDAL. Certainement, mon cher Avenel.

DICK. Et j'ai deux mémoires particuliers que je désire couler au parlement.

RANDAL. Comptez sur moi. M. Fairfield étant d'un côté de la chambre et moi de l'autre, à nous deux nous empêcherons toute opposition malveillante. C'est là une sorte d'affaire qui s'arrange aisément, avec le tact que je me flatte de posséder.

DICK. Et quand nous serons débarrassés des mémoires, et que vous aurez eu le temps de vous retourner, j'espère que vous comprendrez que marcher contre l'opinion publique c'est se frapper la tête contre un mur, et que l'opinion publique est décidément jaune.

RANDAL (avec candeur). Je ne saurais nier que l'opinion publique ne soit jaune, et à mon âge il est naturel que je ne me commette pas envers la politique d'une autre génération. Le bleu passe tout à fait de mode. Mais pour en revenir à M. Fairfield, vous ne parlez pas comme si vous n'aviez

aucun espoir de le ramener à ses anciennes conventions avec vous. Sûrement son honneur y est engagé ?

DICK. Pour cela, je n'en sais trop rien ; mais il a maintenant pris goût à la vie politique, du moins il me le disait, pas plus tard que ce matin, avant que nous n'allassions à l'hôtel de ville, et j'espère que tout s'apaisera. Je l'ai laissé avec le curé Dale, qui m'a promis de faire tous ses efforts pour le réconcilier avec milord et l'empêcher d'agir étourdiment.

RANDAL. Mais pourquoi M. Fairfield se retirerait-il ? Parce que lord L'Estrange a froissé ses sentiments ? M. Fairfield lui, a cruellement froissé les miens, et cela ne me donne pas l'idée de me désister.

DICK. Oh ! Léonard est poète, et les poètes sont tout aussi quineux que les a représentés lord L'Estrange. Puis Léonard a des obligations à lord L'Estrange, et il avait cru lui faire plaisir en se présentant ; tandis que maintenant... en un mot, tout cela est pour moi de l'hébreu, et je ne comprends qu'une chose, c'est que Léonard a enfourché son grand cheval de bataille, et que si celui-ci le jette par terre, vous serez renversé du même coup. Mais j'ai grande confiance dans le curé, c'est un brave homme qui a beaucoup d'influence sur Léonard, et bien que j'aie cru prudent d'agir ouvertement et de vous avertir du danger, je puis toujours vous promettre une chose, c'est que si je me retire, vous serez nommé ; ainsi, donnez-moi la main.

RANDAL. Mon cher Avenel ! Et vous désirez vous retirer ?

DICK. Certainement. Je le ferai dans l'après-midi, après m'être arrangé pour me tenir un peu au-dessous de Léonard sur le poil. Vous connaissez Emmanuel Trout, le capitaine des cent cinquante ?

RANDAL. Parfaitement.

DICK. Eh bien ! lorsque Emmanuel Trout arrivera sur la plate-forme, vous saurez comment tourne l'élection. Les cent cinquante voteront tous comme lui. Il faut maintenant que je m'en retourne. Bonsoir ! Vous n'oublierez pas que c'est vous qui payez les dépenses. Vous y êtes engagé d'honneur. Mais si vous ne les payez pas, l'élection pourra être annulée. Nous lancerons une accusation de corruption, etc., etc. Si au contraire vous payez, Lansmere deviendra pour vous un siège à vie.

RANDAL. Vos dépenses seront payées aussitôt que mon mariage me permettra de les acquitter, et cela ne peut tarder.

DICK. C'est ce que dit Lévy. Et mes petites affaires — les mémoires privés ?

RANDAL. Regardez vos affaires comme faites et les mémoires comme payés.

DICK. Il ne faut pas non plus oublier son pays. On doit faire ce qu'on peut pour soutenir ses principes. Egerton est un bleu infernal. Vous convenez que l'opinion publique est...

RANDAL. Jaune, à n'en pas douter.

DICK. Bonsoir ! Ha ! ha ! un peu de blague, eh ?

RANDAL. De la blague ! Entre des hommes comme nous, fi donc ! Bonsoir, mon ami, je compte sur vous.

DICK. Oui, mais souvenez-vous que je ne vous garantis rien si Léonard se retire.

RANDAL. Il faut qu'il persiste ; vous devez l'exiger. Songez que votre présence est indispensable à vos affaires, à votre manufacture.

DICK. C'est vrai ; il faut absolument qu'il persiste. J'ai grande confiance dans le curé. »

Randal s'en retourna à travers le parc. Arrivé sur la terrasse, il rencontra soudain lord L'Estrange. « Je viens de faire un tour dans la ville, milord, dit-il. Un bruit étrange y circule. On dit que M. Fairfield a été tellement blessé par quelques phrases de l'admirable discours de Votre Seigneurie, qu'il songe à se retirer de la lutte. Cela changerait la face des élections et brouillerait tous nos calculs. Je craindrais que dans ce cas il ne se formât quelque coalition secrète entre les amis d'Avenel et notre comité, auquel a déplu, m'a-t-on dit, le discours modéré qu'a si éloquemment défendu Votre Seigneurie ; coalition au moyen de laquelle Avenel serait nommé en même temps que M. Egerton ; tandis que si nous tenons bon tous quatre, la nomination de M. Egerton est toujours assurée, et j'ai moi-même, je crois, d'excellentes chances.

— Ah ! M. Fairfield veut se retirer par suite de mes paroles ! Je m'en vais à la ville, où j'ai l'intention de lui faire des excuses et de me rétracter.

— C'est agir noblement, milord. »

Lord L'Estrange regarda le visage de Leslie que la lune éclairait faiblement. « M. Egerton s'est préoccupé davantage de votre succès que du sien, » dit-il gravement, puis il s'éloigna.

Randal resta sur la terrasse. Peut-être les dernières paroles d'Harley lui avaient-elles causé un mouvement de componction. La tête penchée sur sa poitrine, il se promenait dans la longue allée sablée, faisant appel à toute son intelligence afin de résister à la tentation d'un sacrifice qui compromettrait ses intérêts.

« Le lâche coquin ! murmura Harley. Du moins je n'aurai pas à me repentir si je parviens à en faire justice. Ce n'est plus là de la vengeance, ce n'est qu'une rétribution méritée. Puis, en outre, comment pourrais-je autrement délivrer Violante ? » Et il se mit à rire ; il se sentait le cœur léger, il bondissait en avant aussi rapide que les cerfs qu'il réveillait parmi les hautes fougères.

Une centaine de pas après la barrière, il rencontra Richard Avenel, que déguisaient un paletot grossier et des lunettes bleues. Néanmoins l'œil perçant d'Harley reconnut aussitôt le candidat jaune. Il lui prit familièrement le bras : « Cela se rencontre bien, lui dit-il ; j'allais justement vous trouver, car nous avons encore à décider l'élection.

— Je maintiens les conditions que j'ai offertes à Votre Seigneurie, fit Dick étonné. Je consens à faire nommer un de vos candidats pourvu que ce ne soit pas Audley Egerton. »

Harley dit quelques mots à l'oreille d'Avenel. Celui-ci poussa une exclamation de surprise. Les deux gentlemen pressèrent le pas en causant avec animation.

« Certainement, dit Avenel s'arrêtant enfin, on est disposé à faire beaucoup pour un parent, surtout pour un parent qui vous fait tant d'honneur ; et puis comment voter contre son beau-frère ? Un gentleman dans une position si élevée, il poussera toute la famille. Mistress Richard Avenel va être enchantée. Pourquoi diable ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ? Et cette pauvre chère Nora ! Ah ! plutôt à Dieu qu'elle vécût ! Et la voix de Dick tremblait.

— Son nom sera réhabilité, et j'expliquerai à tout le monde comment ç'a été par ma faute qu'Egerton n'a pas proclamé plus tôt leur mariage. Allons, tout est convenu, n'est-ce pas ?

— Non, milord ; j'ai donné ma parole ailleurs. Je ne vois pas comment je pourrais la retirer à Randal Leslie. Je ne suis pas d'une délicatesse outrée, ni ce qu'on appelle un Don Quichotte, mais enfin j'ai donné ma parole que si je me retirais de l'élection je ferais mon possible pour que Randal fût nommé de préférence à Egerton, et je la tiendrai.

— Je sais cela par le baron Lévy ; mais si c'est votre neveu qui se retire ?

— Oh ! cela mettrait fin à toutes les difficultés ; mais le pauvre garçon a maintenant le désir d'entrer au parlement, et il m'a rendu service quand j'étais dans l'embarras.

— Laissez-moi faire. Quant à Randal Leslie, il aura lui-même une occasion de vous décharger de votre promesse et de se relever ; heureux sera-t-il s'il a conservé une étincelle de reconnaissance ou d'honneur ! »

Ils continuèrent quelques instants à causer ; Dick paraissait avoir oublié l'élection elle-même en faisant des questions plus intéressantes pour son cœur, et, sur les réponses de lord L'Estrange, il lui serra la main avec émotion en murmurant : « Ma pauvre mère ! Je comprends maintenant pourquoi elle ne voulait jamais me parler de Nora. Quand pourrai-je lui dire la vérité ?

— Demain, après l'élection, Egerton vous embrassera tous. »

Dick fit un geste de surprise, et, rappelant à Harley qu'il n'y avait pas de temps à perdre, il le quitta pour s'enfoncer dans une ruelle conduisant au faubourg le plus obscur de la ville. Harley continua son chemin d'un pas léger qui avait retrouvé son élasticité accoutumée.

Au commencement de la Grand'-Rue, il rencontra M. Dale et Fairfield se donnant le bras.

« Je vous cherchais, Léonard, dit Harley. Donnez-moi la main. Oubliez, je vous prie, les paroles qui vous ont justement blessé. Je ferai plus que les rétracter, je réparerai l'injure. Excusez-moi, monsieur Dale, j'ai un mot à dire à Léonard en particulier, et il attirera celui-ci à l'écart.

— J'apprends par Randal, dit-il, que vous retirer de cette lutte serait pour vous un sacrifice. Est-ce vrai ?

— Milord, j'ai des chagrins que je voudrais m'efforcer d'oublier, et, bien que j'aie reculé d'abord à l'idée de m'engager dans ce combat, la carrière littéraire me paraît maintenant avoir perdu son ancien charme, et je m'aperçois que la vie publique apporte aux pensées qui rendent la solitude amère, une distraction que ne sauraient procurer les livres. Si donc vous désirez que je continue la lutte, bien que j'ignore quels sont vos motifs, ce ne sera plus, comme au début, un pacte de pénible obéissance.

— Je comprends. Ç'a été un sacrifice de commencer la lutte, et c'en serait maintenant un autre de vous retirer.

— Franchement, oui, milord.

— Je me réjouis de l'apprendre, car je viens vous demander ce sacrifice ; vous vous le rappellerez plus tard avec joie et avec fierté ; le souvenir de ce sacrifice, si je vous connais bien, vous sera cent fois plus doux que toutes les joies de l'ambition satisfaite. Et lorsque vous aurez appris pourquoi je vous en ai fait la demande, vous vous direz : « C'est là en vérité une réparation des paroles qui avaient blessé mes sentiments et calomnié mon cœur. »

— Milord, milord ! s'écria Léonard. Tout est déjà réparé. Vous me rendez votre estime en anticipant si justement ma réponse, et avec votre estime, la vie me sourit de nouveau. Je puis retourner à ma carrière naturelle sans pousser un soupir ; je n'ai plus maintenant besoin d'échapper à mes pensées. Vous me croirez si je vous assure que, malgré ma présomption passée, je puis prier sincèrement pour votre bonheur.

— Poète ! vous remplissez votre mission en ce moment même ; vous embellissez le monde ; vous parez l'austère devoir lui-même de la ceinture des Grâces, dit Harley, s'efforçant de sourire pour déguiser son émotion. Mais il nous faut revenir à la prose de l'existence. J'accepte donc votre sacrifice. Quant au moment de le faire, de façon à en assurer le résultat, je vous demanderai de vous conformer aux instructions que vous transmettra votre oncle. Jusque-là, ne dites rien de vos intentions, même à M. Dale. Pardonnez-moi de vouloir assurer l'élection de M. Egerton aux dépens de la

vôtre. Que cette explication vous suffise pour le présent. Et à propos de M. Egerton, que pensez-vous de lui ?

— Je pensais, en l’entendant parler, et quand il a terminé son discours par ces touchantes paroles dans lesquelles il abandonnait tout ce qui, dans sa vie, n’avait pas été voué au service de son pays, « à la charité de ses amis, » combien j’eusse été fier, même comme adversaire, de lui serrer la main ; et eût-il eu des torts à mon égard dans la vie privée, j’aurais regardé comme une ingratitude envers mon pays de me rappeler ces torts. »

Harley se détourna brusquement et rejoignit M. Dale.

« Laissez Léonard s’en aller tout seul ; vous voyez que j’ai guéri les blessures que j’avais faites.

— Et votre meilleure nature ainsi réveillée, j’espère, mon cher lord, que vous avez tout à fait abandonné l’idée de...

— De me venger ? Non. Et si demain vous n’approuvez pas ma vengeance, je ne me tiendrai pas tranquille que je ne vous voie... évêque !

— Milord ! s’écria M. Dale, choqué.

— Ma légèreté n’est qu’à la surface, mon cher monsieur Dale, mais quelquefois l’écume de la vague indique le changement du vent. »

Le curé le regarda attentivement, puis lui serra les deux mains avec joie et affection.

« Retournez maintenant au château, reprit Harley en souriant, et dites à Violante, s’il n’est pas trop tard pour la voir, qu’elle a été plus éloquente même que vous ! »

Et lord L’Estrange courut vers la ville, qu’il traversa rapidement, passant devant des groupes de braillards enthousiastes, les uns bleus, les autres jaunes, tantôt accueilli par des acclamations, tantôt poursuivi par des grognements. Au coin d’une ruelle donnant dans la Grand’-Rue, sur le seuil d’un cabaret resplendissant de lumières, et d’où s’échappaient de bruyantes clameurs, il aperçut le gracieux baron fumant un cigare, trop délicat pour en associer la divine vapeur aux vulgaires fumées de la pipe, et causant agréablement avec un groupe de femmes, les unes attirées par l’animation générale, les autres attendant leurs maris, frères, pères ou fils, qui en ce moment criaient en chœur : « Vive à jamais les bleus ! » de façon à ébranler

les murailles du cabaret illuminé. Lévy, apercevant lord L'Estrange, ôta son cigare de sa bouche et s'approchant aussitôt de lui : « Les cent cinquante sont tous là dedans, dit-il, en indiquant le cabaret. Je les ai vus en particulier, dix par dix, et je disais aux femmes qui sont là, que, dans l'intérêt de leurs familles, mieux vaut qu'elles s'en retournent chez elles, et nous laissent enfermer les cent cinquante à l'abri des jaunes, jusqu'à ce que nous les amenions au scrutin. Mais je crains, ajouta Lévy, qu'on ne puisse compter sur ces drôles, à moins de les payer d'avance, et cela serait immoral et de plus exposerait l'élection à être contestée. En outre, s'ils sont une fois payés, qui me répond que demain ils ne voteront pas pour les jaunes ?

— M. Avenel en viendra, je crois, facilement à bout. Ne faites, je vous en prie, rien d'immoral, ni qui soit de nature à faire annuler l'élection. Je crois que vous pourriez vous en retourner au château.

— Au château ! Non, non, pardonnez-moi, milord ; mais il faut un chef pour diriger le comité et retenir nos capitaines à leurs postes de surveillance. On peut encore nous faire beaucoup de mal d'ici à demain matin ; et je veillerais volontiers toute la nuit, que dis-je, six nuits par semaine pendant trois mois, plutôt que de laisser commettre quelque erreur ou quelque maladresse dont le résultat pourrait faire nommer Egerton.

— Sa nomination vous affligerait donc beaucoup ?

— Vous pouvez en juger par le zèle que je mets à seconder vos projets »

Ici on entendit de bruyants hourras sortant d'une autre auberge, un cabaret jaune situé au fond de la ruelle, non plus lumineux comme l'hôtellerie bleue, mais au contraire d'un aspect sombre et sinistre, plus semblable au lieu de rendez-vous de conspirateurs ou de filous, qu'à celui d'électeurs honnêtes et indépendants. « Vive Avenel ! vivent Avenel et les jaunes ! »

« Excusez-moi, milord ; il faut que j'aie surveiller mes brebis noires, si je veux qu'elles deviennent bleues ! » dit Lévy, et il rentra dans le cabaret.

Mais aux cris de vive Avenel ! plusieurs électeurs faisant partie du redoutable corps des cent cinquante se précipitèrent comme à un signal hors de l'hôtellerie bleue, et, bousculant Lévy, enfilèrent la ruelle, suivis de toutes les femmes. Il n'était pas fort aisé d'entrer dans l'auberge où l'on

acclamait ainsi Avenel. Des réformateurs jaunes, connus par leur zèle pour la pureté des élections en défendaient la porte et ne laissaient pénétrer les arrivants qu'un à un. « Après tout, se dit le baron tandis qu'entrant dans la pièce principale de l'auberge bleue il proposait de chanter : *Rule Britannia*, après tout, Avenel hait Egerton autant que je le fais moi-même, et les deux partis travaillent au même but. » Puis, battant la mesure sur la table, il se joignit avec une belle basse-taille au refrain : « Non, jamais les Bretons ne seront esclaves ! »

Pendant ce temps Harley était entré à l'hôtel des « Armes de Lansmere » où le comité bleu tenait son quartier général, sans monter dans la chambre où les plus infatigables continuaient leurs travaux, recevant les rapports des sentinelles, donnant des ordres, faisant des paris, la tête très-échauffée par le patriotisme, les bons principes, le rhum et l'eau-de-vie ; Harley appela l'aubergiste et lui demanda si l'étranger pour lequel on avait retenu des chambres était arrivé. Sur la réponse affirmative de l'hôte, Harley suivit celui-ci en haut d'un petit escalier, dans une partie de l'hôtel éloignée des salles affectées aux assemblées électorales. Harley passa environ une demi-heure avec cet étranger, puis se rendit à la salle du comité, se débarrassa des membres les plus animés, conféra avec les plus sobres, donna quelques ordres à ceux des chefs sur qui il savait pouvoir compter et retourna au château aussi rapidement qu'il en était venu.

Le jour commençait à poindre lorsque Harley se rendit à sa chambre. Pour y arriver il passa devant celle de Violante : son cœur débordait d'une tendresse et d'une gratitude ineffables ; il s'arrêta et en baisa le seuil. Lorsqu'il fut rentré dans sa chambre, celle qu'il occupait depuis l'enfance, il se sentit plier sous un poids immense. Tout son être était animé de cette divine et joyeuse élasticité de cœur et d'esprit qui, au matin de la vie, s'élance vers l'avenir, comme l'oiseau dans les nues. Un poète grec prétend que le suprême bonheur est la cessation subite de la peine ; il y a une joie plus noble encore, celle de la conscience délivrée soudain d'une pensée coupable. Près de ce lit au pied duquel il priait dans son enfance, Harley s'agenouilla de nouveau. Il retrouva cette consolation de la prière dont il était sevré depuis qu'il avait nourri un dessein qu'il n'eût osé confesser au Dieu de miséricorde. Mais alors cette joie qu'il avait ressentie l'abandonna tout à coup. Le sentiment du danger qu'il venait de courir, la pensée de

l'acte coupable auquel le démon avait failli l'entraîner se dressèrent devant son intelligence que la passion n'obscurcissait plus ; il frémit d'horreur. Et à celui qui, quelques heures auparavant, avait cru impossible de renoncer à sa vengeance, il semblait maintenant que des années de vertu et de bienfaisance seraient à peine suffisantes pour purifier son âme repentante du souvenir de cette hideuse passion.

CHAPITRE XXXI.

Cette partie de la nuit qu'Harley avait employée à s'occuper des vivants, Audley l'avait passée en communion avec les morts. Il avait repris le manuscrit de Nora parmi les papiers au milieu desquels Harley l'avait laissé. Il vit avec un étonnement triste combien il avait été aimé. Qu'avaient apporté à l'homme d'État isolé, l'ambition, les succès, les honneurs, en compensation de ce glorieux empire qu'il avait perdu, de ce monde d'émotions délicieuses ? Sa nature positive et terrestre comprit pour la première fois, peut-être pour son châtiment, la nature plus pure et plus élevée de cette compagne dont le sourire d'ange avait autrefois illuminé sa vie austère ; cette céleste délicatesse d'affection, cette exubérance de sentiments s'épanchant en une variété infinie d'idées nobles et gracieuses sous le souffle d'une imagination enchantée : tout ce qui, alors qu'il le possédait, l'avait fatigué, impatienté, qu'il avait taxé d'exagérations romanesques, maintenant qu'il l'avait à jamais perdu lui apparaissait comme la vérité. Et c'était en effet la vérité, bien qu'en même temps une illusion. Les philosophes nous disent que les brillantes couleurs qui décorent l'univers n'existent que dans notre vue, et cependant si l'on ôtait à l'univers les couleurs, quel philosophe pourrait dire que l'univers n'a rien perdu ?

Mais lorsqu'Audley en vint à ce passage du manuscrit où était expliquée, bien qu'imparfaitement, la véritable cause de la fuite de Nora ; lorsqu'il vit comment Lévy, par des motifs qu'il ne pouvait s'expliquer, avait suggéré à sa jeune femme les doutes qui avaient offensé celle-ci ; comment il lui avait persuadé que son mariage était frauduleux, lui avait présenté les lettres laconiques et mécontentes d'Audley comme une preuve à l'appui de ses assertions ; comment il avait profité du peu d'expérience de la vie qu'avait Léonora, pour la tromper, pour la réduire au désespoir en faisant apparaître à ses yeux le fantôme du déshonneur, il fronça les sourcils et serra les poings. Il se rendit aussitôt à la chambre de Lévy, il la trouva vide, questionna un domestique et apprit que le baron était sorti en avertissant qu'il ne rentrerait peut-être pas de la nuit. Heureux fut-il pour Audley comme pour l'usurier de ne pas s'être rencontrés. Le besoin de la vengeance aurait pu être aussi violent chez Audley qu'il l'avait été chez Harley, et peut-être n'en eût-il pas triomphé comme son ami. Audley retourna dans sa chambre et acheva le tragique récit. Il vit comment cette main bien-aimée avait tremblé sous les dernières tortures du doute et du désespoir ; il contempla la place où étaient tombées les larmes brûlantes, où la main s'était arrêtée au milieu même de la phrase inachevée ; il accompagna par la pensée sa malheureuse jeune femme dans son voyage et son retour chez ses parents, il la revit telle qu'il l'avait contemplée pour la dernière fois, plus belle même dans la mort qu'aucune femme vivante ne lui avait jamais paru ; et penché sur les derniers mots, suivis de la page qui, au-dessous des caractères tremblés et des taches de larmes, s'étendait pâle et blanche comme le vide que laisse derrière soi l'amour éteint par la mort... Audley sentit soudain son cœur cesser de battre ; il s'était arrêté en même temps que finissait le manuscrit. — Puis il battit de nouveau, mais si faiblement ! Sa respiration devint laborieuse et pénible, sa vue s'obscurcit ; mais son courage et sa fermeté luttèrent avec l'opiniâtre instinct de l'habitude, sa volonté triompha de la maladie, la vie se ranima en lui, comme brille par instants la lumière d'une lampe prête à s'éteindre.

Le lendemain matin, lorsque Harley entra dans la chambre de son ami, celui-ci dormait ; son sommeil paraissait avoir été agité ; sa respiration était bruyante et pénible ; ses couvertures étaient en partie rejetées ; son bras nerveux et sa large poitrine étaient à découvert.

Chose étrange qu'une maladie intérieure si grave laissât le corps si intact à l'extérieur, que pour tout œil étranger à la science, le malade endormi semblait la vigueur et la santé personnifiées. Une de ses mains était jetée par-dessus les oreillers, elle tenait encore les fatals papiers, et à l'endroit où les caractères avaient été effacés par les larmes de Nora, se voyaient les traces encore humides de larmes peut-être plus amères encore.

Harley fut profondément ému ; tandis qu'il était auprès du lit, Egerton soupira péniblement et s'éveilla. Il regarda autour de lui, étonné et perplexe, jusqu'à ce que ses yeux ayant rencontré Harley, il sourit en disant :

« Déjà ! Ah ! oui, je me rappelle, c'est le jour des régates. Nous aurons le courant contre nous, mais vous et moi réunis, avons-nous jamais été vaincus ? »

L'esprit d'Audley s'égarait ; il se croyait revenu aux jours d'Eton ; mais Harley crut qu'il faisait allusion à la lutte électorale. « C'est vrai, cher Audley, vous et moi réunis, avons-nous jamais été vaincus ? Mais n'allez-vous pas vous lever ? Je voudrais que vous vinssiez au poll, serrer la main à vos partisans à mesure qu'ils viendront voter. À quatre heures vous serez libre, et notre élection emportée.

— L'élection ! Quelle élection ? Comment ? Quoi ? fit Egerton revenant à lui-même. Ah ! oui, je me rappelle. Oui, j'accepte de vous ce dernier service. J'ai toujours dit que je mourrais sous le harnais. La vie politique... je n'en connais pas d'autre. Ah ! je rêve encore ! Oh ! Harley ! mon fils, mon fils !

— Vous le verrez après quatre heures. Vous serez fiers l'un de l'autre. Mais hâtez-vous de vous habiller. Voulez-vous que je sonne votre domestique ?

— Oui, » dit Egerton, et il retomba sur son oreiller.

Harley quitta la chambre et alla retrouver Randal qui, ainsi que les membres les plus importants du comité bleu, déjeunait à la hâte.

Tous étaient inquiets et agités excepté Harley, qui, avec un calme parfait, trempait une rôtie sèche dans son café, selon la sobre habitude qu'il en avait contractée en Italie. Randal faisait de vains efforts pour paraître aussi tranquille. Bien que certain de son élection, il savait qu'elle serait nécessairement suivie pour lui d'une scène d'hypocrisie fatigante ; il lui

faudrait affecter un profond chagrin au milieu de la joie la plus vive, jouer le rôle d'un homme généreusement affligé de se trouver, par un hasard imprévu, par une inexplicable méprise, préféré à Egerton. L'idée que le squire allait arriver et lui apporter l'argent nécessaire à l'achat des terres qu'il convoitait si ardemment l'agitait aussi. Le déjeuner s'acheva rapidement. Les membres du comité, regardant à leur montre, donnèrent le signal du départ ; Harley, passant sur la terrasse fit signe à Randal, qui l'y suivit aussitôt.

« Monsieur Leslie, dit Harley, appuyé sur la balustrade et caressant négligemment la grosse tête de Néron, vous vous rappelez sans doute que vous avez eu la bonté de m'offrir l'explication de certaines circonstances relatives à vos relations avec le comte de Peschiera, explications que vous avez déjà données au duc de Serrano ; je vous ai répondu que je ne pouvais alors m'occuper que des élections, mais que, dès qu'elles seraient finies, je serais prêt à écouter toutes les communications dont il vous plairait de m'honorer. »

Ces paroles surprirent Randal et ne contribuèrent pas à calmer son agitation nerveuse. Cependant il répondit sur-le-champ :

« Je m'estimerai heureux, milord, de dissiper en vous, sur ce sujet comme sur tout autre, toute espèce de doute injurieux pour mon honneur.

— Vous dites fort bien, monsieur Leslie ; personne ne s'exprime mieux que vous ; et je réclame votre promesse avec d'autant moins de scrupules que le duc m'a confié combien il est affligé de la répugnance que montre sa fille à ratifier une promesse qui engage son honneur dans le cas où le vôtre serait déchargé de tout soupçon. J'ai acquis quelque influence sur cette jeune fille en la sauvant de l'odieux guet-apens de Peschiera, et le duc me presse d'écouter vos explications dans l'espoir que, si elles me satisfont comme lui, je pourrai ramener sa fille à des sentiments plus favorables envers un prétendant qui a été au moment de risquer sa vie pour elle contre un duelliste aussi redoutable que le comte.

— Milord, dit Randal en saluant, je serais en effet bien heureux que vous parvinssiez à détruire chez ma fiancée une répugnance qui obscurcit seule mon bonheur, et qui mettrait sur-le-champ un terme à mes prétentions, si je

ne l'attribuais à une connaissance imparfaite de moi-même, que ma vie entière sera consacrée à changer en confiance et en affection.

— On ne saurait mieux dire, répéta Harley d'un air de profonde admiration ; et de fait Randal lui apparaissait comme une rareté curieuse. Je suis heureux de vous informer aussi, continua-t-il, que si votre mariage avec la fille du duc de Serrano a lieu...

— *Si !* fit Randal.

— Je vous demande pardon d'avoir parlé comme d'une hypothèse, de ce que vous avec le droit d'envisager comme une certitude. Eh bien donc, quand votre mariage avec Violante aura lieu, vous échapperez à l'écueil sur lequel viennent échouer bien des jeunes gens de sentiments ardents au début du grand voyage, vous ne contracterez pas une alliance imprudente. En un mot, j'ai reçu hier de Vienne une dépêche qui m'apprend la grâce complète et la restauration officielle d'Alphonse de Serrano. Et je dois ajouter que le gouvernement autrichien, quelquefois méconnu dans ce pays, est toujours fidèle à ses propres lois et ne peut en aucune façon rien imposer au duc, quant au choix d'un gendre ou à l'héritage qui doit revenir à sa fille.

— Et le duc est-il informé de son rappel ? s'écria Randal, la joue en feu et l'œil étincelant.

— Non ; je lui communiquerai cette bonne nouvelle ainsi que d'autres après l'élection. Mais Egerton se fait bien attendre. Ah ! voici son valet de chambre.

— M. Egerton, dit le domestique en s'approchant, se sent plus indisposé que de coutume, milord. Il vous prie de l'excuser, s'il ne peut se rendre maintenant à la ville. Il ira un peu plus tard, si vous jugez que sa présence soit absolument nécessaire.

— Non ; dites-lui qu'il se soigne et qu'il se repose. J'aurais voulu qu'il assistât à son triomphe, voilà tout. Dites-lui que je me charge de le représenter au poll. — Messieurs, êtes-vous prêts ? Nous allons en avant. »

La tente du poll était dressée au milieu de la place du marché. Le vote était déjà commencé ; M. Avenel et Léonard étaient à la porte, saluant et remerciant les électeurs de leur parti à mesure que ceux-ci passaient devant eux. Randal et L'Estrange entrèrent sous la tente au milieu de bruyantes acclamations et aux sons de l'air national du *Héros vainqueur*. Les votants

défilaient rapidement. Ceux qui votaient uniquement en vue du principe ou de la couleur (ce qui pour eux était tout un) et étaient par conséquent au-dessus des brigues, entrèrent d'abord, votant carrément pour les deux candidats bleus ou les deux candidats jaunes. Au bout de la première demi-heure, les jaunes étaient de dix voix en avant des bleus. À ce moment plusieurs votes partagés commencèrent à jeter de l'incertitude dans les conjectures au sujet du résultat. Randal, après la première heure, avait quinze voix de majorité sur Egerton et deux sur Dick Avenel ; Léonard Fairfield tenait la tête du poll avec cinq voix de majorité. Randal devait son avantage aux votes que les efforts personnels d'Harley lui avaient acquis, et il fut ravi de voir que lord L'Estrange ne lui avait retiré aucune des promesses ainsi obtenues. C'était un présage favorable de la disposition d'Harley à croire ses explications. En un mot, l'élection semblait marcher exactement comme il s'y était attendu. À midi, il y eut un changement dans la position relative des candidats. Dick Avenel avait peu à peu gagné du terrain, dépassé Randal, dépassé même Léonard. Il était en tête du poll avec dix voix de majorité. Randal venait ensuite. Audley était de vingt voix en arrière de Randal, et Léonard de quatre en arrière d'Audley.

Plus de la moitié des électeurs avaient voté, mais les membres des comités des deux couleurs, ainsi que le redoutable corps des cent cinquante, réservaient encore leurs votes.

Le poll se ralentissait sensiblement. Randal en regardant autour de lui, et cherchant une occasion de demander à Dick si réellement il voulait se faire nommer au lieu de son neveu, s'aperçut qu'Harley avait disparu, et peu après, il fut prié par un message de se rendre à la salle du comité, ce qu'il fit aussitôt. Tandis qu'il se frayait parmi la foule un chemin vers la salle, Lévy l'arrêta près de la porte et lui dit : « Ils commencent à craindre pour Egerton. Ils veulent assurer son élection par un compromis. Ils vont vous proposer de vous désister, si Avenel consent à retirer Léonard. Ne donnez pas dans le panneau. L'Estrange vous fera peut-être la question, mais, je vous le dis en confidence, il ne demande pas mieux que de voir échouer Egerton. Comptez là-dessus et soyez ferme. »

Randal ne répondit rien, mais la foule lui fit place et il entra dans la salle. Lévy l'y suivit et les portes se refermèrent à l'instant. Le comité bleu était tout entier rassemblé. Ses membres paraissaient inquiets et désappointés.

Lord L'Estrange seul, parfaitement calme, se tenait debout en haut de la table longue. Malgré son sang-froid, Harley était pensif. « Oui, se disait-il, je vais donner à ce jeune homme l'occasion de prouver sa gratitude envers son bienfaiteur, et s'il s'acquitte envers celui-ci, je lui épargnerai du moins la révélation publique de sa duplicité envers les autres. Il est trop jeune pour qu'il ne lui reste pas quelques bons sentiments, du moins envers l'homme à qui il doit tout. »

« Monsieur Leslie, dit tout haut L'Estrange, vous voyez le résultat du vote. Notre comité pense qu'à moins de désistement de votre part, Egerton sera battu. Il craint que les jaunes, comprenant que Léonard Fairfield a peu de chances de succès, ne veuillent pas perdre leur second vote en le lui donnant, et ne vous les transfèrent dans le but d'écarter Egerton. Si, au contraire, vous vous retirez, l'élection d'Egerton est assurée, car nous avons des raisons de croire qu'en ce cas Avenel renoncerait également à la candidature de son neveu.

— Vous n'avez plus rien à craindre ni à espérer d'Egerton, dit tout bas Lévy. Il est complètement ruiné, et s'il n'est pas nommé, il passera la nuit en prison. Les recors l'attendent. »

Randal se taisait, et son silence provoqua un murmure d'indignation parmi les membres les plus influents du comité, car, bien qu'Audley ne fût pas personnellement très-populaire, cependant un candidat si éminent était naturellement leur premier intérêt, et ils comprenaient qu'ils feraient triste figure devant les jaunes si leur grand homme était évincé par celui-là même qu'on n'avait présenté que pour le seconder, un jeune homme complètement inconnu. La vanité et le patriotisme se réunissaient donc pour provoquer ce murmure. « Vous voyez bien, jeune homme, s'écria un riche boucher, qu'il était sous-entendu que M. Egerton devait être en sûreté ; vous n'avez aucun titre à nos yeux que celui de combattre comme son second, et nous sommes tous bien étonnés de ne pas vous entendre dire toute de suite : « Sauvez Egerton ; c'est là l'important. » Excusez la liberté, monsieur. Nous n'avons pas le temps de tourner autour.

— Lord L'Estrange, dit Randal, sans répondre au boucher, comme le premier ici par le rang et par l'influence, me conseillez-vous de sacrifier mon élection et ce qui paraît être le désir de la majorité des électeurs, à l'espoir douteux de faire nommer M. Egerton en ma place ?

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, monsieur Leslie. C'est là une question de sentiment et d'honneur qu'un gentleman doit décider lui-même.

— Aucune convention de ce genre a-t-elle été sous-entendue entre Votre Seigneurie et moi, lorsque vous m'avez accordé votre appui et que vous avez en personne sollicité des votes en ma faveur ?

— Certainement, non — chut, messieurs ! Je n'ai en effet parlé d'aucune convention de cette nature.

— Ni M. Egerton non plus. Quel qu'ait pu être le sous-entendu dont veut parler le respectable électeur qui tout à l'heure s'est adressé à moi, je n'y ai pris aucune part. Je suis persuadé que M. Egerton serait le dernier à vouloir être redevable de son élection à une supercherie envers les électeurs, et à ce que tout le monde considérerait comme une grande injustice envers moi qui ai eu toute la fatigue des sollicitations. »

Un murmure désapprobateur s'éleva de nouveau ; mais Randal prit un air si résolu qu'il fit taire les mécontentements, et contraignit le comité à l'écouter.

« Néanmoins, reprit-il, je me désisterais sur-le-champ, si je n'avais le ferme espoir de convaincre tous ceux qui sont ici présents et qui semblent me condamner, que j'agis précisément selon les secrets désirs de M. Egerton. Ce gentleman, vous le savez, n'a jamais paru au milieu de vous, n'a jamais sollicité les électeurs en personne, il ne s'est donné aucune peine, si ce n'est celle de prononcer un discours évidemment destiné à présenter au pays tout entier la défense générale de ses actes politiques. Que signifie tout cela ? Simplement qu'il ne s'est présenté que pour la forme, dans le but de complaire à son parti, contre son propre désir. »

Les membres du comité s'entre-regardèrent étonnés et indécis. Randal vit qu'il avait gagné du terrain, il en profita avec un tact et une habileté qui montraient qu'en dépit de ses défauts oratoires, il y avait en lui l'étoffe d'un habile avocat. « Je serai franc avec vous, messieurs. Mon caractère et le désir que j'ai de conserver votre estime à tous m'y obligent. M. Egerton n'a pas le désir de rentrer au parlement en ce moment. Sa santé est altérée, ses affaires privées demandent tout son temps et tous ses soins. J'ose dire que je suis pour lui un fils. Il désire ardemment que je réussisse (lord L'Estrange me le disait encore hier au soir) ; il est plus préoccupé de mon succès que

du sien. Rien ne lui ferait plus de plaisir que de me voir servir dans le parlement, si humblement que ce fût, les grands intérêts, que ni sa santé ni ses affaires ne lui permettraient de défendre, pendant la crise importante qui se prépare, avec son talent et son énergie accoutumés. Nul doute que plus tard il ne veuille rentrer dans l'arène où il s'est si fort distingué, et quand sera calmée l'agitation qui cause l'injustice populaire d'aujourd'hui, quels électeurs ne seront fiers de nommer un tel député ? À l'appui de ce que je viens d'avancer, j'en appelle à l'agent même de M. Egerton, un gentleman qui, malgré son immense fortune et le rang qu'il occupe dans la société, a consenti à agir gratuitement en faveur de ce grand homme d'État. Je vous le demande donc, baron Lévy, la santé de M. Egerton n'est-elle pas gravement altérée ; ne lui commande-t-elle pas impérieusement le repos ?

— C'est un fait, dit Lévy.

— Et ses affaires n'exigent-elles pas son entière et sérieuse attention ?

— Oui, en vérité, dit le baron. Messieurs, je n'ai rien à dire en faveur de mon honorable ami qui soit contraire à l'exposé de son fils adoptif, M. Leslie.

— Alors, moi j'ai à dire, s'écria le boucher en frappant du poing sur la table, que M. Egerton s'est diablement mal conduit avec nous, et que nous allons être la fable de la ville.

— Doucement, doucement, fit Harley. Mais on frappe à la porte. Excusez-moi un instant. »

Harley quitta la salle pour une ou deux minutes seulement. À son retour, il s'adressa à Randal.

« Nous devons donc conclure, monsieur Leslie, que vous êtes dans l'intention de maintenir votre candidature ?

— À moins que Votre Seigneurie n'exige de moi le contraire, je dirai : « Laissons marcher l'élection et que chacun en coure les chances. Telle est, ce me semble, la seule manière d'agir, juste, franche, honorable et vraiment anglaise. » Et Randal appuya sur ce dernier mot.

« Soit, répliqua Harley ; que chacun coure les chances du poll. Monsieur Leslie, nous ne vous retiendrons pas plus longtemps. Retournez, je vous prie, au poll, car il faut au moins qu'un des candidats bleus soit présent, et

vous baron, ayez la bonté d'y aller aussi, et de remercier ceux qui pourront encore voter en faveur de M. Egerton. »

Lévy s'inclina et sortit donnant le bras à Randal.

« Parfait ! s'écria le baron. Vous avez une fameuse tête !

— Le regard de L'Estrange m'a déplu, néanmoins. Mais il ne peut maintenant me faire de tort ; les votes qu'il m'a obtenus au détriment d'Egerton sont donnés. Les membres du comité à la vérité voteront probablement contre moi, mais nous avons encore le corps de réserve d'Avenel. Nous pouvons regarder l'élection comme enlevée. À notre retour, nous trouverons sans doute au château le squire avec l'argent destiné à racheter mon domaine héréditaire ; le docteur Riccabocca est rentré en possession des titres et des domaines de Serrano ; qu'ai-je à craindre de lord L'Estrange ? Malgré tout, je n'aime pas son regard.

— Bast ! Vous avez justement fait ce qu'il désirait au fond. Nous voici à la tente. Ah ! il y a une nouvelle affiche, Avenel est de quarante voix en avant de vous, mais vous en avez trente de plus qu'Egerton ; et Léonard Fairfield est toujours le dernier. Mais où est-il donc, ainsi qu'Avenel ? »

Les deux candidats avaient disparu ; ils étaient peut-être dans la salle de leur comité. Aussitôt que les portes avaient été refermées sur Randal et le baron et au milieu du tumulte qui avait suivi leur départ, Harley s'était élancé sur la table. Son action et l'expression de sa physionomie commandèrent sur-le-champ le silence.

« Messieurs, dit-il, nous sommes maîtres de faire nommer l'un de nos candidats et de choisir entre eux deux. Vous avez entendu M. Leslie et le baron Lévy. À leur exposé, je n'ai qu'une chose à répondre : M. Egerton est nécessaire au pays, et, quoi qu'il en soit de sa santé et de ses affaires, il est prêt à répondre à son appel. S'il n'a pas sollicité vos votes, s'il n'est pas parmi vous en ce moment, vingt années vouées au service de l'Angleterre plaident sa cause et le remplacent. Lequel donc des deux candidats choisirez-vous pour vous représenter : un homme d'État illustre ; ou un jeune homme imberbe ? Tous deux ont de l'ambition et des talents, l'un les a identifiés avec l'histoire de son pays, et comme on l'allègue aujourd'hui à son préjudice, avec un dévouement qui a détruit une santé vigoureuse et ruiné une fortune princière. L'autre témoigne de son ambition en vous

invitant à le préférer à son bienfaiteur, et prouve ses talents par son habileté à justifier son ingratitude. Choisissez entre les deux — un Egerton ou un Leslie.

— Vive Egerton ! cria l'assemblée d'une seule voix, et cette acclamation fut suivie de sifflets et de grognements à l'adresse de Leslie.

— Mais, dit un membre grave et prudent du comité ; avons-nous réellement le choix ? N'est-il pas plutôt entre les mains des jaunes ? Votre Seigneurie ne se flatte-t-elle pas ?

— Ouvrez la porte du fond ; une députation de nos adversaires attend dans le corridor. Faites-la entrer. »

Le comité garda le silence tandis qu'on obéissait à l'ordre d'Harley, et bientôt, à la grande surprise de tous, Léonard Fairfield en personne, accompagné de six des principaux membres du parti jaune, entra dans la chambre.

« Vous avez une proposition à nous faire, monsieur Fairfield, en votre nom et en celui de M. Avenel, avec l'approbation de votre comité ?

— Oui, milord, dit Léonard, s'avançant vers la table. Nous sommes convaincus que ni l'un ni l'autre parti ne réussira à faire nommer ses deux candidats. La nomination de M. Avenel est assurée. La seule question est donc maintenant de savoir lequel de vos deux candidats il convient de choisir. Mon désistement, que je vais faire placarder tout à l'heure, laissera libres assez de votes pour faire triompher soit M. Egerton, soit M. Leslie.

— Vive Egerton ! crièrent de nouveau les bleus.

— Oui, vive Egerton ! répéta Léonard. Ses principes politiques peuvent différer des nôtres, mais qui dira quels sont ceux de M. Leslie ? L'homme politique peut n'avoir pas toutes nos sympathies, mais qui ne se sentirait fier du sénateur ? C'est pour tout collège électoral un grand avantage que d'envoyer au parlement un homme illustre. Sa renommée rejaillit sur la ville qu'il représente, elle y soutient l'esprit public ; elle y augmente l'intérêt pour tout ce qui touche la nation. Chaque fois que sa voix se fait entendre dans le parlement, elle nous rappelle notre commun pays, et les discussions mêmes que provoquent ses paroles éclairent ses électeurs sur l'intérêt public. Vive donc Egerton ! s'il faut que notre parti souscrive à la nomination d'un adversaire, unissons-nous du moins pour choisir le plus

digne. Milord, en quittant cette salle, je vais annoncer mon désistement et solliciter de ceux qui m'ont promis leurs votes, de les transférer à M. Egerton. »

Pendant les bruyants hourras qui suivirent cette allocution, Léonard se rapprocha d'Harley : « Milord, lui dit-il, j'ai obéi à vos désirs tels qu'ils m'ont été transmis par mon oncle qui, en ce moment même, s'occupe ailleurs d'en assurer l'effet.

— Léonard, dit Harley, également à demi-voix, vous avez assuré à Egerton, et vous seul pouviez le faire, le triomphe sur un perfide protégé, et la continuation de la carrière qui a fait jusqu'ici la consolation comme le charme de sa vie. Il vous remerciera lui-même. Venez au château après le scrutin. C'est là que vous seront données toutes les explications auxquelles vous avez droit. »

Puis, Harley saluant l'assemblée, éleva la voix : « Messieurs, dit-il, hier, lors de la nomination des candidats, j'ai prononcé quelques paroles dont M. Fairfield s'est trouvé justement offensé. En votre présence, je les rétracte et lui en fais franchement mes excuses. En votre présence, je lui demande de me pardonner, et je lui dis que, s'il veut bien m'accorder son amitié, je le placerai dans mon estime et mon affection à côté de l'homme d'État qu'il va rendre à son pays. »

Léonard serra dans ses deux mains celle que lui tendait Harley, puis, craignant de ne pouvoir dominer son émotion, il se hâta de quitter la salle, tandis que bleus et jaunes se félicitaient réciproquement d'un compromis qui calmerait l'irritation des partis, assurerait la paix du bourg, et, jusqu'aux prochaines élections, rendrait à des sentiments fraternels des gens tranquilles qui, la veille, se haïssaient et s'injuriaient réciproquement au nom du commerce ou de la propriété.

Pendant ce temps le poll continuait aussi lentement qu'auparavant, mais toujours à l'avantage de Randal. « Il n'y en aura pas les deux tiers qui voteront, murmura Lévy en regardant à sa montre. La chose est maintenant décidée. Ah ! ah ! Audley Egerton ! vous qui m'avez jadis infligé les indicibles tortures de la jalousie, vous qui m'avez méprisé, m'avez appelé coquin, dédaignant le pouvoir même que votre folie plaçait entre mes

mains, ah ! ah ! votre règne est fini ! et celui qui a présidé à votre destruction va fondre sur sa proie.

— Vous aurez mon premier « franco » Lévy, dit Randal pour la lettre que vous écrirez à l'homme d'affaires de M. Thornhill. L'élection est maintenant un fait accompli, il faut nous occuper d'autre chose.

— Que diable y a-t-il là-bas sur cette affiche ? » dit tout à coup Lévy en pâlisant.

Randal leva les yeux et il aperçut au bout de la place du marché une affiche jaune suivie d'une foule immense, et qui, s'agitant au-dessus de toutes les têtes, traversait les airs semblable à une comète :

Deux heures de relevée.

DÉSISTEMENT DE FAIRFIELD.

JAUNES !

votez pour

AVENEL et EGERTON.

(Signé) TIMOTHY ALL JACK.

Salle du comité jaune.

« Quelle infernale trahison est-ce là ? s'écria Randal livide d'indignation.

— Attendez un instant, voici Avenel ! » s'écria Lévy, et à la tête d'une autre procession qui débouchait d'une ruelle obscure, Randal aperçut, marchant avec une majestueuse gravité, le candidat survivant des jaunes. Dick disparut un instant dans la boutique d'un épicier située sur la place, puis reparut à un balcon du premier étage au-dessus d'une énorme boîte à thé jaune, servant à la fois d'emblème à la profession et aux sentiments politiques du propriétaire. Dick n'eut pas plutôt paru sur ces rostres, chapeau en main, que les deux processions s'arrêtèrent au-dessous, la musique se tut, les bannières s'enroulèrent autour de leur bâton ; la foule se précipita en avant pour pouvoir entendre et les commis du poll eux-mêmes quittèrent la plateforme ; Randal et Lévy, curieux et inquiets, suivirent la foule. Dick, sur le balcon, apparaissait à tous comme le *Deus ex machina*.

« Électeurs ! cria Dick de sa voix la plus sonore, nous étant aperçus que l'opinion publique de ce collège indépendant et éclairé est si également partagée, qu'on ne peut faire nommer qu'un seul candidat jaune, j'étais hier soir dans l'intention de me désister afin de mettre un terme à toute contestation. (Silence ! eh là-bas, vous autres ! Ne pouvez-vous pas vous tenir tranquilles ?) Je l'avoue donc franchement, j'aurais préféré à ma nomination celle de mon neveu, d'un jeune homme du talent le plus distingué, et un seul candidat bleu ; mais il n'a pas voulu entendre parler de cet arrangement et, avec plus de délicatesse et d'honneur que de vérité, il a persuadé à notre comité que la ville crierait : fi donc ! si le neveu entrait au parlement en passant sur le corps de l'oncle. (Bruyantes acclamations parmi la foule, et cris isolés de : nous vous nommerons tous les deux !)

— Vous n'en ferez rien et vous le savez bien ! Taisez vos langues ! reprit Dick d'un ton d'impérieuse bonne humeur. Laissez-moi parler, voulez-vous ? Le temps presse. Bref, mon neveu s'est décidé à se retirer, si aujourd'hui à deux heures il ne voyait pas d'espoir que nous fussions nommés tous les deux ; et il n'y en a aucun. Maintenant donc ce qu'il reste à faire aux jaunes qui n'ont pas encore voté, c'est d'examiner à qui ils donneront leurs seconds votes. Si je me fusse retiré je leur aurais, pour des raisons à moi connues, recommandé de voter en faveur de Leslie, un jeune homme habile et intelligent.

— Écoutez ! écoutez ! cria le baron avec force.

— Mais je suis obligé de convenir que mon neveu a une opinion à lui, comme doit l'avoir tout Anglais indépendant, fût-il deux fois le neveu de son oncle, et que cette opinion penche de l'autre côté ; de plus notre comité la partage.

— Vendu ! s'écria le baron ; et plusieurs parmi la foule secouèrent la tête et prirent un air grave, ceux surtout qui désiraient être achetés.

— Vendu ! ça vous va bien à vous là-bas, l'homme à la boutonnière fleurie, de parler de vendu ! vous qui vouliez vendre votre propre client, vous le savez bien ! (Lévy tressaillit.) Écoutez, messieurs, c'est Lévy, le juif, qui parle de vente ! S'il entend calomnier les électeurs de Lansmere, je suis là pour les défendre, et la pompe de la paroisse n'est pas loin, avec une

poignée pour le bras d'un honnête homme et un jet d'eau pour les lèvres d'un menteur. »

À la conclusion de cette magniloquente apostrophe, empruntée sans doute à quelque grand orateur américain, le baron Lévy rechercha instinctivement l'abri de la tente dressée pour le poll, suivi de quelques jaunes qui fronçaient le sourcil et gesticulaient d'un air menaçant.

« Mais le calomniateur se cache ; abandonnons-le aux reproches de sa conscience, reprit Dick avec magnanimité.

« Vendu ! (Et le mot résonna par toute la place comme le son d'une trompette.) Vendu ? non, croyez-moi, aucun de ceux qui voteront pour Egerton au lieu de Fairfield n'en auront pour ce qui me concerne un sou de plus (silence glacial), ni (avec un imperceptible clignement d'yeux du côté des visages inquiets des cent cinquante), ni un sou de moins. (Bruyantes acclamations parmi les cent cinquante, et cris de bravo ! c'est noble.) Je n'aime pas la politique de M. Egerton, mais je ne suis pas seulement un partisan politique, je suis un homme ! Les arguments des membres respectables de notre comité, honnêtes commerçants, tendres époux et frères dévoués, ont pour moi un grand poids. Je suis moi-même époux et père. Si la lutte se prolonge inutilement avec toute l'irritation qu'elle engendre, qui en souffrira ? l'ouvrier et le commerçant. Quels en seront les résultats ? partialité, perte de pratiques, exigences tyranniques des loyers, congés donnés, la misère ! en un mot. »

Cris de écoutez ! écoutez ! et de donnez-nous le scrutin secret !

« Le scrutin secret ! Ce serait de tout mon cœur si je l'avais ! Et si nous l'avions, je voudrais bien voir qu'un seul homme osât voter pour les bleus ! (Bruyants applaudissements des jaunes.) Mais enfin, comme nous ne l'avons pas, il nous faut songer à nos familles. Et j'ajoute que dans le cas où M. Egerton reviendrait au pouvoir, comme son collègue, je ferai, continua Dick d'un ton solennel, tous mes efforts pour le faire marcher droit ; et vos propres lumières (car le maître d'école fait son œuvre) lui montreront qu'aucun ministre ne peut braver impunément l'opinion publique, ni se quereller avec son pain et son beurre. (Applaudissements.) À une époque comme la nôtre, les membres de l'aristocratie doivent chercher à se populariser, et un représentant au pouvoir dispose de beaucoup de places

dans le timbre, l'accise, les douanes, les postes et les autres départements qui dépendent de l'État dans ce vieux pays pour... dans ce magnifique empire, veux-je dire, au moyen desquelles il peut faire du bien à ses électeurs et concilier les prérogatives de l'aristocratie avec les droits du peuple. Écoutez ! Écoutez ! C'est pourquoi, sacrifiant les intérêts de parti (puisque'il est, paraît-il, impossible de les faire triompher) sur l'autel de la bienveillance générale, je ne puis m'opposer au désistement de mon neveu, ni fermer les yeux aux avantages qui devront résulter pour un bourg si important, et pour toute la nation, de la nomination de mon honorable beau-f... j'entends du très-honorable candidat bleu. Non que je prétende dicter votre choix, ni même exprimer un seul désir d'un côté ou de l'autre. Seulement, comme père de famille, je vous dis : « Électeurs, ayant servi les intérêts du pays par ma nomination jaune, vous avez noblement acquis le droit de songer aux vôtres et de vous souvenir des enfants que vous avez laissés à la maison. »

Dick mit la main sur son cœur, s'inclina gracieusement et quitta le balcon au milieu d'unanimes et frénétiques applaudissements.

Trois minutes après, Dick avait repris place sous la tente, en qualité de candidat. Les électeurs jaunes arrivèrent en foule animés et résolus. Emmanuel Trout apparut et d'une voix ferme proclama qu'il votait pour Avenel et Egerton. Les cent cinquante suivirent tous son exemple. À chaque question, pour qui votez-vous ? la réponse : Avenel et Egerton, résonnait comme un glas funèbre aux oreilles de Leslie avec une monotonie infernale. Il se tenait debout, les bras croisés sur sa poitrine, dans un sombre désespoir. Lévy était obligé de donner la main pour M. Egerton avec une rapidité qui lui faisait perdre haleine. Il lui tardait de pouvoir s'échapper, d'aller rejoindre L'Estrange, qui, pensait-il, serait aussi furieux que lui du tour qu'avaient pris les choses. Mais comment, s'étant chargé de représenter Egerton, échapper aux continuelles étreintes de ces mains calleuses ? En outre, Lévy apercevait la pompe de la paroisse en face de la tente, et quelques géants jaunes à l'air farouche qui flânaient aux alentours et semblaient disposés à fondre sur lui au moment où il quitterait son sanctuaire actuel. Soudain la foule qui entourait la plate-forme s'écarta, la voiture de lord L'Estrange parut au bas et Harley, mettant pied à terre, aida un vieillard paralytique à en descendre. Le bonhomme promena autour de

lui un regard étonné et fit en souriant un signe de tête à la foule. « Me voici, dit-il, je suis venu ; je ne suis plus qu'une pauvre créature, mais je suis bleu jusqu'au bout !

— C'est le vieux John Avenel, bravo le vieux John ! » crièrent plusieurs voix.

Et John Avenel, toujours appuyé sur le bras d'Harley, entra sous la tante et déposa deux votes pour « Egerton. »

« Une poignée de main, mon père, fit Dick se penchant en avant, bien que vous ne vouliez pas voter pour moi.

— J'étais bleu avant que tu ne fusses au monde, répondit le vieillard d'une voix chevrotante, mais je ne t'en souhaite pas moins bon succès ; que Dieu te bénisse, mon garçon ! »

Les greffiers eux-mêmes s'attendrirent, et lorsque Dick quittant sa place fut vu par la foule aidant avec lord L'Estrange le pauvre homme à remonter dans la voiture, ce tableau des affections de famille au milieu des dissidences politiques, du fils prospère, opulent et énergique, qui enfant avait joué aux billes sur cette même place, s'était élevé par son travail et était aujourd'hui député de sa ville natale, soutenant le père vieux et infirme que l'intérêt même d'un fils dont il était si fier ne pouvait détacher des couleurs qu'il regardait comme l'emblème de la vérité ; ce tableau, dis-je, produisit sur la foule un tel effet qu'on eût entendu voler une mouche, jusqu'au moment où la voiture s'éloignant pour reconduire John sous son humble toit, une tempête de hourras éclata sur toute la place.

Quatre heures sonnent à la grande horloge de la ville ; le greffier prononce la clôture du scrutin ; la proclamation officielle du résultat ne doit avoir lieu que plus tard, mais toute la ville sait qu'Audley Egerton et Richard Avenel sont élus députés de Lansmere. Les drapeaux s'agitent, les tambours battent, les hommes se donnent de cordiales poignées de main, et l'on ne parle que de la séance du lendemain ; les cabarets sont encombrés ; un bourdonnement confus s'élève de toutes les rues, interrompu soudain par des cris de triomphe, et à l'occident les nuages sont rouges et lugubres autour du soleil qui a disparu derrière le clocher de l'église... derrière les pins qui ombragent la tombe paisible de Nora Avenel.

CHAPITRE XXXII.

Au milieu des ombres croissantes du crépuscule, Randal Leslie traversait le parc de Lansmere pour retourner au château. Il s'était échappé avant la clôture du scrutin, prenant les ruelles les plus isolées pour rentrer dans le parc. Au milieu de la confusion de ses pensées, ne pouvant comprendre la cause de telle étrange infortune, l'attribuant à l'influence de Léonard sur Avenel, mais cependant soupçonnant Harley, et doutant du baron Lévy, il se demandait quelle faute de jugement il avait commise, quelle ruse il avait oubliée, quel fil de sa toile avait manqué de solidité. Il ne pouvait rien découvrir. Son habileté lui semblait irréprochable, *totus teres atque rotundus*. Et alors lui vint au cœur une angoisse cruelle, plus cruelle que celle de l'ambition déçue : la pensée qu'il avait été joué et trahi. Car la vérité est pour tous les hommes d'une si vitale nécessité, que le traître le plus perfide est blessé et étonné, qu'il sent les piliers du monde s'ébranler, lorsqu'il est à son tour trahi.

« Ce Richard Avenel en qui j'avais tant de confiance ! M'avoir ainsi joué ! » murmurait Randal, avec amertume.

Il n'était encore qu'au milieu du parc lorsqu'un homme avec une cocarde jaune à son chapeau, qui arrivait de la villa en courant, l'atteignit, lui remit une lettre et n'attendant pas de réponse, s'en retourna aussitôt du côté où il était venu. Randal reconnut l'écriture d'Avenel, rompit le cachet et lut ce qui suit :

(Confidentielle.)

« Mon cher Leslie. — Ne soyez pas vexé, ni découragé. Vous saurez ce soir ou demain les raisons que j'ai eues pour changer de manière de voir au sujet du Très-honorable ; et vous comprendrez que je ne pouvais, comme parent, agir autrement que je ne l'ai fait. Bien que je ne vous aie point manqué de parole, car le secours que je vous avais promis devait dépendre

de mon propre désistement, et je vous avais prévenu qu'il n'y avait rien à attendre des jaunes si c'était Léonard qui se retirait, je sens cependant que vous devez vous croire mystifié. Mais j'ai été contraint de vous sacrifier, par suite d'une obligation de famille, comme vous le reconnaîtrez bientôt. Mon propre neveu s'est aussi sacrifié, et j'ai moi-même sacrifié le soin d'affaires qui nécessitent absolument ma présence à Screwstown pendant un an ou deux.

« Nous sommes donc tous logés à la même enseigne, bien que vous puissiez vous croire seul maltraité. Mais je n'ai pas l'intention de rester longtemps au parlement, je vous en réponds. Si donc vous demeurez en bons termes avec les bleus, je ferai de mon mieux auprès des jaunes pour que vous puissiez me remplacer, car je ne crois pas que Léonard désire se présenter de nouveau. Ainsi donc, le sage entend à demi-mot et vous pouvez encore être malgré tout député de Lansmere.

« R. A. »

En lisant cette lettre Randal, malgré toute sa sagacité, ne comprit pas l'honnête composition de celui qui l'avait écrite. Il ne vit d'abord que le mauvais côté de la nature humaine, et s'imagina que c'était une misérable tentative faite pour calmer sa colère et obtenir sa discrétion. Mais, en y réfléchissant davantage, il pensa que Dick pouvait très-naturellement désirer être libre de retourner à sa manufacture et tirer de lui un *quid pro quo*, sous le titre compréhensif de « remboursement des dépenses. » Peut-être Avenel n'était-il pas fâché d'attendre que son mariage lui eût donné les moyens de faire ce remboursement. Peut-être même ne l'avait-il laissé battre ce jour-là qu'afin de lui extorquer de meilleures conditions lors d'une élection isolée. En raisonnant ainsi, Randal se consola dans la pensée des motifs mercenaires d'un autre. D'ailleurs, ce ne serait peut-être qu'un désappointement passager. Avant que le prochain parlement eût un mois d'existence, il pourrait s'asseoir à la chambre comme député de Lansmere ; tout dépendrait de son mariage avec l'héritière. C'était donc là le but qu'il devait avant tout poursuivre avec ardeur.

En attendant, il lui fallait combiner et rassembler ses idées, appeler à lui tout son courage et toute sa présence d'esprit. Il lui en coûtait de rentrer au

château, de se retrouver en face d'Egerton, d'Harley, de tous. Mais il n'avait pas le choix. Il lui fallait rentrer en grâce auprès des bleus, défendre la marche qu'il avait adoptée dans la salle du comité. Là, le squire Hazeldean l'attendait sans doute avec l'argent destiné à l'achat des terres de Rood. Là était le duc de Serrano remis en possession de son rang et de ses richesses ; là enfin, était sa fiancée, la riche héritière dont l'alliance devait donner au gentilhomme ruiné et besogneux une fortune et une position. Peu à peu, avec l'élasticité de caractère qui caractérise les ambitieux systématiques, Randal Leslie cessa de se lamenter sur la ruine d'un de ses plans pour songer à l'accomplissement des autres. Se préparant donc à tout ce qui pouvait l'embarrasser, Randal rentra au château et trouva dans le vestibule le baron qui l'attendait.

« J'avoue, dit celui-ci, que je ne comprends rien à cette maudite élection. C'est surtout la conduite de L'Estrange qui m'intrigue ; mais je sais qu'il hait Egerton et qu'il trouvera quelque autre moyen de se venger. Savez-vous, Randal, qu'il est heureux pour vous de vous être assuré l'argent du squire et la main de l'héritière, autrement...

— Autrement quoi ?

— Je me laverais les mains de vos affaires, mon cher ; car, en dépit de toute votre habileté et de toute la peine que je me suis donnée pour vous, je soupçonne que de façon ou d'autre vos talents ne vous feront jamais faire fortune. Vous avez été battu comme orateur par le fils d'un charpentier, et comme diplomate par un vulgaire manufacturier. Décidément, jusqu'ici, Randal, vous avez échoué partout, et, comme vous le disiez admirablement vous-même, il faut rayer de la carte de l'avenir l'homme dont nous n'avons plus rien à craindre ni à espérer. »

L'entrée d'un domestique coupa court à la réponse de Randal.

« Messieurs, dit-il, milord est dans le grand salon et vous prie tous deux de lui faire l'honneur de l'y rejoindre. »

Lévy et Randal suivirent le domestique.

Riccabocca, Violante, Hélène, M. Dale, le squire Hazeldean et lord L'Estrange étaient rassemblés autour d'une table de marbre florentin sur laquelle ne se voyaient ni livres, ni journaux, ni ouvrages de femme, rien de ce qui indique l'habitation et la vie de famille, mais seulement un grand

candélabre d'argent qui n'éclairait qu'imparfaitement la vaste pièce et faisait apparaître les portraits qui en garnissaient les murs comme autant de membres de l'assemblée, regardant d'un œil curieux et scrutateur dans les yeux qui se tournaient vers eux.

À peine Randal fut-il entré que le squire, se détachant du groupe, vint au-devant du candidat vaincu, et lui serrant cordialement la main :

« Console-toi, mon garçon, il n'y a pas de honte à être battu, fit-il. Lord l'Estrange dit que tu as fait de ton mieux, et personne ne peut faire plus. Et je suis bien aise, Leslie, que nous n'ayons pu nous voir plus tôt au sujet de notre petite affaire, parce qu'après une contrariété quelque chose d'agréable fait doublement plaisir. J'ai l'argent dans ma poche... Chut !... Il faut que je te dise, mon cher garçon, que je n'ai pu découvrir où se cache Frank, mais es-tu bien sûr que tout soit rompu entre lui et cette étrangère, hein ?

— Oui, en vérité, monsieur, je l'espère. Nous causerons de tout cela lorsque nous serons seuls. Nous pourrons, je pense, nous échapper tout à l'heure.

— Je m'en vais te dire un plan que nous avons formé secrètement Harry et moi, dit le squire toujours à voix basse. Nous voulons chasser cette marquise ou n'importe ce qu'elle est de la tête de Frank, et nous voulons y mettre, à la place, une jolie fille anglaise. Cela le fixera. Il faut que je m'efforce d'avalier l'amère pilule du *post-obit*. Harry en est encore plus blessée que moi, et elle parle si sévèrement du pauvre garçon que c'est maintenant moi qui suis obligé de prendre son parti. Je n'entends pas me laisser mener par ma femme. Ce n'est pas la coutume des Hazeldean. Mais, pour en revenir à notre plan, de quelle jolie fille crois-tu que je veuille parler ?

— De miss Sticktorights ?

— Au diable miss Sticktorights ! non, c'est de ta petite sœur Randal. Avec sa charmante figure, elle a plu tout d'abord à Harry, et puis tu seras ainsi le frère de Frank et avec ta bonne tête et ton affection tu le maintiendras dans la bonne voie. Et comme tu vas te marier aussi, d'après ce que tu m'as écrit (il faudra que tu me contes cela plus tard), nous pourrons avoir dans la famille deux mariages le même jour. »

Randal serra la main du squire dans un mouvement de gratitude sincère. Car on sait qu'insensible à tout le reste, il avait conservé des sentiments d'affection pour sa famille ; sa sœur était peut-être le seul être au monde qu'il aimât véritablement, et, malgré tout son dédain pour l'honnête et simple Frank, il ne connaissait personne à qui il eût plus volontiers confié le bonheur de Juliette, celle-ci habitant la demeure de mistress Hazeldean et améliorée par ses bons conseils, possédant l'affection d'un homme qui ne serait pas empêché par une trop grande délicatesse de la prendre.

Que pouvait-il désirer de mieux pour sa sœur qu'il se représentait intérieurement les cheveux pendants sur ses oreilles, et se gâtant l'esprit par la lecture de mauvais romans. Mais, avant qu'il eût pu répondre, le père de Violante vint ajouter ses consolations philosophiques aux adoucissements matériels du bon squire.

Qui pouvait compter sur les caprices de la multitude ? Les sages de tous les temps l'avaient dédaignée ? Horace et Machiavel étaient d'accord sur ce point, etc., etc. « D'ailleurs, dit le duc avec bonté, peut-être votre infortune vous servira-t-elle ailleurs. Le cœur féminin est prompt à la pitié et toujours empressé de consoler. En outre, si je suis rappelé en Italie, cela vous donnera le temps de nous accompagner, et de voir le pays du monde où l'ambition est le plus facilement oubliée, même par ses propres enfants, » ajouta l'Italien en soupirant.

Ainsi accueilli par le squire et par le duc, Randal reprit courage. Il était clair que lord L'Estrange ne leur avait fait aucun rapport défavorable sur sa conduite dans la salle du comité. Tandis que Randal était ainsi occupé, Lévy s'était approché d'Harley qui l'avait emmené à l'écart dans l'embrasement d'une fenêtre.

« Eh bien, milord, s'était écrié le baron, comprenez-vous quelque chose à la conduite de Richard Avenel ? Lui, faire nommer Egerton ! lui !

— Quoi de plus naturel, baron ? n'est-ce pas son beau-frère ?

Le baron tressaillit et devint très-pâle.

« Mais comment l'a-t-il su ? Je ne le lui ai jamais dit ; j'avais, il est vrai, l'intention de...

— L'intention peut-être d'humilier Egerton en déclarant publiquement son mariage avec la fille d'un boutiquier. C'est une vengeance qui vous est

laissée. Mais une vengeance de quoi ? — Un mot, baron, maintenant que nos élections vont cesser pour toujours ; vous savez quelles sont mes causes de ressentiment contre Egerton ; j'ignore quelles sont les vôtres ; voudriez-vous me les confier ?

— Milord, milord, balbutia le baron. Moi aussi j'avais voulu épouser Nora Avenel ; moi aussi, j'ai trouvé un rival dans ce hautain ambitieux qui n'a pas su apprécier son bonheur. Moi aussi... en un mot, certaines femmes inspirent une affection qui envahit tout l'être d'un homme, qui s'infuse dans le sang même de ses veines, et Nora Avenel était de ces femmes. »

Harley tressaillit. Cette émotion chez un homme si corrompu arrêta sur ses lèvres l'expression du mépris que lui inspirait l'usurier ; Lévy se remit bientôt. « Mais notre vengeance n'est que différée, dit-il, Egerton, s'il n'est pas encore en mon pouvoir, est toujours au vôtre ; son élection peut l'empêcher d'être arrêté, mais la loi fournit d'autres moyens d'atteindre un homme et d'effectuer sa ruine.

— Aux coquins, oui, comme je vous le disais dans votre maison. Vous qui parlez de votre amour pour Nora Avenel, vous savez au fond du cœur que vous êtes son meurtrier ; vous qui avez été le témoin de son mariage, et qui avez osé lui dire qu'elle était déshonorée.

— Moi, milord ! comment pouvez-vous savoir, je veux dire comment pouvez-vous penser que... que... balbutia Lévy atterré.

— Nora Avenel a parlé de sa tombe, répliqua Harley d'un ton solennel : apprenez que chaque fois qu'un homme commet un crime, Dieu lui suscite un témoin.

— C'est sur moi alors, dit Lévy luttant contre un frisson superstitieux, sur moi que vous concentrez votre vengeance ; je m'en défendrai de mon mieux. Mais j'ai accompli ma part de notre convention ; je vous ai obéi explicitement... et...

— J'accomplirai également ma part du contrat et de vous laisserai jouir en paix de votre fortune.

— Je savais que je pouvais compter sur l'honneur de Votre Seigneurie, s'écria l'usurier avec une joie servile.

— Et je nourrissais les mêmes passions que cette vile créature ! Hier encore nous étions associés dans le même but, et influencés par la même pensée ! murmura Harley à voix basse. Baron Lévy, reprit-il plus haut, je n'ose me constituer votre juge, poursuivez votre voie, toutes aboutissent au tribunal du souverain rémunérateur. Mais je ne vous tiens pas encore quitte de notre contrat ; il faut que vous fassiez malgré vous quelque bien. Regardez là-bas Randal Leslie qui sourit tranquille entre les deux dangers qu'il s'est créés. Il m'a lui-même invité à être son juge, et il vous a cité comme témoin ; il faut qu'ici j'expose le coupable, car, cette fois, l'innocent vit encore et il a besoin d'un défenseur. »

Harley quitta Lévy et retourna près de la table. « J'ai voulu, dit-il, unir au triomphe de mon plus cher et plus ancien ami le bonheur d'autres amis auxquels je m'intéresse aussi bien vivement. Permettez, duc de Serrano, que j'aie la joie de vous remettre cette dépêche que j'ai reçue hier par un courrier spécial du prince Von, — et qui m'annonce que votre rang et vos biens vous sont rendus. »

Le squire ouvrit de grands yeux, demeura un moment bouche bée. « Rickey-bockey duc ! Jemima est donc duchesse alors ! Dieu me pardonne, la voilà qui pleure ! » Et son bon cœur le fit courir auprès de sa cousine pour tâcher de la consoler un peu.

Violante jeta un coup d'œil vers Harley, puis s'élança dans les bras de son père. Randal se leva involontairement et se rapprocha du duc.

« Et vous, monsieur Randal Leslie, continua Harley, bien que vous ayez échoué dans votre élection, vous avez devant vous un tel avenir de fortune et de bonheur que je n'aurai à vous offrir que des félicitations, pourvu toutefois que vous n'ayez pas perdu le droit de réclamer la promesse que vous a faite le duc de Serrano. Vous m'avez offert de dissiper certains doutes restés dans mon esprit. Le duc m'a permis de vous faire quelques questions, et je vais maintenant profiter de l'offre que vous m'avez faite d'y répondre.

— Maintenant ? Ici, milord ? dit Randal en regardant autour de lui, comme intimidé par la présence de si nombreux témoins.

— Maintenant et ici. Ceux qui sont présents ne sont pas aussi étrangers à vos explications que le ferait croire votre question. Monsieur Hazeldean, la

plupart des questions que je vais adresser à M. Leslie se trouvent concerner votre fils. »

Randal pris d'un mouvement nerveux changea de visage.

« Mon fils ! Frank ? Oh ! alors Randal ne demandera pas mieux que de s'expliquer. Parle, mon ami. »

Mais Randal garda le silence. Le duc regarda sa physionomie contractée, et éloigna de lui son fauteuil.

« Jeune homme, pouvez-vous hésiter ? dit-il. On exprime un doute qui touche à votre honneur.

— Mort de ma vie ! cria le squire, regardant aussi l'œil effaré de Randal et ses lèvres tremblantes. Qu'est-ce qui te fait peur ?

— Peur ! répéta Randal, avec un rire forcé. Moi ?... Peur ?... Et de quoi ? Je me demandais seulement ce que voulait dire lord L'Estrange.

— Je vais répondre à votre question. Monsieur Hazeldean, votre fils vous a offensé, d'abord par les propositions de mariage qu'il a faites à la marquise di Negra sans votre consentement ; ensuite par un *post-obit* qu'il a signé au baron Lévy. M. Randal Leslie vous a-t-il donné à entendre qu'il s'était opposé au mariage en question ou qu'il l'avait favorisé ? Qu'il avait blâmé ou approuvé le susdit *post-obit* ?

— Comment, mais bien entendu s'écria le squire, qu'il s'était opposé à l'un et à l'autre.

— En est-il ainsi, monsieur Leslie ?

— Milord, fit Randal, je... je... Mon affection pour Frank et mon estime pour son respectable père... je... je... puis, reprenant courage, il continua d'une voix ferme. J'ai certainement fait tout mon possible pour dissuader Frank du mariage, et quant au *post-obit*, j'ignore tout ce qui y a rapport.

— Laissons cela pour le moment. Arrivons à ce qui concerne votre engagement avec la fille du duc de Serrano. Ne m'avez-vous pas fait l'honneur de me dire, duc, que pour mettre votre fille à l'abri des pièges du comte de Peschiera, et dans la pensée que M. Leslie partageait la crainte que vous inspiraient les desseins du comte, vous aviez, lorsque vous étiez encore pauvre et exilé, promis sa main à ce gentleman ? Alors que les probabilités de votre prochaine restauration équivalaient presque à une

certitude, vous avez confirmé cette promesse en apprenant de M. Leslie qu'il s'était, quelque inefficacement que ce fût, efforcé de préserver votre fille d'un perfide guet-apens. N'est-ce pas cela ?

— Certainement. Eussé-je hérité d'un trône je n'aurais pas rétracté la promesse que j'avais faite dans la pénurie et le bannissement. Je ne pouvais refuser à celui qui avait sacrifié toute ambition pour épouser une fille sans dot, la récompense de sa propre générosité. Ma fille souscrit à mes vues. »

Violante tremblait et joignait les mains ; mais elle tenait ses regards attachés sur Harley.

M. Dale s'essuyait les yeux et songeait au pauvre réfugié, se nourrissant de goujons et se préservant des dettes dans l'obscurité du Casino.

« Cette réponse est digne de vous, duc, mais s'il était prouvé que M. Leslie, au lieu de rechercher la princesse pour elle-même, avait formé le projet de la transférer pour de l'argent au comte de Peschiera, et que bien loin d'avoir voulu la préserver des dangers que vous redoutiez, il avait lui-même suggéré l'idée du piège auquel nous l'avons arrachée, croiriez-vous encore votre honneur engagé envers...

— Envers un pareil coquin ! Non, certes ! s'écria le duc, mais c'est là une hypothèse gratuite. Parlez, Randal !

— Lord L'Estrange ne saurait vouloir m'insulter jusqu'à penser autrement, dit Randal, s'efforçant de redresser la tête.

— Je dois donc conclure, monsieur Leslie, que vous rejetez avec mépris une semblable supposition ?

— Avec le plus profond mépris. Et, continua Randal, avançant d'un pas, puisque la supposition a été faite, j'exige de lord L'Estrange, comme son égal (car tous les gentilshommes sont égaux lorsqu'il s'agit de défendre l'honneur au péril de la vie), j'exige de lord L'Estrange une rétractation ou une preuve immédiate.

— Votre demande est juste, dit Harley avec calme. Je ne puis vous accorder la rétractation, je vais vous fournir la preuve. »

Il se leva et alla sonner ; un domestique entra ; Harley lui dit quelques mots à l'oreille et le renvoya. Il y eut un silence pénible pour tous. Randal terrifié se demandait cependant quel témoignage pouvait être produit contre

lui et il n'en voyait aucun à redouter. La porte s'ouvrit à deux battants et le domestique annonça : « Le comte de Peschiera. » Une bombe éclatant soudain dans le salon n'eût pas produit une plus grande sensation. Droit, ferme, audacieux, dans tout l'imposant effet de sa taille et de son maintien, le comte s'avança vers le cercle ; après un léger signe de courtoisie hautaine qui s'adressait à tous en même temps, il redressa la tête et regarda autour de lui, l'œil calme et la lèvre dédaigneuse.

« Duc de Serrano, dit-il en anglais en se tournant vers son parent stupéfait et d'une voix qui, lente, claire et ferme, semblait résonner dans toute la chambre, je suis revenu en Angleterre sur une lettre de lord L'Estrange, et je l'avoue, dans l'intention de réclamer de lui la satisfaction que les hommes de notre naissance ne sauraient se refuser l'un à l'autre lorsqu'un affront a été fait ou reçu. Ne vous alarmez pas, ma belle cousine, et le comte, avec un léger sourire, salua Violante, qui avait poussé un faible cri, cette intention est abandonnée. Si j'ai trop légèrement adopté la galante maxime : Qu'en amour comme en guerre tous les stratagèmes sont permis, je dois accorder à lord L'Estrange que les contre-stratagèmes sont également légitimes. Et après tout, il me sied mieux de rire de ma triste figure lors de ma défaite, que de m'avouer sérieusement humilié par une habileté plus ingénieuse que la mienne. »

Le comte s'arrêta et son œil s'éclaira d'un feu sinistre peu d'accord avec la gaieté de son langage et l'aisance de son maintien. « Ma foi, continua-t-il, il m'est permis de parler ainsi, car j'ai du moins prouvé mon insouciance du danger, et mon heureuse chance lorsque je m'y exposais. Depuis six ans, j'ai eu l'honneur de me battre neuf fois en duel, et le regret de blesser cinq de mes adversaires et de chasser de ce monde les quatre autres.

— Monstre ! » s'écria le curé.

Le squire ouvrit de grands yeux et instinctivement se gratta l'épaule qu'avait lacérée la balle du capitaine Dashmore. Randal devint plus pâle encore, et le regard qu'il avait fixé sur l'audacieux visage du comte s'abaissa.

« Mais, reprit le comte avec un geste gracieux, je remercie lord L'Estrange de m'avoir rappelé qu'un homme dont le courage ne peut être soupçonné, a le privilège non-seulement, s'il a fait tort à un homme, de

pouvoir lui adresser des excuses, mais encore de joindre à ces excuses une réparation. Duc de Serrano, c'est dans ce dessein que je suis ici. Milord, vous m'avez exprimé le désir de m'adresser quelques questions concernant le duc et sa fille, je suis prêt à y répondre sans réticences.

— Monsieur le comte, dit Harley, profitant de votre courtoisie, j'oserai vous demander qui vous a informé que votre jeune cousine était l'hôte de mon père ?

— Celui qui m'en a informé est là-bas ; c'est M. Randal Leslie. J'en appelle au témoignage de Lévy.

— C'est vrai, » dit le baron lentement et comme dominé par le ton et l'attitude d'un chef impérieux.

Les lèvres livides de Randal laissèrent échapper un son semblable à un sifflement.

« M. Leslie connaissait-il votre projet de vous emparer de la personne et de la main de votre parente ?

— Certainement ; le baron vous le dira. »

Le baron fit un signe d'assentiment.

« Permettez-moi d'ajouter, continua Peschiera, car cela est dû à l'honneur d'une dame qui me touche de près, que, comme je l'ai su depuis, certains rapports erronés faits par M. Leslie avaient pu seuls décider cette dame à prêter son concours à un projet qu'autrement elle eût aussi fortement condamné que je le condamne maintenant moi-même. »

Il y avait dans toute la personne du comte, pendant qu'il parlait ainsi, cette dignité qui, soit naturelle, soit artificielle, subjuguait pour le moment le jugement humain, une dignité si bien soutenue par les singuliers avantages de sa magnifique stature, sa belle figure, son air de patricien, que le duc, poussé par son bon cœur, tendit la main à son perfide cousin, oubliant la sagesse machiavélique qui lui eût dit qu'il était peu probable qu'un libertin endurci tel que Peschiera fût amené par des motifs élevés soit à une franche confession, soit à un mâle repentir. Le comte prit la main qui lui était tendue et baissa la tête, peut-être pour dissimuler un sourire qui eût trahi le secret de son âme. Randal demeura muet et pâle comme la mort. Sa langue s'attachait à son palais. Il sentait que tous ceux qui étaient présents

s'éloignaient de lui avec dégoût ; faisant enfin un violent effort, il murmura en phrases entrecoupées :

« Une accusation si subite a le droit de me surprendre... Mais... mais... qui peut y ajouter foi ? La loi et le sens commun s'accordent à supposer toujours qu'un acte criminel a un motif quelconque. Quel motif pouvais-je avoir en ce cas ? Moi... moi qui prétendais à la main de la fille du duc, je l'aurais trahie, mais c'est absurde ! Duc, j'en appelle à votre connaissance de l'espèce humaine... Qui a jamais agi contre son propre intérêt et... son propre cœur ? » Cet appel, si faible qu'il fût, ne demeura pas sans effet sur le philosophe. « Cela est vrai, dit-il en laissant retomber la main de son parent ; je ne vois aucun motif.

— Le baron Lévy, dit Harley, pourra peut-être nous éclairer là-dessus. Connaissez-vous, monsieur, quelque motif d'intérêt personnel qui ait pu décider M. Leslie à concourir aux projets du comte ? »

Lévy hésita. Le comte reprit la parole. « Pardieu, dit-il de sa voix claire et résolue, je n'entends pas voir jeter du doute sur mes assertions par ceux-là mêmes qui en connaissent le mieux la vérité ; et c'est à vous que j'en appelle, à vous, baron Lévy. N'étais-je pas convenu, en cas de mariage avec la fille du duc, de donner à ma sœur une somme à laquelle elle prétendait avoir des droits, et qui devait passer de ses mains dans les nôtres ?

— C'est vrai, dit le baron.

— Et M. Leslie devait-il ou non recevoir une partie de cette somme ? »

Lévy garda de nouveau le silence.

« Parlez, monsieur ! dit le comte fronçant le sourcil.

— Le fait est, dit le baron, que M. Leslie était désireux de racheter certaines terres ayant appartenu à sa famille et que le mariage du comte avec la signora et le mariage de sa sœur avec M. Hazelden m'eussent permis de prêter à M. Leslie la somme nécessaire à cette acquisition.

— Quoi ! quoi ! s'écria le squire, boutonnant rapidement sa poche d'une main, tandis que de l'autre il saisissait le bras de Randal. Le mariage de mon fils avec la signora ! Tu t'y serais prêté ! N'aie donc pas l'air d'un chien fouetté ! Parle comme doit faire un homme, si tu es un homme.

— S’y prêter, mon bon monsieur ! dit le comte. Supposez-vous donc que la marquise di Negra fût descendue à s’allier avec un M. Hazeldean...

— Descendue ! un Hazeldean d’Hazeldean ! s’écria le squire à demi suffoqué par l’indignation.

— Si elle n’eût auparavant été forcée par les circonstances, continua imperturbablement le comte, de faire à ce M. Hazeldean l’honneur d’accepter un service pécuniaire dont elle n’avait aucun autre moyen de s’acquitter ? Eh, monsieur, la famille Hazeldean a, je dois l’avouer, de grandes obligations à M. Leslie, car c’est lui qui a le plus fortement représenté à ma sœur la nécessité de cette mésalliance, et c’est, je crois, lui aussi qui a suggéré à mon ami le baron la manière de mettre Hazeldean à même de rendre à ma sœur le service qu’elle a daigné accepter.

— Comment, la manière ! le *post-obit* ! » s’écria le squire, lâchant Randal pour saisir le bras de Lévy.

Le baron haussa les épaules : « Tout ami de M. Hazeldean lui eût conseillé cet acte comme le moyen le plus économique de se procurer de l’argent. »

M. Dale, qui d’abord avait été plus choqué que personne en entendant révéler les perfidies de Randal, tournant maintenant ses regards vers le jeune homme, fut saisi d’une telle compassion à la vue de son visage bouleversé, qu’il posa la main sur le bras d’Harley, et lui dit à voix basse : « Regardez cette physionomie ! et il est si jeune ! Épargnez-le, je vous en conjure !

— Monsieur Leslie, dit Harley d’un ton adouci, croyez que le besoin d’éclairer mon ami le duc de Serrano, d’éclairer aussi mon jeune ami M. Hazeldean, m’a seul contraint à remplir un si pénible devoir. Terminons ici toute enquête, messieurs, je vous en prie.

— Et, dit le comte avec une exquise affabilité, puisque lord L’Estrange m’a fait l’honneur de me dire que M. Leslie a présenté comme un acte sérieux de sa part cette provocation que je croyais n’être qu’un arrangement amiable faisant partie du plan qui a échoué, j’assure M. Leslie que, s’il ne se trouve pas satisfait du regret que j’exprime ici de la part qu’il m’a fallu prendre à ces révélations, je suis complètement à ses ordres.

— Paix, homicide ! » s'écria le curé en frémissant ; et il se glissa près du coupable, dont tous les autres s'étaient éloignés avec horreur.

Mais Randal, écartant avec impatience le curé qui lui parlait tout bas de consolation et de repentir, dit d'un ton plus ferme :

« Un combat personnel avec le comte de Peschiera ne saurait venger mon honneur, et je dédaigne de me défendre contre les accusations d'un usurier et d'un homme qui...

— Monsieur ! fit le comte en se redressant.

— D'un homme, persista Randal, qui de son propre aveu est lui-même coupable de tous les actes dont il voudrait me faire passer pour le complice, et qui maintenant, sans se justifier lui-même, voudrait en accuser un autre...

— Mon petit monsieur, fit le comte avec dédain, lorsque les hommes comme moi emploient les hommes comme vous, nous les récompensons lorsqu'ils nous ont rendu service, et lorsqu'ils ont échoué nous les renvoyons ; et si j'ai bien voulu condescendre à m'excuser d'un acte quelconque, sûrement monsieur Randal pourrait en faire autant sans manquer à sa dignité. Mais je ne me fusse jamais, monsieur, donné la peine de témoigner contre vous, si je n'avais appris que vous osiez prétendre à la main de la dame qu'avec moins de présomption j'avais espéré d'épouser. Qui m'assure dès lors que dans tout ceci vous ne m'avez pas trahi ? Quelle garantie ai-je qu'en feignant de me servir vous n'avez pas uniquement cherché à servir vos propres intérêts ? Quoi qu'il en soit, je n'avais qu'un moyen de réparer le tort que j'avais fait au chef de ma maison, c'était de préserver sa fille d'une mésalliance avec un imposteur qui avait favorisé mes plans pour de l'argent, et qui voulait maintenant en escamoter le fruit.

— Duc ! » s'écria Randal.

Mais le duc lui tourna le dos. Randal tendit les mains vers le squire. « Quoi ! monsieur Hazeldean ! Vous aussi, vous me condamnez sans m'entendre !

— Sans vous entendre ! Mais si vous avez quelque chose à dire, dites-le et justifiez-vous.

— Moi favoriser le mariage de Frank ! Moi sanctionner le *post-obit* ! Oh ! s'écria Randal, se rattachant au brin de paille, si Frank était seulement

ici ! »

La compassion d'Harley s'évanouit à la vue de cette hypocrisie obstinée.

« Vous désirez la présence de Frank Hazeldean. C'est juste. » Harley ouvrit une porte et Frank apparut sur le seuil.

« Mon fils ! mon fils ! » s'écria le squire s'élançant vers Frank et le serrant sur sa large poitrine.

Ce touchant incident détourna le cours des sentiments de tous ceux qui étaient présents, et Randal fut oublié. Il profita du moment de répit que lui laissaient tous ces regards méprisants. Il se glissa vers la porte doucement et sans bruit, ainsi qu'une vipère blessée abaisse sa crête et rampe en se tordant dans l'herbe. Lévy le suivit jusqu'au seuil et lui dit tout bas :

« Je n'ai pu faire autrement, vous auriez fait de même à ma place. Comme vous voyez, vous avez échoué en tout, et nous sommes convenus que lorsqu'un homme échoue complètement, il ne reste qu'à l'abandonner. »

Randal ne répondit rien, et le baron vit son ombre se projeter sur le vaste escalier, de marche en marche, jusqu'à ce qu'il disparût tout à fait.

« Il aura toujours servi à quelque chose, murmura Lévy, la découverte de sa trahison sera amère pour Egerton, qui n'a d'autre parent que lui. C'est toujours une petite vengeance. »

Le comte toucha le bras de l'usurier.

« N'ai-je pas bien joué mon rôle ? dit-il.

— Votre rôle ? J'avoue, mon cher comte, que je ne le comprends pas bien.

— Vous êtes passablement obtus alors. Je venais de débarquer en France lorsque j'y reçus une lettre de lord L'Estrange. Elle était conçue dans les termes d'une sorte d'invitation que je ne refuse jamais. J'y répondis ; je vins ici ; je descendis à l'auberge, milord vint m'y chercher hier soir. Je commençai du ton que vous pouvez supposer. Mais il est habile et adroit, ce lord L'Estrange. Il me montra d'abord une lettre du prince Von... qui l'informait du rappel d'Alphonse et de mon bannissement. Il m'offrit ensuite, toujours avec une douceur admirable, le choix entre la ruine et la mendicité, ou l'occasion d'acquérir des droits honorables à la gratitude

d'Alphonse. Et quant à ce petit monsieur, croyez-vous que je fusse d'humeur à le voir tranquillement, lui, mon instrument, jouir de tout ce que j'avais moi-même perdu ? En outre, si ce jeune Harpagon devenait le gendre du duc, celui-ci pouvait-il avoir un conseiller plus fatal à mes intérêts ? Bref, je vis d'un coup d'œil le meilleur parti à prendre. Je n'hésitai pas. La difficulté, c'était de me tirer de là comme il convenait à un homme de sang et de feu. Si j'y ai réussi, félicitez-moi donc ; Alphonse m'a serré la main et maintenant je me repose sur lui du soin de ma fortune et de ma réputation.

— Si vous retournez à Londres, dit Lévy, ma voiture doit être à la porte, et je serai enchanté de vous offrir une place et de causer avec vous de vos projets d'avenir. Mais, peste ! mon cher, savez-vous que vous êtes tombé de haut ; tout autre se fût brisé les os.

— La force est toujours légère, dit le comte en souriant, et à bien parler, elle ne tombe pas, elle saute, et elle rebondit. »

Lévy se reprocha d'avoir surfait Randal, et de n'avoir pas rendu justice au comte. Pendant cette conférence, Harley était à côté de Violante.

« Je vous ai tenu ma promesse, dit-il avec une sorte de tendre humilité. Êtes-vous toujours aussi sévère pour moi ?

— Ah ! répondit Violante, regardant avec orgueil ce noble visage, j'ai appris par M. Dale que vous avez remporté sur vous-même une victoire qui me rend honteuse d'avoir pu douter un instant de ce que vous inspirerait votre cœur, lorsque serait apaisé un mouvement de trop juste colère.

— Non, Violante, ne m'absolvez pas encore, soyez témoin de ma vengeance (car je n'y ai pas renoncé), et ensuite permettez à mon cœur de parler, d'exprimer la prière que celle dont la douce voix l'émeut en ce moment, puisse être à jamais son ange gardien.

— Qu'avons-nous là ? cria soudain une voix étonnée ; et Harley en se retournant aperçut le duc. Celui-ci regardant avec une surprise comique tantôt Harley, tantôt Violante : Dois-je comprendre, dit-il, que vous...

— Que je ne vous débarrasse d'un prétendant à cette chère main, que pour la solliciter moi-même !

— *Corpo di Bacco !* s'écria le sage, tout près d'embrasser Harley ; c'est là en vérité une joyeuse nouvelle ! Mais il ne faut pas, cette fois, que je prenne d'engagement imprudent... que je contraigne encore les sentiments de ma fille. Et comme vous voyez, la voilà qui s'enfuit. »

Le duc étendit le bras et retint sa fille. Il l'attira sur son cœur et lui dit quelques mots à l'oreille. Violante, écarlate, appuya la tête sur l'épaule de son père.

— Là, dit le duc, mettant la main de sa fille dans celle d'Harley : je crois, que je n'entendrai plus guère parler du couvent. Mais je n'avais rien soupçonné de tout ceci. S'il y a au monde un langage pour lequel il n'y ait ni lexique ni grammaire, c'est celui dans lequel une femme pense, sans jamais le parler.

— C'est tout ce qui nous reste de la langue du paradis, dit Harley.

— Celle que parlaient Ève et le Serpent, dans leur dialogue, dit l'incorrigible philosophe. Mais qui vient là ?

— Notre ami Léonard. »

Léonard entra, et à peine Harley avait-il eu le temps de l'accueillir que le comte vint l'interrompre.

« Milord, lui dit-il, j'ai accompli ma promesse, et je vais maintenant vous quitter. Le baron Lévy retourne à Londres et m'offre une place dans sa voiture. Le duc et sa fille me pardonneront sans doute de ne pas prendre officiellement congé d'eux. Depuis nos changements respectifs de position, il ne me convient pas de me prévaloir de notre parenté ; il me convenait seulement de faire disparaître un des obstacles à cette réclamation. »

Lévy, qui était resté en arrière, s'arrêta pour parler à Harley.

« Votre Seigneurie expliquera sans doute à M. Egerton à quel point son fils adoptif mérite son estime, et comment il reconnaît ses bontés. Quant au reste, bien que vous ayez racheté les créances les plus pressantes, je doute que votre fortune même vous permette de payer les dettes de l'ex-ministre.

— Baron Lévy, dit brusquement Harley, si j'ai pardonné à M. Egerton, ne pouvez-vous lui pardonner aussi ? Il a eu des torts envers moi, tandis que c'est vous qui en avez eu envers lui.

— Non, milord, je ne saurais lui pardonner. Il ne vous a pas humilié, il ne vous a pas employé pour ses besoins tout en dédaignant votre société. Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir débuté dans la vie en même temps qu'un homme qui ne vous était supérieur ni par la fortune ni par les talents. Voyez vous-même la différence entre Egerton et moi ; quoiqu'il ait dissipé la fortune qu'il avait obtenue sans effort, tandis que j'ai tiré des folies des autres d'amples revenus, le dissipateur dans sa pénurie jouit d'un respect et d'une position que des millions ne sauraient m'acquérir. Vous direz à cela que je suis usurier tandis qu'il est homme d'État. Mais pouvez-vous savoir ce que j'aurais été, si je n'étais né le fils naturel d'un duc ? ce que j'aurais été si Nora Avenel fût devenue ma femme ? La tache de ma naissance, la déception de ma jeunesse, la pensée que celui qui s'élevait d'année en année dans l'estime publique, qui se croyait le droit de me rejeter comme hôte à sa table, était lâche et perfide envers l'ami de sa jeunesse ; tout cela me fit regarder le monde avec mépris ; mais, tout en méprisant Audley Egerton, je l'enviais pourtant et je le haïssais. Vous qu'il a offensé, vous tendez la main comme auparavant au grand homme d'État, vous estimeriez le contact de la mienne une souillure. Milord, vous pouvez pardonner à l'homme que vous aimez et que vous plaignez ; je ne saurais pardonner à celui que je méprise et que j'envie. Excusez cette longue réponse, je quitte maintenant votre maison. »

CHAPITRE XXXIII.

Le Baron fit quelques pas, puis, se retournant, il ajouta avec une malignité sarcastique :

« Mais vous direz à M. Egerton comment j'ai contribué à démasquer son fils adoptif. Je pensais à l'homme isolé et sans enfants, tandis que Votre

Seigneurie imaginait que je cédaï à la crainte de ses menaces. Ha ! ha ! il sentira cela ! »

Et le baron, grinçant des dents, s'élança dans sa voiture et en baissa les stores. Les postillons firent claquer leur fouet et les roues tournèrent rapidement.

« Qui peut dire, pensa Harley, sous quelle forme le châtimeñt atteint les coupables ? Voici un homme châtié jusqu'au milieu de sa prospérité, rongé qu'il est par le désir de ce qu'aucune fortune ne peut donner. »

Et passant la main sur son front comme pour en chasser cette triste pensée, Harley entra dans le salon, mit une main sur l'épaule de Léonard, et regardant avec joie les yeux doux, francs et brillants du jeune poète : « Léonard, dit-il doucement, votre heure est enfin venue. »

Audley était seul dans son appartement. Un lourd sommeil s'était emparé de lui le matin, après qu'Harley et Randal avaient quitté le château, et ce sommeil s'était prolongé fort avant dans la journée. Tandis que la ville de Lansmere tout entière s'enflammait pour ou contre sa cause, tandis que tant de passions tumultueuses se déchaînaient dans la lutte qui devait rouvrir ou clore à l'ambition de l'homme d'État les portes de Janus de la politique, l'objet de tant de craintes et de tant d'espérances, de combinaisons et de contre-combinaisons dormait tranquille comme un enfant dans son berceau. Il ne s'éveilla qu'à l'heure où Harley lui annonçait par une dépêche le succès de son élection, en ajoutant : « Avant la fin de la journée vous embrasserez votre fils. Ne descendez pas pour nous recevoir quand nous rentrerons. Demeurez en repos, nous irons vous trouver. »

Bien qu'ignorant la gravité et la nature de la maladie d'Egerton, Harley avait voulu lui épargner d'assister à l'humiliation de Randal.

Après avoir lu cette lettre, Audley se leva ; à l'idée de voir son fils, le fils de Nora, il oubliait jusqu'au souvenir de sa maladie.

Les battements de son pauvre cœur fatigué et usé étaient rapides à la vérité, parfois même saccadés et accompagnés de spasmes ; il n'en tenait aucun compte. La victoire qui le rendait à la seule vie dont il se fût soucié jusque-là était aussi complètement oubliée. La nature réclamait ses droits, elle les réclamait au mépris de la mort et de la renommée.

Egerton était assis, habillé avec sa précision habituelle ; son habit noir boutonné jusqu'au haut ; il était trop accoutumé à l'empire de soi-même pour que sa physionomie trahît une grande émotion, bien que la rougeur parût et disparût sur ses joues bronzées, que son œil suivit l'aiguille de la pendule, que son oreille guettât avidement les bruits du corridor. À la fin il entendit des pas, les pas de plusieurs personnes. Il fut debout au même instant et devant le foyer. Ce foyer allait-il donc cesser d'être solitaire ? Harley entra d'abord. Les yeux d'Egerton se fixèrent un instant sur lui, puis cherchèrent au-delà. Léonard venait ensuite, Léonard Fairfield, son adversaire de la veille ! Il commença à soupçonner, à conjecturer, à retrouver le tendre regard de la mère dans la mâle figure du fils. Involontairement il ouvrit les bras ; mais Léonard demeurant immobile, il les laissa retomber avec un soupir et crut s'être trompé.

« Ami, dit Harley, je vous amène un fils éprouvé par l'adversité, et qui a conquis à lui seul une glorieuse renommée. Léonard, l'homme à qui je vous ai prié de sacrifier votre ambition, celui que vous avez si noblement loué, dont vous avez sauvé la carrière, et dont vous consolerez la vie par votre amour filial, cet homme c'est l'époux de Nora Avenel ! Agenouillez-vous devant votre père ! Audley, embrassez votre fils !

— Là ! là ! s'écria Egerton, tandis que Léonard pliait le genou, là sur mon cœur ! Regarde-moi avec ces yeux ! ce sont ceux de ta mère ! Et sa tête s'appuya sur l'épaule de son fils.

— Mais ce n'est pas tout, dit Harley prenant Hélène par la main et la plaçant à côté de Léonard : il faut encore ouvrir votre cœur à ma douce pupille, à ma fille. Qu'est une maison sans le sourire d'une femme ? Ils s'aiment depuis leur enfance. Audley, c'est à votre main d'unir les leurs, à vos lèvres de les bénir ! »

Léonard tressaillit. « Oh ! monsieur ! Oh ! mon père ! ne permettez pas ce généreux sacrifice, car lui, lui qui m'a sauvé pour cette joie suprême, lui aussi il l'aime.

— Non, Léonard, dit Harley en souriant, je ne suis pas si oublieux de moi-même. Audley, celui que vous vous êtes si vainement efforcé de rattacher à la vie, échangeant enfin de tristes rêves pour d'heureux devoirs, vous présente lui aussi sa fiancée. Aimez-la pour moi, pour vous-même.

C'est elle et non pas moi qui préside à cette sainte réunion. Sans elle j'eusse été aveugle, vindicatif, et... la petite main de Violante se posa sur ses lèvres.

— C'est ainsi, dit le curé avec une douce solennité, que l'homme trouve dans les préceptes du Sauveur : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère ! » « Aimez-vous les uns les autres ! » les fils conducteurs du labyrinthe de la vie humaine, tandis que les desseins de la fraude et de la haine se brisent en éclats et nous laissent perdus dans les ténèbres. »

Egerton leva la tête, comme pour répondre ; tous furent frappés, terrifiés du soudain changement de sa physionomie. Il y avait comme un voile sur ses yeux, comme une ombre sur son visage ; les mots manquaient à ses lèvres ; il s'affaissa sur le siège qui était près de lui. Sa main gauche tomba sur les journaux amoncelés sur la table et ses doigts les agitèrent comme ceux d'un malade dans son lit agitent la couverture qu'il échangera bientôt pour un linceul. Mais sa main droite semblait chercher dans les ténèbres le fils qu'il venait de retrouver, et l'ayant touché elle l'attira faiblement vers lui. Hélas ! cette bienheureuse vie de famille, si souvent regrettée, si longtemps désirée, lui échappait au moment même où elle venait de lui apparaître. À peine entrevue, elle s'évanouit. Soudain les deux mains se roidirent ; la tête tomba en arrière. La joie avait brisé les derniers ligaments usés dans de secrètes douleurs.

Au loin les cloches sonnaient joyeusement son triomphe ; la foule criait hurra ; le faible cri de John Avenel se mêlait peut-être à ces acclamations, tandis que les triomphateurs ivres passaient devant sa maison et réveillaient les corbeaux qui volaient en croassant autour du vieux saule. Le mugissement que font entendre les vagues à la surface de la vie, tandis que les profondeurs se meuvent silencieusement, était porté par le vent d'hiver dans la chambre de l'homme d'État, et venait mourir sur l'herbe autour de la tombe de Nora. Mais dans la chambre, comme dans la tombe, reposait quelqu'un pour qui le mugissement était muet, et les profondeurs immobiles. Au milieu des espérances de famille, d'union, de paix et de renommée, la mort était silencieusement entrée dans le cercle et assise, calme et immobile, elle conservait l'apparence de la vie ; des cœurs aimants balbutiaient autour d'elle, de nobles espérances montaient vers le ciel ;

l'amour était agenouillé à ses pieds et la religion, montrant du doigt le ciel, était debout à ses côtés.

CHAPITRE FINAL.

Randal Leslie arriva chez son père à une heure avancée de l'après-midi, le lendemain du jour où il avait quitté le château de Lansmere. Il avait fait à pied tout le chemin malgré le froid et la solitude d'une nuit d'hiver ; il ne sentit la fatigue que lorsque la triste demeure se fut refermée sur lui ; il se laissa alors tomber sur le plancher, sentant qu'il n'était plus qu'une ruine parmi des ruines. Il ne dit rien à ses parents de ce qui venait de se passer. L'infortuné n'avait personne en qui il pût se confier ; personne capable de lui rappeler ces vérités qui font du repentir la plus efficace des consolations. Après quelques semaines passées dans un sombre silence, il retourna à Londres. Les journaux, en annonçant la mort d'Egerton et rapportant les particularités de l'élection qui l'avait précédée, avaient publié et stigmatisé la conduite ingrate et égoïste du protégé de l'ex-ministre. Le monde politique avait alors prononcé sur Randal une de ces sentences sans appel qui mettent une barrière insurmontable à la carrière d'un ambitieux. Randal le comprit, et n'essaya pas de rappeler à Avenel la promesse que lui avait faite celui-ci de l'aider dans une autre élection pour Lansmere. La fortune indulgente lui ouvrit encore une voie d'indépendance. Les cinq mille livres que lui avait destinées Audley lui furent payées par l'homme d'affaires de lord L'Estrange, mais cette somme lui parut si peu de chose après la perte de ses magnifiques espérances, qu'il n'envisagea ce legs inespéré que comme une excuse pour ne pas embrasser de profession ; il se rendit sur le continent, et lui, jusque-là si indifférent aux divertissements de la jeunesse, se plongea, pour échapper à ses souvenirs, dans la société de joueurs mal famés et de roués de second ordre ; puis, tombant de plus en plus bas à

mesure que diminuaient ses ressources, il finit par disparaître de cette sphère dans laquelle les libertins eux-mêmes conservent les habitudes et tiennent à garder le nom de gentlemen. Son père mourut ; il hérita de Rood-Hall, mais il lui fallut en distraire de quoi payer les portions de son frère et de sa sœur, ainsi que le douaire de sa mère, et ce qui restait n'occupait qu'une place bien minime dans les comptes de l'exécuteur testamentaire. Randal avait depuis longtemps abandonné la pensée de relever la maison et la fortune de ses pères ; il envoya de Saint-Pétersbourg l'ordre de vendre le stérile domaine. Aucun grand propriétaire ne se présentant comme acquéreur, on divisa les terres en lots qu'achetèrent de petits fermiers ou des commerçants retirés. Un entrepreneur acquit le manoir qu'il démolit pour faire usage des matériaux, en sorte que manoir, terres et nom, tout fut rayé de la carte et de l'histoire du comté.

La veuve, Olivier et Juliette allèrent habiter une petite ville d'un autre comté. Juliette épousa un enseigne et mourut en couches du chagrin d'en avoir été abandonnée. Olivier accrut sa petite fortune en épousant la fille d'un épicier qui avait amassé quelques économies. Il monta une brasserie et réussit à vivre sans faire de dettes, bien qu'un grand nombre d'enfants et son apathie naturelle l'empêchassent de faire ni grands bénéfices, ni petites économies. On n'avait plus entendu parler de Randal depuis la vente du manoir ; les uns disaient qu'il avait fixé sa résidence aux États-Unis, d'autres en Australie. Olivier avait grandi dans une si haute vénération des talents de son frère, qu'il conservait un vague espoir de voir quelque jour Randal apparaître riche et puissant comme un oncle de comédie, et rendre à la famille déchue son ancienne splendeur.

Un jour d'hiver, Olivier, occupé à régler des comptes peu satisfaisants, vit arriver chez lui un individu maigre, sale, décharné, dont les vêtements indiquaient le dernier degré de cette affreuse déchéance qu'on appelle la misère en habit noir. Son maintien était celui d'un vagabond craintif et affamé.

« Olivier, je suis ton frère, ne me reconnais-tu pas ? » dit l'étranger, Olivier stupéfait, n'en pouvait croire ses oreilles ; il s'avança enfin, examina de près le visage de Randal, et lui serrant la main le fit asseoir dans sa petite salle basse. Randal coupa court à toute question ; il s'empara du peu de vin qui était sur la table, et l'avalait d'un trait. « Pouah ! fit-il ; n'as-tu

rien de mieux que ça pour réchauffer un homme ? » Olivier, comme sous l'influence de quelque rêve terrible, ouvrit une armoire et y prit une bouteille d'eau-de-vie aux trois quarts pleine. Randal la lui arracha avidement et but à même la bouteille. « Ah ! fit-il, après un instant de silence, ceci me réconforte, maintenant donne-moi à manger. » Olivier s'empressa de servir son frère ; il eût eu honte de laisser voir son hôte à la servante elle-même. Lorsqu'il revint avec les provisions qu'il avait trouvées dans le buffet, Randal était assis près du feu, étendant sur les charbons à demi éteints des mains maigres et osseuses semblables aux serres d'un vautour.

Il dévora la viande froide qu'Olivier plaça devant lui, avec une effrayante voracité, et but presque tout le contenu de la bouteille d'eau-de-vie, mais cependant la liqueur ne parvint pas à dissiper sa sombre humeur. Olivier l'examinait avec effroi et curiosité.

« Tu désires sans doute connaître mon histoire, dit enfin Randal. Elle est courte. J'ai voulu faire fortune et j'ai échoué ; je n'ai plus ni un sou, ni une espérance. Tu me parais pauvre. Je suppose que tu ne peux pas faire grand'chose pour moi, mais garde-moi chez toi quelque temps, car je ne sais où trouver du pain et un abri. »

Olivier fondit en larmes et donna à son frère une cordiale poignée de main. Randal demeura quelques semaines dans la maison d'Olivier, sans jamais en sortir, et sans paraître remarquer, bien qu'il ne se fit pas scrupule de s'en servir, les vêtements neufs qu'Olivier avait achetés tout faits et placés sans rien dire dans sa chambre. Mais sa présence devint bientôt intolérable à la maîtresse de la maison et pénible au maître lui-même. Randal, autrefois si sobre qu'il regardait l'usage du vin si modéré qu'il fût comme incompatible avec la netteté du jugement, avait maintenant contracté l'habitude de boire de l'eau-de-vie à toute heure du jour ; mais, bien que cette boisson le plongeât souvent dans une sorte de stupeur, l'ivresse ne lui fit jamais ouvrir son cœur. Mistress Olivier Leslie, d'abord intimidée et taciturne, devint froide et impolie, puis impertinente et ironique, puis enfin ouvertement grossière. Randal fut longtemps sans répondre, mais il le fit un jour avec une si mordante ironie que l'épouse alla sur-le-champ trouver son mari et lui déclara qu'il fallait qu'elle ou son frère quittât la maison. Olivier s'efforça sans beaucoup de succès de ramener la

paix ; et quelques jours après il vint trouver Randal et lui dit timidement : « C'est ma femme, vois-tu, qui m'a apporté presque tout ce que je possède, et tu n'as pas eu la condescendance de t'en faire une amie. Ton séjour ici doit t'être aussi pénible qu'à moi. Mais je désire te voir pourvu, et je voudrais t'offrir quelque chose, seulement cela paraît au premier coup d'œil si au-dessous...

— Au-dessous de quoi ? interrompit Randal, de ce que j'ai été ou de ce que je suis ? Parle !

— Tu es très-savant, et je t'ai entendu dire de belles sentences au sujet de la science et de toutes ces sortes de choses ; puis tu auras beaucoup de livres à ta disposition ; et tu es encore jeune, tu pourras t'élever et...

— Enfer et damnation ! Parle clairement et dis ce que tu veux ! cria Randal irrité.

— Eh bien ! donc, dit le pauvre Olivier, s'efforçant d'adoucir la proposition, tu sauras que le mari de notre pauvre sœur était neveu du docteur Felpem, qui tient une pension considérable. Il n'est pas très-savant lui-même et s'occupe principalement de l'arithmétique, de la tenue des livres et autres choses de ce genre ; mais il lui faut un professeur pour enseigner les classiques, car quelques-uns de ses écoliers sont destinés à entrer par la suite à l'Université. Je lui ai écrit pour le sonder à ton sujet ; je n'ai pas dit ton nom, ne sachant si cela te conviendrait, mais il est disposé à accepter ma recommandation. Il offre la table, le logement et cinquante livres sterling d'appointements ; si tu veux la place, elle est à toi. »

Randal frémit de la tête aux pieds et fut longtemps sans répondre.

Soit ! fit-il enfin, puisque j'en suis venu là. Ah ! ah ! ah ! Oui, savoir c'est pouvoir ! » Il se tut un instant, puis reprit : « Ainsi donc le vieux manoir est rasé jusqu'à terre ; tu es brasseur dans une petite ville, ma sœur est morte et je suis John Smith ! Tu dis que ce maître de pension ignore encore mon nom ; continue de le lui cacher ; oublie que j'ai été un Leslie. Du jour où je quitte ta maison, notre lien fraternel est rompu. Écris donc à ton maître de pension qui s'occupa d'arithmétique, et accepte la place de professeur de grec et de latin pour John Smith. »

Peu de jours après, le protégé d'Audley Egerton entra en fonctions comme sous-maître dans l'une de ces pensions nombreuses et à bon

marché, où quelques fils de bourgeois et d'ecclésiastiques se préparant aux professions savantes, sont mêlés à une grande quantité de fils de boutiquiers, destinés les uns au comptoir, les autres à la boutique ou à la ferme ; c'est là qu'aujourd'hui encore vit Randal Leslie sous le nom de John Smith.

Tandis que ce qu'on peut appeler la justice poétique a surgi naturellement des projets mêmes dans lesquels Randal a dépensé tant d'intelligence pour ruiner sa carrière, la Providence n'a châtié par aucune adversité extérieure le coupable le plus endurci, le baron Lévy. Aucune baisse subite des fonds publics n'est venue ébranler le splendide édifice élevé sur les ruines de tant d'autres maisons. Le baron est toujours Lévy le millionnaire, mais je me demande si, au fond, il n'est pas plus misérable encore que Randal le sous-maître. Car Lévy est un homme de passions violentes ; il n'a pas le sang pâle et le cœur engourdi qui permettent à la couleuvre écorchée d'oublier son mal dans l'assoupissement. À l'entrée de la vieillesse, l'usurier fashionable devint amoureux d'une danseuse de l'Opéra, dont les jambes légères avaient tourné les têtes plus légères encore de la moitié des élégants de Paris et de Londres. La rusée danseuse exigea le mariage et Lévy l'épousa. À partir de ce moment, sa maison Louis XV fut plus que jamais le rendez-vous des dandys de haut parage dont il avait toujours recherché la société. Mais cette société même devint son tourment. La baronne était une coquette accomplie, et elle mettait perpétuellement à la torture Lévy, dont, comme nous l'avons dit, la jalousie était la passion dominante. Le peu d'estime qu'il faisait de la nature humaine, son manque absolu de croyance à la vertu, augmentèrent ses soupçons et amenèrent précisément le mal qu'il redoutait. Il devint l'espion de son propre foyer. Il abandonna sa luxueuse maison ; quitta Londres, renonça à la joyeuse compagnie qu'il avait tout fait pour y attirer ; et finit par s'ensevelir dans une maison de campagne avec la femme qu'il abhorrait.

Le comte de Peschiera ne s'était pas trompé dans les calculs qui l'avaient porté à feindre le repentir et à se fier à la générosité de son cousin. Le duc de Serrano lui assura en effet un revenu proportionné à son rang. Mais il n'en jouit que bien peu de temps, car dans l'année même qui suivit sa visite à Lansmere, il fut tué en duel par un officier français dont il avait courtsé la femme.

Béatrix, sans prendre le voile, comme elle se l'était d'abord proposé, se fixa à Rome, où elle vécut dans la retraite, uniquement occupée d'œuvres pies et charitables.

Le squire et sa femme fleurissent toujours à Hazeldean où le capitaine Higginbotham a définitivement fixé sa résidence. Trois fois par semaine il se venge des gronderies du squire et des sermons du curé à la table de whist où M. Dale n'est plus condamné à l'avoir pour constant partenaire, depuis qu'un cinquième joueur prend souvent place au whist en la personne de l'ancien ennemi et voisin du squire, M. Sticktorights. Le curé combattant ainsi son fidèle allié le capitaine, remarque avec une surprise mélancolique qu'il est depuis longtemps en bien mauvaise veine et qu'il ne gagne plus autant qu'autrefois. Heureusement c'est là le seul chagrin, qui, avec les petites vivacités de mistress Dale auxquelles il est d'ailleurs accoutumé, viennent troubler la sérénité de sa vie. Il nous faut maintenant expliquer que si M. Sticktorights vient prendre place à la table de jeu d'Hazeldean, c'est que Frank est établi au Casino avec une femme qui lui convient de tous points, et que cette femme n'est autre que miss Sticktorights.

Riccabocca fut longtemps à se réaccoutumer à la pompe de ses principautés et à son titre de duc. Jemima s'est accommodée beaucoup plus promptement des grandeurs, mais elle a conservé toute sa simplicité de cœur et est adorée des paysans qui entourent ses domaines, particulièrement des jeunes gens des deux sexes qu'elle est toujours prête à marier et à doter, convaincue qu'elle est, depuis longtemps, des précieuses qualités du sexe masculin par la vénération que lui a inspirée le duc. Celui-ci continue à se railler des femmes et du mariage et à s'estimer — grâce à sa profonde connaissance des unes et à sa philosophique endurance de l'autre — le seul mari heureux qui soit au monde.

Plus longtemps encore fut le sage si pressé de se défaire de sa fille, à s'accoutumer à l'absence de celle-ci ; il n'y parvint que lorsqu'il entreprit sérieusement l'éducation du fils que Jemima, justifiant les pronostics de la science parturitive, mit au monde peu de temps après son arrivée en Italie.

Le docteur Morgan continue à prescrire des globules contre le chagrin et à administrer aux esprits malades des quantités infinitésimales. Fidèle à ses propres prescriptions, il avale un globule de caustique chaque fois qu'à la vue d'un de ses semblables malheureux, il se sent pris de compassion, vice

de tempérament qu'il s'est enfin convaincu de l'impossibilité de guérir radicalement.

Dick Avenel, après être resté plusieurs années au Parlement, prit subitement la résolution de le quitter ainsi que Londres, dont la vie agitée le fatiguait. Il retira du commerce son capital devenu considérable, acheta les terres qu'avait encore à vendre le squire Thornhill, et sa grande ambition est aujourd'hui d'amener, soit par les caresses, soit par les menaces, les cultivateurs entre lesquels est subdivisé l'ancien domaine de Leslie, à se défaire en sa faveur de leurs jardins et de leurs cottages.

Harley, aidé de toute l'expérience de lord Lansmere, ne parvint à sauver de la fortune d'Egerton, pour le fils de celui-ci, que quelques milliers de livres.

La naissance et l'identité de Léonard furent facilement établies et personne n'essaya de les lui contester. Ce qu'il reçut de la succession de son père, joint à la somme qu'Avenel lui remit plus tard en paiement de son brevet, et à la dot qu'Harley voulut absolument donner à Hélène, lui procura cette heureuse aisance qui échappe également aux soucis de la pauvreté et à la responsabilité des richesses. La mort d'Egerton fit sur l'esprit de son fils une impression profonde, mais la découverte qu'il devait le jour à un homme d'État si renommé, eut pour effet, chez Léonard, non pas d'exciter, mais de calmer l'ambition passagère qui l'avait pendant quelque temps détourné d'aspirations plus sereines. Il n'avait plus à conquérir un rang qui dût le rendre l'égal d'Hélène. Il n'avait plus de père dont il voulût obtenir l'affection en flattant l'orgueil. Les souvenirs de son enfance et son goût pour la solitude lui faisaient redouter ce qu'une nature plus mondaine aurait considéré comme les précieux avantages d'un nom qui lui assurait l'entrée des sphères les plus élevées de notre monde social. Il n'avait pas besoin de ce nom pour acquérir un rang bien autrement durable que celui que confèrent les rois. Il conserva donc le nom qu'il s'était fait à lui-même et qu'il rattachait à l'humble souvenir de sa mère.

Léonard vit placer sur la tombe de Nora une pierre où était gravé ce nom d'*épouse* que devait venger cette chère mémoire. Il se sentit serrer dans les bras de sa grand'mère qui maintenant reconnaissait son petit-fils, et le vieux John lui-même s'aperçut que le cœur de son austère et silencieuse compagne était soulagé d'un poids immense de douleur.

Léonard avait amené Jeanne Fairfield à ses parents, et mistress Avenel l'accueillit avec une tendresse inattendue. Le nom inscrit sur la tombe de Nora avait adouci le cœur de la mère envers la fille qui lui restait. Comme disait le pauvre John, elle pouvait maintenant parler de Nora ; en parlant d'elle ensemble, la mère et la fille découvrirent combien elles avaient de sentiments communs, et lorsque, peu après son mariage, Léonard partit avec Hélène pour le continent, Jeanne Fairfield vint demeurer avec ses parents. Après leur mort elle refusa d'aller vivre avec Léonard, préférant s'établir dans une maison voisine de celle de son fils.

Léonard passa plusieurs années sur le continent, étudiant les mœurs diverses, le développement intellectuel des races vivantes, et les monuments des arts et des sciences, œuvres de celles qui les ont précédées.

De retour en Angleterre, il acheta une petite maison dans le comté de Devon, et là il travailla patiemment à un ouvrage dans lequel il voulait léguer à son pays ses plus nobles pensées revêtues de leurs plus belles formes. Le caractère de Léonard, les événements de sa vie le rendaient également impropre aux luttes de la démocratie littéraire. L'heureuse et calme influence sous laquelle se développait son génie se révélait dans l'harmonie exquise de ses couleurs plutôt que par la splendeur de leurs teintes. Hélène, gardienne soigneuse et jalouse de l'idéal dans lequel vivait le poète, s'emparait en silence de tous les petits soins, de toutes les préoccupations quotidiennes de la vie, supérieure qu'elle était à Léonard en prudence et en prévoyance. Et si le génie de l'homme faisait du foyer un temple, la sagesse de la femme donnait à ce temple la sécurité d'une forteresse. Ils n'ont qu'une enfant, une fille, qu'ils ont appelée Nora ; elle a le regard inspiré de son père, le doux sourire de sa mère.

Mais je ne veux point terminer ici le portrait d'Hélène. L'idéal lui-même ne se complète qu'en se rattachant au réel, et jusque dans la solitude l'écrivain doit compter avec la société.

Léonard a enfin terminé l'ouvrage qui a fait la joie et l'occupation de tant d'années, l'ouvrage qu'il regarde comme la fleur de son intelligence et auquel il a confié toutes les espérances qui unissent la créature d'un jour aux générations futures. Le livre est sous presse, Léonard a accepté une invitation de Norrey. Dans une agitation à laquelle il avait été étranger depuis la publication de son premier ouvrage, il est parti pour Londres.

Hélas ! le livre a paru dans un moment peu propice et n'a rencontré que de rares lecteurs. Une critique impitoyable s'en empare, le mutile, le défigure, en confond dans ses amères railleries les défauts et les beautés. L'éditeur secoue la tête, montre ses planches encombrées et insinue délicatement que cet ouvrage, l'objet de tant d'espérances, n'est point dans le goût du jour ; Léonard songe avec douleur aux longues années de travail qu'il y a consacrées et le découragement s'empare de son cœur. « Vous avez échoué, recommencez, » dit Norrey lui-même avec sa rude franchise. Recommencer ! c'est là un facile conseil, mais combien Léonard le trouve dur ! — Triste et perplexe, luttant péniblement contre un découragement absolu, il retourne en Devonshire, mais à son foyer l'attend la consolatrice. Là est la douce voix qui répète ses passages bien-aimés, qui prophétise le succès ; peu à peu tout ce qui l'entoure reflète le sourire d'Hélène, et bientôt la conviction que Dieu a placé le bonheur hors d'atteinte du mépris ou des louanges du monde vient rendre à Léonard toute sa sérénité. Le lendemain il se promène joyeux avec Hélène, au bord de la mer, et, serrant la main de sa compagne, il murmure doucement : « Bénie soit la femme qui console. »

L'ouvrage conquiert plus tard la renommée, mais les applaudissements du monde furent moins doux à l'oreille de Léonard que cette voix qui à l'heure du doute et de l'humiliation lui avait dit tout bas : « Crois et espère. »

Qu'il nous soit permis de tracer un pendant à cette peinture de la femme consolatrice.

Harley L'Estrange, peu de temps après son mariage, accepta une mission dans une de nos colonies, et l'accomplit avec un tel succès qu'à son retour en Angleterre il fut élevé à la pairie. On conçut alors de grandes espérances de la future carrière parlementaire d'Harley, mais celui-ci avait longtemps mené une vie d'indolence, et l'indolence a tant de charme pour un homme qui n'a rien à attendre ni à désirer de la fortune, qu'Harley eût continué à se rir de l'ambition, si une de ces crises politiques qui ne permettent à aucun homme de s'abstenir, n'était venue l'arracher aux douceurs de la vie privée.

Par une belle matinée de printemps, Harley est assis dans sa chambre de Knightsbridge, tantôt contemplant la verdure naissante, tantôt jouant avec Néron que le soleil réjouit comme son maître ; tantôt feuilletant son cher Horace et répétant tout haut quelques-unes de ces odes qui font de la brièveté de la vie une excuse pour en savourer les plaisirs et en éviter les

fatigues ; Violante entre doucement dans la chambre, s'assied près d'Harley sur un petit tabouret, et le menton appuyé sur sa main, elle le regarde avec ses beaux yeux noirs, profonds, éloquents, puis à mesure qu'elle parle, un changement se fait dans la physionomie d'Harley ; son front devient pensif et sa lèvre cesse de sourire. Violante n'assume pas le ton d'une femme soi-disant supérieure, elle ne fait ni sermon ni remontrance, mais sa douce éloquence élève sans y prétendre l'âme de l'ami qui l'écoute ; l'Horace est mis de côté ; un livre bleu se trouve le remplacer sans qu'on sache comment, et Violante veut se retirer doucement comme elle est entrée, mais la main d'Harley la retient.

« Non pas, non pas. Partage la besogne où je l'abandonne. Voici un extrait que je te condamne à copier. Crois-tu que je voulusse prendre la peine de faire ce travail, si tu ne devais pas jouir du succès ? Partageons donc aussi la peine ! »

Et Violante ravie l'embrasse et se met toute fière à travailler près de lui. Je ne sais si Harley étudia bien profondément le livre bleu ce matin-là, mais peu de jours après il parla à la Chambre des pairs de manière à dépasser tout ce qu'avaient jamais fait espérer ses talents. Lorsque Harley eut une fois goûté les douceurs de la renommée et la joie de se sentir utile, sa destinée fût fixée. Un an ne s'était pas écoulé que sa voix était l'une des puissances de l'Angleterre. Un soir, après un triomphe signalé, il rentra avec son père qui en avait été le témoin, et Violante s'élança à sa rencontre. Elle avait gardé son fils plus tard que de coutume, pressentant peut-être le triomphe de son mari, elle avait voulu que l'enfant attendît son retour. Le vieux comte s'approchant de son petit-fils, posa la main sur sa tête bouclée et dit avec un sérieux inaccoutumé :

« Mon enfant, tu traverseras sans doute bien des temps difficiles d'ici à ce que tes cheveux aient blanchi comme les miens, souviens-toi de ces paroles d'un vieillard qui n'avait point reçu les talents qui donnent la gloire, mais qui cependant a su être utile en son temps. Ni les titres pompeux, ni les vastes domaines, ni les facultés transcendantes ne te donneront de joies véritables, si tu ne te regardes comme responsable de tous ces biens envers Dieu et envers ton pays, et si tu es jamais tenté de croire que les dons que tu tiens de tous deux ne t'imposent point de devoirs, ou que ces devoirs sont incompatibles avec les plaisirs réels ; souviens-toi du jour où je t'ai placé

dans les bras de ton père en te disant : « Fais qu'il soit un jour aussi fier de toi, que je suis aujourd'hui fier de lui. »

— Je tâcherai, » fit l'enfant, et Harley se pencha sur lui en disant : « Sa mère parle par sa bouche. »

La comtesse spectatrice silencieuse de cette scène se leva alors et vint baiser avec respect la main du comte. Peut-être ce baiser exprimait-il le sentiment de repentir avec lequel elle s'avouait combien cette active bonté, souvent l'objet de ses secrets dédains, avait porté plus de fruits que sa froide et stérile puissance d'esprit et de caractère. S'approchant ensuite d'Harley, son front s'éclaircit, son œil reprit sa fierté : « Mon noble fils, dit-elle, tu as enfin tenu toutes les promesses de ta jeunesse.

— C'est que j'ai maintenant trouvé ce que j'avais si longtemps cherché en vain, » dit Harley, puis attirant vers lui Violante, il ajouta avec un tendre sourire et d'une voix émue : « Bénie soit la femme qui élève ! »

Ainsi symbolisée dans ces deux belles fleurs qu'emporta Ève du paradis, douée des vertus qui guérissent ou qui fortifient, ici apaisant le cœur qu'a contristé le monde — là relevant l'âme qu'énervent les sens ou l'indolence, nous laissons du moins la femme à la place que lui a assignée le Créateur parmi les multiples « Variétés de la vie humaine. »

Adieu donc cher Lecteur : adieu aussi toi, « Mon Roman. »

FIN.

-
1. ↑ Les mains armées de griffes et les lèvres à jamais pâles.
 2. ↑ Sedley était si jaloux de son indépendance qu'alors même que ses affaires étaient le plus embarrassées, il refusa tout secours pécuniaire de la part de Charles II. L'amer sarcasme avec lequel il justifia la part qu'il avait prise à la chute de Jacques II, qui après avoir corrompu sa fille l'avait faite comtesse de Dorchester, est bien connu : Puisque le roi, dit-il, a fait ma fille comtesse, le moins que je puisse faire en reconnaissance c'est de contribuer à faire la fille de Sa Majesté — reine.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- M0tty
- Lepticed7

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur